

Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

CHRONIQUES DU CARMEL

CHRONIQUES DU CARMEL

REVUE PÉRIODIQUE

paraissant le 1^{er} de chaque mois

TROISIÈME ANNÉE

1891-1892



ALOST

IMPRIMERIE EMILE VERNIMMEN

1, RUE DE BRUXELLES, 1.

Troisième centenaire de S^t Jean de la Croix

Nous avons reçu de Rome, avec la joie la plus vive, plusieurs documents importants, relatifs au troisième centenaire de S^t Jean de la Croix: une supplique du T. R. P. Procureur général des Carmes déchaussés, un décret de la sacrée Congrégation des Rites, une Lettre de Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII, et une circulaire de Notre T. R. P. Général à tous les Carmes et Carmélites déchaussés, ainsi qu'aux membres du Tiers-Ordre. Nous nous empressons, tout en conservant le précieux texte dans nos archives, d'en offrir la traduction à nos lecteurs.

TRÈS SAINT PÈRE

Le P. Procureur général des Carmes déchaussés, se prosternant pour embrasser vos pieds sacrés, a l'honneur d'exposer ce qui suit: le 14 du mois de décembre de l'année courante 1891, il y aura trois cents ans accomplis que S^t Jean de la Croix, premier religieux et second fondateur de l'Ordre des Carmes déchaussés, s'est envolé vers la céleste Patrie. Cet heureux événement, la famille entière des Carmes et Carmélites déchaussés, désire le célébrer avec une pompe et une solennité toutes spéciales, et le Suppliant, interprète des vœux de tout l'Ordre, prie très humblement Votre Sainteté de bien vouloir concéder: qu'entre le 22^e jour de novembre qui est le deuxième avant la fête du Saint, et le 14^e jour de décembre de la présente année, il soit permis aux Frères et Sœurs, ainsi qu'aux Tierçaires de l'Ordre, de célébrer un TRIDUUM solennel dans leurs églises

respectives, pour honorer le trois centième anniversaire du glorieux trépas de leur Père Saint Jean de la Croix, avec faculté de dire, chaque jour du Triduum, la Messe propre du Saint, comme au jour de sa fête.

Décret en faveur de l'Ordre des Carmes déchaussés.

Notre Très Saint Père le PAPE LÉON XIII, sur le rapport présenté par moi soussigné, Cardinal Préfet de la S. Congrégation des Rites, a daigné consentir gracieusement à ce que, du 22 novembre au 14 décembre de la présente année, il soit célébré par les Religieux de l'Ordre susdit des *Triduum*s solennels en l'honneur de S^t Jean de la Croix, Confesseur, avec Messes propres du même Saint, tant solennelle que privées, pourvu que, dans le Calendrier des couvents respectifs, il n'y ait pas occurrence soit d'une fête double de première classe ou du premier dimanche de l'Avent, s'il s'agit de la Messe solennelle, soit d'une fête double de seconde classe ou d'un autre dimanche de l'Avent, s'il s'agit de messes privées: Cependant la Messe conventuelle, correspondant à l'Office du jour, pour autant qu'il y a obligation de la célébrer, ne devra pas être omise; le tout sans détriment des Rubriques. Nonobstant toutes dispositions contraires. Le 10 janvier 1891.

LIEU * DU SCEAU.

* CAJ. CARD. ALOISI MASELLA, *Préfet.*

Pour le R. P. VINC. NUSSI, *Secrét.*

Jean Ponzi, *Substit.*

Certifié conforme à l'original.

Rome le 15 janvier 1891.

Fr. Bernardin de S^{te} Thérèse,

PROCUREUR GÉNÉRAL.

LÉON XIII, PAPE.

A tous les fidèles chrétiens qui liront les présentes Lettres, Salut et Bénédiction Apostolique.

Il nous a été particulièrement agréable d'apprendre que l'Ordre tout entier des Carmes déchaussés s'apprête avec une singulière ardeur à célébrer de grandes solennités pour glorifier la mémoire de S^t Jean de la Croix. On sait que ce Saint est reconnu à bon droit comme ayant été le premier Religieux et le second Fondateur de cet Ordre, et qu'à la fin de cette année il y aura trois siècles que son âme, dégagée des liens du corps, a pris son essor vers les demeures des Bienheureux. Certes les sentiments d'équité, de reconnaissance et de piété filiale imposent à ses enfants le devoir impérieux de rendre des honneurs extraordinaires à un Père éminent en sainteté, qui, par ses travaux, sa doctrine, ses soins multipliés, a excellemment mérité de son Ordre, et l'a fait resplendir de l'éclat des plus illustres vertus. Ainsi, après le jubilé trois fois séculaire de Sainte Thérèse, Mère et Maîtresse de la famille des Carmes déchaussés, le moment opportun est venu de solenniser celui de S^t Jean de la Croix. Associé à l'œuvre de la Vierge Législatrice, divinement instruit, comme elle, des arcanes de la Théologie mystique et habile, comme elle, à les expliquer par la plume, il va recevoir les mêmes honneurs que ceux qu'elle a reçus naguère. — Pour Nous, Nous nourrissons le ferme espoir que ces solennités ne seront pas sans fruit pour l'universalité des Fidèles et principalement pour les enfants du Carmel, qui, en glorifiant un saint de leur famille, seront amenés naturellement à méditer

sur les insignes vertus dont il ne cessa toute sa vie de donner à tous les exemples les plus éclatants. Entre ces vertus, il Nous plaît, à cette heure surtout où la tempête sévit contre l'Église et les Congrégations religieuses, il Nous plaît de signaler l'admirable patience de S^t Jean de la Croix, unie à une invincible constance. Fréquemment accablé sous le poids des plus rudes tourments et affligé de peines très amères, il a été véritablement marqué du nom de la Croix et il en a porté le fardeau. Cependant il supporta ces épreuves avec une si parfaite patience et une si généreuse volonté, qu'il ne souhaitait d'autre récompense de ses labeurs que de souffrir et d'être méprisé pour le Christ. — C'est pourquoi, persuadé que ces fêtes séculaires ne pourront être que très profitables, avec la grâce de Dieu, à tous les chrétiens, et en particulier à la famille du Carmel, Nous voulons ajouter à leur éclat en tirant du trésor de l'Église les libéralités spirituelles, comme il Nous l'a été demandé. Accédant volontiers aux désirs et aux prières du Procureur Général des Carmes déchaussés, qui nous ont été transmis en ces derniers temps, Nous accordons : à tous les Fidèles de l'un et l'autre sexe qui auront pieusement assisté au Triduum, (lequel d'après la concession doit se célébrer dans les églises des Carmes déchaussés du vingt-deuxième jour du mois de novembre au quatorzième jour inclusivement du mois de décembre), et qui de plus, en l'un des trois jours librement choisi par la volonté de chacun, auront visité l'église où se célèbre la solennité, après s'être confessés avec une vraie contrition et avoir été nourris de la S. Communion, priant pendant cette visite pour la concorde des Princes Chrétiens, l'extirpation des hérésies, la conversion des pécheurs et l'exaltation de Notre Mère la Sainte Église. Nous leur accordons misé-

ricordieusement dans le Seigneur, pour le jour où ils accompliront les conditions précitées, l'indulgence plénière et la rémission de tous leurs péchés. Aux mêmes Fidèles au moins contrits de cœur, pour chaque jour où ils auront dévotement assisté aux exercices du Triduum, en priant aux intentions marquées plus haut, Nous remettons, dans la forme accoutumée de l'Église, sept ans et autant de quarantaines des pénitences qui leur auraient été imposées ou qu'ils devraient faire à tout autre titre. Toutes et chacune de ces indulgences, ainsi que les rémissions des péchés et les relaxations de pénitences, Nous permettons qu'on puisse les appliquer par mode de suffrage aux âmes des Fidèles qui ont quitté ce monde, unies à Dieu par la charité. Les présentes sont valables seulement pour cette année. Donné à Rome, près Saint Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le IV mars MDCCCXCI, dans la quatorzième année de Notre Pontificat.

LIEU † DU SCEAU.

M. CARD. LEDOCHOWSKI.

Certifié conforme à l'original.
Rome 7 mars 1891.

Fr. Bernardin de S^{te} Thérèse,
PROCUREUR GÉNÉRAL.



J. * M.

FR. JÉRÔME MARIE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

**Préposé Général des Frères Déchaussés
de l'Ordre de la Bienheureuse Vierge Marie du Mont-
Carmel et Prieur de la S^{te} Montagne.**

*A nos bien-aimés dans le Christ les Révérends Pères
Provinciaux, Prieurs, Vicaires, les Frères et Sœurs
de l'Ordre des Déchaussés
de la Bienheureuse Vierge du Mont-Carmel.*

Salut dans le Seigneur.

Le Dieu de toute bonté qui a voulu une seconde fois nous imposer, malgré notre faiblesse, le gouvernement général de l'Ordre, daigne aussi une seconde fois ménager à notre indignité la consolation et la joie. L'an mil huit cent quatre-vingt deux, nous avons eu le bonheur de vous annoncer les fêtes séculaires de notre Législatrice et Mère S^{te} Thérèse de Jésus. On vit alors s'allumer dans tout l'univers un zèle incroyable pour préparer ces grandes solennités et rendre à la Séraphique Vierge des honneurs dignes d'elle. La faveur et l'appui de l'Episcopat, la splendeur des cérémonies pontificales; les panégyriques prononcés par les orateurs sacrés dans les langues de l'Ancien et du Nouveau Monde; les concerts de louanges en prose et en vers et le pieux concours des arts humains, comme les monuments l'attestent et le raconteront jusque dans les temps les plus reculés; enfin, ce qui vaut mieux encore et qui est plus heureux à dire,

l'éveil donné à la dévotion des fidèles et l'accroissement de la piété dans les cœurs des fils et des filles de la triple famille du Carmel Réformé : rien ne manqua à l'éclat de ces fêtes.

Or voici que, cette année même, revient pour la trois centième fois le jour béni où l'illustre S^t Jean de la Croix sortit de cette vie, pour monter jusqu'aux demeures les plus élevées des cieux. Et c'est ce qui renouvelle notre consolation et notre joie, d'avoir l'honorable et douce mission de vous annoncer les solennités de ce troisième centenaire, et de vous inviter en même temps à préparer pour votre Père les honneurs que vous avez décernés à à votre Mère.

Certes il ne sera pas nécessaire d'accumuler les arguments pour exciter votre zèle. Vous savez en effet, et vous ne cessez pas d'en conserver le souvenir reconnaissant qui convient à des fils, vous savez parfaitement que Jean de la Croix fut donné par Dieu comme Coadjuteur à Thérèse, afin qu'il accomplit parmi les hommes le dessein qu'elle-même avait réalisé d'une manière si admirable parmi les femmes. Aussi fut-il le premier en qui l'on vit revivre la forme primitive de l'austérité du Carmel ; le premier il en revêtit l'habit, il en pratiqua les vertus, il en fit profession, il l'enseigna ; il a été ainsi constitué par Dieu le second Fondateur et Père de notre Ordre, afin que ceux qui devaient naître de lui à la vie de l'esprit eussent les yeux fixés sur lui et agissent d'après ses exemples. Qui pourra énumérer les travaux qu'il a soutenus, les périls qu'il a surmontés, les épreuves qu'il a portées, pour conduire à bonne fin l'œuvre admirable qu'il avait entreprise ? Il est de haute convenance que nous, obligés à révéler et à aimer tous les jours un tel Père, accoutumés à faire sa fête chaque

année, nous célébrions d'un culte plus solennel et avec une dévotion toute spéciale l'anniversaire trois fois séculaire de sa glorieuse mort, que la présente année nous amène.

Nous exhortons donc tous ceux que la chose concerne à faire en sorte que, dans toutes les églises de notre Ordre, pendant l'espace de temps miséricordieusement concédé par l'Autorité Apostolique, c'est-à-dire du vingt-deuxième jour de novembre au quatorzième de décembre inclusivement de l'année courante, il soit célébré des *Triduums* solennels avec le plus d'éclat et le plus d'honneur qu'il pourra se faire, et surtout avec de pieuses prières, jointes à l'administration des Sacrements et à la fréquente oblation de l'Auguste Sacrifice de la Messe. En même temps que les présentes lettres, nous vous envoyons les Rescrits Apostoliques que, dans son immense bonté, Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII (que Dieu nous le conserve longtemps!) a bien voulu nous octroyer; vous les recevrez, nous n'en doutons pas, avec allégresse et reconnaissance.

Mais tout en nous réjouissant et en rendant des actions de grâces pour les insignes faveurs qu'Il nous accorde, et pour les indulgences qu'Il a daigné puiser pour nous dans les trésors de l'Eglise, méditons attentivement et religieusement sur l'espoir que nourrit le Pasteur Suprême et sur les vœux qu'il exprime, à savoir, que *ces solennités séculaires profitent beaucoup, avec l'aide de Dieu, à tous les Chrétiens, et surtout à la famille du Carmel.*

Elles seront certainement d'un très grand profit à notre famille, si, pendant que nous faisons une mémoire exceptionnelle des mérites de notre illustre Père, nous nous appliquons aussi avec une ardeur nouvelle à devenir les imitateurs de celui qui est la forme de notre vie

et de notre conduite. Nous admirons et nous exaltons en notre Père la pratique d'une discipline sévère, la fuite des vanités et des usages du siècle, l'amour de la solitude, l'application à la vie intérieure, l'exercice de la méditation continuelle dans la loi du Seigneur, l'esprit d'abnégation; en un mot le modèle accompli de la perfection du Carmel. Efforçons-nous donc d'imiter de jour en jour plus parfaitement celui que nous ne savons pas trop admirer; de cette manière, la célébration du centenaire sera on ne peut plus agréable à notre saint Fondateur, et nous fera croître d'une façon merveilleuse en vertu et en perfection.

Bien plus, elle produira des fruits abondants pour tous les Fidèles, si nous saisissons cette occasion opportune pour leur mettre devant les yeux les beaux exemples de notre Bienheureux Père, afin qu'ils les connaissent et s'appliquent à les suivre. Répandons à profusion l'histoire abrégée ou complète de sa vie et de ses vertus. Faisons choix d'orateurs sacrés qui, pendant ces solennités de trois jours, sachent faire ressortir les vertus et les exemples que l'on admire en S^t Jean de la Croix; qui puissent entraîner les tièdes à son imitation et affermir les fervents. Que les riches découvrent la vanité des biens et des délices de ce monde, afin de ne pas y trouver leur perte; que les pauvres voient, par le dénûment complet de S^t Jean de la Croix, comment ils peuvent acquérir les seules vraies richesses: les mérites surnaturels et le trône éternel du royaume céleste. Que ceux qui sont persécutés viennent à son école apprendre la force; ceux qui souffrent, la patience. Que ceux qui sont dans l'innocence, aiment ce modèle d'une candeur que rien n'a jamais terni; que les pécheurs admirent et imitent sa pénitence austère, unie à une parfaite pureté

de conscience; que tous enfin prennent force et courage pour porter leur croix, en contemplant ce héros, qui, sur la terre, embrassa la croix avec amour et demanda comme une grâce des souffrances et des mépris à endurer pour le Christ, et maintenant, au ciel, règne avec le Seigneur Jésus, inondé de félicité et de gloire, pour toute l'éternité.

Pour nous, Révérends Pères, qui connaissons les précieux livres que S^t Jean de la Croix a écrits sous le souffle de l'Esprit-Saint, ne cessons de les parcourir jour et nuit avec une application extrême, d'abord afin d'éclairer notre intelligence, de fortifier notre volonté et d'acquérir tous les jours une nouvelle vigueur d'esprit pour gravir les sommets de la sainteté; ensuite afin de pouvoir communiquer aux autres les eaux de ces fontaines de sagesse, et guider par une voie sûre et droite les âmes pieuses dans les sentiers de la perfection chrétienne.

Les solennités de ce centenaire, célébrées de cette manière et dans cet esprit, ne manqueront pas de produire la gloire de Dieu et le véritable honneur de notre Bienheureux Père, et de procurer de grands avantages à notre Ordre et à tout le peuple chrétien, en sorte qu'on verra se réaliser les vœux de Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII, aux intentions de qui nous vous supplions d'offrir à Dieu d'instantes et de continuelles prières.

Que notre Saint Législateur vous donne sa bénédiction, et que *la bénédiction du Père affermisse les demeures des enfants*. (Eccli. 3. 11).

Rome, de notre maison généralice de S^{te} Thérèse et de S^t Jean de la Croix, le 19 mars 1891.

LIEU ✕ DU SCEAU.

FR. JÉRÔME MARIE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION,
Préposé-Général.

Le général de Sonis et le Sacré Cœur

Au moment où nous allions publier, dans notre livraison d'octobre 1890, l'intéressante et si édifiante notice biographique : « *Le soldat du Christ*, » nous recevions d'un autre confrère et zélé collaborateur les premières pages d'une étude semblable sur le saint général, notre glorieux tierçaire. Naturellement, l'auteur s'est arrêté. Il n'y avait pas à revenir sur ce qui avait été si bien fait déjà. — On nous permettra cependant de reproduire ici le début de ce second travail. Le général de Sonis y est présenté notamment sous un jour qui justifiera, pour nombre de nos lecteurs d'au delà de la frontière, ce qui a été dit ailleurs dans une Revue française très autorisée, (1) à savoir : que la vie du héros chrétien est non seulement une leçon, mais encore une *espérance*.

(N. D. L. R.)

I

C'était en 1689, au monastère de Sainte Marie de Paray-le-Monial ; quatorze ans après les grandes manifestations relatives à l'Eglise entière. Notre-Seigneur se montrant de nouveau à la Bienheureuse Marguerite Marie, lui confiait ses desseins particuliers sur la France. Voulant ramener à lui un monde vieilli et refroidi, comme sainte Gertrude l'avait annoncé quatre siècles auparavant, il lui avait présenté son Cœur sacré, organe et symbole de son amour ; maintenant il s'adressait directement à la nation très chrétienne, et l'investissait du rôle magnifique d'être par devant toute la terre le témoin, le héraut, l'apôtre de cette suprême tentative de sa miséricorde. Pour cela, le Seigneur Jésus voulait que la France se consacrat spécialement à son divin Cœur en la personne de son roi, qu'elle lui dédiât un monument national, qu'elle inscrivit enfin le signe sacré sur ses étendards. (2) Ces trois con-

(1) Études religieuses des Pères de la Compagnie de Jésus, liv. de septembre 1890.

(2) « Fais savoir au Fils aîné de mon Sacré Cœur... que mon Cœur veut triompher du sien, et, par son entremise, de celui des grands de la terre. Mon Cœur veut régner dans le palais du roi de France, être peint dans

ditions remplies, le Christ ami des Francs (1) leur promettait aide et protection contre les calamités qui déjà les menaçaient. Hélas ! ces inappréciables avances du Seigneur n'eurent pas alors le résultat attendu. Le mal qu'elles auraient voulu prévenir suivit son cours. Juste un siècle après, en 1789, la Révolution éclatait, couvrant de sang et de ruines notre malheureux pays. Mais les dons de Dieu sont sans repentance. Le Sacré Cœur entendait régner parmi nous. (2) Pour en avoir le droit en quelque sorte, à côté du châtimement il plaça l'expiation et résolut d'y présider lui-même. Ce fut en effet sous ses auspices, on peut le dire, que le 21 janvier 1793, le Roi-Martyr montait à l'échafaud ; (3) que des milliers de confesseurs de la foi offraient leur vie en sacrifice dans les prisons de la Terreur ; que les Machabées de l'armée catholique et royale jonchaient de leurs corps les champs de bataille de la Vendée. Aussi, ces jours de la grande désolation de notre vieille Église de France eurent-ils un lendemain radieux. Les autels furent bientôt relevés ; et lorsqu'après quinze ans de guerres humainement glorieuses, mais inutiles, et trop souvent injustes, le pays put respirer en paix à l'ombre du trône titulaire des Fils de Saint Louis, l'on eut lieu d'espérer que le pacte de Paray-le-Monial allait enfin s'accomplir. Les événements 1830 apportèrent malheureusement un nouveau retard. Il devait y avoir encore avant le complet triomphe du Sacré Cœur, comme un second acte de châtimement, et aussi d'expiation.

ses étendards, et gravé sur ses armes afin de les rendre victorieuses de tous ses ennemis et de tous les ennemis de la Sainte Église. » — Le Père éternel entend se servir du roi de France pour faire construire un temple où serait placée l'image du divin Cœur de son Fils, afin d'y recevoir la consécration et les hommages du roi et de toute la cour. Le divin Cœur a choisi notre grand monarque comme son fidèle ami pour faire autoriser par le Saint Siège Apostolique la messe en son honneur et obtenir les autres privilèges qui doivent accompagner la dévotion de son divin Cœur. » (Lettres de la B. Marguerite Marie à la Mère de Saumaise.)

(1) *Vivat qui Francos diligit Christus*. Prologue de la Loi salique.

(2) Il faudra du temps, avait dit Notre-Seigneur à la Bienheureuse, mais je règnerai malgré Satan et ses suppôts.

(3) Peu de temps auparavant, sous l'inspiration de son confesseur, le R. P. Hébert, Louis XVI avait écrit son vœu si pieux et si touchant au Sacré Cœur qui, de la prison du Temple, devint ainsi le signe de ralliement de tous les bons Français.

Quarante ans se passent : l'Europe entière retentit au bruit d'un effondrement sans exemple depuis la chute de l'empire romain. La France vaincue, démembrée, déchirée par ses propres enfants, semble au moment de disparaître. C'est alors cependant que, semblable à l'arc-en-ciel après l'orage, le Sacré Cœur brille de nouveau à nos yeux comme le gage assuré du salut et du relèvement. Tout ce qui reste de foi et de vrai patriotisme parmi nous se tourne vers lui dans une immense supplication. (1) L'on se reprend aux magnifiques espérances consignées dans les révélations de l'humble Vierge de Paray. Il est temps de répondre enfin aux miséricordieuses demandes du divin Maître. Le *Vœu National* sort spontanément de l'âme de la France pénitente. Le Sacré Cœur aura sa Basilique sur les hauteurs de Montmartre ; et déjà ses murs presque achevés appellent le chef chrétien qui y prononcera la solennelle consécration de la Patrie.

« Je prépare toutes choses, » disait Notre-Seigneur, en 1823, à une sainte religieuse du couvent des Oiseaux. Or, ce n'était pas seulement un temple et une consécration nationale qu'il avait daigné réclamer de la France : c'était encore, nous le savons, un drapeau décoré de l'image de son Sacré Cœur. Et voici qu'au plus fort de la lutte où la France venait de succomber, ce drapeau de l'avenir avait paru tout à coup « aux lieux mêmes où quatre siècles auparavant flottait la bannière de Jeanne d'Arc. » (2) Dieu fait bien les choses, et toutes ses voies sont belles. (3) Il avait voulu que la glorieuse image fût travaillée à la Visitation de Paray-le-Monial et envoyée ainsi en quelque sorte par la Bienheureuse Marguerite Marie elle-même. Aussi bien, un si noble étendard ne pouvait être confié à des mains ordinaires. C'est pourquoi, depuis dix ans, le

(1) C'est de cette époque que date le cantique si populaire que l'on a pu nommer à bon droit le cantique national :

Dieu de clémence,
O Dieu vainqueur !
Sauvez Rome et la France
Au nom du Sacré Cœur !

(2) Paroles de M^r de Charette dans le télégramme annonçant à ses zouaves la mort du général de Sonis.

(3) Prov. 3, 17.

Sacré Cœur s'était formé des soldats, en réunissant à Rome, au pied du Vatican, le vaillant corps de troupe qui devait avoir l'honneur de déployer le premier la sainte oriflamme et de la sacrer dans le sang de trois martyrs. De plus, comme il fallait que ce drapeau eût un caractère authentique et régulier aux yeux de l'armée française, Notre-Seigneur avait conduit au rang le plus élevé du commandement militaire un chef qui n'était pas seulement un héros, mais encore un saint, un vrai « *saint* » dans la complète et surnaturelle signification de ce mot. (1) A lui était réservée la gloire d'arborer le signe divin devant nos bataillons de les conduire au combat sous son égide, après en avoir fait son enseigne spéciale de général. Le nom de ce héros et de ce saint, retourné à Dieu depuis trois ans, resplendit aujourd'hui plus que jamais ; car l'illustre guerrier a trouvé un historien digne de lui, qui a su le faire revivre dans toute la beauté, dans toute la grandeur idéale de sa chevaleresque physionomie. Quel est en France le journal, quelle est la revue catholique qui ne fasse écho en ce moment à cette magnifique glorification du « *soldat du Christ* ? (2) » Quel est le journal, quelle est la revue qui n'ait pas annoncé et recommandé à ses lecteurs cet admirable livre, si plein de patriotiques espérances : *Le général de Sonis*, (3) par Mgr Baunard ? Moins que personne, nous ne saurions rester en arrière, puisque le saint général était pour nous un frère en religion ; qu'il aimait à en prendre le titre ; qu'il partageait strictement notre genre de vie, selon la règle du Tiers-Ordre, sans avoir jamais voulu accepter aucun adoucissement ; qu'il est mort enfin assisté par nos Pères. Aussi, le beau travail de Mgr Baunard nous semble-t-il un préliminaire du grand acte qui nous permettra un jour, nous l'espérons, de lire au chœur l'éloge liturgique de notre glorieux Tierceaire, dans le propre des saints de notre Ordre. En attendant,

(1) Etudes religieuses des Pères de la compagnie de Jésus, septembre 1890.

(2) *Miles Christi* — simples paroles gravées sur la tombe du général de Sonis, à Loigny.

(3) Le général de Sonis, d'après ses papiers et sa correspondance, par Mgr Baunard, Recteur des Facultés Catholiques de Lille : in 8 de 556 pages. Paris, Poussielgue, 1890. Prix : 4 francs.

essayons pour l'édification de nos amis, de relever ici quelques traits des héroïques vertus de ce noble fils de Notre-Dame du Mont-Carmel.

II

L'Evangile, a-t-on dit avec raison, n'est pas la mort du cœur; il en est la règle. Ce qui revient à ce grand principe de saint Thomas d'Aquin, consigné dans la Somme : « La grâce ne détruit pas, elle ne supprime pas la nature; elle la suppose au contraire et la perfectionne. » D'aucuns ont une tout autre conception des choses. Il se représentent volontiers les saints comme des êtres à part, vivant en quelque sorte en dehors des sentiments de l'humanité, et d'autant plus saints qu'ils sont moins humains (1).

Tel ne fut pas M. de Sonis. C'est un saint, il est vrai; un saint admirable; mais un saint en qui nous voyons l'ordre et l'harmonie parfaite, la consécration et la transfiguration surnaturelles de tous les sentiments, de toutes les affections, de tous les amours légitimes. Ce chrétien complet, ce chrétien héroïque qu'il est, il n'y a pas à le séparer du gentilhomme, du soldat, du père, de l'époux, de l'ami, de l'ardent patriote; car, si le chrétien domine en lui tout cela, le chrétien est justement et précisément aussi tout cela; tout cela illuminé, surélevé, agrandi dans la lumière et la grâce du Christ. — Soldat, par exemple, Sonis l'était de naissance en quelque sorte; soldat dans l'âme il est resté jusqu'au dernier jour, non seulement par l'accomplissement exact de tous les devoirs de la profession, mais aussi par la passion instinctive du métier. N'est-ce pas un spectacle souverainement attachant en vérité de voir ce grand homme déjà arrivé sur le tard et soulevé aux plus hauts sommets de l'union divine, prendre toujours cependant un si jeune, si candide, si naïf plaisir aux exercices militaires? Les manœuvres de l'automne surtout l'intéressaient vivement. Son entretien, son activité dans un corps brisé défiait alors les

(1) Je suis tant homme que rien plus, disait notre bon saint François de Sales. Cf. La bonté et les affections naturelles chez les Saints. 3 vol. par M. le Marquis de Ségur. Ouvrage précédé d'une lettre de Mgr Gay, évêque d'Anthédon.

plus valides. Perclus d'une jambe, amputé de l'autre, le général se faisait attacher à cheval : il y restait des journées entières, courant à toutes les allures, franchissant même les obstacles. « Une de » ses grandes jouissances, dit un témoin oculaire, est de lancer » Richelieu à toute vitesse et de semer derrière lui son état-major » moins bien monté. » Ce n'est là qu'un trait entre mille, mais qui montre suffisamment à quel point chez de Sonis l'homme subsistait toujours dans le saint.

Quel charme, quelle édification en même temps il y aurait à considérer, sous le même jour, les autres aspects humains de cette ravissante figure de héros, où tous les dons réunis de la nature et de la grâce forment une si belle et si noble harmonie ! Nous ne pouvons que renvoyer les pieux lecteurs des Chroniques au livre de Mgr Baunard. Disons seulement ici en passant, puisque nous venons de parler du caractère si accentué de M. de Sonis comme soldat, qu'on se méprendrait grandement en ne voyant en lui que l'héroïque mutilé de Loigny, ou encore le brillant sabreur de Solferino, qui, au soir de la bataille, par sa charge légendaire à la tête du 3^{ème} escadron des chasseurs d'Afrique, dégagait le corps Niel et décidait de la victoire. De Sonis, ce n'est pas le moindre intérêt du portrait si vivant qu'en donne Mgr Baunard, de Sonis était plus qu'un lion des combats, plus qu'un brave des braves : il appartenait à la race des grands capitaines, des grands hommes de guerre ; il en avait au plus haut point le coup d'œil, l'esprit d'organisation, et il avait pris soin de développer ces talents naturels par une étude approfondie de toute la science militaire. Qu'on lise le récit si dramatique de ses expéditions dans le Sahara algérien, des savants combats de Metlili et d'Aïn Madhi, d'Aïn Madhi surtout, à la suite duquel Napoléon III envoya directement au vainqueur un exemplaire de la vie de César qu'il venait de publier ; qu'on suive le plan d'opérations du général sur la Loire, malheureusement contrarié par des ordres trop timides venus de Tours, et l'on verra qu'il n'y a là rien d'exagéré. « Si nous avions eu beaucoup d'officiers de cette valeur, disent à ce sujet les *Études* citées plus haut, la fortune aurait pu changer de face ! »

Mais enfin il reste que ce soldat, cet homme du monde, engagé dans tous liens d'ici-bas, était un saint, un vrai saint. Première leçon qui se dégage de cette belle vie. La sainteté dans ce qu'elle a de plus élevé n'est donc pas faite seulement, comme certains le pensent, pour le sanctuaire ou pour le cloître. Tous peuvent y prétendre. Et que faut-il pour cela? Quelque chose de très simple. Il faut que la grâce qui nous appelle à être saints (1) trouve en nous une âme parfaitement droite, *spiritum rectum*, (2) c'est-à-dire une âme douée d'un esprit droit qui soit ouvert, qui se porte à la vérité et au bien, d'un cœur droit qui les aime de toutes ses forces, d'une volonté, d'un caractère droit et ferme qui agisse toujours en conséquence à l'encontre de toutes les difficultés, de tous les obstacles intérieurs et extérieurs. L'on a alors cet homme juste dont parle si souvent l'Écriture, et dont il est dit que le Seigneur le conduit par des voies droites: *Justum deduxit Dominus per vias rectas*; " l'on a un homme de Dieu, un homme selon Dieu, et auquel Dieu en retour se communique et se donne tout entier. Eh bien! voilà M. de Sonis.

FR. M. B. DU SACRÉ CŒUR. C. D.



1) Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.

(2) Spiritum rectum innova in visceribus meis. Ps. 50.

FAITS DIVERS

Une visite au Mont-Carmel. — *Lettre du R. P. Schmidt, Lazariste, Directeur de l'Hospice allemand à Jérusalem, à Mgr Joseph Robert, rédacteur de la revue hebdomadaire allemande « Leo. »* — Monseigneur: — Je ne suis pas encore parvenu à faire, comme je vous l'avais promis, une description nette et détaillée de mon voyage en Palestine. En différant la relation de mes premières impressions, j'ai hâte de me trouver au Mont-Carmel. C'est un lieu saint et mémorable, une des saintes montagnes de la Palestine. J'en ai déjà parlé plusieurs fois dans votre revue ; néanmoins ces rapports sont toujours nouveaux et toujours bien venus, surtout lorsqu'on présente au lecteur de nouveaux points de vue d'observation et de considération.

Il était vers minuit lorsque je débarquai au port de Caïffa qui se trouve au pied du Carmel. Je venais de Jérusalem et de Jaffa, pour remplir la mission dont on m'avait chargé en Allemagne, c'est-à-dire visiter le Nord de la Palestine et saluer nos compatriotes, et surtout me réjouir des travaux qu'ils ont pu exécuter avec la grâce du bon Dieu. Quoique la traversée de Jaffa à Caïffa ait été très agitée, elle fut cependant encore assez supportable. Elle se fit sur un bateau autrichien, mais on n'y parlait pas un mot d'allemand. Au moment de descendre au port avec mon compagnon, un jeune Westphalien qui devait se rendre à la colonie allemande du lac de Génésareth, nous nous vîmes bientôt environnés d'une troupe d'Arabes. L'un désirait encore plus vivement que l'autre de se rendre maître de notre personne, non pas tant par envie de nous offrir leur hospitalité orientale, que poussés par le désir d'avoir quelques francs reluisants, dont ils croient nos bourses toutes pleines.

Enfin je résolus de monter dans une barque, qui, par son continuel balancement, causait presque le mal de mer aux voyageurs.

La mer miroitait admirablement lorsque la rame gazouillait dans les eaux ; elle étincelait comme si l'on remuait des charbons ardents. Je ne l'avais jamais vue aussi belle qu'elle me parut pendant ce court trajet. Arrivés enfin à Caïffa, nous sommes descendus dans la maison que les catholiques allemands y possèdent depuis quelques années. Il s'y trouve plusieurs religieuses. Un prêtre du diocèse de Breslau dirige cette modeste communauté ; grâce à son zèle, les premières difficultés sont aplanies. La divine Providence leur a été favorable : ils ont pu acquérir un terrain de près de 2 hectares. Un beau et grand bâtiment doit y être construit, entouré

d'une magnifique plantation de palmiers, de figuiers, d'oliviers et de citronniers. Monsieur le Directeur nous dépeint ses meilleures espérances pour l'avenir. Que les catholiques allemands veuillent par leur générosité prouver leur amour pour la Terre Sainte, afin de réaliser le plus tôt possible ces espérances. Oh certes ! c'est bien peu, lorsque nous comparons nos petits efforts avec ceux de nos compatriotes les protestants. Ceux-ci possèdent au pied de la montagne du Carmel un charmant petit village, avec des chemins droits et praticables. Partout de beaux jardins qui réjouissent la vue. Les maisons sont bien bâties, je n'y trouve à critiquer que leur toiture rouge, qui ne fait pas un fort bel effet en Orient. Leurs champs dans la plaine et jusque sur la montagne sont convertis en vignes et plantés d'arbres. Tous ces travaux, ils les ont accomplis avec une ardeur, une persévérance et au prix de sueurs qui forcent notre admiration. Grâce à Dieu, la triste querelle qu'ils ont cherchée aux Pères de la montagne est enfin finie, et a fait place au bon accord qui existait auparavant.

On dit que des motifs tout à fait religieux auraient poussé les protestants à faire de tels efforts ; ils se nomment *Templiers*, et disent que leur but est de ressusciter le règne du Christ en Palestine. A cela nous pouvons répondre : est-ce que nous, catholiques, avons moins d'enthousiasme pour la Palestine ? Et n'y a-t-il pas cent raisons qui auraient déjà dû nous déterminer il y a trente ans à faire des fondations en cette Terre, où Notre Sauveur et sa Sainte Mère ont vécu ? Mais ne parlons pas davantage de cette concurrence nationale pour ne pas provoquer des dissentiments chez quelques-uns. — Dans l'après-midi donc je suis allé au Mont-Carmel. J'ai toujours aimé cette montagne et ses habitants, les Pères Carmes déchaussés. Ils sont, avec les Pères Franciscains, les gardiens et les tuteurs des Lieux Saints en Palestine. Tout en s'élevant sur cette montagne, l'âme se rappelle tous ces religieux souvenirs, qui déjà dans notre enfance frappaient notre imagination. C'est d'abord le Saint Prophète Elie qui l'habitait ; après lui, ses disciples. Leurs grottes sont encore ouvertes. On peut y regarder. Au bas de la montagne principale, est la grotte qui servait d'asile et d'oratoire au Saint Prophète.

Les ancêtres du Sauveur venaient de Nazareth pour saluer les solitaires du Carmel et s'entretenir avec eux.

Enfin, Notre-Seigneur lui-même et la Sainte Vierge n'auraient-ils pas aussi gravi cette imposante montagne qui domine la mer, dont les flots se déroulent à son pied ? Le Carmel se présente de loin aux voyageurs qui viennent d'Europe, comme le point le plus élevé de la Terre Sainte. Selon qu'on monte plus haut, l'horizon se déploie de plus en plus. On peut d'ici contempler les montagnes de la Galilée, celles qui entourent Nazareth et puis le mont Gelboë où périt Saül. Enfin au loin on aperçoit le grand Hermon dans les flancs duquel le Jourdain prend sa source.

L'hospitalité des RR. PP. Carmes est trop connue pour qu'il m'incombe de la louer ici ; je dirai seulement que, grâce aux relations antérieures que j'ai eues avec eux, j'étais l'objet d'une sympathie et d'une prévenance toutes spéciales ; le R. P. Supérieur me redisait sans cesse de me considérer chez eux comme si j'étais chez moi. Les cloîtres n'étaient pas fermés pour moi ; la bibliothèque était également à ma disposition. J'avais hâte de saluer, après le Très Saint Sacrement, la gloire de cette montagne, Notre-Dame du Carmel. Son image se trouve dans la belle église du couvent ; celle-ci est surmontée d'une coupole majestueuse. La grande statue, assise sur un trône magnifique au dessus du maître-autel, y siège comme Reine du Ciel. Elle vous est assez connue par son Saint Scapulaire, que vous portez. Au-dessous du sanctuaire de l'église se trouve la grotte du Saint Prophète Elie ; là priaït et méditait cet homme de Dieu. J'ai eu le bonheur de dire la Sainte Messe à l'autel de la S^{te} Vierge et dans la grotte du prophète. J'y ai prié pour tous les enfants du Saint Scapulaire que je connais et auxquels moi-même je l'ai imposé. J'ai prié à toutes les intentions qui m'ont été confiées pour les recommander à Notre-Dame du Carmel ; j'espère que cette bonne Mère daignera les exaucer.

Au couvent j'ai ressenti les meilleures impressions. Ces moines sont pleins de cordialité. Ils prient beaucoup, jour et nuit ; tantôt c'est la récitation de l'office, tantôt la méditation. Leur chant est simple et sans art, d'après l'esprit de leur Ordre qui repousse toute pompe et ostentation extérieures, pour mieux cultiver l'humilité, la charité et l'esprit de prière, et à l'exemple de la Séraphique Sainte Thérèse, leur mère et leur modèle. Leur nourriture est pauvre, leur habillement grossier, et tout ce que j'ai vu dans leur cellule ne me dit que mortification et abnégation. Lits de plumes, coussins, sièges rembourrés, on ne connaît rien de tout cela ici.

Je pense en ce moment à ceux qui parlent si volontiers de la vie agréable, douce et commode des moines ; qu'ils viennent donc ici, et qu'ils essayent : pourraient-ils soutenir ce genre de vie au moins pendant huit jours ? — Le lendemain de mon arrivée je suis allé me promener sur la montagne en compagnie du Père B., un Bavaïois, mon compatriote, du moins quant au langage. L'étendue du Mont-Carmel est très grande ; il a quatre lieues en longueur et plus de trois en largeur. Il est couvert d'arbres, de buissons ; partout l'œil trouve de quoi reposer son regard. Lorsque au printemps tout devient verdoyant et fleurit, depuis la montagne jusque dans la plaine de Saron, à la vérité on peut encore dire comme dans l'ancien temps : *« Decor Carmeli et Saron. Beauté du Carmel et de Saron. »* Le gibier n'est pas rare sur le Carmel ; on y rencontre des lièvres, des renards, des chacals et même des sangliers. Les oiseaux les plus variés nous réjouissent sans cesse par leurs chants harmonieux. Nous poussâmes, vers le milieu du Carmel, jusqu'au point le plus élevé. Là nous avons trouvé une colonie allemande.

Une Dame protestante, très riche, y a fait bâtir plusieurs maisons fort belles avec de gracieux jardins d'agrément. Cette ravissante petite colonie est une cure d'air, car l'air y est extrêmement pur et bienfaisant. Pour faciliter aux visiteurs les fatigues de la montée, la Dame a fait construire à ses frais un chemin carrossable depuis Caïffa jusqu'au sommet. L'ambassadeur allemand à Caïffa, qui se trouvait là-haut au moment de mon arrivée, nous a tout montré avec beaucoup de bienveillance. Au son de l'Angelus du soir nous étions de retour au couvent. Le jour suivant nous avons fait une autre sortie également très intéressante. Nous avons visité la grotte des Fils des Prophètes. Le Carmel fut toujours le séjour de quelques groupes de solitaires. La tradition rapporte que, soit sur le Mont-Carmel, soit dans les lieux voisins, il y eut toujours des solitaires, des disciples d'Élie.

Le soleil était déjà élevé, lorsque nous descendîmes vers la mer. Voici un étroit sentier sur lequel nous avançons très lentement : l'un marche après l'autre. Nous nous servons d'un gros bâton en guise de canne. Le vent coulis se plaisait à jouer dans nos barbes, je fixai la mienne à la ceinture. Qui nous voyait aurait pu se dire : « Voilà les descendants des anciens ermites qui se dirigent vers l'école. » Chemin faisant, nous avons rencontré des deux côtés beaucoup de cavernes. La montagne se compose d'une pierre calcaire, dans laquelle il est très facile de creuser des grottes. Elles ont été habitées sous l'Ancien Testament par les hommes de la Loi, et ensuite par les pieux solitaires du Nouveau Testament. Je ne pouvais m'empêcher d'y jeter souvent un profond regard, croyant y découvrir encore un de ces solitaires à la barbe longue et touffue, avec un rouleau de parchemin en mains. Mon compagnon attirait mon attention sur une grotte assez grande ; de petits sièges taillés dans le roc longeaient le mur ; on y apercevait même les débris d'une très ancienne chapelle. C'était là qu'avait habité, dans toute l'austérité de sa vie pénitente, Saint Simon Stock, un des plus grands Saints de son temps. Il y passa six ans, gémissant dans son cœur sur les maux dont était affligé son Ordre. Plus tard devenu Général de l'Ordre entier, et se trouvant en Angleterre, la S^{te} Vierge lui apparut et lui donna le S^t Scapulaire, comme une marque d'amour, de prédilection et de protection pour lui-même et pour tous ceux qui porteraient ce saint habit. Que de fois n'a-t-il pas répété dans cette grotte la touchante prière, qu'aujourd'hui encore les amis du Saint Scapulaire aiment à redire : « *Flos Carmeli, Vitis florigera*, etc. Fleur du Carmel, Vigne fleurie, splendeur du ciel, etc. » Que pouvais-je mieux ici implorer, pour moi et pour mes amis, que ce qui est contenu dans cette belle prière ? — Enfin nous voilà arrivés à l'école des Prophètes ; quant à sa longueur, elle est tellement spacieuse qu'elle pourrait servir d'église.

Des sièges taillés dans le roc longent le mur, sur lequel se trouvent des inscriptions en langues orientales ; plusieurs sont tellement altérées qu'on ne

peut plus les déchiffrer. Comme nous sortons de la grotte, deux musulmans nous prennent pour des mendiants. A notre retour, nous suivons les bords de la mer, vers le côté où se trouve la plaine de Saron. Nous étions seuls; tout autour de nous était silencieux. La mer nous envoyait sa brise bien-faisante, pendant qu'un soleil ardent brûlait nos têtes. Tout à coup l'idée me vient de nous rafraîchir par un bain de pieds. On parle tant aujourd'hui dans notre patrie et déjà dans l'Europe entière de l'*hydrothérapie* ou « cure à l'eau, » comme étant très salubre pour le corps humain. La chose était d'autant plus facile pour moi, que, ayant reçu de mes amis quelques notions de cet art médical, je l'avais mis en pratique une fois. A mon tour, ici aux bords de la belle Méditerranée, j'en ai donné une petite leçon à mon compatriote le Père Carme. Je lui dis que tout vulgairement nous appellions cet art de guérir : « *Kneipperei*. » Je lui montrai en pratique la chose en gargouillant dans l'eau. Le bon Père suivit bientôt mon exemple, d'autant plus lestement que, comme Carme déchaussé, il ne devait ôter ni bas ni souliers; ce fut aussi la raison pour laquelle il ne put suivre exactement la fin du procédé, c'est-à-dire, remettre bas et souliers aux pieds encore mouillés. Néanmoins il fut satisfait du système, et promit de le mieux étudier, car il lui semblait qu'il pourrait être très utile dans les grandes chaleurs de ces régions.

Nous remontâmes après cela la montagne. Le soleil tombait sur nous avec une telle ardeur, qu'on aurait cru qu'oubliant les alentours, il ne s'occupait que de nous. Mais cela ne nous empêchait pas d'être en gaité. Les têtes d'un Bavaïois et d'un Westphalien peuvent supporter un peu de chaleur. Nous arrivâmes enfin à l'ombre du couvent de la Très Sainte Vierge, un peu fatigués, mais cependant très contents de notre excursion.

(« LEO » *Revue allemande, publiée à Paderborn, N° du 25 janvier 1891.*)

* *
*

Boston. (Amérique.) — Le 15 octobre 1890, les Carmélites déchaussées d'Amérique célébraient non seulement la fête de S^{te} Thérèse, leur glorieuse Patronne, mais encore le centenaire de leur première fondation en ce pays. Le Carmel de Boston, le plus jeune d'existence, a voulu rivaliser avec les autres dans la célébration de cette double fête. L'archevêque Mgr Williams chanta lui-même la messe solennelle. Après la messe, le R. P. Langcake, de la Compagnie de Jésus, parla de la grande S^{te} Thérèse dont l'âme avait passé au ciel à pareil jour, de son admirable Réforme par laquelle elle donna un nouveau lustre à l'Ordre antique de N.-D. du Mont-Carmel, de l'opposition qu'elle rencontra dans ses desseins, et de son succès final. Toujours, dit l'orateur, les œuvres de Dieu sont contrariées, et demandent des personnes à qui le Seigneur en confie l'entreprise, une âme forte et

courageuse. Telle fut Thérèse de Jésus. Elle vécut assez pour voir trente-deux couvents de la Réforme établis. A présent, ils sont répandus dans tous les continents, et ne se comptent plus. Il parla ensuite de l'arrivée des Carmélites en Amérique, faisant remarquer que leur première fondation par l'archevêque Carroll fut bientôt suivie de la déclaration de l'indépendance des États-Unis. Le Maryland, d'ailleurs, où s'éleva leur premier couvent, était regardé comme le centre de la catholicité et de la tolérance religieuse en ce pays. Venant ensuite à rappeler la fondation récente du Carmel de Boston, il ajouta : Nous sommes dans un siècle *utilitaire* ; nous autres Américains surtout, gens pratiques avant tout, nous voulons connaître quelle est l'utilité de chaque chose, de chaque institution, et nous nous demandons : à quoi servent les Carmélites ? Elles n'ont ni école, ni hôpital, ni orphelinat. Mais elles nous prêchent. Leur vie est une prédication continuelle. Elles nous disent qu'en cette vie nous n'avons rien tant besoin que de la prière et de la pénitence. Puis il décrivit la vie dure des Carmélites, leurs longues oraisons, et démontra leur immense valeur pour le salut du monde. Enfin il dit qu'il se réjouissait grandement de leur arrivée à Boston, et finit par rappeler à ses auditeurs les besoins matériels de ces bonnes religieuses et leur profonde reconnaissance pour leurs bienfaiteurs. Si la gratitude est quelque part sur la terre dans sa plénitude, c'est dans un couvent de Carmélites ; elles prient et souffrent avec tant de ferveur et d'efficacité pour ceux qui leur font du bien, que tous ont intérêt à se mettre au nombre de leurs amis. — Nous ne doutons pas que la parole du R. P. Langucake n'ait porté du fruit parmi les catholiques de Boston.

* *
*

Missions des Carmes déchaussés au Malabar (Indes Orientales.) — Archevêché de Vérapoly. — (Voir 2^e année, p. 380 et suiv.) — *Extraits d'une lettre du R. P. Aloïse de S^{te} Marie, Carme déch., Miss. Apost. au R. P. Alphonse, C. D., ex-Miss. Apost., à Ypres.*

III. LE GRAND SÉMINAIRE DE POOTHEMPALLY. — Nous avons mentionné dans un article précédent (*), que Sa Sainteté Léon XIII, en instituant la hiérarchie Ecclésiastique dans les Indes Orientales, a divisé la vaste mission de Vérapoly en quatre évêchés : l'archevêché de Vérapoly, gouverné par les Carmes déchaussés, l'évêché de Cochin, et les vicariats apostoliques de Cottay et de Trichoor, administrés par des évêques européens, assistés du clergé indigène seulement. Il ne restait dans ces trois derniers diocèses aucun missionnaire européen pour enseigner aux prêtres natifs les sciences requises pour l'exercice du saint ministère.

Pour suppléer au défaut de professeurs, la S. Congrégation de la Propa-

(*) Voir Chron., 1^{re} année, N^o 40, p. 304.

gande fit appel au dévouement des Missionnaires Carmes. Elle décida d'abord que le grand Séminaire de Poothempally, dans la mission de Vérapoly, serait indépendant de la juridiction de Evêques et directement soumis à son autorité et à celle du Délégué Apostolique dans les Indes ; ensuite, qu'il deviendrait un Séminaire central destiné à l'éducation du clergé indigène, pour tous les diocèses du Malabar. Elle pria donc les Supérieurs de notre Ordre de permettre que nos Missionnaires de Vérapoly continuassent de former tout le clergé du Malabar, même pour les diocèses qui n'étaient pas gouvernés par nos Religieux.

N. T. R. P. Général acquiesça au désir de la Congrégation et érigea le grand Séminaire de Poothempally en résidence des Carmes déchaussés, immédiatement soumise à notre Définitoire Général. Le R. P. Boniface, Miss. Apost., Carme déchaussé de la Province de Bavière, distingué par sa science et ses éminentes qualités, en fut nommé Recteur ; à celui-ci furent adjoints deux jeunes missionnaires, les RR. PP. Aloïse de St^e Marie et Elisée du S. C. de Jésus, dont les Chroniques ont mentionné le départ de Gand pour les Indes. (Voir 2^e année, page 201.)

Les amis de ces nouveaux Missionnaires sont désireux sans doute de connaître leurs occupations au Malabar ; c'est pourquoi nous laisserons le R. P. Aloïse nous les dire dans sa lettre du 25 décembre 1890.

« Le nombre actuel des Séminaristes à Poothempally est de 92, savoir : 3 diacres, 13 sous-diacres, 59 minorés, et 17 tonsurés. — Les études qu'ils doivent faire ne sont point à mépriser. Encore hier, il y avait une conférence philosophique.

« Un Séminariste défendait cette proposition : *Que la moralité des actes humains dépend de leur conformité avec la droite raison.* Ensuite deux opposants objectaient bien gravement. Puis quiconque le voulait, pouvait faire des objections. Votre Révérence connaît l'esprit indien, comme il est ingénieux à trouver des subtilités. — En récréation, excepté le jeudi, le dimanche et les fêtes, on parle l'anglais ou le latin.

« Nous sommes seulement trois pour l'enseignement et toutes les autres charges de la maison. Le T. R. P. Recteur est accablé de besogne, car outre le gouvernement du Séminaire, il enseigne la Théologie morale, une branche de la Philosophie et l'Histoire Ecclésiastique. — Le R. P. Elisée, Vice-Recteur du Séminaire, est professeur de Philosophie, et en même temps de Rhétorique ; il a dans sa classe plus de cinquante philosophes. — Moi, j'enseigne la Dogmatique et l'Écriture Sainte (trois fois par semaine), et l'anglais. Outre cela, si j'étais un saint et un confesseur de longue expérience, je pourrais faire un grand bien par la direction spirituelle de tant de jeunes prêtres *in spe*. (*) »

(*) En espoir.

IV. FONDATION D'UN COUVENT DE CARMÉLITES TIERÇAIRE A VÉRAPOLY. —
 « Depuis mon arrivée aux Indes, il y a eu quelques événements qui prouvent que nos évêques et nos missionnaires ne sont pas inactifs. Le mois passé, j'assistai à Vérapoly à l'ouverture d'un nouveau couvent de nos Sœurs Tierçaires, avec orphelinat et école. J'accompagnais Sa Grandeur Mgr Marcellin de S^{te} Thérèse, pour la bénédiction du couvent.

« C'était une bien belle cérémonie. Ce fut le 10 novembre, vers 10 heures du matin, qu'on annonça l'arrivée de la barquette, qui venait apporter les six Sœurs fondatrices du nouveau couvent. Tout de suite Sa Grandeur Mgr Marcellin revêtit les habits pontificaux, et comme je l'assistais, on me força de lui servir de diacre, quoique je ne susse ni où aller, ni que faire.

« Nous sortîmes par l'église, précédés des acolythes, thuriféraire, etc. et suivis de plusieurs missionnaires. Au son des belles cloches de Vérapoly, qui me rappelaient l'Europe, nous allâmes, sous le baldaquin, à la rencontre des Sœurs. Elles étaient précédées du R. P. Candide qui les amenait, et leurs heureuses orphelines les suivaient. Nous nous rendîmes à l'église en procession, avec chants et musique à l'indienne; le Très S^t Sacrement y fut exposé pour les zélées Épouses de Jésus-Christ. Sa Grandeur prononça une courte et fervente allocution, en langue malabare, dont je ne comprenais que parfois le nom de Notre Sainte Mère Thérèse. Ensuite l'on chanta un cantique, et Monseigneur donna la bénédiction.

« De l'église, la procession se rendit au nouveau couvent, que Sa Grandeur bénit solennellement avec les prières du rituel romain. Votre Révérence, qui connaît les Indiens, peut facilement se figurer la foule présente et son enthousiasme dans ces cérémonies religieuses. »

(A suivre.)

* *
 *

Faveurs diverses obtenues de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague. —

I. — Au mois d'août 1889, un jeune enfant de dix ans, P. S. de M..... se contusionna gravement le genou dans une chute. Le mal, à son début, parut assez bénin; mais il alla toujours s'aggravant et les soins assidus de plusieurs médecins furent impuissants à le combattre.

Après cinq mois de souffrances, sur le conseil d'un révérend Père Carme, on s'adressa à l'Enfant Miraculeux; le petit infirme et sa famille récitèrent, tous les soirs avec confiance et persévérance, la prière à l'Enfant Jésus. Dans plusieurs couvents de l'Ordre du Carmel, on commença des neuvaines pour la guérison du jeune malade. Après quelques semaines, le mal s'aggrava subitement et l'on constata d'autres symptômes alarmants, qui pouvaient entraîner les plus fâcheuses conséquences. De toutes parts, on redoubla d'ardeur et de prières, et cette fois, les supplications obtinrent un plein succès. La complication, qu'on avait constatée, ne fut que le début d'une

guérison totale, qui s'accrut et progressa de jour en jour jusqu'à ce que, après quelques mois, le mal eût disparu, ne laissant aucune trace.

Les médecins s'étonnèrent d'une guérison aussi extraordinaire, et dernièrement encore l'un d'eux, constatant la disparition complète du mal, avoua « qu'il n'avait jamais cru qu'on pût guérir aussi radicalement d'un accident de cette nature. »

II. — Cet hiver une religieuse bénédictine d'Estaire en France (Nord) sortait de sa cellule à quatre heures du matin avant la communauté. C'est elle qui touche l'harmonium et accompagne l'Office; ne se croyant pas si proche de l'escalier, elle mit le pied dans le vide et tomba du second étage au rez-de-chaussée. La communauté, accourue à son secours, la trouva dans un état si déplorable qu'aucune religieuse n'osait la regarder. Elle avait complètement perdu connaissance, l'os du genou était brisé, et le médecin déclara l'amputation indispensable lorsqu'elle serait possible.

Ayant entendu parler de la dévotion à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague, honoré d'une manière particulière dans la chapelle des Carmélites de Lille, la Supérieure commença une neuvaine qui fut faite avec grande confiance d'obtenir la guérison. Cette digne Supérieure se procura dans notre Carmel des images et des chapelets du divin Enfant et nous demanda une médaille de l'Enfant Jésus.

Dès lors la malade commença à se trouver mieux: quoique l'os fût pulvérisé, la chair le recouvrit entièrement; et elle demanda la permission de se lever. On ne pouvait croire que ce fût possible: le médecin avait dit que si le mieux s'accroissait on pourrait essayer de lui faire faire quelques pas avec des béquilles, mais pas avant huit jours. Tout à coup le second jour elle se lève seule; on arrive à l'infirmerie: elle était si parfaitement guérie qu'à la fin de la neuvaine elle put reprendre l'harmonium. Il lui reste un peu de raideur dans la jambe, mais pas d'autres traces de l'affreux accident.

Le médecin a déclaré qu'il y avait évidemment une protection miraculeuse.

Ferventes actions de grâces à l'Enfant Jésus miraculeux qui est aimé et vénéré de toute cette communauté comme de notre Carmel et qui signale si admirablement sa toute-puissance.

III. — 1^o Une jeune mère était mourante; une personne l'apprit, et ayant entendu parler de l'efficacité de la dévotion à l'Enfant Jésus de Prague, s'unit à une autre personne pour lui demander qu'il veuille bien pour sa gloire rendre la santé à la jeune mère, reconnaissant à l'avance qu'on lui serait redevable de cette faveur.... Un mieux inespéré se produisit, et à l'étonnement de la famille qui ne connut pas ce détail, la malade s'est rétablie promptement et a recouvré une très bonne santé.

2^o Un jeune homme, dont les études et l'éducation religieuse étaient gravement compromises, fut recommandé par une neuvaine à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague, et trois mois après il se trouvait placé dans un excellent pensionnat religieux.

3^e Une personne, ayant quelques affaires très importantes et difficiles à régler, les recommanda à l'Enfant Jésus de Prague; dès le premier mois où elle l'invoqua, ces affaires commencèrent à s'arranger, à s'éclaircir, et cela jusqu'à la fin et d'une manière qui a surpassé ses désirs et ses espérances.

4^e Une famille désirant vivement la réussite d'une affaire temporelle, après avoir fait en vain plusieurs neuvaines à différents Saints, se décida à recourir à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague. On commença avec confiance une neuvaine, et au neuvième jour on se vit pleinement exaucé.

IV. — En l'un de ces derniers mois, Monsieur de Laurens, accompagné de sa Dame, quittait son château de Journac (France), pour se rendre à Montpellier, où il devait subir une opération: il était atteint d'un abcès au foie, qui n'avait fait qu'augmenter depuis le mois d'octobre 1890. Arrivés dans cette ville, ils se rendirent chez les docteurs. Le médecin traitant, M. Hortolés, se mit en devoir de découvrir le mal devant M. Dubreuil, médecin consultant. Il enleva soigneusement le bandage, puis le coton qui recouvrait l'abcès; à la stupéfaction de tous, le mal avait disparu! Le médecin dit alors: « Si l'opération pouvait avoir lieu sans laisser de cicatrice, je croirais que l'opération a été faite. Mais comme il n'y a pas de cicatrice, et que le mal ne pouvait disparaître sans opération, c'est extraordinaire!... C'est Notre-Dame de Lourdes, demandait-il ensuite, qui a fait cela? » — « Non, dit Madame de Laurens, c'est le résultat d'une neuvaine que l'on a faite, dans un couvent de Belgique, au Saint Enfant Jésus de Prague. » — « Eh bien! ajouta-t-il, voilà une guérison bien extraordinaire.... miraculeuse! »

Hâtons-nous d'avertir nos lecteurs qu'en effet une amie de Madame de Laurens, aux mois de janvier et de février de la présente année 1891, avait demandé aux Carmélites d'Uccle, près Bruxelles, des prières et ensuite une neuvaine pour obtenir au moins le succès de l'opération. Le bon petit Jésus a voulu accorder plus. « J'avoue à ma grande confusion, écrit encore Madame de Laurens, que je n'attachais pas d'importance à cette neuvaine et ne me sentais aucune dévotion au Saint Enfant Jésus de Prague. » Mais d'autres avaient cette confiance pour elle. Cependant que tout l'honneur de ce bienfait soit uniquement à l'Enfant Jésus!

Nécrologie. — I. LES RR. PP. PHILIPPE DE LA CROIX ET AMÉDÉE DE S^t JOSEPH. (ITALIE.) — Le 14 décembre 1890, mourait à Pise le R. P. Philippe de la Croix, et le 28 du même mois, dans le couvent de Notre-Dame de la Victoria, à Rome, s'endormait dans le Seigneur le R. P. Amédée de S^t Joseph.

La *Stella del Carmelo* nous donne au sujet de ces deux religieux des détails qui seront lus avec intérêt.

Le P. Philippe de la Croix était un de ces vieillards d'un tempérament

fort et robuste, qui semble défier les années, et auxquels on s'attache d'une affection particulière, qu'on voudrait garder toujours et qu'on ne voit pas mourir sans éprouver une douleur aussi vive que si on perdait un jeune homme plein de vigueur.

Quoiqu'ayant atteint l'âge de 84 ans, il avait conservé une excellente santé, toute son intelligence, son activité; il était assidu à l'accomplissement de tous ses devoirs, infatigable au confessionnal; mais tant il est vrai que la vieillesse est elle-même une maladie, tout à coup il sentit ses forces diminuer, se mit au lit, demanda lui-même les Sacrements; puis comme le soldat qui a terminé glorieusement sa carrière, il vit arriver la mort avec calme et alla recevoir des mains du juste Juge la couronne qu'il avait méritée.

Le P. Philippe était entré tout jeune dans l'Ordre des Carmes déchaussés. Son noviciat avait été remarquable de ferveur. Devenu prêtre, il sut unir la vie contemplative qu'impose la règle de S^{te} Thérèse et la vie du ministère sacerdotal dont il remplit tous les devoirs avec zèle et au grand profit des âmes. Sa famille religieuse le tenait en grande estime; aussi plusieurs et plusieurs fois, elle lui confia le gouvernement des différentes maisons de la Province de Toscane, et toujours il donna à ses inférieurs l'exemple d'une parfaite observance et d'un dévouement sans bornes. — Le P. Philippe avait un cœur affectueux, un caractère doux et aimable; son humeur était joyeuse; la loyauté et la droiture de son âme se lisaient dans son regard. Il était impossible de l'approcher sans l'aimer: aussi la *Stella del Carmelo* termine son petit article par une prière qu'il faut citer à la lettre.

Bon vieillard! vous voici donc uni dans le ciel au grand Patriarche S^t Joseph, que sur la terre vous aimiez si tendrement; vous voici avec S^{te} Thérèse, votre Mère, dont vous n'avez pas su rester longtemps séparé lors de la dispersion des Ordres religieux; vous faites partie désormais de la glorieuse race des saints. Cette aimable joie qui habituellement resplendissait sur vos traits a maintenant tout son éclat. Nous oublierez-vous donc? Nous n'avons plus vos conseils pour nous guider sur la terre; qu'au moins nous soyons soutenus par la chaude et sainte prière que vous déposez pour nous au pied du trône de Dieu. — Quelques jours après, à Rome, au couvent de N.-D. de la Victoria, passait de cette misérable vie à l'éternel repos le P. Amédée de S^t Joseph, âgé de 76 ans, dont 57 s'écoulèrent au Carmel.

Il était né à Périnaldo, le 25 février 1814. Ses humanités terminées, il fut reçu dans l'Ordre par le Provincial de la Province romaine, et émit au mois de juin 1834 ses vœux solennels. Envoyé alors aux études de philosophie et de théologie, il s'y distingua par un grand zèle et une application soutenue, non moins que par sa piété, son obéissance et son observance régulière. On remarquait aussi en lui une aimable simplicité qu'il conserva jusqu'à la mort et qui lui gagna l'affection de tous. Durant la néfaste révolution romaine de 1847-1848, il habitait le couvent de Terni. Cette mai-

son fut envahie par les volontaires italiens qui se rendaient à Ferrare, pour disperser, disaient-ils, les troupes autrichiennes. Le P. Amédée fut jeté en prison en compagnie du R. P. Prieur; et pendant 25 jours il fut en butte à tous les outrages, à tous les mauvais traitements de ces bandits.

Le ministère qu'il remplit avec le plus de zèle et le plus de profit pour le prochain, fut celui du tribunal sacré de la Pénitence. Combien allèrent à ses pieds chercher la force et la consolation! Souvent il fut confesseur ordinaire des Carmélites; une foule d'autres couvents l'eurent pour extraordinaire et trouvèrent en lui un conseiller sage, un père dévoué et un guide fidèle. Mais déjà chargé d'années et de mérites, il semblait mûr pour le ciel. Au mois d'août 1888, le P. Amédée fut frappé d'apoplexie, et l'affaiblissement de ses facultés l'obligea à résigner sa charge de Prieur du couvent de N. D. de la Victoria. Après quelques mois, il parut se rétablir, mais la veille de Noël 1890 une fièvre pulmonaire le saisit et l'emporta en trois jours.

Le P. Amédée avait compris que sa fin était arrivée, il s'y était préparé, il avait reçu avec toute la perfection possible les secours de la religion, et conservant jusqu'au bout sa présence d'esprit, plein de résignation à la volonté de Dieu et avec un calme admirable, il s'endormait dans le Seigneur le 28 décembre 1890. Le lendemain, 29, ses obsèques furent célébrées solennellement par N. T. R. Père Général lui-même.

II. LA R. M. MARIE DE LA CROIX, PRIEURE DU CARMEL DE SYDNEY (AUSTRALIE). — Nous lisons dans les *Missions Catholiques* du 13 mars 1891: — Une dépêche télégraphique (14 février) apporte la nouvelle de la mort de la Révérende Mère Marie de la Croix, prieure et fondatrice du Carmel de Sydney.

Le 3 juin 1885, on se le rappelle, s'embarquaient à Marseille pour Sydney, à bord de l'*Océanien*, quatorze Carmélites d'Angoulême, destinées à la fondation du premier Carmel dans la cinquième partie du monde. Elles avaient à leur tête une religieuse remplie de l'esprit de foi, embrasée de l'amour de Dieu et du zèle apostolique, et que trente années de vie cloîtrée avaient mûrie pour la grande œuvre qu'elle était appelée à fonder.

Dieu vient de la rappeler à Lui, avant qu'elle ait eu la consolation d'achever cette œuvre; cette bonne Mère laisse orphelines, loin de la patrie, des filles spirituelles que cette mort jette dans la douleur.

La Révérende Mère Marie de la Croix était née le 30 novembre 1826. Entrée au Carmel d'Angoulême en 1856, elle y exerça longtemps la charge de maîtresse des novices et en fut prieure par des réélections successives, depuis 1871 jusqu'au moment de son départ pour l'Australie. Cette fondation lointaine avait été le rêve constant de sa vie, et si elle y a beaucoup souffert, elle y a opéré de vraies merveilles. Puissent ses enfants continuer généreusement l'œuvre commencée! Pour cela, elles implorent de la charité des fidèles le double secours de l'aumône et de la prière.

Calendrier-Ephémérides

Sa Sainteté le Pape Pie VII, par un Rescrit de la Secrétairerie des Mémoires du 21 Mai 1815, confirmé à perpétuité par un décret de la S. C. des Indulgences, le 18 juin 1822, a accordé à tous les fidèles, qui consacreront le mois de Mai en l'honneur de la T. S. Vierge Marie :

Une indulgence de 300 jours pour chaque jour du mois.

Une indulgence plénière en un jour de leur choix, aux conditions ordinaires.

1. **Vendredi.** — SS. Philippe et Jacques le Mineur, Apôtres, 2^e classe. (1^{er} siècle). *Premier vendredi du mois consacré au sacré cœur de Jésus.*

1833. Le Rév. Père Augustin des Sacrés Cœurs de Jésus et Marie, Supérieur des Carmes déchaussés de Bruges, a introduit en Belgique la pieuse pratique de célébrer le mois de mai en l'honneur de la T. S. Vierge Marie. Le premier mois de mai célébré solennellement en l'église des Carmes de Bruges fut celui de 1833.

2. **Samedi.** — S^t Athanase, Evêque-Confesseur-Docteur, double. († 373.)

1648. Le magistrat de la ville de Gand permit aux Carmes déchaussés de s'établir en cette ville.

3. **5^{me} Dimanche après Pâques.** — INVENTION DE LA S^{te} CROIX. 2^e classe. *Indulgence plénière.*

1686. En ce jour fut célébré à Bologne le 27^{me} Chapitre général des Carmes déchaussés de la Congrégation d'Italie. Le T. R. P. Martial de S^t Paulin, de la province d'Avignon, y fut élu Préposé-Général, et la province de Normandie, la 17^{me} de la Congrégation, y fut érigée sous le vocable de la T. S. Trinité.

4. **Lundi.** — *Rogations.* S^{te} Monique, Veuve, double. († 388.)

1736. Clément XII, par un rescrit du 4 mai, accorda aux Tierçaires de Notre-Dame du Mont-Carmel à Bologne, la faculté d'ériger une chapelle, et d'y faire célébrer journellement la Sainte Messe.

5. **Mardi.** — S^t ANGE, Martyr de l'Ordre du Carmel, 2^e classe, († 1220.) — *Indulgence plénière.*

1794. En rade de Rochefort, mort du R. P. Antoine, dans le monde Joseph Savary. Il avait appartenu au couvent des Grands Carmes à Mortemar, dans le diocèse de Limoges. Après la dispersion des communautés religieuses, il demeura à Mortemar, où il était né et où il avait quelques parents. Les erreurs de la constitution civile du clergé le trouvèrent inébranlable dans sa foi. Mais comme il n'avait pas été fonctionnaire public, il ne se crut pas compris dans le nombre des prêtres que la loi du 26 août 1792 condamnait à s'exiler eux-mêmes, et il resta dans son pays natal. Plus tard, la persécution devenant plus rigoureuse, il crut pouvoir, sans blesser son âme, prêter le serment de *liberté-égalité*, que de trop complaisants apologistes s'étaient appliqués à démontrer indifférent au point de vue de la conscience. Cette condescendance ne lui profita point; il fut arrêté comme suspect et empri-

sonné. Il regretta alors l'acte de faiblesse qu'il avait commis en prêtant le serment, bien que dans un sens différent de celui qu'on lui avait attribué en le lui demandant. Il le rétracta donc entre les mains d'un supérieur ecclésiastique incarcéré avec lui. Il trouva même que ce n'était pas assez; il voulut donner à sa rétractation autant d'éclat et de publicité qu'en avait eu le scandale. Il la renouvela solennellement devant un des magistrats de la localité. Cet acte de religion lui valut d'être condamné à la déportation; et dans les premiers mois de 1794, on le conduisit, avec trente-neuf autres prêtres, à Rochefort, pour y être embarqué sur le navire les *Deux-Associés*.

Les maux qu'on endurait dans l'entrepont de ce bâtiment furent au-dessus de ses forces, épuisées déjà par beaucoup de souffrances. Il mourut le 5 mai 1794, à l'âge de 50 ans, et fut enseveli dans l'île d'Aix.

6. Mercredi. — S^t Jean devant la porte Latine, double-majeur.

1641. Mort de la Vén. Mère Isabelle de S^t Paul, Prieure et fondatrice du Carmel de Louvain. Elle prit l'habit de la Réforme à Burgos, le 20 décembre 1588, à l'âge de 29 ans. La pratique des vertus monastiques portées à la plus haute perfection faisait ses délices. Aussi fut-elle jugée digne d'accompagner la Vén. Mère Anne de Jésus pour établir en France et en Belgique le Carmel réformé. Après avoir prêté son généreux concours aux fondations des monastères de France, elle vint en Belgique, sur le désir de la Vén. Mère Anne de Jésus, entièrement abandonnée aux saintes dispositions de l'obéissance.

Elle se rendit à Bruxelles, d'où elle partit pour Louvain, accompagnant la Vén. Mère pour la nouvelle fondation. Le monastère de Louvain étant établi, la Vén. Mère Isabelle en fut constituée Prieure. Plus tard, elle quitta Louvain pour prendre le gouvernement du couvent de Mons; six ans après, elle alla fonder le monastère de Tournai.

Le R. P. Provincial voyant que Dieu avait doté la Vén. Mère Isabelle de qualités toutes particulières pour les nouvelles fondations, l'envoya ériger le monastère de Valenciennes. Partout le succès couronna son zèle. Ayant terminé cette fondation, elle revint à Tournai; mais les Carmélites de Louvain, désireuses d'être de nouveau sous le gouvernement de cette sainte Mère, l'élurent pour Prieure. Le R. P. Provincial confirma leur choix. De retour à Louvain, elle changea l'emplacement du couvent, qui était trop étroit.

Sa grande maxime pour attirer les bénédictions célestes sur ses œuvres était qu'il fallait bien soigner la gloire de Dieu, afin qu'Il soignât aussi bien nos entreprises. *Dans nos travaux*, disait-elle, *l'ouvrage n'avance que pour autant que nous travaillons en la présence de Dieu*.

Quand elle avait terminé un travail, elle s'écriait: *Béni soit le Dieu des Anges*, voulant bénir par là Dieu d'avoir envoyé les saints Anges à son aide. Quand on lui demandait conseil, elle se mettait en prière et disait: *Consultons Dieu*. On lui demandait un jour quelle était la meilleure oraison: *La perfection de l'oraison*, disait-elle, *ne consiste qu'à aimer Dieu de tout son cœur et le prochain comme soi-même*.

Elle instruisait surtout ses filles par ses exemples. *Peu parler et beaucoup agir*, disait-elle, *voilà une excellente manière de gouverner*. La vén. Mère Isabelle fut sujette à beaucoup d'infirmités; parvenue à l'âge de 80 ans, elle se vit dans l'impossibilité d'avaler une goutte d'eau.

Nous n'avons que cette vie pour souffrir, disait-elle, et une éternité pour jouir. Elle s'endormit doucement dans le Seigneur à Louvain le 6 mai 1641.

7. Jeudi. — FÊTE DE L'ASCENSION, 1^e classe avec Octave. — *Indulgence plénière.*

8. Vendredi. — Apparition de l'Archange S^t Michel, double-majeur.

Aujourd'hui commence la neuvaine préparatoire à la fête de la Pentecôte.

1846. Fondation du couvent des Carmélites d'Audenarde. Le T. R. Père Aimé de la sainte Famille, Provincial des Carmes déchaussés, déférant au désir de Sa Grandeur Mgr Delebecque, Evêque de Gand, fonda un nouveau Carmel à Audenarde. Lorsque tous les arrangements furent pris, sept religieuses, dont six professes et une novice, quittèrent le couvent des Carmélites d'Ypres pour prendre possession de ce nouveau monastère. Monsieur Hanssens, homme fort respectable, qui avait deux filles dans cette petite colonie, pourvut à leurs besoins et à leur transfert.

Elles reçurent à Audenarde le plus bienveillant accueil tant du clergé que de la population. Le couvent qu'elles occupèrent n'avait fait que changer de destination: il avait d'abord servi d'asile aux Sœurs hospitalières dont on voit encore les pierres sépulcrales dans le cloître, ensuite aux Dames de l'Instruction chrétienne, qui le cédèrent aux Carmélites.

La vie humble et retirée de celles-ci édifia grandement toute la ville. Leur chapelle où domine le magnifique trône de l'Enfant Jésus de Prague est ravissante de dévotion: c'est vraiment un sanctuaire qui convient à la divine Enfance de Jésus, où il se plaît à demeurer et à répandre ses bénédictions.

9. Samedi. — S^t Grégoire de Nazianze, Evêque-Confesseur-Docteur, double. († 389.)

10. Dimanche après l'Octave de l'Ascension. — S^t Antonin, Evêque-Confesseur, double. († 1459.)

11. Lundi. — B. Louis Rabata, Confesseur de l'Ordre, double. († 1490.)

12. Mardi. — Octave de S^t Ange, Martyr.

13. Mercredi. — S^t Pie V, Pape-Confesseur, double. († 1572.)

1618. Fondation du couvent des Carmes déchaussés d'Anvers, sous le vocable de S^t Joseph. Ce couvent a donné au Carmel beaucoup de saints et fervents religieux. Le premier prieur en fut le R. P. François de Jésus, natif de Gênes.

14. Jeudi. — Octave de l'Ascension, double.

1637. Fondation du couvent des Carmes déchaussés de Tournai, sous le titre de S^t Marc Evangéliste et de N. Mère S^{te} Thérèse.

15. Vendredi après l'Octave de l'Ascension, semi-double.

16. Samedi. — Vigile de la Pentecôte. *Jeûne de l'Eglise.*

1624. Mort de la Vén. Mère Jacqueline de Gaiffier, Carmélite. Elle était illustre par sa naissance et plus encore par les grands exemples de vertus qu'elle laissa au monastère de Dinant, où elle exerça longtemps la charge de Prieure. On cite principalement sa dévotion extraordinaire pour le Très Saint Sacrement et son amour pour le silence. Son couvent étant un jour en feu, au lieu de se troubler, elle se réfugia auprès du saint Tabernacle, et l'incendie fut aussitôt arrêté.

17. Dimanche. — FÊTE DE LA PENTECOTE, 1^e classe avec Octave. — *Indulgence plénière.* — *Absolution générale pour les Tiersaires de l'Ordre.*

18. Lundi de la Pentecôte.

19. Mardi de la Pentecôte.

1573. Fondation du couvent des Carmes déchaussés de Grenade, sous le vocable des Saints Martyrs. Ce fut le 7^{me} de la Réforme.

20. Mercredi de la Pentecôte. — *Quatre-Temps. Jeûne de l'Eglise.*

21. Jeudi de la Pentecôte.

1644. Fondation du couvent des Carmélites déchaussées d'Aerschot, en Brabant, sous le vocable de N.-D. du Mont-Carmel.

22. Vendredi de la Pentecôte. *Quatre-Temps. Jeûne de l'Eglise.*

23. Samedi de la Pentecôte. *Quatre-Temps. Jeûne de l'Eglise.*

1594. En ce jour, à Madrid, fut célébré le premier Chapitre général des Carmes déchaussés, depuis leur entière séparation des Carmes chaussés. Il se tint sous la présidence du Nonce Apostolique, Mgr Camille Gaëtan, Patriarche d'Alexandrie et Evêque de Capoue. Le R. P. Elie de St Martin y fut élu Préposé-Général.

24. 1^{er} Dimanche après la Pentecôte. LA SAINTE TRINITÉ, 2^e classe.

25. Lundi. S^{te} MARIE MADELEINE DE PAZZI, Vierge de l'Ordre du Carmel, 2^e classe avec Octave. († 1607.) — *Indulgence plénière.*

L'année dernière nous avons exposé la belle dévotion des cinq vendredis en l'honneur de S^{te} Marie-Madeleine de Pazzi. Que de miracles obtenus par l'intercession de cette grande Sainte! Citons la guérison vraiment miraculeuse de la sœur Marie-Catherine Ravencini, Carmélite. A partir du mois d'avril 1648, jusqu'aux approches du jour anniversaire de la mort de S^{te} Marie Madeleine, elle se vit atteinte d'une pénible et douloureuse complication de maux. Elle était dévorée par une fièvre ardente, accompagnée d'une grande inflammation aux poulmons, de douleurs de tête, et d'une paralysie de la langue, à tel point qu'elle ne pouvait plus rien entendre, ni articuler aucune parole. Les médecins avaient déclaré son état tout à fait désespéré. A l'approche du 25 mai, Sœur Marie-Catherine supplia S^{te} Marie-Madeleine de lui rendre la santé et appliqua sur ses membres souffrants une de ses reliques. La Sainte lui apparut et lui dit : *Levez-vous, chère Sœur.* Elle se sentit à l'instant même délivrée de tous ses maux : plus de fièvre, plus de douleur, la parole et l'ouïe étaient revenues, elle se leva pleine de santé, et se répandit en actes de la plus vive reconnaissance.

26. Mardi. — S^t Philippe de Néri, confesseur, double. († 1595.)

27. Mercredi. — S^t Grégoire, VII, Pape-Confesseur, double. († 1085.)

28. Jeudi. — FÊTE-DIEU, 1^e classe avec Octave.

1644. Mort de la Rév. Mère Barbe Vison ou de Vissen, Carmélite, au couvent de la Consolation à Vilvorde. Elle laissa de beaux exemples de vertus, surtout d'obéissance et de charité. On rapporte que, durant le temps qu'elle remplit l'office d'économe, Dieu récompensa sa générosité à l'égard des pauvres, en multipliant miraculeusement le blé dans les greniers du monastère. Elle mourut en 1644, âgée de 73 ans, après en avoir passé 53 en religion.

29. Vendredi pendant l'Octave de la Fête-Dieu.

1575. Fondation à Séville, du onzième couvent des Carmélites par S^{te} Thérèse, sous le vocable de S^t Joseph.

30. Samedi pendant l'Octave de la Fête-Dieu.

31. Dimanche pendant l'Octave de la Fête-Dieu.

1762. Mort du R. P. François de Sales de S^t Augustin (Norbert Van der Beke), de Roulers, Carme déchaussé. Il était regardé à juste titre comme un miracle d'abstinence, passant souvent jusqu'à quatre jours et quelquefois davantage, sans prendre d'autre aliment que la sainte Eucharistie. Sa dévotion pour le S^t Sacrement était si grande, que jamais il ne s'approchait de l'autel sans s'être d'abord confessé. Il mourut à Bruges, âgé de 64 ans.

Petites fleurs du Carmel

L'Ordre du Carmel dans sa sacrée liturgie, c'est-à-dire dans la célébration de ses divins offices, dans le chant de ses hymnes, aime à exalter, tant le jour que la nuit, les gloires et la munificence de Marie. Nous sommes heureux de faire retentir au fond des cœurs, pendant ce beau mois de Marie, quelques échos de ces sacrés cantiques que les enfants du Carmel font monter, comme un parfum d'une suave odeur, vers le trône de Marie, leur bien-aimée Mère.

Nous exposerons aussi, avec non moins de bonheur, l'ardente piété des Saints du Carmel, nos modèles par excellence envers l'auguste Reine du Ciel.

1^o « J'ai vu Marie, toute éclatant de beauté, s'élever au-dessus des eaux ; ses vêtements exhalaient un parfum céleste, inconnu aux hommes. »

(OFFICE DE N. D. DU MONT-CARMEL.)

Telle est la prière que l'Ordre du Carmel met dans la bouche de ses enfants pour célébrer dignement la gloire de la Reine du Carmel, au jour heureux de sa plus grande solennité. Ce langage est riche d'expression : *J'ai vu Marie etc.... Notre âme a contemplé Marie s'élevant par son ineffable pureté au dessus de la corruption de notre nature et répandant le suave parfum de toutes les vertus.* Puissions-nous tous contempler ainsi l'Immaculée Vierge pour autant qu'on peut le faire ici-bas !

2^o « Anciens solitaires du Carmel, fervents serviteurs de la Vierge Immaculée, faites-nous sentir l'efficacité de vos prières afin que nous parvenions au séjour des bienheureux ! » (OFFICE DE TOUS LES SAINTS DU CARMEL.)

S'il est une grâce que nous devons surtout solliciter de la puissante médiation des Saints du Carmel, c'est bien la faveur d'aimer, de louer et d'imiter, dans toute l'ardeur de notre zèle, l'Immaculée Vierge Marie, comme ils l'ont fait quand ils étaient sur cette terre d'exil, en attendant que nous allions chanter avec eux ses louanges dans la Patrie.

Ah ! pendant ce beau mois de Marie, demandons leur la grâce de marcher sur leurs traces par la parfaite imitation des vertus de Marie, et par notre zèle à célébrer ses gloires.

Que le nom de Marie coule sur nos lèvres, que son amour embrase nos cœurs, que ses vertus se reflètent dans toute notre conduite, vivons de la vie même de Marie. Telle était la piété des Saints du Carmel, telle doit être la nôtre.

3^o « Cime toute radieuse du Carmel ! célébrez avec des chants d'allégresse la fête de cette Vierge sainte (S^{te} Marie Madeleine de Pazzi), dont l'univers entier admire l'angélique beauté. Armée d'une sainte vigilance, elle triom-

phe des ruses du démon; elle reçoit des mains de Marie un voile tout éclatant de blancheur. » (OFFICE DE S^{te} MARIE MADELEINE DE PAZZI.)

Voilà comment S^{te} Madeleine de Pazzi, Vierge du Carmel, nous apparaît dans le langage de la sacrée liturgie: une Vierge, ornée de toutes les vertus, triomphant de Satan, et méritant de recevoir des mains de Marie elle-même le voile de l'angélique pureté. Quel cœur, aux accents de ces cantiques, ne se sentirait porté à imiter cette grande Sainte, qui, par son insigne vertu, devint l'émule des anges et sut attirer sur elles les ineffables prédilections de Marie.

A son exemple efforçons-nous aussi de terrasser notre ennemi commun, l'antique serpent, qui s'efforce par son venin mortel d'empoisonner nos âmes. Et nos âmes triomphantes et tout éclatantes de beauté mériteront aussi d'être couvertes, comme d'un voile, de l'ineffable protection de l'Immaculée Vierge Marie.

4^e « S^t Pierre Thomas se distingua dès sa plus tendre enfance par une ardente piété, surtout envers la T. S. Vierge; voilà pourquoi il voulut revêtir l'habit de N. D. du Mont-Carmel. Sa dévotion et sa confiance en Marie étaient si grandes qu'après Dieu il lui rapportait toutes ses actions et recourait à elle dans toutes ses nécessités. »

(LEÇONS DE L'OFFICE DE S^t PIERRE THOMAS, PATRIARCHE ET MARTYR DE L'ORDRE DES CARMES.)

Quel beau modèle l'Ordre du Carmel propose et rappelle chaque année à ses enfants dans la personne de S^t Pierre Thomas, lors de la célébration de sa fête, le 15 février. Il offre à Marie les premières aspirations de son cœur. Parvenu à l'adolescence, il choisit l'Ordre religieux qui porte les saintes livrées de Marie, afin de vivre de la vie même de Marie. Toutes ses œuvres partent d'un seul et même mobile: plaire à Dieu et à sa divine Mère. Puisseons-nous tous à l'exemple de ce grand Saint mener ici-bas une existence dont tous les instants soient consacrés à l'auguste Reine du Ciel. C'est là vraiment le paradis sur la terre.

5^e « En ce jour, (c'est-à-dire à la fête de S^t Ange, 5 mai) Ange, le front ceint de l'auréole du martyre, entre triomphant dans le ciel. Que l'Ordre de N. D. du Mont-Carmel soit transporté d'allégresse.

« Grâce à l'immense bonté de Marie, ses parents sont éclairés des lumières de la foi. Et la divine Mère, pour comble de bonté, donne elle-même un nom céleste à l'enfant qu'elle entoure de sa prédilection, elle lui donne le nom de Ange. » (OFFICE DE S^t ANGE, MARTYR DE L'ORDRE DES CARMES.)

Avec quel soin l'Ordre du Carmel se plaît à exalter la bonté de Marie envers ses Saints! Voyez S^t Ange; même avant sa naissance, la divine Mère exprime le désir qu'il soit appelé d'un nom qui appartient bien plus au ciel qu'à la terre. L'enfant ratifia toute sa vie, par une conduite tout angélique, la signification attachée à son nom.

Marie multiplie ses bienfaits: elle tire des ténèbres du Judaïsme les parents de cet enfant, à qui elle avait voué une spéciale tendresse. Comme Marie aime les Saints du Carmel, et comme elle se plaît à les combler de ses insignes bienfaits!

Efforçons-nous d'imiter les Saints du Carmel dans leur ardente piété envers Marie, et nous attirerons aussi sur nous toutes les prédilections de la divine Mère.

Rappelons-nous que c'est dans une église des Carmes qu'a commencé en

Belgique la célébration du *Mois de Marie*, devenu depuis si populaire. Amis ou enfants du Carmel, nous sommes tenus d'honneur à solenniser mieux que personne ce mois si cher aux âmes chrétiennes. N'est-ce pas, d'ailleurs, sur le sommet du Carmel et par les moines de cette illustre montagne qu'a été inauguré le culte public de Marie? N'est-ce pas là que nos ancêtres lui ont élevé, d'après la tradition, le premier sanctuaire qu'elle ait eu sur la terre? Nous ne pouvons pas dégénérer de nos pères. Dans l'armée innombrable des serviteurs de Marie, il faut que nous soyons toujours *les premiers* par notre zèle et notre piété comme nous l'avons été par l'origine. Ainsi, pendant ce mois béni, efforçons-nous de dépasser tous les autres dans la dévotion à Marie. Le matin, le soir, à l'église et dans le sanctuaire de la famille, soyons les plus fervents et les plus assidus aux exercices du *Mois de Marie*. Contribuons de tout notre pouvoir à les favoriser et à les relever. Que le cœur surtout réponde aux manifestations extérieures de notre culte. Et n'oublions jamais que la perfection de notre dévotion doit consister à imiter les vertus de cette bonne Mère, comme l'ont si bien fait les Saints du Carmel: à être, comme elle, doux et patients, humbles et chastes, occupés souvent de la pensée de Dieu, et fidèles à aimer et à servir de tout notre cœur N. S. J. C.



Le premier baiser de Jésus ⁽¹⁾

« Osculetur me osculo oris sui. » (CANT. I, 4.)

Lorsqu'enfin ce jour, cher Gustave,
T'amène au banquet des élus,
Oh ! sais-tu combien est suave
Le premier baiser de Jésus ?

Sais-tu que la grande souillure
Au cœur des Séraphins déchus,
Fut de jalousier sans mesure
Ces baisers de l'homme à Jésus ? (2)

Sais-tu comment, dans ses Cantiques,
L'Épouse, par des cris émus
Et par des transports prophétiques,
Souhaitait de baiser Jésus ?...

Rien que pour voir leur Dieu, les anges
Sur sa crèche étaient suspendus, (3)
Mais ils ne purent, sous ses langes,
Cueillir un baiser de Jésus....

Sa présence plonge en extase
Son Père et sa Mère éperdus,
Mais combien plus leur cœur s'embrase
Au premier baiser de Jésus !

Madeleine, au vase d'albâtre,
Aux parfums, aux pleurs répandus,
S'attache, ardente, opiniâtre,
A baiser les pieds de Jésus.

Saint Jean, couché sur sa poitrine,
Goûtant des charmes inconnus,
Se penche, s'enfonce, et s'obstine
A baiser le Cœur de Jésus.

Lorsqu'enfin ce jour, cher Gustave,
T'amène au banquet des élus,
Oh ! tu vois combien est suave
Le premier baiser de Jésus.

Que jamais, brisant ta couronne,
Oubliant les bienfaits reçus,
Tu ne sois le Judas qui donne
Un traitre baiser à Jésus.

Mais qu'au soir même de la vie
Tu ne désires rien de plus
Que de recevoir dans l'Hostie
Le dernier baiser de Jésus !

FR. RAPHAËL DE S^t JOS. C. D.

(1) Cette pièce a été composée pour une première communion, mais elle nous semble cadrer parfaitement avec le mois du Sacré-Cœur, attendu qu'elle résume en quelques strophes la grande épopée des amours de Jésus à travers les siècles.

(2) Voir la doctrine de Suarez sur la nature du péché des anges. D'après cette opinion, Lucifer, éclairé d'avance sur le mystère de l'Incarnation, se serait révolté avec sa suite contre l'idée divine d'unir le Verbe à la nature humaine plutôt qu'à la nature angélique. Jalousie enfantée par l'orgueil !

(3) « In quem desiderant angeli prospicere. » I Petri, I, 12.



SAINTE THÉRÈSE

et sa mission perpétuée dans l'Église et dans les âmes

OU

l'Archiconfrérie Thérésienne universelle

et l'École d'oraison

(Voir notre 2^{ème} année, page 364 et suiv.)

CHAPITRE IV (*suite.*)

Nous donnons ici le règlement ou les statuts de l'Archiconfrérie thérésienne universelle, fondée à Albe de Tormès, en Espagne, nous réservant de parler, dans une livraison prochaine, de l'établissement de l'*Ecole d'Oraison*.

RÈGLES FONDAMENTALES DE L'ASSOCIATION, APPROUVÉES, LE 8 OCTOBRE 1884, PAR MONSIEUR D. NARCISSE MARTINEZ-IZQUIERDO, ÉVÊQUE DE SALAMANQUE, LESQUELLES ONT ÉTÉ REVUES ET AUGMENTÉES PAR SON SUCCESSEUR, LE 27 AOÛT 1888.

I. A l'Association générale, créée à Albe de Tormès, sous le titre d'*Archiconfrérie thérésienne universelle*, peuvent appartenir tous les Catholiques du monde. Son centre sera en la dite ville, là où le dessein en fut conçu, c'est-à-dire au pied du tombeau vénéré de sainte Thérèse de Jésus.

II. L'objet de cette Archiconfrérie est de procurer la plus grande gloire de Dieu, ainsi que la sanctification des âmes, en professant une dévotion spéciale à sainte Thérèse de Jésus, et en propageant son esprit et sa doctrine.

III. Afin que toute catégorie de personnes puisse observer les

pratiques de piété de l'Archiconfrérie, ces pratiques seront très simples. Elles consisteront :

1^o A dire chaque jour un *Pater*, *Ave* et *Gloria*, en l'honneur de sainte Thérèse, avec cette oraison jaculatoire : « *Sainte Thérèse de Jésus, priez pour nous, pour l'Église en général, et pour le Pontife romain.* » Ou bien on récitera cette belle prière composée par la Sainte elle-même : « Mon Dieu, puisque vous êtes la charité et l'amour » même, faites que cette vertu se perfectionne en moi, de telle sorte » que son feu consume tous les replis de mon amour-propre ; que je Vous » aime, Vous, mon unique trésor et ma gloire accomplie, au-des- » sus de tout le créé ; moi-même en Vous et pour Vous ; et mon » prochain comme moi-même pour l'amour de Vous, en portant » ses fardeaux comme je désire qu'il porte les miens ; et tout ce » qu'il y a hors de Vous, uniquement en tant que cela m'aidera » à aller à Vous, me réjouissant, comme je le fais déjà présente- » ment, de ce que Vous Vous aimez parfaitement, de ce que les » Anges et les Bienheureux ne cessent de Vous aimer au sein de » la gloire, sans voile et dans la claire vision, de ce que les » justes, vivants encore sur cette terre, Vous connaissent, eux, » par les lumières de la Foi, Vous tiennent pour leur unique et » suprême bien, pour la fin et le centre de leurs affections et de » leur amour. Je voudrais que tous les imparfaits, que tous les » pécheurs d'ici-bas fissent de même, et, avec la faveur de la grâ- » ce, je veux concourir à ce qu'il en soit ainsi. »

2^o A porter sur soi une médaille ou un scapulaire de la Sainte, à en exposer au moins l'image dans sa demeure, en ayant soin d'entourer ces objets d'une grande vénération.

3^o A recevoir la Sainte Communion, selon que les Directeurs respectifs en auront disposé, aux fêtes de l'Immaculée Conception, du grand Patriarche Saint Joseph, de Notre-Dame du Mont-Carmel, de la Transverbération du Cœur de S^{te} Thérèse, (27 août,) et de S^{te} Thérèse (15 octobre.)

4^o Pour se préparer aux fêtes de la Sainte, on assistera à des exercices religieux propres à l'Archiconfrérie, au moins l'un des jours précédents, qu'aura désigné le directeur de la section.

5^o Sous la réserve de l'autorisation des Ordinaires diocésains, on

peut établir l'association Thérésienne dans n'importe quelle localité.

6° Les patentes nécessaires pour l'établissement de l'Archiconfrérie seront expédiées par le Vice-Président au directeur de chaque section locale, et visées par l'Ordinaire de Salamanque.

7° Aux associations partielles ou sections locales peuvent appartenir non-seulement ceux qui habitent dans l'endroit même où elles sont établies, mais encore tous ceux qui ne peuvent facilement prendre part aux exercices religieux de la section locale.

8° Pour tous ceux qui ne peuvent pour une raison quelconque faire partie de l'association partielle, nous signalons Albe de Tormès comme centre d'inscription ; et, pour faciliter ce mode d'agrégation, on nommera des délégués là où il conviendra d'en assigner, et ces derniers entreront en relation directe avec le R. P. Supérieur du couvent des Carmes déchaussés d'Albe. Les Religieux et Religieuses de la Réforme de Sainte Thérèse sont considérés, comme appartenant à l'*Archiconfrérie thérésienne universelle*, ainsi que les Tierceires, et autres associés appartenant à des congrégations établies sous le vocable de la Sainte, pourvu que leurs pratiques de piété ne soient pas inférieures à celles marquées plus haut.

9° Quand les associés le désireront, leurs noms seront inscrits sur le registre de l'Association, qui se garde sur le tombeau de la Sainte. En tout cas, on aura toujours soin d'y inscrire les noms des endroits où des sections sont établies.

10° En faveur de tous ceux *dont les noms figureront dans le registre conservé à Albe*, on dira le 15 de chaque mois une messe à l'autel du tombeau de la Sainte, et le célébrant comprendra dans ses intentions toutes celles particulièrement communiquées par les associés au R. P. Supérieur des Carmes déchaussés d'Albe. (1)

11° L'Archiconfrérie thérésienne universelle sera dirigée par un conseil composé comme suit :

(1) N. B. L'inscription au grand registre déposé sur le tombeau devient indispensable, fût-on d'ailleurs Carme ou Carmélite, dès qu'on veut avoir part aux avantages spirituels de la messe célébrée, le 15 de chaque mois, sur l'autel du sépulcre de la glorieuse Réformatrice du Carmel.

Le Révérendissime Archevêque de la province ecclésiastique :
Président d'honneur.

Nos Seigneurs les Évêques suffragants : *Membres honoraires.*

Sa Grandeur Mgr l'Évêque de Salamanque : *Président effectif.*

Le R. P. Supérieur des Carmes du couvent d'Albe de Tormès :
Vice-Président.

Deux membres du Chapitre de la Cathédrale, deux autres de la Chapelle royale de S^t Marc, ou collège paroissial de Salamanque, six membres choisis parmi les séculiers, dont quatre de Salamanque et deux d'Albe de Tormès, désignés par l'Évêque-Président, et proposés au Conseil, compléteront la Direction.

12^o Le Conseil aura à se réunir tous les ans, entre la fête de la Transverbération du Cœur de S^{te} Thérèse et celle du 15 octobre, et en outre chaque fois que l'Illustrissime Évêque-Président le jugera opportun pour étendre de plus en plus, dans toutes les parties de l'univers, les sections de l'Archiconfrérie, et propager l'esprit de l'association par tous les moyens que le zèle et la constance leur dicteront.

(A suivre.)



Le 8 juin prochain, l'Archiconfrérie thérésienne sera solennellement établie, avec l'autorisation de Mgr l'Évêque de Tournai, dans l'église des Pères Carmes déchaussés de SOIGNIES, désignée par le T. R. P. Prieur des Carmes d'Albe de Tormès comme le centre de l'Archiconfrérie en BELGIQUE. C'est donc au T. R. P. Supérieur des Carmes déchaussés de Soignies qu'il faudra s'adresser désormais pour avoir les billets d'admission et les médailles, et pour faire inscrire les noms des associés.



Mémoire historique

sur la Statue du Saint Enfant Jésus miraculeux de Prague

(Voir l'année précédente, page 373 et suiv.)

CHAPITRE VIII

Nouveaux bienfaits de l'Enfant Jésus.

Nous avons raconté, au chapitre précédent, comment, selon le vœu du Vén. Père Cyrille, une chapelle particulière fut élevée à l'Enfant Jésus miraculeux, à l'intérieur même du couvent des Carmes déchaussés de Prague. Vraisemblablement c'est en l'an 1642 ou 1643 qu'il faut placer cet événement de l'histoire qui nous occupe. Quoi qu'il en soit, à la demande de la noble dame à la générosité de qui il était dû, cet oratoire fut béni solennellement par le Révérend Père Prieur, Sébastien de St Jean-Baptiste, le 14 janvier de l'année 1644. C'était le jour fixé, en ces temps-là, pour la fête du Saint Nom de Jésus (*), et ce fut la première fois, comme il paraît, que l'on vit célébrer cette fête devant l'image miraculeuse ; à partir de cette époque, elle devint (et elle est restée) la fête principale du Saint Enfant Jésus de Prague.

PÉRIL CONJURÉ. — Dieu qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, paya bientôt avec usure la pieuse bienfaitrice de son divin Fils. Cette dame avait un fils, nommé Fernand Christophe de Lobkowitz ; or en 1643 il fut exposé à perdre l'honneur et même la vie. Le danger était tel qu'il avouait lui même qu'il fallait

(*) En 1721 seulement, la fête du Saint Nom de Jesus fut fixée au deuxième dimanche après l'Épiphanie et étendue à l'Eglise universelle par le Pape Innocent XIII.

un miracle pour le sauver. Qu'on juge des angoisses de la pauvre mère pour les jours de son enfant ; qu'on s'imagine les inquiétudes de la noble baronne à qui l'honneur de son nom était plus cher que la prunelle de son œil. Mais le désespoir n'entra point dans son cœur. L'Enfant Jésus lui inspira d'avoir confiance dans sa bonté toute-puissante. Elle conseilla à son fils de chercher un refuge dans sa chapelle, au couvent des Pères Carmes. Il s'y rendit, reçut là-même les Sacraments de Pénitence et d'Eucharistie, et ne quitta ce sanctuaire qu'après avoir déposé aux pieds du divin Enfant un vœu écrit et signé de sa main (1). Il rentra chez lui, rassuré et fortifié. Celui qui le rassurait ainsi au dedans, avait aussi dissipé l'orage au dehors : ce jour, en effet, était à peine arrivé au milieu de sa course, que tout danger pour la vie et l'honneur du baron avait complètement disparu. Ceux qui avaient connu la grandeur et l'imminence du péril, ne pouvaient croire à cette délivrance inespérée et humainement impossible. Mais ce qui est impossible aux hommes, n'est qu'un jeu pour vous, ô puissant petit Jésus ! et dans votre faible main, vous tenez, vous amollissez, vous inclinez, vous tournez à votre gré les volontés les plus inébranlables des fiers mortels. Avant la fin du jour, le fils de la baronne de Lobkowitz, l'heureux protégé de l'Enfant Sauveur, alla de nouveau se prosterner dans son oratoire, cette fois-ci pour le remercier, le louer, le bénir de toute l'effusion de son âme. Il voulut renouveler son vœu publiquement, et, suivant le conseil de la S^{te} Écriture (2), *il ne tarda pas à le mettre à exécution*. Il fut plus tard nommé premier intendant de la Bohême, et laissa après sa mort, qui arriva le 4 juillet 1658, son nom en très haute considération et une réputation sans tache.

Dieu, comme nous le disions plus haut, avait payé avec usure la bienfaitrice de son divin Fils : pour la demeure matérielle qu'elle

(1) Voici, d'après l'ancien récit, en quels termes ce vœu était conçu : « En ce jour de la fête de S^t Jean-Baptiste, moi, soussigné, m'engage à fonder une rente perpétuelle de 110 florins, au capital de 3000 florins, en faveur du bien-aimé Enfant Jésus, vénéré chez les Carmes déchaussés de Prague. En foi de quoi, je prends Dieu à témoin. Fait le 24 juin 1643. *Fernand Christophe baron de Lobkowitz.* »

(2) Deuteron. XXIII, 21.

lui avait érigée, le Père céleste avait sauvé sa famille de la ruine et du déshonneur ; il avait affermi la gloire de sa maison.

INGRATITUDE PUNIE. — Une autre famille, parente de celle-ci, fut loin de montrer la même générosité envers l'Enfant Jésus et d'en recevoir une semblable récompense.

Le baron Ulrich de Lobkowitz n'avait eu de son mariage avec la baronne de Sternberg qu'un fils unique, sur lequel les parents concentraient toutes leurs affections et toutes leurs espérances. L'enfant tomba gravement malade et fut condamné par les médecins. Le père courut se jeter aux pieds de l'Enfant Jésus miraculeux, et lui promit 2000 florins, s'il guérissait son fils. A l'heure même, l'état de celui-ci commença de s'améliorer, et bientôt la guérison fut complète. Le père ingrat, pressé bien des fois intérieurement d'accomplir sa promesse, en remettait toujours l'exécution à plus tard. Dieu permit que l'enfant retombât malade et que ses jours fussent de nouveau en danger. Nouvelles supplications du père auprès de la statue miraculeuse : il demande pardon de son infidélité, se confesse, communie, renouvelle son vœu, l'écrit même et le marque de son sceau. A son retour à la maison, il trouve son fils allant et venant, en parfaite santé. On pouvait croire maintenant que, plein de reconnaissance envers son divin bienfaiteur, il allait sans retard remplir sa promesse. Étrange inconstance du cœur humain ! Il n'en fit rien et continua de différer indéfiniment. Mais il est écrit : *Une promesse faite au Seigneur, qui demeure sans être acquittée, lui déplaît.* (*) Le déplaisir de Dieu se manifesta d'une manière frappante. Le malheureux père tomba foudroyé par une mort subite. Son fils fut aussi enlevé par une mort prématurée ; et la veuve, après avoir contracté une nouvelle alliance, mourut peu après d'une manière inopinée.

BÉNÉDICTION INATTENDUE. — La renommée de l'Enfant Jésus continuait de grandir même au delà des frontières de la Bohême. La baronne de Sternberg, mariée au baron de Dffenbach, était privée du bonheur d'avoir des enfants. Elle s'engagea par vœu à donner une aumône de 200 florins à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague,

(*) Eccl. V, 3.

s'il lui envoyait un héritier mâle. Contre toute prévision humaine, elle eut un fils, qu'elle fit nommer Christophe au baptême. Bien loin d'imiter la négligence de celui dont nous avons parlé plus haut, elle s'empressa de donner ce qu'elle avait promis; elle fit même plus: elle voulut se rendre en personne, avec son époux, dans la ville de Prague, pour y vénérer l'Enfant Jésus miraculeux et lui témoigner sa reconnaissance par de nouvelles offrandes. Son amour pour le saint Enfant lui inspira même la pensée de fonder un couvent de Carmes déchaussés dans l'une de ses propriétés; mais son pieux dessein ne put se réaliser.

GUÉRISON INESPÉRÉE. — Le fait que nous venons de rapporter se passait en 1644. Cette même année, en la ville de Prague, il s'en produisit un autre non moins merveilleux. Une pieuse demoiselle de cette cité, nommée Fébronie de Pérenthal, souffrait depuis longtemps de violentes douleurs à la tête, au point qu'elle ne pouvait quitter le lit. On lui avait même fait comprendre qu'elle n'avait plus qu'à se préparer à la mort, parce que tout espoir de guérison était perdu. N'ayant plus rien à espérer du côté des hommes, elle se tourna avec confiance vers le saint Enfant Jésus, et renonçant absolument aux remèdes des médecins, dès lors inutiles, elle s'en remit complètement aux soins de l'Enfant miraculeux, avec promesse, s'il la guérissait, d'aller se confesser et communier dans sa chapelle et de lui offrir quelque présent.

A peine a-t-elle formulé sa résolution qu'elle se trouve mieux; et malgré la faiblesse qui lui reste, elle se lève et se fait conduire en voiture à l'église des Pères Carmes. Là elle supplie qu'on veuille exposer la sainte Statue en sa présence, reçoit les Sacrements avec beaucoup de dévotion, fait brûler quelques cierges, et, après avoir entendu la sainte messe, s'en retourne à pied dans sa maison, ne ressentant plus ni douleurs, ni fatigues, mais radicalement guérie.

En reconnaissance de sa guérison, elle fit don à l'église de plusieurs objets et ornements de valeur, que le vieux chroniqueur énumère avec complaisance, mais dont le détail pourrait paraître fastidieux à nos lecteurs.

PROTECTION. — L'époque de l'histoire de la Bohême où nous

sommes arrivés, fut très agitée et désastreuse pour ce pays. Le tiers du royaume était réduit en cendres, par suite de la guerre de trente ans qui durait toujours. Au cruel Banner avait succédé Léonard Tortensohn, qui infligea des pertes sérieuses aux armées impériales; il occupa pendant trois ans les fortifications d'Olmütz; de là, il répandait ses troupes dans tout le pays, jusque sous les murs de Vienne, ravageant tout sur son passage. L'ancien récit rapporte que, lors du siège de la ville de Brunn par ce général, en 1654, un seigneur de Prague, grand ami des pauvres fut dans de vives appréhensions de perdre sa fortune qu'il avait laissée en dépôt dans la ville assiégée; mais elle lui fut conservée grâce à la protection de l'Enfant Jésus, à qui il avait confié sa peine.

Dans les temps incertains que nous traversons actuellement, il pourrait bien surgir tout à coup d'épouvantables catastrophes; nous ne pouvons pas trop engager ceux qui possèdent les richesses de ce monde, à se montrer toujours les bienfaiteurs des pauvres pour l'amour du Christ, et puis à mettre leurs biens sous la protection du saint Enfant Jésus; il saura bien les leur conserver, afin qu'ils puissent continuer de soulager les malheureux. (A suivre.)



La Journée Religieuse

(Voir 2^{me} année, page 414 et suiv.)



OFFICE DE MATINES

Invitatoire, Hymne, Antiennes, Psaumes et Leçons.

XI (suite.)

Voilà donc ce qu'il faut connaître pour s'acquitter de la psalmodie sacrée selon l'esprit de l'Eglise, voilà l'idée générale qu'il faut tenir du rapport des Psaumes à Notre-Seigneur Jésus-Christ. En dehors

de la parole formelle du Maître (1), si nombreuses sont les autorités qui établissent ainsi le sens propre du Psautier, que l'on serait infini en entreprenant de les citer. Autant vaudrait transcrire en entier les *Enarrations* de S^t Augustin notamment, ou le *Commentaire* de Saint Jérôme. Nous nous bornerons à rapporter ici un passage bien caractéristique de Saint Hilaire, qui dans le prologue de son *Explanation* des Psaumes résume excellemment la pensée et le sentiment de tous les autres Pères. « Il n'est pas permis, dit ce saint Docteur, la lumière et l'ornement de notre terre des Gaules, il n'est pas permis de douter que tout ce qui est écrit dans les Psaumes ne doive s'entendre selon l'Évangile et la prédication des Apôtres. Tout doit être rapporté à l'avènement de Jésus-Christ, à son Incarnation, à sa Passion, à sa Mort, à sa Résurrection et à son Règne..... Le Saint-Esprit nous instruit dans les Psaumes de tout ce qui regarde les mystères du Fils unique de Dieu qui devait se faire homme, souffrir, mourir, ressusciter et régner éternellement avec les Bienheureux qui auront cru en lui, et juger tous les autres..... Et plus loin, l'on ne peut entendre le livre des Psaumes que par la foi et l'avènement du Fils de Dieu. » (2)

Encore un coup, soyons pénétrés de cette doctrine, et les obscurités du Psautier se changeront pour nous en une douce et chaude lumière, la lumière de vie de Jésus-Christ. Pensons aussi à la magnifique unité qui préside à toutes les œuvres de Dieu ; rappelons-nous le grand principe : le Christ dans son intégrité est tête et corps, *Totus Christus caput et corpus est* ; il est le chef, nous sommes les membres, nous formons avec lui un même

(1) Luc. XXIV. 44.

(2) Non est est ambigendum ea quæ in Psalmis dicta sunt secundum evangelicam prædicationem intelligi oportere; totum illud ad cognitionem adventus domini nostri Jesu Christi, et incarnationis et passionis et resurrectionis nostræ gloriam virtutemque refertur, sunt universa allegoricis et typis contexta virtutibus, per quæ omnia unigeniti Filii Dei in corpore gignendi, patiendi, moriendi, resurgendi et in æternum cum glorificatis, qui in eum crediderunt, regnandi et cæteros judicandi: sacramenta pendentur... Nequaquam Psalmorum librum nisi per fidem adventus ejus intelligi posse. — S. Hilar. Prologo in explanationem Psalmorum.

homme, un même fils de Dieu, un même Christ (*) : nous comprendrons alors facilement les apparentes contradictions qui font le caractère le plus saillant des psaumes, selon que Notre-Seigneur y parle en son nom propre ou au nom de ses membres. D'une part, c'est un pauvre à qui tout manque, un pénitent qui s'humilie à la vue de ses péchés et confesse que leur nombre surpasse celui des cheveux de sa tête, qui craint, qui tremble et pousse des cris comme des rugissements par la douleur qu'il éprouve. Le cœur pénétré d'une vive componction, il se présente devant la redoutable sainteté de son Père, il lui expose les ténèbres qui l'environnent, les plaies profondes que le péché lui a faites, les faiblesses, les langueurs et toutes les maladies de son âme, la multitude et la puissance des ennemis acharnés à sa perte, la violence et la continuité des combats qu'ils lui livrent, les pièges qu'ils lui tendent, le pressant besoin qu'il a de sa protection pour échapper aux périls qui le menacent ; il la demande, cette protection, par ses larmes, ses gémissements, il le conjure de ne point entrer en jugement avec son serviteur, il le presse de venir à son secours, parce que le danger est proche, il proteste qu'il n'a d'espérance qu'en lui, que lui seul est son asile, sa force, son soutien et son unique ressource. Voilà Jésus-Christ dans les Psaumes, tenant notre place, représentant l'universalité de ses membres et parlant en leur nom.

Mais ce même homme si humilié, si outragé, nous est montré sous des rapports tout opposés. Il est Roi, Roi infiniment élevé au-dessus de tous les rois, Roi par lui-même, Roi dont le royaume s'étend jusqu'aux extrémités de la terre et durera éternellement,

(*) Admiramini, gaudete! Christus facti sumus: si enim caput ille, nos membra; totus homo ille et nos. S. Aug. tract. in Joann. XXI. (Vid. supra pag. 54.) Selon l'Eglise, *l'Homme* typique qui est mis devant nous dès le premier verset du Psautier, (*Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum* etc.) n'est autre que Notre-Seigneur ainsi considéré dans la plénitude et l'intégrité de son corps mystique: l'Homme total, l'Homme universel dont nous sommes tous appelés à faire partie, bien que nous répondions plus ou moins parfaitement à ce dessein divin. « *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum* » de Domino nostro Jesu Christo, hoc est, homine Dominico accipiendum est. etc. Enarr. in psalmos. Ps. I.

Roi qui a bien voulu se laisser mépriser, outrager, mettre à mort, par amour pour ses sujets, pour assurer leur rédemption et leur sanctification, mais qui, maintenant, plein de majesté et de puissance, daigne les associer à sa gloire et à sa félicité. Il est établi sur la montagne de Sion, c'est-à-dire l'Eglise, pour l'instruire et la conduire dans les voies du salut, la protéger contre les entreprises de ses ennemis et la rendre, par l'infusion de ses grâces, digne de prendre place avec lui sur le même trône, le trône du Verbe éternel. Devant ce Roi les princes tiendront à honneur de se prosterner, de lui faire hommage et de lui consacrer leurs couronnes. Vainqueur de la mort et de l'enfer, il mène en triomphe après lui les captifs qu'il a délivrés, et siège au plus haut des cieux, d'où il répand ses dons sur la terre avec une merveilleuse abondance, etc..... Tous ces traits, au contraire, se rapportent uniquement à Notre-Seigneur en tant que tête et chef de l'Eglise.

Ne craignons pas les redites en un sujet si important: entendons encore S. Augustin nous donner le mot du mystère.

« Pour comprendre ce qui est dit du Christ-Jésus dans les Psaumes, enseigne le grand docteur, nous devons ne pas nous arrêter à le considérer seulement comme notre chef, notre tête divine, comme l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, le Verbe de Dieu fait chair qui a bien voulu habiter parmi nous, né de la race d'Abraham et de David, par la Vierge Marie; mais il faut que nous nous représentions le Christ tête et corps, le Christ homme entier, le Christ homme total. L'apôtre S^t Paul nous dit en effet: Vous êtes le corps et les membres du Christ. Et du Christ lui-même le même Apôtre ne nous dit-il pas qu'il est la tête de l'Eglise? Si donc le Seigneur est la tête, nous, le corps répondant à cette tête, le Christ dans son intégrité est tête et corps. Quelquefois donc vous trouverez dans les psaumes des passages qui ne peuvent convenir à la tête, et qui n'ont leur véritable application que si vous les rapportez au corps; comme aussi il y en a d'autres qui ne sauraient s'entendre du corps et que l'on ne doit pas hésiter par conséquent à rapporter à la tête. C'est ainsi que le Sauveur sur la croix s'écria parlant au nom de son corps: « Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi, pourquoi m'avez-vous abandonné? »

Dieu en effet n'avait point abandonné le Christ qui ne s'était jamais séparé de lui. Mais l'homme, c'est-à-dire Adam par son péché, s'était détourné de Dieu, et Dieu en punition s'était détourné de l'homme. Or, le Christ ayant pris la chair d'Adam, dit ces paroles en la personne de cette chair d'Adam, car alors en effet notre vieil homme était cloué à la croix avec lui. (1) »

Que ce principe est fécond ! Quels horizons il ouvre à la piété ! Quelle consolation, quel appui il nous donne ! Si, d'un côté, tout ce qu'est Notre-Seigneur, tout ce qu'il a, nous appartient, nous est commun avec lui ; si lui, le chef, et nous, les membres ne formons qu'un seul corps ; nous entrons en participation de ses mystères, de ses titres auprès de Dieu, de sa religion envers son Père, de ses vertus, de ses mérites, de sa grâce. Conséquemment tout ce qui en est dit dans les psaumes nous regarde et nous pouvons nous l'approprier. Mais aussi réciproquement, de même que la tête ne va pas sans les membres, les membres non plus ne vont pas sans la tête ; et c'est ainsi que notre adorable chef s'est rendu solidaire de toutes nos misères, y compris le péché, qu'il a pris sur lui toutes nos langueurs (2), qu'il se considère comme person-

(1) Semper aut prope semper audiamus voces Christi de Psalmo, ut non solum intueamur caput illud unum mediatorem Dei et hominum hominem Christum Jesum ; qui etiam secundum Divinitatem in principio erat Verbum, Deus apud Deum, quod Verbum caro factum est et habitavit in nobis, caro ex semine Abraham, ex semine David de Maria Virgine : non ergo illum solum qui est caput nostrum cogitemus, quando audimus Christum loqui, sed cogitemus Christum caput et corpus totum integrum quemdam virum. Nobis enim dicitur : « Vos autem estis corpus Christi et membra, » ab apostolo Paulo. Et de illo dicitur ab eodem Apostolo quia est caput Ecclesiæ. Si ergo ille caput, nos corpus, totus Christus caput et corpus. Aliquando enim invenis verba quæ non congruant capiti, et nisi ea coaptaveris corpori, nutabit intellectus tuus : rursus invenis verba quæ non apta sunt corpori, et tamen Christus loquitur. Hic non timendum est ne erret quisque : cito enim pergit ut capiti aptet quod videt corpori non convenire. Ipse denique in cruce pendens ex persona corporis locutus est. « *Deus meus, Deus meus, respice in me, quare me dereliquisti.* » Non enim dereliquerat Christum, a quo derelictus non est. Sed quia homo desertus est a Deo, Adam ille peccans, et vere dereliquit illum Deus, quia ipse deseruit Deum : ex quo Adam Christus cum carnem accepisset, hoc ex persona ipsius carnis ait : quia tunc vetus homo noster simul confixus est cruci cum illo. — S. August. Enar. ratio 1^a in Psal. LVIII.

(2) Vere languores nostros ipse tulit. Is. LIII. 4. 5.

nellement intéressé en tout ce qui nous touche ou nous concerne. De là dans les psaumes ces cris de détresse et de repentir, ces humbles supplications répondant à tous les besoins de l'humanité déchue, à toutes les situations de l'âme, qui sembleraient d'eux-mêmes nous être exclusivement propres, et que cependant notre compatissant Sauveur veut bien faire siens, leur communiquant la valeur infinie de sa prière. Encore une fois, quel appui, quel réconfort pour nous au milieu de nos angoisses, de nos épreuves, de nos tristesses, dans cette ineffable union avec Notre-Seigneur !

Le Christ tête et corps, l'Époux et l'Épouse, objet des psaumes : ainsi s'explique et se justifie aussi bien l'application liturgique de ces divins cantiques aux saints, à l'Église, et à celle qui en est le type et la somme, la Très Sainte Vierge Marie. L'hommage qu'on leur rend par la psalmodie se rapporte à Jésus-Christ leur chef, la source de leurs grâces, l'auteur de leur sainteté et de leurs grandeurs, le principe de leurs victoires et du souverain bonheur dont ils sont appelés à jouir éternellement.

Pour les psaumes qui composent leur office, on le comprend facilement. Notre-Seigneur étant le chef, le type et le modèle de tous les prédestinés, (1) ce qui dans les divins cantiques est dit au sens direct exprime d'abord ses titres, ses états, sa religion, ses mystères, ses dispositions, ses sentiments, ses combats et ses triomphes, ses vertus, ses mérites, et leur incommensurable récompense, mais tout cela peut et doit aussi être approprié à ses saints qui ne sont tels que par leur union et parfaite conformité avec lui. Le Christ sauveur, le Christ Roi, Prêtre, souverain Docteur, est le grand Envoyé, le grand Apôtre, le grand prédicateur de Dieu et de sa gloire au milieu de l'univers. Il est le Martyr, le Confesseur par excellence de la Loi, du dessein éternel, consistant, nous le savons, dans le salut, dans la sanctification, dans la déification de toute créature. Aussi bien, cette union, ce sublime hyménée de Dieu et de son œuvre extérieure se vérifie, se réalise d'abord en lui : sa sainte humanité est la première épouse du Très-Haut ; c'est par elle que les noces divines descendent à l'Église entière, et

(1) Quos prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui. Rom. VIII. 29.

d'abord à celle qui en est la somme, l'exemplaire suprême : la Vierge Immaculée. — Au titre d'Envoyé, à la qualité d'Apôtre participent éminemment les douze glorieux princes de l'apostolat, hérauts du miséricordieux sacrement de la sagesse et de la piété divines, chargés d'amener la gentilité à la connaissance et à la louange du vrai Dieu en la conviant à la joie et à l'honneur de l'Alliance ; ceux enfin auxquels le Seigneur daigna dire lui-même : « comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie. » (1) Vainqueurs, au prix de leur vie, du péché, de l'enfer et du monde, les saints martyrs à leur tour sont associés au témoignage du Christ, tandis que les confesseurs, fidèles imitateurs de ses vertus, manifestent en eux toutes les grandeurs, toutes les beautés, toutes les richesses, toutes les gloires du conseil qui nous appelle tous en Jésus à la sainteté. *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.* (Thes. IV. 3).

(A suivre.)



(1) Joann. XX. 21.

FAITS DIVERS

Missions des Carmes déchaussés au Malabar central, Archevêché de Vérapoly. — (Voir plus haut, pag. 27 et suiv.) — *Suite de la lettre du R. P. Aloïse de S^{te} Marie, Carme déch., Miss. Apost., au R. P. Alphonse, C. D., ex-Miss. Apost., à Ypres.*

V. OUVERTURE D'UN NOUVEAU COLLÈGE. — Le 2 janvier de cette année (1891), a eu lieu l'ouverture solennelle d'un nouveau collège à Cunemas, près de Vérapoly. Monseigneur Léonard de S^t Louis, Carme déchaussé, Archevêque de Vérapoly, décoré du saint *Pallium*, présidait la cérémonie. A 3 heures de l'après-midi, Sa Grandeur, suivie de quelques grands personnages païens, de presque tous nos missionnaires de Vérapoly et d'un grand nombre de prêtres indigènes (plus de 30), entra dans la salle, ornée de fleurs et de festons. Nos séminaristes saluèrent Monseigneur par le chant d'un cantique. Une foule considérable de chrétiens et de païens occupaient déjà la place. Tous, sans exception, témoignaient à Sa Grandeur la plus profonde vénération.

Monseigneur prit place sur le trône qui lui avait été préparé, et le R. P. Bernard de Jésus, Carme déch., Miss. Ap., désigné comme Recteur du nouveau collège, lui lut une adresse en anglais et en malayalim (1), où il sollicitait Sa Grandeur d'accorder au peuple de ce district le bienfait d'une bonne éducation, en y établissant un collège pour l'instruction tout à la fois des chrétiens et des païens. Des discours furent ensuite prononcés par les autorités locales, d'abord par le magistrat de Cunemas, ensuite par le juge du district, tous deux païens. Ils s'étendirent longuement sur l'utilité des sciences, leur excellence et leur nécessité pour le développement de l'esprit et la formation morale de l'homme. Ils donnèrent de grands éloges à la religion catholique et en particulier à Sa Grandeur l'Archevêque, à qui le Malabar était redevable de tant de bienfaits. Monseigneur répondit brièvement à leurs discours ; il loua leur zèle pour l'instruction, il les remercia de l'assistance qu'ils lui prêtaient dans ses efforts pour rendre le peuple heureux ; enfin Sa Grandeur déclara qu'elle était heureuse de répondre favorablement à leurs vœux unanimes en ouvrant ce collège, où toutes les branches de l'instruction primaire et moyenne seront enseignées, sans distinction, tant aux païens qu'aux chrétiens, par les professeurs désignés par elle, et finit en implorant les bénédictions célestes sur le nouvel établissement, afin qu'un grand nombre y trouvent la source de leur bonheur temporel et éternel.

(1) La langue du Malabar septentrional et central.

La cérémonie étant terminée, aux sons bruyants de la musique indienne, et parmi les chants joyeux de nos séminaristes, Monseigneur sortit avec son cortège à travers la foule respectueuse. Bien dommage qu'il n'y ait pas un photographe ici, pour vous offrir la vue de cette foule si étrange.

FR. ALOÏSE DE SAINTE MARIE, C. D., MISS. AP.

VI. STATISTIQUE DES MISSIONS DES CARMES DANS L'ARCHEVÊCHÉ DE VÉRAPOLY.
— *Rapport officiel transmis par Sa Grandeur l'Archevêque au mois de janvier 1891 au R. P. Alphonse, C. D., ex-Miss. Apost., à Yprès.*

1. MONSEIGNEUR LÉONARD DE ST LOUIS (MELLANO), Carme déch., Archevêque de Vérapoly, décoré du saint Pallium par Sa Sainteté Léon XIII. . . 1.
 2. MONSEIGNEUR MARCELLIN DE SAINTE THÉRÈSE (BERARDI), Carme déch., Évêque-Coadjuteur du précédent. . . 1.
 3. Missionnaires Carmes déchaussés Européens. . . 12.
 4. Population païenne, environ . . . 1,200,000.
 5. Population catholique. . . 54,000.
 6. Églises catholiques . . . 40.
 7. Prêtres indigènes. . . 44.
 8. Religieux Tierçaires Carmes indigènes. . . 28.
- Parmi eux on compte 7 Prêtres, 9 Frères choristes et 12 Frères convers.
9. Couvents de Tierçaires Carmes et Séminaires. . . 3.
- Ce sont de grands bâtiments, construits d'après le plan de nos couvents d'Europe, avec des pierres taillées dans le roc. Le plus considérable est le grand séminaire de Poothempally. (*Voir les Chroniques, 3^e année, p. 28.*)
10. Collèges ou écoles moyennes. . . 2.
 11. Écoles paroissiales primaires. . . 54.
 12. Nombre des enfants qui fréquentent les écoles catholiques, environ 3000.
 13. Couvents de Religieuses Tierçaires Carmélites indigènes avec écoles et orphelinats. . . 3.
- (*Voir Chron. 2^e année p. 382 et 3^e année p. 29.*)
14. Catéchuménats . . . 2.

15. Nombre des catéchumènes ou adultes païens, y entretenus en 1890 pour être instruits dans notre S^{te} Religion. . . 351.

16. Nombre des catéchumènes y baptisés l'année passée . . . 319.

Les autres demeurent encore aux catéchuménats pour recevoir l'instruction.

17. Imprimerie, librairie, atelier de reliure. . . 1.

Cette imprimerie est dirigée par les Religieux Tierçaires du Carmel. On y imprime des ouvrages de piété ou classiques qu'on vend à bas prix. On y publie aussi un journal en malayalim, paraissant deux fois par mois, intitulé « *La trompette de la vérité.* » Il embrasse toutes les matières instructives et édifiantes pour les Indiens.

18. Hôpital et Pharmacie. . . 1.

Il est dirigé aussi par des Frères Tierçaires Carmes, diplômés par le Gouverneur anglais. (*Voir Chron. 2^e année, p. 381.*)

19. Nombre des malades, chrétiens et païens de toutes les castes, qui ont reçu des remèdes de la Pharmacie des Carmes, et ont suivi le traitement des Frères du Carmel, durant l'année 1890 9309.

Plusieurs païens, à l'article de la mort, ont reçu cette année, à l'hôpital, la grâce du Baptême. (A suivre.)

. .

Faveurs répandues par le Sacré Cœur de Jésus sur la vén. Sœur Marguerite du S^t Sacrement, Carmélite de Beaune, (France.) — Parmi les grâces sans nombre que la vén. Sœur Marguerite du Saint Sacrement reçut de la munificence divine, nous aimons à faire ressortir les bienfaits dont le Sacré Cœur la combla. Nous laissons la parole à son historien Mgr Fliche :

« Tous ceux qui ont lu sa vie auront vu que Notre-Seigneur avait élevé sa fidèle épouse en esprit jusqu'à son trône dans les cieux. Maintenant que ne va-t-il pas faire encore?.... Mais de quelles paroles nous servirons-nous pour exprimer ce nouveau prodige? Ce n'était pas assez que Marguerite se fût approchée de sa personne adorable: il lui découvre son cœur tout embrasé de charité pour nous; et il veut qu'elle y entre et s'y cache, *comme le passereau solitaire, comme la colombe unique et choisie de l'Ecriture.* (Ps. 123 et Cant. 6).

« Marguerite, plongée dans cette immense fournaise d'amour, put y considérer les éternelles perfections de Dieu, y puiser les vertus du ciel à leur source, et elle atteignit aussitôt un degré de vertu qu'on ne soupçonnait pas encore en elle; car auparavant, elle n'eût pu acquérir tant de grâces, disaient ses maitresses, en des années entières, malgré sa ferveur.

« Tantôt le cœur sacré de Jésus la brûlait comme une flamme active et véhémence, qui se faisait sentir au dehors jusque sur ses vêtements. Tantôt il était pour elle comme un abîme sans fond de piété divine, et elle s'y trouvait pénétrée de tant de reconnaissance, embrasée de tant de zèle et d'ardeur, qu'on la voyait élevée de quelques palmes au-dessus de la terre, comme un séraphin. Tantôt elle y était lavée et sanctifiée, comme dans la fontaine même de pureté, et sa chaste pudeur y éclatait comme le lis. On crut maintefois respirer autour d'elle, ainsi qu'il est dit de plusieurs saints, la vive odeur d'un céleste parfum.

« Le Cœur de Jésus lui apparaissait aussi semblable à un sanctuaire auguste où tout le ciel était renfermé. Il lui semblait alors que dans ce palais du grand Roi la glorification des élus n'était qu'un épanchement des joies et des félicités de Jésus lui-même. Et Notre-Seigneur lui disait que, pour la rendre digne de jouir un jour de ce bonheur, il lui faisait don de sa Passion. »

A ce passage de la vie de la vén. Sœur Marguerite du S. Sacrement, on reconnaît une âme tout embrasée de zèle et d'amour pour le Cœur de Jésus. La dévotion dont elle est animée va jusqu'à une sorte de compénétration; elle s'unit, elle s'identifie avec le Cœur de Jésus; ce divin Cœur devient son centre, le foyer céleste, où elle s'abîme dans les enivrements d'une béatitude qui n'est pas de ce monde. Oh! qui pourrait dépeindre la transformation, que subit le cœur de cette chaste épouse de Jésus-Christ dans ces heureux moments où les secrets du divin Cœur se dévoilaient à ses regards.

Elle n'appartenait plus à la terre, mais bien au ciel; elle était l'émule des séraphins par les ardeurs du divin amour dont elle était embrasée: ses pensées, ses paroles, ses désirs, ses affections étaient comme autant de traits de feu qui transperçaient continuellement le cœur de son divin Epoux.

Nous sommes frappés d'admiration et restons muets d'étonnement en voyant une si sublime perfection. Toutefois notre admiration ne peut pas rester stérile. Notre vén. Sœur se renfermait intérieurement dans le Cœur de Jésus, comme dans un sanctuaire où elle s'identifiait avec son divin Epoux: ses pensées devenaient ses pensées; ses désirs, ses plus chères aspirations; ses affections, l'unique mobile des mouvements de son cœur.

Ne pourrions-nous pas aussi nous renfermer de temps en temps dans le Cœur de Jésus qui a été ouvert par le fer de la lance pour nous recevoir? N'est-ce pas en pénétrant dans le plus intime de ce divin Cœur que nous répondrons à l'appel qu'il nous adresse: *Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes dans la peine, et je vous soulagerai.*

Allons donc au Cœur de Jésus, source de toute joie et de toute consolation, plongeons notre âme dans cet océan de grâces et de bénédictions. Et notre âme, semblable à celle de notre vén. Sœur, deviendra sainte, pure et tout éclatante de beauté. Oh! c'est bien dans le Cœur Sacré de Jésus que les âmes se transforment.

. .

Cérémonie de la pose de la pierre angulaire du nouveau couvent des Carmélites déchaussées, à la Nouvelle-Orléans, (Amérique). — La cérémonie de la pose de la pierre angulaire du nouveau couvent des Carmélites déchaussées a été, dimanche, le motif d'une imposante réunion de catholiques, (9 à 10 mille).

Une procession formée à la cathédrale, et se composant des diverses associations des catholiques de la ville, s'est mise en marche à trois heures, dans l'ordre suivant:

Un détachement d'agents de police, sous le commandement du capt. Banetti puis l'orchestre Continental, suivi du Conseil d'Etat des Catholic Knights of America. Venait ensuite le Young Men's Catholic Club, etc.

Huit voitures contenant l'archevêque Janssens, l'évêque Brennan, des prêtres séculiers et des religieux, fermaient le cortège.

Une plateforme avait été construite dans le chantier, au-dessus de laquelle flottait le drapeau archiépiscopeal. La procession fut reçue à son arrivée par un comité spécial, ayant pour président M. John Devereux, puis chacun prit place sur la plate-forme, et la cérémonie fut ouverte par un éloquent discours prononcé en français par M. Paul E. Théard, orateur officiel.

Monseigneur l'archevêque Janssens, revêtu de ses ornements, bénit ensuite la pierre et la plaça. Il a béni aussi l'endroit précis où sera élevé l'autel de la nouvelle chapelle.

Dans la pierre, un bloc de marbre du Tennessee de 18 X 18 pouces, ont été enfermées des reliques, des médailles, les constitutions des Carmélites, les photographies des archevêques Perché, Leroy et Janssens, des journaux catholiques et un exemplaire de chaque journal quotidien de la ville.

Les quatre angles des fondations furent aussi bénits, et, après le récitation de prières, Mgr l'archevêque Janssens prononça quelques paroles de remerciements à l'adresse de l'assistance et lui donna la bénédiction, suivie de celle de l'évêque Brennan, du Texas, qui mit fin à la cérémonie.

L'Ordre des Carmélites date à la Nouvelle-Orléans de 1877. Les premières novices furent reçues le 26 décembre 1880; ce furent M^{lle} Alice Moore, de Mobile, et Catherine Byrnes, de la Nouvelle Orléans. Les dernières reçues l'ont été le 22 octobre 1890. Ce sont M^{lle} Margaret Everett et Joséphine C. Ryes, de la Nouvelle-Orléans, et M^{lle} P. X. Maher de New-York.

(*L'Abeille de la Nouvelle-Orléans*, n° du 21 avril 1891).

..

Trait de protection de la vén. Mère Anne de S^t Barthélemi. — Dans les archives du couvent des Carmélites déchaussées de Gand se trouve une pièce authentique, signée par le R. P. Vincent de S^t Louis, Carme déchaussé, confesseur ordinaire de ces religieuses et datée du 20 juin 1641.

Nous lisons dans cette pièce le trait suivant de la merveilleuse protection de la vén. Mère Anne de S^t Barthélemi.

« Le 4 juin 1629 est pieusement décédée au monastère, dit *le Vignoble*, de l'Ordre de S^t Bernard à Louvain, la vénérable Mère Abbessse, Dame Sara Van den Bossche. Elle avait voué pendant toute sa vie un amour filial à la vén. Mère Anne de S^t Barthélemi, fondatrice des Carmélites d'Anvers; elle fut grandement récompensée de sa piété, surtout à l'heure de la mort.

Lorsqu'elle sentit sa fin s'approcher, elle ne cessait de soupirer après l'heureux moment qui devait la réunir à son divin Epoux. Pendant qu'elle faisait ainsi monter vers le ciel les aspirations de son cœur, elle entendit une voix distincte qui lui disait: *Je vous appellerai*. Elle ne douta aucune-

ment que ce ne fût la voix de la vén. Mère Anne de S^t Barthélemi qu'elle priait en ce moment de hâter le moment de sa délivrance. Enhardie par cette faveur céleste, elle poussa la confiance jusqu'à demander à la vén. Mère quand viendrait le moment de cet heureux appel. La même voix répondit : *Dans trois jours.*

En effet, trois jours après, la vén. Mère Abbessé, tout inondée de joie, prit son essor vers le Ciel. Avant son heureux trépas, elle fit la confidence de ce bienfait à son infirmière, qui en fit la déposition en due forme. »

Le monastère de la *Vignoble* céda à la communauté des Carmélites de Gand un ossement de cette vénérable Abbessé qui avait été si dévouée à la V. Mère Anne de S^{te} Barthélemi. Elle fit également don de son véritable portrait où elle est représentée priant la V. M. Anne de S^t Barthélemi, qui se trouve au-dessus d'elle. Ces précieux objets sont accompagnés, comme nous l'avons dit, d'une pièce authentique constatant leur identité et la grâce obtenue de la V. Mère fondatrice des Carmélites d'Anvers. P. G.

• •

Notices biographiques. — I. Le R. P. ALPHONSE. (*Autriche.*) — Le Père Alphonse-Marie de la Nativité, (dans le monde Joseph Layr), naquit le 14 janvier 1823 à Rottenmann, (Autriche) d'une famille très chrétienne. Il s'adonna de bonne heure à la piété; il fit ses études d'humanités au collège de Saint Charles, à Gratz, fondé par le Bienheureux Sébastien Job. Il entra ensuite au grand séminaire de cette même ville. Encore élève en Théologie, il se décida, après mûre délibération, à embrasser la vie religieuse dans l'Ordre des Carmes déchaussés. Il fit ses vœux le 8 septembre 1847, et le 3 février de l'année suivante il fut ordonné prêtre. Sa science, ses talents et surtout ses vertus firent de lui une colonne et un soutien de la province d'Autriche, à laquelle il ne cessa de sacrifier ses forces.

A cause d'une infirmité qui lui survint à la langue, il ne put remplir la charge de prédicateur, et plus tard sa vue s'affaiblit tellement que, sur l'avis des facultés médicales, on dut le dispenser de la récitation des heures canoniales. Néanmoins le bon Père se rendait utile autant qu'il le pouvait. Le confessionnal fut surtout sa grande besogne pendant les 28 années qu'il appartint à notre communauté. A toute heure de la journée on pouvait l'y trouver, et par plaisanterie on le désignait parfois sous le nom de *Grand Pénitencier*. Il comptait parmi ses pénitents un grand nombre de membres du clergé et plusieurs éminents dignitaires. Ses infirmités ne lui permettant pas de prêcher ni d'assister au chœur, il s'efforçait d'épargner à ses frères d'autres fatigues plus pénibles encore; ainsi il avait pris pour lui de dire tous les jours de la semaine la dernière messe, à 10 heures, et les dimanches et jours fériés, à 11 heures, ce qu'il a continué pendant

un grand nombre d'années. Service que nous apprîmes à apprécier lorsque le bon Père n'était plus en état de nous le rendre. En 1868, devant faire un long trajet pour changer de communauté, il resta à jeûn jusqu'à deux heures pour ne pas être privé de la consolation de célébrer le saint sacrifice de la Messe ce jour-là.

Le Père Alphonse-Marie était très versé dans la littérature ascétique; ayant l'office de bibliothécaire, il cultivait sans cesse la science. Dans les doutes qu'on lui proposait soit sur la morale, soit sur les rubriques, il donnait toujours des réponses nettes et précises, grâce à une mémoire fidèle et à une intelligence lucide. La confiance de ses frères lui donna souvent l'office de discret. Le Père Alphonse était, avant tout, un véritable Carme déchaussé, un homme de prière et de pénitence, plein de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Un digne et honorable prêtre, son pénitent, nous disait de lui après sa mort: « Chaque fois que je voyais le bon Père Alphonse, une pensée me venait sans cesse à l'esprit: Voilà un homme qui se souvient de la parole de notre divin Sauveur: *que le royaume des cieux souffre violence*. Vraiment il faisait violence au ciel. »

Le Père Alphonse se conformait avec une rigoureuse exactitude aux multiples prescriptions de l'observance religieuse. Si le salut des âmes ne le demandait pas au confessionnal, il observait une retraite en cellule, je dirais presque absolue, dans le silence et la prière; il ne sortait jamais du couvent que pour assister les malades et les moribonds. Il déploya un grand zèle pour la propagation de notre Tiers-Ordre et la Confrérie du S^t Scapulaire. Enfin il serait difficile de dire combien il aimait sa famille religieuse et comment il partageait les joies et les tribulations de notre S. Ordre. La dévotion au Sacré Cœur de Jésus fut sa dévotion favorite. Notre divin Sauveur a voulu montrer combien il l'avait pour agréable, en le rappelant à lui un *premier vendredi du mois*.

D'une forte constitution corporelle et d'une grande vigueur d'esprit, tout faisait prévoir que le bon Père pourrait atteindre une heureuse vieillesse. Mais hélas! les fatigues de sa vie laborieuse altérèrent bientôt sa santé. La respiration lui devint très pénible et le força de passer, pendant plusieurs années, les nuits dans un fauteuil; bien souvent même les douleurs l'empêchèrent de se reposer; alors il se trainait au pied du T. S. Sacrement pour y prier la plus grande partie de la nuit. Il ressemblait en bien des choses à son saint patron. La maladie l'avait tellement courbé qu'il touchait presque le front à terre lorsqu'il était agenouillé au chœur. Avidé de gagner le plus d'indulgences possible pour le soulagement des âmes du purgatoire, il faisait tous les jours, après les prières du soir, le chemin de la croix.

Nous avons déjà fait remarquer qu'il comptait parmi ses pénitents bon nombre de prêtres et des personnes de haut rang, mais cela n'empêchait

pas qu'il fût un véritable *pater pauperum* pour les déshérités de ce monde. Ceux-ci venaient à tous moments le trouver; et selon la maxime de Saint Paul, il se faisait « tout à tous. »

Le Père Alphonse nous avouait parfois que sa vie n'avait été qu'une chaîne de douleurs et d'abnégations non interrompue. Il disait vrai. Étant encore au collège, au lieu de passer ses vacances en divertissements, il restait au chevet de son père malade. Certes le bon Dieu lui aura tenu compte de cet acte de piété filiale. Il se proposait chaque année, comme l'attestent ses écrits, une perfection spéciale à atteindre, à laquelle il s'appliquait toute particulièrement, soit l'humilité, la patience, etc.

C'est ainsi qu'il porta sa croix et but le calice que la divine Providence lui avait préparé, jusqu'au moment où la mort vint le frapper. La veille du jour où il fut atteint de l'attaque d'apoplexie qui devait l'emporter, il avait encore occupé le confessionnal et assisté à la conférence des « casus conscientiae. » Le lendemain matin on le trouva par terre dans sa cellule, l'habit convenablement arrangé, d'où l'on peut conclure que par humilité il voulait mourir par terre. Pendant les huit jours qu'il fut en cet état, il ne souffrit pas qu'on le touchât; c'est ainsi qu'il mourut tout habillé, tel qu'on l'avait placé sur son lit le matin du premier jour. Le médecin qui le soignait était grandement édifié, surtout pour le motif qui le guidait; c'était sans aucun doute l'amour de la belle et angélique vertu qui le faisait agir ainsi. Ce fut le 3 décembre 1886 que son âme quitta cette terre pour aller recevoir la récompense que le Cœur Sacré de Jésus a promise à ses dévots et fidèles serviteurs.

II. LE R. P. ANTOINE. (*Autriche.*) — Le Père Antoine de Sainte Hedwige, (dans le monde Nicolas Wenzelaus), naquit le 30 septembre 1822 à Alt-Grotkau, dans la province de la Silésie Prussienne. Les détails de sa première jeunesse nous sont inconnus, mais la suite de sa carrière nous montre assez combien il fut pieux et avec quelle ardeur il s'adonna à l'étude. Envoyé à l'université de Breslau, il y fit ses études théologiques avec un brillant succès. Après une année de volontariat dans l'armée, il fut promu au grade de sous-officier. Il se décida pour l'état ecclésiastique et reçut la prêtrise au séminaire de Breslau, le 17 janvier 1848. Il travailla plusieurs années à la gloire de Dieu et au salut des âmes, d'abord à Striegau et en dernier lieu il desservit un lieu de pèlerinage. Dieu parla à son cœur; il lui fit sentir qu'il le voulait tout à Lui. Docile à l'impulsion de la grâce, il entra dans l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Il fut admis à prononcer ses vœux le 17 janvier 1862, au Noviciat de Gratz.

Le Père Antoine, doué d'un caractère ferme, n'était pas homme à faire à demi ce qu'il avait promis solennellement. Il comprit et embrassa résolument l'esprit de l'Ordre du Carmel. On peut dire qu'il fut toujours l'idéal d'un Carme déchaussé. Bien convaincu que la vie contemplative est

la première et principale partie de cet Ordre, il la cultivait avec une sainte ardeur. Dans la solitude et le silence il méditait la vie de notre divin Sauveur, surtout sa Passion douloureuse sur le Calvaire, persuadé qu'on n'entre dans le royaume des cieux que par la croix. En effet, celui qui a bien étudié le crucifix, n'a plus rien à apprendre, il sait tout. Que de sublimes leçons tracées par le sang du Sauveur ! Il nous fait connaître la justice de Dieu, il nous apprend à aimer Dieu ; il est pour nous la plus salutaire instruction et la plus délicieuse consolation.

Le Père Antoine, quoique d'un caractère grave et sérieux, avait une conversation pleine de douceur et d'amabilité. Sous de modestes apparences il possédait de rares qualités, et dans un faible corps une bien belle âme. Il se distingua spécialement par la mortification et l'abnégation de lui-même, quoique par dessus tout il ait excellé par la pratique de la sainte pauvreté. En effet, il choisissait pour lui-même les choses les moins commodes, afin de laisser aux autres les plus agréables. Pendant de longues années, même en hiver, il ne se servit pas de lumière en cellule, mais il se contentait d'ouvrir la porte de celle-ci et d'être éclairé par la lampe du corridor. Enfin son amour pour la sainte pauvreté fut tel qu'après sa mort on ne trouva dans sa cellule que le plus strict nécessaire. Était-il obligé de voyager par chemin de fer, il avait coutume de ne rien prendre avec lui, et disait que l'âne (c'est ainsi qu'il appelait son corps) devait lui obéir. Un jour, étant en retraite, on oublia par mégarde de lui porter son frugal repas, et ce ne fut que vers le soir qu'on s'aperçut de cet oubli. Inutile d'ajouter qu'on fut bien édifié de la conduite du bon Père, qui du reste en toute occasion se montra vraiment mort au monde et à lui-même et n'eut jamais que du mépris pour les avantages terrestres.

A tout prix il voulait être un vrai disciple du divin Maître, qui a dit : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à lui-même. » On peut dire que, pendant toute sa vie religieuse, il se regarda et se traita comme étant son plus grand ennemi.

Il n'était pas moins admirable ni moins édifiant dans sa fidélité au saint silence. D'ailleurs il savait trop bien que c'est la vertu des âmes intérieures, que sans l'amour du silence on ne peut d'être homme d'oraison, pas plus qu'on ne peut être un vrai Carme sans l'esprit d'oraison.

Le Père Antoine remplit plusieurs fois la charge de sous-Prieur, d'abord à Ruab, ensuite à Lintz ; il a été longtemps confesseur de nos Sœurs Carmélites. En ses dernières années, il remplit les fonctions de Secrétaire du Père Provincial. Il se dévoua avec un grand zèle au salut des âmes par les divers travaux du saint ministère.

Dans ses prédications, sa parole vive et persuasive, son argumentation logique, frappaient profondément les esprits et les cœurs. Il prêchait très souvent les stations du carême et les retraites ecclésiastiques dans les

diocèses de Vienne, Salzbourg, Laibach et Lintz. Ses sermons furent toujours un fruit de la méditation, et un éminent prélat nous disait un jour : « J'aimais à entendre les sermons du Père Antoine. Car on sentait qu'il joignait à la solidité du discours l'efficacité de ses exemples, l'expérience à la science, la sainteté à la doctrine. » Parmi tant de livres où l'on peut de nos jours puiser la science des saints, il préféra toujours ceux de son Ordre ; en effet on n'en trouvait point d'autres dans sa cellule, hormis l'Écriture-Sainte.

Mais la vertu du Père Antoine se montra surtout durant sa dernière maladie. Une sorte d'hémorrhagie lui avait occasionné l'une des plus tristes maladies qui puissent affliger l'humanité. Aussi impossible serait-il de décrire les souffrances qu'il a endurées et plus difficile encore d'exprimer la sérénité et l'héroïque patience avec laquelle il les a supportées. Détaché de la terre, il vivait en union continuelle avec son Sauveur attaché à la croix. C'est là, dans la méditation des souffrances de J.-C., qu'il puisait ce courage surhumain qui arrêta sur ses lèvres toute plainte, même à l'heure où ses tortures devenaient insupportables. Durant cette longue période de souffrances et d'infirmités, il fut donc un exemple d'entière et constante résignation à la volonté divine. Toujours soucieux d'être trop à charge pour ceux qui le soignaient, il refusait tous les adoucissements qu'exigeaient cependant sa vieillesse et sa maladie, et il voulut mourir sur son pauvre grabat, disant qu'il était encore trop bon pour un Carme. Le médecin voyant qu'il avait des prédispositions très prononcées pour l'apoplexie, ordonna de l'administrer le 18 février 1888.

Ce fut le 10 novembre 1889, que le Père Antoine cessa de célébrer l'auguste sacrifice de la Messe. On l'a vu se traîner aux actes de communauté jusqu'à ce que la chose lui devint tout à fait impossible. Enfin sonna l'heure de la délivrance. Le 10 août 1890 il reçut de nouveau les derniers Sacrements avec beaucoup de consolations. La veille de sa mort il envoyait encore son infirmier se reposer, lui-même se confiant à la miséricorde divine. Le jour suivant, 19 août, vers 9 heures du matin, il remit doucement sa belle âme entre les mains de son Dieu, assisté par les prières de ses frères en religion, après 68 ans d'âge et 28 de profession religieuse. Jusqu'à son dernier soupir il a eu sur ses lèvres ces paroles du psaume 131 : « *Memor esto verbi tui servo tuo, in quo mihi spem dedisti.* » Seigneur, souvenez-vous de la parole donnée à votre serviteur ; sur elle vous avez fait reposer mon espérance.

III. CATALINA DE CRISTO (*Espagne.*) — Notre chère Sœur *Catalina de Cristo*, religieuse du voile blanc, née de parents très honnêtes et pieux, entra à St José de Avila, à l'âge de 18 ans, et fit sa profession après l'année accomplie du noviciat. — Mais comme Dieu Notre-Seigneur l'avait sans nul doute destinée à une grande gloire, à peine eut-elle émis ses

vœux, que les épreuves les plus sensibles à la nature vinrent s'accumuler sur elle. Des infirmités de tous genres, et toutes des plus douloureuses, la tinrent toute sa vie dans un pénible et cruel martyre. Rien ne pouvait altérer sa patience, sa gaieté et son désir de travailler et de servir ses Sœurs. — Il lui était impossible d'exercer son office, mais elle s'ingéniait pour ne pas être à charge à la communauté, et, renfermée dans sa cellule, qu'elle appelait « un ciel, » elle travaillait sans cesse à tous ces petits ouvrages qui se font au Carmel, et que tout le monde estimait d'autant plus que personne à Avila n'ignorait ses horribles souffrances. — Elle avait en grande estime et disait qu'il fallait mettre en pratique ces paroles de la règle : *Celui qui ne veut pas travailler ne mérite point de manger* ; et quand nous allions la visiter nous la trouvions toujours occupée, l'aiguille à la main, ou bien faisant de la charpie pour le pansement des plaies, et mille autres petits objets que l'on vendait ensuite. — Nous la trouvions toujours gaie, et quand Notre-Seigneur lui laissait un moment de répit, elle se promettait d'exercer la charité envers ses Sœurs malades. — Elle excellait en ces belles vertus de charité, de pauvreté, et pour ne pas perdre la mérite que cette vertu de pauvreté renferme, elle ramassait tous les petits débris de fil, de soie, de chiffons, etc., puis elle se servait de ces petits bouts de fil et de soie en les unissant par le moyen d'un nœud de tisserand, et si elle avait pu en réunir une grande quantité, elle les tissait pour orner de petits ouvrages qu'elle faisait avec une grande délicatesse et propreté. Sa ferveur était grande et ne lui faisait perdre aucune occasion de donner des preuves d'amour à Notre-Seigneur. Tant qu'elle a été sur pied, malgré ses horribles souffrances accoutumées, causées par un affreux cancer et d'autres maladies, malgré la fièvre ardente qui la dévorait, elle faisait tous les ans dix jours de retraite, assistait à toutes les messes qui se célébraient chaque jour dans notre église, ne manquait jamais la lecture spirituelle, dans laquelle elle trouvait, disait-elle, la force pour souffrir et la joie de souffrir. Aux fêtes de Noël surtout, sa gaieté était entraînante ; elle chantait à l'Enfant Jésus, et avait un goût particulier pour orner la crèche. Les deux dernières années de sa vie ont fait l'admiration de tous, et le docteur qui la soignait sortait édifié après chaque visite. Elle ne quittait plus le lit, et toute sa peine était la privation de la S^{te} Communion, qu'elle ne pouvait recevoir à cause de ses vomissements continuels. Notre-Seigneur l'a consolée les trois derniers mois, et a permis que cette bonne et si chère Sœur pût tous les quinze jours le recevoir. Elle s'est envolée au ciel, avec le sourire sur les lèvres, le 20 septembre 1890, après avoir reçu tous les Sacrements en pleine connaissance, demandant pardon à la communauté, à nos RR. Pères, à M^r l'Aumônier, et selon toutes les apparences, pleine de mérites.

Nous espérons que Notre-Seigneur, qui l'avait marquée du sceau de la Croix, et

lui avait donné tant de résignation, de patience et de désir de souffrir encore davantage, pour expier, disait-elle, sa mauvaise vie, l'aura sans nul doute reçue au nombre de ses élus. Sa vie religieuse a été un long et douloureux martyre de 41 ans. Elle aimait à dire souvent: *Soy Catalina de Cristo* (Je suis Catherine du Christ), ce qui pour elle était son plus beau titre.

Les jours de conférence spirituelle, si elle pouvait y assister, elle avait toujours matière suffisante pour nous intéresser, parce que sa mémoire était grande, et tout ce qu'elle lisait, soit dans la vie des Saints, soit dans tout autre livre spirituel, elle le retenait si bien, qu'elle savait toujours répondre à ce que Notre Révérende Mère lui demandait, et avec beaucoup d'à propos. Elle aimait surtout à citer Notre Mère Sainte Thérèse et Notre Père St Jean de la Croix, et le Vénérable Taulère; souvent aux récréations, ou bien quand nous allions la voir lorsqu'elle ne quittait plus la cellule, elle nous amusait beaucoup avec les citations qu'elle nous faisait de ces grands docteurs de l'Eglise. Alors elle s'animait tellement que toute sa physionomie paraissait s'illuminer, et c'était parce que, disait-elle, elle faisait rire ses chères Sœurs.

* *

Nécrologie. — On nous annonce, du Carmel de Douai, la mort de la R^{de} et vénérée Mère St Joseph du Cœur de Jésus, Jubilaire, décédée dans la 76^{me} année de son âge et la 52^{me} de sa vie religieuse. Elle fut successivement Maîtresse des novices et Prieure. En cette dernière qualité elle ne cessa, sauf les intervalles requis par nos Constitutions, de gouverner son couvent avec beaucoup de sagesse et une extrême bonté. D'une piété et de vertus exemplaires, elle fut néanmoins, elle aussi, jetée au creuset des souffrances. Elle en sortit comme l'or purifié par le feu, et digne, semble-t-il, d'entrer directement dans le séjour des élus. On nous demande cependant, à cause de l'impénétrabilité des jugements de Dieu, de la recommander aux instantes prières de tous nos abonnés.

* *

Loughréa (Irlande.) — Le samedi, 23 avril 1891, eut lieu dans l'église des Carmélites de Loughréa, en Irlande, l'érection de la confrérie de la Sainte Enfance de Jésus. A 8 heures, pour la messe solennelle, la chapelle était remplie par une foule pieuse, désireuse de rendre ses hommages à l'Enfant-Roi. Après la messe, le R. P. Colomban, C. D., lut un acte de consécration devant la Statue du divin Enfant. Sa voix vibrante et émue pénétra profondément dans les cœurs. L'autel de marbre, vrai chef-d'œuvre qui vient d'être érigé en l'honneur de l'Enfant Jésus, grâce à la générosité d'un bienfaiteur défunt, formait un fond magnifique à la belle statue de l'Enfant Jésus, placée dessus, et

surmontée d'un dais en métal richement travaillé. La statue, sculptée et peinte par Mathias Zens, de Gand, paraissait très expressive, entourée qu'elle était de nombreuses lumières et des fleurs les plus rares.

L'office de l'après-midi devait commencer à 5 heures. Longtemps avant, la chapelle était bondée de monde. A 5 heures, le T. R. P. Edouard, Prieur des Carmes déchaussés, monta les degrés de l'autel, et, avec sa clarté et sa précision ordinaires, fit une instruction très pratique et appropriée au sujet. Il raconta l'origine de la confrérie et de la dévotion au divin Enfant, énuméra les devoirs des membres, et les conditions requises pour participer aux avantages spirituels de la confrérie. On lut ensuite un acte de consécration, et cette belle cérémonie se termina par la bénédiction du T. S. Sacrement. Beaucoup de personnes se firent inscrire dans la confrérie, et nous sommes heureux de pouvoir dire que le saint et vénérable évêque du diocèse, Mgr Duffan, fut le premier à nous envoyer son nom, bien que sa santé défaillante l'ait empêché d'assister à la solennité.

Puisse cette touchante cérémonie prendre toujours de nouveaux accroissements; puissent tous les cœurs sentir les effets de la bonté toute-puissante du divin Sauveur Enfant!

La confrérie avait été érigée par le T. R. Dr Duffan, évêque de Clonfert, le jour de l'Annonciation, 25 mars 1891.

Le 26 avril, la société de tempérance vint chanter et faire brûler des cierges devant la statue de l'Enfant Jésus.

. . .

A nos Tierçaires. — Diplôme de Profession religieuse. — Nous avons le bonheur de pouvoir annoncer à tous les Tierçaires de notre Saint Ordre que nous avons fait exécuter pour eux, par les premiers artistes du pays, un MAGNIFIQUE DIPLÔME DE PROFESSION RELIGIEUSE. C'est une splendide *chromolithographie*, ressemblant à certains diplômes gothiques de Confrérie, mais d'une conception et d'une finesse d'exécution tout à fait supérieures. Elle est de forme oblongue. Les quatre côtés de l'encadrement sont rehaussés par des rinceaux et fleurs coloriés, dans le genre des beaux manuscrits du moyen-âge. On y remarque en outre les figures des SS. Patrons du Carmel et du Tiers-Ordre, posés sous de petits baldaquins. L'image de Notre-Dame du Mont-Carmel y tient naturellement la place d'honneur. Elle est représentée au sommet du diplôme, portant le divin Enfant dans ses bras, et donnant de la main droite le Saint Scapulaire. Dans le paysage, qui se déroule au lointain, on aperçoit la mer, le Mont Carmel, et le couvent bâti sur la cime. De chaque côté de l'image se développe en banderole l'inscription suivante, tirée des S^{tes} Écritures: « *Voici Marie, votre Mère — Reine et beauté du Carmel.* » A droite de l'encadrement se trouve l'image de S^t

Joseph, protecteur du Carmel; à gauche celle de S^{te} Thérèse, l'illustre réformatrice. Puis, successivement, et faisant parallèle de chaque côté de l'encadrement: les armoiries de l'Ordre, et celles de Nicolas V, qui approuva le Tiers-Ordre; S^t Jean de la Croix, coadjuteur de sainte Thérèse, et le B. Jean Soreth, tenant en main la bulle constitutive du Tiers-Ordre. Au bas du diplôme se détachent deux groupes superbes, dans des médaillons formant quatre feuilles, dont les extrémités sont séparées par des parties angulaires. Dans le médaillon de droite le S^t Prophète Élie contemple sur le Mont Carmel le nuage figuratif de l'Immaculée Vierge Marie; dans le médaillon de gauche S^t Simon Stock reçoit le Scapulaire des mains de la T. S^{te} Vierge. Le centre du diplôme renferme la formule de Profession du Tiers-Ordre, avec place libre pour le nom de famille du Tierçaire, la date et la signature de son nom de religion, ainsi que pour la signature et le sceau des Supérieurs.

En outre se trouvent détaillés, d'un côté les *privileges du S. Scapulaire*, de l'autre les *avantages du Tiers-Ordre*.

Ce diplôme, comme on le voit, n'est pas seulement une œuvre d'art quelconque, c'est un vrai tableau de maître, à la fois historique, ascétique et mystique, que tous nos Tierçaires du monde entier auront à cœur de se procurer, d'abord comme souvenir glorieux de leur profession, puis comme ornement de leur chambre ou de leur oratoire.

Le peintre-dessinateur est M. Henri de Tracy, de Gand, et le graveur M. Van de Vyvere-Petit, de Bruges.

N. B. Le dépôt se trouve chez les PP. Carmes de Bruxelles, Avenue de la Toison d'or, 46. — Chaque exemplaire est envoyé (franco) avec rouleau de sûreté, au prix net de **frs. 3-50** pour la Belgique, et de **4 frs.** pour l'étranger. — Prière à tous nos abonnés d'en faire la propagande.



Calendrier-Ephémérides

Sa Sainteté Pie IX, par un décret de la S. C. des Indulgences du 8 Mai 1875, accorda à tous les fidèles qui, pendant le mois de Juin, en public ou en particulier, feront dévotement et avec un cœur contrit des prières et des exercices de piété en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus:

Une indulgence de sept années une fois le jour.

Une indulgence plénière en un jour de leur choix aux conditions ordinaires.

1. Lundi dans l'Octave du T. S. Sacrement.

1351. En ce jour, eut lieu la célèbre apparition de la T. S^{te} Vierge Marie à St Pierre-Thomas, Patriarche de Constantinople, et Martyr de l'Ordre du Carmel. Il adressait au ciel de ferventes prières pour la conservation de son Ordre: « Ayez confiance, Pierre, lui dit la T. S^{te} Vierge; l'Ordre du Carmel subsistera jusqu'à la fin des siècles; car Elie, son fondateur, a intercédé pour lui auprès de mon divin Fils, et il a été exaucé. »

2. Mardi dans l'Octave du T. S. Sacrement.

3. Mercredi dans l'Octave du T. S. Sacrement.

1654. Mort de la vén. Mère Madeleine-Florence de la Croix, (*Comtesse de Mérode*). Cette vén. Mère, à peine âgée de 18 ans, renonça à la brillante position qui l'attendait dans le monde, pour embrasser les austérités du Carmel. Elle eut le bonheur de recevoir le saint habit des novices, des mains de la vén. Anne de Jésus, qui la prit en grande estime. Jamais novice, et plus tard jamais professe, ne se montra aussi humble, aussi obéissante, aussi fervente que cette âme d'élite. Aussi Notre-Seigneur la favorisa-t-il de grâces extraordinaires. La vén. Mère Anne de Jésus lui apparut plusieurs fois après sa mort, pour la consoler dans les douleurs extrêmement cuisantes que ses maladies lui faisaient souffrir. Elle mourut au couvent de Bruxelles en grande opinion de sainteté.

4. Jeudi. — Octave du T. S. Sacrement.

5. Vendredi. — FÊTE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS, 1^{re} classe. — *Absolution générale pour les Tierçaires du Carmel.*

6. Samedi. — S. Norbert, Evêque-Confesseur, double. († 1134.)

1640. Mort du rév. Père Elie de S^{te} Marie Madeleine, au couvent des Carmes déchaussés de Bruxelles. Il était portugais de naissance, et issu de l'illustre famille de Soza de Lisbonne. Il avait rempli une brillante carrière militaire. Devant se rendre en Belgique, il fut touché de la grâce, et demanda son admission dans l'Ordre du Carmel. Sous les livrées de Marie, il se montra un religieux fervent, aussi fidèle à l'observance monastique, qu'il avait montré jadis de valeur dans ses exploits militaires. Il vécut bon nombre d'années dans un désert, s'adonnant à une vie austère et pénitente, et passant une grande partie de la nuit en oraison. Il pleura amèrement sa vie passée, redisant sans cesse: *Nunc recordeor malorum quæ feci, etc. Maintenant je me souviens des maux que j'ai faits.* Il expira dans les sentiments d'une sincère com-

- ponction, et d'une inébranlable confiance dans la miséricorde du Seigneur.
- 7. 3^{me} Dimanche après la Pentecôte.** — Le cœur très pur de la T. S^{te} Vierge, double-majeur.

1626. La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemi, digne héritière du zèle et des vertus de sainte Thérèse, mourut, en grande opinion de sainteté, le 7 juin 1626, au couvent des Carmélites d'Anvers, qu'elle avait fondé et où reposent encore actuellement ses précieux restes. De son vivant, elle inspirait une telle confiance que, de tous les rangs de la société, on réclamait le secours de ses prières. Ce pieux élan ne se ralentit pas à sa mort: le jour même qui suivit son heureux trépas, on fit toucher à sa dépouille mortelle au-delà de vingt mille chapelets et images. Le peuple, plein de vénération pour cette vénérable Mère, continua à lui exprimer sa confiance en appliquant pieusement sur les malades ses précieuses reliques, les images qui la représentent, les choses qui avaient été à son usage. Cette foi si vive dans les mérites de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemi et dans son puissant crédit auprès de Dieu, fut souvent récompensée par des faveurs extraordinaires. On cite des faveurs étonnantes obtenues par son intercession. Comme cette Vénérable Mère avait honoré d'un culte spécial la Très Sainte Trinité ici-bas, et qu'elle passa à une vie meilleure le jour même où l'Eglise célèbre la solennité de cet auguste mystère, le pieux usage s'est établi de recourir à son intercession de la manière suivante, qu'on ne saurait assez recommander: *Quand on désire une grâce quelconque, on récite, neuf jours consécutifs, trois fois le Pater, l'Ave, le Gloria Patri.... en l'honneur de la sainte Trinité, pour obtenir, par l'intercession de la Vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemi, les grâces qu'on a particulièrement en vue. On peut réitérer, même plusieurs fois, cette pieuse neuvaine.*

Le Pape Clément XII, dans un décret, daté du 29 juin 1735, déclara que cette Vénérable Mère avait pratiqué, à un degré héroïque, les vertus, tant théologiques que cardinales, ainsi que les autres vertus qui en relèvent.

Espérons, pour la plus grande gloire de Dieu et de la Bienheureuse Vierge Marie, Reine du Carmel, pour l'édification des fidèles, et surtout pour les intérêts de la religion en Belgique, intérêts si chers au cœur de la Vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemi, qu'un nouveau décret, la déclarant digne de recevoir les honneurs de la béatification, ne se fera pas longtemps attendre.

Faisons monter, chaque jour, à cette fin, vers le Ciel, une prière humble et fervente; sollicitons de la médiation de cette grande servante de Dieu, dans le sens qui vient d'être exprimé, des grâces extraordinaires, telles que guérisons de maladies incurables, qui puissent être présentées à l'approbation du Saint-Siège pour hâter ce moment, si vivement désiré.

- 8. Lundi.** — S^t SIMON STOCK, Confesseur de l'Ordre, 2^e classe. *Fête transférée du 16 mai.*
- 9. Mardi.** — Notre-Dame Auxiliatrice, double-maj., *Fête transférée du 24 mai.*

1834. Sa Sainteté Grégoire XVI, accorda en ce jour une indulgence plénière à gagner une fois pendant l'Octave de N.-D. du Mont-Carmel, aux conditions ordinaires, et une indulgence de 300 jours, chaque fois qu'on assisterait à l'Office divin récité devant le T. S. Sacrement exposé pendant cette Octave dans une église du Carmel.

10. Mercredi. S^{te} Marguerite, Veuve, semi-double. († 1093.)

1601. Mort du Vén. Père François de Jésus. Avant d'entrer au Carmel, il avait déjà un tel renom de vertu que S^{te} Thérèse, prévoyant l'immense bien qu'il ferait à sa Réforme, demanda à Notre-Seigneur de lui inspirer la vocation au Carmel. Les prévisions de la Sainte ne tardèrent pas à se réaliser. Le nouveau religieux qui avait pris le nom de François de Jésus, auquel par humilité il aimait d'ajouter celui d'*Indigne*, fut pour tous, tant séculiers que réguliers, un grand sujet d'édification. A la demande de Philippe II, on l'envoya aux missions d'Amérique; telle fut l'ardeur de son zèle, qu'il y baptisa de ses mains plus de 100,000 infidèles. De retour en Espagne, il mourut à Madrid, en réputation de sainteté, le 10 juin.

11. Jeudi. — S^t Barnabé, Apôtre, double-majeur. (I^{er} siècle.)**12. Vendredi.** — S^t Jean de S^t Facondes, Confesseur, double. († 1479.)**13. Samedi.** — S^t Antoine de Padoue, Confesseur, double. († 1231.)

1245. Le pape Innocent IV expédia en ce jour deux bulles: la première plaça l'Ordre du Carmel sous la protection de S^t Pierre et du Saint-Siège Apostolique, et permit en même temps aux Carmes de réciter l'Office divin avec portes closes, en temps d'interdiction; la seconde accorda à tout fidèle qui ferait une aumône aux Carmes, une indulgence de dix jours.

14. 4^e Dimanche après la Pentecôte. — S^t ELISÉE, Prophète, 2^e classe avec Octave.

Nous détachons de la vie du S^t Prophète Elisée le récit de l'immense bienfait qu'il reçut de S^t Elie, au moment où celui-ci fut élevé au ciel. Ce trait est plein d'instruction.

Lorsque le Seigneur voulut enlever Elie au Ciel, il arriva que Elie et Elisée revenaient de Galgala. Elisée, sachant qu'il allait bientôt perdre son maître, ne voulut point le quitter; ils s'acheminèrent ensemble jusqu'au bord du Jourdain. Elie plia son manteau et frappa les eaux du fleuve. Elles se divisèrent et ainsi ils purent passer à sec. Alors Elie dit à Elisée: Demandez-moi ce que vous voudrez, je vous l'accorderai avant de vous être enlevé. — Elisée répondit: Je demande que votre double esprit soit en moi. — Elie repartit: Vous demandez une chose difficile; néanmoins, si vous me voyez au moment de mon enlèvement, votre demande vous sera accordée. Pendant qu'ils marchaient en s'entretenant ensemble, tout à coup un char enflammé, conduit par des chevaux en feu, les séparèrent, et Elie fut enlevé dans le tourbillon. Elisée le vit et s'écria: Mon Père, mon Père, guide d'Israël! Bientôt il ne le vit plus, déchira ses vêtements, prit le manteau d'Elie qui lui était resté et retourna au bord du Jourdain. Le double esprit d'Elie reposa sur Elisée, suivant la demande qu'il avait faite. Tel est dans son éloquente simplicité le récit de la Sainte Ecriture.

Les interprètes, en lisant ce trait qui est si touchant, et qui montre d'un côté, toute la tendresse paternelle d'Elie et d'un autre côté, la confiance toute filiale d'Elisée, se demandent quel est ce double esprit d'Elie qui s'est reposé sur Elisée. Les uns disent que c'est la contemplation jointe à l'action. Elie fut un très grand contemplatif, témoin son ardente prière dans sa chère solitude du Carmel; mais il fut aussi un apôtre très zélé de la gloire de Dieu, quand il rappelait le peuple à ses devoirs. Telles furent aussi les vertus caractéristiques d'Elisée.

D'autres voient le double esprit dans l'oraison et la mortification. Quoi qu'il en soit, en ce jour consacré à honorer St Elisée, unissons nos prières aux siennes, et demandons aussi avec lui le double esprit d'Elie, l'esprit d'oraison, de pénitence, le plus ardent amour pour Dieu et le prochain. C'est ainsi que nous mériterons cette protection si puissante et si efficace du saint Prophète Elie.

15. Lundi. — St Basile, Evêque-Confesseur-Docteur, double. († 379.)

16. Mardi. — Translation de St Jean de la Croix, Confesseur, double-majeur. (*Fête transférée du 21 mai.*)

1642. Fondation du couvent des Carmes déchaussés de Riom, en France, sous le vocable de St^e Thérèse.

17. Mercredi. — 4^e jour dans l'Octave de St Elisée.

1732. Clément XII accorda en ce jour une indulgence plénière à gagner aux conditions ordinaires, le jour de la fête de St Jean de la Croix, fixée d'abord au 14 décembre.

18. Jeudi. — 5^e jour dans l'Octave de St Elisée.

19. Vendredi. — St^e Julienne de Falconiéri, Vierge, double. († 1340.)

1653. Le magistrat de la ville de Dunkerque donna, en ce jour, l'autorisation nécessaire pour la fondation d'un couvent de Carmes déchaussés en cette ville.

20. Samedi. — 7^e jour dans l'Octave de St Elisée.

21. 5^e Dimanche après la Pentecôte. — Octave de St Elisée, double.

22. Lundi. — St Louis de Gonzague, Confesseur, double. († 1591.)

1622. L'édifice des Missions de Perse, fondé d'abord sur trois Carmes déchaussés, comme sur trois pierres solides, s'accrut de telle manière, que le pape Grégoire XV, charmé de voir de si heureux succès, institua, par sa bulle: *Inscrutabili*, du 22 juin 1622, une Congrégation de Cardinaux et d'autres prélats, sous le titre de *Propaganda Fide*.

23. Mardi. — Vigile de St Jean-Baptiste.

24. Mercredi. — St JEAN BAPTISTE, 1^e classe avec Octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.*

1630. Mort du vén. Frère Jean-Baptiste de la Croix. Il était né à Milan, et entra au Carmel de cette ville, comme frère convers, à l'âge de 18 ans. L'oraison, l'humilité, la simplicité, l'amour du travail et la dévotion au Très Saint Sacrement furent les vertus caractéristiques de ce digne enfant de St^e Thérèse. Il passait presque toutes les nuits en oraison et souvent il se soumettait à de rudes pénitences. Le 24 juin 1630, il mourut à Milan en estime de sainteté, au jour qu'il avait prédit longtemps d'avance.

25. Jeudi. — St Guillaume, Abbé, double. († 1142.)

26. Vendredi. — SS. Jean et Paul, Martyrs, double. († 362.)

27. Samedi. — 4^e jour dans l'Octave de St Jean Baptiste.

1632. Fondation, à Alost, du couvent des Carmélites déchaussées sous le vocable des SS. Joseph, Anne et Thérèse.

28. 6^e Dimanche après la Pentecôte. — S. Léon II, Pape-Confesseur. († 684.)

29. Lundi. — SS. PIERRE ET PAUL, Apôtres, 1^e classe avec Octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.*

1682. Mort de la vén. Sœur Elisabeth de Jésus. Elle naquit à Tolède, l'an 1611, de parents pauvres mais vertueux. Elle entra dans le Tiers-Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, qu'elle embauma du suave par-

fum des plus héroïques vertus. Toujours absorbée dans la contemplation des choses divines, elle traitait familièrement avec Dieu et la Sainte Vierge, et leur recommandait les graves intérêts de l'Eglise et des âmes. Prier et faire pénitence pour obtenir la conversion des pécheurs et la délivrance des âmes du purgatoire, voilà en quoi se résume la vie tout entière de cette illustre servante de Dieu. Elle mourut à Tolède, en grande réputation de sainteté, le 29 juin 1682, et fut enterrée dans l'église des Grands-Carmes.

30. Mardi. — Commémoration de l'Apôtre St Paul, double-majeur.

Petites fleurs du Carmel

En ce mois consacré au Sacré Cœur de Jésus, qui a tant aimé les âmes, nous prendrons comme *Fleurs spirituelles*, ou, si l'on veut, comme traits de feu, quelques pensées sorties du cœur de notre Vén. Père Dominique de Jésus-Marie. Homme éminemment apostolique, il comprenait quel est le prix des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ; et il n'est pas d'effort qu'il ne tentât pour les sauver et leur assurer la béatitude éternelle. Nul doute qu'un tel zèle ne puisse être extrêmement agréable au Cœur de Jésus.

1° « O vous qui travaillez à la conversion des âmes, méditez bien sur ces paroles sorties de la bouche de notre divin Sauveur : *Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi.*

« Si vous voulez attirer des âmes à Dieu, vous devez aussi être crucifié avec Jésus-Christ, et être élevé au-dessus de la terre, c'est-à-dire des choses terrestres, sensuelles et humaines. En portant ainsi ce cachet de parfaite ressemblance avec le divin crucifié, vous inspirerez aux âmes des sentiments de componction et de pénitence; vous les convertirez, vous les offrirez à Jésus, vous les rendrez dignes de posséder un jour la béatitude éternelle. »

Oui, ce que dit notre Vén. Père Dominique est bien vrai : un grand moyen pour les ouvriers apostoliques de faire réussir véritablement les efforts de leur zèle, c'est de vivre, comme Jésus-Christ, sur la croix, dans l'abjection et le détachement des créatures. Le pasteur qui souffre pour ses brebis, qui se laisse égorger pour elles, les verra aussi se presser autour de sa houlette, et plus nombreuses, et plus fidèles.

2° « Les âmes qui aiment vraiment Jésus déploient toutes les ardeurs de leur zèle pour étendre le royaume de Dieu; augmenter sa gloire et lui procurer de nouveaux adorateurs. »

Le saint religieux nous dépeint en ces mots le caractère propre des cœurs vraiment apostoliques. Ces cœurs n'ont qu'un mobile qui les dirige dans toutes leurs œuvres : *Faire aimer en tout et partout Jésus.* Ils réclent au dedans d'eux-mêmes un feu céleste, qui, ne pouvant se contenir, se répand au dehors et projette partout ses rayons, éclairant les esprits par les vérités de l'Evangile et allumant l'amour divin dans les âmes. Oh ! quel bien de tels cœurs opèrent, et combien ils doivent être chers au Cœur de notre divin Sauveur.

3° « Oh ! qui pourrait dépeindre le martyre intérieur des âmes qui comprennent ce que c'est que méconnaître et outrager Jésus ! Chaque péché qu'elles voient commettre est comme un trait de douleur qui les transperce, les fait saigner et endurer les plus déchirantes angoisses. Que de soupirs

elles font monter vers le ciel pour réparer les outrages commis contre la divine Majesté ! »

Les âmes intimement unies à Jésus ressentent vivement, comme le dit le Vén. Père Dominique, le contre-coup des traits envenimés que les pécheurs lancent contre son divin Cœur. Elles souffrent, elles pleurent et gémissent avec Jésus. Comme de telles âmes doivent être précieuses aux yeux de Dieu !

4° « Celui qui veut marcher sur les traces des apôtres et travailler à la conversion des pécheurs doit être prêt à tout souffrir, et même à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang, pour ramener au bercail les pauvres brebis égarées, prêtes à tomber dans la gueule du loup. »

Nous voyons par cette belle sentence jusqu'où doit aller le zèle des ouvriers évangéliques. Dès qu'il s'agit de sauver une âme, il ne faut s'arrêter devant aucune difficulté, on doit se vouer à mille travaux, jusqu'à immoler sa vie, s'il le faut. Le zèle pour le salut du prochain ne doit connaître aucune borne.

5° « Aimer, prier, souffrir, travailler, voilà le secret pour transformer les âmes et les rendre dignes des récompenses éternelles. Faites en sorte que vous ne soyez aucun instant ou sans aimer, ou sans prier, ou sans souffrir, ou sans travailler. »

Le Vén. Père nous indique ici quelles doivent être les occupations de ceux qui se vouent au salut des âmes. Ils doivent aimer beaucoup Dieu et ses intérêts, tels que le salut des âmes. La prière doit s'élever humble et fervente de leurs cœurs. La souffrance est un lien mystique qui nous unit à Jésus et nous rend aptes à continuer l'œuvre qu'il a entreprise sur la terre : la conversion des pécheurs. Le travail joint à la divine charité, aux ardeurs de la prière, à la souffrance, sera nécessairement béni du ciel et couronné d'une riche moisson.

6° « Voulez-vous offrir à Jésus beaucoup d'âmes arrachées aux pièges de satan ? Quittez-vous vous-même, pour vous vouer entièrement au bien spirituel de vos semblables. »

Le conseil que nous donne ici le saint religieux est rempli d'une profonde sagesse. Pour faire un bien réel à ses semblables, il faut de toute nécessité être désintéressé, se mépriser soi-même, négliger en quelque sorte ses propres intérêts pour s'occuper de ceux du prochain. Voilà, chers abonnés, les caractères distinctifs du zèle apostolique, tels que nous le dépeint le V. P. Dominique de Jésus-Marie, Général des Carmes déchaussés au 17^e siècle. Il faut ressembler à Jésus priant, travaillant, souffrant et s'immolant pour nous. Marchons sur ses traces, imitons l'ardeur et les qualités de son zèle, et nous aussi, nous arracherons les âmes aux pièges de Satan, nous les transformerons et les rendrons dignes d'habiter les tabernacles éternels.

Soyons tous, chacun dans notre sphère, de saints et ardents ouvriers évangéliques. Notre époque, plus que toute autre, a besoin de ces dévouements inspirés par le désir de convertir les âmes, que le démon et les méchants s'acharnent par tous les moyens à corrompre et à perdre. Si nous ne savons pas faire autre chose, efforçons-nous de placer à l'occasion un bon conseil, une bonne parole, un bon livre. Ce que nous pouvons toujours (et ce n'est pas peu), c'est d'offrir à Notre-Seigneur des prières, des souffrances, des mortifications, à l'exemple de S^{te} Thérèse, pour les pécheurs et les prêtres qui travaillent à les convertir. Nous sommes sûrs de contribuer ainsi au bien de nos frères, à la gloire de Dieu, et de plaire par là-même au Cœur de N. S. J. C.



Le Prophète Élie

I

Le prophète priait au Carmel solitaire,
Lorsqu'il ouït soudain, le cœur frappé d'émoi,
La voix du Seigneur Dieu qui lui dit : « Viens à moi,
« Car ton corps ne doit point demeurer sur la terre. »

L'homme de Dieu baissa son chef maigre et pâli
Et répondit : « Je suis un serviteur indigne. »
Mais Dieu reprit : « Ton âme a la blancheur du cygne,
« Par la virginité ton corps est embelli. »

Le prophète leva le front de la poussière,
Mit ses deux bras en croix et dit : « Seigneur, mon Dieu,
« Au Carmel laissez-moi dire un suprême adieu
« Avant de m'enlever dans la pure lumière. »

Le Carmel se rosait aux caresses du soir
Et l'air qui fraîchissait inclinait les ramures ;
Achevant leur prière en mystiques murmures,
Les disciples d'Élie étaient allés s'asseoir. »

Le Père dont le front avait une auréole
Regarda longuement ses enfants réunis,
Puis il dit : « Dieu m'appelle, enfants, je vous bénis ! »
Et tous pleuraient d'ouïr cette triste parole.

II

La lune blanchissait le Carmel qui dormait.
Avant d'abandonner sa solitude, Élie
Regarda la montagne avec mélancolie,
Et pour prier encor monta sur le sommet.

Les choses se mêlaient à l'horizon immense ;
Les étoiles d'argent opalisaient les cieux,
Et sur le mont, tremblant de bruits mystérieux,
La nuit planait, sereine et pleine de clémence.

Les astres aux reflets fugitifs et charmeurs
Allongeaient leur éclat dans la mer infinie
Que rythmait lentement la magique harmonie
Des eaux s'assoupissant et des flots endormeurs

Le ciel et la mer bleue avaient le même calme,
Et le silence, au front du Carmel répandu,
Était si souverain qu'on aurait entendu
Le frémissement grêle et plaintif d'une palme.

Le prophète pria sur un rocher creusé
Par ses genoux durant les heures de veillée ;
La brise frémissant à travers la feuillée,
Caressait et frôlait son corps roide et bronzé.

Il pria, sur le sol prosternant sa vieillesse :
« Pardonnez-moi, Seigneur, si mon âme se fend ;
« Au moment de partir pour le ciel triomphant,
» Je sens mon cœur trembler de joie et de faiblesse... »

Il passa cette nuit tout entière en priant,
Sans que sur le rocher sa tête fut posée.
Et les fleurs ayant soif s'emplirent de rosée
Et l'aube ensoleilla les chaînes d'Orient.

Alors il se dressa sur la montagne triste ;
Il regarda la plaine éveillée, au lointain,
Et tout humide encor des vapeurs du matin
Qui pâlissaient le ciel d'azur et d'améthyste.

Comme il allait quitter, selon le vœu formel
Du Seigneur Dieu, ce mont tranquille et solitaire,
Il vit dans l'avenir fleurir son monastère,
Et le saint exaucé sourit au mont Carmel.

Puis, seulement suivi du prophète Élisée
En qui devait plus tard revivre son esprit,
Vers le Jourdain, ainsi que Dieu l'avait prescrit,
Il s'en alla pensif dans l'aurore irisée.

III

Ils marchaient abrités par l'ombre des rameaux,
Et l'air frais du matin frôlait leurs chevelures;
Leurs manteaux blancs flottaient, et leurs fauves ceintures
Resserraient sur leurs corps les tissus de chameaux.

Au pied du mont Carmel le saint prophète Élie
S'arrêta tout à coup au milieu du sentier;
Son regard embrassa le Carmel tout entier;
Une larme humecta sa paupière pâlie....

Traversant Galgala, Béthel et Jéricho,
Ils virent plusieurs fois le jour réapparaître;
Le disciple écoutait la parole du maître
Dont sa fidèle voix devait être l'écho.

Élie, un jour, lui dit : « Mon fils, Dieu me réclame;
« Je sens passer en moi comme une souffle infini
« Qui rend mon âme forte et mon front rajeuni,
« Précurseur radieux de la divine flamme. »

Ils arrivèrent, las, aux rives du Jourdain.
Le soleil inondait de clartés bienfaisantes
Le limpide courant des ondes jaillissantes,
Et faisait miroiter leur éclat smaragdin.

« Comment passerons-nous ? » dit alors Élisée.
« Ayez donc confiance en le pouvoir de Dieu,
« Répondit le prophète, et prions dans ce lieu,
« Car la prière au cœur est comme une rosée. »

Puis, à pas lents, il vint vers le fleuve grondant,
Et son manteau toucha les eaux qui s'espacèrent;
Dans le lit desséché les prophètes passèrent.
Or le soleil déjà baissait à l'Occident.

Le ciel était couleur de rose et d'hyacinthe,
Les airs vibraient au loin de très vagues accords
De doux psaltérions, de harpes et de cors,
Dont le frémissement chantait une hymne sainte.

Comme ils s'entretenaient des paroles de Dieu,
Dans le soir transparent de candeur liliale,
Le soleil, calme et fier de sa beauté royale,
Se pencha sur les monts pour le dernier adieu.

Et prenant dans le ciel sa marche incoutumière
Un tourbillon de feu leur apparut soudain,
Reflétant son or pourpre aux ondes du Jourdain,
Et leurs yeux éblouis s'emplirent de lumière.

Quatre chevaux de neige aux caparaçons d'or
Entraînaient vers Élie un flamboyant quadrigé ;
Dans leur marche inouïe et donnant le vertige,
Ils centuplaient le vol de l'aigle et du condor.

Tandis que résonnait la splendeur musicale
Des célestes accords, le char éblouissant
Enleva le prophète au front resplendissant
Et reprit vers le ciel sa course verticale.

Jetant un doux regard au disciple brisé,
Le prophète lança son manteau dans l'espace,
Et l'éclat non-pareil du couchant qui s'efface,
Empourpra d'or vermeil son front pâle et creusé.

Élisée appelait : " O mon Père ! ô mon Père ! " .
Mais le char se perdit dans le bleu firmament,
Et pleurant, mais joyeux de cet enchantement,
Il s'en revint pensif au Carmel solitaire.

HENRY BORDEAUX.



NOTICE BIOGRAPHIQUE.

sur les Vénérables Denis de la Nativité et Rédempt
de la Croix, Carmes déchaussés, Martyrisés pour
la cause de la foi à Atchin, dans l'île de Sumatra.

(Voir l'année précédente, page 409 et suiv.)

VIII

DIEU MANIFESTE PAR D'ÉCLATANTS PRODIGES L'ÉMINENTE SAINTETÉ
DU V. P. DENIS DE LA NATIVITÉ.

Nous avons assisté à la scène du glorieux martyre du V. P. Denis de la Nativité. Nous avons tous admiré le mâle courage et la vertu héroïque avec lesquels il a lutté, comme un invincible athlète, contre les raffinements de l'impiété et les pièges astucieux des ennemis du Christ. Nous l'avons vu présenter généreusement aux bourreaux ses membres, déjà torturés par de longues et continuelles souffrances, pour être immolés en holocauste à la plus grande gloire de son Dieu.

Nous allons maintenant contempler ce saint religieux, dont l'Ordre des Carmes déchaussés est si fier à juste titre, entouré d'une auréole de gloire dont l'éclat rejaillit sur la terre et fait briller sa dépouille mortelle. En d'autres termes, nous allons considérer les divers prodiges qui suivirent sa mort et qui eurent, même parmi les infidèles, un profond retentissement. Nous admirerons ainsi comment Dieu se plaît à glorifier ceux qui, ici-bas, ont travaillé à sa gloire, au mépris de leur vie et avec un courage qui ne se dément jamais.

Le R. P. Philippe de la S^{te} Trinité, de qui nous tenons ce récit, donne les principaux faits merveilleux par lesquels Dieu s'est plu à manifester l'éminente sainteté de son fidèle serviteur et le haut degré de gloire qu'il s'est acquis dans le ciel. Nous les exposons tous dans l'ordre où nous les avons trouvés dans cette intéressante

narration, nous conformant comme toujours, ainsi que nous l'avons déjà affirmé, au décret d'Urbain VIII, relativement aux faits extraordinaires.

1^o ÉTAT INCORRUPTIBLE DE SON CORPS. — Les cadavres sont bientôt réduits en dissolution par le climat d'Atchin. Les pluies abondantes qui arrosent le sol trois à quatre jours consécutifs, sont suivies d'une température excessivement chaude à laquelle ils ne peuvent résister ; ils deviennent en peu de temps un amas informe de poussière.

Il n'en fut pas ainsi de la dépouille mortelle de V. P. Denis : son corps, quoique exposé à toutes les vicissitudes du climat, se conserva frais et vermeil, à tel point qu'il ne tomba aucun poil de sa barbe, ni aucun cheveu de sa tête. Ce fait merveilleux causa dans l'île de Sumatra une admiration universelle.

2^o MERVEILLEUSES APPARITIONS APRÈS SA MORT. — Après son heureux trépas, le V. P. Denis fut aperçu tout entouré de rayons lumineux, pendant trois nuits successives, prêchant la foi aux Maures dans leur propre langue et dans l'endroit même qui avait été le théâtre de son martyre. L'éclat de ces rayons se projetait dans le lointain, ce qui frappa d'étonnement les naturels de l'île ; ils demandèrent aux Anglais et aux Hollandais qui habitaient leur pays ce que signifiait ce rejaillissement de lumières qui apparaissaient pendant les nuits. Ils répondirent, tout hérétiques qu'ils étaient : « Vous avez cruellement mis à mort en cet endroit d'innocentes victimes. Dieu fait maintenant briller leurs vertus par les splendeurs rayonnantes qui frappent vos regards. »

On voit par ces paroles que nos généreux martyrs avaient laissé dans l'île la réputation d'un courage invincible joint à l'innocence des mœurs.

3^o DÉPLACEMENT SURNATUREL DU CORPS DU V. P. DENIS. — Les naturels de l'île rapportèrent à leur roi les faits merveilleux dont le corps du V. P. Denis était l'objet et qui excitaient au plus haut point l'admiration. Le roi vint constater la merveille de ses propres yeux et ne fut pas peu surpris en voyant les traits du saint religieux qui n'avaient subi aucune altération.

Le roi, pour soustraire aux regards du public ce saint corps

qui semblait lui reprocher son inhumanité et la cruauté avec laquelle il l'avait mis à mort, fit creuser à quelque distance de là une fosse profonde pour l'y inhumer. Par un sentiment de vénération dont il ne pouvait se défendre à l'égard de cette dépouille mortelle, il la fit couvrir d'œillets, de roses et de jasmins, et transporter dans ce tombeau au son des tambours et des instruments de musique avec une suite de gens, qui portaient des bannières et observaient les rites de leur secte.

Le roi croyait avoir ainsi enseveli le souvenir de ce V. Père, lorsqu'il plut à Dieu de confondre son dessein. Le corps revint de lui-même à son ancienne place. On le remplaça de nouveau dans son tombeau soigneusement fermé; vains efforts, on le retrouva au même endroit où il avait subi le martyre.

4° NOUVELLE TENTATIVE DEMEURÉE INFRUCTUEUSE. — Le roi, outré de dépit, voyant échouer tous ses efforts, voulut en finir une bonne fois, et faire disparaître à tout jamais cette dépouille sacrée qui ne cessait de lui reprocher ses impostures. Il fit transporter le corps dans une forêt, reconnue pour être le repaire des ours, des tigres et des bêtes fauves, croyant qu'il serait dévoré bien vite par ces animaux carnassiers. Il fut encore déçu dans son espoir; à peine le saint corps fut-il déposé au milieu de ce bois qu'il revint, toujours de lui-même, à son endroit primitif.

5° SANG TOUT VERMEIL DÉCOULANT DE CE SAINT CORPS. — Un matelot qui faisait partie de l'escadre de l'ambassadeur portugais, entendant parler des faits merveilleux dont la dépouille mortelle du V. P. Denis était l'objet, conçut le dessein d'en détacher une relique. S'armant d'un couteau, il essaya de couper le petit doigt de la main gauche. Mais à la première incision qu'il fit, le sang découla en telle quantité qu'il n'osa pas continuer dans la crainte d'être découvert par les Maures qui ne perdaient pas de vue ces restes sacrés.

6° PARFUM SUAVE SORTANT DE SES VÊTEMENTS. — L'ambassadeur conservait avec le plus profond respect un morceau de la tunique du V. Père, qu'un chrétien, moyennant une forte récompense, lui avait procuré; il assura qu'il s'en exhalait un parfum de la plus suave odeur, tel qu'il n'en avait jamais senti. Le page qui le servait

et qui avait eu souvent entre les mains cette même relique, affirma le même fait. Ce parfum était un symbole bien frappant du parfum céleste des vertus monastiques dont la vie du V. Père fut tout embaumée, tant dans le cloître que sur le champ de son zèle apostolique.

7° PRÉDICTION DU JOUR DE SA MORT. — Une Dame, originaire de la Cafrerie, qui était fort riche et avait cinquante esclaves à son service, avait fait distribuer des aliments au V. Père, tels que du riz cuit, etc. Le saint religieux, sachant sa mort prochaine, chargea l'esclave qui lui apportait sa nourriture de remercier sa maîtresse, « *car*, dit-il, *je n'ai plus que trois jours à vivre.* » L'événement confirma ces paroles prophétiques; car trois jours après le saint religieux fut mis à mort.

Voilà, dit le P. Philippe de la S^{te} Trinité en terminant son récit, tout ce que nous avons pu recueillir sur la fin glorieuse de ces chrétiens et en particulier du V. Frère Rédempt et du V. P. Denis, religieux du Carmel, et sur les faits prodigieux qui suivirent la mort du V. P. Denis. Le bruit de tout ce qui s'était passé se répandit non seulement parmi les chrétiens, tant portugais qu'indiens, mais encore parmi les Maures, les Anglais et les Hollandais.

Puissent tous ces martyrs être bientôt placés sur nos autels et entourés de la vénération publique!

P. G.



Une vocation au Carmel

EXTRAIT DES ACTES DE LA PROCÉDURE POUR LA BÉATIFICATION DE LA V. S. DE DIEU, CLAIRE-MARIE DE LA PASSION, DANS LE SIÈCLE VICTORIA COLONNA, ENTRÉE, COMME NOVICE, AU MONASTÈRE DES CARMÉLITES DÉCHAUSSÉES DE S. ÉGIDE A ROME, LE 4 OCTOBRE 1629, A L'ÂGE DE 17 ANS, ET ENVOYÉE EN 1654, PAR BREF D'INNOCENT X, A LA FONDATION DU MONASTÈRE DE REGINA CÆLI, DANS LA MÊME VILLE, OÙ ELLE MOURUT, EN ODEUR DE SAINTETÉ, LE 22 AOÛT 1675.

CLÉMENT XIII, PAR SON BREF « *Ad Cœlestis Sponsi Nuptias,* » DU 22 AOÛT 1762, DÉCLARA L'HÉROÏSME DE SES VERTUS.

Le 11 avril 1611, jour de Pâques, naquit à Orsogna, au royaume de Naples, Victoria Colonna. Elle était fille du Prince Philippe Colonna, Grand Connétable de Naples et de Donna Lucrèce Tomacelli, issue de l'illustre famille des Ducs de Spolète et nièce de Saint Charles Borromée.

Jusqu'à l'âge de 12 ans son éducation se fit dans la maison paternelle, sous les auspices de sa mère ; mais celle-ci étant morte, vers cette époque, le Prince confia l'éducation de ses deux filles, les Princesses Anna et Victoria, aux Augustines Réformées, du couvent de S^t Joseph de Naples.

Les deux premières années que D. Victoria passa dans ce monastère n'amènèrent aucun changement dans sa manière de vivre et de se conduire. Les religieuses Augustines, entendues dans les informations juridiques, attestent que les deux premières années elle conserva son goût pour le luxe et pour les parures, pour la lecture des livres de chevalerie, pour le chant, la musique, et pour les autres divertissements des jeunes filles de sa condition. Ces mêmes religieuses déclarent qu'elle ne montrait aucune inclination pour l'état religieux, qu'elle en témoignait plutôt de l'éloignement, au point que lorsque son père lui notifia sa résolution de l'envoyer à Naples, elle lui répondit : « Votre Excellence ne

doit pas s'imaginer, que pour être votre cadette, je songe à me faire religieuse. » Un autre jour quand on parlait devant elle de l'état religieux, elle repartit assez vivement : « Pour moi, je me ferais plutôt couper la tête que les cheveux. »

Le Père Bernardin Scaranza était alors confesseur du couvent. Remarquant dans D. Victoria ce goût du luxe, des parures et de la frivolité, il lui disait parfois : « Donna Victoria, Votre Excellence serait bien plus belle, si, vêtue de l'habit religieux, elle devenait l'épouse de Jésus-Christ ; » mais la princesse ne prêtait à ces discours qu'une oreille distraite, elle en riait, et changeait aussitôt le sujet de la conversation.

Le confesseur toutefois, inspiré de Dieu, et poussé comme par un secret pressentiment des destinées de cette enfant, revenait toujours à la charge. Il l'engagea plus d'une fois à faire les exercices spirituels ; mais la princesse s'y montrait peu disposée. Un jour enfin, dit la S^r Ristalda dans sa déposition, touchée par la vie de S^t Théopiste, ermite, elle y consentit et les commença de grand cœur. L'Époux divin qui l'avait conduite dans la solitude y parla à son cœur.

Elle fit sa confession générale, après une préparation des plus édifiantes, et avec une contrition profonde de ce qu'elle appelait ses nombreux péchés. Puis, dans les sentiments de la plus vive componction, elle alla se disposer à la S. Communion. Revenue de la Table Sainte, elle se retira dans un coin de l'église pour rendre grâces au ciel d'un si grand bienfait, et Dieu la favorisa alors d'une sublime vision. Elle crut voir Jésus-Christ au milieu de son cœur, mais si beau, si majestueux, qu'elle en fut ravie en extase. Il lui parut que le Divin Maître y était entré en triomphateur, comme en pays conquis. En même temps elle se sentit embrasée d'un ardent amour pour cette beauté divine, remplie d'une connaissance très élevée de sa bonté et de sa toute-puissance, persuadée que ce qui se passait en elle était son œuvre, et que ce grand Dieu ne l'abandonnerait jamais si elle lui restait fidèle, si elle savait le servir et l'aimer.

La vision disparut, mais D. Victoria en conserva le souvenir toute sa vie. Elle lui fit concevoir un profond sentiment de mépris

pour elle-même et pour les choses passagères, et une volonté, désormais inébranlable, de se donner à Dieu et de ne plus rien rechercher en dehors de Lui.

Les religieuses ignorant ce qui s'était passé dans le cœur de leur pensionnaire, ne pouvaient pas s'expliquer le changement qui s'était opéré en elle. Elle n'avait plus rien de sa légèreté, de son badinage, de sa frivolité d'autrefois, elle était devenue grave, recueillie et comme absorbée en elle-même. On voyait sur sa figure les traces des larmes abondantes qu'elle avait versées. « Qu'est-il arrivé à D. Victoria, se demandaient les Sœurs l'une à l'autre avec anxiété ? » Elles en eurent bientôt l'explication.

D. Victoria n'était pas encore accoutumée aux communications divines. Il lui tardait d'avoir par l'organe de son directeur l'explication de ce qui lui était arrivé après la S. Communion, elle lui ouvrit son cœur, le Père la consola, l'encouragea et lui déclara formellement que Dieu l'appelait à l'état religieux.

Ces paroles, qui naguère encore eussent laissé D. Victoria parfaitement indifférente, qu'elle eut peut-être accueillies avec un sourire de pitié, lui mettaient maintenant la joie dans l'âme, et elle résolut d'en finir avec le monde par un coup d'éclat. La grâce triomphait dans son âme, elle voulut en donner à tous la preuve manifeste et péremptoire.

Un jour que la communauté récitait vêpres, D. Victoria, après s'être dépouillée de tout ornement mondain, de tout objet de luxe, se revêtit d'une robe grossière, entra au chœur tenant un grand Crucifix, puis, se prosternant dans l'attitude d'une humble pénitente et versant d'abondantes larmes, elle demeura à genoux et immobile jusqu'à la fin de l'Office. La communauté frappée de stupeur à la vue d'un changement si subit, d'un divorce si complet avec le monde, ne savait comment expliquer cette démarche de la jeune princesse. Il faut le dire ici ; en dehors de la légèreté, de la mondanité commune aux jeunes filles de son âge et de sa condition, D. Victoria n'avait rien de notable à se faire pardonner, elle n'avait aucune réparation publique à faire : sa vie au point de vue de morale chrétienne, avait toujours été irréprochable. Du reste, ses confesseurs, les RR. PP. Albert de S^t Antoine, et Pierre de

S^t André, Définites Généraux, et Jean Charles de S^t Ambroise, Provincial de la Province Romaine, ont déclaré dans leurs dépositions juridiques et sous la foi du serment, qu'à leur avis, elle n'avait jamais, ni dans sa vie séculière et bien moins encore dans sa vie religieuse, offensé mortellement le bon Dieu. L'acte qu'elle venait d'accomplir ne lui avait été suggéré par personne, la grâce seule l'y avait déterminée, elle l'avait posé de sa pleine liberté et spontanéité.

Désormais la ferveur de D. Victoria ne se démentira plus, elle ira de vertu en vertu, elle atteindra les plus hautes cimes de la perfection évangélique, elle s'élèvera jusqu'à l'héroïsme de toutes les vertus chrétiennes. Ce fût vers cette époque qu'elle fit le vœu de virginité et qu'elle y ajouta celui de faire profession de l'état religieux. Toutefois, encore qu'elle fût décidée à se faire religieuse, D. Victoria était cependant perplexe sur le choix de l'Ordre qu'elle devait embrasser. Le divin Maître la tira d'incertitude en lui disant d'entrer dans l'Ordre, que Lui-même lui avait désigné, et il lui montra, dans une vision, un pauvre réduit, très bas et très obscur, en lui faisant comprendre que c'était là où il la voulait. Dès lors, elle se sentit attirée vers la Réforme de S^{te} Thérèse, qu'elle ne connaissait pas, mais dont elle avait entendu parler, comme d'une institution très pauvre, très austère, et très régulière. Elle en parla donc à son confesseur, mais disent les dépositions juridiques, soit par ignorance des faits, soit par un pieux stratagème et, après tout, par une disposition divine, le confesseur lui répondit, que, jusqu'à ce jour, les Carmélites déchaussées n'avaient pas encore de couvent en Italie. Ce n'était pas exact, nous le verrons bientôt, mais trompée par cette assertion erronée, D. Victoria fit vœu d'entrer au monastère de S^t Joseph des Augustines de Naples.

Pour se disposer à l'état religieux et mériter la faveur d'y être admise, la jeune princesse commença à mener une vie si fervente que non seulement elle dépassait de loin les sœurs déjà reçues au Noviciat, mais qu'elle égalait en perfection les religieuses les plus considérées du monastère. Je me rappelle très bien, dit la Sœur Ristalda, Augustine de Naples, dans sa déposition juridique, que

tout en n'y étant point obligée, D. Victoria pratiquait toutes les observances de notre Règle, et qu'après avoir assisté aux Matines de minuit, elle se retirait pour vaquer encore pendant plusieurs heures à l'oraison. Je sais aussi que dès lors elle faisait déjà de très grandes pénitences et qu'elle demandait comme une insigne faveur de pouvoir vaquer, en compagnie des Sœurs converses, aux plus humbles travaux du couvent.

Le confesseur crut qu'il était temps d'informer le Prince Colonna du changement opéré, par la main de Dieu, dans le cœur et dans la vie de sa fille. Ce seigneur, qui avait d'autres intentions, et qui avait déjà fait des démarches pour l'établissement de ses deux filles, fut excessivement contrarié en apprenant cette nouvelle inattendue.

La princesse Anne, sœur de D. Victoria, devant épouser sous peu le prince Barberini, neveu du Pape régnant, Urbain VIII, le prince ordonna de ramener immédiatement D. Victoria à Rome, espérant que la vue des fêtes, des festins, et des réjouissances, dont ce mariage allait être l'occasion, aurait raison des désirs de sa fille, désirs qu'il considérait comme l'effet d'une exaltation religieuse passagère, voire même comme un caprice d'enfant. Et comme certains amis lui représentaient que D. Victoria était bien jeune pour assister à de pareilles fêtes, il leur répondit : « Non, non, je veux qu'elle y assiste, cela changera sa résolution mélancolique de se faire religieuse. » Le moyen n'eut pas l'effet que le prince s'en promettait. A l'issue des fêtes, D. Victoria lui déclara catégoriquement qu'elle avait fait le vœu de religion, qu'elle n'avait quitté le couvent de Naples que pour lui obéir, mais qu'elle espérait bien y rentrer sous peu, pour ne plus en sortir.

Le pauvre père, voyant que la résolution de sa fille était formelle et paraissait inébranlable, que les moyens qu'il avait employés pour l'en détourner étaient restés inefficaces, résolut de tenter un effort suprême et d'en finir par un coup d'éclat. Il soumit le cas au Pape Urbain VIII et le supplia d'interposer son autorité. Le S. Père consentit à recevoir D. Victoria en audience et à examiner personnellement sa vocation. Le jour de l'audience étant venu, Urbain VIII interrogea longuement la princesse, et examina scru-

puleusement sa vocation, puis, pour éprouver sa constance, il lui dit en la congédiant : « Qu'elle devait absolument renoncer au projet de retourner au couvent de Naples, que Rome avait nombre de couvents qui valaient celui-là ; » mais elle, sans se déconcerter reprit aussitôt, avec une fermeté qui étonna le Pape, « Très Saint Père, c'est à Naples que Dieu me veut, c'est là où j'ai fait vœu d'entrer ; » mais le Pape coupant court à l'entretien la renvoya en disant : « Obéissez à votre père et quant à votre vœu je puis vous en relever. » La pauvre enfant rentra chez elle, profondément affligée de ce dénoûment qui semblait ruiner toutes ses espérances.

Son père la voyant si affligée et voulant lui procurer quelque distraction, pria D. Constance Barberini, belle-sœur du Pape, de la conduire à la promenade et de profiter de ces sorties pour lui faire voir les principaux couvents de Rome, afin de l'amener à se choisir l'un d'eux, si elle persistait à vouloir être religieuse. Munie d'une autorisation spéciale du S. Père, elle visita successivement toutes ces maisons, mais avec la plus entière indifférence, car aucune d'elle ne ressemblait à ce pauvre réduit que le Seigneur lui avait un jour montré, comme le lieu de son repos et le port de son salut. Un jour enfin qu'elles dirigeaient leur promenade du côté de Ripa, elles passèrent devant une petite église, et D. Victoria demanda à sa compagne à quel saint elle était dédiée. « Elle est dédiée à S^t Egide lui répondit D. Constance, c'est l'oratoire des Carmélites déchaussées de la Réforme de S^{te} Thérèse. » — « De la Réforme de S^{te} Thérèse ! reprit vivement la princesse, mais vous vous trompez, D. Constance, car mon confesseur de Naples m'a dit que ces Religieuses n'avaient point encore de couvent en Italie. » « Votre Confesseur aura été mal informé, dit D. Constance ; du reste si votre Excellence veut avoir ses apaisements à ce sujet, voici ce que je lui propose ; dans trois ou quatre jours, je dois conduire dans ce couvent une demoiselle qui y prend l'habit, à cette occasion je suis autorisée à entrer avec elle en clôture, voulez-vous venir avec nous ? » D. Victoria accepta la proposition avec un indicible bonheur ; il lui paraissait que le lieu de son repos allait enfin lui être révélé, qu'il était là, dans ces pauvres bâtiments, adossés contre cette humble chapelle ; aussi les jours qui la séparaient

encore de la visite, lui parurent-ils des siècles. Ce jour tant désiré arriva et la princesse accompagna D. Constance et la Postulante à S^t Egide.

A peine eut-on ouvert la clôture que D. Victoria se crut en Paradis, ce Monastère avait absolument l'aspect du pauvre réduit que Dieu lui avait montré le jour de la vision, et elle se dit aussitôt à elle-même : « Le Pape me dispensera de mon vœu d'entrer au couvent de Naples, et ce sera ici que je prendrai l'habit de S^{te} Thérèse. »

Elle assista dans ces sentiments à la prise d'habit de la Postulante, dont elle enviait le sort et dont elle eut voulu partager le bonheur. Après la cérémonie la Mère Prieure, qui était grande servante de Dieu, lui fit parcourir toute la maison, elle était si pauvre, si dénuée de tout, qu'elle n'avait pas même la forme d'un couvent, les escaliers étaient de vrais casse-cou et D. Constance faillit y faire une chute ; mais l'âme de D. Victoria débordait de joie, elle rencontrait partout Jésus-Christ dans ces murs, les religieuses avec leurs chapes blanches, avec leur extérieur humble et modeste, lui paraissaient des Anges, la maison elle-même lui semblait un Paradis !

La Prieure conduisit enfin les visiteuses à sa cellule ; celle-ci n'avait pour tout ameublement qu'une table boiteuse, une pauvre chaise et un misérable lit, que D. Victoria trouva dur comme une pierre en s'y asseyant. Restée seule avec la princesse, la Prieure inspirée d'en haut lui dit : « Excellence vous serez un jour notre Sœur, Dieu vous appelle ici. » D. Victoria, se voyant devinée, ne cacha plus ses sentiments à la Prieure ; elle avoua ingénument que son plus grand désir était d'être fille de S^{te} Thérèse, mais qu'elle était liée par un vœu, et qu'en vertu de ce vœu elle devait entrer chez les Augustines de Naples. Ne vous mettez pas en peine de ce vœu, reprit la Prieure ; quand le Pape saura dans quelles circonstances vous l'avez fait, et comment dès le principe vous avez été conduite en erreur, il en dispensera. Recommandons l'affaire à Dieu ; le Saint Père arrangera tout. D. Victoria quitta le couvent, bien décidée à traiter énergiquement la question avec son Père. Rentrée en voiture, elle remercia avec effusion D. Con-

stance du bonheur qu'elle lui avait procuré, lui dit que jamais elle n'avait été plus heureuse, et que, si le S. Père dispensait de son vœu d'aller à Naples, elle était décidée à se faire Carmélite à S^t Égide. D. Constance répondit que le S. Père, sans aucun doute, dispenserait du vœu, mais qu'elle croyait que le couvent de S^t Égide ne convenait, ni à la condition, ni à la complexion délicate de son Excellence, que la vie de ces religieuses était très austère et qu'elle ne pourrait s'y habituer. Sur ce on arriva au Palais Colonna.

Le connétable vint au devant de sa fille pour lui demander comment elle avait passé la journée et si elle s'était bien amusée à la promenade. « J'ai eu tant de plaisir, lui répondit-elle, que de ma vie je n'en ai éprouvé autant, et, si Votre Excellence désire me garder à Rome, qu'Elle me procure la dispense de mon vœu, et qu'elle me permette d'aller vivre là où j'ai passé la journée, de prendre l'habit chez les Carmélites déchaussées de S^t Égide. » « Oh, ma fille ! ma fille ! s'écria le père éperdu, que signifie cela ? comment ! vous voulez vous ensevelir dans ce trou ? vous voulez donc me couvrir de honte ? faire que tout Rome me blâme pour avoir donné à ma fille la permission d'entrer dans un tel couvent ! mais comment pourrez-vous jamais vous faire à une telle vie et en supporter les rigueurs ? Oh, de grâce, délivrez-moi de cette horrible pensée, laissez-vous guider par moi, qui suis pour vous le plus aimant des pères ; ne me désespérez pas en vous refusant à suivre mes conseils sur le choix du couvent, et en vous faisant religieuse dans un cloître aussi misérable, dont vous ne pourrez pas supporter les austérités, où partant vous ne pourrez pas persévérer, et dont vous devrez sortir à votre confusion et à la mienne. »

(A suivre.)



FAITS DIVERS



Histoire de l'antique Image miraculeuse de Notre-Dame du Mont-Carmel. — I. DESCRIPTION DE L'IMAGE MIRACULEUSE. — La Sainte Vierge est représentée tenant l'Enfant Jésus dans ses bras; une expression de bonté est répandue sur ses traits; elle semble méditer et repasser dans son cœur les grands mystères, auxquels Dieu l'a initiée. L'attitude de l'Enfant Jésus est des plus touchantes: de la main droite, il caresse légèrement le visage de sa Mère, et entre les doigts de la main gauche il serre affectueusement le bord de son voile; il semble dire à ceux qui le contemplent: « Voyez comme j'aime ma divine Mère! »

Les autres parties du tableau s'harmonisent, dans un admirable ensemble, avec le cachet imprimé aux physionomies: la Madone est enveloppée dans un large voile, la tête est surmontée d'une couronne; sur l'épaule droite apparaît l'étoile, dont la mystérieuse signification s'applique si bien à Marie. Qui n'a lu les belles paroles du suave S^t Bernard à ce sujet: « Marie, » dit ce grand Docteur, « est cette brillante étoile qui nous éclaire de la lumière de ses vertus, de ses exemples, de toutes ses perfections, sur cette vaste mer, où nous sommes exposés à tant de dangers. Si vous êtes balotés par la tempête; si vous êtes poussés contre les écueils de la tribulation; si vous êtes le jouet des tentations; toujours regardez l'Etoile, invoquez Marie. Si vous la suivez, jamais vous ne vous égarerez; elle vous conduira sûrement au port du salut ». Pussions-nous être animés de ces pieux sentiments, quand nous nous adressons à la Reine du Carmel, et nous ferons l'heureuse expérience qu'Elle est réellement cette mystérieuse étoile, dont la bienfaisante lumière guide, éclaire, console et dirige nos pas vers la cité céleste.

II. ORIGINE DE L'IMAGE MIRACULEUSE. — Quelle est l'origine de cette sainte Image? Telle est la question que se pose le pieux pèlerin interrogeant du regard cet antique tableau, devenu célèbre par tant de miracles. Selon une tradition des plus respectables, les premiers chrétiens étaient tellement ravis de la beauté virginale et du reflet divin répandus sur toute la physionomie de la Sainte Vierge, qu'ils ne purent résister au désir d'avoir de pieuses peintures, représentant d'une manière frappante ce chef-d'œuvre de la création. Cette consolation leur fut accordée: voilà ce qui explique la pieuse tradition, qui s'attache à quelques tableaux, qu'on croit remonter aux premiers temps du christianisme et représenter réellement les traits de Marie. De ce nombre est celui de Notre-Dame du Mont-Carmel, dont il est ici

question. D'après la même tradition, les ermites du Carmel auraient placé ce tableau dans un sanctuaire, qu'ils avaient érigé sur leur sainte montagne en l'honneur de Marie, après sa glorieuse assomption au ciel : telle serait l'origine du tableau miraculeux, en même temps que du titre glorieux de Notre-Dame du Mont-Carmel, donné à la Très Sainte Vierge.

Il est souvent parlé en termes élogieux du Carmel dans nos Livres Saints. Cette sainte montagne est représentée comme étant un lieu privilégié, où Dieu aime à communiquer la surabondance de ses grâces. Elle est en quelque sorte une personnification de la vertu, élevée à un haut degré de perfection. Aussi servit-elle de retraite aux prophètes, et plus tard aux religieux carmes, leurs successeurs, qui s'y retiraient pour se vouer à la contemplation, s'enflammer d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, mener une vie plus céleste qu'humaine. Du haut de cette sainte montagne, [Elié fit monter vers le ciel une prière toute-puissante pour faire cesser la sécheresse, qui désolait la terre d'Israël : tout à coup, un léger nuage s'éleva de la mer à l'horizon du Carmel, se développa, couvrit le firmament et se répandit en une pluie bienfaisante, à la grande joie des habitants. Les Saints Pères voient dans ce nuage une figure de Marie Immaculée, qui, en mettant au monde notre divin Sauveur, devait apporter à la terre la rosée de toutes les grâces. Il n'est pas étonnant que cette montagne, si riche en souvenirs et objet des prédilections divines, ait donné son nom à la Très Sainte Vierge. Il est encore moins étonnant si d'autres Carmels, issus de ce premier Carmel et vérifiant, dans toute la force de l'expression, la signification toute spirituelle qui y est attachée, se sont élevés dans les diverses parties du monde : ce sont les monastères des Carmes et de Carmélites, rangés sous la bannière du saint Prophète Elié, héritiers de son zèle et de son esprit, et reconnaissant Marie pour leur principale Patronne. C'est donc ainsi que la Sainte Vierge fut honorée du titre de N. D. du Mont-Carmel, titre glorieux qui lui rappelle ses privilèges. En reconnaissance des bienfaits reçus, surtout de l'insigne faveur du scapulaire, une fête spéciale sous le même vocable fut instituée plus tard dans l'Ordre du Carmel et fixée au 16 juillet,

III. CULTE RENDU DE LONGUE DATE A CETTE SAINTE IMAGE. — Quoi qu'il en soit de l'origine de ce tableau, une chose est hors de doute : c'est que, dès qu'il fut exposé à la vénération du peuple dans l'église des Carmes, il opéra un nombre considérable de miracles. Les nombreux pèlerins qui venaient à l'envi réclamer la protection de la Madone, ne quittaient jamais son sanctuaire, sans ressentir les effets merveilleux de son ineffable bonté. Que de malades elle a guéris ! que d'infortunes elle a soulagées ! Pendant que les fervents religieux du Carmel s'appliquaient, avec un zèle au-dessus de tout éloge, à l'accroissement du culte de l'auguste Patronne de leur Ordre, ils encoururent la haine des Mahométans et furent soumis à toutes sortes de

vexations. Beaucoup d'entr'eux versèrent généreusement leur sang pour la gloire de Marie. L'histoire nous a conservé un touchant épisode de leur martyre. Aux approches de l'ennemi, ils s'étaient réfugiés dans leur sanctuaire, faisant monter vers le trône de la Reine du Carmel le chant du *Salve Regina*. Tout à coup les fanatiques sectaires de Mahomet enfoncèrent les portes de l'édifice, et se ruèrent sur ces innocentes victimes, qu'ils égorgèrent sans pitié. Ces fervents religieux, le front ceint de la couronne du martyre, allèrent continuer dans le ciel les cantiques de louanges, qu'ils avaient entonnés sur la terre.

Que devint l'image miraculeuse au milieu de tant de désastres ? Elle fut sauvée par quelques religieux, échappés au massacre général, et transportée à Naples, où elle devint l'objet d'une profonde vénération, comme on va le voir dans la suite de ce récit.

IV. MIRACLES OPÉRÉS PAR L'IMAGE MIRACULEUSE. — Les Carmes exilés fondèrent à Naples un nouveau Carmel, qui devint bientôt une image frappante de ce beau Carmel de la Terre-Sainte, qu'ils avaient dû si tristement abandonner. Ils y firent refléter dans tout leur éclat l'esprit et les vertus du saint Prophète Élie.

Leur premier soin fut de placer l'Image miraculeuse au-dessus du maître-autel de leur église. La Madone du Carmel ne tarda pas à manifester sa puissance et sa bonté : elle opéra un nombre considérable de miracles. Son sanctuaire fut bientôt envahi par la foule des pèlerins, qui devenaient de jour en jour plus nombreux. Une circonstance toute fortuite mit les Carmes en demeure d'agrandir leur église, devenue insuffisante. Conradin, petit-fils de Frédéric II et fils de Conrad IV et d'Elisabeth fille d'Othon, duc de Bavière, eut la tête tranchée par la main du bourreau, au milieu de la place de Naples, en 1258. Il n'avait que 17 ans et était venu, à la tête d'une armée, réclamer ses droits de souverain sur le royaume de Naples. Malheureusement, il fut fait prisonnier et injustement décapité. Sa mère était accourue en toute hâte pour payer sa rançon et solliciter sa grâce ; il était trop tard. Elle lui fit faire des obsèques solennelles dans l'église des Carmes, où il fut inhumé, et elle affecta l'argent de sa rançon à l'agrandissement de ce sanctuaire de Marie. Les temps qui suivirent ce triste événement furent en partie plus heureux, et Naples eut plus tard le bonheur de posséder un roi plein de vertu, qui donna à ses sujets l'exemple de la plus tendre piété envers Notre-Dame du Mont-Carmel, comme on peut en juger d'après le fait suivant. Il fit ranger autour du tableau miraculeux les malades les plus souffrants de son royaume, après avoir fait constater en due forme par les hommes de l'art, le caractère et la durée de leurs infirmités. Il se rendit à l'église des Carmes, accompagné de la reine, de la noblesse et du peuple, à l'heure fixée pour adresser à la Madone des supplications publiques pour tous ces infortunés. Ensuite, en présence de

tout le monde, il fit lire les procès-verbaux des médecins; et puis, de concert avec les religieux et le peuple, il fit monter vers le trône de Marie un prière humble et fervente. Tout à coup un rayon, brillant d'un éclat tout céleste, descendit de la voûte sur la tête de la Madone, et de là se répandit comme un flot de bienfaisante lumière, sur tous ces infirmes; à l'instant même, leurs maux s'évanouirent comme l'ombre devant le soleil; tous, sans exception, se trouvèrent radicalement guéris. A ce premier prodige s'adjoignit un second non moins merveilleux: les cloches de l'église sonnèrent d'elles-mêmes, comme pour acclamer de leurs joyeuses volées la bonté incomparable de Marie. La reconnaissance répondit à la grandeur du bienfait: la foule transportée d'allégresse se répandait en exclamations et en cantiques d'actions de grâce; le bonheur du roi était inexprimable; les malades guéris proclamaient hautement la munificence de Marie; toute la ville était en jubilation. Depuis lors, le concours des pèlerins devint encore plus considérable: à toute heure de la journée et quelquefois de la nuit, on voyait des personnes de toute condition: cardinaux, évêques, princes, riches, pauvres, solliciter les faveurs de la Madone du Carmel. Les nombreux ex-voto d'or, d'argent, de pierreries, de diamants, etc.... formaient une magnifique couronne autour du tableau miraculeux et redisaient les miséricordes de Marie.

V. NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL, SIGNALE SA BONTÉ AU GRAND JUBILÉ DE L'ANNÉE 1500. — Dans les siècles de foi, un jubilé faisait événement dans la vie: Rome devenait le point de mire de toute la catholicité; toutes les parties du monde y déversaient des flots de pèlerins, avides de se purifier de leurs fautes et de retremper leur foi. La Sainte Vierge choisit l'une de ces époques fortunées pour faire éclater, aux yeux du monde entier, toute la bonté de son cœur, et manifester combien lui est cher son glorieux titre de Notre-Dame du Mont-Carmel. En l'année 1500, le Souverain Pontife ouvrit un grand jubilé; les fidèles affluèrent de toutes parts à Rome.

Les pieux habitants de Naples crurent, avec raison, ne pouvoir mieux s'assurer, dans leur plénitude, les immenses faveurs de ce jubilé, que d'entreprendre le pèlerinage de la ville sainte, sous les auspices de la Madone miraculeuse du Carmel. Ils entourèrent sa sainte Image d'ornements étincelants d'or et de pierres précieuses et la placèrent sous un dais magnifique, pour la porter processionnellement à Rome. Le pieux cortège se mit en marche le 5 avril de la susdite année, précédé de la Vierge miraculeuse, qui inspirait à ces fervents pèlerins une confiance sans bornes: on n'entendait sur tout le parcours que les accents de la prière, le chant liturgique et des cantiques de louanges en l'honneur de Marie. Au sortir de la ville, on fit la rencontre d'un pauvre homme, perclus de ses membres depuis de longues années, couché le long du chemin. A peine ce malheureux eut-il aperçu la Madone du Carmel qu'il se sentit pris d'un désir irrésisti-

ble de se joindre à la foule qui la suivait avec tant d'édification. « O Marie! s'écria-t-il, guérissez-moi, afin que j'aie aussi gagné le jubilé à Rome! » Au même instant, il se leva plein de vie, et servit de témoignage vivant à la bonté incomparable de la Madone; le prodige fit sensation: on ne cessa, durant tout le trajet, d'apporter aux pieds de la Sainte Vierge des malades, qui reçurent également le bienfait de la santé. Dans les localités traversées par la procession, les cloches sonnaient d'elles-mêmes, saluant à leur manière le passage de la Madone. Le bruit de tous ces faits merveilleux parvint jusqu'aux oreilles du Pape. Le 13 avril, la procession arriva aux portes de Rome: le Souverain Pontife, suivi de ses cardinaux, du clergé et du peuple, vint recevoir la sainte Image et la transporta dans l'église de St Pierre. Elle fut bientôt entourée de la foule des pèlerins qui, sans aucune exception, tenaient à rendre leurs hommages à la Vierge du Carmel. Marie répondit à cette expansion de piété et de confiance, en multipliant autour d'elle ses bienfaits et ses miracles. Les autres églises, désignées pour gagner le jubilé, eurent aussi le bonheur de posséder la sainte Image; on vit se renouveler partout la même dévotion et les mêmes faits merveilleux. Tous, en témoignage de reconnaissance, tenaient à porter les saintes livrées de Marie, c'est-à-dire le scapulaire.

Les Napolitains, ayant accompli leurs dévotions, quittèrent Rome le 18 avril, le cœur rempli de joie, et reportèrent l'Image miraculeuse dans le même ordre qu'ils étaient venus, en l'accompagnant de leurs chants d'allégresse. Ils arrivèrent à Naples le 25 du même mois; la Madone du Carmel fut reçue en triomphe; l'enthousiasme était indescriptible; le bruit des faveurs merveilleuses, opérées si abondamment pendant cette pieuse pérégrination, s'était répandu dans le public et avait vivement impressionné les esprits. Aussi le tableau miraculeux replacé solennellement sur son trône devint-il un objet de vénération qu'il est impossible de décrire.

A la suite de tous ces événements, des copies de ce tableau miraculeux, instrument de tant de grâces, furent exposées à la vénération du peuple dans les églises de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel; elles furent bientôt entourées d'une foule recueillie, sollicitant des grâces qui n'étaient jamais refusées. Les fidèles réclamèrent des images de leur chère Madone. Marie par un nouveau prodige de bonté se plut à exaucer les prières qui lui étaient adressées devant ces saintes images, comme devant le tableau miraculeux lui-même.

Il serait trop long de relater toutes les grâces dues à l'intercession de Notre-Dame du Mont-Carmel. La plus insigne est le saint scapulaire, si connu et qui a sauvé tant d'âmes. Beaucoup de saints, tels que St Simon Stock, St Albert, Ste Thérèse, St Jean de la Croix etc., ont rendu un culte filial à la Reine du Carmel: ils ont exprimé dans toute leur conduite la perfection de ses vertus; aussi, sont-ils parvenus à une éminente sainteté.

Ce court aperçu suffit pour démontrer combien est puissante et efficace la belle dévotion envers Notre-Dame du Mont-Carmel. Puisseons-nous tous en faire l'heureuse expérience !

N.-D. de Bon Secours (dite aux feuilles) dans l'église des Carmes déchaussés de Gand. (*Voir 2^{me} année, page 380.*)

I. ORIGINE DE LA STATUE. — VÉNÉRATION DONT ELLE EST L'OBJET DE LA PART DE MARIE DE MÉDICIS. — Pendant le séjour que Marie de Médicis, reine de France, (1) fit à Cologne, vers le milieu du dix-septième siècle, il arriva qu'une des demoiselles de sa cour, en se promenant dans le parc du château, aux derniers jours de l'automne, heurta du pied un corps solide, dérobé sous un amas de feuilles. Elle s'efforça d'écarter, jusqu'à trois fois, par une forte secousse, l'obstacle qui entravait sa marche, mais comme elle rencontra de la résistance, elle pencha la tête et écarta les feuilles pour découvrir ce que cela pouvait être..... O bonheur mêlé de surprise ! elle aperçoit une dévotieuse statuette de la Sainte Vierge, en métal de couleur sombre, parfaitement conservée. Dans le transport de sa joie, elle la presse contre son cœur, avec un sentiment d'indicible dévotion, et n'a rien de plus pressé que d'aller montrer à sa royale maîtresse le trésor tombé sous ses regards, en lui racontant les détails de son heureuse aventure.

L'infortunée reine vit, dans le récit, quelque chose de plus qu'un cas purement fortuit ; il lui sembla que c'était un de ces témoignages de tendresse, dont Marie, la consolatrice des affligés, daignait user à son égard, pour la soulager dans les poignantes douleurs de son long et triste exil. Elle fit part de ces sentiments à son directeur spirituel, et, sur son conseil, exposa cette sainte Image à la vénération de ses sujets, dans sa chapelle domestique. C'est aux pieds de cette nouvelle Madone que l'auguste exilée venait épancher toutes les angoisses de son âme, retremper son courage au milieu des épreuves qui l'assaillaient de toutes parts et puiser au cœur de la meilleure des Mères, résignée et soumise, le baume réconfortant de la céleste consolation.

On peut juger de la grande confiance que cette statue lui inspirait, par les soins qu'elle prit, avant de mourir, de lui assurer une place d'honneur dans ses dispositions testamentaires. Car, par acte notarié, la pieuse Princesse légua cette Image bénie, qui était à ses yeux son plus cher trésor, à la demoiselle qui l'avait trouvée, mais sous la clause bien formelle toutefois, de la faire honorer plus tard dans l'église d'un monastère. L'illustre malade, à cette heure suprême, songeait avant tout à sa chère Madone et souhaitait

(1) Épouse de Henri IV et mère de Louis XIII. Elle contribua beaucoup à l'établissement des Carmélites en France, et posa la première pierre du monastère de Paris.

de toute l'ardeur de son âme de la voir entourer, dans la suite, d'une tendre et filiale piété. Ses fervents désirs furent, comme nous le verrons plus tard, complètement exaucés. Cette sainte statuette a toujours été l'objet de la plus profonde vénération, et les sentiments de foi, de confiance et d'amour, qui animaient la vertueuse reine à l'aspect de cette chère image, ont poussé dans les cœurs de tous ceux qui la contemplent et la vénèrent.

En l'année 1642, Marie de Médicis rendit son âme à Dieu, laissant entre les mains de sa Dame d'honneur la statue de son incomparable Protectrice, la Mère de Jésus.

Dieu sut ménager une heureuse circonstance pour faire connaître aux fidèles ce précieux trésor, connu seulement jusqu'ici des personnes de l'entourage de la défunte princesse, et étendre ainsi au loin la dévotion envers l'image vénérable de Notre-Dame de Bon Secours.

A cette même époque vivaient au couvent des Carmélites de Gand cinq religieuses, amies intimes de l'heureuse dépositaire de la statuette de la Sainte Vierge. Elle les avait connues à la cour de l'Infante Isabelle, dont elles étaient, par leur conduite édifiante, le plus bel ornement.

Avant de continuer notre sujet, nos lecteurs nous sauront gré de relater brièvement l'entrée de ces demoiselles au monastère des enfants de la séraphique Mère sainte Thérèse de Jésus, la Réformatrice du Carmel. Ils puiseront dans le récit de leur vocation un sentiment de vive édification, en même temps qu'un fort stimulant pour entourer de toute leur vénération et de leur plus entière confiance la nouvelle Madone, qui daigna inaugurer, en faveur d'une de ces âmes d'élite, la série non interrompue de faveurs éclatantes et de grâces sans nombre.

Doucement attirées par le Seigneur à le suivre généreusement dans les sentiers ardu de la perfection religieuse, elles attendaient, avec une sainte impatience, dans le recueillement et la prière, le moment marqué par Lui, de pouvoir répondre à son aimable et toute miséricordieuse invitation. L'occasion s'en offrit bientôt. Car l'Archiduc Albert étant tombé dangereusement malade, le vénérable Père Dominique de Jésus-Marie vint à Bruxelles pour préparer le Prince au passage de l'éternité et recevoir son dernier soupir. C'était au mois de juillet de l'année 1621.

La divine Providence semblait avoir amené au palais l'homme de Dieu, pour en faire l'instrument de ses infinies bontés envers ces pieuses personnes, dans l'importante affaire de leur sainte vocation. Car consulté par elles, il les accueillit avec une paternelle bonté, les confirma dans leur pieux dessein et promit de leur continuer ses bons conseils. (1) Bien des

(1) Il se plaisait dans la suite à appeler ces demoiselles *les religieuses de l'escalier*, parce qu'elles l'avaient attendu sur l'escalier par où il devait monter aux appartements du Prince, et qu'elles l'avaient consulté là, sur leur vocation.

difficultés cependant s'opposèrent à l'exécution de leurs saints désirs, mais l'Infante Isabelle ayant sollicité du très révérend Mathias de saint François, Préposé-Général de l'Ordre, la permission de faire une nouvelle fondation à Gand, l'on manda à Bruxelles la Mère Eléonore de saint Bernard, Prieure au couvent de Mons. Cette sainte religieuse examina l'esprit des cinq Dames d'honneur, reconnut l'appel de Dieu et les reçut comme novices. Voici leurs noms: Catherine de Barrea, fille d'Antoine, Gouverneur du port maritime de Gand; Marie-Madeleine de Paradas, fille unique de don Christoval, contador de la cavalerie de l'Archiduc Albert; Marie de Hallewin, fille de François et de Marie de Mérode; Madeleine Catherine de Conpflans, fille de Messire Antoine, Marquis de saint Remi, et Marie Philippine de Noyelles, fille de Messire Hugues, maître d'hôtel de l'Infante. La mère Eléonore de saint Bernard, accompagnée de six religieuses, prises dans divers couvents, quitta Bruxelles, le 21 septembre 1622, et arriva le même jour à Gand. Mgr Antoine Triest, Evêque diocésain, les installa, huit jours après, dans leur nouveau monastère, en présence du Gouverneur de la citadelle, du président et des membres du conseil de Flandre, du Doyen du chapitre de la Cathédrale, du Magistrat de la ville et d'une foule innombrable de fidèles accourus de toutes parts.

L'entrée des cinq postulantes fut retardée au delà d'un an, parceque l'Infante, qui désirait assister à la cérémonie, ne pouvait quitter Bruxelles, retenue qu'elle était par des affaires très importantes de l'État. Ce ne fut que le 21 novembre 1623, fête de la Présentation, qu'elles reçurent l'habit du Carmel. Isabelle s'était rendue à Gand, avec toute sa cour, dix jours avant la prise d'habit des Dames d'honneur. Entretemps les habitants continuaient les préparatifs pour la solennité. Au jour marqué pour la cérémonie, toute la ville était en fête. Les rues par où le pieux cortège devait passer, étaient ornées avec élégance et une foule compacte et recueillie se pressait sur son passage. Le Cardinal de la Cueva, officia en personne, et après la Messe solennelle, l'Infante mena elle-même les jeunes aspirantes à la porte du cloître, où les religieuses vinrent les recevoir, pour les conduire, (après leur avoir donné le crucifix à baiser) au chant d'hymnes sacrés, processionnellement au chœur, où elles furent aussitôt revêtues de l'humble habit des filles de St^e Thérèse. Ayant prononcé le 9 décembre 1624 leurs vœux solennels, les cinq novices reçurent, le 10 août 1625, le voile des mains du Cardinal de la Cueva, en présence d'Isabelle, venue de Bruxelles pour prendre part à cette fête religieuse. Après les cérémonies l'Infante fut reçue, à la porte de clôture, par les cinq nouvelles religieuses, couronnées de roses, et introduite au couvent, où elle assista à différents actes de la sainte communauté.

La fondatrice du couvent de Gand, la mère Eléonore, s'endormait dans le Seigneur, le 12 avril 1639, à l'âge de 60 ans et dans la 44^e année de sa profession religieuse, laissant à ses sœurs le souvenir de ses héroïques vertus.

(A suivre.)

Archiconfrérie Thérésienne. — Installation à Soignies. — L'établissement de l'Archiconfrérie de la S^{te} Thérèse dans l'église des Pères Carmes déchaussés de Soignies est un fait accompli depuis le 8 juin dernier. On sait que cette ville, par la volonté des Directeurs généraux, est devenue le centre d'inscription à cette pieuse association, pour toute la Belgique. C'est le T. R. P. Étienne de S^{te} Thérèse, Prieur du couvent des Carmes de Bruxelles, qui a prêché le sermon d'installation de la susdite Confrérie. Comme toujours, surtout lorsqu'il s'agit de Thérèse et du salut des âmes, il y a mis tout son cœur et a su communiquer à son auditoire les ardeurs dont son âme était enflammée. Bien sûr, si le Séraphin de son dard de feu a brûlé le cœur de la Séraphique Mère, la Mère a son tour a laissé tomber une étincelle dans celui de son fils. Que dirons-nous? Gloire en soit à Dieu, et que le zèle dévore de plus en plus le cœur de son Apôtre!

Essayons de reproduire quelques traits de son discours.

« Ils se trompent étrangement ceux qui ne se représentent S^{te} Thérèse que comme une recluse abimée dans la contemplation des infinies perfections que Dieu renferme en lui-même. Elle a été cela; mais elle n'a pas été indifférente à la gloire que le Seigneur peut tirer de ses créatures, elle a pris à cœur la double œuvre entreprise par le Sauveur Jésus: la réparation de l'honneur fait au Père céleste, et le relèvement, le salut des hommes pécheurs. Fut-elle indifférente à la gloire de son divin Époux, elle qui gémissait de le voir outragé par les hérétiques, méconnu des infidèles, méprisé par les pécheurs, faiblement aimé des justes? Mais ses ardentes aspirations étaient de le faire aimer et servir, de lui regagner les cœurs qu'il avait perdus, de le restituer lui-même, le Bien infini, aux âmes qui l'avaient malheureusement rejeté! Mais cette religieuse cloîtrée ne respirait que les intérêts du Christ dans le monde! Ses désirs de procurer son honneur sont si pressants qu'elle supplie Dieu ou de les lui ôter ou de lui donner au plus tôt les moyens de les réaliser. Avec quelle chaleur elle plaide auprès du Père céleste la cause de son Fils dont les Luthériens et les Calvinistes profanaient indignement le corps sacré, les temples, la doctrine. *O Père, n'avez-vous donc plus souci du nom de votre Fils!* Nul mieux qu'elle n'a dépeint l'état affreux de ceux qui vivent en état de péché mortel. La pensée du malheur éternel qui les attend lui fait éprouver les angoisses de l'agonie. Comme elle supplie le Dieu des miséricordes d'avoir pitié de ceux qui n'ont pas pitié d'eux-mêmes, qui ne pensent pas même à prier pour leur propre salut!

« On ne peut donc le nier: le zèle est le caractère distinctif de l'âme de Thérèse. Dès lors, on comprend pourquoi l'on a voulu mettre sous son patronage la Confrérie qu'il s'agit d'installer aujourd'hui et qui est éminemment une œuvre de zèle apostolique, puisqu'elle a pour objet la gloire de Dieu et les grands intérêts de son Eglise. Pourra-t-on dire que son zèle

a diminué depuis qu'elle est au ciel, qu'elle est indifférente à notre terre ? Il est devenu plus intense encore, parce qu'elle est plus proche du Cœur de Jésus qui en est le foyer principal. Elle jouit même dans le Paradis d'une puissance spéciale d'intercession, en faveur des personnes qui s'emploient aux œuvres de zèle, précisément parce qu'elle a excellé en cette vertu sur la terre.

« Mais S^{te} Thérèse n'est pas seulement la protectrice du zèle; elle en est le modèle et la parfaite institutrice. C'est donc à son école que nous apprendrons comment il faut l'exercer.

« S^{te} Thérèse a commencé par pratiquer le zèle sur elle-même, suivant ce conseil de l'Imitation: *Ayez d'abord du zèle pour vous-même, et ensuite vous pourrez en avoir pour votre prochain.* — Elle se corrigea de ce qu'elle appelait ses péchés, se détacha de plus en plus des créatures et des amitiés sensibles, se livra à l'oraison sans jamais plus l'abandonner, malgré la rage des démons et les réclamations de la nature.

« On la voit s'appliquer à remplir avec perfection (ce qui doit être toujours notre premier soin) les devoirs de son état, les prescriptions de l'Institut religieux qu'elle a embrassé. Elle va plus avant: elle reprend la pratique de l'ancienne Règle du Carmel, plus austère, que par faiblesse humaine on avait abandonnée. Elle immole son frêle corps à son Dieu par les rigueurs de la pénitence, afin d'être une victime agréable à ses yeux. Vous voyez le zèle qu'elle exerce sur elle-même; voici maintenant qu'elle va le déployer à l'égard des autres. Par ses prières adressées à la Sagesse divine, par ses conversations pleines de suavité et exemptes de toute prétention, elle réussit à inspirer les mêmes sentiments à plusieurs de ses Sœurs en religion. Et bientôt munie de l'approbation des Théologiens et de l'assentiment des Supérieurs, Thérèse, avec quelques compagnes, commence un couvent de stricte observance, où Dieu sera beaucoup aimé et éminemment servi. « Si les amis de Dieu sont, pour l'heure, peu nombreux, s'écrie-t-elle, au moins qu'ils soient de bonne qualité ! » Beaucoup de femmes se seraient arrêtées là; mais Thérèse pousse bien plus loin son dévouement à la cause de Notre-Seigneur. Elle connaît deux ou trois religieux carmes, qui, comme elle, ont le désir d'une vie plus parfaite. Elles les engage à suivre son exemple, et elle a le bonheur de les voir fonder un couvent d'hommes selon la Règle primitive du Carmel. La Réforme de l'Ordre de N.-D. du Mont-Carmel, œuvre colossale et ardue s'il en fut jamais, était entreprise; elle se continua, s'enracina et s'étendit du vivant même de S^{te} Thérèse, grâce à ses prières, à son zèle et malgré les assauts de l'enfer irrité.

« La séraphique Vierge ne borna point son zèle à la double famille du Carmel. Elle ne se contenta point de fonder une Congrégation religieuse dont les membres dédommageraient Dieu, par leurs oraisons et leurs péni-

nitences, des pertes qui lui étaient causées par l'hérésie triomphante. Elle communique le feu de l'amour divin à une multitude de personnes de la noblesse, du clergé séculier et régulier, avec lesquelles la Providence la met en rapports. Elle laisse après elle d'immortels écrits où dans la suite des âges bien des âmes iront s'éclairer, s'embraser et apprendre ainsi à aimer Dieu davantage et à mieux le servir.

« Mais, en vierge sage, tout en distribuant à chacun l'huile sacrée, elle en conserve toujours la bonne part pour elle-même; elle alimente sans cesse le vase de son cœur par la prière, la méditation, la contemplation, bien différente de ceux qui déversent toute leur ardeur sur les autres et mettent à sec la lampe de leur pauvre âme, en négligeant le soin de leur propre perfection.

« Pieux fidèles, vous le voyez, Thérèse de Jésus est un parfait modèle de zèle apostolique. A vous de l'imiter! — Mais comment pourrions-nous l'imiter, nous hommes du monde, humbles servantes, mères de familles, pauvres vieilles femmes? Comment voulez-vous que nous fassions les grandes œuvres que Thérèse a accomplies? — Vous pouvez, comme elle, contribuer à la gloire de Dieu et au salut de vos frères. De nos jours, la religion perd, les hommes vont à l'indifférence, à l'incrédulité, aux desseins révolutionnaires et anarchiques. Regardez autour de vous. Ne ferez-vous rien pour arrêter le torrent du mal qui monte et s'étend de plus en plus? — Que faire? — Mais élevez une digue solide et pressez-vous. La Confrérie de St^e Thérèse que nous venons établir vous en donne le moyen: ce moyen c'est la prière, c'est la prière d'un grand nombre. Que des milliers, des millions de chrétiens récitent tous les jours, mais avec ferveur, un *Pater, Ave, Gloire au Père*, contre ce déluge d'iniquités: chacune de ces prières, je le veux bien, ne sera que comme une pelletée de terre, mais renouvelées tant de fois, répétées par tant de bouches, elles finiront par former une digue inébranlable en face des flots envahissants. Dieu, s'il le veut, ne peut-il pas arrêter ces flots? Il le peut. Les efforts de l'impiété sont grands et nous frappent d'un profond étonnement. *Elevaverunt flumina vocem suam. Mirabiles electiones maris.* Mais Dieu est plus puissant que les impies et l'enfer. *Mirabilis in altis Dominus.* D'un mot, il peut les réduire au silence. Il est le Tout-Puissant. Il désire nous tirer de ces terribles épreuves; il est prêt à descendre des cieux pour nous porter secours; il n'attend qu'une chose, c'est que, unis dans la même prière, nous criions avec force vers lui pour l'appeler à notre aide. *Dieu met sa toute-puissance au service de ceux qui le prient avec foi.* La prière a été l'instrument principal dont St^e Thérèse s'est servi pour donner gloire à Dieu et obtenir la conversation des pécheurs. Que la prière, mais une prière, pénétrée de piété et d'amour divin, soit aussi notre grand moyen d'exercer le zèle. C'est une arme invincible dans les plus faibles mains. »

Telles sont à peu près les pensées qu'a développées l'orateur sacré avec la chaleur, la conviction, qui lui sont habituelles. Malheureusement tous ceux qui l'auraient voulu n'ont pas pu l'entendre : la moitié des fidèles n'a pu pénétrer dans notre église qui n'est qu'une humble chapelle provisoire, un vrai Bethléem. Daigne S^{te} Thérèse nous obtenir de S^t Joseph un temple digne de l'Époux à la gloire duquel elle a tant travaillé. La parole de Dieu n'est point tombée dans une terre stérile : plus de deux cents personnes se sont fait inscrire dans l'Archiconfrérie Thérésienne, et tous les jours arrivent de nouvelles inscriptions. Une œuvre de zèle placée sous la protection de Thérèse de Jésus ne peut manquer de réussir et de prospérer.

N. B. *Pour la Belgique, c'est, comme nous l'avons dit dans notre dernier n^o, au T. R. P. Supérieur des Carmes déchaussés à Soignies qu'il faut adresser les demandes d'inscription dans l'Archiconfrérie Thérésienne. On est prié de lui envoyer les noms et prénoms des nouveaux membres avant le 10 de chaque mois, afin qu'on puisse les faire parvenir à Albe de Tormès en temps opportun pour être déposés sur le tombeau de S^{te} Thérèse pendant la messe qui y est offerte le 15 du mois, aux intentions des membres inscrits. L'inscription est nécessaire même pour les religieux et religieuses du Carmel, s'ils veulent avoir part aux fruits de cette messe.*

* *
*

Les événements de Fourmies, (France,) et le S. Scapulaire. — Qui ne connaît aujourd'hui l'affaire retentissante de Fourmies et le dévouement admirable du curé Margarin dans cette circonstance ? Ce qu'on connaît moins, c'est la protection miraculeuse du Saint Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel sur une jeune fille, engagée dans cette mêlée. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans une lettre adressée à l'*Univers*, (Édition semi-quotidienne, jeudi 21 mai, 3^e page.)

« La vérité est que tous ces malheureux étaient morts lorsqu'ils furent transportés au presbytère, et que le rôle de nos bonnes religieuses vis-à-vis d'eux se borna forcément à les ensevelir et à les veiller, en priant auprès de leurs cadavres. Je n'ai pas besoin de dire avec quel dévouement et quelle piété elles s'acquittèrent de ce soin.

« Mais il est un fait que, pour l'honneur de la Très S^{te} Vierge, il est bon de faire remarquer. Une des malheureuses filles blessées à mort dans cette échauffourée portait sur elle le Scapulaire, et c'est la seule à qui on ait eu le temps de donner le Sacrement de l'Extrême-Onction. N'y a-t-il pas là une marque visible de la protection de la Très S^{te} Vierge ! Quand cette bonne Mère apparut à S^t Simon Stock, elle lui dit, en lui remettant un Scapulaire : « Quiconque mourra revêtu de cet habit, ne souffrira pas les peines de l'enfer. » Ne semble-t-il pas qu'en cette circonstance encore, sa

promesse se soit réalisée ? La malheureuse, favorisée de cette protection, avait le crâne fracassé, et ne devait pas, selon toute apparence, survivre un instant à ses blessures. Elle put néanmoins être relevée, transportée au presbytère et recevoir l'Extrême-Onction. Un quart d'heure après, elle paraissait au tribunal de Dieu, heureuse sans doute du délai que la S^{te} Vierge lui avait obtenu pour sa conversion. »

Qui n'admira ici l'efficacité du Saint Scapulaire que ses deux privilèges rendent incomparable, et quel est l'enfant du Carmel qui ne redoublera de zèle pour le propager et le faire bien connaître ? Cet habit sacré reste, depuis six siècles, l'insigne auguste de la plus belle, de la plus ancienne et la plus célèbre confrérie en l'honneur de Notre-Dame. En faveur des Missionnaires et des prédicateurs qui clôturent toujours leurs missions, retraites ou premières communions par l'imposition générale du S^t Scapulaire, qu'il me soit permis de signaler les feuilles ou notices qui se trouvent dans la plupart des Carmels ; comme opuscules de propagande, les deux meilleurs que je connaisse sont les suivants : *Petit Manuel du Scapulaire* par Fromentin, (chez Casterman), Tournai, bien fait et avec formule de réception ; *Vertu miraculeuse du Scapulaire*, par le R. P. Huguet, (chez Hâton), intéressant par les traits historiques. Enfin : *Notre-Dame du Mont-Carmel et le Saint Scapulaire*, son origine, son histoire, ses indulgences et ses conditions par l'Abbé V. Dumax, (Hâton-Paris), opuscule récent, complet et écrit avec beaucoup de clarté. Comme notice bien intéressante, je me plais à recommander la suivante : *Notice sur le Scapulaire et la Confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel* (avec image de Notre-Dame du Mont-Carmel en tête) par le T. R. Albert du S^t Sauveur, C. D., en quatre feuilles (5 c^{mes}-Société de S^t Jean l'Évangéliste, à Tournai). Quand l'amour est ardent, il devient zèle apostolique ; en face de l'apostolat du mal, soutenons l'apostolat du bien et soyons les apôtres de Notre-Dame du Mont-Carmel qui, par son Saint Scapulaire, opère des prodiges incessants.

FILIUS ANCILLÆ.

* *

Nécrologie. — On nous écrit de Soignies (Hainaut) : Mademoiselle STÉPHANIE FAUQUEL, TIERÇAIRE DU CARMEL, vient de s'éteindre en cette ville, à l'âge de 64 ans. Hier encore, pleine de vigueur et de santé, on l'a vue foudroyée tout à coup d'une attaque d'apoplexie cérébrale, et, au bout de quelques jours, emportée dans la tombe, sans qu'elle ait pu recouvrer l'usage de ses sens. Riche en bonnes œuvres et habituée à se purifier toutes les semaines dans les eaux salutaires de la Pénitence, la mort ne l'a point surprise. *Bienheureuse l'âme chrétienne qui se trouve prête au moment inopiné où le Maître Souverain vient la chercher !* — Elle est morte un samedi, le 23 mai, protégée d'ailleurs par l'armure impénétrable du grand Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel,

Comme le dit la *Semaine religieuse* du diocèse de Tournai, Stéphanie Fauquel fut l'exemple et l'ornement de la ville de St Vincent Madelgaire, tant par la distinction de son esprit et sa parfaite éducation que par sa piété aimable et la fécondité de son zèle. Sans compter beaucoup d'autres œuvres paroissiales qu'elle aidait de ses précieux encouragements, c'est elle qui a créé, organisé et dirigé l'école professionnelle de couture pour les jeunes filles de la classe ouvrière, l'école dominicale et une section de l'œuvre des églises pauvres. Dans ses dernières dispositions aussi bien que dans le cours de sa vie, elle n'a pas oublié les pauvres ni les petits, mettant ainsi en pratique le conseil du Sauveur : « Faites-vous de vos biens des amis qui vous introduisent dans les éternelles demeures. » Les prières de ceux qu'elle a secourus auront été sa défense au tribunal suprême. On peut dire que la ville entière a pris le deuil à son décès et participé à ses funérailles. Il a été surtout touchant de voir figurer dans le cortège funèbre les délégations des œuvres qu'elle avait fondées ou patronnées, et dont elle était comme la mère.

Daigne le Seigneur susciter, en notre ville, de nouveaux dévouements pour continuer le bien qu'il opérait par sa fidèle servante ! Nous recommandons sa belle âme aux prières des amis et des membres de la famille du Carmel, qu'elle affectionnait singulièrement et à laquelle elle a voulu appartenir.



Calendrier-Ephémérides

1. **Mercredi.** — Octave de S^t Jean-Baptiste, double.

1726. En ce jour, mourut à Parme, dans de grands sentiments de piété, la Rév. Mère Thérèse de Jésus, native de Bologne, nommée dans le siècle Anne-Eléonore Lipari, mariée au comte Jacques Paul Buratti. Après avoir vécu vingt ans ensemble, ils convinrent de commun accord d'entrer l'un et l'autre dans l'Ordre du Carmel, et de ne plus se revoir qu'au ciel. Le comte fut reçu chez les Carmes déchaussés, et la pieuse comtesse entra au monastère des Carmélites de Parme, où elle donna de grands exemples de vertu et exerça la charge de Prieure; l'illustre maison de Farnèse se recommanda fréquemment aux prières de la servante de Dieu.

2. **Jedi.** — VISITATION DE LA T. S. VIERGE MARIE, 2^e classe avec Octave. — *Indulgence plénière.*

1625. A Sens, en France, fondation du couvent des Carmélites déchaussées, sous le vocable de la Visitation.

3. **Vendredi.** — 5^{me} jour dans l'Octave des SS. Apôtres.

4. **Samedi.** — 6^{me} jour dans l'Octave des SS. Apôtres.

1583. Première ouverture du Tombeau de S^{te} Thérèse. Son corps virginal, miraculeusement conservé, exhalait une odeur toute céleste. De plus, une huile miraculeuse coulait goutte à goutte de tous ses membres. Le Père Jérôme Gratien, Provincial, qui présidait à cette ouverture du tombeau, détacha la main gauche qu'il voulut porter à Avila. Cette précieuse relique de la main gauche de S^{te} Thérèse se conserve aujourd'hui encore au Couvent des Carmélites de Lisbonne.

5. **7^{me} Dimanche après la Pentecôte.** — FÊTE DU TRES PRÉCIEUX SANG DE N. S. J. C, 2^e classe.

1697. A Ruremonde, dans le Limbourg hollandais, fondation du couvent des Carmélites déchaussées, sous le titre des SS. Thérèse et Jean de la Croix.

6. **Lundi.** — Octave des SS. Apôtres, double.

1253. En ce jour, s'envola vers la céleste patrie, au milieu d'un chœur d'Anges, la Bienh. Angèle de Prague. Elle était fille du roi de Bohême, et, pour conserver sa virginité, elle renonça à une alliance illustre. Se déguisant sous des habits d'homme, elle se rendit à Jérusalem, et sollicita son admission dans un monastère de religieuses, qui vivaient sous la règle de N.-D. du Mont-Carmel. Elle y vécut en grande réputation de sainteté, et gouverna ce couvent pendant 25 ans, en qualité de Prieure. L'invasion des Sarrasins ayant dispersé toute cette fervente communauté, elle retourna à Prague, où elle vécut solitaire dans le plus grand *incognito*. Le Rév. Père Pricur des Carmes qui la dirigeait et lui administra les derniers Sacraments connaissait seul son secret. Elle mourut âgée de 90 ans; elle avait été favorisée dès son enfance de faveurs extraordinaires et fut célèbre par ses prophéties et ses miracles.

7. Mardi. — 6^{me} jour dans l'Octave de la visitation.

Aujourd'hui commence la neuvaine préparatoire à la fête de N.-D. du Mont-Carmel. — *Indulgences: Partielle de 7 ans et de 7 quarantaines chaque fois qu'on assiste aux exercices publics de la neuvaine préparatoire.*

Plénière une fois pendant la neuvaine aux conditions ordinaires pour ceux qui y auront assisté au moins cinq fois.

Ces Indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire.

Léon XIII, 4 Sept. 1885.

8. Mercredi. — S^{te} Elisabeth, Reine, semi-double. († 1336.)**9. Jeudi.** — Octave de la Visitation, double.

1723. A Bassora, dans l'Arabie heureuse, établissement d'une résidence de missionnaires Carmes déchaussés. Une petite église en l'honneur de N.-D. des Remèdes y fut jointe par les soins du R. P. Basile de S^t François, portugais, et profès de la province romaine.

10. Vendredi. — Les 7 Frères Martyrs, semi-double. († 164.)

1587. En ce jour, le pape Sixte V accorda aux Carmes déchaussés la faculté d'élire un Vicaire-Provincial pour la Réforme.

11. Samedi. — B. Jeanne Scopelli, Vierge de l'Ordre, double. († 1491.)**12. 8^{me} Dimanche après la Pentecôte.** — S^t Jean Gualbert, Abbé, double. († 1073.)**13. Lundi.** — Fête de la translation du corps de N. M. S^{te} Thérèse de Jésus, double-majeur. En Afrique, S^t Eugène et ses Compagnons Martyrs. († 505.)

1571. En ce jour, le P. Hernandez, en vertu de son autorité de Visiteur Apostolique, nomma N. M. S^{te} Thérèse Prieure du couvent de l'Incarnation. Avant d'entrer en charge, elle signa devant le Visiteur et devant témoins un acte par lequel elle renonçait de nouveau solennellement aux exemptions et privilèges de la règle mitigée et déclarait que toujours et en tout lieu elle garderait la règle primitive.

Voici cet acte:

« Moi, Thérèse de Jésus, religieuse de Notre-Dame du Mont-Carmel, professe de l'Incarnation d'Avila, et habitant maintenant le couvent de S^t Joseph, où s'observe la première règle que j'ai gardée ici jusqu'à présent, avec la licence de notre Révérendissime Père Général Jean-Baptiste, lequel m'a également autorisée à l'observer au couvent de l'Incarnation dans le cas où mes supérieurs me commanderaient d'y retourner: je déclare que c'est ma volonté de la garder toute ma vie; ainsi je m'y engage et je renonce à tous les brefs qui ont été donnés par nos saints Pères les Papes pour la mitigation de ladite première règle que je promets, avec la grâce de Notre-Seigneur, de garder jusqu'à la mort. Et parce que c'est la vérité, je le signe de mon nom.

Fait le 13 du mois de juillet, l'an 1571. — **THERÈSE DE JÉSUS.** »

Les témoins suivants apposèrent leur signature, après celle de la sainte: Maître Daza, F. Mariano de saint Benoît, François de Salcedo, Julien d'Avila, F. Jean de la misère. Ce dernier au lieu d'écrire comme les autres *presens fui* à la suite de son nom, mit modestement en castillan: J'y ai assisté. Le Visiteur apostolique écrivit à la fin de l'acte: « Moi Frère Pierre Hernandez j'accepte ladite renonciation et déclaration, etc. »

14. Mardi. — S^t Bonaventure, Evêque-Confesseur-Docteur, double. († 1274.)

1654. Mort du Vén. Père Dominique de St Nicolas, dans le monde Chrétien Bocks. Il naquit dans le duché de Gueldre, en Hollande, D'abord Carme de l'ancienne observance, il fit dans la suite profession parmi les Carmes déchaussés à Bruxelles, et fut successivement Prieur à Malte et Vicaire-Provincial aux Indes et en Perse. Ayant séjourné quelque temps en Bohême, il y convertit bon nombre d'hérétiques; doué des dons de prophétie et de miracles, il mourut en 1654, à la résidence de la Compagnie de Jésus dans l'île Saint-Michel. On rapporte que la Très Sainte Vierge lui apparut à ses derniers moments, et l'invita gracieusement à la suivre dans le beau paradis.

15. **Mercredi.** — Vigile de la fête de N.-D. du Mont-Carmel. — St Henri, Roi-Confesseur, semi-double. († 1025.)

1627. Fondation du couvent des Carmes déchaussés de Plaisance, en Italie, sous le vocable de St^e Thérèse.

16. **Jehdi.** — COMMÉMORATION SOLENNELLE DE LA T. S. VIERGE MARIE, TITULAIRE ET PATRONNE DE TOUT L'ORDRE DU CARMEL, 1^e classe avec Octave privilégiée. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.* — *Une autre indulgence plénière pour les membres de l'Archiconfrérie universelle de St^e Thérèse.*

17. **Vendredi.** — 2^e jour dans l'Octave de la T. S. Vierge.

18. **Samedi.** — 3^e jour dans l'Octave de la T. S^e Vierge.

1790. A Goa, en Perse, mort de Mgr Emmanuel de St^e Catherine, portugais de naissance. A la demande de la Reine Marie de Portugal, Pie VI le nomma à l'évêché de Coccin au Malabar. Après, il fut transféré au siège de Goa, dont il devint le 16^{me} Archevêque.

19. **19^{me} Dimanche après la Pentecôte.** — 4^e jour dans l'Octave de la T. S^e Vierge.

20. **Lundi.** — St ÉLIE, PROPHÈTE, FONDATEUR DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL. — 1^e classe avec Octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.*

21. **Mardi.** — 6^e jour dans l'Octave de la T. S^e Vierge.

22. **Mercredi.** — 7^e jour dans l'Octave de la T. S^e Vierge.

1643. A Dusseldorf, en Allemagne, fondation du couvent des Carmélites déchaussées, sous le vocable de Notre-Dame du Mont-Carmel.

23. **Jehdi.** — Octave de Notre-Dame du Mont-Carmel, double.

24. **Vendredi.** — St Camille de Lellis, Confesseur, double, († 1614.)

1669. Mort du Rév. Père Jean-Jacques de St Joseph (Jacques Immola, de Bruxelles), Carme déchaussé. Agé de 55 ans, il sacrifia sa vie sur l'autel de la charité, en mourant martyr de son zèle à servir les victimes de la peste à Malines.

25. **Samedi.** — St JACQUES, Apôtre, 2^e classe. († 43.)

26. **10^{me} Dimanche après la Pentecôte.** — St^e ANNE, MÈRE DE LA T. S^e VIERGE, 2^e classe. — *Indulgence plénière.*

1649. A Grenoble, fondation du couvent des Carmélites déchaussées, sous le vocable de St Joseph.

27. **Lundi.** — Octave du St Prophète Élie, double.

28. **Mardi.** SS. Nazaire et ses Compagnons, Martyrs, semi-double. († 68.)

29. **Mercredi.** — St^e Marthe, Vierge, semi-double. (1^{er} siècle.)

1610. En ce jour, fut établi, à Rome, le monastère des Carmélites déchaussées, dit de St Egide, ainsi appelé à cause d'une petite église

qui existait à cet endroit, et qui était dédiée à ce saint. Onze pieuses filles, fort dévouées à l'Ordre, commencèrent cette fondation. Elles demeurèrent ensemble dans une maison de peu d'apparence, et se guidèrent d'après les conseils des Carmes déchaussés du couvent *della Scala*. Ce fut le premier monastère établi à Rome sous le gouvernement de l'Ordre, et il en sortit un grand nombre de religieuses qui implantèrent dans plusieurs autres fondations l'esprit et la règle de S^{te} Thérèse. Ce couvent fut vu en vision par le Vén. Père Dominique de Jésus-Marie comme une montagne resplendissante d'or, mais couverte de cendres. Dieu voulut montrer par là la sublime perfection de ces saintes filles, dont les vertus ne devaient être connues que des anges, et que les religieuses dérobaient aux regards de l'homme, en les couvrant du voile de l'humilité.

30. Jeudi. — S^t Vincent de Paul, Confesseur, double. († 1660.)

31. Vendredi. — S^t Ignace de Loyola, Confesseur, double. († 1556.)

Petites fleurs du Carmel

Notre-Dame du Mont Carmel ou du saint Scapulaire a eu pour apologistes une foule d'auteurs appartenant tant à l'Ordre du Carmel qu'aux autres Ordres religieux ainsi qu'au clergé séculier. A l'occasion des belles solennités que nous célébrons, ce mois-ci, en l'honneur de N. D. du Mont-Carmel, nous aimons à faire retentir au fond des cœurs les échos de ces voix autorisées qui ont exalté à l'envi les gloires et les excellences du *saint Scapulaire*, de cette sainte livrée, si chère aux véritables enfants de Marie.

1° « Le *Scapulaire* est une armure qui fortifie l'âme, un ornement qui relève sa beauté, une source de bénédictions qui l'inonde à chaque instant. »

(R. P. BRETONNEAU, *Missionnaire*.)

Que de fois n'a-t-on pas vu des projectiles meurtriers s'aplatir sur le *Scapulaire*, comme sur une armure impénétrable! Que de fois aussi les traits acérés des tentations se sont brisés en quelque sorte contre la vertu du *Scapulaire*, porté avec foi! Il est donc bien avéré que le *Scapulaire* est une armure qui nous défend et nous rend en quelque sorte invincibles.

2° « N'oublions jamais que le *saint Scapulaire* est un témoignage extérieur par lequel nous exprimons hautement à Marie notre zèle, notre amour et un dévouement sans bornes. »

(R. P. SIMON DE LA VIERGE, *CARME*.)

Celui qui porte dévotement le *saint Scapulaire* est censé dire continuellement à Marie, l'auguste Reine du Carmel: je vous aime de toutes les forces de mon cœur, je veux vous servir et vous exprimer tout mon dévouement avec une fidélité qui ne se démentira jamais.

3° « Celui qui se revêt du *saint Scapulaire* doit se revêtir en même temps de toutes les vertus de Marie. »

(LE MÊME.)

Ces quelques paroles contiennent toute la morale de la dévotion au *saint Scapulaire*. N'est-il pas vrai que de même le *Scapulaire* nous distingue du commun des hommes pour nous mettre au rang d'enfants privilégiés de Marie, de même aussi nous devons nous distinguer et en quelque sorte briller au-dessus des autres par l'éclat de toutes les vertus dont Marie nous a donné l'exemple. Imitons donc avec zèle l'humilité, la pureté, la

charité, en un mot toutes les perfections de Marie. Telle est la véritable vocation des associés du saint *Scapulaire*.

4° « Ce n'est pas assez de dire que, *l'Habit de la T. S. Vierge* est une marque de prédestination aussi bien que toutes les autres pratiques de piété instituées en son honneur. Je prétends qu'il n'en est aucune qui rende notre prédestination plus certaine, aucune par conséquent à laquelle on doive s'attacher avec plus de confiance et de zèle. Je n'ai que deux raisons pour prouver cette vérité: mais elles me paraissent solides et j'espère qu'elles suffiront pour nous en convaincre. Les engagements que Marie prend à notre égard, voilà ma première raison; les engagements que nous lui faisons contracter, dès que nous nous attachons à cette dévotion; c'est ma seconde raison. »

(V. P. DE LA COLOMBIÈRE, *Jésuite*.)

Tel est le langage que nous tient un saint religieux appelé peut-être à être élevé un jour sur les autels.

Il n'hésite pas à dire que cette excellente dévotion l'emporte sur toutes les autres pratiques de piété en l'honneur de Marie par la raison: 1° Que l'auguste Reine du Ciel s'engage à préserver des feux de l'enfer et à délivrer promptement du purgatoire ceux qui portent fidèlement son *saint Habit*. 2° Que par là-même que nous nous revêtons du *saint Scapulaire*, nous devenons l'objet, par cette heureuse alliance, des magnifiques promesses de Marie.

5° « Le *saint Scapulaire* est un manteau céleste qui donne à ceux qui le portent le double esprit de la T. S. Vierge, c'est-à-dire l'esprit de pureté et l'esprit de charité: de pureté pour le corps, de charité pour l'esprit. »

(R. P. VINCENT HOUDRY, *Jésuite*.)

L'auteur fait ici une belle allusion à la grâce dont fut favorisé St Elisée, quand il reçut le manteau de St Elie: il reçut son double esprit. De même celui qui reçoit le *saint Scapulaire* reçoit aussi le double esprit de Marie, son ineffable pureté et son ardente charité.

6° « Le *Scapulaire* est un signe d'alliance, de paix et de pacte éternel; il est comme le bouclier de la milice spirituelle que commande la T. S. Vierge. »

(R. P. BROCARD DE S^{te} THÉRÈSE, ancien Provincial des Carmes déchaussés de Belgique.)

Le R. P. Brocard est cet ardent et infatigable apôtre du *saint Scapulaire*, qui nous a laissé un précieux livre sur cette dévotion. Il n'est pas d'efforts qu'il ne tentât pour accroître le nombre des ces fortunés combattants de Marie, qui savent faire resplendir, même au milieu d'un monde corrompu, l'ineffable pureté et les autres vertus de la Vierge, dont le *Scapulaire* est le symbole.

7° « Ceux qui ont le bonheur de porter le *saint Scapulaire* doivent copier trait pour trait les vertus de Marie et les traduire continuellement en actes, de telle façon qu'ils deviennent en quelque sorte des images vivantes de la T. S. Vierge. »

(LE MÊME.)

Le R. P. Brocard ne s'en tenait pas à quelques pratiques extérieures, mais bien à ce qui constitue proprement l'âme, ou, si vous voulez, la sève de cette dévotion, sève qui doit toujours être bien vigoureuse et fortement alimentée. Voilà pourquoi il recommandait si vivement la parfaite imitation des vertus de Marie jusqu'à devenir en quelque sorte une image frappante, une copie vivante des perfections de Marie.

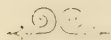
Nous voyons par ces citations, que nous abrégeons bien à regret, quel a

été le zèle des serviteurs de Marie pour exalter les excellences et les mérites du *saint Scapulaire*. Ils n'ont ménagé ni leur temps, ni leurs travaux, ni leur santé. Ils se sont faits les apôtres et les propagateurs, de cette dévotion si chère à la T. S. Vierge. Quel était le secret de leur zèle? Ah! c'est qu'ils savaient qu'en augmentant les nombre des confrères du *saint Scapulaire*, ils augmentaient par là-même le nombre des élus, des habitants de la cité céleste.

Puissent ces beaux et édifiants exemples faire écho dans nos cœurs. Nous aussi, propageons de tout notre pouvoir la dévotion au saint *Scapulaire*. Un vaste champ s'ouvre à notre zèle: que d'âmes infortunées ne connaissent pas encore le *Scapulaire*? Que de moribonds arrivent à l'heure dernière sans porter sur eux la céleste armure, si redoutable au démon!

Que d'associés portent ce saint habit d'une manière toute superficielle, sans observer les conditions requises pour s'en assurer les faveurs!

Pouvons-nous envisager d'un œil indifférent une telle négligence ou insouciance? Animons-nous d'un saint zèle pour propager et ensuite pour faire observer, avec la plus grande perfection possible, cette dévotion si chère à Marie et si salubre aux hommes. Nous donnerons par là à la S^{te} Vierge de nouveaux enfants et au ciel de nouveaux citoyens qui nous exprimeront leur reconnaissance pendant toute l'éternité.



Mystère

On voit ceci sur terre : une âme est pure, heureuse,
C'est un beau lys au fond de la vallée ombreuse,
Une douce colombe au bord du nid soyeux ;
Tandis que le soleil emporte au loin les mondes,
Jeune fille, et se joue avec tes boucles blondes,
C'est l'azur du beau ciel qui sourit dans tes yeux.

Soudain la jeune fille embrasse son vieux père,
Et dit : « Je veux partir. » — « Eh quoi ! Pour quelle terre ?
Ici le doux printemps t'inonde de ses fleurs. »
Et soudain la colombe a dit, joyeuse et tendre :
« Oui, c'est le doux printemps, je ne peux plus attendre. »
Le lys a dit : Je veux embaumer, mais ailleurs. »

— « O lys, ô jeune fille, ô ma blanche colombe,
Bientôt viendra la nuit, bientôt viendra la tombe :
Ne perdez pas cette heure en discours insensés.
O lys, ô jeune fille, ô ma colombe blanche,
Quel rêve est donc venu se poser sur ta branche,
Qu'après de lui nos champs, nos cieux soient éclipsés ?

« Tu veux partir ? Eh quoi ! n'es-tu donc pas heureuse ?
Reste, ô mon lys, au fond de la vallée ombreuse,
O ma colombe, reste au bord du nid soyeux !...
N'attriste pas le soir de ceux qui t'ont vu naître ;
Reste à fleurir encore au bord de ma fenêtre,
Reste à chanter ce chant qui fait mon cœur joyeux. »

La jeune âme répond : « Je l'aime, ma vallée,
Et ce nid paternel caché dans la feuillée ;
Je n'ai pas de chagrin sous cet azur du ciel :

Pourtant je quitterai notre douce vallée,
Et ce toit paternel caché dans la feuillée.
Je fuirai la vallée et le toit paternel ! »

— « Alors il est bien beau, le pays de ton rêve ?
Plus que l'Eden en fleurs où riait la jeune Eve ?
Plus que la forêt-vierge immense de Colomb ?
Plus que le gouffre d'or où le soleil se noie ?
Alors il est bien beau le pays de ta joie ? »
— « Si beau que loin de lui l'instant me paraît long. »

— « Eh bien ! pars, ô ma fille, adieu pour cette vie !
Puisque c'est ton bonheur, c'est aussi mon envie.
Cherche ton paradis, trouve ton paradis !... »
La jeune fille alors pleura sur son vieux père...
Mais joyeuse maintenant elle a le Ciel sur terre,
Dans une humble cellule, au pied d'un Crucifix !

Vous nous prenez nos sœurs, ô Dieu jaloux, nos filles.
Vous avez des prisons et vous avez des grilles,
Comme pour châtier l'excès de leur amour !
Vous leur clouez au front la couronne d'épines.
Mais l'épine a touché vos deux tempes divines :
Elle n'est plus que rose et Ciel depuis ce jour.



Mémoire historique

sur la Statue du Saint Enfant Jésus miraculeux de Prague

(Voir plus haut, page 46 et suiv.)

CHAPITRE IX

Pieux adorateurs du Saint Enfant Jésus miraculeux.

Déjà depuis plusieurs années l'Enfant Jésus habitait l'oratoire qu'on lui avait bâti derrière le sanctuaire de l'église ; cet oratoire retiré finit par s'appeler *l'ermitage de l'Enfant Jésus*, sans doute parce qu'il servit de solitude à ceux qui faisaient les *Exercices spirituels*, pratique souverainement efficace, disons-le en passant, pour tous ceux qui veulent sérieusement rentrer en grâce avec Dieu ou faire des progrès dans la vertu. Les deux petites cellules adjacentes à la chapelle avaient d'abord été occupées par les religieux, mais après que le monastère fut construit, elles ne servirent plus que pour les Pères ou même de pieuses personnes du monde qui voulaient y passer quelques jours dans la retraite avec Dieu seul. C'est là que l'Enfant Jésus conversait intimement avec l'âme et révélait ses secrets à ses amis. Cependant du fond même de cette solitude qui le séparait entièrement du monde, il savait, bien mieux qu'avec toutes nos inventions modernes, communiquer à l'extérieur, avec les cœurs qu'il s'était choisis. Précédé d'ailleurs du bruit de ses merveilleux bienfaits, ce doux Agneau de Dieu arrivait à eux, allumait en eux les saints desirs, en sorte qu'ils s'empressaient de lui demander, comme autrefois Jean et André : (1)

« Bon Maître, où demeurez-vous ? » Et, de sa tendre et irrésisti-

(1) Ev. S. Jean. I, 36 et suiv.

ble voix, lui de répondre : « Venez et voyez. » Et l'on se rendait dans son humble chapelle du couvent des Pères Carmes ; sa ravissante statue achevait de conquérir le cœur ; et quels doux moments l'on passait à ses pieds ! O Jésus, si votre image procure tant de délices à l'âme dévote, que doit être votre présence réelle au Saint Sacrement, pour ceux qui croient en vous ? Que sera-ce de vous voir dans le Paradis ?....

Aimable Jésus, puissant *Charmeur* des cœurs, vous avez dit que, lorsque vous seriez *élevé*, vous attireriez tout à vous : maintenant qu'on a dressé en tant de lieux des trônes à votre divine Enfance, lancez comme autrefois vos traits vainqueurs. Ramenez au port de votre Cœur tant d'âmes qui s'en vont à la dérive. Faites revenir s'abreuver aux vraies sources de la vie tant de malheureux qui s'obstinent à puiser le bonheur dans des citernes creuses qui ne savent rien contenir. Dévoilez vos amabilités infinies, afin qu'on n'aime plus que vous ; car vous seul êtes aimable. Et le monde ne vous aime pas, parce qu'il ne connaît ni vos beautés, ni vos bontés. Et parce qu'il ne vous aime pas, il reste dans la mort. Sauveur du monde, laisserez-vous le monde périr ? Le sang que vous avez versé n'a-t-il plus son prix, ni son efficacité ? *Specie tua et pulchritudine tua, intende, prospere procede et regna.* Roi pacifique, servez-vous des grâces de votre jeune âge pour vous gagner l'amour des hommes, et, par les charmes de votre enfance, établissez partout votre règne heureux et prospère.

Qui le niera ? Les personnes avancées en âge sont, plus que d'autres, sensibles aux attraites de l'Enfant Jésus ; et l'on serait presque porté à croire que celui-ci à une prédilection marquée pour ceux que les années ont blanchis. Porté sur les bras de sa mère au temple de Jérusalem, n'a-t-il pas fait tressaillir de bonheur les saints vieillards Siméon et Anne la prophétesse ? Nous allons dans ce chapitre donner de nouveaux exemples à l'appui de cette affirmation.

LE BARON DE MITROWITZ. — Parmi les plus fervents adorateurs de la statue miraculeuse à l'époque qui suivit l'année 1642, on compte en premier lieu le chambellan impérial Christophe de Mitrowitz. Conseiller secret et secrétaire en chef du royaume de

Bohême de 1627 à 1640, il avait été créé baron en cette dernière année. Ayant entendu plus d'une fois parler des prodiges opérés par le petit Jésus des Pères Carmes déchaussés, il voulut un jour aller le voir dans sa chapelle. Dès cette première visite, il fut épris d'une sainte affection pour cette pieuse image. L'Enfant Jésus le lui rendit bien ; car il le guérit promptement d'une grave maladie, dans laquelle le baron l'avait appelé à son secours. Ce bienfait attisa le feu de la dévotion de son serviteur ; malgré ses nombreuses occupations et ses multiples soucis, il ne laissa pas d'aller visiter chaque semaine *son cher petit Enfant*, comme il aimait à l'appeler, et de recevoir dans sa chapelle le pardon qui soulage et le pain qui réjouit et rend à l'âme chrétienne une nouvelle jeunesse. En l'honneur du divin Enfant, il fonda un capital de mille *meisner schock*, dont les intérêts devaient servir à l'entretien du prêtre qui était chargé de donner les *Exercices spirituels* dans l'ermitage de l'Enfant Jésus ; il demanda aussi dans l'acte de cette fondation que l'on voulût prier spécialement pour le bien général du pays.

Ce brave seigneur passa à l'autre vie en l'an 1645 ; il était âgé de 70 ans. Dans son testament il léguait au couvent des Pères Carmes une aumône de 500 florins, un calice en or, et un beau crucifix pour placer à l'entrée de la sacristie, « afin, disait-il, que les ecclésiastiques qui entrent et qui sortent reçoivent sa bénédiction. »

LE BARON DE KAFKA. — Un autre fidèle adorateur de l'Enfant Jésus miraculeux fut l'ainé des barons de Kafka. Fréquemment il allait lui porter ses hommages. Plus d'une fois il fit une retraite de plusieurs jours dans sa chapelle ; on le voyait alors, accompagné seulement d'un serviteur, s'enfermer avec l'Enfant Jésus dans la petite maison de prière ; là il s'occupait uniquement du salut de son âme, se comportant pour la pauvreté de la nourriture et les exercices de piété comme un véritable Carme déchaussé.

Il vécut jusqu'à l'âge de 80 ans. Arrivé à son heure dernière, en 1645, il ne cessait de supplier avec une piété touchante le divin Enfant, pour qu'il l'assistât dans le suprême combat. Par amour pour lui, pendant sa vie et après sa mort, il subvint à la pauvreté du couvent par ses aumônes soit en argent, soit en blé.

FÉBRONIE DE PERNSTEIN. — La noble demoiselle Fébronie baronne de Pernstein brilla, elle aussi, au premier rang des serviteurs et des bienfaiteurs de l'Enfant Jésus. Pour l'attirer à cette dévotion, Dieu s'était servi de la guérison inespérée de son amie et dame de compagnie, Fébronie de Perenthal, que nous avons rapportée au chapitre précédent. Elle-même devait, bientôt après, expérimenter la puissance de l'Enfant-Dieu.

Son frère, le baron Wratislas de Pernstein, au plus fort des désastres de la patrie, avait prêté à l'empereur Ferdinand la somme de 300000 florins sur la propriété royale de Sohmitz, située près de Reichenau. Après la mort du baron, c'est à sa sœur Fébronie que revenait de droit ou cette propriété ou l'argent prêté. Il se leva cependant des opposants pour lui contester ses droits. De plus, la Chambre royale était dans une telle pénurie de ressources qu'il n'était pas même permis de penser à la restitution d'une telle somme. La noble demoiselle remit cette affaire, dont le succès était si incertain, entre les mains de l'avocat le plus habile qu'elle pût trouver, avec engagement d'être généreuse s'il obtenait qu'on lui rendit justice. Son défenseur travailla si bien qu'il gagnait la cause quinze jours après qu'on la lui avait confiée et expédiait au même jour à sa cliente un décret impérial de Ferdinand III, qui établissait celle-ci maîtresse du domaine de Sohmitz. Ce succès inattendu était tout à l'honneur de l'éloquent plaideur. Aussi sa renommée ne fit que grandir et se fortifier. Nul, d'ailleurs, ne posséda jamais, comme lui, la science juridique et n'eut à un tel degré l'art d'éclairer les esprits et de manier les volontés. L'histoire a voulu nous conserver son nom. Cet avocat fameux, qui n'aura jamais de rival, n'était autre, on le devine, que l'Enfant Jésus lui-même.

La noble demoiselle de Pernstein avait promis d'être reconnaissante. Elle le fut, on peut le dire, avec magnificence. Sans compter le pavé du sanctuaire de l'église en dalles de marbre précieux, le balustre ou table de communion pour les fidèles, et le jubé pour l'orgue et les chantres, elle fit en outre construire à ses frais dans le sous-sol de l'église une tombe commune pour les personnes laïques qui voudraient y être inhumées, un caveau particulier pour elle-même, et un autre pour les Pères, que l'on peut

encore voir de nos jours. Elle pourvut aussi par une rente perpétuelle à l'entretien d'une lampe pour le T. S. Sacrement.

Tout le reste de sa vie, elle fut pour les religieux carmes, gardiens du Saint Enfant Jésus, une mère pleine de sollicitude. Tous les vendredis elle approvisionnait leur couvent de pain blanc; aux jours des fêtes de l'Ordre, elle procurait le repas principal à toute la communauté; souvent d'ailleurs elle leur envoyait du blé, du beurre, du poisson et d'autres provisions de ce genre. L'Enfant Jésus soulageait ainsi ses amis dans l'état de gêne où il lui plaisait de les laisser; car ils vivaient toujours dans la disette de beaucoup de choses. Dieu le voulait pour des fins dignes de lui. N'a-t-il pas coutume de permettre la misère des uns, pour donner aux autres l'occasion de l'alléger, afin que ceux-ci se sauvent par la pratique de la charité, comme ceux-là se sanctifient par le support de la sainte pauvreté?

Sur le point de mourir, la baronne de Pernstein donna une dernière fois des preuves de sa grande générosité et de sa profonde piété pour le Saint Enfant Jésus miraculeux : elle lui légua 1000 florins pour l'entretien des religieux, avec la propriété de Solnitz, qu'elle avait pris l'habitude de nommer *le domaine de l'Enfant Jésus* ; comme il l'était de nom, elle voulut qu'il le fût aussi de fait. Elle reçut les derniers Sacrements et fit ses adieux à la terre avec une dévotion si touchante qu'elle arrachait des larmes à ceux qui en étaient les témoins. Après avoir appelé sur elle les bénédictions du très doux et très aimable Sauveur, elle lui remit son âme pure et s'endormit du sommeil des justes. C'était le 7 février 1646. Comme elle l'avait demandé, on revêtit son corps de l'habit du Carmel. Il repose dans l'église de Sainte Marie de la Victoire, près du maître-autel. C'est là qu'il attend l'arrivée du Souverain Juge. Qu'il fera bon d'être jugé par celui qu'on aura beaucoup aimé ! Bon Sauveur, faites-vous aimer des hommes afin qu'ils trouvent en vous un juge favorable au jour terrible de vos colères.

(A suivre.)



Une vocation au Carmel

EXTRAIT DES ACTES DE LA PROCÉDURE POUR LA BÉATIFICATION DE LA V. S. DE DIEU, CLAIRE-MARIE DE LA PASSION, DANS LE SIÈCLE VICTORIA COLONNA, ENTRÉE COMME NOVICE AU MONASTÈRE DES CARMÉLITES DÉCHAUSSÉES DE S. ÉGIDE A ROME, LE 4 OCTOBRE 1629, A L'ÂGE DE 17 ANS, ET ENVOYÉE EN 1634, PAR BREF D'INNOCENT X, A LA FONDATION DU MONASTÈRE DE REGINA CÆLI, DANS LA MÊME VILLE, OÙ ELLE MOURUT, EN ODEUR DE SAINTETÉ, LE 22 AOÛT 1675.

CLÉMENT XIII, PAR SON BREF « *Ad Cœlesti Sponsi Nuptias*, » DU 22 AOÛT 1762, DÉCLARA L'HÉROÏSME DE SES VERTUS.

(Voir plus haut, page 85 et suiv.)

Les paroles d'un père si bon et si tendre l'émurent vivement, mais n'ébranlèrent point sa constance. « Père, répondit-elle, si vous m'aimez, consentez à ce que je vous demande, et Notre-Seigneur ne permettra pas que j'aie la honte de devoir sortir de ce couvent. Non, Dieu, dans sa miséricorde, m'accordera les forces nécessaires. Calmez-vous donc, bon père, obtenez-moi la dispense de mon vœu et laissez-moi librement répondre à l'appel de l'Époux divin. » Elle parla si bien, qu'elle attendrit son père et qu'elle lui fit promettre d'en référer dès le lendemain au Saint Père. Le Pape fut stupéfait en apprenant cette nouvelle et dit au Prince qu'il voulait une seconde fois examiner la vocation de sa fille et s'assurer personnellement de sa constance à vouloir être religieuse. Urbain VIII fit donc appeler la princesse et, quand elle parut devant lui, affectant de prendre un ton sévère, il lui dit : « Vraiment, D. Victoria, je vous croyais un peu plus prudente et je vous supposais un peu plus de bon sens, où donc êtes-vous allée chercher ce beau monastère si bien en rapport avec vos forces et avec votre condition ? vous voulez donc vous couvrir de honte, vous et votre famille ? vous ne pourrez pas persévérer dans

cet Institut, vous devrez rentrer dans le monde, et alors c'en sera fait de votre vocation, car les autres couvents y penseront à deux fois avant de vous recevoir. Soyez donc raisonnable, faites-vous religieuse là où votre père vous l'indiquera, et moi je vous dispenserai de votre vœu. »

« Très Saint Père, reprit humblement D. Victoria, je vous supplie pour l'amour de Jésus-Christ de ne pas vous opposer à ma résolution, ce divin Maître le veut ainsi, je dois le suivre dans la pauvreté et dans la pénitence, lui qui est né pour moi dans une étable, qui est mort pour moi sur la Croix. Je n'ai aucun goût d'aller le chercher parmi les délicatesses d'un couvent noble ou somptueux, je veux aller là on l'on vit dans le dénuement et dans l'austérité, comme à S. Egide. De grâce, Très Saint Père, ne m'empêchez pas de suivre l'appel de Dieu. » La voyant si ferme et si résolue, le Pape répondit : « Soit, nous consentons à vous dispenser de votre vœu et de fait nous vous en dispensons, nous consentons même à ce que vous vous fassiez religieuse à S. Egide, mais nous voulons qu'avant de vous y engager vous fassiez l'essai de vos forces et de la vie que vous voulez embrasser. Nous vous donnons donc la permission d'aller deux fois par semaine en communauté à S. Egide, d'y passer telle partie de la journée qu'il vous plaira, vous conformant toutefois à la vie et au régime de ces religieuses, et quand vous aurez ainsi essayé vos forces, venez alors m'en rendre compte, je déciderai. »

Cette décision du Pape était sage et prudente, le Connétable en fut enchanté, il espérait toujours que le temps et surtout l'expérience de ce genre de vie auraient eu raison des désirs de sa fille ; mais elle, qui avait espéré rapporter de l'audience la permission de suivre sa vocation, elle était inconsolable. Elle se hâta d'aller rendre compte de tout à la Prieure de S. Egide ; la Mère lui dit que, puisque le Pape le voulait ainsi, il fallait voir dans sa décision la volonté de Dieu, s'y soumettre de grand cœur, et même l'avoir pour agréable. La Princesse se soumit et commença à aller à S. Egide, se conformant, pendant le temps qu'elle y passait, au régime et au genre de vie des religieuses les plus zélées et les plus ferventes. On lui avait assigné, selon son désir, une cellule

parmi les plus pauvres ; elle y passait le temps dans la solitude, le silence, et dans l'exercice de l'oraison et de la mortification. Un jour qu'elle était abîmée dans un profond recueillement, Dieu lui révéla que l'épreuve allait finir, que lui-même se disposait à lever les obstacles, que sous peu elle entrerait à S. Egide pour n'en plus sortir. L'effet de cette divine promesse suivit de près. Le Connétable curieux d'apprendre l'effet produit par l'épreuve sur l'esprit de sa fille, alla s'en informer auprès de la Mère Prieure ; celle-ci lui répondit par ces simples paroles : « Prince, Dieu veut votre fille, ne la retenez plus, vous pourriez compromettre sa santé, peut-être même sa vie. » Revenue au palais, le Prince questionna longuement sa fille : « Père, lui dit-elle, ma décision est irrévocable, j'embrasserai la Réforme de S. Thérèse, dût-il m'en coûter la vie, ne me retenez donc plus, tout délai est désormais inutile. » — « Mais, repliqua le père, continuez encore un peu votre épreuve, pour montrer l'estime que vous avez pour les conseils du S. Père, alors moi aussi je me soumettrai et je vous accorderai la permission que vous demandez. » Sur ce, D. Victoria consentit à prolonger encore son épreuve. Toutefois, dès le lendemain, le Connétable alla rendre compte à Urbain VIII de la situation et du résultat de l'épreuve que Sa Sainteté avait voulue. « S'il en est ainsi, dit le Pape, amenez-moi votre fille je lui donnerai ma bénédiction et les permissions nécessaires. » Dès que D. Victoria eut appris cette réponse, elle se jeta aux pieds de son père pour le remercier. « Oh que Dieu est bon, s'écriait-elle, de m'avoir donné un père qui aime mon âme d'un amour si généreux ! » Le père était profondément attendri, il attira sa fille sur son cœur, il l'embrassa tendrement, et tous deux pleurèrent ensemble dans un religieux silence. Le sacrifice du père était consommé, il donnait sa chère Victoria à Dieu.

Le lendemain D. Victoria Colonna fut admise une dernière fois en audience par Urbain VIII. Dès que le Pape la vit, il lui dit : « Votre père nous a déjà informé que votre résolution de prendre » l'habit des Carmélites de S. Thérèse est irrévocable, et qu'après » l'expérience que vous avez faite de ce genre de vie, vous vous » sentez la force et le courage de l'embrasser : nous y reconnais-

» sons donc l'appel du Seigneur, et nous vous donnons notre
» bénédiction, priez pour nous qui en avons bien besoin, et songez
» à devenir une grande sainte. » Et il la congédia.

On comprend qu'un joyeux message fut aussitôt expédié à S. Egide pour informer la Prieure de l'heureux résultat de l'audience. On prit donc la permission des Supérieurs de l'Ordre, on proposa la postulante au chapitre conventuel et elle fut reçue à l'unanimité des voix. Il ne restait plus qu'à fixer le jour de l'entrée et de la prise d'habit; on choisit le 4 octobre, jour auquel, selon l'ancien calendrier, on célébrait la vigile de la fête de N. S. Mère Thérèse. De son côté D. Victoria se préparait à ce grand événement par une oraison non interrompue, par de fréquentes communions, par le jeûne et la mortification.

Elle pria son père de vouloir la bénir publiquement, avant son départ pour le couvent; il y consentit, et la cérémonie eut lieu en présence de toute la famille et de toute la domesticité du palais. Le Connétable, et tous les assistants sanglotaient, la princesse était comme ravie en Dieu, rayonnante de joie et de bonheur.

Le jour de la prise d'habit arrivé, D. Victoria fut conduite à S. Egide par la Princesse Anne, sa sœur, par D. Constance Barberini, et par une longue suite de Princes, de Seigneurs & de Dames Romaines; plusieurs Cardinaux s'étaient rendus à S. Egide, et assistaient à la cérémonie. Le Cardinal de S. Onuphre célébra la S. Messe et communia la postulante, puis toute l'assistance lui fit cortège jusqu'à la porte de clôture. Là, D. Victoria se retourna pour remercier gracieusement leurs Eminences et toute l'assistance de l'honneur qu'ils lui avaient fait, puis s'agenouillant devant son père elle lui baisa humblement la main, lui dit quelques paroles tendrement affectueuses et franchit le seuil de la clôture. La communauté présenta bientôt la postulante devant la grille du Chœur, l'Éminentissime officiant lui fit les questions d'usage, et on ferma la grille pour donner à D. Victoria le temps de se dépouiller des vains ornements qu'elle portait pour la dernière fois et pour se vêtir de l'habit de la religion. Quand elle reparut portant la bure grossière du Carmel, un long frémissement parcourut toute l'assi-

stance. Tous étaient émus jusqu'aux larmes, et pénétrés d'une sainte componction, en voyant une princesse si jeune, si noble, si belle, si aimée, renoncer au monde et aux avantages de sa haute position, et se choisir, à la fleur de l'âge, une vie aussi pauvre, aussi austère, et aussi retirée, que celle des Carmélites déchaussées. L'émotion toutefois fut au comble, quand, à la fin de la cérémonie, on vit, selon l'usage du Carmel, la postulante se prosterner face contre terre, les bras étendus en croix, le corps couvert de la chape blanche, comme d'un linceul ; pendant que les cloches du couvent sonnaient à la volée, comme en un jour de funérailles, et annonçaient à la ville éternelle que Son Excellence D. Victoria Colonna venait de mourir au monde, pour renaître au Carmel, sous l'humble nom de *Sœur Claire Marie de la Passion*.

Nous avons dit dans le cours de cet article, que Clément XIII a déclaré par son décret du 22 août 1762, que *S^r Claire Marie de la Passion*, a pratiqué, dans un degré héroïque, les vertus théologales, ainsi que les vertus cardinales et leurs annexes. La cause est donc terminée, et cependant elle n'est pas arrivée à sa conclusion. Il nous reste à espérer que Dieu, par l'intercession de sa Servante, daignera opérer les miracles que l'Eglise exige avant de passer à la béatification. Qui sait ? peut-être ces pages iront-elles réveiller la foi et l'espérance dans l'âme de quelque pieux lecteur ? peut-être dans sa détresse aura-t-il recours à l'intercession de notre Vénérable, et Dieu pour récompenser cette foi, pour consoler cette espérance, et pour glorifier sa Servante, opérera-t-il l'un de ces prodiges, qui sont comme le sceau divin imprimé sur les causes de ses Serviteurs et la manifestation de la volonté divine de les voir honorés d'un culte public dans la S. Eglise.

D. .



La Journée Religieuse

(Voir plus haut, page 42 et suiv.)

OFFICE DE MATINES

Invitatoire, Hymne, Antiennes, Psaumes et Leçons.

XI (suite.)

Dans les vierges et les saintes femmes éclate et rayonne l'extension des mystiques épousailles du Verbe et de l'humanité, passant du Christ à tous les membres vivants de son Église. Conséquemment, si nous prenons une à une les Matines des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges et Servantes de Dieu, nous voyons 1° en ce qui concerne les saints APÔTRES :

Que l'esprit de leur office, indiqué par les antiennes des psaumes, est de célébrer la vocation des gentils, la manifestation qui leur a été faite des mystères du salut et de la loi évangélique. Les barrières sont abaissées, le mur de séparation n'existe plus, (1) tous participent à l'espoir de la promesse, ceux qui étaient étrangers, pauvres, délaissés jusqu'ici, (2) appartiennent maintenant à la famille de Dieu, *domestici Dei* (Ephes. II. 19. Capit. ad laud. Apost.) Le Seigneur est connu non seulement en Judée, *Notus in Judæa Deus*, mais dans le monde entier. Soleil de justice, tabernacle de la divinité, Jésus-Christ illumine toute la terre de sa lumière, et il n'est personne qui puisse se plaindre avec justice de n'en avoir pas été éclairé et échauffé, car par eux-mêmes ou par leurs successeurs légitimes, les Apôtres ont porté les enseignements divins chez toutes les nations. Aussi visible que le firmament étoilé des nuits ou que la splendeur des jours, qui racontent la gloire de

(1) Ephes. II. 14.

(2) Eratis illo in tempore sine Christo, alienati a conversatione Israel promissionis spem non habentes, et sinè Deo in hoc mundo..... Jam non estis hospites et advenæ. — Ephes. II. 12. 19.

Dieu et publie les ouvrages de ses mains, le nouveau et éternel Testament brille maintenant à tous les yeux. Le bruit de la prédication apostolique s'est répandu dans toute la terre, et les paroles des messagers de l'Evangile se sont fait entendre jusqu'aux extrémités du monde.

PREMIER PSAUME. *Cæli enarrant gloriam Dei.*

SECOND PSAUME. *Benedicam Dominum in omni tempore.* — Appelés de tous les parties de la gentilité à former son Église, les disciples du Christ seront, comme Jésus lui-même, comme ses Apôtres, persécutés ici-bas, en butte aux attaques des pécheurs, éprouvés par des persécutions sans nombre. Il faudra qu'à l'exemple des Apôtres, leurs pères dans la foi, ils complètent en eux-mêmes ce qui manque aux souffrances du divin Chef (1). C'est qu'en effet, à la différence des promesses faites à l'ancien peuple, celles qui sont proposées au peuple de la nouvelle alliance n'ont pas pour objet les biens temporels, mais l'héritage éternel des fils de Dieu; et ceux qui veulent le conquérir à la suite de Jésus-Christ, doivent d'abord participer à la passion et à la croix du Maître. Confiance cependant. Qu'avec le Maître, les enfants de l'Église disent eux aussi: « Je bénirai le Seigneur en tout temps, sa louange sera toujours dans ma bouche, » parce que dès cette vie ils seront assistés, consolés dans leurs afflictions, enrichis pour le futur d'une abondance de mérites; tandis que les méchants ont sur eux la colère de Dieu et courent à leur perte. Viendra enfin un jour, le jour du Christ et de son règne, le jour de la rédemption totale, le jour du plein accomplissement des promesses, où le Seigneur faisant droit aux supplications et aux espérances de ses justes tirera leurs os de la poussière, et les établira dans son royaume, couronnés de gloire et d'honneur, à l'abri désormais de toute tribulation. *Clamaverunt justi et Dominus exaudivit eos, et ex omnibus tribulationibus eorum liberavit eos.*

TROISIÈME PSAUME. *Eructavit cor meum verbum bonum.* — Issue du sang rédempteur et de la prédication des Apôtres, qu'est

(1) Adimpleo quæ desunt passionum Christi pro corpore ejus quod est Ecclesia. Col. I. 24.

donc cette société divine, cette Eglise universelle qui a ouvert ses rangs à toutes les nations ? « Le royaume des cieux, dit Notre-Seigneur, est semblable à un roi qui fait les noces de son fils (1). » Dieu le Père, explique saint Grégoire, a fait les noces de Dieu son Fils, quand il l'a uni à la nature humaine (2). La nature hypostatiquement assumée par le Verbe en unité de personne est la première épouse que chante le psaume. Mais grâce à l'ineffable bonté de Dieu, le mystère ne s'arrête pas là. L'humanité du Christ en effet est conçue comme la tête d'un corps immense dont elle est inséparable. Ce corps, c'est l'Eglise qui participe ainsi à la dignité d'épouse du Verbe éternel et reçoit à ce titre toutes ses richesses en dot, toutes ses grandeurs en héritage. Pour elle, afin de se la conquérir pleine de beauté et de gloire, sans tache, sans ride, sans laideur d'aucune sorte, sainte et immaculée, l'Homme-Dieu a souffert et s'est livré à la mort (3). — Ayant acheté si cher, à un si grand prix, la main de cette épouse, il l'a constituée reine et l'a élevée à sa droite au plus haut des cieux. *Adstitit regina a dextris tuis*. Et en retour de l'oubli et de l'abandon qu'elle a dû faire de son peuple et de la maison de son père, c'est-à-dire de cette race profane de ce monde, de cette terre de péché du premier Adam prévaricateur, il lui a donné de croître et de se développer avec des fils innombrables à travers l'espace et la durée. Aussi bien, cette postérité de l'Eglise n'admet-elle que des dominateurs et des rois. « A ces fiers chrétiens l'élévation des idées, la force indomptable du cœur, la grandeur des œuvres, la constante victoire et le souverain empire. Ils dominent le monde, ils se dominent eux-mêmes, ils triomphent du péché, ils déconcertent l'enfer, ils portent à toutes les choses humaines le plus magnifique des défis. *Quis nos separabit a charitate Christi?* C'est en cette postérité magnanime que l'Eglise triomphe et que le Prince, Epoux de l'Eglise, continue, étend, propage, couronne son immortelle

(1) Matth. XXII. 2.

(2) Greg. Hom. XXXVIII in Ev.

(3) Ephes. V. 25. 27.

domination. ~ (1) *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii ; constitues eos principes super omnem terram. Memores erunt nominis tui in omni generatione et generationem. Propterea populi confitebuntur tibi in æternum et in sæculum sæculi.*

QUATRIÈME PSAUME. *Omnes gentes plaudite manibus.* — Comme il paraît assez par l'antienne : *Principes populorum congregati sunt cum Deo Abraham*, le psaume chante avec enthousiasme la conversion des peuples et des princes de la gentilité, opérée par le ministère apostolique.

CINQUIÈME PSAUME. *Exaudi Deus orationem meam.* — C'est Notre-Seigneur dans le tombeau qui prie ici, et remercie Dieu de lui avoir préparé, en récompense de ses humiliations et de ses souffrances, un royaume éternel. Ceux qui étaient naguère « sans Dieu en ce monde » y ont leur place marquée ; ils sont appelés désormais à participer à l'héritage céleste que leur adorable Chef leur a mérité. *Dedisti hereditatem timentibus nomen tuum.* Le Sauveur rend grâce à son Père de sa miséricorde et de la vérité de ses promesses. *Misericordiam et veritatem ejus quis requireret ?* Qui est celui qui recherchera et qui approfondira la miséricorde et la vérité du Seigneur ?

SIXIÈME PSAUME. *Exaudi Deus orationem meam cum deprecor.* — L'application de ce psaume à l'office des Apôtres ressort parfaitement de l'antienne qui précède : *Annuntiaverunt opera Dei et facta ejus intellexerunt.* « Notre-Seigneur, dit l'auteur inconnu du très pieux et très docte commentaire que nous indiquons ci-dessous en note, Notre-Seigneur, du fond de ses humiliations, s'adresse ici à son Père, implore son assistance contre la fureur de la synagogue, et le remercie en même temps de l'avoir exaucé. Il peint la malice avec laquelle ses ennemis se sont

(1) *Les Psaumes* par M. l'abbé Doublet. 3. vol. — En ce grand sujet des psaumes, nous nous aidons également d'un livre de la plus haute valeur publié sans nom d'auteur au dernier siècle : *Les psaumes expliqués dans le sens propre ou les rapports des psaumes à Jésus-Christ.* — Nous ne manquerons pas non plus de nous servir à l'occasion d'un autre travail excellent que nous avons sous la main : le *Psallite sapienter* du R^{me} Dom Maurus Wolter O. S. B. Abbé de Beuron.

appliqués à le faire passer pour criminel, le terrible châtimement par lequel il les punira, et dont tous les peuples seront saisis de crainte, enfin le courage de ses apôtres pour prêcher la gloire de sa résurrection par toute la terre ; la joie sainte de ceux qui se convertiront à la foi, et formeront le peuple nouveau ; les cantiques de louanges que l'on chantera dans les assemblées de l'Eglise pour honorer leurs vertus et leur mémoire. »

SEPTIÈME PSAUME. *Confitebimur tibi Deus.* — Les apôtres sont envoyés à tous les hommes sans distinction de race et de nation afin de les inviter tous à entrer dans l'unique et universelle Eglise du Christ. Encore un coup, ils ne peuvent promettre directement aucun avantage temporel à ceux qui répondront à leur appel. Les disciples du Christ seront au contraire exposés sans cesse aux persécutions des méchants. Mais voici ce que dit le Seigneur : « Lorsque j'aurai pris mon temps, je jugerai et je rendrai justice. » *Cum accepero tempus, ego justitias judicabo.* Quant à cette terre de l'Eglise que j'ai choisie pour mon héritage, elle aura beau être ravagée, dévastée ; elle subsistera toujours, parce que je l'ai affermie sur un fondement inébranlable. Et je briserai toute la force des pécheurs, et les justes seront élevés en gloire et en puissance, *Exaltabuntur cornua justi*, comme il paraît assez dans les apôtres qui, après avoir souffert l'outrage et la mort pour le nom de Jésus, sont maintenant exaltés au plus haut point. Aussi nous tous, enfants de votre Eglise, nous vous louerons, ô Dieu, nous vous louerons et nous invoquerons votre nom. Nous annoncerons vos louanges dans toute l'éternité ; nous chanterons des cantiques à la gloire du Dieu de Jacob. — *Confitebimur tibi Deus ; confitebimur et invocabimus nomen tuum*, etc.

HUITIÈME PSAUME. *Dominus regnavit, exullet terra.* — Le sujet du psaume répond entièrement à ce qu'on a dit plus haut du motif général des Matines des Apôtres. Le prophète y décrit en effet l'établissement du règne de Jésus-Christ parmi les gentils, le bonheur de ceux qui s'y soumettent, le malheur de ceux qui le combattent.

NEUVIÈME PSAUME. *Dominus regnavit, irascantur populi.* —

Le verset qui sert d'antienne semble nous donner le sens et la portée du psaume. *Custodiebant testimonia ejus et precepta ejus*. « Ils gardaient les ordonnances du Seigneur et le précepte qu'il leur avait donné. » De qui s'agit-il ici? De ces chefs vénérés, de ces modèles de l'ancien peuple dont le prophète vient de parler un peu plus haut : Moïse, Aaron, Samuel. C'est-à-dire qu'après avoir célébré jusqu'à présent dans cet office la vocation de la gentilité et le ministère des Apôtres auprès d'elle, la sainte Église ne peut se défendre de faire un retour attristé sur l'ancien Peuple. Les fils dégénérés des patriarches et des prophètes n'ont pas imité la fidélité de leurs pères. Bien loin de garder, comme leurs ancêtres, la Loi et les préceptes que le Seigneur leur avait donnés, ils les ont profanés en les tournant contre le Christ et son Église, auxquels pourtant ils se rapportaient tout entier (1). Aussi les châtiments que Moïse avait annoncés sont tombés sur eux (2); Dieu a exercé sa justice et son jugement dans Jacob, et le peuple aîné a été remplacé, supplanté par la foule des nations. Mais ce peuple qui porte présentement le sceau de la malédiction et qui conspire dans l'ombre avec une haine diabolique contre ce qui reste encore debout de la société chrétienne, ce peuple demeure cher à Dieu quand même, à cause de ses pères. *Charissimi propter patres*. (3) A la fin des temps, il doit abjurer son impiété et se rendre enfin à la foi de Jésus-Christ.

(A suivre.)



(1) *Lex gravior erat Christo*. S. Aug.

(2) *Adducet Dominus super te gentem de longinquo et de extremis terrarum finibus in similitudinem aquilæ volantis*. Deut. XXVIII, 49.

(3) Rom. IX. 28.

FAITS DIVERS

Préparation au troisième Centenaire de St Jean de la Croix. —
A l'approche du troisième centenaire de St Jean de la Croix, nous croyons faire chose agréable à nos lecteurs en exposant et en faisant ressortir son puissant crédit auprès de Dieu. Les grâces innombrables dues à son intercession nous diront tout ce que nous sommes en droit d'attendre de la puissante médiation de ce grand Saint, pendant les solennités qu'on s'apprête à célébrer en son honneur.

I. MERVEILLEUSE GUÉRISON D'UNE ENFANT SUR LE POINT DE MOURIR. — Dom Barthélemy d'Ortega avait une petite fille âgée de dix mois qui était toute sa consolation. L'enfant fut tout à coup atteinte de la petite vérole qui mit sa vie en danger; le péril devint imminent quand les humeurs rentrèrent dans l'intérieur de ce corps si frêle. Le médecin employa, mais en vain, toutes les ressources de son art. La maladie fit de tels progrès qu'il dut avouer aux parents, afin d'amortir le coup qui allait les frapper, qu'il n'y avait plus aucun espoir de guérison.

La douleur du père fut indescriptible; il ne se sentit pas le courage d'assister aux derniers moments de sa chère enfant. Il quitta donc son logis et alla prier dans une église, attendant qu'on vint lui annoncer que le dénouement fatal était accompli. Pendant qu'il épanchait ainsi sa douleur devant Dieu, il se rappela qu'il conservait dans sa chambre une relique de St Jean de la Croix, qui consistait en l'un de ses doigts. Il fut saisi en même temps d'une telle confiance dans la puissante médiation du Saint qu'il lui sembla qu'au contact de cette précieuse relique sa fille, quoique au bord de la tombe, reviendrait à la vie.

Il se hâta de retourner chez lui, le cœur rempli d'espoir; il trouva sa petite à toute extrémité, n'ayant plus qu'un souffle à peine perceptible de respiration. Il appliqua pieusement la relique du doigt de St Jean de la Croix sur le corps mourant de son enfant. O bonheur! au même instant, la petite sort de son agonie, sa figure contractée prend un air de sérénité et de joie, de ses petites mains elle gesticule pour exprimer son désir d'être allaitée. L'empressement qu'elle met à prendre sa nourriture ne laisse plus aucun doute sur la réalité de sa guérison. Elle se met ensuite à se livrer à ses petits ébats dans des trépignements d'allégresse, à la grande joie des parents, qui ne savaient assez remercier St Jean de la Croix de leur avoir rendu leur enfant.

Le lendemain, le médecin vint rendre visite aux parents dans le but de

les consoler de la perte de leur fille. Il ne pouvait revenir de sa surprise en la retrouvant pleine de vie. « Impossible, dit-il, d'expliquer par les données de la science le retour si subit de cette enfant à la santé; c'est un miracle et un véritable miracle. Un corps si frêle, travaillé par plusieurs graves infirmités, était, selon les lois de la nature, condamné à mourir. » Il fit sa déclaration sous serment.

On fut tellement convaincu dans tout l'entourage que c'était un miracle qu'on n'appelait plus cette enfant que sous le nom de *Fille du miracle*. Elle grandit pleine de vigueur et de santé et embrassa plus tard l'état de mariage.

II. SOULAGEMENTS OBTENUS DANS DIFFÉRENTES INFIRMITÉS. — Peu de temps après, Dom Barthélemy d'Ortega, dont il vient d'être parlé, tomba aussi malade; il éprouvait de telles oppressions de cœur qu'il se croyait sur le point d'expirer. L'expérience qu'il avait faite du crédit de St Jean de la Croix lui fit concevoir l'espérance de sa guérison. Il appliqua donc avec une foi vive la sainte relique sur ses membres souffrants et fut à l'instant même guéri.

La Dame Philippe de Caravaial, sa mère, se vit atteinte d'une violente fluxion de poitrine, qui la faisait horriblement souffrir. A ces accès de souffrances vinrent s'adjoindre de cuisants maux de tête, qui la torturaient nuit et jour. Elle prit aussi son recours à St Jean de la Croix avec la même confiance que son fils, s'appliqua une couverture dont le Saint s'était servi et fut au même instant délivrée de toutes ses infirmités.

Cette Dame ainsi que son fils attestèrent sous serment leur guérison dans leurs dépositions.

Ces mêmes personnes affirmèrent que, dans toutes leurs afflictions, soit corporelles, soit spirituelles, elle n'avaient qu'à prier St Jean de la Croix, pour être à l'instant même soulagées.

Le Docteur Villaréal, qui avait été le médecin de St Jean de la Croix, ayant reçu un morceau de son scapulaire, s'en servait comme d'un instrument de guérison contre les infirmités auxquelles il était sujet. Toujours il était soulagé. Tous les membres de sa famille suivirent son exemple et expérimentèrent aussi la bonté paternelle du Saint.

Les deux personnes qui, par charité, s'étaient chargées de laver les linges dont on s'était servi pour panser ses plaies dans sa dernière maladie, affirmèrent aussi sous serment dans leurs dépositions, qu'à leur contact elles avaient été délivrées des maux dont elles souffraient. Elles ajoutèrent que, lorsqu'on venait leur demander quelque parcelle de ce linge pour en faire l'application sur les malades, ceux-ci étaient ordinairement guéris.

Nous continuerons dans un prochain numéro la relation des miracles opérés par ce grand protecteur des âmes affligées. En attendant, nous engageons nos lecteurs à mettre toute leur confiance en ses mérites, et à exciter

dans leurs cœurs le plus vif désir de vénérer ses précieux restes, surtout pendant les solennités du centenaire. Puissions-nous tous par notre foi, notre confiance, notre ardente piété obtenir, nous aussi, toutes les grâces que nous souhaitons.

* *
*

Missions des Carmes déchaussés au Malabar Méridional. Diocèse de Quilon.

I. STATISTIQUE DES MISSIONS DU CARMEL DANS LE DIOCÈSE DE QUILON. — *Extrait du rapport officiel publié par ordre de Mgr Ferdinand, Evêque de Quilon, en janv. 1894.*

1. MGR ILDEPHONSE DE SAINT JEAN-BAPTISTE, Carme déch., Archevêque de Marianopolis. (Voir Chron. 4 ^{er} an. p. 506.)	1.
2. MGR FERDINAND DE SAINTE MARIE (OSSI), Carme déch., Evêque de Quilon. (Voir Chron. 4 ^{re} an. p. 506.)	1.
3. Missionnaires Carmes déchaussés Européens.	15.
4. Population catholique, environ.	86.000.
5. Eglises catholiques.	166.
6. Prêtres indigènes.	22.
7. Séminaire ecclésiastique.	1.
8. Nombre des Séminaristes.	23.
9. Ecoles anglaises.	6.
10. Ecoles nationales, Malayalimes et Tamoules.	74.
11. Nombre des garçons qui fréquentent les écoles catholiques, environ.	2840.
12. Nombre des filles dans les écoles catholiques.	715.
13. Couvents des Religieuses Tierçaires Carmélites, avec écoles.	3.
14. Nombre des Religieuses.	15.
15. Orphelinats de la sainte Enfance et Catéchuménats.	3.

Le plus considérable est celui de Moulougamonde.

II. ORPHELINAT ET CATÉCHUMÉNAT DE MOULOUGAMONDE. — *Extrait d'une lettre du R. P. Victor de St Antoine, Carme déch., Miss. Apostolique du district de Moulougamonde, à Monsieur N.... à Bruges. (1)*

Monsieur.... Ce qui a surtout aidé ou contribué à la conversion de tant de païens, c'est la fondation, en 1862, que je fis d'un orphelinat pour les enfants des infidèles, à Moulougamonde, centre de mon district. J'achetai

(1) Le R. P. Victor est un de nos compatriotes flamands (dans le monde Charles Verleure), né à Ypres, et ordonné prêtre à Bruges, en l'année 1857, par Mgr Malou. Il fit sa profession religieuse au couvent des Frères Carmes d'Ypres, en 1853, partit comme missionnaire pour les Indes, en 1858, et y est encore pour le moment (1894.) Il a baptisé plus de 2000 infidèles depuis qu'il y exerce le saint ministère (33 années), et les descendants de ces nouveaux chrétiens forment déjà une importante congrégation de fidèles; on ne les compte plus.

par l'aide de la S^{te} Enfance environ 40 acres de terrain, sur lequel j'occupai mes orphelins à la culture. Puis les constructions que nous étions obligés de faire, tant pour notre habitation que pour celles des filles et des garçons, donnaient occasion pour enseigner les arts et métiers à nos orphelins, à chacun selon ses capacités. C'est ainsi qu'un grand nombre devinrent maçons, charpentiers, forgerons, serruriers, ferblantiers, briquetiers, tailleurs de pierre etc., etc., enfin nous avons même un horloger.

Quand ces enfants étaient parvenus à l'âge de se marier, nous leur construisions une habitation selon l'usage du pays, et leur donnions le petit trousseau nécessaire pour qu'ils puissent commencer à penser à eux-mêmes. C'est ainsi qu'en 1869, j'avais déjà dans ma petite colonie 60 familles issues de notre orphelinat. Ces familles ont prospéré et déjà nous avons fait deux mariages de leurs descendants. Maintenant que tous leurs enfants, parvenus à un âge propice, sont nombreux, les mariages se succéderont, et voilà une nouvelle génération entièrement catholique. Comme tous ces gens ont appris un métier, après leur sortie de mon orphelinat, ils peuvent pourvoir aux besoins de la vie.

Il ne faut pas croire cependant que tout est rose et charme. — Non, plusieurs jeunes femmes sont devenues veuves avec 3 ou 4 petits enfants. Comme nous étions leurs parents adoptifs, naturellement c'est à nous qu'elles revenaient pour avoir du secours, et jusqu'à ce qu'elles pussent se remarier, elles restaient à notre charge. J'ai été souvent dans la gêne, même endetté; mais, avec la grâce du bon Dieu, qui n'abandonne pas ses serviteurs, au moyen de mon patrimoine et de mon industrie, j'ai toujours pu nourrir mon petit monde. Mais la colonie prend des proportions gigantesques, les païens convertis augmentent, et, sentant la nécessité de donner l'ouvrage aux plus nécessiteux, pour nous les attacher davantage et les grouper autour de notre église, j'avais conçu l'idée, en 1883, d'établir une manufacture de tuiles, pour couvrir les toits, selon le modèle que j'avais vu ailleurs dans un établissement conduit par des ministres protestants allemands.

Je me perdis en expériences pendant une année, et à me procurer les outils et machines nécessaires. Enfin le 15 octobre 1884, fête de Notre Mère S^{te} Thérèse, je pus commencer en petit. Un peu à la fois. Notre institution manufacturière gagna la confiance du public; selon nos moyens, nous développons nos bâtiments, nos magasins, nos fours, et aujourd'hui nous y employons chaque jour plus de 300 personnes, tellement nos tuiles sont goûtées et demandées par le public; le gouvernement lui-même nous en commande. Je n'ai plus de doute sur le succès, mais encore dans quelque temps je devrai faire des sacrifices, pour me procurer assez de machines afin de me trouver en état de pourvoir à toutes les demandes; après cela le profit pourra être consacré entièrement aux bonnes œuvres de la Mission, comme écoles, catéchistes ambulants qui vont à la recherche des infidèles etc., etc.

Nous proposons, et Dieu dispose le tout pour sa plus grande gloire et le salut des âmes. Pardonnez-moi le temps que je vous fais perdre à lire cette longue lettre, mais je sens tant de plaisir à converser avec mes compatriotes, que je me suis étendu plus que je ne le pensais.

J'ai l'honneur d'être, etc.

FR. VICTOR DE S^t ANTOINE,

C. D. Miss. Ap.

(A suivre.)

* *
*

L'Enfant Jésus miraculeux de Prague. Actions de grâces. — C'est toujours avec bonheur que nous insérons dans notre revue les faveurs obtenues par la dévotion au Saint Enfant Jésus, desquelles nos correspondants veulent bien nous envoyer la relation. On lira avec édification et un redoublement de confiance les trois lettres suivantes qu'on nous prie de publier.

— *On nous écrit du Carmel de MEAUX le 22 avril 1891 :* 1. Une personne, ayant deux nièces institutrices sans position, avait fait promesse au Saint Enfant Jésus de Prague, si elles en trouvaient au plus tôt, de faire insérer dans les Chroniques cette grâce, laquelle serait d'autant plus grande que les pavés de Paris sont couverts d'institutrices sans emploi.

A son grand étonnement, elles ont trouvé d'excellentes places sous tous les rapports : bonnes familles, bonnes rétributions et charmantes élèves. Leur troisième sœur, arrivée à Paris et également institutrice, a été aussi heureuse qu'elles. Béni soit à jamais le Saint Enfant Jésus !

2. Très souvent nous recevons des lettres nous relatant des grâces, *touchant au miracle*, obtenues par des neuvaines à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague. La semaine dernière une sœur d'une de nos religieuses écrivait que son frère âgé de quarante ans avait été guéri presque subitement d'une fièvre typhoïde, laquelle le rendait excessivement colère : il crachait au visage de ceux qui le soignaient, les mordait même etc..... Dès qu'on lui eut montré une médaille de l'Enfant Jésus, attachée aux rideaux de son lit, il est devenu doux comme un mouton, et tout a été fini ; sa famille ne cesse de chanter les louanges de son aimable libérateur et de nous inviter à l'en remercier avec elle.

3. Aujourd'hui même l'on nous écrit d'autre part qu'une jeune personne affligée d'un mal, pour lequel on devait lui faire une opération bien pénible, en a été délivrée à la suite de la neuvaine au Saint Enfant Jésus, que nous avions faite pour elle. Depuis plusieurs mois le mieux se maintient, et il n'est plus question d'opération, ce qui met au comble sa reconnaissance envers son doux Sauveur.

4. Enfin il faut ajouter qu'en l'espace de moins de deux ans, l'on a placé dans notre chapelle six *ex-voto* d'actions de grâces envers le divin Enfant Jésus de Prague.

— *On nous écrit du Carmel de LUXEMBOURG* : Madame V^e Frère d'Enschernigen souffrait depuis plus d'un an d'un mal de gorge très inquiétant qui résistait aux soins des meilleurs médecins. Dans sa grande peine elle vint demander le secours des prières des Carmélites. Toute la communauté fit une neuvaine à l'Enfant Jésus de Prague. Cette dame et ses deux enfants s'y unirent de tout cœur.

A peine la neuvaine était-elle finie qu'une guérison complète s'était opérée. On demanda une neuvaine d'actions de grâces... Voilà dix mois que le fait s'est passé, et la santé de Madame V^e Frère d'Enschernigen se maintient parfaitement ; aussi son cœur déborde-t-il de reconnaissance ; elle voudrait publier partout la puissance et la bonté du St Enfant Jésus et nous prie de faire insérer le fait dans nos Chroniques.

— *On nous écrit de X...* : La reconnaissance nous fait un devoir de remercier le Saint Enfant Jésus pour un grand nombre de faveurs spirituelles et temporelles que nous avons obtenues depuis que nous nous sommes adressées à Lui dans nos peines et nos difficultés. Oui, nous aimons à le dire ici, nos cœurs sont pénétrés de la plus vive reconnaissance pour le divin Enfant et, jusqu'à notre dernier jour, nous lui promettons de faire tout ce qui sera en notre pouvoir pour le faire connaître et aimer.

1. Une mère se trouvait dans la plus grande désolation : son petit garçon, âgé de 12 mois environ, était à toute extrémité. Elle avait employé inutilement tous les remèdes et, plongée dans une profonde douleur, elle attendait le dernier soupir de son petit ange. C'est alors qu'une religieuse eut la bonne inspiration d'envoyer à cette mère désolée une image de l'Enfant Jésus. A peine la mère l'eut-elle placée sur la poitrine du petit moribond, qu'un mieux se fit sentir : une heure après, il était hors de danger.

2. Un enfant de 11 mois, atteint de plusieurs maladies très graves, entre autres l'angine, se trouvait dans un état désespéré. Sa pauvre mère, qui avait perdu son premier enfant à peu près au même âge et dans les mêmes conditions, avait renoncé à tout espoir de sauver celui qui lui restait. Dans sa douleur, elle s'adresse à une religieuse pour demander des prières, non pour la guérison de son fils, mais pour obtenir l'adoucissement de ses dernières souffrances.

La Sœur chercha à ranimer sa confiance et, tout en l'engageant à se soumettre à la volonté divine, elle lui conseilla de commencer, tout de suite, une neuvaine au Saint Enfant Jésus. Elle lui remit la prière efficace, une médaille et un petit chapelet.

A peine rentrée chez elle, la mère fait dire la prière, met au cou du petit agonisant la médaille du bon petit Jésus et lui montre le petit chapelet. Aussitôt, l'enfant sourit, tend ses petites mains, s'empare du chapelet avec lequel il se met à jouer et, à partir de ce moment, n'éprouve plus

aucune douleur. Quelques jours après, la mère reconnaissante l'amenait au couvent pour remercier l'Enfant Jésus et apporter sa modeste offrande destinée à l'embellissement du petit autel élevé au S^t Enfant.

3. Une mère remercie l'Enfant Jésus de la guérison de sa petite fille atteinte de convulsions. A peine la prière fut-elle récitée et l'enfant revêtu de la médaille, que le terrible mal disparut.

4. Une mère rend grâce à l'Enfant Jésus pour la guérison de sa petite fille réduite à toute extrémité à la suite d'une inflammation dans les intestins. Dès qu'on eut commencé une neuvaine à l'Enfant Jésus, la petite malade ressentit un mieux sensible et, à la fin de la neuvaine, elle se trouvait hors de danger.

5. Une jeune fille reconnaissante remercie l'Enfant Jésus d'avoir rendu la paix et le bonheur à sa famille : pendant une neuvaine qu'elle fit à l'insu de tous, les membres divisés se rapprochèrent, reconnurent leurs torts et promirent de mener désormais une vie meilleure. Gloire, amour et reconnaissance au bon petit Jésus !

6. Reconnaissance encore au divin Enfant pour la guérison d'une petite fille atteinte du croup. A la grande surprise des médecins, l'enfant que l'on croyait perdue, se remit complètement, grâce à l'Enfant Jésus qu'elle ne cessait d'invoquer avec tous les membres de sa famille et les personnes dévouées au bon petit Jésus, à qui les parents avaient demandé une neuvaine.

* *
*

Mésopotamie. — La *Revue géographique* publie, sous la signature de M^{me} Le Ray, un voyage, auquel nous empruntons les lignes suivantes :

« Ma première visite à Bagdad a été pour les Pères Carmes et les Sœurs de Charité qui font tant de bien dans cette ville, au prix de si rudes sacrifices. Avec quelle joie et quelle grâce ils accueillent leurs compatriotes, surtout quand ils les voient animés de la foi qui les soutient eux-mêmes !

« Non seulement les Pères Carmes élèvent la jeune génération et lui font parler un français plus pur qu'on ne le parle en Bretagne ou dans l'Anjou ; mais ils rassemblent les hommes et les jeunes gens pour leur donner le goût des récréations intellectuelles, leur faire apprécier les gloires passées et les ressources présentes de leur pays natal, et attirer leur attention sur ces nobles débris qui recèlent encore tant de mystères.

« Aux vacances, les anciens élèves jouent la comédie, et ils entrent dans leurs rôles avec toute la souplesse de l'organisation orientale. La musique est également au nombre de leurs délassements, et les Pères ont formé pour les chants d'église des chœurs qui se sont admirablement distingués le jour de Pâques. Les Sœurs de Charité enseignent aussi le piano et le chant. Leurs jeunes filles jouent avec une précision remarquable.

« Quand on voit toutes ces maisons si bien tenues, si bien ordonnées, les religieuses si calmes et si gaies, on croirait que de bons revenus assurent leur existence et que les points noirs ne peuvent apparaître dans leur horizon. Il n'en est pas ainsi pourtant, tous ces établissements vivent au jour le jour, donnant une leçon perpétuelle, mais bien négligée, à la prévoyance inquiète des gens du monde. Les religieuses disent dans leur angélique sérénité : « Nous essayons de faire l'œuvre de Dieu ; si Dieu ne veut pas » que son œuvre se fasse en ce moment et par nous, il est le maître. »

* .

Transverbération du Cœur de S^{te} Thérèse. (1) — Ce n'est pas seulement l'admiration affectueuse des qualités et des bienfaits de son céleste Epoux, qui a blessé le cœur de la Vierge séraphique Thérèse de Jésus ; mais encore et surtout la vue des outrages que le divin Sauveur recevait en ces temps-là de la part des protestants et particulièrement des calvinistes. Ceux-ci allaient alors par bandes féroces, incendiant les églises, renversant les autels, brisant les vases sacrés et foulant aux pieds le corps de N. S. Jésus-Christ, renfermé dans les saints Tabernacles. Au récit de ces outrages, le cœur de S^{te} Thérèse s'exhalait en prières ardentes pour les réparer autant qu'elle le pouvait. C'est une de ces prières réparatrices que nous venons rappeler à la piété de nos lecteurs. Il n'est pas mal à propos de la réciter aux jours où nous vivons. Isolément et dans l'ombre des nuits, il se commet encore des attentats sacrilèges contre la divine Eucharistie. Presque chaque semaine nous apporte la déchirante nouvelle de tabernacles forcés et de saintes hosties jetées sur le pavé du temple ou dans la boue des chemins. Il y a quelques mois on signalait même, dans un pays voisin du nôtre, l'enlèvement furtif des saintes espèces de plusieurs églises, dont le mobile n'avait pas été le vol, mais l'impiété seule ; on avait laissé les ciboires et emporté le contenu. Qu'a-t-il été fait des parcelles sacrées ? C'est le cas de répéter avec S^{te} Madeleine : « Ils ont enlevé le corps de mon Sauveur, et je ne sais où ils l'ont mis. » Il y a là de quoi faire frémir toute âme vraiment chrétienne. Mais ne nous bornons pas à un bon mouvement de compassion sans durée. Voyons ce que nous pourrions *mieux faire ou faire en plus* pour l'honneur du T. S. Sacrement. Au moins redisons pieusement la prière suivante :

PRIÈRE DE S^{te} THÉRÈSE EN RÉPARATION DES PROFANATIONS DE LA SAINTE EUCHARISTIE. — O Père saint ! Dieu tout-puissant ! par l'Eucharistie, ce chef-d'œuvre de son amour, votre Fils a mis le comble à tous ses bien-

(1) Le 27 de ce mois nous célébrons la fête de la Transverbération du Cœur de S^{te} Thérèse. Voir plus bas le calendrier.

faits envers nous pauvres pécheurs ; et puisque c'est l'amour qui l'enchaîne sur nos autels, ô le plus tendre des pères, ne souffrez pas qu'il y soit plus longtemps traité d'une manière si indigne. Il s'est donné à nous, afin que nous puissions chaque jour, à tout moment, vous l'offrir en sacrifice. Ah ! laissez-vous toucher par le prix inestimable d'une telle offrande ! Considérez les outrages, les profanations que reçoit cette adorable Hostie ! Qu'est ceci, mon Seigneur et mon Dieu ? Ou faites finir le monde, ou mettez un terme à de si grands maux. Tout misérables que nous sommes, nos cœurs se brisent à un tel spectacle.

Père éternel, je vous en supplie, vous-même n'en soutenez pas plus longtemps la vue. Arrêtez ce feu, Seigneur ; car si vous le voulez, vous le pouvez. Considérez que votre Fils est encore dans ce monde. Au nom du respect dû à sa divine personne, qu'il y ait fin à tant d'indignités, d'abominations, de souillures ; ni sa beauté, ni son adorable pureté, ne méritent qu'il se commette, dans les demeures où il habite, de pareilles profanations. Exaucez notre prière, Dieu de bonté, non pour l'amour de nous, nous n'en sommes pas dignes, mais pour l'amour de votre divin Fils. Nous n'avons garde, pour le soustraire à tant d'insultes, de vous demander qu'il cesse d'être avec nous ; nous ne l'oserions. Ah ! Seigneur, sans lui que serait-ce de nous ? Sur cette terre d'exil n'est-il pas l'unique gage qui apaise votre colère ? Vous seul, Dieu tout-puissant, connaissez le remède à un tel mal ; que votre miséricordieuse main se hâte de l'appliquer.

Ne différez plus, grand Dieu, ne différez plus ; et dès ce moment faites que cette mer courroucée se calme, que cette grande tempête qui agite le vaisseau de l'Église s'apaise ; enfin, Seigneur, sauvez-nous, car nous périssons.

CHEMIN DE LA PERF. CH. XXXVI.

..

Victor Hugo au couvent des Pères Carmes. — Voici une histoire absolument vraie. Celui qui la raconte y a joué un rôle important. Il est encore vivant ; il habite le Carmel de Bagnères, et nous pourrions au besoin dire son nom.

Voici son récit :

C'était en 1870 ; le gouvernement de la Défense nationale siégeait à Bordeaux. Victor Hugo y était installé avec sa famille.

Son fils Charles logeait près de notre couvent, toute en face ; les croisées de l'appartement qu'il occupait dominaient nos murs, et souvent, nous apercevions Victor Hugo, debout dans leurs embrasures, regarder longuement la promenade silencieuse des moines.

Un soir, on heurte violemment à la porte du couvent : c'est moi que l'on demandait en toute hâte auprès de Charles Hugo, qui se mourait. J'accours,

et, dans une pièce encombrée par une domesticité affolée, je trouve le fils du grand homme, inerte, étendu sur un meuble.

Je m'approche; le corps était à peine froid. Je prends une glace, à la recherche d'un souffle de vie; la respiration venait de cesser. Tout était fini. Je m'agenouillai alors, effacé dans l'ombre, et je me mis à prier.

Victor Hugo entre, tenant dans sa main son légendaire képi de garde national.

Il s'approche de son fils, se penche sur lui, presse longuement son front, comme s'il eût douté, lui aussi, qu'il fût mort, se recule et reste immobile, la tête penchée sur la poitrine, le regard fixe, comme pétrifié.

Je regardai avec une attention anxieuse et soutenue cet homme de génie, écrasé sous une des plus grandes douleurs humaines qui puissent exister, et je cherchai à pénétrer les pensées qui pouvaient agiter ce vaste cerveau en un moment si solennel.

Victor Hugo resta de longs moments ainsi; puis il posa de nouveau sa main sur le front de son fils, et sortit lentement.

C'était près de minuit; la cloche du couvent venait d'appeler nos religieux à l'office; je sortis inaperçu, ne voulant pas troubler le recueillement de la chambre mortuaire, et je rentrai dans ma cellule.

Alors seulement je songeai à l'étrangeté des circonstances qui m'avaient fait assister à la scène que je viens de décrire. Et je me demandais comment serait interprétée ma présence, la présence d'un moine avec son grand crucifix, auprès de Charles Hugo, rédacteur en chef du *Rappel*, organe le plus accrédité, à ce moment-là, de l'opinion frondeuse et anticléricale.

J'avais été appelé auprès du mourant par une personne pieuse de la maison, mais en dehors de la famille Hugo. Je lui devais une explication; je lui devais aussi l'expression de ma sympathie, que le respect de sa douleur avait retenue sur mes lèvres. J'écrivis à Victor Hugo.

Le poète ne tarda pas à me répondre; j'ai sa lettre, il y parle « des âmes sœurs destinées à voir la même lumière, » et d'autres choses d'une poésie mystique et nuageuse; il y témoigne sa gratitude pour le religieux qui a recueilli le dernier soupir de son fils.

Tout ne devait pas finir là. Quelques jours plus tard, Victor Hugo était dans notre parloir, et demandait à me voir.

Je m'y rendis avec mon supérieur. Le grand homme était revêtu de sa vareuse de garde national, et portait dans ses bras la petite Jeanne. Il vint à nous avec empressement:

« Je vous demande pardon, mes bons Pères. — ce fut, je m'en souviens bien, l'expression dont il s'est servi, — je vous demande pardon de me présenter ainsi, avec cette pauvre enfant; mais depuis qu'elle a perdu son père, elle ne veut plus me quitter. »

Il prononça ces paroles avec attendrissement, et la petite Jeanne, comme

si elle les eût comprises et eût voulu remercier son grand-père de sa tendresse, se serra de plus près contre lui, cachant dans sa barbe sa mignonne figure d'ange.

Victor Hugo nous parla, en son langage imagé, de sa douleur, des qualités brillantes de son fils Charles, qu'il appela le diamant de sa couronne; il nous remercia avec émotion de notre sympathie et, tout à coup, donnant à la conversation un tour inattendu :

« Je vous vénère, mes Pères, nous dit-il; je suis plein d'admiration pour la fermeté de vos croyances; je ne les partage pas toutes, mais nous sommes cependant d'accord sur ce que j'appellerai les articles fondamentaux. »

Puis il nous fit l'exposé de son système religieux, dont l'orthodoxie laissait à désirer, mais qui était aux antipodes de la libre-pensée.

« Je crois, — et ici sa voix devint plus lente et plus solennelle, — je crois à l'immortalité de l'âme; je crois à l'éternité des peines et des récompenses; je crois à la prière; oui, je crois que la prière est comme l'anneau entre la justice de Dieu et la miséricorde. »

Nous n'écoutions pas sans surprise et sans quelque saisissement ces singulières déclarations. Un dernier incident, le frappant sans doute, mit fin à cette entrevue, dont je ne perdrai jamais le souvenir.

Nous étions debout, lui, tenant toujours pressée sur sa poitrine la petite Jeanne, qui regardait nos crucifix et nos grands chapelets avec de grands yeux étonnés. Cette enfant intéressait mon cœur de religieux; j'avais prié à côté de son père mourant. J'eus la pensée de la bénir; et avec l'audace d'un serviteur de Dieu, j'en demandai la permission à son grand-père.

« Non seulement je vous y autorise, me dit Victor Hugo avec une véritable émotion, mais je vous le demande comme une faveur, comme une grâce. »

Et, s'inclinant devant moi dans une demi-génuflexion, il me présenta la petite orpheline. J'imposai mes mains au-dessus du vieillard et de l'enfant, et, élevant mon ardente prière vers le ciel, je les compris tous les deux dans une même bénédiction.

..

Nécrologie. — SŒUR MADELEINE DE SAINT JOSEPH. — Il semble que l'éminent cardinal Gibbons soit particulièrement attaché à l'ordre du Carmel. Dernièrement il honorait de sa présence la pose de la première pierre d'un couvent et d'une chapelle de Carmélites à la *Nouvelle-Orléans*. Le 30 mai, le « *Catholic Mirror* » de Baltimore le montre assistant (ainsi que Mgr Moore, évêque de la Floride) à l'inhumation de la sœur Madeleine de St Joseph. Voici un aperçu de la vie de cette sainte religieuse. Le « *Catholic Mirror* » l'extrait de l'oraison funèbre prononcée par le R. P. Price.

« Depuis son enfance, elle se distinguait par sa dévotion envers S^t Joseph et S^{te} Thérèse. Une fois au couvent, elle commença à se montrer un parfait modèle d'obéissance, d'humilité et de piété. Elle priait continuellement pour le salut de tous les hommes. Après 32 ans de vie retirée mais heureuse en religion, elle est allée recevoir l'éternelle récompense. Pendant sa vie, elle avait exprimé le désir de mourir peu après avoir reçu la sainte communion et le jour de S. Joseph. Ces deux désirs furent accomplis. La dévouée Mère Raphaël s'apercevant un mercredi matin que la malade s'affaiblissait, lui proposa de recevoir le T. S. Sacrement. Avec un céleste sourire, elle répondit : « Rien ne peut me faire plus de plaisir. » Peu après avoir pris le viatique, elle expirait. »

Avant l'absoute S. E. le cardinal Gibbons s'approchant du banc de communion, parla en ces termes : « Avant de donner une dernière bénédiction à la dépouille mortelle de Sr Madeleine (M^{lle} Marguerite Cassen), je désire dire quelques mots.

« La première fois que je rencontrai la chère défunte, ce fut aux sources de Soufre Blanc, dans la province de Virginie. Elle était alors en société brillante, heureuse, la plus gaie de toutes, dans la pleine jouissance de la vie. Quand je la revis, ce fut, à ma grande surprise, derrière les grilles du Carmel, plus heureuse, mille fois plus heureuse que dans le monde. Elle fut constante dans sa ferveur et dans son zèle à prier pour la conversion des pécheurs. Prions pour elle ; si elle n'est pas encore au ciel, elle y sera bientôt, et alors elle priera pour nous, comme elle l'a fait sur la terre. » S. E. bénit alors les restes mortels, puis on emporta le cercueil, tandis que le chœur chantait : « Plus près de vous, ô mon Dieu ! » Les Sœurs très affectées suivirent le cercueil des yeux, en donnant à travers leurs grilles un long regard d'adieu à la chère compagne de leur pèlerinage sur la terre, qui avait brillé parmi elles comme une étoile étincelante. Le cardinal, accompagné d'un nombreux clergé, conduisit le corps jusqu'au cimetière de Bonnie Bræ.

Donnez-lui, Seigneur, le repos éternel.



Calendrier-Ephémérides

1 Samedi. — St Pierre-aux-Liens, double majeur.

1630. L'infante Isabelle, par lettres spéciales, prie le magistrat de Bruges de vouloir autoriser l'établissement des Carmes déchaussés en cette ville, et de leur donner l'assistance et la protection dont ils pourront avoir besoin.

2. 11^e Dimanche après la Pentecôte. — St Alphonse-Marie de Liguori, Evêque-Confesseur-Docteur, double, († 1789.) — *Indulgence de la Portioncule.*

1863. Mort du Frère Joseph, Tierçaire du Carmel d'Agen, en France.

Le Frère Joseph, dans le monde M. Latarne, avant d'embrasser le Tiers-Ordre du Carmel, exerça d'abord la profession de marin, et remplit de ses scandales tous les lieux de son passage. Rien n'égalait la haine qu'il éprouvait pour les ministres de Dieu. Grâce au zèle apostolique du R. P. Marie-Louis du Saint Sacrement, il eut le bonheur de revenir de ses égarements. M. Latarne une fois converti, la religion le transforma. En peu de temps, il passa de la vie la plus scandaleuse à la vie la plus édifiante. Il devait surtout une réparation à sa vieille mère, dont il avait été un indigne fils. Madame Latarne, à raison de son grand âge et de ses infirmités, ne pouvait que difficilement se rendre à l'église assez éloignée de sa maison. Que fit alors son fils ? D'une main il soutenait le bras de sa mère et de l'autre il portait une chaise. Quand il voyait sa mère fatiguée, il posait la chaise par terre et l'y faisait asseoir. La bonne vieille se trouvant un peu délassée, il la reprenait sous le bras et continuait ainsi sa marche, jusqu'à ce qu'on arrivât à l'église. Après la mort de sa digne mère, il sollicita et obtint des supérieurs du Carmel de France la faveur de passer le reste de ses jours au Couvent des Carmes déchaussés d'Agen, en qualité de Tierçaire. Dans cette sainte retraite, il consacrait son temps à aider la communauté autant qu'il le pouvait, et passait le reste de la journée en exercices de piété, tels que l'assistance aux offices, le chemin de la Croix, les visites réitérées au Saint Sacrement.

Cassé par l'âge et plus encore par ses infirmités et ses austérités, le Frère Joseph mourut au Carmel d'Agen en odeur de sainteté, le 2 août 1863, à l'âge de 73 ans.

3. Lundi. — Invention des Reliques de St Etienne, premier Martyr, semi-double.

4. Mardi. — St Dominique, Confesseur, double-majeur. († 1221.)

5. Mercredi. — Dédicace de N.-D. aux Neiges, double-majeur.

1872. Restauration du Carmel de Bois-le-Duc (Hollande,) par huit religieuses du Carmel d'Alost. Une chose digne de remarque, c'est que le Couvent des Carmélites d'Alost a été fondé, en 1632, par des religieuses Carmélites de Bois-le-Duc, qui avaient dû quitter leur sainte solitude, après la prise de la ville par le prince d'Orange. En 1872, c'est Alost qui relève Bois-le-Duc.

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de l'Assomption de la T. S. Vierge.

6. Jeudi. — Transfiguration de N. S. J. C., double-majeur.

7. Vendredi. — S^t ALBERT, Confesseur de l'Ordre. († 1306.) — 2^e classe avec Octave. — *Indulgence plénière.*

Premier Vendredi du mois consacré à la dévotion du Sacré Cœur de Jésus.

S^t Albert aime d'un amour de prédilection la famille du Carmel, et en général tous ceux qui recourent à sa puissante médiation dans leurs infirmités tant spirituelles que temporelles. S^{te} Thérèse a été grandement favorisée de S^t Albert. Pendant qu'elle était remplie d'une sainte sollicitude pour les communautés naissantes de la nouvelle Réforme, le Saint lui apparut, conversa longuement avec elle sur les moyens les plus propres à faire prospérer l'œuvre à laquelle elle avait voué son cœur et toute son existence. Le 7 août 1574, à Ségovie, la S^{te} Mère, durant son action de grâces, vit Notre-Seigneur à son côté droit, S^t Albert à son côté gauche. Après quelque temps, Notre-Seigneur se retira pour laisser à la Sainte la liberté de s'entretenir avec S^t Albert des affaires de leur Ordre.

8. Samedi. — *Vigile de S^t Laurent.* — SS. Cyriaque et ses compagnons, Martyrs, semi-double. († 3^e siècle.)

1592. En ce jour, le Cardinal Quiroga fonda le premier *Désert* de la Réforme à Almanvir en Espagne. Il fut dédié à la Très Sainte Vierge. Le premier prieur en fut le R. P. Alphonse de Jésus-Marie.

9. 12^e Dimanche après la Pentecôte. — S^t Jérôme-Émilien, Confesseur, double. († 1537.)

10. Lundi. — S^t LAURENT, Martyr. († 258.) — 2^e classe avec Octave.

11. Mardi. — S^{te} Marie-Madeleine, Pénitente, double. († 1^{er} siècle.) — *Indulgence plénière.*

1607. Fondation du Couvent des Carmes déchaussés de Crémone en Italie, sous le titre de Saint Himère, par les soins du Cardinal Sfrondato. Le premier prieur en fut le R. P. Ange de Jésus-Marie, de la famille des marquis de Soncino. Il fut aussi mis à la tête de la province de Lombardie, lors de l'érection de celle-ci en 1617.

12. Mercredi. — S^{te} Claire, Vierge, double. († 1253.)

13. Jeudi. — S^t Apollinaire, Evêque-Martyr, double. († 2^e Siècle.)

14. Vendredi. — *Vigile de l'Assomption, Jeûne de l'Eglise.* — Octave de S^t Albert, Confesseur de l'Ordre, double.

1621. Fondation, à Pavie en Italie, du couvent des Carmes déchaussés sous le vocable de Marie, Mère des Grâces.

15. Samedi. — ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE. — 1^e classe avec Octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.*

1567. Fondation du second couvent de la Réforme par S^{te} Thérèse à Medina-del-Campo, sous le vocable de S^t Joseph.

16. 13^e Dimanche après la Pentecôte. — S^t JOACHIM, Père de la T. S^{te} Vierge. — 2^e classe. — *Indulgence plénière.*

17. Lundi. — Octave de S^t Laurent, Martyr, double.

18. Mardi. — S^t Emygde, Evêque-Martyr, double.

19. Mercredi. — S^t Gaëtan, Confesseur, double. († 1547.)

1643. Mort du R. P. Clement de S^{te} Marie, au couvent des Carmes déchaussés d'Avignon.

Proche parent de Calvin, il naquit au sein de l'hérésie à Genève en Suisse. Conduit providentiellement à Rome, il fut obligé de se faire porter à l'hôpital, étant tombé gravement malade. Le médecin, qui le croyait catholique, lui déclara, à sa première visite, qu'il devait se confesser tout d'abord, et qu'en cas de refus, il ne lui continuerait plus ses soins. Le malade fut obligé de faire venir un prêtre, qui, eu égard à ses bonnes dispositions, le prépara à abjurer d'abord ses erreurs, ce qu'il fit entre les mains du Vén. Père Pierre de la Mère de Dieu, qui édifiait toute la ville de Rome par la sainteté de sa vie. Il ne s'en tint pas là. Ayant lu la vie de S^{te} Thérèse, il fut pris d'une telle estime pour la Réforme du Carmel, qu'il résolut de l'embrasser. Il entra donc au noviciat des Carmes déchaussés de la Scala à Rome. Il devint un des plus beaux ornements de l'Ordre, et fut promu aux charges les plus importantes. Il mourut en odeur de sainteté à Avignon, le 19 août 1643.

20. Jeudi. — S^t Bernard, Confesseur-Docteur, double. († 1153.)

1574. Mort de la Sœur Isabelle des Anges, au Carmel de Salamanque, en Espagne. Le jour de la fête de S^t Bernard, la Sœur Isabelle des Anges se trouva si mal que, dès l'aurore, la Prieure réunit autour d'elle la communauté pour réciter les dernières prières. Une angoisse indicible jointe aux tourments de l'agonie consommait son martyre. Le visage baigné de sueur et de larmes, livide, défigurée, la mourante devenait l'objet d'une pitié pleine de tendresse et mêlée de frayeur. L'heure de la messe obligea les religieuses de s'éloigner. Quand elles revinrent, Isabelle des Anges, le regard brillant de joie, le teint coloré, la voix vibrante, n'était plus reconnaissable. Elle sourit doucement à ses Sœurs. « Dieu soit béni, ma fille, lui dit la Prieure, quel bonheur avez-vous que vous le faites si bien paraître ? » — « Oh ! ma Mère, répondit-elle, c'est que mes maux sont près de finir, aujourd'hui même j'irai jouir du Bien que j'ai tant désiré. » Anne de Jésus devina qu'il y avait dans ce grand changement quelque mystère. Interrogée par sa maîtresse, la Sœur Isabelle le lui confia tout bas. « Durant la messe, Notre Mère Thérèse de Jésus est venue me caresser et me bénir ; elle m'a consolée de mes peines et m'a délivrée de mes frayeurs en me disant : ma fille, ne vous abandonnez point à ces craintes vaines ; mettez votre espérance dans le sang et les mérites de Jésus votre Epoux. Dieu vous réserve une grande gloire et vous en jouirez dès aujourd'hui.... Oh ! oui, que je suis heureuse maintenant, ajouta la jeune Sœur. Mon âme est si paisible ! Je m'en vais au Ciel. » Le Seigneur voulut qu'elle restât dans ce repos et cette joie jusqu'au soir, pour la consolation de celles qui la visitaient et respiraient près d'elle l'air du paradis. Elle ne prit son vol qu'après matines : le crucifix à la main, le *Credo* sur les lèvres, elle rendit le dernier soupir en prononçant ces mots d'une voix distincte : *Et vitam æternam. Amen.*

21. Vendredi. — S^{te} Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal, Veuve, double. († 1641.)

22. Samedi. — Octave de l'Assomption de la T. S^{te} Vierge Marie, double.

23. 14^e Dimanche après la Pentecôte. — S^t Philippe Beniti, Confesseur, double. († 1285.)

1794. A Bordeaux, mort du R. P. François Brustier. Il était né dans

le diocèse de Toulouse, et avait fait sa profession religieuse chez les Grands-Carmes. Quoique proscrit par la loi du 26 août 1792, pour avoir refusé le serment de la *constitution civile du clergé*, il n'était point sorti de France. Arrêté en 1793, il fut, après plusieurs mois d'emprisonnement, envoyé à Bordeaux pour y être compris dans un convoi de déportés. En attendant le jour de l'embarquement qui n'eut lieu que vers la fin de l'automne de 1794, trois mois après la chute de Robespierre, le R. P. Brustier fut enfermé dans le petit séminaire converti en prison, où la Providence, voulant qu'il terminât son martyre à Bordeaux, permit qu'il succombât sous le poids de ses souffrances. Quand on le vit près d'expirer, on le transporta à l'hôpital de St André où il rendit le dernier soupir à l'âge de 55 ans.

(P. ALBERT DU St SAUVEUR. *Notice.*)

- 24. Lundi.** — St BARTHELEMY, Apôtre, 2^e classe. († 1^{er} siècle.)
25. Mardi. — St Louis, roi de France, Confesseur, double. († 1270.)
26. Mercredi. — St Hyacinthe, Confesseur, double. († 1257.)
27. Jeudi. — TRANSVERBERATION DU CŒUR DE NOTRE MÈRE St^e THÉRÈSE, 2^e classe. — *Absolution générale pour les Tierçaires du Carmel. — Indulgence plénière pour les membres de l'Archiconfrérie universelle de St^e Thérèse.*

1599. En ce jour fut tenue à Rome, en présence du Pape, une réunion de cardinaux, dans laquelle on décerna à N. M. St^e Thérèse le titre de *Vierge séraphique*.

- 28. Vendredi.** — St Augustin, Evêque-Confesseur-Docteur, double. († 430.)
 1632. Mort du R. P. Onuphre de la Purification, dans le monde César Mussius d'Anvers, Carme déchaussé, premier sous-prieur de son Ordre à Bruges. — Brûlant du désir de sacrifier sa vie pour le salut des âmes, il obtint à force de prières la permission de se dévouer au soin des pestiférés. Atteint lui même de la contagion, il mourut le 28 août 1632, âgé de 32 ans, victime de son amour pour le prochain.
29. Samedi. — Décollation de St^e Jean-Baptiste, double-majeur.

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de la Nativité de la T. S. Vierge Marie.

- 30. 15^e Dimanche après la Pentecôte.** — St^e Rose de Lima, Vierge, double. († 1617.)
31. Lundi. — DEDICACE DE TOUTES LES ÉGLISES DE L'ORDRE DU CARMEL, 1^e classe avec Octave.

1667. A Ypres, mort du R. P. Alphonse de St^e Agathe, Carme déchaussé. Il fut un continuel sujet d'édification pour ses frères par son exactitude à observer la règle. Son corps ayant été retrouvé en parfaite conservation cinq ans après sa mort, on l'exposa publiquement dans l'église de son couvent; il y demeura exposé pendant l'espace de trois jours, à la grande satisfaction du peuple qui n'avait pas encore perdu le souvenir de ses vertus. Il n'avait vécu que 42 ans.



Petites fleurs du Carmel

On sait que Notre Père Saint Jean de la Croix a emprunté à la sainte Montagne du Carmel l'une de ses figures les plus heureuses pour nous dépeindre l'acheminement de l'âme vers la perfection. Qui n'a entendu parler de son traité: *la Montée du Carmel*? Le sommet de la Montagne sacrée est cette béatitude de l'esprit où l'âme, entièrement détachée des jouissances terrestres, goûte un bonheur qui n'est plus de ce monde. *Trois voies* s'offrent à l'âme qui veut atteindre ce sommet et y fixer à tout jamais sa demeure. *Premièrement*, c'est la voie de l'esprit égaré, voie fausse et illusoire qui trompe l'âme imprudente et mal formée à la vie spirituelle. *Deuxièmement*, c'est la voie de l'esprit imparfait, qui n'est pas non plus exempte d'illusions. *Troisièmement*, c'est le sentier étroit de la perfection, où l'âme peut s'acheminer en toute sécurité, assurée qu'elle atteindra sûrement les hauteurs si vivement désirées: c'est la véritable voie.

Nous donnerons successivement sous forme de sentences ou *fleurs spirituelles*, avec notes explicatives, tout ce qui concerne chacune de ces trois voies.

I. Voie de l'esprit égaré. — *Langage prêt à l'âme qui s'y est engagée imprudemment.*

1° « Je veux arriver à l'union divine et atteindre le sommet sacré de la Montagne du Carmel, conjointement avec les jouissances terrestres. » N. P. S^t Jean de la Croix dissipe cette première illusion en disant que toutes les créatures terrestres ne sont que des miettes tombées de la table de Dieu. S'attacher à ces miettes et y chercher sa jouissance, c'est refuser le banquet sacré qui doit rassasier à tout jamais l'âme sur la sainte Montagne du Carmel. Quelle illusion!

2° « Les biens terrestres avec toutes les jouissances qui y sont attachées, je veux les posséder en toute liberté avec une pleine et entière indépendance de ma volonté. »

Ah! pauvre âme, s'écrie S^t Jean de la Croix, vous voulez gravir la Montagne du Carmel comme un malheureux qui trainerait un lourd poids derrière lui. Impossible d'avancer; plus vous déploierez d'efforts et plus vous éprouverez de la résistance et essuierez de fatigues.

Brisez ces vaines attaches. Qu'un oiseau soit retenu par un petit fil ou un gros câble, il ne pourra prendre son vol vers le ciel. De même l'âme qui conserve quelque affection terrestre ne pourra jamais prendre son libre élan vers l'union divine.

3° « Dans les biens terrestres, je cherche l'éclat des honneurs et la gloire. » S^t Jean de la Croix compare l'âme qui tient ce langage à un papillon, qui, au milieu de la nuit, voltige autour d'une lampe allumée. L'éclat de la lumière l'éblouit, l'offusque, il finit par se brûler les ailes au contact de la flamme et à tomber inanimé. Il en est de même de l'âme qui se laisse éblouir à l'éclat pompeux des richesses; au lieu d'y trouver la gloire, elle n'y rencontre aux yeux de Dieu que l'ավիլissement, elle perd sa vitalité et tombe abîmée dans son néant.

4° « Je cherche la science pour en orner mon intelligence, cette science je la trouverai dans l'étude des choses d'ici-bas. »

Voilà, continue S^t Jean de la Croix, la peinture d'une âme qui s'attache

à la science du siècle. De quel prix est cette science comparée à la science qui fait les saints ? Cette dernière donne à l'âme de bas sentiments d'elle-même. L'autre au contraire la remplit d'orgueil à cause de l'affection désordonnée avec laquelle elle la poursuit de ses recherches. Ah ! recherchons avant tout la science de l'humilité, du détachement, de l'abnégation de nous-mêmes. A l'aide de cette science, nous gravirons d'un pas rapide la Montagne du Carmel et nous éviterons de regrettables illusions.

5° « Dans les jouissances d'ici-bas, je prendrai mon repos, libre de tout souci et de toute inquiétude. »

S^t Jean de Croix dissipe cette illusion en disant que le cœur qui cherche son repos dans les créatures éprouve trois effets pernicieux : il est fatigué, tourmenté et souillé, et cela continuellement, sans trêve, ni merci. Ce pauvre cœur loin de trouver son bonheur dans les jouissances de ce monde se roule au contraire au milieu des épines qui ne cessent de le lacérer.

6° « Je n'ai pu atteindre le sommet de la Montagne, parce que je me suis engagée dans une fausse voie. »

L'âme, dit le Saint, finit par reconnaître ses torts : elle croyait pouvoir unir au service de Dieu ou, en d'autres termes, à l'acheminement vers le sommet de la sainte Montagne du Carmel les vaines jouissances de cette vie, elle voit qu'elle s'est trompée.

7° « Plus je recherchais mon bonheur dans les biens terrestres, moins je le trouvais. Au lieu de la joie, je n'ai goûté que l'amertume. »

L'âme fait ici l'aveu complet de ses illusions. Au lieu de se concentrer sur Dieu, source de sa joie et de son bonheur, elle s'est jetée avec une sorte de rapacité sur les faux biens de ce monde, qui ne lui ont apporté que chagrin et amertume. Elle se voit réduite à devoir chercher un autre chemin.

Nous exposerons la seconde voie dans notre prochain numéro.

Nous avons tiré cette manière d'exposer l'esprit et la direction de Notre Père S^t Jean de la Croix du tableau tracé par le R. P. Cyprien de la Nativité, Carme déchaussé et l'un des premiers traducteurs français des œuvres du Saint. Sous cette forme, que nous avons rendue aussi saisissante que possible, conformément à la pensée de notre devancier, nous pourrons embrasser d'un coup d'œil la manière si sage et si prudente dont notre saint fondateur dirigeait les âmes pour les détacher de toutes les choses d'ici-bas et les faire parvenir à l'union divine.





L'Eucharistie



Mon âme est toute en feu !... la S^{te} Eucharistie
L'embrase chaque jour d'un sublime incendie !
Me consumer d'amour pour le divin Jésus,
Ah ! pourrais-je ici-bas désirer rien de plus ?

O Jésus-Hostie,
Douceur de ma vie,
Mon âme ravie
S'élance vers toi !
Bienheureux Archanges,
Célestes phalanges,
Vers le Roi des Anges,
Oh ! conduisez-moi !

Séraphins embrasés en sa sainte présence,
Prosternés à ses pieds dans un humble silence,
Adorez ce grand Dieu qui, dans sa charité,
Se donne chaque jour à mon cœur transporté !

Aimable sanctuaire,
Mon âme solitaire
Pour toi frémit d'amour !
Et mourant de tendresse
Tombe, pleine d'ivresse,
A tes pieds chaque jour !...
Savez-vous comment il se nomme
Celui qui règne dans le ciel,
Celui qui, pour l'amour de l'homme,
Jour et nuit est là, sur l'autel ?
Son nom, ah ! c'est Eucharistie,
Et mon âme lui dit : Epoux.

Dites-moi vite, je vous prie,
Connaissez-vous un nom plus doux ?
Dites, pour que je le lui donne
Avec amour, avec ardeur ;
Lui que toute gloire environne,
Il vient, il descend dans mon cœur !
Céleste Epoux, Dieu tout aimable,
Entre mille je t'ai choisi,
O toi, si beau, si désirable,
Mon unique et parfait ami !

O Jésus, je te sacrifie
Mon corps, mon esprit et mon cœur,
Dans ce triste exil soit ma vie,
Dans l'éternité mon bonheur !

E. M.



Troisième centenaire de S^t Jean de la Croix

É T U D E

sur la question de savoir si S^t Jean de la Croix pourrait être
déclaré Docteur de l'Église

Nous détachons les pages suivantes d'un excellent opuscule intitulé : VIE DE SAINT JEAN DE LA CROIX, *écrite en souvenir du troisième centenaire de son bienheureux trépas*. (1)

« Le R. P. Spiridion de Marie Immaculée, Carme déchaussé, dans un rapport au Directeur de la revue « *S. Giovanni a Croce*, » démontre magistralement les titres de saint Jean de la Croix au Doctorat, et en expose les raisons *de mérite, de convenance et d'opportunité*. Ces preuves solides, que nous allons résumer, nous font espérer que ni le vote favorable de l'Episcopat ni l'adhésion du Saint Siège ne sauraient faire défaut à la cause de ce Doctorat.

I.

Au sujet du mérite, tout le monde connaît les enseignements de Benoît XIV : *Pour qu'un personnage soit déclaré Docteur, trois conditions sont requises, à savoir : une doctrine éminente, une insigne sainteté, et, en outre, la reconnaissance de ce titre par le souverain Pontife ou un concile général légitimement assemblé*. (L. 4, p. 2, c. II, § 13.)

Or, que les deux premières qualités requises pour le Doctorat — la science éminente et l'insigne sainteté — se trouvent réunies au delà de toute exigence en notre saint Père Jean, il suffirait

(1) L'auteur en est le R. P. Alphonse-Marie de Jésus, Carme déchaussé. Monsieur l'abbé Feige l'a traduit de l'italien en français. Voir plus loin BIBLIOGRAPHIE.

pour le prouver de rappeler ce que la Bulle de canonisation dit de lui : *Jean de la Croix fut véritablement destiné par le ciel à collaborer au grand œuvre de la servante de Dieu (Thérèse). Son innocence admirable, son assiduité à la contemplation des choses célestes, l'âpre austérité de sa vie, l'éclat de ses étonnantes vertus, le don des miracles et des prophéties, qu'il avait reçu, ainsi que celui d'éclairer, par ses écrits, les mystères de la théologie mystique, le rendent illustre à l'égal de sainte Thérèse.* On sait d'ailleurs que l'Eglise elle-même, en plusieurs endroits, appelle *céleste* la sagesse de sainte Thérèse. — *Elle a écrit*, nous dit l'Eglise, *de nombreuses pages d'une sagesse toute céleste.* (Lect. V.) Et ailleurs : *Nourrissons nos âmes du pain de sa doctrine céleste* (oraison de sa fête.)

Ainsi, notre Saint égala sainte Thérèse par ses vertus, ses miracles, ses prophéties, et par le don d'éclairer dans ses écrits les mystères de la théologie mystique. Il y a plus : dans cette même théologie mystique, non seulement saint Jean est sans égal, mais il surpasse, à lui seul, tous les Pères et les Docteurs qui traitèrent cette partie sublime des sciences sacrées. Saint Denys l'Aréopagite, saint Grégoire le Grand, saint Bernard, Denys le Chartreux et nombre d'autres ont traité de la contemplation des choses divines et écrit d'admirables pages sur les opérations de Dieu dans les âmes qu'il épouse, sur leurs transformations et sur leurs fiançailles mystiques. Mais les uns enveloppent leur doctrine d'un mystérieux nuage qui ne permet de la saisir qu'à un petit nombre d'esprits supérieurs ; les autres présentent des fleurs d'un parfum suave, il est vrai, mais, parsemées çà et là dans les prés luxuriants de leurs belles œuvres, elles ne forment pas un tout compact, un ensemble méthodique et harmonieux qui puisse proprement mériter le titre de science théologico-mystique. D'autre part, aucun ne possède cet art admirable d'appliquer les théories les plus abstraites à la direction pratique des âmes dans l'âpre sentier de la perfection, art qui caractérise les œuvres de sainte Thérèse. Or, ici encore, notre Saint marche à l'égal de Thérèse. Son œuvre est vraiment un corps de science mystique, théorique et pratique, parfait de tout point, et absolument unique en son genre. Sa doctrine ne pouvait

s'harmoniser ainsi qu'à cette lumière céleste qui était pour Jean comme ordinaire et naturelle, et dans laquelle il plongeait et absorbait sa vie tout angélique et divine.

Et assurément, contre cette doctrine, le promoteur de la foi ne pourra pas objecter, comme il l'a fait déjà pour d'autres Docteurs, qu'elle n'est pas éminemment sublime et extraordinaire ; car on lui répondrait à bon droit ce que Pie VII avait déjà répondu au sujet de saint Liguori : « Les personnes doctes elles-mêmes reconnaîtront facilement quel secours extraordinaire leur offre Alphonse-Marie (nous dirons, nous, saint Jean de la Croix.) »

S'il faut de plus, d'après saint Isidore, qu'un Docteur de l'Église possède la science des Ecritures, — *cui etiam scientia Scripturarum necessaria est* — qui, plus que notre Saint, fit de la plus divine de toutes les sciences son aliment quotidien, continu ? Vous chercheriez peut-être en vain, dans toutes ses œuvres, une seule citation de Pères ou de Docteurs de l'Église : elles sont simplement un commentaire sublime, divin, des saintes Ecritures, dont la synthèse admirable forme un corps de théologie mystique.

Aussi, son autorité, comme celle de sainte Thérèse, est-elle incontestée dans l'Église. Saint Alphonse lui-même, ce Docteur insigne, dans ses œuvres ascétiques et mystiques, y a souvent recours comme à un phare lumineux ; et quelle que soit la controverse soulevée, il la considère comme tranchée, dès qu'il a en sa faveur l'autorité de sainte Thérèse ou de saint Jean de la Croix. Nous n'hésiterons même pas à affirmer que cet ange de la Croix possède en théologie mystique toute l'autorité de saint Thomas d'Aquin en théologie dogmatique. Plusieurs auteurs, d'ailleurs, ont employé cette comparaison pour faire ressortir toute la sublimité de la science de Jean dans cet ordre de vérités. Bossuet, ce grand flambeau de l'Église de France, nous en offre une preuve. Dans sa savante *Instruction sur les états d'oraison*, il oppose aux faux mystiques et aux quietistes de son siècle, l'autorité des mystiques orthodoxes. Or, il cite en première ligne, et comme autorité incontestable, le B. Jean de la Croix que, peu de lignes après, il appelle *docteur*. Ailleurs, contre les doctrines erronées des molinistes touchant la passivité constante de l'âme en tous ses états, le même Bossuet

prouve que l'âme se donne à Dieu aussi activement et librement que Dieu se donne à elle, et que c'est dans ce sens qu'on doit entendre les paroles de Clément d'Alexandrie : « L'homme prédestine Dieu comme Dieu prédestine l'homme. » Bossuet ajoute : *Le B. Jean de la Croix le dit en propres termes*, et il cite les paroles de notre Saint à ce sujet.

Le postulateur du doctorat de saint Alphonse faisait observer que « sans aucun doute celui-là était digne du titre de puissant génie, qui, dans une science obscurcie d'épaisses ténèbres et semée d'épines, avait ouvert une voie sûre et facile pour atteindre la vérité, et l'avait fait suivre avec tant d'attraits, qu'il avait conquis l'estime et les suffrages de toutes les personnes versées dans ces matières. » Or, est-il nécessaire de rappeler quelles ténèbres les faux mystiques avaient répandues sur la voie, par elle-même déjà si obscure, de la contemplation passive ? Les obstacles dressés sur cette route étaient si nombreux, que notre Saint lui-même dit expressément dans le préambule de ses œuvres : « Les peines corporelles et spirituelles par lesquelles doivent passer les personnes qui tendent à l'état de perfection sont si indéfinies, si graves, si profondes, qu'aucune faculté humaine ne les peut comprendre, et que l'expérience même ne suffit pas pour les décrire. Voilà pourquoi certains confesseurs et pères spirituels, ignorant cette voie et dépourvus d'expérience, sont plutôt une occasion de ruines et de damnation pour les âmes, etc... » Et maintenant que notre Saint ait, au milieu de ces ténèbres et de ces épines, ouvert une voie sûre et facile, qu'il l'ait montrée clairement et agréablement, et qu'il ait ainsi conquis le suffrage des personnes éclairées et compétentes, nous en avons, entre autres, une preuve dans l'attestation des cardinaux Torrès et Déto. Ce témoignage se trouve dans les Lettres de canonisation du Saint. On y lit, en effet : « Jean a écrit quelques livres de théologie mystique pleins d'une sagesse céleste, et déjà répandus par plusieurs royaumes. Le style en est admirable, et si élevé qu'au jugement de tous, sa science dépasse les forces de l'esprit humain et qu'elle a dû lui être révélée du ciel. Leur lecture aide puissamment à discerner les vraies révélations des fausses, à mettre les âmes sur la voie droite et à leur faire embrasser la vie parfaite. »

L'Université d'Alcala, après avoir longuement examiné les œuvres de saint Jean, ne craignit pas de déclarer que « sa doctrine est si sûre et si indispensable aux directeurs qui ont à conduire les âmes dans les voies de la spiritualité, qu'ils devraient l'avoir constamment sous les yeux. »

II

Arrivons aux raisons de convenance. Pour nous servir d'un argument employé par le P. Henri Ramière à propos du doctorat de saint François de Sales, nous dirons : Nous avons un Docteur pour le dogme, un pour la morale, nous en avons un désormais pour la piété et l'ascétisme, nous n'en avons encore aucun pour la théologie mystique : cette partie pourtant n'est pas d'une moindre importance ; or, personne ne l'a traitée si excellemment que saint Jean de la Croix

On dira peut-être que sa doctrine ne s'adresse pas à toute l'Eglise, que lui-même l'a déclaré formellement lorsqu'il a dit : « Je n'entends pas directement m'adresser à tout le monde ; mais je parle seulement à quelques membres de notre saint Ordre primitif du Carmel, tant Frères que Sœurs, qui m'ont demandé conseils. » (Préambule.) Soit ! mais l'Ange de l'école, en éditant son immortelle Somme, ne se proposait-il pas surtout de diriger ses jeunes étudiants ? Et, pourtant, que de savants ont travaillé et travaillent encore sur ses œuvres ! Saint Alphonse ne composa-t-il pas sa morale pour les clercs de sa Congrégation ? Et, aujourd'hui, n'est-elle pas devenue la morale de l'Eglise catholique ? Saint François de Sales avait écrit sa Philothée pour une âme qui s'était mise sous sa direction ; et voici que toutes les âmes pieuses y trouvent aussi leur direction, leur règle et leur force. Au demeurant si Jean n'avait pas pour but principal de s'adresser à tout le monde et d'instruire l'Eglise universelle, ce dessein n'avait pas été exclu, et, malgré son humilité, il le réalisa admirablement. Où, en effet, aujourd'hui, les directeurs spirituels dignes de ce nom vont-ils puiser des règles sûres pour diriger les âmes dans les sentiers les plus âpres de l'oraison, infuse et passive surtout ? dans les ouvrages de notre Saint qu'on a surnommé le Mystique de la Croix.

Aussi bien, déclaré Docteur, saint Jean compléterait le savant triumvirat de la théologie morale, ascétique et mystique, cette triple science qui a projeté tant de gloire sur l'Eglise à notre époque. Unis au Docteur angélique du dogme, les trois représentants de cette théologie formeraient ce mystérieux nombre quatre, qui par une disposition de la sagesse divine se rencontre déjà dans les quatre grands prophètes, les quatre évangélistes, les quatre premiers conciles généraux (1), les quatre principaux Pères grecs et latins. Ils représenteraient même glorieusement les trois grandes nations latines, l'Italie, la France et l'Espagne: l'Italie, siège du successeur de saint Pierre et gardienne de la foi et de la morale, par son Docteur du dogme (saint Thomas), et son Docteur de la morale (saint Alphonse); la France où prit naissance la triste école de l'hypocrite Jansénius qui, sous le masque de la piété, portait à l'incrédulité et au désespoir, par son Docteur de la piété (saint François de Sales); l'Espagne enfin, berceau des faux mystiques, dignes fils de l'impie Molinos, par son Docteur de la théologie mystique (saint Jean de la Croix.)

III

En aucun temps, à tous égards, la proclamation de ce doctorat ne saurait être plus opportune. Elle mettrait son couronnement au doctorat catholique qui, pour la direction pratique des consciences, manque encore d'un représentant officiel dans la théologie mystique. Elle coïnciderait heureusement avec le trois centième anniversaire du trépas de notre Saint, et, surtout, elle serait la condamnation solennelle des honteuses aberrations de notre âge, qui, en proie au matérialisme et au positivisme, ne croit plus à l'ordre surnaturel.

Nous nous arrêtons là, content d'avoir brièvement résumé les raisons qui, à notre avis, peuvent plus directement militer en faveur du doctorat de notre saint Père, Jean de la Croix. Nous

(1) Saint Grégoire le Grand a statué, on le sait, que les quatre premiers conciles généraux auraient droit au même respect que les quatre Evangiles. (*Note du traducteur.*)

espérons que d'autres, plus experts en ces matières et plus habiles, remporteront la victoire tant désirée. Leur travail attirera sur eux les plus douces bénédictions de notre mère, sainte Thérèse. Déjà, elle voit avec joie et bénit du haut du ciel le réveil qui se fait en faveur de la glorification de son cher premier-né. Cette glorification était d'autant plus méritée par saint Jean, que jusqu'à son dernier soupir il s'y était héroïquement soustrait : *Emori nulli sub honore notus instat habetque : Mourir loin de toute dignité, inconnu, fut son ambition ; Dieu l'exauça.* (Hym. fest.) »

Nous entendons quelquefois dire : S^t Jean de la Croix ne veut pas de nouveaux honneurs ; il aime encore maintenant l'obscurité comme il l'a aimée toute sa vie. Cette raison ne nous convainc nullement. S'il a tant recherché l'humiliation, c'est pour nous un motif de croire que Dieu veut l'exalter. Car le Seigneur tire le pauvre, le petit, de son abaissement pour le placer parmi les princes de son peuple. *Suscitans a terra inopem et de stercore erigens pauperem ut collocet eum cum principibus, cum principibus populi sui.* Le Christ, dit S. Paul, s'est humilié jusqu'à la mort, c'est pourquoi Dieu lui a donné un nom au-dessus de tous les noms. A notre tour nous dirons : S. Jean de la Croix s'est humilié à l'excès, c'est pourquoi nous espérons qu'il plaira à Dieu de lui faire décerner le titre glorieux de *Docteur* de son Église.

Une révélation sur le Carmel

« *Allons sur la terre, faire des recrues pour le Ciel :* » Ces paroles mémorables, Notre-Seigneur Jésus-Christ les aurait adressées à notre Mère Sainte Thérèse (que l'Église appelle la nouvelle Débora) dans une révélation, dont fut favorisée la Vénérable Madeleine de la Très Sainte Trinité, religieuse Cistercienne, du monastère d'Ocana, en Espagne, et qu'elle rappelle dans un manuscrit intitulé « *Lumière de l'entendement.* » Comme ce récit peut

intéresser nos lecteurs, et être très profitable à tous les enfants du Carmel, nous le transcrivons ici, sans commentaire :

« Notre-Seigneur, dit cette religieuse, se plut à me montrer, en la fête de la glorieuse sainte Thérèse, avec quelle sollicitude cette incomparable Mère et Réformatrice veille sur sa famille spirituelle, et avec quel amour elle accueille en ce jour tous les hommages de vénération de ses fils et de ses filles, et leurs désirs de garder et d'observer aussi parfaitement que possible, la Règle et les Constitutions de leur saint Ordre. De tous les vœux de ses enfants, la Sainte se plaisait à former un bouquet ravissant, qu'elle présenta ensuite à notre divin Sauveur, lui demandant d'accorder à chacun tout ce que ses besoins réclamaient pour avancer dans la voie de la perfection monastique. Sa divine Majesté accepta ces fleurs, et les fit placer sur un étendard, portant les armoiries du Carmel, et ordonna aussitôt de former un escadron d'élite, de tous les Saints et Bienheureux de cet Ordre. Notre-Seigneur voulut en être le Capitaine, et parut en magnifique tenue aux couleurs blanche, bleue et or, dont était également revêtu tout le bataillon. Le blanc signifiait la pureté, vertu distinctive du Carmel; le bleu, la justice; l'or, la charité émanant du continuel exercice de l'oraison. Sainte Thérèse, désignée pour être le porte-drapeau, prit l'enseigne en ses mains. Alors Notre-Seigneur dit à tous : « *Vamos à la tierra, hacer gente para el Cielo. Allons sur la terre, faire des recrues pour le Ciel.* » Aussitôt on se mit en ligne : sa divine Majesté ouvrait la marche, tenant dans la main droite un bâton étincelant d'or, ce qui marquait l'amour infini qu'il portait aux âmes, et en particulier aux enfants privilégiés du Carmel. De ses plaies sacrées partait un rayon de lumière, se transformant en cinq brillantes fleurs, et il attirait ainsi les âmes qu'il destinait pour ce saint Ordre, afin qu'elles vinssent s'y dévouer, pour vouloir et faire tout ce qui lui serait le plus agréable.

Le céleste bataillon étant arrivé à un endroit nommé le monde, S^{te} Thérèse agita l'enseigne avec habilité, mais elle ne le mania pas au commencement avec la même force que vers la fin; je compris par là, que quoique, depuis la Réforme, comme dans les

temps antiques, on avait mené en cette religion une vie de stricte observance et de grande perfection, il en serait encore tout autrement dans la suite, cet Ordre de la Vierge devant subsister jusqu'à la fin du monde.

Le divin Capitaine, N. S. J. C., se plaisait à regarder le portedrapeau du bataillon faisant flotter l'enseigne avec une rare dextérité. Enfin la céleste troupe fit halte, pour voir défilér devant leur Chef tous ceux qui désiraient s'enrôler dans leur compagnie. Un jeune homme passa devant sa divine Majesté qui le toucha au cœur, avec son bâton d'or, et immédiatement, elle le trouva disposé pour la servir sous la bannière du Carmel. Un licencié en droit, qui venait d'obtenir le grade de bachelier, sans hésitation aucune se fit soldat de la Vierge, et ainsi, je vis s'enrôler des personnes de tout âge, de toute condition et de toute nationalité. Un gentil homme de noble extraction, bien mis, passa à son tour, et N. S. le toucha également avec son bâton, mais celui-ci allégua maintes excuses, disant qu'il ne pourrait mener une vie si austère ; alors le divin Sauveur le prit lui-même par la main, et l'engagea quand même.... On me fit comprendre alors, que, lorsque Dieu rencontre de la résistance auprès des âmes appelées à cette sublime vocation, dans son infinie bonté il les fait passer parfois par une série d'épreuves et de tribulations, obtenant ainsi par force ce qu'elles n'ont pu accomplir de leur plein gré. Il serait impossible d'énumérer le nombre des âmes, disséminées par toute la terre, et qui, par une grâce spéciale du Ciel, sont destinées à marcher dans cette légion d'élite ! L'enrôlement terminé, Notre-Seigneur distribua toute cette milice dans les divers couvents et monastères de cet Ordre, afin que là, comme dans des forts inexpugnables, ces âmes soutinssent et défendissent l'Eglise par leurs prières, leur science et leurs exemples. — L'armée céleste reprit bientôt le chemin du Paradis, la blanche bannière, laquelle flottait au centre et représentait *la Règle primitive du Carmel*, se transforma en un flambeau lumineux, dont l'éblouissante clarté rejaillissait sur tous les habitants du Ciel. On me fit de nouveau entendre que les membres appartenant à ce S^t Ordre composent ici-bas le bataillon d'élite, et tiennent le drapeau dans les grandes batailles et les luttes

acharnées contre le monde, le démon et la chair, parce que ces religieux, comme les vaillants soldats du Christ, combattent incessamment contre tout l'enfer, et, morts à eux-mêmes, ils triomphent de tous leurs ennemis, et mènent sur la terre la vie des anges.

Au Ciel, l'éclat que jette cette Religion de la Vierge, réjouit toute la Cour céleste. Cette nombreuse légion de martyrs, de confesseurs, de vierges tressaillent de bonheur et d'allégresse ; ils contemplent leurs frères d'armes, encore combattant dans la plaine, et intercèdent sans cesse pour eux. Dieu, dans son amour et sa miséricorde, veuille nous accorder de participer un jour à leur gloire ! »



Une véritable fille de S^{te} Thérèse



Le 13 octobre 1784, décéda pieusement au couvent des Carmélites déchaussées du Potay, à Liège, la RÉVÉRENDE MÈRE MARIE-AGNÈS DE S^t ALEXIS, dont nous allons esquisser la vie, et qui a laissé après elle les souvenirs les plus édifiants de zèle et de vertu. Elle naquit à Fleurus, petite ville du Hainaut (Belgique,) en l'année 1714. Elle reçut au saint Baptême les noms de Marie, Joseph, Agnès, conformément à un ancien usage, existant dans sa famille, de joindre les noms bénis de Marie et de Joseph aux autres noms qu'on donnait aux enfants. La jeune Marie Joseph Agnès, sur laquelle Dieu avait des vues spéciales de bonté, fit paraître dès le jeune âge un vif attrait pour la piété et un penchant très prononcé pour une vie recueillie et retirée. Elle n'était jamais si heureuse que, quand elle pouvait dans le silence de la retraite, au pied de son crucifix et à l'ombre de l'image de la S^{te} Vierge, donner un libre cours aux épanchements de son âme. Son séjour à la maison paternelle fut comme un noviciat anticipé, qui la prépara de longue main à la pratique des vertus monastiques.

Parvenue à l'âge de vingt-trois ans, elle sollicita son admission

au couvent des Carmélites de Liège. Ce couvent, distant de son endroit natal d'une vingtaine de lieues, répondait aux désirs de son âme, qui recherchait une étroite solitude et un complet éloignement de ses proches. Au comble de ses vœux, elle prit l'habit du Carmel dans cette fervente communauté, le 27 octobre 1738, et adopta pour maxime les paroles suivantes, qui furent comme l'âme et le mobile de toute sa vie : *« En toutes circonstances, je suis résolue à me comporter en véritable fille de sainte Thérèse. »*

Fidèle à sa devise, sans jamais s'en départir un seul instant, *Sœur Marie-Agnès de St Alexis* (c'était son nom de religion) déploya tous ses efforts pour se pénétrer de l'esprit de sa séraphique Mère, copiant pour ainsi dire, trait par trait, ses vertus et ses exemples, lisant et relisant ses immortels écrits. Elle fut, on peut le dire, une novice selon le cœur de S^{te} Thérèse.

L'année suivante, c'est-à-dire le 29 octobre 1739, elle fit sa profession entre les mains de la Révérende Mère Marie-Thérèse de St Grégoire, Prieure. Les saints vœux furent pour la jeune professe les trois clous qui l'attachèrent indissolublement à la Croix de Jésus, selon le langage si expressif de S^{te} Thérèse. Elle vécut dans le plus profond détachement de toutes les choses d'ici-bas, ne soupirant plus qu'après les biens célestes; elle imprima dans le plus intime de son âme les ineffables perfections de l'angélique vertu de pureté; enfin, elle étouffa dans son cœur les mouvements de l'amour-propre pour ne plus se guider en toutes choses que par une obéissance simple et aveugle à ses supérieurs.

La relation manuscrite qui nous a été conservée de cette Révérende Mère, rapporte qu'animée d'aussi heureuses dispositions, elle fit des progrès rapides dans l'oraison et dans toutes les vertus de son saint état, édifiant la communauté par son grand zèle pour l'observance régulière, et par sa parfaite exactitude à accomplir tous les offices qui lui étaient confiés.

En l'année 1752, les Carmélites *chaussées* de Huy désirèrent embrasser la Réforme de S^{te} Thérèse et s'adressèrent aux Supérieurs pour obtenir une Prieure et une Maîtresse des Novices capables de les former à l'esprit de la Réformatrice du Carmel. Il est inutile de faire ressortir ici tout ce que l'exécution d'un tel projet

requérait de tact, d'expérience et de connaissance approfondie de la doctrine de S^{te} Thérèse. Le choix pour la Prieure tomba sur la Révérende Mère Marie-Madeleine de S^t Joseph, et pour la Maitresse des Novices sur la Révérende Marie-Agnès de S^t Alexis; comme notre héroïne, la première appartenait à la communauté de Liège.

Sous le gouvernement de ces deux supérieures, les Carmélites de Huy devinrent de courageuses et ferventes filles de S^{te} Thérèse. Leur mâle courage éclata surtout lors de la suppression des Ordres religieux en Belgique. Plutôt que de se disperser, elles allèrent demander à une terre plus libre le repos et la tranquillité nécessaires pour pouvoir continuer à suivre en communauté les saintes observances de la Réforme de S^{te} Thérèse. Elles émigrèrent en Italie, fondèrent un nouveau Carmel à Ronciglione, près de Rome, qui s'est maintenu jusqu'à nos jours dans la ferveur de l'esprit primitif.

Après avoir formé à Huy un nombre suffisant d'excellentes novices qui pussent assurer l'avenir de la communauté, la Révérende Mère Marie-Agnès était revenue au Carmel du Potay à Liège en l'année 1765. La Révérende Mère Marie-Augustine, alors Prieure, avait sollicité son retour pour s'aider de ses conseils et combler les vides que la mort avait faits.

En l'année 1775, elle fut élue sous-prieure et remplit cette charge avec grande édification pendant l'espace de six ans, s'inspirant toujours de l'esprit de S^{te} Thérèse, surtout dans les offices du chœur et l'observance des cérémonies.

En l'année 1781, elle fut élue Prieure. Toujours guidée par les enseignements de sa sainte Mère, elle envisagea sa charge comme un fardeau redoutable dont il lui faudrait un jour rendre un compte rigoureux au souverain Juge. Elle fit refléter sur la communauté ces admirables vertus dont Dieu l'avait douée et qu'elle avait cultivées avec tant de soin. Sévère pour elle-même, elle était envers les autres remplie de cette humble et douce cordialité que dicte le sincère désir de faire le bien.

Pendant son Priorat, les maisons des Carmélites situées dans les Pays-Bas, alors gouvernés par Joseph II, furent supprimées. Le T. R. P. Général pria les autres communautés de recevoir les re-

ligieuses expulsées. La R^{de} Mère Marie-Agnès en reçut trois : deux du couvent des Carmélites de Malines, et une de celui d'Anvers ; on sait que pour lors la principauté de Liège était indépendante.

La souffrance est le sceau des élus, la Révérende Mère Marie-Agnès dut aussi suivre la voie douloureuse du Calvaire. Elle fut accablée de peines intérieures qui la plongeaient dans une profonde désolation. Le R. P. Ambroise des Anges, Carme déchaussé de Huy, lui écrivait en date du 31 décembre 1769 : « La vie sur la terre est un combat continuel, c'est une lutte de l'esprit contre la chair. Ne vous effrayez pas, si vous éprouvez en vous-même ces luttes intestines qui font à bon droit gémir les âmes désireuses d'appartenir sans réserve à Dieu. Appuyez-vous sur la grâce divine qui ne vous fera jamais défaut..... »

Ces paroles réconfortèrent son âme et lui imprimèrent un nouvel élan pour atteindre la perfection.

Quelque temps après l'expiration de sa charge, elle fut atteinte d'un violent mal de gorge qui lui causa des douleurs aiguës. Cette bonne Mère fut admirable de patience et de résignation. Toujours humble et calme, elle bénissait Dieu et ne cessait de soupirer après le Ciel. Elle fut clouée pendant huit mois sur un lit de douleur, pouvant à peine avaler quelques gouttes d'eau pour se soulager.

Elle vit enfin arriver l'heureux moment qui devait la réunir à tout jamais à son divin Époux. Le 13 octobre 1784, munie des sacrements de la sainte Église, assistée des prières de la communauté en pleurs, elle prit son essor vers la patrie céleste, dans la 70^{me} année de son âge et la 45^{me} de sa profession religieuse.

Son corps fut inhumé dans le caveau qui se trouve en dessous du chœur du couvent des Carmélites de Liège (Potay).

Tels sont les souvenirs que la Révérende Mère Marie-Agnès nous a laissés, et qui ont été conservés avec un religieux respect, en partie dans sa famille du siècle, et en partie dans sa communauté de Liège. Puissent-ils, par la voie des *Chroniques du Carmel*, porter l'édification dans les cœurs, et nous pénétrer, nous aussi, dans notre conduite de l'esprit de Notre Mère Sainte Thérèse, en nous faisant marcher courageusement dans cette voie de l'oraison,

de l'humilité et du renoncement qu'elle nous a si bien tracée, afin que nous parvenions à un haut degré de gloire dans le ciel.

Un arrière-petit-neveu de la R^{de} Mère Marie-Agnès de S^t Alexis,

FR. GÉRARD DE S^{te} THÉRÈSE, C. D.

Nativité

O Marie, je veux aujourd'hui prier auprès de votre berceau. Je vous salue, ô sainte, ô douce, ô aimable enfant ! Quelle sereine innocence éclate sur votre front ! Habitants de la terre, venez contempler cette merveille : tous les autres enfants naissent dans la souillure et les filets de Satan ; mais celle-ci, à son entrée en ce monde, est plus pure que l'onde limpide des fontaines ; son âme est plus belle, plus brillante que le cristal illuminé des feux du soleil. Le démon et le fleuve du péché qu'il traîne après lui, ont dû s'arrêter devant elle. Je vous salue, ô fille immaculée ! En vous la raison n'est pas endormie comme dans les autres enfants ; telle qu'Adam à son premier réveil dans l'Eden, vous jouissez pleinement de votre sublime intelligence. Enfant bénie, vos petites lèvres restent muettes, mais votre cœur parle, il murmure une prière admirable au Créateur. — A qui Dieu commet-il la garde de tout petit des mortels ? A l'un de ses anges qui voient sa face. Mais il a donné à Marie des légions d'esprits bienheureux pour lui former un cortège d'honneur. Les entendez-vous chanter des hymnes autour de son berceau ? Est-il vrai, sainte enfant, que plusieurs fois ils vous ont portée au Paradis, pour y recevoir la bénédiction de la S^{te} Trinité, et réjouir de votre vue la cour céleste ?

Heureux Joachim, heureuse Anne, d'être les parents d'une telle fille !

Que deviendra cette enfant ? Elle l'ignore encore ; ses parents l'ignorent aussi ; mais je vous dirai ce qu'elle sera un jour. Comme elle est déjà la fille bien-aimée du Père, elle deviendra la

Mère du Verbe, et l'Épouse unique du S^t Esprit. O Père, ô Fils, ô Esprit divin, avec quel amour vous contemplez ce berceau ! c'est la première fois depuis la chute originelle que vos regards peuvent s'arrêter avec cette complaisance sur une créature humaine.

Fils d'Eve, prisonniers des Limbes, ne gémissiez plus : l'aurore de votre délivrance a lui. Pauvres exilés dans la vallée de ce monde, séchez vos pleurs : votre libérateur ne tardera plus, car celle qui doit être sa mère, vient de naître. Terre désolée, tressaille d'allégresse ; voici que de ton sein s'élève la tige de Jessé, qui doit porter la fleur et le salut d'Israël.

Nous vous saluons, ô sainte, ô douce, ô aimable enfant ! Votre naissance a annoncé la joie à l'univers entier. Nous voudrions rester des heures entières penchés sur votre berceau. Mais, couverts de crimes, comment osons-nous nous tenir auprès de vous ? O Père des miséricordes, à cause de l'innocence de cette fille sans tache, pardonnez à nous pécheurs qui avons le cœur brisé pour nos fautes.



FAITS DIVERS

Préparation au troisième centenaire de St Jean de la Croix. (Suite.)

III. *Admirable retour à la vie, obtenu par l'intercession de St Jean de la Croix.* — Le 5 juin 1617, Jeanne Gudinez de Sandoval, fille de Dom François Gudinez de Sandoval, laquelle avait toujours joui d'une santé florissante, fut tout à coup saisie d'une infirmité, dont les suites naturelles devaient être la mort à bref délai.

Sa maladie débuta par des frissons accompagnés de violents accès de fièvre, qui prirent un caractère tellement alarmant qu'on la croyait par moments sur le point de succomber. Elle finit par tomber sans connaissance et resta cinq jours dans ce pénible état. On profita de quelques intervalles de lucidité pour lui administrer les derniers sacrements. Elle essuya une dernière crise, mais tellement violente que les médecins eux-mêmes, après force tentatives pour la faire revenir à elle, la laissèrent pour morte. Ils consolèrent les parents en disant que, si elle revenait à la santé, elle resterait à jamais privée de la raison. Le Prieur des Carmes déchaussés d'Ubeda, où habitait cette famille éplorée, lui envoya deux de ses religieux pour la consoler et pour appliquer la *relique du pied de St Jean de la Croix* sur la moribonde. Ils trouvèrent tout le monde en pleurs et bien convaincu que la malade avait rendu le dernier soupir. En effet, elle était étendue sur son lit dans l'immobilité d'un cadavre; le visage avait pris une teinte livide; les yeux et la bouche étaient fermés, le pouls avait cessé de battre. Malgré ces signes apparents de mort, les deux bons religieux firent tout ce que leur supérieur leur avait commandé: ils appliquèrent donc sur la poitrine de celle que tout le monde, y compris les médecins, croyaient morte, la *relique de St Jean de la Croix*. A ce contact, la moribonde étend soudainement les bras, applique ses lèvres sur la sainte relique et se répand en ferventes aspirations et en effusions de reconnaissance.

Les deux religieux reportèrent au couvent, malgré les instances de la famille, la précieuse relique, tout heureux de pouvoir relater au Prieur le succès de leur démarche. A peine eurent-ils mis le pied hors de la maison que la miraculée (tel est bien le nom qu'il faut lui donner) se leva, et s'assit sur son lit, affirmant hautement que son saint Père Jean de la Croix l'avait guérie. Ensuite, d'une main vigoureuse, elle enleva elle-même les cataplasmes dont on avait enveloppé sa tête, sa gorge et sa poitrine, s'habilla sans l'aide de personne, et s'entretint avec ses sœurs, sa mère et sa tante avec une parfaite lucidité d'esprit, comme si elle n'avait jamais été malade.

Le père était absent quand cette scène se passa dans sa maison; à son retour une de ses filles, transportée de joie, vint à sa rencontre. Notre sœur Jeanne est guérie, s'écria-t-elle. L'heureux père s'empessa d'aller constater de ses propres yeux cette merveilleuse guérison; il trouva sa fille en parfaite santé, conversant gaîment avec sa mère et ses sœurs. Qu'on juge du bonheur de ce père fortuné; au moment où il ne croyait plus retrouver qu'un cadavre, il se voit tout à coup en présence de son enfant revenue en quelque sorte de la mort à la vie.

Il s'empessa de demander comment une guérison si extraordinaire et tout à fait inattendue s'était opérée. « C'est mon saint Père Jean de la Croix, lui repartit sa fille, qui m'a rendue soudainement à la santé. Comme preuve de ma parfaite guérison, je me suis levée et maintenant qu'on m'apporte des aliments solides, afin que je prenne mon repas en votre présence et que vous puissiez tous être bien convaincus de la réalité de ma guérison. » L'heureuse miraculée mangea avec grand appétit, et laissa dans tous les esprits l'intime persuasion de son complet retour à une santé parfaite. « Maintenant, ajouta-t-elle en s'adressant à son père, j'ai un secret à vous dévoiler; je me sens pressée du désir d'entrer au couvent des Carmélites déchaussées et d'y porter le nom de mon insigne bienfaiteur. J'aimerais en outre à aller remercier mon bienheureux Père à son tombeau. » Son père lui accorda tout ce qu'elle demandait, seulement il voulut qu'elle différât de cinq jours son pèlerinage, afin, disait-il, d'éviter une rechute. Il se repentit vivement plus tard d'avoir imposé ce délai à sa fille; le caractère miraculeux de cette guérison eût été plus apparent, si elle s'était rendue incontinent au sanctuaire où reposaient les précieux restes du Saint.

Les cinq jours s'étant écoulés, elle n'eut rien de plus empressé que d'aller remercier son puissant protecteur à son tombeau; son médecin, le Docteur Ginès de Robles, affirma dans sa déposition juridique que non seulement elle avait été guérie de la grave infirmité qui devait la conduire à la mort, mais encore de plusieurs autres indispositions dont elle souffrait auparavant. De son côté, la miraculée assura qu'elle n'avait aucun souvenir de ce qui s'était passé pendant tout le temps où elle était restée sans connaissance, si ce n'est qu'elle avait reçu les derniers sacrements et qu'au moment où l'on appliquait la relique du pied de S^t Jean de la Croix sur son corps souffrant, elle avait récupéré ses sens, et acquis la certitude que ce grand Saint la guérirait, ce qui fut fait à l'instant même. Elle ajouta que son âme s'était vivement ressentie de la merveilleuse intercession du Saint. Elle s'était soudainement sentie toute renouvelée, l'esprit éclairé de célestes lumières, la volonté fortement poussée au bien, le cœur embrasé d'amour divin. Elle termina en disant que, depuis longtemps, elle vénérât d'une manière particulière S^t Jean de la Croix et avait mis toute sa confiance dans sa puissante médiation auprès de Dieu.

Son père lui accorda ce qu'elle avait demandé, en sorte qu'elle eut la consolation d'entrer au Carmel, d'y porter le nom de Sœur Jeanne de la Croix et d'imiter jusqu'à sa mort celui qui avait prolongé son existence.

On voit par ce trait que S^t Jean de la Croix ne fait pas les choses à demi, mais que, sur tous ceux qui l'invoquent avec foi, il répand ses secours d'une manière appropriée à leurs infirmités tant spirituelles que corporelles. C'est ce qui doit nous engager, surtout à l'approche de son troisième centenaire, à recourir à son intercession avec une confiance sans bornes.

(A suivre.)

* *
*

L'Enfant Jésus miraculeux de Prague. Actions de grâces. — I. *Le Médecin des petits enfants.* — Comme l'Enfant Jésus miraculeux de Prague aime les enfants ! Il n'est pas de faveur qu'il ne soit disposé à leur accorder : s'ils sont malades, il les guérit ; s'ils souffrent, il apaise leurs douleurs ; si leur innocence est menacée, il les préserve de tout danger. Qui pourrait dépeindre cette délicate tendresse dont il entoure aussi bien leur corps que leur âme ? ils occupent pour ainsi dire la première place dans son cœur ! Voici de nouveaux traits de cette admirable protection à enregistrer à la suite de tant d'autres.

On écrit de GAND à la « Guirlande de Marie. » — Une pauvre mère vint dernièrement se jeter aux pieds de la statue de l'Enfant Jésus de Prague, vénérée dans l'église des Carmes déchaussés de Gand. Elle fit connaître en ces termes à l'un des Pères du couvent le sujet qui l'amenait :

« J'ai perdu successivement trois enfants, dit-elle, il ne me reste plus qu'une petite fille de huit ans, ma seule et unique consolation ; elle est, à l'heure présente, alitée, atteinte de la même maladie que les autres qui m'ont été si douloureusement enlevés. Mon cœur n'y tient plus, j'ai confié à une voisine le soin de mon ménage et suis venue d'une distance de dix lieues pour déverser mes angoisses aux pieds de l'Enfant Jésus de Prague. Dans quel état vais-je retrouver ma pauvre petite ! J'appréhende de retourner chez moi, la pensée de cette enfant unique, prête à descendre dans la tombe, me déchire le cœur. »

Le religieux qui avait reçu cette mère affligée, tâcha de relever son courage, l'engagea fortement à suspendre au chevet de la petite malade une image de l'Enfant Jésus de Prague, à réciter pour elle pendant neuf jours le chapelet des douze années de l'Enfance de Jésus avec la petite prière, et à lui mettre au cou la médaille du divin Enfant.

Quelques semaines après, cette mère revenait dans la même église se prosterner aux pieds de la même statue. Elle était accompagnée, cette fois, de sa petite fille rayonnante de santé ; l'Enfant Jésus l'avait guérie et l'heureuse mère l'amenait devant la sainte image pour lui faire connaître son céleste médecin. Il serait difficile de dépeindre leur reconnaissance.

On nous écrit du Carmel d'Uccle (BRUXELLES) le 1^{er} juillet 1891. — Le divin Maître se plaît singulièrement à être honoré, dans notre chapelle, sous le titre si connu du S^t Enfant Jésus de Prague.

Il vient de nous en donner une nouvelle preuve. La voici : Une jeune mère M^{me} N..., demeurant à Forest, avait obtenu du ciel, après huit ans de supplications et de prières, une charmante petite fille. A peine âgée de 8 mois elle eut une indigestion, qui la mit à deux doigts de la mort. C'était le 24 juin dernier. On avait cru d'abord à une petite indisposition passagère, mais le mal empira tellement, que les parents firent appeler un médecin.

Des soins lui furent prodigués, aucune amélioration ne se déclara ; on fit venir un second médecin, puis un troisième : ils constatèrent que la petite malade avait une méningite bien prononcée, de plus une inflammation des intestins. Pendant 4 heures on la crut morte, elle était là gisante dans son berceau comme une petite masse inerte sans mouvement et sans vie. Comme elle n'avait plus le degré de chaleur naturelle qu'il faut pour vivre, les médecins ordonnèrent de l'envelopper dans un maillot de gutta-percha. On y tint la petite victime pendant 8 jours, sans la démailloter du tout.

Un médecin lui souffla du cognac par les narines et par la bouche, mais rien ne put la ranimer.

La jeune mère éplorée fit demander des prières dans notre Carmel ; elle vint elle-même nous faire de vives instances, ne demandant au ciel rien moins qu'un miracle. Cette jeune dame fit part de son extrême douleur à M^r l'abbé Arnouts, aumônier du couvent, qui lui conseilla fortement de recourir au S^t Enfant Jésus de Prague, vénéré dans notre chapelle. Il lui fit promettre au petit Jésus de faire inscrire sa fillette dans la confrérie si elle recouvrait la vie et la santé. La mère suivit les conseils du digne prêtre et commença, de concert avec les religieuses, une neuvaine au S^t Enfant Jésus. La foi de cette mère chrétienne fut grande ! car aux premiers jours de la neuvaine rien ne présageait une guérison prochaine. L'état de la petite malade était toujours des plus alarmants ; son père l'envisagea comme passée à l'autre monde et, dans sa douleur amère, il fit acheter des fleurs artificielles qui devaient servir à orner le petit cercueil et la tombe de sa fille chérie. — Cependant la mère priait et faisait prier toujours. Elle vint assidûment dans la chapelle des Carmélites et garda au fond de son cœur brisé l'espoir d'être secourue par cet aimable petit Jésus qu'elle aimait tant. Sa petite fille, en effet, sembla donner de temps en temps quelque signe de vie.

Ce furent alors des alternatives de crainte et d'espérance. Mais le danger continuait : l'enfant restait mourante. La pauvre mère ne perdit pas confiance et, avec cette foi qui transporte les montagnes, elle ne cessa de dire que le petit Jésus de Prague lui viendrait en aide.

L'un des jours de la neuvaine, de grand matin, (c'était le moment suprême !)

la mère quitte le berceau de son enfant livrée aux angoisses de la dernière heure; elle a besoin de puiser force et consolation auprès de celui qui peut les donner. Mais une peine navrante traversait son cœur. « Ma petite fille sera morte lorsque je reviendrai chez moi, se dit-elle — eh bien! soit! je vais communier et le S^t Enfant Jésus de Prague me la conservera. »

Après avoir reçu le pain des forts dans la susdite chapelle et épanché son âme au pied de la douce image, elle s'en retourna. « La petite est morte peut-être? demanda-t-elle en entrant. — Non, Madame, elle va mieux. » Ce mieux n'était rien moins qu'une guérison radicale. Quelle joie pour un cœur maternel!... En effet le petit Jésus rendit l'enfant à sa mère; il tira des bras de la mort ce petit être presque cadavre, pour le remettre, plein de vie et de santé, dans les bras de celle qui lui avait donné le jour.

Tout symptôme de maladie a disparu et les parents ivres de joie et de reconnaissance veulent aujourd'hui témoigner leur amour au S^t Enfant Jésus en plaçant comme ex-voto, aux pieds de la statue miraculeuse, une plaque de marbre, qui sera un témoignage perpétuel de l'insigne faveur obtenue.

II. AUTRES FAVEURS. — *On écrit de Ch. à la « Guirlande de Marie. »*

Depuis plusieurs années M^{me} X., déjà avancée en âge, souffrait, par intervalles, d'une affection assez étrange: violents maux de tête, douleurs aiguës dans l'épaule et le bras droits; jambes légèrement gonflées, qui, parfois, lui faisaient pousser des cris à fendre l'âme, et partant, la rendaient incapable de tout travail. Tel était le triste état de sa santé.

Son mari, dont le chagrin et les peines étaient inimaginables, la voyait dépérir de jour en jour; il voyait même arriver le terme fatal qui devait, à tout jamais, le priver de sa chère épouse.

Dans de si cruelles angoisses, désespérant de tout autre secours, on résolut de s'adresser à l'Enfant Jésus de Prague; on fit une neuvaine pendant laquelle on récita chaque jour le chapelet en commun; la malade communia, elle eut même la force de faire en personne le pèlerinage à la chapelle des Carmélites de Mont-sur-Marchienne où cette dévotion est en honneur, et le dernier jour, ô prodige! je dirai, après un terrible assaut, au cours duquel le prêtre est appelé en toute hâte, tant le danger paraît imminent, le mal est radicalement coupé.

Depuis cette neuvaine, M^{me} X. a retrouvé ses forces et repris son travail; les jambes sont tout à fait dégonflées. Elle ne parle de ses souffrances passées que pour dire merci à la terre et au Ciel. Ceci se passait il y a environ trois mois.

Honneur donc, honneur à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague.

On nous écrit de X. — Une religieuse, qui m'est très-chère, étant gravement malade, au point qu'elle faisait craindre pour sa vie, je promis, en faisant une neuvaine au Saint Enfant Jésus de Prague, de demander l'insertion de la guérison dans les *Chroniques* du Carmel, si le divin Enfant

consentait à ne pas rappeler à Lui notre chère malade. Déjà, durant la neuvaine, un mieux sensible se manifesta et la malade fut bientôt en état de reprendre ses fonctions si fatigantes de supérieure. Il est donc de mon devoir de remplir ma promesse, et je viens vous prier, mon Très Révérend Père, de vouloir bien m'y aider en recevant dans vos *Chroniques* l'expression de toute ma reconnaissance envers le divin Enfant Jésus.

Un rempart inexpugnable. — En l'année 1597, lorsque les Hollandais faisaient une guerre acharnée aux Espagnols qui occupaient les Pays-Bas, ils s'aperçurent que la ville de Gueldre était entièrement dépourvue de munitions de guerre et de garnison. Ils l'investirent en toute hâte dans l'espoir de la prendre d'assaut, au premier choc; mais ils comptaient sans l'intervention de Marie qui protégeait cette ville à cause de sa grande dévotion pour le Saint Scapulaire.

Dès que les magistrats furent prévenus de la stratégie de leurs ennemis, ils comprirent bien vite qu'il était inutile de recourir à des moyens humains. Comment se défendre contre des ennemis disciplinés, supérieurs en nombre et fanatiques? On était au lendemain de la belle solennité de Notre-Dame du Saint Scapulaire; jamais la population n'avait exprimé à la Reine du Carmel avec autant de foi les élans de sa piété. Sa statue suivie du clergé et de tous les fidèles avait été portée processionnellement dans les rues de la cité, entièrement pavoisée, au milieu des cantiques sacrés et des chants d'allégresse. Pouvait-on croire que cette démonstration de piété en l'honneur de Marie pût être suivie d'un deuil universel?

La T. S. Vierge daigna montrer à cette pieuse population que quand on l'honore publiquement elle sait aussi accorder des bienfaits publics. A la première alerte, magistrats, clergé et peuple allèrent se prosterner aux pieds de N.-D. du Saint Scapulaire dans l'église des Carmes. C'était un spectacle vraiment touchant: toute la population était serrée autour de la statue comme des enfants, pleins d'angoisses et prêts à périr, autour de leur Mère; les larmes coulaient de tous les yeux, la prière s'élevait suppliante de tous les cœurs.

Alors les magistrats déposèrent solennellement les clefs de la ville aux pieds de la Vierge du Carmel. « O Vierge Sainte, s'écrièrent-ils, Mère du » Seigneur Dieu des armées, soyez en ce jour notre refuge, couvrez notre » ville, qui vous est restée fidèle, de votre protection maternelle, ne per- » mettez pas qu'elle tombe entre les mains des hérétiques, des ennemis de » votre Fils. Nous vous promettons de conserver notre foi, dans toute sa » pureté, et de vous vénérer avec toute l'ardeur de notre zèle! » Tous les fidèles groupés dans l'église répondirent à l'unisson aux accents de cette touchante supplication.

Marie se montra sensible à ces cris de détresse; une violente tempête s'éleva, qui déversa sur les ennemis des torrents de pluie et mit la confusion

dans leurs rangs. Se voyant submergés et sur le point d'être noyés, ils s'enfuirent en désordre, abandonnant aux assiégés leur camp, leurs munitions de guerre et leurs provisions.

Nous n'essaierons pas de dépeindre l'enthousiasme qui saisit tous les habitants, quand ils virent leur ville préservée des affreux désastres qui la menaçaient: des cris de reconnaissance sortirent de toutes les bouches; on ne savait comment exalter la munificence de la bien-aimée Reine du Carmel, qui s'était montrée si prodigue de ses bienfaits et qui avait confondu, si merveilleusement, l'audacieux orgueil des hérétiques. Ils recueillirent tout ce que les dépouilles des ennemis offraient de plus précieux et le déposèrent aux pieds de la statue de Notre-Dame du Mont-Carmel, comme un trophée de reconnaissance. Une inscription en vers latins rappela l'immense bienfait dont la ville était redevable à la divine Mère.

Pour perpétuer la mémoire de cette merveilleuse délivrance, une procession à laquelle prenaient part tous les habitants de la ville, faisait le tour des remparts et se rendait ensuite dans l'église des Carmes pour y assister à un salut solennel d'actions de grâces en l'honneur de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Voilà un trait qui nous montre avec quelle confiance nous devons recourir à la T.-S. Vierge, la Mère de bonté et de miséricorde par excellence, surtout dans les dangers qui nous menacent. Notre prière devient surtout toute puissante, quand nous nous réunissons aux pieds de la statue de la Sainte Vierge, comme des enfants autour de leur mère, pour lui adresser en commun nos vœux et la supplier d'arrêter sur nous ses regards miséricordieux. Ne manquons jamais d'assister soit aux processions, soit aux pieuses réunions, qui ont pour but d'honorer publiquement et comme en famille l'auguste Reine du Ciel; c'est alors le moment des grandes grâces et des abondantes bénédictions.

*
* *

Puissance de l'oraison jointe à la mortification. — L'oraison jointe à la mortification fléchit le cœur de Dieu et obtient des prodiges de miséricorde, comme on va le voir dans le fait suivant, qui, quoique arrivé depuis un certain nombre d'années, n'a pas été enseveli dans l'oubli. Un jour, bien tard dans la soirée, une personne tout en pleurs vint frapper à la porte du couvent des Carmes déchaussés de Bruges, ayant une affaire fort pressante à communiquer au Prieur de la maison. Malgré l'heure indue, vu l'urgence du cas, le Supérieur vint écouter son message. « Le motif qui m'amène près de vous, s'écria cette personne, est le triste état d'un pauvre mourant prêt à paraître devant Dieu. C'est un malheureux qui a vécu dans le désordre toute sa vie, il refuse avec une opiniâtreté désespérante le ministère du

prêtre ; il reste sourd aux plus pressantes sollicitations ; encore quelques instants et cette âme, cette pauvre âme à laquelle je m'intéresse vivement, va être engloutie au fond des enfers. Oh ! je vous en supplie, faites prier tous vos religieux dans ce dernier moment qui est décisif, car c'est la seule ressource qui nous reste : la prière humble et fervente en faveur d'un malheureux pécheur qui s'obstine à mourir dans l'impénitence ! »

Le Prieur, vivement ému, dit à cette personne éplorée : « Nous avons à l'heure présente un exercice de pénitence que nous appliquerons bien volontiers à l'intention que vous venez de me recommander : nos religieux vont se donner la discipline en chantant le *Miserere* ; en ce moment propice, nous ferons violence au ciel pour obtenir cette conversion, si vivement désirée. » Le Supérieur s'empressa d'accomplir sa promesse. Le lendemain matin, la même personne revint au couvent pour exprimer toute sa gratitude. « Oh, dit-elle, en versant des larmes de joie, le moribond est tout à fait converti, il a demandé lui-même le prêtre, s'est confessé, a communiqué, reçu l'extrême-onction et est mort dans les sentiments du plus profond repentir. » — « Et à quelle heure, demanda le Prieur, cette heureuse transformation s'est-elle opérée ? » — « A tel moment, le moribond s'est senti entièrement changé, n'ayant d'autre désir que de rendre le dernier soupir après avoir accompli exactement tous ses devoirs religieux, » repartit la personne.

Or il se trouvait que cette conversion si extraordinaire s'était effectuée précisément au moment où les religieux prenaient la discipline en chantant le *Miserere* et priaient à l'intention recommandée. Que d'âmes sont redevables de leur conversion à la prière jointe à la pénitence chrétienne et qui sans l'intervention d'humbles religieux, de pauvres religieuses, seraient ensevelies à tout jamais dans les abîmes éternels, tandis qu'elles jouissent maintenant de la joie des élus ! L'oraison et la mortification, voilà le véritable glaive à deux tranchants qui transperce les cœurs les plus endurcis et les ouvrent au repentir.

P. G.

*
* *

Wincanton (Angleterre). — On lit dans le *Western Chronicle*, journal du comté de Somerset (Angleterre.)

« Le 16 juillet dernier, les Carmes déchaussés du Prieuré de St Luc, à Wincanton, célébraient la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. La Grand-Messe a été chantée à 10 h. 30, par le recteur de la mission de Bonham, le révérend Père Bulbeck O. S. B. ; le R. P. Apollinaire O. C. D. étant Diacre ; le R. Fr. Francis O. C. D. Sous-Diacre. Plusieurs membres du clergé des environs, réguliers et séculiers, assistaient au chœur, nommé : le Rev. Père Dom Clément Fowler, O. S. B., Prieur du monastère de S. Grégoire de Downside ; le Prieur des Augustiniens de Marnhull, le

R. P. White; le R. P. Dupuy S. J. Recteur de la mission de Wardour; le Chanoine Drubbel, Supérieur des Sœurs de la Doctrine chrétienne, à Sherborne, le R. P. Donzé des Missionnaires du Sacré-Cœur de Glastonbury, et le R. P. Martin, Recteur de Shepton-Mallet. Le sermon a été prêché par le R. P. Robinson S. J. Comme, d'après les traditions de leur Ordre, les Carmes font remonter leur origine au Prophète Elie et à ses disciples les « fils des Prophètes, » le prédicateur prit occasion de cela pour parler de l'union des deux Testaments, dont l'Ordre du Carmel présente en quelque manière, dit-il, un signe sensible. Après l'office un luncheon fut servi dans le réfectoire du monastère. Outre le clergé, on remarquait parmi les hôtes, le Vice-Amiral Whyte-Cheriton; le Capitain Bradney J. P. Bayford Lodge, et Mr Thomas Clementina. A 5 h. 30, les Vêpres ont été chantées solennellement, et la fête s'est terminée par la Bénédiction du Très Saint Sacrement, qui a été donnée par le R. P. Dupuy, S. J. »

* *

Cadran spirituel des vertus de Marie, ou Consécration de chaque heure du jour à la plus grande gloire de la sainte Vierge. — On sait combien les Saints étaient ingénieux à chercher des moyens propres à alimenter la piété envers Marie et à accroître sans cesse sa gloire: les moindres circonstances, les plus petits détails de la vie leur servaient d'échelons, pour s'élever d'un pas rapide jusqu'au faite de la perfection chrétienne. C'est ainsi qu'on trouve dans la vie de la pieuse Sœur Scholastique de St Elie, Carmélite de Marche, un exercice des plus édifiants et qui forme un résumé de tous les hommages que nous pouvons rendre à la Sainte Vierge. Cette sainte religieuse avait contracté la louable habitude de consacrer chaque heure de la journée à la considération de l'une ou l'autre prérogative de la St^e Vierge; elle avait acquis une telle facilité dans l'accomplissement de son exercice favori, qu'elle vivait en quelque sorte dans l'intimité de Marie, priant, travaillant, souffrant, conversant avec elle, l'accompagnant en esprit dans toutes les phases de sa vie, se montrant en toutes circonstances une parfaite imitatrice de toutes ses vertus. Le son de l'horloge était, pour cette âme fervente, un écho de la voix de Marie, qui la conviait à lui rendre ses pieux hommages, et lui rappelait le point particulier qui devait fixer sa pensée.

Voici l'exposé du pieux exercice en question; on y trouvera un grand sujet d'édification et un moyen efficace de sanctifier ses actions journalières par l'imitation des vertus de la Mère de Dieu. Le matin, à son réveil, la Sœur Scholastique demandait la bénédiction à la Sainte Vierge, comme une enfant à sa mère. Elle accomplissait ensuite avec une parfaite ponctualité le règlement qu'on va lire, et qui constitue une sorte de cadran spirituel des vertus et des prérogatives de Marie Immaculée.

PIEUSES CONSIDÉRATIONS POUR OCCUPER DOUCEMENT L'ESPRIT A CHAQUE HEURE DE LA MATINÉE. — *Quatre heures.* Pureté ineffable de Marie; son Immaculée Conception; sa dignité éminente de Mère de Dieu.

Cinq heures. Naissance glorieuse de Marie, au milieu des concerts des Anges; joie ineffable qu'elle devait apporter au monde.

Six heures. Présentation de la Sainte Vierge au temple; union d'esprit et de cœur aux saintes dispositions avec lesquelles elle se consacra entièrement à Dieu; imitation de cette consécration.

Sept heures. Annonciation de la Sainte Vierge; paroles que lui adresse l'archange Gabriel; réponse humble de Marie.

Huit heures. Saintes conversations de la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus et St Joseph; vertus sublimes qui caractérisent ces pieux entretiens; union intérieure avec la sainte Famille.

Neuf heures. Martyre de Marie, glaive qui transperce son âme; ses allégreses, sa participation aux mystères de la vie de Notre-Seigneur.

Dix heures. Considération de l'humilité, de la douceur, de la charité et de toutes les vertus de Marie.

Onze heures. Attitude de la Sainte Vierge pendant la passion de son divin Fils, elle souffre, dans son âme, toutes les douleurs qui accablent le corps sacré de notre divin Rédempteur.

Douze heures. Joies dont l'âme de Marie fut inondée, lors de la Résurrection de Notre-Seigneur; participation intérieure à ces ineffables allégreses.

EXERCICES POUR LES HEURES DE L'APRÈS-MIDI. — *Une heure.* Vie de la Sainte Vierge après l'Ascension de son divin Fils au ciel; sa retraite, ses visites aux divers endroits où Notre-Seigneur répandit son sang pour nous.

Deux heures. Humble et parfaite soumission de la Sainte Vierge aux dispositions de la divine Providence à son égard; sublime perfection de toutes ses vertus.

Trois heures. Mort glorieuse de la Sainte Vierge; joies et transports d'allégresse, dont son âme fut inondée à cet heureux moment, qui devait la réunir à tout jamais à son divin Fils.

Quatre heures. Entrée triomphante de Marie au Ciel, au milieu des concerts des Anges et des Saints.

Cinq heures. Couronnement de Marie dans le Ciel; la Sainte Trinité la proclame Reine de toute la Cour céleste.

Six heures. Bonheur ineffable de la Reine du Ciel.

Sept heures. Félicitations adressées à la glorieuse Reine, pour tous ses incomparables privilèges.

Derniers moments de la journée. Considération générale de la sainteté de Marie Immaculée.

Après avoir ainsi offert, heure par heure, son tribut de louanges, la Sœur Scholastique prenait son court repos, non sans avoir demandé la bénédiction.

à la Sainte Vierge, son cœur continuant ses pieuses veillées devant son auguste Souveraine.

Outre ces exercices, auxquels son âme toute ardente de dévotion était habituée, cette fervente Carmélite avait reçu la grâce de rattacher ses moindres actions au culte de Marie. Devait-elle vaquer aux humbles travaux du monastère, elle se représentait devant elle la Sainte Vierge, s'occupant de la maison de Nazareth et sanctifiant ses œuvres par la pratique des plus sublimes vertus; elle s'efforçait de marcher sur ses traces. Elle suivait la même règle de conduite dans ses conversations et surtout dans ses exercices spirituels. En un mot, elle voulait que son cœur ressemblât au cœur Immaculé de Marie, son âme à cette âme auguste qui glorifiait toujours le Seigneur. Mais où éclatait surtout l'ardeur de sa dévotion, c'est dans les pieux soins dont elle entourait la statue miraculeuse de la Mère de Miséricorde; pendant qu'elle était occupée à orner son autel, son cœur s'épanchait en ferventes aspirations et en actes répétés d'amour divin. A son attitude, pleine de foi et de respect, on la croyait en présence de la Sainte Vierge elle-même, échangeant avec la divine Mère ces pieux colloques, dont les âmes intérieures ont seules le secret.

C'est ainsi que s'écoulèrent, au Carmel de Marche, les journées de la Sœur Scholastique de Saint Elie, journées méritoires et dignement remplies devant Dieu. Son cœur faisait monter continuellement vers le glorieux trône de la Reine des cieux les plus ardents desirs; sa langue proclamait ses louanges, son âme la glorifiait à chaque instant. Si une existence entièrement consacrée au service de la Très Sainte Vierge, forme une couronne toute étincellante de pierreries, quel beau diadème cette sainte religieuse du Carmel dut déposer sur l'auguste front de sa souveraine, à son entrée dans le ciel! (*Vie de Sœur Scholastique de Saint Elie, par le R. P. CÉLESTIN DE SAINT SIMON.*)

.

Encore un bienfait du scapulaire. — Un ouvrier maçon était occupé à restaurer la façade d'une maison, à la hauteur de huit mètres. Tout à coup l'échelle sur laquelle il était appuyé se renversa, le pauvre homme fut lancé violemment sur le pavé.

Les témoins de cette scène navrante, accourus en toute hâte, croyaient ne plus relever qu'un cadavre, ou tout au plus un corps tout contusionné. Quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'ils virent ce bon ouvrier se redresser lestement et se disposer à reprendre son travail, comme si rien n'était survenu.

« Comment se fait-il, lui demanda-t-on, que vous n'éprouviez aucun mal ? » — « Ah ! répondit-il, je ne me mets jamais à l'ouvrage sans être muni du scapulaire et sans me recommander à la Sainte Vierge : telle est la véritable

raison pour laquelle, quoique tombé de si haut, je n'ai pas même une égratignure. » — « Et moi, dit son maître, puisque la Sainte Vierge vous a sauvé la vie par le moyen de son scapulaire, je veux vous faire une gracieuseté ; je vous donne congé. Retournez chez vous, vous reprendrez votre travail demain ; livrez-vous à la joie avec votre femme et vos enfants. Cette journée vous sera payée avec les autres. »

Ce pieux maçon alla raconter chez lui l'aventure qui lui était arrivée. Je laisse à penser quels furent les transports de joie de sa femme et de ses enfants.

Puisse ce brave ouvrier avoir beaucoup d'imitateurs !

*
* *

Bonté de Saint Joseph. — Le premier dimanche de chaque mois et tous les mercredis de l'année, dans l'église des Carmes déchaussés de Gand, ont lieu des exercices de dévotion en l'honneur de Saint Joseph.

Une jeune ouvrière d'une quinzaine d'années se faisait remarquer par son assiduité à ces pieux exercices ; elle savait trouver du temps pour venir déposer aux pieds de Saint Joseph le tribut de ses hommages, sans nuire en aucune manière à ses occupations journalières, tant il est vrai que la pitié et le zèle triomphent de tout.

Saint Joseph ne tarda pas à montrer qu'il sait récompenser au centuple le dévouement qu'on lui témoigne.

La pieuse ouvrière fut atteinte de la fièvre typhoïde, la maladie fit des progrès rapides et conduisit bientôt la jeune fille aux portes du tombeau. Déjà elle était en proie au délire, ne reconnaissant plus personne et ne proférant plus que quelques paroles incohérentes.

La désolation du père et de la mère était extrême : ils n'avaient que cette fille, unique consolation de leur vieillesse. Agenouillés au chevet de leur enfant mourante, ils éclataient en sanglots, ayant à peine la force d'articuler quelque courte prière.

Pendant qu'ils se lamentaient ainsi, arrive soudain une amie de leur enfant : elle connaissait la grande dévotion de la malade envers Saint Joseph. Avec ce ton assuré que donne la confiance : « Pourquoi, leur dit-elle, pleurez-vous ainsi ? est-ce que Saint Joseph, que votre fille a toujours vénéré avec tant de dévotion, n'est pas assez puissant pour l'arracher des bras de la mort ? » En parlant ainsi, elle applique sur la malade un cordon béni de Saint Joseph. Au même instant, la fièvre semble disparaître, un revirement se produit, le délire cesse, la lucidité d'esprit revient. La malade, s'éveillant comme d'un profond sommeil, reconnaît son père, sa mère et sa pieuse amie. « Ne vous l'avais-je pas dit ? s'écrie celle-ci, ravie de joie : jamais on ne recourt en vain à Saint Joseph. » Ce fut au sein de ce pauvre

mais pieux ménage, une explosion de reconnaissance envers Saint Joseph.

Deux heures après, le médecin vint visiter la malade, croyant la trouver agonisante. En la voyant délivrée de la fièvre, il ne pouvait revenir de son étonnement. « Impossible, dit-il, de m'expliquer ce revirement soudain. La malade, selon mes prévisions bien fondées, n'avait plus que peu de temps à vivre : elle est maintenant sauvée et guérie. »

Quelques jours après, cette pieuse ouvrière, rayonnante de santé, venait s'agenouiller aux pieds de la statue de Saint Joseph, pour exprimer à ce grand Saint toute l'ardeur de sa reconnaissance et lui promettre un dévouement sans bornes.

P. G.

Bibliographie. — 1. VIE DE SAINT JEAN DE LA CROIX, écrite en souvenir du troisième centenaire de son bienheureux trépas. — Pour préparer les fidèles à la célébration du trois centième anniversaire de la mort de St Jean de la Croix, un Carme déchaussé, le R. P. Alphonse-Marie de Jésus, a publié récemment en italien une vie courte et populaire de ce grand Saint, notre glorieux Père. Une traduction française de cet opuscule vient de paraître chez Emmanuel Vitte, imprimeur à Lyon. Elle est due à la plume élégante de M^r l'abbé Feige, professeur au petit séminaire de Melan (Haute-Savoie.) C'est avec bonheur que nous recommandons vivement à nos lecteurs cette petite vie de notre Père St Jean de la Croix. Elle est courte, elle ne comprend que 110 pages d'un petit in-12; elle est très bien écrite, elle fait suffisamment connaître notre Père à ceux qui n'ont pas le temps de parcourir les grands volumes. Elle sera donc utilement répandue dans le peuple et elle lui fera du bien, puisqu'elle lui montrera un Saint qui, ayant beaucoup et héroïquement souffert, est devenu le patron des âmes affligées.

En Belgique on peut se procurer cet ouvrage au couvent des Pères Carmes déchaussés à Bruxelles, avenue de la Toison d'or, 46. Un exemplaire pris isolément, 1-25 fr. Douze exemplaires, 12 frs.

2. NAZARETH, ou *Méditations pour une retraite de dix jours*. — Monsieur l'abbé L. G., Aumônier de l'Institut de N. D. de Sion à Trieste, vient encore de nous donner la traduction d'une retraite composée pour les Carmes et les Carmélites, par le P. Jean-Marie de S. Joseph, Carme déchaussé. L'année dernière il nous donnait « le cénacle » que les Chroniques ont annoncé dans le n^o du mois de mai 1890 (1^{er} de la seconde année); aujourd'hui, c'est « Nazareth, » ou une série de méditations pour une retraite de 10 jours ayant pour but de renouveler l'âme dans la dévotion à la T. S. Vierge. Qu'on ne s'étonne pas de voir toute une retraite consacrée à se retremper dans la dévotion à Marie. Pour un enfant du Carmel aimer Marie, l'aimer toujours davantage, c'est non seulement un besoin du cœur mais une obligation stricte. Le livre dont l'abbé L. G. offre la traduction servira gran-

dement à développer dans l'âme la dévotion à la St^e Vierge. Il rappelle les titres que Marie possède à notre amour, les vertus qu'il faut pratiquer à son exemple, quels hommages nous devons lui rendre, enfin les puissants motifs qui nous détermineront à mettre de plus en plus en Elle toute notre confiance. — L'auteur prend dans cette retraite un style qu'il n'emploie pas dans les autres ; il fait parler la T. S. Vierge elle-même ; de cette façon il semble que l'âme passe ses dix jours de retraite à Nazareth, et qu'aux pieds de Marie, elle apprend de sa Mère pourquoi et comment il la faut aimer.

Les Carmes et les Carmélites ainsi que le Tierçaires voudront profiter de ce livre précieux ; ils y puiseront un amour de plus en plus vif et pratique pour Celle qu'ils invoquent sous le titre de Reine et de Beauté du Carmel. D'ailleurs tous les pieux fidèles s'en serviront avec grand fruit ; ils y trouveront d'excellentes lectures pour le mois de Marie, et pour les neuvaines préparatoires aux fêtes de la St^e Vierge.

Que le vénéré traducteur veuille agréer l'hommage de reconnaissance que nous lui offrons et que nous déposons ici. Il nous permettra d'attendre avec une sainte impatience la traduction qu'il nous annonce de deux nouvelles retraites dont le but sera de nous apprendre à aimer davantage encore l'Enfant Jésus. — On peut se procurer « Nazareth » chez M^r R. Van de Vyvere-Petit, imprimeur à Bruges (Belgique), et au couvent des Pères Carmes à Bruxelles, au prix fr. 1-00 l'exemplaire et frs. 10-00 la douzaine.

3. LA FÊTE OCULAIRE DANS LE CIEL ou *la part de la vue à la Béatitude éternelle*. — Des juges autorisés ont dit textuellement de cet ouvrage : Ce livre nous donne l'idée la plus exacte et la plus haute que l'on puisse se former ici-bas de la jouissance oculaire des Elus. Il est profondément original ou unique en son genre ; les aperçus intéressants y abondent et la lecture en est plus attachante que celle du roman le plus dramatique. Ce n'est pas du tout une œuvre d'imagination ; c'est essentiellement une suite de propositions éclairées par l'Écriture, la théologie, la philosophie et la science. On y trouve la condensation logique, vivante et colorée de tout un monde de choses. — Maintefois l'âme du lecteur éprouvera une sorte de ravissement ; appuyée sur un solide fond doctrinal, comme un puissant ressort elle s'élancera par ses aspirations vers le lieu des clartés complètes et définitives. — Approuvé par Mgr Duval, évêque de Soissons et Laon, le 9 janvier 1891. Chez l'Auteur M^r l'Abbé Brinquant, curé de Vauxbuin, par Soissons, (Aisne). Franco frs. 2-40.



Calendrier-Ephémérides

1. **Mardi.** — St Joseph Calasanz, Confesseur, double. († 1648.)
2. **Mercredi.** — St Brocard, Confesseur de l'Ordre, double-majeur. († 1231.)
1792. Ce fut au couvent des Carmes de la rue de Vaugirard, à Paris, que l'élite du clergé de France fut massacré, les 2 et 3 septembre 1792 ; parmi les courageuses victimes, au nombre d'environ 180, se trouvèrent Mgr Dulau, archevêque d'Arles, et M. Hébert, coadjuteur du supérieur-général des prêtres de la congrégation des Eudistes, et confesseur de Louis XVI.
3. **Jeudi.** — St Raymond Nonnat, Confesseur, double. († 1240.)
4. **Vendredi.** — St Anacleto, Pape-Martyr, semi-double. († 96.)
Premier vendredi du mois consacré à la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus.
5. **Samedi.** — St Laurent-Justinien, Evêque-Confesseur, semi-double. († 1455.)
1633. Mort de Mgr Jean-Thaddée de St Elisée, premier archevêque d'Ispahan, en Perse.
Le Rév. Père Jean-Thaddée de St Elisée avait vu le jour à Calahorra en Espagne. Il fit profession au Carmel de Valladolid, en 1597. Après l'émission de ses vœux, il fut embrasé d'un ardent désir des missions, et il fit à ce sujet tant d'instances auprès de ses supérieurs, qu'il obtint de passer dans la Congrégation d'Italie, où les Pères établissaient des missions pour la propagation de la foi. Clément VIII ne tarda guère à l'envoyer en Perse avec deux autres Pères de la Réforme. Il y devint prieur du Carmel d'Ispahan, puis ambassadeur du roi de Perse auprès du pape Paul V et de Philippe II, roi d'Espagne, et enfin premier archevêque d'Ispahan, le 19 septembre 1632. C'était un religieux d'une rare vertu et tout brûlant du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Il mourut très saintement à Lérída en Espagne, le 5 septembre 1633, âgé de 60 ans, dont 26 passés dans les missions étrangères.
(Ménologe.)
6. **16^e Dimanche après la Pentecôte.** — St Alexis, Confesseur, semi-double. († 414.)
7. **Lundi.** — Octave de la dédicace de nos églises, double.
1616. Mort du Très Rév. Père Albert du St Sacrement, au couvent de Notre-Dame de la Victoria à Rome. Il était né à Gènes. Au Carmel il brilla par sa grande austérité et l'héroïcité de ses vertus. Il fonda les couvents de Terni et de St Sylvestre près de Frascati. Il fut prieur des couvents de Crémone et de N.-D. de la Victoire, et remplit pendant neuf ans l'office de Définitéur général.
8. **Mardi.** — NATIVITÉ DE LA T. S. VIERGE MARIE, 2^e classe avec Octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.*
1654. Fondation du couvent des Carmes déchaussés à Angoulême en France, sous le vocable de la Nativité de la T. S^{te} Vierge.
9. **Mercredi.** — St Etienne, Roi-Confesseur, semi-double. († 1038.)
10. **Jeudi.** — St Nicolas de Tolentino, Confesseur, double. († 1308.)

11. **Vendredi.** — 4^e jour dans l'octave de la Nativité de la T. S^{te} Vierge Marie, semi-double.

1636. Mort du Vén. Frère Agathange de Jésus-Marie, étudiant en théologie. Il naquit à Tournai, et portait dans le monde le nom de Nicaise Cambier. Il fit l'admiration de tous par son angélique candeur, et sa tendre dévotion envers la T. S^{te} Vierge Marie. Il mourut au Carmel d'Anvers, martyr de sa charité en soignant un de ses frères atteint de la peste. La T. S^{te} Vierge daigna lui apparaître deux fois durant sa dernière maladie, pour le consoler de ses innombrables souffrances et l'avertir du moment précis de sa mort. Il rendit son âme innocente à son Créateur, à l'âge de 23 ans.

12. **Samedi.** — 5^e jour dans l'Octave de la Nativité de la T. S^{te} Vierge Marie, semi-double.

13. **17^e Dimanche après la Pentecôte.** — B. Jean Soreth, Confesseur de l'Ordre, double. († 1471.)

14. **Lundi.** — Exaltation de la S^{te} Croix, double-majeur.

1620. Albert et Isabelle, dont la pieuse munificence a élevé tant de monuments à la gloire de Dieu, ayant égard à la demande du P. Thomas de Jésus, qui désirait un emplacement en la forêt de Marlagne, à une lieue de Namur, pour y bâtir un désert, lui cédèrent gratuitement trente-quatre bonniers de bois et terres, avec les eaux et fontaines qui s'y trouvaient, et cela à perpétuité, sous la condition que les Archiducs seraient reconnus pour fondateurs de cet ermitage. L'acte de cession fut passé à Tervueren, au mois de décembre 1618. Par un autre acte, signé à Marimont, au mois d'août 1619, il fut accordé sur les domaines et finances une rente perpétuelle de 150 muids d'épeautre par an pour l'entretien de vingt-quatre religieux au désert de Marlagne, à la charge que les religieux draient un certain nombre de messes et des prières à l'intention des donateurs; il fut également stipulé dans l'acte, qu'une lame de cuivre serait placée à la sacristie, sur laquelle on graverait l'inscription suivante : « Tous et chacun des prêtres de cette maison ont obligation de prier Dieu dans leurs sacrifices pour les Archiducs Albert et Isabelle Claire Eugénie, patrons et fondateurs de ce désert. » Tout fut exécuté ponctuellement et le Saint Sacrement fut placé dans l'église du désert, le 14 septembre 1620; l'ermitage reçut le nom de Saint Joseph.

15. **Mardi.** — Octave de la Nativité de la T. S^{te} Vierge Marie, double.

1630. A Poitiers, fondation du couvent des Carmélites déchaussées sous le vocable de l'Incarnation de Notre-Seigneur.

16. **Mercredi.** — *Jeûne de l'Église. Quatre-Temps.* — S^t Corneille († 252) et S^t Cyprien († 258), Martyrs, semi-double.

17. **Jedi.** — Les Stigmates de S^t François, double.

18. **Vendredi.** — *Jeûne de l'Église. Quatre-Temps.* — S^t Joseph de Cupertino, Confesseur, double. († 1664.)

1577. Grégoire XIII, dans sa bulle : *Ut laudes*, du 18 septembre 1577, rapporte sommairement et confirme tous les privilèges et indulgences, accordés par les Souverains Pontifes, ses prédécesseurs, aux confrères de Notre-Dame du Mont-Carmel, et entre autres le privilège de la bulle de Jean XXII, dont il cite les paroles, en faveur de ceux qui, ayant porté l'habit ou fait partie de la Confrérie, et se trouvant encore dans le purgatoire, recevront le samedi, après leur mort, un secours tout

spécial de la Sainte Vierge. Il déclare que la teneur de ces bulles doit être regardée comme suffisamment exprimée dans celle qu'il donne, nonobstant toutes dispositions contraires.

19. **Samedi.** — *Jeûne de l'Eglise. Quatre-Temps.* — SS. Janvier et ses compagnons, Martyrs, double. († III^e siècle.)
 20. **18^e Dimanche après la Pentecôte.** — N.-D. des VII Douleurs, double-majeur.

1674. A Lintz en Autriche, fondation du couvent des Carmes déchaussés sous le vocable des SS. Joseph et Elisée par l'entremise de l'illustre Baron de Kaiserstein, qui donna au couvent tous ses biens, revêtit le saint habit de l'Ordre, fit profession, vécut et mourut saintement sous le nom de P. Ildephonse de la Mère de Dieu.

21. **Lundi.** — St MATTHIEU, Apôtre-Evangéliste, 2^e classe. († 1^{er} siècle.)
 22. **Mardi.** — St Thomas de Villeneuve, Evêque-Confesseur, double. († 1555.)
 23. **Mercredi.** — St Lin, Pape-Martyr, semi-double. († 67.)
 24. **Jeudi.** — Notre-Dame de la Merci, double-majeur.

1726. Benoit XIII, par son décret *Urbis et Orbis*, du 24 septembre 1726, a approuvé l'office pour la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, et ordonné à tous les fidèles des deux sexes, qui sont tenus aux Heures Canoniales, de le réciter sous le rite double-majeur.

25. **Vendredi.** — St Gérard, Evêque-Martyr, de l'Ordre, double. († 1247.)
 1623. Le 25 septembre 1623, les religieuses Carmélites déchaussées firent leur entrée solennelle dans la ville d'Ypres.

26. **Samedi.** — Office votif de l'Immaculée Conception, semi-double.
 27. **19^e Dimanche après la Pentecôte.** — SS. Côme et Damien, Martyrs, semi-double († 285.)
 28. **Lundi.** — St Wenceslas, Martyr, semi-double. († 936.)
 29. **Mardi.** — St MICHEL, Archange, 2^e classe avec Octave.

1622. Fondation du couvent des Carmélites déchaussées de Gand, sous le vocable de Notre-Dame du Mont-Carmel, par la Vén. Mère Léonore de St Bernard qui en fut la première prieure.

Cette fondation a été marquée par des traits vraiment merveilleux de la divine Providence et de la tendre bonté de Marie. Elle se fit sur le désir de l'infante Isabelle qui voulait attirer par là la protection du ciel sur cette ville, où Charles-Quint, son aïeul, était né.

A peine les religieuses eurent-elles pris possession de leur monastère que le démon, outré de dépit, s'efforça de l'anéantir; les hérétiques, ses suppôts, résolurent d'incendier le couvent pendant la nuit. La Vén. Mère Léonore, prévenue du sinistre projet, avertit le chef de la police, qui lui fit dire qu'en cas de tentative elle n'avait qu'à sonner la cloche du monastère, et qu'à l'instant même il enverrait des soldats pour surprendre les coupables. Vers onze heures du soir, les tintements de la cloche se firent entendre à coups redoublés. Bien vite les soldats arrivèrent et déjouèrent le complot des hérétiques, qui se disposaient à mettre le feu au couvent. Le lendemain, il fut dûment constaté que personne n'avait sonné la cloche; elle s'était mise en branle d'elle-même au moment du danger par un effet de la bonté de la Reine du Carmel.

30. **Mercredi.** — St Jérôme, Confesseur-Docteur, double. († 420.)

1568. En ce jour, Notre Père Saint Jean de la Croix, partit pour Durvelo, accompagné d'un jeune ouvrier, qui devait l'aider à rendre

habitable cette demeure, laquelle allait devenir le berceau de la réforme du Carmel parmi les hommes. Il emportait avec lui l'habit de Carme déchaussé que S^{te} Thérèse avait taillé et préparé de ses propres mains. « Ma Mère, lui dit-il avant de la quitter, puisque vous avez une si large part dans l'œuvre que j'entreprends, demandez à Notre-Seigneur qu'il m'accorde sa grâce et que sa sainte bénédiction descende sur moi. Je vous supplie aussi de me donner la vôtre et de bien vouloir avec nos Sœurs me soutenir par vos prières. » Thérèse, émue jusqu'aux larmes, lui promit au nom de ses filles que chaque jour on le recommanderait à Dieu, et, agenouillée à ses pieds, elle attendit que lui-même la bénît.

Petites fleurs du Carmel

Nous avons vu dans nos *Petites fleurs* du mois dernier comment l'âme, après avoir essayé de concilier les jouissances terrestres avec le service de Dieu, s'est trouvée réduite à déplorer amèrement ses illusions et à avouer qu'elle avait suivi la *voie de l'esprit égaré*.

Elle va maintenant s'acheminer dans le chemin de la vertu, mais en se laissant aller à certaines imperfections que la haute sagesse de S^t Jean de la Croix nous fera discerner.

II. Voie de l'esprit imparfait. — *Langage prêté à l'âme qui s'y est engagée.*

1^o « Je veux m'acheminer désormais dans la voie de la vertu. Je serai inondée de consolations. Je savourerai à longs traits les délices de la piété. je vais vivre dans un continuel transport de joie et d'allégresse. »

On ne peut qu'approuver, dit S^t Jean de la Croix, la résolution d'une âme désireuse de suivre la voie de la vertu. Mais pourquoi, ajoute-t-il, chercher d'une manière immodérée les délices spirituelles? Il faut rechercher avant tout le bon plaisir de Dieu et le parfait accomplissement de sa volonté. Abandonnons-nous filialement entre les mains du Père céleste qui sait nous ménager les consolations suivant les nécessités de nos âmes, et aussi permettre pour notre plus grand bien que nous soyons plongés dans les désolations et les sécheresses spirituelles.

2^o « Je veux me vouer à l'étude des choses saintes. Comme il me sera agréable d'orner mon intelligence de ces belles connaissances! Avec quelle sorte de ravissement je vais me plonger dans la contemplation divine. »

On ne peut qu'applaudir, dit S^t Jean de la Croix, aux saints désirs d'une âme pour acquérir la science sacrée. Mais pourquoi ne pas purifier tout d'abord son intention et rechercher avant tout la plus grande gloire de Dieu comme principal objet de ses efforts? La secrète et vaine recherche de soi-même se glisse si facilement dans l'application aux études, même les plus saintes, qu'on doit toujours être en garde contre soi-même.

3^o « Je sens, consolée comme je suis, que la pratique de la vertu me sera facile, ce sera pour moi un véritable bonheur de faire preuve d'amour de Dieu, d'amour du prochain, de vaquer à l'oraison, de me montrer humble et douce, parfaite, afin de parvenir à l'union divine. »

Ne présumez pas trop de vos forces, dit S^t Jean de la Croix. Aussi longtemps que l'âme est plongée dans les consolations, la vertu est facile et aisée. Mais dans cet état, l'âme n'agit-elle pas plutôt sous les influences

du plaisir qui la délecte que dans le pur désir de plaire uniquement à Dieu ! Comme il est facile de se rechercher soi-même en Dieu plutôt que la plus grande gloire de Dieu.

4° « Comme je me sens heureuse d'être maintenant en parfaite sécurité. Je sens que Dieu inonde mon intelligence de ses lumières, imprime une forte impulsion à ma volonté pour le bien, embrase mon cœur des ardeurs de son divin amour. Me voilà délivrée de toute inquiétude, mon sort éternel est assuré. »

Ah ! dit S^t Jean de la Croix, vous puisez votre sécurité dans les goûts sensibles, dans les consolations. Vous vous attachez d'une manière immo-dérée aux délices spirituelles, comme si toute la perfection était renfermée dans ces jouissances. Dieu pour vous attirer à son service vous comble de ces joies, mais ce n'est pas pour que vous vous y attachiez de cette sorte. Profitez de ces moments, qui seront peut-être relativement bien courts, pour vous adonner sérieusement à la vertu et pour prendre de fortes et généreuses résolutions en vue de l'avenir. »

5° « Je commence à m'apercevoir que je n'ai pas pris la véritable voie qui conduit sûrement au sommet du Carmel ; je me suis attachée démesurément aux consolations ; plus je croyais avancer, moins je m'élevais. »

L'âme, selon la pensée de S^t Jean de la Croix, sent qu'elle a mêlé l'imperfection aux dons de Dieu. Elle a recherché plutôt les consolations de Dieu que Dieu lui-même. Il lui a semblé que du moment qu'elle était inondée de joie et du bonheur, elle faisait de grands progrès dans la perfection et s'élevait au faite de la sainteté. Elle s'aperçoit maintenant que la dévotion ne consiste pas dans ces jouissances, mais bien dans le pur désir de plaire à Dieu et d'accomplir en tout sa sainte et adorable volonté, indépendamment des consolations et des joies sensibles.

6° « Dieu m'a sevrée, hélas ! de ses consolations. Je suis plongée dans la plus profonde aridité. Je suis comme une terre desséchée. Je n'éprouve plus ni goût, ni attrait pour la piété. Je me suis trop attachée aux consolations sensibles, voilà pourquoi Dieu me les retire maintenant ; je ne le reconnais que trop. »

Voilà, d'après notre Père S^t Jean de la Croix, le plus bel aveu que puisse faire une âme qui, ayant été bercée dans les consolations sensibles, s'y est trop attachée, au lieu d'en profiter pour s'affermir dans la vertu et s'exciter à la perfection. Elle a cru parvenir à l'union divine en se plongeant de plus en plus dans les délices spirituelles au lieu d'accomplir uniquement et simplement la sainte volonté de Dieu, sans aucune vaine recherche d'elle-même. Les temps d'épreuve et de désolation n'ont pas tardé de succéder à ces jours de joie et de bonheur, et voilà cette âme inexpérimentée balotée par la tempête des tribulations ; elle voit s'évanouir les unes après les autres toutes les belles espérances qu'elle avait fondées sur la dévotion sensible. Elle n'éprouve plus ni goût, ni joie, elle est comme délaissée et plongée dans d'affreuses ténèbres. Que va-t-elle faire ?

Nous répondrons à cette question le mois prochain, en exposant, conformément au plan que nous nous sommes tracé, la voie sûre et parfaite qui conduit au sommet de la sainte Montagne du Carmel. En attendant, nous engageons nos pieux lecteurs à s'animer du désir de suivre cette voie, sous la conduite de notre S^t Père Jean de la Croix, afin de parvenir à l'union divine et de s'asseoir au banquet sacré des élus de Dieu.

Une Vision de Sainte Thérèse (*)

Le chaud soleil d'Espagne achevait sa carrière,
S'enfonçait dans les monts, jetant sur Avila
Comme un regard rêveur, un doux jet de lumière,
Dernier adieu du jour qui dorait l'Adaga.

La cloche du couvent de sa voix grave et pure
Sonnait plaintivement la prière du soir,
Semblait vouloir redire à chaque créature
Quelque touchant reproche ou quelque mot d'espoir.

C'est l'heure vespérale où Thérèse la Sainte
Traverse le parvis, se rendant aux autels.
Elle pense à Jésus, son amour et sa crainte,
A la vie, à la mort, aux bonheurs éternels.

Elle pense... et son cœur dans ses élans sublimes
A vibré pour son Dieu de célestes accents ;
L'ardeur de ses désirs s'élève jusqu'aux cîmes,
Monte.... monte plus haut que la myrrhe et l'encens.

Soudain un feu jaillit de l'escalier de pierre :
Étonnée, elle regarde. O ciel ! un bel enfant,
Vague et pourtant réel, est dans cette lumière ;
Radieux et royal, il est là triomphant.

(*) Ce sujet a encore été traité à la page 259 de la 1^{ère} année de nos *Chroniques*. Cette vision a-t-elle réellement eu lieu ? Elle n'est pas rapportée dans la *Vie de S^{te} Thérèse par elle-même* et les Bollandistes n'en admettent pas l'authenticité. Si le fait n'a point existé, au moins est-il très vraisemblable et d'un charme suave pour la piété ; il résume parfaitement d'ailleurs ce qu'a été Thérèse pour Jésus et Jésus pour Thérèse. Voir la *Vie de S^{te} Thérèse d'après les Bollandistes* etc. 1^{er} vol. p. 376.

« D'où viens-tu, lui dit-elle, en cette sombre enceinte ?
L'unique porte est close et je n'ai jamais vu
Ton visage enfantin. Tu peux parler sans crainte....
Je ne sais pas pourquoi, mais mon cœur est ému... »

Tout redevint silence et Thérèse troublée
Contemplant cet enfant qui ne répondait rien.
« Au moins, dis-moi ton nom, » reprit-elle alarmée.
Lui d'une douce voix : « Dis-moi d'abord le tien. »

Modeste autant que grande et le cœur plus à l'aise,
Elle lui dit : « Je suis la Thérèse de Jésus ! » —
« Et moi, reprit l'enfant, le Jésus de Thérèse !.... »
La clarté s'éteignit et l'enfant n'était plus !.....

A. II.



Mémoire historique

sur la Statue du Saint Enfant Jésus miraculeux de Prague

(Voir plus haut, page 115 et suiv.)

CHAPITRE X

Solnitz ou le domaine de l'Enfant Jésus.

Le 20 avril de cette même année 1646 qui vit mourir la grande bienfaitrice du Carmel, Fébronie de Pernstein, le chapitre provincial des Carmes déchaussés, réuni à Vienne, nomma Prieur du couvent de Prague le R. P. Michel des Anges, Espagnol de naissance. Le jour de son installation, il fit transporter la statue du Saint Enfant Jésus miraculeux dans l'oratoire intérieur où les Pères avaient coutume de s'assembler. Lorsqu'il eut terminé son discours d'ouverture, il s'agenouilla devant l'Enfant Jésus et prononça ces paroles avec une foi pénétrante et une humilité profonde : « Mon bien-aimé Jésus, l'incapacité de votre serviteur pour cette charge vous est suffisamment connue ; je vous demande donc, ô divin Enfant, de gouverner le monastère à ma place ; je remets en vos mains les clefs, tout le soin et toutes les sollicitudes de cette maison. »

Ce n'est pas sans motif que le nouveau Prieur sentait le besoin d'implorer l'assistance du Ciel : il commençait en effet son triennat dans des circonstances très fâcheuses. Un certain seigneur, le comte Henri de Donau, avait entrepris d'enlever aux Pères Carmes la propriété de Solnitz, que leur avait léguée en mourant Fébronie de Pernstein, ainsi que nous l'avons rapporté au chapitre précédent. Un procès leur fut donc intenté qui ne promettait rien de favorable, parce que la partie opposée était très puissante et jouissait d'une grande influence. En outre le couvent se trouvait écrasé

par les dettes, à la suite des guerres continuelles ; on y endurait beaucoup de privations et même parfois on y manquait du nécessaire. Les champs et les vignobles promettaient peu de rapport, pour la double raison que le défaut d'argent ne permettait pas de leur donner une culture soignée et qu'une désastreuse gelée blanche y avait occasionné beaucoup de dégâts.

Au milieu de ces graves difficultés, le Prieur plaça toute sa confiance dans l'Enfant Jésus. Il recommanda en même temps au Père Cyrille de ne pas cesser d'adresser les plus vives instances à cet aimable Sauveur ; le bon Père n'eut garde de négliger cette recommandation qui s'accordait si bien avec sa piété ; il redoubla de ferveur pour le culte du divin Enfant et mérita d'entendre un jour ces paroles sortir de sa bouche : *Ne vous inquiétez pas ; mais cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. Soyez fidèles à me servir, et à mon tour je serai fidèle à vous aider.*

Et de fait, Jésus fit bientôt sentir son puissant secours. Le Prieur expérimenta en quelles heureuses mains il avait remis le soin de son monastère, et c'est merveille comme il fut délivré de tous les sujets de crainte qui l'agitaient. Ainsi, bien que la partie adverse eût déjà chanté victoire, les droits de propriété sur le domaine de Solnitz et sur Welhartitz furent reconnus solennellement à la communauté par les décrets de la justice. Du même coup les pauvres Pères étaient rassurés pour leur entretien. La vigne, qui avait été négligée et endommagée par les froids, se trouva, malgré cela, chargée de magnifiques grappes de raisin, à la différence des vignes du voisinage bien moins favorisées. Ce bienfait était d'autant plus digne d'être apprécié qu'en cette même année, le 5 juillet, il y eut un orage très violent, qui détruisit jusqu'aux feuilles de plusieurs vignobles et jardins fruitiers et anéantit les espérances de beaucoup de cultivateurs ; le vent fut d'une telle force qu'il fit crouler la muraille de la ville sur une longueur de 100 pieds, près de la porte de l'hôpital. Les religieux attribuèrent à la protection de l'Enfant Jésus la faveur d'avoir été préservés de ces divers accidents.

On conçoit qu'à la suite de ces événements la dévotion à l'image

miraculeuse dut s'accroître et dans les démonstrations extérieures du culte et surtout dans les cœurs. Mais quelle est grande l'inconstance humaine et combien est rusé l'ennemi de tout bien ! Quelque temps après, le feu de cette bienfaisante dévotion faillit s'éteindre tout à fait, et ce qui est singulier à dire, sur les ordres du Prieur lui-même, qui avait paru d'abord en être tout embrasé et en enflammait tous les autres. Un jour il reçut du dehors un avertissement par écrit, dans lequel on lui recommandait de se tenir sur ses gardes et d'être prudent dans cette nouvelle dévotion, pour ne pas se trouver dans une déplorable erreur. Le pauvre Prieur alarmé et inquiet réunit aussitôt ses religieux qui ne se doutaient de rien, et leur communiqua cette lettre étrange si contraire au culte de la sainte image. Animé des meilleures intentions sans aucun doute, le Père Michel des Anges crut devoir prendre des mesures conformes à l'avis qui lui avait été donné, mais défavorables au saint Enfant Jésus miraculeux. Mal lui en prit. Une série de malheurs devait le ramener à cette dévotion que le Ciel avait agréée. Il se vit l'âme accablée de peines si grandes que sa charge lui devint insupportable. Comme il était parti pour Solnitz avec un autre Père qui lui servait d'interprète (car le Prieur ne connaissait pas l'allemand), ils tombèrent tous deux malades. D'autre part, non seulement le Prieur, mais encore tous les habitants de la localité et la propriété des Pères elle-même coururent les plus grands risques, à cause des maraudeurs militaires qui étaient entrés en querelle avec les gens de l'endroit. Ajoutez à cela que les fermiers ne pouvaient ou ne voulaient pas payer leurs redevances, si bien que le Prieur dut s'en retourner avec son compagnon sans avoir rien obtenu. Après son départ, les troupes Suédoises occupèrent Solnitz et lui ôtèrent ainsi toute espérance d'en tirer quelque chose pour sa communauté.

Pendant que le Père Michel des Anges gémissait sous le poids de tant d'épreuves intérieures et extérieures, le bon Père Cyrille vint à lui, l'encouragea à la confiance, lui rappela qu'il avait confié le gouvernement du monastère au saint Enfant Jésus dès les débuts de sa charge, et l'engagea à se placer de nouveau sous sa puissante protection. Il lui demanda en même temps la permission

de faire ajouter certaines ornementations à la chapelle de l'Enfant Jésus, assurant que la communauté n'aurait pas à en supporter les frais. L'autorisation obtenue, le Père Cyrille fit exécuter l'ouvrage, et, après l'avoir payé au moyen d'aumônes, il rapporta encore un surplus à son supérieur. Celui-ci sentit enfin renaitre son ancienne dévotion pour l'Enfant Jésus miraculeux, et, bien que l'époque n'en fût pas arrivée, il s'obligea à faire une retraite de dix jours. Il en sortit entièrement fortifié de corps et d'âme.

Cependant le Prieur restait dans de vives alarmes au sujet du domaine de Solnitz que les Suédois menaçaient de livrer aux flammes. Il ordonna à tous ses religieux de demander secours à l'Enfant Jésus : aux Pères de dire la messe, chacun à son tour, devant la statue miraculeuse, et aux Frères de communier à cette messe. Leur foi fut bientôt récompensée. L'ennemi se retira ; les communications avec Prague une fois rétablies, la famine dont le couvent était menacé, était conjurée. Un convoi de vivres arriva de Solnitz précisément le jour des Morts. A cause de cette coïncidence, le Prieur attribua le bienfait de la Providence à l'intercession des âmes du Purgatoire, sans faire mention du saint Enfant Jésus qu'on avait cependant tant invoqué dans cette occasion. Il parut bien que le divin Enfant ne fut pas satisfait de ce manque de reconnaissance à son égard. La nuit suivante le Père Michel des Anges commença d'être gravement malade et sa vie fut bientôt en danger. Il n'avait pas un seul instant de repos et, comme il le disait, il endurait les peines d'une âme du Purgatoire. Déjà les médecins l'avaient condamné ; il avait perdu l'usage de la vue et de la parole, et la mort approchait à grands pas. Ce fut alors qu'on apporta en sa cellule le petit Jésus de la chapelle. A partir de ce moment, la situation changea ; il vit bientôt son état s'améliorer et tout danger disparaître. Il ne voulut pas que la sainte statue le quittât jusqu'à son complet rétablissement, qui eut lieu au bout de quelques jours.

Après sa guérison, le Prieur, escorté de tous les religieux en manteaux blancs et avec des cierges allumés, porta processionnellement la statue miraculeuse à l'église, et célébra ensuite une messe solennelle d'actions de grâces. Il fit aussi faire un très beau

calice avec différents dons qu'on avait faits à l'église, ainsi qu'un encensoir et une navette en argent, et cela pour exprimer sa reconnaissance envers l'Enfant Jésus. Le culte de l'Enfant Dieu fut donc de nouveau en faveur, et son amour et la confiance qu'il inspirait ne firent que s'accroître dans les cœurs, à la grande joie du Vén. Père Cyrille et des anges du Paradis.

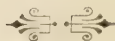
O Dieu que vous êtes bon et comme vous mêlez les douces joies aux larmes amères dans le breuvage qu'il nous faut boire, pendant que nous voyageons à travers le désert de cette vie! Mais dans la patrie, la coupe que vous présentez à vos élus ne contient plus d'amertume, le torrent de délices y coule sans jamais se dessécher, la joie et votre lumière n'y ont point d'interruption ni de terme.

Cependant le Père Michel des Anges, finit par se dégoûter entièrement de sa charge et par la déposer. Au mois d'avril 1647, le Définitoire provincial nomma à sa place le Père Bonaventure de S^{te} Marie-Madeleine. Le nouveau Prieur, peu de temps après son arrivée, visita la propriété de Solnitz. Cette visite s'étant terminée à son entière satisfaction, il en attribua tout le succès à la protection de l'Enfant Jésus, avec un profond sentiment de gratitude pour ce céleste bienfaiteur. Propagateur zélé de son culte, il fit faire une autre statue, de tous points semblable à la statue miraculeuse, la fit enfermer dans un cœur de grande dimension comme dans un tabernacle, et envoya deux Frères du couvent la porter à Solnitz. Elle fut reçue avec grande joie par les habitants et conduite processionnellement à l'église, où elle resta exposée à la vénération des fidèles. C'est la première fois que nous voyons l'Enfant Jésus de Prague devenir l'objet du culte public en dehors de son premier sanctuaire. Mais à présent les temples où il est honoré ne se comptent plus.

Nous ne voulons pas clore ce chapitre sans rapporter une faveur extraordinaire accordée à cette époque par le divin Enfant et qui se rapporte à l'histoire de la propriété de Solnitz. Celui qui en fut l'objet, le vice-sénéchal Jean Adam Smyslowsky, la raconta lui-même le 22 août 1647 en présence de la communauté des Carmes réunie pour l'entendre. Nous rapporterons sa propre

narration qu'il a d'ailleurs scellée du serment. Voici comment il s'exprime: « Pour que tous les préfets et conseillers du Sénat fussent instruits à fond et à temps au sujet du procès intenté aux Pères pour la propriété de Solnitz, il devait être fait au plus tôt un rapport complet de la cause, et cette besogne retomba en grande partie sur moi. Après deux jours d'un travail trop opiniâtre pour mon âge, je fus à bout de forces et incapable de continuer. Il y avait donc danger de perdre une cause si peu préparée. Je songeai alors au saint Enfant Jésus miraculeux, je l'invoquai et envoyai un billet aux Pères de ce couvent pour demander qu'ils le prient instamment de m'aider. Chose surprenante, le lendemain je fus à même de pouvoir reprendre mon travail commencé et de le mener à bonne fin sans grande difficulté. J'ai voulu, ajouta-t-il, en reconnaissance de ce bienfait signalé, venir rendre visite à mon aimable Sauveur. » Il ne quitta cet aimable Sauveur qu'après lui avoir laissé une aumône généreuse de 500 florins, que sa femme renouvela lorsqu'il eut quitté ce monde pour un séjour meilleur. Le corps de ce dévoué défenseur du domaine de l'Enfant Jésus repose près du maître-autel dans l'église de S^{te} Marie de la Victoire des Pères Carmes déchaussés de Prague.

(A suivre.)



Fête de Sainte Thérèse

Pèlerinage spirituel d'un membre de l'Archiconfrérie thérésienne universelle. (*)

Je suis membre de votre confrérie, ô grande Sainte Thérèse ; vous êtes en quelque sorte mon général. Quel général fameux vous avez été dans la carrière que vous avez fournie en ce monde ! Et l'on vous a vue, à pareil jour, tomber glorieusement sous les plis de votre drapeau, en vous écriant : *Enfin je meurs fille de la Sainte Église !* Votre drapeau était celui de l'Église. Mais j'aime mieux encore vous nommer ma mère. Aujourd'hui comme on vous fête au ciel, ma séraphique mère ! On vous fête aussi sur la terre : ayez un regard pour cette terre. J'oserai vous demander davantage ; je pousserai loin la hardiesse ; donnez-moi une heure de votre compagnie. Bonne mère, prêtez la main à votre enfant. Pour vous, les distances ne sont plus rien. La main dans la vôtre, je veux parcourir en priant le vaste champ de l'Église que vous ne cessez d'aimer.

Allons au centre de la catholicité. Voici le dôme de S^t Pierre ; voilà le Vatican : là réside le Vicaire du Christ, le Chef de l'Église militante. Que demanderai-je pour lui ? La patience au milieu de ses épreuves ? il l'a jusqu'à la longanimité. Le courage ? mais son intrépidité ne s'est jamais démentie. Les lumières ? Elles brillent dans son regard, sur ses lèvres, dans sa plume qui ne cesse de jeter au monde les éclairs de la vérité. Il possède la sagesse de Salomon. Que le Père céleste, de qui descend tout don parfait, lui conserve ces grâces précieuses. Mais il est confiné depuis

(*) L'Église des Pères Carmes déchaussés de Soignies est pour la Belgique le centre d'inscription à l'Archiconfrérie universelle de S^{te} Thérèse. En ces trois derniers mois plus d'un millier de membres ont été inscrits. Voir plus haut p. 101 et suiv., et, pour les conditions, p. 42 et suiv.

13 ans en cet enclos ; il se plaint de ne pas avoir la liberté nécessaire pour gouverner l'univers catholique et correspondre avec les fidèles et leurs pasteurs ; il redemande avec énergie cette Rome chrétienne, baignée du sang de tant de martyrs, que les papes occupaient seuls, sans rival, depuis 14 siècles. Il demande qu'il soit fait justice, que le fils de l'usurpateur s'en aille, et que le Christ soit respecté et libre en son Vicaire. Sainte Mère Thérèse, vous vous souvenez que les hommes ont voulu enchaîner vos efforts pour faire avorter votre sainte entreprise, mais Dieu, en la puissance de qui vous vous êtes confiée, vous a fait triompher de tout. Offrez au Seigneur, avec les chaînes qui ont lié Jésus, les entraves que vous avez subies, pour que se brisent celles qui enserreraient les bras du Pontife suprême et qu'il puisse manier librement et en sécurité le gouvernail de l'Eglise. Autour de lui se presse le collège des cardinaux pour l'aider à traiter les affaires innombrables de son gouvernement ; ici, les chefs des Instituts religieux viennent offrir leurs services et prendre ses ordres ; d'ici-même, il dirige et stimule les premiers Pasteurs qui administrent avec les prêtres les provinces de son royaume spirituel. O Thérèse, ô vierge au cœur d'apôtre, comme vous le faisiez durant votre vie mortelle avec vos saintes filles, priez encore, ne cessez de prier pour les ouvriers de l'Evangile, pour les prédicateurs, les savants qui défendent l'Eglise, pour tous ceux qui combattent pour sa cause, afin qu'ils travaillent avec succès au salut de leurs frères et que, dans les mille dangers qu'ils courent, ils évitent de blesser leur propre âme et de se perdre eux-mêmes. Excitez les lâches, encouragez les faibles, soutenez les fervents, modérez les présomptueux ; préservez-les des fumées de la gloire qui enivrent et qui égarent. Faites couler les bénédictions fécondes du Cœur de Jésus sur tant d'œuvres qui se multiplient de plus en plus dans l'Eglise de Dieu. Car c'est en vain que nous nous agitions, que nous nous dépensons, si la grâce divine ne travaille pas avec nous.

Très compatissante mère S^{te} Thérèse, jetez un regard sur cette pauvre Italie ; parce qu'elle a dépouillé la Religion, elle se voit justement dépouillée elle-même des biens de la terre et frappée de stérilité. Je sais que vous n'estimez que les biens éternels ;

mais souvenez-vous de votre pauvreté et de ceux que l'ont secourue. Que ce souvenir vous fasse implorer la Providence du Seigneur pour ce peuple si malheureux, qui fut toujours cependant si attaché à l'unité catholique. Que les privations, loin de le dégoûter des ordonnances divines, le ramène à une pratique plus fidèle de ses devoirs religieux. Puisse-t-il mériter, par une sincère conversion, que Dieu envoie ses anges museler la fureur de Satan et de ses impies satellites.

Maintenant, puissante patronne de la catholique Espagne, nous sommes dans votre patrie ; voici Avila, où vous avez commencé pour l'amour de Jésus la glorieuse Réforme du Carmel ; voilà Albe où, après d'éclatantes victoires, vous avez succombé pour aller triompher au ciel. Que de travaux, que de sollicitudes, que de fatigues vous avez endurées ! Que de courses pénibles à travers les montagnes de ce pays vous avez faites pour établir des couvents de la stricte observance ! O Vierge d'Avila, faites un faisceau de toutes ces peines, une gerbe de toutes ces brillantes épines, daignez l'offrir à votre divin Epoux pour votre chère patrie, et obtenez en échange que l'erreur ne puisse s'y propager, mais que la vérité y revive et y règne comme autrefois. Priez aussi pour ce petit royaume voisin que les sectes ténébreuses voudraient conduire aux abîmes.

Aimable mère S^{te} Thérèse, à présent passons les Pyrénées. Nous planons au-dessus de la terre de France, de cette terre qu'on appelait autrefois le royaume de Marie, et que, dernièrement encore, Vierge et Reine immaculée, elle a voulu effleurer de ses pas. O Thérèse, vous qui pleuriez autrefois les ravages faits par l'hérésie dans le royaume très chrétien, combien plus amèrement faut-il pleurer à présent les ruines y amoncelées par l'impiété moderne. Que de temples déserts, que d'autels abandonnés, que de pasteurs sans troupeau ! Où est la foi des anciens jours ? Cette France chrétienne est-elle l'ombre du passé ? Cependant que cette ombre est puissante encore ! Quelle fécondité de bonnes œuvres ! Quel essaim de vierges et de saints missionnaires ! Vos filles sont là, sainte mère Thérèse, nombreuses, ferventes, implorant la clémence divine. Présentez leurs prières à la Reine du Ciel ; offrez, vous-même, à

Notre-Dame tout ce que vous avez fait pour son honneur, pour relever son ordre antique, l'ordre du Carmel. O Marie, laissez-vous fléchir par une telle offrande, et fléchissez à votre tour le cœur de votre Fils. O Dieu, puisque vous avez fait les nations guérissables, donnez le remède qui guérisse la France. Faites-la redevenir la vraie fille aimée de l'Église, toujours la plus ardente à la servir, toujours la première à la défendre.

Bonne mère S^{te} Thérèse, n'oublions pas la Belgique, ma patrie. Ici sont venues implanter votre Réforme et mourir vos coadjutrice et compagne : Anne de Jésus et Anne de S^t Barthélemy. J'ose vous demander de les faire au plus tôt glorifier sur la terre comme elle le sont au ciel. Ce royaume est placé sous la protection de S^t Joseph auprès de qui vous êtes si puissante. Suppliez-le qu'il continue à intercéder auprès de Dieu pour notre pays. Qu'il le mette à l'abri de toute surprise et évolution dangereuse. Qu'il inspire et console ceux qui le gouvernent, qu'il soutienne les bons dans la lutte toujours ardente contre le mal, afin que le bien ne cesse de l'emporter. Puissions-nous surtout, avec son assistance, ne point provoquer la colère divine par nos péchés.

Voici à droite les empires et les royaumes Allemands. La triste réforme de Luther et la juiverie y dominant encore sur une grande étendue. Jusques à quand Seigneur? Sainte Thérèse, faites-y pénétrer et fleurir votre Réforme à vous, et que l'autre se dissipe comme les ténèbres à l'approche du jour. (A suivre.)



La Journée Religieuse

(Voir plus haut, page 125 et suiv.)

OFFICE DE MATINES

Invitatoire, Hymne, Antiennes, Psaumes et Leçons.

XI (suite.)

II. MARTYRS. — On l'a dit, et il y a là des horizons immenses : le Très Haut se plaît à la lutte. (1) S'il a permis au péché de déparer, de souiller sa chère création, c'est que le péché devait y introduire par contre-coup, pour Notre-Seigneur comme pour ses membres, les beautés, les grandeurs de la lutte, couronnées des gloires du triomphe. Ainsi, est-ce une loi générale : la sainteté à laquelle Dieu nous appelle tous dans le Christ Jésus, implique une victoire ; et antécédemment, par conséquent, un combat. *Regnum celorum vim patitur et violenti rapiunt illud.* (2) Le royaume des cieux souffre violence ; seuls les vaillants l'emportent d'assaut.

Cette loi, encore un coup, le divin Chef des saints l'a connue ; il y a été soumis le premier. *Oportuit Christum pati et ita intrare in gloriam suam.* (3) « Il a fallu que le Christ souffrit, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire. » Il a fallu que le Christ souffrit. C'est-à-dire que par sa passion, par sa mort, par les mystères d'obéissance, d'humiliation, de pauvreté et de douleur qui forment tout le fond de sa vie terrestre, il a dû d'abord vaincre les puissances adverses auxquelles Dieu a donné le congé de se mettre en travers de la Loi et du dessein du salut universel. Il le déclare lui-même à ses disciples : *Confidite, ego vici*

(1) Année Liturgique. XXI^e Dimanche après la Pentecôte.

(2) Matth. XI. 12.

(3) Luc. XXIV. 26.

mundum. (1) J'ai vaincu le monde : le monde, l'opposé de l'Église, la synagogue de Satan, la somme des éléments de péché de cette terre. Je l'ai vaincu définitivement et décidément dans ce combat des combats, dans cette bataille des batailles du Calvaire, où je mis tout mon sang, ainsi ai-je mérité pour moi et pour vous un nom éternel de gloire et d'honneur dans le royaume du Père céleste. (2) Mais ce nom vous ne sauriez l'obtenir effectivement, qu'en combattant à ma suite, et en demeurant vainqueurs avec moi et par ma grâce. — Or, s'il est établi que personne n'arrive à régner au ciel avec Jésus-Christ, sinon en qualité de triomphateur ; il y a cependant des degrés dans le combat, et conséquemment dans le triomphe. Tous les disciples du Christ, en effet, n'ont pas à mener la guerre contre la chair, l'enfer et le monde jusqu'à l'effusion de leur sang, jusqu'au sacrifice de leur vie. *Nondum usque ad sanguinem restitistis*. (3) C'est au petit nombre seulement qu'il est demandé d'affronter et de subir la mort pour la loi de Dieu. *Iste sanctus pro lege Dei sui certavit usque ad mortem*. (Antiph. ad 1^{as} vesp. martyr.) — Ces valeureux soldats du Christ sont les *martyrs*. A eux la préséance parmi les saints, immédiatement au-dessous des Apôtres ; car ils ont suivi leur divin Chef au plus rude, au plus fort de la lutte ; ils lui ont donné le témoignage suprême de l'amour et de la fidélité. (4) En retour ils seront et plus aimés de lui, et plus étroitement unis à lui ; et ils participeront en proportion à la gloire de sa victoire. — Voilà manifestement ce que l'Église entend nous suggérer dans l'application qu'elle fait aux saints martyrs des neuf psaumes qui composent leur office à matines.

(1) Joann. XVI. 33.

(2) (Christus) cum in forma Dei esset non rapinam arbitratus est esse se aequalem Deo, sed semetipsum exinanivit, humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis, propter quod Deus exaltavit illum, et donavit illi *nomen* quod est super omne nomen. Philip. II. 6. 7. 8. 9.

(3) Hebr. XII. 4.

(4) Majorem caritatem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis. Joann. XV. 13.

PREMIER PSAUME. *Beatus vir qui non abiit in concilio impiorum.* — Saint Augustin nous l'a dit plus haut, l'homme juste que loue ici le Psalmiste est *l'Homme* par excellence : Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le prophète le proclame heureux, *beatus* : le bonheur, en effet, sort de la justice, ou de l'adhérence au vrai bien en quoi consiste la perfection. Sainteté essentielle, le Christ est la contradiction, l'antithèse vivante de l'impiété, de la corruption, de l'esprit de révolte issus parmi les hommes du courant empoisonné de la prévarication originelle. *Beatus vir qui non abiit in concilio impiorum, et in via peccatorum non stetit, et in cathedra pestilentie non sedit.* Il est venu justement détruire ici-bas le péché, abolir l'iniquité, accomplir toute justice. Pour cela, sans doute, il lui faudra combattre, combattre jusqu'à la mort de la croix : telle est la loi édictée dans les décrets éternels. Mais cette loi, le Seigneur Jésus l'a embrassée, il y a placé toute sa volonté, il l'a eue toujours présente devant les yeux. *Sed in lege Domini voluntas ejus et in lege ejus meditabitur die ac nocte.* Or, les saints martyrs ont imité l'obéissance de leur maître à la vie et à la mort, *die ac nocte* ; ils ont uni leur sacrifice à son sacrifice, mêlé leur sang à son sang dans le grand combat. Voilà pourquoi nous disons aussi de chacun d'eux : *in lege Domini fuit voluntas ejus die ac nocte.* (Antiph. ad psal.)

Et erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo. L'humanité du Christ hypostatiquement unie à sa personne divine est cet arbre mystérieux situé à la source de toutes les grâces, ou plus tôt la source elle-même de toutes les grâces. Membres de Jésus, créés en lui, établis en lui, (1) nous sommes les branches de cet arbre divin dont le Saint-Esprit est la sève, et qui ne cesse de croître jusqu'au temps où il aura donné tout son fruit : c'est-à-dire jusqu'au jour de la résurrection générale.

Et folium ejus non defluet. Rien de ce qui appartient à cet arbre mystique ne se perdra ; pas même une simple feuille. Oui !

(1) *Creati (simus) in Christo Jesu. Eph. II, 10. In ipso condita sunt universa. Col I. 15.*

la moindre action, le moindre acte de vertu fait en union avec Jésus-Christ, enté sur Jésus-Christ, revêt de ce chef un caractère sacré, une valeur divine, et prend conséquemment la projection de l'éternité. (1) En effet, continue le chantre inspiré, tout ce que fera le *Juste*, en lui-même ou en ses membres, aura un terme prospère, une issue glorieuse au royaume des cieux. *Et omnia quaecumque faciet, prosperabuntur*. Magnifiquement récompensé sera surtout le martyr, cet exercice suprême de la charité, ce fruit noble entre tous de la grâce *capitale* du Christ. — Au contraire, ceux qui se mettent en dehors de Jésus-Christ, les impies, ses ennemis et ceux de son Église, les persécuteurs de ses disciples, ne compteront pas plus devant Dieu que la poussière du chemin balayée par le vent ; car, par le fait de leur séparation d'avec Notre-Seigneur, ils seront privés de toute vie surnaturelle, de toute consistance. (2) Aussi, Dieu ne les reconnaissant pas pour siens, (3) demeureront-ils honteusement exclus de la société des justes, et périront-ils misérablement. *Non sic impii, non sic, sed tanquam pulvis quem projicit ventus a facie terræ. Ideo non resurgent impii in judicio,..... et iter impiorum peribit*.

SECOND PSAUME. *Quare fremuerunt gentes*. — Le sujet du psaume est la victoire, le règne du Christ. Cette admirable poésie appartient aux derniers jours du Roi-Prophète. Le héros d'Israël, blanchi dans les combats, repassait avec reconnaissance devant Dieu, les divers triomphes qui avaient rempli sa belliqueuse carrière. Tout à coup son âme est ravie en extase ; il contemple en esprit les temps du Messie promis et les luttes gigantesques que devront soutenir le Christ et son Église ; luttes préfigurées dans sa propre existence. Il exprime aussitôt en vers majestueux le tableau qui lui est montré. *Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania. Adstiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus*. Or, comme le combat du Christ en l'Église son

(1) Opera enim illorum sequuntur illos. Apoc. XIV. 13.

(2) Omnia in ipso constant. Col. I. 17.

(3) Nescio vos, Matt. XXV. 12.

corps mystique se personnifie principalement dans les martyrs, l'application du psaume à leur égard s'entend facilement. Ils ont affirmé, proclamé eux aussi, au prix de leur vie la loi du Seigneur contre toutes les forces déchainées de l'enfer et du monde; ils participent de même à la victoire du règne du Christ dans les hauteurs des cieux. *Prædicans præceptum Domini, constitutus est in monte sancto ejus.* (Antiph. ad psal.)

TROISIÈME PSAUME. *Domine, quid multiplicati sunt qui tribulant me.* — Ce troisième psaume nous représente Notre-Seigneur attaché à la croix. C'est lui qui parle par le ministère du Prophète. Il s'adresse à son Père et lui dit humblement ses souffrances, en même temps que son ferme espoir; il annonce sa Résurrection, la punition réservée à ses persécuteurs, les bénédictions que le peuple recueillera de son sacrifice. (1) Les vrais disciples du Christ sont, comme leur Maître, en butte à toutes sortes de persécutions et d'épreuves. *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patiuntur.* (II Tim. I. 12). Malveillance, sarcasmes du monde, assauts du démon sans trêve ni merci, guerre intérieure continuelle, peines intimes, croix de tous les jours qui tombent sur eux de préférence, Dieu le permettant ainsi pour leur sanctification: tel est ordinairement ici-bas le lot des chrétiens. (2) C'est assez pour que chacun d'eux puisse dire avec son divin modèle: *Domine, quid multiplicati sunt qui tribulant me?* Mais qu'ils recourent au Seigneur dans l'esprit de Jésus, et comme lui certainement ils seront exaucés. Ils trouveront en Dieu leur refuge, leur appui, la victoire sur tous leurs ennemis. Les martyrs en sont un exemple magnifique. Plus que personne ils ont été mis aux prises avec la tribulation, avec la malice des suppôts de l'enfer et du monde. Cependant, élevés aujourd'hui

(1) Multi insurgunt adversum me. — Tu autem Domine susceptor meus es, gloria mea et exaltans caput meum. Ego dormivi et soporatus sum: et exurrexi quia Dominus suscepit me. — Non timebo millia populi circumdantis me, salvum me fac, Deus meus, quoniam tu percussisti omnes adversantes mihi sine causa.... Domini est salus, et super populum tuum benedictio tua.

(2) Quoniam per multas tribulationes oportet intrare in regnum Dei. Act. XIV. 21.

en gloire, inondés présentement de bonheur, leur confiance en Dieu à qui ils ont sacrifié leur vie, n'a point été confondue, et ils peuvent dire en face de leurs persécuteurs réduits à néant : *Vox mea ad Dominum clamavi, et exaudivit me de monte sancto suo.* (Antiph. ad psal.)

QUATRIÈME PSAUME. *Cum invocarem exaudivit me Deus justitie mee.* — L'Église rapporte ce psaume, ainsi que le précédent, à Notre-Seigneur mourant sur la croix. Après avoir conjuré son Père d'être propice à son immolation et d'exaucer sa prière pour le salut universel, (1) le Rédempteur s'adresse à tous ces hommes (2) qui dans la suite des âges refuseront de le reconnaître comme leur Dieu et leur Sauveur, ou rendront son sacrifice inutile par leur vie dépravée. Il certifie aux premiers que sous les dehors d'ignominie et de douleur où ils le voient mourir, il est le saint du Seigneur, le saint que le Seigneur a accredité par d'innombrables miracles, le saint promis dès le commencement du monde, attendu par les Patriarches, annoncé par les Prophètes et qui devait justement entrer dans sa gloire en combattant le grand combat de l'opprobre, de la souffrance et de la mort. *Et scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum.* D'autre part, il exhorte les pécheurs à changer de conduite. Commencez, leur dit-il, à vous irriter contre vous-mêmes; cessez de pécher : *Trascimini et nolite peccare*; repassez dans l'amertume et la compunction les pensées de vos cœurs. *Quae dicitis in cordibus vestris in cubilibus vestris compungimini.* Joignez-vous au sacrifice de justice que j'offre pour vous; ce n'est qu'en y participant par une foi sincère que vous aurez sujet d'espérer en la miséricorde de Dieu. *Sacrificate sacrificium justitiae, et sperate in Domino.*

Ici le Prophète entend la foule des mondains demander : Mais nous cherchons, nous voulons le bonheur. Or, où peut-il être dans une voie si austère ? *Multi dicunt, quis ostendit nobis bona?*

(1) *Miserere mei et exaudi orationem meam.*

(2) *Fili hominum usquequo gravi corde, ut quid diligitis vanitatem et quaeritis mendacium.*

Le peuple des justes, c'est-à-dire des vrais chrétiens, répond : nous portons sur nous, Seigneur, le caractère, le sceau du Christ qui est la lumière de votre visage. *Signatum est super nos lumen vultus tui Domine*; en Jésus et par sa grâce nous avons été frappés à votre effigie, à votre ressemblance; nous sommes appelés de ce chef à participer sans fin à votre vie, à votre félicité. Voilà le bonheur suprême dont l'attente fait la joie de nos cœurs. *Dedisti letitiam in corde meo.*

A fructu frumenti, vini et olei sui multiplicati sunt Ils se sont accrus et enrichis par l'abondance de leur froment, de leur vin et de leur huile. Le froment, le vin et l'huile de la dispensation sacramentelle nous sont donnés en ce verset comme les trois éléments principaux par lesquels cette noble génération des enfants de Dieu sortie des eaux du baptême, croît et avance toujours dans la sainteté. *In pace in idipsum dormiam et requiescam. Quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.* Pour moi, je dormirai en paix et me reposerai, parce que vous m'avez, Seigneur, affermi d'une manière toute singulière dans l'espérance. Le Seigneur Jésus, tout occupé de ces fruits glorieux de sa rédemption, plein de confiance dans les promesses de son Père, lui remet avec une paix profonde le dépôt de son âme. Or, les saints, à commencer par leur reine, la Bienheureuse Vierge, sont les plus précieux trophées de la rédemption du Christ. Tous et chacun, ils représentent autant de chefs-d'œuvre de la grâce du Sauveur. *Signatum est super eos lumen vultus tui Domine.* La gloire que le Christ a méritée pour lui-même et pour tout son corps mystique se répand sur eux de première source. Par leur vie en effet, et surtout par leur mort, s'il s'agit des martyrs, ils se sont approprié plus que personne les mérites de leur divin chef. Aussi sont-ils une leçon, une exhortation, un encouragement pour tous les fils des hommes. *Filii hominum scitote quia Dominus sanctum suum mirificavit.* (Antiph. ad psal.)

(A suivre.)

FAITS DIVERS

Préparation au troisième Centenaire de St Jean de la Croix. (Suite.) —

IV. GUÉRISON D'UNE VERTUEUSE DAME QU'ON CROYAIT DÉJÀ TRÉPASSÉE. — La guérison dont on va lire le récit nous montrera d'une manière plus frappante encore de quel immense crédit jouit St Jean de la Croix auprès de Dieu. Disposons-nous donc à lui présenter nos requêtes avec confiance aux jours des solennités de son centenaire.

Le 21 novembre 1617, Madame Louise Vela de la ville d'Ubède fut frappée soudainement d'une complète prostration ; elle tomba comme une masse inerte et devint raide sans donner plus aucun signe de vie. La famille en proie aux plus cruelles angoisses fit venir trois médecins afin qu'ils conférassent ensemble sur le caractère de cette étrange maladie et sur les médicaments à employer. Ils estimèrent qu'elle était atteinte d'une violente attaque d'apoplexie et prescrivirent des remèdes extrêmement énergiques. Ce fut en vain, le corps conserva l'immobilité d'un cadavre. La famille au comble du désespoir s'adressa au R. P. Prieur des Carmes déchaussés d'Ubède, le suppliant d'envoyer quelques religieux pour appliquer sur la malade la relique du pied de St Jean de la Croix, relique qui opérait quantité de miracles dans cette ville.

Deux religieux arrivèrent à cette fin ; ne sachant s'ils se trouvaient en présence d'une personne morte ou vivante, ils firent d'abord approcher un miroir de la bouche, mais la surface du miroir resta lisse et toute luisante sans recevoir la moindre empreinte de l'haleine de cette personne.

Toutefois, malgré ces signes apparents de mort, pour obéir à leur supérieur, ils lui appliquèrent sur la poitrine la relique du pied de St Jean de la Croix. A ce contact, la malade, ou plutôt selon le sentiment de plusieurs personnages compétents, y compris les médecins, le cadavre, recouvra sa chaleur, et ses membres le mouvement, à l'exception toutefois de la langue et des yeux. Cette dame a avoué qu'elle endurait alors des douleurs atroces, sa langue demeurait embarrassée et ses yeux fermés. Qui n'admira ici la sagesse surnaturelle, avec laquelle St Jean de la Croix use de son crédit ! Il ne guérit pas incontinent cette vertueuse dame ; loin de là, il rend d'abord à son corps le sentiment de la douleur dans toute sa vivacité ; ensuite il lui fait récupérer la lucidité de son esprit. Pourquoi cette conduite qui paraîtra peut-être étrange à nos yeux de chair ? Ah ! c'est que St Jean de la Croix comprenait les immenses mérites de la souffrance ; avant de lui accorder la plénitude de la santé, il voulait éprouver sa foi, ranimer sa confiance, impi-

mer dans le plus intime de son âme les dispositions nécessaires pour obtenir la faveur si vivement désirée.

Elle resta dans cet état douloureux pendant l'espace de cinq jours ; sur son désir, les deux religieux vinrent appliquer de nouveau sur ses membres souffrants la relique du pied de St Jean de la Croix. Elle prit la relique avec beaucoup de dévotion et supplia le saint de lui accorder la santé, l'usage de la vue et de la parole pour pouvoir se confesser. En ce même instant son esprit fut éclairé d'une lumière surnaturelle qui lui fit comprendre avec une confiance invincible qu'elle serait infailliblement guérie. Elle se mit à presser la relique contre son cœur avec une sorte de transport, et au même moment, avec la rapidité de l'éclair, elle se sentit délivrée de ses douleurs et de ses paralysies ; elle éprouva dans tous ses membres un bien-être indescriptible. « Oh ! mon saint Père Jean de la Croix, s'écria-t-elle, je savais bien que vous m'obtiendriez de Dieu la santé. » Tous les assistants, y compris les deux religieux, restèrent muets d'admiration ; ils tombèrent ensuite tous à genoux et récitèrent le *Te Deum* en action de grâces pour une aussi grande faveur.

A la première annonce de cette guérison merveilleuse, les amis et les connaissances de la famille accoururent en foule pour féliciter la miraculée et constater de leur propres yeux son état florissant de santé ; ce ne fut bientôt dans toute la ville d'Ubède qu'un cri unanime d'admiration pour acclamer le puissant crédit de St Jean de la Croix auprès de Dieu.

La dame de son côté ne cessait de confirmer soit par ses paroles, soit par sa manière d'agir, la parfaite réalité de sa guérison. Tout le monde pouvait la contempler prenant ses repas de très bon appétit, vaquant à ses occupations journalières, supportant toutes les fatigues du travail avec une facilité étonnante.

Ce miracle fut constaté en due forme ; les témoins furent appelés à faire sous serment devant une commission leurs dépositions juridiques. L'un des trois médecins, appelé Luc Copado de Salamanque affirma que, eu égard à toutes les preuves qu'il avait eues sous les yeux et qu'il avait constatées, il croyait cette dame bien décédée. Les autres médecins assurèrent également qu'ils n'avaient plus découvert en elle aucun signe de vie. Les membres de la famille se prononcèrent dans le même sens, disant qu'ils procédaient déjà aux préparatifs de son enterrement, tant ils étaient assurés qu'elle était morte. Cette insigne faveur fut appelée unanimement à Ubède le miracle d'une résurrection.

(A suivre.)

*
* *

Missions des Carmes déchaussés au Malabar Méridional. Diocèse de Quilon. — ORPHELINAT ET CATÉCHUMÉNAT DE MOULOUGAMONDE. — (*Voir plus haut Chron. du mois d'août p. 135.*)

Nous avons rapporté dans un numéro précédent des preuves de l'estime

des magistrats païens pour les établissements du Carmel (*Voir plus haut Chron. de juin p. 59*) ; les lettres du R. P. Victor de St Autoine, C. D., Miss. Ap., au R. P. Alphonse C. D. à Ypres, nous offrent des témoignages encore plus remarquables. Nous nous contenterons d'en citer quelques extraits.

Moulougamonde 22 et 30 août 1890. — Mon cher P. Alphonse. Voici une correspondance qui, je crois, mériterait une place dans les Chroniques du Carmel ; nos amis y verront la réputation bien méritée de notre orphelinat de la S^{te} Enfance à Moulougamonde, et malgré sa pauvreté et sa simplicité, la confiance qu'il inspire même aux autorités du pays.

R. Raghematta Ran est un Brahme (1) de haut rang, seigneur très instruit, et jouissant d'une grande réputation comme juge et avocat. Il aime bien à passer quelques heures à Moulougamonde avec moi, quand il en a le loisir. Avant sa promotion à la dignité de *Dewan Peishkar* de la division du sud du royaume de Travancore (ce qui serait un gouverneur de province en Belgique, ou un préfet de département en France), il était premier juge ou président du tribunal civil à Trévandrum, la capitale. Depuis qu'il est notre *Peishkar*, il a fait de notables améliorations dans la province pour l'utilité publique, surtout pour l'agriculture, et bien des pays en Europe seraient jaloux d'avoir les routes et les moyens de communication que nous possédons.

La lettre ci-dessous du *Dewan Peishkar* au *grand Dewan* est un document qui vous prouvera l'estime que les hautes autorités du royaume ont conçue pour notre œuvre, et en même temps combien leur politique et leurs vues en matière d'institutions pieuses sont supérieures aux idées des Gouvernements libéraux de l'Europe, qui veulent tout séculariser. Tout païens qu'ils sont, ils voient bien l'avantage d'une éducation chrétienne, car il est bien entendu que les enfants envoyés par le Gouvernement chez nous, seront baptisés et élevés en catholiques.

Le *grand Dewan*, dont il est ici fait mention, est aussi Brahme. C'est comme le ministre de l'intérieur et des finances en Belgique, ou le premier ministre en Angleterre, le chef du Gouvernement après le roi.

Voici ce qui a donné occasion à écrire la lettre que je vous transmets ci-dessous : le *Tassildar* (commissaire du district) de Calculam avait trouvé une petite fille abandonnée à Tiruvuttar dans une halte : il demanda au *Peishkar* ce qu'il fallait en faire. Ce dernier consulta le *grand Dewan*, qui lui répondit : « Envoyez-la à Moulougamonde, où l'on reçoit les enfants de ce genre. » Le *Peishkar* aussitôt me fit porter l'enfant ; ensuite il donna ses instructions aux magistrats des districts et des cantons pour faire envoyer

(1) Les Brahmes sont les prêtres des faux dieux de l'Inde. Ils constituent la haute noblesse du pays et ont seuls le droit d'entrer dans les temples de leurs divinités.

à l'orphelinat de Moulougamonde les enfants abandonnés ou vagabonds qu'ils trouveraient dans leurs juridictions respectives ; puis il écrivit au *grand Dewan* une lettre officielle, dont voici les principaux passages.

« Division du Sud. — Padmanabapouram 9 juillet 1890. Au grand Dewan du Travancore..... J'ai l'honneur de vous informer que j'ai donné des ordres pour faire transporter la petite fille à Moulougamonde. Je profite de cette occasion pour vous soumettre les observations suivantes : l'institut de Moulougamonde, fondé pour recevoir, instruire et élever dans une profession honnête des orphelins abandonnés, mérite des éloges et est utile à l'État. Non seulement les pauvres enfants y sont soignés, nourris et vêtus, mais encore par là le pays est délivré d'un grand nombre de gens sans ressources et démoralisés, par défaut d'éducation dans leur jeunesse. L'orphelinat est un établissement de pure charité, mais l'on ne peut croire que les chefs de l'institut pourront le maintenir longtemps, s'ils ne reçoivent quelque secours matériel en dehors de ceux de la mission. C'est pourquoi je suggère qu'une petite pension soit accordée par le Gouvernement pour chaque enfant en dessous de 12 ans, qui sera admis à l'orphelinat sur la demande du Gouvernement. Ce sera un encouragement pour les chefs de l'établissement, et finalement une somme bien employée à l'utilité publique.

Un autre avantage qui résultera de cet arrangement mérite une attention particulière. Les règles les plus communes d'humanité obligent de nourrir des orphelins comme la petite fille qui est maintenant à notre charge. Le Gouvernement ne saurait trouver aucune excuse pour se soustraire à ce devoir. Si l'enfant est confiée à une famille privée (païenne), il arrivera que la pension que vous accorderez pour entretenir l'orpheline, servira plutôt à nourrir les membres de la famille gardienne, et l'enfant demeurera à demi morte de faim, s'il ne lui arrive encore pis. Quant à l'éducation morale, elle n'en recevra aucune ; elle grandira et deviendra rien moins qu'un honneur pour la société.

Je pense même que les frais d'entretien d'un orphelin dans une famille privée, seront bien plus considérables pour le Gouvernement, que dans un institut de charité.

Ces considérations et d'autres non moins pressantes m'obligent de recommander fortement au Gouvernement d'accorder une pension à l'orphelinat de Moulougamonde pour chaque enfant qu'on y enverra.

J'ai visité maintes fois l'institut, et ce n'est que rendre témoignage à la vérité de dire que les orphelins y sont traités avec tous les soins et la bonté désirables, et que l'on s'y occupe raisonnablement de l'éducation morale et intellectuelle des garçons et des filles selon leur âge.

(Signé) R. RAGHENATTA RAN,

DEWAN PEISHKAR.

(A suivre.)

Guérison miraculeuse d'une Américaine à Lourdes. — On écrit de Lourdes à l'*Univers* le 26 août 1891 : « ... La plus belle, la plus touchante de toutes les guérisons de cette année, est celle de Miss Sarah Frewy, Américaine, venue avec son frère, de Philadelphie, seizième rue, pour implorer en sa faveur le secours de la Vierge miraculeuse de France.

Miss Sarah Frewy était immobile dans une petite voiture à roulettes, sur laquelle elle s'était embarquée, il y a un mois, de l'autre côté des mers. Et certes, ce n'était point là une maladie de courte durée ni une résolution brusquée.

Miss Sarah souffrait depuis treize ans, et dès l'origine de son malheur, elle avait tendu les bras de loin vers la grotte, sans pouvoir, hélas ! espérer y venir de bien longtemps. Car elle était pauvre, et son frère, avec lequel elle vivait, exerçait à Philadelphie le dur métier de tailleur de pierres.

Tombée sur le dos en descendant un escalier, elle était restée sans mouvement sur le carreau, le coup ayant porté à la colonne vertébrale ; la paralysie des membres inférieurs s'en était suivie. Alors, sa vie s'écoula tristement dans l'impuissance absolue de se mouvoir, tantôt au lit, tantôt assise, toujours à la charge de deux bras étrangers qui remplaçaient autour d'elle ses deux jambes. Vainement elle eut recours à tous les médecins ; les *chirurgiens Américains* ne réussirent pas mieux.

Que faire et de quel côté tourner ses regards ? Le frère et la sœur se concertèrent ensemble. On était pauvre, on deviendrait riche ; on était loin, mais on traverserait les mers. A force de travail et d'économies, on arriverait bien, à la longue, à mettre devant soi un petit capital, qui pour deux vaudrait un aller et retour de l'Amérique en France et de France en Amérique.

Treize ans durant, sou par sou, journée par journée et peine par peine, le frère héroïque économisa, si bel et si bien, qu'il se trouva un jour à la tête d'une fortune qu'il n'avait jamais connue.

Jugez donc : il possédait *deux mille francs*. Alors les rêves d'or prirent essor ; ils traversèrent la surface des grandes eaux comme la colombe de Noë et, dans le courant de juillet, le frère quittait son dur marteau, la sœur élisait domicile dans sa voiture à roulettes, tous deux heureux et tous deux décidés à passer ainsi d'un continent à l'autre, par un de ces miracles de foi et d'héroïsme qui font violence à la puissante miséricorde du Ciel.

Arrivés à Lourdes vers l'Assomption, ils y avaient rencontré tant et tant de monde, que huit jours durant, comme troublés et hors d'eux-mêmes, ils étaient restés noyés dans la foule, suivant les fluctuations des pèlerins, sans sortir de leur isolement, sans recevoir ni demander aucun renseignement. Ils se bornaient à prier, à rester timidement aux derniers rangs, et chaque jour qui arrivait s'était répété de la sorte, jusqu'à la venue du pèlerinage national.

Chaque soir, après que le gros des pèlerins s'était éparpillé, miss Sarah Frewy avait l'habitude de se rapprocher de la grotte, où elle priait sur sa petite voiture, immobile comme une statue assise, jusque fort tard dans la nuit.

Ce fut là qu'elle fut remarquée une première fois par un religieux carme, le P. Georges Ephrem, de la maison de Saint-Omer. Celui-ci avait l'habitude, lui aussi, de venir sur le tard à la grotte, pour y jouir du recueillement sublime, et être reçu à son aise comme en audience privée.

Le soir qui suivit, même spectacle. La petite voiture, libre de passer, car une grosse pluie avait raréfié les pèlerins, ne s'était arrêtée qu'à la grille, et là tout proche de la statue blanche, aux rayons des cierges dont la lueur découvrait un reflet merveilleux sur la figure céleste de l'Immaculée, miss Sarah priait, plus fort encore que de coutume.

Le Père Ephrem s'approcha :

— Désiriez-vous quelque chose, Madame, un service quelconque que je puisse vous rendre ?

Miss Sarah ouvrit de grands yeux, parla anglais ; mais le Père, qui n'entendait pas plus l'anglais que Sarah n'entendait le français, ouvrit, lui aussi, de grands yeux, et fit signe qu'il ne comprenait pas.

Alors le Père carme, prenant une petite statuette de l'Apparition, l'offrit à l'inconnue, qui la saisit avec émotion et la porta rapidement à ses lèvres.

En même temps, le frère de miss Sarah se levait pour faire un geste de remerciement.

Le lendemain, dans le va-et-vient de la multitude, le frère et la sœur crurent entendre un pèlerin qui parlait anglais. C'était un capitaine de l'armée des Indes, qu'il avait quittée depuis peu et qui venait d'Agras, où se trouvait sa garnison.

O bonheur ! Voilà donc un homme parmi la foule qui parle la même langue qu'à Philadelphie, et bien que le capitaine ne fût là que pour quelques heures, il y fut assez pour introduire miss Sarah du côté des piscines.

Miss Sarah, au comble de ses vœux, put prendre un premier bain ; mais sans que sa foi en fût ébranlée le moins du monde, elle n'en ressentit aucun effet. Elle ressortit pour reprendre sa petite voiture, et le lendemain elle rentrait à nouveau, sur les bras de son frère, dans les piscines ; mais voilà que, croyant serrer dans sa main la statuette du P. Ephrem, de laquelle elle ne voulait pas se séparer dans l'onde miraculeuse, elle constata avec douleur qu'elle ne la tenait plus. Dans son trouble et dans l'émotion du lieu, elle l'avait perdue.

Ce fut, paraît-il, un moment de douloureuse angoisse, miss Sarah se lamentant dans sa langue, parlant à la statuette disparue et à la Vierge un langage qui frappa l'oreille de deux dames qui étaient proches. C'étaient deux Anglaises, qui parlaient très bien le français. Elle s'approchèrent aussitôt afin de se mettre à la recherche de la statuette et furent assez

heureuses pour la retrouver. Et tout aussitôt miss Sarah se sentit guérie. Alors, elle et son frère, ayant enfin à qui ouvrir leur cœur, racontèrent en détail leur histoire depuis Philadelphie jusqu'à Lourdes, depuis la chute dans l'escalier et l'économie des deux mille francs jusqu'à la résurrection dans la source de la grotte; résurrection annoncée par un grand cri de reconnaissance.

Ce cri, elle le portera dans le nouveau monde, et là-bas, en cette terre où la Vierge Immaculée a commencé, pour la conquérir au royaume de son Fils, la série de ses prodiges, elle sera entendue comme la bonne nouvelle et éveillera peut-être d'innombrables échos.

Miss Sarah Frewy, après sa merveilleuse guérison, a demandé à voir le P. Georges Ephrem. Et lui prenant les mains dans l'effusion de sa reconnaissance, elle lui a dit, par interprète, qu'elle le connaissait bien, qu'il était un *Père carme*.

Et comme le Père, ainsi reconnu, paraissait étonné, miss Sarah a répété: Oui, quelque chose, une voix intérieure m'a dit que vous étiez un Père carme, bien que je n'en aie jamais vu! Tenez, voilà mon *chapelet*, je vous le donne comme trait d'union entre la France et l'Amérique, comme souvenir de moi à Lourdes. Moi j'emporterai votre petite Vierge à Philadelphie en mémoire de vous, et je vous écrirai de là-bas. Voici mon adresse, donnez-moi la vôtre, car depuis que je suis restée paralysée dans ma voiture, je n'ai eu qu'une pensée, celle de guérir pour la gloire de la Sainte Vierge de l'autre côté du continent, avec la promesse de *devenir carmélite à Philadelphie*.

Sur ce, le frère et la sœur baisèrent les mains du P. Ephrem, et prirent congé de lui, les larmes dans les yeux.

Ils ont quitté Lourdes à l'heure où j'écris ces lignes, et l'émotion que j'éprouve à raconter en hâte leur magnifique histoire, est une des plus douces de ma vie! Les voilà repartis avec le miracle comme ils étaient venus avec l'héroïsme de la foi, proclamant d'un monde à l'autre l'immortalité de l'homme, la beauté incomparable des âmes chrétiennes, et la puissance non moins incomparable de la Vierge de Lourdes!

Quel merveilleux spectacle, et comme il console de tant de tristesses qui se multiplient de notre temps!

Et comme il fait aimer Notre-Dame de Lourdes!

LOUIS COLIN.

*
* *

Mille actions de grâces à notre cher Sauveur. — J'ai maintenant vingt ans. Je n'en avais guère plus de dix, quand se forma à mon genou droit une grosseur qui m'a occasionné depuis son apparition de bien cuisantes douleurs.

Désireuse d'obtenir ma guérison, je m'adressai, dans le cours de ces quatre dernières années, à différents médecins; les soins que j'en reçus ne modifièrent pas mon état.

Je fus frappée entre-temps du grand nombre de faveurs obtenues par le miraculeux Enfant Jésus de Prague, honoré depuis quelques temps dans la chapelle des Carmélites de Namur. Nous résolûmes, mes parents et moi, de recourir à ce médecin céleste.

Nous commençâmes donc, dans le courant de janvier, une neuvaine en l'honneur du Saint Enfant, promettant, s'Il daignait me guérir, de faire célébrer une messe en son honneur, et de publier ses bontés.

La promesse était à peine faite, qu'une grande amélioration se produisait dans mon état; au dernier jour de notre neuvaine, j'étais radicalement guérie.

Aussi nous unissons nos voix comme nos cœurs pour remercier le Saint Enfant et nous nous écrions unanimement :

Gloire, honneur, louange et reconnaissance à Jésus, notre cher Sauveur.

(Signé) A. S.

*
* *

Le signe de la Croix pendant l'orage. — Tertullien disait déjà au deuxième siècle : « Nous signons notre front du signe de la croix dans toutes nos démarches, soit que nous entrions dans nos demeures ou que nous en sortions, en prenant ou en quittant nos habits, avant de nous laver, de prendre nos repas, ou de nous reposer, en un mot à chaque pas et à toute occasion. Si vous demandez qui nous a imposé cette pratique, nous ne trouvons aucune loi qui nous la prescrive, comme on n'en peut trouver qui nous la défende. Elle doit son origine à la tradition, l'usage l'a confirmée et la piété des fidèles l'a gardée jusqu'à nos jours. »

S^t Jean Chrysostôme dit très bien à son tour : « Vous, mères, apprenez à vos enfants à se signer avec la main, et, avant qu'ils soient en état de le faire eux-mêmes, imprimez sur eux le signe de la croix. » — « Signez-vous, dit S^t Cyrille, de ce signe sacré, lorsque vous mangez ou buvez, en vous asseyant ou vous couchant ou vous levant, soit pour vous mettre en marche ou pour parler, c'est-à-dire avant chaque action. »

Si la coutume de faire souvent le signe de la croix, remonte ainsi aux temps les plus reculés du Christianisme, il était tout naturel au sentiment chrétien d'employer ce signe salutaire dans les dangers. *In cruce salus*. Le salut, notre rédemption est dans la croix. Si la croix nous préserve du malheur de la damnation éternelle, elle peut aussi nous servir de protection contre les dangers d'ici-bas. Le catéchisme a donc parfaitement raison de nous enseigner à faire le signe de la croix dans les périls, et il est parfaitement conforme à notre foi de nous mettre par ce signe, en temps d'orage, sous la garde de celui qui lance et contient dans sa main les éclairs et qui peut commander en souverain à la tempête.

L'Histoire de l'Église nous fournit un grand nombre d'exemples de l'efficacité admirable du signe de la croix. Nous lisons dans les Actes des Martyrs que les saints Firmin et Rustique, ayant été jetés au feu, se munirent du signe de la croix, et que les flammes se partagèrent de manière à ne pas les atteindre. Pas un cheveu de leur tête ne fut brûlé, tandis que ceux qui les avaient jetés dans les flammes en furent aussitôt dévorés.

Voici ce que S^t Jérôme nous rapporte dans la Vie de Saint Hilarion. « Après la mort de Julien l'apostat, en l'an 368, il y eut un terrible tremblement de terre ; la mer sortait de ses bornes, comme si Dieu eût voulu qu'elle enveloppât la terre d'un nouveau déluge, ou bien comme si tout dût rentrer dans l'ancien chaos. Les habitants d'Epidaure, dans le Péloponèse, terrifiés par ces phénomènes inouis, coururent chercher dans sa retraite le saint vieillard Hilarion. L'ayant ramené avec eux, ils le placèrent en face des flots courroucés. Le saint homme fit trois croix dans le sable et pria avec ferveur, les bras étendus vers la mer. Celle-ci semblant s'irriter contre lui, mugit un dernière fois avec un bruit beaucoup plus effroyable que précédemment, puis tout à coup rentra paisiblement dans son lit. Voilà, ajoute S^t Jérôme, ce que raconte avec admiration tout habitant de cette contrée ; voilà le fait que les mères apprennent et font réciter à leurs enfants. »

On rapporte aussi du grand Saint de la Suisse, le Bienheureux Nicolas de Flüe, que regardant des hauteurs de sa montagne, où on lui a élevé une chapelle, il aperçut dans la vallée la ville de Sarnen toute en feu : Du lieu qu'il occupait, il fit le signe de la croix sur l'incendie et il s'éteignit aussitôt.

Si le signe de la croix peut ainsi apaiser la fureur des éléments, la coutume pieuse de se munir de ce signe dans les dangers et particulièrement en temps d'orage, se trouve parfaitement justifiée, et les fidèles ne peuvent être blâmés de placer leur confiance dans la croix du Rédempteur.

*
* *

Sauvée de la mort par le saint Scapulaire. — Nous sommes autorisés à publier cette lettre adressée par une veuve malheureuse à une personne confidente de ses peines, le 8 janvier 1889.

« Mes épreuves augmentent tous les jours. La perte de mon emploi, l'impossibilité du départ de mon fils, achèvent d'aggraver les difficultés qui pèsent si lourdement sur ma pauvre vie. *Mais j'ai promis solennellement de ne pas hâter l'heure de ma mort*, et malgré ce que je souffre, j'espère tenir mon serment ! Car j'ai essayé de mourir, il y a deux mois à peine, et sans un *miracle* de la divine Providence j'étais perdue éternellement ! Jugez vous-même de la miséricorde infinie de Dieu à mon égard.

A la fin d'octobre dernier, un jour, où brisée de chagrin, n'ayant plus de

ressources, à charge à mon gendre, sans travail malgré d'incessantes démarches, sans espoir de réussite, je succombai à la pensée de ma complète détresse, et désespérée, hélas! j'allai me jeter dans la Seine, appelant la mort comme une délivrance! Ce que j'ai souffert ce jour-là est indicible. Partie de Paris dès le matin, je me dirigeai vers St Cloud, en bateau, afin de m'habituer à cette pensée effrayante de ma mort dans le fleuve. Toute la journée se passa à relire dans le passé de ma vie; tristes heures, durant lesquelles mes aspirations vers l'Éternité furent telles qu'elles ont jeté dans l'étonnement le saint prêtre qui plus tard entendit mes aveux. A six heures du soir, alors que tout secours humain semblait impossible, dans un endroit absolument désert, après avoir dit avec ferveur bien des dizaines du Rosaire et attendu l'heure de l'Angelus, après un dernier élan d'amour vers Dieu, je me jetai, sans une seconde d'hésitation, dans l'endroit le plus profond de la Seine. Comment vous faire comprendre les tortures de mon agonie? Eh bien! dans ces minutes suprêmes, tout ce qui me restait de connaissance était cependant pour vous, Seigneur mon Dieu, et pour la Mère de votre divin Fils; au milieu de mes horribles souffrances, mon âme s'élevait en aspirations d'amour et de confiance vers la divine consolatrice des affligés! Au moment précis où ma mort devenait certaine, au moment où j'allais être perdue pour l'Éternité (je frémis en y pensant aujourd'hui), la Providence me sauva!! Voici tout ce qu'il m'est possible de vous raconter.

Dans les affreuses convulsions provoquées par l'asphyxie je sentis tout à coup comme l'approche d'une main secourable, mais qui n'avait rien d'humain. Cette main, cet appui surnaturel me fit remonter du fond du fleuve à la surface. Dans ce moment de grâce, Dieu permit qu'un ouvrier attardé vit de loin flotter une masse noire. Ce brave ouvrier se jeta à l'eau, et, non sans beaucoup de peine, me ramena sur la berge en tirant sur mon châle et mes vêtements; sa main n'avait pas touché la mienne, l'indéfinissable sensation que j'avais éprouvée venait donc de Dieu mon Sauveur. Je n'essaie pas de vous exprimer tout ce qui s'est passé depuis dans mon cœur, il est des secrets intimes qui ne peuvent s'écrire et que l'on ne doit confier que de vive voix et à genoux. Que je vous dise seulement que, sauvée miraculeusement mais ramenée mourante à Paris, je fus recueillie après quelques jours par la supérieure d'un couvent et là, soignée pour l'âme et pour le corps, je revins à la vie, sous l'influence d'une généreuse et compatissante charité, de laquelle je garderai une éternelle reconnaissance. Vous dirai-je encore que de cette journée lugubre j'ai conservé des terreurs indicibles à la pensée, non de mes souffrances, mais de ma perte éternelle vers laquelle j'étais entraînée par un diabolique pouvoir. Mais aussi avec quelle sainte émotion je me reporte à la minute suprême où j'entendis comme une voix qui me disait: *Tu ne périras pas*; en ce moment, j'eus d'une manière sensible la certitude que la sainte Mère de Dieu, par la vertu de

son scapulaire, me retirait du gouffre, et me faisait remonter à la surface du fleuve. Je puis bien me dire l'enfant de Marie; et jamais, jamais avec la grâce de Dieu, je ne perdrai de vue l'éclatante protection dont Dieu m'a favorisée, au moment où je me laissais dominer par le plus complet désespoir; jamais non plus je ne me dépouillerai du saint Scapulaire que je portais en ce jour, qui a failli être mon dernier jour et le commencement de mon malheur éternel..... »

* . *

Bibliographie. — LA MONTÉE DU CARMEL, *chants religieux pour le 5^e centenaire de St Jean de la Croix*, Solos et Chœurs par P. Thielemans, in 8°, Paris: Schott, 70, Faubourg St Honoré. Bruxelles: Schott, 82, Montagne de la Cour.

Nous ne saurions trop vivement recommander cette œuvre remarquable d'un savant compositeur qui est à la fois un ami du Carmel. Sur les 6 pièces du Recueil, deux sont consacrées à St Jean de la Croix: *Joannes, quid vis pro labore tuo? Domine, pati et contemni pro te*. Puis les solos, les duos, les chœurs se succèdent sur des paroles empruntées à l'office des Saints dans le Bréviaire des Carmes.

Une délicieuse surprise c'est la *Letrilla* c. à. d. le *Signet* de St^e Thérèse, traduction en vers français. Le compositeur a su donner aux paroles une interprétation musicale d'un caractère pénétrant, ému, recueilli, confiant, dont l'exécution a ravi tous ceux qui en ont été les heureux auditeurs.

Nous pouvons en dire autant de la mélodie grave et noble qui accompagne le célèbre *Sonnet* de St^e Thérèse.

Enfin le *Trépas* de St^e Thérèse a inspiré à l'auteur une suave cantilène alternant avec un chœur, d'un puissant effet religieux.

Le Recueil se termine par un cantique ravissant qui chante l'amour du Sacré-Cœur. Cette œuvre pieuse et savante, quoique de facile exécution, porte dignement le titre qu'elle emprunte à St Jean de la Croix: la Montée du Carmel. Elle fera les délices de toutes les âmes de la grande famille Carmélitaine; et elle prend noblement place parmi les brillantes compositions de Monsieur P. Thielemans, que son affection pour le Carmel a, en cette circonstance, si bien inspiré.



Calendrier-Ephémérides

1. **Jeudi.** — 3^{me} jour dans l'Octave de St Michel.

2. **Vendredi.** — Les SS. Anges Gardiens, double-majeur.

Premier vendredi du mois, consacré à la dévotion du Sacré Cœur de Jésus.

3. **Samedi.** — 5^{me} jour dans l'Octave de St Michel.

1617. Fondation à Malines du Couvent des Carmélites déchaussées sous le vocable de Notre Mère St^e Thérèse.

4. **20^e Dimanche après la Pentecôte.** — NOTRE-DAME DU T. S. ROSAIRE, 2^e classe.

1669. A Liège mort de la Vén. Mère Christine de Jésus, au couvent des Carmélites du Potay, dont elle fut la fondatrice.

Cette sainte fille de St^e Thérèse, qui dans les mains de Dieu devait être l'instrument de la fondation du Couvent des Carmélites de Liège, naquit dans cette même ville de parents aussi distingués par leur piété que par le rang qu'ils occupaient dans la société. A peine âgée de 16 ans, elle eut l'ineffable bonheur de recevoir l'habit religieux des mains de la Vén. Mère Anne de St Barthélemi, à Anvers, sous le nom de Christine de Jésus. La Vén. Mère Anne de St Barthélemi fit produire en cette âme, que l'Esprit Saint avait préparée pour le Carmel, toutes les vertus dont elle-même était ornée. Ses éminentes qualités la désignèrent au choix des supérieurs pour fonder le couvent de Carmélites de Liège. Elle accomplit sa rude tâche, hérissée de bien de difficultés, à la satisfaction commune : elle imprégna cette nouvelle communauté de l'esprit de St^e Thérèse dont elle s'était nourrie auprès de la Vén. Mère Anne de St Barthélemi. C'est ainsi que l'héritage sacré des vertus passe de génération en génération. Par les soins de la Vén. Mère Christine, le couvent des Carmélites de Liège fut bâti sur le modèle de celui d'Anvers : tous deux furent animés d'une même ardeur pour les saintes observances de la Réforme de St^e Thérèse ; tous deux également eurent le bonheur d'échapper aux désastres de la grande Révolution et continuent d'abriter les filles de St^e Thérèse. Cette Vén. Mère mourut en réputation de sainteté. On lui attribue plusieurs grâces extraordinaires.

5. **Lundi.** — St François d'Assise, Confesseur, double-majeur. († 1226.) *Fête transférée d'hier.*

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de N. M. St^e Thérèse.

6. **Mardi.** — Octave de St Michel, double.

1655. A Liège mort du Vén. Père Vincent de St Louis, Carme déchaussé, dans le monde, Vincent Stalpaert.

Issu de parents Calvinistes à Leyde, en Hollande, il ouvrit de bonne heure les yeux à la vérité et se réfugia au Carmel, où il se fit remarquer par une ferveur qui ne se démentit jamais. Embrasé de zèle pour le salut de ses frères égarés, il réussit d'abord à convertir son propre père, qui, par reconnaissance, fonda à Leyde, la mission flamande des

Carmes déchaussés. Après avoir travaillé avec grand fruit dans la vigne du Seigneur, il mourut à l'âge de 57 ans, victime de son dévouement au service des pestiférés.

- 7. Mercredi.** — S^t Bruno, Confesseur, double. († 1101.)

1624. A Reims mort du Rév. Père Anastase Cochelet, Carme, docteur de l'Université de Paris. Chassé de sa patrie par la persécution, il passa en Belgique et y contribua largement au maintien de la foi, tant par ses prédications que par ses nombreux écrits. Le culte de Notre-Dame de Hal fut victorieusement défendu par lui contre les attaques des Calvinistes. Il mourut à l'âge de 75 ans.

- 8. Jeudi.** — S^{te} Brigitte, Veuve, double. († 1373.)

1609. En ce jour, la Vén. Mère Anne de Jésus écrivit une lettre au très Rév. Père Ferdinand de Jésus-Marie, Préposé général de la Congrégation d'Italie, lui demandant des religieux Carmes déchaussés pour la direction des Carmélites déchaussées dans les Pays-Bas. Les démarches de la Vén. Mère Anne de Jésus obtinrent plein succès.

- 9. Vendredi.** — SS. Denis et ses compagnons, martyrs, semi-double. († 1^{er} siècle.)

Messe chantée de Requiem pour les défunts de l'Ordre, et leurs parents, amis et bienfaiteurs.

- 10. Samedi.** — S^t François de Borgia, Confesseur, semi-double. († 1572.)

- 11. 21^e Dimanche après la Pentecôte.** — La Maternité de la T. S^{te} Vierge, double-majeur.

1661. A Anvers mort du Frère Jérôme de la Mère de Dieu, (Jérôme de Obragon, né à Puchardan, en Catalogne,) Carme déchaussé. Ayant quitté l'armée du roi d'Espagne pour s'enrôler sous la bannière de S^{te} Thérèse, en qualité de Frère convers, il se rendit illustre par son oraison continuelle et par l'héroïsme qu'il déploya dans la pratique de toutes les vertus religieuses. Sa charité envers les âmes de purgatoire alla si loin que, non content de leur avoir appliquer tous ses mérites pendant sa vie, il renonça encore, en leur faveur, à toutes les messes et à tous les suffrages qu'on offrirait après sa mort pour le repos de son âme. Un jour, il alla jusqu'à prendre entre ses dents un fer rougi au feu afin d'obtenir certaines prières pour les morts, qu'on ne lui avait promises qu'à cette condition. Il mourut à l'âge de 70 ans.

- 12. Lundi.** — Office votif de SS. Anges.

Messe chantée de Requiem comme le 9.

- 13. Mardi.** — S^t Edouard, Roi-Confesseur, semi-double. († 1066.)

Messe chantée de Requiem comme le 9.

- 14. Mercredi.** — S^t Calliste, Pape-Martyr, double. († 222.)

1849. Mort du Frère Jean-Baptiste du Saint Sacrement, convers de l'Ordre des Carmes déchaussés dernier restaurateur de la Basilique et du Monastère du Mont-Carmel en Palestine.

Ce Frère qui a si bien mérité de l'Ordre du Carmel vit le jour à Frascati en Italie en l'année 1777. Après avoir étudié avec grand succès les beaux-arts et l'architecture, il embrassa l'institut des Carmes déchaussés en qualité de Frère convers. En l'année 1819, il fut chargé par ses supérieurs de procéder à la restauration du Sanctuaire du Mont-Carmel, détruit trente neuf ans auparavant par les Schismatiques. Il commença par faire sculpter une fort dévotieuse statue de N.-D. du

Mont-Carmel, qui ne tarda pas à opérer un nombre fort considérable de faits merveilleux ; c'était là un bien précieux encouragement que Marie daignait donner à son zèle. Ce qu'il eut à endurer de fatigues, de peines, de travaux pour recueillir dans toute l'Europe les fonds nécessaires pour la construction de l'édifice, n'est pas à décrire ; mais sa chère statue, qu'il portait partout avec lui le soutint, et assura le succès de ses démarches.

L'église avec le Monastère fut construite selon les plans qu'il avait dressés, et entièrement achevée cinq ans après sa mort.

15. **Jeudi.** — NOTRE SÉRAPHIQUE MÈRE SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS, 1^{re} classe avec Octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.* — *Une autre indulgence plénière pour les membres de l'Archiconfrérie universelle de S^{te} Thérèse.*

1873. Voici un épisode, encore peu connu, de la dernière campagne des Carlistes.

Le 15 octobre 1873, un navire chargé d'armes et de munitions de guerre allait de Bayonne à Anvers. Tout à coup, le vaisseau prit feu, les hommes de l'équipage se sauvèrent dans des chaloupes et vinrent apporter à Bayonne la triste nouvelle de ce désastre. Mais, ô merveille, une main invisible éteignit le feu, dirigea le gouvernail, conduisit le vaisseau avec 6000 fusils et un million de cartouches à travers les eaux surveillées par l'ennemi sans qu'il fut remarqué, et le fit aborder en un lieu qui était le seul et unique point du littoral espagnol occupé par les Carlistes. On attribua ce fait merveilleux à Sainte Thérèse, pour qui Don Carlos professait une singulière dévotion. Il fit aussitôt chanter un *Te Deum* solennel en action de grâces, et le jour du Patronage de la T. S. V. Marie, il remporta avec ces armes une victoire remarquable sur les républicains. Si la Providence n'a pas permis que le succès définitif couronnât son héroïque entreprise, il sera sans aucun doute tenu compte là-haut et de la noblesse de ses intentions et de la vaillance chrétienne du peuple qui l'a soutenu.

16. **Vendredi.** — 2^{me} jour dans l'Octave de N.-M. S^{te} Thérèse.

1623. Mort de la Vén. Sœur Catherine de St Jean l'Evangéliste, Carmélite converse. A peine âgée de 18 ans, elle fut reçue par S^{te} Thérèse en qualité de Sœur converse. Comme à raison de sa faible santé, elle craignait de ne pouvoir supporter les fatigues de l'état qu'elle embrassait ; « Oh ! ma sœur, dit S^{te} Thérèse, ne craignez pas, Dieu vous donnera des forces pour tout. »

Elle porta au Carmel l'amour de la pénitence jusqu'à l'héroïsme. Sauf les dimanches et les jours de fête, elle jeûnait au pain et à l'eau, sans se relâcher en rien des travaux déjà si rudes de sa charge. Durant ses maladies, Dieu inspirait toujours à des âmes charitables la pensée de lui envoyer quelque douceur ; elle s'en plaignait à Notre-Seigneur en disant : « Je vous en conjure, ne soyez pas si bon envers moi ; on dirait que vous ne me connaissez pas, tant vous avez pour moi de délicates attentions ; souvenez-vous de mes péchés et laissez-moi faire pénitence. » Elle persévéra dans ces beaux sentiments jusqu'au jour de son heureuse mort. Elle avait encore récité ce jour-là son rosaire, conformément à un vœu qu'elle avait fait de n'omettre aucun jour cette sainte pratique.

17. **Samedi.** — S^{te} Hedwige, Veuve, semi-double. († 1243.)

18. **22^e Dimanche après la Pentecôte.** — St LUC, Evangéliste, 2^e classe. († 1^{er} siècle.)

1830. En ce jour, le T. Rév. Père Aimé de la Sainte Famille, profitant d'un arrêté du gouvernement provisoire de Belgique, qui permettait aux citoyens de s'associer comme ils l'entendaient, parut en costume religieux dans la ville d'Ypres, à la satisfaction générale.

19. Lundi. — S^t PIERRE D'ALCANTARA, Confesseur, 2^e classe. († 1562.)

20. Mardi. — S^t Jean Cantius, Confesseur, double. († 1473.)

1601. En ce jour, le premier Carme déchaussé français de la Congrégation d'Italie, le Rév. Père Denis de la Mère de Dieu, prononça ses vœux au couvent de N.-D. de la Scala; à Rome.

21. Mercredi. — S^t Hilarion, Confesseur, de l'Ordre, double. († 372.)

22. Jeudi. — Octave de N. M. S^{te} Thérèse, double.

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de tous les Saints.

23. Vendredi. — Le T. S. Rédempteur, double-majeur.

24. Samedi. — S^t Raphaël, Archange, double-majeur.

1616. A Savone mort du Rév. Père Marcel de S^t Paul. Le Rév. Père Marcel, Carme déchaussé du couvent de Savone, en Italie, observa la règle et les constitutions de son Ordre, avec une telle exactitude, qu'il ne passa que quelques heures au purgatoire, avant d'être admis dans les joies éternelles de la céleste patrie. La Vén. Mère Anne-Marie de S^{te} Thérèse vit la place qu'il occupait dans le ciel. (*Decor Carmel.*)

25. 23^e Dimanche après la Pentecôte. — Office et Messe du dimanche.

26. Lundi. — Translation de S^t André Corsin, Evêque-Confesseur, de l'Ordre, double-majeur.

27. Mardi. — Le Pureté de la T. S^{te} Vierge, double-majeur. (*Fête transférée du 18 octobre.*)

28. Mercredi. — SS. SIMON ET JUDE, Apôtres, 2^e classe. († 1^{er} siècle.)

1658. A Ypres mort du Vén. Père Hilaire-Augustin du S^t Esprit. Il était né à Malines. L'oraison faisait ses plus chères délices; aussi sacrifiait-il la plus grande partie de la nuit à ce saint exercice. Ennemi de son propre corps, il ne lui accordait ordinairement qu'un repas par jour, et encore y mêlait-il le plus souvent de l'absinthe, par esprit de mortification. Tel était son amour de la pauvreté, qu'on ne trouva dans sa cellule, après sa mort, qu'un bréviaire, un chapelet et ses instruments de pénitence. Il avait une dévotion remarquable pour l'auguste Sacrement des autels, et il passait au pied du Tabernacle tous les moments dont il pouvait disposer.

Enfin, après avoir récité à ses derniers moments le psaume *Miserere*, Hilaire-Augustin du S^t Esprit mourut en odeur de sainteté au couvent d'Ypres, dont il avait été prieur. Il était âgé seulement de 45 ans.

29. Jeudi. — Office votif du T. S. Sacrement.

30. Vendredi. — S^t Sérapion, Evêque-Confesseur, de l'Ordre, double. († 213.)

1755. A Vérapoli, mort de Mgr Innocent de S^t Léonard, Carme déchaussé, et frère du Cardinal-Archevêque de Vienne, Mgr Kollonitz. Il avait fait sa profession au couvent de Munich, en Bavière, et fut envoyé en qualité de missionnaire apostolique au Malabar par le pape Clément XI. Clément XII le créa évêque d'Aureliopolis, et vicaire-apostolique du Malabar. Il s'estimait si indigne de ces hautes charges, qu'il demanda à Dieu la grâce de mourir le lendemain de sa consécration épiscopale. Sa prière fut exaucée.

31. Samedi. — *Jeûne de l'Eglise.* — Vigile de la Toussaint. — Office votif de la T. S. Vierge.

Petites fleurs du Carmel

Après avoir suivi l'âme religieuse dans la voie des vaines satisfactions des sens où elle s'est égarée, après l'avoir considérée retenue et embarrassée dans le chemin des consolations spirituelles, nous la contemplerons aujourd'hui s'avancant dans la voie assurée qui lui fera atteindre en toute sécurité les hauteurs de la perfection.

III. Voie assurée menant au sommet de la sainte montagne du Carmel ou à l'union divine. — *Langage prêté à l'âme qui suit cette voie.*

1^o « Je sens que pour gravir le sentier étroit qui mène à l'union divine, je dois briser tout d'abord les entraves qui me retiennent captive. Ces entraves sont les vains plaisirs qui délectent mes sens. Je dois être par rapport à ces fausses joies comme au milieu d'une épaisse nuit. »

Cette pensée de notre S^t P. Jean de la Croix est très frappante ; car que fait un homme enveloppé dans les épaisses ténèbres d'une nuit sombre et silencieuse ? Goûte-t-il le plaisir de la vue, de l'ouïe, enfin de ses sens ? Evidemment non puisqu'il ne voit rien, n'entend rien. Ainsi doit-il en être d'une âme qui veut suivre la voie parfaite : elle doit s'efforcer d'être quant aux plaisirs des sens dans un état où elle ne voit rien, ne goûte rien. Bien plus, dit S^t Jean de la Croix, elle doit être comme un cadavre pour qui les plaisirs sont comme s'ils n'étaient pas. Ah ! un jour notre corps si avide de jouissances sera aussi un cadavre insensible à tout : soyons dès maintenant volontairement, et conséquemment avec grands mérites, ce que, forcément et sans aucun mérite, nous serons plus tard, c'est-à-dire comme des cadavres ayant perdu tout sentiment pour les vaines joies de la terre.

2^o « Au moment d'entrer dans la terre promise, le Seigneur fit une loi aux Israélites de détruire tout ce qu'ils trouveraient dans la ville de Jéricho, depuis les hommes jusqu'aux bestiaux, et depuis l'enfant jusqu'au vieillard, sans épargner personne et sans réserver rien pour eux-mêmes. Cela doit nous apprendre que pour entrer dans l'union divine, tout ce qui, en fait de dispositions ne tendant pas vers Dieu, vit dans l'âme, tout ce qui s'y meut, petit ou grand, faible ou fort, doit mourir, et que celle-ci, pour rester vide et libre de toute entrave, a besoin d'étouffer en elle-même les désirs qui n'ont pas Dieu pour but, de quelque nature qu'ils soient. »

Notre Saint touche ici du doigt la vie spirituelle dans ce qu'elle a de plus pratique. Après avoir brisé les obstacles extérieurs qui empêchent l'âme de s'élever vers Dieu, il supprime maintenant d'une main vraiment habile les empêchements intérieurs. Tout un monde de pensées, de désirs, d'affections s'agit dans l'âme comme pour ainsi dire au milieu d'une ville. C'est un flux et reflux continu des sentiments les plus divers. Pour qui sont ces opérations intérieures qui surgissent en nombre infini dans l'intérieur de l'âme ? Est-ce pour Dieu ? Est-ce pour le monde ? Est-ce pour nous-mêmes ? Un jour nous devons répondre au tribunal de Dieu. Ah ! dès maintenant, extirpions hors de l'âme tout sentiment qui ne tend pas vers Dieu ! N'allons pas par notre incurie laisser aux flammes dévorantes du purgatoire l'œuvre que nous pouvons accomplir si facilement ici-bas : l'entière purification de notre âme.

3^o « Livrée à moi-même, je sens que j'aurais succombé dans cette lutte terrible que j'ai dû soutenir contre mes plus cruels ennemis, c'est-à-dire

contre les inclinations perverses de mes sens, les entraînements de ma volonté, le déchainement de mes passions. Mais Jésus mon divin Epoux m'a embrasée des ardeurs de son amour; l'amour divin plus fort que la mort, comme une céleste flamme, m'a dévorée d'un zèle incomparable pour résister à tous les attrait des créatures. Je suis maintenant tout à fait affranchie, libre de toute entrave, je puis m'élancer vers mon Dieu. Quel heureux sort! » L'âme ne sait comment exprimer toute la vivacité de son bonheur d'être sortie de l'état de captivité où l'assujettissaient ses sens et ses passions intérieures. Elle en attribue tout le mérite à Jésus qui lui a communiqué les ardeurs de la divine charité. Elle peut maintenant prendre son libre essor vers Dieu.

4° « Voici quelques conseils pratiques pour s'acheminer dans la voie de l'union divine, sans jamais s'arrêter, ni retourner en arrière. Ayez un soin continuel d'imiter Jésus-Christ en toutes choses, de méditer pour cet effet sa vie et ses actions, de vous y conformer et de vous conduire en toute rencontre comme vous croyez qu'il eût fait à notre place. A cette fin, renoncez pour l'amour de Jésus-Christ à tous les plaisirs sensibles et agissez uniquement pour la gloire de Dieu, comme il faisait, étant en ce monde, où sa principale nourriture était d'accomplir la volonté de son Père. Si l'occasion se présente d'entendre des choses agréables, à moins que le service de Dieu n'y soit intéressé, évitez d'y prendre plaisir ou même d'y donner attention. Faites de même pour la curiosité des regards et les opérations des autres sens; si vous ne pouvez pas les éviter, il suffirait de ne pas rechercher l'attrait, bien qu'on ne puisse pas éviter de le ressentir. Au reste le meilleur moyen pour tendre à l'union divine est de se porter toujours non pas aux choses les plus faciles mais bien aux plus difficiles, non pas aux plus agréables mais bien aux plus désagréables. C'est ainsi qu'en vous éloignant des satisfactions des sens et de l'amour-propre vous vous approcherez de plus en plus de Dieu. »

Nous continuerons cette importante matière dans notre prochain numéro.



L'Amant de la Croix

Depuis le jour où Jésus au Calvaire,
Sur un gibet, pour nous daigna mourir,
Tout cœur chrétien aime, adore et vénère
Le Crucifix, la Croix du Dieu martyr.
Mais aux regards des Saints, cœurs héroïques,
La Croix revêt un charme tout divin.
A son aspect, ces âmes séraphiques
S'enflamment d'un amour sans fin.
Honneur et gloire à ces amants sublimes!
La Croix! telle est l'épouse de leur choix.....
Ah! parmi ces grands cœurs, ces héros magnanimes,
Brilla Jean de la Croix.

Aimer, souffrir, n'est-ce pas le partage
Dont Jésus-Christ fit le choix ici-bas?
Pour recueillir ce divin héritage,
Jean de son Dieu voulut suivre les pas.
Mépris, rebut, souffrance, ignominie.....
Croix de Jésus que vos attraits sont doux!
Notre héros, tous les jours de sa vie,
Brûla d'un tendre amour pour vous!

— « Quels biens veux-tu de moi pour récompense, »
Demande à Jean, Jésus, le Roi des rois?
— « Seigneur, pour votre amour, le mépris, la souffrance, »
Répond Jean de la Croix!

Vive la Croix! à sa divine Ecole,
Jean pénétra tous les secrets du ciel;
Vive la Croix! sa sanglante auréole
Inspire au Saint un amour immortel.
A son nom seul, ravi jusqu'à l'extase,

Souvent on vit Jean défaillir d'amour....
Sublime amour dont la Croix est la base,
Régnez dans nos cœurs sans retour.

Triomphe et gloire au serviteur fidèle!
Exaltons-le! que nos cœurs et nos voix
Célébrent à l'envi cet amant plein de zèle:
Gloire à Jean de la Croix!

Le ciel un jour s'ouvrit, brillant de gloire,
Pour accueillir l'amant du Crucifix.
Dieu couronnant son illustre victoire,
Glorifia cet amant du mépris....
Jean règne au ciel enivré de délices,
Près de Jésus, il savoure à longs traits
Le vrai bonheur, prix de ses sacrifices.
Il règne, il triomphe à jamais!

Pour exalter le héros séraphique,
Réunissons tous nos cœurs et nos voix;
Célébrons par nos chants la gloire magnifique
Du héros de la Croix.

L'Auguste Croix brille en tes armoiries,
Carmel béni! c'est qu'elle est ton trésor:
Trésor sans prix, richesses infinies!
Qui du Calvaire ont fait un vrai Thabor....
A ce Carmel, dont vous êtes le Père,
Gardez, ô Jean, l'apanage sacré;
Que ses enfants suivent votre bannière,
La Croix du Sauveur adoré.

Dans tous les cœurs, oh! rallumez les flammes
Du saint amour, de ses sublimes lois;
Et faites-leur toujours goûter ses divins charmes,
O Saint Jean de la Croix!

P. A.

Troisième Centenaire de St Jean de la Croix

L'époque fixée pour la célébration du troisième Centenaire de la mort de N. P. St Jean de la Croix va s'ouvrir le 22 de ce mois de Novembre. Qu'il nous soit donc permis de rappeler les pressantes exhortations que nous adressait N. T. R. P. Général pour que ce centenaire fût fêté avec le plus de pompe et le plus d'éclat possible ! (1) En 1882 les fêtes séculaires de notre séraphique Mère St^e Thérèse ont été célébrées avec une incomparable splendeur. Rien n'y a manqué ; « ni la magnificence des cérémonies » pontificales, ni les panégyriques prononcés par les orateurs sacrés dans les langues de l'Ancien et du Nouveau Monde, ni les » concerts de louanges en prose et en vers, ni enfin le pieux » concours des arts humains. » Or les honneurs que nous avons décernés à notre Mère, il faut que nous les préparions à notre Père. Et de même qu'après les solennités du mois d'Octobre 1882, les Annales du Carmel ont eu la joie d'en relater les intéressants détails, ainsi, cette année, les Chroniques se feront un honneur et un plaisir de servir d'écho aux fêtes du troisième Centenaire de N. P. St Jean de la Croix. De cette manière se perpétuera le souvenir des honneurs exceptionnels rendus en ces jours au glorieux Coadjuteur de N. M. St^e Thérèse, au Père bien-aimé de Notre Carmel réformé ; mais aussi, ainsi s'étendra le profit que nous devons tirer de ces fêtes, pour répondre au désir de N. P. Général et à celui du Souverain Pontife lui-même. Les récits de ces solennités, se prolongeant nécessairement pendant plusieurs mois, réjouira notre piété filiale, entretiendra l'ardeur de notre dévotion, stimulera notre zèle ; et le culte de N. P. St Jean de la Croix aura reçu un

(1) Voir la livraison du mois de Mai de la présente année.

Nous prenons la confiance de demander à nos correspondants :

D'écrire *lisiblement*, surtout les noms propres, et de n'écrire que *d'un côté de la page*, pour la facilité de l'imprimeur, comme s'ils devaient eux-mêmes livrer immédiatement leur travail à l'impression.

accroissement considérable. Qu'on veuille le remarquer, nous prenons ce mot « culte » dans toute son étendue. N. P. S^t Jean de la Croix sera plus honoré, mais aussi il sera invoqué davantage, lui si puissant sur le cœur de Dieu; enfin et surtout, il verra ses vertus devenues l'objet de l'étude et de l'imitation des fidèles, en particulier de ses enfants. Ce sera pour le bonheur de tous, selon ce mot de S^t Paul appliqué à notre glorieux Père par la S^{te} Église dans la Liturgie du Carmel: ce que vous avez appris, ce que vous avez entendu de moi, et vu en moi, faites le: et le Dieu de paix sera avec vous.



Mémoire historique

sur la Statue du Saint Enfant Jésus miraculeux de Prague

(Voir plus haut, page 187 et suiv.)



CHAPITRE X

Visites remarquables faites à l'Enfant-Jésus miraculeux et faveurs insignes reçues.



PHILIPPE DE MANSFELD. — Le comte *Philippe* de Mansfeld fut redevable à l'Enfant Jésus miraculeux d'une double guérison. Né dans le protestantisme, mais rentré dans le sein de l'Église catholique, il avait été créé maréchal de l'Empire et gouverneur de la place forte Raab en Hongrie. Pendant l'année 1647, il quitta Vienne et vint à Prague où une maladie mortelle le mit au bord du tombeau. Quoique condamné par les médecins, il ne perdit pas l'espoir de guérir. Il n'avait pu être longtemps à Prague sans entendre raconter quelques-unes des merveilleuses guérisons opérées par le saint Enfant Jésus, et son cœur s'était ouvert à la confi-

ance. Il le pria de venir à son secours, et, pour hâter son arrivée, il fit plusieurs fois répandre sur l'autel de la sainte chapelle le Sang de l'Agneau sans tache, ce Sang qui pardonne et qui expie. Jésus ne fut pas sourd à ces appels; le 25 août il vint et toucha invisiblement le malade, et aussitôt celui-ci fut complètement guéri, à la grande stupéfaction de ses médecins, qui voyaient leur science confondue. Comme on le conçoit bien, il rendit sa visite à l'Enfant miraculeux dans son oratoire, et bien que ce roi du ciel ne demandât rien pour la santé qu'il avait rétablie, le comte reconnaissant déposa à ses pieds une offrande de 12 ducats.

Peu de temps après, le même aimable Sauveur le délivra d'autres infirmités qui lui étaient pour ainsi dire naturelles. Car tout le monde connaissait que Philippe de Mansfeld, général distingué, habile à manier l'épée, ne l'était pas du tout pour manier la parole : il avait une prononciation lente, hésitante et difficile à saisir ; en un mot sa langue embarrassée bégayait. D'ailleurs à part l'art militaire dans lequel il excellait, il ne possédait pas d'aptitudes pour tout le reste. Or, cette année-là, il avait à traiter devant l'Empereur plusieurs affaires importantes d'où dépendait le bien du royaume entier, et dont le succès était compromis par son incapacité oratoire, que plus que personne il déplorait. Que faire ? Il alla trouver celui qui est non seulement la santé et la vie, mais aussi l'éternelle parole et la suprême sagesse, et dont Salomon a écrit : *Il a ouvert la bouche des muets et délié la langue des enfants*. Après s'être préparé par la réception des sacrements, il se prosterna aux pieds de la statue miraculeuse et demanda humblement au Verbe divin de venir à son secours. Ainsi fortifié, plein de foi et d'abandon à la providence de son tout-puissant protecteur, il partit pour Vienne et se rendit à la cour impériale. Il y parla avec tant de sagesse et d'éloquence qu'il émerveilla l'empereur et tout son entourage, qui n'ignoraient pas les grandes difficultés dont il souffrait pour s'exprimer. L'empereur, au comble de l'étonnement, lui dit : « Monsieur le comte, nous ne vous avons jamais entendu parler de la sorte ; et nous ne savons pas avoir jamais rencontré à notre cour un conseiller de votre force, qui ait parlé avec la sagesse et l'éloquence que vous

venez de déployer. » Ferdinand III l'invita à séjourner quelques jours auprès de lui, pendant lesquels il l'entretint souvent et même plusieurs heures de suite. Il voulut avant son départ le nommer son conseiller secret, honneur auquel personne, auparavant, n'eût imaginé voir arriver le valeureux général, tant étaient notoires son défaut de langage et le manque des qualités spéciales à d'aussi délicates fonctions.

Ce don de la parole et de conseil que l'Enfant Jésus lui avait départi, lui fut continué tout le reste de sa vie.

Il s'empressa de retourner à Prague pour aller porter à l'Enfant Jésus miraculeux les témoignages de sa profonde gratitude. Arrivé dans sa chapelle, il se mit à genoux devant la sainte Image et malgré son grande âge, il resta longtemps en adoration, le visage abaissé jusqu'à terre et répandant une grande abondance de larmes. Il laissa au divin Enfant une lampe d'argent, et une aumône de 33 florins en mémoire des 33 années que le Sauveur du monde a passées sur la terre. Il fit part aux religieux assemblés de l'insigne faveur qu'il avait obtenue, affirmant sous serment la vérité de ce qu'il rapportait.

Il se montra jusqu'à la fin de ses jours un fidèle et dévoué serviteur de l'Enfant Jésus et résolut même de lui faire construire une nouvelle chapelle, mais la mort qui l'enleva le 8 avril 1657, empêcha l'exécution de ses pieux projets.

L'EMPEREUR FERDINAND III. — Sur la fin de l'an 1647, l'empereur Ferdinand III lui-même vint à Prague, avec une nouvelle armée, pour repousser l'invasion des Suédois. Pendant le séjour qu'il fit en cette ville, il visita, le 15 octobre, jour de la fête de S^{te} Thérèse le couvent des Pères Carmes déchaussés et prit une frugale collation au réfectoire des religieux. Puis il monta à l'oratoire de l'Enfant Jésus, et fut, pendant un quart d'heure, en prière, à genoux, aux pieds de la statue miraculeuse. Tous les cierges de l'autel restèrent allumés pendant ce temps. Il écouta ensuite avec le plus vif intérêt le récit qu'on lui fit de l'origine et des progrès de la dévotion au saint Enfant Jésus. Rappelant le danger qu'il avait couru à Ratisbonne d'être surpris par l'ennemi, il remercia les Pères des prières qu'ils avaient adressées à Dieu pour

sa délivrance, et offrit sa protection pour le cas où ils pourraient en avoir besoin. En prenant congé des religieux, il les pria de le recommander de nouveau, lui et les intérêts de ses États, à la protection de l'Enfant Jésus. Plus tard un de ses envoyés apporta au couvent une caisse de 40 cierges magnifiques, venus de Venise. Un des heureux résultats de la visite impériale fut d'empêcher la construction de deux maisons particulières dans le voisinage du monastère, ce qui eût occasionné un trouble continuel à la récitation de l'office divin.

UN PÈRE DE LA CHARTREUSE DE JICIN. — Le Père Joseph Marie de la Chartreuse de Jicin gérait le temporel de la communauté à laquelle il appartenait. Or celle-ci était depuis longtemps embarrassée dans un procès dont l'issue menaçait d'être fatale au couvent. Le Père Joseph Marie, qui avait entendu venir jusque dans sa solitude le bruit des merveilles opérées par l'Enfant Jésus miraculeux, lui recommanda par d'instantes supplications cette épineuse affaire. Contre tous les calculs humains, la décision du tribunal fut tout à l'avantage des Chartreux. Quel roi peut résister à la puissante divine? L'Enfant Jésus réduit en poudre les obstacles les plus insurmontables qui se dressent à l'encontre de ses volontés; et sa volonté est de faire la volonté de ceux qui le craignent et l'invoquent. L'heureux Père Joseph Marie fit bientôt après un pèlerinage de reconnaissance à la chapelle de la Statue miraculeuse; il y célébra la sainte messe en action de grâces; il raconta ensuite au Père Gérard de S^t Luc, Provincial des Carmes, ainsi qu'au bon Père Cyrille, l'immense faveur obtenue de l'Enfant Jésus. Il l'appelait un vrai miracle. Il confirma aussi son récit par le serment.

LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE PRAGUE. — Le renom de l'Enfant Jésus miraculeux croissait de plus en plus à la suite de ses nombreux bienfaits. Nos lecteurs savent que depuis l'année 1642, c'était dans un oratoire privé, situé derrière l'église, qu'on allait vénérer la saint image. Ils se rappellent aussi qu'en 1644, à la fête du Saint Nom de Jésus, le Prieur du couvent avait fait la bénédiction de cette chapelle. Mais, pour la plus grande gloire de l'Enfant Jésus, le cardinal Ernest Albrecht de Harrach, archevêque

de Prague, voulut en faire lui-même la bénédiction solennelle le dimanche 3 mai 1648.

Après la cérémonie il célébra le saint Sacrifice à l'autel de l'Enfant Jésus. Il permit à tous les membres du clergé séculier et régulier de venir aussi l'y offrir au gré de leur dévotion. Ainsi le premier Pasteur du diocèse donnait une formelle approbation au culte de la Statue miraculeuse et fermait la bouche à ceux qui avaient tenté de le contredire. Il ne se retira qu'après avoir déposé aux pieds du divin Enfant une offrande de cinquante ducats.

Excités par un si haut exemple, plusieurs évêques et prélats, beaucoup d'ecclésiastiques, et d'autres personnages de qualité, appartenant à la noblesse ou à la Chambre des députés, vinrent à leur tour visiter le saint Enfant Jésus, lui offrir leurs pieux hommages, et recueillir ses divines bénédictions, qui coulaient de sa main comme d'une source intarissable.

De nos jours encore le Cœur de l'Enfant-Dieu est une fontaine de grâces, et ceux-là qui vont à lui avec le plus de simplicité et de confiance emportent aussi la plus grande part de ses bontés.

(A suivre.)

Fête de Sainte Thérèse

**Pèlerinage spirituel d'un membre de l'Archiconfrérie
thérésienne universelle. (Suite et fin.)**

(Voir plus haut, page 193.)

Plus loin est l'infortunée Pologne que le schisme russe ne cesse de percer de ses cruels aiguillons pour l'entraîner à l'apostasie, et où la fidélité à l'Église catholique devient un crime d'État. O S^{te} Thérèse, prions, prions donc pour ce peuple toujours persécuté et toujours inébranlable dans sa foi.

Là sont les pays que Photius et Cerularius ont détachés de

l'Église romaine. Mon Dieu, 90 millions de frères séparés ! Triste lambeau maculé et déchiré que l'ennemi a enlevé à la robe sans couture du Christ ; il tombe en poussière et en pourriture. Qui ramènera jamais ces peuples à l'unité ? Rien n'est impossible à Dieu. Il y a plusieurs indices de retour. Sainte Thérèse, priez pour eux.

O vierge à l'âme de héros, admiratrice des martyrs dès votre tendre enfance, venez voir au fond de cette Russie schismatique une légion de glorieux martyrs chrétiens. Voilà les mines de la glaciale Sibérie. Là sont les prisonniers politiques, révolutionnaires et autres de cette espèce ; mais ici se reconnaissent à leur air résigné les prisonniers de la foi. Frères, laissez-moi baiser vos pieds que le froid a crevassés de plaies douloureuses. Ceux-ci sont des pères arrachés à leur famille, ceux-là des fils enlevés à leurs parents, ces autres sont des époux séparés depuis des années de leurs pieuses épouses. Frères, pour quel crime êtes-vous condamnés ? — Nous avons assisté à la messe catholique ; nous avons fait baptiser nos enfants par nos prêtres ; nous avons refusé les bénédictions du pape. — Ciel ! voici des ministres du Christ en habits de mercenaires et de forçats. Pourquoi êtes-vous ici ? — Pour avoir osé célébrer les saints mystères, prêcher à notre peuple dans la seule langue qu'il comprenne, et correspondre avec les évêques romains. — Ne maudissez-vous pas vos tyrans et vos persécuteurs ? — Que Dieu leur rende au centuple le bien pour le mal qu'ils nous font. Nous prions pour eux jusqu'à ce que la mort ait glacé nos lèvres et immobilisé nos cœurs. — O prêtres-martyrs, ne cherchez pas d'autel pour sacrifier la sainte Victime ; consacrez sur vos poitrines le pain dur et le vin amer de l'exil ; que le corps et le sang de Jésus, ô disciples de la croix, soient la force de votre âme jusqu'au jour où finiront vos maux. Consolerez-vous, ce jour ne peut plus tarder ; le froid, les travaux, les privations auront bientôt achevé la ruine de vos corps exténués. Bientôt vous serez avec la grande S^{te} Thérèse dans la véritable patrie. Bientôt vous vous réjouirez pour les jours où vous aurez souffert ; bientôt vous serez inondés d'ineffables délices en proportion des tortures que vous endurez. Béni et loué soit notre Sauveur Jésus-Christ qui sera lui-même votre récompense. Amen.

Thérèse de Jésus qui n'aspiriez qu'à faire connaître et aimer votre divin Maître, il y a encore tant de nations qui ne le connaissent point ! Au-delà de cette mer, vous voyez le Japon. Comme cet empire s'éveille à la civilisation, demandez au Tout-Puissant qu'il tourne ses aspirations vers la seule vraie, la civilisation chrétienne. O Dieu, souvenez-vous que cette terre a été arrosée du sang de vos confesseurs. Faites-lui enfin produire des fruits abondants de salut. Fécondez les sueurs de vos ouvriers qui la défrichent et y jettent la semence dans les larmes.

Cette île est Sancian où, comme un astre brillant au bout de sa course, est venu expirer le grand Xavier, ce héros à l'âme trempée comme la vôtre, ma sainte mère, d'un zèle guerrier pour la gloire de Jésus. Ici Jésus lui a dit : « C'est assez de conquêtes ; venez posséder mon éternel royaume. » Et la Chine où il voulait pénétrer ne fut pas conquise à la foi. L'heure n'était pas venue, elle est toujours dans les ténèbres ; elle refuse la lumière ; là, Satan par ses artifices tient sous son joug 400 millions d'hommes. Vous savez qu'il entraîne même les parents à jeter les petits enfants dont ils ne veulent pas, à la voirie et aux bêtes immondes. A l'heure qu'il est, il suscite des troubles, la persécution, la ruine contre le petit nombre de chrétiens qui refusent de ployer le genou devant lui, et même contre vos saintes filles qui sont allées là afin de prier pour sa défaite. O Sainte Thérèse, priez Dieu d'envoyer à cet empire un autre Xavier, puissant en paroles et en œuvres, qui le délivre de la tyrannie de Satan pour le soumettre à l'amour de Jésus-Christ.

Elles ne sont pas moins dignes de pitié les autres contrées de cette Asie qui compte près de 800 millions d'habitants. Sainte Église, sur ce nombre vous n'avez pas 4 millions de fidèles ! (Puissante S^{te} Thérèse, arrêtez-vous cependant pour bénir les Indes qui donnent le plus d'espérance aux prédicateurs de l'Évangile, et où travaillent vos enfants.) Vous voyez que sur une grande étendue de ces pays domine encore l'impur croissant de Mahomet. Il domine même aux lieux où votre Jésus a vécu et souffert. Il est le signe de ralliement pour 150 millions d'hommes qu'il faudrait gagner au Christ et qui présentent un cœur d'acier aux influences de sa parole et de sa grâce. La prière seule

et le bon exemple pourront les convertir. Priez donc, sainte mère Thérèse, et faites beaucoup prier pour ces malheureux qui sont d'autant plus à plaindre qu'ils refusent les seuls remèdes qui peuvent les sauver.

Voici maintenant que vous avez sous vos pieds l'Afrique, toujours presque entièrement non chrétienne. Mais elle commence à s'ouvrir aux rayons bienfaisants de la foi. De tous les côtés vous la voyez assiégée par les pionniers de la croix. Obtenez à ces peuples la grâce de ne pas être rebelles à la divine parole et de sortir de leur affreuse barbarie.

Demandez la même grâce pour ces îles nombreuses de l'Océanie. Rendez ces nations désireuses d'entendre la voix du Christ et fidèles à la suivre, et elles apporteront leurs hommages aux pieds de leur Sauveur. *Et insulae munera offerent.* Contemplez maintenant les deux Amériques : la première est dévorée par la fièvre des choses temporelles et en grande partie livrée aux sectes hérétiques, l'Église romaine y fait cependant chaque jour des progrès marquants. La seconde est catholique plutôt de nom que de fait ; la religion ignorée n'y consiste guère que dans les pratiques extérieures ; enfin elle est sans cesse déchirée par les factions et les révolutions, si opposées à l'esprit chrétien. Sainte mère Thérèse, ces nations ont grand besoin de vos prières.

Avant que vous me quittiez, je vous supplie de prier Dieu qu'il soit rendu complètement justice à la pauvre Irlande, dont les droits sont toujours violés, et la foi toujours invincible. Si l'Angleterre cessait d'être protestante pour rentrer en communion avec le Pape, et employait ses immenses ressources pour la propagation de la vérité dans ses immenses colonies (250 millions d'h.), quel accroissement pour le royaume de J. C. ! Sainte mère Thérèse, hâtez ce moment par vos ardentes prières. Demandez enfin à Dieu qu'il envoie à la terre des saints, de grands saints comme vous, et la face du monde sera renouvelée.

Maintenant bénissez-moi, glorieuse patronne, et allez porter mes vœux et les vôtres au pied du trône de Jésus-Christ. *Pater, Ave, Gloria Patri. Sainte Thérèse de Jésus priez pour nous, pour l'Église, pour le Pontife Romain.*

La Journée Religieuse

(Voir plus haut, p. 197 et suiv.)



OFFICE DE MATINES

Invitatoire, Hymne, Antiennes, Psaumes et Leçons.

XI (suite.)

CINQUIÈME PSAUME. *Verba mea auribus percipe Domine.* — L'Église considère encore dans ce psaume Notre-Seigneur priant sur la croix. La faveur qu'il demande à son Père est sa Résurrection. Il annonce qu'il sera exaucé dès le matin, que dès le matin il se présentera devant Dieu : c'est-à-dire qu'il sortira du tombeau. Ainsi je le verrai, dit-il, vous ne permettez pas, Seigneur, vous ne permettez pas à l'iniquité de prévaloir définitivement contre l'innocence et la justice. Le méchant ne demeurera point près de vous et les injustes ne subsisteront pas devant vos yeux. *Mane adstabo tibi et videbo quoniam non Deus volens iniquitatem tu es. Neque habitabit juxta te malignus, neque permanebunt injusti ante oculos tuos.* etc. Au contraire, ceux qui mettent leur espérance en vous et en celui que vous avez envoyé, seront votre temple, votre habitation, et vous les remplirez de joie. *Et lætentur omnes qui sperant in te, in æternum exultabunt, et habitabis in eis.* — Toutes les admirables prérogatives, promises aux amis de Dieu sont un écoulement des bénédictions dont le Seigneur aura comblé le juste par excellence. (1) L'amour que Dieu aura pour eux à cause de ce juste sera leur bouclier, leur défense, et leur fera obtenir la couronne de l'éternel triomphe. *Scuto bonæ voluntatis tuæ coronasti eum Domine.* (Antiph. ad psal.)

(1) Et gloriabuntur in te omnes qui diligunt nomen tuum, quoniam tu benedices justo. ibid.

SIXIÈME PSAUME. *Domine, Dominus noster*. — Le prophète célèbre ici le mystère du Verbe incarné, la royauté de l'Homme-Dieu établi par son Père au faite de l'univers, et constitué en pouvoir sur toute la création (1). Ne faisant qu'un avec leur divin chef, les saints, — martyrs et confesseurs, — participent éminemment à cette royauté du Christ. Voilà pourquoi l'Église peut chanter à l'honneur de chacun d'eux : *In universa terra gloria et honore coronasti eum*. — Aussi bien, sans préjudice du sens littéral et de son accomplissement évangélique connu de tous (2), le troisième verset de notre psaume semble devoir nous donner la portée complète du cantique. « Vous avez, ô Dieu, s'écrie le psalmiste, vous avez formé dans la bouche des enfants et de ceux qui sont encore à la mamelle une louange parfaite pour confondre vos adversaires et pour détruire l'ennemi et celui qui veut se venger. » *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter inimicos tuos ut destruas inimicum et ultorem*. C'est-à-dire que n'ayant pu s'opposer au décret de l'Incarnation qui grandissait si merveilleusement notre race, le démon avait résolu de le frustrer de ses effets, en éloignant les hommes, par tous les moyens, du culte du vrai Dieu. De là l'idolâtrie de la gentilité et toutes les infamies païennes. Mais la jalousie de Satan a été mise en déroute ; la vengeance qu'il s'était préparée, dès la première heure du monde, lui a échappé. L'humanité dans l'élite de ses fils s'est attachée à son Sauveur. Répondant à l'appel de l'Époux divin, elle est venue à lui « des sommets de l'Amana, des cimes de Sanir et d'Hermon, des retraites impures où elle habitait en compagnie des lions et des léopards, et elle a été couronnée de tous les dons de la grâce. » (3) Associés au trône du Verbe incarné, les saints de la nature humaine jugeront au dernier jour les démons rebelles, (4)

(1) Quid est homo, quod memor es ejus, ant filius hominis quoniam visitas eum ? Minuisti eum paulo minus ab Angelis, gloria et honore coronasti eum, et constituisti eum super opera manuum tuarum, omnia subjecisti sub pedibus ejus.

(2) Matth. XXI, 15, 16.

(3) Veni de Libano sponsa mea, veni, coronaberis de capite Amana, de vertice Sanir et Hermon, de cubilibus leonum, de montibus pardorum. Cant. IV. 8.

(4) Nescitis quoniam angelos judicabimus ? I. Cor. VI. 3.

suprême châtiment de ces orgueilleux esprits qui refusèrent de reconnaître le mystère du Christ, précisément parce qu'ils y voyaient l'exaltation d'une essence inférieure à la leur. Ainsi, malgré le diable et ses suppôts à jamais confondus, Dieu aura sa gloire de ces faibles créatures, que nous sommes : enfants encore à la mamelle, (1) si nous nous comparons aux anges, mais supérieurs cependant par la grâce à tous les efforts de leur haine, comme il paraît bien dans les martyrs. Le miséricordieux dessein de la magnificence et de la sagesse souveraines sur nous autres hommes suivra son cours ; et ce ne sera pas seulement un peuple qui sera convié en Jésus-Christ à la connaissance et à la louange du vrai nom de Dieu : ce sera l'universalité des nations sur toute la surface de la terre. *Domine Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra.*

SEPTIÈME PSAUME. *In Domino confido, quomodo dicitis animæ meæ.* — Les deux cités, les deux peuples dont l'éternelle lutte remplit l'histoire du monde, apparaissent ici aux yeux du Prophète. D'un côté, les bons, les justes, les fils de lumière, Jésus-Christ et son Église ; de l'autre, les impies, les révoltés, les fils des ténèbres, la Synagogue de Satan. — David en butte aux mauvais traitements de Saül est la figure du Christ et des siens, contre lesquels le prince de ce monde ne cesse de soulever ses innombrables sectateurs. C'est pourquoi, parlant au nom de Notre-Seigneur, le jeune guerrier (2) chante la confiance que le divin chef de la nation des justes a mise dans la protection du Seigneur, à l'encontre des persécutions de l'enfer et du siècle. *In Domino confido*, j'espère en Dieu. Pourquoi me conseillez-vous de me dérober par la fuite aux complots de mes ennemis ? *Quomodo dicitis animæ meæ ; transmigra in montem sicut passer.*

Le Tout-Puissant règne au ciel : *Dominus in templo sancto suo, Dominus in cælo sedes ejus.* Il suit des yeux le grand combat du bien et du mal parmi les hommes : *Palpebræ ejus interrogant filios hominum. Dominus interrogat justum et*

(1) *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter inimicos tuos, ut destruas inimicum et ultorem.*

(2) *Vir bellator.* 1 Reg. XVIII. 3.

impium. Tout doit concourir à ses fins, et rentrer dans l'ordre de sa Providence: Ce triomphe des impies n'aura qu'un temps. Ils pourront bien à travers les âges poursuivre les justes d'une haine implacable et faire de nombreux martyrs; mais ils n'auront pas le dernier mot. Viendra le jour des justices, le jour du rétablissement de toutes choses selon l'équité: inénarrable récompense pour les bons; châtement mérité pour les mauvais. *Justus Dominus et justitiam dilexit: æquitatem vidit vultus ejus*.

HUITIÈME PSAUME. — *Domine quis habitabit in tabernaculo tuo*. Siègle auguste de la majesté du Seigneur qui y avait choisi sa demeure ici bas, entre les ailes d'or des chérubins, le temple de la Montagne de Sion était une figure de l'Église, le vrai tabernacle où Dieu résiderait personnellement avec les hommes. Aussi, passant du symbole à la réalité, c'est l'Église que le psalmiste a principalement en vue dans ce beau cantique. Il en décrit un des plus inaliénables caractères: la sainteté. Pureté des mœurs, fidélité inviolable aux devoirs de la justice, véracité, loyauté parfaite, bons offices à l'égard du prochain, éloignement de la société des méchants: autant de conditions qu'il faut remplir pour avoir la gloire d'habiter le temple de la nouvelle Alliance. Les saints, par l'héroïsme de leurs vertus, ont rendu un témoignage éclatant à cette sainteté de l'Église. Les martyrs notamment ont confessé la vérité, accompli la justice, au prix de leur vie. *Qui operatur justitiam, qui loquitur veritatem in corde suo*. Ils sont dignes au premier chef d'être établis en dignité et honneur dans la maison du Seigneur sur la terre et au ciel. *Habitabit in tabernaculo tuo, requiescet in monte sancto tuo*.

NEUVIÈME PSAUME. *Domine in virtute tua lætabitur rex*. — David rentrant en triomphe à Jérusalem, vainqueur des Ammonites, la tête couronnée du précieux diadème enlevé à leur prince, représente ici comme ailleurs, le roi triomphant par excellence, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans un prophétique transport le poète sacré célèbre en sa propre gloire celle de son royal descendant; il annonce avec pompe les avantages qui ont accompagné sa victoire sur la mort et sur ses ennemis; et les chants d'allégresse que l'Église ne cessera d'entonner. Unis au triomphe de

leur adorable chef dont ils ont d'abord partagé les combats, les saints martyrs règnent maintenant avec lui au plus haut des cieux : ils portent la couronne ; et l'Eglise justement fière, de s'écrier dans son enthousiasme au sujet de tous et de chacun d'eux : *Posuisti, Domine, super caput ejus coronam de lapide pretioso.*

(A suivre.)

Prière a Saint Jean de la Croix

O glorieux saint Jean ; par pur désir de ressembler à Jésus crucifié, jusqu'au dernier instant de votre innocente vie, vous ne désirâtes rien tant que de souffrir et d'être maltraité et méprisé de tous ; si ardente était votre soif des souffrances que votre généreux cœur surabondait de joie au milieu des tourments les plus atroces et des plus grandes afflictions. O bien-aimé Saint, je vous en supplie, par cette gloire que vous ont méritée vos incroyables souffrances, intercédez pour moi et obtenez-moi de Dieu l'amour des croix, la grâce et la force de supporter courageusement les tribulations et les adversités, moyens sûrs de parvenir à la fortunée possession de cette éclatante couronne qui m'est préparée dans le ciel. Bienheureux Saint, du trône sublime de gloire où vous êtes assis, écoutez, je vous en conjure, mes supplications, afin qu'aimant à votre imitation les croix et les souffrances, je mérite de vous être associé dans la gloire. Ainsi soit-il.

LE SOUVERAIN PONTIFE LÉON XII, PAR DÉCRET DE LA S. CONGRÉGATION DES INDULGENCES DU 30 JANVIER 1828, A ACCORDÉ À TOUS LES FIDÈLES QUI, DE CŒUR AU MOINS CONTRIT ET AVEC DÉVOTION, RÉCITENT CETTE PRIÈRE :

UNE INDULGENCE DE CENT JOURS ; UNE FOIS LE JOUR ; UNE INDULGENCE PLÉNIÈRE UNE FOIS LE MOIS, A GAGNER LE DERNIER JOUR DU MOIS OU L'UN DES HUIT JOURS SUIVANTS, PAR CEUX QUI L'AURONT RÉCITÉE TOUS LES JOURS PENDANT L'ESPACE D'UN MOIS, POURVU QUE, VRAIMENT REPENTANTS, CONFESSÉS ET COMMUNIÉS, ILS VISITENT UNE ÉGLISE OU UN ORATOIRE PUBLIC ET Y PRIENT QUELQUE TEMPS SELON L'INTENTION DE SA SAINTETÉ.

FAITS DIVERS



Préparation au troisième Centenaire de S^t Jean de la Croix. (Suite.) —

V. ADMIRABLE GUÉRISON D'UN ENFANT. — Un vertueux gentilhomme d'Ubède, appelé Dom François de Harbaes, avait un jeune garçon qui faisait toute sa consolation. Il possédait un superbe jardin surmonté d'une magnifique terrasse où s'allongeait une admirable allée de verdure. Un jour que l'enfant prenait ses ébats dans cette allée, il s'avança imprudemment sur le bord de la terrasse, et tomba d'une fort grande hauteur sur le pavé qui bordait le jardin. Le choc de cette chute fut terrible, la tête de l'enfant se brisa, le sang sortit en abondance de la bouche, des yeux, des narines, du nez. Le médecin requis en toute hâte déclara l'état entièrement désespéré et tout recours aux remèdes complètement inutile. La douleur des parents fut on ne peut plus poignante : ils comprenaient qu'il n'y avait aucune illusion à se faire et que la mort, à la suite de ce malheureux accident, était inévitable.

Le R. P. François de Jésus Marie, Carme déchaussé d'Ubède et oncle de cet enfant, à la première annonce de la catastrophe qui atteignait sa famille, accourut en toute hâte emportant avec lui la relique du pied de S^t Jean de la Croix qui, comme nous l'avons déjà dit, opérait quantité de miracles. Il trouva l'enfant dans l'état le plus pitoyable, donnant tous les signes d'une mort prochaine. Malgré cela, il appliqua la précieuse relique sur cette tête meurtrie et ensanglantée. A ce contact, l'enfant qui, dès sa chute, avait perdu connaissance la reprit soudainement.

Le religieux, après avoir accompli son devoir de charité, se disposait à reporter la relique au couvent, mais, sur les instances de la famille, il la lui laissa pour quelques jours. Deux jours après, il revint visiter l'enfant ; quel ne fut pas son étonnement de voir la tête entièrement guérie, sans la moindre apparence de plaie, ni même de cicatrice. C'était un miracle vraiment patent de la puissante protection de S^t Jean de la Croix. Aussi les parents et tous les membres de la famille n'hésitèrent aucun instant à affirmer le caractère miraculeux de cette guérison dans leurs dépositions juridiques.

Ce n'est pas seulement par le pieux emploi de la relique du pied de S^t Jean de la Croix que des faveurs aussi marquantes s'obtenaient en grand nombre ; on voyait les mêmes effets se produire par l'usage respectueux des autres reliques, telles que les parcelles de ses ossements, de ses vêtements, du linge qui lui avait servi. Les personnes qui ont le bonheur de posséder

quelque relique de St Jean de la Croix liront avec grande édification les traits suivants et se sentiront vivement portées à recourir à la puissante médiation de ce grand saint. Les autres personnes en lisant ces faits merveilleux seront désireuses d'aller vénérer avec dévotion les reliques exposées solennellement pendant ce troisième centenaire.

VI. GUÉRISON D'UN VIOLENT MAL DE CÔTÉ. — La Révérende Mère Marie de Jésus, Carmélite déchaussée de Salamanque, fut atteinte d'un violent mal de côté qui lui faisait endurer des douleurs indicibles. Trois médecins distingués lui prodiguèrent leurs soins avec un dévouement sans pareil ; ils ne parvinrent pas à enrayer les progrès du mal qui finit par se compliquer de telle manière qu'un dénouement fatal était nécessairement à craindre. Au moment où elle était ainsi livrée au paroxysme de la douleur, elle s'appliqua sur le côté une relique de St Jean de la Croix ; à l'instant même, elle fut radicalement guérie. On fit sur cette guérison miraculeuse une enquête juridique dans toutes les formes voulues. Cinq médecins des plus distingués, Docteurs de l'Université de Salamanque, déclarèrent cette guérison tout à fait surnaturelle, devant le tribunal de l'Évêque, en sorte que ce miracle fut reconnu véritable par l'autorité ecclésiastique.

VII. GUÉRISON D'UNE PARALYSIE. — Madame Hiéronyme Henriques d'Ubède, avait une fille atteinte de paralysie ; vainement, on avait employé toute sorte de remèdes et recouru à toutes les ressources de l'art. Le mal fut déclaré incurable. Sa mère ayant entendu parler des miracles qui s'opéraient au contact des reliques de St Jean de la Croix, se procura un morceau de linge qui avait servi au saint, et l'appliqua sur le corps de sa fille. A l'instant même, avec la rapidité de l'éclair, les membres raidis par cette longue et douloureuse paralysie reprirent leur souplesse, à la grande joie de la mère et de la fille qui proclamèrent bien hautement l'insigne faveur, dont elles avaient été l'objet de la part de St Jean de la Croix.

VIII. GUÉRISON DE LA FRACTURE D'UN BRAS. — Dans le voisinage de la dame dont il vient d'être parlé, habitait Catherine Beserre ; un jour elle accourut chez sa voisine, toute éplorée, en s'écriant que sa servante venait de se casser le bras en tombant d'une manière bien fâcheuse : on voyait des morceaux d'os sortir de ses chairs meurtries. Ne vous attristez pas, dit la dame, après l'expérience que nous avons faite du crédit de St Jean de la Croix, nous pouvons et devons même espérer que par l'application de l'une de ses reliques, la partie fracturée du bras va se rejoindre à l'os principal et ainsi la guérison sera complète. Et aussitôt, la dame entourée avec la relique du linge de St Jean de la Croix ce bras tout brisé. A l'instant la servante sentit disparaître toutes ses douleurs et fut au comble de l'étonnement et de la joie en constatant qu'elle pouvait se servir de son bras comme auparavant. Ce trait merveilleux fit, comme on le pense bien, grande sensation à Ubède et ne contribua pas peu à augmenter dans de grandes

proportions la confiance dans la puissante intercession de St Jean de la Croix.

Nous pourrions nous étendre bien longuement sur ce même sujet et multiplier nos citations relativement aux miracles de notre Père. Devant nécessairement nous borner, nous résumons notre pensée, non sans avoir parcouru les nombreux traits de protection de notre glorieux saint, en affirmant, avec toute la conviction de notre volonté, que ce puissant thaumaturge fait sentir toute l'efficacité de son crédit dans n'importe quel besoin soit spirituel, soit corporel, soit physique, soit moral.

Ah! pieux lecteurs, si d'abord dans l'ordre spirituel et moral vous êtes assujettis à des épreuves qui pèsent bien lourdement sur votre cœur, telles que des doutes, des anxiétés, des incertitudes, ah! recourez en toute confiance à St Jean de la Croix. Nul doute que ce grand saint ne fasse renaitre au fond de votre âme la paix et la sérénité des élus. Dans l'ordre physique, si vous éprouvez des douleurs corporelles qui jettent l'amertume sur votre existence, appliquez en toute confiance l'une ou l'autre relique de St Jean de la Croix sur vos membres souffrants. S'il entre dans les desseins de Dieu de vous guérir, vous éprouverez des soulagements dans la mesure de votre confiance, sinon vous obtiendrez des grâces non moins précieuses, c'est-à-dire une parfaite résignation propre à rendre vos souffrances méritoires pour le ciel.

Voilà, chers lecteurs, quelle doit être votre confiance en St Jean de la Croix, surtout aux jours à jamais bénis de son troisième centenaire, confiance qui doit vous grouper tous aux pieds de la statue de ce grand saint pendant les belles solennités, qui seront célébrées en son honneur.

Puisse votre zèle à assister à ces touchantes cérémonies vous mériter toute l'efficacité de la protection de St Jean de la Croix.

P. G.

*
* *

Un franc-maçon converti par le saint Scapulaire. — Pendant l'automne de l'année 1873 un franc-maçon se trouvait très malade dans le voisinage d'un couvent de Carmélites; celles-ci connaissant l'état déplorable de son âme firent pour lui de ferventes prières. Toute la figure de ce malheureux était rongée par un affreux cancer; on dut à la fin le transporter dans un hôpital où il fut soigné par des religieuses; mais là, pas plus que chez lui, il ne voulut entendre parler de se convertir. Les Carmélites lui envoyèrent un saint scapulaire que les religieuses placèrent, à son insu, en dessous de son oreiller; mais lui, à partir de ce moment, devint tellement furieux qu'on se vit obligé de le retirer. Un peu après, comme il allait toujours plus mal, on le lui passa pour ainsi dire de force au cou, et dans la même nuit il demanda le prêtre auquel il se confessa avec un sincère repentir; il reçut ensuite une parcelle de la sainte Hostie (ne pou-

vant presque plus rien avaler.) Sur le point de mourir il s'écriait d'un ton très ému : « Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde ; bienheureuses donc les bonnes religieuses qui, malgré mon endurcissement, n'ont cessé d'implorer la miséricorde, divine pour moi, pauvre pécheur ; elles obtiendront certainement miséricorde et par elles j'espère que le bon Dieu aura aussi pitié de moi. Après ces paroles il s'endormit doucement dans le Seigneur.

O quel précieux trésor est le saint scapulaire que la Mère de Dieu nous a apporté du ciel ! Remercions Dieu avec notre Mère St^e Thérèse, qui au moment de mourir, ne cessait de s'écrier : Je vous remercie, Seigneur, de m'avoir faite fille de la St^e Église. Remercions, nous aussi, le Seigneur de nous avoir faits naître dans cette Église, où les moyens ne nous manquent pas pour arriver au salut, et où il nous donne sa sainte Mère pour être la nôtre.

La révérende Mère Thérèse de saint Joseph. — Aux premières heures de la fête de la Nativité de la Sainte Vierge (1890), au Carmel de Tours, la vénérée Mère Thérèse de Saint-Joseph de la Miséricorde rendait le dernier soupir, à l'âge de soixante et onze ans et sept mois, après cinquante et un ans de religion...

Rappelons aujourd'hui ce que fut la Révérende Mère pour l'Œuvre de la Sainte-Face.

En 1876, M. Dupont mourait en odeur de sainteté, laissant un testament parfaitement en règle. Pourtant il semblait avoir oublié une chose capitale dans sa vie : *l'Œuvre de la Sainte-Face*.

Sur ce point, le testament du saint *Homme* de Tours se taisait absolument, de sorte que, selon le monde, son œuvre semblait livrée à tous les caprices du hasard. Cette sainte Face si vénérée, ce salon témoin de tant de prodiges, pouvaient tomber entre des mains profanes, être consacrés à des usages profanes. — Précédemment, à la réflexion d'un ami intime qui lui faisait remarquer cet oubli, M. Dupont avait répondu en levant les yeux au ciel : « La Sainte-Face, c'est l'Œuvre de la Providence ! »

Cette Providence, le Seigneur la trouva au Carmel de Tours.

Aussitôt la mort de M. Dupont, la Révérende Mère Thérèse de Saint Joseph, alors prieure des Carmélites, fit l'acquisition de sa maison qui, par les termes de son testament, devenait le lot d'une des branches de sa famille. — Elle conduisit cette affaire avec autant de décision et de fermeté que de discrétion et de prudence. Elle avait obtenu l'autorisation de l'Archevêque de Tours, Mgr. Colet, et réuni sur le champ la somme suffisante. Le public apprit soudain cette nouvelle avec une surprise mêlée de joie. On se félicitait de voir cette sainte habitation sortir immédiatement du domaine profane et devenir propriété d'une communauté religieuse.

Sans perdre de temps, la Révérende Mère Prieure fit approprier le local selon la destination nouvelle qu'on voulait lui donner. — Plus d'une fois, sur l'ordre de Mgr. l'Archevêque, elle vint de son monastère avec une assistante dans une voiture couverte, et enveloppée de son long voile, visiter la sainte demeure pour étudier la disposition des lieux, donner ses plans, ses conseils et ses ordres. Avec elle, il fut convenu qu'on laisserait autant que possible son cachet spécial à la chambre que M. Dupont appelait son salon, qu'il avait longtemps habitée, et où tant de grâces merveilleuses avaient été obtenues devant la sainte Face. Il s'agissait d'en faire un sanctuaire qui fût accessible aux fidèles. — Grâce à l'ardente initiative de la Révérende Mère Prieure, la parole de M. Dupont s'accomplissait ; il n'avait point assigné de donataire ni de destination à la chère œuvre : « Dieu, avait-il dit, y pourvoira. » La Providence y pourvoyait dans le sens le plus conforme à ses désirs et à sa foi. Par les soins de la Révérende Mère Thérèse, l'oratoire fut créé, enrichi d'ornements, de vases sacrés, et, le 29 juin de la même année, Mgr. Colet fit la bénédiction du sanctuaire et y célébra la première messe. — A partir de ce jour, un chapelain attaché au service du Pèlerinage fut logé et entretenu aux frais du Carmel qui pourvoyait à toutes les dépenses, et lorsque, le 8 décembre 1876, les prêtres de la Sainte-Face, s'installèrent dans la maison de M. Dupont, à la grâce de Dieu, sans aucune ressource assurée, la Révérende Mère Prieure fut encore la providence temporelle de cette œuvre naissante. Ces procédés continuèrent longtemps et ils ne cessèrent qu'au moment où l'on fut assuré que l'œuvre pouvait à peu près se suffire à elle-même.

Bientôt, le modeste sanctuaire est trop petit : les foules y viennent, les merveilles s'y multiplient. La Révérende Mère sera encore la première à nous aider quand il s'agira d'y joindre deux gracieuses annexes : la chapelle de saint Pierre et celle de Notre-Dame des Sept douleurs.

Amie et confidente de la sœur *Saint-Pierre* qui avait reçu les communications du Cœur de Jésus au sujet de la sainte Face et de la réparation, elle voit dans un prochain avenir l'œuvre de Tours couvrir le monde, la multitude des pèlerins se presser dans ces enceintes devenues trop étroites ; alors, sous les auspices de Mgr. Colet, elle fait préparer le plan d'une chapelle plus grande qui devait s'adjoindre à l'oratoire.

Nous n'oublierons jamais les saints tressaillements de cette belle âme, lorsque, au travers des grilles du cloître, elle vit ce plan dressé en présence de Mgr. Colet et du vénéré M. Janvier. N'écoulant que l'ardeur de son zèle pour la gloire de la sainte Face, elle voulait qu'on se mit à l'œuvre sans retard. Nous jugeâmes qu'il fallait attendre, ne pouvant si tôt nous charger d'une telle dépense.

Aujourd'hui, ce plan a reçu un commencement d'exécution : des fondations sont jetées en terre, et les étrangers peuvent visiter et admirer ce plan exécuté en réduction.

Les prêtres de la Sainte-Face n'ont pas eu de conseillère plus intelligente et plus dévouée que la Prieure du Carmel. Elle a été notre meilleure auxiliaire non seulement auprès des Carmels de France et de l'étranger, mais auprès des familles et des autres communautés avec lesquelles elle se trouvait en rapport.

Lorsque sur les instances de Mgr. Colet, le vénéré M. Janvier entreprit d'écrire la vie de M. Dupont et celle de la sœur Marie de Saint-Pierre, il n'eut pas de collaboratrice plus intelligente et plus fidèle que la Révérende Mère Thérèse. C'est elle surtout qui, par des notes précises écrites de sa main, lui fournit les documents les plus importants.

Confidente assidue et attentive de ces deux apôtres de la réparation et du culte de la sainte Face, elle avait plus que tout autre pénétré dans l'intime de ces deux belles âmes. Elle s'était tellement identifiée à elles, qu'elle put les reproduire fidèlement dans ses notes et ses entretiens avec notre vénéré Directeur.

Mais qui dira la ferveur des prières qu'elle adressait chaque jour, la rigueur des mortifications qu'elle s'imposait pour la prospérité de cette belle œuvre? — Son cœur et son âme étaient de feu quand il s'agissait de la sainte Face et elle en embrasait tout son entourage.

Le Seigneur l'a exaucée. Elle a pu en quittant cette terre d'exil entonner son *nunc dimittis*....., car elle a vu l'œuvre constituée selon ses désirs, qui étaient ceux de sœur Marie de Saint-Pierre, ceux du Cœur de Jésus. Elle a vu l'Archiconfrérie de la Sainte-Face établie à Tours par Sa Sainteté Léon XIII, rayonner dans le monde entier; elle a vu le culte de la sainte Face porter sur tous les points du globe de puissantes espérances de résurrection et de salut.

Grâce à ces antécédents, aujourd'hui, quoique distinctes et séparées d'intérêts matériels, l'Œuvre de la Sainte-Face et l'Œuvre du Carmel, par la prière, par le zèle pour la gloire de Dieu et la réparation des outrages faits à Notre-Seigneur Jésus-Christ sont restées et resteront toujours inséparablement unies.

Les filles du Carmel voudront bien nous pardonner d'avoir, en ces lignes, soulevé à demi le voile de profonde humilité et de parfaite abnégation dont la Révérende Mère savait couvrir et cacher ses plus belles œuvres. — Mais nous n'avons accompli que faiblement un devoir de justice, de reconnaissance et de respectueuse admiration. Nous devons faire connaître ces détails, qui montrent quelles merveilles engendrent l'amour de la sainte Face et de la réparation.

Maintenant, combien il nous est consolant de réunir dans une même famille, là-haut auprès de Dieu, les noms de Sœur de Marie de Saint-Pierre, du vénéré M. Dupont, du bon M. Janvier, de la Révérende Mère Thérèse de Saint-Joseph et de voir en eux comme autant de puissants protecteurs!

Ils se sont endormis en répétant cette belle prière : *Que j'expire altéré de la soif ardente de voir la Face désirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ !* — Nous en avons la confiance, leurs vœux sont accomplis. — Comme eux, dévouons-nous à la sainte Face, et notre mort sera sainte comme leur mort : avec eux et comme eux, nous serons appelés à contempler la divine Face dans sa gloire. *Fiat ! Fiat !*

P. C. BALZEAU,
Directeur de la Sainte-Face.

*
* *

Une fête au Carmel de Montélimar. — Le samedi, 22 août, octave de l'Assomption de la T. St^e Vierge, le couvent des Carmes de Montélimar sortait de son silence habituel. Cinq jeunes religieux, dont un déjà prêtre, se préparaient à faire leur profession.

Une heureuse surprise attendait les futurs profès. Vers 6 heures du matin, la clochette du Couvent était vigoureusement secouée, et l'on voyait entrer, essayant de se donner des airs aussi graves que les murs du cloître, les vingt-sept enfants du Petit-Castelet.

Beaucoup de nos lecteurs connaissent déjà le Petit-Castelet. C'est le Petit-Noviciat de la Province d'Avignon ; c'est là que, grâce à leurs bienfaits et à leurs aumônes, des enfants, dont les plus jeunes ont à peine dépassé leur douzième année, sont formés peu à peu aux études et à la vie du Carmel.

Or ce voyage du Petit-Castelet à Montélimar, cette course en chemin de fer, de 100 kilomètres, faite à trois heures du matin, n'était pas simplement pour les jeunes petits novices une partie de plaisir, une belle journée de vacances, dont ils se souviendront longtemps ; c'était une fête de famille, un aperçu de la vie austère et sublime qui les attend un jour.

Parmi les cinq futurs profès de Montélimar, quatre avaient été élevés au petit Noviciat, ils en étaient sortis l'année précédente, leur souvenir était encore vivant parmi leurs frères et l'on se réjouissait de reconnaître sous leur froc et leur couronne de moine les joyeux et pieux compagnons d'autrefois. — Le cinquième profès appartenait lui aussi d'une façon bien intime aux enfants du Petit-Castelet. C'était un de leurs maîtres, un de leurs pères, venu à Montélimar quelques jours auparavant pour y faire sa profession solennelle.

C'était donc bien une fête de famille, d'autant plus que dans l'assistance, forcément réduite aux seuls Pères Carmes, on voyait encore trois anciens élèves du petit Noviciat.

La cérémonie était présidée par le T. R. Père François de Sales, Provincial de la Province d'Avignon et Supérieur du Petit-Castelet, auquel il donne toute sa sollicitude.

Les premiers honneurs furent pour les enfants. Quatre d'entre eux reçurent l'habit d'oblat et trois celui de tertiaire. Les oblats feront plus tard des tertiaires : vêtus constamment de l'habit du Carmel, ils forment une congrégation qui entretient dans la communauté le bon esprit, la ferveur et la piété. Les tertiaires sont choisis parmi les plus fervents ; ils commencent déjà à prendre leur petite part de la vie et des mortifications du Carmel.

Vint ensuite la profession proprement dite avec ses cérémonies si simples et si émouvantes. Comment contempler sans émotion la grandeur du sacrifice que cache sous quelques paroles bien courtes, la formule de profession ! Obéissance, Chasteté, Pauvreté, renoncement à toute dignité, ne peut-on pas tout résumer en un seul mot : *mort*. Du reste pour mieux donner ce sens à la profession religieuse, voici le nouveau profès étendu sur le pavé du sanctuaire, immobile pendant qu'on attire sur lui la grâce du S^t Esprit. Mort volontaire, lente, pénible, mais qui engendre la vie la plus belle, la vie de Dieu dans une nature déchue, pourquoi si peu d'âmes le comprennent-elles ? C'est ce que le R. P. Prieur de Montélimar fait facilement comprendre à l'assistance en lui montrant dans le sacrifice religieux la source de la vraie vie et de la vraie liberté.

Aussi le T. R. P. Provincial devait-il remercier intérieurement l'âme charitable qui avait fait tous les frais du voyage. Cette bonne semence jetée dans l'âme de ces chers enfants pourra-t-elle y rester stérile, et ne pas les exciter à la générosité et la fidélité à leur vocation ?

Le chant traditionnel du *Salve Regina* suivit immédiatement la Cérémonie de la profession. Comment taire la douce émotion qui remplit nos âmes à la vue de ces deux longues files de religieux déjà avancés en âge et de jeunes enfants, tous revêtus des livrées de Marie, et rivalisant de ferveur et d'amour pour implorer d'une commune voix Celle qu'ils saluent à si juste titre comme leur Reine et leur Mère ?

Notre pensée se reportait comme d'elle-même vers les débuts si modestes de cette nouvelle école des Prophètes, dont Montélimar avait été le berceau ; nous nous rappelions les difficultés de ses commencements ; et maintenant qu'elle est devenue si prospère, qu'elle donne des fruits et qu'elle en promet de plus abondants encore, un double sentiment de reconnaissance s'élevait de nos cœurs : reconnaissance d'abord envers la Reine du Carmel qui protège si visiblement une œuvre fondée pour assurer l'accroissement de son Ordre dans notre France au milieu des temps si troublés qu'elle traverse, — reconnaissance aussi pour les personnes dévouées qui n'ont cessé jusqu'à ce jour de la soutenir et de l'encourager de toutes manières.

Bientôt le salut du T. S^t Sacrement terminait cette belle journée et faisait descendre sur cette portion de la vigne du Carmel la bénédiction du Ciel.

La journée du dimanche fut toute consacrée à la prière, aux offices, puis

aussi à de pieuses promenades. Puis le lundi, il fallut se séparer, et toute la jeune bande reprenait à regret la route de son nid.

Toute, je me trompe ; trois des plus anciens élèves du Petit-Castelet restaient à Montélimar. Le 8 septembre, ils revêtaient l'habit du Carmel, et actuellement ils mènent déjà gaiement, c'est-à-dire courageusement la vie de prière, de solitude, d'austérités et d'obéissance qui sera désormais leur partage.

*
* *

Guérisons obtenues du Saint Enfant Jésus de Prague. — I. On nous écrit de Marche : Une dame de nos environs était malade depuis le mois de mars 1890. L'influenza d'abord, puis de fortes hémorragies l'avaient considérablement affaiblie, quand, après un mieux de courte durée, la maladie la reprit avec une telle violence que, de l'avis de deux médecins elle ne devait plus s'en relever. Elle mit alors toute sa confiance dans le Saint Enfant Jésus miraculeux de Prague dont la statue est honorée dans l'église des Carmélites de Marche. Immédiatement un mieux se déclara et après quelques jours la guérison fut complète. Les parents et les amis de cette Dame ne pouvaient contenir leur surprise et leur joie.

II. A Douai, une religieuse Carmélite, en traitement depuis dix mois, avait employé en vain les remèdes qui lui étaient prescrits ; sa santé restait délabrée ; après une neuvaine au St Enfant Jésus, l'amélioration fut telle, que la religieuse put reprendre les exercices de la communauté, aller à Matines, psalmodier et chanter au chœur, en un mot remplir ses obligations avec une facilité qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps.

BIEN OPÉRÉ PAR UNE IMAGE DU SAINT ENFANT JÉSUS. — Entrée fort jeune dans un pensionnat dirigé par de ferventes religieuses, M^{lle} X... devint bientôt le modèle de ses compagnes. Pieuse comme un ange à la chapelle, assidue à l'étude, attentive en classe, obéissante à ses maîtresses, charitable envers ses compagnes, elle était pour toutes un sujet constant d'édification. Après avoir terminé son éducation et embaumé le pensionnat du parfum de ses vertus, M^{lle} X... rentra dans le sein de sa famille.

Comme on la croyait douée d'une vertu à toute épreuve, on lui laissa pleine liberté ; ce fut hélas ! pour son malheur. Après avoir respiré l'air pestilentiel d'un milieu qui ne lui convenait pas et bu à la coupe empoisonnée des séductions du monde, elle perdit tout attrait pour la piété, les occupations sérieuses ; elle ne rêva que plaisirs et jouissances.

Un saint prêtre, qui s'intéressait à son bonheur, voyait avec un sentiment douloureux cette triste transformation. Un jour, profitant d'une circonstance toute fortuite, il lui offrit une image de l'Enfant Jésus. « Ah ! dit la jeune fille, si j'étais enfant, j'accepterais votre présent avec bonheur ; songez que je ne suis plus à un âge où l'on s'amuse avec des images. — Au moins,

reprit le prêtre, prenez-la par déférence pour moi, mettez-la sur votre piano, elle ne vous gênera nullement. » M^{lle} X... accepta, mais bien malgré elle, l'image offerte et la déposa sur son piano.

Les premiers jours elle n'y fit guère attention, mais quelque temps après, elle ne pouvait regarder l'image sans sentir les plus cuisants remords envahir son âme. Un jour, elle n'y tint plus, elle saisit l'image, la pressa contre son cœur en répandant un torrent de larmes. « O Jésus! mon Jésus! s'écriait-elle, je sens que dans votre miséricorde, vous regardez ma pauvre âme si souillée de péchés. Je ne suis qu'une pécheresse, qu'une ingrate, et vous me poursuivez de vos bontés. » Là-dessus, elle alla incontinent se purifier au tribunal de la pénitence et revint toute transformée.

Elle reprit ses anciennes habitudes de piété et dit un éternel adieu aux séductions du monde, à ses perfides plaisirs, aux compagnies mondaines qui l'avaient si malheureusement entraînée dans la voie de la perdition; puis elle prit généreusement la résolution de suivre sa vocation, qui avait failli être si malheureusement étouffée, peut-être pour son malheur éternel.

Avant d'entrer au couvent, elle alla remercier le prêtre, qui, bien malgré elle, lui avait remis l'image de l'Enfant Jésus, instrument de tant de grâces.

Cette jeune convertie devint une fervente religieuse: Elle voua un amour sans bornes à l'Enfant Jésus, propagea ses images avec un zèle sans égal, et termina son heureuse carrière avec tous les signes de la prédestination.

(Communiqué).

*
*
*

Monument érigé au général de Sonis. — Nos abonnés liront avec intérêt les détails de l'inauguration du monument élevé à Loigny à la mémoire du général de Sonis, une des gloires les plus pures de notre Tiers-Ordre. Ces détails sont extraits de l'Univers.

Une belle cérémonie vient de s'accomplir à Loigny. Toute la France connaît le nom de ce petit village de la Beauce, où les zouaves pontificaux ont arboré, le 2 décembre 1870, à côté du drapeau national, la bannière du Sacré Cœur et versé si généreusement leur sang pour la patrie. Le général de Sonis était à leur tête en cette journée mémorable. On sait combien il était digne de commander ces soldats d'élite; on sait avec quelle intrépidité soutenue par la foi il les mena à l'ennemi; on sait comment il tomba au milieu d'eux sinon pour mourir, comme un grand nombre d'entre eux, du moins pour offrir à Dieu, par ses blessures et ses longues souffrances chrétiennement supportées, un héroïque sacrifice.

Ce sont ces grands souvenirs que Mgr. Baunard, recteur des Facultés catholiques de Lille, auteur de la *Vie* du général, a voulu consacrer, en faisant ériger un monument sur le lieu où de Sonis fut relevé, le lendemain de la bataille, au milieu des morts et des blessés, après une nuit d'agonie et d'extase.

Ce monument est une croix de pierre de 4 m. 60 de haut, qui se dresse solennellement dans une vaste plaine sur le plateau de la Beauce. Sur la croix se développe l'étendard du Sacré Cœur, dont les plis laissent apercevoir une palme, symbole du triomphe que la France catholique a fait dans son cœur reconnaissant aux glorieux vaincus de Loigny. Les quatre faces du piédestal portent quatre inscriptions latines qui rappellent, avec le seul titre que le général ait voulu sur sa tombe, *miles Christi*, les angoisses et les ravissements de la nuit douloureuse (1).

L'inauguration de ce monument a eu lieu le 15 août, quatrième anniversaire de la mort du général de Sonis. Aucune invitation officielle n'avait été faite, mais les fidèles sont venus nombreux non seulement des communes voisines, mais de Chartres, d'Orléans, de Paris et même de Lille, pour rendre hommage au magnanime soldat.

Mgr. Baunard prit la parole. Le sacrifice du général de Sonis, tel fut le sujet de son allocution, où il montra le soldat préludant à son immolation par une vie toute de sainteté et de dévouement aux plus nobles causes, accomplissant son immolation durant les heures sanglantes de Loigny, perpétuant son immolation par des souffrances et de pieuses pratiques qui ne prirent fin qu'à sa mort. Cet éloquent discours fut écouté avec un profond attendrissement par toute cette assistance, si bien préparée à l'entendre par tous ses souvenirs.

Mgr. Baunard bénit ensuite solennellement la croix, et on rentra processionnellement à l'église pour le Salut du Très-Saint Sacrement. Ainsi la cérémonie s'achevait-elle dans l'action de grâces pour tant d'émotions salutaires et de fortifiantes leçons que Dieu nous y avait ménagées.

* . *

Nécrologie. — Au moment précis où les fils et les filles de S^{te} Thérèse allaient entonner les premières Vêpres de la fête de leur séraphique Mère, un des enfants de cette illustre sainte rendait à Dieu sa belle âme. Le Frère Romée de St François d'Assise, frère convers du couvent de Bruxelles, expirait, en effet, à cette heure, entouré de ses frères qui priaient pour lui. Il avait 46 ans d'âge et 27 de vie religieuse.

Le frère Romée était né à Bruges, le 15 Janvier 1845, d'une de ces familles de foi et de simplicité antiques dont la catholique Flandre nous a gardé la race. Six enfants composaient cette famille; trois d'entr'eux se donnèrent à Dieu. Le premier, s'enrôla comme zouave pontifical parmi les défenseurs

I. Ici le soldat du Christ est tombé magnanimement, sous l'étendard de Jésus, pour Dieu et la patrie. — Ici, le soldat du Christ, priant Dieu toute une nuit, a rempli son cœur des délices du Ciel. — Ici, le soldat du Christ s'est offert en hostie très agréable au Sacré-Cœur de Jésus. — Ici, le soldat du Christ a reçu la très douce assistance de la Vierge Immaculée.

de la Papauté, et mourut d'une mort prématurée par suite des fatigues endurées au service du vicaire de Jésus-Christ. Les deux plus jeunes embrassèrent la vie religieuse. Ils partirent presque en même temps, la sœur pour devenir Fille de la Charité ; le frère pour entrer dans l'Ordre des Carmes déchaussés. Son ardente dévotion à la St^e Vierge avait déterminé le choix du pieux jeune homme ; Il savait que l'Ordre du Carmel est l'Ordre de Marie, et comme son unique ambition était d'être uni à la Mère de Dieu par les liens les plus étroits, il choisit le Carmel. Ce fut le 16 juillet 1864 que, s'arrachant à la tendre affection de ses parents, il entra en religion. Il avait préféré l'état de frère convers. Ce n'est pas qu'il n'eût pu faire des études et devenir novice choriste, la vivacité de son esprit aurait même fait présager de brillants succès, mais ses goûts et une merveilleuse habileté dans les travaux manuels dictèrent ses préférences. Ne devrions-nous pas dire que l'humilité profonde dont il devait donner tant de preuves avait dès lors inspiré ses pensées ?

Tout de suite le frère Romée s'était donné à Dieu sans réserve ; tout de suite, il s'était mis à l'œuvre pour devenir un parfait frère convers. Aussi il eut bien vite conquis tous les cœurs. Et qui ne l'eût pas aimé ! sa piété était si vraie, si ardente, si pleine de charmes ! Son amour pour le travail, son dévouement étaient sans égal. Ce fut même là le cachet distinctif du frère Romée ; se donner, s'immoler pour les autres était un besoin de son grand cœur. Il a rempli tous les offices ; il a excellé en tous. Cuisinier émérite, sacristain excellent, infirmier dévoué et délicat, ce bon frère tenait une maison dans un ordre parfait et une propreté exquise ; il soignait la lingerie à merveille et remplissait de même l'office de tailleur. Oh ! qu'il était précieux au supérieur qui avait le bonheur de le compter parmi les frères convers de sa maison !

Il faut cependant insister pour l'édification de nos lecteurs, sur l'abégation et le dévouement du cher frère Romée. Sans être maladif, il n'était point d'une santé robuste. Déjà durant son noviciat, il avait souffert de petites infirmités plus douloureuses que dangereuses, mais son ardeur au travail ne s'en était point ralentie ; au milieu même de ses souffrances il remplissait ses offices avec un zèle plein d'entrain et de gaieté. Cependant le bon Dieu avait décidé de faire du frère Romée un modèle de patience et de dévouement héroïques ; aussi au lendemain de sa profession solennelle, il lui envoyait un mal qui fit de lui, durant les 19 dernières années de sa vie, un vrai martyr. Cette maladie elle-même était le résultat de son dévouement. Il était cuisinier du couvent de Gand, quand, au mois de décembre 1872, l'inondation qui désolait la ville envahit les jardins et les caves de la maison. A tout prix il voulait sauver les provisions ; durant trois heures il demeura dans l'eau jusqu'à mi-jambes, ne voulant point quitter que tout ne fût transporté en lieu sûr ; et lorsque tout fut fini, comme l'heure du salut avait sonné, il

se hâta d'aller remplir sa fonction d'acolythe. Peu de temps après, il ressentait dans les entrailles et dans les reins de fortes douleurs qui ne devaient plus le quitter jusqu'à la mort. Mais en le voyant si ardent et si joyeux au travail, nul ne se serait douté des souffrances qu'il endurait. On aurait dit d'ailleurs qu'il les oubliait lui même, surtout quand il s'agissait de soulager et de soigner les autres. Je l'ai vu, nous dit un témoin oculaire, quand il soignait à Chévremont le Père Éphrem frappé de paralysie ; lui même se tordait pour ainsi dire de douleur, et, en mettant la main à la serrure de la porte de l'infirmerie, il changeait son visage, prenait un air tout joyeux, se présentait avec un aimable sourire et abordait son malade dont il devait relever le moral avec un mot plaisant et gracieux. Des faits de ce genre se renouvelèrent par centaines, et pendant 18 ans l'héroïsme du F. Romée ne se démentit point. Toujours oublieux de ses propres souffrances, cet incomparable frère n'omettait rien de ce qu'exigeait son office ; au contraire, il aidait encore les autres et prenait pour lui dans les travaux communs ce qu'il y avait de plus pénible. Tout au plus si, dans les plus fortes douleurs, il acceptait de se reposer un peu, mais aussitôt que la crise était passée, il reprenait sa besogne avec un nouvel entrain. On le savait si bien que quand on apprit, dans cette dernière maladie, qu'il s'était mis au lit, quelqu'un s'écria : « alors il est bien malade et nous avons tout à craindre ! »

Ce fut le Dimanche 4 Octobre fête, cette année, du T. S. Rosaire et jour de St François d'Assise, son second Patron, que Fr. Romée se coucha pour ne plus se relever. Au commencement on crut à une de ses indispositions ordinaires, puis le médecin constata une gastrite accompagnée de fièvre, mais sans rien d'alarmant ; lorsqu'une complication grave survint tout à coup ; une urémie s'était déclarée. Il fallait donc songer aux derniers Sacrements. Le supérieur se chargea d'annoncer au cher malade le danger qui le menaçait. Au premier mot, le Fr. Romée comprit et immédiatement exprima joyeusement sa vive reconnaissance pour le service qui lui était rendu. Le Supérieur n'avait pas su contenir son émotion ; *ne vous attristez pas, notre Père*, lui dit le frère Romée, *je suis si content de mourir !* Puis, après les quelques instants qu'il avait réclamés pour se préparer, il se confessa et reçut le St Viatique ainsi que l'Extrême-Onction avec une touchante piété. Sa mort fut vraiment l'écho de sa vie. Les vertus dont il nous avait donné tant d'exemples éclatèrent d'une façon admirable en ses derniers moments. Il ne fallait pas dire avec lui les invocations que d'ordinaire on suggère aux mourants ; à peine avait-on prononcé le premier mot, qu'il continuait et poursuivait jusqu'au bout ; il avait demandé qu'on lui enlât les mains avec son chapelet, puis qu'on fixât son crucifix entre ses doigts. Avec quelle ferveur il baisait ses reliques, sa croix, la médaille ou l'image de l'Enfant Jésus de Prague, une statuette de

la S^{te} Vierge ! La S^{te} Vierge qu'il avait toujours tant aimée, il l'invoquait en termes si émouvants. « *O ma Mère, ma bonne Mère, ma douce Mère,* » s'écriait-il, *aidez moi.* » Et puis : « *Oh ! que je suis heureux de mourir dans l'Ordre de N. D. du Mont-Carmel.* » et il reprenait plus fort « *dans l'Ordre de N. D. du Mont-Carmel.* » Son humilité se montra tout aussi « admirable. » Vu ses souffrances et surtout sa surdité augmentée encore dans ses derniers moments, on avait omis de lui faire demander pardon comme le dit le Manuel ; il s'en souvint, et à plusieurs reprises il répéta : « *Je n'ai pas demandé pardon à la Communauté ; je le demande.* Notre Père, dites le à tous, je vous en prie. » A un moment donné, au milieu de ses douleurs, il regarda les images qui pendaient près de son lit ; il y en avait une entre'autres représentant la mort de St Joseph. La montrant du doigt il dit : *Ça c'est la mort du juste ; ici,* ajouta-t-il, en se montrant lui même, *c'est la mort d'un pécheur.* Il fut délicat pour les autres jusqu'au dernier instant. Au milieu de sa dernière nuit ici-bas, il se crut tout à coup sur le point de mourir ; il demanda donc le Supérieur et un frère. Comme la crise passait, le Supérieur envoya le frère se recoucher. Quelques instants après, Fr. Romée regardant autour de lui : *Où est, dit-il, Frère B...* *Je l'ai envoyé se coucher,* répond le Supérieur, *il était si fatigué.* « *C'est vrai,* » reprend bien vite le mourant, et puis tout aussitôt : « *Pardonnez-moi d'avoir fait cette demande.* » Il n'est pas jusqu'à sa gaieté qu'il n'ait gardée jusqu'au bout. Quelques instants seulement avant la prostration complète que termina sa mort, on voulait lui faire prendre un peu de vin pour le soutenir un peu. « *Merci,* dit-il, *en refusant, il ne s'agit pas de sentir le vin en arrivant au Ciel,* » il souffrait cependant bien fort car il lui échappa de dire : « *C'est dur de mourir.* » Mais aussitôt il se reprenait, pour répéter comme il l'avait appris au noviciat. « *Tout ce que le bon Dieu veut, comme Il le veut, parce qu'Il le veut.* » Trois heures avant de rendre le dernier soupir, Fr. Romée tomba dans un état comateux dont il ne sortit plus ; et au coup de deux heures, au premier son de la cloche qui nous appelait à chanter les 1^{res} Vêpres de N. M. S^{te} Thérèse, il s'endormait pieusement dans le Seigneur. Qu'il était beau sur son lit de parade ! Il semblait goûter un sommeil si doux ! et ses lèvres gardaient un sourire céleste. Nous redirons avec St Bernard : « *la blessure est pour nous, mais Lui est heureux, la pensée de son bonheur tempère l'amertume de notre douleur.* Et puis nous ajouterons : « *Puissent nos derniers instants ressembler à ses derniers instants !* »

Calendrier-Ephémérides

Sa Sainteté le Pape Léon XIII, par un décret de la S. C. des Indulgences du 27 Janvier 1888, a accordé à tous les fidèles qui consacreront le mois de Novembre au soulagement des âmes du Purgatoire :

Une indulgence de 7 ans et de 7 quarantaines *pour chaque jour du mois.*

Une indulgence plénière *en un jour de leur choix, aux conditions ordinaires.*

1. **24^e Dimanche après la Pentecôte.** — LA TOUSSAINT. 1^e classe avec Octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.*

1570. En ce jour, fondation du quatrième couvent des Carmes déchaussés à Alcalá en Espagne, sous le vocable de St Cyrille de Constantinople, Confesseur et Docteur de l'Ordre du Carmel.

2. **Lundi.** — COMMÉMORAISON DES DÉFUNTS. *Indulgence plénière.*

1570. En ce jour, la Vén. Mère Anne de St Barthélemy, compagne inséparable de N. M. St^e Thérèse, reçut le saint habit du Carmel. Elle fut la première sœur converse de la Réforme.

3. **Mardi.** — Patronage de la B. V. M., double-majeur. (*Fête transférée du 1^{er}.*)

4. **Mercredi.** — St Charles Borromée, Evêque-Docteur, double. († 1584.)

1705. A Ippolitopolis, en Autriche, fondation du couvent des Carmélites déchaussées sous le vocable de N. M. St^e Thérèse.

5. **Jendredi.** — B. Françoise d'Amboise, Veuve, de l'Ordre, double. († 1485.)

6. **Vendredi.** — 6^{me} jour dans l'Octave de la Toussaint.

Premier vendredi du mois consacré à la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus.

1619. Mort du Vén. Frère Elie de St François.

Jacques le Doverin, né dans le diocèse de Vannes, de parents nobles et très pieux, fit profession au Carmel de Paris, en qualité de frère convers, le 9 mars 1614, sous le nom monastique de frère Elie de St François. Il embauma plus tard le Carmel de Cologne du suave parfum des plus belles vertus. Son amour de l'oraison, de l'abnégation, de l'obéissance et de la mortification brilla d'un éclat incomparable. Il avait une dévotion extraordinaire envers le Saint Sacrement et la Sainte Vierge. Il mourut à Cologne, en odeur de sainteté, le 6 Novembre 1619; et, à l'instant même, il apparut tout environné de gloire à quelques personnes dignes de foi. L'an 1642, on retrouva son corps dans une parfaite conservation. (*Ménologe.*)

7. **Samedi.** — 7^{me} jour dans l'Octave de la Toussaint.

8. **25^e Dimanche après la Pentecôte.** — Octave de la Toussaint, double.

1665. A Posen, fondation du couvent des Carmélites déchaussées sous le vocable du T. St Nom de Marie.

9. **Lundi.** — Dédicace de l'Archibasilique du St Sauveur à Rome, double.

1804. Le Souverain Pontife Pie VII, entouré de plusieurs prélats et de l'Archevêque Mgr. Menochius, entra en ce jour au couvent des Carmélites déchaussées de Florence. Dans ce Monastère vivait une religieuse du nom

de Sœur Thérèse Madeleine de la S^{te} Famille. Elle était alitée et endurait, depuis de longues années, d'indicibles souffrances. Le pape la visita, et, après avoir fait sa prière au pied de la statue de Marie, il la bénit. Au même instant elle fut complètement guérie. Un procès verbal de cette guérison merveilleuse fut dressé à l'archevêché, et la Cour de Rome en approuva la rédaction et en permit l'impression.

10. Mardi. — S^t André Avellin, Confesseur, double. († 1608.)

11. Mercredi. — S^t Martin, Evêque-Confesseur, double. († 400.)

1642. Mort du Rév. Père Pierre de S^t André. Il naquit à Moscou de parents illustres par leur noblesse, et exerça pendant de longues années le métier de soldat. Fait prisonnier, il fut enfermé dans un cachot. Dans cette solitude forcée il se mit à lire des livres spirituels, la vie des saints, et surtout l'histoire des Pères du désert. Touché par la grâce, il fit vœu d'embrasser la vie religieuse, s'il récupérait la liberté. Délivré de sa prison comme par miracle, il entra dans la Réforme du Carmel. Il exerça la charge de prieur et de provincial de Pologne, c'est lui qui fonda le désert de S^t Elie dont il sera parlé au 19 de ce mois. Il termina saintement ses jours à Lublin, à l'âge de 61 ans.

12. Jeudi. — S^t Martin, Pape-Martyr, semi-double. († 655.)

13. Vendredi. — S^t Stanislas Kostka, Confesseur, double. († 1568.)

14. Samedi. — LA TOUSSAINT DE L'ORDRE, 2^e classe. — *Indulgence plénière.* — Absolution générale pour les Tierçaires de N.-D. du Mont-Carmel et de S^{te} Thérèse.

1678. Mort du R. P. Hilaire de S^t Edouard, Marc Bernarts, de Bruxelles, Carme déchaussé. Après avoir été un parfait modèle de régularité pour ses frères, il mourut à Anvers, âgé de 30 ans, martyr de sa charité à soigner les victimes de la peste.

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de N. P. S^t Jean de la Croix.

15. 26^e Dimanche après la Pentecôte. — S^{te} Gertrude, Vierge, double. († 1292.)

En Belgique et en France. Dédicace de toutes les Eglises. 1^e classe avec Octave.

1644. Mort du Vén. Père Norbert de Saint Nicolas, Nicolas Van der Steegen, de Bois-le-duc, Carme déchaussé du couvent d'Anvers. Son talent pour la chaire joint à la sainteté de sa vie et à son zèle pour la conversion des âmes, lui valut de grands succès dans l'exercice du saint ministère. Il mourut en 1644 à l'âge de 46 ans, près de sa ville natale. Au moment de sa mort, la vénérable Marie-Marguerite des Anges, Carmélite à Oirschot, le vit monter au ciel revêtu de l'habit de son Ordre et entouré d'une éblouissante clarté.

16. Lundi. — S^t Didace, Confesseur, double. († 1463.)

COMMÉMORAISON DES DÉFUNTS DE L'ORDRE. — *Indulgence plénière.*

17. Mardi. — S^t Grégoire Thaumaturge, Evêque-Confesseur, semi-double. († 264.)

18. Mercredi. — Dédicace des Basiliques des SS. Apôtres Pierre et Paul, double.

19. Jeudi. — S^{te} Elisabeth de Hongrie, Veuve, double. († 1231.)

1630. En Pologne, dans un endroit très solitaire, à quinze mille de

Cracovie, fondation du désert des Carmes déchaussés sous le vocable de N. P. St Elie.

20. Vendredi. — St Félix de Valois, Confesseur, double. († 1212.)

21. Samedi. — Présentation de la T. St^e Vierge. 2^e classe avec Octave. — *Indulgence plénière.*

1655. En ce jour fut solennellement consacrée l'église des Carmélites déchaussées du couvent de *Regina Cœli* à Rome par Mgr. Pacifica, évêque de Tarsi. Il y célébra la première messe et y posa le St Sacrement. L'église reçut pour titulaire : la Présentation de la T. St^e Vierge au temple.

22. 27^e Dimanche après la Pentecôte. — St^e Cécile, Vierge-Martyre, double. († 178.)

23. Lundi. — St Clément, Pape-Martyr, double. († 76.)

1630. Mort de Mgr. Robert Berthelot, évêque de Damas, et auxiliaire de Lyon. Robert Berthelot, Bourguignon de naissance, entra chez les Grands Carmes de Lyon, et y prononça ses vœux le 20 Août 1579. Après avoir fait à Paris de brillantes études, il prit le grade de docteur en théologie (1594.) Ce fervent religieux fut successivement prieur du Carmel de Lyon, provincial, procureur et vicaire-général des Carmes de France. L'an 1601, Clément VIII le créa évêque de Damas et auxiliaire de l'archevêché de Lyon. L'année suivante, il présida le chapitre provincial des Carmes de la province narbonnaise, et il y fit adopter de sages décrets pour le maintien de l'observance régulière.

Uni par les liens d'une étroite amitié à St François de Sales, l'évêque de Damas eut la consolation de l'assister à ses derniers moments. C'était le 28 décembre 1622. Lorsque parut le jour qui devait être pour François le dernier, Robert Berthelot se rendit près de lui. Le saint malade le reconnut et étendit la main pour la lui donner en signe de bienveillance. « Je viens, lui dit l'évêque de Damas, vous aider dans le dernier combat. *Frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma.* (Prov. XVIII. 19.) *Le frère aidé de son frère est comme une ville forte.* — et *Dominus salvabit utrumque*, répondit le moribond, *et le Seigneur sauvera l'un et l'autre.* Après la mort de St François de Sales, Mgr. Robert échangea ses propres ornements pontificaux contre ceux qui avaient appartenu au St Evêque de Genève, et retint ces derniers pour son usage personnel, ne les revêtant toutefois que pour pontifier aux plus grandes fêtes de l'année. L'apôtre du Chablais fut exposé à la vénération des fidèles de Lyon, et enterré à Annecy, revêtu des habits pontificaux de l'une des plus pures gloires du Carmel de France.

L'évêque de Damas ne survécut que huit ans à St François de Sales. Il fut enseveli avec les ornements pontificaux qui avaient été jadis à l'usage de l'évêque de Genève ; et en 1716, c'est-à-dire, quatre-vingt-six ans après sa mort, on retrouva son corps ainsi que tous ses habits dans un état de conservation parfaite.

24. Mardi. — NOTRE PÈRE SAINT JEAN DE LA CROIX, 1^e classe avec Octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.* — *Absolution générale pour les Tierçaires de N. D. de Mont-Carmel et de St^e Thérèse.* Voir les articles séparés.

25. Mercredi. — St^e Catherine, Vierge-Martyre, double.

26. Jeudi. — St Josaphat, Evêque-Martyr, double. († 1623.)

1708. Fondation, à Lunéville, du couvent des Carmes déchaussés sous le vocable de S^t Léopold.

27. Vendredi. — 4^{me} jour dans l'Octave de N. P. S^t Jean de la Croix.

1678. Mort de Frère Gilles de S^t Bernard, Adam Walback, de Wemmel, convers Carme déchaussé. Animé par l'exemple d'un grand nombre de ses frères en religion, il se dévoua au service des pestiférés ; il remplissait pour la seconde fois cet office à Anvers, lorsqu'il succomba en 1678, à l'âge de 50 ans.

28. Samedi. — Octave de la Présentation de la T. S^{te} Vierge Marie, double.

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception de la T. S. Vierge Marie.

29. 1^r Dimanche de l'Avent.

1723. En ce jour, dans la maison où naquit N. P. S^t Jean de la Croix à Fontibère fut fondé un couvent de Carmes déchaussés, sous l'invocation du saint.

30. Lundi. — S^t ANDRÉ, Apôtre. 2^e classe. († I Siècle.)

Petites fleurs du Carmel

III. Voie assurée menant au sommet de la sainte Montagne du Carmel ou à l'union divine. (*Suite.*) — Nous avons vu comment l'âme après avoir brisé toutes les chaînes, qui la retenaient captive et empêchaient son libre essor vers Dieu, s'est décidée à suivre la voie étroite qui mène à l'union divine. Libre de toute entrave, elle va maintenant nous exprimer son acheminement graduel vers le sommet sacré de la sainte montagne du Carmel, toujours sous la conduite de notre P. S^t Jean de la Croix.

Langage prêté à l'âme tendant de tous ses efforts à l'union divine.

1^o « Pour m'acheminer dans la voie sainte qui mène à Dieu, j'ai besoin de lumières. Ces lumières je les puiserai avec une sainte profusion dans la *Foi*, dans l'étude de la vie, des vertus et des exemples de Jésus-Christ. Je conformerai toute ma conduite à ces précieux enseignements sans écouter les impulsions de mes passions et de mon amour-propre. Marchant ainsi à la lumière de la *Foi*, je m'élèverai insensiblement vers Dieu. »

Comme l'explique si bien S^t Jean de la Croix, nous ne pouvons pas nous acheminer dans les voies de Dieu avec nos idées propres, nos goûts personnels, les tendances de notre nature corrompue, nous devons puiser dans la *Foi* toutes les lumières dont nous avons besoin pour nous guider sur le chemin du ciel. A la lueur de ce flambeau, nous sommes sûrs de ne pas nous égarer.

2^o « Pour parvenir à l'union divine, je sens que j'ai besoin d'une infinité de grâces; mon intelligence doit être éclairée des divines lumières; ma volonté doit être affermie dans la vertu; ma mémoire doit me rappeler les saints mystères, mes devoirs et mes obligations. Vais-je me décourager devant la grandeur de mon entreprise? Oh! non; je sens, appuyée sur la miséricorde de mon Dieu, que je puis obtenir autant de grâces que j'en espère. J'espérerai beaucoup et j'obtiendrai beaucoup. »

S^t Jean de la Croix établit fort bien ici les grandes qualités qui doivent caractériser notre espérance. Pour parvenir à l'union divine, nous avons certainement besoin de beaucoup de grâces auxquelles il faut correspondre fidèlement. *Espérez beaucoup*, dit-il, *et vous obtiendrez beaucoup* ; ces paroles se passent de commentaire.

3° « Ayant le bonheur de détourner mes regards de tout ce qui n'est pas Dieu et ne concourt pas à sa plus grande gloire, je vais diriger toutes les aspirations de mon cœur vers mon divin Créateur, qui doit être le centre de mes pensées, de mes désirs et de toutes mes affections. C'est ainsi qu'embrasée des divines ardeurs de la *Charité*, j'aimerai mon Dieu de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces. »

S^t Jean de la Croix traite admirablement son sujet. En effet l'âme qui s'efforce de détourner son attention de tout ce qui ne concourt pas à la plus grande gloire de Dieu, pour la porter uniquement vers Dieu, son Créateur, est dans la voie qui la conduira nécessairement à cette ineffable union, digne objet de tous ses efforts et de tous ses désirs.

4° « Pour me rendre digne d'être unie à Dieu, mon souverain bien, je dois être ornée de toutes les vertus afin de charmer les regards de la divine majesté. Je dois perfectionner la foi dans mon entendement, l'espérance dans ma mémoire, la charité dans ma volonté. Ces vertus doivent me faire resplendir du plus vif éclat afin que je puisse paraître en toute assurance devant Dieu. »

L'âme éclairée comprend de mieux en mieux qu'elle ne peut se pas présenter devant Dieu, dénuée de vertus. Elle possède trois belles facultés dont Dieu lui-même l'a dotée : l'intelligence, la mémoire, la volonté. Elle est bien décidée à se servir de son intelligence pour se parer en quelque sorte de la beauté de la foi, elle usera de sa mémoire pour y fixer en caractères ineffaçables l'espérance chrétienne. Elle fera de sa volonté une sorte de foyer d'amour divin. Ainsi revêtue d'un vêtement céleste, toute brillante de l'éclat des vertus théologales, elle pourra se présenter devant Dieu comme une épouse devant son époux. Jésus aimera tellement cette âme qu'il ne pourra s'empêcher de l'épouser en quelque sorte.

5° « Outre la foi, l'espérance, la charité, je sens que pour contracter avec Dieu cette ineffable union, objet de tous mes désirs, je dois encore faire refléter dans toute ma conduite les vertus cardinales, c'est-à-dire, la prudence, la justice, la force, la tempérance. Par là toutes les opérations de mon être tant intérieures qu'extérieures seront perfectionnées et me rendront digne d'être présentée à Dieu. »

S^t Jean de la Croix ne laisse pas son œuvre inachevée : après avoir fait resplendir l'âme du plus vif éclat des vertus théologales, il la fait agir dans toutes ses opérations avec prudence, avec justice, avec force, avec tempérance, de manière que toutes les vertus y soient en pleine germination et en pleine croissance. C'est ce que ce grand docteur mystique appelle l'activité des vertus dans l'âme. Une âme agissant avec cette perfection produira des fruits de sainteté au centuple.

6° « Dans mes pensées, mes paroles, mes actions, je veux toujours me renfermer dans les strictes limites de la prudence, sans jamais dévier, afin que tout ce que je fais s'accomplisse en tout et pour tout en vue de Dieu et pour Dieu, ainsi que pour le plus grand profit de mon âme. »

S^t Jean de la Croix nous donne ici une sage règle de conduite pour bien

nous gouverner. Celui-là est vraiment prudent qui agit toujours en vue de Dieu et pour Dieu. Mais c'est le comble de l'imprudence que d'agir sous les influences de ses goûts et attrait naturels et de ses caprices : c'est là un écueil que S^t Jean de la Croix veut nous faire éviter à tout prix.

7° « Je veux acquérir cette justice qui me dictera tous les devoirs que j'ai à remplir envers Dieu, envers le prochain, envers moi-même. »

Tout ce que nous avons, dit S^t Jean de la Croix, nous le tenons de Dieu, il est donc bien juste que l'homme tourne uniquement vers Dieu toutes les puissances de son être. Il faut, ajoute-t-il, avoir pour le prochain un cœur compatissant et charitable et l'aimer pour la vertu qui se trouve en lui. Enfin il faut s'aimer soi-même, c'est-à-dire qu'il faut faire fructifier en soi les biens de la grâce et y détruire tout ce que nous rencontrons de vicieux.

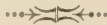
8° « Pour acquérir le don de force, je contemplerai les souffrances de Jésus-Christ ; ainsi douée de cette force surnaturelle, j'accomplirai des œuvres de vertu, je triompherai de mes vices, je m'écarterai de tout ce qui m'éloigne de Dieu. »

S^t Jean de la Croix veut que l'âme soit forte de cette force surnaturelle qui lui fait surmonter généreusement tous les obstacles qui s'opposent à sa perfection et lui fait pratiquer avec zèle et fermeté toutes les vertus.

9° « J'opposerai généreusement à toutes mes inclinations vicieuses provenant soit de mes sens extérieurs, soit de mes passions ou de mon amour-propre, la tempérance chrétienne. Je considérerai comme de vils reptiles tous ces attrait désordonnés, je les mortifierai sans pitié sachant qu'ils s'opposent à mon union avec Dieu. »

S^t Jean de la Croix envisage de son oeil vigilant tout ce qui peut nuire à l'âme. Il veut que la tempérance chrétienne mortifie l'entraînement des plaisirs auxquels notre nature est si sujette, de manière à ne jamais nous écarter tant soit peu de la voie qui conduit à l'union divine.

Voilà donc, en résumé, l'âme bien fixée dans la foi, l'espérance, la charité et dans la pratique de la prudence, de la justice, de la force et de la tempérance chrétiennes sous la conduite de notre S^t Père Jean de la Croix. Nous continuerons cette importante matière dans notre prochain numéro ; en attendant nous engageons nos lecteurs à bien profiter de ces sages leçons que nous donne ce grand docteur pour nous faire parvenir à cette union divine, qui doit faire l'objet de tous nos efforts ici-bas.



LES CHRONIQUES



B. IOANES A CRUCE EXTATICVS: AT QVESVELIMIS DOCTOR MISTYCVS

Carminum: ex calcatorum. PRIMVS PARENS cum eisdem reformationis fundatione. Stans ad glori-
 osos choros nuntius ante. Ipsi obitum eius corpus in quodam compium sequitur honoris. Gille

„ ce sujet jusque maintenant. Avec une très grande clarté et d'une
 „ façon vraiment supérieure il enseigne comment on purifie les
 „ puissances tant sensibles que spirituelles et par quels moyens on
 „ poursuit et on atteint l'union et la contemplation parfaites. »

P. Thomas Daioz de l'Ordre de S^t Dominique.

„ Jean de la Croix, que les fils du Carmel reconnaissent comme
 „ le restaurateur parmi eux de l'observance primitive, mérite en
 „ stricte justice, vu ses remarquables écrits, le titre d'éminent
 „ Docteur dans la théologie mystique.... De ses cantiques spirituels
 „ s'échappent des rayons qui illuminent l'intelligence du lecteur et
 „ embrasent sa volonté de l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ. »

Le P. Jean Ponce de Léon, de l'Ordre des Minimes.

„ J'ai vu l'ouvrage du serviteur de Dieu, le Vénérable Père Jean
 „ de la Croix ; il y enseigne à l'âme le dépouillement de tout ce
 „ qui n'est pas Dieu et cette abnégation de soi même dont N. S.
 „ parle dans l'Évangile. Sa doctrine, pratique, claire, pleine de
 „ charmes pour le lecteur, il l'appuie sur des témoignages de la
 „ Sainte Écriture on ne peut mieux choisis et parfaitement appro-
 „ priés à son dessein. Il serait utile que cet ouvrage vit le jour,
 „ pour les âmes qui fréquentent l'oraison et pour leurs directeurs. »

Augustin Antolines de l'Ordre de S^t Augustin.

„ J'ai lu et relu tous les écrits de ce saint homme (Jean de
 „ la Croix) ; leur doctrine est, à mon avis, pleine d'une sagesse
 „ toute céleste. J'ai étudié bien des auteurs qui ont écrit sur la
 „ théologie mystique, en aucun je n'ai trouvé une doctrine plus
 „ solide et plus sublime. Ceux qui lisent le bienheureux Jean de
 „ la Croix sont inondés de surabondantes lumières sur le chemin
 „ de la vie spirituelle. J'y ai recueilli un grand profit pour moi-
 „ même et pour ceux que je dirige. »

Jean de Vicunna de la Compagnie de Jésus.

Nous pourrions citer bien d'autres éloges encore, mais nous devons nous borner. Qu'il nous soit permis cependant de considérer

N. P. S^t Jean de la Croix sous un autre point de vue. Il fut poète, et ses poésies ont leur place marquée parmi les chefs-d'œuvre de la littérature espagnole. Un critique éminent dont le nom fait autorité dans le monde littéraire, M. Ferdinand Loise, a publié, il y a quelques années, une remarquable étude sur les poètes espagnols. Nous en extrayons le passage qui concerne S^t Jean de la Croix. « Nous avons vu à quelle hauteur Herrera et » Louis de Léon se sont élevés dans l'ode morale, héroïque ou » sacrée. Voici maintenant des poètes dont la voix vient du Ciel. » Au lieu de la lyre ils ont pris l'encensoir pour exhaler leurs » parfums devant Dieu. Nous entrons dans la sainteté ; esprits » douteurs, chapeau bas.

« Vous vous en souvenez, Louis de Léon, ce beau génie et » cette belle âme, qui aurait eu le droit de trouver ici sa place, » avait traduit le Cantique des Cantiques, et, pour lui, traduire » c'était créer. Jean de la Croix, contemplant ce modèle, refit, à » sa manière, le chant de la Sulamite, et intitula ce nouveau Can- » tique : Dialogue entre l'âme et le Christ son époux. Ce n'est » pas l'œuvre d'un artiste, c'est l'œuvre d'un saint qui jouit d'a- » vance de l'union avec son Dieu. Il faut entendre l'écrivain » mystique dans les divines effusions de son amour pour l'Idéal » incarné de l'âme chrétienne. Poésie baignée dans la rosée céleste » et brillant des rayons de l'éternelle aurore. Les cœurs pieux » peuvent seuls en goûter l'ineffable douceur. Les hommes d'à » présent s'en détournent et vont à leurs affaires, mais qu'elle » est amère auprès de ce calice la coupe où ils boivent la vie. » Les âmes prises de dégoût pour les choses périssables se sentent » pousser des ailes dans ce commerce avec l'idéal. Vous avez » beau nier le surnaturel ; il y a des êtres qui y vivent comme » d'autres vivent dans la matière. Qu'importe la prison de chair » où les retient la nature ! tandis que nous rampons, ils planent » dans l'infini et parlent à Dieu face à face comme Moïse au » Sinäï. Jean de la Croix était un de ces hommes ; c'est là qu'il » fut puiser sa poésie. Nature privilégiée, Dieu semble l'avoir créé » pour nous montrer que l'esprit soulevé par l'amour, ne connaît » pas la distance entre le Ciel et la terre.. »



La seconde gravure rappelle l'un des deux miracles dont la très Sainte Vierge favorisa son enfant bien-aimé. Malheureusement l'artiste n'a pas été précis dans les détails. C'est bien le miracle du puits de l'hôpital de Médina-del-Campo qu'il a voulu représenter. Mais alors Jean d'Yépès avait plus de cinq ans, il en avait au moins onze ; ensuite, cette fois-ci, la T. S^{te} Vierge ne tendit pas une corde à son cher petit noyé, elle le soutint dans ses bras jusqu'à ce qu'on pût lui tendre une corde et le refirer du puits. Ces remarques faites, redisons ce trait si charmant de la protection de Marie envers notre Saint. Un gentilhomme nommé Alphonse Alvarez de Tolède, administrateur de l'Hôpital de Médina-del-Campo, touché de la vertu et de la modestie de Jean d'Yépès, l'avait demandé à sa mère. Jean demeurait donc à l'hôpital, rendant à l'administrateur et aux malades tous les services qui lui étaient possibles. Or, au milieu de la cour de l'établissement, il y avait un puits sans margelle. Jean, un jour, y tomba par mégarde. On accourut au bruit de sa chute. Quel ne fut pas l'étonnement général ! Jean était comme assis, à la surface de l'eau. Il l'avoua ingénument ; une très belle Dame l'avait pris entre ses bras et

l'avait tenu suspendu jusqu'à ce qu'on fût venu à son secours. L'enfant n'en doutait point ; c'était la T. S^{te} Vierge. Est-il au monde Dame plus belle ? Est-il Mère plus tendre ?



Troisième gravure. — A sa première Messe, St Jean de la Croix reçut une faveur insigne, le don de Confirmation en grâce. C'est un privilège si rare, dit le St Concile de Trente, que, sans une révélation particulière, personne ne peut être assuré de l'avoir reçu. Dans son amour pour la pureté et dans la haute idée qu'il avait de la dignité sacerdotale, notre Saint, forcé de devenir prêtre malgré les résistances de son humilité, avait supplié Dieu avec larmes et par la S^{te} Vierge de le préserver pour toujours des fautes mortelles. Il acceptait d'ailleurs de souffrir toutes les tortures qu'aurait exigées l'expiation de ces fautes. Or, quand il se rendait à l'autel pour célébrer, la première fois, l'adorable Sacrifice, il entendit au fond de son âme ces consolantes paroles : « Ce que tu m'as demandé, je te l'accorde. » Alors, comblé de joie, nous dit un de ses historiens, et dans les sentiments d'une humilité égale à sa reconnaissance, il sentit de si violents transports qu'il lui fut impossible de les expliquer dans la suite. Pour

rendre sensible cette faveur éminente mais invisible, l'artiste a imaginé un ange ceignant les reins de S^t Jean de la Croix d'un cordon d'innocence, comme cela était arrivé autrefois à l'angélique docteur S^t Thomas d'Aquin.



Quatrième gravure. Merveilleuses apparitions dans les reliques de S^t Jean de la Croix. Voici ce qu'en écrit un auteur: « Après sa mort, arrivée le 14 Décembre 1591, Dieu se plut à glorifier son corps, qui avait été l'instrument des plus nobles vertus: Notre Seigneur apparut souvent dans ses reliques, tantôt sous la figure d'un petit enfant dans les bras de sa mère, tantôt dans l'une ou l'autre circonstance de sa passion. La S^{te} Vierge se montra aussi visiblement: on vit également des chérubins, des séraphins, des saints auxquels le Bienheureux avait eu grande dévotion pendant sa vie, tels que S^t Joseph, S^t Elie prophète, S^t Jean Baptiste, S^{te} Thérèse, S^t François d'Assise, S^t François Xavier, etc. A la prière de son propre frère, François de Yépès, tertiaire du Carmel, S^t Jean de la Croix apparut lui-même dans l'une de ses reliques; il était avec la sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus qui, de son bras gauche, entourait le cou de sa Mère et tenait la main droite sur la tête du saint.

Ces diverses apparitions eurent un profond retentissement, convertirent beaucoup de pécheurs, rallumèrent le zèle des âmes tièdes, excitèrent surtout dans les cœurs fervents de vifs désirs d'imiter Jésus humilié et crucifié, enfin firent aimer les anges et les saints. Les copies qui en furent faites eurent des effets analogues.

Tous ces prodiges, opérés dans les reliques de St Jean de la Croix, furent dûment examinés par l'autorité ecclésiastique; Virgilius, évêque de Valladolid, en attesta la réalité et le caractère miraculeux. Plus tard le Souverain-Pontife Clément X confirma de son autorité apostolique, cette attestation.



La cinquième gravure met en scène le miracle raconté au numéro précédent des chroniques, page 237, et sous ce titre : *admirable guérison d'un enfant*.

Maintenant laissons la parole au Pontife suprême qui de son autorité infaillible proclame la sainteté de Jean de la Croix dans la bulle de canonisation et inscrit à tout jamais son nom dans les fastes de l'Église triomphante.

Bulle de Canonisation de S^t Jean de la Croix

par le Pape Benoît XIII, (1726,)

(traduction empruntée à « La vie de S^t Jean de la
Croix par M. ERNEST RAZY.)

Benoît XIII, Évêque, serviteur des serviteurs de Dieu,
pour l'éternelle mémoire de la chose.

La sainte Mère l'Église ordonne de rendre les honneurs solennels du culte religieux universel à ceux qui, l'ayant autrefois illustrée par la sagesse de leur conduite et la pureté de leurs mœurs, se sont appliqués, avec le plus grand soin, à procurer la gloire de Dieu et à augmenter le nombre de ses serviteurs par leurs discours et leurs exemples et à les conduire avec prudence dans la voie du salut. La partie de l'Espagne Tarragonaise, appelée la Vieille Castille, a donné à l'Église catholique un homme de ce caractère éminent, remarquable par ses vertus chrétiennes, sa céleste doctrine et par plusieurs miracles ; et Nous, nous avons résolu, par cette publique solennité de la sainte Église Romaine, de le mettre au canon des saints confesseurs, non-pontifes, en ce jour consacré à la fête de saint Jean, apôtre et évangéliste.

Cet homme remarquable est Jean de la Croix, premier Profès et Père de l'Ordre des Frères de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel, appelés déchaussés.

Ici le souverain Pontife retrace à grands traits en trois paragraphes la vie de notre glorieux Père, qu'il termine en ces termes : Cet homme admirable,



très cher à Dieu, redoutable au démon, d'un caractère doux, constant dans l'adversité, renommé dans toutes les Espagnes par les dons de miracle et de prophétie, divinement instruit, comme Thérèse, dans les secrets de la théologie mystique, qu'il expliqua par écrit, annonça pendant sa vie et avant que l'Église romaine l'eût déclarée bienheureuse, que cette illustre vierge, sa compagne, serait un jour inscrite au canon des saints.

.

La réputation d'un si grand homme, dont sainte Thérèse avait pressenti la sainteté et qu'elle avait, en plusieurs circonstances, décoré du nom de bienheureux, grandissant, de jour en jour, par le bruit de ses nombreux prodiges et l'éclat de ses vertus, les faits et gestes de sa vie furent soumis à l'examen sérieux de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, sous le pontificat d'Alexandre VII, notre prédécesseur, d'heureuse mémoire, et la discussion, selon les rites canoniques, en fut faite et approuvée : et, par suite, le pape Clément X, d'heureuse mémoire, le plaça, par ses lettres apostoliques, au rang des bienheureux.

Après la solennelle béatification de Jean de la Croix, de nouveaux miracles ayant été opérés par le Seigneur, à son sujet et à cause de ses mérites, le pape Innocent XI ordonna d'en rechercher de toutes parts la vérité et l'authenticité, et nos vénérables frères, les cardinaux, les ayant soumis à leur examen et en ayant rendu compte en Notre présence, et ayant vu qu'ils répondaient en tout à l'ancienne discipline et aux constitutions de nos prédécesseurs, et ayant été enfin gravement pesés, selon les règles, en trois consistoires et en pleine assemblée de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, des patriarches, des archevêques et des évêques présents



dans Notre ville, leur avis unanime ayant été notifié et exposé devant Nous par les notaires du Saint-Siège apostolique ; les rois, les princes chrétiens, tous les frères de l'Ordre des carmes déchaussés de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel nous ayant adressé de pressantes suppliques pour que le Saint-Siège voulût bien mettre le bienheureux Jean de la Croix au canon des saints confesseurs non-pontifes, après avoir fixé un jour solennel pour terminer une si grande affaire, après avoir invoqué le secours du Dieu tout-puissant de la manière la plus fervente par la prière, le jeûne et l'aumône, enfin, ayant accompli fidèlement et religieusement tout ce qui est ordonné par les constitutions des pontifes romains, nos prédécesseurs, et par la discipline de la sainte Église romaine, ce même jour consacré à l'honneur de saint Jean, apôtre et évangéliste, ensemble avec nos mêmes vénérables frères, cardinaux de la sainte Église romaine, avec les patriarches, les archevêques et évêques, le clergé des deux ordres et le peuple réuni, Nous nous sommes rassemblés dans l'insigne basilique du prince des apôtres pour y offrir à Dieu nos humbles supplications ; là, ayant ouï une, deux, trois fois le rapport de notre vénérable frère Laurent, cardinal évêque de Tusculum, de la sainte Église romaine, appelé Corsini, ayant pour objet d'inscrire l'homme de Dieu au canon des saints confesseurs non-pontifes, après avoir récité hautement les saintes prières de la liturgie et demandé très humblement la grâce du Saint-Esprit, à l'honneur de la très sainte et indivisible Trinité, pour l'exaltation de la foi catholique et la propagation et la gloire du nom chrétien, par l'autorité du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, par celle des bienheureux apôtres Pierre et Paul et par la Nôtre, par le conseil et le

consentement unanime de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, des patriarches, des archevêques et des évêques présents avec Nous dans l'assemblée générale, réunie dans la basilique du Vatican, Nous avons ordonné et ordonnons que le bienheureux Jean de la Croix, espagnol de nation, de l'Ordre des frères carmes déchaussés de la très sainte vierge Marie dont nous avons connu pleinement et dont nous savons, à n'en pouvoir douter, la sainteté éminente, la sincérité de la foi et l'excellence des autres vertus et des miracles, Nous avons ordonné et ordonnons ; Nous décrétons, arrêtons et mandons qu'il sera inscrit au catalogue des saints confesseurs non-pontifes ; Nous avons ordonné et ordonnons que tous les fidèles de Jésus-Christ l'honorent et l'invoquent comme un véritable Saint, déclarant que, dans toute l'Eglise universelle, on pourra lui élever des édifices sacrés et des autels sur lesquels on offrira à Dieu le saint sacrifice de la messe et ; enfin, qu'on célébrera sa fête solennelle de saint confesseur non-pontife, tous les ans, le 19 des calendes de janvier, jour où son âme bienheureuse s'est envolée dans la céleste patrie.

Le Souverain Pontife accorde alors des indulgences et ordonne des actions de grâces. Il finit ainsi :

Il est donc convenable que, pour un si singulier et si grand bienfait que le Seigneur a daigné nous accorder, nous bénissions tous et nous glorifions Dieu le Père, auteur de tout bien, à qui soit honneur et gloire dans tous les siècles ; lui demandant par de continuelles prières, que, par l'intercession de son élu Jean de la Croix, il détourne son indignation que la vue de nos péchés lui cause ; qu'il nous montre un visage plein de miséricorde, qu'il répande la crainte de son nom sur les peuples qui ne l'ont pas encore connu, afin qu'ils le connaissent enfin et

qu'ils sachent qu'il n'y a point d'autre Dieu que notre Dieu.

Du reste, comme il serait difficile que les présentes fussent envoyées partout où besoin serait, vous voulons que leurs copies même imprimées, pourvu qu'elles soient signées par un notaire public et scellées du sceau de quelque personne revêtue d'une dignité ecclésiastique, soient reçues avec la même confiance et la même foi qu'on aurait pour ces présentes, si elles étaient exhibées et produites.

Qu'il ne soit donc permis à personne de déchirer ces lettres de notre définition, décret, adscription, relation, mandat, statut, relaxation et volonté, ou d'en empêcher la mise à exécution et d'y contribuer d'aucune manière ; et si quelqu'un osait se le permettre, qu'il sache qu'il encourrait l'indignation du Dieu tout-puissant et celle des bienheureux apôtres Pierre et Paul.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, l'année de l'Incarnation du Seigneur 1726, le 6 des calendes de Janvier, et de notre pontificat la III^e.

Moi, BENOÎT

Évêque de l'Église catholique.



Troisième Centenaire de St Jean de la Croix

Enfants d'Elie
Suivez la voix
Qui vous rallie
Près de la Croix.

Sainte Réforme, aime et jamais n'oublie
Celui qui le premier se soumit à tes lois.

Trois siècles sont passés depuis cette journée
Où son âme quitta la terre infortunée,
Pour s'envoler là-haut, au sein de l'Éternel.
Célébrons de ce jour le retour solennel.
Carmel, orne le cloître et l'autel et le temple ;
Exalte ce héros que la terre contemple.
Il fut pauvre en ce monde et méprisa l'honneur ;
Mais Dieu l'a d'autant plus élevé dans sa gloire,
Et couronné son front des fleurs de la victoire.
Peuple, honore celui qu'honore le Seigneur !

Je le revois enfant, jouant dans la prairie,
Tombé en cet étang, mais sauvé par Marie.
Dès son adolescence, amoureux de la Croix,
Il repose son corps sur des débris de bois.
Au fond d'un hôpital il passe sa jeunesse,
Servant Dieu dans l'infirme avec zèle et tendresse.
Enfin son cœur entend l'irrésistible appel :
Des faux biens repoussant au loin la coupe amère,
Jean se donne à Jésus dans l'Ordre de sa Mère.
Ce novice est un saint ; réjouis-toi, Carmel !

Mais des enfants d'Elie est refroidi le zèle ;
Ils se sont éloignés de leur premier modèle.
Jean redemande au Ciel l'antique austérité ;
Le Ciel la lui commande avec autorité.

Thérèse et quelques Sœurs déjà l'ont embrassée;
Dieu soutient de ses mains leur œuvre commencée.
Jean, tes vœux les plus chers sont près de s'accomplir :
Aux Frères du Carmel rends leur Règle première,
La sainte solitude et la longue prière ;
Fais trembler les enfers et les cieux applaudir.

Depuis plus de vingt ans la Réforme est plantée;
De sueurs et de sang le Saint l'a fécondée.
Pour elle il a laissé ces immortels écrits
Où les chemins vers Dieu sont à l'âme décrits.
Pour elle il a neuf mois, d'une prison obscure
Souffert, en vrai martyr, l'opprobre et la torture.
Et son œuvre à la fin méconnaît son auteur !
Heureux d'être oublié, broyé par la souffrance,
Consumé par l'amour, calme et plein d'espérance,
Jean remet sa sainte âme aux mains du Créateur.

Vers l'éternel séjour, en un globe de flamme,
Etincelante et pure, on vit monter son âme.
Des miracles sans nombre, autant que merveilleux,
Ont attesté l'honneur dont il jouit aux cieux.
Cherchez, guides sacrés, près de lui la sagesse ;
Allez, cœurs ulcérés, à lui dans la détresse.
Père, écoute en ces jours nos suppliantes voix ;
Dans la loi du Seigneur rends nous inébranlables ;
Aux traits de l'ennemi, fais nous invulnérables,
Pleins de haine pour nous, pleins d'amour pour la Croix.



La Journée Religieuse

(Voir plus haut, p. 197 et suiv.)



OFFICE DE MATINES

Invitatoire, Hymne, Antiennes, Psaumes et Leçons.

XI (suite.)

MATINES DES CONFESSEURS. — Sauf le neuvième psaume, qui nous montre les élus entrant avec Jésus-Christ leur chef dans le saint des saints de la gloire, (1) les huit premiers psaumes des matines des confesseurs pontifes et non-pontifes sont ceux de l'office de martyrs. Le point de vue à tenir est le même. La seule différence est que chez les saints non martyrs, la confession qu'ils ont rendue à Dieu et sa Loi, contre l'enfer, la chair et le monde, à la suite de leur divin modèle, n'a pas été jusqu'au témoignage du sang. D'ailleurs l'application qui leur est faite de chaque psaume est suffisamment indiquée par l'antienne placée avant.

Mais, si tout autre commentaire paraît superflu, il ne sera peut être pas hors de propos, avant de passer aux matines des Vierges, des saintes Femmes et de Notre Dame, de s'arrêter un peu ici, et de dire quelques mots sur la place providentielle que les saints et Celle qui est leur Reine, occupent dans l'ordonnance du monde surnaturel. Ce rapide aperçu pourra nous aider à mieux comprendre ce que sont, ce que doivent être pour nous les fêtes et les offices que nous célébrons presque chaque jour.

Une des notes les plus significatives de la doctrine chrétienne, c'est son ampleur. Elle répond à tout, embrasse tout, met en tout l'harmonie. Essentiellement surnaturelle dans son objet, loin cependant d'exclure et de supprimer la nature, ou même de s'en désintéresser ; elle enseigne au contraire la nécessaire cohésion des

(1) Domini est terra et plenitudo ejus. Quis ascendet in montem Domini, ant quis stabit in loco sancto ejus... Innocens manibus et mundo corde.... Hic accipiet benedictionem a Domino.... Hæc est generatio querentium eum... Attollite portas principes vestras.... etc.

deux ordres : (1) à tel point qu'en fait, selon le plan divin, l'un n'a jamais existé sans l'autre. Car d'un côté, la grâce trouve dans la nature sa base, son support indispensable ; et d'autre part, la nature n'a la perfection dernière où Dieu la veut, que si elle est établie dans la grâce, couronnée par la grâce. Faute de quoi elle demeure profane et profanée. D'où il suit qu'il n'est rien de créé qui soit posé en dehors du mystère chrétien, rien qui lui échappe, rien qui ne soit appelé à recevoir de lui bénédiction et consécration supérieure ; la divine économie de l'Incarnation allant en effet ayant pour but substitué à *allant* à ne rendrait pas exactement la nuance, à surélever, à transformer, à diviniser tout le système dont l'Homme-Dieu est le centre : c'est-à-dire l'universalité des êtres, depuis les essences spirituelles jusqu'aux éléments terrestres de ce monde matériel.

Nous n'avons pas à montrer les vastes conséquences de ce principe. Nous voulons seulement le constater : sous l'inspiration d'un esprit qui n'est certainement pas le bon, d'aucuns ont prétendu introduire en cette matière les théories d'un tout autre christianisme : christianisme étroit, hargneux, sombre, farouche. Au XVII^e siècle, le Jansénisme s'employa à cette manœuvre, et ne réussit que trop à déterminer même chez les orthodoxes, des tendances souverainement déplorables (2). En place de l'harmonieuse synthèse de l'œuvre de Dieu, qui nous apprend à voir tout chose dans la lumière du Christ, on eut la désunion, la séparation, le schisme. Inexorablement confondue avec le mal qui depuis le péché l'altère et la dégrade, la nature fut représentée comme l'adversaire de la grâce et l'on crut que le premier et principal emploi de celle-ci est de faire à celle là une guerre sans relâche, une vraie guerre à

(1) Ab hujusmodi hominibus (naturalista) plane destitui (conspicimus) necessariam illam coherentiam quæ, Dei voluntate, intercedit inter utrumque ordinem, qui tum in naturâ tum supra naturam est. Allocut. Pii. P. P. IX. IX Jun. 1862.

(2) Les idées jansénistiques étaient alors un air qu'on respirait comme malgré soi. Voir ce que dit le cardinal Pie des auteurs asiétiques de cette époque Œuvres I. IX. p. 323. 324. — Se rappeler aussi l'arrêt, heureusement révisé aujourd'hui, de notre vieux Boileau :

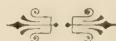
De la foi des chrétiens les mystères *terribles*.

D'ornements égayés ne sont point susceptibles. — Art poétique.

mort (1). De là, pour une large part, la réaction du *naturalisme* favorisée ; de là, aide et secours indirect à ce travail de sécularisation générale sur tous les points et sur tous les terrains, auquel nous assistons, hélas !

Mais encore, le jansénisme aidant on ne se contenta pas de retrécir notre dogme chrétien, du côté de la nature désormais élaquée mise au rebut, anathématisée ; on nous proposa une conception singulièrement réduite du monde surnaturel lui-même. Dieu, ou « l'Être suprême, » comme ce fut bientôt le grand genre de parler, devint une sorte de monade solitaire régnant dans l'isolement et le vide. L'humanité du Christ, Notre Dame, les saints furent en quelque manière regetés de côté. Il s'agissait, on aurait dit, d'épurer, de spiritualiser le christianisme, de laisser le passage plus libre entre l'âme et la divinité, en supprimant les intermédiaires (2).

(A suivre.)



(1) Mgr d'Anthédon. Lettre à M. le Marquis de Ségur au sujet de son livre : La bonté et les affections naturelles chez les saints. — Autre était le sentiment de saint Thomas d'Aquin sur les rapports de la nature et de la grâce, remarque le très docte Evêque. « La grâce en effet, écrit le saint Docteur, dans sa *somme*, la grâce ne détruit pas, ne supprime pas la nature ; elle la suppose au contraire, et la perfectionne. — Elle la soumet sans l'écraser, elle la corrige sans la fausser, la couronne sans la déprimer dit aussi bien le Cardinal de Poitiers, Œuvres. Tom. IX. p. 323.

(2) Evidemment, nous entendons signaler ici, non une doctrine formelle, mais seulement une déviation, une tendance funeste dans la pratique.

FAITS DIVERS

Le Saint Scapulaire. — Au commencement de la guerre entre la Prusse et l'Autriche, en 1866, un grand nombre de soldats catholiques eurent soin de se munir du saint habit du Carmel. L'un d'entr'eux se trouvait, un jour de bataille, entre un juif et un protestant, or il arriva, au grand étonnement de ses deux voisins, que le soldat catholique reçut, en pleine poitrine, trois balles, l'une après l'autre, qui tombèrent à ses pieds, sans lui faire aucun mal, loin de lui donner la mort. Inutile de dire qu'après la bataille, les deux militaires s'empressèrent de demander à leur compagnon à quelle cause il pouvait attribuer cette préservation prodigieuse. Pour toute réponse, le brave soldat entr'ouvrit son habit et leur montra son scapulaire en disant que ceux qui se sont revêtus de ce petit habit sont sous la protection spéciale de la très Sainte Vierge. Le Juif, ne comprenant rien à ce langage, ne vit, dans cette vertu miraculeuse du Scapulaire, qu'un effet dû à la magie, et s'empressa d'offrir tout l'argent qu'il possédait, afin d'acquérir un si précieux talisman. Le luthérien, au contraire, sentit ses convictions religieuses fortement ébranlées ; il fut touché de la grâce qui finit par triompher de son cœur. Peu de temps après il embrassa notre sainte religion malgré les menaces de sa famille qui ne voulut plus, dès ce moment, avoir aucune relation avec lui.

STELLA DEL CARMELO.

*
* *

Missions des Carmes déchaussés au Malabar Méridional. Diocèse de Quilon, — Suite. (Voir plus haut p. 155 et suiv.)

I. DISTRICT PAROISSIAL DE MOULOUGAMOUE. (1) — (*Extraits de la lettre du R. P. Victor de St Antoine, Mis. Apost. à Moulougamoude, au R. P. Alphonse, à Ypres.*)

5 Janvier 1894. Mon Cher et Rév. Père Alphonse. Je crois vous faire plaisir en vous envoyant copie du rapport de mon district, comme je l'ai envoyé à Monseigneur Ferdinand, du 1^{er} septembre 1889 au 31 août 1890 :

1. Églises paroissiales.	20.
2. Population catholique.	8644.
3. Confessions et Communions.	4840.
4. Baptêmes d'enfants de parents catholiques.	324.
5. Baptêmes d'enfants de païens au-dessous de 13 ans.	40.

(1) Il y a une faute d'impression dans le N° 4 précédent. Au lieu de Moulougamonde, lisez Moulougamoude.

6. Baptêmes d'adultes païens.	59.
7. Mariages.	110.
8. Morts.	150.
9. Écoles.	8.
10. Enfants dans les Écoles.	341.

Depuis le 1^{er} Septembre 1890, j'ai baptisé encore 66 païens, et j'ai sur mon registre bien des catéchumènes que l'on instruit pour le baptême.

Quelqu'un dira peut-être : comment un seul homme peut-il suffire aux besoins d'une si nombreuse population parsemée sur une superficie de plus de 400 milles ou 12 lieues carrées ? La réponse est très simple ; je n'y suffis pas du tout, comme je vous l'ai fait voir dans une lettre, qui vous a décrit toutes mes occupations et la manière de vivre d'un Missionnaire dans ce diocèse (lettre qui ne manque pas d'intérêt et qui mériterait une place dans les Chroniques du Carmel (1). Une autre preuve que je n'y suffis pas, c'est que vous voyez dans le rapport ci-dessous que quoique tous les adultes fassent leurs Pâques, il y a très peu de communions de dévotion, en proportion ; et qui sait combien de personnes meurent sans sacrements ? — Il est impossible que le Missionnaire soit partout en même temps.... Je fais ce que je puis, et je laisse le reste au bon Dieu.... J'espère et j'attends toujours que trois ou quatre bons Pères Belges viennent à mon secours.... Si nous étions trois ici, avec un bon cheval chacun, nous pourrions tout faire avec plus de satisfaction....

Votre très dévoué en J. Ch.

FR. VICTOR DE ST. ANTOINE, C. D., Mis. Ap.

Moulougamoude, 6 Octobre 1891. — Voici une copie du rapport annuel du district de Moulougamoude pour l'année 1890-1891 (du 1^{er} Sept. 1890 au 31 Août 1891).

1. Églises.	20.
2. Population catholique.	8906.
3. Confessions et Communions, environ.	6000.
4. Baptêmes d'enfants nés de parents catholiques.	318.
5. " " " " païens.	50.
6. " " " " de païens adultes.	81.
7. Conversions du Paganisme.	131.
8. " " Protestantisme.	4.
9. Mariages.	204.
10. Morts.	191.
11. Écoles.	8.
12. Enfants dans les Écoles, (Garçons 336, filles 59).	395.

(1) Cette lettre sera imprimée dans un numéro suivant.

II. PREMIÈRE VISITE DU VICAIRE GÉNÉRAL.

Note: Afin d'utiliser pour tout le diocèse de Quilon les talents, l'expérience, le zèle et l'activité du R. P. Victor de St Antoine, au mois de mars dernier, Monseigneur Ferdinand l'a nommé son Vicaire Général à Quilon. Durant son absence de Moulougamoude, il a été remplacé par le R. P. Ferdinand de Jésus-Marie, Carme déch., Miss. Apost. français, distingué, lui aussi, par son zèle pour le salut des âmes, et ami intime du R. P. Victor; c'est le R. P. Ferdinand qui nous a communiqué le rapport annuel ci-dessus du district de Moulougamoude, pour l'année 1890 — 1891. Laissons le R. P. Victor décrire lui-même la joie de son peuple à son retour à Moulougamoude, comme Vicaire Général.

Lettre du R. P. Victor, C. D., Vicaire Gén. de Quilon, au R. P. Alphonse, à Ypres. — Cottar, le 10 juillet 1891. Mon cher Père Alphonse.

Vous vous étonnerez de voir ma lettre datée de Cottar, si loin de Quilon. C'est que ma nouvelle charge m'oblige d'être un peu partout tant pour encourager les confrères, que pour terminer les différents entre chrétiens, lorsque le Curé de l'endroit n'y peut réussir. Chose curieuse, j'ai reparu à Moulougamoude juste trois mois après l'avoir quitté. Je suis parti pour Quilon le 6 Avril et j'arrivai de nouveau à Moulougamoude le 6 juillet. J'avertis le Père Ferdinand que j'étais en route, le priant de tenir mon approche secrète. Cependant il en informa quelques uns des principaux, et voilà qu'en quelques heures toute la population le sut. Je sortis de Trévandrum mardi à 9 heures du soir. J'espérais être arrivé avant les 7 heures du matin, car j'avais pris le transit, qui rechange les bœufs tous les 6 milles. Un prêtre du pays m'accompagnait. Les bœufs ont marché si jentement que nous ne sommes arrivés à Moulougamoude qu'à 10 heures, mercredi, ce qui donna tout le temps au peuple pour se réunir à Tippili, lieu du rendez-vous, à un mille de Moulougamoude.

Comme nos chrétiens ne voyaient pas arriver la charette, ils vinrent plus loin avec tambours, musique, canons et oriflammes, jusqu'à Ereurkaday. à la distance de 3 milles, où ils me rencontrèrent enfin. Il était plus de 9 heures. Ce parcours augmenta le cortège de tous les chrétiens des environs de la route. Aussitôt qu'ils aperçurent la voiture, ils firent entendre le canon, et la musique commença ses fanfares. J'eus beaucoup de peine à réprimer mon émotion et je vis que de leur côté ils avaient les larmes aux yeux. Aussitôt les chefs et les principaux vinrent en corps, et après avoir échangé quelques bonnes paroles, le cortège se mit en marche lentement, très lentement. Le bruit des petits canons et de la musique attira encore le peuple des campagnes, et hommes, femmes et enfants, tous accoururent et suivirent jusqu'à Moulougamoude. C'était une entrée triomphale, 4000 personnes au moins remplirent la route.

Le Père Isidore (Miss. Ap. du district de Vengotto) qui était venu à

Moulougamoude avec le Père Elie (C. D. Miss. Ap. du district de Cottar pour m'attendre, vint à ma rencontre avec la foule, sur le cheval que j'avais laissé à la disposition du Père Ferdinand. C'était amusant de le voir là comme un commandant qui conduit une armée. Je montai moi-même sur mon vieux cheval et le Père Isidore prit ma place dans la charette. Ce cortège était d'autant plus beau et plus touchant qu'il était spontané, et commandé par la seule affection de ce brave peuple, que j'ai baptisé en grande partie. Il y eut des arcs de triomphe, ornés de guirlandes, des fleurs de bananes, etc. Le long du parcours, de distance en distance, des représentants des villages firent arrêter la procession pour faire leurs compliments. — Un peu plus loin c'étaient les maîtres des écoles avec leurs élèves, et tout près de l'orphelinat d'abord les garçons, puis les filles endimanchés. — A l'entrée de la porte cochère de notre maison, le Père Ferdinand et le Père Elie. Toute la place et les avenues étaient encombrées de monde; à l'entrée, je mis pied à terre, je remerciai ce bon peuple pour l'affection qu'il venait de me montrer. Je n'avais cependant pas besoin de cette preuve de son attachement; car je connais trop bien ce peuple pour en douter jamais.

(A suivre.)

*
* *

Le Bienheureux Franc. (*Mort le 11 décembre 1291.*) — Dieu qui toujours est admirable dans ses saints, le fut d'une manière bien éclatante dans le B. Franc. Ce bienheureux naquit de parents chrétiens à Grotto lez Sienne, en Italie, en l'an 1211. Sa pieuse mère s'appliqua de bonne heure à déposer dans le cœur de son enfant le germe des plus nobles vertus; hélas! Elle n'eut pas la consolation de voir, de son vivant, ses efforts couronnés de succès! Au fur et à mesure qu'il croissait en âge, il profitait des dons naturels dont Dieu l'avait comblé pour contrecarrer les projets de sa vertueuse mère, qui voulait faire de son fils un enfant modèle et selon le cœur de Dieu. Il perdit son père dès ses premières années; et il profita de la perte irréparable qu'il venait de faire pour donner un plus libre cours à ses passions et mépriser davantage l'autorité maternelle.

Epuisée par la souffrance, minée par le chagrin, la pauvre mère vit bientôt à son tour la tombe s'ouvrir sous ses pas. Elle y descendit sans que France en éprouvât le moindre regret; et pas une larme ne tomba des yeux de ce nouveau prodigue. Désormais sa vie ne sera plus qu'une nouvelle série d'iniquités: le jeu, la débauche seront sa seule occupation. Dieu qui n'est que charité lui ouvrit les yeux de l'âme tandis qu'il lui fermait ceux du corps. Il le frappa de cécité au moment même où il proférait un horrible juron. Inquiet et tourmenté par les remords d'une conscience trop ustement alarmée, notre bienheureux fit une confession générale qui dura

plusieurs jours. Pendant ce temps il s'adonnait aux exercices de la plus rude pénitence. Il entreprit plusieurs pèlerinages, vint à Rome pieds-nus, et obtint du Souverain Pontife Grégoire XI la rémission totale de ses fautes. Dieu, qui ne méprisa jamais un cœur repentant et humilié, lui rendit miraculeusement la vue. Il aimait surtout à visiter les sanctuaires où la Sainte Vierge était honorée avec éclat et magnificence. Un jour qu'il priaît devant l'image de N. D. du Mont-Carmel dans une église des Carmes, la Sainte Vierge lui apparut, lui présentant elle-même l'habit de sa famille privilégiée, C'est-à-dire de l'Ordre du Carmel. Se reconnaissant indigne d'une si grande faveur de la part de la Très Sainte Mère de Dieu, il voulut auparavant réparer publiquement ses scandales. Dans ce but, il parcourut les rues de Sienne et des environs, se déchirant le corps avec des instruments de pénitence que l'on conserve encore de nos jours et qu'on ne peut regarder sans frissonner.

Une fois entré dans l'Ordre des Carmes, en qualité de frère convers, recouvert de l'habit de Marie, de plus en plus mort au monde, il passera le reste de sa vie dans une mortification continuelle, dans un jeûne rigoureux et perpétuel, et dans l'abnégation la plus complète. Certains auteurs le comparent à un St Jérôme pour ses austérités, à un St Augustin pour son repentir, et au saint Roi David pour sa pénitence. Il reçut de Dieu les dons de prophétie et de miracles, mais ce fut surtout après sa mort, qui arriva le 11 décembre 1291, que de nombreux prodiges éclatèrent sur son tombeau. Il fut déclaré bienheureux par le Pape Clément V. Son corps parfaitement conservé repose dans l'église des Carmes à Sienne. A côté de lui se trouvent plusieurs instruments de pénitence que le saint portait continuellement. Il est là en attendant le jour glorieux de la résurrection, manifestant ainsi aux générations futures l'immense miséricorde que Dieu exerce envers les pécheurs.

Puisse le B. Franc, à l'occasion du 6^e centenaire de sa bienheureuse mort, nous obtenir à tous un véritable repentir de nos fautes afin que blanchis dans le sang de l'Agneau, nous goûtions, comme lui, les saintes allégresses réservées aux âmes repentantes, avant-goût des félicités éternelles dont Dieu s'apprête à couronner leur persévérance.

Bruxelles. *Fête de sainte Thérèse et son Octave.* — La Grand' Messe de la fête et le Salut du soir furent très solennels et célébrés, la première par le R. P. ETIENNE, Prieur du couvent, le second par Mgr. NICOTRA, Camérier secret de S. S. Léon XIII. L'orgue sous la touche exquise, et pour dire vrai, céleste de M. Mailly, les Soli, les Chœurs dirigés par M. Schacken, s'unissent magistralement aux pompes de la liturgie, aux splendeurs qui parent le sanctuaire. Une illumination au gaz dessine au dessus de l'autel le cœur de l'illustre Vierge percé par la flèche du Séraphin. La haute piété Bruxelloise, imposante, recueillie, émue, emplît le temple entier.

Voici que les accents des cantiques expirent; le chaire de vérité s'ouvre; un prédicateur éminent occupe le poste d'honneur. C'est le R. P. BASILE, Carme déchaussé de France, et Provincial d'Aquitaine. Le panégyrique caractérise merveilleusement gloire la de S^{te} Thérèse par ce témoignage des Livres saints: « *Dedit ei Dominus latitudinem cordis sicut arenam quæ est in littore maris* » Le Seigneur lui fit un cœur large comme les rivages des mers! Ce témoignage majestueux, l'Église elle-même le décerne à Thérèse dans l'Introït de sa Messe. Cet océan de charité est triple en la Vierge d'Avila, l'amour de Dieu, l'amour de l'Église, l'amour du Carmel. De ces trois tableaux émouvants l'orateur tirera pendant le cours de l'octave des enseignements qui seront le thème de ses Conférences quotidiennes. —

Celle du lendemain 16 Octobre nous initie de près à ce que fut en Thérèse, à ce qu'est dans les saints, cette union avec Dieu, dont le pagnégyrique ne nous avait tracé qu'une admirable esquisse. C'est une triple vie en Dieu, vie de foi pour l'esprit, vie d'amour pour le cœur, vie d'adoration pour l'être entier. — Le second amour de S^{te} Thérèse, l'amour de l'Église, nous est développé en quatre Conférences, dont la première celle du 18, nous apprend à apprécier la mission publique de l'Église. Cette auguste Mère maintient avec intégrité les trésors que la parole de son Époux divin lui a confiés. Elle les défend avec une fermeté contre laquelle se briseront à jamais les portes de l'Enfer. Elle les propage par la charité de ses saints à travers les nations et les âges. — Le second discours de cette série étale, en une trilogie saisissante, les trésors spirituels que l'Église maintient, défend et propage. La vie spirituelle a trois principes, la lumière ou la vérité, l'air ou la grâce, le pain ou l'eucharistie. — Le sermon suivant, celui du 20, nous montre l'Église non plus dans sa mission, non plus dans ses trésors, mais dans ses enfants, et d'abord dans la famille. Or, ce jour l'on fêtait brillamment l'anniversaire du couronnement au nom de Pie IX de la superbe statue de S^t Joseph; l'orateur s'inspirant de cette solennité place d'emblée la famille sous le patronage transcendant de l'Époux de Marie, du Père apparent de Jésus. Joseph est le modèle de la jeunesse par la pureté, celui des époux par la fidélité, celui des pères et des mères par la générosité. — La Conférence du 21 achève cette magnifique étude sur la société ecclésiastique en nous faisant pénétrer, sous la conduite de la Séraphique Thérèse, jusqu'aux âmes elles-mêmes dans leurs histoire personnelle devant Dieu. Trois tableaux ravissaient Thérèse: 1^o Marie Immaculée ou l'innocence préservée. 2^o Marie-Madeleine, devant qui et pour qui furent dites la parabole de l'enfant prodigue et celle du Bon Pasteur: c'est l'innocence recouvrée. 3^o Ces deux innocences rémunérées par un Dieu: à la première le sceptre du Ciel et de la terre, à la seconde la première auréole sous ce sceptre, la gloire perdue par Lucifer! Vient enfin la troisième ambition du cœur de Thérèse, l'amour du Carmel. Dans sa septième

Conférence, l'orateur revendique avec éclat pour les Ordres contemplatifs la mission souveraine qu'ils ont reçue du Ciel au triple point de vue de la gloire de Dieu, de l'exaltation de l'Eglise et du salut des âmes.

Les Conférences étaient précédées chaque soir d'un Salut aussi solennel que les offices du jour de la fête. Les magnificences de la prière et celles de l'éloquence se marient dans les grandes journées religieuses. Le R. P. Basile, par l'élevation de sa pensée, par les tendresses de son cœur, est le prédicateur de ces journées mémorables. Il conquiert un silence prestigieux; l'affluence distinguée qui boit sa parole fut à certains jours énorme; le plus léger bruit ne trouble pas la majesté du sermon.

Allons à Thérèse de Jésus et surtout à Jésus de Thérèse. Conquérons à Jésus des amis, mais en nous-mêmes formons des Thérèse! Le plus difficile dans cette œuvre est de joindre le divin Maître; or Il se tient en nous-mêmes, se fait sentir en nous par sa grâce et nous attire à Lui avec une douceur ineffable.

*
* *

Anciens missionnaires belges en Mésopotamie et en Perse.

Il y a quelques mois, le T. R. P. Polycarpe, Carme déchaussé, missionnaire à Bagdad, a eu la bonté de nous envoyer les notices biographiques qui vont suivre et que l'abondance des matières a empêché de publier jusqu'ici. Elles sont tirées de divers manuscrits ayant appartenu à la mission de Bassorah.

LE T. R. P. DENIS DE LA COURONNE D'ÉPINES. — Le R. P. Denis d'origine belge, et fils de la Province des Carmes déchaussés de Belgique, avait été envoyé par ses supérieurs comme missionnaire en Perse.

Après avoir dépensé avec un grand zèle et un succès égal ses labours apostoliques pour le salut des diverses peuplades de ce pays, il fut nommé par la S. Propagande, le 18 juillet 1648, porte-enseigne et premier évêque de la mission qu'elle établit au Grand Mogol. Mais soupirant uniquement après les âmes et non après les îles, le Père abandonna à un autre les honneurs de l'épiscopat et la direction du Mogol.

Plus tard il fut envoyé à Bassorah, où il commença par administrer, le 26 mars 1654, le baptême sur la place publique à un enfant mourant. Plus tard il retourna de nouveau en Perse, où, mûr pour le ciel, il quitta cette vie mortelle, en mai 1661, à Djoulfa, faubourg d'Ispahan.

Voici l'éloge que nous en a laissé le R. P. Ange de St Joseph, Carme toulousain, à la page 8 de sa « Pharmacopœa » imprimée à Paris en 1681.

« Dans notre mission de Perse, l'un des nôtres, encore de récente et pieuse mémoire, le P. Denis de la Couronne d'Épines, né à Louvain, travaillait avec succès, et jusqu'à une époque très récente il ne cessait de courir après les agneaux de Jésus-Christ à travers les places publiques, et les faubourgs

des villes et les villages, de sorte qu'il réussit à ajouter au nombre des élus au moins cinq mille âmes régénérées par lui dans les eaux du baptême. Ce serviteur de Dieu était doué d'une connaissance infuse, il était animé et comme poussé par un instinct surnaturel qui lui faisait découvrir et discerner les enfants devant mourir en bas âge, à un point tel que, parmi tant d'âmes gagnées à Jésus-Christ, on pût en trouver seulement onze qui parvinrent à l'âge de raison après la grâce du baptême.

C'est avec un soin spécial qu'il s'informait du moment précis du décès de ceux qu'il avait baptisés, dans le but d'ajouter aux actes de baptêmes qu'il avait dressés, cette seule particularité : *mort tel jour.* »

II. LE T. R. P. CORNEILLE DE S^t CYPRIEN. — L'an du Seigneur 1675, le 24 septembre, le T. R. P. Corneille de S^t Cyprien, Carme déchaussé, a rendu son âme à Dieu dans la communion de la sainte Église, au moment où il se préparait à partir pour Rome dans le but d'y prendre la charge de Procureur de nos Missions d'Orient. Ce missionnaire de nationalité belge avait appartenu à la Province Romaine ; pendant vingt ans environ il avait travaillé dans cette mission avec un grand renom de vertu.

Il termina heureusement sa carrière muni de tous les Sacrements de l'Église et le même jour il fut enterré au cimetière des chrétiens appelé vulgairement Jésus-Marie. Mais ses ossements furent transportés à l'église et déposés le 6 Mai 1680 dans la chapelle du T. S. Sacrement, du côté de l'évangile.

III. M^r ELIE DE S^t ALBERT, dans le siècle Laurent Mouton, naquit à Mons dans le Hainaut le 28 février 1643, 20 ans après la fondation de notre Mission de Bassorah. A l'âge de vingt-et-un ans il embrassa la Réforme de S^{te} Thérèse au couvent des Carmes Déchaussés d'Anvers le 14 janvier 1664. Tout fait croire que c'était un religieux exemplaire puisque Notre S^t Père le Pape Clement X le mit à la tête d'une phalange de nouveaux missionnaires que Notre S^t Ordre envoya à Ispahan en 1675. Il vint donc prendre la place de cet autre missionnaire Carme Belge, le T. R. P. Corneille de S^t Cyprien, mort au mois de septembre de la même année, et avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance. Le P. Elie de S^t Albert travailla avec tant de zèle et se distingua si bien par ses vertus religieuses et apostoliques, qu'il fut nommé Supérieur Provincial de la Mission. En 1688 il envoya le T. R. P. Jean François de S^t Herménégilde faire la visite canonique à Bassorah et l'année suivante il lui fit parvenir un secours pécuniaire considérable. Après que la terrible peste de 1691 eut décimé la population chrétienne de Bassorah et emporté les missionnaires, le T. R. P. Elie de S^t Albert y envoya le R. P. Joseph Marie de Jésus avec une assez forte somme pour tout reconstituer. Les anciens livres de comptes de nos pères montrent que chaque année il venait ainsi au secours de nos pauvres missionnaires.

C'est au milieu de ses travaux apostoliques et de ses nombreuses occupa-

tions que la dignité épiscopale vint le surprendre. En 1694 il fut nommé évêque Latin d'Ispahan par Innocent XII, et deux ans après, Mgr Louis Marie Pidore, alors évêque de Babylone, lui conféra l'ordre épiscopal.

En 1698 Mgr l'archevêque d'Ancyre, Pierre Paul Palma d'Artois-Pignatelli, duc de St Elie et parent d'Innocent XII, et également religieux de notre St Ordre, avait été nommé premier vicaire apostolique du Grand Mogol et ambassadeur du Pape, de l'Empereur et de la République de Venise auprès du Sofy Hussein Shah de Perse. C'est Mgr Elie de St Albert qui organisa cette brillante réception solennelle du vénérable ambassadeur, Mgr le duc d'Elie, que le R. P. de la Maze, Jesuite, raconte ainsi dans son journal :

« Mgr Pierre Paul Palma fit son entrée à Ispahan avec une si grande magnificence, qu'on ne se souvenait pas d'en avoir jamais vu une qui pût lui être comparée. Le roi lui donna le lendemain sa première audience, avec des marques éclatantes de son estime et de sa considération. Le repas, selon la coutume, suivit l'audience publique.

Dans ce repas, qui dura presque deux heures, le roi et tous les seigneurs de sa cour avaient toujours les yeux sur l'ambassadeur. On était charmé de son air de modestie, joint à une physionomie aussi avenante qu'elle était pleine de dignité. Pendant son séjour à la cour, le roi voulut l'entretenir souvent, et il en faisait l'éloge dans toute occasion. Ses affaires étant finies, il demanda son audience de congé, et ce fut à regret que le roi la lui donna. Ce fut dans cette audience qu'il supplia ce prince de nous accorder la permission d'agrandir notre église à Chamakhi, et d'y pouvoir continuer nos fonctions avec liberté. Le roi accorda cette grâce, non-seulement sans peine, mais même avec tout l'agrément possible, et nous en fit expédier des lettres-patentes.

Après cette dernière audience, l'archevêque d'Ancyre se disposa à partir pour les Indes, et chargea le P. Elie, évêque d'Ispahan, religieux de l'Ordre des Carmes déchaussés, de porter les réponses du grand Sofy. Ces deux prélats partirent en même temps. Ils quittèrent Ispahan le 14 septembre 1699, Mgr l'Archevêque d'Ancyre pour se rendre dans sa mission du Grand Mogol et Mgr Elie de St Albert pour Rome; mais, chemin faisant, il alla à Chamakhi pour y faire exécuter la permission qu'il avait obtenue.

Les malheurs des temps avaient encore laissé Bassorah sans missionnaires pendant sept mois; mais Mgr Elie, voulant combler cette lacune, y envoya avant son départ deux nouveaux missionnaires, les RR. PP. Pierre d'Alcantara de St^e Thérèse et Jean Athanase de St Antoine, qui devinrent plus tard les successeurs de Mgr l'Archevêque d'Ancyre dans sa charge de vicaire apostolique du Grand Mogol.

Arrivé en Europe, Mgr Elie de St Albert s'acquitta admirablement de son mandat auprès du St Siège et de l'Empereur Léopold I dont Sa G^{de} prit

congé en 1705, emportant avec Elle de nouvelles lettres patentes et des présents pour le Sofy.

La divine Providence conduisit Mgr Elie de S^t Albert à San Salvador au Brésil, où, surpris par la mort, il accomplit, chargé de mérites, le voyage suprême en entrant dans l'éternité dans la soixante sixième année de son âge, la trente-troisième de sa vie apostolique et la quatorzième de son Episcopat. Notre Mission de Perse perdit en lui certainement une grande lumière, et cette perte a dû être d'autant plus sensible que son retour était attendu avec plus d'impatience.

Quant à notre Mission de Bassorah, elle doit à ce digne prélat une grande reconnaissance pour les missionnaires méritants et les secours pécuniaires qu'il lui a envoyés à plusieurs reprises. Au moment de terminer cette trop courte notice, je ne puis m'empêcher d'exprimer le vœu de voir à la suite de ce vénérable évêque-missionnaire belge, s'élever dans son pays natal et ailleurs, parmi ses frères en religion, de nouveaux missionnaires dignes de lui.

Bagdad, le 14 Avril 1891.

FR. POLYCARPE, DE M. J. Directeur, Miss. Ap.

*
* *

Cérémonie de la pose de la pierre angulaire du nouveau couvent des Carmélites déchaussées. — C'est le 19 avril dernier qu'a eu lieu cette intéressante cérémonie. Vu l'abondance des matières, il a été impossible d'en insérer le récit dans *les Chroniques*. Nous sommes heureux de pouvoir le faire aujourd'hui et d'édifier ainsi nos lecteurs

La cérémonie de la pose de la pierre angulaire du nouveau couvent des Carmélites déchaussées a été, dimanche, le motif d'une imposante réunion de catholiques, rue Remparts entre Quartier et Hôpital, où est situé l'emplacement de la nouvelle maison.

Une procession formée à la cathédrale, et se composant des diverses associations catholiques de la ville, s'est mise en marche à trois heures, dans l'ordre suivant :

Un détachement d'agents de police, sous le commandement du capt. Banett. Le grand marshall, John T. Gibbons, et ses aides, MM. George A. Theard, L. E. Thoman, Hugh McCloskey, Geo. Wegman, Jno. F. Markey, James H. Burns, Arthur McGuirk, Fred. Reusch, Jr., Chas. J. Sinnott, James Conners.

Puis venait l'orchestre Continental, suivi du Conseil d'État des Catholic Knights of America : J. De McLanghlin, président ; Matt. J. Brown, secrétaire ; P. H. Elliott, trésorier. Délégations des douze branches des Chevaliers, sous la conduite de Jno. J. Fitzpatrick : Branche 271, président L. L. Lincoln ; 278, D. C. Cummings ; 291, P. H. Elliott ; 311, Dr C. L. Seeman ; 343, R. H. Bienvenu ; 352, A. J. Haaser ; 356, John Welsh ; 394, P. H.

Flynn ; 416, M. Kimberger ; 467, J. M. Villavaso ; 506, A. E. Baptiste ; 520, J. O'Neil.

Venaient ensuite le Young Men's Catholic Club, conduit par les marshals M. Griffin et J. A. Bale, et le président ; John B. Sheehan, suivis des délégations de l'Ancient Order of Hibernians, et les divisions conduites par leurs présidents comme suit :

Division 1, Chas. Byrne, président ; 2, Morris Kenny ; 3, John E. Kell ; 4, P. O. Grady ; 5, J. Reagan ; 6, P. Graham ; 7, J. H. Quade ; 8, Jos. Marhey ; 9, Daniel Brown ; 10, Dan Mahoney ; 11, A. J. Whalen ; 12, Patrick Murphy ; 13, E. J. Wall ; 14, Hugh McManus ; 15, W. E. Kelly.

Huit voitures contenant l'archevêque Janssens, l'évêque Brennan, les PP. La Forest, Farrell, O'Shonnahan, Marin, Reiter, Grimm, De Haud, Fablan, Roman et Vanderbilt et MM. Chas Gayarré, J. B. Sinnot et Paul E. Théard, formaient la marche.

Une plateforme avait été construite dans le chantier, au-dessus de laquelle flottait le drapeau archiepiscopal. La procession a été reçue à son arrivée par un comité spécial, ayant pour président M. John Devereux, puis chacun a pris place sur la plateforme et la cérémonie a été ouverte par l'éloquent discours suivant, prononcé en français par M. Paul E. Théard, orateur officiel :

Monseigneur,

Mesdames et Messieurs,

Nos chères filles, les Carmélites Déchaussées, n'ont pas voulu que cette cérémonie ait lieu sans une allocution française. C'est pourquoi le Comité chargé des détails de cette fête m'a confié la tâche de vous parler dans la douce langue qui fut celle de nos ancêtres, et qui est encore celle de la plupart de nos familles louisianaises.

Malgré mon âge et mes goûts de retraite et de solitude, je me suis rendu à leur désir. J'éprouve même à remplir ce devoir une satisfaction que je ne saurais cacher, car, vous entretenir de la touchante cérémonie d'aujourd'hui, c'est traiter un sujet cher à mon cœur, puisqu'il me permet de vous parler de Dieu, de ses chères filles, de notre Sainte Religion, et du développement miraculeux qu'elle prend aux États-Unis.

La première pierre qu'on pose à un édifice est en même temps la pierre fondamentale de l'édifice, et la pierre commémorative de sa fondation.

Cette pierre contient d'ordinaire une urne ou une boîte dans laquelle on met des objets précieux, des monnaies et des journaux de l'époque, le procès-verbal de la pose de cette pierre, et les noms des personnages notables qui y ont pris part.

La date et les circonstances de cette fondation sont ainsi à jamais conservées.

C'est toujours un événement important que la pose de la première pierre d'un édifice. S'il s'agit d'un monument d'État, dans une monarchie, c'est le roi

lui-même qui préside à cette cérémonie. Sous les autres formes de gouvernement, c'est le chef de l'autorité civile qui dirige la solennité. Mais quand c'est une nouvelle église qu'on va élever à la plus grande gloire de Dieu, c'est à l'autorité religieuse que revient l'honneur de mettre la première pierre.

C'est donc à notre pasteur bien-aimé, à Mgr Janssens, que cette tâche incombe. Il s'en acquittera avec cette noblesse, avec cette majesté avec ces grandes manières, qui caractérisent tous ses actes.

En posant cette première pierre, qui est grise, et qui porte les lettres E. V., initiales de la bienfaitrice, Monseigneur demandera à Dieu que la vraie foi soit toujours vigoureuse en cette chapelle, qui va s'élever ici, et qui est destinée à la prière et à la louange de Jésus-Christ.

De toutes parts nous voyons construire des Églises aux États-Unis. Dans ce beau pays où nous ne sommes point persécutés ; sur ce continent américain, où la liberté de conscience est si bien entendue ; dans cette contrée où à un jour désigné par le Président, tous les citoyens se rendent dans leurs temples pour remercier Dieu de ses bontés ; sous la bannière étoilée, dont les plis glorieux nous abritent, sous l'égide de la liberté enfin, notre religion grandit chaque jour et étend de tous côtés son influence bienfaisante. Nos églises sont pleines de fidèles, nos écoles regorgent de jeunes gens avides d'entendre la parole de Dieu. Nos prêtres et nos professeurs répandent la lumière, devant laquelle les ténèbres fuient, les nuages se dissipent, et l'éternelle vérité apparaît dans toute sa splendeur. (A suivre.)

Dans la construction des Églises, des Temples et des Synagogues aux États-Unis, les architectes ont emprunté à tous les styles de l'architecture ; à l'architecture égyptienne, empreinte de tristesse ; à l'architecture asiastique, chargée d'ornements ; à l'architecture grecque, où l'art domine ; à l'architecture romaine, qui a emprunté aux Etrusques l'arc et la voûte ; au style byzantin, dont Sainte Sophie est la belle création ; au style arabe, moresque ; à celui de la renaissance. Mais le style qui s'élève au-dessus de tous les autres dans notre architecture catholique, c'est le style gothique, ou ogival, que la religion chrétienne préfère aux autres, à cause de sa sévérité et de sa grandeur.

(A suivre.)

* * *

Une nouvelle revue du Carmel vient de paraître à Gratz, (Autriche), sous le nom de Voix du Mont-Carmel. « *Stimmen von Berge Karmel.* » Le directeur en est le T. R. P. Sérapion de St André, ex-Définiteur Général et plusieurs fois Provincial de la Province d'Autriche. Ce nom seul est un gage de succès. Nous souhaitons la bienvenue à ce nouvel organe ; qu'il se répande en la catholique Autriche et dans toute l'Allemagne et qu'il y fasse connaître de plus en plus et aimer notre Saint Ordre.

Le très révérend Père Prieur des Carmes déchaussés de Gand se sert de l'intermédiaire des Chroniques pour accuser réception de la communication qui lui a été faite au sujet de l'Enfant Jésus de Prague.

Calendrier-Ephémérides

1. **Mardi.** — Octave de N. P. St Jean de la Croix, double.
2. **Mercredi.** — St^e Bibiane, Vierge-Martyre, semi-double. († 363.)
1668. Fondation du *Saint Désert* des Carmes déchaussés à Monte Virgineo, dans la province romaine, sous le vocable de la Présentation de la T. S. Vierge-Marie.
3. **Jeudi.** — St François-Xavier, Confesseur, double. († 1552.)
4. **Vendredi.** — St^e Barbe, Vierge-Martyre, double, († 306.)
Premier vendredi du mois consacré à la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus.
1663. En ce jour, Mgr. Charles Van den Bosch, évêque de Gand, approuva l'institut des Sœurs Maricoles, fondé par le R. P. Herman de St Norbert, Carme déchaussé.
5. **Samedi.** — St Pierre Chrysologue, Evêque, Confesseur, Docteur, double. († 450.)
6. **2^e Dimanche de l'Avent.**
1675. Mort de la Sœur Livia Vipereschi, fondatrice et supérieure des Carmélites tierçaires de Rome. Livia Vipereschi, née à Rome en 1606, de parents aussi distingués par leur piété que par leur noblesse, s'adonna dès sa plus tendre jeunesse aux pratiques de la vertu et de la pénitence. Elle fonda, de ses propres deniers, dans la Ville Éternelle, plusieurs établissements de préservation pour les jeunes filles, sous la règle de Tiers-Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Cette Congrégation, qui a beaucoup d'analogie avec celle des Maricoles de Belgique, fut approuvée par le pape Clément IX, en 1668. La pieuse fondatrice s'y retira elle-même et prononça ses vœux selon le Tiers-Ordre du Carmel. Après avoir été pour ses filles un modèle accompli des plus héroïques vertus, elle alla recevoir au Ciel la juste récompense de ses travaux et de ses souffrances. Cette heureuse mort arriva à Rome, le 6 décembre 1675; la Sœur Livia était âgée de 69 ans.
7. **Lundi.** — Vigile de l'Immaculée Conception. — St Ambroise, Evêque, Confesseur, Docteur, double. († 387.)
8. **Mardi.** — L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA T. St^e VIERGE MARIE, 1^{ère} classe avec Octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.* — *Absolution générale pour les Tierçaires de N.-D. du Mont-Carmel et de St^e Thérèse.*
De tout temps, l'Ordre du Carmel a rendu les plus éclatants hommages à l'Immaculée Conception. Bon nombre de ses saints et de ses écrivains se sont distingués par leur ardente piété à honorer cet auguste privilège qui met Marie au-dessus des Anges et des Saints. Dès le commencement du quatorzième siècle la fête de l'Immaculée Conception était célébrée avec grande pompe dans tout l'Ordre du Carmel.
9. **Mercredi.** — St Nicolas, Evêque-Confesseur, double. († 4^e siècle.)
10. **Jeudi.** — Translation de la Sainte Maison de Lorette, double-majeur

Les Carmes eurent pendant quelque temps la garde de la Sainte Maison de Lorette, grâce au zèle et à la sollicitude du B. Baptiste Spagnoli, Général de l'Ordre. Ils s'acquittèrent de leur noble tâche avec la plus grande édification, jusqu'à ce que, forcés par les malheurs des temps, ils dussent abandonner ce sanctuaire qui leur était si cher, et pour lequel ils conservèrent toujours la plus profonde vénération.

- 11. Vendredi.** — B. Franc, Confesseur de l'Ordre, double. († 1291.)

Aujourd'hui l'Ordre du Carmel célèbre le six centième anniversaire de l'heureuse mort du B. Franc religieux convers. — Voir les notices des deux années précédentes des *Chroniques* et l'article inséré dans les *faits divers* du présent numéro page 278.

- 12. Samedi.** — S^t Damase, Pape Confesseur, semi-double, († 384.)

1599. Mort du Frère Jean de S^t Albert, religieux au Carmel de Salamanque.

Jean de S^t Albert, natif de Giudela, en Espagne, faisait partie de la communauté de Salamanque, lorsque Dieu l'appela à Lui d'une manière extraordinaire. Quelques heures avant la mort du Vénérable Père Sébastien de S^t Cyrille (8 décembre 1599), le frère Jean de S^t Albert, se trouvant seul auprès de son lit, conjura le saint malade de se souvenir de lui dans le ciel et de lui obtenir la grâce de mourir bientôt. Le Père Sébastien le lui promit; et, au moment même qu'il expira, Jean de S^t Albert fut attaqué d'une maladie violente qui l'emporta au bout de quatre jours et le mit en possession du bonheur céleste après lequel il avait tant soupiré.

- 13. 3^e Dimanche de l'Avent.**

- 14. Lundi.** — S^t Spiridion, Evêque, Confesseur de l'Ordre, double. († 347.)

Aujourd'hui trois centième anniversaire de la mort de N. P. S^t Jean de la Croix, premier Carme déchaussé et coadjuteur de N. M. S^{te} Thérèse dans la réforme du Carmel.

- 15. Mardi.** — Octave de l'Immaculée-Conception, double.

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de la Noël.

- 16. Mercredi.** — *Quatre-temps, Jeûne de l'Eglise.* — B. Marie des Anges, Vierge de l'Ordre, double. († 1717.)

Parmi les vertus dont cette digne fille de S^{te} Thérèse nous a donné de si édifiants exemples, nous aimons à signaler la ferveur avec laquelle elle se préparait à la fête de Noël. Nous résumons sa préparation à cette grande solennité en disant qu'elle s'efforçait dès le commencement de l'Avent à faire passer dans le plus intime de son âme les sentiments qui animaient la T. S^{te} Vierge et S^t Joseph aux approches de ce glorieux événement c'est assez dire qu'elle voulait adorer l'Enfant Jésus avec les dispositions mêmes de sa divine Mère et de son Père nourricier. Aussi que de grâces son cœur ainsi dignement préparé ne recevait-il pas en ces saints jours! La neuvaine qu'elle composa à cette fin nous révèle les sentiments de sa belle âme.

- 17. Jeudi.** — S^t Eusèbe, Evêque, Martyr, semi-double. († 340.)

- 18. Vendredi.** — *Quatre-temps, Jeûne de l'Eglise.* — L'attente de la T. S. Vierge Marie, double-majeur.

1652. Mort de la sœur Marie Lemmens, au Carmel de Vilvorde.

Marie Lemmens était née à Bruxelles. Elle entra au couvent des Carmélites de la Consolation à Vilvorde, où elle mourut, à l'âge de 30 ans, laissant à ses consœurs le souvenir de son angélique innocence, de son

amour pour la règle et de l'invisible constance qu'elle déploya contre l'ennemi de son salut dans les luttes qu'elle eut à soutenir pendant sa dernière maladie.

- 19. Samedi.** — *Quatre-Temps, Jeûne de l'Église.* — Translation de S^{te} Marie Madeleine de Pazzi, Vierge de l'Ordre, double-majeur. (*Fête transférée du 6 décembre.*)

- 20. 4^e Dimanche de l'Avent.**

1593. En ce jour, une bulle du pape Clément VIII confirma la séparation entière des deux branches de la famille du Carmel, des Carmes chaussés et déchaussés. Cette séparation avait été décrétée par le chapitre général tenu à Crémone.

- 21. Lundi.** — S^t THOMAS, Apôtre, 2^e classe, († 1^{er} siècle.)

1634. Fondation d'un Couvent de Carmes déchaussés à Toulon dans la province d'Avignon, sous le vocable de Notre-Dame du Mont-Carmel et de saint Joachim.

- 22. Mardi.** — De la férie.

- 23. Mercredi.** — De la férie.

1639. Mort du R. P. Dimas de la Croix à Ispahan en Perse.

Le R. P. Dimas de la Croix avait vu le jour en Toscane et était le frère du Vén. Père Aurélien du Saint Esprit; tous les deux furent Carmes déchaussés. A la demande de leur pieuse mère, si dévouée à Saint François d'Assise, ils portèrent une corde en l'honneur de ce grand Patriarche. Elle désirait leur entrée dans l'Ordre séraphique, mais la T. S. Vierge leur apparut et leur demanda de se ranger parmi ses enfants du Carmel. Le P. Dimas eut la consolation de faire son noviciat à Rome, au couvent de Notre-Dame de la Scala, sous l'habile et sainte direction du Vén. Père Dominique de Jésus-Marie, qui fut Préposé général de la Congrégation d'Italie. Après s'être exercé dans la pratique des vertus solides, il partit pour nos missions de la Perse. Là il déploya tout son zèle à la conversion des infidèles et des hérétiques. Il parcourut en apôtre ces vastes régions et convertit un nombre incalculable d'âmes. Le pape Urbain VIII le créa évêque de Babylone, et pour l'engager à accepter la charge épiscopale, il lui fit don de tous les ornements pontificaux. Sa profonde humilité lui fit refuser ces honneurs et dans sa lettre au Souverain Pontife il déclara son ardent désir de mourir simple religieux. Il mourut tel en effet, en odeur de sainteté, après avoir passé trente-quatre ans au Carmel, et vingt-neuf dans les missions de la Perse.

- 24. Jeudi.** — *Jeûne de l'Église.* — Vigile de Noël.

- 25. Vendredi.** — LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. 1^{ère} classe avec Octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.* — *Absolution générale pour les Tiersaires de Notre-Dame du Mont-Carmel et de S^{te} Thérèse.*

- 26. Samedi.** — S^t ÉTIENNE, premier Martyr, 2^e classe avec Octave († 1^{er} Siècle.)

1874. Mort du R. P. Joseph de S^{te} Thérèse (Barchette), tiersaire du Carmel, à Florence.

Le diocèse de Florence perdit en sa personne un prêtre exemplaire et le Tiers-Ordre du Carmel un de ses membres les plus fervents. La ferveur avec laquelle il célébrait la sainte messe était incomparable. Sa

modestie angélique, son recueillement continuel, son amour de l'oraison et son assiduité au confessionnal ravissaient d'admiration tous ceux qui en étaient les heureux témoins. Il vivait très retiré du monde dont il avait les maximes en horreur. Fidèle observateur de la discipline ecclésiastique, il était en même temps très attaché à la Chaire de Saint Pierre et aux enseignements infaillibles du Souverain Pontife.

L'an 1859, il fit profession dans le Tiers-Ordre du Carmel et prit le nom de père Joseph de sainte Thérèse. Il mourut saintement à Florence, un samedi, comme il l'avait toujours désiré, à cause de sa tendre dévotion à la Reine du Carmel. (*Stella del Carmelo.*)

27. Dimanche. — S^t JEAN, Apôtre et Évangéliste, 2^e classe avec Octave. († 100.)

28. Lundi. — LES SAINTS INNOCENTS, Martyrs, 2^e classe avec Octave.

29. Mardi. — S^t Thomas de Cantorbéry, Evêque, Martyr, double († 1170.)

1852. En ce jour, Monsieur le Chanoine Genneré, par délégation de S. E. le Cardinal Sterckx, archevêque de Malines, en présence de toute la communauté des Carmélites de Bruxelles, et de plusieurs autres témoins, mit les ossements de la Vén. Mère Anne de Jésus, dans une nouvelle châsse qu'il ferma et scella comme de droit dans sa partie supérieure; la châsse a une lame d'argent contenant une inscription latine.

30. Mercredi. — Office et Messe du Dimanche pendant l'Octave de la Nativité de Notre-Seigneur.

31. Jeudi. — S^t Sylvestre Pape-Confesseur, double. († 335.)

Petites fleurs du Carmel

Voie assurée menant au sommet de la sainte Montagne du Carmel ou à l'union divine. (*Suite et fin*). — Nous avons vu comment l'âme, après avoir perfectionné sa mémoire, son entendement, sa volonté par les vertus théologiques et tous ses actes par la pratique constante et fidèle des vertus cardinales, s'achemine d'un pas rapide, vers les hauteurs du Carmel. Nous allons voir maintenant la continuation de son acheminement vers ce sommet sacré où va se consommer son union avec Dieu.

Langage prêté à l'âme qui suit cette voie.

1^o « Comme je me sens heureuse de vivre d'une vie toute nouvelle. Outre les vertus tant théologiques que cardinales, par un effet de l'infinie bonté de Dieu, je me vois pénétrée des dons du Saint-Esprit. Je goûte au milieu d'ineffables délices les fruits, si savoureux pour l'âme, de ce divin Esprit. »

Cette vie qui rend l'âme si heureuse, dit S^t Jean de la Croix, est une vie qui est alimentée intérieurement par les dons du S^t Esprit, à savoir par les dons de Sagesse, d'Intelligence, de Conseil, de Force, de Science, de Piété, de Crainte de Dieu. Quelle différence, dit-il, entre ces dons précieux et ces misérables jouissances terrestres que l'âme convoitait tout d'abord avec tant de rapacité. L'âme ainsi pénétrée de ces dons divins savoure les fruits si délicieux de l'Esprit-Saint, qui n'ont rien de commun avec tout ce que le monde peut offrir de plus agréable.

On voit que St Jean de la Croix dans la direction des âmes ne se contente pas d'une piété et d'une vertu superficielles, mais vise dans ses conseils et ses avis à faire pénétrer la substance des solides vertus dans tous les cœurs.

2° « Ayant surnaturalisé toutes les opérations de mon être de manière à les rendre dignes de Dieu, j'élève toutes mes pensées vers l'Être infini, vers le secret caché à l'œil charnel de l'homme. Quelle paix, quel amour! quel silence règne en ce cœur divin! quelle haute science Dieu même y enseigne. »

St Jean de la Croix représente l'âme, portée pour ainsi dire sur les ailes de l'amour divin, s'élevant jusqu'à Dieu et pénétrant en quelque sorte la substance de Dieu même. Elle est plongée dans l'immensité de Dieu, comme le serait une éponge plongée dans l'immensité des eaux de l'océan. L'âme se tient dans un respectueux silence, pendant que Dieu fait disparaître jusqu'aux moindres atômes qui pourraient blesser sa divine présence. Il la rend digne en un mot d'être bientôt unie à son infinie majesté. Le Saint appelle ces élévations de l'âme vers Dieu actes anagogiques et en conseille le fréquent usage afin de devenir parfait comme le Père céleste est parfait.

3° « Je suis enfin arrivée, après bien des efforts au sommet sacré de la sainte Montagne du Carmel. Tout ce qui pouvait empêcher mon union avec Dieu a complètement disparu: plus de ténèbres dans mon intelligence, plus de faiblesse dans ma volonté. Je suis comme plongée dans un océan de lumières et me sens forte de la force de Dieu même. »

Voilà donc l'âme parvenue à l'heureux terme de toutes ses aspirations, à cette ineffable union divine. Nous allons voir maintenant comment elle va chanter son bonheur et échanger avec son divin Époux ces colloques tout célestes dont les âmes formées à l'esprit de St Jean de la Croix ont particulièrement le secret.

4° Langage de l'Époux (Jésus) à son épouse (l'âme).

« L'épouse est entrée

Dans le délicieux jardin, objet de ses désirs,

Et elle repose à son gré,

Le cou incliné

Sur les bras si doux du Bien-Aimé. »

St Jean de la Croix explique de la manière suivante cette strophe de son cantique spirituel. L'Époux (Jésus) avait un grand désir de délivrer l'âme de toutes les influences de la sensualité. Ayant réussi dans son entreprise, il la fait entrer dans le délicieux jardin objet de tous ses désirs, en d'autres termes, il la fait participer à tous les enivrements des joies célestes. Jésus lui communique avec une admirable profusion ses joies, son bonheur, ses grandeurs, enfin tout ce qu'il possède lui-même. Bien plus, il contracte avec cette âme une complète et parfaite union.

Comme l'âme toute ornée de vertus et toute resplendissante d'une beauté céleste est magnifiquement récompensée de ses travaux et des efforts qu'elle n'a cessé de déployer pour parvenir à cette sublime union!

5° Réponse de l'épouse (l'âme) à l'Époux (Jésus)

« Jouissons l'un de l'autre, mon bien-aimé,

Et allons nous voir dans votre beauté,

Sur la montagne et sur la colline

Où coule l'eau pure et limpide. »

Ceux qui s'aiment, continue S^t Jean de la Croix, jouissent l'un de l'autre. L'âme demande d'être tellement transformée qu'elle ressemble à Jésus. En vertu de cette ineffable ressemblance, Jésus contempera sa propre beauté dans cette âme, comme l'âme de son côté contempera en Jésus les perfections dont elle porte le reflet. Quelle ineffable et céleste jouissance !

Récapitulation.

Nous pourrions nous étendre longuement sur cette matière si importante; mais nous croyons avoir dit tout ce qui est nécessaire pour bien saisir la direction de S^t Jean de la Croix, nous étant servi autant que possible des propres paroles du Saint. Pour embrasser maintenant d'un coup d'œil l'esprit que S^t Jean de la Croix inculquait aux âmes pour les faire ainsi parvenir à l'union divine, nous récapitulerons sa méthode, telle que nous l'avons exprimée dans nos *Petites Fleurs*. Notre but sera, de cette manière, complètement atteint, et nous n'en doutons pas, à la complète satisfaction de nos lecteurs tout désireux, à l'occasion de ce 3^{me} centenaire de vénérer et d'imiter S^t Jean de la Croix. S^t Jean de la Croix suppose une âme entièrement livrée à la sensualité. Que fait cet pauvre âme? Elle se laisse aller à toutes les délectations sensuelles; sa volonté ne fait que convoiter des plaisirs, sa mémoire ne fait que lui raviver le souvenir de tout ce qui lui plaît, son intelligence est toute obscurcie par tous ces vains fantômes des jouissances terrestres.

S^t Jean de la Croix prend cette âme, et d'une main aussi habile que prudente la détache entièrement de toutes ces joies dont il lui fait comprendre la vanité.

Quand le Saint a ainsi enlevé toutes les souillures de l'âme, il fait pénétrer dans son intérieur avec la plus grande plénitude possible une foi vive, une espérance ferme, une charité ardente. Ces vertus théologiques rapprochent insensiblement l'âme de Dieu.

Après cela, le Saint veut que l'âme dans tous ses actes agisse toujours sous le mobile des vertus cardinales, c'est-à-dire, avec prudence, avec justice, avec force, avec tempérance de manière à ne plus avoir rien d'humain dans toute sa conduite. Dans ces conditions l'âme ne peut s'arrêter dans son acheminement vers l'union divine.

Pour se rendre digne de cette divine union, l'âme doit être ornée à un degré sublime des sept dons du saint-Esprit et en goûter tous les fruits. C'est dans ce sens que S^t Jean de la Croix perfectionne l'âme. Dieu ne peut manquer de venir en aide à une âme rendue aussi fidèle par S^t Jean de la Croix. Il achève donc sa pleine et entière purification, lui communique ensuite ses divines perfections, fait rayonner ses lumières dans son intelligence, sa force et sa puissance dans sa volonté, en sorte que l'âme brille de l'éclat de Dieu même et est toute resplendissante du charme de sa propre beauté.

Notre divin Rédempteur, notre bon et doux Jésus épouse cette âme ainsi toute transformée et échange avec elle ces colloques que S^t Jean de la Croix nous exprime, dans son *Cantique spirituel* et sa *Vive Flamme d'amour*. Puissions-nous tous parvenir à cet heureux état !

La Sainte Vierge berçant l'Enfant Jésus. (*)

Ferme tes yeux, ces yeux où je devine
Tous les trésors de ta bonté divine;
Assez, assez il te faudra gémir;
Mon beau Jésus, c'est l'heure de dormir.
Dans ce berceau penche ta tête blonde
Pour sommeiller, toi le maître du monde!
Et qu'au captif dont il brise les fers
Ressemble en tout le roi de l'univers.

Heure touchante!
O doux transport!
La mère chante,
Le fils s'endort.

Toi qu'en tremblant aux cieux l'archange nomme,
Toi le plus beau parmi les fils de l'homme,
Mon fils écoute, ô mon fils adoré!
Dors! ton sommeil est un sommeil sacré.
Pendant qu'il dort, dans l'homme rien ne veille....
Mais — de l'amour ravissante merveille! —
Dans ton sommeil, ton cœur toujours actif
Aime, s'immole, au grand but attentif.

Heure touchante!
O doux transport!
La mère chante,
Le fils s'endort.

(*) Cette gracieuse poésie est extraite d'un petit volume intitulé: *Nouvelles voix qui prient*, par le P. Sernin-Marie de St André, Carme déchaussé — (Paris, Poussielgue).

Mémoire historique

sur la Statue du Saint Enfant Jésus miraculeux de Prague.

(Voir page 224 et suiv.)

CHAPITRE XII. (*)

Dernier siège de la ville de Prague pendant la guerre de Trente Ans et comment l'Enfant Jésus miraculeux protégea le couvent des Pères Carmes.

En cette même année où se fit la bénédiction solennelle de la chapelle de l'Enfant Jésus par le Cardinal-archevêque de Prague, se termina la fameuse guerre de *Trente Ans*. Mais avant d'en voir la fin, la ville de Prague dut être pressurée dans une dernière épreuve.

Le général suédois Königsmark, à la tête de 3000 hommes, s'était emparé de quelques petites villes de la Bohême. Toutefois il ne montrait pas l'intention de poursuivre plus avant les hostilités et l'on espérait qu'il se retirerait sans faire d'autres désastres. On comptait sans un traître, qui courut s'offrir au chef ennemi pour faire entrer ses troupes par surprise dans l'enceinte de la ville de Prague. Ce fut pendant la nuit silencieuse et calme du 25 au 26 juillet que les Suédois, guidés par ce félon, pénétrèrent dans la place par une ouverture secrète. Après avoir poignardé la garde qui veillait sur celle-ci, ils se répandirent dans les rues et s'emparèrent de toutes les positions de la partie de la ville située sur la rive gauche de la Moldau, pendant que les habitants étaient paisiblement plongés dans le sommeil. Quelle ne fut pas leur terreur, quand le lendemain matin, à leur réveil (c'était un dimanche, fête de S^{te} Anne) ils se virent entre les mains de

(*) Le chapitre précédent devait être marqué XI au lieu de X.

l'ennemi, comme l'oiseau dans le filet de l'oiseleur. Les soldats avaient reçu l'ordre de faire feu sur tous ceux qui, le matin, seraient trouvés s'aventurant dans les rues ou regardant aux fenêtres. Il arriva que plusieurs ecclésiastiques et autres personnes inoffensives qui se rendaient de bonne heure aux églises, furent victimes de cette mesure barbare.

Les Pères Carmes venaient précisément de terminer leur office de Matines, quand ils entendirent les premières détonations et qu'ils aperçurent les feux de l'ennemi du côté de la Bastille. Peu de temps après on leur apprenait que la ville était au pouvoir de l'étranger. Dans le danger imminent qu'ils couraient, les Pères allèrent aussitôt à leur église pour consommer les saintes espèces, de peur qu'elles ne fussent livrées à la profanation des hérétiques. Ils se partagèrent ensuite en trois groupes : les uns furent à la chapelle de l'Enfant Jésus miraculeux pour implorer leur divin Protecteur en faveur du couvent et de la ville ; les autres s'empressèrent d'y porter, comme en un refuge assuré, les objets du culte les plus précieux ; les autres enfin se placèrent à la porte d'entrée du monastère, pour parlementer avec les envahisseurs qui ne manqueraient pas bientôt d'arriver. En effet à 5 heures du matin ils frappaient déjà à la porte à coups redoublés. Cependant ce premier orage passa sans accident. On parvint facilement à les apaiser en leur donnant à boire et à manger, avec beaucoup de bonnes paroles. Bref, ils quittèrent le couvent sans avoir fait aucun mal. Mais à peine étaient-ils partis, que survint une nouvelle bande, avide de butin. On sait qu'en ces temps-là, d'après les lois de la guerre, les vainqueurs avaient, durant trois jours, droit de pillage sur la ville conquise. Devant les cris et les menaces des nouveaux assaillants, les pieux moines avaient fait des appels plus vifs à l'intervention de l'Enfant Jésus. Jésus écouta ces appels réitérés. *Clamaverunt justî et Dominus exaudivit eos (Ps. 33.)* On vit tout à coup un beau jeune homme paraître sur le seuil de la porte du monastère et s'opposer l'entrée à de ces forcenés avec une force irrésistible ; en même temps que ceux-ci s'éloignèrent, il disparut mystérieusement. N'était-ce pas un ange du Seigneur ? selon qu'il est écrit : L'ange du Seigneur *entourera* de sa protection

ceux qui le craignent et les tirera du péril. *Immitlet angelus Domini in circuitu timentium eum et eripiet eos.* (Ibid.)

Là ne se borna point la providence de l'Enfant-Dieu. Plus tard dans la journée se présenta pour parler au Prieur un soldat de l'armée suédoise, du nom de Ruttger, se disant catholique et avoir été autrefois en excellents rapports avec les Carmes déchaussés de la ville de Cologne. En souvenir de leur amitié, il venait offrir ses bons offices au couvent, se faisant fort de le protéger contre ses frères d'armes. Le Prieur, comme on le pense bien, accepta avec empressement le dévouement de ce brave soldat, et fit éclater ses transports de reconnaissance envers l'Enfant Jésus qui lui envoyait ce secours inattendu. Dès que les voisins surent que le monastère était gardé par un Suédois, ils cherchèrent à y abriter leur vie et ce qu'ils pouvaient emporter de leurs biens ; plusieurs d'entre eux ne purent sauver que leurs jours, leurs vêtements, même ceux qui couvraient leurs corps, ayant été enlevés par la rapacité des pillards. Dépouillés de tout, ils venaient étaler leurs misères aux yeux du très compatissant Sauveur et confier leurs angoisses au cœur du plus doux des enfants des hommes.

Le même jour, le colonel Kapy, accompagné d'un peloton de soldats, vint sommer le Prieur, au nom du général victorieux, de faire connaître si le Grand Maître de l'ordre de Malte n'était pas caché dans le couvent. « En cas de dissimulation, le monastère serait livré aux flammes, et tous ses habitants mis à mort. » Königs-mark en effet cherchait à s'emparer de ce chef renommé de l'armée impériale, comme il avait déjà fait du cardinal-archevêque et de grands personnages, se promettant bien de ne les rendre à la liberté qu'au prix de très fortes rançons. Le Prieur répondit qu'il n'y avait chez lui que les religieux et quelques pauvres gens du voisinage qui n'avaient sauvé que leur peau ; qu'il se trouvait, il est vrai, parmi eux deux serviteurs du comte Colloredo qu'il cherchait, mais que, pour le comte, il n'avait aucune connaissance du lieu où il pouvait être, et qu'en tout cas il n'était pas assurément dans le couvent. Le colonel ajouta foi aux dires du Prieur, sans même exiger de lui le serment. On apprit bientôt que le Grand Maître, trompant la vigilance de l'ennemi, avait réussi à

passer la Moldau sur une nacelle et qu'il était en train d'organiser sur l'autre rive la défense de la vieille et de la nouvelle ville.

Evidemment l'Enfant Jésus veillait sur ses fidèles serviteurs. Dès lors que pouvaient-ils craindre ? Ceux que vous gardez, Seigneur, comme la pupille de vos yeux et comme à l'ombre de vos ailes, n'ont rien à redouter.

Le Supérieur des Carmes avait trouvé dans le colonel Kapy une nature droite et sympathique. Il osa lui demander de lui obtenir de son général un corps de garde pour protéger l'église et le cloître contre les déprédations de la soldatesque. Le colonel lui conseilla d'adresser directement sa demande à Königsmark, et promit de lui accorder son appui. Sur cela, le Prieur envoya le lendemain matin 27 juillet un Frère convers auprès du général. Celui-ci était un homme fier et hautain, ennemi acharné du nom catholique, qui avait coutume de ne désigner les prêtres et les moines que sous les noms de loups et de chiens galeux. C'était lui qui avait laissé dépouiller les églises et les communautés religieuses dans toutes les villes occupées par ses armes. Qui se serait jamais douté que ce farouche vainqueur se montrerait plein d'amabilité et de complaisance envers un humble frère lai, jusqu'à lui accorder, sur sa demande, un poste de garde pour son couvent ? C'est cependant ce qui arriva, et Ruttger, qui n'eût pas suffi seul à défendre les moines, fut préposé au commandement du poste. Königsmark fit mieux encore : il envoya au Prieur des lettres de protection signées de sa main et scellées de son sceau dans lesquelles il déclarait que l'église et le couvent des Carmes étaient sous la sauvegarde de la couronne de Suède, et que quiconque oserait y porter la main serait châtié rigoureusement.

Qui avait donc si bien disposé ce cœur hostile, sinon Celui dont la douce et petite main sait tourner les cœurs comme il veut, et qui, à notre humble prière, veut bien nous rendre favorables ceux qui étaient le plus contre nous.

Le couvent des Pères Carmes fut donc préservé du pillage. Hélas ! partout ailleurs les ennemis saccagèrent tout ce qui leur tomba sous la main. D'après Puffendorf, un de leurs historiens,

leur butin fut considérable ; on l'estima de 7 et même, selon quelques uns, de 12 millions d'écus. Les simples soldats ne se donnaient pas la peine de compter l'argent ; ils le mesuraient par tas. Mais le proverbe bien connu : « Sitôt amassé, sitôt dissipé » se vérifia pour la plupart de ces hommes grossiers et imprévoyants. On cite l'un d'entre eux qui au bout de huit jours avait perdu au jeu toute la portion qui lui était revenue. Elle s'élevait cependant à la somme de 6000 pièces d'or.

Les charitables moines de Notre-Dame de la Victoire firent partager à un grand nombre de leurs concitoyens la faveur exceptionnelle dont ils jouissaient ; leur couvent fut comme un asile ouvert à tous. Des centaines de personnes de tout âge et de toute condition s'y réfugièrent comme dans la citadelle de l'Enfant Jésus. Là, tous les jours, aussi longtemps que dura l'occupation étrangère, religieux et fidèles se succédèrent alternativement aux pieds de l'Image miraculeuse, faisant monter vers le ciel une prière non-interrompue. Deux fois le jour, matin et soir, ils s'y retrouvaient tous ensemble pour faire une supplication commune qu'ils terminaient toujours par la récitation des litanies du Saint Nom de Jésus. Le divin Enfant ne fut pas sourd à tant de vœux, et il ne cessa de protéger ceux qui ne cessaient de l'implorer ; il n'arriva malheur à aucun d'entre eux, et, chose merveilleuse, pendant un long mois, les religieux trouvèrent de quoi nourrir tout ce monde. Cette généreuse hospitalité, donnée si cordialement durant ces jours de terreur, concilia aux Carmes plus que jamais l'affection des habitants de Prague. Ils finirent même par gagner tout à fait la confiance les assiégeants. Königsmark faisait droit à toutes leurs requêtes et les recevait avant tous les autres à son audience.

Mais le monastère ne tarda pas à devenir un véritable hôpital. Comme nous l'avons rapporté, les Suédois s'étaient rendus maîtres de la rive gauche pendant la nuit du 26 juillet ; après s'être fortifiés dans leurs positions, ils attaquèrent la vieille et la nouvelle ville situées de l'autre côté de la Moldau : Les défenseurs soutinrent héroïquement un siège de 15 semaines ; 18,000 boulets de canon furent lancés, contre eux ; tandis qu'ils n'avaient

une seule pièce importante pour riposter. Cependant les bourgeois, sous la conduite du comte Colloredo, résistèrent victorieusement ; ils furent admirablement secondés par les étudiants qui avaient à leur tête le Père Plachy, Jésuite. Les nombreux blessés de l'armée Suédoise furent, pendant ces jours d'hostilités, portés dans les divers hôpitaux et couvents. Les cellules et les dortoirs des Pères Carmes en recueillirent 160, qui furent soignés avec beaucoup de charité par les religieux.

Le grand nombre de morts qu'on ne pouvait toujours assez tôt enlever, l'infection des plaies et la malpropreté des soldats répandaient dans tout le monastère un air pestilentiel qui faisait craindre l'engendrement des maladies contagieuses. L'Enfant Jésus, qu'on continuait d'invoquer tous les jours, éloigna encore ce danger. Pas un seul religieux ne tomba malade.

Ce qui parut aussi vraiment étonnant, c'est que les Suédois, qui se comportaient ailleurs avec beaucoup d'exigences et de rudesse, étaient chez les Carmes comme des agneaux, se contentant du pain et de la bière qu'on leur donnait. Ils ne se permirent jamais de soustraire le moindre petit objet. Aussi les Pères qui apprenaient avec une immense affliction les excès, les outrages et les dégâts commis par eux dans les autres communautés religieuses, remerciaient l'Enfant Jésus avec larmes abondantes et ardentes effusions de cœur.

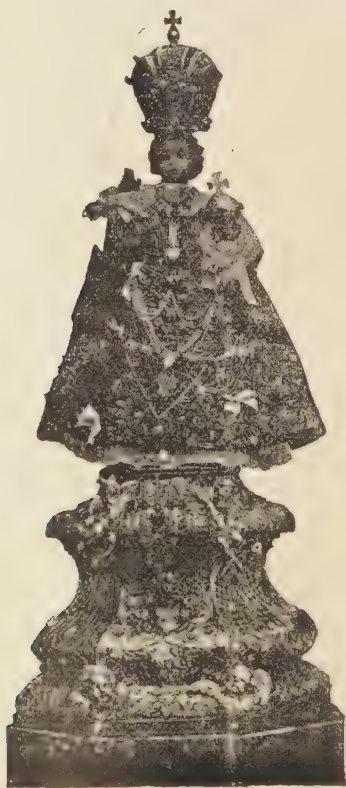
Mais le plus merveilleux fut la conduite du généralissime des armées ennemies, le Comte-Palatin Charles Gustave, qui devait plus tard monter sur le trône de Suède, et que la reine Christine avait envoyé pour achever la prise de Prague. Ce prince, dans une de ses visites aux blessés, voulut voir la statue miraculeuse. Il fut si touché des grâces et de l'air de bonté du saint Enfant Jésus que, tout protestant qu'il fût, il lui fit une offrande de trente ducats. En sa considération, il promit de débarrasser le plus tôt possible le monastère des soldats qui le remplissaient, et il obligea un pasteur protestant qui avait enlevé de force des livres de la bibliothèque des Pères, à les restituer à leurs légitimes propriétaires.

Le 2 novembre, arriva enfin la nouvelle de la conclusion de

la paix de Westphalie, signée à Munster le 24 octobre. La piété des fidèles se souvint alors que l'Enfant-Dieu en venant en ce monde avait apporté la paix à l'univers entier, et attribua cet heureux événement à son intervention miséricordieuse.

(A suivre).

Nous donnons *l'Image de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague*. Elle est reproduite d'une photographie authentique. La couronne disproportionnée que porte l'Enfant Jésus est sans doute cette couronne d'or enrichie de pierres précieuses qui lui donna le Burgrave de la Bohême, Bernard-Ignage, Comte de Martinitz et qui fut placée solennellement sur sa tête le 4 avril 1655, par Mgr. Joseph de Corti, remplaçant son Eminence le Cardinal Prince-Évêque de Prague, de Harrack, retenu par la maladie.



Saint Anastase.

FÊTE LE 22 JANVIER.

Parmi les Saints spécialement honorés au Carmel, pendant le mois de Janvier, figure S. Anastase, qui mourut martyr de la foi le 22 Janvier 627. Les *Annales du Carmel* dans leur tout premier numéro (Janvier 1879) ont donné de ce saint une très intéressante biographie que nous nous permettons de reproduire.

Persan de naissance, Anastase s'appelait d'abord *Magundat*. Son père, mage lui-même, le fit instruire dans la magie. Au sortir de ces études superstitieuses, le jeune homme embrassa la carrière militaire; mais il ne la suivit pas longtemps; car, ayant appris les triomphes de son roi Chosroès sur l'empereur Phocas, la prise de Jérusalem, l'enlèvement et le transport de la vraie Croix à Ctésiphon, au milieu d'une émotion qui s'étendait des chrétiens aux infidèles, il voulut se rendre compte du caractère religieux de ces événements. Il tenait surtout à savoir pourquoi l'instrument d'un supplice infâme était entouré de tant de vénération.

Édifié sur ce point par des chrétiens, et, à cette occasion, instruit des vérités dogmatiques et morales qui trouvent leur expression dans le symbole du salut, *Magundat* fut conquis lui-même par le divin Crucifié.

C'est ainsi qu'après avoir mûri son projet de conversion, il quitta l'armée de Chosroès, pour se rendre d'abord à Hiéraple, en Syrie, puis à Jérusalem. En apparence, il n'avait d'autre but que d'apprendre ou d'exercer le métier de monnayeur. En réalité, il ne songeait qu'à mériter la grâce du baptême. La circonspection de cette conduite se motivait par les rigueurs des Persans, maîtres du pays, envers ceux des leurs qui passaient de l'idolâtrie au christianisme.

Tant de persévérance ne pouvait manquer d'être couronnée de succès.

La grâce divine acheva en effet l'œuvre commencée, en ménageant à *Magundat* les moyens extérieurs d'aboutir. Par l'entremise de l'ouvrier-maitre dont il était l'hôte à Jérusalem, il fit la connaissance d'un saint prêtre, nommé Élie, connu comme le patriarche de la famille religieuse à laquelle Dieu réservait sa nouvelle conquête.

Élie déploya tout le dévouement, fit toutes les démarches nécessaires pour rendre accessible à son protégé le sacrement de la régénération ; et bientôt ce dernier eut le bonheur de changer au baptême son nom de *Magundat* en celui d'*Anastase*, ou de *Résuscité*, très commun parmi les Grecs et les chrétiens orientaux, parce qu'il servait à rappeler la résurrection de Jésus-Christ et à symboliser le passage de la mort du péché à la vie de l'âme.

Mais ce n'est pas tout. Sous l'impulsion d'une grâce chaque jour plus forte, le nouveau chrétien voulut être moine. Aussi ne déposa-t-il la robe blanche du baptême que pour revêtir peu après la robe noire de l'état religieux, dans un couvent portant le même nom que lui, où se perpétuaient, sous la direction de l'abbé Justin, les traditions du Carmel.

Sept ans s'écoulèrent dans l'exercice fervent des vertus monastiques, et qui plus est, dans l'aspiration au martyre. Or, au bout de ce temps, il lui sembla voir en songe, au sommet d'une montagne, un homme qui lui présentait une coupe d'or émaillée de pierres précieuses, remplie d'un vin délicieux, et qui lui disait : *Prends et bois*.

Anastase obéit à l'invitation et, au même moment, son âme inondée de suavité fut non moins remplie de lumière, car, dès son réveil, il comprit que Dieu se disposait à exaucer par le martyre le plus cher de ses vœux.

Tout ceci se passait le matin du jour de Pâques, comme pour marquer une fois de plus le lien qui rattachait son nom à cette glorieuse fête. Quoi qu'il en soit, après avoir reçu, à Jérusalem même, la sainte communion et les facultés nécessaires, Anastase partit sous la conduite du Saint-Esprit pour Césarée de Palestine. Là, voyant, à l'occasion de ses visites aux églises, quelques individus se livrer aux pratiques superstitieuses de sa première éducation, il ne craignit pas de trahir ses sentiments chrétiens en engageant ces infortunés à suivre son propre exemple.

Devenu suspect dès ce moment, il ne tarda pas à être traduit devant Barzabanne (d'autres disent Marzabanne), nouveau gouverneur persan de la Province. Ce fut le point de départ d'une lutte marquée, à divers intervalles, par des interrogatoires dont le détail serait trop long, mais qui témoignent à l'envi de la courageuse intrépidité du saint.

Un jour, par exemple, Barzabanne presse Anastase de sacrifier aux dieux de la Perse. *A quels dieux faut-il sacrifier?* répond Anastase. *Au soleil, à la lune, au feu? Pourquoi pas aussi aux montagnes, aux collines et à tout le reste? Dieu me défend de regarder comme dieux mes serviteurs et d'adorer les créatures qu'il a faites pour mon usage.*

Un autre jour, sur une décision conforme de Chosroès consulté à ce sujet par Barzabanne, ce dernier offre au saint martyr de se contenter d'un simulacre d'apostasie, et, le trouvant inébranlable, il lui notifie l'ordre de l'envoyer au roi chargé de fers. *Ces fers sont inutiles*, dit, Anastase, *Si vous m'accordiez la liberté des mouvements, je me rendrais moi-même vers le roi*, ce qui fut accordé.

Nous passons sous silence les consolations à la fois divines et humaines, dont notre saint fut favorisé dans le cours de cette lutte sans cesse renouvelée entre un gouverneur puissant et un pauvre moine, les secours vigilants dont le Supérieur et les frères de ce dernier ne cessèrent de l'entourer, l'émotion du peuple de Césarée pendant les préparatifs du retour en Perse, surtout lorsqu'à l'occasion de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, un chrétien influent, fonctionnaire lui-même, obtint de Barzabanne la permission de conduire Anastase dans l'assemblée des fidèles.

Nous avons hâte de faire assister nos lecteurs au dénouement de ce drame, où le ciel intervenait d'une manière si sensible et dont les péripéties nous ont été transmises par un religieux attaché aux pas d'Anastase, conformément aux instructions de l'abbé Justin.

Le voyage du prévenu ne fut guère que la marche d'un triomphateur. Partout, les populations chrétiennes lui firent un accueil qui alarma son humilité. C'est dans cet esprit que, des bords du

Tigre, il en écrivit à son Supérieur, pour solliciter de toute la Communauté les prières dont les approches du dernier combat augmentaient le besoin. Rien n'est plus touchant, nous semble-t-il, que le spectacle de cette fraternité religieuse à un tel moment. Et assurément rien n'édifie davantage les hommes et ne réjouit plus profondément le cœur de Dieu, que cette tendresse en quelque sorte domestique de l'amour alliée au courage du héros qui souffre pour sa foi. Aussi la mort d'Anastase fut-elle caractérisée par une constance dont l'énergie des grâces de choix a le secret.

A peine arrivé à Balsaloë, petite ville d'Assyrie à deux lieues de la résidence de Chosroës, il fut livré à un magistrat, qui prenait régulièrement les ordres du souverain. D'abord les promesses, puis les menaces suivies de leur effet, telle fut la tactique des persécuteurs envers le pauvre patient. Mais rien n'y fit, car, comme le juge le faisait enchaîner et bâtonner en disant : *Voilà ce que tu auras chaque jour à la place des honneurs que tu refuses. — Je serai aussi insensible à tes coups qu'à tes faveurs*, répliqua Anastase, *fais ce que tu voudras*.

C'est alors qu'il fut soumis à des tourments d'une véritable férocité. Étendu sur le dos, les jambes croisées par une forte poutre qu'appesantissaient encore deux hommes montés sur les deux bords ; plus tard, suspendu par une main, alors qu'un pied retenait à peine une grosse pierre dans le vide, il lassa la cruauté des bourreaux idolâtres, non sans susciter, du côté des chrétiens, la plus enthousiaste vénération. Du reste, comme le geôlier était chrétien lui-même, le religieux, compagnon d'Anastase, avait, ainsi que les fidèles, un assez libre accès auprès de lui, et c'est ainsi que les moindres détails de tous ses supplices ont pu, jusqu'au dernier, arriver à la connaissance de la postérité chrétienne.

Or, nous apprenons du religieux en question, que, pour en finir, Chosroës donna l'ordre d'étrangler Anastase et les autres prisonniers chrétiens, qui formaient un total de soixante-douze personnes. Conduits au bord d'un fleuve, ceux-ci passèrent successivement par les mains du bourreau en présence du saint, auquel on disait après chaque exécution : *Veux-tu mourir ainsi, ou bien préfères-tu jouir de la douce lumière du jour et des faveurs du*

roi? Pour toute réponse, Anastase élevait les yeux vers le ciel, en remerciant Dieu de la prochaine réalisation de ses plus ardents désirs; puis il ajoutait: *J'espérais être déchiré en pièces pour l'amour de Jésus-Christ, mais puisque telle est la mort à laquelle je suis destiné, je me félicite de ce que je vais être associé pour si peu à la gloire des saints martyrs.*

Anastase mourut donc avec une véritable allégresse et de la même manière que ses compagnons, c'est-à-dire par l'étranglement. Seulement, une fois étranglé, il eut, par exception, la tête tranchée.

Cette tête (nous ne parlons pas des autres reliques) est devenue célèbre. Transportée à Rome, déposée dans une église de la Sainte Vierge, qui est devenue depuis l'église des saints Vincent et Anastase, elle a été reconnue, comme authentique et miraculeuse, par le septième concile œcuménique. Aussi l'auteur du *Martyrologe poétique* a-t-il pu écrire: *La Perse si riche n'a envoyé à la Ville éternelle rien de plus précieux que le chef de cet illustre martyr.*

Quant à la mémoire même d'Anastase, elle est toujours restée en grande vénération dans l'Ordre auquel il avait appartenu et qui reçut par sa mort un nouveau lustre. Outre que son nom figure d'une manière permanente dans les *suffrages* de *nos saints*, il n'était pas rare de voir, surtout dans les églises des Carmes de l'ancienne observance, un tableau représentant Anastase blessé au crâne et revêtu du capuchon monastique.

Voici l'origine de cet usage :

En 1640, vivait à Rome, en qualité de professeur de langues orientales et de Consultant de la Congrégation de la Propagande, un Carme jouissant d'une grande réputation de savoir. Il se nommait Jacques *Wemmers* et était natif d'Anvers. Il devait plus tard devenir Evêque du Caire avec le titre de Légat apostolique en Éthiopie. Or, comme *Wemmers* allait souvent en compagnie de son frère Pierre, religieux carme, lui aussi, vénérer le chef de saint Anastase, dans l'église de ce nom associé à celui de saint Vincent, les deux frères concurent la pensée de faire copier une vieille image, qui symbolisait, dès le deuxième concile de Nicée, l'objet de leur vénération.

Parfaitement réussie, cette copie fut emportée à Anvers et simplement suspendue dans l'église des Carmes de cette ville. Mais bientôt la piété publique l'entoura d'hommages d'autant plus empressés, que l'intercession du martyr obtenait des grâces plus nombreuses. Il fallut même, pour satisfaire les fidèles, donner à la fête de saint Anastase l'éclat des grandes solennités. De là, on le comprend, une popularité du culte de son image, qui d'Anvers passa dans toute la Belgique, et de la Belgique dans une grande partie du Carmel.

Nous terminerons en disant que les images représentant la tête de S^t Anastase continuent comme par le passé, à être l'instrument des bienfaits les plus signalés. Que de malades ont été guéris au contact de cette image ! Que de mourants ont été soulagés et protégés visiblement contre les pièges du démon !

« *A l'aspect de la tête et de l'Image de S^t Anastase, disait le deuxième Concile de Nicée, les malades sont guéris et les démons mis en fuite.* » Des prodiges nouveaux viennent confirmer chaque jour ce témoignage glorieux.



La Journée Religieuse

(Voir plus haut, p. 197 et suiv.)



OFFICE DE MATINES

Invitatoire, Hymne, Antiennes, Psaumes et Leçons.

XI (suite.)

Eh bien, non ! Cette spiritualité quintessenciée, volatilisée n'est point selon Dieu. Il suffit pour cela qu'elle soit en opposition complète avec le plan *réel* du souverain Ordonnateur. — Le monde, naturel et surnaturel, est un livre où s'écrit à mesure le conseil éternel : livre dont Notre Seigneur tient la tête et l'introduction ; il nous le dit lui même par la bouche du prophète : *in capite Libri scriptum est de me.* (1) Or, que lisons nous dans les pages admirables de ce grand livre ?... Nous lisons d'abord ce que nous ne saurions trop répéter : que tout est bâti, modelé sur le Christ, fondement premier, exemplaire suprême ; (2) que roi-pontife de l'univers, toute vraie religion est en lui, comme en sa substance et en sa source ; qu'il est l'unique chemin par lequel Dieu vient à nous, et nous allons à Dieu. (3) Nous lisons encore que d'après le dessein divin, Jésus et sa Mère sont inséparables ; que, reine de tout ce qui est créé, à côté de son Fils, (4) corédemptrice du genre humain, seconde médiatrice, Marie est l'instrument universel du mystère du Christ ; que, par suite, le Très-Haut l'a établie tout à la fois mère de notre béni Sauveur, et aussi notre mère à nous tous qui avons été appelés à l'insigne dignité de frères et de membres de l'Homme-Dieu ; (5) que nul, conséquemment, n'obtiendra le salut en dehors de sa douce mater-

(1.) Ps. XXXVIII. 8.

(2.) Omnia per ipsum et in ipso creata sunt. Col. I. 16.

(3.) Ego sum via. Joann. 14. 6.

(4.) Adstitit regina a dextris tuis. Ps. 44. 10.

(5.) Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus. S. Aug. de sancta virginitate N° 6.

nité, canal providentiel de toute grâce. (1) *Qui me invenerit inveniet vitam et hauriet salutem a Domino. In me est omnis spes vite et virtutis.* (2) — Nous voyons enfin que si l'Église — tête et corps — en laquelle se résume l'œuvre surnaturelle de Dieu, est comparée maintes et maintes fois par le Seigneur lui-même à un royaume : *le royaume des cieux, le royaume de Dieu* ; (3) les saints du ciel honorés d'un culte public ici bas ont non seulement rang de princes dans ce divin royaume, mais y exercent aussi par délégation, au dessous du Roi et de la Reine, Jésus et Marie, les mandats les plus élevés, les plus hautes fonctions ; — investis qu'ils sont d'une véritable magistrature de protectorat et de patronage vis à vis de leurs frères de la terre. — Encore un coup : dans l'ordre des choses naturelles, Dieu cache son action sous celle des causes secondes. Se tenant l'une l'autre, elles forment un engrenage admirable dont il est le premier moteur. De même, dans le monde de la grâce a-t-il donné tout pouvoir, toute puissance au Christ, qui à son tour en communique les dérivations multiples à sa sainte Mère d'abord, puis à ses divers ministres et représentants sur la terre et au ciel. Sur la terre, nous avons la hiérarchie ecclésiastique préposée à la dispensation visible, officielle des dons célestes. Au ciel, — car l'Église triomphante ne fait qu'une seule cité, un seul corps avec l'Église militante ; et c'est aussi une loi générale que les êtres supérieurs, soit par nature, soit par état, influent sur les inférieurs, (4) — au ciel, nous avons parmi la foule des bienheureux, des saints plus spécialement chargés, chacun dans le département qui lui est

(1) « Dieu ayant voulu une fois, dit Bossuet, nous donner Jésus-Christ par Marie c'est un ordre qui ne change plus. Il est et sera toujours véritable qu'ayant reçu par elle le principe universel de la grâce, nous en recevons par son entremise les diverses applications dans tous les états qui composent la vie chrétienne. » Sermon pour la fête de la Nativité.

(2) Prov. VIII. 35. — Eccles. XXIV. 25.

(3) Evangelia passim.

(4) Ecclesia tota intelligenda est, non solum ex parte quâ peregrinatur in terris a solis ortu usque ad occasum laudans nomen Domini et, post vetustatis captivitatem, cantans canticum novum ; sed et ex illa quæ in cœlis semper ex quo condita est cohæsit Deo. Hæc in sanctis.... beata persistit, et suæ parti peregrinanti opitulatur *sicut oportet*. S. August. Euchirid.

assigné, (1) d'aider à l'œuvre de notre sanctification, de nous secourir, de nous défendre, de nous servir de modèles, de médiateurs, (2) d'intercesseurs. Ces saints, Dieu les fait connaître ici bas par la voix du miracle. Ce sont les saints canonisés.

Par conséquent, ne pas tenir compte de cette disposition admirable, ne pas en user pour notre bien spirituel, ou du moins n'en user que d'une manière machinale, sans esprit intérieur, ce serait aller contre les intentions du Seigneur et nous priver de bien des grâces. L'Église, on ne le niera pas, est inspirée d'en haut en tout ce qui tient au culte divin. Or, elle ne pense pas, sans doute, nous distraire de Dieu, lorsque si souvent à l'office et encore à la messe, elle nous adresse aux saints. Immédiatement même après la communion, dans ce moment solennel où nous sommes pour ainsi dire en tête à tête avec l'Hôte eucharistique de nos âmes, n'est ce pas par eux qu'elle entend faire passer nos prières et nos hommages ? (Orat postc. in miss. S.S.)

Conclusion : il faut prendre les choses comme le bon Dieu les a ordonnées ; il n'y a point de meilleure religion, de meilleure spiritualité que celle du bon Dieu, telle que l'Église nous la propose chaque jour dans le service liturgique. Mettons y donc tout notre cœur, toute notre âme. La « sacrosainte et indivisible Trinité » ne perdra rien, ni nous non plus, sachons le, « à la louange, à l'honneur et à la gloire que nous rendrons ainsi à « l'Humanité de Notre Seigneur Jésus-Christ, à sa bienheureuse Mère et à ses saints, » en leurs fêtes respectives. (3)

Cette courte digression n'a pu qu'effleurer un sujet si vaste. Revenons cependant à nos matines. (A suivre.)

« à la page 275 du n° précédent, ligne 10^e il s'est glissé une incorrection typographique qui rend inintelligible la pensée de l'auteur. Voici la phrase telle qu'elle doit être: « la divine économie de l'Incarnation allant en effet à surélever, à transformer, à diviser tout le système dont l'Homme-Dieu est le centre etc. »

(1) La puissance départie aux saints se rapporte surtout aux vertus dans lesquelles chacun d'eux a excellé. — Cardinal Pie. Œuvres T. VIII. 401.

(2) Spiritalis ascensus et deificationis mediatores sunt martyres S. Greg. Nazianz. orat. IV.

(3) Sacrosanctæ et individue Trinitati Crucifixi Domini Nostri Jesu Christi humanitati, Beatissimæ et gloriosissimæ semperque Virginis Mariæ fecundæ integritati et omnium sanctorum universitati sit sempiterna laus, honor et gloria ab omni creatura. (Orat fin. SS. Offic.)

Échos du Centenaire de S^t Jean de la Croix.

Plusieurs comptes rendus des fêtes célébrées en l'honneur de notre glorieux Père nous sont parvenus déjà. Nous nous empressons de les publier, et nous les donnons par ordre de date de leur arrivée. Nous continuerons à en relater plusieurs chaque mois. Ainsi se prolongeront pour réjouir nos cœurs et édifier nos âmes les échos de ces solennités qui ont été partout, paraît-il, aussi splendides qu'on pouvait les désirer.

Bruxelles. — L'éclat des offices, le concours des Prélats les plus augustes, l'affluence d'une foule immense qui chaque jour accourait de toutes les parties de la capitale, ont contribué à donner au troisième centenaire de S. Jean de la Croix un retentissement qui s'est imposé à l'attention de tous, et qui a rappelé l'enthousiasme avec lequel se célébrait, il y a neuf ans, dans cette même église l'inoubliable centenaire de notre mère S^{te} Thérèse.

Les fêtes consistent en un Triduum célébré les 23, 24, 25 novembre, et précédé d'une ouverture solennelle le Dimanche 22. L'église a reçu une décoration simple, exquise, imposante, objet de l'admiration générale ; elle est due à M^r l'architecte Collés... Les honneurs de l'ouverture sont faits par sa Grandeur Mgr Jourdan de la Passardière évêque de Roséa, et par Mgr Cartuyvels, Camérier secret de sa sainteté Léon XIII et Vice-Recteur de l'Université catholique de Louvain. Mgr l'évêque est reçu solennellement aux portes de l'église et célèbre pontificalement le salut.

Mgr Cartuyvels, dans un de ces discours, où la parole jaillit brillante, comme l'onde d'un fleuve qui roule ses flots au soleil, assigne à S. Jean de la Croix l'une des plus belles places dans l'histoire religieuse du XVI^e siècle. En ce siècle troublé l'œuvre de l'impiété satanique fut le protestantisme, comme il devint au XIX^e la révolution politique, comme il sera demain peut-être le bouleversement social. La moitié de l'Europe se rangea sous cette nouvelle bannière de Satan. L'Église opposa à cette pléiade men-teuse une légion de saints ; une renaissance autrement glorieuse que celle de lettres et des arts resplendit au front de l'Église. Le concile de Trente achève la promulgation de l'éternelle doctrine. Des Ordres religieux surgissent, d'autres sont réformés. Pendant que l'Europe sent ressusciter dans ses veines le feu du Christ, François Xavier parcourt le sud et l'orient de l'Asie, évangélisant, baptisant les cités et les tribus, les îles et les empires. Au nouveau monde découvert par Christophe Colomb, les missions créent à Jésus-Christ un monde nouveau d'adorateurs.

Dans cette œuvre immense de l'Église du XVI^e siècle, la part des Ordres religieux est grande. Les institutions monastiques d'Occident sont le partage de la contemplation et de l'action. Un Ordre venu d'Orient, celui des Carmes, avait subi en Occident une mitigation résultant de ce contact nouveau et autorisée par le S^t Siège. Thérèse de Jésus et Jean de la Croix, suscités de Dieu, accomplirent la mission de restituer à cet Ordre antique la retraite, la contemplation et l'austérité de son esprit primitif, et de les faire prévaloir sur le ministère apostolique lui-même. En même-temps ces deux âmes si pures et si pleines de grâce, élevaient à la céleste contemplation le monument de leurs écrits et fondaient dans l'Église une école mystique impérissable, semence de saints jusqu'à la fin des siècles..! Voilà ce que sont Jean de la Croix et Thérèse dans l'épopée séculaire de l'Église...

Tel fut ce discours, manifestation presque improvisée de la science, de l'éloquence, de la piété du prince de la chaire en Belgique.

Le lendemain 23, messe solennelle par Mgr Solvyns, Prélat de la chapelle de sa S. Léon XIII et chanoine titulaire de la cathédrale de Carthage. La maîtrise exécute une messe de Riga. Le salut est célébré par le T. R. P. Ange de S^t Louis, Provincial des Carmes déchaussés, entouré de tous ses religieux.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Roséa monte en chaire. Mgr Cartuyvels avait esquissé en Jean de la Croix l'homme public devant l'histoire de son siècle et de l'Église. Mgr Jourdan de la Passardiére s'empara d'une antithèse délicieuse, en complétant le panégyrique du Saint par le tableau de l'homme intime devant Dieu et devant les âmes. Une parole du Saint le définit en trois mots : « Souffrir — agir — se taire. Ces trois mots seront le texte des trois discours que sa Grandeur prononcera les 23, 24 et 25. — « Souffrir. » L'orateur dévoile, au milieu de l'attendrissement de son auditoire, tout ce que fut cette croix de notre Saint, croix si célèbre qu'elle est inséparable de ses images. Dès son enfance et tout le long de sa vie monastique, souffrances de l'âme, privations et tortures volontaires du corps, emprisonnement inhumain pour la cause de la Réforme, persécutions dans le nouvel Ordre même, barrière d'isolement que l'enthousiasme des saintes âmes qu'il avait formées ne parvenait plus à franchir. Et Jean demandait à Dieu des souffrances nouvelles « Pati, Domine, et Contemni pro te. » Souffrir, Seigneur, et être méprisé pour vous ! Et pourquoi souffrir ? Pour continuer l'œuvre du Fils de Dieu, qui a souffert pour sauver la justice infinie, la tendresse infinie et le pécheur..!

Le 24, jour de la fête, à 9 heures réception solennelle à l'entrée de l'église de son Excellence Monseigneur Nava di Bontifé, Archevêque d'Héraclée et Nonce Apostolique près de S. M. le Roi des Belges. Messe pontificale par son Excellence. La messe est de Mercadante. Le salut très solennel est présidé par Mgr Jacobs Prélat domestique de S. S. le Pape, Curé-Doyen de la Collégiale des SS. Michel et Gudule.

M^{gr} l'évêque de Roséa prononce son second discours et nous fait le tableau de la vie d'action du Réformateur du Carmel. Sa Grandeur nous montre dans l'âme de Thérèse et de Jean, le besoin divin de retraite et d'oraison, l'appel de Dieu qui leur impose la réalisation de ce besoin pour eux-mêmes et pour tous, par la réforme de l'Ordre, et la fondation de nombreux monastères, au milieu de difficultés inouïes. Mais le bras de Dieu soutient Thérèse et Jean. Le Saint devenu directeur spirituel de Thérèse elle-même et de ses Filles suscite de concert avec Thérèse les saintes et les saints autour d'eux. Le nouveau Carmel est un nouveau Cénacle du Saint-Esprit. L'action du grand directeur d'âmes franchit les murailles des cloîtres et fait déborder sur les cités de l'Espagne les conversions retentissantes et les victoires sur l'Enfer. « Nouveau Basile ! » s'écriait avec rage le prince des démons. En même-temps, le saint composait le catéchisme gradué de l'amour de Dieu, qu'il appelle ! « la montée du Mont-Carmel — la nuit obscure de l'âme, le cantique spirituel de l'âme et de Jésus-Christ son Époux — la vive flamme de l'amour. » —

Le 25 à 9 heures, réception devant l'église et entrée solennelle de son Eminence le *Cardinal Goossens*, Archevêque de Malines. Monseigneur est revêtu de la *Cappa magna* ; la maîtrise exécute l'antienne « sacerdos et Pontifex. » mise en musique tout exprès pour la circonstance par M. Schaeken, le maître de chapelle. M^{rs} les chanoines Van der Stappen, professeur au Grand Séminaire de Malines, Van Aertselaer, Directeur de l'Institut St Louis, Hallaux, Directeur de l'Institut St Boniface, à Bruxelles, accompagnent son Eminence. Le *R. P. Etienne*, Prieur du couvent célèbre la messe solennelle à laquelle Monseigneur assiste pontificalement au trône, on admire le personnel nombreux des jeunes religieux qui exécutent avec plus de pompe encore que les jours précédents les cérémonies de l'autel et du sanctuaire. La maîtrise exécute une messe de Neury. Son Eminence est visiblement émue de la grandeur de cette fête religieuse et de la gloire qu'elle rend à Dieu. A l'issue de la cérémonie, Monseigneur manifeste le désir de féliciter le grand organiste, dont l'interprétation l'a ravi. M^r *Mailly* lui est présenté, et reçoit devant la communauté des Carmes les éloges de Monseigneur. Si la maîtrise des Carmes est si fort goûtée, c'est surtout à son organiste qu'elle doit la supériorité de son exécution. L'instrument certes n'a pas son pareil dans Bruxelles, mais la main qui le touche en tire des accents d'une délicatesse et d'un sentiment infinis. L'infini c'est le Dieu devant qui le grand artiste joue !

Le salut du clôture est célébré par M^{gr} *Nicotra*, Camérier secret de S. S. Léon XIII et secrétaire de la Nonciature apostolique. Au salut solennel de chacun des quatre jours, la maîtrise exécute en l'honneur de S. Jean de la Croix un motet différent dont M^r *Schaeken* a fait avec talent la musique. Le cantique « Trois siècles sont passés.. » forme chaque soir le bouquet

du salut ; la musique a pour auteur M^r Schaeken, et la gracieuse poésie est du R. P. Dominique, Carme déchaussé à Soignies.

M^r Jourdan de la Passardièrè prêche son 3^e sermon sur la devise du du Saint : « se taire. » Il y a deux silences : 1^o le silence avec la créature. Ce silence double le temps, purifie le cœur, apprend à bien parler aux âmes. 2^o Il y a le silence aux pieds de Dieu ; c'est le silence de la contemplation. L'orateur en donne une idée fort belle dans une des sentences les plus spirituelles de S^t Jean de la Croix : « Dieu le Père n'a prononcé de toute éternité qu'une seule parole, et Il l'a prononcée dans un silence éternel. Cette parole de Dieu c'est son Fils. Cette parole profonde nous avons à l'écouter en nous dans le même silence. »

Dieu parle en nous par sa grâce ; la charité est infusée dans nos cœurs par le Saint-Esprit ; la grâce nous excite et nous aide. La première correspondance que nous avons à y faire c'est d'écouter cette voix profonde de Dieu, d'être amoureusement attentif à Dieu, de Le regarder avec amour dans l'obscurité générale et indistincte de la Foi. Cette correspondance essentielle aux opérations divines en nous est formulée en ces termes à chaque page des œuvres de S^t Jean de la Croix. L'âme se dispose à cette application amoureuse au Dieu invisible par la pureté, la paix, la douceur, la liberté d'esprit, le silence, la retraite, la simplicité. Rien n'est pur et céleste comme les livres de celui dont la pureté ravissait la séraphique Thérèse de Jésus !

Les enseignements de Mgr Xavier Jourdan de la Passardièrè et les adjurations de son zèle rayonnent d'un feu supérieur à celui du talent. Si ses conférences furent celles d'un Fils à l'égard de Notre-Dame du Mont-Carmel et de S^t Jean de la Croix, elles furent celles d'un apôtre vis-à-vis de l'immense foule, qui chaque jour l'écouta dans ce majestueux silence avec lequel elle avait écouté Mgr Cartuyvels. Bruxelles gardera l'impression impérissable de ces deux hommes de Dieu.

Honneur à ces deux orateurs, honneur à chacun des Prélats qui ont embelli les fêtes par leur concours auguste. Honneur aux pieux fidèles qui sont accourus en foule serrée à ces fêtes, et ont été ainsi une couronne d'honneur et de gloire à notre Père S^t Jean de la Croix.

*
* *

Au Carmel de Lourdes. (1) — On se souvient qu'en 1882, l'Ordre du Carmel eut la joie de célébrer le troisième centenaire de sa glorieuse réformatrice, sainte Thérèse. Cette année a amené le troisième centenaire de saint Jean de la Croix, le célèbre coopérateur de sainte Thérèse dans son œuvre de réforme.

(1) C'est le « Journal de Lourdes » qui donne cette intéressante relation.

Un triduum solennel a eu lieu à cette occasion, les 22, 23 et 24 novembre, au Carmel de Lourdes. Le chœur de la chapelle avait été décoré avec art. Au dessus de l'autel, resplendissant de feux et de fleurs, sur un fond de pourpre, semé d'étoiles d'or, apparaissait la statue de saint Jean de la Croix, surmontée de cette devise qui résume sa vie: *Souffrir et être méprisé!*

Les chanteurs de la Basilique ont prêté le concours de leurs voix aux cérémonies. Un public d'élite y assistait: nous avons remarqué M. l'abbé Dupas, curé-doyen d'Ossun, des Missionnaires de la Grotte, des représentants du clergé paroissial de Lourdes.

L'orateur de ce triduum a été le R. P. Alexandre, des Carmes déchaussés de Bagnères-de-Bigorre.

Pendant les trois jours, il a parlé de Saint Jean de la Croix, comme un fils parle de son père, faisant passer dans l'âme de ses auditeurs les sentiments d'admiration, de confiance et d'amour dont son cœur déborde pour le grand Saint.

Ces instructions remarquable sortiront peut-être, par la publicité, de l'étroite enceinte où elles ont été entendues. C'est ce qui nous console un peu de l'idée forcément incomplète que nous allons en donner.

Dans le premier discours, l'éloquent religieux a considéré saint Jean de la Croix comme le père et le modèle de la réforme du Carmel.

Le serviteur de Dieu fut toujours le premier aux exercices de sa communauté; c'est de lui surtout qu'on pourrait dire que ses os crient encore: observance. A ses yeux, la règle était l'arche sainte qui porte la vie et la destinée des Ordres religieux. Aussi était-il impitoyable contre tout ce qui lui paraissait un détournement de la règle. Comme sainte Thérèse, il s'élevait avec énergie contre des dévotions, bonnes en elles-mêmes, mais qui avaient le tort d'enlever le religieux du Carmel à la contemplation des choses divines, qui doit être le but principal de sa vocation.

Le second jour, le Révérend Père a montré saint Jean de la Croix dans son action sur les âmes au tribunal de la pénitence. « Quels regrets, a-t-il dit avec son héros, de voir un si grand nombre d'âmes, douées de tous les talents et de toutes les grâces, traîner dans le sentier ordinaire, faute d'un guide éclairé! Car à peine s'en trouve-t-il dès qu'on a dépassé les commencements de la perfection. » S'en prenant aux âmes elles-mêmes de cette disette de directeurs, il a démontré par l'Écriture et par l'histoire que c'est l'âme elle-même qui enfante le directeur dont elle a besoin, qu'il naît des gémissements et des larmes de l'âme aux pieds de Dieu.

Passant ensuite aux qualités requises pour un bon directeur, il les a trouvées réunies au degré le plus éminent dans saint Jean de la Croix; il s'est arrêté avec une sorte de complaisance sur le discernement surnaturel du Saint, qui lui permettait de lire dans l'intérieur des âmes et de deviner l'esprit qui les animait.

« Pareil, s'est écrié le prédicateur, à l'aigle qui prend ses petits aiglons sous ses ailes et les emporte au soleil pour leur faire boire ses rayons directs, Jean de la Croix, lui aussi, prend sous les puissantes ailes de sa direction toute céleste la plupart des âmes qui s'adressent à lui. Levez vos têtes, mes sœurs, voyez à des hauteurs vertigineuses votre séraphique Mère et ses vénérables compagnes, tant et tant de nos pères. Tous déclarent à notre Saint qu'après Dieu c'est à lui qu'ils doivent de chanter les miséricordes éternelles. »

Dans le troisième sermon, saint Jean de la Croix nous est apparu répandant sa lumière sur l'Eglise par sa science de docteur.

Pour être docteur, trois conditions sont requises : 1^o la sainteté ; 2^o une science éminente ; 3^o la déclaration de l'Eglise. Jean de la Croix étant canonisé, la première condition est remplie ; nous n'avons pas à nous en occuper.

La seconde existe également par le fait de la science mystique dont notre bienheureux a trouvé la méthode. En effet, ce que saint Thomas a fait pour la théologie scolastique, Jean de la Croix l'a fait pour la théologie mystique ; il en a recueilli les éléments épars, il les a coordonnés, les a codifiés, en a fait une somme, a assis cette somme sur la base solide de l'Ecriture, l'a éclairée aux principes rationnels de la philosophie et de la théologie scolastiques, et finalement l'appliquant aux détails particuliers de la vie, en a fait la voie la plus sûre, la plus rapide pour arriver à Dieu.

Le P. Alexandre a exposé d'une manière lumineuse la méthode de Jean de la Croix, dite d'élimination, qui consiste dans le détachement complet de tout pour arriver à l'union divine ; ce détachement, appliqué à nos trois facultés principales, le Saint le désigne sous le nom de *nuits* : la *nuît* des sens, la *nuît* de l'intelligence, la *nuît* de la volonté. L'orateur s'est arrêté tout à coup, comme Moïse en face de la terre promise, ne voulant pas profaner par des paroles infirmes les mystères insondables de l'amour de Dieu.

La troisième condition n'existe pas encore ; Jean de la Croix n'est pas officiellement proclamé docteur, bien que l'Eglise invoque son autorité comme règle de vérité dans les matières mystiques. S'il faut des siècles pour faire des saints, il en faut aussi pour faire des docteurs. Du reste ce titre ne se confère que sur la demande de l'épiscopat. En ce moment, l'épiscopat est occupé à la défense de l'édifice religieux et même social. Quand le feu est à la maison, on ne songe pas à l'embellir.

Le Père a terminé en faisant des vœux pour que les œuvres de saint Jean de la Croix soient plus appréciées, plus connues. On ne les lit pas dans le monde ; on ne les lit pas même dans le cloître. Et cependant, en retournant une paroles fameuse, on peut dire : « Celui qui lira Jean de la Croix se sauvera. »

Chapelle des Carmélites de Douai. (FRANCE-NORD). — Les fêtes de St Jean de la Croix ont été célébrées chez les Carmélites de Douai les 22, 23 et 24 novembre 1891. On ne se souvient pas d'avoir vu dans leur chapelle modeste et solitaire un plus bel ensemble de cérémonies. Affluence des fidèles, concours du clergé, chants sacrés et cantiques de circonstance rien n'a manqué pour donner un grand éclat à ces solennités. Aussi les trois jours trop tôt écoulés du triduum ont-ils été pour la communauté de vrais jours du Ciel et pour la foule qui prenait part à ces fêtes des jours de particulière bénédiction. La décoration de la chapelle était d'ailleurs des mieux réussies. Des arcades et des voûtes descendaient en courbes gracieuses des guirlandes de verdure et de fleurs, l'ornementation la plus riche décorait l'autel et au milieu des fleurs et des lumières se détachait la figure aimée de St Jean de la Croix. Cette statue de grandeur naturelle avait été bénite et inaugurée au premier jour du Triduum. Le Saint embrasse sa croix avec une expression de tendresse qui émeut et qui, à elle seule, suffirait pour justifier son nom.

Il y avait un siècle que la ville de Douai n'avait plus vu reparaitre le blanc manteau et la robe de bure du frère du Carmel. Les religieux Carmes y ont été cependant, pendant deux siècles, connus, estimés et aimés. Ils possédaient à Douai deux couvents. L'université avec son enseignement élevé et son peuple d'étudiants les avait de bonne heure attirés dans la Salamanque du Nord. Mais depuis, le souffle de la tourmente a emporté ces florissantes communautés et des religieux Carmes il reste à Douai moins qu'un nom, d'anciennes constructions au service de l'intendance et à peine un souvenir. Ce souvenir revivra, nous l'espérons, grâce aux filles de St^e Thérèse qui dès l'année 1829 ont fait refleurir le Carmel et, qui en cette année 1891, ont été si heureuses de voir leur Bienheureux Père sortir de son obscurité.

Les honneurs extraordinaires qui viennent de lui être rendus, les prédications qui ont célébré tour à tour ses vertus, son influence religieuse et l'élévation de sa doctrine amèneront ce résultat si désirable. Afin de mieux faire comprendre la place que St Jean de la Croix occupe dans l'œuvre de St^e Thérèse, les instructions du Triduum avaient pour but de faire connaître sa vie, son action dans l'œuvre de la Réforme et ses enseignements mystiques.

M. Loridan, Supérieur de l'Institution St Jean, à Douai, a signalé les caractères principaux de cette grande existence: l'amour de la Croix, la grâce de la contemplation et le zèle des âmes. Nous ne pouvons refaire de nouveau et après lui, ce tableau animé où l'on retrouvait les faits de cette sainte vie, les maximes et les pratiques de cet « homme tout céleste, » les grâces dont le ciel l'avait favorisé. Combien St Jean de la Croix a dû l'approuver quand il insistait sur la sanctification personnelle, œuvre essentielle, affaire capitale pour sanctifier les autres ; quand surtout il rappelait

à tout son auditoire que la vocation de la Carmélite est de prier pour la conversion des pécheurs.

M. le Chanoine Leblanc, Supérieur de l'Institution du Sacré Cœur, à Tourcoing, avait accepté de montrer en S^t Jean de la Croix, le Coadjuteur de S^{te} Thérèse dans la Réforme du Carmel. Le public accouru pour l'entendre a pu goûter cette parole où la piété et le jugement s'expriment toujours dans la plus élégante simplicité. La Réforme, a dit l'orateur, n'est pas une révolution, dans un Ordre religieux, ce n'est point davantage la cessation d'abus condamnables, c'est pour le Carmel de S^{te} Thérèse, le retour aux observances du Carmel de S^t Albert. Cette Réforme a été projetée et réalisée par l'héroïque Vierge d'Avila, pour satisfaire son amour des âmes, seconder les missionnaires dans leurs travaux apostoliques et contribuer en particulier à la conservation de la foi en France.

Douée d'une intuition toute divine, l'illustre Réformatrice a choisi S^t Jean de la Croix, malgré le peu d'éclat de ses dons extérieurs, parce qu'elle avait découvert en lui « l'une des âmes les plus pures et les plus saintes qui fussent dans l'Église. »

Et en effet il y avait dans ce religieux exemplaire un moine et un apôtre parfait.

Moine zélé pour suivre dans la pauvreté, les souffrances et l'abjection le divin modèle de la perfection.

Apôtre plein de foi, de cette foi pratique qui ramène tout à la pensée du ciel et au salut des âmes, apôtre embrasé de charité comme le prouvait l'ardeur de sa piété à l'autel et son zèle pour la conversion des âmes.

Le jour de la clôture du Triduum devait être le plus beau. M. le Vicaire Général Carlier avait accepté de célébrer à la grand' Messe et de présider à l'Office du soir. MM. les trois Doyens de la ville assistaient au Salut ; autour d'eux avaient pris place un grand nombre de prêtres. Les chants ont été exécutés par un groupe d'élèves appartenant à l'Institution S^t Jean. La puissance et la beauté de ces voix d'enfants ne le cédaient pas à la précision de leur exécution. Le sermon a été donné par M. le Chanoine J. Didiot, professeur de Théologie à l'Université de Lille. Nous regrettons de n'en pouvoir donner que l'analyse ; si imparfaite qu'elle soit, elle permettra cependant, nous l'espérons, aux lecteurs des Chroniques de suivre les développements des idées dans cette admirable synthèse des œuvres de notre sublime contemplatif. »

Neuf siècles avant N. S., Elisée demandait à son Père Elie de lui léguer son double esprit de foi et de contemplation, de grâce et de sainteté. Ce double esprit lui fut accordé et jusqu'à l'avènement du Sauveur, ce double et merveilleux esprit s'est transmis dans une race d'élus, sur les hauteurs du Carmel. Seize siècles après N. S., les descendants de cette race immortelle demandaient de nouveau à Dieu de faire descendre en eux ce double esprit

et le ciel accorda au Carmel pour être les auteurs d'une nouvelle génération de Saints, S^{te} Thérèse et S^t Jean de la Croix.

Le Carmel est dans le langage de la Bible et de l'Église, le symbole de l'âme comblée des faveurs célestes. Il est à la fois, délices et austérité, lumière et obscurité, grâce à l'agrément de ses jardins et à l'ombre délicieuse de ses forêts. Mais il est plus particulièrement le type des élévations saintes auxquelles S^t Jean de la Croix veut conduire les âmes par les voies mystiques.

Ses quatre principaux ouvrages réalisent cette ascension; ce sont: *La Montée du Carmel*, *la Nuit obscure*, *le Cantique spirituel* et *la Vive flamme d'amour*. Autant d'étapes dans le chemin du ciel. Mais en réalité nous ne nous élevons que pour parvenir à un but, il nous faut donc monter pour séjourner ensuite.

La montée suppose deux opérations successives: fuir les bas fonds, puis traverser les régions des ténèbres; toutes deux n'ont qu'un but qui est de sortir de soi-même, de renoncer, de mourir à soi-même.

La vraie vie est en effet entravée en nous par deux autres vies, celle des sens pour l'homme qui ne s'élève pas au dessus des occupations ou des besoins matériels et journaliers, et la vie de l'intelligence trop prévenue d'elle-même. Il est vrai qu'il arrive trop souvent, au jugement de Fénelon, que nous manquons plus encore de raison que de foi, mais quelles clartés la foi ne répandrait-elle pas sur notre vie si nous marchions davantage à sa lumière.

Sans doute on découvre plus loin à mesure qu'on s'élève; on s'approche de Dieu suivant qu'on se quitte soi-même par l'abnégation, mais quelle pureté et par suite quel esprit de mortification ne faut-il pas pour parvenir jusqu'à la source et au modèle de toute sainteté. Telle est l'explication des épreuves voulues ou imposées par lesquelles Dieu doit faire passer les âmes appelées à la sainteté. La nature se révolte, la raison se déconcerte en présence de ces tortures morales; mais cependant ne faut-il pas dès cette vie faire son purgatoire, si on prétend, dès cette vie, entrer dans les délices qui semblaient réservées à la vie future! Obscurités, impuissance de nos facultés, inanité de tous nos efforts, vide effrayant de notre âme, partout le néant ou le rien. L'âme qui a passé par les angoisses de cette longue épreuve ne comprendra-t-elle pas que, de nous mêmes, nous n'avons, nous ne savons, nous ne pouvons rien?

Après avoir décrit les fatigues de la montée, l'orateur continuant son magistral exposé, nous fait entrevoir et désirer les délices du séjour sur les hauteurs du Carmel.

Deux phases encore à signaler dans cette vie mystique de l'âme transformée: le cantique ou l'échange des paroles entre Dieu et l'âme et l'union ardente de notre âme avec l'éternel foyer d'amour.

Ici cette vue se produit à deux degrés différents, la sainteté ordinaire et la vie mystique ou supérieure,

Dans notre vie ordinaire de chrétiens, n'y a-t-il pas des jours où notre âme est toute poésie pour chanter les bienfaits de Dieu et où Dieu se fait parole harmonieuse pour répondre à nos accents de reconnaissance? Et puisqu'il y a dans l'amour de continuelles et nécessaires ascensions, ne souhaitez vous pas témoigner et recevoir plus d'amour dans vos relations de famille. Ainsi fait Dieu avec ses saints; il leur parle de son éternel amour et de ses manifestations incessantes, et Lui-même, par sa grâce toujours active, donne la réponse et comme la réplique humaine à cette voix intérieure.

L'amour peut aller jusqu'à s'unir et à se perdre en Dieu. Le Dieu qui s'est défini amour et charité éternelle porte la flamme jusqu'au centre de notre être; et ainsi embrasée notre âme devient amour en toutes ses opérations. Ainsi agit ce double esprit qui travaille l'heureux habitant du Carmel. Remarquons toutefois que cet esprit est nécessaire à tous les élus, qu'ils vivent au cloître ou dans le monde. Aussi Dieu ne le refuse point. Un jour viendra donc, même pour nous, où notre âme fera ces rapides et douloureuses ascensions. Nous aurons *notre montée du Carmel* au moment où se dissiperont nos illusions et que s'évanouiront les vaines complaisances d'une raison éprise d'elle-même; *notre nuit obscure* à l'instant de notre mort qui sera à la fois obscurité et lumière; *notre cantique spirituel* dans la redoutable entrevue entre notre âme et son juge. Plaise à Dieu que nous puissions ensuite nous abandonner pour l'éternité à ce feu consumant de l'amour divin.

Ces pieuses solennités étaient terminées. L'hymne de la reconnaissance pouvait seul exprimer les sentiments qui remplissaient tous les cœurs en entendant ces paroles enflammées. « Gloire à Dieu » répéterons nous avec S^t Jean de la Croix, à l'instant où il allait remettre son âme entre les mains de son Maître; Gloire à Celui qui a donné cette illustration trois fois séculaire à son humble serviteur; Gloire et reconnaissance à Celui qui daigne révéler les secrets du ciel aux âmes qui s'ignorent.

*
* *

Mont-sur-Marchienne, (près Charleroi.) — *Mon révérend Père,* Pour répondre à votre appel et ne rien négliger de ce qui peut contribuer à la gloire de notre bien-aimé Père Saint Jean de la Croix, voici la relation de notre Triduum.

Et d'abord, permettez-moi de vous dire que S^t Jean de la Croix est loin d'être inconnu à Charleroi et de là à Mont-sur-Marchienne. Depuis la fondation de notre monastère en 1854, on y célèbre avec pompe la fête de notre glorieux Père. Chaque année son panégyrique y est prononcé par un éloquent prédicateur, les offices s'y célèbrent avec solennité et l'Exposition du

Très-Saint Sacrement depuis le matin jusqu'au soir est un aimant qui attire les fidèles.

Nous saisismes donc avec grande joie l'occasion de ce centenaire pour donner à notre illustre Père de nouveaux témoignages de notre amour et de notre vénération. La décoration de notre chapelle dut lui être d'autant plus agréable qu'elle était absolument l'œuvre de ses filles qui y travaillèrent plusieurs semaines à l'avance. Toutefois notre reconnaissance ne peut faire que la plus belle partie de cette décoration était due à l'habile pinceau du vénéré Pasteur de cette paroisse, M^r Marcel Dutrieux, toujours disposé à relever l'éclat de nos fêtes, non seulement par son pinceau mais encore et surtout par sa belle voix.

Le fond de l'autel était donc une toile bleu de ciel, parsemée d'étoiles d'or, sur laquelle se détachaient d'admirables têtes d'anges qui semblaient descendre du Paradis pour s'unir à la fête. Sur l'une des colonnes de l'autel, une inscription rappelait la devise héroïque de S^t Jean de la Croix : « *Domine, pati et contemni pro te.* » (1) Tout en haut, soutenue par deux anges une autre inscription donnait la réponse du ciel : « *Gloria et honore coronasti eum Domine.* » (2) Enfin sur la colonne de droite, le cri de la terre : « *Sancte Joannes a Cruce ora pro nobis.* » La statue du Saint placée près de l'autel sous un dais de velours rouge et or, et entourée de lumières attiraient tous les regards. La chapelle entière était ornée de guirlandes, d'inscriptions, d'écussons au chiffre du saint et portant les dates mémorables de 1591-1891. En sortant des offices bon nombre de personnes disaient : nous revenons du Paradis...

C'est qu'elles avaient entendu le langage du ciel dans la parole éloquente et à la fois simple et pieuse de M^r Louis Lalieu, curé de S^t Nicolas en Havré à Mons. Enfant de Charleroi, ancien acolyte de la chapelle des Carmélites, tertiaire de notre S^t Ordre, M^r Lalieu avait déjà prêché dans notre chapelle le centenaire de notre Mère sainte Thérèse. Il fut inspiré pour le Père comme il l'avait été pour la Mère, et sa parole a dû laisser dans tous les cœurs une impression profonde. Esquissant à grands traits la vie de S^t Jean de la Croix, dans son premier sermon il s'attacha à faire ressortir l'héroïsme de sa foi. Il nous le fit voir répondant avec fidélité à tous les appels du Seigneur et s'élevant de degré en degré jusqu'aux sommets de la sainteté. Il le compara à Abraham, le père des croyants. Il le montra surtout croyant à toutes les paroles de Jésus-Christ et réalisant dans toute la suite de sa vie les conseils de l'Evangile, surtout ceux qui proclament la béatitude de la souffrance et la persécution. Après avoir magnifiquement développé son premier texte « je me fais gloire de ne savoir parmi vous

(1) Souffrir et être méprisé pour vous, Seigneur.

(2) Seigneur, vous l'avez couronné de gloire et d'honneur.

que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, l'orateur prit pour sujet du second sermon cette parole de S^t Paul « Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ. Rappelant d'une manière saisissante toutes les épreuves intérieures et extérieures de S^t Jean de la Croix, il le fit voir supérieur à tous les tourments par l'amour du renoncement et demandant toujours plus de souffrances et plus d'humiliations. Ce vivant portrait de Jésus crucifié, il le montra le troisième jour, nouveau Moïse par la puissance de sa prière et l'intimité de son commerce avec Dieu, fils bien-aimé et toujours favorisé de Notre Dame du Mont-Carmel, coopérateur de S^{te} Thérèse dans l'œuvre de la Réforme et père d'une postérité de saints. Tous les cœurs se sentaient profondément émus lorsque le prédicateur parlait de la tendresse de la très-sainte Vierge pour Jean de la Croix et de l'amour de Jean de la Croix pour cette « Dame au manteau blanc » qui avait ravi son cœur et plusieurs fois lui avait sauvé la vie ; ils étaient ravis lorsqu'on leur montrait le Saint élevé entre le Ciel et la terre et obtenant miséricorde pour le monde coupable. Mais quel moment que celui où, s'inspirant d'une inscription qui entourait le portrait de notre Mère au dessus de la grille du chœur, l'orateur fit en quelque sorte apparaître ces deux séraphins, Jean et Thérèse, se renvoyant l'un à l'autre le cri de leur adoration et de leur amour : *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus sabaoth !.*

On était accouru à nos fêtes non seulement de Charleroi mais de plusieurs localités voisines, on était entassé dans la chapelle et dans les places attenantes, et cependant le silence et le recueillement étaient tels que personne n'eût osé faire le moindre mouvement. Les auditeurs étaient tout yeux et tout oreilles pour ne rien perdre de ces magnifiques sermons et ceux qui n'avaient pu voir le prédicateur s'estimaient encore trop heureux d'avoir pu l'entendre.

Au dire de tous, ce trois jours passèrent trop vite. Mais ici-bas toute fête dure peu. Puissent tous ceux qui sont venus honorer et prier Saint Jean de la Croix être admis un jour à la participation des fêtes éternelles !....



L'abondance des matières n'a pas permis d'insérer sous la rubrique « *Faits divers* » quelques traits qui eussent sûrement intéressé nos lecteurs. Ils sont remis à la livraison prochaine.

C'est à la Nouvelle Orléans (Amérique) que se trouve le couvent dont la première pierre fut solennellement posée selon le récit donné dans « *Les Chroniques* » n° de Décembre page 284.

Calendrier-Ephémérides

1. **Vendredi.** — CIRCONCISION DE N. S. J. C. 2^e classe.

Premier Vendredi du mois consacré à la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus.

1628. En ce jour la ville de Naples inscrivit parmi ses saints Protecteurs, Notre Mère Sainte Thérèse.

2. **Samedi.** — Octave de S^t Etienne, premier Martyr. double.

1690. Mort du Rév. Père Matthieu de la Résurrection de Notre Seigneur au Carmel de Bruxelles. Il fut un strict observateur de sa règle et des moindres cérémonies de la sainte liturgie. Il nous a laissé un ouvrage traitant du Sacrement de la Pénitence et intitulé: *Tabula Salutis*.

3. **Dimanche.** — Octave de S^t Jean, Apôtre et Evangéliste. double.

1594. Mort de la Vén. Mère Catherine du Christ, au Carmel de Barcelone en Espagne.

Cette Vénérable religieuse était proche parente de N. M. S^{te} Thérèse. A l'âge de dix ans, elle se consacra à Dieu par le vœu de virginité. Catherine âgée de 26 ans fut reçue au Carmel de Medina del Campo, par N. M. S^{te} Thérèse, le 6 janvier 1571. Outre les trois vœux ordinaires de religion, Catherine du Christ en fit trois particuliers: de ne jamais répliquer à aucun commandement; de ne jamais demander aucun soulagement pour elle; de ne jamais s'excuser, quelque chose qu'on lui dit. Elle fut prieure du Carmel de Soria, et fonda ceux de Pampelune et de Barcelone. Elle mourut en odeur de sainteté dans ce dernier couvent. A l'instant même où la Vén. Mère Catherine du Christ venait d'expirer, le Vén. Père Dominique de Jésus-Marie, son directeur spirituel, fit chanter le *Te Deum*, parce qu'il avait vu Notre Seigneur, la T. S^{te} Vierge, S^{te} Thérèse venir recevoir son âme et l'accompagner au ciel, sans passer par le purgatoire.

4. **Lundi.** — Octave des SS. Innocents, Martyrs. double.

5. **Mardi.** — Vigile de l'Épiphanie, semi-double.

1677. Mort du R. P. François de Bonne-Espérance, au Carmel de Bruxelles. Il professa longtemps la Philosophie et la Théologie à Louvain et écrivit en faveur du privilège de l'Immaculée Conception de la T. S^{te} Vierge Marie, l'Opuscule intitulé: *Visio Eliæ de Immaculata Conceptione*.

6. **Mercredi.** — EPHIPHANIE. 1^{re} classe avec Octave privilégiée.

1614. Mort du T. R. Père Elie de S^t Martin, 2^e proposé-général de la Congrégation d'Espagne, au Carmel d'Ocagna.

Il demanda au Carmel l'humble habit de frère convers, mais ses supérieurs découvrant en lui des qualités éminentes, l'obligèrent à se faire ordonner prêtre. Il fut successivement Prieur dans plusieurs monastères de l'Ordre, Proposé-Général de la Congrégation d'Espagne, Visiteur apostolique des Trinitaires réformés. C'était un religieux d'une sagesse

exquise d'une prudence consommée, d'une rare probité et d'une piété éminente. Il mourut avec la réputation d'un Carme accompli.

7. Jeudi. — 2^e jour de l'Octave.

8. Vendredi. — 3^e jour de l'Octave.

9. Samedi. — 4^e jour de l'Octave.

1695. Mort du Rév. Père Joseph-Marie de Jésus, au Carmel de Turin. Il fut célèbre par son admirable simplicité, par l'innocence et intégrité de ses mœurs. Il connaissait par cœur la somme théologique de saint Thomas d'Aquin. Enfin, après avoir prédit le jour de sa mort, il s'endormit doucement dans le Seigneur, étant prieur à Turin.

10. Dimanche dans l'Octave de l'Epiphanie.

11. Lundi. — 5^e jour de l'Octave.

1640. Le Rév. Père Gratien de la Croix, provincial, ayant appris les heureuses dispositions dans lesquelles Emilien Stalins, administrateur de l'Abbaye de St Pierre, à Gand, se trouvait pour la fondation d'un couvent en cette ville, y envoya aussitôt le P. Joseph de l'Annonciation, prieur du couvent de Bruges, et le Père Patrice de S^{te} Anne, prieur du Noviciat de Louvain, afin de faire les démarches nécessaires pour mettre ce projet en exécution. Ils obtinrent des religieux de St Pierre, la cession de la chapelle de St Quentin, avec les bâtiments et terrains adjacents et s'installèrent dans cet hospice, situé sur la colline de St Pierre, le 11 janvier 1641.

12. Mardi. — 6^e jour de l'Octave.

13. Mercredi. — Octave de l'Epiphanie,

14. Jeudi. — St Hilaire, Evêque-Confesseur-Docteur, double. († 367).

15. Vendredi. — St Paul, premier Ermite, Confesseur, double. († IV^e siècle).

1759. Mort du Vén. Père Jean-Antoine de St Bernard. Il naquit à Florence de parents illustres par leur piété autant que par leur noblesse. Il entra de bonne heure aux Carmes déchaussés, et parvint en peu de temps à une éminente perfection, par l'exercice continu de l'oraison et de la mortification. Il fut successivement Maître des Novices et Prieur à Arezzo, et Provincial de la province de Toscane. Le Souverain Pontife Clément XII le créa Evêque et Cardinal du titre de St Martin-des-Monts. Il fut Vicaire de Rome sous trois Souverains-Pontifes. Il mourut à Rome, et fut enterré dans l'église de notre couvent de Notre Dame de Scala.

Aujourd'hui Messe chantée de *Requiem*, pour les défunts de l'Ordre, parents, amis et bienfaiteurs.

16. Samedi. — St Marcel, Pape-Martyr, semi-double. († vers 307).

17. 2^e Dimanche après l'Epiphanie. — LE TRES SAINT NOM DE JÉSUS. 2^e classe. — *Indulgence plénière pour l'assistance à la Messe chantée.*

18. Lundi. — La Chaire de St Pierre à Rome, double-majeur.

19. Mardi. — Office votif de N. M. S^{te} Thérèse, semi-double. — Messe chantée de *Requiem*, comme le 15.

20. Mercredi. — St Fabien, († 250), et St Sebastien, († 288). Martyrs. double.

Aujourd'hui commencent les *neuf Mercredis* qui précèdent la fête de St Joseph. Indulgence plénière l'un ou l'autre de ces mercredis, à choisir à volonté. Pour les huit autres, indulgence de 7 ans et de 7 quarantaines. Toutes ces indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire. (*Rescrit du 10 Juin 1839*).

21. Jeudi. — S^{te} Agnès, Vierge-Martyre, double.

1187. Les Martyrs de la Terre Sainte.

L'an 1187. Saladin défit les chrétiens de la Palestine en bataille rangée. Le roi de Jérusalem fut fait prisonnier, plus de 1200 Evêques, Chevaliers du Temple et de l'hôpital, et environ 30,000 chrétiens furent impitoyablement égorgés. En outre, les villes de Tibériade, d'Accon, de Césarée, de Nazareth, de Bethléem et enfin de Jérusalem tombèrent au pouvoir des infidèles. La plupart des monastères de l'Ordre de Notre Dame du Mont-Carmel furent détruits et leurs paisibles habitants massacrés ou dispersés. Dieu voulut cependant consoler la douleur de saint Berthold, Prieur-Général de l'Ordre, en lui faisant voir les palmes glorieuses que ses frères avaient conquises par le glaive des Sarrasins. Cette vision du saint Général fut consignée par Wernerus Rovelinch dans son ouvrage intitulé: *Fascicula. temporum.* (Ménologe).

22. Vendredi. — S^t Anastase, Martyr de l'Ordre. († 628.) Voir page 303.**23. Samedi.** — Epousailles de la T. S^{te} Vierge Marie, double-majeur.

1651. Mort du vén. Frère Valentin de S^t Jean-Baptiste, convers du couvent de Viterbe en Italie.

Cet humble frère convers était né à Salerne dans l'ancien royaume de Naples. Jeune encore, il était revêtu de la sainte livrée de Notre Dame du Mont-Carmel. Au couvent, il excella, dans la pratique de l'humilité, de l'oraison, de la pénitence, et spécialement par sa dévotion, tendre et filiale envers l'auguste Mère de Dieu et sainte Thérèse. Il mourut en odeur de sainteté. (Decor Carmeli).

24. 3^e Dimanche après l'Epiphanie. — S^t Timothée, Evêque-Martyr. double. († 97.)**25. Lundi.** — Conversion de S^t Paul, Apôtre, double-majeur.

1604. Fondation à Cologne, d'un couvent des Carmes déchaussés sous le vocable des SS. Joseph et Thérèse, par l'entremise du R. P. Clément de S^{te} Marie.

26. Mardi. — S^t Polycarpe, Evêque-Martyr, double. († 2^e siècle.)**27. Mercredi.** — S^t Jean Chrysostôme, Evêque-Confesseur-Docteur, double. († 407.)**28. Jeudi.** — Office votif du T. S. Sacrement. Messe chantée de *Requiem*, comme le 15.

1629. Mort du Frère Dorothee de S^{te} Marie, au couvent de Paris.

Dorothee de S^{te} Marie, natif d'Aquitaine fit sa profession aux Carmes déchaussés de Paris le 1 octobre 1617, en qualité de frère convers. Il remplit durant presque toute sa vie religieuse la charge de quêteur du Couvent avec la plus grande édification, supportant avec patience et même avec joie les affronts et les railleries dont il était souvent l'objet dans l'exercice de cette fonction. Il fut un religieux exemplaire et scrupuleux observateur du silence. Le frère Dorothee put dire, en toute vérité, à ses derniers moments, qu'il n'avait sur la conscience le souvenir d'aucune imperfection qui lui fit redouter le purgatoire.

29. Vendredi. — S^t François de Sales, Evêque-Confesseur-Docteur, double. († 1622.)**30. Samedi.** — S^{te} Martine, Vierge-Martyre, semi-doube.**31. 4^e Dimanche après l'Epiphanie.** — S^t Pierre Nolasque, Confesseur, double. († 1256.)

1675. Clément X, par un bref du 31 janvier 1675, à la demande de la reine Marie-Anne, permit au clergé séculier et régulier du royaume, et des autres provinces et états d'Espagne, de célébrer la fête de N.-D. du Mont-Carmel et de dire la même Messe et le même Office dont les Carmes se servaient.

Aujourd'hui premier des 7 Dimanches qui précèdent la fête de saint Joseph et qu'il convient de consacrer à la dévotion des 7 Douleurs et des 7 Allégreses.

Indulgence plénière à chacun de ces Dimanches, aux conditions ordinaires; 300 jours d'indulgence pour ceux qui récitent les prières prescrites.

NOTA. Cette dévotion des 7 Dimanches peut être pratiquée en quelque temps de l'année que ce soit, pourvu que les 7 Dimanches soient consécutifs et l'Indulgence plénière se gagne par ceux qui ne savent pas lire, ou qui demeurent dans des endroits où ces prières ne se récitent pas en public, pourvu toutefois qu'ils remplissent toutes les autres conditions, et qu'au lieu des susdites Prières, ils récitent seulement *Sept Pater, Ave, et Gloria*.

Décrets de S. S. Pie IX, du 1^{er} Février et du 22 Mars 1847. Voyez Recueil de Prières et d'œuvres, etc. Rome 1878.

Petites fleurs du Carmel.

Parmi les vertus proposées à notre choix, au commencement de cette année il en est une qui est de nature à accroître nos mérites et à nous faire parvenir à un haut degré de gloire au ciel; nous parlons de la Magnanimité. Nous allons donner dans nos Petites Fleurs tout ce qui peut éclairer notre intelligence et stimuler notre zèle pour la pratique de cette sublime vertu.

1° « La Magnanimité est une vertu qui pousse fortement l'âme vers tout ce qui est élevé. Elle recherche le grandeur dans les œuvres de Dieu; elle excite le cœur à avancer dans la perfection, et a en horreur toute lâcheté et toute défaillance. » (Vén. Père Jean de Jésus, Préposé-Général des Carmes Déchaussés. Instruction des Novices.) Que de motifs doivent nous pousser à embrasser généreusement les beaux sentiments que nous suggère le V. P. Jean de Jésus: L'honneur de Dieu, le bien de l'Eglise, le salut des âmes que nous devons avoir tous à cœur et puis notre degré de gloire au ciel sera plus ou moins élevé selon que nous aurons été plus ou moins magnanimes ici-bas dans la pratique des vertus; suivons donc de tout cœur les sages conseils qu'il va nous donner dans les sentences suivantes:

2° « O Dieu plein de bonté! chaque fois que je rencontrerai quelque chose de difficile dans la pratique des vertus, j'irai courageusement en avant dans la vue de vous plaire. »

Voilà le langage que doit tenir tout cœur magnanime. Quand l'occasion de pratiquer la vertu se présente d'une manière plus ou moins ardue, il faut s'armer de courage, aller en avant, et par de généreux efforts remporter une éclatante victoire.

3° « Non, Seigneur, jamais je ne me découragerai dans la poursuite de la perfection chrétienne. »

La Magnanimité demande que nous visions non pas à la simple pratique des devoirs du christianisme, mais bien à la perfection chrétienne. Quand nous visons à cette perfection, qui est éminemment agréable à Dieu, nous pouvons compter sur l'assistance toute spéciale de la grâce. Dans des conditions si avantageuses, bannissons jusqu'à l'ombre du découragement et de la tristesse.

4° « Je désire Seigneur, parvenir à la patience de Job. »

Que d'occasions nous rencontrons, dans le détail de nos occupations journalières, de pratiquer l'abnégation ! Imitons le saint homme Job, qui opposait la plus inaltérable patience au déluge de maux qui l'inondaient.

5° « Puissé-je, O mon Dieu ! avoir de mes péchés un repentir aussi grand que celui de Madeleine. »

La magnanimité relève toutes les vertus. Quand on s'excite au repentir de ses fautes il faut le faire avec les mêmes sentiments de componction que S^{te} Marie Madeleine, qui, en épanchant sa douleur aux pieds de Notre Seigneur mérita la plénitude du pardon.

6° « O Dieu d'une force infinie, imprimez à mon cœur une grande énergie, car je veux par amour pour vous produire des actes héroïques. »

Le V. Père Jean de Jésus nous fait envisager de mieux en mieux les immenses bienfaits que nous pouvons retirer de la magnanimité : nos désirs, nos aspirations, nos intentions, enfin toutes nos œuvres sont anoblis par la sublimité de nos sentiments : rien de bas et de petit dans la pratique des vertus, tout doit être grand aux yeux de Dieu.

7° « Je m'exercerai, Seigneur, d'une manière excellente dans la méditation de vos commandements, et je considérerai vos voies ; je méditerai très attentivement sur vos ordonnances pleines de justice ; je n'oublierai point vos paroles. »

Notre V. Père dans le désir de nous inspirer à tous des sentiments de plus en plus magnanimes emprunte aux psaumes de nos Livres-Saints les accents d'une prière toute séraphique. Il fixe l'âme sur la méditation des commandements de Dieu, il la décide à embrasser généreusement la pratique de ces divines ordonnances, et à ne jamais les perdre de vue.

7° « Le propre de la vertu de magnanimité est de mépriser ce qui est petit, et d'entreprendre ce qui est grand. Voyez S^{te} Thérèse : elle n'a rien fait de petit mais a mis la main à tout ce qui est grand. Dans un cœur de femme, elle avait un cœur d'homme ; et ce cœur embrassait l'univers.

Comment donc une femme, accablée de maladies, en butte à mille persécutions, placée souvent en face d'obstacles insurmontables, a-t-elle espéré contre toute espérance, et triomphé de tout contre l'attente de tous ? La meilleure réponse qu'on puisse faire, c'est que *rien ne résiste à la Magnanimité.* »

Notre V. Père Jean de Jésus dans cette belle Instruction des novices qu'il a composée pour les religieux et les religieuses de son ordre et pour toutes les âmes qui veulent pratiquer solidement la piété résume sa pensée en nous engageant tous à dire du fond du cœur : « soyons magnanimes dans nos pensées, nos désirs, nos paroles et toutes nos œuvres et une splendide couronne sera notre récompense au ciel. »



L'Image de Dieu dans l'âme

Il y a dans l'âme différents degrés de ressemblance avec Dieu. On en distingue surtout trois superposés: d'abord, comme en toute créature, une ressemblance vague, appelée vestige; ensuite, une autre plus élevée, en tant que l'âme est d'une nature spirituelle; enfin, une ressemblance proprement dite, qui se produit en l'âme par l'exercice de la vertu. C'est cette troisième ressemblance surtout qu'ont signalée les Auteurs.

En effet, comme l'a dit un ancien: « La ressemblance de Dieu se tire de l'innocence et de la justice, tandis que son image se trouve dans la mémoire, l'intelligence et la volonté, » ou, comme l'a dit un autre: « L'image de Dieu consiste dans la connaissance de la vérité; sa ressemblance dans l'amour de la vertu. » S^t Jean Damascène explique à peu près de la même façon la célèbre parole: « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » (1) L'image signifie, d'après ce Père, l'intelligence et le libre arbitre; la ressemblance indique l'imitation exacte qui se fait par la vertu. L'on voit que dans ces textes la ressemblance se prend pour une similitude plus complète qu'une image ou un portrait quelconque. (2) L'âme y est représentée, avec ses facultés, comme une image, plus ou moins vague, jusqu'à ce que la vertu rende cette image plus ressemblante à Dieu.

Comme la ressemblance avec Dieu, à un degré quelconque, forme le plus grand honneur des créatures, que cette ressemblance, élevée à la dignité d'image, fait la gloire de la nature intelligente, que la ressemblance, toujours plus grande de cette image par la vertu, est le but de notre création et l'idéal de notre vie en ce monde et dans l'autre, nous voulons extraire, pour le mettre sous les yeux du lecteur, ce qu'il y a de plus intéressant dans la belle question de la Somme théologique, où le Docteur angélique

(1) *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* (Gen. I. 26.)

(2) P. Ia q. XCIII, a 9.

recherche les similitudes de Dieu dans l'univers et surtout dans les esprits. (1)

Pour commencer par l'âme, l'on voit généralement l'image divine dans ses propriétés naturelles, et la ressemblance dans les dons de la grâce. S. Augustin et S. Bonaventure mettent l'image principalement dans l'intelligence et la ressemblance dans la volonté. Quelques Auteurs, outre l'image qui brille dans sa nature, ont indiqué, comme ressemblances accidentelles, les qualités suivantes : sa pureté, son penchant à aimer, sa manière d'être dans le corps, « tout entière dans chaque partie, » (2) comme Dieu dans l'univers ; son unicité pour chaque corps, comme il n'y a qu'un Dieu dans le monde ; son indépendance essentielle de tout bien, son invisibilité, la simplicité de sa substance, et sa capacité d'être vertueuse, ou, si l'on veut, sa puissance d'action. D'autres Auteurs, lui ont encore trouvé pour ressemblance son immortalité et son indivisibilité.

Pour admettre toutes ces ressemblances, il faut entendre ce terme dans un sens inférieur à celui d'image.

De fait, outre la ressemblance qui est une perfection de certaines images, il y en a une autre, qui s'appelle *vestige* ou *trace*, et qui ne mérite même pas le nom d'image.

Indiquons encore quelques traces de Dieu, outre celles indiquées déjà dans certaines propriétés de l'âme humaine.

Dans le corps de l'homme, la stature droite qui lui est propre et lui facilite la contemplation du ciel, paraît à S^t Augustin un semblant d'image de Dieu, en ce sens, comme l'explique S^t Thomas, que c'est une trace de la vraie image, qui est gravée dans l'âme. (a 6, ad 3.)

De même S^t Denis dit qu'un rayon de soleil a une très grande similitude avec la bonté divine ; mais toutefois les rayons du soleil ne représentent que les effets de la bonté divine, répandant ses bienfaits sur tout l'univers, et n'indiquent nullement la dignité de la nature divine. (a 2, ad 2.)

Et d'une façon générale l'Aréopagite trouve une certaine ana-

(1) P. I. q. XCIII, per totum.

(2) Tota in tota et tota in singulis partibus.

logie entre la cause et les effets; d'où il faut avouer que tous les êtres participent à l'image de Dieu mais imparfaitement. (ib. ad 1). En effet, même les êtres sans raison portent la marque de l'esprit qui les a créés, par la sage distribution de leurs parties et leur rang déterminé dans l'univers.

Puisque ces traces ne sont pas de vraies images, il nous faut dire maintenant quelle est la différence entre des traces et une image.

La *trace* indique l'existence de la cause, mais non sa nature ni sa forme: la fumée ou la cendre prouve le feu; la dévastation d'un pays est la marque d'une invasion ennemie; les vestiges des griffes du lion sur le sable du désert révèlent le passage du roi des animaux, tout en laissant ignorer sa forme; (l'empreinte de pattes d'animaux dans des roches compactes prouve que ces couches de pierres étaient encore de la terre molle, lorsqu'elles ont été foulées par ces êtres antédiluviens, mais sans nous représenter leurs formes fantastiques.) *L'image* au contraire représente le type jusqu'à ressembler à sa nature; ainsi le feu communiqué est semblable à celui dont il a été tiré, et la statue est conforme au héros dont elle reproduit les traits (1). Le premier de ces deux exemples manque néanmoins d'un caractère distinctif de la véritable image, c'est d'être fait pour être la reproduction du modèle (2). Cela ne suffit pourtant pas encore; il faut que la copie représente le modèle non point seulement dans son caractère générique ou dans une qualité qu'il partage avec d'autres espèces d'êtres, mais qu'elle le reproduise dans son espèce, (ainsi l'image de l'homme est dans son fils,) ou du moins dans une qualité propre à son espèce, et surtout dans sa forme (car les formes des êtres diffèrent d'après leur espèce.) C'est de la sorte que l'image de l'homme se trouve imprimée dans le métal (3).

Comment trouver une image de Dieu, puisqu'il est en dehors de tout genre et de toute espèce, et qu'il n'a aucune forme corporelle? (4)

(1) P. I. q. XLV, a 7, c.

(2) Unde « unum ovum non est imago alterius, quia non est de illo expressum » P. I. q. XXXV, a 1, c.)

(3) Visis P. I q. XCIII, a 2, c.

(4) Cui similem fecistis Deum, aut quam imaginem ponetis ei? (Is. XL, 48.)

Les hommes ne peuvent fabriquer une image de la divinité, mais elle-même s'est donnée une image dans la nature spirituelle de l'homme (1).

L'âme forme en effet avec Dieu comme une même espèce, selon une certaine analogie ou une certaine proportionnalité (2). En voici la preuve évidente: l'espèce se forme, disent les philosophes, d'un caractère particulier ajouté aux qualités communes du genre entier; or les êtres se divisent en trois classes: les êtres inanimés existent, sans vivre ni penser; les plantes et les animaux existent et vivent, mais ne pensent pas; les hommes, ou plus strictement les âmes humaines, qui occupent le dernier rang par nature entre les esprits, puis surtout les purs esprits, c'est-à-dire les esprits angéliques et par-dessus tout l'Esprit Créateur, jouissent à la fois des trois manières d'être, ils existent, ils vivent, ils pensent. Par où l'on voit que les esprits ont une « différence propre, » qui les distingue des autres êtres vivants, et les range dans une sorte de même catégorie. Aussi S. Augustin dit-il que « les créatures intelligentes sont si près de Dieu par la ressemblance, qu'il n'y a rien de plus proche (3). »

Les anges, ayant une nature intellectuelle plus parfaite que les hommes, sont, il est vrai, absolument parlant, mieux que ceux-ci, une image de Dieu, aussi sont-ils appelés: « le cachet de la ressemblance (4). » En revanche, la race humaine imite mieux certaines propriétés divines; par exemple, l'homme vient de l'homme comme Dieu de Dieu; l'âme de l'homme est « tout entière dans tout le corps et tout entière dans chaque partie, » à peu près de la même façon que Dieu est dans le monde, etc. Toutefois ces imitations de Dieu ne peuvent être appelées images, qu'en supposant la première imitation, qui consiste dans la nature intellectuelle (5).

De cette vraie image de Dieu découlent d'autres similitudes en-

(1) P. I q. XCIII, a 1, ad 1.)

(2) Ib. ad 3.

(3) Ib. a II, c. et a VII, c.

(4) Tu signaculum similitudinis. (Ezech. XXVIII, 12,) Cette parole est dite du roi de Tyr; S. Grégoire, suivi par S. Thomas, l'entend de Lucifer.

(5) Ib. a. 3, c.

core: Gennadius voit une image de Dieu dans l'immortalité de l'âme; le père de la théologie, S^t Jean Damascène, en ce que l'homme est intelligent, libre et indépendant par nature; S^t Grégoire de Nysse enseigne qu'être fait à l'image de Dieu, « cela signifie que la nature humaine a été appelée par Dieu au partage de tous les biens. Car, si la nature de Dieu est l'abondance parfaite de tous les biens, et si l'homme est son image, ce portrait de Dieu doit ressembler à son modèle en étant aussi comblé de biens (1). »

En scrutant l'image de Dieu dans l'âme, nous découvrirons non seulement qu'elle représente par sa spiritualité la nature divine, mais encore, par ses facultés et par ses actes, la trinité des personnes; nous verrons spécialement la preuve de notre proposition, à savoir que l'âme arrive à la ressemblance de Dieu par la vertu, car si, comme des païens l'ont enseigné, les vertus morales ont des actes analogues en Dieu, S. Thomas va nous montrer que les vertus théologales, du moins l'esprit de foi et la charité, arrivent presque à l'espèce des actes divins qui distinguent la nature divine en trois personnes.

(A suivre.)

La Journée Religieuse

(Voir plus haut, p. 309 et suiv.)

OFFICE DE MATINES

Invitatoire, Hymne, Antiennes, Psaumes et Leçons.

XI (suite.)

MATINES DES VIERGES ET DES SAINTES FEMMES. — « Le royaume des cieux est semblable à un Roi qui fit les noces de son Fils » (2). Cette grande parole évangélique nous donne l'idée générale de

(1) Ib. a 5, 2. S. Thomas ne donne qu'en résumé ce texte de S. Grég. de Nysse. — Quantum ad aliquid secundarium imago Dei invenitur in viro, secundum quod non invenitur in muliere. « Vir imago Dei est, mulier autem gloria viri est. » (I. Cor. XI, 7.) Nam vir est principium mulieris et finis, sicut Deus est principium et finis totius creaturæ. (Ib. a -IV, ad 1.)

(2) Matth. XXII. 21.

l'office des Vierges et des saintes Femmes. Le Père tout-puissant, le Père des mondes a un Fils, traduction de son être, splendeur de sa gloire, expression très fidèle de sa substance; son Verbe, le fruit de sa pensée, l'éternelle sagesse. Par lui tout a été fait, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui (1). Raison de Dieu, Archétype, Exemple suprême de toutes les œuvres divines, parole créatrice et toujours prononcée qui a tiré le monde du néant et qui continue à le soutenir, (2) le Verbe est la vie, la vérité, la règle, la loi de chaque être.

Conséquemment, le domaine sur toutes choses lui appartient; le Père l'a constitué héritier de tout. *Constituit hæredem universorum per quem fecit et sæcula* (3). Il est le *Roi*, (4) le Roi par excellence, mais encore, — mystère admirable de bonté! — il est l'*Époux*, (5) l'Époux par excellence. Car Dieu est le souverain Bien, et le souverain Bien aspire à se répandre; Dieu est l'amour et l'amour tend à l'union. Aussi, le Verbe, Fils du Père, ne sortira de son repos en créant, que pour déverser au dehors les trésors de la divinité qu'il tient de sa génération éternelle, comme Fils. A cette fin, il s'unira en union de personne à une nature créée dont il fera la tête d'un corps immense, et de laquelle tous les membres de ce corps, anges et hommes, recevront, s'ils le veulent bien, le titre et la qualité de fils de Dieu (6). De son nom propre, le corps mystique du Verbe ainsi adjoint à l'Humanité sainte, la première Épouse en vertu de l'opération unitive de l'Esprit d'amour, le corps mystique du Verbe s'appellera l'Église. Et l'Église avec la Vierge incomparable qui en est la reine et la mère, l'Église et tous ceux qui lui appartiendront par la foi et les sacrements, sera la seconde Épouse.

Là est la notion fondamentale de l'ordre surnaturel, terme final auquel se rapporte tout le travail divin de la création. Ainsi le

(1) Joann. I. 3.

(2) Hebr. I. 3.

(3) Hebr. I. 2.

(4) Psal. passim.

(5) Jérém. III. 14. — Matth. IX 15.

(6) Quotquot autem receperunt eum dedit eis potestatem filios Dei fieri. Joann. I. 13.

mystère des noces est-il bien le mystère du monde, dit le très docte et très profond continuateur de l'année liturgique (1); ainsi le royaume des cieux est-il semblable à un roi qui fait les noces de son fils.

Or, chacun des membres de l'Eglise, chacune des âmes en état de grâce a sa part de ce mystère céleste. Tous les saints le portent en eux. Si la liturgie sacrée s'attache à le célébrer plus particulièrement chez les Vierges et les saintes Femmes, c'est qu'au regard du Christ, l'unique Époux, toute créature retient le caractère *féminin* d'épouse, et que le sexe même symbolise ici ce caractère mystique. « Je vous ai fiancés à l'unique Époux, écrit en effet le grand apôtre aux chrétiens de Corinthe. Laissez-moi faire que vous soyez pour lui comme une vierge très pure » (2). *Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo.* De plus, les vierges consacrées ont cette prérogative d'être les épouses du Verbe à un titre spécial, puisque l'alliance qu'elles contractent avec l'Époux divin des âmes par les vœux de religion exclut positivement toutes les autres : ce qui implique en soi un amour plus grand, et partant une union plus étroite, plus sainte, plus indissoluble (3).

Voyons maintenant comment les neuf psaumes de nos matines répondent à ces données.

(A suivre.)

(1) Année liturgique. Fête du Très-Saint Sacrement.

(2) Au regard du Christ, toute créature est féminine. A Jésus seul la primauté, l'autorité, la liberté des choix, la vertu dirigeante, la vertu fécondante. Il est le maître unique et par là même le maître universel; il est l'unique et universel époux. Mgr Gay, Confér. aux Mères chrétiennes.

(3) « Dès qu'une âme est en grâce avec Dieu, dit Mgr Gay, elle est l'épouse du Christ.... Mais rien ne peut être comparé à ce contrat sacré qui en présence et sous la garantie de ce grand témoin qui est l'Eglise, marie à Jésus-Christ une âme vouée à la chasteté. Aussi telle est l'éminence du degré où ces âmes deviennent ses épouses que, dans le langage usuel des chrétiens, ce nom leur est approprié et presque réservé. » — Vie et vertus chrétiennes de la chasteté.

Voyages en Palestine et aux Indes

SECONDE PARTIE (*)

Chapitre Premier.

Départ de Jaffa — Arrivée à Alexandrie. — Alexandrie, sa position, son origine, son ancienne grandeur, sa décadence sous la domination musulmane. — Ce qu'elle était à l'époque de l'invasion française: Paroles de Napoléon. Relevée par Méhémet-Ali. Ce qu'est aujourd'hui Alexandrie.... Mélange des peuples; moyen de locomotion: l'âne d'Egypte.... Différents quartiers de la ville. — L'Église des RR. PP. Franciscains, des FF. des Écoles chrétiennes, les RR. PP. Lazaristes, les Sœurs St Vincent de Paul.

Voyage d'Alexandrie au Caire. — Le Caire; sa position, son origine, le vieux Caire.... Description du nouveau Caire. Différence entre le Caire et Alexandrie: Panorama du Caire, la Mosquée de Méhémet-Ali. Contrastes. Réflexions. Les RR. PP. Franciscains, les Frères des Écoles chrétiennes, les Sœurs du Bon Pasteur d'Angers.

Voyage du Caire à Suez. Le Désert. Position de Suez. Le P. Alphonse. Nous nous embarquons.

Le 11 novembre, à 2 heures de l'après-midi, nous partions de Jaffa. Le voyage fut sans incident remarquable, et le 12, dans la soirée, après trente heures de marche, nous arrivâmes devant Alexandrie; mais nous ne pûmes entrer dans le port. Il était trop tard pour se hasarder au milieu des brisants qui en barrent la passe. D'ailleurs aucun pilote ne vint se présenter pour nous guider: nous dûmes donc attendre au lendemain matin: et le

(1) La *Première partie* constitue un livre déjà paru, intitulé: *Voyages de Mgr Marie-Ephrem, Carme déchaussé, en Palestine et aux Indes*. Cette *Seconde partie*, qui en est la continuation, est tirée d'un manuscrit très précieux, lequel nous est parvenu par l'obligeance du T. R. P. Polycarpe, C. D., Directeur de notre mission de Bagdad.

13, seulement, au lever du soleil, le Capitaine du *Phase*, sans attendre un pilote, franchit à toute vapeur le passage périlleux. Ce jour-là était un dimanche, aussi à peine l'ancre était jetée que nous nous hâtâmes de descendre pour aller offrir le saint Sacrifice dans l'église des religieux Franciscains.

A mon premier voyage, j'avais vu Alexandrie, mais trop superficiellement pour me permettre d'en parler. Cette fois-ci, je l'examinai avec attention, je la parcourus à pied dans tous les sens, et je pus me convaincre que ma première impression avait été trop défavorable et mon premier jugement trop sévère. Néanmoins je suis loin d'éprouver l'enthousiasme de certains voyageurs, et si j'avais à choisir sur la terre mon lieu de résidence, ce n'est pas sur Alexandrie que je fixerais mon choix, à moins que je ne voulusse faire pénitence. Cette ville a pourtant ses agréments, et je crois que le climat doit en être salubre.

Alexandrie, située par 31° 11' de latitude Nord, et 27° 35' de longitude orientale, est bâtie à une petite distance de la Maréotis, sur une espèce d'étroite presqu'île, et entourée de deux ports. Le port neuf à l'Est, n'offre pas un abri suffisant à l'époque des mauvais temps; mais le vieux port, grand port à l'Ouest, est large, profond et sûr. Seulement l'entrée en est difficile pour les grands navires.

C'est là que s'étalait autrefois, aux splendeurs du soleil oriental, la cité fameuse qu'avait créée un coup d'œil du génie d'Alexandre, et dont l'architecte Dynocrates traça les dimensions. Alexandrie est avec Tyr, Athènes et Rome, une ville qui a porté la couronne et qu'on a justement appelée *la Reine de l'Orient*. Oui, dans ses jours de gloire, Alexandrie a été reine, mais elle dominait moins par l'éclat de sa puissance que par l'ascendant pacifique de ses idées. Elle n'a pas eu dans ses mains comme Rome, la grande Souveraine, ce sceptre de la force et du commandement qui retient la terre sous le joug d'une obéissance impatiente et pleine de murmures; mais elle a été pendant longtemps le foyer d'où la pensée humaine, représentée par de beaux génies, répandait dans le monde son éblouissement. Les savants de tous les pays se réunissaient dans son Musée, et plusieurs Pères de l'Eglise,

des plus célèbres, avaient appartenu à sa fameuse école, avant d'être chrétiens. Elle ressemble donc beaucoup plus à Athènes qu'à la ville des Césars. Elle fut un des berceaux du christianisme et compta dans ses annales de nombreux et illustres martyrs. Selon le témoignage de Plin^e, au temps de la domination romaine, Alexandrie avait 600,000 habitants, dont 300,000 citoyens et 300,000 esclaves; elle était traversée par deux grandes rues se coupant à angle droit; l'une avait 2000 pieds de longueur sur 100 de largeur, et l'autre ne le cédait guère à la première en magnificence. De nombreuses ruines sont là du reste, gisant sur le sol ou enfouies sous terre, pour attester son ancienne grandeur, et on admire encore, à une petite distance de la cité, l'une des deux aiguilles de Cléopâtre et la colonne de Pompée, remarquables surtout par leur ancienneté et les souvenirs qui s'y rattachent.

Lors de la révolte sous César, l'an 47 avant J. C., Alexandrie possédait une bibliothèque de 700,000 volumes; mais au moment où l'insurrection fut réprimée, une grande partie de ces précieux manuscrits périrent dans les flammes. Elle resta néanmoins une des plus belles villes du monde. Amrou, lieutenant du Calife Omar, après s'en être emparé, en 641, fit brûler ce qui restait de livres dans sa bibliothèque, et déclara, dans son rapport à son maître, que la cité conquise par lui contenait près de 1,000 palais, autant de bains, 400 théâtres ou édifices publics, et plus de 10,000 magasins. Mais sous la domination musulmane, aussi inintelligente que sauvage, Alexandrie tomba dans une décadence complète, si bien qu'au moment de l'invasion française en 1798, elle n'était plus qu'un gros bourg de 8,000 âmes, habité par des pirates. Les Français comprirent l'importance de sa position et voulurent la relever. Napoléon, héritier du génie d'Alexandre, et peut-être plus grand que l'illustre roi de Macédoine par l'universalité de son coup d'œil qui embrassait toute sorte de questions, disait du vainqueur de Darius: « Alexandre s'est plus illustré en fondant Alexandrie, » et en méditant d'y transporter le siège de son empire que par » ses plus éclatantes victoires. Cette ville devrait être la capitale » du monde. Elle est située entre l'Asie et l'Afrique, à portée des

» Indes et de l'Europe. Son port est le seul mouillage des cinq
» cents lieues de côte qui s'étendent depuis Tunis, l'ancienne Car-
» thage, jusqu'à Alexandrette : il est à l'une des anciennes bouches
» du Nil. Toutes les escadres de l'univers pourraient y mouiller,
» et dans le vieux port, elles sont à l'abri des vents et de toute
» attaque. » Mais ni la Providence, ni le temps qui est son auxi-
liaire, ne permirent à Napoléon de réaliser sa pensée. Néanmoins
elle n'a pas été entièrement stérile. Méhémet-Ali, homme d'une
haute intelligence, s'en est emparée, et il a travaillé avec une
persévérance que le succès a en partie couronnée, à replacer Alex-
andrie à la hauteur des destinées que sa position lui assure et
que l'avenir semble lui réserver.

Aujourd'hui Alexandrie est une ville d'environ 200,000 âmes.
J'ai dit qu'à Malte se rencontraient les costumes de tous les pays ;
mais c'est surtout en Egypte que le voyageur jouit de ce spectacle
pittoresque ; Alexandrie c'est l'Orient et l'Occident vivant ensemble,
dans un côté à côté perpétuel, mais sans jamais opérer entre eux
une fusion parfaite. C'est là que l'on peut voir et étudier à l'aise
la civilisation chrétienne et la civilisation musulmane ; car l'une et
l'autre se développent parallèlement et à l'abri de toute contrainte.

Une des curiosités d'Alexandrie dont le voyageur européen est
d'abord frappé, c'est le mode de locomotion dont on y fait le
plus généralement usage. Il y a bien, comme dans nos grandes
villes de France, des voitures publiques ; mais peu de gens s'en
servent. Ces voitures ont dans l'âne un concurrent redoutable.
L'âne, en Egypte et en Syrie, est un animal précieux et estimé.
Ce n'est pas cet âne de nos auteurs classiques, rétif et entêté
quelquefois, mais le plus souvent patient et résigné, d'une résigna-
tion morne et idiote, c'est un coursier alerte, vif, aux allures
fières et portant la tête haute. Il semble vouloir par son attitude
qui ne manque pas de noblesse, venger sa race de toutes les ca-
lommies dont elle a été accablée par les fabulistes et les poètes.
Du reste l'Orient n'a pas été aussi injuste que nous à l'égard de l'âne,
car tandis que nous en faisons le prototype de la bêtise, les
Orientaux l'avaient en grande considération et en recevaient d'im-
portants services. Je me rappelle que Châteaubriand, dans son

immortelle épopée des Martyrs, donne l'épithète *d'intelligent* à l'âme d'Egypte, et cette expression n'est pas, comme on pourrait le croire, une vaine figure de rhétorique, c'est l'expression de la vérité.

Il y a comme deux villes dans Alexandrie : la ville arabe et la ville franque. Le quartier arabe, surtout celui des *fellahs*, est noir, sale, infect, repoussant, couvert d'une population où l'on ne rencontre que des êtres dégradés, déguenillés, borgnes ou aveugles, boiteux, rachitiques, et qui malheureusement ont l'âme de leur visage. Pauvre peuple ! il vit au milieu des plus épaisses ténèbres, et ces ténèbres il les aime ; aussi la lumière de Dieu peut à peine arriver jusqu'à lui. Oh ! quand on a été témoin d'un semblable spectacle, quand on a vu le degré d'abjection où peut descendre une nation que n'éclaire pas la vérité évangélique, on comprend beaucoup mieux la grandeur du bienfait que Dieu nous a accordé en nous donnant la foi et la lumière. Le mahométisme est là avec tout son luxe de misère et de corruption. La population arabe habite des maisons basses, étroites, enfumées, où l'air pénètre à peine, et où végètent dans le vice et la saleté des créatures, sur lesquelles on a peine à reconnaître l'auguste empreinte de Dieu.

Le quartier franc a quelque chose de splendide. C'est comme une ville transportée d'Occident sur le sol mouvant de l'Egypte, une ville aux rues larges et droites, aux maisons élevées et décorées avec tout le luxe de l'Europe. Vers son centre se trouve une magnifique place, d'une grande étendue, entourée de palais où habitent les consuls des différentes puissances européennes, et ornée d'une belle fontaine.

A quelques pas de cette place est la cathédrale catholique, bâtie en grande partie aux frais de l'empereur d'Autriche, et occupée par les Révérends Pères Franciscains de Terre-Sainte. C'est un monument spacieux, surmonté d'une immense coupole. Bien qu'il ne brille pas au point de vue de l'art, et qu'il n'offre rien de remarquable à l'œil de l'archéologue, c'est un superbe édifice auquel Alexandrie n'a rien à comparer en ce genre, pas même sa fameuse mosquée d'Ibrahim-Pacha. Cette église est d'ailleurs admirablement bâtie, au milieu du quartier franc, et en face du magnifique éta-

blissement de bains réservé aux Européens. Du reste ce n'est pas le seul monument religieux d'Alexandrie. Chaque nation a le sien. Les Maronites ont le leur ainsi que les Grecs-Unis, les Coptes et les Arméniens. Les Protestants y ont un temple et les Juifs une synagogue. Les Grecs schismatiques qui cherchent là, comme dans tout l'Orient, à établir leur influence, y possèdent une belle église assez voisine de celle des Pères Franciscains.

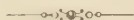
(A suivre.)

Saint Cyrille d'Alexandrie

Saint Cyrille, une des gloires de l'Eglise d'Orient, semble n'avoir vu le jour que pour aimer et faire connaître la Très Sainte Vierge. Il fit preuve dès ses premières années d'un jugement sûr, d'une intelligence élevée et du plus noble caractère. Ses connaissances dans les Saintes Ecritures furent aussi étendues que solides. Il avait acquis parmi les ermites du Mont-Carmel cette tendre dévotion pour l'auguste Mère de Dieu, qui est le cachet des saints (1). Il embaumait la solitude de ses vertus quand, à la mort de son oncle Théophile, il se vit contraint de tout quitter pour lui succéder sur le trône patriarcal d'Alexandrie. Il prit possession du siège de Saint Marc à cette époque néfaste, où les hérétiques déniaient à la Très Sainte Vierge l'un de ses plus magnifiques privilèges, qui ne fut et qui ne sera jamais concédé qu'à Elle seule, voulaient en même temps lui enlever le titre de : *Mère de Dieu*. Saint Cyrille, plein de confiance en celle qui l'avait déjà tant de

(1) Ancien office du Saint. En l'an 1564, Saint Charles Borromée, cardinal-protecteur de notre St Ordre, fut autorisé par le Souverain Pontife Sixte Quint à faire célébrer dans l'Ordre du Carmel la fête de Saint Cyrille le vingt-huit du mois de Janvier, et, l'office composé en son honneur fut approuvé par la S. Congrégation des Rites. Sa Sainteté le Pape Léon XIII étendit son culte à l'Eglise universelle, approuva un nouvel office, et fixa définitivement sa fête au neuvième jour du mois de Février

fois exaucé, nous apparaît au fort de la tourmente comme une lumière ardente, *quasi ignis*, (1) éclairant et confondant par sa parole et ses écrits la fausse doctrine de Nestorius et de ses partisans. Dans un concile tenu à Ephèse au nom du Pape Célestin I, il fit terrasser le *nestorianisme* et proclamer le dogme de la Maternité divine de Marie. De retour à Alexandrie, saint Cyrille s'appliqua avec le plus grand zèle à remplir les devoirs de l'épiscopat; à conserver avec autant de soin que de ferveur le trésor inestimable de la foi que les hérétiques avaient cherché durant tant d'années à enlever à ses ouailles. Sa vie si utilement employée à la gloire de Dieu et au salut des âmes fut couronnée par une sainte mort le 28 Juin 444.



Les 3 grandes Périodes de l'Histoire de l'Eglise (2)



SIMPLE APERÇU

I

Jésus-Christ est le principe, la fin, l'alpha et l'oméga, le roi médiateur de toute la création, qui par lui remonte et retourne jusqu'à Dieu (3). *Omnia vestra sunt, vos autem Christi; Christus autem Dei.* (I Cor. III. 22, 23). *Tout est à vous, vous au*

(1) Fosses, petite ville de la province de Namur, possède une très belle église dédiée à St Feuillen. Parmi les objets d'art qui attirent l'attention des visiteurs nous ferons mention d'une superbe toile représentant en grandeur naturelle St Cyrille d'Alexandrie. Le Saint porte l'habit de N. D. du Mont-Carmel, tenant d'une main une lampe allumée, et de l'autre les actes du Concile d'Ephèse. Ce tableau, véritable chef-d'œuvre, est sorti des ateliers de Zurbaran, peintre espagnol, né en Estramadure (1598-1662.) Telle fut la déclaration faite à Monsieur le Ministre de la Justice à Bruxelles, en l'an 1868, par un personnage compétent.

(2) Les ordinations édictées dernièrement par notre chapitre général de Gênes, sur le point des études dans les maisons de scolasticat, recommandent, entr'autres choses, le cours d'histoire ecclésiastique. Nous croyons donc répondre aux intentions de nos supérieurs majeurs en publiant ici ces quelques pages dont plusieurs ont déjà paru dans une grande revue catholique.

(3) Apoc. XXII. 13.

Christ, le Christ à Dieu. C'est là, en trois mots, l'économie du plan divin, et la raison dernière de toute chose : c'est là la grande loi de gravitation, et tout le jeu de l'histoire. Le règne de Dieu par le règne de Jésus-Christ : tout dans le mouvement des peuples, au sein de l'éternelle lutte entre la cité du bien et la cité du mal, tout se rapporte à cela, vient aboutir à cela. L'histoire, dit l'Abbé de Solesmes, est un vaste drame dont Jésus-Christ est le héros et qui a pour dénouement le triomphe éternel de son empire qui est l'Église.

Suivons ce grand dessein dans la suite des âges. Nous avons d'abord l'ère de préparation. Tout converge vers le petit royaume où le Christ doit descendre, et où la foi en sa venue lui constitue une église initiale et prophétique. « Dieu, écrit Bossuet, qui avait dessein de se servir des divers empires pour châtier ou pour exercer, pour étendre ou pour protéger son peuple, voulant se faire connaître pour l'auteur d'un si admirable dessein, en a découvert le secret à ses prophètes, et leur a fait prédire ce qu'il avait résolu d'exécuter. Des Assyriens et des Babyloniens il se servit pour châtier ce peuple, des Perses pour le rétablir, d'Alexandre et de ses premiers successeurs pour le protéger, d'Antiochus l'illustre et de ses successeurs pour l'exercer, - pour accroître par la persécution la foi, les espérances de ses justes, élever leur niveau moral et religieux aux approches du Messie. De fait les générations de vrais Israélites issues de cet âge héroïque des Machabées vont toujours s'épurant. Elles préparent au Seigneur un *peuple parfait* : Précurseur, Père adoptif, Apôtres, premiers disciples.

Enfin, lorsque, par le travail de cette sanctification progressive, le Christ a trouvé dans le Cœur immaculé de Marie le sol entièrement pur où il prendra pied dans l'humanité, une nation a paru qui réunit l'univers entier sous ses lois. L'unité politique du monde est là prête à servir d'assise à l'unité religieuse. - Dieu, dit encore Bossuet, ayant résolu de rassembler dans le même temps le peuple nouveau de toutes les nations a premièrement réuni les terres et les mers sous le même empire. Le commerce de tant de peuples autrefois étrangers les uns aux autres, et depuis

réunis sous la domination romaine, a été l'un des plus puissants moyens dont la Providence se soit servie pour donner cours à l'Evangile. »

Empire du Christ, l'Eglise une fois déclarée à la face du monde; de même que tous les desseins de la Providence pendant quarante siècles s'étaient rapportés à l'avènement public de cette Eglise dans le sang du Rédempteur et la prédication des apôtres; de même toutes choses concoururent désormais à sa conservation, à son progrès, à sa sanctification par l'épreuve, à la manifestation de ses divins caractères, au châtimement de ses ennemis ou de ses membres indignes, à l'accomplissement de la mission qu'elle a reçue de Dieu. « Le centre des mouvements des peuples, dit saint Augustin, c'est la grande institution divine, l'Eglise. C'est autour d'elle qu'ils accomplissent leurs révolutions. » (A suivre).

L'imposition des Scapulaires

Pour l'imposition des scapulaires à plusieurs personnes, il suffit de prononcer une seule fois et au pluriel la formule *Accipite fratres, vel sorores*, et d'imposer successivement et sans interruption le scapulaire à chaque confrère. Ainsi l'a décidé la Sacrée Congrégation des Indulgences, le 18 avril dernier. Voici ce décret.

Utrum liceat sacerdoti, in impositione scapularium, ab Ecclesia approbatorum, omnibus rite peractis, dicere semel numero plurali formulam: *Accipite fratres, vel sorores*, etc., imponendo successive et sine interruptione scapulare omnibus præsentibus, vel potius formula numero singulari pro singulis sit repetenda?

S. Congregatio Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præposita dubio respondit:

Affirmative quoad primam partem, negative quoad secundam, uti decretum est in una Valentinensi die 5 februarii 1841 ad dubium IV.

Datum ex Secretaria ejusdem S. Congregationis die 18 aprilis 1891.

L. † S.

Card. d'Annibale Præfectus.

Alexander Archiep. Nicopolit. Secretarius.

Échos du Centenaire de S^t Jean de la Croix

Une nouvelle importante. — Au moment de mettre sous presse, nous recevons par la revue intitulée « San Juan de la Cruz » une nouvelle d'une importance extrême. *Les évêques de la province ecclésiastique de Valladolid ont envoyé le mois dernier au Souverain Pontife Léon XIII une supplique demandant à Sa Sainteté de déclarer S^t JEAN DE LA CROIX DOCTEUR DE L'ÉGLISE.* Voici la traduction du texte intégral publié par le bulletin ecclésiastique de Ségovie le 24 décembre.

TRÈS SAINT PÈRE,... Ce sera une nouvelle bien douce au cœur de Votre Sainteté d'apprendre avec quel enthousiasme, unanimité des esprits et profit pour les âmes les fêtes séculaires de S^t Jean de la Croix ont été célébrées parmi nous, principalement à Ségovie qui possède son tombeau et à Fontibère où il a vu le jour. Nous rendons nous-mêmes témoignage des élans de cette piété que le Bref Pontifical *Gratus quidem* du 4 mars 1891 avait pour but spécial de promouvoir.

Et le zèle pour la gloire du Saint ne s'est pas contenu dans le cercle trop restreint des louanges qui lui ont été adressées ; il l'a franchi victorieusement : un même cri a été poussé par tous les Prélats qui ont assisté à ces solennités, à savoir qu'il fallait faire parvenir au Siège Apostolique de très humbles et instantes supplications pour obtenir que le Bienheureux JEAN DE LA CROIX soit déclaré *Docteur Mystique* pour l'Église universelle. Nous donc, évêques de la Province de Valladolid, qui avons l'honneur insigne de posséder dans nos diocèses le berceau et la tombe tant de S^t Jean de la Croix que de l'illustre Réformatrice du Carmel, S^{te} Thérèse, comme aussi les premiers monastères des Religieux et Religieuses de la Réforme, nous nous croyons obligés par là-même d'élever les premiers la voix et de la porter avec le plus profond respect jusqu'au Trône de Votre Sainteté, pour que ce qui est dans la pensée et les vœux des fidèles soit consacré par Votre autorité suprême.

Il s'agit en effet d'un guide spirituel des âmes, que S^{te} Thérèse déclare *un homme tout céleste et tout divin, dont Dieu a comblé l'intelligence d'immenses trésors de sagesse.*

Les ouvrages qu'il nous a laissés sont tels que les Emin. Cardinaux de la S^{te} Église romaine Torrès et Deti ont pu dire de lui dans le procès de canonisation : *Il a écrit sur la Théologie mystique des livres remplis d'une sagesse divine, qui ont été édités en diverses contrées, et cela dans un langage si exact et si accompli que, de l'aveu de tous, une science si sublime*

n'a pu être le produit de l'esprit humain, mais qu'elle a dû être infuse et révélée par Dieu.

Aussi, dans l'office des louanges du Seigneur, on lit cet éloge du même auteur: *Par l'inspiration d'en haut, habile autant que S^{te} Thérèse, au témoignage du Siège Apostolique, à expliquer les arcanes divins, il écrit sur la Théologie mystique des livres pleins d'une céleste sagesse.*

C'est à cette fontaine si pure de la divine sagesse que sont venus puiser S^t François de Sales, S^t Alphonse de Ligori et tous ceux qui dans les temps modernes ont écrit sur la Théologie mystique, comme on peut le voir dans leurs ouvrages. Et lors de la célèbre dispute qui se soutint entre les deux plus célèbres évêques de France: Bossuet et Fénelon, sur certains points de la mystique, ils adoptèrent avant tout ce principe d'un commun accord: *c'est que la doctrine de S^t Jean de la Croix devait être reçue comme loi et comme règle dans la question controversée.* Bossuet alla même jusqu'à dire que S^t Jean de la Croix méritait dans la Théologie mystique l'autorité dont jouissait S^t Thomas dans la Théologie scholastique et les Saints Pères dans la morale. Si la valeur intrinsèque de ses écrits et la renommée de sa sainteté ont créé à S^t Jean de la Croix une si grande autorité auprès de personnages éminents par la science et la vertu, quels fruits de piété ne doit-on pas espérer voir se répandre dans le peuple chrétien par une nouvelle et plus abondante diffusion d'une aussi sublime et aussi céleste doctrine, lorsqu'enfin cet auteur divin aura reçu du S^t Siège l'auréole de *Docteur Mystique*? Qu'il nous soit donc permis, Très Saint Père, de souhaiter ces fruits abondants de dévotion, et de demander humblement à cette fin à Votre Sainteté que S^t JEAN DE LA CROIX, l'honneur et l'ornement de notre Province, soit aussi décoré du titre de *Docteur* de l'Eglise.

Que Dieu etc.

Ségovie, le 24 Décembre de l'an 1891.

De Votre Sainteté,

Les fils très attachés et très obéissants.

† JOSEPH, *Evêque de Ségovie.* — † THOMAS, *Evêque de Zamora.* — † FR. THOMAS, *Evêque de Salamanque.* — † JOSEPH THOMAS, *Evêque de Citta R.* — † JEAN, *Evêque d'Astorga.* — † JEAN, *Evêque d'Avila.* — † LIC. PHILIPPE DEL AMO LUIS, *Vicaire de Valladolid.*

Le mouvement est donc commencé. Ceux à qui il appartenait de parler les premiers, les évêques de cette province ecclésiastique où naquit et vécut notre Père S^t Jean de la Croix et où reposent ses saintes reliques, ont élevé la voix pour demander que le Pontife Suprême décerne à notre Père le titre de Docteur. Les évêques des autres provinces d'Espagne entrèrent, il n'en faut pas douter, dans le mouvement. Ils seront suivis de bien d'autres Pontifes de l'Eglise universelle, et le jour béni où notre Père apparaîtra le front entouré de l'auréole des Docteurs ne tardera plus à luire. Nous en saluons l'aurore dans l'enthousiasme de notre piété filiale.

Kensington (ANGLETERRE). — On lit dans le *Weekly Register* (Londres) 28 novembre 1891 : Un triduum solennel, en l'honneur du troisième centenaire de la mort de saint Jean de la Croix, a été célébré, durant les trois premiers jours de la semaine, chez les RR. PP. Carmes de Kensington. L'église avait été magnifiquement décorée pour la circonstance. Toute la nef était tendue de bannières. A l'entrée du sanctuaire, deux pennons opposés l'un à l'autre portaient les dates 1591-1891 avec la mémorable exclamation de saint Jean de la Croix : « Seigneur, souffrir, et être méprisé pour vous. » Des guirlandes de verdure descendaient de la clef de voûte au-dessus du *presbyterium*, encadrant un large écusson pontifical suspendu au milieu. De chaque côté du Maître-Autel l'on voyait les armoiries du Cardinal-Archevêque, et celles de l'Ordre de Notre-Dame du Mont Carmel. L'autel latéral de saint Jean de la Croix était richement orné de fleurs et de candélabres. Le dimanche, 22, la Grand' Messe fut chantée par le Vicaire-Provincial, le T. R. P. Joseph Dominique. Le R. P. Rickaby, de la Compagnie de Jésus, donna le sermon, après l'Evangile. Aux Vêpres de l'après-midi, le prédicateur fut le R. P. Alphonse, Carme déchaussé. Le R. P. Rickaby prêcha encore le lundi soir, et à la Grand' Messe du mardi. Le Révérend Père prit pour sujet : 1^o la patience de saint Jean, et son inébranlable constance. 2^o Sa vie de solitude, de prière, et de pénitence. 3^o Sa devise : souffrir et être méprisé pour l'amour de Jésus-Christ. Le lundi, les Pères Dominicains chantèrent la Grand' Messe. Le mardi, la fonction fut pontificale, Monseigneur l'évêque d'Amycla, auxiliaire de son Eminence, célébrant, avec le R. P. Vicaire-Provincial comme prêtre-assistant, Diacre et Sous-Diacre, les RR. PP. Hilarion et Berthold. L'ambassadeur d'Espagne, Marquis de Casa la Iglesia, était présent, ce jour-là, ainsi que son secrétaire d'ambassade. Son Excellence, en qualité de représentant de sa Majesté Catholique, occupait une place réservée dans le sanctuaire, où l'on remarquait aussi les religieux des différents ordres : Jésuites, Franciscains, Servites, Oblats de saint Charles, etc. — Quant à la musique, le plus caractéristique fut l'exécution d'une grande cantate, composée par l'organiste M^r Alfred Noyer, sur les paroles de l'hymne propre des premières Vêpres de saint Jean de la Croix : *Regis æterni generose miles*. Les vers latins admirablement mis en musique, ont été traduits en anglais, comme il suit, par le R. P. W. H. Kent. O. S. C. (*Suit la pièce en vers anglais*) (1). Les fêtes se sont terminées, le mardi soir, par l'ostension des reliques du Saint.

(1) Soldier of Christ, in danger staunch and daring,
 Pillar of strength, Our Order's fabric bearing,
 Take, holy John, the song thy Carmel raises,
 Singing thy praises!
 First of the flock our Holy Mother tended;
 Guide of the children to thy care commended,
 Through thee doth Mary's Order famed in story
 Rise in its glory!

Courtrai (Flandre Occidentale.) — *Mon Très Révérend Père.* C'est le cœur encore tout vibrant des échos de nos fêtes que je vous écris, heureux, on ne peut plus, de vous faire part de la splendeur, de l'éclat et de l'enthousiasme qui ont accompagné les cérémonies.

Le Triduum s'est ouvert sous le patronage du divin Paraclet et a été célébré pendant l'Octave de Marie Immaculée (9, 10, 11 décembre); c'est dire que, du haut du ciel, ces deux protecteurs n'auront pas manqué de répandre grâce et lumière dans les cœurs des fidèles, pour les pousser à célébrer dignement les fêtes jubilaires de celui dont le corps virginal avait été de tout temps un temple vivant de l'Esprit-Saint, et dont l'âme si pure reflétait les vertus de la Vierge sans tache.

L'impulsion fut si grande, l'élan si unanime que les cœurs enchantés s'échappaient en exclamations comme celles-ci: « C'est dommage que c'est fini! Jamais tant de monde n'a été vu dans la chapelle des Carmélites! » Ils disaient vrai: non pas que jamais notre église n'ait été bondée de monde comme en ces jours, mais eu égard aux *centaines et centaines* d'amateurs qui ont dû s'en retourner sans avoir pu satisfaire leur pieux désir à cause de l'exiguïté du sanctuaire. Et en effet, quel regard n'eût été avide de contempler l'aspect ravissant que présentait la décoration du temple! Dès banderoles aux couleurs variées étaient suspendues à la voûte; au fond, au-dessus de l'autel se dressait majestueuse et entourée d'une auréole de gloire la statue de notre bienheureux Père, qui, les yeux fixés au ciel et le sourire sur les lèvres, pressait amoureusement sur son cœur la croix, objet de ses délices.

Des lambris de verdure, de lis et de roses, se déroulaient le long des parois jusqu'au parvis pour rendre hommage au Saint. L'autel lui-même, transformé en un bosquet verdoyant parsemé de lumières, offrait un spectacle féérique. — Quelle oreille aussi n'eût été désireuse d'entendre ces mélodieux accords, qui semblaient rivaliser avec les concerts des anges pour célébrer la gloire du héros! Que de charme et de beauté surtout dans ce magnifique « *Hæc dies*, » si admirablement adapté aux circonstances! La magistrale exécution de ce motet arrachant l'âme à la terre et l'élevant, dans

Glory to God, we sing with thankful voices;
His love, dear saint, thy heart for e'er rejoices,
As once, at thy first sacrifice, He told thee
His hand would hold thee!

C'est-à-dire :

Vaillant soldat du Christ! pour le plus grand honneur de votre maître, vous avez bravé tous les périls! Vous êtes la forte colonne qui soutient l'édifice de notre Ordre! O glorieux Jean! votre Carmel envoie vers vous ces chants; daignez les accepter.

Vous êtes l'ainé de cette famille que la divine Mère couvre de son amour. Faibles enfants confiés à vos soins, vous êtes notre tuteur et notre guide. Par vous, l'Ordre de Marie retrouva l'antique éclat des beaux jours de son histoire!

Gloire soit à Dieu! En vous, nous le louons; en vous, et pour vous, nous lui rendons grâces. Jadis, bien-aimé saint, lorsque vous opérâtes, pour la première fois, à l'autel, les sublimes mystères, le Seigneur vous promit de vous aider toujours. Maintenant vous le possédez, et son amour fait à jamais la joie de votre cœur!

une sainte jubilation, jusqu'aux collines éternelles, lui faisait répéter avec les célestes chœurs le joyeux chant de triomphe, *VAlléluia*. « Oui, » était-on forcé de se dire, « c'est bien là le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse : Louange à Dieu ! alléluia ! »

Et les merveilles de ce jour, d'ailleurs, quelle langue eût été capable de les raconter en termes plus pathétiques que les voix éloquentes de nos deux prédicateurs. Comme un feu dévorant la parole du R. P. Etienne, ex-Provincial des Carmes déchaussés et Prieur du couvent de Bruxelles, et celle du R. P. Joachim, Définitéur provincial et Lecteur de Philosophie, — noble, heureuse, énergique, pénétrait les cœurs et les enflammait d'un ardent amour pour le glorieux Saint dont on célébrait la solennelle mémoire. Tout en déployant devant les yeux l'amour que Saint Jean de la Croix avait eu pour l'abnégation et la souffrance, ces RR. PP. faisaient naître dans les âmes une affection tendre et filiale envers celui qui, plein de sévérité pour lui-même, n'était que bonté, douceur et amabilité à l'égard des autres. Certes les panégyriques de nos orateurs n'auront pas peu servi à donner une impulsion de plus en plus grande à la dévotion envers notre Bienheureux Père, déjà si répandue dans notre ville de Courtrai ! Aussi l'enthousiasme était-il à son comble quand, après le sermon du soir, un chant de victoire s'échappant de plusieurs centaines de cœurs faisait retentir la voûte d'accords mélodieux. Huit fois la voix sonore du solo modulait une strophe, et huit fois les bouches s'harmonisaient pour répéter en chœur :

O Jean amant de la croix,
En ces fêtes jubilaires,
Fêtes trois fois séculaires,
Ecoute, écoute nos voix, etc.

Honneur au pieux Maître de chapelle M^r Gustave De Block, artiste, poète et musicien, *auteur de ce cantique* ! Simple et sublime à la fois, il a su dépeindre en quelques vers flamands les saintes folies de la croix renfermées dans l'âme de notre Bienheureux et inspirer la confiance en sa puissante intercession.

Ah ! espérons-le : du haut du trône où il était élevé, environné de fleurs et de gerbes de lumière, Saint Jean de la Croix aura répandu sur les habitants de Courtrai les plus abondantes bénédictions, gage précieux de leur prospérité pour le temps et de leur bonheur pour l'éternité.



Missions des Carmes déchaussés



Malabar Méridional. Le Choléra en 1888-1889, — (*Suite. Voir 2^e année N^o 40, page 352 et suiv.*)

I. LE CHARITABLE CONFRÈRE. — *Lettre du R. P. Ferdinand, Carme déch., Miss. Apost., au R. P. Alphonse, C. D., à Ypres.*

Parachal 8 Décembre 1888. Mon cher Père Alphonse. Pour ma part, dans mon district de Vallavaley, je n'ai encore perdu que peu de personnes par le choléra, mais le R. P. Élie à Vengotto, et le R. P. Victor à Moulougamoude, comptent parmi leurs Chrétiens un chiffre énorme de victimes. A Calachel, district voisin de ceux des PP. Elie et Victor, le R. P. Martin a dû administrer jusqu'à quarante malades en un seul jour. Depuis quelques temps le point le plus attaqué par le fléau était entre Moulougamoude et Vengotto. Or, comme après quelques escarmouches seulement essuyées dans chacune de mes églises, je me trouvais tout à fait libre des atteintes de l'ennemi, je fus à Moulougamoude aider un peu le P. Victor, Belge, à le repousser aussi de son canton. De retour à Vallavaley, je reçus ces lignes du Père Élie: « Quelle désolation, mon cher Père! Tous les jours des morts, et bientôt, si cela continue, Vengotto sera un cimetière. Je commence à craindre pour moi-même, et je me demande si, après avoir administré les autres, je ne finirai pas par tomber à mon tour. Et puis le malheur est que, pendant que je suis ici, le fléau ravage toutes mes autres paroisses (1). Si vous étiez plus près, je vous prierais de venir passer un jour avec moi, pour me reconforter » (2).

En route donc encore, et au lieu d'un jour j'ai donné au Père Élie plusieurs semaines, passées à parcourir tous les villages de sa juridiction les plus éloignés. Ah! vraiment, oui, désolation, mais aussi que de consolations! Rien d'admirable comme la mort de ces bons Indiens. Deux, trois, quatre, jusqu'à cinq malades à la fois dans une même maison, et pas un mot de plainte! Si la force de la douleur arrache un cri à l'un ou à l'autre d'entre eux, il est toujours suivi d'une invocation pieuse, et c'est avec une sorte d'avidité, qu'ils reçoivent les Sacrements. La plupart de ceux que j'administrerai aux environs de Vengotto, étaient de nouveaux chrétiens que j'avais baptisés, il y a une douzaine d'années, dans ce même dis-

(1) Le R. P. Élie à Vengotto, avait sous sa direction, 18 églises paroissiales.

(2) Une des plus rudes épreuves du Missionnaire, c'est que, après ses longues et pénibles courses parmi les pestiférés, revenu chez lui, il se trouve dans l'isolement le plus complet.

(Note du P. Alphonse, Ex-Mis. Ap.)

trict. Mais il y a plus. Pas un des payens que j'ai aussi visités, n'a refusé le St Baptême, soit pour lui-même, soit pour les membres de sa famille.

A peine arrivé à Vengotto, je courus administrer toute une famille de mes anciens néophytes. Cela fait, je demandai s'il y avait d'autres malades dans les environs. « Oui, me dit-on, mais ce sont des payens. — N'importe. » Et je me rendis, sur les indications données, dans une maison remplie de monde; j'examinai la malade, qui était une jeune femme, et lui demandai si elle ne voudrait pas mourir chrétienne. Sur sa réponse affirmative, je lui expliquai en quelque mots les principaux mystères de notre sainte Foi, et je la baptisai. Me tournant ensuite vers son mari qui m'avait introduit, je l'adjurais de ne faire, ni de laisser faire aucune diablerie sur la malade. Il me le promit et, quatre jours après, il me faisait appeler pour le baptiser lui-même; il était à l'extrémité. Ce furent là les premiers payens qui embrassèrent la Foi dans ce village.

Dans une autre maison, le malade était un enfant; je le baptisai immédiatement, et je prêchai un peu ses parents. Le lendemain, passant encore par ce village, la mère courut après moi et me dit, toute en pleurs, que l'enfant baptisé la veille était mort. « C'est bien, lui répondis-je, il est allé au ciel, où il priera pour vous. — Mais il y en a un autre malade depuis une heure.... » Je la suivis alors, et je baptisai celui-là aussi. Le surlendemain encore même répétition! je baptisai le troisième, en obtenant de ces admirables parents la promesse de se faire instruire et baptiser eux-mêmes.

II. — NIANAPRAGASAM OU LE COURAGEUX CHRÉTIEN. — (*Lettre du même.*) — Quand je n'étais point appelé, je faisais des excursions de découverte. Tombant à l'improviste sur les villages ou dans les maisons isolées, j'y étais reçu comme pain bénit, et couvert d'hosannas. Arrivant entre autres chez un nouveau chrétien, nommé Nianapragasam (c'est-à-dire Louis,) je lui demandai s'il avait des malades.

Il me répondit par signe, car le cœur lui bondissait, et je m'approchai d'un jeune garçon d'une douzaine d'années, d'auprès duquel il s'était levé pour me recevoir. Or, pendant que j'administrais l'enfant, Nianapragasam, qui s'était éloigné un instant, revint portant en travers de ses deux bras un beau jeune homme de quinze à dix-huit ans, déjà sans connaissance; moi-même à cette vue je pus à peine retenir mes larmes. « Mettez-le là, lui dis-je, je vais l'administrer aussi. » Cela fait, je fis venir toute la famille, inquiète, oui, mais parfaitement résignée, et je leur recommandai de se rendre le lendemain à l'église pour se confesser et être prêt à tout. Ils me le promirent, bien qu'ils se fussent tous confessés depuis peu, et je passai à d'autres. Quand, cette course achevée, je rentrai à Vengotto, je vis le frère aîné des deux enfants, qui sortait bravement de sa maison, chargé d'une grande croix, et suivi d'un catéchiste; l'un des deux administrés chez Nianapragasam était déjà mort, et ils allaient l'enterrer. Le lendemain

matin cependant le père et presque toute sa pieuse famille vinrent à l'église, comme ils me l'avaient promis. Tout le monde au reste, même les retardaires, et surtout quelques-uns dont la vie n'avait pas été édifiante, tenaient alors à se mettre en règle, tant il est vrai que « *à quelque chose malheur est bon.* » En le confessant lui-même, je demandai à Nianapragasam des nouvelles de son autre malade. « Il est mort aussi, » me répondit-il simplement, « et nous l'enterrerons à notre retour à la maison. »

Le lendemain je me rendis à Amati, où je faillis me tuer (une branche d'arbre m'a presque désarçonné et précipité cheval et cavalier dans un ravin.) Etant entré dans une maison chrétienne, je demandais s'il n'y avait pas de cholériques à administrer dans le village. — « Non, me répondit-on, puisque vous les administrâtes tous avant hier et que, par la miséricorde du bon Dieu, personne autre n'a été pris depuis, excepté une jeune femme payenne. — Conduisez-moi près d'elle. — Ah! mais c'est qu'elle est fille d'un ancien apostat, qui allait justement la marier à un autre payen, et il ne voudra pas... — Faites ce que je vous dis. » Et les voilà qui me conduisent en tremblant chez l'apostat. Je me plantai, bouche close, devant lui, et je le regardai bien en face. Après un moment de réflexion, il me salua à la catholique (les deux mains jointes et élevées jusqu'à la bouche, tandis que les payens et même les protestants saluent de diverses autres manières.)

Je traitai alors du sujet de ma visite et une heure après la jeune femme mourait avec le S. Baptême.

Toujours bien vôtre en N. S.

FR. FERDINAND DE J. ET DE M.

C. D. Miss. Ap.

(A suivre.)

FAITS DIVERS

Grâces obtenues du S' Enfant Jésus de Prague. — 1. *On écrit de CINEY à la Mère Prieure des Carmélites de T...* Ma Révérende Mère, ce n'est certes pas sans émotion que je me rappelle votre bonne lettre d'il y a quelques mois, dans laquelle vous m'assuriez faire violence à l'Enfant Jésus de Prague, afin d'obtenir de ce divin Enfant la guérison radicale et complète de mon petit Charles, dont la vie fut si longtemps disputée au tombeau. Je paie donc aujourd'hui une dette de reconnaissance, en vous faisant

savoir que mon cher petit-fils est non seulement hors de danger, mais qu'il jouit d'une santé florissante et supérieure à celle de plusieurs enfants de son âge.

M^e L. SCH.

2. — Une personne de BOUSSU remercie le Saint Enfant Jésus pour une grande grâce obtenue après neuvaine et promesse d'insertion dans les *Chroniques du Carmel*.

3. — A MOLENBEEK S^t JEAN (BRUXELLES) une dame souffrait depuis bien des mois d'une tumeur dans les entrailles. De fréquentes et fortes hémorragies l'avaient jetée dans un état de faiblesse qui devait la mener peu à peu au tombeau.

En vain elle avait consulté plusieurs médecins distingués ; le mal faisait d'effrayants progrès et le fatal dénouement approchait à grands pas. D'accord avec son époux, la malade résolut de prendre son recours à l'Enfant Jésus de Prague vénéré dans l'église des Pères Carmes de Bruxelles, et de lui faire une neuvaine de visites, non pas neuf jours mais neuf dimanches consécutifs ; la neuvaine touchait à son terme, quand, le 2 Octobre dernier, tout à coup, au moment où le mal se faisait le plus cruellement sentir, la tumeur disparaît, les douleurs cessent. « Je suis guérie, » s'écrie la malade. Elle est guérie, en effet ; les hémorragies ne se représentent plus, les forces reviennent ; et l'heureuse protégée du S. Enfant Jésus ne sait comment témoigner sa reconnaissance à son cher libérateur.

4. — A PARIS, la directrice d'une Institution catholique de demoiselles remercie le S^t Enfant Jésus de Prague de ce que, au mois d'Août dernier, les six élèves qu'elle a présentées pour l'obtention du brevet ont été reçues. Une des six a conquis le brevet supérieur.

*
* *

Protection de Marie grâce au S^t Scapulaire. — Voici un épisode des inondations qui eurent lieu, il y a quelques années, dans le midi de la France. « Dans la maison placée en face des Carmes une vingtaine de personnes, qui avaient récité le chapelet avec les PP. Carmes, se réfugièrent dans une chambre, continuant leurs prières et chantant des cantiques. On nous a raconté un fait dont l'authenticité a été garantie. La maîtresse de la maison avait distribué des scapulaires à ceux qui n'en avaient pas. Un seul crut que cette précaution était inutile ; bientôt après, une partie de la maison s'écroule, plusieurs personnes sont entraînées ; une seule est tuée, c'était celle qui avait jugé inutile de se revêtir du scapulaire. »

(Extrait du JOURNAL DES ENFANTS DE MARIE.)

—

Fondation d'un couvent de Carmélites à Caïffa (Syrie). — Huit Sœurs Carmélites du couvent d'Ecully sont arrivées à Jérusalem pour vénérer le Saint Sépulcre avant d'aller s'enfermer dans leur monastère bâti au pied du Carmel, à côté de Caïffa. On ne peut s'imaginer les difficultés qu'ont rencontrées ces pauvres Sœurs dans la construction de leur monastère. Il a fallu toute l'habileté et l'influence de Mgr Azarian, patriarche arménien catholique, pour obtenir de la Sublime Porte la permission de bâtir en ce lieu, qu'on avait déclaré position stratégique. La maison a été construite au nom et pour l'usage de Mgr Azarian, et toutes les fois que les bas employés du gouvernement local ont cherché querelle et suscité des tracasseries en vue du bakchiche traditionnel, il a fallu que le prêtre arménien de Jérusalem fit le voyage de Caïffa pour leur répondre et aplanir les difficultés au nom de son patriarche.

(COURRIER DE BRUXELLES, 21 décembre 1891).

*
* *

Cérémonie de la pose de la pierre angulaire du nouveau couvent des Carmélites déchaussées (N^{lle} Orléans). — (Voir page 284. *Suite*). C'est dans ce style gothique que sera bâtie la nouvelle chapelle sous la direction de l'éminent architecte louisianais, M. James Freret.

Dans cette chapelle, nos fidèles trouveront un refuge assuré dans leurs tribulations. L'image de l'immolation sera sous leurs yeux. Le sacrifice chrétien, personnifié par les Carmélites, adoucira leurs cœurs. Ils y trouveront le repos après l'orage, le calme après la tempête, la grâce céleste de Jésus-Christ, qui y élira domicile.

Connaissez-vous la Carmélite déchaussée? Savez-vous quel trésor de compunction, de ferveur, il y a dans ce cœur qui s'est volontairement immolé, qui se sacrifie chaque jour pour sauver les âmes des pécheurs?

La Carmélite est l'idéal du sacrifice chrétien, du sacrifice dans sa plénitude, du sacrifice poussé jusqu'à l'héroïsme, jusqu'à la totale immolation de soi-même.

La Carmélite se sacrifie pour sauver. Elle donne son âme pour en racheter une autre. Elle souffre volontairement pour épargner une souffrance à autrui. C'est le dévouement poussé à ses dernières limites. C'est l'abnégation complète de sa personne.

Jeune et belle, elle quitte le monde où elle brille, pour se donner à Dieu. De sa couche somptueuse, elle passe à un lit dur, de la table riche où elle goûtait les mets les plus exquis, elle se rend à l'humble réfectoire, où elle ne trouve qu'un maigre nécessaire. Elle veut le sacrifice, rien que le sacrifice. Elle entre au Carmel pour être victime avec Jésus-Christ, pour souffrir ou mourir, comme Sainte Thérèse.

Et là, voyez sa vie. Avant l'aurore elle est recueillie et prosternée sur le pavé de la chapelle; elle s'unit à Jésus-Christ dans la prière; elle le contemple, ravie en extase; elle prie pour les âmes égarées, pour ceux qui ne prient point; elle demande à Dieu de les éclairer, de les rappeler à lui; elle prie pour l'Eglise, pour ses défenseurs et ses prédicateurs, pour l'accroissement de la foi catholique, pour les affligés, pour les captifs, pour tous ceux enfin qui ont besoin de prières. Puis elle entend la messe; elle communie; elle possède son bien-aimé; elle est heureuse.

De là, elle se rend au travail auquel elle donne tout le temps que ne réclament pas la prière, ses repas, ou son court sommeil.

Travail ou prière! Peine ou contemplation! Tout est là.

La chapelle qui va être construite, sera aussi un sanctuaire de la Sainte-Face.

Le culte de la Sainte-Face a commencé au Calvaire. C'est à la sixième Station du chemin de la croix, que nous voyons l'acte héroïque de Véronique qui, fendant la foule, vint essuyer la face ruisselante de sueur et de sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'empreinte de cette auguste face est restée sur le voile dont elle se servit.

Plus tard Véronique porta elle-même cette relique à Rome. Ce voile miraculeux ne devait pas rester une propriété privée. Cette relique sacrée fut confiée par elle à Saint Clément, qui était alors coadjuteur de Saint Pierre, et qui fut son troisième successeur.

Ce dépôt précieux fut confié aux Souverains Pontifes, qui l'ont conservé jusqu'à ce jour. Le voile de Véronique est en grande vénération dans la Basilique du Vatican. Sous le règne de Pie IX, qui avait permis un jour qu'elle fût exposée publiquement, la figure de Notre-Seigneur se montra toute vivante au milieu d'une douce lumière. Et ce miracle coïncide avec la vision de la Sœur Saint-Pierre, du Carmel de Tours, vers 1848, à qui Jésus-Christ révéla son désir de voir adorer sa Sainte-Face.

Depuis cette époque, Pie IX et Léon XIII ont permis de prendre des copies authentiques du voile de Véronique, et de rendre à la divine figure de Jésus-Christ un culte particulier.

Ce culte, qui est enrichi d'indulgences précieuses, a pour objet de réparer les blasphèmes et les profanations des ennemis de Dieu, et de rendre des hommages publics d'adoration et d'amour à la divine face de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui fut outragée dans sa passion. Les Carmélites, priant pour les pécheurs, ne pouvaient manquer d'ajouter ce culte à l'adoration de leur divin époux. Elles y conviennent tous les fidèles.

Et elles me prient en terminant, de vous rappeler qu'elles sont pauvres, et que votre offrande, si petite qu'elle soit, sera reçue avec reconnaissance. Elles me chargent également de remercier Mgr Janssens de toutes ses bontés; d'exprimer aux membres de leur association coopérative leurs vifs sen-

timents de gratitude, de dire aux personnes qui les ont aidées dans la cérémonie d'aujourd'hui, combien elles apprécient leur précieux concours; et d'ajouter enfin que, pour tous leurs amis, elles offriront à Dieu un bouquet de leurs prières les plus suaves et les plus ferventes.

M. James David Coleman a prononcé ensuite une allocution de circonstance, puis Monseigneur l'Archevêque Janssens revêtu de ses ornements, a béni la pierre et l'a placée. Il a béni aussi l'endroit précis, où sera élevé l'autel de la nouvelle chapelle.

Dans la pierre, un bloc de marbre du Tennesse de 18 X 18 pouces, ont été enfermées des reliques, des médailles, la constitution de l'association des Carmélites, des photographies des archevêques Perché, Leroy et Janssens, des journaux catholiques et un exemplaire de chaque journal quotidien de la ville.

Les quatre angles des fondations ont été bénits et, après la récitation des prières, Mgr l'archevêque Janssens a prononcé quelques paroles de remerciements à l'adresse de l'assistance et lui a donné la bénédiction, suivie de celle de l'évêque Brennon, du Texas, qui a mis fin à la cérémonie.

L'Ordre des Carmélites date à la N^{lle} Orléans de 1877. Les premières novices furent reçues le 21 décembre 1880; ce furent M^{lles} Alice Moore, de Mobile, et Catherine Byrnes, de la N^{lle} Orléans. Les dernières reçues l'ont été le 22 octobre 1890. Ce sont M^{lles} Margaret Everett et Joséphine C. Ryes, de la N^{lle} Orléans, et M^{lle} P. X. Maher, de New York.

Carmel de Vina del Mar (Chili.) — DERNIÈRE GUERRE CIVILE. ÉPREUVES. —

Dans la livraison des *Chroniques* de Janvier 1890, p. 282, nous avons donné la relation de l'établissement de ce nouveau Carmel, fondé sous le vocable du Sacré Cœur de Jésus, le 26 Juin 1889, par des Carmélites du monastère de S^t Joseph, de Santiago de Chili. On ne lira pas avec moins d'intérêt les détails de la conduite admirable et vraiment héroïque, que ces vénérées mères ont tenue pendant les terreurs de la dernière guerre civile.

Nous laisserons la parole à la révérende Mère Prieure elle-même.

« Me confiant dans la sympathie, que vous avez toujours montrée envers vos petites Sœurs de Vina del Mar, je m'enhardis à vous raconter quelque chose des terribles épreuves, par lesquelles nous avons passé en ces derniers temps. Je suppose que vous n'ignorez pas dans quelle situation s'est trouvé notre malheureux pays, déchiré en tout sens par la guerre civile jusqu'à la fin d'Août dernier. C'a été une vraie boucherie; durant ce mois c'était le comble des désastres, car c'est alors que se sont livrées les batailles décisives entre le gouvernement et le parti constitutionnel.

Notre pauvre monastère se trouvait comme dans un campement de militaires, et selon le bruit qui courait, l'armée du gouvernement s'était établie en cette localité; il ne pouvait en être autrement, nous l'entendions assez au mouvement continu des troupes. Durant tout le jour, nous entendions les commandants donner les ordres, ce qui contrastait avec cet imposant silence du cloître, et ne pas l'interrompre dans une telle situation, c'était une bien grande mortification; quand nous allions au chœur, nous étions comme dans une caserne, car dans la cour de l'extérieur, où plus tard on doit construire l'église, l'armée s'était campée, et y faisait incessamment ses exercices et des essais de guerre.

Pendant un certain temps nous vécûmes de la sorte, quand l'administrateur ecclésiastique de Valparaiso, confesseur de notre communauté, vint me proposer de nous transférer en cette ville, parce que les troupes du parti constitutionnel approchaient à grands pas, et que l'escadron allait bombarder cette localité. Je répondis que ni moi, ni aucune des Sœurs, nous ne voulions quitter la clôture par crainte de la mort; et que c'était bien plus préférable pour une religieuse, qui s'était liée à Dieu par des vœux solennels, de mourir plutôt que d'abandonner son couvent. L'administrateur ecclésiastique n'insista pas davantage; nous nous sentions heureuses, pour lors, de pouvoir rester fidèles à notre sainte vocation, et le cas échéant de mourir aux pieds de notre bien-aimé Jésus, en confondant notre sacrifice avec le sien. Peu après, Vina del Mar était transformé en quartier-général; tous les habitants avaient pris la fuite, sauf les RR. PP. Passionnistes, vos Sœurs Carmélites, et quelques personnes du peuple.

Le 18 du mois d'Août, au moment où nous récitons les Matines, à 9 heures du soir, nous entendîmes un bruit épouvantable dans l'habitation de l'extérieur, occupée par notre aumônier, et, l'examen de conscience terminé, on sonna à coups redoublés la Sœur tourière pour lui donner avis qu'on avait fait prisonnier notre chapelain, et qu'on allait l'emmener à Santiago. Cette absence de l'aumônier allait nous priver de la Messe, de la sainte Communion, de plus on devait consommer les saintes espèces, car n'ayant plus de prêtre, le Saint Sacrement ne pouvait plus rester longtemps dans le Tabernacle de l'Autel. Ce coup inattendu était vraiment trop cruel pour nos cœurs! Nous allâmes toutes ensemble nous prosterner aux pieds de Notre-Seigneur, pour le supplier de ne point nous abandonner! Et ce cri de détresse semble l'avoir touché, car il se détermina à demeurer avec nous! Le lendemain, profitant du dernier moment, l'administrateur ecclésiastique vint nous confesser, et nous voyant si profondément désolées, il eut compassion de nous, et régla la chose de manière qu'un Père Passionniste accepta de venir nous dire journallement la Messe et nous communier; dans ces conditions, nous nous sentions assez fortes pour braver tous les dangers.

L'administrateur ecclésiastique retourna à Valparaiso avec le dernier train et depuis lors toutes les voies de communication furent interrompues avec Vina del Mar.

Les deux jours suivants se passèrent sans autres incidents que les apprêts du combat : on aurait dit que l'armée passait à travers le monastère, et le continuel aller et retour du chemin de fer, avec ses incessants roulements, nous pénétrait d'effroi. La nuit du second jour, nous la passâmes entièrement au chœur ; nous entendions parfaitement défiler les troupes, auxquelles on avait, sans aucune doute, donné ordre de changer de position. Tout ce bruit et cette agitation sans trêve avaient vraiment quelque chose de sinistre et d'effrayant, et si nous n'avions été religieuses, et sous la garde immédiate de *Celui qui peut tout*, nous nous serions sauvées ; mais non, nous restâmes toutes au poste, près de la grille du chœur, faisant oraison, et nous disposant à accomplir en tout l'adorable volonté de Dieu.

Le lendemain, de très bonne heure, arriva le Père Passionniste, pour nous dire la Messe ; il fallait se presser parce que aussitôt décidément la bataille et le bombardement allaient commencer. Nous lui demandâmes de nous donner l'absolution, ce qu'il fit ; puis nous communîâmes toutes en viatique. A peine l'action de grâces terminée, une première décharge se fit entendre, c'était épouvantable ! puis les détonations se succédèrent les unes aux autres ; une pluie de balles passaient au-dessus du couvent ; on aurait dit que toute notre habitation allait crouler, mais les Anges semblent avoir gardé notre monastère, car rien ne fut endommagé, nous n'eûmes pas même une vitre brisée. Un projectile traversa la muraille de la clôture et réduisit en cendres une maison voisine, habitée par un Français. — Les soldats de la marine déployaient toute leur adresse, afin que les balles tombassent sur notre monastère, et les familles de nos Sœurs étaient dans des transes mortelles, sans pouvoir y remédier.

Vers les 11 1/2 heures du matin, en sortant du réfectoire, nous entendîmes une horrible fusillade ; nous nous rendîmes directement au chœur, et pendant les trois jours encore que dura le combat, personne de nous ne songea à prendre quelque nourriture ; nous restions en permanence au chœur, tandis que les balles se croisaient incessamment, et nous ne pensions à autre chose qu'à nous préparer à mourir. La nuit était la continuation du jour ; toutes nous étions rangées près de la grille du chœur ; et je promenais sans cesse mon regard sur la communauté, pour m'assurer que personne ne manquait, car, si une était venue à mourir, je crois que mon âme se serait envolée après elle. Enfin, si le moment n'avait pas été critique, je me serais arrêtée à admirer le magnifique tableau que j'avais là sous les yeux. Il me semblait voir un chœur de candides vierges, disposées à être martyrisées pour la foi, toutes ayant leur manteau blanc, et étant couvertes de leur grand voile, avec le crucifix à la main.

A une heure après minuit, nous renouvelâmes ensemble nos vœux. La

novice prononça aussi ses vœux, car nous croyions que notre dernier moment était arrivé. Les Sœurs me demandèrent pardon et après s'être demandé encore pardon les unes aux autres, elles se recueillirent en oraison, persuadées que d'un instant à l'autre Notre-Seigneur allait consommer le sacrifice. Trois nuits consécutives se passèrent ainsi dans l'agonie et une continuelle prière.

Le jour de St Barthélemy on aurait dit que la situation était devenue plus calme, et nous pensions que Dieu nous avait acceptées en victimes, mais il fallait nous préparer à un plus grand sacrifice, celui d'abandonner notre cher monastère! A midi, survint à l'improviste l'administrateur ecclésiastique pour s'entendre avec moi, touchant notre départ pour Valparaiso. (*A suivre.*)

..

Bibliographie. — LA FÊTE AURICULAIRE DANS LE CIEL ou la part de l'Ouïe à la Béatitude éternelle, 2^e ouvrage. — De cet ouvrage, comme du premier : *La fête oculaire*, les juges les plus compétents ont dit : Le sujet est absolument neuf. Rien n'y blesse la plus délicate orthodoxie. Ce livre est tout l'opposé du rêve d'une brillante imagination; c'est le résumé de conceptions très théologiques, très philosophiques touchant l'un des éléments du bonheur céleste. Les aperçus intéressants y abondent. Tout apparaît dans une sereine lumière. — Un haut dignitaire ecclésiastique de Soissons, lettré fort expert, a écrit à l'auteur : Ce nouveau travail l'emporte, à mon avis, sur le précédent. Une science sobre et sans sécheresse, une grande vigueur de raisonnement, une constante élévation de pensées, les grâces de la diction, les comparaisons magnifiques, les contrastes saisissants, les sentiments pieux y forment une intime alliance et ne cessent de charmer le lecteur. Il y a là pleine jouissance pour l'esprit, l'imagination et le cœur. On dirait un paradis terrestre, d'où l'on entend comme un écho mystérieux des mélodies éternelles. Chez l'Auteur, L'ABBÉ BRINQUANT, Curé de Vauxbuin par Soissons (Aisne) 2 fr. — franco : 2 fr. 50. — Du même Auteur : LA FÊTE OCULAIRE DANS LE CIEL, ou la part de la Vue à la Béatitude éternelle. Franco : 2 fr. 40. (Voir *Chroniques* N° de Septembre 1891, p. 179).

2. LA SAINTE MESSE, PAR LE RÉV. PÈRE MARTIN DE COCHEM DES FRÈRES MINEURS CAPUCINS; seule traduction française autorisée; préface par le T. R. P. Monsabré des Frères Prêcheurs. Prix : 2 fr. 50. Moulins. Librairie Welu, 1891.

Ce livre, écrit en allemand il y a environ deux siècles, est très estimé et très répandu en Allemagne où il est arrivé à la 11^e édition.



Calendrier-Ephémérides

1. **Lundi.** — St Ignace, Evêque-Martyr, double. († 107.)

1626. Mort de la Sœur Florentine de la Mère de Dieu au Carmel de Chartres.

Cette Sœur voulut par humilité rester dans l'humble état de Sœur converse. Comme son confesseur lui représentait que, le premier mouvement de ferveur passé, elle ne se sentirait peut-être plus assez de courage pour vaquer aux travaux domestiques. « J'espère, répondit-elle, être fidèle à la grâce, et conséquemment remplir toujours courageusement les fonctions de mon office. » Elle tint parole, et acquit une riche moisson de mérites.

2. **Mardi.** — PURIFICATION DE LA T. S. VIERGE MARIE, 2^e classe avec Octave — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.*

1608. En ce jour eurent lieu, à Ispahan, la bénédiction de la première chapelle que nos missionnaires du Carmel fondèrent sur le territoire persan et l'oblation du St Sacrifice de la Messe par le T. R. P. Paul-Simon de Jésus-Marie. A cette fin Schah-Abbas, roi des Perses, avait donné à nos Pères une propriété qui faisait partie du domaine royal. C'était une maison spacieuse et commode avec un beau jardin. Le nouveau sanctuaire fut dédié aux très doux Noms de Jésus et de Marie.

3. **Mercredi.** — 2^e jour dans l'Octave de la Purification.

4. **Jedi.** — St ANDRÉ-CORSIN, Evêque-Confesseur, de l'Ordre, 2^e classe avec Octave. († 1373.) — *Indulgence plénière.*

1619. Mort du Frère Ange de Jésus à Louvain.

Le Frère Ange, dans le monde Jean Dussetius, natif de Cologne, entra fort jeune encore aux Carmes déchaussés de Louvain, en qualité de choriste. Ange d'innocence et de candeur, le ciel l'envia à la terre. Peu de temps après avoir prononcé ses vœux (12 juin 1618), une courte maladie vint le ravir à l'affection de ses frères, et, au même moment, un religieux d'une grande perfection le vit entrer tout resplendissant dans la gloire. Il mourut en notre couvent de St Albert à Louvain.

5. **Vendredi.** — St^e Agathe, Vierge-Martyre, double, († 251.) — *Premier vendredi du mois, consacré à la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus.*

6. **Samedi.** — St Tite, Evêque-Confesseur, double. († 1^{er} siècle.)

7. **5^e Dimanche après l'Epiphanie.** — St Romuald, Abbé, double. († 1027.)

1619. A Beaune, en France, fondation du Couvent des Carmélites déchaussées, sous le vocable de St Etienne, premier martyr. La fondatrice, Madame Marguerite Parisot, y reçut le St Habit et fit profession sous le nom de Marguerite du T. S. Sacrement. Elle y mourut en odeur de sainteté le 26 mai 1648.

8. **Lundi.** — St Jean de Matha, Confesseur, double. († 1213.)

9. **Mardi.** — Octave de la Purification de la T. S. Vierge Marie, double.

1794. A Paris, condamnation à mort et supplice de la Sœur Marie-Elisabeth-Eléonore Carvoisin, religieuse Carmélite de Paris. Lorsque, en

1791, elle fut chassée de son cloître avec ses compagnes, elle s'était retirée dans un modeste domicile où elle pratiquait avec ferveur tous ses devoirs religieux. Lorsque, à la fin de 1793, la tempête se déchaîna avec un redoublement de fureur contre les prêtres et les religieux, notre fervente Carmélite fut arrêtée et jetée en prison. Quand elle comparut devant le tribunal révolutionnaire, elle y répondit avec tout le courage des anciens confesseurs de la foi. Les juges la condamnèrent à la peine de mort comme fanatique et contre-révolutionnaire; et le même jour sa tête tomba sous le couteau de la guillotine. (P. ALBERT DU S^t SAUVEUR.)

10. Mercredi. — S^{te} Scholastique, Vierge, double. († 543.)

11. Jeudi. — Octave de S^t André-Corsin, Evêque-Confesseur de l'Ordre, double.

1614. Fondation du couvent des Carmes déchaussés à Milan, sous le vocable de S^t Charles Borromée, par l'entremise du R. P. Ange de Jésus-Marie, issu de la famille des Marquis de Soncino.

12. Vendredi. — S^t Denys, Pape-Confesseur, de l'Ordre, double († 269.)

13. Samedi. — S^{te} Euphrosine, Vierge, de l'Ordre, double. († 5^e siècle.)

1666. A Gand mort de la R. Mère Marie de la Croix.

Mademoiselle de Paredes, issue à Bruxelles de parents nobles et vertueux, fut consacrée à la S^{te} Vierge, dès sa naissance. Elle prit, à Gand, les saintes livrées de N. D. du Mont-Carmel, avec le nom de Sœur Marie de la Croix, et brilla toute sa vie par son amour de l'observance régulière et par sa patience héroïque dans les souffrances d'une longue et pénible maladie. C'était une âme vraiment apostolique; elle ne respirait que le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Elle mourut à Gand, le sourire sur les lèvres, le 13 février 1666, âgée de 64 ans, dont 41 de religion.

(Ménologe.)

14. Dimanche de la Septuagésime.

15. Lundi. — S^t Pierre-Thomas, Evêque-Martyr de l'Ordre, double-majeur. († 1366.)

Ce grand saint avait pour maxime qu'il fallait bien purifier son intention avant de commencer ses œuvres, ensuite se mettre sous la protection de Jésus et de Marie, et travailler avec courage pour la plus grande gloire de Dieu. C'est en observant fidèlement cette sage maxime qu'il s'est élevé à une si haute perfection et qu'il a mérité la couronne du martyre.

16. Mardi. — L'oraison de N. S., double-majeur.

1620. Mort du Vén. Père Dominique de Jésus-Marie, préposé-général des Carmes déchaussés. Ce saint religieux disait souvent que les âmes intérieures, bien unies à Dieu, sont le plus ferme soutien de l'Eglise. « Ces âmes, disait-il, sont toutes-puissantes sur le cœur de Dieu, et obtiennent toutes sortes de grâces. » Aussi s'appliqua-t-il toute sa vie à doter l'Eglise du plus grand nombre possible d'âmes intérieures.

17. Mercredi. — S^t Vincent, Martyr, semi-double. († 304.)

18. Jeudi. — S^t Raymond de Pennafort, Confesseur, semi-double. († 1275.)

1566. S^t Pie V, non moins zélé que ses prédécesseurs pour le maintien des privilèges de la confrérie de N. D. du Mont-Carmel, dans sa bulle: *Superna dispositione*, du 18 février 1566, concède, entre autres, à l'église du nouveau couvent, bâti à Rome, en remplacement de celui de *Sancta Maria della Traspontina*, (qu'on avait détruit, à cause de la

proximité du château St Ange.) tous les privilèges, indulgences et autres grâces, même *sabbatines*, accordés autrefois à l'ancienne église par Jean XXII, Innocent VIII et Clément VII. « C'est, dit le Pontife, de notre propre mouvement, et non à la demande du prieur ou des religieux du couvent ni sur les instances d'un autre solliciteur, mais de notre pleine délibération, que nous approuvons, de notre autorité apostolique, par la teneur des présentes, tous et chacun des privilèges, indulgences et autres grâces susdites. »

19. Vendredi. — B. Archangèle, Vierge de l'Ordre, double. († 1494.)

Elle avait l'habitude de dire souvent pendant sa vie: *Jésus, mon amour*. C'était comme une étincelle qui s'échappait de son cœur, embrasé des ardeurs de la divine charité, ou, en d'autres termes, c'étaient des traits de feu qu'elle lançait vers le cœur de son divin Epoux. Cette belle invocation qu'elle avait prononcée pendant sa vie avec une si vive effusion d'amour, elle l'exprima avec toute la vivacité de sa foi en rendant le dernier soupir.

20. Samedi. — St Cyrille d'Alexandrie, Evêque-Confesseur-Docteur, de l'Ordre, double. († 444.)

21. Dimanche de la Sexagésime.

22. Lundi. — La Chaire de St Pierre à Antioche, double-majeur.

1588. Mort de la Sœur Marie de la Croix, Carmélite déchaussée du couvent de Valladolid en Espagne.

Elle fut l'édification de toute sa communauté. Sa charité envers ses sœurs était si ardente qu'on la dépeignait par ces paroles: « Marie de la Croix est la consolation et la providence de toutes ses compagnes; elle est la bien-aimée de Dieu et de toutes les Sœurs. »

23. Mardi. — La Passion de N. S., double-majeur.

24. Mercredi. — Commémoration des Saints dont les Reliques sont conservées dans les églises de l'Ordre, double-majeur. (*Fête transférée du 16 février.*)

1586. Mort de la Vén. Mère Catherine de Jésus, fondatrice et prieure du Carmel de Véas. Ses dernières paroles nous révèlent la perfection de sa vie: « O douce mort, qui a osé dire que tu étais amère et triste? Il n'y a point d'allégresse comparable à celle que tu apportes. O mon Jésus, quelle injuste calomnie de traiter la mort d'amère, puisqu'elle est la porte par où l'on entre pour aller jouir de vous. Que l'on voit bien, ô mon divin Maître, que vous vous êtes soumis à la mort et que vous lui avez enlevé toute son amertume.

25. Jeudi. — St MATHIAS, Apôtre, 2^e classe. († 1^{er} siècle.)

26. Vendredi. — St Avertan, Confesseur de l'Ordre, double. († 1380.)

1665. En ce jour, fut tenu au couvent de Notre-Dame de la Scala à Rome, le chapitre général de l'Ordre. On y élit préposé-général le Rév. Père Philippe de la T. S. Trinité, Carme déchaussé de la province d'Avignon. Il était le 21^e depuis l'érection de la Congrégation d'Italie.

27. Samedi. — St^e Marguerite de Cortone, Pénitente, double. († 1297.)

28. Dimanche de la Quinquagésime.

1671. En ce jour, Clément X, à la demande du duc de Savoie, Charles-Emmanuel, créa évêque de Nice, Mgr Henri de St François. Il était issu de la famille des Comtes de Provana, et appartenait à notre province du Piémont. Ce fut le premier religieux de la Réforme du Carmel

qui occupa un siège épiscopal en Europe. Il mourut saintement à Nice le 24 novembre 1706.

29. Lundi. — S^t Pierre Damien, Evêque-Confesseur-Docteur, double. († 1072.)
(Fête transférée du 25 février.)

Petites fleurs du Carmel

Dans le désir d'entrer dans l'esprit de notre Mère la sainte Église, qui, à l'approche du saint temps du Carême et pendant le Carême, convie ses enfants à honorer dignement les douleurs de Jésus et de Marie, nous offrons, à l'heure présente, à nos lecteurs ce que S^t Bernard appelait avec une si vive effusion de cœur: *Les Fleurs de la Passion du Sauveur*. « Ah! s'écriait ce grand Docteur, ornez, ornez votre âme de ces célestes Fleurs, tressez-en une couronne pour ceindre votre front; ces Fleurs, teintes du sang de notre divin Sauveur, feront resplendir votre âme d'un vif éclat pendant toute l'éternité. »

Nous allons donc rechercher tous à l'envi ces célestes Fleurs qui se sont épanouies sur le Calvaire au pied de la Croix de notre divin Sauveur. Nous suivrons, pour les cueillir, la méthode si instructive de notre V. P. Jean de Jésus-Marie.

Les trois manières de méditer de la Passion du Sauveur. — Première manière.

1^o « Vous devez savoir que ma Passion peut être méditée de trois manières. Premièrement, considérez ma Passion elle-même, c'est-à-dire tout ce que j'ai souffert: la pauvreté, la faim, la soif, le travail, la fatigue, les persécutions, les opprobres, les douleurs, les crachats, les coups de fouet, la tristesse, l'agonie, le couronnement d'épines, l'amertume du fiel et du vinaigre, le crucifiement, la mort la plus ignominieuse. »

(École de Jésus-Christ par le V. P. Jean de Jésus-Marie, Général des Carmes Déchaussés).

Pesons bien ces paroles que le V. P. Jean de Jésus, ce maître si expérimenté dans la vie spirituelle, prête à Jésus, abreuvé de douleur. Considérons et voyons quelles immenses douleurs se déchainent avec une intensité inouïe tant sur l'âme que sur le corps de notre doux Sauveur, et ne soyons pas insensibles aux cris qui s'échappent de chacune de ses plaies.

2^o « C'est pour amollir votre cœur, c'est pour le remplir d'une tendre compassion que j'ai bu jusqu'à la lie le calice de ma Passion. C'est pour orner votre âme de toutes les vertus et l'enrichir de mérites que je me suis voué à tout ce que la souffrance a de plus rigoureux. » (*Le même*).

Notre V. Père fait ressortir ici l'ardente charité du Cœur de Jésus. Pourquoi notre divin Sauveur permit-il à ce déluge de souffrances d'inonder son âme? n'est-ce pas pour nous exprimer toute l'ardeur de son amour, afin que nous nous attachions à Lui sans réserve?

3^o « Repassez souvent dans votre esprit le langage que je viens de vous tenir; car vous ne pourrez jamais apprécier quels grands fruits vous pouvez retirer de la méditation de ma Passion. Ma Passion est le livre de vie qui contient tout ce qui est nécessaire pour instruire et former une

âme à la plus haute piété. Si tous les livres et tous les docteurs nous manquent, celui-là ne vous manquera jamais. » *(Le même.)*

Oui, Jésus en Croix, c'est le livre par excellence du chrétien! Nous pouvons ne pas avoir fait des études; peut-être le temps nous fait-il défaut pour nous instruire dans la vie spirituelle? peut-être aussi n'avons-nous personne pour nous éclairer? Mais il est un livre qui renferme la toute-science et que nous pouvons consulter d'un seul regard. Il est un docteur plus instruit que tous les docteurs ensemble. Ce livre, ce docteur, c'est Jésus en croix, c'est notre crucifix qui doit orner nos demeures et que nous devons toujours porter sur nos poitrines et dans nos cœurs. Regardez Jésus sur sa croix et Jésus de son côté vous regardera. Dans vos doutes, vos peines et tribulations, embrassez votre crucifix et Jésus fera rayonner dans votre âme cette lumière qui éclaire, instruit, console et apporte le bonheur.

4° « Ma Passion vous rendra humble dans la prospérité, courageux dans l'adversité, doux et patient dans la douleur. Elle vous fixera dans la voie de la vertu et vous fera marcher à ma suite au Calvaire. » *(Le même.)*

Notre pieux auteur nous fait envisager en ces paroles les immenses avantages que nous recueillerons, si nous écoutons attentivement la voix de Jésus en croix: la vertu portée jusqu'à l'héroïsme et l'honneur de suivre Jésus au Calvaire seront notre partage.

5° « Si vous honorez dignement ma Passion, j'imprimerai en caractères ineffaçables mon image dans votre âme. Si le vent des tentations se déchaîne sur votre cœur, le souvenir de mes douleurs le mettra à l'abri des atteintes du vice. Si la défaillance s'empare de votre âme, par la vertu de ma sainte Passion je remonterai son zèle et son courage. » *(Le même.)*

Le V. P. Jean de Jésus-Marie nous ouvre pour ainsi dire le Cœur de Jésus pour nous faire lire la tendre bonté de notre divin Sauveur envers ceux qui honorent dignement ses douleurs. Le bon Maître va jusqu'à graver sa propre image dans leurs âmes, il leur promet un secours assuré en vertu de sa sainte Passion, au plus fort de leurs tentations.

Nous exposerons dans les numéros suivants, de manière à terminer à l'expiration du carême, les deux autres manières de méditer et d'honorer la Passion de notre divin Sauveur.

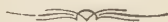
Ce que notre V. P. Jean de Jésus-Marie nous dit avec une piété si touchante, bien des saints l'ont dit également avant lui. St^e Thérèse déclare, après avoir été initiée dans ses extases, ses visions et ses révélations, aux secrets de la passion du Sauveur: « Je ne savais pas qu'il y eût tant de bonté et tant de compassion dans le Cœur de Jésus pour l'homme. »

La V. Mère Anne de St^t Barthélemy, compagne de St^e Thérèse, disait à son tour: « Chaque fois que nous pensons à la Passion du Sauveur, nous recevons une grâce, » parole bien encourageante et bien propre à stimuler les plus paresseux. Elle se passe de commentaire. La méthode qui fait parler à nos cœurs Jésus souffrant, sera utilement suivie dans nos méditations et les exercices, si recommandés de nos jours, du *Chemin de la Croix*.

Quelle est l'âme tant soit peu attentive au langage attendrissant de Jésus, qui ne voudra pas y répondre par des paroles et des sentiments d'une affectueuse compassion?

Hymne des premières Vêpres

de la fête de Saint Joseph, d'après l'ancien bréviaire des Carmes.



Exalte, ô mon cœur, la sagesse
Du Dieu qui, par un soin jaloux,
A la Vierge, dans sa tendresse,
A donné Joseph pour Époux !
Celui dont la sainte naissance
De sa chaste Mère est l'honneur
Voulut avoir, en son enfance,
Joseph pour père et protecteur.

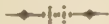
Joseph baise, il touche, il caresse
Le Dieu qu'Hérode en sa fureur
Pour l'immoler poursuit sans cesse
En des enfants pleins de candeur ;
Mais Celui que la Vierge allaite
Echappe au massacre sanglant,
Et son existence est soustraite
Par Joseph au cruel tyran.

Jésus, qui de la Vierge Mère
Est la pure et brillante fleur,
Choisit les mains vierges d'un Père
Pour le nourrir de leur labeur.
Ainsi fut voilé le mystère
A l'ennemi du genre humain
Quand, sur notre humble et pauvre
Apparut cet Enfant divin. [terre,

Joseph, par votre ministère,
Jésus en Egypte est conduit ;
Vous l'en tirez avec sa Mère,
Et toujours il vous obéit.
Comme un faible enfant à son Père
Il est soumis à votre voix ;
Ce fruit du ciel, profond mystère !
Près de vous mûrit pour la croix.

Honneur et gloire à Dieu le Père,
Gloire égale au Fils éternel,
Gloire à cet Esprit de lumière
Qui d'eux procède dans le Ciel !
Que saint Joseph, par son mérite,
De nous écarte le péril,
Par son crédit qu'il sollicite
Le ciel pour nous après l'exil !

Ainsi-soit-il.



Saint Joseph

La poésie qui précède et qui est la traduction de l'hymne des 1^{res} Vêpres de la fête de S. Joseph, d'après l'ancien Bréviaire des Carmes a été empruntée par nous à un précieux ouvrage que vient de publier le T. R. P. Albert du Saint Sauveur, Prieur du couvent des Carmes de Paris et qui a pour titre: S. JOSEPH ET SON CULTE DANS L'ORDRE DU CARMEL. Nous faisons à ce livre, avec la gracieuse autorisation de l'auteur, un second emprunt. Nos lecteurs nous en sauront gré. Le Père Albert a exhumé de nos trésors de famille, hélas trop peu connus ! la magnifique Épître à S^t Joseph écrite par Notre Vén. Père Jean de Jésus-Marie, et il en donne dans son livre une analyse pleine de charmes. Il aurait bien voulu donner l'épître tout entière, nous dit-il, « mais l'enthousiasme s'y trouve à jet si continu, parfois même » si véhément; les formes de la louange, tout le long de dix ou » onze colonnes in-folio, y sont tellement dithyrambiques, et les » effusions de tendresse si chaleureuses et si pleines de pieuse » candeur, qu'une traduction intégrale nous a semblé pouvoir » difficilement supporter la lecture. » C'est en terminant la nomenclature des nombreux écrits composés par les Carmes déchaussés en l'honneur du bien-aimé Protecteur du Carmel que le P. Albert rencontre l'épître à S. Joseph du V. P. Jean de Jésus-Marie. Laissons lui maintenant la parole :

.....Ainsi, pour affirmer leurs sentiments de filiale affection envers l'auguste époux de la très Sainte Vierge, les Carmes déchaussés, en héritiers fidèles, à cet égard, de leur Mère sainte Thérèse, ont essayé de les traduire sous les formes et dans les genres les plus variés de la littérature religieuse, depuis les *Histoires de la vie* du Glorieux Patriarche, les *Panégryriques* et les doctes *traités*, jusqu'aux *Dédicaces* enthousiastes, aux *Odes Sacrées*, aux *Recueils* de méditations, aux *Manuels* de pratiques pieuses, aux

Neuvaines et aux simples *Litanies*. Un genre tout spécial — la Lettre — *l'Épître familière*, y aurait manqué sans notre Vénérable Jean de Jésus-Marie. A lui seul, ce nous semble, pouvait venir l'idée de l'adopter. Sous cette forme, en effet, sa tendre piété pour S. Joseph pouvait se donner bien plus libre carrière, être plus expansive, s'exprimer d'une façon plus tendre. Or la tendresse est timide quand elle s'adresse à bien plus haut que soi, et on se trouve embarrassé pour l'exprimer en face. Mais dans une *Épître*, dans une *Lettre* à l'objet aimé, on devient plus osé, familier même, les sentiments s'expriment à plein cœur, on devient plus ou moins caressant dans la manière d'exprimer la louange; on ose même être curieux, se montrer indiscret; on voudrait, en questionnant beaucoup, surprendre les secrets du cœur dont on veut être aimé. Et tout cela se trouve dans l'Épître de notre Vénérable Jean de Jésus-Marie à Saint Joseph. Déjà, dès la suscription une note tendre et mélancolique résonne, la lettre porte cette adresse:

AU TRÈS DOUX JOSEPH, ÉPOUX DE LA REINE DE LA JÉRUSALEM CÉLESTE,
UN PAUVRE EXILÉ... SALUT!

Il commence par le féliciter de ce que Dieu, lui ayant fait l'honneur de l'associer à cette grande Reine pour garder avec soin Celui qui est « le très suave pain du Ciel, la divine nourriture de l'âme, son nom est devenu glorieux de l'aurore au couchant, en sorte que tous les peuples fléchissent les genoux devant lui, non parce qu'on redoute sa puissance, mais parce que partout il est aimé d'un grand amour. »

C'est dans ce sentiment, dit-il, qu'il lui adresse cette *Lettre*, toute pleine du désir qui le presse de pouvoir contempler son doux visage, et dans laquelle il va lui confier les secrets de son cœur. C'est peut-être se permettre beaucoup, « mais votre épouse, dit-il, » est la Mère de la Miséricorde, et, puisque vous êtes son époux, » vivant tous les jours avec elle, vous avez dû prendre ses habitudes. Si donc elle est la Mère de la Miséricorde, vous en êtes » inévitablement le Père! »

Il aimerait certes mieux, au lieu de lui écrire, être assez favorisé pour partager la joie des bienheureux qui, dans le ciel, peu-

vent le voir. Quel bonheur il goûterait, s'il lui était donné de jouir de sa présence dans cette vallée de larmes, ne fût-ce que pendant une heure seulement ! Comme sa langue alors, plus prompte, plus rapide que celle du scribe le plus alerte, en profiterait pour répandre devant lui son âme tout entière et lui dirait, par ses soupirs, tout l'amour de son cœur !

Il espérerait, à la faveur de cet amour, se concilier trois cœurs, si unis entre eux qu'ils n'en font qu'un ; d'abord le sien, parce qu'il est tellement lié à celui de son Épouse et au cœur de son divin Fils, par un nœud si doux et si puissant, qu'ils sont inséparables ; en sorte que si, par son ardent amour pour S. Joseph, il pouvait réussir à lui *ravir* son cœur, du même coup il aurait les deux autres ; tous les trois seraient siens. Aussi est-il tout prêt à faire un marché avec lui ; il s'offre à lui abandonner tout ce qu'il lui demandera, même tous les trésors du monde, pour lesquels, au reste, il n'a qu'un souverain dédain ; et, en échange, il lui demande de vouloir bien lui obtenir du Très cher Fils de sa Très chère Épouse qu'il daigne remplir son cœur du plus ardent amour pour toute la famille dont Joseph est le chef.

Ailleurs, il le prie d'être sa vertu et sa force, " Lui qui l'emporte sur tous les forts d'Israël. " Avec lui il n'aura pas à redouter les maux les plus inévitables, et les plus grands biens lui seront accessibles, parce que S. Joseph est puissant et glorieux parmi les premiers princes de la Cour céleste, à ce point que les chœurs des Anges sont en admiration devant lui, et l'honorent des plus doux sentiments de respect et d'amour. Telle est sa grandeur, qu'il s'élève jusqu'au cœur de Dieu même, et qu'il y règne, en vertu d'un privilège unique parmi toutes les créatures. En effet, " le Père éternel, ô Joseph, vous a associé à son nom, " on vous appelle le Père de son Fils unique ; le Fils vous a " obéi comme à son Père ; et le Saint Esprit, l'Époux de votre " Épouse, de qui le Fils fut conçu, vous a tellement confié, vis " à vis d'elle, les devoirs de l'Époux, que vous êtes en même " temps que lui, l'époux de la Vierge très pure. Si je m'élance " dans les hauteurs du Ciel et si je parcours tous les trônes des " Bienheureux, parmi les hommes et même parmi les anges, trou-

„ vrai-je quelqu'un à qui Dieu ait accordé un aussi grand honneur? Ah! faites donc, ô Prince si puissant, que, par la grâce de votre protection, je goûte par avance quelque chose des joies célestes; aidez-moi à m'élancer tout entier vers les biens éternels. »

La situation privilégiée de Chef de la Sainte Famille a permis à Joseph, continue notre Vénérable, de lire les secrets du salut cachés dans le Fils de Marie, en sorte qu'il a puisé ainsi à la fontaine du Sauveur l'eau pure des célestes enseignements. Le Vénérable voudrait donc, à son tour, les apprendre de Lui, qui deviendrait par là même pour les yeux de son âme « une lumière plus brillante que celle des étoiles, et pour son cœur une fournaise d'amour. »

Et alors, tout en priant saint Joseph de ne point s'étonner de sa curiosité pieuse, de vouloir bien la lui pardonner, alors commence une série de questions pressantes, affectueuses, saintement indiscrettes. Il voudrait apprendre de lui-même quelles furent ses impressions, de quelle chasté joie il se sentit tressaillir, de quelle tendresse son cœur fut inondé, de quelles délices il débordait lorsque, par le choix de Dieu, il devint l'époux de la très douce et si tendre Vierge; en sorte que, désormais, elle lui appartenait tout entière, comme son propre trésor (1).

Le Vénérable Jean de Jésus-Marie s'en est fait une idée: « Oh ! » lui dit-il; « par quel miracle n'avez-vous pas rendu l'âme lorsque, en vertu de ce contrat nuptial, vous devintes le possesseur de cette beauté incomparable? Dieu, par cette alliance, avait-il donc, en même temps, donné à votre cœur la dureté du fer ou du diamant, de peur que l'excès de votre grande joie ne le fit éclater et vous donnât la mort? (2) »

(1) « Indica mihi quibus motibus lætitiæ, et quo sensu castissimæ voluptatis cor tuum gestiebat et affluebat, quando Virgo illa dulcissima et tenerima tibi, nutu divino, despondebatur.... »

(2) « Quomodo non exhalasti animam in illo pacto nuptiali; vir ejus electissime, effectus possessor tantæ pulchritudinis? Numquid sicut adamantem posuit te Deus illius fœderis auctor, ne forte præ lætitiæ magnitudine, corde dilatato morereris? »

La curiosité de notre Vénérable s'est enhardie : il pose à son bien-aimé Joseph une autre question, qui va peut-être lui réveiller un souvenir pénible ; et afin qu'il la lui pardonne, il lui prodigue les titres les plus affectueux et les plus engageants : il l'appelle tour à tour sa très douce consolation, *dulcissima consolatio* ; candeur très pure, *o candor purissime* ; éblouissante lumière de son cœur, *o cordis mei lumen illustrissimum* ; âme très sainte, *o sanctissima anima* ; cœur très fidèle, *o cor fidelissimum* ; très salubre remède et appui solide de son cœur, *salutare nimis medicamentum et firmamentum cordis mei*. Et, à la faveur de ces appellations tendres et caressantes, il ose lui demander de vouloir bien lui confier quels sentiments tumultueux envahirent son âme et s'y heurtèrent ; par quelle douleur poignante son cœur fut déchiré ; quelle cruelle blessure il ressentit lorsqu'il s'aperçut que l'épouse Vierge, qu'il avait crue toujours fidèle, avait conçu et qu'elle allait être mère. Il se rend compte des préoccupations anxieuses qui durent envahir son esprit et son cœur, des conjectures pénibles auxquelles il se livra, des tentations qui l'assaillirent sans doute, enfin de l'absinthe si amère qu'il plut à Dieu de verser sur son amour jusque-là si paisible, pour faire mieux éclater ainsi la justice, la sainteté de son fidèle serviteur. N'était-il pas, en effet, assez juste pour écarter vivement tout soupçon d'infidélité de la part de celle qui était *sa colombe, son amie, son épouse immaculée* (1) ? Il aura donc compris que ce qui frappait ses regards et le troublait profondément cachait un mystère divin. Mais alors, avec la tendresse dont il l'aimait, comment l'idée put-elle lui venir de la renvoyer secrètement ? Ne valait-il pas mieux la garder, sans rien dire à personne de ce qui le troublait ? « Tout cela me jette dans un étonnement profond, » s'écrie le Vénérable ; « il me semble voir, ô spectacle cruel ! la justice et l'amour lutter » dans votre cœur, ô très doux Joseph, et se le disputer. Bien que » le glaive des persécutions ne vous ait point ôté la vie, vous n'avez » pas moins, pour cela, cueilli dans cette lutte mortelle la palme » du martyre. Et c'est pourquoi, ô ma ferme espérance, ô la joie

(1) Columba illa tua, amica tua, formosa tua, et immaculata tua.

„ de mon âme, je vous donne mon cœur. Gardez-le éternellement et
 „ daignez y graver, afin que j'apprécie vivement les richesses du
 „ vôtre, daignez y imprimer avec la main du Fils de votre épouse,
 „ un profond sentiment de votre agitation douloureuse et des im-
 „ pressions désolantes de votre cruelle agonie, dans cette circon-
 „ stance. »

Mais aussi, quelle joie ensuite, quel dédommagement, lorsque le
 ciel, par le ministère d'un ange, vint rendre témoignage à Joseph
 de l'innocence de sa Très Sainte compagne. « Alors les cieux
 „ firent pleuvoir du miel, et la rosée de l'allégresse descendit sur
 „ la tête et les épaules du chaste Nazaréen. O Joseph ! de quels
 „ doux regards vous dûtes envelopper votre innocente épouse ! Et
 „ quelles larmes d'attendrissement vous répandiez, sans doute, en
 „ pensant que vous aviez songé à l'éloigner de vous, à vous séparer
 „ d'elle ! Et quelle félicité vous deviez ressentir de la tendresse plus
 „ grande encore dont vous l'aimiez à présent ! Alors les fontaines des
 „ immenses abîmes coulèrent, les cataractes du ciel se rompirent et
 „ un déluge de dilection vous envahit, vous submergea afin que,
 „ délivré pleinement de toutes vos inquiétudes, votre tendresse pour
 „ Marie fût désormais sans mesure.... Dites-moi avec quelle tendre
 „ sollicitude vous veillâtes pour garder fidèlement le grenier de votre
 „ froment choisi, je veux dire votre épouse, lorsque vous fûtes
 „ averti du mystère opéré en elle par l'Esprit-Saint. » (*A suivre.*)

— — — — —

Les 3 grandes Périodes de l'Histoire de l'Église

(Voir page 342, suite.)

— — — — —

Le peuple romain, nous venons de le dire, avait reçu mission
 de frayer le chemin à la prédication de l'Évangile. La Provi-
 dence le fit servir encore à deux grandes œuvres. Il tira d'abord
 une vengeance exemplaire de l'ingratitude et de l'infidélité du peuple
 juif ; il exerça et affermit l'Église naissante par trois siècles de

persécutions. « L'Empire romain, dit Bossuet, en persécutant pendant trois cents ans ce peuple nouveau qui naissait de tout côté dans son enceinte, a confirmé l'Église chrétienne, et fait éclater sa gloire avec sa foi et sa patience. »

C'est là la première époque, l'époque du combat contre le paganisme, suivi du triomphe, le jour à jamais mémorable où les aigles de Rome surmontées de la croix proclamèrent la victoire du Christ. — Royaume de Jésus-Christ embrassant toute chose, il s'agit maintenant pour l'Église d'atteindre la plénitude de son développement. Ce ne sont pas, en effet, seulement les individus et les familles qui relèvent de l'universel empire de Jésus-Christ; ce ne sont pas seulement les individus et les familles qui sont *de l'Église* et *dans l'Église*; ce sont aussi les sociétés en tant que sociétés, les nations en tant que nations. En un mot, les sociétés les nations, l'état, ses lois, ses institutions doivent être *chrétiens*, tout comme les familles et les individus. Malheureusement, l'Empire romain put bien cesser d'être persécuteur, il put bien être gouverné par des princes chrétiens; il ne sut se plier complètement à ce grand dessein. Les mœurs publiques restèrent trop souvent païennes; l'idolâtrie se retrancha obstinément dans nombre d'institutions à commencer par le Sénat. Quant aux empereurs, sans doute, il serait injuste de méconnaître leur zèle, le caractère bien-faisant et réparateur de leur législation tout imprégnée de l'esprit de l'Évangile: Constantin le grand, Théodose le grand, surtout, eurent certainement l'idée vraie de l'empire chrétien, et s'efforcèrent noblement de la réaliser. Mais les restes du vieux Césarisme s'imposaient encore malgré eux à ces excellents princes. Quelle que fût leur droiture, il ne surent pas toujours échapper aux traditions d'arbitraire et de cruelle omnipotence qu'il laissait après lui. Bon ou mauvais, l'Empereur est toujours officiellement dieu et souverain pontife. Il résiste difficilement à la tentation de régenter l'Église. Bref, le pouvoir resta à côté de l'Église, avec un fonds de principes païens, bien plus qu'il n'y entra. Tant s'en fallut que l'état fût dans l'Église, marchant d'accord avec l'autorité supérieure qui est celle du sacerdoce, lui prêtant aide et appui selon la donnée fondamentale de l'ordre social chrétien, tant s'en

fallut qu'on vit bientôt le pouvoir civil s'efforcer au contraire d'absorber et de dominer le sacerdoce; de telle sorte que celui-ci n'eût plus été qu'un rouage, qu'un service de l'état dépendant du Prince, comme toute autre administration publique. Aussi l'Empire fut condamné. Un débris de ce grand corps que la Providence laissera subsister encore aux rives du Bosphore, sera destiné à servir de leçon, en montrant les conséquences du Césarisme au sein des peuples chrétiens. Flétri dans l'histoire sous le nom de Bas-Empire, ce reste décrépît du vieux monde ira s'abîmant peu à peu dans l'hérésie, le schisme, la corruption, jusqu'à Mahomet II, jusqu'aux ténèbres et à la mort pesant encore aujourd'hui sur cet Orient jadis si florissant.

Dieu avait d'autres vues sur l'Occident. S'il allait détruire, c'était pour réédifier. Le châtimement allait être une rénovation.

Que l'Église devienne une puissance publique avec les Constantin, les Ambroise, les Théodose; qu'elle ait le temps de former et d'établir en tout lieu ces grands évêques magistrats sur qui portent comme *défenseurs des cités* la fortune, les biens, les dernières sauvegardes des populations en détresse; que la glorieuse halte de l'époque théodosienne lui permette de développer en paix les beautés de son culte, l'admirable mécanisme de sa divine hiérarchie, les règles de sa discipline; surtout enfin que le désert fleurisse, qu'il germe ces innombrables légions de moines, armée pacifique de la civilisation et de l'Évangile; qu'ils s'élèvent de tout côté dans le silence des solitudes, à l'ombre des grands bois, ces sublimes monastères, citadelles de la foi et de la morale chrétienne, foyers de lumière, écoles de toute vertu, de toute sainteté, de tout dévouement, de tout apostolat: et voici que tout est prêt!

Les Barbares peuvent venir; l'Église est là pour les recevoir, les conquérir au prix des plus sanglantes épreuves, et refaire avec eux un monde nouveau à Jésus-Christ.

Ici est la fin de la première période: *l'Église et le vieux monde*; et le commencement de la seconde: *l'Église et l'Europe chrétienne* (1).

(A suivre.)

(1) L'idée des trois périodes développée dans cet article fait toute la division des remarquables leçons d'histoire ecclésiastique de l'éminent Abbé Doublet, auquel nous l'avons empruntée. (Leçons d'histoire ecclésiastique. 3 vol. chez Berche et Tralin, 69, rue de Rennes, Paris.)

Saint Cyrille de Constantinople (6 Mars)

La naissance de Saint Cyrille fut pour les siens le sujet d'une grande joie ! Ses parents, plus remarquables encore par leurs vertus que par leurs richesses, considéraient leur enfant nouveau-né comme un dépôt sacré que le ciel leur confiait. Ils étaient originaires de Constantinople, capitale de l'empire d'Orient ; ce fut là aussi que naquit notre saint vers l'an 1136. Rien ne fut négligé pour son éducation ; sa mère, qui veillait sur son âme innocente avec un soin jaloux, ne se contentait pas de rêver auprès de son berceau ou de former des projets d'avenir comme font trop souvent les mères : *elle priait*. Elle lui apprit tout d'abord à bégayer le Très Saint Nom de Jésus et le doux nom de Marie ; ensuite, elle le forma à la pratique des vertus les plus sublimes, qui est la parure des saints et qui leur donne droit dans le royaume de Dieu à la possession d'une couronne immortelle. Quoique bien jeune encore, Cyrille était déjà du nombre de ces âmes d'élite au cœur embrasé d'amour dont l'unique préoccupation est de tendre à l'union intime avec Dieu.

L'heureuse mère, qui contribuait pour une large part à la perfection de son enfant, se voyant de plus en plus secondée du ciel, ne cessait de bénir Dieu de lui avoir donné un tel fils.

Devenu adolescent, Cyrille s'adonna, sous la direction des maîtres les plus habiles, à l'étude des lettres divines et humaines. Il était doué d'une intelligence supérieure ; son jugement était droit et sûr, sa mémoire heureuse, aussi ses progrès furent remarquables. Mais désireux surtout de conserver intact le précieux trésor de son innocence, il avait grand soin, tout en étudiant avec ardeur, de recourir sans cesse à Dieu par la prière, par des exercices spirituels, et de se placer sous la protection de la S^{te} Vierge qu'il aimait d'un amour de prédilection. Il brillait donc au milieu de la corruption générale par la pureté de ses mœurs comme le lis des vallées brille entre les épines par son éclatante blancheur.

Après avoir terminé ses études avec grand succès, dégoûté du

monde et de ses vains plaisirs, il embrassa l'état ecclésiastique et reçut les ordres sacrés. Dieu qui jamais ne se laisse vaincre en générosité le récompensa immédiatement du sacrifice qu'il venait de faire. En très peu de temps toute la ville de Constantinople fut ravie de sa sainteté, et l'Église d'Orient fut illuminée par sa sagesse aussi bien que par sa vaste érudition. Un de ses plus grands titres de gloire fut d'avoir arraché à l'idolâtrie le sultan de Cogni en Cilicie et d'en avoir fait un fervent adorateur du Christ. Il contribua par de prudents et de sérieux conseils à la réunion de l'Église grecque avec celle de Rome; enfin, il confondit le patriarche Théodose qui affirmait que le S^t Esprit ne procède que du Père, tandis que le Concile de Constantinople, tenu en 869 sous Adrien II, nous oblige à croire qu'il procède également du Père et du Fils, comme d'un même principe.

Dans la lutte, qu'il dut soutenir sur ce dernier point, S^t Cyrille comprit mieux encore le néant de toutes les choses humaines et résolut de se retirer dans la solitude. Pendant qu'il était en prière et qu'il demandait à Dieu de lui venir en aide, afin de faire en tout et partout sa volonté sainte, la Très Sainte Mère de Dieu lui apparut et lui dit: « Mon fils, si tu veux conserver ton âme » très pure, éviter les erreurs et les poursuites des hérétiques, » cherche ton asile parmi les ermites du Mont-Carmel, et suis la » voie qui t'y sera montrée. »

S^t Cyrille plein de confiance dans les paroles de la Sainte Vierge se mit aussitôt en devoir d'obéir et s'embarqua pour la Terre-Sainte.

S^t Brocard qui était alors prieur-général du Mont-Carmel comprit, en le voyant, que ce n'était pas un pèlerin ordinaire et lui demanda le but de son voyage. « *Je n'en ai point d'autre*, dit S^t Cyrille, » *que de me donner à Dieu dans l'Ordre de sa Sainte Mère.* » S^t Brocard, heureux d'une telle réponse, l'emmena au monastère de Notre Dame; il l'entretint alors des prodiges que Dieu avait opérés sur la sainte montagne par les Saints Prophètes Elie et Elisée, comment les religieux, fils des Prophètes et ses ancêtres, avaient à l'avance honoré la Très Sainte Vierge, combien ils avaient été heureux de pouvoir ériger les premiers après la

glorieuse Assomption de Marie, une chapelle en son honneur sur la S^{te} Montagne et enfin il lui parla de la succession non interrompue des Fils des Prophètes.

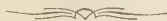
S^t Cyrille, édifié et touché de ce discours, se détermina plus fortement encore à embrasser la vie érémitique, et, favorisé d'une seconde apparition de la Sainte Vierge qui le confirma dans sa résolution, il demanda l'habit de l'Ordre. Ainsi, il entreprit, quoique âgé de quarante-six ans, ce nouveau genre de vie avec un courage et un zèle qui ne se démentirent jamais, et il parvint en très peu de temps à la plus haute perfection. Après l'émission de ses vœux, il parcourut l'Arménie qu'il convertit à la foi catholique. En reconnaissance d'un service aussi éminent rendu à l'Eglise, le Souverain Pontife Célestin III le nomma patriarche de Jérusalem, mais notre Saint refusa par humilité, prétextant auprès du S^t Siège son grand âge et plus encore sa prétendue incapacité.

Après la mort de S^t Brocard il fut élu prieur-général et fut obligé d'accepter. Cette nouvelle dignité ne diminua rien ni de ses jeûnes, ni de ses austérités. Homme d'oraison et de prière il retrepait son courage, son énergie, dans les exercices spirituels de la règle; il se fortifiait dans la méditation des vérités éternelles, et de la récompense promise au religieux fidèle. Il avait sans cesse présentes à l'esprit les dernières paroles de S^t Brocard mourant : *« Mes enfants, Dieu a daigné vous appeler à un » Ordre qui est celui de la T. S. Vierge, en sorte que, par » un privilège unique on vous nomme: Frères de la B. V. » Marie! Faites en sorte, après ma mort, de ne point vous » rendre indignes de ce nom. Soyez fermes dans le bien, » détestez les richesses, méprisez le monde, marchez sur les » traces de Marie et d'Elie. »*

Favorisé durant ses dernières années du don de prophétie et des miracles, il répandait des bienfaits partout où il passait et il resuscita plusieurs morts. Un jour, tandis qu'il célébrait la messe de la fête de S^t Hilarion, un ange lui apparut tenant à la main une verge entourée de lis, avec deux tablettes d'argent, sur lesquelles on lisait, écrites en langue grecque, les destinées futures de l'Eglise et la ruine de l'empire d'Orient. Ces prédictions se vérifièrent dans la suite telles qu'elles avaient été faites.

S^t Cyrille avait pour son Ordre le plus grand amour, et chaque jour il demandait à Dieu dans une ardente prière sa conservation. Sa confiance fut récompensée: sur la fin de sa vie, la S^{te} Vierge lui apparut une troisième fois et lui dit: « Sois sans crainte, » l'Ordre du Carmel sera très prospère; comblé des grâces du » ciel et soutenu par l'autorité apostolique il se répandra dans le » monde entier, travaillant à la conquête et au salut des âmes. »

Enfin plein de mérites pour le ciel, épuisé par le travail et la pénitence, il rendit, au milieu de ses religieux en pleurs, sa belle âme à Dieu. (1233-1234.) Son corps repose dans la Basilique de N. D. au Mont-Carmel auprès de ses prédécesseurs SS. Berthold et Brocard; d'éclatants miracles rendirent son tombeau illustre; c'était une manifestation frappante du haut degré de gloire dont il jouit dans la céleste patrie.



Voyages en Palestine et aux Indes

par Monseigneur Marie-Éphrem (Carme déchaussé.)



Chapitre Premier.

(Suite, voir page 336 et suiv.)



Parmi les étrangers qui habitent Alexandrie, on remarque particulièrement des Maltais, des Napolitains, des Français, des Anglais, des Allemands et des Grecs. La partie qui entoure la place des consuls a l'aspect, le mouvement et l'activité de nos villes de France; mais les rues n'en sont pas pavées, et il s'élève du sol une poussière blanche très nuisible à la santé, et qui cause de violentes ophtalmies: c'est probablement à cette circonstance qu'on doit attribuer une grande partie des cas nombreux de cécité qui se présentent.

A son extrémité sud, dans la direction de la gare du chemin de fer de Suez, la ville s'agrandit d'une manière aussi prodigieuse que rapide. On a tracé de longues et larges rues, parfaitement alignées et droites, dans lesquelles l'air pourra facilement circuler. C'est de ce côté que passe le canal Mahmoudich, qui unit le Nil au port d'Alexandrie, et sur lequel se faisait le voyage de cette ville au Caire, avant la construction du chemin de fer. Ce canal est l'œuvre de Méhémet-Ali qui lui a donné, en l'honneur de sultan Mahmoud, son suzerain, le nom de Mahmoudich.

L'arabe est la langue officielle à Alexandrie comme dans le reste de l'Egypte; mais on y entend et on y parle toutes les langues de l'Europe. La plus répandue, après l'arabe, est la langue italienne; puis viennent le français, l'anglais et le grec. Chacun, du reste, en connaît plusieurs. Les marchands et les loueurs d'ânes ont adopté, pour se faire comprendre de tout le monde, une espèce de jargon dans lequel ils ont introduit des mots de toutes ces différentes langues. Ces âniers sont peut être la partie la plus intelligente de la population égyptienne. Avec une remarquable perspicacité ils reconnaissent, au premier coup d'œil, à quelle nation appartient leur chaland, et ils s'empressent de lui adresser la parole dans sa propre langue. Dans une petite excursion que nous fîmes à la colonne de Pompée, le propriétaire de notre monture nous dit pour le faire valoir: "*Bon baudet, m'sieu, bon baudet, va vite comme il vapore inglese.*"

Toutes les monnaies comme toutes les langues ont cours à Alexandrie: et, chose étonnante! la plus dépréciée est sans contre-dit le piastre ottoman: c'est une monnaie dont la valeur varie non seulement d'une ville à l'autre, mais quelquefois du jour au lendemain: je parle ici de la piastre réelle, car celle dont le gouvernement maintient la valeur à un chiffre invariable est une monnaie fictive, cette piastre n'existe pas.

Voici maintenant quelques détails sur les principales institutions fondées et entretenues à Alexandrie par l'Eglise catholique pour le soin des fidèles, l'éducation des enfants et l'extension de notre sainte Religion.

(A suivre.)

La Journée Religieuse

(Voir plus haut, page 333 et suiv.)



OFFICE DE MATINES

Invitatoire, Hymne, Antiennes, Psaumes et Leçons.

XI (suite.)

PREMIER PSAUME. *Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universâ terrâ.* — David célèbre ici les épousailles du Verbe avec la nature singulière qu'il a prise dans son Incarnation; épousailles étendues par la grâce à tous les membres de l'Église. Le poète sacré chante la gloire et l'honneur dont l'humanité a été couronnée en la personne de l'Homme-Dieu, et qui de Lui rejaillit sur toute la chaste génération de ses frères. *O quam pulchra est casta generatio cum claritate! — Quid est homo, quod memor es ejus? aut filius hominis quoniam visitas eum? Minuisti eum paulo minus ab Angelis, gloriâ et honore coronasti eum et constituisti eum super opera manuum tuarum etc.*

SECOND PSAUME. *Cæli enarrant gloriam Dei.* Ce psaume dix-huitième, nous l'avons vu plus haut (Matines des apôtres), est une description anticipée de la Nouvelle-Alliance. Or, entre les caractères prophétiquement attribués par le psalmiste au Testament nouveau et à la loi de grâce, il y a celui-ci: que Dieu y paraît non plus seulement comme le souverain Maître, le Dieu fort, vengeur, tout-puissant, terrible, mais comme un époux plein d'amour. *In sole posuit tabernaculum suum, et ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo.*

Le sein du Père est le lit nuptial d'où procède le Verbe-Epoux, s'unissant d'abord hypostatiquement à l'Humanité sainte, — *in sole posuit tabernaculum suum* — puis, par elle, à tous les membres vivants de l'Église, son corps mystique. L'application de notre psaume à l'office des Vierges est ainsi manifeste. Nous avons de

même le sens de l'antienne qui précède. « En l'honneur du divin mariage de cette vierge, (avec le Verbe de Dieu), faites retentir, nous dit l'Église, les douces harmonies de l'épithalame sacré. » — *Ante torum hujus virginis frequentate nobis dulcia cantica dramatis.*

TROISIÈME PSAUME. *Domini est terra et plenitudo ejus.* — Le second psaume de nos matines nous a présenté l'Epoux quittant les sommets des cieux pour chercher sa fiancée. — *et ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo. Exultavit ut gigas ad currendam viam, a summo cœlo egressio ejus.* — Le psaume troisième nous Le montre y ramenant avec Lui l'Epouse, au milieu des chants d'allégresse des chœurs angéliques, pour l'introduire au lieu des noces éternelles. — *Et occursus ejus usque ad summum ejus.* Ce fut d'abord la glorieuse Ascension. Les épousailles du Verbe et de l'Humanité sainte eurent, en effet, leur pleine consommation dans ce grand mystère que nous décrit ici le prophète. *Quis ascendet in montem Domini aut quis stabit in loco sancto ejus? Innocens manibus et mundo corde. Hic accipiet benedictionem a Domino et misericordiam a Deo salutari suo. Attollite portas, principes, vestras, et elevamini portæ æternales et introibit rex gloriæ, etc.* — Mais, en toute chose, l'Humanité du Christ appelle son complément, sa plénitude mystique qui est l'Église, la seconde Epouse dont nous sommes les membres. Aussi, une resplendissante « génération » d'âmes saintes se présente en même temps aux regards du psalmiste. Il les contemple prolongeant l'ascension de l'Homme-Dieu à travers les siècles, et entrant successivement, après Lui, dans le sanctuaire le plus réservé de l'union divine. *Hæc est generatio quærentium eum, quærentium faciem Dei Jacob.* A cette race bénie appartiennent les Vierges et Servantes de Dieu. C'est pourquoi l'antienne nous rend la joyeuse invitation par laquelle le Christ et toute la cour céleste pressent chacune d'elles à son départ de cette terre d'exil, de venir rejoindre ceux qui l'ont précédée là haut. *Revertere, revertere, Sunamitis, revertere, revertere, ut intueamur te.* (1) (A suivre.)

(1) Anagogice, S. Ambrosius, Orat. de obit. Valent., hæc accipit de anima sancta quæ a Christo et Angelis ex hac vita evocatur in cœlum. — Cornel. a lap. Com. in cant. cantic.

Échos du Centenaire de S^t Jean de la Croix.

Carmel de Lille. (*France*). — Notre Triduum vient de se terminer. Nous en commençons le compte rendu par une parole d'action de grâces: *Deo gratias!* (1) oui *Deo gratias*.

Toutes nos espérances ont été dépassées par le pieux enthousiasme de notre religieuse population.

Nous ne pouvions nous défendre d'une vague appréhension à l'approche de nos fêtes fixées au 12, 13 et 14 décembre. Notre Père S^t Jean de la Croix, depuis plus de deux siècles que l'Eglise l'a placé sur les Autels, fidèle jusqu'au delà du tombeau à sa devise « *Pati et contemni* » (2) n'a-t-il pas continué à se dérober à la gloire?... Les honneurs de ses enfants l'ont vainement poursuivi sans pouvoir le saisir. Cependant de joyeux échos nous arrivaient des Carmels qui avaient commencé les Triduum. Le succès partout était complet; est-ce que Lille ferait la note discordante? Nous ne pouvions admettre cette déception; et pourtant nous restions partagées entre la crainte et l'espérance; ainsi commencèrent les préparatifs.

Notre Chapelle d'un beau style ogival, avec ses brillants vitraux qui rappellent les Gloires de notre saint Ordre, les statues des nos saints qui la peuplent et l'animent, son riche et gracieux habitacle où trône notre bien-aimé Petit Jésus, notre Chapelle, dis-je, ne se prête guère aux ornements de fantaisie; quatorze grandes bannières au fond satiné blanc, frangées d'or, portant une belle croix brune avec les armoiries du Carmel et la devise de notre Saint, décoraient les colonnes et l'entrée du sanctuaire. D'autres plus petites entouraient le blason de notre saint Ordre, sous forme d'écussons, surmontant le portail principal; elles ornaient aussi la tribune. L'aspect était sérieux, imposant. Ce qui frappait encore en entrant dans la Chapelle, c'était le maître-autel paré de ses plus brillants ornements.

Avançons un peu: S^t Joseph, dont l'Autel est dans le transept faisant face à celui de notre Mère S^{te} Thérèse, avait cédé sa place à notre Père S^t Jean de la Croix. La belle statue de notre Père appuyé sur la Croix, fixant sur elle un de ces regards où l'âme se révèle tout entière, apparaissait bien haut au-dessus de cette terre, porté comme sur un nuage d'or environné de fleurs et de lumières.

Mais comment redire la splendeur des cérémonies? Monsieur le Supérieur et Messieurs les Directeurs du Séminaire théologique de l'Université catholique, toujours si bienveillants pour le Carmel, sont venus avec leurs pieux et savants lévites. Il nous est impossible d'exprimer les profondes émo-

(1) Grâces à Dieu.

(2) Souffrir et être méprisé.

tions qu'excitèrent en nos âmes leurs accents de foi et d'amour; nous nous sentions plus que jamais heureuses d'être filles de l'Eglise, en entendant ces fervents séminaristes, l'espoir du sacerdoce, dont l'âme passait tout entière dans l'immortel *Credo* et les chants sacrés. Avec quelle édification ils exécutaient les diverses cérémonies de la Liturgie; quelle dignité calme, modeste, angélique! Ils étaient vraiment les Anges du sanctuaire entourant l'Autel, recueillis en eux-mêmes, et fixant sur le Dieu Hostie des yeux brûlants d'amour. Après la S^{te} Messe et le salut, ils venaient tous, en surplis, dans un ordre parfait, baiser avec respect la relique de notre Père S^t Jean de la Croix, au chant de l'hymne propre à la fête: *O satis felix*. Les âmes n'étaient plus sur la terre, nous nous croyions au Ciel répétant aux pieds de notre glorieux Père cette ardente supplication.

Après la cérémonie du soir, ce furent les orphelines dirigées par les sœurs de charité qui chantèrent un cantique en l'honneur de notre Saint; ces voix simples et pures allèrent sans doute jusqu'à son cœur, car lui aussi connu dès son enfance les rigueurs de la pauvreté, lui aussi fut placé dans un asile de charité; mais il n'y eut pas, comme ces chères enfants, des mains maternelles pour l'entourer des soins les plus tendres.

Les deux premiers jours les offices furent célébrés par son Excellence Monseigneur Hautcœur, Chancelier de l'Université qui depuis nombre d'années prodigue à notre Monastère le dévouement le plus complet, le plus paternel.

Le 14, la solennité fut rehaussée par la présence de Monseigneur Monnier, évêque de Lydda, auxiliaire de Monseigneur l'Archevêque de Cambrai. Sa Grandeur accueillant notre humble supplique avec cette bonté exquise si connue et si appréciée de toute la province ecclésiastique voulut bien officier pontificalement matin et soir. Jamais les rites sacrés ne nous parurent plus saisissants de beauté. Le Prélat célébrait avec tant de majesté! Aussi avec quel respect tous les fronts s'inclinaient sous la main du Pontife vénéré, alors qu'il appelait sur nous les bénédictions divines de sa voix si priante, si pénétrante.

S^t Jean de la Croix demandait que ses enfants fussent réunis pour le fêter; puis un père ne peut être mieux loué que par ses fils; aussi avions-nous fait appel à nos Pères Carmes déchaussés. Le R. P. Etienne de S^{te} Thérèse, prieur du couvent de Bruxelles et le R. P. Marie Léon, sous-prieur de Passy-Paris nous arrivèrent comme peuvent arriver des frères vers leurs sœurs, pour fêter un saint qui est le Père de la famille.

Le Rév. Père Marie-Léon dans ses sermons des deux premiers jours nous montra la sainteté comme action combinée de Dieu et de l'homme et développa cette triple pensée:

1^o Comment S^t Jean de la Croix cherche Dieu dans la souffrance, c'est l'action de l'homme.

2^o Comment il trouve Dieu dans la mystique, c'est l'action de Dieu.

3^o Comment il le donne par l'Apostolat et la réforme du Carmel, c'est l'action combinée de Dieu et de l'homme.

D'abord il nous le montra broyé sous la main de Dieu, sous les coups des créatures et se relevant toujours affamé d'immolation, de destruction, ne disant jamais à la souffrance, c'est assez.

Le second jour dans un discours plein de science et de doctrine le Rév. Père nous dévoile les mystères du monde surnaturel, nous faisant suivre les diverses transformations d'une âme qui se divinise sous l'action de Dieu jusqu'à être transformée en Lui et vivant de sa vie de lumière, de gloire, de béatitude. Nous n'essaierons pas d'analyser ces discours, chefs d'œuvre d'éloquence sacrée; répétons cependant quelques maximes qui ont été la base de la vie mystique de notre saint.

« Le chemin de la perfection est si étroit que le néant seul peut y passer. »

« Dieu aime plus l'innocence que tout ce que nous pouvons faire pour son service. »

Un silence profond régnait dans la chapelle que remplissait chaque jour une foule immense de pieux fidèles; l'auditoire était comme suspendu aux lèvres de l'orateur: c'est qu'il avait su mettre la théologie mystique à la portée de tous. Dans le collège théologique l'admiration était au comble; les docteurs disaient: « Voilà de la saine doctrine, de la vraie théologie. » Qui sait si l'éloquence du fils de S^t Jean de la Croix n'a pas fécondé dans quelques âmes des germes de vocation!

Le Rév. Père Marie-Léon nous avait fait admirer S^t Jean de la Croix, le R. Père Etienne compléta en quelque sorte la physionomie du saint en nous montrant la bonté, la compatissance de notre glorieux Père. Il a senti toutes les épines de la douleur, il a pitié de toutes les souffrances.

Il a sanctifié sa jeunesse en prodiguant ses soins aux malades de l'hôpital de Medina-del-Campo. Plus tard devenu supérieur de ses frères en religion, il soigne avec amour leurs infirmités spirituelles et corporelles en même temps qu'il accueille avec une charité pleine de mansuétude les âmes coupables qui viennent auprès de Lui chercher le pardon et la paix.

La parole émouvante du Révérend Père fit couler bien des larmes et plus d'un cœur alligé dut se tourner avec confiance vers notre Saint Père Jean de la Croix qu'il nous montrait si bon.

Au salut de ce troisième jour le *Te Deum* fut comme un chant d'amour et de reconnaissance; c'était pour nos cœurs un pressant besoin de remercier le bon Dieu d'avoir ainsi glorifié notre bienheureux Père.

L'admiration que seuls méritent les saints est montée vers lui de toutes les parties du monde. Qu'il daigne jeter sur ses fils et ses filles un regard paternel et leur obtenir de marcher toujours unis d'une indissoluble union avec une nouvelle ardeur, soutenus par ses exemples dans la voie de l'abnégation, de l'oraison, de la parfaite charité. Que ce centenaire soit

l'aurore d'une ère de gloire pour notre Saint Ordre. Dieu a ses moments; embrassant dans son immense amour tous ses élus du Ciel et ses enfants de la terre. Il fait servir la gloire des uns aux besoins des autres.

Quel siècle plus que le nôtre livré tout entier au sensualisme eut plus besoin de contempler un Saint, amant passionné de la Croix !

C'est-ce que nos Pères prêcheront avec plus de succès et de profit pour les âmes parce que les fêtes du centenaire ont fait mieux connaître notre bienheureux Père; nous, ses filles, au fond de nos cloîtres, dans l'oraison, nous demanderons la lumière divine pour éclairer les âmes évangélisées par les fils de notre glorieux Père Jean de la Croix.

*
* *

Przemysl (Galicie-Autriche.) — *Mon Révérend Père.* Le Carmel de Pologne fournira probablement aux Chroniques d'intéressants détails sur les fêtes célébrées en l'honneur de notre Père S^t Jean de la Croix. Permettez que je vienne vous raconter ce qui a été fait à Przemysl.

Notre ville, située sur la route de Cracovie à Léopol, est, pourrait-on dire doublement épiscopale, car elle possède deux Evêques, l'un du rite latin, l'autre du rite grec-uni,

Au plus haut point de ses montagneux faubourgs, on voit une chaumière surmontée d'un clocher; c'est le Carmel fondé le 1^{er} mars 1884 par les religieuses exilées de Posen; et c'est là que se célébrait la solennité du Triduum. L'aspect extérieur de la chapelle est aussi pauvre que son enceinte est exigüe, mais à l'intérieur, l'ornementation est gracieuse. Au dessus du Maître autel est placé un beau et ancien tableau de N. P. S. Jean de la Croix, cadeau de notre très révérend Père Général et de la communauté de nos Pères de Génès. Environné de lumières, encadré de fleurs artificielles et de belles plantes fraîches que les fidèles ont prêtées ou données en présent, il fait un effet magnifique. La petite cloche, vieille expulsée, elle aussi, concourt à la solennité, elle appelle, de sa voix enrouée, les habitants de la ville aux offices qui se succèdent en la chapelle: Saintes Messes, expositions du T. S. Sacrement, Sermons etc. La petite chapelle semble être devenue élastique et s'élargir pour contenir le monde qui s'y presse.

Mgr l'Evêque y a célébré, et MM. les Professeurs du Séminaire, tous excellents prédicateurs, ont tenu à y publier les mérites de celui qui a été *Maître* par excellence et qui l'est jusqu'à nos jours. Le tout a été terminé par le « Te Deum » qui a bien failli ébranler les murs de bois de notre basilique !

Les paroles de notre Père S^t Jean de la Croix: « Il est plus avantageux de se tenir dans un lieu qui ne dissipe ni les sens ni l'esprit et qui n'empêche pas l'esprit de prendre son vol vers Dieu » (1) ont eu ici leur pleine application; puissent-elles aussi y avoir produit les fruits désirés par lui.

1) *Montée du Carmel* livre III chap. 38.

Permettez, mon Très Révérend Père, qu'en terminant cette lettre je recommande à vos prières et à celles des lecteurs des *Chroniques*, si la chose peut se faire, notre petite fondation afin d'obtenir de Dieu les moyens de bâtir bientôt un couvent.

Ath. — Le Triduum de Saint Jean de la Croix, au couvent du Carmel à Ath, qui eut lieu le 6, 7 et 8 décembre, obtint, on peut le dire, le plus grand succès. Disons aussi que tout le monde y était bien préparé. La fête de S^t Jean de la Croix avait été particulièrement belle. Dans une magnifique instruction le R. P. Devos S. J. avait montré ce qu'était ce Carmel si inconnu des uns, si méprisé des autres. Il avait fait voir dans l'humble carmélite un ange au milieu de la dépravation du monde, un soldat fort de toute la force de la prière, et enfin un martyr au milieu de notre vie sensuelle et immortifiée.

Il n'en fallait pas davantage pour attirer les sympathies d'un nombreux auditoire, aussi dès l'ouverture du Triduum, une foule pieuse s'empressa au couvent du Carmel. Ici comme partout, on vit l'élite de la société. Prêtres et fidèles rivalisaient de zèle, d'assiduité aux offices.

Et comment aurait-on pu rester étranger à cette solennité? Bien que n'ayant pas ici les ressources des grandes villes, les bonnes Sœurs ont fait cependant des prodiges. Les dévouements n'ont pas manqué pour donner à la fête tout le charme possible. Beaux étaient les chants religieux qui résonnaient si bien sous les voûtes gothiques; belle était la chapelle ornée de drapeaux, de chronogrammes, de médaillons, et étincelante de mille feux: belle surtout était la statue de S. Jean de la Croix, placée aux pieds du Christ triomphal au milieu d'une magnifique illumination. Il semblait qu'on assistait encore à ce colloque mystérieux du Christ avec son serviteur. Au dessus de la tête de S. Jean on lisait cette demande du divin Maître; « Jean, quelle récompense voulez-vous pour vos travaux? » Et à ses pieds on lisait la réponse: « Seigneur, souffrir et être méprisé pour vous. »

En contemplant cette chapelle si belle en elle-même, et si bien décorée, on se rappelait une fête semblable célébrée ici il y a quelques années à l'occasion du troisième centenaire de Sainte Thérèse.

On était à l'étroit alors dans une petite chambre convertie en chapelle provisoire. Rien alors de brillant, c'était un début; mais Dieu a béni cette maison, il a dilaté ses murs et la cloche argentine du nouveau sanctuaire, vient dire à toute la ville que là on prie pour ceux qui ne prient pas.

Mais ce qui a fait surtout le charme des ces solennités ce sont les magnifiques sermons du R. P. Etienne, de l'ordre des Carmes dechaussés (ex-Provincial) qui nous a si bien dépeint la vie du Bienheureux, qu

nous l'a montré dans les humiliations et les souffrances comme dans l'exercice de toutes les vertus. Cette parole si simple et si charmante, toute pleine de traits édifiants de la vie du Saint, a remué tous les cœurs. Si dans le héros de la Croix le R. P. a montré la vertu austère plus propre à admirer qu'à pratiquer, il a aussi fait voir l'homme compatissant, le protecteur de ceux qui souffrent. Et il l'a fait avec tant de tact que chacun s'estimait heureux d'avoir trouvé un nouveau patron. Oui, on peut le dire, St Jean de la Croix sera désormais honoré et invoqué dans la ville d'Ath. Ce sera là un magnifique résultat dû à la piété des bonnes Sœurs du Carmel. Puisse le bon Dieu les bénir et les protéger de plus en plus.

*
* *

Jérusalem. (*Carmel du Mont des Oliviers.*) — Il y a trois cents ans un humble religieux relégué dans une pauvre cellule et presque oublié de tous exhalait son dernier soupir en prononçant les paroles du divin Maître « Mon Dieu je remets mon âme entre vos mains » ; ce religieux était Jean de la Croix, le coadjuteur de St^e Thérèse dans l'œuvre de la réforme du Carmel et le premier des Carmes déchaussés. Eût-il pu croire alors, qu'un jour, sur cette montagne au pied de laquelle il contemplait en esprit son Sauveur agonisant, il serait glorifié au lieu même où Jésus, son divin modèle, le fut au jour de l'Ascension ?

Pendant longtemps, et même depuis la canonisation, cette austère figure de Saint n'était guère connue qu'an fond des cloîtres, mais le troisième Centenaire de la mort de St Jean de la Croix, célébré par tout l'ordre du Carmel avec un éclat digne d'un saint qui est une de ses plus pures gloires, vient de la mettre en lumière.

A l'occasion de ce centenaire, les 23, 24 et 25 Novembre le Carmel du M^t des Oliviers était en fête, et le pèlerin qui le dimanche 22 serait entré dans l'Eglise du Pater l'aurait trouvée déjà toute parée. Des écharpes légères, aux couleurs douces et variées, et rendues plus diaphanes encore par les jeux de lumière des vitraux, tombent de la voûte et se rattachent aux piliers sous des cartouches d'un grand effet dont les médaillons rappellent, par leurs emblèmes et leurs devises, les vertus et les œuvres du St, tandis qu'au fond du Sanctuaire dominant un massif de verdure émaillée de fleurs, le St apparaît encadré d'un nuage blanc aux reflets d'azur. Les yeux fixés sur son crucifix, Jean de la Croix semble encore perdu dans l'extase. Mais s'il s'oublie en Dieu, Dieu ne l'oublie pas et Notre Seigneur va réaliser la parole du St Evangile : « celui qui s'abaisse sera élevé » Jean de la Croix sera exalté et exalté de toute manière ; exalté par la musique et par la parole, exalté par les trois familles religieuses qui portent avec la sienne le glorieux titre d'ordres mendiants, exalté par des prêtres, et des prêtres

apôtres, lui qui ne devint prêtre que par obéissance, exalté par les trois prédicateurs du triduum qui montreront en lui le S^t parfait, le grand réformateur, le docteur mystique, l'amant passionné de la Croix, le martyr de la pénitence et de l'abnégation, la fidèle image de Jésus et de Jésus crucifié; exalté par la présence d'un pontife qui viendra célébrer la messe en son honneur dans l'Eglise du Pater, exalté par son Dieu lui-même qui sous les voiles eucharistiques demeurera exposé pendant ces trois jours de fête.

Le triduum a été annoncé à Jerusalem et les fidèles arrivent nombreux.

Les filles de S^{te} Thérèse qui, vu leur austère clôture, ne pouvaient pas tout ce qu'elles désiraient pour la gloire de leur bienheureux Père ont prié les aumôniers du Carmel, les missionnaires d'Alger, de les suppléer au dehors, et ils l'ont fait avec tout le zèle et le dévouement qui les caractérisent.

A 4 heures ils arrivent au Carmel pour l'ouverture des fêtes. Le R. P. Supérieur de S^{te} Anne donne lecture du rescrit pontifical relatif au centenaire et fait ainsi connaître aux fidèles les faveurs spirituelles que le Souverain Pontife leur accorde à cette occasion. Le S^t Sacrement est exposé et salué du chant de l'Ave Verum de Trèves après lequel les missionnaires chantent, avant la bénédiction, un beau morceau de leur composition en l'honneur du S^t et tous les assistants se retirent sous le charme de ce premier salut et de l'impression produite par la décoration d'un effet céleste et d'un goût exquis, dont l'honneur revient à l'un des missionnaires de S^{te} Anne: le R. P. (1). Sans recherche et sans affectation le décorateur a eu l'art de donner à l'ensemble de l'église un sens tout symbolique. A l'entrée les cartouches qui retiennent les écharpes vertes portent comme emblèmes deux colonnes, sous l'une on lit: *columna Fidei* (2), sous l'autre *columna Ordinis Nostris* (3). Celui qui espère en Dieu ne sera point confondu. C'est par l'espérance en la divine grâce, la confiance en Dieu et la défiance d'eux mêmes que les S^{ts} jettent les fondements de leur perfection, c'est en demeurant fermes dans la Foi et fidèles à ce qu'ils ont promis à Dieu qu'ils avancent. Mais pour s'élever vers Dieu il faut à l'homme deux ailes, la pureté et la simplicité: elles sont symbolisées par les écharpes blanches qui succèdent aux vertes, et nous voyons à droite et à gauche deux arbres dont l'un est traversé par un couteau: *Vadam ad montem myrrhæ* (4): c'est là que Dieu tranche dans l'âme jusqu'au vif, et que l'âme est comme sevrée de toute jouissance naturelle pour ne plus vivre qu'en Dieu seul. Elle touche à la quintessence de la vie intérieure et surnaturelle. *Tulit medullam Cedri* (5) lisons nous sous la cartouche qui porte un Cèdre. Et

1. Le nom est effacé dans le manuscrit.

2. Colonne de la foi.

3. Colonne de notre Ordre.

4. J'irai à la montagne de la myrrhe. Cant. iv. 6.

5. Il enleva la moelle d'un cèdre. — Ezech. 17 — 3.

les écharpes bleues emblèmes de la vie contemplative et solitaire succèdent aux blanches. Le bleu est la couleur de l'infini; et S^t Jean de la Croix nageait dans cet infini lorsque il entendait, retiré dans la solitude, Dieu lui parlant au cœur; alors l'âme du saint s'élevait de ce vol d'aigle dont il a si bien parlé dans ses écrits, aussi c'est un aigle volant au dessus d'un livre ouvert que nous voyons à gauche en avançant vers le sanctuaire; tandis qu'à droite un roseau jeté sur une croix et la devise: *in cruce vita*, vous disent que la souffrance est toujours le sceau, la condition essentielle de toute perfection. Mais voici les écharpes roses qui succèdent aux bleues, à droite et à gauche deux fleurs se font face. Jean de la Croix a germé comme le lis il est devenu la fleur suave du carmel. La couleur rose est le symbole du parfait amour qui consume son cœur. Nous franchissons les degrés du sanctuaire où Jésus habite corporellement comme il habite mystiquement dans le cœur des S^{ts}. Le S^t contemplatif a achevé sa course terrestre, il est complet. La cartouche de droite porte ses initiales S. et J. d'un genre austère enlacées sur une croix de granit, et au dessous nous lisons sa devise: *Pati et contemni*; l'amour de la souffrance et l'amour des mépris: voilà ce qui fit un S^t de Jean de la Croix. Mais la cartouche de gauche porte un second chiffre, un chiffre or orné de saphirs. Le S^t est glorifié dans le Ciel et sur la terre, il est le prince de ses frères comme il est écrit sous ce dernier écusson, il vit dans l'amour infini et éternel. (A suivre.)



FAITS DIVERS



Nous prions nos lecteurs de remarquer l'intéressante nouvelle que nous leur communiquons à la toute dernière page, après les *Petites fleurs du Carmel*.

Guérison merveilleuse d'un cancer, par la protection de S^t Joseph. — On nous écrit de X. Juillet 1890. — Une religieuse de notre couvent souffrait depuis plus d'un an, à la poitrine, d'une grosseur qui allait toujours en augmentant: les douleurs étaient, on le conçoit, tous les jours de plus en plus vives. Elle fit la confidence de son mal à sa Supérieure qui immédiatement appela un médecin très renommé. Celui-ci ne cacha pas ses craintes et fut loin de rassurer la pauvre affligée et les supérieures; les symptômes en effet étaient alarmants et indiquaient un mal très grave; par suite des douleurs lancinantes qui partant de la grosseur allaient jusqu'au bras gauche, celui-ci avait perdu toute sa force.

On recourut alors au très grand et très bon S^t Joseph. La malade et toutes ses sœurs adressèrent au glorieux Epoux de Marie d'ardentes et confiantes prières.

Afin d'être plus sûrement exaucées, toutes demandèrent à S^{te} Thérèse d'être leur avocate auprès de celui dont elle avait dit : « Que jamais on ne demandait rien à S^t Joseph, le jour de sa fête, *sans être exaucé.* » Elles insistaient et ajoutaient qu'elle devait avoir soin de l'honneur de son cher protecteur et qu'elle l'aurait compromis tout à fait si la guérison n'avait pas lieu.

Immédiatement le mal resta stationnaire, puis à partir de 13 Mars 1890, il diminua insensiblement, si bien que, le mois suivant, il n'en restait plus rien. Grosseur, souffrances, tout avait disparu et le bras gauche avait retrouvé sa force d'autrefois. Le bon S^t Joseph ne fait rien à demi.

Deux ans se sont écoulées depuis cette guérison et le mal n'a pas reparu.

..

Grâces obtenues du S^t Enfant Jésus de Prague.

Bagnères-de-Bigorre. (*France.*) — Il n'y a pas encore un an que la statue de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague était bénite solennellement dans la Chapelle des Carmélites de Bagnères-de-Bigorre, et cependant des grâces nombreuses ont été déjà obtenues. Trois lampes et des cierges brûlent jour et nuit devant la statue du divin Enfant pour manifester la reconnaissance des âmes qui ont été privilégiées.

Mais il vient de s'opérer une guérison que je ne puis manquer de faire connaître aux lecteurs des Chroniques, afin de les stimuler à grandir dans la dévotion au Divin Roi.

Mademoiselle Terrier de Bordeaux était venue à Bagnères-de-Bigorre avec un de ses neveux, dont la santé laissait un peu à désirer. Ce jeune enfant, orphelin, s'appelle André Jacquemet. Il est le petit neveu de l'ancien évêque de Nantes, le très regretté Mgr Jacquemet.

Cet enfant, déjà malade, est pris d'un érysipèle qui menace de l'emporter tout à coup dans la tombe. La tête était devenue énorme, la langue sortait de la bouche. C'était affreux à voir.

Le médecin ne pouvait enrayer les progrès du mal et déjà tout espoir semblait perdu. C'est à ce moment que mademoiselle Terrier fait un vœu à l'Enfant Jésus pour sauver le petit orphelin. Le vœu était à peine fait que le jeune moribond voyait son état s'améliorer, sa langue rentrait, l'enflure disparaissait sensiblement. Et aujourd'hui André est bien portant.

M^{lle} Terrier vient d'accomplir son vœu et elle m'autorise à publier dans les *Chroniques* la grâce spéciale qu'elle a obtenue de l'Enfant Jésus.

P. G.



Arles. (France.) — L'Enfant Jésus Miraculeux de Prague dont la statue est exposée dans notre chapelle depuis le 15 Janvier 1891, est l'objet de la confiance et de la vénération des pieux habitants de notre Ville. Aussi le Divin Enfant se plait-il à récompenser les sentiments de foi qui les animent en leur accordant de nombreuses grâces.

Quatre ex-voto placés dans l'espace de dix mois ne sont-ils pas un éloquent témoignage de reconnaissance ?

Vous nous permettrez néanmoins, Mon R^d Père, de choisir, entre plusieurs faveurs, la guérison d'un jeune enfant de la ville.

Etienne Gay, âgé de 10 ans, appartient à une famille aussi honorable que chrétienne. Il s'amusait un jour avec ses petits camarades qui faisaient la chaîne; malheureusement on lui lâcha la main et il fut lancé contre une grosse pierre. L'enfant ne se plaignit pas de suite et ne le dit que quelques heures après pour ne point effrayer sa famille.

Le Docteur appelé constata une luxation au genou, et après l'avoir fortement tiré pour le remettre à sa place il ordonna d'y tenir des compresses d'eau blanche, renouvelées toutes les 10 minutes, ajoutant que ce serait *très long*.

On commença aussitôt une neuvaine au S^t Enfant Jésus de Prague, et la grand' Mère, âme douée d'une foi très ardente, recommanda bien instamment que chaque fois que l'on appliquerait les compresses on fit toucher l'image du Divin Enfant.

Au bout de quelques jours, l'Enfant ne souffrait pas davantage, mais le Docteur craignant qu'il ne se formât quelque dépôt à cause d'une eau qui se trouvait au genou, déclara qu'il reviendrait sous peu appliquer un vésicatoire.

Mais la science s'était prononcée sans compter sur la puissance de la prière. Et le Saint Enfant Jésus qui se plait tant à exaucer les âmes de foi, devait manifester une fois de plus sa toute-puissance; le neuvième jour, qui était par conséquent le dernier de la neuvaine, le Docteur étant venu trouva le genou guéri, il fit marcher l'enfant qui n'en souffrit pas. Il commanda néanmoins quelques jours de repos par prudence; mais depuis lors l'enfant n'a plus rien ressenti et a marché comme auparavant.

Gloire soit donc rendue à notre aimable Sauveur!....

..

Efficacité du recours à l'Enfant Jésus de Prague pendant l'épidémie de l'Influenza. — *On nous écrit de Gand.* — La dévotion à l'Enfant Jésus de Prague, déjà si populaire à Gand, s'est encore accrue, cette année, dans la proportion des nécessités dont a souffert notre population. On sait que l'Influenza, avec tous ses symptômes épidémiques, a fait cette année son

apparition dans notre ville, terrorisant bon nombre de familles. Mais la piété toute confiante envers l'Enfant Jésus de Prague faisait un contrepoids bien consolant aux alarmes et aux anxiétés des cœurs. Le divin Enfant n'est-il pas le plus doux et le plus charitable des médecins? Qu'il était beau de voir les enfants réciter leur petit chapelet de douze grains et prier l'Enfant Jésus de Prague pour leurs parents, leurs frères ou leurs sœurs malades! Qu'il était consolant de voir les images ou les statuettes de l'Enfant Jésus au chevet des malades, comme un gage assuré de protection! Comme le divin Enfant dut avoir pour agréable cette touchante expansion d'une piété toute filiale!

Aussi, bien des malades attribuent-ils leur guérison à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague. Et si la grâce purement temporelle du retour à la santé n'a pas toujours été obtenue, l'heureux passage de cette terre d'exil aux joies de l'éternité a été pour les âmes recommandées à l'Enfant Jésus de Prague le fruit consolant des prières dont elles ont été l'objet.

Si le divin Enfant s'est montré si généreux, la reconnaissance s'est aussi exprimée dans toute sa vivacité: des mains pieuses, à titre de gratitude pour bienfaits obtenus, ont déposé en grand nombre des ex-voto aux pieds de l'Enfant Jésus de Prague, qui est l'objet d'une si grande vénération dans l'église des Carmes déchaussés de Gand. Puisse le doux et bon Enfant Jésus répandre de plus en plus abondamment ses bénédictions sur ces cœurs généreux et reconnaissants!

P. G.

. .

Une religieuse du Hainaut nous prie de publier les lignes suivantes.

— Le récit fait par un digne Ecclésiastique d'une guérison obtenue par le Saint Enfant Jésus de Prague nous inspira tant de confiance en ce divin Enfant que nous lui avons abandonné l'affaire de notre position devenue impossible dans la localité. Après avoir prié plusieurs mois dans l'intention de le faire jusqu'à la Noël, voici qu'à la veille de cette grande fête nous recevons une lettre qui nous apprend que notre position est fixée, grâce à quelques personnes nobles et toutes dévouées au bien. Gloire au saint Enfant Jésus de Prague qui a tout si bien arrangé.

. .

Écho des solennités en l'honneur du Saint Enfant miraculeux de Prague. — Bruxelles. — Comme les années précédentes, un triduum solennel en l'honneur du Saint Enfant Jésus de Prague a été célébré en notre église; il a eu lieu le 17, 18 et 19 Janvier. Cette dévotion si chère à l'Ordre du Carmel s'implante de plus en plus, — nous l'avons constaté avec

bonheur — dans le cœur des fidèles. Qu'il était beau l'aimable Enfant de Bethléem sur son trône entouré de lumières et de fleurs ! En le contemplant on se sentait attiré vers lui. Ne s'est-il pas fait petit pour nous inspirer la confiance ?

Le R. P. Léonce de St Paul, Carme déchaussé du couvent de Paris avait bien voulu accepter de prêcher les sermons du triduum. Il est venu avec sa parole chaude et éloquente, son cœur d'apôtre, son zèle de fils de St^e Thérèse, nous parler de l'Enfant-Dieu. Il nous l'a montré 1^o dans sa naissance, Dieu, Créateur du ciel et de la terre, le Roi des rois venant en ce monde, se faisant petit enfant et pourquoi ? par amour pour nous. « *In caritate perpetua dilexi te*, je t'ai aimé d'un amour éternel. » 2^o dans sa manifestation. Il répand sa grâce avec profusion, nous la communique dans une large mesure par ses sacrements qui sont autant de moyens de sanctification, mais Il exige aussi de notre part la coopération : « si tu es fidèle, je te ferai goûter les ineffables délices du ciel et je me donnerai moi-même pour ta récompense, *merces tua magna nimis* ». 3^o dans sa consécration. Il vient en ce monde pour nous montrer le véritable chemin qui conduit à la vie éternelle. Ce chemin, c'est la croix. Jésus a voulu comme la plupart des hommes lutter pour l'existence. Il a eu besoin des soins maternels et du travail de son père nourricier, il a alors travaillé lui-même à la sueur de son front, s'assimilant à la multitude des hommes, ses frères. Il a également lutté pour notre salut. Les Pharisiens et les Sadducéens dans leur fureur aveugle le poursuivent sans trêve ni merci, ils le contredisent en toute occasion, ils voudraient le perdre dans l'opinion du peuple, mais Jésus lutte et triomphe. Il est donc notre modèle, que dis-je il est notre voie. Que cette terre ne soit pour nous qu'un lieu de passage dont le terme est le ciel ; luttons pour l'existence, luttons surtout pour le salut, bravons le respect humain qui fait malheureusement tant de victimes. « Je vous ai donné l'exemple, dit Jésus, afin que comme moi j'ai fait, ainsi vous aussi vous fassiez. »

Le mardi 19 à 2 1/2 h. avait lieu la consécration des enfants. Grâce soient rendues au Seigneur ; elles étaient nombreuses les mères qui avaient tenu à honneur de consacrer leurs chers enfants au divin Roi. Jésus, qui pendant sa vie mortelle avait des tendresses spéciales pour l'enfance, aura, nous en sommes persuadés, répandu sur ces petits enfants ses meilleures bénédictions. Il continuera à les protéger il veillera sur eux avec un soin jaloux et il écartera d'eux les dangers du corps et de l'âme. Ils seront ainsi la joie et la gloire de leurs parents en attendant le jour où ils iront prendre place à côté de Jésus.

Puisse cette dévotion au Saint Enfant Jésus miraculeux de Prague se propager de plus en plus. Puisse le divin Enfant ramener notre siècle hélas ! si sceptique et si sensuel à une foi humble et sincère et à la pratique de la mortification sans laquelle il n'y a point de salut.

France. — Un des membres les plus distingués de l'aristocratie anglaise, M. le duc de Norfolk, se trouvait à Lourdes, il y a quelques jours. C'est la onzième visite faite par le noble lord au célèbre sanctuaire, où il produit toujours une grande édification par sa piété simple, généreuse et confiante.

Un jeune protestant, fils d'un médecin distingué d'Angleterre, faisait partie de la suite de M. le duc de Norfolk dans un de ses derniers pèlerinages. Ce qu'il vit à Lourdes ébranla son âme; la Vierge de la Grotte lui fit entendre au fond du cœur un langage auquel il ne put point résister. Peu de temps après il fit son abjuration; récemment il est entré au noviciat des Frères déchaussés de la Bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. Il est encore retourné à Lourdes ces jours derniers avec M. le duc de Norfolk, et on l'y a vu, revêtu du blanc manteau des enfants d'Elie, servant la messe avec une ferveur angélique et priant maintenant pour la conversion de son père.

.

Carmel de Vina del Mar. (Chili) — Dernière guerre civile. — Epreuves. (*voir page 356 suite.*) — « Je m'opposai de mon mieux à cette position, et je tâchai de convaincre ce digne ecclésiastique, que nous étions » disposées à tout sacrifice, plutôt que d'abandonner la clôture. Il me donna pour toute réponse, que ce n'était point le moment d'alléguer des » raisons, ni de balancer sur cette détermination, qu'il fallait sortir immédiatement, n'emportant que notre bréviaire et notre crucifix. Je voulais » encore faire une suprême tentative en disant à notre Supérieur qu'il » fallait rester fidèles à notre Sainte profession, jusqu'à donner notre vie, » mais le R. P. Recteur des Jésuites qui l'accompagnait, me dit, *que la » première et la plus grande obligation d'une religieuse, était d'obéir.* A ces » paroles, avec un cœur brisé, je dus me rendre, et je sortis du parloir, » pour informer la communauté de cette décision. Toutes obéirent sur le champ, » quoique profondément affligées de se voir forcées de sortir de clôture. » Bientôt on alla prendre le S^t Sacrement, qui fut transporté ailleurs, pres- » que en même temps que ses servantes durent se résigner à franchir la » porte du monastère. Révêtues de nos manteaux blancs, abrités sous nos » grands voiles, notre crucifix et notre bréviaire en mains, nous marchâmes » deux à deux, jusqu'aux voitures préparées, pour nous conduire à Valparaíso. Nous fîmes la plus grande partie de la route, entre deux haies de » militaires disposés le long du chemin. Plusieurs fois, les voitures furent » arrêtées, mais en voyant nos passe-ports, on nous laissa poursuivre notre » voyage. Dès, que nous fûmes sorties de notre monastère, nous commen- » çâmes à réciter le S^t Rosaire en deux chœurs. Enfin, nous arrivâmes à » Valparaíso, et on nous fit descendre chez les dames du Sacré-Cœur, qui » nous offrirent la plus généreuse hospitalité. Elles avaient disposé un » quartier séparé pour nous autres, où nous pûmes suivre nos exercices,

» aussi régulièrement, qu'il est possible de le faire hors du couvent. Nous
 » y demeurâmes plus de quinze jours, jusqu'à ce qu'il fût décidé, que nous
 » pouvions retourner à notre monastère de Vina del Mar. Ce jour heureux
 » fut le 9 Septembre dernier (1891.)....

St MARGUERITE DE St JEAN DE LA CROIX.

* *

Nécrologie. — *Antoinette Peyret, Tertiaire du Carmel.* — Mardi, 2 Février s'est endormie dans le Seigneur à Lourdes, dans sa 56^e année, une Enfant de Marie, humble et modeste, qui réunissait toutes les conditions pour passer inaperçue et mourir inconnue, ainsi qu'une goutte d'eau qui disparaît dans l'immensité de l'Océan.

Et cependant cette congréganiste a une histoire, et cette histoire mérite d'être consignée ici.

Antoinette Peyret (c'est son nom) obtint un regard et un sourire de la Vierge Immaculée, le 18 février 1858, jour de la troisième Apparition.

Voici le fait :

Ce fut Antoinette qui eut l'idée d'emporter du papier et une écritoire pour demander à la Vision de faire connaître sa volonté.

Bernadette se tint quelques instants au pied de l'églantier, le papier et la plume à la main, mais elle revint bientôt avec son papier encore tout blanc.

— Eh bien ! Qu'a-t-elle répondu ? s'écrièrent Antoinette et la Dame qui les accompagnait.

— Elle a souri, et puis elle m'a dit : Ce que j'ai à vous dire, je n'ai pas besoin de le mettre par écrit. Faites-moi la grâce de venir pendant quinze jours. — Je l'ai promis et elle m'a dit : Je ne peux pas vous rendre heureuse en ce monde, mais dans l'autre je vous le promets.

La particularité suivante de cette apparition s'applique à Antoinette Peyret toute seule.

Bernadette lui dit : Elle vous a regardée longtemps et Elle a souri vers vous.

Quelle joie céleste pour la congréganiste le jour où elle apprit de qui venait ce regard et quelles lèvres lui avaient envoyé ce sourire !

Antoinette a vécu de ce souvenir inoubliable ; jusqu'à la fin elle a voulu demeurer simple Enfant de Marie. Le tiers-ordre du Carmel qui la comptait parmi ses membres, lui donnait un droit de plus aux faveurs spéciales de notre bonne Mère.

Elle est morte un jour consacré à la Sainte Vierge, dans le mois des grands anniversaires de Lourdes, à la veille du plus beau triomphe de notre blanche Madone.



Calendrier-Ephémérides

Sa Sainteté le Pape Pie IX, par un décret de la S. C. des Indulgences du 27 Avril 1865, a accordé à tous les Fidèles, qui consacreront le mois de Mars, en entier, en l'honneur du glorieux saint Joseph : une indulgence de trois cents jours, pour chaque jour du mois.

Une indulgence plénière en un jour de leur choix, aux conditions ordinaires.

1. Mardi. — Office votif de N. M. S^{te} Thérèse.

2. Mercredi des Cendres.

3. Jeudi. — B. Jacobini, Confesseur de l'Ordre, double. († 1508.)

1652. Fondation du Couvent des Carmes déchaussés à Malines, sous le vocable de S^t Joseph.

4. Vendredi. — La Sainte Couronne d'Épines, double-majeur.

Premier vendredi du mois consacré à la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus.

1581. En ce jour, pour remplir le désir de Philippe II, roi d'Espagne, les Carmes déchaussés instituèrent à Alcalá, une procession très solennelle, qui partait de leur Couvent et se rendait à l'église principale de la ville. Elle avait pour but de rappeler le grand bienfait obtenu de Dieu : la complète indépendance des Carmes déchaussés dans le gouvernement de leur Congrégation.

5. Samedi. — S. Casimir, Confesseur, semi-double. († 1483.)

6. 1^{re} Dimanche du Carême.

1668. A Rome, mort du R. P. Isidore de S^t Dominique.

Le R. P. Isidore, Ghislain Bulteel, fils de Josse, seigneur de Brunhaut, naquit à Ypres. A l'exemple de son frère, le R. P. Joseph de l'Annonciation, il méprisa le brillant avenir que sa naissance et ses talents lui promettaient dans le monde, pour se faire Carme déchaussé. Ses vertus jetèrent de bonne heure un si vif éclat, qu'on l'envoya en Allemagne, pour servir de modèle et de soutien à la nouvelle province qui venait d'y prendre naissance. Il s'y distingua comme professeur de théologie, et dut se résigner à passer par les charges les plus importantes; enfin admiré et vénéré par l'Ordre tout entier il fut élevé au généralat le 6 mai 1656. On le retint à Rome, après l'expiration de son office, et c'est là qu'il mourut en 1668, à l'âge de 70 ans, pleuré par ceux qui s'intéressaient au bien de l'Église, dont il avait été un des fils les plus méritants.

(Calendrier historique.)

7. Lundi. — S^t Thomas d'Aquin, Confesseur-Docteur, 2^e classe. († 1274.) Précepteur de l'Ordre du Carmel. Depuis bien des années, les Supérieurs Généraux ont ordonné que, en témoignage de respect envers l'angélique docteur, notre Maître, dans tous les Couvents des Pères, en particulier dans les maisons d'étude, la Grand' Messe fût chantée en ce jour.

1770. A Arezzo, mort de la vén. Sœur Thérèse-Marguerite du Sacré-Cœur de Jésus.

Le Culte du Sacré-Cœur de Jésus était déjà très répandu au dernier siècle, et parmi les âmes saintes qui ont compris ce culte si doux, on cite la vén. Sœur Thérèse-Marguerite du Sacré-Cœur de Jésus. Elle vit le jour à Arezzo, en Italie, et appartenait à la noble famille des Redi. Elevée dans une grande piété, et fermement décidée à ne vivre que pour Dieu, elle fit ses vœux à l'âge de dix-huit ans, en 1766, au couvent des Carmélites déchaussées de sa ville natale. Dans le cloître elle se livra tout entière au Culte du Sacré-Cœur, ne faisant rien sans l'offrir d'abord au Cœur adorable de Jésus en signe d'amour et de réparation. L'amour de Dieu la dévorait, aussi resta-t-elle peu en ce monde. Le 7 mars 1770, elle le quitta par une mort admirable et sainte comme sa vie.

La procédure de sa béatification fut commencée sous Pie VI; sa cause fut introduite sous Grégoire XVI, qui, en 1839, proclama l'héroïcité de ses vertus; son tombeau fut ouvert, et l'on constata que son corps était aussi frais et vermeil que celui d'une personne vivante.

8. Mardi. — St Jean de Dieu, Confesseur, double. († 1550.)

9. Mercredi. — (*Quatre Temps.*) S^{te} François de Rome, Veuve, double. († 1440.)

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de Notre Père St Joseph. Indulgences comme pour le mois.

10. Jeudi. — Les Quarante SS. Martyrs, semi-double. († 315.)

11. Vendredi. — (*Quatre Temps.*) La Lance et les Clous de Notre-Seigneur, double-majeur.

1635. Fondation du Couvent des Carmélites déchaussées de Parme, sous le vocable des SS. Antoine et Thérèse. La fondatrice de ce Couvent fut Dona Prudenza, de la noble famille de ce nom, elle y reçut l'habit de Carmélite, et le nom monastique de Thérèse de Jésus. Elle mourut en odeur de sainteté. Ce Couvent de Parme a résisté à toutes les destructions des révolutionnaires, il subsiste toujours, et les religieuses par leurs vertus et leur exacte observance font la gloire et l'honneur du Carmel.

12. Samedi. — (*Quatre Temps.*) St Grégoire le Grand, Pape, Confesseur-Docteur, double. († 604.)

13. 2^e Dimanche du Carême. — (S^{te} Euphrasie, Vierge de l'Ordre).

1662. Mort de la Rév^{de} Mère Marie de St Joseph.

La Rév^{de} Mère Marie de St Joseph, Comtesse de Récamé, Prieure des Carmélites de la Consolation à Vilvorde, et réformatrice du Couvent de son Ordre à Gueldre, fut un modèle d'humilité, de mortification et de recueillement. Elle avait coutume d'encourager ses religieuses par ces paroles: « Courage, mes filles, travaillons et souffrons tout en Dieu, pour Dieu et par amour pour Dieu. » On rapporte que son amour pour l'oraison fut souvent récompensé par des faveurs surnaturelles, entre autres par des apparitions fréquentes de Notre-Seigneur.

14. Lundi. — St Cyrille de Constantinople, Confesseur-Docteur de l'Ordre, double-majeur. († 1233.) *Fête transférée du 6. (voir page 371).*

15. Mardi. — B. Louis Morbioli, Confesseur de l'Ordre, double. († 1495.)

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de l'Annonciation de la T. S^{te} Vierge Marie. Indulgences comme pour la neuvaine à St Joseph.

16. Mercredi. — Office votif de St Joseph.

1695. Fondation du Couvent des Carmes déchaussés, à Arezzo, en Toscane, sous le vocable de Marie, Mère de Grâce.

17. Jeudi. — S^t Patrice, Evêque-Confesseur, double. († 464.)

18. Vendredi. — Le S^t Suaire de N. S. double-majeur.

19. Samedi. — S^t JOSEPH, Epoux de la T. S^{te} Vierge Marie, Protecteur de l'Eglise universelle et Patron spécial de l'Ordre du Carmel, 1^e classe. *Indulgence plénière.* — *Absolution générale pour les Tierçaires de l'Ordre de N. Dame du Mont-Carmel et de S^{te} Thérèse.* Voir les deux premiers articles du présent numéro.

1794. A Laval, le supplice, sur l'échafaud, du R. P. Charles Jacques Perdrix, religieux de notre Ordre, dans le diocèse du Mans.

Après la dispersion de sa communauté, il s'était retiré à Laval, où il travaillait à se rendre utile dans les fonctions du saint ministère. Comme il n'avait pas été compris dans la catégorie des prêtres de qui le serment schismatique avait été exigé, il se considérait comme dispensé d'obéir à la loi de déportation. Mais aucune séduction n'ayant pu triompher de sa foi, à propos de la *Constitution civile du clergé*, il était signalé à la haine farouche des révolutionnaires. Arrêté, au commencement de 1794 et traduit devant le tribunal criminel du département de Mayenne siégeant à Laval, il y fut condamné, comme prêtre réfractaire, à la peine de mort, le 18 mars 1794, et la sentence fut exécutée dans les vingt-quatre heures.

(P. Albert du S. Sauveur.)

20. 3^e Dimanche du Carême.

21. Lundi. — S^t Benoît, Abbé, double-majeur. († 543.)

1804. Mort de Mgr Pierre de S^{te} Thérèse.

Il appartenait à la province des Carmes déchaussés de Lombardie. Missionnaire Apostolique à Bombay, il exerça pendant de longues années l'office de Curé, de Vicaire général, enfin il fut créé évêque et vicaire apostolique de l'Empire des Mongols.

22. Mardi. — S^t Gabriel, Archange, double-majeur. *Fête transférée du 18.*

23. Mercredi. — B. Baptiste de Mantoue, Confesseur de l'Ordre, double. († 1516.)

1617. Fondation du Couvent des Carmélites déchaussées, à Mâcon, sous le titre de Notre-Dame de la Présentation au Temple.

24. Jeudi. — S^t Cyrille de Jérusalem, Evêque-Confesseur-Docteur, double. († 386.) *Fête transférée du 20.*

25. Vendredi. — L'ANNONCIATION DE LA T. S^{te} VIERGE MARIE, 2^e classe. — *Indulgence plénière.*

1643. Mort à Dublin du Frère Pierre de la Mère de Dieu.

Le Frère Pierre de la Mère de Dieu, Irlandais de naissance, et profès du couvent de Dublin, fit la joie de ses frères par son amour de la régularité, de la prière et de la pénitence. Au temps de la persécution contre les catholiques, la maladie le tenait cloué au lit. Ayant entendu dire que les hérétiques l'avaient condamné à la mort. « Très bien, dit-il, je veux mourir non sur mon lit, mais sur la croix, et entrer au ciel comme mon divin Rédempteur.

Il pouvait à peine se tenir debout, et cependant il voulut monter au gibet avec un courage admirable, et donner son sang et sa vie pour Jésus-Christ. Le 25 mars 1643, il fut étranglé par les hérétiques en haine de la foi, à l'âge de trente-trois ans.

A force d'instances, les catholiques de Dublin obtinrent la permission de l'ensevelir. Ses funérailles se firent avec une pompe extraordinaire.

26. Samedi. — Les SS. Plaies de N. S., double-majeur. *Fête transférée d'hier.*

27. 4^e Dimanche du Carême.

1794. A Paris, condamnation à mort et exécution de la Sœur Marie-Catherine-Gabrielle de Chamboran, Carmélite du couvent de St Denis.

Elle était née à Confolens, sur les confins de la Marche et du Poitou, en 1735. Après la dispersion de sa communauté, elle s'était retirée dans une maison particulière de St Denis. Elle y vivait paisiblement dans la pratique fidèle de sa règle, autant que les circonstances pouvaient le lui permettre. Elle avait été l'une des plus ferventes religieuses de son couvent, et son âge (59 ans) aussi bien que ses inclinations et ses habitudes, ne lui permettaient aucunement de se livrer à des complots contre-révolutionnaires. Mais elle était vouée à Dieu elle persévérait dans les sentiments et les vertus de sa profession, il n'en fallait pas davantage pour que les agents impies et sanguinaires de la Convention la vouassent à la mort. Elle fut donc arrêtée et amenée à Paris où, après l'avoir laissée quelques semaines dans les prisons, on la traduisit enfin devant le tribunal révolutionnaire. Les prétextes ne manquaient pas aux juges pour condamner leurs victimes. Tout vagues et invraisemblables qu'ils fussent, la sentence de mort n'en était pas moins prononcée. Quand les juges avaient assez employé la qualification de fanatique ils en employaient d'autres avec la même intention, sans s'inquiéter de leur invraisemblance. C'est ainsi qu'ils condamnèrent la Sœur Marie-Catherine-Gabrielle de Chamboran à la peine de mort, comme « convaincue d'avoir fourni des sommes immenses aux puissances coalisées contre la République. » La sentence fut rendue et exécutée le même jour.

(P. Albert du St Sauveur.)

28. Lundi. — St Jean a Capistrano, Confesseur, semi-double († 1456.)

29. Mardi. — St Berthold, Confesseur de l'Ordre, double-majeur. († 1195).

30. Mercredi. — St Jean Damascène, Confesseur-Docteur, double. († 780). *Fête transférée du 27.*

1663. Fondation du couvent des Carmélites déchaussées, à Vilvorde, sous le vocable de St Joseph. Il eut pour fondatrice Louise de Sarmiento, femme de Balthasar Philippe Vilain de Gand, prince de Masmines et comte d'Isenghien.

31. Jeudi. — Office votif du T. S. Sacrement.

Petites fleurs du Carmel

Les trois manières de méditer la Passion du Sauveur. (*Suite*). Nous avons vu dans notre livraison précédente la première manière d'honorer dignement les douleurs de notre divin Rédempteur, selon la méthode, si instructive, de notre V. P Jean de Jésus-Marie dans son traité intitulé : *L'Ecole de Jésus-Christ*. Nous avons considéré Jésus étalant lui-même, à nos regards, dans un langage plein de tendresse, toute l'intensité de ses souffrances.

Nous allons considérer maintenant, toujours selon la méthode du même auteur, les deux autres manières non moins instructives.

DEUXIÈME MANIÈRE. 1^o « Je vais vous exposer une deuxième manière de méditer avec grand fruit ma Passion : Considérez d'un regard bien attentif toutes les *vertus* que, pour votre enseignement, j'ai fait briller au plus fort de mes souffrances. Voyez quelle a été mon humilité, ma patience, ma charité, enfin la sublime perfection de toutes mes vertus ! »

Comme nous le disions le mois dernier, la Passion de Jésus est notre livre de vie par excellence ; or, que lisons-nous dans ce livre de vie, toujours ouvert devant nous ? Les plus belles leçons sur l'humilité, sur les ardeurs d'une charité sans bornes, sur la patience, soumise aux plus rudes épreuves etc. Oh ! pendant le saint temps de carême, transportons nous souvent aux pieds de Jésus souffrant, et apprenons, à son exemple, à être bien doux, patients et résignés dans nos peines, Eh ! que sont nos douleurs en comparaison de cette mer d'amertume qui a inondé l'âme de Jésus ? Quelques petites gouttes d'eau à peine perceptibles à côté de l'Océan. Pensons-y bien.

2^o « Vous serez vraiment heureux, si vous imprimez dans votre âme le souvenir de ma Passion, dont vous ne tarderez pas à ressentir la douce efficacité. Tantôt ma Passion vous corrigera intérieurement de vos défauts en vous excitant à veiller davantage sur vous-même, pour éviter les moindres rechutes. Tantôt elle vous avertira que vous devez prêter une plus grande attention à la pratique des vertus en profitant des moindres occasions qui se présentent. Oh ! à la lumière dont brille ma Passion vous serez éclairé et vous vous acheminerez dans la voie des plus solides vertus. »

Suivons ce sage conseil. Le souvenir habituel de la Passion du Sauveur en nous remettant sans cesse devant les yeux le divin modèle, entretiendra en nous une sainte haine et une salutaire confusion de nous-mêmes, qui nous feront avancer généreusement et humblement dans la solide piété.

3^o « Vous vous appliquerez aussi les mérites et les fruits de ma Passion. A tout moment, vous vous rendez coupable de l'une ou l'autre faute ; or aucune iniquité ne restera impunie : il faudra satisfaire en purgatoire pour les moindres fautes non expiées ici-bas. Vous pouvez maintenant puiser dans ma Passion une ample rançon pour acquitter totalement vos dettes. Méditez donc souvent sur mes douleurs, offrez-les en toute confiance à Dieu, mon Père, en expiation de vos nombreux manquements, et vous échangerez ainsi les châtimens si rigoureux du purgatoire contre l'offrande d'un mérite infini dont ma Passion vous a doté. »

Comme on reconnaît à ce langage toute la tendresse du Fils de Dieu pour ses créatures. Notre divin Sauveur comprend notre fragilité, cette facilité avec laquelle nous commettons si souvent des fautes.

Que fait notre bon Jésus ? Pour nous éviter les terribles châtimens que méritent nos multiples manquements en purgatoire, il met à tout moment entre nos mains les trésors de sa Passion, afin que nous puissions acquitter nos dettes au fur et à mesure que nous les contractons. N'est-il pas vrai que nous manquons en l'un ou l'autre point à tout instant ? Réparons aussi à chaque instant.

TROISIÈME MANIÈRE. 1^o « Voici la troisième manière de méditer ma Passion : considérez attentivement quelle est la cause de mes douleurs. Oh ! cette cause, c'est vous-même, ce sont vos nombreux péchés. Vous étiez tout

couvert de la lèpre du péché; pour vous guérir, j'ai livré mon corps aux fouets des bourreaux. Vous avez abusé de tous vos membres en offensant l'infinie majesté de Dieu, mon Père; voilà pourquoi j'ai été foulé sous le pressoir de la douleur pour appliquer un souverain remède à vos maux. »

La charité de Jésus n'a pas connu de bornes: nous étions infirmes, coupables condamnés à la mort éternelle; qu'a fait Jésus? Il nous a guéris, il nous a revêtus de la robe nuptiale de l'innocence, il nous a sauvés de l'éternelle damnation. Et à quel prix? Au prix d'une mort cruelle. Méditons et réfléchissons-y bien!

2° « Que ma Passion vous fasse comprendre toute la laideur et la malice du péché et vous pénétre de la plus vive componction. Offrez à mon Père éternel vos larmes unies aux miennes; et en quelques instants, vous obtiendrez la rémission de plusieurs années d'expiation dans le purgatoire. »

La charité de Jésus se révèle de plus en plus ardente envers l'homme pécheur, les larmes qu'il a versées sur nos nombreux péchés sont d'un mérite infini. Il demande que de notre côté, nous versions des larmes de contrition, que nous les unissions aux siennes et que nous les offrions en holocauste d'expiation à son Père éternel. En quelques instants, s'écrie notre bon et doux Jésus, vous satisferez pour plusieurs années de cruelles souffrances en purgatoire. Voilà le mérite des larmes et du sang d'un Dieu!

Nous donnerons le mois prochain les sentences spirituelle que notre auteur fait suivre et qui sont tout à fait appropriées aux douloureux mystères, que nous honorerons, pendant la semaine de la Passion, et la semaine-sainte.

Puissent les paroles de Jésus pénétrer au plus intime de nos cœurs et y produire de fruits de sainteté au centuple, durant cette sainte Quarantaine.

Au moment où se termine l'impression de ce numéro nous recevons de Rome un document que nous avons hâte de communiquer à nos lecteurs. C'est le décret de non-culte rendu dans la cause de Béatification et de Canonisation de la V. Mère Thérèse de St Augustin (Madame Louise de France.)

« Sur les instances de T. R. P. Denis de S^{te} Thérèse, définitiveur général des Carmes déchaussés, postulateur de la cause de la V. Servante de Dieu, S^{te} Thérèse de St Augustin, l'Éminentissime et Rev^{me} Micaslas Ledochowski, Ponent de cette cause, a proposé à la sacrée congrégation des Rites, en sa réunion ordinaire tenue au Vatican au jour marqué plus bas, le doute suivant:

« Est-il constaté que les décrets du Pape Urbain VIII de Sainte mémoire ont été observés, et qu'on n'a pas rendu de culte à la Vénérable Servante de Dieu dans le cas, et pour l'effet dont il s'agit? » Or les Éminentissimes et Révérendissimes Pères préposés à la garde des rites Sacrés, après avoir sérieusement tout considéré, et entendu l'avis, donné de vive voix et par écrit, du R. P. D. Augustin Caprara, Promoteur de la foi, ont cru devoir répondre: « C'est constaté. »

Le 19 Décembre 1891.

Tout cela ayant été fidèlement relaté à notre très saint Père le Pape Léon XIII par le Secrétaire soussigné, Sa Sainteté a daigné ratifier et confirmer le rescrit de la sacrée congrégation, le 24 du même mois et de la même année.

L † S.

C. CARD. ALOÏSI-MASELLA, S. R. C. PRÆFECTUS
VINCENTIUS NUSSI, S. R. C. SECRETARIUS.

Élévation à l'épiscopat

de notre très Révérend Père Général, le Père Jérôme-Marie
de l'Immaculée Conception.



Notre Père Général vient d'être créé par Sa Sainteté le Pape Léon XIII, Archevêque titulaire de Pétra. Quel office, quelle mission le Souverain Pontife est-il dans l'intention de confier à notre Père, en l'élevant à cette dignité, c'est ce que nous ignorons.

A cette nouvelle, des sentiments bien divers ont envahi nos cœurs. Évidemment, pour des fils, c'est une immense joie de voir leur Père appelé à des honneurs que méritent ses vertus, ses talents, ses qualités exceptionnelles de l'esprit et du cœur; c'est une joie mêlée de légitime fierté de le voir si apprécié par un Pontife dont la science et la sagesse font l'admiration de l'univers entier, même des ennemis de l'Église.

Mais comment cette joie serait-elle sans tristesse? Il nous était si bon d'être sous sa houlette! Nous avions un père qui nous connaissait et que nous connaissions; nous avions un pilote qui nous conduisait avec tant de sagesse!

Une pensée peut seule consoler cette tristesse; et c'est que telle est la volonté du bon Dieu puisque telle est la volonté du Souverain Pontife.

Notre affection filiale suit notre Père dans la carrière nouvelle que Dieu lui trace. Nos prières l'accompagneront toujours et partout. Nos cœurs lui restent à jamais reconnaissants et fidèles. Qu'il rende à la S^{te} Église des services de plus en plus signalés et que son nom soit glorieux entre les noms les plus glorieux des Pontifes de Dieu!



Saint Joseph

(Suite, voir page 366 et suiv.)

Et le Vénérable se représente à ce sujet saint Joseph veillant jour et nuit auprès de ce trésor (LA TRÈS S^{te} MÈRE DE DIEU AVANT LA NAISSANCE DE JÉSUS) comme la lampe du sanctuaire. Son sommeil est entrecoupé; les flammes brûlantes qui incendient son âme l'empêchent de dormir. « Ah! que ne m'a-t-il été donné d'être » associé à votre sollicitude, de veiller avec vous sur la véritable » *arche d'alliance* et sur la *manne* vivante qui s'y trouvait cachée? » Pour savourer les consolations et les joies de ces saintes veilles, » j'aurais renoncé volontiers à tous les repos et à toutes les jouis- » sances du monde. »

Puis Jean de Jésus-Marie poursuit ses interrogations. Il voudrait surprendre tous les secrets du cœur de saint Joseph, ses pensées et ses sentiments intimes, dans les diverses circonstances où sa vie fut mêlée à celle du Sauveur: par exemple, les angoisses qui déchiraient son âme lorsque, à Bethléem, quand la Vierge allait mettre au monde son fruit divin, il se voyait repoussé avec elle de toutes les hôtelleries; puis les jouissances ineffables qui le dédommagèrent bientôt, à la naissance du fils de l'Éternel, et les cantiques célestes que les anges chantèrent pour célébrer son avènement. « Alors toutes les tristesses et toutes les préoccupations douloureuses qui avaient fondu sur lui, comme la pluie et les frimas d'un rigoureux hiver, se dissipèrent au lever du soleil sorti du sein de son épouse et, dans son cœur, débordant de plus d'amour que jamais, il y eut comme un printemps nouveau. » Pendant les terreurs et les fatigues de la fuite en Egypte, puis au retour, notre Vénérable eût été trop heureux, lui dit-il, d'être admis à l'accompagner à pied sur les chemins, comme son domestique, car il aurait pu le voir alors prendre souvent l'Enfant-Dieu dans ses bras, le presser contre sa poitrine haletante et le couvrir de baisers.

Il aurait voulu également participer aux sentiments désolés de son tendre cœur pendant les trois jours que dura la perte douloureuse du doux Jésus, et qu'il lui fallut demeurer, tout ce temps, privé de la vue de son bien-aimé. L'affliction ineffable que Joseph ressentit alors de ne plus le voir, et de ne savoir pas même ce qu'il était devenu, notre Vénérable Jean de Jésus-Marie renonce à essayer de la comprendre, à s'en faire une idée. Il n'ose pas non plus, en écrivant, réveiller le souvenir de l'immense douleur avec laquelle, pendant ces trois mortelles journées, le gardien de l'Enfant-Dieu parcourait les chemins pour le retrouver. Il aime mieux — après que Marie et Joseph l'eurent enfin découvert, enseignant dans le temple — retourner avec eux dans la maison de Nazareth. Et là, retiré dans quelque coin de cette sainte demeure, il aurait voulu pouvoir contempler l'heureux époux de la Vierge, assis au milieu de la famille, s'extasiant dans l'admiration de la sagesse et de la beauté ravissante du fils de son épouse, conversant avec lui, buvant avidement les oracles qui tombaient de sa bouche divine, le cœur suspendu à ses lèvres, et lui-même ravi, corps et âme, en extase, par la violence de l'amour qui devait le brûler.

En terminant son *Epître*, Jean de Jésus-Marie propose à saint Joseph un pacte d'amour, *fredus dilectionis*, ardemment désiré :

« Je vous en supplie, lui dit-il, aimez-moi et prenez soin de moi » comme une mère du nourrisson qu'elle allaite. Dans mes afflictions » visitez-moi et soyez mon consolateur. Mon cœur est dans vos » mains ; je vous en livre les clefs afin que vous y entriez à votre » gré, mais que ce soit au plus tôt, je vous en prie, et, quand » vous y serez, je ferai si bien par mon amour, que vous n'en » voudrez plus sortir ; il se fera en lui une sorte de réveil, une » résurrection. J'en tressaillerai d'allégresse. Ce sera pour moi une » solennelle *Néoménie* célébrée au milieu des cantiques, comme » ceux de David que le peuple chantait en s'accompagnant d'instru- » ments d'harmonie...

« Et en échange de cet amour et de cette grande joie, moi, je » m'engage à me soumettre à vous âme et corps. Je vous consa- » cre toutes mes pensées, toutes mes puissances, tous mes sens,

« mon être tout entier, afin que vous lui imprimiez le sceau de
 « votre ressemblance. De cette sorte, partout où j'irai je vous appar-
 « tiendrai. Je resterai marqué du signe de votre amour; je serai
 « toujours vôtre. Je vous servirai de tout mon cœur *et je mettrai*
 « *tous mes soins à vous faire aimer.* En vous d'ailleurs j'hono-
 « rerai, j'aimerai et j'étudierai sans cesse trois cœurs en même
 « temps, car votre cœur est si étroitement uni à celui de votre
 « épouse et à celui de son auguste Fils qu'ils sont inséparables.

« Je me consacre à ces trois cœurs unis ensemble; et je veux
 « que chaque mouvement de ma respiration et chaque battement de
 « mon cœur soit une consécration nouvelle que je leur fais de mes
 « pensées, de mes sentiments, de mes paroles et de mes actes.....
 « Ce traité d'alliance où tout est à mon profit, je le signe et j'y
 « appose mon sceau, pour qu'il vaille à jamais. »



Mémoire historique

sur la Statue du Saint Enfant Jésus miraculeux de Prague.

(Voir p. 296 et suiv.)



CHAPITRE XIII

Désastres causés à la Bohême par la guerre de Trente ans.
 — *Reconnaissance des habitants de Prague à l'Enfant Jésus*
miraculeux pour la paix obtenue. — Nouvelle protection du
divin Enfant pendant la peste de 1649.

La paix de Westphalie termina cette guerre désastreuse qui avait
 commencé dans la ville de Prague même, trente années aupara-
 vant, et plongé le malheureux pays de Bohême dans la plus pro-
 fonde misère. Un nombre incalculable de villes, de bourgs et de
 villages avaient été saccagés et brûlés; la solitude régnait là où

était la vie : sur de longues étendues de territoire on ne trouvait plus une seule habitation ; de 3,000,000 d'habitants que comptait le royaume, il en restait à peine 800,000 ; plus des deux tiers de la population avaient perdu la vie soit par le fer ou le feu, soit par la faim ou la peste. La misère avait pris des proportions effrayantes ; l'ignorance et la dépravation des mœurs avaient franchi toutes les bornes. Tels étaient les fruits de cette réforme tant vantée.

Nous avons vu dans les chapitres précédents ce qu'il était advenu de la dévotion à l'Enfant Jésus miraculeux pendant le cours de cette longue guerre : elle avait jeté de plus profondes racines dans le cœur des fidèles de Prague. Des milliers d'entre eux (tant hommes que femmes et enfants) avaient eu l'heureuse fortune, en ces jours d'angoisses et de confusion, de pouvoir pénétrer dans la chapelle intérieure du Saint Enfant Jésus, laquelle en d'autres temps leur restait fermée en vertu des lois rigoureuses de la clôture. Rien d'étonnant qu'ils se fussent attachés à ce sanctuaire où ils avaient trouvé un refuge, et à l'hôte divin qui l'habitait, dont ils avaient reçu secours et protection efficace.

Cet amour des catholiques de Prague pour l'Enfant Jésus miraculeux eut bientôt l'occasion de se manifester avec éclat. A la fête de Noël, qui suivit le départ des troupes suédoises, les Pères Carmes célébraient en grande solennité la messe de minuit : la foule s'y porta en très grand nombre pour aller remercier l'Enfant Jésus, et l'on y vit couler bien des larmes de reconnaissance. Les épreuves avaient été si longues et si dures ! la délivrance inespérée était un baume si doux pour ces âmes meurtries ! On ne savait pas remercier avec assez d'effusion le libérateur : l'aimable petit Jésus. Le 6 janvier, les fidèles montrèrent le même empressement à venir assister au sacrifice d'actions de grâces que les Pères Carmes offrirent ce jour-là à l'Auteur de tout bien, en même temps que la rénovation de leurs saints vœux.

Mais la plus imposante solennité fut la fête du Saint Nom de Jésus, qui en ces temps-là était fixée au 14 janvier, comme nous l'avons dit plus haut. A 9 heures, le prieur du couvent, revêtu des ornements sacerdotaux, se rendit avec tous les religieux de

la communauté dans la chapelle de l'Enfant Jésus. Après avoir encensé l'image vénérée, il la porta en grande pompe à l'église, la déposa respectueusement au-dessus du tabernacle du maître-autel, et chanta ensuite la messe solennelle en sa présence. Le matin, de bonne heure, il y avait eu communion générale et sermon; le soir il y eut un deuxième sermon avec publication des grâces merveilleuses que le divin Enfant avait accordées dans les derniers temps à ceux qui avaient recouru à la bonté de son cœur. L'office terminé, le petit Roi fut reporté en procession dans ses appartements intérieurs. Mais au moment où il allait rentrer et disparaître dans le cloître, le peuple ne pouvant plus contenir l'ardeur de sa reconnaissance, une acclamation soudaine et unanime se fit entendre à trois reprises différentes, malgré la majesté du lieu, pour saluer et bénir celui qui venait de rétablir la paix. Ainsi se terminèrent les solennités d'actions de grâces à l'Enfant Jésus.

Hélas! les joies sont courtes en ce monde. Au mois de juin suivant, un autre ennemi, non moins terrible que les Suédois, s'abattit de nouveau sur la ville de Prague. La peste, issue sans doute des germes impurs laissés par la guerre, éclata tout à coup et fit de nombreuses victimes dans une population déjà décimée par les armes. Les décès se multiplièrent tellement, qu'il fut ordonné de ne faire les enterrements que dans le silence de la nuit, sans cérémonie, ni glas, ni cortège. Ces mesures extraordinaires suscitaient des mécontentements dans le peuple et amenèrent plus d'une fois des rixes sanglantes entre la police et les parents des défunts.

La partie de la ville où se trouvait le couvent des religieux Carmes fut particulièrement éprouvée, et les Pères couraient d'autant plus de danger que leur ministère auprès des moribonds les exposait davantage. Leur supérieur d'alors était le Père Mathias de S^t Arnold, homme de grande vertu et entièrement dévoué au culte de l'Enfant Jésus. Sur son conseil, la communauté fit vœu de faire un jour de jeûne et de célébrer une messe solennelle en l'honneur du Saint Nom de Jésus. Les Pères s'engagèrent en outre à dire tous les jours la sainte messe, à tour de rôle, dans la

chapelle de l'Enfant Jésus; les Frères de leur côté promirent de réciter quotidiennement les litanies du S^t Nom. Ces pieux exercices commencèrent le 19 juillet. Aussi longtemps qu'on y fut fidèle, le couvent fut préservé du fléau, bien que la plupart des Pères fussent journellement en contact avec les pestiférés.

Cette préservation était d'autant plus frappante que durant un mois entier la contagion promena ses ravages tout à l'entour du monastère. Les séculiers eux-mêmes qui se mirent sous la protection de l'Enfant Jésus miraculeux affirmèrent qu'ils avaient été aussi providentiellement épargnés avec leurs familles.

Ici se place un fait digne de remarque et qui nous montre combien l'Enfant Jésus tient à cœur qu'on ne soit pas oublieux de lui rendre le tribut de prières qu'on s'est engagé à payer à son amour.

Le Père Philippe de S^t Jacques, à la première apparition de la peste, avait promis de réciter tous les jours les litanies du Saint Nom de Jésus. Mais, par suite d'une inconstance qui nous est bien naturelle, après avoir négligé quelquefois cette pratique, il finit par l'oublier totalement. Au moment où il s'y attendait le moins, il fut frappé par la terrible maladie, et comme la cuirasse de la dévotion à l'Enfant-Dieu ne le protégeait plus, il tomba mortellement blessé. On était au douzième jour du mois d'août. Le malade fut bientôt dans un état désespéré; il reçut les derniers sacrements avec beaucoup de piété et se disposa à mourir. Mais l'Enfant Jésus qui ne l'avait laissé venir à cette extrémité que pour lui faire sentir le poids de sa faute, la lui remit devant les yeux. Alors seulement il se ressouvint de sa négligence, en demanda pardon au miséricordieux Sauveur, s'engagea à la réparer aussitôt, et se plaça de nouveau avec assurance sous la protection du saint Enfant miraculeux. O bonté inépuisable de Jésus! le Père, à partir de ce moment, se trouva mieux; la maladie se retira insensiblement, et, quelques jours après, il en était complètement délivré et pouvait aller remercier dans son sanctuaire le vainqueur de la mort.

Dieu cependant demanda une victime à la communauté des Carmes durant cette funeste épidémie. Ce fut le prieur lui-même, le

Père Mathias de S^t Arnold, qui, comme s'exprime le Vénérable Père Cyrille, voulut offrir sa vie, comme le bon Pasteur, pour ses brebis. Le 21 septembre, dans la cellule voisine à la demeure du divin Enfant, avec un entier abandon à la volonté de Dieu, il exhala doucement son âme, laissant tous ses religieux dans une profonde douleur, mais édifiés de sa vie exemplaire et de sa sainte mort. Si la conservation de la santé et de la vie est un bienfait inappréciable, une pieuse mort n'est pas une grâce moins précieuse; elle lui est même préférable; c'est pourquoi il en faut bénir Dieu. *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* (1) *Quoniam melior est misericordia tua super vitas, labia mea laudabunt te.* (2)

La Journée Religieuse.

(Voir plus haut, page 379 et suiv.)

OFFICE DES MATINES

des Vierges et des S^{tes} Femmes.

XI (suite.)

QUATRIÈME PSAUME. *Eructavit cor meum verbum bonum : dico ego opera mea regi.* — De mon cœur s'est échappé la bonne Parole; mes œuvres je les dédie au Roi. — Au sentiment de saint Augustin et de saint Thomas, c'est le Père lui même qui parle ici. Le Verbe est la bonne Parole sortie du cœur de Dieu, la Parole substantielle, éternelle; expression adéquate de l'être divin et de son œuvre extérieure. *Eructavit cor meum verbum bonum.* Tout ce que j'ai produit au dehors, dit le Sei-

(1) Ps. 115.

(2) Ps. 62.

gneur, ce que j'ai fait par mon Fils, par mon Verbe, ma bonne Parole, principe de tout bien, je le dédie à ce Fils objet de mes complaisances, je le lui donne; il en est le Roi (1) *Dico ego opera mea regi*. Or cette royauté universelle, nous le savons, le Verbe entend l'exercer comme Epoux pour tout unir à lui, pour communiquer ainsi son titre de Fils, et faire entrer de la sorte ceux qui en seront revêtus en participation de son divin héritage. Son règne sera donc un règne d'amour. Mais ce règne d'amour, quel en est l'instrument? Par quel moyen le Verbe s'assurera-t-il l'universel empire des âmes qu'il appelle à contracter avec lui une alliance si intime? L'antienne de notre psaume nous le déclare tout d'abord: *Specie tuâ et pulchritudine tuâ, intende, prospere procede et regna*, « Fort de ta splendeur, invincible dans ta beauté, suis ta marche, ô Roi, va de triomphe en triomphe, établis ta domination. » La beauté, voilà l'irrésistible puissance par laquelle le Verbe subjuguera les cœurs! Dans le transport extatique qui le soulève, le Prophète chante donc tout à la fois et les attraites victorieux de l'Epoux, et les grâces dont il a orné l'Epouse qu'il s'est acquise. *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate*. etc. Résultante, rayonnement simultané de l'unité, du vrai, du bien, la beauté saisit d'un coup toutes les facultés de notre âme; elle nous emporte hors de nous mêmes vers l'être où elle resplendit. Elle est, en un mot, le mobile et le principe de l'amour: c'est-à-dire de ce qui, en Dieu comme en nous, constitue la plénitude, l'acte suprême de la vie, le terme dernier de la perfection et du bonheur. « Les noces de l'Agneau » (2) sont la synthèse de l'amour créé et incréé. La beauté ne pouvait manquer d'y intervenir. C'est elle qui attirera réciproquement l'Epouse à l'Epoux et

(1) « *Eructavit cor meum verbum bonum*. » Quis dicit, Pater, an Propheta?... Dixerit hoc Deus Pater de Verbo suo bono atque benefico bono nostro, per quod solum bonum utcumque boni esse possumus. S. Aug. Enarr. in Psal. XLIV. — « *Dico ego opera mea regi* » id est ad honorem Regis, id est Filii qui est unus Deus mecum. S. Thom. Aquin. Expos. in Psal. XLIV.

(2) Apoc. XIX. 7.

l'Epoux à l'Epouse; avec cette différence que la beauté de l'Epouse lui viendra tout entière de l'Epoux.

Jésus-Christ, le Verbe incarné, descendu ici-bas à la recherche de l'humanité, sa fiancée, se présente à elle beau d'abord, comme Dieu, de la beauté absolue dont toutes les autres ne sont qu'un écoulement amoindri; beau comme homme, dans son corps et dans son âme, chef d'œuvre de l'Esprit-Saint; beau dans ses paroles et dans ses œuvres, toutes éclatantes de vérité, de mansuétude et de justice. (1) *Speciosus forma præ filiis hominum, diffusa est gratia in labiis tuis. Specie tuâ et pulchritudine tuâ, intende, prospere procede et regna. Propter veritatem et mansuetudinem et justitiam.* Aussi, qui résisterait à ses charmes célestes? Le psalmiste les compare à des flèches aigües allant jusqu'au cœur des ennemis les plus acharnés du souverain Roi, et les transformant en un instant. Saul, par exemple, sur le chemin de Damas, remarque saint Augustin en son magnifique commentaire. (2) *Sagittæ tuæ acutæ, populi sub te cadent, in corda inimicorum Regis.* Le poète sacré contemple, en même temps, dans le lointain des âges, les âmes saintes qui viennent à Jésus par multitudes innombrables. Ravies à l'odeur des parfums qu'exhalent ses vêtements et ses palais d'ivoire, elles se fixent près de lui, forment l'ornement de sa cour au ciel et sur la terre et l'Epoux se délecte dans l'honneur qu'elles lui rendent. (3) *Myrrha*

(1) Nobis credentibus ubique sponsus pulcher occurrat. Pulcher Deus, Verbum apud Deum: pulcher in utero Virginis, ubi non amisit divinitatem et sumpsit humanitatem. S. Aug. Enarr. in psal. XLIV. —

(2) O Sagittam acutam, potentissimam, quâ acceptâ cecidit Saulus ut esset Paulus! Ut ille, ita et populi. Inimici erant, acceperunt sagittas tuas, ceciderunt ante te. Ex inimicis amici facti sunt: inimici mortui sunt, amici vivunt. S. Aug. ibid.

(3) Ce règne de Jésus Christ sur les âmes et sur les cœurs, que le Prophète annonçait avec de tels accents, mille ans avant la venue du divin Roi, s'est il réalisé?.. Qu'il nous soit permis de mettre ici sous les yeux de nos lecteurs, en manière de repos, une des pages les plus éloquentes d'un grand apôtre de ce siècle: « ... Poursuivant l'amour toute notre vie, nous ne l'obtenons jamais que d'une manière imparfaite, qui fait saigner notre cœur. Et l'eussions-nous obtenu vivants, que nous en reste-t-il après la mort? Je le veux, une prière amie nous suit au delà de ce monde, un souvenir pieux prononce

et gutta et casia a vestimentis tuis, a domibus eburneis, ex quibus delectaverunt te filiae regum in honore tuo. Astilit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate. Les nobles âmes, qui répondent ainsi à l'appel de l'Epoux divin, composent le corps mystique de l'Epouse: c'est à dire l'Eglise. Perdu dans les sublinités de l'extase, le psalmiste chante maintenant les gloires et les prérogatives de cette sainte Eglise, au ciel et sur la terre. Au ciel, il la voit revêtue du vêtement d'or de la charité, couverte de l'é�incelante parure des vertus des saints, siéger comme reine, à la droite du Christ son Epoux, sur le trône même du Verbe éternel. Mais comment l'humanite, cette humanité déchue qui fléchissait sous le poids de tous les vices, s'est-elle trouvée transportée à ces hauteurs inaccessibles? *Sic Deus dilexit!* Dieu l'aima, la voulut pour épouse; le Verbe se fit chair, il vint « plein de grâce et de vérité, » se livra à la souffrance et à la mort afin de la réhabiliter, de la purifier, de la régénérer dans son sang. *Seipsum tradidit pro eâ ut*

encore notre nom; mais bientôt le ciel et la terre ont fait un pas, l'oubli descend, le silence nous couvre, aucun rivage n'envoie plus sur notre tombe la brise éthérée de l'amour. C'est fini, c'est à jamais fini, et telle est l'histoire de l'homme dans l'amour.

Je me trompe, messieurs; il y a un homme dont l'amour garde la tombe; il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulcre est aimé. Il y a un homme dont la cendre, après dix huit siècles, n'est pas refroidie; qui chaque jour renaît dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes; qui est visité dans son berceau par les bergers, et par les rois lui apportant à l'envi et l'or, et l'encens, et la myrrhe. Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais, et qui, tout disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux de son antique pèlerinage, sur les genoux de sa mère, au bord des lacs, au haut des montagnes, dans les sentiers des vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts. Il y a un homme mort et enseveli, dont on épie le sommeil et le réveil, dont chaque mot qu'il a dit vibre encore, et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour. Il y a un homme, attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme des millions d'adorateurs le détachent chaque jour de ce trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternent au plus bas qu'ils peuvent sans en rougir, et là, par terre, lui baissent avec une indicible ardeur, les pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui la paix, l'honneur, la joie, et jusqu'à

exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam. (1) Il lui parla, ouvrit ses yeux à l'intelligence de ses mystères, l'invita à le suivre dans les chemins de la vertu et de la vie nouvelle, *Audi filia, et vide, et inclina aurem tuam, obliviscere populum tuum et domum patris tui.* « Ecoute, ma fille, et vois, sois attentive. » Oublie ta première origine, oublie ton père selon la chair, le vieil Adam prévaricateur; oublie l'héritage de basses convoitises que tu as reçu de lui; oublie jusqu'à sa maison: cette terre d'exil, demeure du péché. (2) *Quæ sursum sunt, non quæ super terram!* goûte les choses d'en haut, rends toi digne de les posséder, en te conformant à moi. Ainsi seras-tu belle de ma propre beauté, et moi, le Roi, je serai épris de tes attraits. *Et concupiscet Rex decorem tuum.* Et l'humanité toute pleine désormais de la vertu de Dieu, qui habitera en elle comme un principe immortel de force, de sainteté et de vie, l'humanité

l'extase. Il y a un homme poursuivi dans son supplice et sa tombe par une inextinguible haine, et qui demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le seul qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est vous, ô Jésus! vous qui avez bien voulu me baptiser, me oindre, me sacrer dans votre amour, et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles et en arrache cet accent qui me trouble moi-même, et que je ne connaissais pas.

Qui donc est aimé des grands hommes? Qui dans la guerre? Est-ce Alexandre, César, Charlemagne? Qui dans la sagesse? Est-ce Aristote ou Platon? Qui est aimé des grands hommes? Qui? Nommez m'en un seul; nommez-moi un homme mort qui ait laissé l'amour sur son tombeau. Mahomet est vénéré des musulmans; il n'est point aimé. Jamais un sentiment d'amour n'a effleuré le cœur du musulman répétant sa maxime: Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète » Un seul homme a rendu tous les siècles tributaires envers lui d'un amour qui ne s'éteint pas; roi des intelligences, Jésus-Christ est encore le roi des cœurs, et, par une grâce confirmatrice de celle qui n'appartient qu'à lui, il a donné à ses saints le privilège de produire aussi dans la mémoire des hommes un souvenir pieux et constant. — Lacordaire XXXIX^e Conférence. —

(1) *Christus dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro eâ etc.* Ephes. VI. Entendons ici S. Augustin: « *Assumpta est Ecclesia ex genere humano, ut caput esset Ecclesiæ ipsa caro Verbo conjuncta, et cæteri credentes membra essent illius capitis. Nam vis videre quis venerit ad nuptias?* » In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum. » *Gaudeat sponsa amata a Deo. Quando amat? Dum adhuc fœda.* » Omnes enim peccaverunt, » ait Apostolus. Et iterum: « *Christus pro impiis mortuus est.* » Amata est fœda, ne remaneret fœda. Christus evertit fœditatem, formavit pulchritudinem. Enarr. in psal. XLIV. —

(2) Cf. Les Psaumes de M. L'Abbé Doublet. 2^e Vol. Le Fils de Dieu.

devenue l'Eglise s'est levée; elle s'est mise en marche vers les sommets où la conviait l'amour, entraînant à sa suite au Roi-Epoux l'élite de ses fils, les nations jusque là infidèles, princes et peuples. *Et filiae Tyri in muneribus, cultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis. Omnis gloria ejus filiae Regis ab intus, in fimbriis aureis circumamicta varietatibus. Adducentur Regi virgines post eam. Adducentur in templum Regis.* Rien n'arrêtera l'Eglise sur le chemin de ses grandes destinées. Le glaivé, l'hérésie, le schisme, l'orgueil et la jalousie des pouvoirs humains, les passions révoltées, l'impiété radicale essayeront tour à tour d'en finir avec elle. Mais, tant que le monde sera monde, l'Eglise restera debout; elle ira vers son éternité se propageant à travers l'espace et la durée, couvrant la terre de la multitude de ses enfants, dressant partout des trônes pour leurs chefs et leurs pasteurs. *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii, constitues eos principes super omnem terram.* Et toutes les générations apprendront de ces docteurs des peuples à connaître le nom de l'Epoux divin, et à lui rendre amour pour amour. *Memores erunt nominis tui in omni generatione et generationem. Propterea populi confitebuntur tibi in aeternum et in sæculum sæculi.* Honneur aux Vierges du Christ, qui dans chaque siècle représentent éminemment ce culte d'amour.

(A suivre.)

Saint Albert

Patriarche de Jérusalem, (8 AVRIL)

(Législateur de l'Ordre de N. D. du Mont-Carmel)

—

Cet illustre Patriarche naquit à Castro di Gualteri, dans le diocèse de Parme en Italie, de parents nobles et craignant Dieu, qui prirent grand soin de lui faire donner une éducation selon

son rang et sa naissance, mais principalement de le former aux lois et aux vertus du Christianisme dont eux-mêmes faisaient profession.

S'étant adonné à l'étude des belles-lettres, il se distingua parmi ses condisciples par ses succès, mais en même temps il brillait par sa haute piété et sa vertu. Animé d'une charité ardente, d'un zèle infatigable pour le salut des âmes, il dirigeait toutes ses études et tous ses efforts vers ce noble but. Pour l'atteindre avec plus de facilité il entra dans le monastère des chanoines réguliers: là pendant plusieurs années oublié et inconnu du monde, ne conversant qu'avec Dieu seul par la prière, il devint semblable à cet arbre planté sur les bords des eaux et qui produit du fruit en son temps: *Et erit tamquam lignum, quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo.* (1)

Il désirait vivement vivre dans l'obscurité du cloître; mais le parfum de ses vertus franchit le lieu de sa retraite. Il fut contraint de quitter la solitude pour occuper le siège épiscopal de Verceil. A qui pourrait-on appliquer mieux qu'à vous, ô illustre Patriarche, les paroles du divin Maître: *Vos estis lux mundi* (2) « Vous êtes la lumière du monde. » Pendant le temps que vous gouverniez le troupeau que Dieu vous confiait vous apparaissiez comme une lumière bienfaisante; vous faisiez resplendir aux yeux de tous la vérité et la vertu; vingt années de votre vie se sont écoulées à rallumer sur cette partie du continent la charité divine et à enchaîner les cœurs au cœur de celui qui n'est qu'amour et vérité!

Cependant, la mission de S^t Albert était loin d'être terminée: les chrétiens de la Palestine ayant entendu parler de ses rares talents, de sa sage administration, et de la sainteté de sa vie supplièrent le Souverain Pontife de nommer le saint évêque de Verceil Patriarche latin à Jérusalem. Le Pape Innocent III acquiesça à cette demande et Saint Albert s'embarqua pour la Terre Sainte. Il arriva fort heureusement en Palestine vers l'an 1206

(1) Ps. 1.

(2) Matth.

et il établit sa résidence à Saint-Jean-d'Acre, petite ville enclavée dans les montagnes de Judée et distante de quelques milles du Mont-Carmel.

Les ermites du Mont-Carmel et de la Palestine qui jadis vivaient isolés les uns des autres, dans des cellules séparées ou dans des grottes, avaient été réunis par S^t Berthold plusieurs années auparavant pour vivre en communauté, de la vie cénobitique comme les religieux d'occident. Après la mort de S^t Berthold (1194) saint Brocard fut élu d'une voix unanime pour lui succéder. A peine eut-il pris en mains les rênes du gouvernement qu'il s'adressa à S^t Albert pour obtenir la solution claire et précise de quelques doutes concernant la vie commune au Carmel.

S^t Albert composa une règle pleine de sagesse qui résume parfaitement les traditions laissées par les saints Prophètes Elie et Elisée, il l'adressa à S^t Brocard et autres ermites qui, sous son obéissance, vivaient sur le Mont-Carmel, près de la fontaine d'Elie (1207). Saint Albert passa, les dernières années de sa vie, par le creuset des souffrances et des tribulations. Le Bréviaire affirme qu'il se joignit alors aux religieux du Carmel. Dans ses moments de plus profonde affliction, il rivalisait avec eux dans la pratique du jeûne et de la pénitence et reprenait toujours un courage nouveau dans l'exercice de leurs austérités (1). Le 14 septembre 1214 il fut frappé mortellement par le fer d'un assassin pendant qu'il faisait la procession de l'Exaltation de la S^{te} Croix et mourut quelques temps après. L'Eglise reconnaissant l'héroïcité de ses vertus le plaça au nombre des saints.

Le Souverain Pontife Pie III autorisa l'Ordre du Carmel à célébrer sa fête le 8 du mois d'avril, et l'office composé en son honneur fut approuvé par la sacrée Congrégation.

(1) Des auteurs autorisés, en écrivant la vie de S^t Albert, ne font nulle mention de son entrée parmi les ermites de Mont-Carmel; cependant les anciens missels, et la 3^e leçon du second nocturne de l'office du saint le disent clairement, et des écrivains très distingués ont toujours considéré ce saint comme appartenant à la famille religieuse du Carmel.

Voyages en Palestine et aux Indes

par Monseigneur Marie-Ephrem, (Carme déchaussé).

Chapitre premier.

(Suite, voir page 377 et suiv.)

La principale église catholique du rite latin, est celle des Révérends Pères religieux franciscains de Terre-Sainte, dont j'ai déjà parlé. Presque tous les membres de la communauté sont italiens. A part le service de l'église, qui se fait avec autant de régularité que dans nos grandes paroisses de France, les bons Pères s'occupent encore à convertir les hérétiques, et ils cherchent par tous les moyens que peut inspirer le zèle à étendre autour d'eux le règne bien-aimé de J. C.

A côté de leur vaste couvent et dans la même enceinte, les Frères français des Écoles chrétiennes ont un pensionnat qui leur a été confié il y a une quinzaine d'années par le Vicaire apostolique. Cet établissement compte environ 250 élèves dont 60 sont internes; tous les autres sont demi-pensionnaires. La langue française est le principal but de l'enseignement; néanmoins on donne aussi aux enfants, selon le désir des parents, des leçons d'italien, d'anglais et d'arabe. Outre ce pensionnat payant, il y a une école gratuite pour les pauvres, fréquentée par 250 externes. Les frères ont parmi leurs élèves des enfants de toutes les nations et de toutes les religions. A part les catholiques qui sont les plus nombreux, il y a des juifs, des musulmans et près de 80 grecs schismatiques.

Les Révérends Pères Lazaristes français ont aussi un établissement en Alexandrie, et ils y travaillent avec le zèle, le dévoû-

ment et l'intelligence qui distinguent les honorables membres de cette congrégation, au bien des âmes. Ils ont fondé par l'intermédiaire du Père Leroy, ancien Supérieur de leurs missions du Levant, une maison de Sœurs de S^t Vincent de Paul appelée *Maison de la Providence*. Le vénérable Père Leroy, avec lequel j'avais voyagé de Marseille à Civitta-Vecchia, et que j'ai retrouvé plus tard à Alexandrie, a, dit-on, succombé à la douloureuse secousse que lui ont fait éprouver les nouvelles des massacres du Liban. C'est une immense perte, non seulement pour sa congrégation, mais encore pour les missions de Syrie et d'Egypte, car il était parfaitement au courant des besoins des populations de l'Orient, et il avait comme l'instinct de ce qui pouvait hâter dans ces contrées l'avènement du Christianisme.

La maison de la Providence est en face du couvent des Pères Lazaristes. Les Sœurs y sont au nombre de 30 environ. Elles ont pour les filles, comme les Frères de la Doctrine chrétienne pour les garçons, deux écoles : l'une payante, contenant près de 100 élèves, l'autre gratuite, fréquentée par plus de deux cents. La confiance et la vénération qu'ont su inspirer ces saintes et héroïques vierges chrétiennes sont telles que les gens de toute sorte de religions ne craignent pas de leur donner leurs enfants à élever, en acceptant la condition, imposée par elles, que toutes les jeunes filles, à quelque religion qu'elles appartiennent, suivront exactement les mêmes exercices, sauf la pratique des sacrements.

Les religieuses de S^t Vincent de Paul ont encore, à côté de leur établissement d'éducation, un orphelinat qui renferme plus de cent jeunes enfants. Cet orphelinat est organisé sur le même pied que les établissements de ce genre en France. Telles sont en quelques mots, les œuvres fondées à Alexandrie pour l'extension du Christianisme. Il y a bien, comme je l'ai dit plus haut, plusieurs sanctuaires et églises Catholiques de rites différents; mais toute l'activité de la propagande chrétienne est exercée par les Latins.

Dans ce dernier voyage que nous fîmes à Alexandrie, nous y restâmes trois jours, et le 16, au matin, nous partîmes pour le Caire par le chemin de fer. Cette ligne appartient au Vice-Roi d'Egypte qui voulut bien nous accorder le passage gratis jusqu'à

la capitale. Le Vice-Roi est un homme aux idées larges et généreuses, dont l'intelligence doit se trouver étrangement dépaycée au milieu des absurdités du Mahométisme. Du reste il a su se mettre au-dessus des préjugés du fanatisme musulman, et sa protection est assurée aux missionnaires catholiques qu'il regarde, à juste titre, comme un moyen efficace de civilisation et de prospérité pour son pays.

(A suivre.)



Les 3 grandes Périodes de l'Histoire de l'Eglise

(Voir page 371 suite.)



II.

L'Eglise et l'Europe chrétienne: c'est le Moyen âge, c'est-à-dire ce complet déploiement de l'Eglise, cette entière manifestation, ce plein avènement du règne social de Jésus-Christ, que l'on appela alors la *sainte chrétienté*, le *Saint-Empire chrétien*. L'Evêque d'Angers nous donne la note et le caractère de cette grande époque dans une page magnifique qui a sa place ici.

« Le Christ règne sur les peuples. Sa doctrine est leur doctrine, sa vie leur vie. De même que le monde physique est comme imprégné des rayons du soleil, ainsi la lumière de l'Evangile enveloppe et pénètre le monde social dans toutes ses parties. Les rois tiennent à honneur de se dire les lieutenants du Christ, et dans la croix qui surmonte leur couronne ils voient la sauvegarde de leur autorité et le mémorial de leurs devoirs. Lois et institutions, tout ce qui règle la vie publique porte l'empreinte de la religion, s'inspire de son esprit, applique ses maximes. Le christianisme forme la base de l'enseignement et depuis l'école du hameau où l'enfant du peuple apprend à gouverner sa vie jusqu'à l'université où les sciences viennent se réunir en un faisceau harmonieux, le Verbe, précepteur de l'humanité, parle par toutes les bouches, arrive à tous les cœurs. Sanctifiée par la grâce du sacrement, la famille est chrétienne, et le pouvoir paternel s'y

exerce comme un autre sacerdoce ayant le foyer domestique pour temple. La religion est le lien de toutes les associations, la splendeur de toutes les fêtes, la majesté de tous les honneurs. Elle est l'âme du corps social. Bref cette société naît, vit et grandit à l'ombre de la Croix; et de l'Orient à l'Occident, du Septentrion au Midi tous les échos du monde peuvent se renvoyer ces mots que la foi victorieuse a gravés depuis sur l'obélisque du Vatican : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*. Le Christ a vaincu, le Christ règne, le Christ commande. » (1)

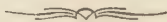
Pendant huit cents ans, l'Europe chrétienne subsista ainsi dans l'unité d'un même acquiescement à cette royauté publique du Christ s'exerçant par *l'autorité*, par le *magistère de son Eglise*, *universellement reconnus des peuples et des rois*. Mais voici qu'à la fin du quinzième siècle, un mouvement à tout jamais déplorable se produit : la *Renaissance païenne*; et avec elle une diminution de l'esprit chrétien, du grand esprit catholique du Moyen âge, un affaiblissement général de la foi. Le libre examen fermente dans les intelligences; les doctrines des *Légistes* sur l'indépendance et l'omnipotence absolue de l'Etat gagnent de plus en plus. « Les pouvoirs publics veulent régner sans contrôle; un sourd murmure de rébellion se fait entendre au sein des nations. *Dirumpamus vincula!* Le premier cri de révolte, poussé par n'importe qui, sera infailliblement un signal. » (2) Ce signal, Luther le donne. Un horrible blasphème est proféré contre la *sainte autorité de l'Eglise* qui n'est plus pour le moine apostat que la Prostituée et la grande Babilone. A la voix de ce fils de Satan, l'Allemagne, les pays du Nord, l'Angleterre elle-même se séparent et opposent à l'établissement divin ici-bas leur *protestation* sacrilège. C'était là le commencement de cette apostasie, de cette *discession* prédite par l'Apôtre, et qui devait, hélas! suivre son cours chez toutes les nations de la terre jusqu'à la venue de l'homme de péché. *Discessio primum et revelatus homo peccati filius perditionis* (2 Thessal. II. 3). La Révolution était ouverte : elle entrait dès lors dans sa première phase : *le Protestantisme religieux*.

(A suivre.)

1. Œuvres de Mgr Freppel, Evêque d'Angers. Discours.

2. La révolte religieuse au XVI^e siècle. Abbé Doublet, Leçons d'histoire ecclésiastique. Vol. III.

Échos du Centenaire de S^t Jean de la Croix



Jérusalem, (Carmel du Mont des Oliviers), (voir page 386, suite).

Le lundi matin, en l'absence de Mgr le Patriarche de Jérusalem, ce fut Mgr Appodia, évêque auxiliaire de Son Excellence, qui célébra le S^t Sacrifice dans l'église du Pater, tandis que les missionnaires d'Alger touchaient l'harmonium et chantaient à la tribune quelques beaux morceaux de circonstance, et le soir les héroïques gardiens des lieux saints, les Fils du Stigmatisé d'Assise chantaient les premières Vêpres de S^t Jean de la Croix dont l'hymne en musique de leur composition était d'un effet magistral. A l'issue des Vêpres le Révérendissime P. Custode de Terre S^{te} célébrait S^t Jean de la Croix dans la gracieuse langue italienne, et tenait pendant plus d'une heure tout l'auditoire sous le charme de sa parole, et ses fils clôturaient la journée par un salut magnifique.

Le mardi matin, aux sons d'une brillante fanfare, les prêtres et les apprentis de S^t Pierre venaient payer leur tribut de musique et de louanges à l'humble carme déchaussé qui se disait si volontiers le fils d'un pauvre artisan. Ils chantèrent la Grand' messe pendant laquelle les sons doux d'un archet bien guidé se mêlèrent à ceux de l'harmonium. Pendant le S^t Sacrifice trois invocations, tristes et suppliantes comme les lamentations du prophète sur l'ingrate Jérusalem, vinrent contraster avec la joie de la fête « *Pater dimitte illis.... Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font* : c'étaient les fils de Sion qui selon leur coutume imploraient la miséricorde divine pour la race d'Israël, et elles n'étaient pas déplacées ces invocations au jour de la fête d'un saint, qui eut tant à pardonner et qui le fit avec le même amour que son divin maître. Du haut du ciel S^t Jean de la Croix devait unir sa voix à celles qui disaient sur le Mont des Oliviers : Mon Père, pardonnez-leur ; et sa prière aura pesé dans la balance de la justice divine pour hâter le jour des miséricordes de Dieu sur son peuple. Après la Messe quelques strophes du *Pange lingua* saluèrent le S^t Sacrement que l'on exposait, la fanfare lança aux échos du Mont des Oliviers un de ses morceaux les plus animés, et les enfants de S^t Pierre regagnèrent la ville sainte emportant de cette belle matinée un souvenir qui ne s'effacera pas de sitôt.

Le soir ce fut le tour des Augustins de l'Assomption. Ils chantèrent les Vêpres et le salut avec cette ferveur et cette piété qu'ils savent si bien communiquer aux pèlerins de la pénitence et qui fait chaque année l'édification de la ville sainte. Après les Vêpres le R. P. Grégoire des Domini-

cains de Saint Étienne nous montra, dans un langage tout de feu, S^t Jean de la Croix réalisant la parole de S^t Paul: « Ce n'est plus moi qui vis mais J. C. qui vit en moi. » Après le salut un cantique à S^t Jean de la Croix chanté par les Assomptionnistes termina ce second jour de fête. .

Le mercredi matin, toute la famille Dominicaine de Jérusalem, Pères et Novices, était au Carmel. Les fils de S^t Dominique ne pouvaient pas manquer à la célébration du centenaire de S^t Jean de la Croix, eux qui jadis avaient tant aidé, de leurs conseils et de leur crédit, la Réformatrice du Carmel. Pendant la Grand' messe, entre le *Credo* et la *Préface*, un chant d'une ampleur et d'une harmonie saisissantes descendait de la tribune « *Justus germinabit sicut lilium*, (1) » Ces paroles communes à l'office des martyrs et à celui des confesseurs semblaient avoir été choisies à dessein pour chanter ce martyr de la folie de la Croix. Un *adoro te supplex*, qui, comme musique et comme chant, ne le cédait en rien au morceau précédent, salua le Dieu de l'Eucharistie au moment de la consécration ; et à l'issue de la Grand' messe, Jésus-Hostie fut placé pour un jour encore sur son trône de gloire, du haut duquel il fut, comme les jours précédents, témoin des honneurs rendus à l'amateur passionné de la vie cachée, de la vie de prière et d'immolation dont l'Eucharistie est le divin et parfait modèle, témoin des fêtes dont Jérusalem gardera longtemps le souvenir, et qui pour l'harmonie des chants, la beauté des cérémonies et le bon goût des décorations étaient telles qu'elles ont mérité cette appréciation d'une dame lyonnaise présente au triduum: « Mais c'est beau.... C'est beau comme à S^t Jean de la Primatiale.

Le dernier soir était venu. Les missionnaires d'Alger avaient ouvert le triduum. Aidés de leurs élèves qu'ils avaient soigneusement exercés au chant du latin, ils chantèrent les dernières Vêpres, puis Monsieur l'Abbé Legrand, secrétaire du patriarcat Latin, fut le troisième panégyriste de Saint Jean de la Croix dont il nous parla avec beaucoup d'onction. Les fêtes touchaient à leur fin. En présence d'une foule recueillie qui pendant ces trois jours remplissait tous les soirs l'église et parmi laquelle on remarquait les Sœurs de charité, le noviciat des frères des écoles chrétiennes et plusieurs membres des autres communautés religieuses de Jérusalem, le R. P. Supérieur de S^t Anne entonna le *Te Deum*. Il fut chanté par les missionnaires d'Alger qui avant la bénédiction du S^t Sacrement exaltèrent encore une fois S^t Jean de la Croix par un *Amavit eum Dominus* (2) d'un très bel effet. Le salut chanté, après que Jésus-Hostie eût béni l'assistance, la relique du S^t fut offerte à la vénération du clergé et des fidèles, et les sons joyeux de

(1) Le juste fleurira comme le lis.

(2) Le Seigneur l'a aimé.

la fanfare du collège apostolique de St^e Anne qui avaient ouvert ce jour-là les cérémonies du soir clôturèrent les fêtes du triduum.

Les mille cierges qui émergeaient en gerbes lumineuses du parterre de verdure sont éteints, la foule descend la montagne, et devant nous se dresse encore cette grande figure du Saint dont les trois prédicateurs ont si bien dessiné les traits. Tout est prévu par Dieu, et ce n'est pas sans dessein qu'en un temps où l'orgueil dévore les âmes au moins autant que la sensualité, il a glorifié ce héros de l'humilité, cet amateur passionné de l'abjection. Des âmes prêtes à souffrir pour Dieu il y en a encore grâces à Dieu beaucoup, et l'expiation des péchés du siècle ne manque pas de ce côté. Mais des cœurs désireux de boire l'abjection et le mépris à plein calice dans tout ce qu'ils peuvent avoir de plus amer : où sont-ils ? Tous sans doute, nous qui aimons Notre Seigneur et qui désirons la gloire de Dieu avant tout, tous nous souffririons volontiers pour son amour et nous pourrions dire avec St Jean de la Croix « *Pati* » (1) mais combien serions-nous qui dirions, le cœur plein d'un amoureux désir « *contemni* » (2) ? et peut-être que Dieu n'attend que cela de nous pour sauver la société.

..

Maestricht. (*Limbourg hollandais.*) — Nous avons assisté avec une vive émotion au triduum solennel que les Carmélites de St Pierre (Limbourg hollandais) viennent de célébrer en l'honneur de St Jean de la Croix. La modeste chapelle avait reçu pour la circonstance une décoration à la fois simple et charmante. Ce petit Carmel, qui doit sa fondation à l'expulsion des Ordres religieux de l'Allemagne, est situé hors de la ville et c'est à cause de cette circonstance qu'on se hâtait d'y célébrer le Centenaire tant que la saison était encore favorable, afin de ne pas priver nombre d'amis du Carmel de la douce jouissance d'assister aux grandes solennités. Nos ferventes tierçaires avaient offert, déjà plusieurs semaines d'avance, leurs services et rien non plus n'avait été négligé pour parer le petit sanctuaire de guirlandes, d'inscriptions et de fleurs naturelles; la foule pieuse attirée par les charmes de la fête, débordait chaque jour jusque sur les marches de la porte d'entrée et n'a pas cessé de croître jusqu'à la fin du triduum, notamment aux offices du soir. Les prédicateurs, orateurs distingués, ont été : le 1^{er} jour, Monsieur le Curé Menten de Maestricht qui, avec cette éloquence onctueuse que chacun lui connaît et cette affection qu'il porte au Carmel, a exposé à son saint auditoire l'excellence de la réforme de

(1) Souffrir.

(2) Être méprisé.

S^{te} Thérèse aidée par S^t Jean de la Croix ; les fruits abondants que cette réforme a produits dans l'Eglise entière, son esprit d'expiation, de prière et d'abnégation, enfin la vie du Carmel qui s'écoule dans la méditation des mystères de la Croix, dans l'imitation des vertus de la grande fondatrice et de celui que tout l'Ordre aime et révère comme son Père et second fondateur.

Le R. P. Gardien des Récollets rappelait le 2^{me} jour les principales circonstances de la vie de S^t Jean de la Croix ayant bien soin de faire ressortir l'enseignement profond qui s'en dégageait pour les religieuses et pour les fidèles. Enfin le 3^{me} jour ce fut le tour du R. P. Bonneke, Recteur des Jésuites, qui appliqua successivement à S^t Jean de la Croix et aux fidèles le texte si connu de l'Evangile : « si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive ! » Qu'est-ce la vie du Saint qui reçoit en ce moment des honneurs si extraordinaires de la grande famille du Carmel ? C'est l'amour de la Croix, nous dit-il, porté à sa plus haute puissance !

Nous sommes heureux que ce Centenaire nous ait fourni l'occasion d'honorer un Saint si peu connu dans notre pays, et ce qui ne nous a pas moins réjoui, c'est la dévotion des fidèles en cette circonstance. Un chœur de Dames a bien voulu prêter son concours chaque jour pour la Messe solennelle et le salut. Puissent ces belles fêtes, terminées à la satisfaction générale, nous mériter une effusion de grâces des plus abondantes.

*
* *

Rodez. (France.) — Le triduum préparatoire à la fête de saint Jean de la Croix, que nous avons annoncé, et, à plus forte raison, la fête elle-même, ont été célébrés, au Carmel de Rodez, avec une grande solennité et une édification touchante.

Des membres des communautés religieuses d'hommes et de femmes, de pieux fidèles y ont apporté leur zèle, leur dévouement, leur bon goût et leur travail.

Certes, la chapelle, trop longtemps provisoire, de l'ancien Carmel ne se prête guère aux ornements et au décor.

On aurait pu mieux faire, après quelques mois, dans la chapelle gothique du nouveau monastère dont la construction s'avance et qui s'annonce très belle.

Néanmoins, le tableau du Saint, élevé en apothéose, entouré de draperies, de guirlandes, d'oriflammes, d'écussons, de sentences mystiques attirait l'attention et ne pouvait qu'inspirer de saintes pensées et de nobles sentiments.

Ses reliques reposaient, à l'entrée du chœur, sur un autel improvisé, richement décoré et brillamment illuminé.

Les fidèles n'ont cessé de venir les vénérer, et adorer le Très Saint Sacrement exposé toute la journée.

Les offices ont été célébrés en grande pompe; la présence de plusieurs membres du clergé en rehaussait la solennité.

Aux Vêpres, le R. P. Teyssèdre, de la compagnie de Jésus, qui, en ce moment, prêchait la retraite annuelle aux dames Carmélites, a traité, avec autorité et onction, en un style solide, abondant et méthodique, des sujets qui conviennent, également, à la circonstance et à son auditoire d'ecclésiastiques, de religieux et de religieuses cloitrées et non cloitrées et de chrétiens fervents.

Cette année, la Fête du Saint, le 24 novembre, recevait du Jubilé un caractère plus solennel. Les offices ont été présidés par M. l'Abbé Ricard, le nouveau et digne grand vicaire de Rodez, supérieur du Carmel, qui consacre à sa sanctification et à sa prospérité les nobles qualités de son cœur, et les belles facultés de son intelligence.

(*Revue Religieuse de Rodez. Cassagnes, Miss. Apost. Aumônier.*)

*
* *

Termonde. — Le centenaire de St Jean de la Croix a été célébré au couvent des Carmélites de notre ville avec un épanouissement de piété et de ferveur qui a laissé dans tous les cœurs le plus édifiant souvenir.

L'intérieur du monastère avait, paraît-il, revêtu, lui aussi, un air de fête. Mais l'église offrait une image bien frappante du triomphe au Ciel de notre glorieux Saint. Les murs disparaissaient sous les guirlandes et les couronnes de fleurs, les oriflammes, les corbeilles, les chronogrammes. La statue du saint, toute étincelante de lumières, dominait par sa splendeur; la croix que le Saint tenait en main éblouissait et frappait les regards, et semblait dire à tous : « Voyez quelle est la récompense des croix et des souffrances ! »

Le chant des cantiques et des hymnes sacrés exécuté en musique avec une perfection remarquable par les Dames du St Sacrement, élevèrent l'âme bien haut, émurent vivement les cœurs, et les préparèrent dignement à recevoir les belles leçons de vertu que nous donne St Jean de la Croix.

Le prédicateur choisi pour cette circonstance solennelle, c'est-à-dire le très révérend Père Caels de la compagnie de Jésus, dans un langage tout empreint d'une solide piété, a fait ressortir admirablement les rares mérites de St Jean de la Croix. Il l'a représenté à son nombreux auditoire comme un héros qui, armé de la croix, marchait à la conquête des âmes, et les

conduisait au Calvaire pour les former à la science si sublime de la Croix. — Avec quel bonheur, S^t Jean de la Croix dut contempler, du haut du Ciel, cette touchante manifestation de foi et de piété dont il était l'objet! quelles bénédictions il dut répandre sur ce cher Carmel de Termonde qui lui exprimait si vivement sa reconnaissance, ainsi que sur toutes les âmes qui avaient prêté si généreusement leur concours à la digne célébration de ce beau centenaire! Oh! ces belles solennités furent vraiment des jours de grandes grâces et d'abondantes bénédictions! Gloire soit à jamais rendue à S^t Jean de la Croix!

. .

Aurillac. (*France. — Cantal.*) — Je passais, un des jours de la semaine dernière devant la chapelle du Carmel, et je fus frappé de l'aspect inaccoutumé de sa façade: sur ses murs, d'ordinaire froids et tristes, derrière ses grilles qui semblent emprisonner la pénitence et la prière, de joyeuses oriflammes aux vives couleurs flottaient aux vents; et puis, il arrivait aux oreilles comme un concert lointain d'harmonieux cantiques.

Je franchis le seuil du sanctuaire et mes yeux furent éblouis par des flots de lumière et une magnificence extraordinaire de décorations; la belle petite église gothique était parée comme en ses plus beaux jours de fête; de la voûte de la chapelle, des guirlandes multicolores, tressées par des doigts de fées, s'échappaient et s'écoulaient, de chaque côté, ainsi que des gazes légères, le long des parois du sanctuaire; avec cela, mille fleurs, roses, bleues, blanches, et de nouvelles oriflammes se balançant gracieusement dans des flots de fragiles dentelles!.....

Quelle était donc cette fête que l'on célébrait au Carmel, avec tant d'apparat et de pompe?

C'était le troisième centenaire de la bienheureuse mort de saint Jean de la Croix.

Jean de la Croix! Trois siècles sont passés, qui n'ont pu réussir à effacer ni la mémoire, ni les œuvres, ni les enseignements du Saint. C'est que ce Bienheureux a laissé, en quittant la terre, un nom comme celui des Vincent de Paul, des François de Sales, des Gabriel Perboyre, ces généreux bien-faiteurs de l'humanité ou ces glorieux martyrs; et ces noms ne passent jamais, bien moins que ceux de ces illustres savants qui épuisent leur science à apporter au monde des lumières qui ne l'éclairent que pour mieux l'aveugler et le perdre!.....

On lui doit, avec des écrits remarquables, une des grandes œuvres religieuses du XVI^e siècle: la Réforme du Carmel; la divine Providence l'ayant choisi pour être le coadjuteur de la Séraphique Thérèse de Jésus, dans

cette œuvre de si haute importance, à la perfection de laquelle il a sacrifié sa science, son talent et sa vie. Et c'est pour rappeler sa glorieuse mort que tous les Carmels ont célébré, ces derniers temps, un Triduum solennel en l'honneur de Saint Jean de la Croix !

Ce qu'ont été ces fêtes au Carmel d'Aurillac, je le dirai en très peu de mots, ma plume étant trop inhabile pour dépeindre, comme il convient, toute la beauté de ces solennités religieuses.

Les fêtes ont commencé mardi pour se terminer jeudi soir.

Là où se portent tous les regards, c'est le trône où réside dans tout son éclat le héros de ces brillantes fêtes, le glorieux Jean de la Croix. Une statue admirable, sortie d'un des premiers ateliers de la capitale, nous représente notre Bienheureux revêtu de l'habit austère du Carmel. Les pieds déchaussés ne semblent plus tenir à la terre, et nous paraissent vouloir suivre le Saint dans la région empyrée des Cieux, où son regard extatique nous fait croire que son âme a déjà pris l'essor. Des deux mains il embrasse tendrement une longue croix ; oui vraiment, c'est bien à juste raison que notre Mère la S^{te} Église, dans la belle oraison du jour de sa fête, l'appelle : « L'amant passionné de la Croix. » Oui, comme le dira tout à l'heure son Panégyriste inspiré : « La Croix fut son bonheur et sa joie ! » La place qui lui avait été assignée était bien choisie. Placée dans le Sanctuaire, entourée de verdure et de fleurs, symboles de sa pureté, de sa charité et de son innocence, se baignant dans des flots de lumière, la statue dominait admirablement par-dessus tous les décors.

C'est le très rév. P. Raphaël de S^t Joseph, de l'Ordre des Carmes déchaussés, qui avait été chargé de raconter la vie du Saint dont on célébrait la fête ; il remplaçait le très rév. Père Basile, Provincial du même Ordre, tombé malade à Aurillac, quelques jours avant l'ouverture du Triduum.

Le prédicateur a charmé jusqu'au dernier moment son nombreux auditoire par sa parole pleine d'onction, par sa méthode claire, par son éloquence persuasive. Il avait ainsi divisé ses sermons : D'abord l'amour du Saint pour la Croix, amour prouvé par sa vie et ses exemples ; en second lieu, le résumé de ses écrits ; enfin, pour la clôture, sa récompense et son triomphe.

Nous remercions ici ce vaillant semeur de la bonne parole, cet éloquent apôtre de la religion, pour le zèle qu'il a déployé pendant ce Triduum, à nous faire connaître, estimer et aimer son illustre Père, et à nous exciter à recourir à Lui avec ferveur et confiance.

Il est inutile de dire que, durant ces trois jours, la chapelle du Carmel n'a pas désempli ; on n'a eu qu'à regretter l'exiguité du sanctuaire, et bien des personnes se sont vues obligées d'assister, de la rue, à ces magnifiques fêtes.

D'ailleurs, on avait habilement préparé les chants des offices religieux ;

exécutés, le premier jour, par les élèves du couvent de la Sainte Famille; le mercredi par les Séminaristes-Soldats, et le jeudi par les élèves du pensionnat Saint-Eugène, dont la fanfare, sous l'habile direction de M. Permann, a fait entendre de délicieux morceaux.

On a également fort remarqué et admiré les voix de plusieurs amies du Carmel, qui se sont servies de leur talent pour rehausser l'éclat de ces fêtes.

Le premier jour du Triduum, les offices ont été présidés par M. l'abbé Raymond, Chanoine honoraire, Missionnaire apostolique, le zélé et infatigable aumônier du Carmel.

Le mercredi, la Messe a été chantée par M. l'abbé Delart, chanoine honoraire, aumônier de Sainte Claire, et les Vêpres présidées par M. le Supérieur du Grand Séminaire de Saint Flour, venu à Aurillac pour apporter aux Séminaristes-Soldats ses encouragements et ses conseils.

Le jeudi, jour de clôture, c'est Mgr Réveilhac, Prélat romain, archiprêtre de la paroisse de N.-D. aux Neiges, Supérieur du Carmel, qui a présidé les offices religieux, avec un grand concours de prêtres du diocèse, et c'est au milieu de ces magnificences que se sont terminées les fêtes du Triduum.

Chacun des jours du Triduum, après le Salut solennel qui suivait les Vêpres, avait lieu la vénération des précieuses reliques du Bienheureux. La foule s'empressait de satisfaire sa dévotion, et nous ne doutons pas que Dieu, pour glorifier son serviteur Saint Jean de la Croix, n'ait fait sortir de ses ossements sacrés une vertu toute particulière de consolation et de sanctification, pour tous ceux qui les auront vénérés avec respect et confiance.

Comme l'écrivait une plume autorisée: « par la célébration du troisième Centenaire de son glorieux Rénovateur, le Carmel, né sur la terre des Prophètes, aura écrit une belle page de plus au livre d'or de ses gloires!



Missions des Carmes déchaussés.



Malabar Méridional. Diocèse de Quilon. Episodes du Choléra, 1888-1889. — (*Suite. Voir le N° de février page 350 et suiv.*)

LES DEUX ANTHONYS. — *Lettre du R. P. Ferdinand, de J. et M. Carme d'éch. Miss. Apost., au R. P. Alphonse, à Ypres.*

Mattendapootenthorey, 15 Mai 1889. Par Christi. Mon cher Père Alphonse.
Dans votre avant-dernière lettre, vous me demandiez de plus longs détails encore sur le choléra (aujourd'hui, Dieu merci, bien fini pour cette fois, mais après nous avoir enlevé 4000 chrétiens au moins, et plus de 10000

âmes dans tout le Travancore).... Soit donc, seulement pour vous plaire, quelques simples circonstances des faits généraux que je vous ai déjà fait connaître.

Un jour le plus jeune des fils d'un de mes nouveaux chrétiens vint me dire que son père était pris du choléra. J'y cours, mais en route une femme m'arrête et me presse d'administrer en passant un certain Anthony (Antoine) qui, la veille, fort comme un Turc et gai comme un pinson, m'avait conduit de maison en maison pour les bénir et y assister les malades. Je faillis, en entrant chez lui, écraser un petit enfant couché par terre tout à ses côtés. Leurs maisons sont généralement si basses et si obscures qu'il faut y faire venir de la lumière en plein jour ou du moins attendre quelque temps avant de pouvoir s'y diriger. Pour eux-mêmes, ils sont tous d'un tel laisser-aller, que j'ai souvent dû retirer des enfants des bras mêmes de leurs mères mourantes d'une maladie aussi contagieuse que l'est le choléra-morbus. — « Anthony, Anthony » — Point de réponse; car il ne peut déjà plus parler. Je cherche donc à tâtons, et je trouve enfin son bras qu'il me tendait; la lumière venue, il me fit signe de la main qu'il demandait pardon au bon Dieu de ses fautes, je voyais que je n'avais pas de temps à perdre; je l'absolvais aussitôt et lui donnais l'Extrême-Onction. Quelques minutes après il expirait et il recevait au Ciel la récompense de sa charité. Quant à mon nouveau chrétien, il était mort, confessé d'ailleurs, avant même que je n'eusse été prévenu de sa chute.

Un autre Anthony, brave homme aussi, mais qui avait fait la faute de donner une de ses filles en mariage à un homme baptisé *ad hoc* (1) (c'était une faute, c'est vrai, mais depuis il avait été abandonné à lui-même demeurant très-loin de tout village chrétien,) vint me voir un matin, et me dit qu'il venait d'enterrer plusieurs membres de sa famille. — « Eh bien, Anthony, il faut se conformer » à la sainte Volonté de Dieu, et prier pour les morts. — Je ne veux pas me plaindre, Père! Si le Seigneur me veut moi aussi, je suis prêt: seulement veuillez » bien me confesser auparavant. » — Il se confessa, communia, et s'en alla. Deux heures après, il revenait et me disait: « Père, je suis bien malheureux; ma fille, celle que j'ai donnée à un mauvais chrétien, et qui elle-même n'est pas venue à l'église depuis son mariage, vient, me dit-on, » d'être prise du choléra.... — Ah Anthony, Anthony! En avant pour ton » péché, et tâchons d'arriver à temps. » Et voilà le pauvre vieux de courir devant mon cheval pour me montrer la route, pleurant et gémissant à fendre les pierres du chemin. Je trouvais la malade liée par les quatre membres avec des cordes qui lui entraient jusque dans les chairs, (c'est là un de leurs modes de traitement contre les crampes souvent atroces des cholériques) et se roulant à faire pitié d'un bout à l'autre d'une étroite

1. a.-à-d. pour obtenir cette fille en mariage.

véranda. Sa vieille belle-mère, payenne, s'occupait d'un enfant à quelques pas delà, et son mari béchait dans le jardin. J'administras cette pauvre femme et je baptisais son enfant, qui était aussi pris, et puis j'admonestais le mari qui me promit, ainsi qu'à sa femme mourante, de faire mieux à l'avenir. Entre temps Anthony, redevenu l'humoriste Anthony, s'était un peu éloigné, et je l'entendais qui se disputait avec quelqu'un par-dessus le mur d'une cloison. Je lui demandais ce que cela signifiait, et il me répondit qu'il réprimandait cette même vieille qui était là tout à l'heure, et qui ne voulait pas, comme il le lui conseillait justement, faire baptiser un autre de ses petits enfants aux prises aussi avec le choléra. Je passais donc dans cette autre maison, parlais au père qui consentit, et baptisais cet autre enfant dans les bras mêmes de sa mère, contente également. La vieille s'était enfuie, et avant la nuit de ce même jour ces trois chères âmes étaient au Ciel on en voie d'y arriver.....

(A suivre).

FAITS DIVERS

Grâce obtenue du S^t Enfant Jésus de Prague. — *Bruxelles.* — *Mon Révérend Père.* — Comme abonnée de vos *Chroniques* m'est-il permis de venir vous rapporter un fait à la gloire du divin Enfant Jésus de Prague.

Le 1^r Février je fus rappelée près de mon vieux père âgé de 85 ans atteint de l'influenza que compliquait une bronchite aigüe; on avait cru prudent de le faire confesser le mardi avant mon arrivée. A cette nouvelle je fus consternée, car aux termes de la lettre je voyais ma famille découragée et je croyais déjà aller trouver mon père mourant. Je fis courir à votre église allumer au trône de l'Enfant Jésus des bougies et je promettais en même temps de faire une distribution de ses images afin d'en propager la dévotion. Je partis le lendemain et arrivai à midi chez moi. Mon père n'était plus à reconnaître; il me disait: tu dois avoir fait prier, ma fille! car je suis sauvé; je sais expectorer et je me sens beaucoup mieux. Ce mieux était tel en effet que notre cher malade a pu descendre sans le concours de personne et a honoré la table de sa présence. Depuis il continue à aller très bien et a un appétit excellent. Gloire, amour et reconnaissance au S^t Enfant Jésus de Prague!!

Vêture des quatre premières novices au couvent des Carmélites à Boston. (Amérique.) — Il y a plus d'une année que les filles de notre Mère

St^e Thérèse se sont établies à Boston. Le rejeton de l'arbre du Carmel, transplanté si récemment au sol de la nouvelle Angleterre, a déjà commencé à produire des fruits. Quatre jeunes filles sont venues chercher un asile dans le nouveau sanctuaire. Deux d'entre elles viennent de recevoir le saint habit. Le onze novembre fut témoin de cette cérémonie. Ce fut la première fois que les états de la nouvelle Angleterre ont pu jouir de ce spectacle édifiant. Ces prémices du Carmel de Boston sont la sœur Thérèse de Jésus, née M^{lle} Marie Mc Soughlin et la sœur Agnès du Cœur de Jésus née M^{lle} Catherine Fracy. La première est native de Boston, l'autre de Wonsohet, dans le Rhode Island.

Les deux demoiselles vêtues de blanc et accompagnées de leurs mères spirituelles, « M^{lles} Mc Soughlin et Thérèse O' Donnell » entrèrent dans la petite chapelle à neuf heures du matin et se mirent à genoux devant l'autel. Monseigneur Jean Joseph Withame, Archevêque de Boston, assisté des révérends Messieurs Hugh Smith et M^r Supple, commença la messe basse pendant laquelle les chantes, qui prêtaient volontairement leurs services, chantaient des hymnes choisies. Onze prêtres assistaient à la cérémonie, parmi lesquels on remarquait deux pères Jésuites et un père Rédemptoriste.

Les postulantes reçurent la St^e Communion des mains de l'Archevêque. Après la Messe elles firent leurs adieux à leurs amis et au monde et entrèrent dans le cloître où elles furent reçues par la Mère Béatrice du St. Esprit, prieure du Couvent, pendant que les religieuses chantaient le « *O gloriosa Virginum* » les postulantes furent conduites à la petite grille du chœur, où l'Archevêque leur fit les questions d'usage. Ensuite elles furent revêtues de l'habit du Carmel, pendant le chant de « *In exitu Israel*. » Au chant du « *Veni Creator* » les novices se prosternèrent et à l'*Ecce quam bonum*, elles allèrent donner le baiser de paix à leurs sœurs en religion.

Après la cérémonie le sermon fut prononcé par le Père Charles Currier, C. SS. R. auteur de « *Carmel in America* ». Il finit son exhortation par les paroles. « *Salvete flores Carmeli* » Je vous salue, premières fleurs du Carmel de Boston.

Les fidèles de Boston prennent grand intérêt à ce nouveau Carmel qui promet de devenir une source de grande édification pour le diocèse. C'est le quatrième couvent de Carmélites Déchaussées établies aux Etats-Unis, ayant été précédé de celui de Baltimore, fondé il y a plus d'un siècle, et de ceux de St. Louis et de la Nouvelle-Orléans. (Communiqué).

..

Nécrologie. — Le 19 Février dernier, est décédé, à l'âge de 78 ans, Monsieur Rabolin, vicaire général de Meaux et archidiacre de Brie. Des liens étroits unissaient à notre famille religieuse ce prêtre vénéré. Il était, en

effet, supérieur des Carmélites de Meaux et membre de notre Tiers-Ordre. La notice nécrologique, que donne sur M. Rabotin la semaine religieuse de son diocèse, signale le dévouement avec lequel il s'occupait de la direction du monastère du Carmel et la piété filiale que lui avaient vouée les saintes religieuses, ses filles spirituelles. C'est chez elles qu'il voulut célébrer « ses noces d'or, » et la fête fut magnifique et par son éclat et par son joyeux entrain. La vie de M. Rabotin fut longue, mais elle fut bien remplie, jusqu'aux derniers moments, par un travail sans trêve ayant uniquement pour but la gloire de Dieu et le salut des âmes; aussi quand la mort arriva, il la regarda avec calme, se prépara en recevant avec les plus vifs sentiments de foi les derniers sacrements, se munit, comme d'une armure spéciale, de l'indulgence du Tiers-Ordre de N. D. de Mont-Carmel et de S^{te} Thérèse, puis s'endormit dans le baiser du Seigneur. » Cette vie régulière et si digne, dit Mgr l'Evêque de Meaux, « cette âme si pleine de foi et de dévouement » à l'Eglise, ce cœur si fidèle à l'amour divin aura trouvé grâce devant « Dieu et n'aura pas eu à passer par de longues expiations » nous ajouterons : prions néanmoins pour celui qui fut et demeure notre frère, afin que le bon Dieu lui ouvre au plus tôt le séjour du rafraîchissement et de la paix.

Bibliographie

aux dévoués Serviteurs de Saint Joseph.

La Maison J.-B.-D. Hemelsoet, près St-Bavon, à Gand, vient de donner la sixième édition, notablement augmentée et ornée de quatre jolies gravures, d'un livre flamand sur Saint Joseph, ayant pour titre: *Schatkamer van den H. Joseph*, door eenen Carmeliet Discals.

Comme Sa Sainteté le Pape Léon XIII désire ardemment voir s'étendre au loin la dévotion au chaste époux de Marie, et l'amour envers ce tendre Protecteur jeter de profondes racines dans tous les cœurs, l'auteur du livre s'est efforcé de réunir, comme dans un faisceau, tout ce qui peut servir à augmenter la piété filiale pour le meilleur des pères et à exciter une confiance sans bornes en sa protection toute puissante.

On n'aura qu'à jeter un regard sur la table des matières pour se convaincre que ce nouveau manuel est comme une mine féconde, où les fidèles trouveront tout ce que leur dévotion peut désirer.

Prix: fr. 1-20; par la poste fr. 1-30.

Nul doute que nos abonnés des Provinces flamandes ne soient heureux de se procurer ce beau livre dû à la plume du vénérable religieux que l'on appelait à Gand « le père qui aime tant S. Joseph. »

Calendrier-Ephémérides.

1. **Vendredi.** — Le très précieux Sang de Notre Seigneur, double-majeur.
Premier vendredi du mois consacré à la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus.

1597. En ce jour furent confirmés et publiés les décrets de donation de l'église et du couvent de Notre-Dame de la Scala à Rome, dont les Carmes déchaussés avaient pris possession le 2 février de la même année. Tous les religieux se rendirent processionnellement à l'église chantant le *Te Deum* d'actions de grâces, se prosternèrent devant l'autel de la T. S^{te} Vierge et se consacrèrent au service et au culte de sa sainte Image miraculeuse. Ce couvent a servi pendant longtemps de résidence aux supérieurs généraux des Carmes déchaussés de la Congrégation d'Italie.

2. **Samedi.** — S^t François de Paule, Confesseur, double. († 1507.)

3. **Dimanche de la Passion.**

4. **Lundi.** — S^t Isidore, Evêque, Confesseur, Docteur, double. († 636.)

1727. En ce jour, le pape Benoit XIII, par sa bulle: *Redemptoris*, accorde à perpétuité une indulgence plénière pour la fête de N. P. S^t Jean de la Croix.

5. **Mardi.** — S^t Vincent Ferrier, Confesseur, double. († 1419.)

6. **Mercredi.** — S^{te} Julienne de Cornillon, Vierge, double. († 1258.)

7. **Jeudi.** — Commémoration de S^t André Corsini, Evêque, Confesseur de l'Ordre, semi-double.

1694. Fondation du couvent des Carmes déchaussés de Visé, dans l'ancienne principauté de Liège, sous le vocable du très Saint Sacrement.

8. **Vendredi.** — Notre-Dame des Sept Douleurs, double-majeur.

9. **Samedi.** — S^t Albert, patriarche de Jérusalem et Législateur de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, double-majeur. († 1214.) Voir page 413.

10. **Dimanche des Rameaux.**

1701. En ce jour fut tenu au Couvent de Notre-Dame de la Scala à Rome, le 32^e chapitre général des Carmes déchaussés de la Congrégation d'Italie. On y élut préposé-général le T. R. Père Eugène de S^t Joseph, de la province d'Avignon.

11. **Lundi.** — De la férie.

12. **Mardi.** — De la férie.

1639. Mort de la Vén. Mère Eléonore de S^t Bernard, fondatrice et première prieure des Carmélites déchaussées de Gand.

Il serait trop long de relater dans une courte notice toutes les vertus qui ont brillé du plus vif éclat dans la vie de cette vén. Mère, qui a si bien personnifié dans toute sa conduite l'esprit et la perfection du Carmel.

Nous ne pouvons pas cependant passer sous silence le digne couronnement d'une vie toute d'holocaustes et d'immolations, c'est-à-dire sa sainte mort, qui eut plus d'un caractère de ressemblance avec le glorieux trépas

de sainte Thérèse. Comme cette sainte elle fut comblée d'une joie inexprimable à la nouvelle de son prochain départ pour la céleste patrie. Comme on la suppliait d'adresser quelques paroles d'édification à la communauté éplorée, empruntant la pensée de S^{te} Thérèse, elle recommanda la fidélité à Dieu, l'obéissance à la Règle et aux supérieurs.

Sachant que la Vén. Mère Anne de S^t Barthélemy avait prodigué toutes les ardeurs de sa charité à la sainte réformatrice dans ses derniers moments, elle supplia aussi cette Vén. Mère de lui prodiguer son assistance, et pour lui exprimer toute sa confiance, elle se fit apporter son bâton de voyage. « Ce bâton dit-elle, m'aidera à bien faire le voyage de l'éternité. »

En effet, au moment même où sa belle âme prenait son essor vers la cité céleste, une sainte religieuse qui habitait à dix lieues de Gand la vit toute rayonnante de gloire; « Voyez, ma fille, lui dit-elle, comment les jugements de Dieu sont bien différents de ceux des hommes. »

Dans ce même moment, une religieuse de Gand, atteinte de plusieurs infirmités, fut radicalement guérie en recourant à son intercession.

Trois jours après, cette même religieuse se trouvant accablée de peines intérieures alla prier au tombeau de sa bienfaitrice, et fut entièrement délivrée des angoisses qui l'obsédaient; elle fut même favorisée d'une apparition de la Vén. Mère Eléonore qui lui dit: « Si, de mon vivant sur la terre, je vous ai assistée, à plus forte raison le ferai-je maintenant que je jouis de la gloire du ciel. »

L'attestation de plusieurs autres faits non moins merveilleux a été déposée aux archives du couvent des Carmélites de Gand. Les ossements de cette Vén. Mère renfermés dans un coffret en bois de chêne se conservent avec un religieux respect dans ce même couvent.

13. Mercredi. — De la férie.

14. Jeudi Saint. — *Indulgence plénière.*

1476. Mort de la Vén. Mère Jeanne de l'Erneur, au Carmel de Vilvorde. Elle fut l'une des premières filles spirituelles du B. Jean Soreth, fondateur des Carmélites. Elle commença le Carmel de Liège sous sa direction et fut chargée par lui de donner naissance au couvent de Vilvorde. Elle a toujours été pour ses filles un vrai miroir de perfection.

15. Vendredi Saint. — *Indulgence plénière.*

1653. Mort de la Vén. Mère Jeanne de la Croix, réformatrice du Carmel de Sion à Bruges, où elle vécut honorée de l'estime et de la confiance, non seulement de ses filles, mais encore de l'Évêque et des plus notables de la ville.

16. Samedi Saint.

17. Dimanche de Pâques. — LA RÉSURRECTION DE N. S. J. C. 1^{re} classe avec octave privilégiée. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.* — *Absolution générale pour les Tertiaires de N. D. du Mont-Carmel et de S^{te} Thérèse.*

18. Lundi de Pâques.

19. Mardi de Pâques.

1582. En ce jour S^{te} Thérèse fonda à Burgos son dernier couvent de Carmélites.

20. Mercredi dans l'Octave de Pâques.

1653. Mort du Vén. Père Hilaire de S^t Augustin.

Il naquit de parents nobles et pieux à Yar, petite ville de Castille. Il fit son noviciat à Rome sous la conduite du Vén. Père Jean de Jésus-Marie. Le R. P. Ferdinand de St^e Marie, préposé-général, l'envoya en compagnie du Vén. Père Thomas de Jésus en Belgique, pour introduire son Ordre dans les Pays-Bas. Sa profonde science et sa haute vertu l'ayant fait élever aux charges les plus importantes, ses inférieurs trouvèrent toujours en lui un modèle de prudence, d'humilité et de charité. Dieu le fit parvenir à une contemplation sublime, et le favorisa souvent de grâces extraordinaires pendant l'oraison. Confesseur de la Vén. Mère Anne de Jésus, il eut la consolation de voir monter au ciel l'âme de cette grande servante de Dieu, au moment même de son bienheureux trépas: et après avoir travaillé quarante-trois ans à l'avancement du Carmel belge il mourut, en opinion de sainteté, à Bruxelles le 20 Avril 1653. La Vén. Mère Anne de St^e Barthélemy déclara que Dieu lui fit voir, dans une vision, la beauté de l'âme du vénérable père Hilaire: « elle est, dit-elle, aussi claire que le cristal, et pas moins éclatante que le soleil. »

21. Jeudi dans l'Octave de Pâques.

22. Vendredi dans l'Octave de Pâques.

1649. Mort de la Vén. Sœur Marguerite de la Mère de Dieu.

M^{lle} de Lascensoy, native de Lille, entra chez les Carmélites mitigées du couvent de Sion à Bruges et reçut le nom de Sœur Marguerite de la Mère de Dieu. Entre autres vertus, elle excella surtout par son obéissance héroïque et son amour pour la mortification. Elle portait une dévotion spéciale au mystère du couronnement de Notre Seigneur, et reçut, entre autres faveurs du ciel, le don de prophétie. A ses derniers moments, elle chanta le *Te Deum* d'une voix claire et sonore, et elle expira doucement avec le dernier verset: « *In te, Domine, speravi.* » Elle n'était âgée que de vingt-huit ans.

23. Samedi dans l'Octave de Pâques.

1600. En ce jour de l'année 1600, qui était le Vendredi-Saint, le roi d'Espagne, Philippe III, et la reine Marguerite, à cause de l'affection particulière qu'ils portaient à notre saint Ordre, assistèrent avec la plus grande édification à tout l'office divin dans notre église de Madrid. Le midi, leurs Majestés mangèrent au réfectoire avec tous les religieux, et ne voulurent à aucun prix recevoir d'autres aliments que ceux qu'on servait à la communauté; du pain et de l'eau.

24. Dimanche de Quasimodo.

1791. En ce jour, le pape Pie VI publia le bref de béatification de la Vén. Sœur Marie de l'Incarnation.

25. Lundi. — St^e MARC, Evangéliste. 2^e classe († 68.)

26. Mardi. — St^e Clet († 83) et St^e Marcellin († 304.) Papes, Martyrs, semi-double.

1672. Fondation du Couvent des Carmes déchaussés à Brindisi sous le vocable de St^e Joachim.

27. Mercredi. — St^e Léon I, Pape, Confesseur. Docteur, double. († 461.) Fête transférée du 11.

1549. En ce jour, le pape Paul III, par sa bulle: *Dum a nobis*, confirma les privilèges concédés à l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel.

28. Jeudi. — St^e Paul de la Croix, Confesseur, double. († 1775.)

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête du Patronage de St Joseph.

29. Vendredi. — St Pierre, Martyr, double. († 1252.)

30. Samedi. — Ste Catherine de Sienne, Vierge, double. († 1380.)

Petites fleurs du Carmel.

Continuation de la troisième manière de méditer la Passion du Sauveur selon la méthode de notre V. P. Jean de Jésus. — Nous avons vu dans notre dernière livraison, que, pour honorer avec fruit la Passion de Jésus-Christ, nous devons envisager, avec tous les sentiments de componction dont nous sommes capables, la cause de toutes ses cruelles douleurs. Quelle est donc cette cause? Ah, c'est nous-même! Voilà la réponse bien frappante de réalité qu'un chacun doit donner à cette demande posée en présence du crucifix; réponse, qui doit remuer toutes les fibres de notre cœur, surtout pendant le temps de la Passion et de la semaine-sainte.

Ecoutons maintenant le langage, de plus en plus expressif, adressé par Jésus à ses créatures, qu'il poursuit incessamment de son amour.

1. « Je me suis voué à toutes les transes de l'agonie et à tout ce que la mort a de plus cruel et de plus déchirant, pour adoucir vos derniers moments et dissiper toutes les frayeurs, qui peuvent vous obséder au moment où votre âme doit se séparer de votre corps mortel. »

Qui n'admira ici la bonté, pleine de délicatesse, de notre divin Sauveur! Peut-on dire que la mort est encore remplie d'amertume, quand Jésus, par pur amour pour l'homme, en adoucit toutes les rigueurs et tout ce qu'elle a de répugnant pour la nature. Ah! si au moment de rendre notre dernier soupir, nous sommes saisis de crainte et de frayeur, jetons amoureuxment nos regards sur Jésus mourant, et nos terreurs se dissiperont bien vite pour faire place au calme et à la confiance la plus complète.

2. « Quand votre dernière heure sera sur le point de sonner; jetez-vous, en toute confiance, dans les bras de ma miséricorde. Regardez amoureusement votre crucifix afin d'en imprimer l'image dans le plus intime de votre âme. Et votre âme, toute parée du joyau de mes souffrances et de mes douleurs, paraîtra sans crainte en ma présence. »

La bonté de plus en plus expressive de Jésus se révèle vraiment dans la proportion des besoins et des nécessités de notre pauvre nature déchue. La pensée qu'il faudra dans quelques instants paraître devant le juge suprême pour rendre compte de ses pensées, paroles et œuvres est vraiment accablante et propre à jeter une âme dans l'effroi. Que fait Jésus pour calmer nos craintes et ranimer notre confiance? Il prend les devants: imprimez, dit-il, par des regards pleins d'amour et de componction, l'image du Crucifix dans votre âme et soyez en assurance. Quelle tendre bonté de la part d'un Dieu!

3. « Pour vous assurer toutes les effusions de mes divines miséricordes au dernier moment de votre vie, renfermez intérieurement votre âme dans chacune de mes cinq plaies en terminant par la plaie de mon sacré côté. Votre âme, baignée dans les eaux salutaires de ces sources de vie, sera

toute purifiée: Je vous promets que j'enlèverai jusqu'aux dernières souillures qui en ternissent la beauté. »

O Jésus! vous mettez le comble à vos bontés. Nous savons combien il est redoutable de tomber entre les mains du Dieu vivant, devant lequel les anges eux-mêmes se voilent la face. Mais une âme purifiée dans le sang précieux que vous avez répandu par vos cinq plaies peut-elle se laisser dominer par la crainte? Loin de nous une pensée si triste et si décourageante! Une telle âme tout éclatante de beauté brisera l'enveloppe de sa chair mortelle pour s'élancer au plus tôt dans le sein de son Dieu.

4. « Votre âme renfermée dans la plaie de mon sacré côté, comme dans un foyer ardent d'amour, s'élancera toute brûlante des ardeurs de la divine charité, dans mes bras, à sa sortie de ce monde. Je la recevrai avec un doux et suave embrassement, je lui donnerai le baiser de paix, je la placerai au milieu d'ineffables délices dans le séjour de mes élus. »

O bon, doux et compatissant Jésus! nous nous abîmons dans le plus profond de notre néant devant un tel langage. Nous sentons que c'est votre cœur qui parle, ce cœur qui a tant aimé les hommes, et qui leur prodigue, avec la plus admirable profusion, ses dernières tendresses au moment de leur trépas. Nous ne pouvons rester insensibles à tant de bonté; ce sera au pied de notre crucifix, ce véritable livre de vie, que nous nous préparerons à la mort, que nous écouterons les paroles pleines de tendresse que vous nous adressez du haut de la croix pour raffermir notre foi, ranimer notre espérance, exciter notre charité.

O Jésus! à notre dernière heure, daignez épancher sur nos membres souffrants le baume de vos consolations; pressez sur vos saintes plaies notre âme sur le point de paraître en votre divine présence, purifiez-la dans votre sang précieux; renfermez-la dans votre cœur afin que, tout embrasée d'une ardeur séraphique, elle quitte le séjour de cette vie mortelle pour s'élancer toute pure, toute sainte, tout immaculée dans vos bras

Tel est le langage que, nous en sommes convaincus, tous nos lecteurs tiendront aux pieds de Jésus, dont la sainte Eglise dans ses cérémonies liturgiques va nous retracer toutes les douleurs. Nous pourrions nous étendre longuement sur ce sujet qui nous intéresse tous au plus haut point, puisqu'il s'agit de nous assurer le plus saint comme le plus heureux des trépas. Nous nous bornerons à une dernière considération, qui forme le complément de notre sujet.

Nous savons tous que le sommeil est l'image de la mort. Eh bien! dit notre Vén. Père Jean de Jésus, endormez-vous, chaque soir, de la même manière que vous voulez mourir. Baisez amoureusement votre crucifix, purifiez votre âme dans les plaies de Jésus, renfermez-la dans son sacré Cœur etc....., en vous inspirant des sentiments que nous venons de vous inculquer; et au déclin de votre vie, vous vous endormirez pour la dernière fois du doux et paisible sommeil des justes.



Tables générales

DES CHRONIQUES DU CARMEL

3^{me} ANNÉE 1891-1892.

Table des Articles.

Mai 1891.

	PAGE
Troisième centenaire de St Jean de la Croix.	5
Le général de Sonis et le Sacré-Cœur.	15
Faits divers: Une visite au Mont-Carmel. — Boston (Amérique.) — Mission des Carmes déchaussés au Malabar (Indes Orientales.) Archevêché de Vérapoly. — Faveurs diverses obtenues de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague. — Nécrologie. Les RR. PP. Philippe de la Croix et Amédée de St Joseph. (Italie.) — La R. M. Marie de la Croix, Prieure du Carmel de Sydney, (Australie.)	22
Calendrier-Ephémérides.	34
Petites Fleurs du Carmel.	38

Juin 1891.

Le premier baiser de Jésus (poésie.)	41
Sainte Thérèse et sa mission perpétuée dans l'Eglise et dans les âmes ou l'Archiconfrérie Thérésienne universelle et l'Ecole d'oraison (suite, voir 2 ^{me} année.)	42
Mémoire historique sur la Statue du St Enfant Jésus miraculeux de Prague. (suite, voir 2 ^{me} année.)	46
La Journée religieuse. (suite, voir 2 ^{me} année.)	50
Faits divers: Missions des Carmes déchaussés au Malabar, (suite.) — Faveurs répandues par le Sacré-Cœur de Jésus sur la vén. Sœur Marguerite du St Sacrement, Carmélite de Beaune, (France.) — Cérémonie de la pose de la pierre angulaire du nouveau couvent des Carmélites déchaussées, à la Nouvelle-Orléans, (Amérique.) — Trait de protection de la Vén. Mère Anne de St Barthélemi. — Notices biographiques. Le R. P. Alphonse-Marie de la Nativité. — Le R. P. Antoine de St Hedwige. — La Sœur Catalina du Christ. — Nécrologie. La R. M. St Joseph du Cœur de Jésus. — Loughrea (Irlande.) — A nos Tertiaires. Diplôme de Profession religieuse.	57
Calendrier-Ephémérides.	71
Petites Fleurs du Carmel.	75

CHRONIQUES DU CARMEL

Juillet 1891.

	PAGE
Le Prophète Elie, (poésie.)	77
Notice biographique sur les vénérables Denis de la Nativité et Rédempteur de la Croix, Carmes déchaussés, martyrisés pour la cause de la Foi à Atchin, dans l'île de Sumatra, (suite, voir 2 ^{me} année.)	81
Une vocation au Carmel.	85
Faits divers: Histoire de l'antique Image miraculeuse de N.-D. du Mont-Carmel. — N.-D. de Bon Secours, (dite aux feuilles) dans l'église des Carmes déchaussés de Gand. (suite, voir 2 ^{me} année.) — Archiconfrérie Thérésienne. Installation à Soignies. — Les événements de Fourmies, (France) et le S ^t Scapulaire. — Nécrologie, M ^{lle} Stéphanie Fauquel.	93
Calendrier-Ephémérides.	107
Petites Fleurs du Carmel.	110

Août 1891.

Mystère. (poésie.)	113
Mémoire historique sur la Statue du S ^t Enfant Jésus miraculeux de Prague. (suite.)	115
Une vocation au Carmel. (suite.)	120
La Journée religieuse. (suite.)	125
Faits divers: Préparation au troisième centenaire de S ^t Jean de la Croix. — Missions des Carmes déchaussés au Malabar Méridional. Diocèse de Quilon. — L'Enfant Jésus miraculeux de Prague. Action de grâces. — Voyage en Mésopotamie. — Transverbération du Cœur de S ^{te} Thérèse. — Victor Hugo au couvent des Pères Carmes. — Nécrologie. Sœur Madeleine de S ^t Joseph.	131
Calendrier-Ephémérides.	143
Petites fleurs du Carmel.	147

Septembre 1891.

L'Eucharistie. (poésie.)	149
Troisième centenaire de S ^t Jean de la Croix. Étude sur la question de savoir si S ^t Jean de la Croix pourrait être déclaré Docteur de l'Église.	151
Une révélation sur le Carmel.	157
Une véritable fille de S ^{te} Thérèse.	160
Nativité de la T. S ^{te} Vierge.	164
Faits divers: Préparation au troisième centenaire de S ^t Jean de la Croix. (suite.) — L'Enfant Jésus miraculeux de Prague. Actions de grâces. — Le Scapulaire. Un rempart inexpugnable. — Puissance de l'oraison jointe à la mortification. — Fête de N.-D. du Mont-Carmel à Wincanton (Angleterre.) — Cadran spirituel des vertus de Marie. — Un bienfait du Scapulaire. — Bonté de S ^t Joseph. — Bibliographie. Vie de S ^t Jean de la Croix; Nazareth ou Méditations pour	

TABLES GÉNÉRALES

	PAGE
une retraite de dix jours; la fête oculaire dans le Ciel ou la part de la vue à la Béatitude éternelle.	166
Calendrier-Ephémérides.	180
Petites fleurs du Carmel.	183

Octobre 1891.

Une vision de Sainte Thérèse. (poésie.)	185
Mémoire historique sur la Statue du Saint Enfant Jésus miraculeux de Prague. (suite.)	187
Fête de Sainte Thérèse.	193
La Journée religieuse. (suite.)	197
Faits divers: Préparation au troisième centenaire de St Jean de la Croix. (suite.) — Missions des Carmes déchaussés au Malabar Méridional. Diocèse de Quilon. (suite.) — Guérison miraculeuse d'une Améri- caine à Lourdes. — Mille actions de grâces à notre cher Sau- veur. — Le Signe de la Croix pendant l'orage. — Sauvée de la mort par le St Scapulaire. — Bibliographie. La Montée du Car- mel, chants religieux pour le 3 ^{me} centenaire de St Jean de la Croix.	204
Calendrier-Ephémérides.	215
Petites Fleurs du Carmel.	219

Novembre 1891.

L'Amant de la Croix. (poésie.)	221
Troisième Centenaire de St Jean de la Croix.	223
Mémoire historique sur la Statue du Saint Enfant Jésus miraculeux de Prague. (Suite.)	224
Fête de Sainte Thérèse. (Suite.)	228
La Journée religieuse. (Suite.)	232
Prière à Saint Jean de la Croix.	236
Faits divers: Préparation au troisième centenaire de St Jean de la Croix. (Suite.) — Un franc-maçon converti par le Saint Scapu- laire. — Notice sur la R ^{de} M. Thérèse de St Joseph. — Une fête au Carmel de Montélimar. — Guérisons obtenues du St Enfant Jésus de Prague. — Monument érigé au général de Sonis. — Nécrologie. Frère Romée de St François d'Assise.	237
Calendrier-Ephémérides.	251
Petites Fleurs du Carmel.	254

Décembre 1891.

Gravures en l'honneur de St Jean de la Croix et leur explication. . . .	257
Bulle de Canonisation de St Jean de la Croix.	265
Troisième centenaire de St Jean de la Croix, (poésie.)	270
La Journée religieuse. (Suite.)	272

CHRONIQUES DU CARMEL

	PAGE
Faits divers: Le Saint Scapulaire. — Missions des Carmes déchaussés au Malabar Méridional. Diocèse de Quilon. (Suite.) — Le Bienheureux Franc. — Fête de S ^{te} Thérèse à Bruxelles. — Anciens missionnaires belges en Mésopotamie et en Perse. — Cérémonie de la pose de la pierre angulaire du nouveau couvent des Carmélites déchaussées à la Nouvelle-Orléans. — Une nouvelle revue du Carmel en Autriche.	275
Calendrier-Ephémérides.	287
Petites Fleurs du Carmel.	290

Janvier 1892.

La Sainte Vierge berçant l'Enfant Jésus. (poésie.)	293
Mémoire historique sur la Statue du S ^t Enfant Jésus miraculeux de Prague. (Suite.)	296
Saint Anastase.	303
La Journée religieuse. (Suite.)	309
Echos du centenaire de S ^t Jean de la Croix à Bruxelles; à Lourdes; à Douai; à Mont-sur-Marchienne.	312
Calendrier-Ephémérides.	324
Petites Fleurs du Carmel.	327

Février 1892.

L'Image de Dieu dans l'âme.	329
La Journée religieuse. (Suite.)	333
Voyages en Palestine et aux Indes.	336
Saint Cyrille d'Alexandrie.	341
Les trois grandes Périodes de l'Histoire de l'Eglise.	342
Décret concernant l'imposition des Scapulaires.	344
Echos du centenaire de S ^t Jean de la Croix. Une nouvelle importante. — à Kensington (Angleterre.); Courtrai.	345
Missions des Carmes déchaussés au Malabar Méridional.	350
Faits divers: Grâces obtenues du S ^t Enfant Jésus de Prague. — Protection de Marie grâce au S ^t Scapulaire. — Fondation d'un couvent de Carmélites à Caïffa (Syrie.) — Cérémonie de la pose de la pierre angulaire du nouveau couvent des Carmélites déchaussées à la Nouvelle-Orléans. (Suite.) — Carmel de Vina del Mar (Chili.) Bibliographie. La Fête auriculaire dans le Ciel ou la part de l'Ouïe à la Béatitude éternelle. La Sainte Messe.	352
Calendrier-Ephémérides.	360
Petites Fleurs du Carmel.	363

Mars 1892.

Hymne des premières Vêpres de la Fête de Saint Joseph d'après l'ancien bréviaire des Carmes.	365
Saint Joseph.	366

TABLES GÉNÉRALES

	PAGE
Les trois grandes Périodes de l'Histoire de l'Eglise. (Suite.)	371
Saint Cyrille de Constantinople.	374
Voyages en Palestine et aux Indes. (Suite.)	377
La Journée religieuse. (Suite.)	379
Echos du centenaire de St Jean de la Croix, à Lille; à Przemysl (Galicie-Autriche); à Ath; à Jérusalem.	384
Faits divers; Guérison merveilleuse d'un cancer, par la protection de St Joseph. — Grâces obtenues du St Enfant Jésus de Prague à Bagnères-de-Bigorre; à Arles. — Efficacité du recours à l'Enfant Jésus de Prague pendant l'épidémie de l'Influenza. — Echo des solennités en l'honneur du St Enfant miraculeux de Prague à Bruxelles. — Conversion à Lourdes. — Carmel de Vina del Mar. (Suite.) Nécrologie. Antoinette Peyret, Tertiaire du Carmel à Lourdes.	388
Calendrier-Ephémérides.	395
Petites Fleurs du Carmel.	398
Béatification de la V. M. Thérèse de St Augustin, décret de non-culte.	400

Avril 1892.

Elévation à l'épiscopat de notre très Révérend Père Général, le Père Jérôme-Marie de l'Immaculée Conception.	401
Saint Joseph, (Suite.)	402
Mémoire historique sur la Statue du Saint Enfant Jésus miraculeux de Prague. (Suite.)	404
La Journée religieuse. (Suite.)	408
St Albert, patriarche de Jérusalem.	413
Voyages en Palestine et aux Indes. (Suite.)	416
Les trois grandes Périodes de l'Histoire de l'Eglise. (Suite.)	418
Echos du centenaire de St Jean de la Croix à Jérusalem, (Suite.); à Maestricht; à Rodez; à Termonde; à Aurillac.	420
Missions des Carmes déchaussés au Malabar Méridional.	427
Faits divers: Grâce obtenue du St Enfant Jésus de Prague à Bruxelles. — Vêture des quatre premières novices au Carmel de Boston, (Amérique.) — Nécrologie. Mr Rabotin, Vicaire-Général, tertiaire du Carmel à Meaux. — Bibliographie. Schatkamer.	429
Calendrier-Ephémérides.	432
Petites Fleurs du Carmel.	435



Table alphabétique et analytique des Matières.

A

- Agathange de Jésus-Marie* (Vén. Frère.) Notice. 181.
Albert (St). Patriarche de Jérusalem. Notice biographique. 413.
Albert de Sicile (St). Son apparition à St^e Thérèse. 144.
Albert du St Sacrement. (le R. P.) Notice. 180.
Albert du St Sauveur (le R. P.) Notice sur le R. P. Antoine, martyr sous la révolution française, 34. — du R. P. François Brustier, martyr sous la révolution française 145. — de la Sœur Marie-Elisabeth-Éléonore Carvoisin, martyre sous la révolution française 360. — du R. P. Charles-Jacques Perdrix, martyr sous la révolution française 397. — de la Sœur Marie-Catherine-Gabrielle de Chamboran, martyre sous la révolution française 398. — Epître du Vén. Père Jean de Jésus-Marie à St Joseph, 366, 402.
Aloïse de St^e Marie (le R. P.) Missionnaire. Lettres sur nos missions dans les Indes. 27, 57.
Alphonse de St^e Agathe (le R. P.) Notice. 146.
Alphonse-Marie de Jésus (le R. P.) Vie de St Jean de la Croix, écrite en souvenir de son 3^{me} centenaire. 178.
Alphonse-Marie de la Nativité. (le R. P.) Notice nécrologique. 62.
Amant de la Croix (l') ou St Jean de la Croix. poésie. 221.
Amédée de St Joseph (le R. P.) Notice nécrologique. 32.
Amérique. Fête de St^e Thérèse à Boston. 26. — Pose de la pierre angulaire du nouveau couvent des Carmélites déchaussées à la Nouvelle Orléans. 60, 284, 354. — Guérison d'une Américaine à Lourdes. 208. — Epreuves du Carmel de Vina del Mar, pendant la dernière guerre civile au Chili. 356, 393. — Mort de la R. M. Madeleine de St Joseph à Baltimore. 141. — Vêtue des quatre premières novices au couvent des Carmélites à Boston. 430.
Anastase (St) Notice biographique. 303.
Anastase Cochelet (le R. P.) Notice. 216.
Ange de Jésus. (Frère.) Notice. 360.
Angèle de Prague. (la B^e.) Notice. 107.
Angleterre. Fête de N. D. du Mont-Carmel à Wincanton. 173. — Fêtes du 3^{me} Centenaire de St Jean de la Croix à Kensington. 347.
Anne de St Barthélemy (la Vén.) Trait de sa protection, 61. — Notice 72.
Antoine (le R. P.) Martyr sous la révolution française, 34.
Antoine de St Hedwige (le R. P.) Notice nécrologique, 64.
Apparition de la St^e Vierge à St Pierre-Thomas, 71. — de St Albert à St^e Thérèse, 144.
Archiconfrérie Thérésienne universelle. St^e Thérèse et sa mission perpétuée dans les âmes ou l'archiconfrérie thérésienne universelle et l'école

TABLES GÉNÉRALES

- d'Oraison. (*Suite, voir 2^{me} année.*) 42. — Statuts de cette archiconfrérie 42. — son installation à Soignies, 101.
- Arles*. Faveur obtenue de l'Enfant Jésus de Prague. 390.
- Asie*. Extraits de lettres de nos missionnaires sur les missions des Carmes déchaussés au Malabar. 27, 57, 133, 205, 275, 350, 427. — Voyage en Mésopotamie. 137. — Notice sur les anciens missionnaires belges en Mésopotamie et en Perse. 281. — Voyages en Palestine et aux Indes 336, 377, 415. — Fêtes du 3^{me} centenaire de St Jean de la Croix à Jérusalem. 386, 420.
- Ath*. Fêtes du 3^{me} centenaire de St Jean de la Croix. 385.
- Audenarde*. Fondation de ce Carmel. 36.
- Augustin des SS. Cœurs de Jésus et de Marie* (le R. P.) ouvre en 1833 le premier mois de Mai à Bruges. 34.
- Aurillac*. Fêtes du 3^{me} centenaire de St Jean de la Croix. 425.
- Australie*. Mort de la R. M. Marie de la Croix, Prieure du Carmel de Sydney. 33.
- Autriche*. Notice biographique des RR. PP. Alphonse-Marie de la Nativité et Antoine de St^e Hedwige. 62. — Une nouvelle revue du Carmel. 286. — Fêtes du 3^{me} centenaire de St Jean de la Croix à Przemyśl. 384.
- Avila*. Mort de la Sœur Catalina de Cristo. 66.

B

- Bagnères-de-Bigorre*. Faveur obtenue de l'Enfant Jésus de Prague. 389.
- Baltimore*. Mort de la R. M. Madeleine de St Joseph. 141.
- Barbe Vison*. Carmélite de Vilvorde. Notice. 37.
- Béatification* de la Vén. Mère Thérèse de St Augustin. Décret de non-culte. 400.
- Belgique*. Fondation du Carmel d'Audenarde. 36. — N. D. de Bon-Secours dans l'église des Carmes déchaussés de Gand. 98. — Fondation du désert de Marlagne 181. — Fondation du Carmel de Gand 182. — Mort du Frère Romée de St François d'Assise à Bruxelles. 247. — Fête de St^e Thérèse et son Octave à Bruxelles. 279. — Echos du 3^{me} centenaire de St Jean de la Croix. Bruxelles 312; Mont-sur-Marchienne 321; Courtrai 348; Ath 385; Termonde 424. — Solennités en l'honneur de l'Enfant Jésus de Prague à Bruxelles 391. et grâce obtenue par son intercession à Bruxelles. 430.
- Benoît XIII*. Bulle de canonisation de la St Jean de la Croix. 265.
- Bertholet*. (Mgr Robert.) Notice. 253.
- Bibliographie*. Vie de St Jean de la Croix, écrite en souvenir de son 3^{me} centenaire. 178. — Nazareth ou méditations pour une retraite de dix jours. 178. — La fête oculaire dans le ciel ou la part de la vue à la Béatitude éternelle. 179. — La fête auriculaire dans le Ciel ou la part de l'ouïe à la Béatitude éternelle. 359. — La St^e Messe par le R. P. Martin de Cochem. 359. — La montée du Carmel, chants religieux pour le 3^{me} centenaire de St Jean de la Croix. 214. — 6^{me} édition du « Schatkamer van den H. Joseph. 431.
- Biographie* des Vén. Martyrs Denis de la Nativité et Rédempt de la Croix. (*Suite, voir 2^{me} année.*) 81. — de la Vén. Sœur Claire-Marie de la Passion. 85, 120. — de la Rév. Mère Marie-Agnès de St Alexis 160. — du B. Franc. 278. — de St Anastase 303. — de St Cyrille de Constantinople 374. — de St Albert, patriarche de Jérusalem. 413.
- Bon-Secours*. N.-D. de Bon-Secours dans l'église des Carmes déchaussés à Gand. 98.

CHRONIQUES DU CARMEL

- Bordeaux.* (Henry.) Le prophète Elie, poésie. 77.
Boston. Fête de S^{te} Thérèse. 26. — Vêtue des quatre premières novices de ce Carmel. 430.
Bref de Léon XIII concernant le 3^{me} centenaire de S^t Jean de la Croix. 7.
Bruges. Installation du premier mois de Mai, 34.
Brustier (le R. P. François), Martyr sous la révolution française. 145.
Bruxelles. Mort du Frère Romée de S^t François d'Assise. 247. — Fête et Octave de S^{te} Thérèse. 279. — Fêtes du 3^{me} centenaire de S^t Jean de la Croix. 312. — Solennités en l'honneur de l'Enfant Jésus de Prague 391. et grâce obtenue par son intercession 430.
Bulle de canonisation de S^t Jean de la Croix. 265.

C

- Cadran spirituel* des vertus de Marie. 174.
Calendrier-Ephémérides. 34, 71, 107, 143, 180, 215, 251, 287, 324, 360, 395, 432.
Carmel. Une vocation au Carmel. 85, 120. — une révélation sur le Carmel. 157. Une fête au Carmel de Montélimar. 243. — Une nouvelle revue du Carmel en Autriche. 286.
Carvoisin. (Sœur Marie-Elisabeth-Eléonore.) Carmélite de Paris, Martyre sous la révolution française. 360.
Catalina de Cristo. (Sœur.) Notice Nécrologique. 66.
Catherine de S^t Jean l'Evangéliste (la Vén.) Notice. 217.
Catherine du Christ (la Vén.) Notice. 324.
Centenaire de S^t Jean de la Croix, (le 3^{me}) Documents. 5. — Préparation 131, 166, 204, 223, 237. — La montée du Carmel, chants religieux. 214. — Troisième centenaire, poésie. 270. — Fêtes de ce centenaire à Bruxelles, 312; à Lourdes 315; à Douai 318; à Mont-sur-Marchienne 321, à Kensington (Angleterre.) 347; à Courtrai 348; à Lille 381; à Pizemysl (Autriche.) 384; à Ath, 385; à Jérusalem 386, 420. à Maestricht 422. à Rodez. 423. à Termonde 424. à Aurillac. 425.
Chants religieux pour le 3^{me} centenaire de S^t Jean de la Croix. 214.
Chili. Epreuves du Carmel de Vina del Mar, pendant la dernière guerre civile au Chili. 356, 393.
Christine de Jésus (la Vén. Mère.) Notice. 215.
Claire-Marie de la Passion. (la Vén. Sœur.) Notice biographique. 85, 120.
Clément de S^{te} Marie. (R. P.) Notice. 144.
Cœur. Le général de Sonis et le Sacré-Cœur. 15. — Faveurs répandues par le Sacré-Cœur de Jésus sur la Vén. Sœur Marguerite du S^t Sacrement. 59. — Transverbération du cœur de S^{te} Thérèse. 138.
Colonna (Victoria.) Une vocation au Carmel. 85, 120.
Confrérie. Erection de la confrérie de la S^{te} Enfance de Jésus à Loughrea. 68.
Courtrai. Fêtes du 3^{me} centenaire de S^t Jean de la Croix. 348.
Cyrille d'Alexandrie. (S^t). Notice. 341.
Cyrille de Constantinople. (S^t). Notice. 374.

D

- de Chamboran.* (Sœur Marie Catherine-Gabriëlle), Carmélite de S^t Denis, Martyre sous la révolution française. 398.

TABLES GÉNÉRALES

- Décret* concernant le 3^{me} centenaire de St Jean de la Croix. 6. — concernant l'imposition du St Scapulaire. 344. — de non-culte dans le procès de béatification de la Vén. Thérèse de St Augustin. 400.
- Denis de la Nativité.* (le Vén.) Notice biographique. (*Suite. voir 2^{me} année.*) 81.
- Désert.* Fondation du désert de Marlagne. 181.
- de Sonis.* Le général de Sonis et le Sacré-Cœur. 15. — Monument élevé en son honneur. 246.
- Dieu.* L'image de Dieu dans l'âme. 329.
- Dimas de la Croix.* (le R. P.) Notice. 289.
- Diplôme* de profession religieuse de nos Tertiaires. 69.
- Documents* relatifs au 3^{me} centenaire de St Jean de la Croix. 5.
- Dominique de St Nicolas.* (le Vén. Père.) Notice. 109.
- Dorothée de St^e Marie.* (le Frère.) Notice. 326.
- Douai.* Fêtes du 3^{me} centenaire de St Jean de la Croix. 318.

E

- Echos* du 3^{me} centenaire de St Jean de la Croix. Bruxelles 312; Lourdes 315; Douai 318; Mont-sur-Marchienne 321; Kensington (Angleterre) 347; Courtrai 348; Lille 381; Przemyśl (Autriche) 384; Ath 385; Jérusalem 386, 420. à Maestricht 422. à Rodez 423. à Termonde 424. à Aurillac 425. — des solennités en l'honneur de l'Enfant Jésus de Prague à Bruxelles. 391.
- Eglise.* Les trois grandes périodes de l'histoire de l'Eglise. 342, 371, 418.
- Elie.* (le St Prophète.) poésie. 77.
- Elie de St François.* (le Vén. Frère.) Notice. 251.
- Elie de St^e Marie-Madeleine.* (le R. P.) Notice. 71.
- Elie de St Martin.* (le R. P.) Notice 324.
- Elisabeth de Jésus.* (la Vén. Sœur.) Notice 74.
- Elisée* (le St Prophète.) Bienfait qu'il reçut du St Prophète Elie 73.
- Eloges* décernés aux écrits de St Jean de la Croix. 258.
- Emmanuel de St^e Catherine.* (Mgr.) Notice. 109.
- Enfant Jésus miraculeux de Prague.* Mémoire historique sur sa statue. (*Suite, voir 2^{me} année.*) 46, 115, 187, 224, 296, 404. — Efficacité du recours pendant l'épidémie de l'influenza. 390. — Echo des solennités en son honneur à Bruxelles. 391. — Diverses faveurs obtenues 29, 46, 169, 245, 352, 389, 430. — Actions de grâces pour des bienfaits obtenus 135, 168, 210.
- Epître* du Vén. Père Jean de Jésus-Marie à St Joseph. 366, 402.
- Espagne.* Mort de la Sœur Catalina de Cristo à Avila. 66. — Supplique des évêques de la province ecclésiastique de Valladolid demandant au Souverain Pontife de déclarer St Jean de la Croix docteur de l'Eglise. 345.
- Etude* sur la question de savoir si St Jean de la Croix pourrait être déclaré docteur de l'Eglise. 151.
- Eucharistie.* (l') poésie. 149.
- Excellence* du St Scapulaire. 110.

CHRONIQUES DU CARMEL

F

- Fauquel.* (M^{lle} Stéphanie.) Notice nécrologique. 105.
- Faveurs* obtenues de l'Enfant Jésus de Prague. 29, 46, 135, 168, 169, 210, 245, 352, 389, 430. — répandues par le Sacré-Cœur de Jésus sur la Vén. Sœur Marguerite du S^t Sacrement. 59. — obtenues par le S^t Scapulaire. voir *Scapulaire*.
- Ferdinand de Jésus-Marie.* (le R. P.) Missionnaire. Lettre sur nos missions dans les Indes. 350, 427.
- Ferdinand de S^{te} Marie* (Mgr) évêque aux Indes. Statistique des missions du Carmel dans le diocèse de Quilon. 133.
- Fleurs du Carmel.* (petites.) 38, 75, 110, 147, 183, 219, 254, 290, 327, 363, 398, 435.
- Florentine de la Mère de Dieu.* (Sœur.) Notice. 360.
- Fondation* du Carmel d'Audenarde. 36. — de S^t Egidie à Rome 109. — du désert de Marlagne 181. — du couvent des Carmélites déchaussées de Gand. 182. — du couvent des Carmélites déchaussées de Parme. 396.
- Formule.* d'imposition des Scapulaires. 344.
- Fourmies.* Les événements de Fourmies et le S^t Scapulaire. 104.
- Franc.* (le B.) Notice biographique. 278.
- France.* Les événements de Fourmies et le S^t Scapulaire. 104. — Mort de la R. M. Thérèse de S^t Joseph à Tours. 240. — Une fête au Carmel de Montélimar. 243. — Fêtes du 3^{me} Centenaire de S^t Jean de la Croix à Lourdes 315; à Douai 318; à Lille 381; à Rodez 423; à Aurillac 425. — Faveurs obtenues du S^t Enfant Jésus de Prague à Bagnères-de-Bigorre 389; à Arles 390. — Une conversion à Lourdes 393. — Guérison d'une Américaine à Lourdes 208. — Mort d'Antoinette Peyret, tertiaire du Carmel à Lourdes 394. — Décret de non-culte dans le procès de béatification de la Vén. Thérèse de S^t Augustin. 400. — Mort de M^r Rabotin, Vicaire général de Meaux. 431.
- Franç-maçon* converti par le S^t Scapulaire. 239.
- François Brustier.* (le R. P.) Martyr sous la révolution française. 145.
- François de Bonne-Espérance.* (le R. P.) Notice. 324.
- François de Jésus.* (le Vén.) Notice. 73.
- François de Sales de S^t Augustin.* (le R. P.) Notice. 38.

G

- Gand.* N.-D. de Bon-Secours dans l'Eglise des Carmes déchaussés. 98. — Fondation du couvent des Carmélites déchaussées. 182.
- Gérard de S^{te} Thérèse.* (le R. P.) Notice biographique de la R. M. Marie-Agnès de S^t Alexis. 160.
- Gilles de S^t Bernard.* (Le Frère.) Notice. 254.
- Gratien de la Croix.* (le R. P.) Notice. 325.
- Gravures* représentant des traits de la vie de S^t Jean de la Croix et leur explication. 257.
- Guérison* d'une Américaine à Lourdes. 208. — Guérison merveilleuse d'un cancer, par la protection de S^t Joseph. 388.

TABLES GÉNÉRALES

H

- Hilaire-Augustin du St Esprit.* (le Vén.) Notice. 218.
Hilaire de St Augustin. (le Vén.) Notice. 433.
Hilaire de St Edouard (le R. P.) Notice. 252.
Histoire. Les trois grandes périodes de l'histoire de l'Eglise. 342, 371, 418.
Hugo (Victor.) Au couvent des Pères Carmes. 139.
Hymne des premières Vêpres de la fête de St Joseph d'après l'ancien bréviaire des Carmes. 365.

I

- Image* de Dieu dans l'âme. (l'). 329.
Image miraculeuse de N. D. du Mont-Carmel. 93.
Imposition. Décret concernant l'imposition des Scapulaires. 344.
Indes. Lettres sur les missions des Carmes déchaussés au Malabar, Archevêché de Verapoly 27, 57; — évêché de Quilon 133, 205, 275. — Au Malabar méridional 350, 427. — Voyages en Palestine et aux Indes. 336, 377, 416.
Innocent de St Léonard (Mgr.) Notice. 218.
Installation de l'Archiconfrérie thérésienne universelle à Soignies. 101.
Irlande. Erection de la Confrérie de la St^e Enfance de Jésus à Loughrea. 68.
Isabelle des Anges. (Sœur.) Notice. 145.
Isabelle de St Paul. (Sœur.) Notice. 35.
Isidore de St Dominique. (le R. P.) Notice. 395.
Italie. Mort du R. P. Philippe de la Croix à Pise. 31. — Mort du R. P. Amédée de St Joseph à Rome. 32. — Fondation du Carmel de St Egide à Rome. 109. — Une vocation au Carmel. Victoria Colonna. 85, 120. — Fondation du Couvent des Carmélites déchaussées de Parme. 396. — Elévation à l'épiscopat de N. T. R. P. Général le Père Jérôme-Marie de l'Immaculée Conception. 401.

J

- Jacqueline de Gaiffier.* (la Vén. Mère.) Carmélite Notice. 36.
Jean-Antoine de St Bernard. (le Vén.) Notice. 325.
Jean-Baptiste de la Croix. (le Vén. Frère.) Notice. 74.
Jean-Baptiste du St Sacrement. (le Frère.) Notice. 216.
Jean de la Croix. (St.) Documents relatifs à son 3^{me} centenaire. 5. — préparation à ce centenaire. 134, 166, 204, 223, 237. — Sa vie écrite en souvenir de ce centenaire. 178. — La montée du Carmel ou Chants religieux pour son Centenaire. 214. — L'Amant de la Croix, poésie. 221. — Troisième centenaire, poésie. 270. — Fêtes du 3^{me} centenaire à Bruxelles 312; à Lourdes 315; à Douai 318; à Mont-sur-Marchienne 321; à Kensington (Angleterre) 347; à Courtrai 348; à Lille 381; à Przemyśl (Autriche) 384; à Ath 385; à Jérusalem 386, 420; à Maestricht 422; à Rodez 423; à Termonde 424; à Aurillac 425. — Étude sur la question de savoir si St Jean de la Croix pourrait être déclaré docteur de l'Eglise 151. — Supplique des Evêques de la province ecclésiastique de Valladolid demandant au Souverain Pontife de déclarer

CHRONIQUES DU CARMEL

- S^t Jean de la Croix* docteur de l'Église. 345. — Bulle de Canonisation 265. — Prière indulgenciée. 236. — Eloges décernés à ses écrits 258. — Cinq gravures représentant quelques traits de la vie du Saint et leur explication. 258.
- Jean de Jésus-Marie* (le Vén.) Son épître à S^t Joseph. 366, 402.
- Jean de S^t Albert* (le Frère.) Notice. 288.
- Jean-Jacques de S^t. Joseph* (le R. P.) Notice. 109.
- Jeanne de la Croix*. (la Vén. Mère.) Notice. 433.
- Jeanne de l'Erneur*. (la Vén. Mère.) Notice. 433.
- Jean-Thaddée de S^t Elisée*. (le R. P.) Notice. 180.
- Jérôme de la Mère de Dieu*. (le Frère.) Notice. 216.
- Jérôme-Marie de l'Immaculée-Conception*. (le T. R. P.) Préposé-Général des Carmes déchaussés. Lettre relative au 3^{me} centenaire de S^t Jean de la Croix. 10. — Son élévation à l'épiscopat. 401.
- Jérusalem*. Fêtes du 3^{me} centenaire de S^t Jean de la Croix. 386, 420.
- Joseph*. (S^t.) Sa bonté. 177. — Hymne des premières Vêpres de sa fête d'après l'ancien bréviaire des Carmes. 365. — Epître du Vén. Père Jean de Jésus-Marie à S^t Joseph. 366, 402. — Guérison merveilleuse d'un cancer, par la protection de S^t Joseph. 388.
- Joseph*. (le Frère.) tertiaire d'Agen. Notice. 143.
- Joseph de S^{te} Thérèse*. (le R. P.) Notice. 289.
- Joseph du Cœur de Jésus*. (la R. Mère.) Notice nécrologique. 68.
- Joseph-Marie de Jésus*. (le R. P.) Notice. 325.
- Journée religieuse*. Office de Matines. (*Suite*. Voir 2^{me} année.) Invitatoire etc. 50. — Commun des Apôtres. 125. — des Martyrs. 197, 232. — des Confesseurs. 272, 309, — des Vierges et des Saintes Femmes, 333, 379, 408.

K

- Kensington*. (Angleterre.) Fêtes du 3^{me} centenaire de S^t Jean de la Croix. 347.

L

- Léon XIII*. Bref relatif au 3^{me} centenaire de S^t Jean de la Croix. 7.
- Eléonore de S^t Bernard*. (la Vén. Mère.) Notice. 432.
- Lettre* du T. R. P. Jérôme-Marie de l'Immaculée Conception relative au 3^{me} centenaire de S^t Jean de la Croix. 10. — sur les missions des Carmes déchaussés au Malabar 27, 57, 133, 205, 275, 350, 427.
- Lille*. Fêtes du 3^{me} centenaire de S^t Jean de la Croix. 381.
- Livia Vipereschi*. (Sœur.) Notice. 287.
- Loughrea*. Erection de la Confrérie de la S^{te} Enfance de Jésus. 68.
- Lourdes*. Guérison d'une Américaine 208. — Fêtes du 3^{me} centenaire de S^t Jean de la Croix 315. — Une conversion. 393. — Mort d'Antoinette Peyret, tertiaire du Carmel. 394.

M

- Madeleine de S^t Joseph*. (la Sœur.) Notice nécrologique. 141.
- Madeleine-Florence de la Croix*. (la Vén.) Notice. 71.
- Maestricht*. Fêtes du 3^{me} centenaire de S^t Jean de la Croix. 422.

TABLES GÉNÉRALES

- Magnanimité.* Son excellence et sa pratique. 327.
- Mai.* Installation du mois de Marie à Bruges. 34.
- Malabar.* Lettres des RR. PP. Aloïse, Victor et Ferdinand sur nos missions au Malabar. 27, 57, 133, 205, 275, 350, 427.
- Marcel de St Paul.* (le R. P.) Notice. 218.
- Marguerite de la Mère de Dieu.* (la Vén. Sœur.) Notice. 434.
- Marguerite du St Sacrement.* (la Vén.) Faveurs qu'elle a obtenues du Sacré-Cœur de Jésus. 59.
- Marie (la T. St^e Vierge.)* Voir *Notre-Dame* et *St^e Vierge*.
- Marie-Agnès de St Alexis.* (la R. Mère.) Notice biographique. 160.
- Marie de la Croix.* (la R. Mère.) Notice nécrologique. 33. — Autre religieuse du même nom. Notice. 361.
- Marie de St Joseph.* (la R. Mère.) Notice. 396.
- Marie-Ephrem.* (Mgr.) Carme déchaussé. Voyages en Palestine et aux Indes. 336, 377, 416.
- Marie Lemmens.* Carmélite de Vilvorde. Notice. 288.
- Marlagne.* Fondation de ce désert. 181.
- Martyrs* du Carmel en Palestine 326.
- Matines* dans la journée religieuse. 50, 125, 197, 232, 272, 309, 333, 379, 408.
- Matthieu de la Résurrection.* (le R. P.) Notice 324.
- Mearx.* Mort de M^r Rabotin, Vicaire général, tertiaire du Carmel. 431.
- Méditation.* Trois manières de méditer la Passion du Sauveur. 363, 398, 435.
- Mémoire historique* sur la Statue du Saint Enfant Jésus miraculeux de Prague. (Suite voir 2^{me} année.) 46, 115, 187, 224, 296, 404.
- Mésopotamie.* Voyage en Mésopotamie. 137. — Anciens missionnaires belges en Mésopotamie et en Perse. 281.
- Mission.* Lettres sur les Missions des Carmes déchaussés au Malabar. 27, 57, 133, 205, 275, 350, 427.
- Missionnaires.* Anciens missionnaires belges en Mésopotamie et en Perse. 281.
- Mont-Carmel.* Une visite au Mont-Carmel. 22. — Histoire de l'antique image miraculeuse de N.-D. du Mont-Carmel. 93. — Fête de N.-D. du Mont-Carmel à Wincanton. 173.
- Montélimar.* Une fête dans ce Carmel. 243.
- Mont-sur-Marchienne.* Fêtes du 3^{me} centenaire de St Jean de la Croix. 321.
- Monument* élevé au général de Sonis. 246.
- Mystère.* Poésie. 113.

N

- Nativité* de la T. St^e Vierge. 164.
- Nazareth* ou méditations pour une retraite de dix jours. 178.
- Nécrologie.* Le R. P. Philippe de la Croix à Pise. 31. — Le R. P. Amédée de St Joseph. à Rome. 32. — La R. Mère Marie de la Croix à Sydney (Australie) 33. — Le R. P. Alphonse-Marie de la Nativité en Autriche. 62. — Le R. P. Antoine de St^e Hedwige en Autriche. 64. — Sœur Catalina de Cristo à Avila en Espagne 66. — La R. Mère Saint-Joseph du Cœur de Jésus à Douai 68. — M^{lle} Stéphanie Fauquel, tertiaire à Soignies 105. — Sœur Madeleine de St Joseph à Baltimore (Amérique.) 141. — La R. Mère Thérèse de St Joseph à Tours 240. —

CHRONIQUES DU CARMEL

- Le Frère Romée de St François d'Assise à Bruxelles 247. — Antoinette Peyret, tertiaire à Lourdes 394. — Mr Rabotin à Meaux 431.
Norbert de St Nicolas. (Vén. Père.) Notice 252.
Notre-Dame. Histoire de l'antique image miraculeuse de N. D. du Mont-Carmel. 93. — N. D. de Bon-Secours dans l'église des Pères Carmes déchaussés de Gand 98. — Fête de N. D. du Mont-Carmel à Wincanton 173.
Nouvelle-Orléans. Cérémonie de la pose de la pierre angulaire du nouveau couvent des Carmélites déchaussées 60, 284, 354.

O

- Onuphre de la Purification.* (le R. P.) Notice, 146.

P

- Palestine.* Voyages en Palestine et aux Indes. 336, 377, 416. — Fêtes du 3^{me} centenaire de St Jean de la Croix à Jérusalem. 386, 420.
Parme. Fondation du couvent des Carmélites déchaussées. 396.
Passion. Trois manières de méditer la Passion du Sauveur, 363, 398, 435.
Perdrix (le R. P. Charles-Jacques.) Martyr sous la révolution française, 397.
Perse. Anciens missionnaires belges en Mésopotamie et en Perse, 281.
Petites fleurs du Carmel. 38, 75, 110, 147, 183, 219, 254, 290, 327, 363, 398. 435.
Peyret. (Antoinette,) tertiaire à Lourdes. Notice nécrologique. 394.
Philippe de la Croix. (le R. P.) Notice nécrologique. 31.
Pierre de la Mère de Dieu. (le Frère.) Notice 397.
Pierre de St André. (le R. P.) Notice 252.
Pise. Mort du R. P. Philippe de la Croix. 31.
Poésies. Le premier baiser de Jésus. 41. — Le prophète Elie. 77. — Mystère. 113. — L'Eucharistie. 149. — Une vision de St^e Thérèse. 185. — L'Amant de la Croix 221. — Troisième centenaire de St Jean de la Croix 270. — La St^e Vierge berçant l'Enfant Jésus. 293. — Hymne des premières Vêpres de la fête de St Joseph, d'après l'ancien bréviaire des Carmes. 365.
Polycarpe. (le R. P.) Notice sur les anciens missionnaires belges en Mésopotamie et en Perse. 281.
Prague. L'Enfant Jésus miraculeux de Prague. Voir *Enfant Jésus*.
Przemysl. Fêtes du 3^{me} centenaire de St Jean de la Croix. 384.
Premier baiser de Jésus. poésie. 41.
Préparation au 3^{me} centenaire de St Jean de la Croix. 131, 166, 204, 223, 237.
Prière indulgenciée à St Jean de la Croix. 236.
Puissance de l'oraison jointe à la mortification. 172.

Q

- Quilon.* Statistique des missions des Carmes déchaussés dans le diocèse de Quilon. 133. — Lettres sur cette mission. 133, 205, 275, 350, 427.

TABLES GÉNÉRALES

R

- Rabotin.* (Mr) Vicaire général, tertiaire du Carmel à Meaux. 431.
Raphaël de St Joseph. (le R. P.) Le premier baiser de Jésus, poésie. 41.
Révélation sur le Carmel. (Une) 157.
Revue. Une nouvelle revue du Carmel en Autriche. 286.
Robert Berthelot. (Mgr) Notice. 253.
Rodez. Fêtes du 3^{me} centenaire de St Jean de la Croix. 423.
Rome. Mort du R. P. Amédée de St Joseph. 32. — Une vocation au Carmel, Victoria Colonna. 85, 120. — Fondation du couvent de St Egide. 109. — Elévation à l'épiscopat de N. T. R. P. Général le Père Jérôme-Marie de l'Immaculée-Conception. 401.
Romée de St François d'Assise (le Frère.) Notice nécrologique. 247.

S

- Sacré-Cœur.* Le général de Sonis et le Sacré-Cœur. 15 — Faveurs répandues par le Sacré-Cœur de Jésus sur la Vén. Marguerite du St Sacrement. 59.
Scapulaire. Les événements de Fourmies et le St Scapulaire. 104. — Son excellence 110. — Un rempart inexpugnable. 171 — Ouvrier sauvé de la mort. 176. — Autre fait remarquable. 212. — Un franc-maçon converti. 239. — Soldat préservé. 275. — Décret concernant l'imposition des Scapulaires. 344. — Protection de Marie pendant une inondation. 353.
Sernin-Marie de St André. (le R. P.) la St^e Vierge berçant l'Enfant Jésus. poésie. 293.
Signe de la Croix pendant l'orage. 211.
Sixième édition du « Schatkamer van den H. Joseph. » 431.
Soignies. Installation de l'Archiconfrérie thérésienne universelle. 101. — Mort de M^{lle} Stéphanie Fauquel, tertiaire du Carmel. 105.
Statistique des missions du Carmel dans l'archevêché de Vérapoly. 58. — dans le diocèse de Quilon. 133.
Statue de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague. Mémoire historique. (*Suite.* Voir 2^{me} année) 46, 115, 187, 224, 296, 404.
Statuts de l'archiconfrérie thérésienne universelle. 42.
Supplique du T. R. P. Procureur-Général des Carmes déchaussés concernant le 3^{me} centenaire de St Jean de la Croix 5. — des évêques de la province ecclésiastique de Valladolid demandant au Souverain Pontife de déclarer St Jean de la Croix docteur de l'Eglise. 345.
Sydney (Australie.) Mort de la R. Mère Marie de la Croix, Prieure du Carmel de Sydney. 33.

T

- Termonde.* Fêtes du 3^{me} centenaire de St Jean de la Croix. 424.
Thérèse (St^e) Fête de St^e Thérèse à Boston (Amérique.) 26; à Bruxelles 279.
 — St^e Thérèse et sa mission perpétuée dans l'Eglise et dans les âmes ou Archiconfrérie thérésienne universelle. (*Suite.* Voir 2^{me} année.) 42.
 — Son installation à Soignies 101. — Fête de St^e Thérèse, pèlerinage spirituel d'un membre de cette archiconfrérie 193, 228. — Première

CHRONIQUES DU CARMEL

- ouverture du tombeau de S^{te} Thérèse. 107. — Elle est nommée prieure de l'Incarnation 108. — Transverbération de son Cœur. 138. — Apparition de S^t Albert à S^{te} Thérèse. 144. — Une vision de S^{te} Thérèse, poésie. 185. — Fait merveilleux arrivé le 15 Octobre 1873. 217.
- Thérèse de Jésus.* (la R. Mère.) Notice. 107.
- Thérèse de S^t Augustin.* (Madame Louise de France.) Décret de non-culte dans le procès de sa béatification. 400.
- Thérèse de S^t Joseph.* (la R. Mère.) Notice nécrologique. 240.
- Thérèse-Marguerite du Sacré-Cœur de Jésus.* (la R. Mère.) Notice. 395.
- Thielemans.* La Montée du Carmel ou Chants religieux pour le 3^{me} centenaire de S^t Jean de la Croix. 214.
- Tours.* Mort de la R. Mère Thérèse de S^t Joseph. 240.
- Transverbération* du Cœur de S^{te} Thérèse. 138.

V

- Valentin de S^t Jean-Baptiste.* (le Frère.) Notice 326.
- Valladolid.* Supplique des évêques de la province ecclésiastique de Valladolid demandant au Souverain Pontife de déclarer S^t Jean de la Croix docteur de l'Eglise. 345.
- Vérapoly.* Lettres sur les missions des Carmes déchaussés au Malabar, archevêché de Vérapoly. 27, 57.
- Vertus.* Cadran spirituel des Vertus de Marie. 174.
- Véture* des quatre premières novices au Carmel de Boston. (Amérique.) 429.
- Victor de S^t Antoine.* (le R. P.) Missionnaire. Lettres sur nos missions dans les Indes. 133, 205, 275.
- Vierge (S^{te}).* Cadran spirituel des vertus de Marie. 174. — La S^{te} Vierge berçant l'Enfant Jésus, poésie. 293. — Voir aussi *Notre-Dame et Scapulaire.*
- Vina del Mar.* Epreuves de ce Carmel pendant la dernière guerre civile au Chili. 356, 393.
- Vincent de S^t Louis.* (le Vén. Père.) Notice 215.
- Vision* de S^{te} Thérèse. (Une) poésie. 185.
- Visite.* Une visite au Mont-Carmel. 22.
- Vocation.* Une vocation au Carmel. Notice biographique de la Vén. Sœur Claire-Marie de la Passion (Victoria Colonna.) 85, 120.
- Voyage* en Mésopotamie. 137. — en Palestine et aux Indes. 336, 377, 416.

W

- Wincanton.* Fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. 173.



CHRONIQUES DU CARMEL

CHRONIQUES DU CARMEL

REVUE PÉRIODIQUE

paraissant le 1^{er} de chaque mois

QUATRIÈME ANNÉE

1892-1893



ALOST

IMPRIMERIE EMILE VERNIMMEN

. 1, RUE DE BRUXELLES, 1.

F. Jérôme-Marie Gotti

par la grâce de Dieu et du Siège Apostolique, Archevêque de Petra aux RR. PP. Provinciaux, Vicaires-Provinciaux, Prieurs, Prêtres, Frères et Sœurs de l'Ordre des Carmes Déchaussés,

SALUT DANS LE SEIGNEUR.

Notre très saint Père le Pape Léon XIII, dans sa bienveillance paternelle, et sans aucun mérite de ma part, a daigné m'élever au Siège Archiépiscopal titulaire de Petra et a décidé en même temps de confier à ma faiblesse la charge d'Internonce Apostolique et d'Envoyé extraordinaire près la République des Etats Fédérés du Brésil. Comme Supérieur de l'Ordre, j'étais un homme placé sous l'autorité du Souverain Pontife, ayant sous moi non des serviteurs mais des fils; or je disais à celui-ci: allez, et il allait; venez, et il venait; faites cela et il le faisait. A bien plus forte raison, moi, le très humble serviteur du Souverain Pontife, j'ai dû et je dois obéir, de telle façon que j'aille là où m'envoie et fasse ce que m'impose le Seigneur notre Dieu par la bouche de son Vicaire sur la terre. Il en sera donc ainsi: obéissant aux préceptes reçus, j'irai au nom du Seigneur.

Les félicitations qu'à l'occasion de ma promotion j'ai reçues des Supérieurs des Provinces, des couvents de nos Frères et des monastères de nos Sœurs, j'ai compris que je devais les rapporter à Dieu à qui seul reviennent l'honneur et la gloire; mais en même temps j'ai senti mon cœur inondé de très grandes consolations par ces témoignages si agréables d'amour fraternel et filial. Certes je désirerais exprimer à tous et à chacun en particulier les sentiments de mon cœur débordant

de reconnaissance, mais comme je n'en ai pas le temps, je prie les RR. PP. Provinciaux et Vicaires-Provinciaux d'envoyer à chaque couvent et à chaque monastère situé dans le ressort de leurs provinces un exemplaire de cette lettre, où je leur offre de tout cœur mes remerciements pour leurs félicitations et leurs souhaits, mais surtout pour les ferventes prières qu'ils ont bien voulu jusqu'ici adresser à Dieu à mon intention et me promettre encore pour l'avenir.

Les présentes lettres doivent en outre vous faire connaître à tous les dispositions prises par le Saint Siège pour le gouvernement de notre Ordre. Bien que, par l'élévation à la dignité archiépiscopale, j'aurais dû cesser ma charge de Préposé-Général, j'ai continué, par ordre du Souverain Pontife, à gouverner l'Ordre jusqu'à ce jour, mais maintenant nous avons reçu un Décret émané de la Sacrée Congrégation des Evêques et des Réguliers, daté du 30 Mars de l'année courante 1892, et dont nous ne recevons communication qu'aujourd'hui.

Par ce Décret est élu et constitué Vicaire-Général jusqu'au prochain chapitre général ordinaire, Notre très Révérend Père Denis de S^{te} Thérèse, de la Province de Flandre, second Définiteur Général. Au Père Vicaire-Général ainsi élu Sa Sainteté accorde tous les pouvoirs, les droits, les prééminences qui sont accordés, comme le dit le Décret précité, par les Constitutions de l'Ordre.* Je vous notifie donc à vous tous, Supérieurs des Provinces, des couvents, des monastères, à vous, Pères, Frères et Sœurs, le choix fait par le Siège Apostolique, afin que vous reconnaissiez le nouveau Supérieur Général de l'Ordre et que vous lui rendiez respect et obéissance.

Et maintenant je vous dis adieu, RR. Pères, Frères très chers, Sœurs bien aimées dans le Christ. Par votre amour de l'observance régulière vous m'avez rendu la charge bien douce, votre obéissance m'a consolé, votre sainte affection dans le Seigneur a été ma force; vous m'avez soutenu

de vos pieuses prières auprès de Dieu. Recevez les remerciements que je vous adresse du plus profond de mon cœur ; et le bien que m'a fait votre affection filiale veuille le Seigneur notre Dieu vous le rendre abondamment en grâces sur la terre, en gloire éternelle dans les cieux. Jamais, de propos délibéré, je n'ai voulu contrister personne, mais peut-être ai-je fait de la peine à plusieurs. S'il en est, qu'ils m'accordent le pardon que je leur demande.

Après 42 ans écoulés depuis que pour mon bonheur j'ai reçu le saint habit de l'Ordre du Carmel, voici que je suis arraché d'auprès de vous, mais ce n'est qu'une séparation corporelle, car mon cœur est avec vous et il y sera jusqu'à la mort. Aimons notre Ordre de toute la tendresse de nos âmes, perpétuons sa sainteté par nos vertus, travaillons à son accroissement par nos œuvres et nos prières. Je demande à votre charité une dernière faveur : c'est qu'au saint sacrifice et dans vos prières vous vous souveniez de moi. Encouragé par cette très douce espérance, je donne de tout cœur à tous et à chacun de vous, Révérends Pères, très chers Frères et bien aimées Filles dans le Christ, ma bénédiction paternelle.

Donné à Rome, le 9 Avril 1892.

F. JÉRÔME-MARIE,
Archevêque de Petra.



~~~~~

Nous donnons maintenant la lettre en latin pour que nos lecteurs puissent en conserver le texte authentique.

## Fr. Hieronymus Maria Gotti

*Dei et Apostolicae Sedis gratia Archiepiscopus Petrensis  
RR: Patribus Provincialibus, Vicariis Provincialibus, Prioribus,  
Sacerdotibus, Fratribus, atque Sororibus Ordinis Carmelitarum  
Excalceatorum salutem in Domino.*

— e —

Sanctissimus Dominus Noster Leo PP. XIII, paterna benignitate, nullis ex parte mea suffragantibus meritis, me promovere dignatus est ad Archiepiscopalem Sedem titularem Petrae, et simul decrevit tenuitati meae committere munus Internuntii Apostolici et Legati extraordinarii apud Rempublicam Statuum Foederatorum Brasiliae. Ut Superior Ordinis homo eram sub pontificia potestate constitutus, habens sub me non servos sed filios; attamen dicebam huic: vade, et ibat: veni, et veniebat: fac hoc, et faciebat. Multo igitur magis ego humillimus Summi Pontificis servus, obedire ipse debui ac debeo; adeo ut illuc eam et hoc faciam quod Dominus Deus iussit per os Vicarii sui in terris. Ita sane: praeceptis obsequens in nomine Domini ibo.

Quas ob exaltationem meam a Superioribus Provinciarum, a nostris Conventibus Fratrum et Monasteriis Sororum gratulationes accepi, Deo quidem a me offerendas intellexi, cui soli honor et gloria: at simul cor meum maximo perfusum sensi solatio ob haec fraterni et filialis studii acceptissima testimonia. Optarem profecto omnibus et singulis sigillatim exprimere gratissimi animi mei sensus: sed cum tempus ad hoc non suppetat, RR. Patres Provinciales et Vicarios Provinciales deprecor ut ad singulos conventus et ad singula monasteria in districtu suarum Provinciarum existentia exemplar mittant harum litterarum, quibus meas actiones gratiarum unicuique offero ex corde, tum ob gratulationes et vota,

cum praesertim ob ferventes ad Deum preces, quas hactenus pro me fundere et etiam in futurum promittere voluerunt.

His ipsis praeterea Litteris notum fiat omnibus quid Sancta Sedes Apostolica de Ordinis nostri regimine disposuerit. Siquidem per electionem ad dignitatem Archiepiscopalem, Praepositi Generalis munere functus, Summi Pontificis iussu Ordinem gubernare perrexi usque ad praesentem diem. Nunc vero Decretum accepimus a Sacra Congregatione Negotiis Episcoporum et Regularium praeposita emanatum sub die 30 Martii decurrentis anni 1892, sed hodie nobis remissum, quo eligitur et constituitur Vicarius Generalis, usque ad proximum Capitulum Generale Ordinarium, Reverendus admodum N. Pater Dionysius a S. Theresia, e Provincia Flandriae, qui erat Definitor Generalis secundus. Vicario autem Generali sic electo Sanctitas Sua omnes facultates, iura ac praeeminentias tribuit, prout praelaudati Decreti tenore tribuuntur, ad tramites Constitutionum Ordinis competentes. Vobis propterea Superioribus omnibus Provinciarum, Conventuum, Monasteriorum, necnon Patribus, Fratribus ac Sororibus electionem a Sancta Sede Apostolica factam nuntio, ut novum Superiorem Ordinis Generalem agnoscatis eique obsequium et obedientiam praestetis.

En igitur vale vobis dico, Reverendi Patres, charissimi Fratres, Sorores in Christo dilectissimae. Observantiae regularis studio vestro onus meum suave reddidistis, obedientia vestra me consolati estis, sancta in Domino dilectione confortastis, piis ad Deum precibus sustinuistis. Quas ex intimo cordis vobis ago gratias excipite; et quaecumque mihi filiali affectu praestitistis Dominus Deus copiose retribuat, in terris gratia, in coelis gloria sempiterna. Neminem data opera contristare volui; at plures fortasse contristavi. Parcant, si qui sunt, veniam petenti. Post quadraginta duos annos a fausta felicitique Carmelitici Habitus in Ordine susceptione, a vobis avellor: at vero corpore tantum; nam cor meum vobiscum est, eritque usque ad mortem. Diligamus toto cordis affectu Ordinem nostrum, sanctitatem ejus virtutibus nostris perpetuemus, ejus incrementum operibus et precibus promoveamus.

Hanc denique a charitate vestra gratiam exoptulo ut in Sacrosancto Missae Sacrificio et in orationibus vestris mei memoriam



faciatis. Et hac dulcissima spe erectus, Vobis omnibus et singulis, Reverendi Patres, Charissimi Fratres et Filiae in Christo Dilectissimae, paternam benedictionem ex corde impertior.

*Datum Romae die nona Aprilis anni 1892.*

**Fr. Hieronymus Maria,**  
ARCHIEP-PETREN.

---

## Notre nouveau Supérieur Général.

---

Le Souverain Pontife a donc daigné pourvoir lui-même au remplacement de celui qui fut notre Père et qui est maintenant son Excellence M<sup>gr</sup> l'Archevêque de Petra, internonce au Brésil. Sa Sainteté a nommé Vicaire Général jusqu'au prochain chapitre N. T. R. P. Denis de S<sup>te</sup> Thérèse, second Définiteur, et membre de la province de Flandre. Né à Gand le 3 mai 1827, Notre Père entra dans notre S<sup>t</sup> Ordre en 1845. Tout jeune encore, en décembre 1848, il fut nommé Professeur de Théologie, charge qu'il remplit pendant l'espace de 20 ans. Ses élèves se souviennent toujours de sa vaste érudition ainsi que de la clarté de son enseignement. Trois fois déjà, comme Définiteur, il avait été appelé à faire partie du conseil du P. Provincial, lorsqu'en 1873 il fut élevé à la dignité de Provincial de la Province Flandro-Belge. Il occupait cette charge pour la troisième fois quand la confiance du Chapitre de tout l'Ordre l'élut second Définiteur-Général. A peine arrivé à Rome il fut chargé de poursuivre, en qualité de Postulateur, les causes de béatification et de canonisation de l'Ordre du Carmel. Déjà son zèle et ses efforts secondés par sa grande intelligence ont obtenu pour des causes qui nous sont bien chères des progrès consolants.

Nul doute que ses travaux ne l'aient fait apprécier comme il le mérite, puisque le Souverain Pontife en le mettant à la tête de

notre famille religieuse lui confie la succession de l'à jamais regretté Monseigneur Jérôme-Marie Gotti.

Nous déposons aux pieds de notre Père Vicaire-Général l'hommage de notre filial respect et nous offrons nos plus ferventes prières à Dieu et à Marie pour qu'ils bénissent son gouvernement et fassent prospérer sous sa conduite notre Ordre bien aimé.

---

## Paraphrase de la Salutation Angélique

par le T. R. P. Jérôme-Gratien de la Mère de Dieu.

---

NOUS PENSIONS CONSACRER LES PREMIÈRES PAGES DE CETTE LIVRAISON DU MOIS DE MAI, QUI EST LE MOIS DE MARIE, A UN ARTICLE SUR CETTE DIVINE MÈRE. UN DE NOS CORRESPONDANTS LES PLUS DÉVOUÉS, LE R. P. GÉRARD, SOUS-PRIEUR DE NOTRE COUVENT DE GAND, NOUS ENVOIE LA PARAPHRASE DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE PAR LE R. P. JÉRÔME-GRATIEN DE LA MÈRE DE DIEU, CONFESSEUR DE S<sup>te</sup> THÉRÈSE ET PREMIER SUPÉRIEUR DE LA RÉFORME. NOUS FAISONS UNE VRAIE JOIE DE LA PUBLIER EN TÊTE DE NOTRE NUMÉRO. — LA SALUTATION ANGÉLIQUE EST ÉVIDEMMENT LA PRIÈRE LA PLUS AGRÉABLE A LA S<sup>te</sup> VIERGE. TANDIS QUE CETTE BONNE MÈRE SE PLAINT PARCE QUE, COMME IL ARRIVE HÉLAS! TROP SOUVENT, L'AVE MARIA EST DIT SANS ATTENTION ET PAR ROUTINE, ELLE ÉCOUTE AU CONTRAIRE AVEC RAVISSEMENT QUAND ELLE LUI EST AMOUREUSEMENT ADRESSÉE, CETTE SALUTATION QUI LUI RAPPELLE LE MESSAGE DE L'ARCHANGE ET L'INCARNATION DU FILS DE DIEU EN SON SEIN IMMACULÉ. DONNÉE PAR LE R. P. JÉRÔME-GRATIEN, LA PARAPHRASE DE L'AVE MARIA NOUS SERA D'AUTANT PLUS CHÈRE ET NOUS TACHERONS D'EN PROFITER POUR MIEUX DIRE CETTE PRIÈRE DURANT LE BEAU MOIS DE MARIE.

*Je vous salue*, « La T. S. Vierge mérite nos plus respectueuses salutations. N'est-elle pas la créature privilégiée par excellence,

le digne objet des prédilections de l'adorable Trinité ? N'a-t-elle pas été saluée par le saint archange Gabriel au nom de Dieu même ? Oh ! Chaque fois que nous prononçons ces saintes paroles : *Je vous salue*, animons-nous du plus ardent désir de rendre hommage à l'éminente dignité de la T. S. Vierge et à ses glorieuses prérogatives. »

*Marie.* « Au seul nom de Marie, le cœur s'épanouit dans les transports d'une sainte allégresse. Ce nom à jamais béni fait éclore dans l'âme les pensées les plus consolantes, il nous rappelle l'étoile resplendissante des mers, qui conduit le nautonnier au terme tant désiré de sa pénible et périlleuse traversée. Nous devons aussi traverser la mer orageuse de ce monde, dont les flots mugissants, c'est-à-dire les dangers de tout genre, menacent à chaque instant de nous engloutir. Mais il est une étoile dont l'éclat resplendissant nous conduira sûrement au port du salut, de l'éternité bienheureuse. Et cette étoile si bienfaisante, c'est *Marie*. Oh ! avec quel épanchement de piété, de foi, de confiance et d'amour ne devons-nous pas nous écrier : *Je vous salue Marie*. »

*Pleine de grâce.* « Qui pourrait dépeindre la céleste rosée de la grâce, répandue dans l'âme de Marie, comme une pluie abondante ! Qui pourrait décrire les effets merveilleux de ces dons divins dans ce cœur ouvert avec tant de fidélité aux effusions de l'Esprit-Saint. Ah ! Si nous désirons les grâces et les bienfaits du ciel, adressons-nous à Celle que l'Archange a saluée du titre si consolant de *Marie pleine de grâce*. »

*Le Seigneur est avec vous.* « Le Seigneur était vraiment avec Marie au moment où Il s'incarnait dans son chaste sein. En ce moment si solennel, la joie la plus pure et la plus sainte inondait son âme, son cœur surabondait d'allégresse : elle était toute ravie en Dieu et comme bercée au sein des plus ineffables consolations. Ah ! chaque fois que nous prononçons ces mêmes paroles, nous lui rappelons son bonheur, nous faisons tressaillir son cœur d'allégresse. Aimons donc à répéter souvent avec toute l'ardeur de notre zèle : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous*. »

*Vous êtes bénie entre toutes les femmes.* « Marie est bénie

entre toutes les femmes, parce qu'elle est élevée au-dessus de tous les êtres créés, tant au ciel que sur la terre. Elle surpasse en dignité, en splendeur et en gloire tous les chœurs des anges et des saints. Toute la cour céleste est prosternée à ses pieds dans l'attitude du plus profond respect.

Quelles belles louanges nous adressons à la T. S. Vierge quand nous lui rappelons qu'elle est *bénie entre toutes les femmes*. Ne laissons jamais couler ces saintes paroles de nos lèvres sans être pénétrés de la plus filiale et la plus tendre dévotion. »

*Et Jésus, le fruit de votre chaste sein, est béni.* « C'est à juste titre que Jésus est béni, puisqu'il est la source et l'auteur de toute bénédiction. C'est de ses mains bénies que s'échappent les rayons de grâces, qui se répandent, comme une rosée bienfaisante, dans toutes les âmes et sur tous les cœurs. Ce sont les abondantes bénédictions de Jésus, qui vivifient et perfectionnent les saints.

Ces belles paroles nous rappellent que ce même Jésus, qui ne cesse de nous combler de ses plus insignes faveurs, est le Fils bien-aimé de Marie. Quelle douce et consolante pensée ! Nul doute que la T. S. Vierge n'use en notre faveur de sa glorieuse prérogative de Mère de Dieu pour notre bien-être et notre bonheur ici-bas et l'éternelle possession de Dieu dans le ciel.

Telles sont les saintes et salutaires pensées que nous pouvons méditer quand, dans la salutation angélique, nous redisons à Marie : *Jésus, le fruit de votre chaste sein, est béni.* »

*Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.*

« L'Église a ajouté ces dernières paroles à la salutation angélique afin de nous assurer à tous la puissante médiation de Marie, dans toutes les circonstances de la vie présente, et surtout à notre dernière heure.

Quelle confiance ne doit pas nous inspirer cette belle supplication, comprenant tous nos besoins, toutes nos nécessités. C'est l'Église, vraiment inspirée de Dieu, qui la met dans la bouche de tous ses enfants afin que tous, sans aucune exception, nous l'adressions, avec toute notre ferveur, à la T. S. Vierge, en lui rappelant



son incomparable dignité de Mère de Dieu. Ah ! Une prière adressée à Marie dans de telles conditions ne peut qu'être exaucée et exaucée au delà de toute espérance.

Répétons donc souvent avec foi, confiance et amour : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.* »

« O puissance merveilleuse et beauté ineffable de l'*Ave Maria* ! Vous glorifiez Jésus, vous faites tressaillir le cœur de Marie d'allégresse, vous réjouissez les chœurs des anges et des saints, vous faites découler sur la terre la rosée céleste de la grâce, vous convertissez les pécheurs, vous sanctifiez les justes, vous fermez l'enfer, vous ouvrez la prison du purgatoire, vous peuplez le ciel de saints.

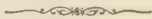
Oh ! qui pourrait célébrer dignement les louanges et exalter les mérites d'un seul *Ave Maria* récité avec les sentiments d'une tendre piété ? »



## Mémoire historique

sur la Statue du Saint Enfant Jésus miraculeux de Prague.

(Suite. Voir 3<sup>me</sup> année page 404 et suivantes.)



### CHAPITRE XIV.

*Après la guerre et la peste. — L'Enfant Jésus envoie des secours inattendus — récompense d'une aumône faite pour son amour — délivre des voyageurs des mains des bandits — apaise les vaines inquiétudes d'un gentilhomme.*

(21 Septembre 1649 au 14 Juin 1650.)

Le Prieur, Père Mathias de S<sup>t</sup> Arnold, était mort, ainsi que nous l'avons dit, le 21 Septembre 1649, victime volontaire de son dévouement pour les siens. Après lui, le Père Pierre-Marie de S<sup>t</sup> Alexis, sous-prieur, gouverna le monastère quelque temps en qualité de vicaire.

A cette époque, comme on peut le penser, après une guerre si longue et une peste si terrible, il régnait dans tout le pays la plus désolante détresse. La propriété de Solnitz (ou le domaine de l'Enfant Jésus), du produit de laquelle devait vivre la communauté, était dans un état pitoyable : plusieurs champs rapportèrent à peine le tiers de leur semence ; et je ne sais si l'on en trouva un seul qui fournit au fermier de quoi payer le bail. Le monastère se trouvait ainsi dans le plus grand embarras, et l'avenir s'annonçait plus sombre encore.

Certes la situation était bien faite pour désespérer. Mais le Père Pierre était un grand serviteur de l'Enfant Jésus, et il jugea qu'il fallait au contraire tout espérer du céleste pourvoyeur de toutes choses. Le divin Enfant fut donc invoqué, et contre toute prévision, voici que, le jour de l'Immaculée Conception, arrivent au couvent trois lourds chariots chargés de vivres et en outre une somme d'argent. Il faut avoir été dans la disette pour comprendre les élans de joie et de reconnaissance des religieux de Notre-Dame de la Victoire à la vue de ce bienfait providentiel. Le Père vicaire célébra une messe d'actions de grâces dans la chapelle de l'image miraculeuse ; la communauté entière y assista et les Frères convers y reçurent la Sainte Communion. Avec les secours reçus on put respirer un peu à l'aise pendant quelque temps. Tel le pauvre petit oiseau soupire de contentement et s'endort tranquille quand après quelques heures d'abandon, il sent de nouveau l'aile maternelle le recouvrir ! O tendre Père des Cieux, que vous êtes bon pour ceux qui vous servent, vous aiment et vous prient ! Si, dans leurs jours d'infortune, les hommes se tournaient vers vous avec confiance, on ne verrait pas tant d'actes de désespoir ni de criminelles catastrophes. Et si les malheureux connaissaient quel puissant intercesseur ils ont auprès de vous dans le Saint Enfant Jésus, ils ne douteraient plus de vos miséricordes et de vos bontés, et s'écrieraient avec plus d'assurance : « Seigneur Dieu, venez à mon aide ; hâtez-vous de me secourir. »

A la fin de cette année 1649, le Père vicaire visita la propriété de Solnitz et put se convaincre de ses propres yeux du triste état des choses. Or, comme il rentrait après ce voyage, en son

couvent de Prague (c'était le 22 décembre), il trouva à la porte du monastère un jeune homme, pauvrement mais proprement vêtu, qui lui demanda l'aumône : il avait, disait-il, absolument besoin de cinq *groschen* (environ quinze sous), et il le pria de les lui donner *pour l'amour de l'Enfant Jésus*. Le Père ne pouvait refuser une demande formulée en ces termes ; il donna avec bonheur l'aumône sollicitée. La récompense de cet acte de charité ne devait pas tarder. A quelques jours de là il reçut d'un tenancier de Solnitz un arriéré de 90 florins. Il ne revenait pas de son étonnement. N'avait-il pas été lui-même à Solnitz s'assurer de l'impossibilité de rien recevoir ? Assurément c'était l'Enfant Jésus qui lui rendait au centuple l'aumône faite en son nom. Cet adolescent qui la lui avait demandée, peut-être était-ce Jésus lui-même ou l'un de ses anges ? Car nous lisons dans la vie des Saints que parfois il se mêle à la foule des mendiants, soit pour honorer la pauvreté, soit pour bénir la charité de ses serviteurs.

Le 3 Mars de l'année suivante 1650, trois Pères durent entreprendre un voyage de plusieurs jours. Ils furent surpris par la nuit dans une épaisse forêt. Pour comble de malheur, une bande de voleurs fortement armés tombe sur eux et les menace de mort. Ils savent bien que les moines ne sont pas porteurs de richesses, mais appartenant à la religion soi-disant réformée ces brigands ont en horreur le nom catholique et particulièrement l'habit religieux. Les trois Pères se rappellent en ce moment tout ce qu'avaient eu à souffrir précédemment plusieurs de leurs confrères tombés entre les mains des hérétiques. Dans leur effroi et l'imminence d'un tel danger, que faire ? C'est alors que l'Enfant Jésus miraculeux de leur chapelle se présente à leur esprit ; ils se recommandent aussitôt à lui et promettent de chanter une messe en son honneur s'il les délivre de ce péril de mort inévitable. En même temps ils se mettent à réciter ensemble d'une voix forte et haute les litanies du Saint Nom. Au même instant, dit le vieux chroniqueur, les bandits furent saisis d'une telle panique qu'abandonnant leurs prisonniers ils s'enfuirent à toutes jambes, comme s'ils avaient eu un régiment d'Impériaux à leurs trousses. Les Pères purent continuer leur voyage en liberté, bénissant Dieu, comme Daniel,

de les avoir délivrés de la gueule des lions prêts à les dévorer.

Vers le même temps un gentilhomme originaire de la Silésie, mais qui pour lors habitait Prague, s'en vint au couvent remercier aussi l'Enfant Jésus de lui avoir conservé la vie qu'il avait été exposé à perdre, il est vrai, d'une tout autre manière. Ce gentilhomme, dont nous voulons taire le nom par égard pour sa famille, était conseiller à la cour d'appel impériale et royale. Or des peines d'esprit très violentes vinrent l'assaillir. Jour et nuit il était tourmenté par la crainte de perdre la haute position à laquelle l'empereur l'avait élevé. Cette préoccupation malade grandit à tel point, qu'il résolut de se donner la mort pour se soustraire à cette humiliation purement imaginaire. Le moment fatal de mettre à exécution son sinistre dessein était déjà arrivé. Mais la divine Providence veillait sur cet infortuné. A l'instant même où il allait attenter à ses jours, on frappa à la porte de sa demeure: c'était le Vénérable Père Cyrille. A la figure bouleversée du baron, le bon Père comprit et la terrible tentation qui torturait son âme et le danger extrême où il était d'y succomber. Il s'efforça par les plus douces paroles de calmer ses angoisses; puis déroulant à ses yeux la longue série des grâces obtenues par la dévotion au Saint Enfant Jésus miraculeux, il l'encouragea et le détermina à confier sa peine et sa cause à ce tout-puissant médiateur. Il l'invita ensuite à aller avec lui le visiter dans son oratoire; ce qui fut fait aussitôt. A peine le baron eut-il aperçu la gracieuse image du très doux Sauveur, que son cœur se desserra et qu'il répandit une grande abondance de larmes. Larmes de soulagement, de repentir, de supplications, Dieu les accepta et les bénit. Son âme dès lors était ouverte aux efficaces influences de la grâce: elle y rentra par l'humble aveu de ses fautes et la manducation de l'Agneau guérissant toutes les blessures et fortifiant toutes les faiblesses. Le gentilhomme fit en outre à l'Enfant Jésus, un vœu qu'il laissa par écrit aux pieds de sa statue vénérée. (1) Cela fait,

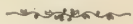
---

(1) Voici en quels termes ce vœu était conçu: « Ex † voto. Moi, N. N., je jure et promets au Saint Enfant Jésus que si je suis délivré des inquiétudes qui me tourmentent et que je conserve mon honneur, je donnerai 100 ducats en aumône aux Pères Carmes déchaussés. Fait à Prague, le 12 mars 1650. (*Signé*) N. N. »



il retourna chez lui consolé et la paix dans l'âme. A partir de ce jour, il fut délivré entièrement de sa dangereuse tentation et de toutes ses angoisses d'autrefois. Il conserva sa place et continua de l'occuper avec honneur. Il ne manqua pas de revenir remercier son divin Consolateur dans son sanctuaire, et d'accomplir son vœu. Non content de cela, il fit don, en outre, à l'Enfant Jésus d'un beau calice, qui fut estimé à 99 florins, et tout le reste de sa vie il compta parmi les bienfaiteurs du couvent.

Déjà le 2 janvier de la même année, le définitoire provincial de Vienne avait élu Prieur du couvent de Prague le R. P. Gérard de S<sup>t</sup> Luc, mais il ne put venir occuper sa charge que le 12 mars. Le lendemain de son arrivée, il célébra le S<sup>t</sup> Sacrifice dans l'oratoire de l'Enfant Jésus, mettant sous sa garde puissante et sa personne et le monastère qu'il devait gouverner. Autant par ses exemples que par ses paroles, le nouveau Prieur fit grandir encore la dévotion au divin Enfant; et plus la confiance augmentait, plus aussi se multipliaient les merveilles de la divine bonté; malheureusement on n'a tenu note que d'un petit nombre de bienfaits obtenus. Il est regrettable que Prague ait perdu sitôt un homme d'aussi grand mérite que le Père Gérard. Au mois de juin suivant, il partait pour remplacer le prieur de Vienne qui venait d'être nommé préfet des étudiants à Rome. (A suivre.)



## La Journée Religieuse

(Voir 3<sup>me</sup> année, page 408 et suiv.)



### OFFICE DES MATINES

*des Vierges et des S<sup>tes</sup> Femmes.*

#### XI (suite.)

CINQUIÈME PSAUME. — *Deus noster refugium et virtus.* — Ce psaume a, comme les précédents, un triple sens: sens total, sens partiel, sens partiel-principal. Au sens total, il se rapporte à

l'Église, épouse du Christ. Le Prophète y célèbre, en effet, un des plus admirables résultats de l'intime union qui existe entre l'Époux et l'Épouse. — L'Église est à Jésus-Christ, Jésus-Christ est à l'Église: la possession est réciproque. Voilà pourquoi, le Christ, vrai Dieu, habitant en elle, l'Église peut défier toutes les fureurs de l'enfer et du monde, résister à leurs assauts, sans être ébranlée. *Adjurabit eam Deus cultu suo: Deus in medio ejus, non commovebitur.* — Le sens, soit partiel, soit partiel-principal, résulte de ceci: que tout ce qui est dit de l'Église en général, dans les Ecritures, doit s'entendre partiellement de chacun des membres de ce divin corps, et avant tout, de la Bienheureuse Vierge, partie principale, membre premier et prééminent de l'Église. (1) De là, l'appropriation des psaumes qui nous occupent à l'office de Notre Dame, et à celui des Vierges et servantes de Dieu.

De même donc que les plus violentes persécutions, les plus horribles tempêtes ne viendront jamais à bout de l'Église, couverte qu'elle est de la toute puissance de son Époux; de même, l'âme sainte, épouse du Christ, elle aussi, ne connaîtra que la victoire dans la lutte incessante qu'elle aura à soutenir contre l'enfer, la chair et le monde. Sans doute, le Seigneur la mettra souvent aux prises avec l'adversité. Mais ces tribulations multiples, loin de lui nuire, seront l'achèvement, le couronnement de sa vertu, le creuset (2) d'où elle sortira plus pure, plus apte à la parfaite union d'amour. (3) Au milieu même des peines les plus crucifi-

1. Le docte Corneille de la Pierre pose ce principe, à propos du cantique des cantiques: « Totalis et adæquatus sensus Litteralis hic est, de connubio, sive conjunctione Christi et Ecclesiæ per fidem et amorem: Partialis Litteralis est de conjunctione Christi cum animâ sanctâ, præsertim que studet perfectioni; hæc est enim pars et membrum Ecclesiæ: Partialis principalis est de Christo et B. Virgine; hæc est enim præcipua pars, primumque membrum Ecclesiæ. — Corn. a lapide Canones in Cantic. Canticorum.

2. Vasa figuli probat fornax et tentatio justos. Eccli. XXVII 6.

3. « Les âmes bienheureuses appelées à cet état de perfection, dit notre Père St Jean de la Croix, doivent *ordinairement* (non toujours cependant) affronter des ténèbres si profondes, subir de si douloureuses souffrances physiques et morales, que l'intelligence humaine est impuissante à les comprendre, et la parole à les exprimer. » — La montée du Carmel. Prologue.

antes, l'Hôte divin de ces âmes privilégiées fera couler en elles un fleuve de paix, qui les remplira de joie. *Fluminis impetus lrtificat civitatem Dei, sanctificavit tabernaculum suum Allissimus. Deus in medio ejus non commovebitur, adjurabit eam Deus mane diluculo.* Quels illustres exemples n'avons-nous pas de cela dans notre propre famille religieuse ! Notre Mère sainte Thérèse, Madeleine de Pazzi, Marie des Anges, et tant d'autres vierges magnanimes, ont certes été soumises à de bien rudes épreuves. Cependant, au plus fort de l'orage, Jésus était avec elles ; toutes pouvaient redire comme l'Église : « Dieu est notre refuge et notre » force, et c'est lui qui nous assiste dans les grandes afflictions » qui nous ont enveloppées. Aussi, nous ne craignons pas, quand » la terre serait renversée, et que les montagnes seraient trans- » portées au fond de la mer. Ses eaux se sont soulevées avec » grand bruit, les montagnes ont été ébranlées par les flots » déchainés. Le Seigneur des armées est avec nous, le Dieu de » Jacob est notre défenseur. » — *Deus noster refugium et virtus: adiutor in tribulationibus quæ incenerunt nos nimis. Propterea non timebimus dum turbabitur terra, et transferentur montes in cor maris. Sonuerunt et turbatae sunt aquæ eorum, conturbati sunt montes in fortitudine ejus, Dominus virtutum nobiscum, susceptor noster Deus Jacob.*

(A suivre.)



Notre mission de Vérapoly (Indes Orientales) vient d'être cruellement éprouvée par la mort de Mgr. Marcellin de S<sup>te</sup> Thérèse, évêque de Parium et coadjuteur de Mgr. Léonard. Nous espérons recevoir sur cette mort prématurée des détails que nous serons heureux de transmettre à nos lecteurs. Nous recommandons instamment l'âme de Mgr. Marcellin.

## A nos lecteurs.

En commençant cette quatrième année, qu'il nous soit permis d'offrir à nos abonnés et à nos collaborateurs nos plus vifs remerciements. Grâce à leur concours, nos Chroniques du Carmel continuent à prospérer. Un grand nombre de nos abonnés profitent du renouvellement de leur abonnement pour nous adresser quelque bonne parole. Beaucoup nous affirment que notre Revue fait du bien. Pourrait-on nous donner plus fort encouragement? — Nous tenons à affirmer d'une manière spéciale notre profonde gratitude à l'égard de tous nos collaborateurs, c'est-à-dire de tous ceux qui par leurs articles si appréciés, par leurs correspondances, par les faits qu'ils nous communiquent nous apportent un aide très précieux. Ils nous continueront ce concours généreux; c'est notre espoir comme c'est notre prière. A ce propos nous signalerons un moyen facile, pour nos anciens couvents surtout, de nous aider et en même temps de faire connaître ce qu'il y a d'intéressant dans leurs annales. On remarquera dans le Calendrier-Éphémérides de ce mois plusieurs notices de religieux Carmes de Bruxelles. Ayant le bonheur de posséder notre Nécrologe, nous avons extrait les noms de ceux qui étaient morts durant le mois de Mai et nous en avons choisi quelques uns pour les insérer dans le numéro actuel, réservant les autres pour l'année prochaine. Avec la grâce de Dieu nous ferons ainsi les mois suivants. Si les autres couvents veulent bien faire comme nous, nous aurons ample matière; et, à notre grande édification, nous tirerons de l'oubli les noms de nos ancêtres au Carmel.

Quelques uns nous ont fait des observations auxquelles nous répondrons ici brièvement. Avant tout, vivement reconnaissants de ces remarques nous demandons qu'on ne nous les épargne pas; toujours elles seront les bienvenues et même elles seront suivies, s'il y a moyen. Donc on s'est effrayé de nous voir donner si peu, chaque mois, des relations des fêtes jubilaires de N. P. S. Jean de la Croix. Comme les comptes-rendus qui nous ont été envoyés sont nombreux, ou bien il fallait y consacrer, plusieurs mois de suite, le numéro entier, ou bien il fallait les abréger, ou enfin on devait n'en donner que quelques uns à la fois. Nous nous sommes arrêtés à ce dernier parti avec la pensée que nous célébrerions ainsi durant une année tout entière le jubilé de notre glorieux Père. — D'autres se sont plaints que des récits étaient interrompus trop longtemps, même pendant plusieurs mois, ce qui en diminuait de beaucoup l'intérêt. Nous serions heureux qu'on nous citât les récits si malencontreusement interrompus. Car nous les avons cherchés sans succès. Seule la narration de la cérémonie de la pose de la première pierre du couvent des Carmélites de la Nouvelle Orléans a attendu un mois et la raison de ce délai a été donnée par la note de la page 323. Nous aurons soin cependant de veiller encore plus sur ce point.



## Échos du Centenaire de St Jean de la Croix

**Arles.** (*France.*) — *Extrait de la Semaine religieuse.* — Ce centenaire, fêté avec tant d'élan dans la catholicité tout entière, a été solennisé à Arles le 29 Novembre et les deux jours suivants, dans la chapelle des Carmélites.

La fête de St Jean de la Croix qui n'entrait pas dans ce Triduum, puisque l'Eglise la célèbre le 24 Novembre, n'en a pas été moins touchante et moins solennelle chez nous. La population était accourue aux offices, et le soir eut lieu la bénédiction solennelle d'une belle cloche donnée par un ami dévoué du Carmel.

Mais cette journée du 24, qui devait être marquée par un triomphe de l'Eglise et devenir si mémorable, était déjà, à Arles, la journée de Mgr l'Archevêque. Personne n'avait oublié qu'à pareil jour notre courageux Archevêque comparaisait devant la Cour de Paris pour avoir défendu vigoureusement la cause de la France et de l'Eglise outragées.

Partout des prières avaient été faites; mais ce jour-là les associés du Rosaire avaient organisé des supplications publiques chez les Carmélites où la victorieuse invocation de l'Ave Maria ne devait point cesser, devant le St Sacrement exposé.

A deux heures eut lieu le rosaire des Messieurs présidé par Monsieur le Curé de la Major. Pendant la bénédiction de la cloche, plusieurs Carmélites déléguées ne cessèrent point la récitation de la salutation de l'Ange dans leur oratoire privé; et le soir, le Rosaire chanté précédait encore les pieuses splendeurs du salut.

Quant aux fêtes du centenaire, si nous sommes obligés d'en abréger le récit de peur qu'un impitoyable veto ne nous force à le renvoyer encore — et, cette fois, ... au prochain centenaire — nous ne pouvons cependant nous empêcher de signaler le goût exceptionnel qui avait présidé à l'ornementation de la chapelle, sous une habile et artistique direction.

Les murs étaient, depuis les hauteurs de la frise, couverts de draperies multicolores sur lesquelles se détachaient des guirlandes, des couronnes, des emblèmes, des banderoles et des inscriptions rappelant les principaux traits de la sainteté du héros de la Croix.

Nous avons remarqué les armoiries des Saints les plus célèbres du Carmel dont beaucoup furent de famille noble, comme Jean d'Yépès devenu Jean de la Croix, Sainte Thérèse, St André Corsini, et à côté, parmi les armes de plusieurs archevêques d'Arles, le blason connu et aimé de Mgr Dulau dont notre ville se prépare à célébrer aussi le centenaire.

Dans le sanctuaire, derrière un arc de triomphe gothique, s'échelonnaient jusqu'aux hauteurs de la voûte d'innombrables gradins chargés de fleurs et de cierges, servant de soutien à une apothéose rayonnante, où le Saint apparaissait triomphant au milieu d'une couronne d'anges, et montrant dans une attitude et un geste des plus expressifs cette croix, dont il avait été la victime, devenue son éternelle joie.

Trois prédicateurs ont célébré l'épopée divine réalisée par la vie du réformateur du Carmel.

Ce fut d'abord le R. Père Ferdinand, Récollet, qui sut exposer, en maître, la doctrine mystique contenue dans les ouvrages du Saint. En maître, c'est-à-dire en savant qui en a fait l'objet de longues études, et en religieux qui en a fait la pratique de sa vie.

Le R. Père Mas, Dominicain, orateur bien connu, après avoir montré dans le christianisme ces trois choses qui n'en font qu'une : Jésus homme crucifié, l'Évangile, l'Église, en a trouvé la reproduction en S<sup>t</sup> Jean de la Croix qu'il a étudié d'abord comme homme et comme saint crucifié, ensuite comme auteur mystique dans ses ouvrages, merveilleux évangile de la haute sainteté, enfin dans la réforme du Carmel qui est comme la fondation d'une société très sainte dans l'Église même. Les aperçus philosophiques et historiques les plus intéressants sur l'Espagne, sur le caractère de S<sup>te</sup> Thérèse et sur sa sainteté ont donné un charme très nouveau à ce beau discours.

Les honneurs du dernier jour avaient été réservés aux religieux Carmes accourus en nombre à cette fête à la suite du R. P. François de Sales, Provincial. Ils avaient amené l'école apostolique du Petit-Castelet, près de Tarascon, qui n'a pas peu contribué à rendre plus édifiantes encore ces belles fêtes.

Le R. Père Théodule a prêché sur le caractère spécial de la sainteté de S<sup>t</sup> Jean de la Croix, c'est-à-dire sur l'amour même de la croix. C'est avec une voix forte et pleine d'onction qu'il a développé, dans un remarquable discours, le texte de S<sup>t</sup> Paul : « Je n'aurais garde de chercher ma gloire « ailleurs que dans la croix de Jésus-Christ. »

Pratique autant qu'élevé, il a montré comment son héros avait cherché, trouvé et reçu les croix qui ne lui ont point manqué, et comment, à son exemple, nous devons recevoir les nôtres.

C'était la vraie conclusion, le vrai sermon de la fin, et comme le bouquet spirituel de ces solennités touchantes.

Le concours incessant de la population, du clergé et des chanoines d'Arles, les a singulièrement rehaussées.

Les chants exécutés, sauf le dernier jour, par les choristes de la Primatiale, dirigés avec tant d'habileté et de dévouement par M<sup>lle</sup> Marie Véran, ont été remarquables.

Le dernier jour, nous l'avons dit, c'est à l'école apostolique du Petit-

Castelet que reviennent les honneurs de la bonne et sainte journée. La messe et les chants ont été exécutés avec précision par les voix pures des jeunes Carmélitains. C'est avec une modestie angélique qu'ils ont rempli les diverses fonctions liturgiques, à l'autel. Rien qui porte plus à la dévotion, rien aussi de plus artistique que ces petits moines, de tous les âges, revêtus de la bure et du manteau blanc du Carmel. Ils les portent déjà avec l'humilité de vrais religieux unie aux grâces et à la candeur de l'enfance ou de l'adolescence. Elevés avec une sollicitude toute évangélique, dans une sorte d'austérité enfantine unie aux douceurs les plus suaves de la charité, ils réalisent une sorte d'idéal de l'éducation religieuse, et offrent un contraste bien éloquent avec les produits répugnants de l'éducation sans Dieu.

\*  
\* \*

**Wincanton. Somerset. (Angleterre).** — Nos fêtes du Centenaire, dans cette petite solitude monastique de Wincanton, ont été forcément très modestes. (1) Cependant, en dehors des pompes liturgiques de la Grand' Messe et des Vêpres, nous avons eu, chaque soir, durant les trois jours, salut solennel précédé du sermon, Le prédicateur devait être le R. P. de Lapasture, de la Compagnie de Jésus. Mais, au dernier moment, une circonstance inattendue empêcha le Père de venir. Heureusement, notre digne Prieur, le R. P. Sébastien, est toujours prêt. Sa révérence peut à volonté, selon le jour et l'heure, tirer de son trésor les choses anciennes et nouvelles. Aussi notre révérend Père a eu bien vite fait de se tracer un plan d'instructions, qu'il a traité avec sa science et sa profondeur ordinaires, et aussi, disons le, dans cette forme simple et noble, imitée des Pères, qui donne à ses homélies de la Grand'Messe du Dimanche, et à ses catéchèses du soir, un fumet si prononcé d'antiquité: comme une sorte d'odeur et de parfum de IV<sup>e</sup> siècle.

*Hæc est generatio querentium Dominum, querentium faciem Dei Jacob.* Ce fut le texte pris par le Père Prieur. Après avoir raconté brièvement la vie de S. Jean de la Croix, et expliqué en quoi consistait la réforme de l'Ordre du Carmel, il dit que S<sup>t</sup> Jean n'était, ni ne pouvait être un saint populaire. Cependant sa doctrine et ses exemples méritent d'être proposés à tous ceux qui tiennent à comprendre l'esprit du Christianisme, et les

---

1. Les charitables lecteurs des Chroniques veuillent bien se rappeler que ce couvent n'a encore qu'une pauvre chapelle provisoire. L'on compte toujours sur « l'Apostolat des timbres-poste, » pour bâtir l'église conventuelle et paroissiale. L'œuvre est, d'ailleurs, en bonne voie.

principes de la science de Jésus crucifié. Saint Jean de la Croix est un des types les plus accomplis de la « *Génération de ceux qui cherchent le Seigneur, qui cherchent la face du Dieu de Jacob.* » Il appartient à cette élite d'âmes saintes qui ne vivent que pour Dieu, le souverain bien, qui aspirent à le voir, dès à présent, par les yeux de la foi, et ne désirent d'autre bonheur. La pratique des vertus chrétiennes ouvre à ces âmes l'intelligence affective des mystères de notre salut, et les met ainsi, du même coup, en possession immédiate de toute la substance de la vie éternelle; car: *hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum, et quem misisti Jesum Christum.* La connaissance intime de Dieu et l'union avec lui, autant qu'on y peut atteindre en ce monde, ce fut là la grande passion, le désir dominant et absorbant de S<sup>t</sup> Jean de la Croix. *Hæc est generatio quærentium Dominum, quærentium faciem Dei Jacob.*

Mais ce désir de connaissance et d'union n'est pas, dans l'ordre de la Providence, l'effet instantané de la grâce: il faut s'y élever par degrés. Le prédicateur part de là pour rendre compte de la doctrine de S<sup>t</sup> Jean de la Croix, particulièrement celle des treize premiers chapitres de « la Montée du Carmel »; puis il complète son exposition, à l'aide, non des autres écrits, mais des actions, et des sentiments de S. Jean de la Croix. Il montre que l'esprit de la génération de ceux qui cherchent Dieu est un esprit de mortification, d'amour de la croix et des humiliations. On adresse à cette doctrine le reproche d'exagération. Il ne faut pas être si prompt à la condamner. Quelle différence y a-t-il entre la doctrine de notre Saint et celle de S<sup>t</sup> Ignace sur la sainte indifférence, le parfait détachement ou l'abandon à Dieu, les moyens de l'obtenir, et le troisième degré d'humilité? — Mais élevons nous jusqu'au saint des saints. Qui donc a voulu souffrir et être méprisé plus que celui, qui, ne pouvant ni souffrir ni être humilié dans la forme de Dieu, a pris la forme d'un serviteur, pour souffrir et être méprisé? Nulle nécessité ne l'y contraignait, mais il a jugé qu'il ne pouvait nous donner de preuve plus convaincante de son amour. *Majorem dilectionem nemo habet.* Pourquoi donc les rachetés de Jésus-Christ chercheraient-ils d'autres témoignages de leur amour pour lui? Sans doute, tous ne sont pas appelés à aller positivement au devant de la souffrance. Mais, que nous le voulions ou non, elle nous attend, un jour ou l'autre. Souffrir dans les laborieux combats de la vertu, souffrir dans notre corps, dans notre âme, dans nos biens, dans notre honneur, dans ceux qui nous sont chers: c'est la loi inéluctable qui, depuis le péché, nous tient tous, plus ou moins, en cette vie passagère. Eh bien! acceptons cette condition de notre existence terrestre. Unissons-nous par la foi et par l'amour aux vivifiantes expiations de notre divin Chef, car le disciple n'est pas au dessus du Maître, et nous mériterons ainsi, avec S<sup>t</sup> Jean de la Croix, de participer un jour à sa gloire et à son bonheur....



**Carmel de Meaux.** (*France*). — Tout passe ici-bas; c'est en subissant cette loi inexorable de la rapidité du temps que se sont trop vite écoulés les jours bénis du *Triduum* consacré à célébrer, au Carmel, le troisième centenaire du glorieux trépas de *saint Jean de la Croix*.

Depuis longtemps, le Très Révérend Père Général de l'Ordre avait fait appel aux sentiments de piété filiale de tous les membres de sa famille religieuse et l'élan de son cœur avait passé dans celui de ses enfants: les monastères du Carmel se préparaient à célébrer avec magnificence le triomphe de leur glorieux Réformateur.

Le couvent des Carmélites de Meaux ne pouvait rester en dehors de ce mouvement général et chacune des religieuses qui le composent brûlait d'ardeur pour concourir à rehausser l'éclat et la beauté des solennités. Il s'agissait d'abord de vaincre le *manque de ressources pour l'ornementation et l'insuffisance du local*. La charité des amis dévoués de la maison, le concours désintéressé des entrepreneurs et l'intelligence des ouvriers triomphèrent du premier obstacle. Quant au second, on a tâché d'y obvier par la construction d'une tente destinée à abriter les chœurs des musiciens et les pieux fidèles.

Les heureuses recluses du Carmel, usant de toutes les industries et déployant le zèle le plus infatigable, avaient réussi à transformer leur humble sanctuaire provisoire en un petit *paradis terrestre*. Leur modeste autel ordinaire avait disparu et était remplacé par un symbolique cep de vigne d'or, dont les rameaux vigoureux, s'entrelaçant gracieusement, venaient tapisser tout le fond de la chapelle et former, autour de l'ostensor, une couronne du meilleur effet; des cierges disposés avec goût brûlaient en grand nombre devant cette vigne mystique, et leur vive lumière se reflétant sur les feuilles d'or donnait un éclat merveilleux à tout cet ensemble, d'autant plus qu'il se détachait sur un parterre fleuri dans lequel on apercevait au loin, comme une vision, la belle statue de saint Jean de la Croix.

Tous les fidèles ont pu admirer cette œuvre d'art; le Saint, de grandeur presque naturelle, est appuyé sur une croix nue qu'il regarde avec amour; sa figure est amaigrie, ses traits austères sont bien ceux sous lesquels on se représente ce héros de la pénitence.

Quoique captivés et frappés par ce tableau, les regards pouvaient également contempler avec satisfaction le reste de l'ornementation. Des draperies de guipure artistement bronzées, entourées de guirlandes de mousse parsemées de raisins d'or et de feuilles diamantées retombaient en festons sur les murs de la chapelle. Chaque statue avait sa parure spéciale et autour des fenêtres s'enroulaient des banderolles sur lesquelles on pouvait lire sans le comprendre peut-être, et probablement hélas! sans le pratiquer, le fameux *Rien* de saint Jean de la Croix.

Mais à quoi eussent servi ces décorations, et quel eût été leur langage

mystique, si les belles cérémonies du culte n'étaient venues leur donner la sève et la vie.

Pendant le *Triduum*, les messes se sont succédé toute la matinée, et le pain eucharistique a été distribué à de nombreux fidèles; puis, avec une pompe inaccoutumée au Carmel, le saint sacrifice a été offert, le premier jour, par Monseigneur, qui, daignant condescendre aux ardents désirs de ses chères carmélites, a bien voulu, malgré l'exiguité de la chapelle, officier *pontificalement*. Le cérémonial a été suivi sans trop perdre de sa beauté.

La messe a été chantée par les élèves du grand séminaire avec talent et avec un ensemble remarquable. Cette harmonie ravissait l'âme des filles de sainte Thérèse et la tenait suspendue entre le ciel et la terre. Le *Sanctus* réveillait en elles l'écho lointain des chants liturgiques dont elles sont habituellement privées et dont elles comprennent d'autant mieux la beauté; il les transportait par la pensée au milieu des phalanges angéliques répétant l'éternel *Hosanna*.

Ce jour, et les deux jours suivants, de pieuses jeunes filles sont venues faire retentir de leurs doux cantiques le sanctuaire où Jésus exposé au Saint Sacrement les bénit avec amour.

A 4 heures, M. l'abbé LEFÈVRE est monté en chaire, et avec l'éloquence et l'onction que nous lui connaissons il a développé les paroles de son texte: « *Je vous ai établis pour que vous alliez de l'avant, afin que vous portiez du fruit et que ce fruit demeure.* » Il nous a fait admirer en saint Jean de la Croix, le *zèle de l'apôtre* jetant la semence dans les âmes et l'y faisant fructifier par ses souffrances, ses vertus et ses exemples.

Après ce magnifique discours, un salut solennel dont les chants ont été exécutés comme ceux du matin et avec non moins de talent et de piété par les élèves du grand séminaire, a terminé cette première journée de grâces et de bénédictions.

Le lendemain 25, M. l'abbé Rabotin a célébré à 9 heures la grand'messe. Aux élèves des écoles des Frères était réservé l'honneur de la chanter. Sous l'habile direction de leur maître, ces jeunes enfants se sont parfaitement acquittés de leur tâche si douce. En entendant les accords de leurs voix fraîches et sonores, on se plaisait à demander à Dieu de les conserver purs et innocents, de les favoriser de ses grâces de préservation et de persévérance.

Fidèles aux traditions de l'Ordre, les carmélites avaient invité un fils de saint Dominique à glorifier par son éloquence et ses accents religieux la mémoire du bienheureux Saint. Le Révérend Père DELEFORTERIE, répondant à leurs désirs et à leur attente, a prononcé un admirable panégyrique, le montrant d'abord comme préparé par Dieu lui-même à la mission si difficile, si grande et si sublime de *réformateur* du Carmel; puis, faisant voir comment *Jean de la Croix* avait correspondu aux desseins de la Providence,

en surmontant toute difficulté pour arriver victorieusement au but pour lequel Dieu l'avait si merveilleusement prédestiné.

Le salut solennel a été chanté par les élèves de l'école St Etienne, dont chacun s'est plu à admirer les voix harmonieuses. Cette seconde journée, comme la première, s'est trop vite écoulée. Tout passe!... et voilà déjà que l'aurore de la dernière annonce le déclin de la fête.

Le 3<sup>e</sup> jour, M. l'abbé Moret, vicaire général, avait accepté de célébrer la grand'messe. Les élèves du petit séminaire ont bien voulu prêter aussi leur concours pour la solennité. Leurs chants ont été au-dessus de tout éloge : et ils ont transporté jusqu'au ciel. Nous ne saurions oublier de mentionner surtout un délicieux cantique dont les paroles et la musique avaient pour auteurs les professeurs distingués de cet établissement.

La fête n'eût point été complète sans le concours d'un fils de *saint Jean de la Croix* : il appartenait à un carme déchaussé de mettre le comble à ces belles cérémonies en faisant éclater aux yeux de tous les splendeurs de son Ordre et en exaltant la mémoire de l'illustre auxiliaire de la séraphique sainte Thérèse. Le Révérend Père *Léonce de saint Paul* a répondu à l'attente générale en présentant son glorieux Père comme le *héros du renoncement*, un *vaillant du Calvaire* et un *immortalisé de l'amour* ; il a transporté son auditoire dans les sphères surnaturelles, dans une atmosphère où l'âme respire l'air vivifiant de la sainteté la plus sublime, accessible pourtant à toutes les âmes de bonne volonté. N'est-ce pas en effet à chacun de nous que J.-C. a dit qu'il faut, à sa suite, se renoncer et porter sa croix pour devenir l'immortel habitant du ciel dans les ravissements de la divine charité.

Une dernière bénédiction a été donnée par un salut solennel à la foule qui se pressait pour la recevoir. Puis, le chant du *Te Deum*, suivi de la vénération d'une insigne relique du Saint, est venu annoncer à tous que le *Triduum* était terminé. Peu à peu se sont affaiblis les sons harmonieux de l'orgue qui avait retenti pendant les trois jours, grâce au talent des artistes distingués des établissements religieux de la ville. Les derniers cierges se sont éteints ; le silence a repris dans le monastère son empire habituel ; aux doux accents des mélodies religieuses a succédé l'austère et grave psalmodie des filles du Carmel, demandant à Dieu de combler de ses grâces les bienfaiteurs et tous ceux qui ont concouru à la solennité du *Triduum*. Tout passe ici-bas, avons-nous dit en commençant... mais non ; nous nous trompons ; les fêtes religieuses ne finissent pas, elles commencent sur la terre et dureront éternellement dans le ciel.



---

## FAITS DIVERS.

---

**Consécration épiscopale de Notre très Révérend Père Général.** — On lisait dans la « *Voce della Verità*, » du 29 Mars dernier. — « *Dimanche matin dans la vénérable Eglise de Notre Dame della Scala au Transtévère a eu lieu la consécration épiscopale du Révérendissime Père Jérôme-Marie de l'Immaculée Conception, Préposé Général des Carmes Déchaussés, nommé par le Saint Père Archevêque titulaire de Petra et Intermence au Brésil.* » — Aux détails du journal romain nous pouvons en ajouter d'autres reçus dans des correspondances privées, et donner ainsi à nos lecteurs un récit un peu circonstancié d'une cérémonie qui, intéressante toujours, l'est aujourd'hui doublement pour nous, puisque le nouveau Pontife est notre Père tant aimé.

C'est donc dans l'église de N. D. de la Scala que la fête a eu lieu. Vénérable par son antiquité et par la Madone miraculeuse qui y est honorée, cette église rappelle aux Carmes Déchaussés de bien doux souvenirs. C'est elle qui leur fut donnée avec le couvent adjacent par le Pape Clément VIII en 1597, pour y commencer la Congrégation d'Italie.

Elle avait revêtu pour la circonstance du 27 mars ses plus beaux ornements. On sait avec quelle grâce et quelle distinction les Romains savent parer leurs églises. Les tentures, les oriflammes, les bouquets de lumière audacieusement suspendus aux voûtes ou courant le long des corniches forment un ensemble plein d'harmonie et de beauté. Un grand nombre de personnages de distinction, romains et étrangers, avaient voulu, par leur présence, donner à notre Père un témoignage de vénération. On remarquait nos Seigneurs Salua, archevêque de Calcédoine et commissaire du St Office, Zelli, l'évêque de Ratisbonne, différents Consultants et employés des Congrégations dont notre Père fait partie, à savoir: du Saint Office, des Evêques et des Réguliers, de la Propagande pour le rite oriental, plusieurs abbés Bénédictins, les Généraux et chefs d'Ordres résidant à Rome. Monsieur Visconte di Arinos, ministre accrédité auprès du St Siège par le gouvernement brésilien, occupait une place d'honneur; il était accompagné du Secrétaire de la légation. Le frère et la sœur de notre Père étaient là, eux aussi, venus de Gênes pour assister à la consécration de leur frère. — A 8 heures la cérémonie commença. Le cortège sortit processionnellement de la sacristie pour se rendre au sanctuaire en passant par la grande nef de l'église. Les Religieux Carmes en grand nombre sortaient les premiers, puis venaient les autres membres du clergé, les évêques assistants, l'élu à l'Episcopat, enfin le Cardinal consécrateur. Arrivés au sanctuaire tous prirent leurs places res-



pectives. — A Rome les cérémonies de l'Église sont toujours accomplies avec majesté; l'exactitude dans les plus petits détails, l'aisance que donne une connaissance approfondie, une dignité que la simplicité rehausse, tout cela imprime aux S<sup>ts</sup> Offices un caractère imposant et cause une impression profonde. Cette fois, elles ne pouvaient manquer d'être magnifiques; elles étaient dirigées par les cérémoniaires pontificaux Messeigneurs Marzolini et Ciocci.

Le prélat consécrateur était son Éminence le Cardinal Parocchi, Protecteur de notre Ordre des Carmes Déchaussés. Il avait daigné accepter de remplir cette fonction en témoignage de l'affectueuse estime qu'il a vouée à notre Père et à notre famille religieuse dont il est membre en qualité de Tertiaire. Il avait pour assistants Monseigneur Aiuti, archevêque d'Amida et Monseigneur Berlucca, évêque d'Eléonopoli.

Quelque désir que nous en ayons, nous ne pouvons donner tous les détails de l'imposante cérémonie. Nous nous contenterons de la parcourir rapidement.

Les prélats qui prennent une part active à la fonction revêtent leurs ornements respectifs, puis le secrétaire du Cardinal consécrateur lit le bref par lequel le Souverain Pontife crée notre Père Archevêque de Petra. Vient alors l'examen durant lequel l'élu affirme l'intégrité de sa foi et l'énergie de son dévouement à l'Église. Qu'on nous permette ici une parenthèse: à la demande qui lui fut faite s'il voulait donner toujours au Pontife romain sa fidélité, sa sujétion, son obéissance, notre Père eût pu dire que son passé répondait de l'avenir. N'est-ce pas en effet uniquement par obéissance au Pontife Suprême que notre Père a consenti à être arraché à sa famille religieuse, après y avoir passé 42 ans de sa vie, après l'avoir servie avec un dévouement sans pareil surtout pendant neuf ans comme Procureur Général, enfin après en avoir été le Père et le Père tendrement aimé durant onze années.

La Messe commence alors. Avant l'Évangile, les litanies des Saints sont dites pour appeler, par l'assistance de la cour céleste, les bénédictions les plus abondantes sur l'élu du Seigneur prosterné sur les degrés de l'autel. Puis le Pontife consécrateur et les assistants lui ont posé sur la tête, de là sur les épaules, le livre des Évangiles; ils lui ont conféré de nouveau l'Esprit-Saint; ensuite d'ardentes et sublimes prières montent vers Dieu afin qu'il le comble de l'abondance de ses grâces. Alors la tête et les mains de l'Élu sont remplies du saint Chrême; ne doit-il pas recevoir, pour les répandre à pleines mains, les bénédictions divines!

La messe continue, célébrée en même temps par le Consécrateur et le nouvel Évêque; il n'y a qu'une hostie, il n'y a qu'un calice. Quand elle est à sa fin et que le Prélat Consécrateur a donné la bénédiction au peuple, celui-ci bénit la mitre et l'impose au Consacré aux mains duquel il passe également les gants qu'il vient aussi de bénir. Alors, le prenant par la main droite, tandis que le plus ancien des deux assistants le prend par la main gauche

il le mène au fauteuil que lui-même a occupé jusqu'alors, il l'y fait asseoir et lui donne le bâton pastoral. Il entonne le *Te Deum*; tandis que se poursuit ce chant de la reconnaissance, le nouveau Pontife, conduit par les évêques assistants, parcourt, en la bénissant, l'assemblée des fidèles. — ô Père, dans ces premières bénédictions que votre main de Pontife a répandues, votre grand cœur s'est souvenu (nous en sommes sûrs et cette pensée est notre consolation) de vos fils et de vos filles répandus dans le monde entier et dont les regards en ce moment étaient tournés vers vous. — Pontificalement alors il donne la bénédiction à tous, puis se prosternant trois fois devant celui qui vient de lui conférer la consécration épiscopale, il lui souhaite des années encore nombreuses, *ad multos annos*. La messe se termine; après avoir remercié Dieu, le nouvel Evêque remercie le Consécrateur et ses assistants; alors tous, dit la Rubrique, s'en vont en paix.

Nous savons maintenant quelle mission est donnée à l'Archevêque de Petra par la confiance du Souverain Pontife; notre Père va au Brésil comme Internonce et envoyé extraordinaire. Il s'en va bien loin et la mission qui lui est confiée est bien délicate; nos cœurs l'accompagnent, nos prières le suivent, que Dieu et N. D. du Carmel bénissent ses travaux!!!

Nous apprenons que son Excellence quittera l'Italie le 16 du Mois de Mai, pour se rendre au poste d'honneur que lui a confié le Souverain Pontife. Il s'embarquera à Gênes, paraît-il, avec tout le personnel de l'ambassade. Ayant obtenu du saint Père la permission d'attacher à sa personne un Carme déchaussé, Monseigneur l'Internonce a daigné choisir, à cet effet, un de nos frères du couvent de Bruxelles, le cher frère Téléphore. Celui-ci a fait ses preuves; il a entouré de ses soins les plus attentifs les dernières années de notre vénéré Père Berthold; nous savons donc déjà avec quel filial dévouement il soignera celui que nous aimons toujours comme un père. Ce sera pour nous une grande consolation de nous dire qu'un des nôtres est à côté de notre Père comme l'affirmation vivante de notre respectueux et inaltérable attachement.

**Départ pour le couvent du Mont-Carmel.** Le 4 avril, le Frère convers, Edmond de S<sup>t</sup> Barthélemy, a quitté le couvent de Gand pour se rendre à celui du Mont Carmel en Palestine. Il s'est arrêté à Venise afin d'y attendre un Père et un autre Frère destinés, eux aussi, à aller habiter la sainte montagne, berceau de notre Ordre. Nos vœux accompagnent le cher frère Edmond.

\*  
\* \*

**Grâce obtenue du S<sup>t</sup> Enfant Jésus de Prague.** — *On nous écrit de Termonde.* — Un enfant appartenant à une respectable famille dépérissait de jour en jour et inspirait de sérieuses inquiétudes. Sa vertueuse mère connaissant l'insigne bonté de l'Enfant Jésus de Prague promit que si le divin

Enfant daignait rendre la santé à son fils, elle ferait en reconnaissance publier cette guérison dans les chroniques du Carmel.

Sur ces entrefaites, la R<sup>de</sup> Mère Prieure des Carmélites de Termonde, connaissant l'état de plus en plus inquiétant du malade, envoya à la famille un petit cadre renfermant une image de l'Enfant Jésus de Prague qui avait touché à la statue miraculeuse vénérée à Prague même. Cette image qui représentait le plus doux et le plus charitable des médecins fut reçue par les parents comme un gage assuré de guérison. Tous les membres de la famille se mirent en prière devant l'image et eurent la consolation de voir un revirement bien sensible s'opérer à l'instant même dans l'état de leur cher malade qui fut sauvé.

Gloire soit à jamais rendue à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague qu'on invoque jamais en vain !

\* . \*

**Nécrologie.** — Les RR. PP. Sernin-Marie de saint André et Pierre-Joseph de Jésus-Marie.

La Province d'Avignon, des Carmes déchaussés de France, vient de perdre un de ses religieux les plus distingués : le R. P. Sernin-Marie de saint André, mort saintement à Pau, aux premiers jours de Janvier, après vingt années de cruelles souffrances. Peu après, c'était le Carmel d'Espagne qui était atteint dans la personne du restaurateur, du père, on peut dire, de ses deux florissantes provinces, le T. R. P. Pierre-Joseph de Jésus-Marie. L'Ordre tout entier doit un pieux souvenir à ces vénérés défunts, qui, à des titres divers, ont honoré, et dignement servi notre congrégation.

Savant professeur, théologien de haut vol, le R. P. Sernin fut aussi un écrivain de marque : ses *Vies* de la Bienheureuse Marie des Anges et du Vén. Frère Jean de saint Samson, en témoignent. *Les voix qui prient*, publiées en 1876, commandèrent l'attention du public de choix auquel elles s'adressaient. « Le livre révèle un poète, » dirent alors les *Etudes religieuses* (1) dans un article bibliographique très élogieux. Depuis, ce premier recueil a été suivi de *Théa*, sorte de poème sur la vie spirituelle, et des *nouvelles voix qui prient*, parues dernièrement. Nous laissons à des juges plus compétents le soin de donner une étude littéraire détaillée sur l'œuvre du R. P. Sernin. On louera le souffle si vrai, l'inspiration si haute de ces nobles et charmantes poésies ; on admirera la coupe classique du vers, le balancement harmonieux des strophes, qui se rattachent visiblement à la manière de Lamartine ; on relèvera encore la dextérité avec laquelle l'auteur manie les rythmes les plus difficiles. Ce que nous voulons simplement constater ici, à l'honneur de notre regretté confrère, d'après le témoignage de ceux

---

1. *Etudes Religieuses, Philosophiques, Historiques et Littéraires des Pères de la Compagnie de Jésus.* Article du P. Dugas, 1876.

qui l'ont connu, c'est que les pages mélodieuses qu'il nous a laissées sont autre chose qu'un pur ouvrage d'esprit; elles rendent le son d'une âme, d'une belle et grande âme, d'une âme intimement unie à Dieu. « Plus une parole ressemble à une pensée, plus une pensée ressemble à Dieu, disait Foubert, plus c'est beau. » Les *voix qui prient* sont belles de cette beauté là. Pieux et fervent religieux comme il était, homme de solitude, de prière et de contemplation, comme doit être un vrai Carme déchaussé, observant strictement toutes les austérités de la règle, tant que sa santé le lui permit, le P. Sernin a *vécu*, on peut dire, ce qu'il a chanté. Il parle de l'abondance du cœur. La nature, le monde extérieur sont pour lui le léger treillis du Cantique. (1) Il n'a garde de les dédaigner: il sait au contraire y voir le cadre et le symbole des réalités supérieures du monde de la grâce; mais, c'est là, sur ces hauteurs, qu'il accorde sa harpe. (2) Sa poésie est la poésie de la vie surnaturelle, la poésie de la vie divine dans l'âme chrétienne; et cette ineffable poésie, notre barde mystique la trouve en lui-même: c'est en lui-même qu'il l'entend vibrer et résonner. Car, encore une fois, au cours de ses quarante années de profession monastique, le R. P. Sernin fut éminemment un religieux de vie intérieure. Il en connut par expérience les travaux, les épreuves, les glorieux combats, les célestes consolations; et plus que jamais du jour où la maladie le condamna à une retraite absolue. Le poète est donc ici, en même temps, — chose rare, — ce scribe docte dans le royaume des cieux, qui communique à ses frères ce qu'il a appris et pratiqué le premier. (3)

« Hâtez vous de livrer votre manuscrit à l'impression, lui écrivait le vénérable évêque d'Aire, Mgr Epivent. La lyre en France semblait depuis longtemps tombée dans la fange. Vous l'avez admirablement relevée, mon Père, et la France catholique entendra vos accents avec consolation. » Le lecteur veut-il en juger? Qu'on nous permette un simple extrait. Nous le prenons dans la pièce intitulée « L'amour éternel » *In caritate perpetuâ dilexi te*. (4)

O mon âme! pourquoi cette amère tristesse?  
Pourquoi me torturer par ce trouble profond?  
Fais silence! de Dieu contemple la tendresse  
Et savoure les mots qu'à ta plainte il répond:  
Je t'aimai, — c'est d'un Dieu que vient cette parole!  
Je t'aimai, te dit-il, d'un amour éternel.  
Ah! que ce grand amour, mon âme, te console;  
Il a fait l'univers, le calvaire et le ciel.

1. Cant. des cant. C. II, V. 9.

2. Réveillez vous, ô mon psaltérion, ô ma harpe. Ps. LVI 9. — Exergue des *Voix qui prient*.

3. Matth. XIII. 52 et Sap. VII. 13.

4. Voix qui prient — 2<sup>e</sup> édition — Poussielgue-Paris 3 frs.



Le Dieu qui fut toujours, qui donne l'existence  
 Et n'a pas eu lui-même un principe étranger;  
 Le Dieu qui réunit dans sa très simple essence  
 Tout l'Être, mer sans rive où l'œil ne peut plonger,  
 Et qui trouvant en soi la bonté sans limite  
 Y trouve par là même et le parfait bonheur  
 Et le repos serein qu'aucun désir n'agite,  
 Ce Dieu jusqu'à t'aimer abaisse sa grandeur.

Dans le nombre infini des essences possibles,  
 Et quand rien de sa part ne méritait ce choix,  
 Il reposait sur toi ses regards invisibles  
 Et décidait qu'un jour tu naîtrais à sa voix.  
 Pendant l'éternité, Dieu, le Tout-Puissant, l'Être  
 Écrivit ton destin, à ton amour songea;  
 Le Créateur encore ne t'avait pas fait naître,  
 Mais au fond de son cœur l'Ami t'aimait déjà.

O mon âme! ô mon âme! et la crainte t'opprime!  
 Et tu crois, frêle esquif par les flots emporté,  
 Que tu vas te briser sur l'écueil qui se dresse!  
 Tu trembles, et de Dieu tu connais la bonté!  
 Ingrate! souviens toi, dans la nuit de l'épreuve,  
 De ce qu'il t'a donné, de ce qu'il t'a promis.  
 D'un amour infini, s'il t'a donné la preuve,  
 Comment te défilier du meilleur des amis!

On voudrait tout citer. Disons seulement que les beaux vers du P. Sernin, au cours des 300 pages des *Voix qui prient*, (1) sont pour confirmer ce que le Comte Edmond Lafond écrivait dans la préface de son *Poème de Rome*: « Que la langue poétique est la langue complète, qui, lorsqu'elle est bien parlée, saisit l'homme par son humanité tout entière, idée pour l'esprit, sentiment pour l'âme, image pour l'imagination, musique pour l'oreille.... »

Le lecteur ne peut, aussi bien, que ratifier le vœu du poète quand il dit, en nous présentant ses *Voix qui prient*:

De ces chants, ô Théa, telle fut l'origine.  
 Ils t'appartiennent donc, voyageuse divine.  
 Daigne les agréer et prier Dieu pour moi,  
 Si consolant ton cœur ils éclairent ta foi.

Jeune encore, le R. P. Sernin avait vu sa carrière active brisée par un mal incurable. Depuis quinze ans, il vivait plus avec Dieu qu'avec les hommes. L'expulsion le trouva, déjà infirme, au couvent de Montpellier, si

1. Nous ne connaissons pas encore le poème de Théa, ni les *secondes voix qui prient*.

nous ne nous trompons. Auparavant, il avait été tour à tour Lecteur de théologie, Prieur de Lyon, Définiteur et Provincial de la province d'Avignon. A Lyon, il avait eu dans sa communauté un malheureux qu'il nous est trop dur de nommer.

De fils fervents et doux alors j'étais le père;  
 Lui-même, mon aîné, se disait mon enfant.  
 . . . . .  
 Le destin dispersa cette famille heureuse;  
 Le ciel a de plusieurs couronné les travaux;  
 D'autres donnent ailleurs leur sueur généreuse,  
 Lui..., pour le dire, ô Dieu, je cherche en vain des mots.

Dès longtemps, le R. P. Sernin se préparait à la mort. Les détails nous manquent sur ses derniers jours. Nous savons seulement que ses souffrances étaient un perpétuel exercice de vertu. A raison de sa santé, il se trouvait à Pau, dûment autorisé par notre Révérend Père Général. Voici, pour terminer, qui peut nous donner une idée des dispositions avec lesquelles cette belle âme, altérée de lumière, a dû recevoir le signal de la claire vision.

Dans le *Rayon de soleil* (Voix qui prie) il parlait ainsi à la divine sagesse:

Ah! ne me quitte plus.... O ma céleste amante,  
 Pour toi je me sens fait!  
 Tout vit et chante en moi lorsque tu m'es présente,  
 Si tu fuis, tout se tait,

Mais déjà disparaît derrière ce nuage  
 L'aimable vision....  
 Hélas! n'étais-tu donc qu'un décevant mirage  
 Trop fugitif rayon!

Si du moins je pouvais m'élancer à ta suite  
 Dans l'espace éthéré;  
 A travers tous les cieux te suivre dans ta fuite,  
 O rayon adoré!

Je trouverais enfin ce chemin de la vie  
 Que soupçonne ma foi,  
 Et ne m'arrêteraï qu'à ta source infinie,  
 Pour m'y perdre avec toi.

La mon œil, contemplant l'idéale lumière,  
 N'aurait plus de désirs,  
 Et mon cœur, abreuvé de l'eau qui désaltère,  
 N'aurait plus de soupirs.

*Requiem æternam dona ei Domine, et lux perpetua luceat ei.*

Grand religieux, comme le Père Sernin, le R. P. Pierre de Jésus-Marie<sup>(1)</sup> ne fut ni un prédicateur, ni un poète; il n'a rien écrit. Mais ses œuvres, à lui aussi, sont là pour le louer autant que ses vertus intérieures. *Et laudent eum opera ejus*. Le Carmel thérésien ressuscité sur cette terre d'Espagne qui fut son berceau, deux provinces rétablies dans la parfaite observance, le pur esprit de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, douze couvents fondés ou restaurés par ses soins: voilà certes de beaux titres au respect, à la reconnaissance, et plus qu'il ne faut pour nous permettre de dire, que, sans s'être jamais beaucoup montré au dehors, notre vénéré défunt a rempli un ministère de premier ordre souverainement profitable à l'Eglise et aux âmes.

Le R. P. Pierre était né administrateur. Basque de naissance, compatriote de saint Ignace de Loyola, il avait tout le coup d'œil, tout le sens pratique de sa race, ce vaillant peuple des « *Provinces* », qui des temps les plus reculés jusqu'à présent a toujours su se gouverner par lui-même, et bien se gouverner. A ces dons naturels, perfectionnés par la grâce et les lumières d'en haut, le Père Pierre joignait une imperturbable douceur, qui, chez lui, était une force, et des manières très dignes, où entraient à la fois la bienveillance et la gravité, la simplicité et la discrétion, l'abandon et la parfaite mesure. Ajoutez à cela un type au physique, une physionomie religieuse des plus accentuées: un vrai moine de Zurbaran.

Le Père Pierre avait, nous pensons, 16 ou 17 ans, lorsqu'il prit l'habit au noviciat du Broussay, près Bordeaux. Sa piété, sa régularité, son esprit d'obéissance ne se démentirent pas un instant pendant l'année de probation et le cours des études. Aussi, le voyant, d'ailleurs, si remarquablement doué pour le maniement des hommes et des choses, les Pères capitulaires d'Aquitaine le mirent en charge presque aussitôt. Bien jeune encore, il fut élu sous-Prieur, puis Prieur de Bagnères et de Bordeaux. Mais c'est Bordeaux surtout qui devint son champ d'activité. La remarquable église du couvent était, alors, à peu près achevée. Fr. Philibert avait ajouté un chef-d'œuvre aux anciennes merveilles de l'architecture monastique. (2) Seulement, il fallait payer, et la communauté se trouvait chargée d'une dette énorme. Le nouveau Prieur para aux premières difficultés, monta la sacristie, agrandit le monastère, et fit faire le dessin du magnifique jardin attenant.....

(A suivre.)

1. Depuis l'impression de cet article nécrologique sur le R. P. Pierre de Jésus-Marie, nous avons reçu une lettre de la R. Mère Prieure de S. Joseph d'Avila nous donnant entr'autres notices celle du Père Pierre. Nous la publierons également dans un prochain numéro.

2. L'église des Carmes de Bordeaux, disait Louis Veuillot, dans *l'Univers*, le seul monument contemporain, peut-être, qui témoigne un effort heureux pour sortir de la copie ou de l'imitation des styles connus. — Cependant, dans sa puissante originalité, l'édifice se rattache au Roman du XII<sup>e</sup> siècle.

## Calendrier-Ephémérides.

Indulgences accordées à la célébration du mois de Mai, consacré à la très Sainte Vierge Marie :

*Sa Sainteté le Pape Pie VII, par un Rescrit de la Secrétairerie des Mémoires, du 21 Mai 1815, confirmé à perpétuité par un décret de la S. C. des Indulgences, le 18 Juin 1822, a accordé à tous les fidèles, qui consacreront le mois de Mai en l'honneur de la T. S. Vierge Marie :*

Une Indulgence de 300 jours, pour chaque jour du mois.

Une Indulgence plénière en un jour de leur choix, aux conditions ordinaires.

- 1. 2<sup>me</sup> Dimanche après Pâques.** — Les SS. Apôtres Philippe et Jacques. 2<sup>e</sup> classe. († 1<sup>er</sup> siècle.)

1838. Bruxelles. Mort du R. P. Louis de S<sup>t</sup> Urbain.

Le R. P. Louis de S<sup>t</sup> Urbain, dans le siècle J.-B. Mangelschots, né à Balen; il fut chassé de notre maison le 4 Novembre 1796 et transporté à l'île de Rhé où il arriva le 12 Janvier 1799. Il revint heureusement de l'exil en 1800, et le 21 Avril 1802 il devint sacristain spirituel à N. D. de la Chapelle. Il habita la maison de M<sup>r</sup> De Vis, rue des Ursulines, où il est mort.

C'était un homme d'une oraison continuelle qui ne quittait que rarement l'église; aussi fut-il un sujet d'édification pour tout le monde.

Le R. P. Didace de S<sup>te</sup> Marie son ancien Prieur l'estimait et pleura longtemps sa mort.

Le P. Louis de S. Urbain avait une tendre et extrême dévotion à la Reine du Carmel, il avait toujours son chapelet en main. Il mourut le 1<sup>er</sup> du mois consacré à Marie en 1838, à l'âge de 78 ans, il en avait 53 de Profession et 52 de Prêtrise.

- 2. Lundi.** — S<sup>t</sup> Athanase, Evêque, Confesseur, Docteur, double. († 373.)

- 3. Mardi.** — Invention de la S<sup>te</sup> Croix. 2<sup>e</sup> classe. — Indulgence plénière.

1658. Mort du Rév. Père Pierre Wastelius.

Il naquit à Alost, et entra de bonne heure dans l'Ordre des Carmes, à la réforme duquel il s'employa avec un zèle infatigable de concert avec les Vénérables Pères Martin De Hooghe et Liévin de la très S<sup>te</sup> Trinité. On admira surtout sa profonde humilité et sa tendre dévotion à Marie. Il mourut à Alost, âgé de 75 ans.

- 4. Mercredi.** — S<sup>te</sup> Monique, Veuve, double. († 388.)

- 5. Jeudi.** — S<sup>t</sup> ANGE, Martyr de l'Ordre du Carmel, 2<sup>e</sup> classe avec Octave, († 1220.) *Indulgence plénière.*

1623. En ce jour, fut célébré à Loano, le 7<sup>me</sup> chapitre général des Carmes déchaussés de la congrégation d'Italie. Le T. R. P. Paul-Simon de Jésus-Marie, de la province de Gênes, y fut élu Préposé Général.

- 6. Vendredi.** — S<sup>t</sup> Jean devant la porte Latine, double-majeur.

Premier vendredi du mois consacré à la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus.

- 7. Samedi.** — S<sup>t</sup> Stanislas, Evêque-Martyr, double. († 1079.)

- 8. 3<sup>me</sup> Dimanche après Pâques.** — PATRONAGE DE S<sup>t</sup> JOSEPH, Protecteur spécial de l'Ordre du Carmel, et Patron de l'Eglise universelle. — 1<sup>re</sup> classe avec Octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.*



1622. En ce jour, le pape Grégoire XV fit transporter à Rome l'image de la très Sainte Vierge Marie trouvée dans la ville de Straconitz au royaume de Bohême, durant la guerre contre les hérétiques, dans un combat livré près de Prague, le 8 novembre 1620. Il y eut à cette translation un pompeux cortège de tout le clergé de la ville de Rome et des Cardinaux. Cette sainte image fut placée avec beaucoup de dévotion et de respect dans l'église de S<sup>t</sup> Paul des Carmes déchaussés, qui prit depuis le nom de Notre-Dame de la Victoire.

9. **Lundi.** — S<sup>t</sup> Grégoire de Nazianze, Evêque, Confesseur, Docteur, double. († 389.)

1670. Bruxelles. Mort du R. P. Léon de S<sup>t</sup> Joseph, dans le monde Gilles Vander Geylen, natif d'Alost. Il procura les fonds nécessaires pour construire notre couvent de Termonde, et poussa énergiquement à la fondation de notre monastère de Gand. Il fut deux fois définiteur-provincial, prieur de Gand, de Louvain au Placet, et de Bruges. Il mourut à Bruxelles à l'âge de 61 ans et de 41 ans de profession religieuse.

10. **Mardi.** — S<sup>t</sup> Antonin, Evêque, Confesseur, double. († 1459.)  
 11. **Mercredi.** — B. Louis Rabata, Confesseur de l'Ordre, double. († 1490.)  
 12. **Jeudi.** — Octave de S<sup>t</sup> Ange, Martyr de l'Ordre, double.  
 13. **Vendredi.** — S<sup>t</sup> Pie V, Pape, Confesseur, double. († 1572.)

1637. Mort du R. P. Fabien de S<sup>t</sup> Sébastien, dans le monde Adrien Van den Clytte, natif de Bergues Saint-Winoc. Imbu du véritable esprit de sa séraphique Mère S<sup>te</sup> Thérèse, il sut unir le zèle des âmes à l'exercice assidu de l'oraison. Après avoir soigné les pestiférés à Louvain, il se dévoua encore à leur service à Bruges, où sa charité lui coûta la vie. Il mourut à peine âgé de 30 ans.

14. **Samedi.** — S<sup>t</sup> Nérée et ses Compagnons, Martyrs, semi-double. († 1<sup>er</sup> siècle.)  
 15. **4<sup>e</sup> Dimanche après Pâques.** — Octave du Patronage de S<sup>t</sup> Joseph, double.  
 16. **Lundi.** — S<sup>t</sup> SIMON STOCK, Confesseur de l'Ordre. 2<sup>e</sup> classe avec Octave. *Indulgence plénière.*

1721. Bruxelles. Mort du Rév. Père Antonin de l'Annonciation, dans le monde Pierre Vichet, natif de Bruxelles. Il fut un miroir de perfection religieuse. Trois fois il fut élu Provincial, une fois sous-prieur à Anvers, et prieur dans tous les autres couvents de la Province. Étant prieur à Louvain au Placet, il fit construire le réfectoire et les infirmeries, acheva la toiture et tout l'extérieur du couvent. Il mourut à Bruxelles, le jour de S<sup>t</sup> Simon Stock, ayant 77 ans d'âge, 56 de profession religieuse, et 51 de prêtrise.

17. **Mardi.** — S<sup>t</sup> Pascal Baylon, Confesseur, double. († 1592.)  
 18. **Mercredi.** — S<sup>t</sup> Venance, Martyr, double. († 3<sup>e</sup> siècle.)  
 19. **Jeudi.** — S<sup>t</sup> Pierre Célestin, Pape, Confesseur, double. († 1296.)  
 20. **Vendredi.** — S<sup>t</sup> Bernardin de Sienn, Confesseur, semi-double. († 1444.)  
 Messe chantée de *Requiem* pour les défunts de l'Ordre, parents, amis et bienfaiteurs.

1762. Nos supérieurs-généraux, forcés d'abandonner la maison générale, qu'ils occupaient près du Mont de Piété à Rome, fondèrent une nouvelle maison, Via Monserrato. En ce jour l'église fut bénite sous le titre des SS. Thérèse et Jean de la Croix. Le fondateur en fut le T. R. P. Paul de S<sup>t</sup> Jean Chrysostôme, de la noble famille Ponte de Venise, et qui, peu après, fut créé archevêque de Corfou, en Dalmatie.

**21. Samedi.** — Translation de N. P. S<sup>t</sup> Jean de la Croix, double-majeur. 1765. En ce jour, Clément XIII, accorda une indulgence plénière et des indulgences partielles à la célébration des neuf mercredis qui précèdent la fête de S<sup>t</sup> Joseph.

**22. 5<sup>e</sup> Dimanche après Pâques.** — S<sup>t</sup> Jean Népomucène, Martyr, double. († 1383.)

1611. En ce jour, Mgr Ubaldin, nonce de Sa Sainteté, dit la première messe dans l'église de notre nouveau couvent de Paris, rue de Vaugirard, fondé par les RR. PP. Denis et Bernard. Ce fut dans ce même couvent, que l'élite du clergé de France fut massacrée, les 2 et 3 septembre 1792.

**23. Lundi.** — *Rogations.* — Octave de S<sup>t</sup> Simon Stock, Confesseur de l'Ordre, double

**24. Mardi.** — *Rogations.* — Notre-Dame Auxiliatrice, double-majeur.

**25. Mercredi.** — *Rogations. Vigile de l'Ascension.* S<sup>te</sup> MARIE MADELEINE DE PAZZI, Vierge de l'Ordre. 2<sup>e</sup> classe avec Octave. — († 1607.) — *Indulgence plénière.*

1693. Bruxelles. Mort du R. P. Jacques-Philippe de S<sup>t</sup> Bruno, dans le monde, Guillaume Montoy, natif de Gand. Il s'employa avec un zèle infatigable à la conversion des infidèles, lorsque la mort vint mettre un terme à son apostolat. Il mourut à Tripoli dans les Indes, âgé de 44 ans. Il fut regardé partout comme un homme d'une éminente sainteté. Son tombeau, illuminé régulièrement toutes les nuits par une lumière mystérieuse, devint l'objet de la vénération, non-seulement des chrétiens, mais encore des mahométans et des païens.

**26. Jeudi.** — ASCENSION DE N. S. JESUS-CHRIST. 1<sup>re</sup> classe avec Octave. — *Indulgence plénière.*

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de la Pentecôte.

**27. Vendredi.** — S<sup>t</sup> Grégoire VII, Pape, Confesseur, double. († 1085.)

**28. Samedi.** — S<sup>t</sup> Ubald, Evêque, Confesseur, semi-double. († 1160.)

1599. En ce jour, Son Éminence Pinelli, Cardinal-protecteur de l'Ordre approuva les modifications apportées aux constitutions espagnoles par les principaux Pères de la Congrégation d'Italie.

**29. Dimanche dans l'Octave de l'Ascension.**

1668. Mort du R. P. Célestin de S<sup>te</sup> Lidwine, dans le monde Pierre Golius. Il naquit à Leyde, en Hollande, l'an 1604, et eut pour frère le fameux orientaliste Jacques Golius. Il prononça ses vœux à Louvain et se distingua, d'abord en Belgique, par sa science, et la sainteté de sa vie; puis, désireux de propager la foi parmi les infidèles, il parcourut longtemps la Syrie et les Indes Orientales en Apôtre, laissant partout des traces de son zèle et de sa charité. Après avoir fondé une maison de l'Ordre sur le Mont-Liban, il alla à Rome, où il enseigna l'Arabe, et composa en cette langue, quelques ouvrages de controverse, d'histoire et de piété. Il visitait les missions des Indes, lorsqu'il mourut en grande réputation de sainteté à Surate, âgé de 64 ans.

**30. Lundi.** — S<sup>t</sup> Augustin de Cantorbéry, Evêque, Confesseur, double. († 604.)

**31. Mardi.** — S<sup>te</sup> Angèle de Mérici, Vierge, double. († 1540.)

## Petites fleurs du Carmel.

Nous empruntons à un livre précieux intitulé: le *Vade Mecum des novices de l'Ordre de N. D. du Mont-Carmel* des conseils dont notre dévotion envers

la St<sup>e</sup> Vierge aimera à profiter pour le beau mois de Marie.

L'auteur nous indique d'abord les deux grandes et solides bases de notre dévotion envers la St<sup>e</sup> Vierge. — Elle est notre Mère; elle est, comme Mère de Dieu, la souveraine du monde.

1. Vouez à Marie l'amour filial le plus tendre et la soumission la plus empressée que puisse avoir un humble petit serviteur ou un esclave.

Cette dévotion bénie doit nous faire offrir à la Sainte Vierge un triple culte d'honneur, d'invocation et d'imitation. — C'est la pensée qui inspire les conseils donnés par l'auteur dans les 5 numéros suivants.

2. Au moins une fois par heure, honorez la avec beaucoup de dévotion, même extérieure, si les circonstances le permettent, en vous inclinant devant elle, en la saluant avec le saint Archange Gabriel, en lui faisant hommage de vos services, en suppléant auprès d'Elle tous ceux qui ne l'honorent pas.

3. Dans toutes vos nécessités et dans tous vos doutes, recourez à Elle avec confiance comme un petit enfant qui ne sait pas encore parler se réfugie auprès de sa mère.

4. Méditez souvent ses prérogations, ses bienfaits, ses vertus, ses mérites, sa gloire, et louez-en Dieu avec reconnaissance. Compatissez du fond de l'âme à ses douleurs, comme Reine des Martyrs, surtout à celles qu'elle a souffertes au pied de la Croix.

5. Efforcez-vous soigneusement d'imiter sa vie et ses vertus, spécialement sa pureté, son humilité, sa charité.

Faisons ressortir la touchante expression dont l'auteur se sert au numéro 3, « recourez à Elle, comme un petit enfant se réfugie auprès de sa mère. » Le tout petit enfant n'attend pas, n'hésite pas un instant; s'il souffre, s'il a peur, s'il a besoin de quelque chose il se serre contre sa mère, il se cache dans son sein. Ainsi prions Marie tout de suite, à l'heure de la tentation, du chagrin, de la chute, en nous jetant sans hésiter sur le cœur de cette bonne Mère.

Dans la suite du paragraphe, l'auteur continue ses conseils pratiques; ne pouvant les citer tous, nous nous contentons de reproduire ceux qui semblent regarder spécialement les enfants de la famille religieuse du Carmel.

6. Remerciez la souvent de ses bienfaits, surtout de votre vocation à son très-saint Ordre du Carmel.

10. Appliquez vos bonnes œuvres et vos indulgences aux âmes du purgatoire qui furent les plus dévotes envers la Sainte Vierge, afin qu'arrivées plus tôt au ciel elles la louent et l'aiment en votre nom avec plus de ferveur et qu'elles la prient pour vous.

13. Cherchez et saisissez l'occasion d'exciter les autres par vos paroles et vos exemples à aimer et à honorer la bienheureuse Vierge Marie; imaginez des moyens propres à atteindre ce but.

14. Portez avec respect et avec le plus vif sentiment de reconnaissance le scapulaire de notre saint Ordre, comme étant l'habit même de votre divine Mère; baisez le souvent avec dévotion, servez-vous en comme d'un mémorial destiné à vous rappeler que vous devez aimer la St<sup>e</sup> Vierge et imiter ses vertus.

Soyons fidèles à suivre ces conseils; et que durant tout son mois, Marie entende souvent la salutation angélique redite par nos lèvres, qu'elle nous voie attentifs à pratiquer les vertus qui feront de nous ses vrais enfants, qu'elle puisse répondre à la confiance de nos supplications par la surabondance de ses grâces et son cœur de mère sera heureux. Ainsi soit-il.

---

## L'Image de Dieu dans l'âme

(Voir 3<sup>me</sup> année page 329.)

---

L'univers matériel lui-même est déjà plein des traces de l'adorable Trinité. En chaque créature on distingue trois choses qu'on doit attribuer comme à leurs causes aux trois Personnes divines et qui indiquent les relations personnelles qu'elles ont entr'elles.

Chaque être possède l'existence, a une forme qui le fait appartenir à telle espèce, et est en relation avec d'autres êtres. La substance existante, principe des opérations, représente la personne du Père, principe sans principe. La forme ou l'espèce indique le Verbe, (la Pensée du Père,) parce que la forme de l'ouvrage indique la pensée de l'artiste. Les rapports avec les autres êtres désignent l'Esprit S<sup>t</sup> (Amour personnel) parce que la destinée d'une chose pour une autre vient de la volonté, c'est-à-dire de l'amour du Créateur. L'on peut ramener à ces trois aspects le texte: « Vous avez tout disposé, Seigneur, avec nombre, poids et mesure, » (1) et ces trois expressions semblables de S. Augustin: « La manière, l'espèce et le rang, » ainsi que celles-ci: « Ce en quoi une chose consiste, ce qui la distingue des autres, ce qui la met en harmonie avec les autres; » enfin, en général, toutes les considérations du même genre (2).

- 
1. Omnia in numero, et pondere et mensura disposuisti, Domine. Sap. XI. 21.
  2. Vide expositionem, p 1, q XLV, a 7, c. Par exemple, la cause, la chose et l'effet, ou le principe, le moyen et la conclusion; c'est-à-dire les trois termes (et les trois propositions) de tout raisonnement; les trois termes de tout jugement; et encore les trois opérations de l'esprit: la pensée, le jugement, le raisonnement, etc. Quidam, quos improbat Augustinus, ad imaginem Trinitatis requirunt tria membra familiae: patrem ad imaginem Genitoris, prolem ad imaginem Unigeniti, et matrem ad imaginem Paracliti. Quamvis autem in familia deficiens sit imago Trinitatis, quia tamen realiter tres personas exhibet, Trinitas creata aut terrestres consuevit appellari sacra Familia.



Tandis qu'il y a seulement des traces de la S<sup>te</sup> Trinité dans les créatures visibles, y compris le corps de l'homme lui-même, dans son âme se trouve la vraie image des Personnes divines.

Sans doute cette image n'est pas assez claire pour qu'on puisse par l'analyse de l'âme prouver la S<sup>te</sup> Trinité ou la comprendre; « La trinité qui est en notre âme, nous la voyons plutôt que nous ne la croyons; mais celle qui est en Dieu nous la croyons plus que nous ne la voyons. » (S. AUGUSTIN). Toutefois, si l'âme ressemble à la nature divine, il est naturel qu'elle ait aussi une certaine image de l'auguste Trinité; car les trois Personnes ne se distinguent l'une de l'autre que par leur origine, ou plutôt par leurs rapports d'origine; or l'origine de tout être étant conforme à sa nature, la « procession » des Personnes divines doit se faire selon qu'il convient à la nature divine; et ainsi l'image de la nature de Dieu portera aussi l'image des relations d'origine (1).

C'est ce qu'il nous faut rechercher, à la suite du saint Évêque d'Hippone.

L'image de Dieu se trouve dans l'esprit; or l'esprit a une triple connaissance ou « vision. » La vision ou vue corporelle, la vue ou représentation imaginaire, la représentation intellectuelle ou idée. Dans chacune de ces trois manières de connaître se trouve une certaine trinité; dans la vue corporelle, il y a le corps extérieur, son image dans la rétine de l'œil, l'impression que le nerf optique transmet au cerveau (ce qui excite l'attention et provoque souvent le regard, c'est-à-dire la vue volontaire et fixe). De même, dans les représentations imaginaires, il y a le souvenir de l'objet, sa forme qu'on se représente, et la volonté d'y songer (2). Cependant ces trinités n'arrivent pas à être vraiment l'image de Dieu; il faut pour cela recourir à la vision intellectuelle, puisque l'homme n'est à l'image de Dieu que par son esprit. Et en effet comme

1. P. I. q. XCIII, a 5, c. « Aliter enim producantur animata, aliter inanimata, aliter animalia, atque aliter plantæ. »

2. Ib. a 6 ad 4. Possent etiam enumerari in visione imaginaria memoria (alia potentia à phantasia), species impressa, et species expressa; et in visione intellectuali species expressa phantastica, species impressa intellectualis et species expressa intellectualis. Vide plerosque scholasticos.

il s'agit d'atteindre à une similitude quasi spécifique, cela ne peut se faire que par ce que l'homme a de plus excellent. Comme toute la sublimité de la doctrine expliquée dans cet article consiste précisément dans la dignité d'appartenir en quelque sorte, par la ressemblance, à la même espèce d'êtres que Dieu, il nous faut dire d'abord que la divinité ne saurait faire partie d'aucun genre ni d'aucune espèce. Si nous attribuons au Créateur nos qualités, nos vertus, ce n'est pas qu'il les possède elles-mêmes (formaliter) mais seulement il les a en quelque chose qui est plus élevé (eminenter), comme l'intelligence humaine contient supérieurement l'instinct des animaux. Lors donc que nous l'appelons juste, miséricordieux, ou même un être vivant, intelligent, ou une substance, un être existant, etc., toutes ces expressions ne doivent pas s'appliquer à Dieu dans le même sens qu'elles conviennent aux créatures (non identice), mais dans une signification proportionnelle (analogice), qui a cependant une certaine ressemblance ou analogie avec la signification ordinaire (non æquivoce). Il s'en suit que le Seigneur, tout en étant éminemment un esprit, n'appartient pas à la catégorie des esprits proprement dits ; tout en étant véritablement vivant et la source de la vie, ne forme pas un même genre avec les autres êtres vivants ; tout en étant une substance existante, et l'existence même, n'est pas un être dans le sens que nous entendons par ce mot.

Dire que l'âme arrive à une ressemblance quasi spécifique de Dieu, c'est donc faire presque une exception à cette règle générale, c'est toucher aux confins de l' " Être par lui-même " et de l' " être participant ", c'est élever les esprits à une sorte d'égalité de nature avec l'Infini.

Il est clair qu'on ne peut oser établir de pareils rapprochements qu'en ne perdant pas de vue la différence infinie qui sépare le Créateur de la créature.

Nous dirons déjà d'une façon générale de quelle manière l'âme est une image des Personnes divines, image appartenant en quelque sorte à la même espèce que la sainte Trinité. La Trinité incréée se forme comme la parole procède de celui qui parle et que l'amour procède de l'une et de l'autre. Or dans la créature

raisonnable on trouve la pensée (qui est la parole intérieure) procédant de l'intelligence et l'amour procédant de la volonté. Voilà donc l'esprit, la connaissance et l'amour. C'est la première image réelle de la sainte Trinité que S. Augustin ait trouvée dans l'âme. Il nous la décrit en ces termes: « l'homme a été fait à l'image de Dieu, en tant que nous sommes, que nous le savons et que nous aimons à être et à le savoir. » Cependant, comme nous ne nous connaissons point parfaitement, tandis que le Fils connaît parfaitement son Père, le saint Docteur préféra ensuite remplacer l'esprit par la mémoire et désigna conséquemment comme image en nous de la Trinité incréée la mémoire, l'intelligence (faculté de penser) et la volonté, (faculté d'aimer).

Bien que l'image de Dieu soit d'une certaine façon dans ces trois puissances, il vaut mieux cependant prendre leurs actes, parce que la parole intérieure ne peut se former en nous que si notre intelligence pense actuellement. Pour exprimer l'image de la Trinité il convient donc mieux d'ajouter au souvenir la pensée et l'amour. Toutefois comme les actes existent en germe dans les puissances qui en ont l'habitude, l'on peut dire que l'image de Dieu se trouve aussi en tous ceux qui ont la connaissance de Dieu, l'habitude de penser à lui et de l'aimer, et même, puisque les puissances intellectuelles sont capables de produire ces actes, l'image divine existe jusqu'à un certain point en tout homme (1).

Nous venons d'insinuer la dernière condition requise pour que le souvenir, la pensée et l'amour soient une parfaite image de Dieu; c'est leur objet. En effet, d'après les philosophes, les connaissances, les idées et les affections sont d'espèces diverses selon qu'elles ont pour objet des choses d'espèces différentes. Par conséquent, puisque l'âme doit représenter la S<sup>te</sup> Trinité par une image en quelque sorte de la même espèce, et que Dieu pense toujours à Lui-même et s'aime, (ce qui produit l'adorable Trinité), l'image de la S<sup>te</sup> Trinité pour être quasi spécifiquement semblable, doit aussi avoir Dieu pour objet.

Ainsi donc notre trinité n'est pas strictement l'image de Dieu

---

1. Ib. a. 7.

lorsqu'elle s'occupe des choses temporelles, même des vérités de foi, qui se sont passées dans le temps, ni non plus lorsqu'elle s'occupe d'elle-même. S. Augustin dit bien dans son ouvrage *De Trinitate* : « L'âme se souvient d'elle-même, se comprend et s'aime. Si nous considérons cette vérité, nous voyons la trinité, non point encore Dieu, mais l'image de Dieu. » Cependant cela n'est vrai que parce que l'âme est le miroir de Dieu et qu'ainsi, en se considérant, elle peut voir Dieu en elle. Si l'on s'arrête à la considération de soi-même, on doit avouer ce que S. Augustin ajoute un peu plus loin : « La trinité de l'âme n'est pas l'image de Dieu, parce que l'âme se souvient d'elle-même, se comprend elle-même et s'aime, mais parce qu'elle peut aussi se souvenir de son Créateur, le comprendre et l'aimer » (1).

Nous avons indiqué tout-à-l'heure trois degrés de splendeur de l'image divine en nous, consistant en la capacité, l'habitude et l'action de se souvenir de Dieu, de penser à Lui et de L'aimer; donc en la possibilité et la pratique de la vertu.

Le premier degré se trouve évidemment dans tous les hommes; ils ont l'image « de création »; le second et le troisième résident, mais imparfaitement, dans tous les justes, on voit en eux l'image « de restauration » par la grâce de la rédemption; le troisième n'existe parfaitement et sans interruption que dans les bienheureux seulement; en eux brille l'image « de similitude » (2) C'est de l'image de création qu'on entend cette parole : « La lumière de votre visage a été marquée sur nous » (3). Selon l'image de restauration : « ceux que Dieu a connus à l'avance, il les a prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils » (4). Enfin, à cause de l'image de similitude, les bienheureux peuvent répéter avec S. Paul : « Nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image de clarté en clarté » (5).

1. Hæc omnia desumpta sunt ex eadem quæst, a 8.

2. Ib a 4.

3. Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine. (ps. IV, 7.)

4. Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui (Rom. VIII, 29.)

5. Nos omnes revelata facie gloriam Dei speculantes in eandem imaginem transformamur de claritate in claritatem. (II Cor. III. 18.)



Comme en dessous de la connaissance et de l'amour surnaturels il y a une connaissance et un amour naturels de Dieu, que d'ailleurs la capacité de penser à Dieu et de l'aimer est prochaine chez les pécheurs, et éloignée chez ceux qui n'ont pas l'usage de la raison, on peut déjà en cette vie reconnaître, avec S. Augustin, trois différents degrés de perfection dans l'image de Dieu. Elle est chez les êtres humains qui n'ont pas l'usage de la raison, voilée, comme effacée et presque nulle; chez les pécheurs, sombre et grossière; chez les justes, brillante et belle (1). L'on voit donc encore une fois que c'est la vertu, qui rend ressemblante l'image de Dieu.

Toutefois si l'homme est parfois appelé dans nos Saints Livres l'image de Dieu, il est dit aussi: « à l'image de Dieu, » parce qu'il n'en est qu'une image imparfaite. Il faut en effet qu'une image parfaite soit égale à son modèle et de même nature que lui. Ces deux qualités se trouvent seulement dans le Fils unique du Père, qui n'est jamais nommé à *l'image*, mais bien: « *l'image* du Dieu invisible, le premier né de toute création » (2) et encore: « la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance » (3).

Comment faut-il donc entendre la parole biblique: « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance? » Voilà les trois sens sublimes indiqués par S. Thomas: « Faisons l'homme, se disent les trois adorables Personnes de l'auguste Trinité, afin d'avoir en lui une image de nous-mêmes; faisons-le ressemblant à nous que nous prendrons pour modèle et prototype; faisons-le conforme à l'image que nous sommes les unes des autres ! » (4)

Nous pouvons donc, après S. Paul (qui s'approprie cette fière parole d'un poète ancien,) nous pouvons nous vanter « d'être de la race de Dieu » (5).

Par la spiritualité de notre âme nous appartenons d'une certaine

1. P. 1 q. XCIII, a 8, ad 3.

2. Qui est imago Dei invisibilis, primogenitus omnis creaturæ (Col. 1, 15.)

3. Splendor gloriæ et figura substantiæ ejus (Hebr. 1, 3.)

4. P I q, XCIII a 5, ad 4.

5. Sicut et quidam vestrorum poetarum dixerunt: Ipsius enim et genus sumus. Genus ergo cum sumus Dei... (Act. apost. XVII, 28 & 29.)

façon à la même espèce d'êtres que Dieu; par la connaissance et l'amour de Dieu, nous formons presque une seule espèce avec les trois Personnes divines. Cette union par ressemblance peut grandir jusqu'à nous faire prendre en quelque sorte pour Dieu même, comme le fait S. Basile dans cette sentence, identique pour le fond à une autre de S. Augustin: « de là (des lumières que vous recevez du Saint-Esprit) de là, dit S. Basile, résulte une ressemblance avec Dieu, et ce qui surpasse tout ce qu'on peut désirer, de là vient que vous deveniez Dieu! » (1)

Parole infiniment exagérée, mais qui montre jusqu'à quel point la sainteté peut rendre notre ressemblance avec Dieu frappante et parfaite. Voilà quelle est notre gloire véritable, quel est le but de notre création, quel est le terme heureux de nos efforts, terme poursuivi ici-bas et atteint pleinement dans l'éternité.

P. JEAN-AIMÉ,  
*Carme Déchaussé.*

## Les 3 grandes Périodes de l'Histoire de l'Église

(Suite et fin, voir 3<sup>me</sup> année, page 418 et suivantes).

Pour le protestantisme, l'enseignement de l'Église, son magistère doctrinal ne comptent plus. Entendons Bossuet nous donner l'exact signalement de la grande hérésie dans son principe et ses dernières conséquences. « La source de tout le mal, dit-il, est que ceux qui n'ont pas craint de tenter au siècle passé la réformation par le schisme, ne trouvant point de plus fort rempart contre toute leur nouveauté que la *sainte autorité de l'Église*, ils ont été obligés de la renverser. Ainsi les décrets des conciles, la doctrine

---

1. Hinc (ex illustratione Spiritus Sancti) similitudo cum Deo, et quo nihil sublimius expeti potest, hinc fit ut Deus fias. (S. Basil. tract. de Spir. S<sup>to</sup>.)

des Pères et leur sainte unanimité, l'ancienne tradition du Saint Siège et de l'Église catholique n'ont plus été comme autrefois des lois sacrées et inviolables. Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance; et encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits en les renfermant dans les limites de l'Écriture sainte, comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendrait l'interprète et croirait que le Saint-Esprit lui en dicte l'explication, il n'y a point de particulier qui ne se voie autorisé par cette doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense. Dès lors on a bien prévu que la licence n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieraient jusqu'à l'infini, que l'opiniâtreté serait invincible et que, tandis que les uns ne cesseraient de disputer ou donneraient leurs rêveries pour inspirations, les autres, fatigués de tant de folles visions et ne pouvant plus reconnaître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iraient enfin chercher un repos funeste et une entière indépendance dans l'indifférence des religions ou dans l'athéisme. — On le vit bien tout d'abord en Allemagne et en Angleterre où apparurent bientôt les premiers incrédules, et la société de *free thinkers*, libres penseurs.

Ceci s'applique exactement à ce protestantisme hypocrite que, sous le nom de *Jansénisme*, le diable réussit à introduire dans les nations demeurées catholiques, et qui fut chez elles le grand pourvoyeur de l'impiété et de l'infidélité totale. N'oublions pas que Voltaire lui-même sortait d'une famille janséniste.

Cependant satan croyait avoir obtenu peu de chose tant que resteraient debout au Sud et au Centre de l'Europe ces monarchies fidèles qui gardaient encore de si beaux reflets de la royauté chrétienne. Que fit-il? Il inventa le *Protestantisme politique*, ou plutôt il n'eut pour cela qu'à aviver dans les états catholiques le vieil esprit césarien qui ne les avait déjà que trop entamés. Le Protestantisme politique, qu'on l'ait appelé *Gallicanisme* en France, *Régalisme* en Espagne et en Italie, *Joséphisme* en Autriche, avant que d'arriver à sa dernière évolution il ait reçu le nom de *Libéralisme*, le Protestantisme politique n'eut garde de contester l'autorité de l'Église dans l'ordre religieux; bien qu'encore là, il

eut la prétention, afin d'affaiblir cette autorité, d'en faire résider l'exercice suprême et souverain, non plus dans le Pape, tête visible de l'Église, mais dans le corps des évêques unis à leur chef. Le Protestantisme politique ne contesta donc pas l'autorité de l'Église dans l'ordre religieux, seulement il fit déclarer que l'ordre social, l'État, les pouvoirs qui y président et leurs actes, la *politique*, en un mot, sont indépendants de la religion. La religion n'a d'autre domaine que la conscience individuelle; elle n'a cure des choses de la terre. Conséquemment l'Église, pure société des âmes selon ces nouveaux docteurs, n'a rien à voir aux sociétés temporelles d'ici-bas; elle n'a aucun magistère public et social à invoquer. Comme particuliers, les rois pourront être encore des fils pieux et dévoués de l'Église; en tant que rois, ils ne relèvent que d'eux-mêmes et ne consultent que l'intérêt de leurs couronnes. C'est-à-dire qu'il y aura bien encore des catholiques, mais il n'y aura plus de royauté catholique, plus d'État catholique. Les états en tant qu'états sortent de l'Église: ils se sécularisent. *Discessio primum*. Qu'arriva-t-il cependant dans ces états ainsi sécularisés?... Il arriva que la révolte fut punie par la révolte. « La royauté chrétienne était une délégation divine, la puissance de Dieu même. Ce caractère auguste rendait l'obéissance facile. Mais lorsque l'apostasie eut effacé au front des rois l'auréole d'une majesté supérieure à l'homme, lorsque l'homme couronné fut resté tout un avec ses faiblesses au regard du peuple, le peuple sentit se réveiller en lui d'autres instincts que ceux de l'obéissance. Dans un jour d'orgueil et de colère, un grand roi avait fait formuler en quatre articles son indépendance de l'autorité divine que ses aïeux avaient si souvent proclamée; maintenant le peuple ou plutôt ceux qui se donnent pour les représentants du peuple se tournent vers le trône et disent: « C'est une loi de votre état que le souverain ne recon- » nait sur la terre aucune autorité au dessus de la sienne; eh bien! le » souverain c'est nous; *le pouvoir réside dans la communauté*. (1) » Si on ne vous renvoie pas ou plus encore si on ne vous égorge

---

1. Le Césarisme royal et le Césarisme populaire par Mgr Epivent évêque d'Aire *passim*.



« pas, sachez bien que vous n'êtes que les serviteurs et les man-  
 » dataires de la volonté populaire. Vous vouliez encore la religion,  
 » vous vouliez l'Eglise, pourvu qu'amointrie, renfermée dans ses  
 » temples, elle fût en tout subordonnée à votre omnipotence; (1)  
 » mais nous, omnipotents aussi, *le libre examen*, la *philosophie*  
 » *nouvelle* nous en ont appris bien d'autres. Il n'y a de religion  
 » que celle de la *nature* et de la *raison*. Le surnaturel, Jésus-  
 » Christ et son Eglise sont un outrage à la nature et à la raison,  
 » un obstacle à leur règne. Guerre à mort, guerre implacable à  
 » Jésus-Christ et à son Eglise! Là est l'ennemi qu'il faut chasser  
 » de partout, là est le joug dont il faut affranchir l'humanité. *Dirum-*  
 » *pamus vincula!* » Et voici que pour promouvoir, pour réaliser et  
 mener à terme ce programme de l'enfer, satan a réussi à rallier  
 dans l'ombre toute une armée savamment organisée. C'est la  
*Franc-Maçonnerie* diabolique, que nous voyons à l'œuvre depuis  
 un siècle, dans les pays catholiques principalement, renversant par-  
 tout les autels et les trônes, et qui hélas! occupe maintenant en  
 maîtresse absolue l'Italie, siège de « *la chaire sacerdotale* » (2) et  
 la France, le « *royaume très chrétien*. » (3)

Par la Franc-Maçonnerie, le Protestantisme religieux et le Pro-  
 testantisme politique joignent et unissent leurs conséquences extrê-  
 mes. La Révolution commencée au XVI<sup>me</sup> siècle donne son dernier  
 fruit: c'est-à-dire le renversement de tout ordre divin, l'homme  
 substitué à Dieu, en un mot l'antichristianisme absolu, dont le  
 fils de perdition sera comme l'incarnation et la suprême expression.  
 Et l'Eglise en luttant pied à pied contre le monstre, en élevant  
 son témoignage et sa confession généreuse plus haut que les cent  
 noms de blasphème de la Bête, l'Eglise achève de se parer et de

---

1. Bien entendu, nous ne voulons caractériser ici que les doctrines césa-  
 riennes, dont les princes, les princes Bourbons particulièrement, furent plutôt  
 dupes qu'autre chose. — Nous mettons hors de cause les intentions et le  
 profond esprit catholique qui de tout temps fut inhérent en quelque sorte  
 au sang de saint Louis. — Evidemment, le bon et pieux Louis XVI, par  
 exemple, n'eut d'autre rapport avec le réganisme, que d'en être la noble et  
 pure victime expiatoire.

2. S. Cyprien.

3. Bullar. rom. a S. Gregor. III. 741 usque ad Leonem XIII.

s'embellir pour les noces éternelles. « A sa première œuvre qui fut de détruire le *vieux monde*, à la seconde qui fut de construire *l'Europe chrétienne*, elle ajoute depuis trois siècles la troisième qui est de sauver la vérité, la vertu, la vie divine des perversités et des audaces de la *Révolution* » (1).

Que les angoisses, que les tristesses du présent ne nous scandalisent ni ne nous abattent. N'oublions pas qu'à mesure que le monde approchera de son terme, les méchants et les séducteurs auront de plus en plus l'avantage. *Mali autem et seductores proficient in pejus* (II Timoth III. 13.). Sachons bien que les déchainements les plus terribles du mal viennent se discipliner et se ranger à l'ordre sous la main de la Providence.

« Le monde est un chantier où se bâtit l'édifice dont la pierre angulaire est le Christ ; une scène où se déploie le corps dont la tête est le Christ, un camp où l'armée du Dieu vivant, dont le capitaine est le Christ, plante pour un jour ses pavillons. Les méchants ne font pas nombre auprès du Très-Haut : « ce sont des outils, des serfs, des ennemis. Dieu en prend autant qu'il en faut pour édifier le temple et polir ses pierres, pour exercer le corps mystique de Jésus-Christ et aguerrir son armée. Car toutes choses sont pour les élus, et le Christ est pour Dieu. *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei.* (I Cor. III. 22. 23.) Mais quand l'armée aura recruté tous ses soldats, quand le corps aura atteint le terme de sa croissance, quand le couronnement aura été posé au faite de l'édifice, alors en un clin d'œil, *in ictu oculi*, on lèvera le camp, on détruira le chantier, on jettera bas les échafaudages ; les outils seront mis de côté, et les manœuvres forcés congédiés au feu éternel. L'armée triomphante entrera dans la céleste Sion, enseignes déployées ; le temple saint sera rempli de la lumière de l'Agneau, le corps recevra de son chef divin une vie nouvelle, tout sera transfiguré. *Ecce nova facio omnia* » (2). Et l'éternité chantera : *Nunc facta est salus et virtus et regnum Dei nostri et potestas Christi ejus, et*

1. Abbé Doublet. Leçons d'histoire ecclésiastique. Introduction.

2. R. P. G. de Pascal. Conférences de S. Joseph de Marseille, l'Église.

*regnabit in secula seculorum. Amen.* C'est maintenant qu'est établi le salut, la puissance et le règne de Dieu et l'empire de son Christ, et il régnera dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. (Apoc. XI. 15. XII. 10.)

F. MARIE-BERNARD DU S. C.

C. d.

## Voyages en Palestine et aux Indes

par Monseigneur Marie-Ephrem, (Carme déchaussé).

### Chapitre premier.

(Suite, voir 3<sup>me</sup> année, page 416 et suiv.)

La route d'Alexandrie au Caire fut une agréable diversion à toutes celles que nous venions de parcourir pendant près d'un mois dans la Syrie et la Palestine. Au lieu de rochers stériles et de contrées désolées et sans eaux, où la malédiction divine semblait descendre de chaque colline, nous traversions un pays d'une admirable fertilité. L'eau limoneuse du Nil, portée par une crue récente, courait dans mille canaux, animait d'innombrables machines, et entretenait partout une fraîcheur charmante. Après l'aspect morne, sauvage et sans mouvement de la Samarie, c'était l'éclat, la splendeur, la magie et les parfums de la terre vivante des Pharaons. Mais les villages que nous traversions ne répondaient guère aux magnificences extérieures de la campagne. Nous n'apercevions que des maisons de boue, basses, humides, presque sans couverture, où habitaient ensemble pêle-mêle, dans une saleté repoussante, hommes et animaux. Des physionomies hideuses où se peignent l'amour du lucre et du plaisir, et où paraît éteint tout sentiment de dignité et de grandeur morale, tel est le spectacle qu'offrent aux regards du chrétien ces populations abâtardies. Enfin après sept heures et demie de marche au sein de ces plaines fertiles,

et une demi-heure de halte au milieu du chemin, nous arrivâmes vers quatre heures du soir au Caire, capitale de la Vice-Royauté d'Egypte.

Le Caire, placé sous le 30 ° 2' de latitude Nord et le 28 ° 58' de longitude orientale, est assis au pied de la colline nommée Monnattam et à moins d'un kilomètre de la rive droite du Nil. Deux villes, Boulac au Nord-Ouest, et le Vieux-Caire ou Fostat au Sud-Ouest, lui servent de ports. Le Vieux-Caire fondé par Amron, à son retour d'Alexandrie dont il était allé s'emparer, occupe l'emplacement de notre ancienne Babylone d'Egypte. Depuis sa fondation vers le milieu du VII<sup>me</sup> siècle de notre ère, jusqu'à l'année 1167, cette ville servit de Capitale à l'Egypte. Mais à cette époque, Amaury, roi de Jérusalem, vint, à la tête de l'armée des Croisés, se présenter devant la cité pour en faire le siège. Le gouverneur, désespérant de pouvoir la défendre, la fit brûler : l'incendie dura cinquante jours. Les habitants allèrent s'établir autour de la ville d'El-Kaherah, fondée en 978, par Gihauer ou Gohar, lieutenant de Maëz, le premier des Califes fatimites d'Egypte. Dès ce moment El-Kaherah, (la victorieuse), dont nous avons fait le Caire, prit la place de l'ancienne capitale et reçut du fameux Saladin de grands embellissements.

Aujourd'hui le Caire, la première ville de l'empire Ottoman après Constantinople, a près de sept lieux de circonférence. On y compte 400,000 habitants, plus de 240 rues principales dont l'une a 4 kilomètres de longueur, 300 petites rues, deux ou trois cents impasses et plus de 30,000 maisons.

L'entrée du Caire a, pour le voyageur européen, quelque chose d'étrange et de saisissant au premier aspect. Les mille costumes qu'on y rencontre, ses allées d'arbres, ses bains, ses bois de palmiers, ses jardins, et par-dessus tout ce vague et mystérieux parfum d'antiquité qu'on respire dans l'air et qui s'exhale de toutes choses, donnent à cette ville, unique peut-être en son genre, une physionomie à part, qu'on essaierait vainement de peindre par des paroles, mais qui vous force à vous écrier en entrant dans son enceinte : Voici l'Orient!...

Oui le Caire est la ville orientale par excellence; c'est la ville des Califes, la ville des minarets et des mosquées, la ville des



rêveries arabes, des traditions fantastiques, la ville des mille et une nuits. Et cependant le Caire est aussi, dans quelques unes de ses parties, une cité européenne, avec le luxe, l'élégance, la recherche, les habitudes et même le langage de l'Occident. Il y a néanmoins, sous ce rapport, une grande différence entre Alexandrie et le Caire. Dans Alexandrie le même mélange existe, mais on sent que le monde nouveau tend chaque jour à y remplacer le monde ancien, bien qu'il ne le domine pas encore. L'Europe fait invasion dans ses murs. La situation sur les bords de la Méditerranée, dans une position admirable, autour d'un large et bon port, fait d'Alexandrie le rendez-vous de tous les navires de l'occident et du midi de notre continent. Les habitudes et même le langage de l'Orient y disparaissent peu à peu, et si le mouvement qui porte le commerce européen vers Alexandrie continue dans la proportion où il existe aujourd'hui, avant soixante ans Alexandrie aura presque entièrement perdu sa physionomie orientale.

Il n'en est pas de même du Caire. Cette ville est assise loin des rivages de la mer; sa position la tient donc isolée, pour ainsi dire, du contact immédiat de l'Europe. Le plus grand nombre des voyageurs qui s'y arrêtent sont des Arabes se rendant à la Mecque, ou des marchands d'esclaves arrivant de la Nubie et de l'Abyssinie. Le Caire a une population deux fois supérieure à celle d'Alexandrie, et cependant le nombre des européens n'y est pas plus considérable. L'Occident n'est ici qu'un hôte: c'est l'Orient qui est le vrai maître, et qui donne à tout sa forme, sa couleur et sa physionomie. Quand on monte sur une des nombreuses terrasses qui dominent le Caire, on voit serpenter à ses pieds cette immense cité où s'agitent jour et nuit plus de 400,000 âmes. Elle s'étend entre plusieurs collines qui forment comme une blanche couronne autour de sa tête. Puis au dessus de ces dômes éclatants, et dans l'azur de son ciel presque continuellement pur et sans nuages, se détachent ses quatre cents minarets et ses innombrables mosquées. De là descendent plusieurs fois par jour sur la cité les voix aigres des *muezzins*, conviant les fidèles à la prière. Sur les hauteurs qui l'entourent sont construits des palais magnifiques; vers le Sud-Est, s'élève la citadelle, ancien palais de Saladin, où brille

aujourd'hui la fameuse mosquée de Méhémet-Ali, dont les deux minarets, semblables à deux aiguilles d'une finesse exquise de travail et de forme, s'élancent gracieusement vers le ciel. Enfin, pour clore dignement ce panorama à la fois si étrange et si plein de vie, on aperçoit, dans la direction du Sud-Ouest, les célèbres pyramides, qui vont se perdre dans les demi-teintes d'une lumière vaporeuse et indécise, et dans un horizon sans fin. (A suivre.)

## La Journée Religieuse

(voir page 18)

### OFFICE DES MATINES

*des Vierges et des S<sup>tes</sup> Femmes.*

XI (suite).

CINQUIÈME PSAUME. (suite). — *Conturbatæ sunt gentes et inclinata sunt regna, dedit vocem suam, mota est terra.* — A la voix du Seigneur, à la voix des messagers de son Évangile, le monde vit jadis la plus grande des révolutions, *dedit vocem suam, mota est terra.* Les nations de la gentilité furent transformées, les empires infidèles s'inclinèrent devant le souverain Roi, *Conturbatæ sunt gentes, et inclinata sunt regna* (1). Depuis lors, le peuple

---

1. « *Conturbatæ sunt Gentes.* » Ut quid conturbatæ? Ut dejicerent civitatem Dei, in cujus medio Deus? ut everterent tabernaculum sanctificatum, quod adjuvat Deus vultu suo? Non. Sed jam salubriter conturbatæ gentes. Quid enim sequitur? « *Et inclinata sunt regna.* » Inclinata, inquit, sunt regna. Jam non erecta, ut sævirent; sed inclinata, ut adorarent. Quando inclinata sunt regna? Quando factum est quod prædictum est in alio psalmo. « *Adorabunt eum omnes reges terræ, omnes gentes servient ei.* » Quæ res fecit ut inclinarentur regna? quæ res, audi: « *Dedit vocem suam Altissimus et mota est terra.....* » per quam vocem (id est per prædicationem Evangelii sui) regna inclinarentur et adorarent. — S. Augustinus. Enarr. in psalm. XLV.

saint marche ici-bas, à travers mille combats. C'est la loi tant de l'Église en général que de chacune des âmes qui lui appartiennent. Au bruit des armes succéderont cependant la paix et le triomphe quand arrivera le dernier et définitif progrès de l'œuvre divine: celui qui ouvrira l'ère de la gloire, l'ère du monde parfait, régénéré, consommé, où toute principauté, toute force, toute puissance contraire ayant été écrasée, (1) le Christ sera exalté, et règnera sans conteste avec ses saints, dans les siècles des siècles. *Venite et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram: auferens bella usque ad finem terre. Arcum conteret, et confringet arma: et scuta comburet igni. Vacate, et videte quoniam ego sum Deus: exaltabor in gentibus, et exaltabor in terrâ. Et l'Église, aussi bien que tous ses enfants, de reprendre dans le sentiment profond de la reconnaissance et de l'espérance: Dominus virtutum nobiscum: susceptor noster Deus Jacob.*

SIXIÈME PSAUME. — *Magnus Dominus et laudabilis nimis.* — Les principes posés plus haut s'appliquent encore au psaume sixième de nos matines. — La gloire, la beauté, la force de l'Église sont l'objet premier et adéquat du cantique; l'âme sainte considérée sous le même aspect en est l'objet partiel et second. Au sentiment des Pères, en effet, le Temple du Seigneur, la cité choisie, dont il est question dans cette poésie d'un si haut lyrisme, (2) représentent l'Église de Jésus-Christ fondée sur la pierre ou sur la montagne qui est Jésus-Christ lui-même. Ils figurent pareillement le chrétien, membre de l'Église, et comme tel, temple lui aussi, cité vivante du Très-Haut. — L'âme justifiée par la grâce sanctifiante, mais surtout l'âme parvenue à la perfection de la charité est ce Palais du grand Roi, joie et ornement de toute la terre, qui délie, sur les hauteurs sublimes où il est assis, à l'opposé de l'Aigle, (3) la rage de Satan et de ses anges.

1. Deinde finis, cum evacuaverit omnem principatum et potestatem et virtutem. — I Cor. XV. 24.

2. D'après saint Jean Chrysostome, Nicéphore et Euthyme, notre psaume se rapporterait littéralement à la dédicace du second temple. Dom Calmet, commentaire littéral sur les Psaumes. 1<sup>er</sup> vol.

3. Contrarius esse solet Aquilo Sion: Sion quippe in meridie, Aquilo contra meridiem. Quis est iste Aquilo, nisi qui dixit « Ponam sedem meam ad Aquilonem, et ero similis Altissimo? » S. August. Enarr. in psal XLVII.

*Magnus Dominus et laudabilis nimis, in civitate Dei nostri, in monte sancto ejus. Fundatur exultatione universa terra mons Sion, latera Aquilonis, civitas Regis magni.* — Jésus-Christ habite l'âme fidèle; (1) il l'inonde de joies au milieu des afflictions les plus douloureuses, il fait connaître qu'il en est le maître et le défenseur par le soin perpétuel qu'il prend de la protéger contre toutes les puissances de l'enfer et du monde. *Deus in domibus ejus cognoscetur, cum suscipiet eam. Quoniam ecce reges terræ congregati sunt, convenerunt in unum.* etc. C'est ce que tous les enfants de Dieu ont pu expérimenter dans le secret de leurs cœurs; ce qui surtout se vérifie d'une manière éclatante chez les saints. *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Domini virtutum, in civitate Dei nostri, Deus fundavit eam in æternum.* Comme au temps du patriarche de l'Idumée, il a été permis au démon, toujours jaloux de la vertu, d'épuiser sur eux tous ses traits. (2) Semblable aux grandes eaux d'un fleuve, ainsi que dit l'Apocalypse, (3) sa haine est venue battre avec furie le sanctuaire intérieur de leur âme. Mais la divine charité qui en est le ciment a été plus forte que les torrents de la tentation, (4) *Aquæ multe non potuerunt extinguere caritatem* (Antiph. ad psal.) et le Dieu de bonté et de miséricorde a conservé intact le temple spirituel où la louange de son nom adorable ne cesse jamais. (5) *Suscipimus, Deus, misericordiam tuam in medio templi tui. Secundum nomen tuum, Deus, sic et laus tua in fines terræ: justitia plena est dextera tua.* — Qui dira les splendeurs et les gloires de cette Sion mystique, le large circuit de son enceinte, la force imposante de ses tours, le nombre et la magnificence de

1. Ephes. III. 17.

2. O quam multas et graves tribulationes passi sunt Apostoli, martyres, confessores, virgines et reliqui omnes qui Christi vestigia voluerunt sequi! Imit. lib. I. c. XVIII.

3. Apoc. XII. 15.

4. O quam longas et graves tentationes pertulerunt, quam frequenter ab inimico vexati sunt! Imit. ibid.

5. Implemini spiritu sancto, loquentes vobismetipsis in psalmis et hymnis et canticis spiritualibus, cantantes et psallentes in cordibus vestris Domino. Ephes. V. 18. 19.



ses demeures? Notre Mère sainte Thérèse en avait entrevu quelque chose lorsqu'elle écrivit son admirable livre du Château intérieur. *Circumdate Sion, et complectimini eam, narrate in turribus ejus, et distribute domos ejus ut enarretis in progenie altera.* Combien vaste est, en effet, l'âme chrétienne unie au Verbe incarné, puisque, par la grâce sanctifiante, les trois Personnes de la Trinité résident en son essence même! (1) Et ses facultés naturelles, si nombreuses, si variées, et déjà si admirables, quel harmonieux ensemble ne font-elles pas, divinement perfectionnées qu'elles sont, chacune selon son ordre, sa fonction et sa fin par des qualités supérieures, des habitudes venues du ciel comme la grâce sanctifiante dont elles procèdent. C'est la foi, c'est l'espérance, c'est la charité; ce sont les vertus infuses, soit intellectuelles, soit morales; ce sont les dons du Saint-Esprit.

Toutes ces énergies surnaturelles ont dans les diverses puissances de l'âme justifiée leur siège et leur habitation respective. La belle et glorieuse cité! *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei.* — Que sera-ce, si nous parlons des tours, des barrières, des boulevards que le Seigneur lui a donnés pour sa défense: Jésus et sa croix, la Vierge bénie, les anges, les saints, l'Eglise avec sa hiérarchie, sa doctrine, son sacrifice, ses sacrements, ses bénédictions qui sanctifient toutes choses, et font de chaque chose une arme contre le démon? (2) *Narrate in turribus ejus, ponite corda vestra in virtute ejus.* — Aussi cette âme sainte devenue par son union avec le Christ, la cité, le temple inviolable du Très-Haut, doit-elle tressaillir d'allégresse, *Lætetur mons Sion, et exultent filii Juda,* car Dieu la garde et la gouverne pour les siècles des siècles. *Quoniam hic est Deus noster in æternum et in sæculum sæculi; ipse reget nos in sæcula.* (A suivre.)

1. Per gratiam tota Trinitas habitat mentem. Summa p. 1<sup>a</sup> q. XLIII. a. 4. ap. Mgr Gay. De la vie et des vertus chrétiennes. 1<sup>er</sup> Vol. Id quod substantialiter fit in Deo, accidentaliter fit in animâ participante divinam bonitatem. cit. ibid: De la vie chrétienne.

2. Cfr. Vie et vertus chrétiennes 1<sup>er</sup> Vol. De la tentation. — Urbs fortitudinis nostræ Sion, Salvator ponetur in eâ murus et antemurale, Isai XXVI. 1. cit. ibid.

## Échos du Centenaire de S<sup>t</sup> Jean de la Croix

**Bagdad.** (*Turquie d'Asie*). MON TRÈS RUD PÈRE. — La voix auguste de Notre T. S. Père le Pape Léon XIII et les accents paternels de notre Vénéré et T. R. P. Général recommandant qu'à l'occasion du troisième centenaire de notre Père S<sup>t</sup> Jean de la Croix. « il soit célébré des Triduums solennels avec le plus d'éclat et le plus d'honneur qu'il pourra se faire », ont trouvé un fidèle écho jusque sur les bords du grand fleuve biblique, le Tigre. Vos chers lecteurs apprendront certainement avec satisfaction que les fils du grand Réformateur du Carmel ont tenu à cœur de prouver leur amour et leur vénération pour leur père en célébrant au delà des mers et des déserts les fêtes de son centenaire avec toute la pompe que leur permettaient la modicité de leurs ressources et les circonstances locales. Afin que l'aspect de pénitence, que l'Église prend pendant le saint temps de l'Avent, ne pût en aucune façon empêcher l'éclat des solennités projetées, on fixa le Triduum solennel aux 22, 23 et 24 Novembre.

Dès le dimanche précédent on fit comprendre à tous les offices de la journée, en arabe et en français, la nature, le but ainsi que les différents exercices de la solennité. Le peuple chrétien, appartenant à cinq rites différents, fut loin de tromper notre attente ; et quoique jusque là notre Père S<sup>t</sup> Jean de la Croix selon ses désirs, ne fût guère connu que de nom, notre église était comble pendant les trois jours aux offices tant du matin que du soir.

On mit tout en œuvre pour décorer brillamment notre église afin de lui donner un air de fête digne de la grandeur des solennités.

Un de nos Missionnaires, le R. P. Pierre de la Mère de Dieu, artiste de mérite, eut soin de peindre expressément pour la circonstance un tableau de notre Père S<sup>t</sup> Jean de la Croix, qui fut exposé pendant toute la durée du Triduum sur un trône érigé au sanctuaire et brillamment illuminé. Ce tableau, qui fut ainsi l'objet spécial de la piété des fidèles, restera dans la Mission et passera à notre postérité religieuse comme le souvenir des solennités de ce Centenaire.

Chaque matin il y avait Grand'Messe solennelle et le soir bénédiction du T. S<sup>t</sup> Sacrement.

Matin et soir le chœur et la fanfare, formés l'un et l'autre exclusivement des élèves de notre école, se répondaient en se faisant entendre tour à tour. Après que ces nombreuses voix d'enfants eussent élevé par leurs chants mélodieux l'âme des fidèles jusqu'au pied du trône céleste de S<sup>t</sup> Jean de la Croix, la fanfare, sous la direction du R. P. Emmanuel, ravis-

sait les esprits par ses flots d'une douce et saisissante harmonie, dont les voûtes majestueuses de la coupole décuplaient encore la sonorité.

Le maître autel était entouré d'une nuée d'enfants de chœur qui, drapés dans leurs soutanelles rouges et leurs gracieux surplis, exécutaient les différentes évolutions exigées par les cérémonies avec un ensemble parfait et avec une gravité et une modestie angéliques. Tout voyageur européen qui serait entré à l'église en ce moment-là et voyant tous ces chantres, musiciens et enfants de chœur, se serait certainement cru transporté, comme par enchantement, en présence d'une maîtrise bien exercée de quelque église d'Europe.

Chaque soir avant la bénédiction on débutait par la récitation du chapelet et d'autres prières à l'intention du S<sup>t</sup> Père afin de gagner l'indulgence plénière; ensuite le chœur chantait le cantique composé par notre P. Hermann en l'honneur de N. Père S<sup>t</sup> Jean de la Croix. Le cantique était suivi du panégyrique du Saint dans lequel Mgr le Ghoury Boutros Bossik, Vicaire Patriarcal Syrien à Bagdad, redisait en arabe les vertus du Saint comme religieux, comme réformateur et comme prêtre.

On peut dire que c'est avec une sainte avidité et une religieuse attention que les fidèles écoutaient pendant ces trois jours cet éloquent et touchant exposé de toutes les vertus de ce Saint incomparable et de son prodigieux amour du mépris et des souffrances. Ce qui prouve le mieux le succès efficace du Triduum c'est la grande affluence pendant les trois jours au confessionnal et à la table sainte. En un mot le succès trompa grandement notre attente et à la fin il n'y eut qu'un seul regret celui d'avoir vu trop tôt la fin de ces belles fêtes.

Pour que rien ne manquât dans la mission, notre T. R. P. Préfet voulut se rendre à Bassorah pour y organiser les solennités du Centenaire et afin que les fils de S<sup>t</sup> Jean de la Croix y fussent représentés par sa digne personne.

Sans doute les fidèles de Bagdad ont voulu donner, par leur affluence et leur assiduité aux offices, un nouveau témoignage d'attachement au S<sup>t</sup> Ordre du Carmel qui n'a cessé, depuis plus de deux siècles, d'envoyer des missionnaires dans ces parages. Il y a donc lieu d'espérer que notre S<sup>t</sup> Réformateur les en aura récompensés en leur faisant comprendre tous les mérites et les avantages de la Croix ici-bas. Oui! puissent les grands exemples et les leçons éloquentes de sa vie avoir inspiré à tous un amour vrai des souffrances qui sont, dans les conditions actuelles de notre nature déchue, l'apanage nécessaire et salutaire de l'homme depuis son berceau jusqu'à la tombe.

Espérons aussi qu'en retour de cet élan de piété et de dévotion à son égard notre Père S<sup>t</sup> Jean de la Croix nous enverra bientôt une nouvelle recrue de Missionnaires formés à son école.

Fr. Polycarpe de Marie Joseph,  
Directeur, *mis. apost. c. d. i.*

**Bagnères-de-Bigorre. (France).** — Les 12, 13 et 14 Décembre, les solennités du 3<sup>e</sup> Centenaire de S<sup>t</sup> Jean de la Croix ont été célébrées dans la chapelle des Carmélites avec un éclat extraordinaire. Cette épithète qui tombe tout naturellement de notre plume n'est pourtant pas bien exacte; car si d'une part elle exprime un résultat grandiose et merveilleux, d'autre part elle permettrait de supposer que le résultat n'est pas habituel aux organisateurs de ces fêtes splendides. Les superbes cérémonies du passé sont encore présentes à la mémoire de tous. Qui donc n'en connaît pas le chef intrépide? Ses campagnes ne se comptent que par des victoires.

L'Eglise très bien décorée présentait un coup d'œil charmant; où, comme on l'a du reste fort bien dit, l'art et la nature rivalisaient pour célébrer le glorieux coadjuteur de S<sup>te</sup> Thérèse dans l'œuvre de la restauration et de la rénovation du Carmel.

Retracer en détail chacune de ces cérémonies serait une tâche au-dessus de nos forces et pourtant, nous ne voudrions rien omettre.

Commençons par les panégyriques.

Le premier jour, le R. P. Alexandre, après nous avoir dit ce qu'est la direction, son importance dans la vie chrétienne, a, d'une voix vibrante d'indignation, vengé l'Eglise des calomnies dont ses ennemis l'abreuvent chaque jour. Jean de la Croix a été le directeur par excellence; il ne chercha qu'à rendre facile une voie qui avait été pour lui-même des plus pénibles et des plus difficiles.

Le second jour, le T. R. P. Grégoire, avec le cœur d'un fils qui chante les gloires de son père, dans une parole simple et savante, claire et chaude tout à la fois, nous a montré la physionomie extérieure de S<sup>t</sup> Jean de la Croix, qui était le renoncement et sa physionomie intérieure qui avait pour base l'amour, amour qui s'est traduit par la soif d'être méprisé poussée jusqu'aux dernières limites de l'héroïsme. Quelle démonstration victorieuse de la divinité du Christianisme que cette figure de saint courant après la souffrance et le mépris avec plus d'ardeur que l'avare ne recherche l'or et le mondain les plaisirs.

Le dernier jour du Triduum, un vieil ami du Carmel, M. le Chanoine Terrès, curé-doyen de Lescar, avait accepté la difficile mission de louer S<sup>t</sup> Jean de la Croix.

Après s'être excusé avec une délicatesse exquise, en empruntant les paroles de S<sup>t</sup> Bernard, d'avoir à célébrer devant les RR. PP. le grand docteur mystique de leur Ordre, l'orateur nous a retracé, dans une parole aussi élégante que distinguée, la vie entière de son héros. Nous n'osons tenter une analyse qui ne pourrait donner qu'une très faible idée de cette belle page de littérature. M. le Chanoine Terrès possède à fond l'art de bien dire. On pourrait lui appliquer, si cela ne ressemblait à de la flatterie, ce mot d'un de nos grands poètes chrétiens: *Cura Dei, facies Christi, decus loquendi.*



Que dirons-nous de la partie musicale? Elle a été tout simplement magnifique, comme les trois discours dont nous venons de parler.

Avec un dévouement qui honore autant ceux qui ont su l'inspirer que ceux qui l'ont montré, tous les véritables artistes bagnérais avaient rivalisé d'empressement pour témoigner leur attachement aux RR. PP. Carmes.

M. Léon Delgay avait composé sur les paroles du R. P. Sernin (1) une cantate qui a produit un effet magistral et vraiment saisissant.

Qu'elle est belle aussi la mélodie de *la Vision*, écrite pour la circonstance par un jeune aveugle du plus grand talent. M. J. M. Pancot.

Le choix des autres morceaux a été des plus heureux. Citons, entre autres, la Messe du P. Hermann qui a été chantée le 13, la Messe du Frère Léonce, le Sanctus de Beethoven, celui de M. Delgay, père, exécutés le 14, avec le concours des artistes bagnérais secondés par les élèves des Frères. Quel heureux accord que celui de ces voix enfantines, s'unissant à celles des chanteurs montagnards si riches en ténors excellents et en basses profondes.

Le clergé de Bagnères avait tenu dans cette circonstance à montrer sa sympathie au Carmel. Le dernier jour du Triduum un grand nombre de prêtres entouraient M. le Curé-Doyen de Bagnères qui avait bien voulu présider les cérémonies de clôture.

Nous y avons vu les Enfants des Frères des Écoles chrétiennes, les Enfants de l'Institution des Sœurs de la Croix et celles du Pensionnat des Sœurs de Nevers, les jeunes filles de la Maternité, les Enfants de l'Orphelinat de St Joseph. Tous venaient, à tour de rôle, honorer St Jean de la Croix, chanter de pieux cantiques populaires en son honneur, et baiser sa relique.

La foule n'a cessé d'assiéger la trop petite Église des Carmélites. Nous avons entendu une voix exprimant en termes touchants et naïfs ce que tout le monde pensait :

« Mon Dieu, pourquoi faut-il que ceux qui nous gouvernent et qui se réclament de la liberté aient fermé la chapelle des Carmes? Quelles belles fêtes! Tout le monde aurait pu y assister tandis qu'ici nous ne pouvons entrer. »

Socrate répondait à un de ses intimes qui lui reprochait l'exiguïté de sa maison: « Fasse le ciel qu'elle soit pleine d'amis! » Ce sage de l'antiquité n'avait certainement pas le secret des Pères Carmes pour se gagner et se conserver les cœurs. Lors même que leur belle Église eût été ouverte, elle eût encore été insuffisante.

La flore pyrénéenne est sans conteste une des plus riches de France mais la fleur la plus précieuse qu'on y cueille est assurément celle de la fidélité.

---

1. Cette poésie du R. P. Sernin était jointe au délicieux compte-rendu que nous reproduisons. Le manque d'espace ne nous permet pas de la publier aujourd'hui, mais elle trouvera place en son temps.

## Missions des Carmes déchaussés



**Malabar Méridional. — Diocèse de Quilon. —** (*Suite. — Voir 3<sup>me</sup> année page 427.*)

LE MISSIONNAIRE EN DANGER..... Dès le second jour de mon stage à Vengotto, j'éprouvais quelques dérangements du corps, qui effrayèrent énormément le brave P. Elie. Peu de jours après, j'eus un étourdissement suivi de nausées que je ne dissipais également qu'en chevauchant du matin au soir, et affrontant presque incessamment l'halcine empestée des cholériques. La nuit suivante, tous ces maux me reprirent à la fois, et je crus longtemps à des symptômes de choléra, mais de nouvelles courses dans les paroisses, à la recherche des mourants, eurent raison enfin du malaise qui m'en restait.....

Vengotto est situé dans la pire des positions imaginables. Aussi, dès qu'il nous vient seulement l'ombre d'une épidémie quelconque, Vengotto est-il bien sûr d'en attraper une double ou triple portion. Il est de plus d'un accès presque inabordable; d'un côté c'est un casse-cou, et de l'autre un abîme où l'on court le danger de se noyer comme cela m'est arrivé plus d'une fois; nul ne peut en approcher en voiture. Or donc, l'un des premiers jours de ces semaines de dures épreuves, j'étais sorti de Vengotto de bonne heure pour une de mes courses journalières par le côté des rizières et partant j'avais longé, mais à pied sec, un des canaux d'irrigation, torrents de temps en temps, dont elles sont entourées. A mon retour vers midi, j'en étais à un mille environ lorsqu'une femme vint se jeter à mes pieds, et me prier de revenir sur mes pas pour administrer encore son mari, tombé à deux ou trois milles des autres malades que je venais d'assister; et quand enfin je me retrouvais au même point, je vis le ciel se couvrir en amont et me menacer d'une douche assez peu désirable par-dessus la sueur dont j'étais inondé. Je mis donc pied à terre, et endossais ma capote; mais je n'en eus que faire, parce que le grain creva et se dissipa avant que de me joindre. A un demi kilomètre de Vengotto, j'entrais dans le lit encore praticable du principal torrent que je devais remonter jusqu'à l'église, et Coco (1) se trémoussait comme une bonne bête qui sent l'avoine, quand un bruit sourd me faisant lever les yeux, j'aperçus, d'assez loin encore heureusement, toute une masse d'eau qui se précipitait de mon côté... Volte et des deux! tout juste à temps pour gagner un débouché et tourner une riziére où, démonté, je n'avais de l'eau que jusqu'aux genoux. J'arrivais néanmoins, par

---

(1) Le cheval du père.

ce chemin d'écolier, à une portée de voix et si bien en face de la maison paroissiale que je voyais très bien le P. Elie tranquillement assis sur sa véranda; mais entre lui et moi il y avait un abîme! Comme cependant il avait à peine plu à Vengotto même, et que toute cette eau venait de plus haut, elle baissante, et moi me déshabillant à demi, je finis par passer. Mon cheval s'en tira aussi une heure après, mais mon chien ne rentra que bien avant dans la nuit.

Mais, cher P. Alphonse, je n'en finirais point, si je voulais vous décrire tous les incidents tantôt heureux et tantôt malheureux, navrants le plus souvent, qu'il me fut alors donné de rencontrer; et puis, quand bien même, comme je le crois assez, chacun d'eux pris en particulier serait de nature à vous intéresser, l'inévitablement pâle récit que je continuerais à vous en faire, finirait bien, lui, par vous fatiguer .....

Adieu, et priez pour moi.

F. FERDINAND, C. D. MIS. AP.

\*  
\* \*

MONSIEUR MARCELLIN DE S<sup>te</sup> THÉRÈSE. — Comme nous l'avons annoncé en quelques lignes, à la page 20 du numéro précédent, la malle des Indes du lundi de Pâques de cette année nous a apporté une bien triste nouvelle, celle de la mort presque subite de Monseigneur Marcellin de Sainte Thérèse, Carme déchaussé, Evêque titulaire de Parium, Coadjuteur de Monseigneur Léonard, Archevêque de Vérapoly, au Malabar. Les Chroniques ont déjà mentionné le talent littéraire, le zèle et les travaux de l'illustre défunt. (Voir 1<sup>re</sup> an. n° 10 p. 304 et 2<sup>me</sup> an. n° 11, p. 381). Le deuil est universel parmi les chrétiens de l'Archidiocèse de Vérapoly; chacun déplore la perte de celui qui était le père, l'ami, le consolateur, le conseiller et le guide de tous. Pour faire apprécier le mérite de l'éminent Prélat, nous nous contenterons de publier ce mois-ci l'éloquente oraison funèbre, prononcée à ses funérailles, en présence du Vén. Archevêque de Vérapoly, de tous les Missionnaires Carmes déchaussés du Malabar central, d'un nombreux clergé indigène, et d'une foule immense de peuple, par Monseigneur Lavigne de la Compagnie de Jésus, Evêque de Cotayam. Dans les numéros suivants, nous donnerons les détails, qui nous ont été communiqués, sur la vie apostolique, les vertus, la mort édifiante et les funérailles solennelles de cet illustre Fils du Carmel.

*Oraison funèbre de Mons. Marcellin de S<sup>te</sup> Thérèse.*

Dilectus Deo et hominibus, ejus memoria  
in benedictione est.

Chéri de Dieu et des hommes, sa mémoire  
est en bénédiction. ECCL. CH. XLV. v. 1.

*Mes très chers Frères.*

Une grande lumière s'est éteinte aujourd'hui dans l'Eglise Catholique du

Malabar; son éclat brille encore dans tous les cœurs et les souvenirs de mes auditeurs; c'est pourquoi une simple esquisse de la vie et des vertus du regretté Monseigneur Marcellin sera plus à propos dans la présente circonstance qu'un long et pompeux discours.

Monseigneur Marcellin arriva au Malabar, le 5 Février 1854 et ayant acquis en peu de temps une connaissance approfondie de la langue du pays, il se mit à prêcher des missions dans les différentes paroisses du diocèse alors si vaste de Vérapoly. L'on s'en souvient et les fruits de ses travaux sont encore vivants. Le bon évêque aimait lui-même à nous raconter bien des traits intéressants de son ministère apostolique, et nous pourrions encore rappeler les souvenirs des personnes qui l'ont connu alors. C'est à lui principalement qu'il faut attribuer la coutume si utile de donner les exercices spirituels dans les paroisses et on lui doit pour cela une reconnaissance particulière, comme aussi à ceux qui continuent maintenant le même travail.

Monseigneur Marcellin, au début de sa carrière apostolique dut affronter de graves difficultés et quelquefois des luttes périlleuses avec les schismatiques; mais par la grâce de Dieu, par son propre courage et sa patience, il en demeura victorieux. Pendant que ses ouvrages de polémique les réduisaient au silence, par un grand nombre de pieuses publications il répandait parmi les fidèles l'instruction chrétienne et la solide dévotion.

Un tel Missionnaire méritait d'être proposé au clergé comme un vivant modèle, c'est pourquoi il fut désigné avec raison premier Recteur du Séminaire de Ponthempally. Profondément versé dans toutes les sciences, philosophe remarquable, théologien éminent et littérateur distingué, il voulut donner aux études une forte impulsion, pour poser les fondements d'une éducation ecclésiastique sérieuse et pratique. Les prêtres formés sous sa direction se le rappellent encore comme un maître habile et dévoué, et surtout comme le père bien-aimé de leurs âmes: de fait, jusqu'à présent leurs cœurs sont remplis d'une affection vraiment filiale pour leur directeur spirituel. C'est surtout à Monseigneur Marcellin que nous sommes redevables de l'esprit de zèle et de piété du clergé indigène. De plus, convaincu que si les prêtres en général sont « le sel de la terre » (Math. Ch. 5 v. 13), de même le clergé régulier est le sel des prêtres séculiers, il n'épargna aucun labour pour établir et propager l'Ordre des Tierçaires du Carmel parmi les indigènes, hommes et femmes, de l'un et de l'autre rite; syrien et latin. Les Chrétiens qui jouissent maintenant des fruits de ces utiles associations, ne peuvent pas oublier que la racine de cet arbre si fécond et béni a été plantée et nourrie par notre illustre Prélat. De si grands travaux, tant de vertus méritaient une récompense même en ce monde: Monseigneur Marcellin fut promu avec raison à la dignité épiscopale. Sa Sainteté orna des sandales ecclésiastiques ces pieds vénérables qui avaient porté en tant d'endroits la bonne nouvelle de l'Evangile: Il daigna enrichir



de l'anneau pastoral cette main qui avait réfuté si puissamment les hérétiques: Il voulut couronner de la mitre épiscopale cette tête si remplie de science et de prudence spirituelle: Il plaça la croix pastorale sur ce cœur si brulant de zèle pour le salut des âmes.

Tandis que tout le monde au Malabar applaudissait à un si heureux choix, l'élu seul, plein de crainte et d'humilité, suppliait jusqu'à trois fois le saint Père de ne pas lui imposer une charge si lourde, et il demandait en grâce de pouvoir continuer ses missions apostoliques. L'unique réponse du Pape fut de donner sa bénédiction spéciale au nouvel Evêque et nous pouvons ajouter qu'une telle bénédiction produisit bientôt des effets merveilleux.

Le vénérable Archevêque, ici présent, pourrait déclarer avec quel zèle, quelle prudence et quelle fidélité, son Coadjuteur l'assista dans les difficiles et nombreux devoirs de sa charge. Grâce à son concours la sage administration, adoptée déjà dans les Eglises latines et syriennes, fut propagée et dûment mise en exécution, pour le temporel et le spirituel.

Après cette brève esquisse de la vie publique de Monseigneur Marcellin, je dois dire quelque chose de ses vertus privées. Ses frères en religion l'admiraient comme un modèle d'observance régulière, et je puis dire que j'étais singulièrement édifié, quand je le voyais chez lui, ne portant que l'habit de son Ordre, sans aucun des insignes de l'évêque, s'entretenant avec tous dans une aimable simplicité: « Oh! que je serais heureux, disait-il » souvent, si je pouvais redevenir un simple religieux Carme. »

Quoique mes relations privées avec Monseigneur Marcellin aient été rares et limitées, néanmoins, du premier moment que je l'ai connu, je fus frappé de l'esprit de sainteté qui animait toute sa conduite. En lui resplendissait la sincérité d'un homme droit, candide et sans prétention, étranger à toute espèce de feinte ou de ruse; celle d'une âme qui n'est point ternie par les effets empoisonnés du péché. Ces dispositions naturelles étaient grandement rehaussées par l'esprit de piété qui dirigeait toutes ses actions: chacun sait que les courts moments de loisir, que ses devoirs pastoraux laissaient à sa disposition, étaient employés à la prière et à de tendres effusions de piété envers le divin Sauveur et sa bienheureuse Mère.

Dans ces fréquentes oraisons son âme s'enflammait d'un zèle toujours plus ardent pour le salut des pécheurs, et d'une patience et charité sans bornes envers le prochain. Quand l'heure de l'épreuve et de l'affliction vint à sonner pour lui, il fut inébranlable aux diverses contradictions qu'il eut à supporter, et il se conduisit avec tant de prudence et de charité, qu'il conserva l'amitié des personnes mêmes dont les vues étaient différentes des siennes. Je ne pense pas que quelqu'un qui connaissait son cœur ait jamais porté des sentiments d'animosité contre lui: cet aimable sourire, qui reluisait sur ses traits, ne disparut pas même dans les transees des plus violentes souffrances et la mort elle-même n'a pu imprimer sur son visage rien de rude ou de repoussant.

Quand il vit l'approche de la mort, il ne fut point déconcerté : sa conscience pure et tranquille, consolée deux jours auparavant par le Sacrement de réconciliation, n'avait besoin que d'être munie de l'Extrême-Onction. Les dispositions miséricordieuses de la Providence remplirent à cet égard ses derniers vœux. Dans les plus cruelles souffrances qui précédèrent son décès, et l'enlevèrent si promptement, on l'entendait répéter constamment cette pieuse prière : « O mon Dieu, que votre sainte volonté soit faite »

La sainte volonté de Dieu était, O Père bien-aimé ! que vous fussiez ravi à notre affection : mais les liens qui nous unissaient à vous ne sont pas tous rompus : comme ici-bas votre mémoire bénie nous restera chère ; du trône que vous occupez maintenant dans le ciel, veuillez contempler avec amour vos anciens frères et vos enfants spirituels.

Priez pour le Vénérable Archevêque, dont vous fûtes jadis le coadjuteur et le fidèle assistant ; priez le Tout-puissant, qu'Il daigne lui accorder une vie longue et paisible, pour le bonheur de son troupeau.

Priez pour vos frères en Religion afin que leurs travaux apostoliques, commencés au Malabar il y a trois siècles, puissent pendant de nombreuses années encore être aussi utiles qu'auparavant pour le salut des âmes.

Priez pour les Religieux indigènes de l'un et de l'autre Rite, afin qu'ils puissent soigneusement conserver l'esprit de dévotion que vous leur avez inspiré.

Priez pour les Prêtres séculiers, afin qu'ils imitent votre zèle et vos autres vertus sacerdotales.

Priez pour les Séminaristes des deux rites, qui sont le principal espoir de l'Église du Malabar.

Priez pour les Filles de sainte Thérèse afin qu'elle puissent propager la fleur de la virginité dans un pays où cette vertu est rarement pratiquée.

Tournez encore une fois vos regards vers ces Églises, que vous avez visitées dans vos courses Apostoliques, bénissez les toutes sans distinction de rite et obtenez de Dieu pour elles la grâce de recueillir fidèlement les fruits de nos prédications parmi elles.

N'oubliez pas nos frères séparés de nous, égarés dans les sentiers de l'hérésie et du schisme, et achevez au ciel par vos prières la bonne œuvre que vous avez commencée ici-bas par votre zèle et vos écrits.

Alors votre sainte influence ne disparaîtra pas avec votre vie, mais durera encore de nombreuses années et votre nom demeurera toujours béni dans l'église du Malabar. Ainsi-soit-il.



## FAITS DIVERS

**Petite chronique Carmélitaine.** — Le 4 mai dernier, Son Excellence Monseigneur Gotti, Internonce au Brésil, a été admis par le Souverain Pontife en audience de départ; Il était accompagné de son auditeur, du F. Téléphore qui le suit au Brésil, et du F. Pierre Marie, le frère dévoué attaché depuis de longues années à sa personne. — Le surlendemain S. E. est parti pour Gênes où il s'est embarqué, avec tout le personnel de l'ambassade, le 18 mai. Que Dieu et Marie protègent son voyage!

N. T. R. P. Vicaire Général, le P. Denis de S<sup>te</sup> Thérèse vient d'être nommé Consulteur de la Sacrée Congrégation de la Propagande pour le rit Oriental.

Le Vénérable Définitoire Général a élu pour quatrième Définiteur en remplacement de notre très révérend Père Denis élevé à la dignité de Vicaire Général le T. R. Père Innocent de S<sup>te</sup> Rose, de la province romaine, prieur du couvent de N. D. de la Victoire.

La XXI<sup>e</sup> assemblée des Catholiques de France s'est tenue à Paris du mardi 10 au dimanche 15 mai. — Le congrès s'est clôturé par le sermon de charité prêché, ce dimanche, à Notre Dame des Victoires, par le R. P. Léonce de S. Paul, Carme déchaussé du couvent de Paris.

Un journal de Lisbonne annonçait dernièrement qu'après les fêtes de Pâques son Éminence le Cardinal Patriarche s'était rendu à Albe de Tormès pour faire de nouveau son pèlerinage au tombeau de N. Mère S<sup>te</sup> Thérèse.

\*  
\* \*

Nous nous faisons un devoir et un plaisir de publier la lettre suivante:

*Mon Très-Révérend Père,*

La grâce du S. Esprit soit toujours en l'âme de V. R. Amen!

En envoyant à V. R. le prix d'abonnement aux Chroniques du Carmel, je prends la liberté de vous faire remarquer quelque chose qui regarde notre Carmel d'Arcetri. Dans la livraison de mars, pag. 395, au Calendrier-Ephémérides, on lisait une courte relation de la vie de notre Vénérable S. Thérèse Marguerite Redi qui était tout à fait inexacte. On y disait entre autres choses que la Servante de Dieu « fit ses vœux en 1766 au couvent des Carmélites déchaussées de sa ville natale, » tandis qu'elle fit sa profession dans notre Monastère de S<sup>te</sup> Thérèse à FLORENCE, qui après la dernière révolution et une suite de difficultés sans nombre, se trouve actuellement à Arcetri et garde soigneusement ses reliques précieuses, que la

mort a respectées. A Arezzo, patrie de la Vénérable il y a un couvent de nos Pères; mais non pas de Carmélites. Pardon, mon Révérend Père, d'avoir osé vous faire une telle remarque; mais elle me paraissait nécessaire. La cause de béatification de la Servante de Dieu est très-avancée et nous soupirons après le jour où il nous sera donné de la vénérer sur les Autels. Quelle gloire pour notre S. Ordre! Quelle joie pour notre petit Carmel d'Arcetri qui a le bonheur de garder son corps virginal. — Que je vous serais reconnaissante, mon R. Père, si vous vouliez par quelque mot exciter les lecteurs des Chroniques à interposer auprès de Dieu l'intercession de la Servante de Dieu pour obtenir des grâces, des miracles, qui puissent hâter sa béatification! — Sur *votre demande* je vous enverrai des reliques et des portraits.

Pardon encore une fois, T. R. Père et veuillez me croire in corde Jesu.

D. V. R.

Carmel d'Arcetri,

La très humble S. et F.

*S. Josephine M. du Cœur d. J. C. D.*

..

#### **Guérisons obtenues du S. Enfant Jésus de Prague, C. N. (France).**

— *Mon Révérend Père.* — Je viens acquitter une dette de reconnaissance envers le très Saint Enfant Jésus de Prague pour la guérison de notre bien-aimée petite fille. Au mois de janvier dernier, elle fut atteinte d'une angine, nous étions désolés; j'écrivis aussitôt à nos chères Carmélites de St Omer et de Meaux pour la recommander aux prières des deux Communautés; deux sœurs de mon mari, par conséquent les tantes de la chère petite malade, font partie de ces deux saintes maisons; elles la recommandèrent aussitôt au saint Enfant Jésus avec promesse de faire insérer cette faveur dans les « Chroniques du Carmel » si elle guérissait; la coïncidence a été frappante; l'enfant s'est trouvée mieux aussitôt la promesse faite. Néanmoins elle a été bien malade une 2<sup>e</sup> fois pendant la 1<sup>re</sup> quinzaine de mars; la promesse a été renouvelée et notre chère ange est complètement rétablie. Une petite faiblesse lui est restée dans le côté droit, nous avons confiance que cela disparaîtra dans peu de temps.

**Bruxelles.** — Je remercie l'Enfant Jésus de Prague de la bonté qu'il a eue d'exaucer les prières qui lui ont été adressées pour obtenir la guérison de ma petite fille, atteinte d'une fièvre rhumatismale depuis 4 semaines. Selon l'appréciation de divers médecins le mal aurait pu durer plusieurs mois; or, à peine avait-on commencé une neuvaine au St Enfant Jésus de Prague qu'un mieux sensible se fit sentir et le neuvième jour la malade était radicalement guérie. Il ne lui reste que la faiblesse occasionnée par la maladie. Louange et reconnaissance à notre doux Sauveur, qu'il veuille que



tous les miens et moi puissions l'aimer, comme il le mérite, de tout notre cœur.

M. TERLINDEN.

Dimanche 10 avril 1892.

\*  
\* \*

**Nécrologie.** — Le R. P. Pierre-Joseph de Jésus-Marie. (*Voir page 52. suite.*)

Notons vite, que, dès lors, comme plus tard, le soin des affaires temporelles ne détourna jamais le Père Pierre des autres devoirs d'un vrai supérieur. Il avait l'œil aux plus petits détails intéressant le bon ordre du couvent et la perfection de l'observance régulière. Surtout, il donnait l'exemple. Le jour, la nuit, on le voyait à tous les exercices. S'il faut en juger par ce que nous avons pu constater, une fois seulement, en passant, — c'était en Espagne, — le vénéré Père s'entendait aussi admirablement à faire le chapitre. Il y mettait tant de tact et de délicatesse, parlait avec tant d'onction ! Ses instructions conventuelles devaient certainement produire le meilleur effet.

En dehors du confessionnal, le R. P. Pierre paraissait peu à l'extérieur, nous l'avons dit. Le ministère de la prédication lui fut toujours étranger. Cependant, il exerçait une très réelle influence au delà de l'enceinte de son couvent. Il eut, à Bordeaux, de chauds amis parmi l'élite de la société catholique, qu'attirait le parfum de religion, de bonté, de candeur aimable, qui semblait sortir de toute sa personne. Ces nombreuses sympathies lui demeurèrent fidèles, longtemps même après qu'il eut quitté la ville. « Le Père Pierre, de *picuse mémoire*, » écrivait-on dans les journaux. Enfin, si ce beau monastère de Saint Joseph fut et resta pour tout le quartier avoisinant, jusqu'au 16 octobre 1880, un centre d'attraction bénie, un foyer très actif de piété et de vie chrétienne, comme le vénéré Cardinal Donnet aimait à en témoigner, il n'est que juste de reconnaître que le R. P. Pierre eut en cela sa grande part.

En 1867, le gouvernement de la reine Isabelle ayant donné consentement, nos supérieurs majeurs songèrent à rétablir l'Ordre en Espagne. Un excellent catholique, Son Excellence le comte de Villafranca s'était activement occupé de faire restituer à nos Pères l'ancien couvent de Marquina, en Biscaye. — Le T. R. P. Dominique de saint Joseph, alors Préposé-Général, désigna le Père Pierre, pour prendre possession du monastère, avec le titre de Prieur. On ne pouvait mieux choisir. Malgré un double contre-temps : la révolution de 1868, puis la guerre civile, de 1872 à 1876, l'œuvre de restauration marcha rapidement. Le Père Pierre remit d'abord en parfait état les bâtiments délabrés de son prieuré de Marquina. Bientôt, il fut en mesure de recouvrer un second couvent : celui de Larrea, près Zornoza. L'heure était favorable. Tant de sang généreux versé sur les champs de

bataille, pour la cause de Dieu et de la religion, avait, sans doute, obtenu à l'Église d'Espagne des jours meilleurs. Le nouveau gouvernement se montrait bienveillant. Les ordres monastiques relevaient partout les ruines de leurs vieux cloîtres, abandonnés depuis les impies décrets de 1835. Les vocations affluaient. Bon nombre allèrent au Carmel, toujours si populaire dans la patrie de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix. Aussi, en quelques années le Père Pierre, devenu successivement Vicair-Provincial et Provincial, avait étendu le cercle de sa province, de Burgos à Séville. Il s'était préoccupé, avant tout, de racheter ces trois vénérables monastères, qui sont comme les *Saints Lieux* de la Réforme thérésienne : Avila, Ségovie, Albe de Tormez ; et ses efforts avaient eu plein succès. Vint le Centenaire de 1882 : le Révérend Père eut, alors, une des plus douces consolations de sa vie. Le 15 octobre, entouré des représentants de chacune des communautés du jeune Carmel espagnol, il présentait au tombeau de la sainte Mère, à Albe de Tormez, les bannières de dix couvents qu'il avait fondés ou restaurés. Certainement, entre tant d'autres offrandes magnifiques envoyées de tout côté, aucun hommage ne dut être plus agréable au cœur de sainte Thérèse.

À l'expiration de sa charge, le Père Pierre s'employa encore à la construction de l'église et du couvent de Bilbao-Begóna. Quelque temps après, il fut commissionné Visiteur-Général. En dernier lieu, le chapitre de Gênes ayant décidé la création d'une province de Castille, séparée de la province de Navarre, on confia au Révérend Père le gouvernement de la nouvelle province. Mais la mission du saint religieux était achevée. L'humble semence qu'il avait jetée en terre, vingt-quatre ans auparavant aux champs de Biscaye, était devenue un grand arbre qui étendait ses rameaux dans toute l'Espagne. Epuisé de fatigue, les forces du vénéré Père déclinaient visiblement depuis plusieurs années. Sans bruit, sans éclat, il avait vaillamment travaillé à la gloire de Dieu, fidèlement servi les intérêts de Notre-Seigneur et de son Église, bien mérité de l'Ordre de Notre-Dame. Maintenant la récompense l'attendait ; ses œuvres allaient le suivre auprès du Souverain Juge, pour être sa couronne d'honneur pendant l'éternité. *Beati qui in Domino moriuntur. Amodo jam dicit spiritus ut requiescant a laboribus suis ; opera enim illorum sequuntur illos.* (1) Nous n'avons pas d'autres informations. La notice officielle, venue de Rome, qui nous annonçait cette mort, nous a appris seulement que notre regretté confrère se trouvait alors à notre résidence de Madrid. Il avait soixante dix ans. Les Chroniques du Carmel s'unissent cordialement au deuil du Carmel d'Espagne. — R. I. P.

---

1. Apoc. XIV. 13.

## Calendrier-Éphémérides

*Sa Sainteté Pie IX, par un décret de la S. C. des indulgences du 8 Mai 1875, accorda à tous les fidèles qui pendant le mois de Juin, en public ou en particulier, feront dévotement et avec un cœur contrit, des prières et des exercices de piété en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus:*

*Une indulgence de sept années une fois le jour.*

*Une indulgence plénière en un jour de leur choix aux conditions ordinaires.*

1. **Mercredi.** — Octave de S<sup>te</sup> Marie Madeleine de Pazzi, Vierge de l'Ordre, double.
2. **Jeudi.** — Octave de l'Ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ, double.  
1627. Fondation du Couvent des Carmes déchaussés à Vannes, en Bretagne, sous le vocable de S<sup>t</sup> Vincent Ferrier. Le fondateur en fut Jean Morin, président de la cité. Il demanda que ce nouveau Couvent fut dédié à ce grand Saint, afin qu'il fut en même temps le protecteur de la ville et de sa famille.
3. **Vendredi.** — Apparition de S<sup>t</sup> Michel, Archange, double-majeur. *Fête transférée du 8 Mai.*

1722. Bruxelles. Mort du R. P. Aurélien de S<sup>te</sup> Barbe.

Le R. P. Aurélien de S. Barbe (Emmanuel Grijp) Gantois, était un homme de bon conseil; il fut le promoteur principal de notre église de S. Léopold à Gand, à laquelle il légua des reliques de S. Aurélien et de S. Barbe qu'il avait reçues de N. T. R. P. Hyacinthe de S. Catherine, Préposé-Général. Ces Reliques furent enchâssées dans un même reliquaire et authentiquées par sa grandeur Mgr. Philippe Erard Van der Noot, Evêque de Gand, le 15 Janvier 1716.

Il enseigna d'une façon remarquable la Philosophie et la Théologie. Il fut aussi Prieur de Bruxelles, souvent Définiteur Provincial et une fois Vicaire Général de nos missions de Hollande. Il mourut le 3 Juin 1722, âgé de 63 ans dont 44 de profession religieuse.

4. **Samedi.** — *Jeûne de l'Eglise.* — Vigile de la Pentecôte.
5. **Dimanche.** — FÊTE DE LA PENTECOTE. — 1<sup>re</sup> classe avec Octave privilégiée. — Indulgence plénière une fois pendant l'Octave. — Absolution générale pour les Tierçaires de N. D. du Mont-Carmel et de S<sup>te</sup> Thérèse.

1719. Bruxelles. Mort du R. P. Christophe de S<sup>te</sup> Thérèse.

Le R. P. Christophe de S<sup>te</sup> Thérèse, dans le monde J.-B. Brasseur de Bruxelles fut toute sa vie un miroir de pureté et d'innocence et brilla par son observance régulière. Il fut consumé par la phthisie qui l'a conduit au ciel en ce jour, âgé seulement de 32 ans; il en avait 11 de profession religieuse et 8 de prêtrise.

6. **Lundi de la Pentecôte.** — 1<sup>re</sup> classe.

1640. Bruxelles. Mort du R. P. Élie de S<sup>te</sup> Marie Madeleine.

Le premier qui mourut dans notre fondation de Bruxelles, commencée

le 20 Août 1840, fut le R. P. Élie de S<sup>te</sup> Marie Madeleine, dans le siècle Alvarez de Soza, de Lisbonne, une des familles les plus nobles et les plus illustres du Portugal, qu'il quitta pour embrasser celle du Carmel réformé. Il fit chez nous de si rapides progrès dans la vertu qu'en peu de temps il arriva à une très haute perfection. Unissant à l'amour de Dieu, la charité du prochain, il fut surnommé le père des pauvres. Il remplit une longue carrière en peu d'années; muni des SS. Sacrements il expira en disant: Déjà je m'en vais au grand festin qui m'est préparé au ciel. Il avait 45 ans d'âge et 12 de profession religieuse.

**7. Mardi de la Pentecôte.** — 1<sup>re</sup> classe.

**8. Mercredi dans l'Octave de la Pentecôte.** — *Quatre-Temps.* — *Jeûne de l'Église.*

**9. Jeudi dans l'Octave de la Pentecôte.**

1635. Mort du R. P. Pierre de Mello, Carme mitigé du monastère de Lisbonne.

Le R. P. Pierre de Mello, issu d'une famille noble, naquit en Portugal et entra de bonne heure chez les Grands-Carmes d'Evora. Il était tellement adonné à la contemplation des choses saintes, que souvent il y passait les nuits entières. Pierre de Mello observait des jeûnes très rigoureux, portait d'affreux cilices et s'infligeait de sanglantes disciplines.

Il avait une dévotion marquée pour N. M. S<sup>te</sup> Thérèse, et pour Notre-Dame du Mont-Carmel, dont il propagea le Tiers-Ordre avec beaucoup de zèle dans tout le royaume de Portugal. Il mourut en ce jour, à Lisbonne, à l'âge de 68 ans. *(Ménologe.)*

**10. Vendredi dans l'Octave de la Pentecôte.** — *Quatre-Temps.* — *Jeûne de l'Église.*

**11. Samedi dans l'Octave de la Pentecôte.** — *Quatre-Temps.* — *Jeûne de l'Église.*

**12. 1<sup>er</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — FÊTE DE LA T. S. TRINITÉ. — 2<sup>e</sup> classe.

1807. Mort de Mgr Jean-Antoine de la Mère de Dieu.

Après avoir fait sa profession solennelle et achevé ses études, il fut créé par le souverain Pontife Pie VI évêque de Caracos, dans l'Amérique Méridionale, où pendant 30 ans il travailla à la plus grande gloire de Dieu et au salut des âmes

**13. Lundi.** — S<sup>t</sup> Antoine de Padoue, Confesseur, double. († 1231.)

**14. Mardi.** — S<sup>t</sup> ELISÉE, prophète, 2<sup>e</sup> classe.

1667. Bruxelles. Mort du R. P. Joseph de S<sup>t</sup> Pierre.

Le R. P. Joseph de S<sup>t</sup> Pierre, Pierre Cortens, le 1<sup>er</sup> Malinois qui embrassa notre S. Réforme. Ce fut un homme d'une observance exemplaire. Il fut Prieur à Anvers, à S. Albert de Louvain et deux fois à Bruxelles; de plus il fut 8 fois Définitéur Provincial et mourut le jour de N. P. S. Elisée 1667, âgé de 73 ans; il en avait 52 de profession religieuse et 47 de prêtrise.

**15. Mercredi.** — S<sup>t</sup> Basile, Évêque, Confesseur, Docteur, double. († 379.)

Aujourd'hui commence la neuvaine préparatoire à la fête du Sacré-Cœur de Jésus.

**16. Jeudi.** — FÊTE-DIEU. — 1<sup>re</sup> classe avec Octave privilégiée.

**17. Vendredi dans l'Octave de la Fête-Dieu.**



1721. Bruxelles. Mort du R. P. Denis de S<sup>te</sup> Thérèse.

Le R. P. Denis de S. Thérèse, Antoine Denys, de Corroy, diocèse de Namur. Homme exemplaire sous tout rapport, il était, quand il mourut, Procureur de la Province; il avait 40 ans d'âge, 11 de profession et 10 de prêtrise.

**18. Samedi dans l'Octave de la Fête-Dieu.**

**19. 2<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — Dimanche pendant l'Octave de la Fête-Dieu.

1651. Fondation du Couvent des Carmélites déchaussées à Huy, dans l'ancienne principauté de Liège, sous le vocable de S<sup>t</sup> Joseph.

**20. Lundi dans l'Octave de la Fête-Dieu.**

**21. Mardi dans l'Octave de la Fête-Dieu.**

**22. Mercredi dans l'Octave de la Fête-Dieu.**

1692. Bruxelles. Mort du R. P. Jean-Eusèbe de S<sup>t</sup> François, dans le monde Ignace d'Abremez, de Bruxelles. Il s'envola au ciel en ce jour au Couvent de Namur, à l'âge de 30 ans et 11 ans de profession religieuse. Il était ermite à Marlagne et conventuel de Bruxelles. (4)

**23. Jeudi.** — Octave de la Fête-Dieu. — *Vigile* de S<sup>t</sup> Jean-Baptiste.

**24. Vendredi.** — S<sup>t</sup> JEAN-BAPTISTE. — 1<sup>e</sup> classe avec Octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.* — SOLENNITÉ DE LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS. *Indulgence plénière. Absolution générale pour les Tertiaires de N. D. du Mont-Carmel et de S<sup>te</sup> Thérèse.*

1751. Bruxelles. Mort du Frère Corneille de S<sup>t</sup> Gérard, Convers, dans le monde Corneille Philips, de Buggenhout. Il fut quêteur pour la ville et mourut âgé de 71 ans, ayant 41 ans de profession religieuse.

1751. Bruxelles. Le même jour, mourut subitement le R. P. Honoré de S<sup>t</sup> Joseph, dans le monde Christophe Pallaert, de Bruxelles, âgé de 68 ans, dont 42 de profession religieuse, et 39 de prêtrise.

**25. Samedi.** — LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS. — *Fête transférée d'hier*, quant à l'office et à la messe. — 1<sup>re</sup> classe.

**26. 3<sup>me</sup> Dimanche après la Pentecôte.** — Le Cœur très pur de la T. S<sup>te</sup> Vierge, double-majeur.

1824. Bruxelles. Mort du R. P. Polycarpe de S<sup>t</sup> Philippe.

Le R. P. Polycarpe de S. Philippe, Pierre Nijs, natif de Zettrud-Lumay (Brabant) fit profession le 18 Octobre 1760, il remplit la charge Lecteur de Théologie. Il s'endormit dans le Seigneur, ayant 82 ans d'âge, 65 de religion et 59 de prêtrise.

**27. Lundi.** — S. Barnabé, Apôtre, double-majeur. († 1<sup>er</sup> siècle.) Fête transférée du 11.

**28. Mardi.** — *Vigile des SS. Apôtres.* — S<sup>t</sup> Léon II Pape, Confesseur, semi-double.

1677. Bruxelles. Mort du R. P. Léon de S<sup>t</sup> Simon, dans le monde Laurent Liebeck, de Bruges, homme remarquable par sa douceur; il fut Sous-Prieur, et deux fois Prieur de Termonde. Il mourut en ce jour à Bruxelles, âgé de 47 ans, après 27 ans de profession religieuse.

**29. Mercredi.** — SS. PIERRE ET PAUL, APÔTRES, 1<sup>re</sup> classe avec Octave. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.*

**30. Jeudi.** — Commémoration de l'Apôtre S<sup>t</sup> Paul, double-majeur.

1. Le nécrologe du désert de Marlagne marque le 26 juin 1691 pour la date de sa mort.

## Petites Fleurs du Carmel

Pendant le mois de Juin, nous allons offrir au Cœur bien-aimé de Jésus des *Fleurs spirituelles*, répandant le doux et suave parfum de l'amour divin. C'est bien là l'expression qui convient aux ferventes aspirations, aux oraisons jaculatoires, aux élans de nos âmes, que nous ferons monter incessamment vers le Cœur sacré de Jésus. Ah! ces *Fleurs spirituelles* diront et rediront sans cesse à ce divin Cœur combien nous désirons tous l'aimer et l'aimer de plus en plus.

Nous emprunterons à une grande sainte, qui est une des gloires les plus pures de l'école ascétique du Carmel, à S<sup>te</sup> Marie Madeleine de Pazzi, les accents de la prière et du langage que nous pouvons sûrement adresser au Cœur de Celui que nous a tant aimés.

1 « O Jésus! vous nous avez préparé, dans la plaie de votre sacré côté un bain formé d'eau et de sang, afin que par la vertu efficace de cette eau régénératrice nos âmes soient purifiées de leurs moindres souillures, et que par la vertu de votre précieux sang elles soient comme empourprées et toutes resplendissantes d'un éclat divin. »

S<sup>te</sup> Marie Madeleine de Pazzi nous dévoile par ces paroles, vraiment inspirées, les grâces abondantes que reçoivent les âmes qui veulent s'unir au Cœur de Jésus.

L'eau sacrée, qui a découlé de ce divin Cœur, se répand sur ces âmes, les arrose, comme une féconde et abondante rosée, et enlève toutes les souillures qui ternissent leur beauté, qui les fait briller comme les astres dans le firmament.

Allons donc souvent au Cœur de notre bon Jésus afin qu'il nous purifie de l'eau de sa blessure et qu'il nous embellisse de son sang.

2 « Les âmes qui se renferment dans la plaie du Cœur de Jésus éprouvent deux sentiments: un sentiment de douleur, à la vue des péchés des hommes; un sentiment d'amour en considérant tout ce que Jésus a fait pour nous. »

Les âmes qui, selon la pensée de la sainte, cherchent un asile dans le Cœur de Jésus participent, suivant la mesure de leur fidélité, aux dispositions intérieures de Jésus lui-même. Jésus souffrait à la vue des crimes sans nombre que les hommes ne cessent de commettre; ces âmes privilégiées souffrent également avec notre divin Sauveur. Jésus n'a d'autre désir que de nous unir tous à son sacré Cœur; ces âmes de leur côté soupirent également de toutes leurs forces après cette union ineffable, jusqu'à ce qu'elles méritent, comme de chastes colombes de se reposer dans ce sanctuaire béni, véritable asile de la paix et du bonheur. Quel heureux sort!

3 « Nos âmes sont par elles-mêmes incapables de s'élever vers Dieu. Que fait le Cœur de Jésus, véritable foyer de bonté, d'amour? Il leur donne des ailes afin qu'elles puissent prendre leur essor jusqu'au trône de Dieu et contempler son infinie bonté. »

La comparaison dont se sert notre sainte fait ressortir admirablement la nature des grâces que nos âmes reçoivent, quand elles se renferment dans la plaie du Cœur sacré de Jésus. Voyez un oiseau privé de ses ailes; en vain veut-il s'élever au-dessus de la terre, il ne peut que ramper miséra-

blement. Ainsi nos âmes, abandonnées à elles-mêmes, ne peuvent prendre leur essor vers Dieu; elles se traînent misérablement sur cette terre d'exil. Mais une fois que le Cœur sacré de Jésus les a transformées, oh! alors, semblables à des oiseaux aux ailes vigoureuses qui volent dans l'espace, elles s'élèvent d'un vol rapide jusqu'au trône de Dieu.

4 « Les ailes, dont le Cœur de Jésus dote les âmes qui lui sont chères, sont les ailes de l'amour divin, de l'angélique pureté et de la plus ardente charité envers le prochain. Car l'âme qui veut s'approcher de Dieu doit être tout embrasée des ardeurs du divin amour, puisque Dieu est la charité même; elle doit être toute resplendissante du merveilleux éclat de l'ineffable pureté, puisque Dieu est la pureté même; elle doit être entièrement dévouée au salut du prochain, puisque Dieu a aimé tellement les hommes qu'il leur a donné son Fils unique. »

Le langage de la sainte est de plus en plus saisissant: les admirables élans que le Cœur de Jésus imprime aux âmes sont comme des ailes, qui leur permettent, ainsi qu'aux saints Anges et aux Séraphins, de s'élever jusqu'au trône de l'infinie Majesté de Dieu, pour l'adorer en esprit et en vérité. Ah! supplions souvent le Cœur de Jésus de daigner communiquer à nos âmes ces nobles élans, qui leur font prendre continuellement leur essor vers Dieu.

5 « O ma fille, (c'est Dieu qui parle lui-même à la sainte), voyez comme tous les hommes sont entre les griffes du démon! voyez comme sa gueule est ouverte pour les dévorer! bien loin de l'éviter, ils vont s'y jeter d'eux-mêmes, et il n'en est aucun qui lui échapperait, si mes élus ne les sauvaient par leurs prières. J'écris dans un livre, qui vous est inconnu, toutes les iniquités des méchants, et je mets en regard tous les secours qui leur ont été donnés par mes élus. Au jour du jugement, j'ouvrirai ce livre, afin qu'ils voient la justice de leur condamnation aux peines éternelles. Je fais aussi enregistrer dans le plus grand détail toutes les bonnes actions de mes élus, pour en donner connaissance à toutes les créatures dans ce grand jour, et leur faire voir que c'est à juste titre que je leur donne la gloire éternelle. Rappelez-vous souvent, ma fille, ce que je viens de vous dire et gravez-le profondément dans votre cœur. »

Ces paroles, adressées par Dieu lui-même à S<sup>te</sup> Madeleine de Pazzi, se passent de tout commentaire; elles doivent nous engager tous, aussi vivement que possible, à nous renfermer dans le Cœur de Jésus afin que nos supplications unies à celles de ce divin Cœur obtiennent miséricorde pour tous les pauvres pécheurs.

..

*L'Impression de ce numéro était déjà commencée, quand nous est parvenue la nouvelle de la mort du cher Frère Arnold de sainte Marie, (Convers), décédé au Couvent de Bruges le 12 Mai 1892, dans la 89<sup>e</sup> année de son âge, après 57 ans de vie religieuse. Nous recommandons vivement aux prières de nos lecteurs l'âme de ce bon Frère, doyen d'âge et de profession de tous les Carmes déchaussés de Belgique.*

R.

I.

P.

~~~~~

*Décret accordant à la fête de N. D. du Mont-Carmel
(16 Juillet) l'indulgence plénière TOTIES QUOTIES.*

LEO PP. XIII.

Ad perpetuam rei memoriam.

Quo magis fidelium erga Beatissimam Virginem Karmelitidem devotio augeat et pietas, unde eorum animis uberrimi et salutiferi fructus derivare possunt, piæ postulationi Dilecti filii Aloisii Mariæ Galli Summi Moderatoris Ordinis B. M. V. de Monte Carmelo Veteris Observantiæ benigne inclinati, peculiari privilegio Carmelitanas Ecclesias locupletare statui-
mus. Quapropter de Omnipotentis Dei misericordia ac BB: Petri et Pauli Apostolorum Ejus auctoritate confisi, omnibus et singulis utriusque sexus christifidelibus vere pœnitentibus et confessis ac S. Communionem refectis, qui quamlibet ex Ecclesiis vel quodlibet ex publicis Oratoriis sive Fratrum sive Monialium universi Ordinis Karmelitis tum Calceatorum tum Excalceatorum ubique locorum existentibus die decimasexta mensis Iulii cuiusque anni qua festi-
vitas Deiparæ Virginis de Monte Carmelo celebratur a primis vespere usque ad occasum solis diei huiusmodi devote visitaverint, ibique pro Christianorum Principum concordia, hæresum extirpatione, peccatorum conversione ac S. Matris Ecclesiæ exaltatione pias ad Deum preces effuderint, quoties id egerint, toties Plenariam omnium peccatorum suorum Indulgentiam et remissionem,

LÉON XIII PAPE

Pour en perpétuer la mémoire.

Afin d'augmenter de plus en plus la dévotion et la piété des fidèles envers la Bienheureuse Vierge du Carmel, et procurer ainsi à leurs âmes les fruits les plus abondants et les plus salutaires, Nous avons accueilli avec bienveillance la pieuse demande qui Nous a été faite par notre cher fils Louis-Marie Galli, Supérieur Général de l'Ordre de N. D. du Mont-Carmel de l'Antique Observance; et Nous avons décrété d'enrichir les églises du Carmel d'un privilège spécial. C'est pourquoi, par la miséricorde de Dieu Tout-Puissant, de l'autorité de ses Bienheureux Apôtres Pierre et Paul, Nous accordons miséricordieusement dans le Seigneur à tous et à chacun des fidèles de l'un et de l'autre sexe qui, vraiment contrits et confessés et ayant reçu la sainte Communion, visiteront dévotement une église quelconque ou un oratoire public des Frères et des Sœurs de tout l'Ordre du Carmel, tant des Chaussés que des Déchaussés, quelque part qu'ils existent, le seize du mois de Juillet de chaque année, jour où l'on célèbre la fête de N. D. du Mont-Carmel, à partir des premières Vêpres jusqu'au coucher du soleil du jour susdit, à la condition qu'ils y prient pour la concorde des Princes chrétiens, pour

quam etiam animabus Christifidelium, quæ Deo in charitate conjunctæ ab hac luce migraverint per modum suffragii applicare possint, misericorditer in Domino concedimus. Non obstantibus Nostra et Cancellariæ Apostolicæ regula de non concedendis Indulgentiis ad instar, aliisque Constitutionibus et Ordinationibus Apostolicis, ceterisque contrariis quibuscumque. Præsentibus perpetuis futuris temporibus valituris. Volumus autem, ut præsentium Litterarum transumptis seu exemplis etiam impressis, manu alicuius Notarii publici subscriptis, et sigillo personæ in ecclesiastica dignitate constitutæ munitis eadem prorsus fides adhibeatur, quæ adhiberetur ipsis præsentibus, si forent exhibitæ vel ostensæ. Datum Romæ apud S. Petrum sub annulo Piscatoris die XVI Maii MDCCCXCII Pontificatus Nostri Anno Decimoquinto.

L. ✕ S. S. CARD. VANNUTELLI

Concordat cum originali

FR. BERNARDINUS A S. THERESIA.

*Procurator Generalis Carmelitarum
Discalceatorum.*

Romæ, die 18 Junii 1892.

l'extirpation des hérésies, pour la conversion des pécheurs et l'exaltation de Notre Mère la Sainte Église *chaque fois qu'ils le feront, — toutes quoties, —* qu'ils gagnent une Indulgence plénière et la rémission entière de leurs péchés, avec faculté d'appliquer cette indulgence par mode de suffrage aux âmes des fidèles qui ont quitté cette terre dans la grâce de Dieu. Nonobstant notre règle et celle de la Chancellerie apostolique de ne pas accorder des indulgences ad instar, et nonobstant les constitutions et ordinations apostoliques et tout ce qui y serait contraire. Ces présentes conserveront leur vigueur à jamais. Et Nous voulons que les copies ou exemplaires des présentes lettres signées de la main de quelque notaire public et munies du sceau d'une personne revêtue d'une dignité ecclésiastique obtiennent la même croyance que les présentes, si celles-ci étaient exhibées ou montrées.

Donné à Rome, près S^t Pierre sous l'anneau du Pécheur, le 16 Mai de l'an 1892, de Notre Pontificat le quinzième.

Lieu ✕ du Sceau.

S. CARD. VANNUTELLI.

Certifié conforme à l'original.

FR. BERNARDIN DE S^{te} THÉRÈSE,

*Procureur Général des Carmes
déchaussés.*

Rome, le 18 Juin 1892.

Chant du Carmel

J'aime le doux et pur mystère
O Carmel, qu'exhale ton nom,
Comme la senteur printanière
Des blanches roses de Saron.

Tel que sur le Sina, le Thabor, le Calvaire
L'homme, à ton seul aspect, se prosterne et révere
La gloire du Seigneur qui passa sur ton front.

Elie a consacré tes cimes prophétiques,
Salomon a redit ton climat embaumé;
Dans ses chastes transports l'Epouse des Cantiques
Mêla ton souvenir au nom du Bien-aimé.

O vieux Sina couvert de poudre
Tu nous rappelles Jéhova
Parmi les éclairs et la foudre
Dictant ses ordres à Juda!

Golgotha, comme au jour du crime,
Toujours un nuage de sang
Montant du côté de Solyme
Voilà ton faite éblouissant!

Des flots de lumière sans nombre
Scintillent aux flancs du Thabor,
Mais tes pentes d'un azur sombre
Carmel! sont plus belles 'encor!

Le lys et la rose y fleurissent
A l'ombre du cèdre odorant
Tandis que les vignes mûrissent
Au pied des palmiers d'Orient,

Et que cachés dans les feuillages
Les oiseaux des bosquets ombreux
Charment de leurs mille ramages
Et l'onde et la terre et les Cieux.

Voilà l'endroit où le prophète
Emporté dans un char de feu
Comme au souffle de la tempête
Fut ravi par l'Ange de Dieu.

Ne pleure point, tendre Elisée,
Son double esprit revit en toi
Ranime ton âme lassée
Ceins-toi de ton manteau de roi!

Fils du Carmel, oh! dans vos âmes
Ce même esprit revit encor :
La prière aux ailes de flammes,
L'apostolat sublime et fort.

Thérèse la Vierge mystique
Au Cœur percé d'un dard de feu,
Et Jean le prêcheur héroïque
Consumé du zèle de Dieu!

Par vous le manteau du mystère
A tous les mortels est transmis
Oh! C'est le noble Scapulaire
Dont la Vierge revêt ses fils.

Qu'il soit toujours notre cuirasse
 Au sein de nos âpres combats;
 En vain Satan frémit, menace,
 Son arc au loin vole en éclats.

Symbole de sainte tristesse
 Et d'angélique pureté,
 Garde la bouillante jeunesse
 Des sentiers de l'iniquité.

A l'abri des terrestres fanges
 Douce souveraine des Cieux,
 O Marie, ouvre à nos phalanges
 Le seuil du séjour radieux.

Réunis aux chœurs séraphiques
 Au sein de l'amour immortel
 Nous redirons dans nos cantiques
 La gloire du Carmel.

Feu Mgr A. VAN WEDDINGEN,
 Prélat domestique de S. S. Léon XIII, Aumônier de la Cour
 de Belgique, Docteur en Théologie et en Philosophie, etc.

Le Scapulaire de N. D. du Mont-Carmel

Ce qui fait la gloire du Scapulaire de N. D. du Mont-Carmel, ce qui en constitue l'incommunicable valeur ce sont les magnifiques promesses que la T. S. Vierge a daigné lui attacher. Sans doute les Souverains Pontifes se sont fait un devoir d'accorder de très nombreuses indulgences à ceux qui portent cet habit sacré; la confrérie du Scapulaire est enrichie de très précieuses faveurs; cependant, il faut le reconnaître, des indulgences plus nombreuses distinguent le Scapulaire de l'Immaculée Conception et d'autres confréries, comme celle du S. Rosaire par exemple, peuvent se glorifier de leurs richesses spirituelles. Seul le Scapulaire du Carmel offre à ceux qui en sont revêtus des promesses authentiques faites par Marie, la Vierge fidèle, et assurant d'incalculables biens

pour la vie, pour l'heure de la mort, même pour au delà du trépas. Il est une promesse surtout qui paraît étonnante; — « Celui qui mourra revêtu de cet habit, a dit la T. S. Vierge, ne souffrira pas les flammes de l'enfer. » — Un de nos Pères de la Province d'Avignon (France) a consacré à cette promesse une étude remarquable et fort appréciée. En 1881 « les Annales du Carmel » avaient publié ce travail; mais, depuis, l'auteur l'a considérablement modifié; non seulement il l'a retouché avec beaucoup de soin, mais il l'a développé, il l'a complété; c'est une œuvre nouvelle.

Nos lecteurs suivront cette étude avec grand profit; leur amour pour le S. Scapulaire, leur confiance en son efficacité, leur reconnaissance envers Marie y auront pris d'heureux accroissements.

« Quiconque mourra revêtu du saint Scapulaire sera préservé des feux de l'enfer. »

Nous nous trouvons ici en face d'une proposition qui a rencontré jadis dans l'Eglise, à côté de zélés défenseurs, des adversaires ardents et passionnés.

Certains esprits, trop peu renseignés sans doute sur les éminentes prérogatives de la Mère de Dieu, aveuglés peut-être aussi par de secrets préjugés, crurent devoir nier ouvertement l'authenticité de la révélation faite à S^t Simon Stock et crièrent à l'hérésie. Ils réclamèrent avec force en faveur du christianisme et de ses préceptes: un si extraordinaire privilège semblait à leurs yeux les anéantir, et ils allaient répétant partout, à qui voulait les entendre, que si on laissait une pareille croyance s'établir parmi les fidèles, la religion de J.-C. ne serait bientôt plus qu'un fétichisme assimilable aux cultes les plus grossiers des sauvages de l'Afrique.

Inutile de s'arrêter ici pour prouver directement la fausseté de pareilles assertions. L'extension rapide que prit cette dévotion parmi les fidèles du monde catholique, le témoignage authentique de vingt-deux papes qui, par autant de bulles, la revêtirent solennellement du sceau de leur autorité et l'enrichirent de nombreuses indulgences, enfin la grande voix des miracles qui, depuis plus de six siècles, ne cesse de proclamer à la face de l'univers l'admi-

nable vertu attachée à cet habit, nous dispensent de toute autre démonstration. Pour renverser d'un seul coup tant de calomnies et venger victorieusement le Scapulaire du Carmel de toutes les attaques dont il a été jusqu'ici l'objet, il doit suffire de faire observer que J.-C., qui a promis de veiller jusqu'à la fin des siècles sur son Église, de la préserver toujours du venin de l'erreur, n'aurait pu, sans faillir à sa promesse, permettre qu'une dévotion, n'ayant d'autre origine que les illusions d'un cerveau malade, ou les artifices de l'esprit de mensonge, fût si rapidement et si universellement acceptée par les fidèles, qu'elle reçût de tant de Souverains Pontifes un caractère si auguste. Il se serait bien gardé surtout de l'autoriser lui-même en la confirmant par le plus invincible et le plus imposant de tous les témoignages, celui du miracle fréquemment renouvelé.

Le Scapulaire ne peut donc qu'avoir une origine céleste; c'est bien Marie qui s'est manifestée à son serviteur, S^t Simon Stock, et les merveilleuses promesses que ce Saint nous affirme avoir reçues de sa bouche sont d'une authenticité certaine. Cette authenticité est telle que la révoquer en doute n'appartient, nous dit un saint et savant pape, l'illustre Benoît XIV, qu'à un contemporain orgueilleux de la religion.

Il est vrai que, avant d'agréer l'insertion de la plus magnifique des assurances de Marie dans sa liturgie, l'Église a cru devoir en modifier légèrement les termes, ajouter un mot qui ne se trouvait pas dans le texte primitif, mais ce n'était, qu'on le sache bien, ni pour corriger une expression qu'elle croyait défectueuse, ni pour resserrer dans de plus étroites limites un privilège trop grand à son gré et trop dangereux dans son étonnante universalité. C'était purement et simplement pour mettre désormais cette promesse de Marie à l'abri de toute attaque par la détermination claire et précise de son véritable sens.

Marie avait dit : « Quiconque mourra revêtu du saint Scapulaire sera préservé des feux éternels. »

Dans ces paroles nulle amphibologie; mais la malveillance et la mauvaise foi s'étaient plu à y découvrir un sens hétérodoxe et il fallait d'ailleurs mettre les fidèles en garde contre toute fausse

interprétation. C'est pourquoi l'Église crut devoir modifier ainsi la promesse de Marie: « Quiconque mourra *pieusement* revêtu du saint Scapulaire sera préservé des feux éternels. » *In hoc pie moriens æternum non patietur incendium.* »

Tous ceux, sans exception, qui mourront sous les livrées de la Reine du Ciel, seront-ils jugés dignes de recevoir en vertu de cette promesse et par le seul fait qu'ils seront alors revêtus du Scapulaire, la grâce de mourir *pieusement* et d'éviter ainsi les flammes de l'enfer, c'est là une pure question de fait sur laquelle l'Église n'a point eu l'intention de se prononcer, ou, pour mieux dire, dont elle ne s'est point préoccupée. Par l'addition du mot « *pie* » à la promesse de la Vierge, l'Église ne s'est proposé qu'une seule chose, accorder cette promesse dont l'origine céleste ne lui paraissait point douteuse avec la doctrine catholique à laquelle elle ne pouvait être contraire, en établissant comme une vérité très certaine que le privilège du saint Scapulaire n'est pas pour nous dispenser de l'obligation essentielle de mourir en chrétien pour mériter le salut, et par conséquent, que si l'habit du Carmel doit réellement profiter, à la mort, à tous ceux sans exception qui auront le bonheur d'en être revêtus, ce que l'Église, nous le répétons, ne décide ici en aucune manière, ce ne pourra être, en tout cas, qu'en leur obtenant la grâce insigne de mourir *pieusement*, c'est-à-dire dans les sentiments qu'exige rigoureusement la loi de Dieu pour nous donner un droit certain au bonheur du ciel.

Après cette formelle déclaration de l'Église, on aurait pu croire que victorieuse à jamais de tous ses détracteurs, la dévotion du Scapulaire se serait répandue sans obstacle parmi les fidèles, et insinuée facilement dans tous les cœurs. Il n'en devait pas être ainsi cependant et avant de rester définitivement maîtresse du champ de bataille, elle eut à soutenir d'autres combats contre de nouveaux et non moins dangereux adversaires, d'autant plus à craindre ceux-là qu'ils affectaient de se présenter sous le masque de la piété, qu'ils méditaient de lui porter traitreusement le coup mortel tout en lui payant des tributs d'hommages.

Ces nouveaux adversaires devaient lui venir, cette fois, du camp

de l'hérésie janséniste. Hommes aux principes rigides et à la morale austère, mais en même temps pleins d'eux-mêmes, idolâtres de leurs propres conceptions, ils s'offraient à Satan, l'ennemi traditionnel des prérogatives de la Vierge Mère, comme les instruments les plus propres à servir ses desseins contre la dévotion du saint Scapulaire.

C'était satan en effet, il ne faut pas en douter, c'était cet esprit des ténèbres qui avait été l'âme de toutes les oppositions suscitées jusque là par l'ignorance ou l'envie contre le saint habit du Carmel. Avec cette perspicacité prodigieuse d'intelligence qui caractérise les esprits angéliques, il avait mesuré d'un seul coup d'œil le dommage immense que cette dévotion devenue florissante pouvait causer à son action. Il avait compté dans le lointain des siècles le nombre prodigieux d'âmes pécheresses qui, par elle, échapperaient à ses pièges, et, après avoir longtemps vécu dans le crime, obtiendraient la grâce du salut; c'est pourquoi il n'avait rien négligé pour étouffer le bien dans son berceau. N'ayant pu y réussir, il ne se laissa pas décourager par ce premier échec; son esprit merveilleusement fécond en moyens de destruction et de ruine lui suggéra bientôt d'autres plans qui, par des voies plus détournées, devaient l'amener aussi sûrement au but qu'il poursuivait.

Pour les réaliser il trouva, je viens de le dire, les auxiliaires dont il avait besoin dans les partisans de l'hérésie Janséniste. D'un côté leur infatuation d'eux-mêmes les rendait plus aptes à se laisser circonvenir par les perfides insinuations de l'esprit d'erreur et de mensonge. De l'autre, la sévérité de leurs maximes jointe à l'austérité extérieure de leur vie, ne pouvait manquer d'accréditer leurs enseignements auprès des fidèles. Ils affectaient bien dans leurs discours comme dans leurs écrits, de se montrer pleins de respect pour la Reine du Ciel, à cause de son éminente dignité de Mère de Dieu; mais leur culte n'allait guère au delà et ils ne souffraient pas qu'on enseignât aux fidèles à mettre en Elle leur confiance, à tout attendre de son omnipotente intercession. Dans leur pensée cela ne pouvait se faire sans préjudice des droits imprescriptibles de J.-C. que l'Écriture nous montre comme unique médiateur entre Dieu et les hommes, de qui seul nous doivent venir tous les biens de la grâce et de la gloire.

C'était là la doctrine contenue dans un livre anonyme publié pour la première fois en latin à Cologne, en 1673, puis traduit bientôt après en français et qui avait pour titre: « *Avis salutaires de la Bienheureuse Vierge Marie à ses dévots indiscrets.* » Un docteur de Sorbonne, le trop fameux Baillet, avait composé à son tour un ouvrage sur la dévotion à la très sainte Vierge et sur le culte qui lui est dû; dans cet ouvrage entre autres choses, il avait osé dire que « Marie n'agréa que les hommages qui lui sont offerts par les véritables enfants de Dieu, lesquels ne sont autres que les justes; que tout pécheur ne saurait même compter sur la protection de Marie, pour opérer sa réconciliation avec Dieu. » Une pareille doctrine ayant provoqué de vives réclamations, l'ouvrage de Baillet fut soumis par l'archevêque de Paris, Mgr de Harlay, à l'examen de quelques théologiens de Sorbonne qui en déclarèrent la doctrine *irréprochable*. Heureusement Rome veillait à la défense des prérogatives de la Mère de Dieu et ce livre odieux, qui n'avait pu être inspiré que par l'enfer, fut condamné à deux reprises, en 1693 d'abord, et plus tard en 1701 par la Sacrée Congrégation de l'Index (1).

Avec de telles idées sur le culte que l'on doit à la Reine du Ciel, on comprend facilement que les Jansénistes devaient être tout naturellement portés à voir dans la promesse de Marie, prise à la lettre et dans son sens naturel, un véritable danger pour la foi, puisque cette promesse semblait mettre entièrement le salut

1. Pour donner à nos lecteurs une idée plus complète de ce que pensait le Jansénisme au sujet de la très sainte Vierge, nous ne pouvons résister au désir de mettre sous leurs yeux les propositions suivantes que plusieurs docteurs de Sorbonne osèrent émettre publiquement dans une de leurs séances: « Sanctos Patres et nominatim sanctum Joannem Damascenum (loquendo de B. Virgine) delirasse et somniis et fabulis suis theologiam corripuisse; sanctos Anselmum, Bernardum, Bonaventuram, Thomam, Rupertum quoque et Albertum magnum, scriptoresque eorum omnium sequaces, tolerabiliter ubi dogmaticæ, ubi vero asceticæ et devotæ scripserunt, *superstitiose, fabulose* et præsertim de Deipara Virgine *damnabiliter*, propter excessum honoris locutos fuisse..... Breviarium Romanum, precesque usu Ecclesiæ consecratas miseriis et mendaciis scatere..... honorem virgini Deiparæ debitum, ad limites in Evangelio præfixos, revocandum, ubi *jéjune* satis et *frigide* de illo sermo est. » Notre plume se refuse à traduire en français de pareils blasphèmes.

du pécheur entre les mains d'une pure créature, contrairement, pensaient-ils, à ce qu'enseigne S^t Pierre: que nous n'avons de salut qu'en J.-C. et par J.-C.: » *non est in alio aliquo salus.* »

Ils ne pouvaient cependant songer à attaquer de front une promesse dont l'authenticité était désormais incontestable, dès lors, ils n'avaient d'autre ressource que de tâcher de la discréditer dans l'esprit des fidèles en atténuant tellement, par des commentaires outrés, la portée des paroles de Marie, que le saint Scapulaire ne parût plus qu'une pratique très ordinaire de dévotion envers la Vierge, pratique bonne d'ailleurs pour les justes, mais, à coup sûr, de nulle utilité pour les pécheurs.

Dans son explication de la pensée de Marie, l'Église avait dit: « Quiconque mourra *pieusement* revêtu du saint Scapulaire sera préservé des flammes éternelles », or se souvenant sans doute de certaines maximes de nos saints Livres exprimant cette pensée: que la mort est l'écho de la vie, c'est-à-dire qu'on meurt comme on a vécu et les interprétant dans un sens exclusif de toute exception, contrairement à la doctrine de l'Église qui admet dans la providence de Dieu sur les hommes une double voie, une voie ordinaire et une voie extraordinaire, les Jansénistes se crurent autorisés à prêcher et à écrire qu'on compterait vainement à la mort sur la vertu du Scapulaire si, pendant la vie on n'avait porté saintement l'habit de la Vierge, en se montrant toujours très exact observateur de la loi de Dieu et des préceptes de la sainte Église.

C'était ne tendre à rien moins qu'à anéantir le privilège du saint Scapulaire par voie d'interprétation, tout en le laissant subsister dans les mots.

La haute réputation de science et de piété dont jouissaient alors dans l'Église les prédicateurs de cette doctrine, fit prévaloir longtemps celle-ci dans l'esprit d'un grand nombre de fidèles, et Satan, plein de joie d'avoir enfin vu aboutir ses noirs projets contre l'habit du Carmel, put triompher à l'aise de son trop heureux succès. En éteignant presque totalement dans le cœur des pauvres pécheurs le sentiment d'absolue confiance que la promesse de la Vierge au saint Scapulaire était faite pour leur inspirer, il avait

trop malheureusement réussi à leur arracher cette planche de salut que la Mère de miséricorde leur avait envoyée du haut du Ciel pour sauver leurs âmes du naufrage.

Désormais rien ne lui était plus facile que de les confirmer irrévocablement dans leurs désordres et d'assurer leur perte éternelle en les précipitant dans l'abîme sans fond du désespoir. Que de malheureuses victimes, hélas ! l'enfer compte aujourd'hui dans son sein qui n'y seraient jamais tombées, si elles avaient pu connaître et comprendre la merveilleuse vertu du saint Scapulaire pour nous conduire sûrement au salut.

Mais le moment est venu, nous l'espérons du moins, où cette nouvelle tactique du démon contre l'habit du Carmel, va être enfin et pour toujours complètement déjouée ; aujourd'hui en effet que le culte de Marie a pris dans l'Église de si grands accroissements, que ses admirables privilèges sont mieux connus de la généralité des fidèles et son rôle dans la religion plus justement apprécié, la vraie doctrine sur le grand privilège du saint Scapulaire sera aussi mieux comprise ; elle sera plus facilement acceptée de tous à la plus grande gloire de Jésus et de sa très sainte Mère, Marie, qui verront diminuer considérablement par là le nombre des victimes du démon et s'accroître chaque jour davantage, au contraire, celui des élus.

C'est cette vraie doctrine que nous nous proposons d'expliquer dans le chapitre suivant, en montrant quel peut être le véritable sens de cette fameuse promesse de Marie que nous avons vue jusqu'à présent si étrangement défigurée.

(A suivre.)



Voyages en Palestine et aux Indes

par Monseigneur Marie-Ephrem, (Carme déchaussé).

Chapitre premier.

(suite, voir page 52 et suiv.)

Tout le monde connaît les pyramides, aussi n'en parlerai-je pas, mais je donnerai quelques détails sur la mosquée de Méhémét-Ali. Voici comment s'exprime M^r Eyzaguirre dans l'ouvrage que j'ai déjà cité.

« Méhémét-Ali, dont le nom se lie à un grand nombre de faits
» mémorables pour l'Egypte, a jeté les fondements de la mosquée
» qui porte aujourd'hui son nom, et qui est sans contredit le plus
» beau et le plus somptueux des édifices consacrés à leur culte
» par les Mahométans. Chose singulière ! dans le temps même où
» Ibrahim-Pacha faisait fustiger les derviches et les expulsait de
» Damas, Méhémét-Ali, son père, élevait une mosquée magnifique,
» en l'honneur du prophète que prêchent les derviches, et permet-
» tait à ceux-ci de continuer à tromper le peuple, dans la capi-
» tale même de ses états. Ce sont là des mystères de cette
» politique qui fait si souvent servir la religion et ses ministres
» à la réalisation de ses projets. On a employé dans cet édifice
» les marbres les plus précieux de la Nubie et de la Haute Egypte,
» avec une profusion telle, qu'il n'entre aucune autre espèce de maté-
» riaux dans sa construction. Le vestibule qui a la forme d'une
» grande place entourée d'arcades offre plusieurs fontaines destinées
» aux ablutions des dévots ; mais la malpropreté de ceux qui
» pratiquaient cette cérémonie au moment de ma visite, ne répon-
» dait guère à la beauté des portails, ni à l'éclat brillant des
» marbres précieux qui les décorent ; encore moins le monceau de

„ chaussures laissées à la porte par ceux qui priaient dans la mos-
„ quée, se trouvait-il en harmonie avec le luxe et la magnifi-
„ cence qui brillent dans son intérieur.

„ Le style de cette construction est arabe; des passages du Coran
„ sont gravés sur le marbre en caractères dorés, également arabes,
„ et la chaire est très richement ornée. Mais comme les archi-
„ tectes arabes et leurs ouvriers ne sont pas de grands artistes, à
„ beaucoup près, la mosquée quoique immense et splendide, est fort
„ éloignée d'être une œuvre parfaite, bien qu'on y ait employé les
„ matériaux les plus rares et les plus précieux de l'Egypte.

„ En entrant, on trouve, à main droite, la chapelle dite de
„ Méhémet-Ali. Le corps de ce Vice-Roi et Général tout à la fois,
„ repose enfermé dans une bière; il est placé sur une espèce d'autel,
„ qui est recouvert d'un manteau de velours écarlate, garni de
„ galons d'or, et plusieurs lampes brûlent sans cesse autour du
„ monument.

„ Vingt quatre Ulémas alternent entre eux pour réciter plusieurs
„ fois par jour un office en l'honneur de Méhémet-Ali. (1) Je les
„ vis entrer dans la chapelle, portant une espèce de manteau rouge
„ sur leur vêtement, ordinairement blanc; ils ôtèrent comme tous
„ les musulmans, leur chaussure à la porte de l'édifice, et bientôt
„ après, assis sur de riches coussins, il commencèrent leurs prières,
„ en découvrant leur tête entièrement rasée, à l'exception de la
„ partie supérieure, dont ils conservent les cheveux sans les couper
„ jamais.

„ Je ne compris rien aux prières qu'ils récitaient en chœur et
„ qu'ils lisaient dans de grands livres; mais je les vis s'asseoir
„ sur leurs talons, faire quelquefois des inclinations avec la tête,
„ plier d'autres fois le corps jusqu'à toucher la terre avec leur
„ front, en faisant certaines contorsions des yeux, et terminer par
„ un chant très désagréable, en se tenant tous debout, et en
„ baisant chacun à son tour le manteau qui couvre le cercueil

1. Méhémet-Ali, ayant été le régénérateur de son peuple, est vénéré comme un saint par les musulmans d'Egypte.

» de Méhémet-Ali.

» On sait que les musulmans n'ont d'autre culte public que
 » quelques oraisons, auxquelles ils ajoutent, le vendredi, la pré-
 » dication des Ulémas. Cet office quotidien fut donc une innova-
 » tion réelle parmi les mahométans, et il fit beaucoup de partisans,
 » dans le peuple de la Haute Egypte, au politique habile qui
 » l'avait établi. » (1) (Pages 380, 381, 382).

Voilà déjà beaucoup de détails sur cette question qui paraîtra peut-être bien peu intéressante à un grand nombre de lecteurs, mais ma narration eût été trop incomplète si je n'avais pas parlé de cette fameuse mosquée, qui est bien le monument le plus remarquable du Caire.

(A suivre.)

1. Voici quelques autres détails rectificatifs et plus complets sur la Mosquée de Méhémet-Ali, et le vestibule qui précède.

Vestibule. On y entre par la porte du nord, c'est une très belle cour pavée en marbre blanc et dont chaque dalle a 70 centimètres de côté. Il est entouré d'une galerie ouverte, dont les arceaux sont soutenus par 45 colonnes d'albâtre. Chaque arcade est surmontée d'un petit dôme portant au centre un croissant. La fontaine principale des ablutions, en marbre blanc, est placée au milieu de la cour et surmontée d'une coupole en pierres, soutenue par 8 colonnes d'albâtre.

Mosquée. Elle fut construite par un Arménien nommé Ouassileh. Sa forme est carrée et sa grandeur égale à celle du Vestibule, environ 70 mètres de côté. A la porte pend un magnifique tapis de Turquie. Au-dessus de la porte d'entrée, dans l'intérieur, est une espèce de tribune, soutenue par 7 colonnes d'albâtre. La nef est pavée en dalles de marbre blanc, comme la cour, et couverte de tapis. A son extrémité on voit une niche, qui est tournée vers la Mecque; c'est là que le derviche termine la prière. L'édifice est surmonté d'une grande coupole dorée dans sa partie intérieure, et soutenue par 4 gros piliers d'albâtre de 3^m 20 de côté. Il y a quatre autres coupoles plus petites et deux élégants minarets. Au milieu de la Mosquée est suspendu un lustre magnifique, envoyé par Louis-Philippe à Méhémet-Ali. Trois cercles concentriques, symétriquement disposés, et composés de 700 globes, qu'on allume pendant la prière, entourent le lustre principal. Pendant le Ramadan, le nombre de lampes allumées ne s'élève pas à moins de 3,500. On n'y brûle que de l'huile d'olive de première qualité. La chaire du derviche, en bois doré, est ornée d'arabesques et de dessins peints en vert et en rouge. L'escalier qui y conduit est recouvert d'un tapis de velours cramoisi.

Chapelle de Méhémet-Ali. Cette chapelle est entourée d'une grille en bronze doré. A son centre est suspendu un magnifique lustre. Au pied du tombeau se trouvent deux chandeliers en or, de 1 m. de hauteur, et sur le tombeau même est déposé la boîte de bijoux du défunt.

La Journée Religieuse

(Voir page 55 et suivant)

OFFICE DES MATINES

des Vierges et des S^{tes} Femmes.

XI (suite).

SEPTIÈME, HUITIÈME et NEUVIÈME PSAUMES. — *Cantate Domino canticum novum.* — *Dominus regnavit, exultet terra.* — *Cantate Domino canticum novum, quia mirabilia fecit.* — Ces trois derniers psaumes de nos matines sont identiques quant au sens, et même, plus ou moins, quant à l'expression. C'est pourquoi nous les réunissons. David composa le premier (1) à l'occasion du transport de l'Arche, de la maison d'Obédédôm, dans le tabernacle de Sion. Le second fut inspiré au royal Prophète, lorsqu'après la mort de Saül, il se vit en possession de la terre que le Seigneur lui avait promise. (2). On ignore les circonstances de la composition du troisième, mais il est indubitable que, comme les deux précédents, ce psaume a pour objet premier et principal le double avènement de Jésus-Christ, son règne, la vocation des gentils, l'établissement de l'unique et catholique Eglise dans toute la terre.

Les Vierges et Servantes de Dieu personnifient, nous l'avons vu, le mystère de l'Eglise-Épouse. C'est sous cet aspect, surtout, que la Liturgie les considère dans les deux premiers nocturnes. Cependant, l'Eglise n'est pas seulement l'Épouse du Christ; elle est

1. Le psaume 95: *cantate Domino canticum novum, cantate Domino omnis terra*, fait partie du chant triomphal rapporté au seizième chapitre du livre 1^{er} des Paralipomènes. Depuis, Esdras le détacha de ce cantique et s'en servit, avec quelques variantes, pour célébrer la dédicace du second Temple. De là, le titre qui se lit en tête de notre psaume: *canticum ipsi David, quando domus edificabatur post captivitatem.* — Cfr. D. Calmet. Comm. litt. sur les psaumes.

2. C'est, du moins, ce que l'on infère du titre même du psaume: *Psalms David quando terra ejus restituta est.*

encore son royaume. Aussi, nos saintes viennent-elles maintenant rendre témoignage au règne du Christ dans l'Église et par l'Église.

Jésus-Christ est roi de toute la création par droit de naissance, et par droit de conquête. Par droit de naissance, puisqu'il a été prédestiné tête et fondement de l'univers; que tout a été créé en lui et pour lui (1); — par droit de conquête, puisque ce monde qui, dès l'origine, lui fut donné en héritage, il l'a racheté, l'a relevé de ses ruines, se l'est acquis à titre nouveau, au prix de son sang (2). Or, l'Église, dans son idéal divin, est le nom propre de ce souverain empire de Jésus-Christ (3). Conséquemment, comme le règne de Jésus-Christ, dont elle est l'expression, elle n'a, de soi, ni frontières, ni limites. Elle est *catholique*: c'est-à-dire embrassant toutes choses; car, toutes choses, et toutes choses sans exception, dit l'Apôtre, ont été soumises au Christ, afin qu'il épanche sur tout ce qui existe, l'universelle *Bénédiction*, (4) et qu'ainsi le monde entier arrive à cet ordre supérieur du « royaume des cieux, » où Dieu sera tout en tous. *In eo quod (Deus) subiecit ei (Christo) omnia, nihil dimisit non subjectum* (5). *Omnia subjecta sunt ei. Cum autem subjecta fuerint illi omnia, tunc et ipse Filius subjectus erit ei qui subiecit sibi omnia, ut sit Deus omnia in omnibus.* (6) — De ce chef, l'Église renferme donc, en droit, avec les trois hiérarchies des bons anges, tout le genre humain (7); plus, l'ensemble des êtres inférieurs, créés tous

1. Coloss. I. 19.

2. In hoc Christus mortuus est et resurrexit, ut mortuorum et vivorum dominetur. Rom. XIX. 9.

3. Regnum Christi quod est Ecclesia. Catech. Concil. Trid. P. IV. c. XI.

4. Quoniam dabis eum in *benedictionem* in sæculum sæculi. Ps. XX. 7. — Benedixit nos (Deus) in *omni benedictione* spirituali in cælestibus in Christo.... Qui prædestinavit nos in adoptionem filiorum per Jesum Christum in ipsum... in que habemus redemptionem per sanguinem ejus... ut notum faceret nobis sacramentum voluntatis sue, in dispensatione plenitudinis temporum instaurare omnia in Christo, que in cælis, et que in terra sunt, in ipso. — Ephes. I. 3-10.

5. Hebr. II. 18.

6. 1. Cor. XV. 27. 28.

7. Ecclesia secundum amplissimam notionem spectata est supernaturalis societas seu civitas eorum omnium qui sive angeli, sive homines ab Adam

pour le service de cette divine société dont le Christ est le Roi, (1) et ayant tous, aussi, selon leur capacité respective, à recevoir leur part de la *plénitude* du Verbe incarné, comme il se verra au jour de la rénovation générale. *Ecce nova facio omnia* (2). — Et encore, quant au genre humain, sachons le, ce qui est de l'Eglise ainsi comprise, ce ne sont pas seulement les âmes dans l'intimité de leur conscience; c'est l'humanité, au grand soleil, l'humanité telle que Dieu l'a établie ici bas, l'humanité appelée tout entière, dans toutes les conditions de son existence terrestre, dans tous ses modes d'être, dans tous ses états: individus, familles et nations, à porter le sceau, la consécration surnaturelle du Christ, et à garder la loi de son règne. — Par où l'on peut voir combien profonde et vraie est la grande parole de saint Epiphane: « le commencement de toutes choses, (il eût pu dire aussi la fin), c'est la sainte Eglise catholique (3).
(A suivre.)

usque ad consummationem, sub capite Christo, fide in via, visione beatifica in termino, adherentes Deo, uniti sunt ad communionem sanctorum. Card. Franzelin. S. J. thes. de Eccles. Christi.

1. Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei. I. Cor. III. 22.

2. Apoc. XXI. 5; et encore; Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ, secundum operationem qua ETIAM possit subijcere sibi omnia. Philip. III. 21.

3. Principium omnium rerum est sancta et catholica Ecclesia. S. Epiph. adv. hæres. lib I. cap. V. cit. ap. Mgr Gay. — Mais on dira peut-être qu'il y a là quelque exagération; et qu'en mettant les nations, comme telles, dans l'Eglise, c'est la pure théocratie que nous soutenons, c'est-à-dire l'absorption de la société civile, ou de l'Etat, par la société religieuse. En aucune manière. De même, en effet, que le caractère de chrétien, en venant couronner l'homme, et l'élever au-dessus de lui-même, ne détruit ni n'absorbe sa nature, non plus que ses facultés, qui subsistent avec leur ordre propre de vie et d'opération; de même, cette société surnaturelle qui est l'Eglise, en prenant possession de l'humanité, en se l'incorporant, ne saurait supprimer davantage sa vie naturelle, et ce qu'on peut appeler les grands ressorts de son organisme. Ces ressorts sont, avant tout, la société domestique ou la famille et la société civile ou l'Etat. La famille et l'Etat auront dans l'Eglise leur existence autonome, leur sphère propre, leur fin particulière, leur ordre distinct, eux aussi, de vie et d'opération. Seulement, leur grand et premier office sera de faire concourir leur fin spéciale et particulière à la fin dernière du grand corps auquel ils appartiendront; leur premier devoir sera non seulement de ne pas entraver le mouvement supérieur de la vie divine de ce grand corps, mais de le recevoir, de s'en pénétrer, de s'y conformer, de se laisser par lui consacrer et grandir.

Échos du Centenaire de St Jean de la Croix

République du Chili. (*Amérique du Sud.*) — Le nouveau Monde a tenu en honneur de payer son tribut à la gloire du séraphique Père St Jean de la Croix. Le Chili, tout récemment si violemment éprouvé par les désastres de la guerre civile, doit sa victoire, sur les ennemis de la religion et de l'état, à l'auguste Reine du Carmel. Au moment où tout semblait perdu, le secours de Marie s'est fait sentir d'une manière vraiment providentielle. Aussi dans un élan unanime, se précipitait-on aux pieds de la Madone, dans l'église des Carmélites de cette ville, pour lui témoigner reconnaissance et amour. — Le Triduo solennel, qui fut célébré, en décembre dernier, en cette même chapelle, en l'honneur du troisième centenaire de la mort de St Jean de la Croix, y attira une foule immense. Rien n'avait été épargné pour rehausser cette fête. La décoration de l'église était splendide, et une musique de premier ordre rehaussait encore ces belles solennités. Tous les dignitaires ecclésiastiques tenaient à honneur de venir officier en personne, et chaque jour avait son Prélat entouré d'un nombreux clergé. Il revint à l'éminent orateur, le docteur Don Etienne Muñoz de prendre la parole, et il traça le portrait de son héros, en le montrant, comme Saint, comme Réformateur, et enfin comme Docteur mystique. Tout l'auditoire était suspendu à ses lèvres, dans un religieux et profond silence, mais une vive sensation se produisit, lorsqu'il rendit notoire le vœu de l'élite de la nation, de voir s'élever sur le territoire Chilien, un couvent de Carmes déchaussés. « Que
» demanderons-nous, s'écria-t-il, d'une voix vibrante, en ces jours solennels,
» qui nous rappellent le glorieux trépas de l'incomparable saint Jean de la
» Croix? O cher pays du Chili, si dévot à la Reine du Carmel, que nos
» magistrats ont établi la Patronne de notre vaillante armée, et dont l'effigie
» flotte sur notre étendard, pourquoi son Ordre ne brille-t-il pas au milieu
» de nous? pourquoi l'immensité des mers sépare-t-elle St^e Thérèse de St
» Jean de la Croix? Prions, et surtout vous, filles de la séraphique Mère,
» (s'adressant aux Carmélites) c'est à vous de nous obtenir, en ces jours
» bénis, par des moyens que Dieu a en son pouvoir, qu'il nous accorde
» cette nouvelle et immense faveur, que les Carmes déchaussés viennent se
» fixer, en notre catholique Chili, ces anges de paix et de sainteté, afin que
» leurs exemples et leurs paroles guident sûrement nos âmes vers la cité
» immortelle de Dieu. Ainsi-soit-il.

Laval. (France.) Le Carmel de Laval a célébré magnifiquement en novembre 1891 le centenaire de saint Jean de la Croix.

Solennités splendides, en effet, ainsi que le constatait avec enthousiasme le R. Père Prédicateur du Triduum: splendides par la décoration somptueuse du sanctuaire, l'universel concours de toute la ville, la pieuse assiduité du clergé paroissial, le religieux empressement d'une assistance d'élite, l'émulation gracieuse des sociétés de chant; splendides surtout par les communions qui chaque matin se renouvelaient ferventes aux messes nombreuses; par les visites incessantes de la foule, des pensions, des confréries, au cours des trois journées; par ces mille témoignages enfin de sympathie profonde à l'Ordre du Carmel, dus à l'appel, à la présence et à l'exemple du Pasteur aimé, sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Laval.

La Chapelle du Carmel à Laval en son aspect d'ensemble, ses vitraux historiés, son style, donne assez justement l'impression d'une Sainte Chapelle en miniature. Un goût intelligent et délicat à la fois pouvait prétendre seul embellir ce joyau, sans surcharger et fatalement amoindrir la sveltesse et l'élégance de l'édifice. C'est à quoi réussirent de merveilleuse façon les pieuses filles de sainte Thérèse.

A l'extérieur du monument, les oriflammes hissées depuis la veille à la cime des clochetons, s'agitaient en plein ciel. En les apercevant étendues blanches et roses, on aurait dit les ailes déployées de quelques messagers divins ayant mission d'indiquer à tout regard le lieu privilégié.

Sur le portail d'entrée, l'écusson de l'Ordre est entouré des paroles du Prophète, fière et noble devise: *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum!* Il fait face au blason de sainte Thérèse de Jésus, qu'ennoblit à jamais le cri des séraphiques ardeurs: *Aut pati, aut mori!*

L'éblouissante apothéose du Saint rayonne au fond du sanctuaire et captive la première attention. Triomphalement drapé dans ses vêtements de bure et de laine, le glorieux saint Jean de la Croix s'élève, doucement posé sur la nuée lumineuse. Il porte en main le Crucifix, qu'il fixe amoureusement du regard, tandis qu'à ses côtés deux envoyés de Dieu lui frayent les voies du ciel, entonnent déjà les hymnes éternels et préludent sur la lyre aux harmonies sans fin. Et, sous les pieds de l'apparition, la prière héroïque du religieux glorifié dévoile au monde le secret des sublimes honneurs: *Domine, pati et contemni pro te!*

Du haut des grilles tombe une seconde bannière. Elle représente, à genoux, éperdue dans l'extase, la virginale épouse de Jésus, sainte Thérèse, livrant son cœur au dard de feu du Séraphin.

Devant le cloître on a placé le trône pontifical, où la broderie le dispute à l'or par la richesse et l'artistique perfection du travail. Et tous les ornements si luxueux qui ont servi pendant les fêtes, sont aussi l'œuvre des religieuses. Quelles privations, quelles fatigues ne savent-elles pas s'imposer tous

les jours, quelles industries d'un zèle ardent et laborieux ne deviennent-elles pas ces ouvrières de la Maison de Dieu, pour ajouter aux solennités saintes quelque surcroît de splendeur et d'éclat!

Dans le chœur, six lustres suspendus aux voûtes à inégale hauteur forment une auréole de lumière à la très douce image de Notre-Dame, la Prieure perpétuelle; l'Enfant Jésus entre ses bras présente en souriant le Scapulaire béni, qu'il semble avoir reçu pour nous des mains de Marie.

Les étoffes d'or se déploient en gracieux festons tout autour de la nef. Les branches d'un églantier en fleurs s'y entrelacent avec les grappes rosées ou blanches de la glycine, couvrent d'un semis luxuriant les fines nervures de la rosace du fond, et donnent à la chapelle durant ces tristes mois d'hiver une impression pénétrante de fraîcheur et de printemps.

C'est émaillées sur fond d'azur dans les trèfles sculptés, ou tenues par des Anges, que nous retrouvons les armoiries du Carmel, de sainte Thérèse, de saint Jean de la Croix, d'autres appartenant à l'Ordre, et celles de Monseigneur l'Evêque de Laval.

Partout, à la plus haute saillie des chapiteaux, des urnes, décorées avec un art savant, sont garnies de bouquets lis et roses, fleurs symboliques; et, jetées capricieusement au long des colonnades, dont elles soulignent encore les arêtes si gracieuses, des lianes et des guirlandes au feuillage d'or.

Les dévots du Carmel ont peine, dès l'ouverture du Triduum, à trouver place dans la chapelle trop étroite pour leur foule. Dans le sanctuaire et près de l'autel aussi, les Directeurs et les Élèves du séminaire diocésain, les chanoines, les aumôniers des différentes Communautés, les prêtres des paroisses se sont groupés en nombre autour du bien aimé Pontife dont la présence vénérée à chacun des exercices a rehaussé à un si haut point l'éclat de ces fêtes splendides. Et le R. Père Garaud, Dominicain, retrouvera tous les jours cet auditoire de choix, qu'il s'est conquis du premier coup par l'éloquence lumineuse et l'élévation rare de sa parole.

Le chœur des jeunes lévites salue d'abord, en strophes harmonieuses, l'Élu de Dieu, l'inimitable Jean de la Croix. L'Orateur, à son tour, après avoir, en quelques mots très délicats, rappelé les circonstances et s'être ainsi gagné les cœurs, entreprend d'initier les âmes à ce qu'il nomme « la vie cachée » du Bienheureux. Il croissait, dit-il, en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Tous les saints sont, à quelque degré, la ressemblante image de Jésus-Christ: Saint Jean de la Croix fut une copie radieuse du Fils de Dieu, *Assimilatus Filio Dei*. Le divin Maître, dans sa vie cachée, donne l'exemple du détachement et de l'union: du détachement, par la pauvreté, la chasteté et l'obéissance; de l'union, par la prière et l'amour. Jean de Jepez embrasse donc à plein cœur la pauvreté dès ses premières années. Il demande et doit à l'amour de Marie la virginale pureté de son âme.

Il pratique fidèlement envers sa mère, la douce et pieuse Catherine, envers ses maîtres et ses supérieurs, la plus parfaite obéissance, et détaché de tout ce qui n'est pas Dieu, bientôt, par l'oraison fervente et l'union habituelle de l'esprit, il s'attache à Dieu seul; puis c'est la charité qui croît en lui parce qu'il cherche Dieu toujours et uniquement dans les créatures et surtout dans les âmes.

L'appel de Dieu se fait entendre: le jeune homme ne veut pas discuter avec la parole de Dieu. Le Couvent des Carmes à Medina lui est ouvert. Jean de Saint-Mathias a vingt-deux ans. Il travaille désormais à transformer sa vie chrétienne en la vie religieuse parfaite. Dans ce but, il veut suivre la Règle primitive et se détache des biens de la terre à la fois par le corps, par le cœur et l'esprit. Il s'adonne à la double chasteté du corps et de l'âme et se soumet par le jugement, par le vouloir et par les actes à ceux qui près de lui sont les représentants de Dieu.

En même temps la prière n'est plus à ses yeux une simple demande. Il y voit plus encore: l'élévation du cœur, la respiration de l'âme, l'acclamation d'amour qui doit monter à Dieu. Sa charité le rapproche toujours plus de Dieu, l'unit à lui sans retour, le livre sans réserve. A vingt-cinq ans, au nom de l'hostie sainte que, pour la première fois, il tient entre ses mains, il demande que le péché lui devienne impossible, et Dieu veut bien lui témoigner qu'il exauce sa prière.

Ce furent là les premières merveilles de la grâce, mais non les seules, ni les plus grandes.

Le salut du T. S. Sacrement, chanté par les séminaristes, termina ce premier exercice. Quels délicieux moments passés sous les regards du divin Maître, le cœur ému, saintement enthousiasmé!

Le dimanche, à sept heures, le collège libre de l'Immaculée Conception venait avec ses quatre cents élèves, sous la conduite du P. Hamelin, Supérieur et de tous les Professeurs, assister à la messe. N'avaient-ils pas, tous ces jeunes gens, à demander à Saint Jean de la Croix, l'esprit de renoncement, de pureté, d'obéissance, qui crée les cœurs dévoués, vaillants et indomptables. Et ces grâces, ils les imploraient sans doute en leurs ferventes et nombreuses communions.

La messe conventuelle, à 8 heures, fut célébrée par l'hôte de Monseigneur M. l'Archiprêtre de Saint-Lô. Les élèves du collège y chantèrent plusieurs motets avec un art parfait.

A l'exercice du soir, le Père Garaud envisagea saint Jean de la Croix sous son aspect d'apôtre et fit l'exposition de sa « vie doctrinale, » qu'il résumait dans ce texte: *Il a passé sur terre en faisant le bien.*

Jean de Saint Mathias affermi par Thérèse de Jésus dans sa vocation première, embrassa la mission d'enseignement et l'exerça successivement en qualité de Maître, d'Apôtre et de Docteur.

Maître, il eut pour disciple sa mère spirituelle, le séraphin du Carmel, les premiers religieux du Carmel Réformé, les premières filles de sainte Thérèse, qu'il instruisit avec lumière, autorité, sagesse et patience. Apôtre, il prêche à Durvelo, son zèle et sa patience aidant, il convertit à Dieu nombre d'âmes qui s'en tenaient éloignées. Il écrivit enfin l'Évangile mystique du Carmel. Sa doctrine est celle-ci : L'âme doit se détacher des créatures auxquelles elle tient par les sens, l'esprit, la volonté, la mémoire ; s'attacher à Dieu par la foi, l'espérance et la charité, ce qu'il expose dans *La montée du Carmel*. L'âme doit s'unir à Dieu le Père, qui est pureté ; la voie lui est tracée dans *La Nuit obscure de l'âme*. Elle doit s'unir à Dieu le Fils, qui est lumière et joie, c'est l'objet du *Cantique spirituel*. Elle doit s'unir à Dieu le Saint-Esprit, qui est amour et transfiguration ; c'est de quoi traite *La vive Flamme d'amour*.

Ce soir-là, les Séminaristes exécutèrent encore durant le salut divers morceaux de chant fort appréciés.

Le lundi matin, la messe conventuelle était dite par M. Lemaître, Vicaire Général. Ce même jour, à 9 heures, devait avoir lieu une cérémonie de prise d'habit présidée par Monseigneur. Sa Grandeur célébra d'abord le S. Sacrifice de la messe, puis le Père Garaud fit entendre une allocution pleine de cœur, chef-d'œuvre de délicatesse : Mener la vie religieuse, c'est vivre comme les anges et se passionner pour la douleur. C'est le Christ Jésus qui dota le monde de cette merveille d'héroïsme ; elle n'en peut disparaître qu'avec Lui.

Dans une évocation délicieusement émouvante, l'orateur montre la jeune Epouse du Christ écoutant en son cœur les premiers appels. C'est Thérèse de Jésus qui vient la solliciter ; mais c'est la voix du Christ qui triomphe et découvre à ses yeux la voie royale et douloureuse ; et la fidèle servante a prononcé le *Fiat* ; sa récompense en ce jour, c'est le vêtement d'honneur et de grâce qu'elle va recevoir.

Après de la nouvelle religieuse étaient sa mère, sa sœur plus jeune, « qui s'appuyait autrefois sur l'ainée comme une fleur sur une autre fleur, » et plusieurs membres de la famille. Tous n'écoutant que leur foi et leur cœur n'avaient point hésité à venir contempler la fiancée du Christ et l'embrasser dans le triomphe de son sacrifice.

Le soir, saint Jean de la Croix nous était présenté par l'éloquent prédicateur comme le martyr du Christ : la joie lui étant proposée, il préféra soutenir la croix. Le Fils de Dieu fait homme est avant tout le Dieu crucifié. Saint Jean par-dessus tout est l'image du Christ en Croix. La Croix pour lui, c'est l'expiation, la délivrance, la transfiguration, la gloire des âmes et le victorieux instrument de la Rédemption. Aussi l'aime-t-il incomparablement. Et il l'accepte, et il la porte, et l'extraordinaire série d'épreuves et de souffrances du saint est retracée dans le détail. Et le saint se résigne,

il pardonne, il bénit et il chante jusqu'à l'heure où, collant ses lèvres au Crucifix, il dit: « Seigneur je remets mon âme entre vos mains, » et expire.

Durant la bénédiction du très saint Sacrement les élèves du collège de l'Immaculée Conception interprètent quelques morceaux de maîtres. Une voix d'enfant, mélodieuse et pure, module avec un sentiment exquis d'art et de piété à la Vierge sans tache, le *Tota pulchra es, Maria*.

Le mardi, jour de la fête, M. le Supérieur du Grand Séminaire célébrait la messe conventuelle; les communions y étaient fort nombreuses. M. Turpin de la Tréhardière, l'artiste si fort apprécié de notre ville, dirigeait un chœur de chanteuses appartenant à l'élite de la société lavalloise; rien, dans ces œuvres des maîtres religieusement interprétées, qui puisse distraire l'esprit ni le cœur de la pensée de Dieu; c'est l'avant-goût des harmonies du ciel. Le Grand Séminaire pendant la Messe pontificale exécutait les chants de la sainte liturgie.

Le fils de S. Dominique achevait enfin, le soir, de donner à la physionomie de saint Jean de la Croix son dernier trait, en indiquant dans une magistrale synthèse historique le rôle et le rang du glorieux Réformateur dans l'Ordre du Carmel: la gloire du Liban lui a été donnée; les sommets du Carmel et les plaines de Saron contempleront à jamais cette gloire que le Seigneur lui a faite.

Comme on voit dans l'histoire de l'Eglise distinguer trois époques, l'époque patriarcale, l'époque prophétique et l'époque chrétienne, ainsi dans l'histoire du Carmel, il apparaît trois phases successives: la première, du prophète Elie à la Règle de saint Albert — la seconde, depuis la Règle écrite jusqu'au XVI^e siècle, où commence la troisième par la Réforme Thérésienne. Comme le Messie dans l'Eglise de Dieu, saint Jean dans l'Ordre du Carmel fut le médiateur entre l'ébauche et la réalisation parfaite. A ses religieux le Réformateur inspiré de Dieu donna les deux puissances divines de la prière et de la parole et les établit dans cet harmonieux mélange de vie contemplative et de vie apostolique confirmé plus tard par la souveraine autorité des Pontifes de Rome.

L'Orateur termina en invitant les âmes pieuses à prêter attention au double *Te Deum* qui de la terre et des cieux s'élevait en ce centenaire à la gloire et pour l'honneur de saint Jean de la Croix.

Effort facile, en vérité; les cœurs y étaient dès longtemps préparés par l'éloquent prédicateur, dont la parole avait revêtu durant ces jours toutes « les couleurs de l'imagination d'un poète, toutes les profondeurs de la science d'un docteur, toutes les ardeurs du cœur d'un apôtre. »

Pas un des auditeurs, le dernier soir, qui ne serrât sur sa poitrine, avec plus de respect et d'amour, le béni scapulaire, et ne se sentit heureux et

tier d'appartenir à la très sainte et glorieuse famille du Carmel, de Thérèse de Jésus et de saint Jean de la Croix.

Les désirs et les vœux du saint Pontife Léon XIII avaient été réalisés : plus connue, la vie de S. Jean de la Croix était devenue aux âmes chrétiennes un stimulant très efficace pour travailler plus activement chaque jour, dans la prière et le sacrifice, à la transformation du cœur ; et l'Ordre illustre du Carmel avait reçu, pendant ces magnifiques solennités du centenaire, d'inoubliables grâces de ferveur et de fidélité.

Fouquet,

20 février 1892.

p^{tre} v.

*
* *

Carmel de Wells. (*Angleterre.*) Un Triduum solennel en l'honneur du 3^{me} centenaire de la mort de S^t Jean de la Croix a été célébré les 12, 13 et 14 de décembre, par les Carmélites de Wells. L'Église était fort gracieusement décorée pour cette occasion avec des croix de fleurs et de mousse. Tous les cierges et les bougies étaient ornés d'une croix, dorées, et étaient disposées pour former le même symbole sacré en un brasier de lumières. Les Missionnaires du Sacré Cœur toujours serviables et prêts à montrer leur dévotion au S^t Ordre du Carmel vinrent de Glastonbury (1) pour prendre part à la fête.

Le 1^{er} jour la Messe fut chantée par Don Boyle, et le soir au salut le R. Père Ramot Missionnaire du Sacré Cœur fit le sermon sur le Mystère de la Croix, comment elle est l'instrument de notre salut. Il montra aussi le prix des épreuves et des souffrances. Le dimanche, Messe solennelle à laquelle les RR. PP. Ramot et Audony officient comme Diacre et sous-Diacre. Le soir après Vêpres le R. Père Ramot fit le panégyrique de notre Père Il prouva qu'il avait été un vrai amant de la Croix dans tous les détails de sa vie, comment il chercha et demanda la Croix et comment Dieu répondit à ses désirs et à sa prière. Le 14, jour de la mort du Saint, Messe solennelle ; les officiants étaient les mêmes qu'aux jours précédents. La mu-

1. Glastonbury est une ancienne ville à 5 milles environ de Wells. Les Missionnaires du Sacré Cœur d'Issoudun y ont un petit séminaire florissant. Glastonbury est le berceau du christianisme en Angleterre. S^t Joseph d'Arimathie y bâtit la 1^{re} église qu'il dédia à la S^{te} Mère de Dieu. Comme preuve des vérités qu'il prêchait, ayant planté son bâton dans la terre, celui-ci prit immédiatement racine et fleurit. Cet arbre existe encore de nos jours. Et tous les ans, le jour de Noël, au coup de minuit, il se couvre de fleurs blanches. Ce fait miraculeux est vu tous les ans par quantité de témoins catholiques et protestants de tous les pays d'alentour.

sique était de Gounod. Au salut le R. Père Sébastien, Carme Déchaussé, Prieur à Wincanton, fit le sermon. Il prit pour texte ces paroles du Ps. XXIII: Ceci est la génération de ceux qui cherchent Dieu. Il montra comment deux classes de chrétiens cherchent Dieu. Les 1^{ers} cherchent Dieu, mais avec quelque chose autre, les 2^{ds} cherchent Dieu seul. S^t Jean de la Croix est le parfait modèle de ceux qui cherchent Dieu seul. A lui peuvent s'appliquer ces paroles: Il y avait un homme envoyé de Dieu dont le nom était Jean, et toute sa vie était un témoignage à tous ceux qui voulaient l'imiter. Le Triduum finit par la bénédiction du très S^t Sacrement et le chant solennel du Te Deum.

Missions des Carmes déchaussés

Détails bibliographiques et funérailles de Monseigneur Marcellin de S^{te} Thérèse.*

Monseigneur Marcellin de sainte Thérèse, dans le monde Antoine Berardi, naquit à Costa Raniera, ville de la Ligurie, dans la province de Toscane, en Italie, le 8 octobre 1829. Il entra dans l'Ordre du Carmel, à l'âge de 15 ou 16 ans, dans la Province de Gênes, et prononça ses vœux solennels, le jour de la fête de Notre Mère S^{te} Thérèse, en 1846. Après avoir terminé avec beaucoup de distinction son cours de Théologie au collège Romain, il sollicita et obtint de nos supérieurs la faveur de consacrer sa vie au salut des infidèles dans nos missions du Malabar. A cette époque, le voyage de l'Inde n'avait pas été rendu facile par terre et par mer, comme il l'est à présent, mais aucune difficulté ne fut capable d'ébranler le courage et le zèle du jeune Missionnaire: il traversa, monté sur un chameau, les sables brûlants du désert de l'Egypte, et, après un long et pénible voyage, il aborda aux rivages du Malabar le 5 février 1854.

Monseigneur Lavigne, dans son oraison funèbre, (voir le num. précédent) a mentionné les longues et pénibles luttes que Monseigneur Marcellin soutint d'abord contre le schisme de Goa, ensuite contre ceux de deux évêques Chaldéens apostats, Rochus et Mellus, qui s'efforcèrent l'un après l'autre d'entraîner la majeure partie des chrétiens de nos missions dans la révolte contre leurs légitimes pasteurs. L'éloquent orateur rapporte encore les succès dont Dieu couronna le zèle et les travaux de l'illustre Missionnaire du Carmel: ses victoires sur les Schismatiques, son apostolat de 38 ans, les fruits abondants des exemples de ses vertus, les nombreuses églises du Malabar offrant chacune le spectacle de conversions éclatantes opérées par Monseigneur Marcellin. Soudain apparut le jour qui l'introduisit aux récompenses éternelles. Sa Grandeur succomba à une violente crise de gravelle,

le lundi 21 mars dernier, vers midi. Malgré ses souffrances, il avait prêché encore deux fois en Maloyalim, la veille, dans l'église de Vérapoly, comme il avait coutume de le faire chaque dimanche. Le soir il traversa, durant une heure environ, le grand fleuve de Cochin, dans une barquette indienne pour visiter son cher séminaire de Ponthempally. A 6 heures, il retourna à Vérapoly, pour y faire son heure accoutumée d'oraison mentale. Sa Grandeur passa une très mauvaise nuit; le matin, il se sentit si affaibli, qu'il n'osa pas offrir le saint Sacrifice de la Messe. Il semblait aller mieux dans la matinée, mais vers midi une faiblesse si grande le surprit tout d'un coup avec d'atroces douleurs, qu'il fut obligé de se mettre au lit; le mal s'aggrava tellement qu'on fut forcé de lui administrer en toute hâte les derniers Sacrements; il les reçut avec une singulière dévotion et peu après les douleurs cessèrent. Ses traits reprirent leur sérénité habituelle, et sans aucune agonie, dans une paix profonde, il rendit saintement son âme à Dieu, quelques minutes après midi; sa mort fut si tranquille et si subite, que pendant longtemps personne ne pouvait y croire.

La triste nouvelle se répandant rapidement par toutes les paroisses du Malabar, émut profondément toute la population chrétienne. Des milliers de fidèles accoururent à Vérapoly, pour jeter un dernier regard sur leur bien-aimé Père et Pasteur, lorsque dans l'après-dîner le vénérable corps fut exposé dans la salle principale de la résidence épiscopale. Vers 5 heures du soir, Sa Grandeur Monseigneur Lavigne, Evêque de Colloayam, assisté des Missionnaires Carmes déchaussés et de tout le séminaire officia pontificalement et chanta l'office pour le cher défunt.

Le lendemain matin (22 mars) le corps, parfaitement conservé, malgré les chaleurs excessives, fut porté solennellement à la cathédrale, où il resta exposé. Son Excellence Monseigneur Léonard, Carme Déch., Archevêque de Vérapoly, quoique bien souffrant de la perte de son coadjuteur et de sa faible santé, voulut célébrer lui-même pontificalement la messe de *Requiem*. Après la messe, furent chantées au Catafalque les 5 Absoutes usuelles, la 1^{re} par l'Archevêque, la seconde par Monseigneur Lavigne, les trois autres par les plus anciens Missionnaires Carmes Déchaussés. Dès le grand matin et jusque midi des messes se succédèrent sans interruption à tous les autels de la cathédrale. Elle étaient dites pour l'âme du vénéré défunt par les prêtres indigènes, si nombreux au Malabar, et qui appartiennent tant au rite latin qu'au rite syrien. A 2 h. 30, on procéda à l'enterrement; après le chant du *Libera*, Monseigneur Lavigne monta en chaire et prononça en latin l'oraison funèbre (voir le num. précédent des *Chroniques* page 64) qui fut traduite en Maloyalim par le R. P. Bernard, Carme Déch. et qui causa une vive émotion dans tout l'auditoire.

Suivit ensuite la procession au caveau des Evêques de Vérapoly; le cercueil était porté par huit prêtres, et accompagné du vénérable Archevêque,



MONSEIGNEUR MARCELLIN

EVÊQUE DE PARIUM

COADJUTEUR DE MONSIEUR LÉONARD, ARCHEVÊQUE DE VÉRAPOLY (INDES ORIENTALES)

CARME DÉCHAUSSÉ, DE LA PROVINCE DE GÈNES

SURNOMMÉ PAR LE PEUPLE „PATER PATRIE", PÈRE DE LA PATRIE

de tout le clergé et de milliers de chrétiens. L'on peut se former une idée de la foule par le fait que quarante-deux confréries, presque toutes de différentes paroisses, formaient la haie du cortège funèbre, chaque confrérie étant précédée de sa bannière et d'une grande croix de procession entre deux acolythes portant des chandeliers, et suivie chacune de cinquante à cent confrères. Il était 5 heures quand on arriva à la crypte; lorsqu'on y descendit le vénérable corps, les chrétiens indigènes, qui avaient longtemps comprimé leur douleur, donnèrent un libre cours à leurs pleurs et sanglots; pas un qui ne pleurât dans cette immense multitude, depuis l'Archevêque jusqu'au dernier Indien. Mais ce n'était point une affliction stérile; de tous les cœurs montaient vers le trône de miséricorde de ferventes prières pour délivrer l'âme de leur bien-aimé Père des peines expiatoires et la faire jouir aussitôt de la gloire céleste.

R.

I.

P.

* *

Missions des adultes à la Havane. — Il y a quelques jours sa Grandeur Mgr l'Evêque du diocèse de la Havane rentrait chez lui après avoir fait sa visite pastorale, accompagné des PP. Missionnaires Carmes et Franciscaïns. Ils ont visité les vicariats de la Trinité, Cienfuegos et du S. Esprit voyageant tantôt en train, tantôt à cheval pour aller instruire les fidèles et les préparer à la Confirmation. Les Missionnaires Carmes qui cette année ont accompagné sa Grandeur sont les RR. PP. Joseph, Virgilius, Agapit et Quentin.

Aux alentours de la Havane les Missionnaires Carmes ont aussi donné des Missions demandées par des curés pour le bien de leurs paroissiens.

Missions des enfants. — Le succès obtenu par nos Missionnaires dans les missions des enfants données à Regla et Cardenas a été très grand. A peu près 1400 enfants (garçons et filles) se sont approchés du Sacrement de la Pénitence et ceux qui avaient l'âge requis du Sacrement de l'Eucharistie. M. Pacin, curé de Cardenas ordonna qu'on fit par toute la cité avec l'image de l'Enfant Jésus une procession qui fut extrêmement brillante.

* *

Petites nouvelles. — Une lettre du T. R. P. Félix de Jésus, Vicaire du Couvent du mont Carmel, nous apprend que le F. Edmond de St Barthélémy dont nous avons annoncé le départ est arrivé sur la sainte Montagne, en bonne santé et tout heureux, le 8 mai dernier.

Le 8 juin, N. T. R. P. Vicaire Général arrivait à Bruxelles, accompagné de son secrétaire le R. P. Adéodat. Il vient faire la visite régulière de notre province du Brabant.

Une dépêche parvenue à Rome le 9 annonçait que S. Excellence Monseig-

neur Gotti avait débarqué à Rio de Janeiro. Le voyage a été très heureux. Monseigneur et tous ses compagnons étaient en parfaite santé.

Un décret de la S. Cong. des Indulgences, en date du 10 juin 1886, exige que les Tertiaires de S. François qui sont en même temps membres de la confrérie de N. D. du Mont-Carmel portent les deux scapulaires, bien que ceux-ci soient de la même couleur et de la même étoffe. Les dimensions sont laissées à la coutume suivie tant dans la confrérie du Carmel que dans le Tiers-Ordre de S. François. Voici du reste le texte authentique du décret:

I. Qui piæ confraternitati B. V. de Monte Carmelo nomen dedit, atque eodem tempore inter sodales Tertii ordinis Sæc. S. Francisci cooptatus sit, tenebiturne e collo pendentia gestare, ut sacras indulgentias lucretur, ambo Scapularia, an vero unum sufficiet, quum utrumque ejusdem sit coloris et panni?

II. Si ambo gestare necesse est, poteritne id fieri neglectis utriusque dimensionibus siquidem invicem conjuncta sint?

Resp. Ad 1^{um} Affirmative ad primam partem, negative ad secundam.

Ad 2^{um} Servetur consuetudo vigens tum penes Confratres B. V. Mariæ a Monte Carmelo, tum penes Tertiarios S. Francisci Assisiensis.

Datum ex Secret ejusd. S. Cong. die 10 junii 1886.

Le 18 Avril dernier, Sa Majesté la Reine Isabelle et la Duchesse d'Hijar ont reçu pieusement le St Scapulaire des mains du T. R. P. Provincial des Carmes Déchaussés de Castille, au château d'Orient à Madrid.

Don royal — Sa Majesté la Reine Régente a fait, au nom de son auguste fils, à notre Couvent de la Santa (notre Mère St^e Thérèse) à Avila, cadeau d'un précieux calice avec la patène et cuiller en or. Au pied du calice on lit ces paroles: *Regi Regum, Hildelphonsus XIII, rex Hispaniæ* (1). La comtesse de Superunda a été l'intermédiaire par lequel ces objets sont venus au couvent.

Fin du pèlerinage au désert de las Palmas. — Le 2 mai on plaça dans notre désert de las Palmas la pierre commémorative du récent pèlerinage qui a eu tant de succès.

Le comité organisateur, qui se mit en marche à 5 h. du matin, arriva au couvent à 10 h. Il se rendit immédiatement à l'église où un Père Carme célébra la St^e Messe avec accompagnement d'orgue pour le comité et pour tous les pèlerins qui s'y étaient trouvés le 19. Après la messe, les Religieux chantèrent un *Te Deum* solennel en action de grâces, après quoi le comité organisateur se dirigea vers les portes du couvent et plaça la pierre au-dessous de la statue de notre Mère St^e Thérèse; sous les pieds de la statue et derrière la pierre on enferma une fiole qui contenait un acte par lequel sont constatés et la date du pèlerinage et le nombre des pèlerins qui y assistaient.

1. Au Roi des rois, Alphonse XIII, roi d'Espagne.

FAITS DIVERS.

Prodiges du S^t Scapulaire du Carmel. — Nous empruntons à la Revue San Juan de la Cruz, rédigée par nos Pères de Ségovie, (Espagne), le fait suivant que raconte une lettre reçue de Bagdad.

En 1880 le chrétien nommé Joseph Gémonat, chargé d'acheter de la laine pour compte de Mess. Asfar, commerçants à Bagdad, voyageait seul à cheval par le désert de Killa à Samona, quoiqu'à cette époque il y eût beaucoup de lions dans ces parages. Tout à coup il entendit d'épouvantables rugissements d'un lion et peu après il vit la bête féroce courir vers lui avec fureur. Dans ce danger imminent, le bon Joseph croyait mourir de frayeur et son cheval devint, comme une statue, immobile de terreur, en présence du terrible ennemi. Le lion était déjà tout près et la mort était sûre.

Dans cette détresse notre chrétien recommande son âme à Dieu et prenant le S^t Scapulaire qu'il portait sur sa poitrine le présente à la bête féroce, en lui disant: « Par l'autorité de la S^{te} Vierge je te commande de ne me faire aucun mal. » Au même instant le lion s'arrête, il cesse de rugir et retourne, par où il était venu, dans le bois.

Notre Très Rév^d Père Préfet Apostolique et plusieurs personnes de Bagdad et de Borsozali ont entendu le récit de ce prodige de la bouche même de Joseph Gémonat, dont la véracité était connue de tous.

Ce bon chrétien est mort il y a deux ans, mais son beau-frère Sitrac Malcom, qui est le sacristain actuel de notre église de Bagdad, vient de me raconter ce que je vous écris, m'assurant que c'est vrai.

Bagdad, 2 mars 1892.

Frère Pierre de la Mère de Dieu.

Missionnaire Apostolique.

* *

Le correspondant américain de l'Univers raconte le fait que voici ; après avoir dépeint l'aspect que présentait le champ de bataille où gisaient les cadavres du corps d'armée Custer exterminé par les Indiens, il ajoute : Un seul cadavre était intact, et, sans être fanatique de religion, on ne saurait nier que c'est là un vrai miracle, une marque incontestable de la protection toute puissante de Notre Dame du Mont-Carmel. Au milieu de toutes ces horreurs le corps du colonel Keogh, Irlandais de naissance et catholique fervent, était revêtu de ses habits et intact. On voyait qu'un Indien avait commencé à arracher sa tunique et son linge, mais avant qu'il allât plus loin, la main du sauvage avait rencontré et amené à lui le saint scapulaire que le

colonel ne quittait jamais. Sans doute qu'à cette vue le souvenir des instructions de quelque missionnaire catholique revint à la mémoire de l'Indien, sans doute que l'image céleste de notre puissante mère toucha le cœur du sauvage et arrêta la main du profanateur; ce qui est bien certain c'est que toute la fureur de ce misérable tomba subitement à la vue de cet emblème vénéré; on pouvait voir que plusieurs d'entr'eux s'étaient réunis pour porter le corps d'un ennemi, un instant auparavant détesté, dans un endroit choisi par eux; et là, le déposant sur des branches de feuillage dans une posture à demi assise, la tête adossée à un arbre, ils le laissèrent sous la protection de cette image céleste restée suspendue à son cou, et qui, en effet, le protégea jusqu'à l'arrivée de ses camarades de la réserve.

*
* *

Notre Dame du Mont-Carmel au Chili. — On se souvient de l'émouvant récit donné par les *Chroniques* (voir les numéros: février et mars 1892) des épreuves par lesquelles avaient passé les Carmélites du couvent de Vina del Mar. La Mère Prieure de ce même couvent nous donne d'intéressants détails sur la dévotion du peuple chilien à N. D. du Mont-Carmel.

» Pendant huit mois consécutifs, dit-elle, notre pays a été désolé et ravagé par une guerre atroce. On avait décrété la mort de tous les prêtres, religieux et religieuses, ou bien le bannissement. La révolution en voulait surtout à la Religion catholique, et elle était de beaucoup supérieure en forces aux défenseurs des droits de l'Eglise et de la patrie.

» Pendant un mois entier, la situation était quasi désespérée et nous veillions toutes les nuits près du très saint Sacrement au chœur; malades et infirmes tenaient à être au poste.

» Durant le jour, on venait incessamment nous demander des prières en l'honneur de Notre Dame du Mont-Carmel; des militaires de tout grade venaient se confier en sa protection, et la très sainte Vierge au moment le plus critique a rendu victorieux le parti catholique.

» Il n'y a qu'une voix pour bénir son nom, et proclamer sa puissance! Aussi, même ceux qui étaient des plus hostiles à la Religion viennent la remercier, et se montrent sans respect humain dans les églises.

» C'est un triomphe complet. Aussi a-t-on fait une fête splendide en reconnaissance à Notre Dame du Mont-Carmel; et on se propose de bâtir une Eglise en son honneur.

*
* *

L'abondance des matières nous force à remettre au mois prochain des articles bibliographiques sur le traité « de *Conscientia*, » que vient de rééditer le T. R. P. Raphaël et sur la vie du Prince Alexandre de Hohenlohe paru à Marienthal (Alsace-Lorraine.), ainsi que plusieurs notices nécrologiques et le récit du passage au Mont-Carmel du pèlerinage de pénitence.

Calendrier-Éphémérides

1. **Vendredi.** — Octave de St Jean-Baptiste, double.

Premier vendredi, consacré au Sacré-Cœur de Jésus.

2. **Samedi.** — VISITATION DE LA T. S^{te} VIERGE MARIE. 2^e classe avec Octave. — Indulgence plénière. — En Belgique et en France, *Jeûne de l'Eglise.*

1683. Bruxelles. Mort du R. P. Jean de la Conception, Jean Mollion de Venlo, renommé pour son observance régulière et sa grande douceur. Il fut le 25^{me} Prieur de Bruxelles, de plus il fut Prieur de St Albert de Louvain et de Malines; deux fois il fut élu Définitéur Provincial et enfin, à deux reprises, Provincial. Il mourut le jour de la Visitation de la T. S^{te} Vierge Marie, il avait 62 ans d'âge et 41 de profession religieuse.

3. **4^e Dimanche après la Pentecôte.** — LE TRES PRÉCIEUX SANG DE N. S. J. C. 2^e classe.

1673. Bruxelles. Mort du T. R. P. Jean de la Mère de Dieu, dans le monde Jean de Ribera, né à Madrid. Il fut un prédicateur de renom et confesseur de beaucoup de notabilités. Le prince Léopold-Guillaume le nomma en 1652, prédicateur du Roi, et à quatre différentes reprises il fut prieur de Bruxelles.

Il accompagna à Rome la Reine Christine de Suède et le jour où cette princesse abjura le Protestantisme entre les mains du Nonce apostolique à Inspruck, il prononça un discours remarquable qui fut imprimé.

Parmi les reliques insignes qu'il reçut du pape Alexandre VII, il faut faire mention du corps de S. Antonin et de celui de S. Arthème qu'il légua à notre maison de Bruxelles, dont il fut créé Prieur à son retour de Rome. Les SS. Reliques furent approuvées par l'archevêque de Malines, André Creuzen, et le 20 avril 1658 exaltées par des fêtes splendides comme nous lisons dans les annales de notre couvent.

De plus il obtint pour notre maison la Croix du V. P. Dominique de J.-M. (dont nous ferons mention plus tard dans nos chroniques).

Il fut souvent Définitéur Provincial, et 6 fois Provincial.

Comme il aimait beaucoup son S^t Ordre, il travailla énergiquement à étendre notre Province.

En 1649 il obtint de l'Archiduc Léopold, la fondation de nos Sœurs de Courtrai.

Sous son Provincialat, nos Pères quittèrent leur couvent de S. Quentin situé sur la Colline de S. Pierre à Gand pour se fixer à Oost-Eecloo, le 6 janvier 1649; et le 6 janvier 1650 ils se fixèrent définitivement rue de Bruges.

Comme notre Eglise de Gand (rue de Bruges) fut dédiée à S. Léopold, l'Archiduc Léopold leur donna l'insigne relique de S. Léopold, surnommé le Pieux, marquis d'Autriche, de plus un très beau tableau,

où il est représenté à genoux devant l'Enfant Jésus et son S. Patron, enfin il leur légua l'ermitage de S. Léopold situé au fond du jardin.

En 1649, le 19 novembre, le V. P. Jean de la Mère de Dieu fonda notre Couvent d'Ypres.

Le 21 novembre 1662 il fonda celui des Carmélites de Termonde; et mourut riche en mérites le 3 juillet 1673, âgé de 80 ans, après 56 de profession religieuse et 53 de prêtrise.

- 4. Lundi.** — S^t Anselme, Évêque, Confesseur, Docteur, double. († 1109.)
Fête transférée du 21 Avril.

1694. Bruxelles. Mort du R. P. Charles de S^t Michel, dans le siècle, Charles de Wavra, natif de Walhain en Brabant. Il fut définiteur provincial, prieur à Placet de Louvain, deux fois à S^t Albert de Louvain, ainsi qu'à Gand. Il mourut âgé de 58 ans et 37 de religion.

- 5. Mardi.** — SS. Cyrille et Methode, Évêques, Confesseurs, double. († 9^e siècle.)

- 6. Mercredi.** — Octave des SS. Apôtres Pierre et Paul, double.

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de N. D. du Mont-Carmel.

INDULGENCES :

PARTIELLE de 7 ans et de 7 quarantaines chaque fois qu'on assiste aux exercices publics de la neuvaine préparatoire.

PLÉNIÈRE uns fois pendant la neuvaine aux conditions ordinaires pour ceux qui y auront assisté au moins cinq fois.

Ces indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire.

Léon XIII, 4 Sept. 1885.

- 7. Jeudi.** — 6^{me} jour dans l'Octave de la Visitation.

- 8. Vendredi.** — S^{te} Elisabeth, Reine, semi-double. († 1336.)

- 9. Samedi.** — Octave de la Visitation. double.

1768. Bruxelles. Mort du R. P. Marc de S^{te} Marie, dans le monde Nicolas Beaurin de Bruxelles. Il fut deux fois définiteur provincial.

Lorsqu'en 1761, le Vénérable chapitre général, détacha la province de Flandre de notre province de S^t Joseph du Brabant, il donna à celle-ci comme Provincial le R. P. Marc, qui en ce jour de l'octave de la visitation, 1768, s'éteignit dans le Seigneur âgé de 79 ans, dont 59 ans de religion et 55 de prêtrise.

- 10. 5^e Dimanche après la Pentecôte.** — Les SS. VII Frères Martyrs. († 161.)

1666. Courtrai. Mort du R. P. Agapit de S^t Jean-Baptiste, Jean de Beauvais de Winoxbergen. En 1652 il fut élu 19^e Sous-prieur de notre maison de Bruxelles. Ce fut un lecteur distingué il eut quatre fois la charge de définiteur-provincial. Il mourut à Courtrai le 10 juillet 1666, frappé d'apoplexie, à l'âge de 61 ans, après 45 ans de profession religieuse, étant premier définiteur provincial et conventuel de Bruxelles. Son Provincial l'avait envoyé à Courtrai pour y entendre les confessions des Religieuses. Il fut enterré sous leur confessionnal.

- 11. Lundi.** — B. Jeanne Scoppelli, Vierge de l'Ordre, double. († 1491.)

- 12. Mardi.** — S^t Jean Gualbert, Abbé, double. († 1073.)

- 13. Mercredi.** — Translation de N. M. S^{te} Thérèse, double majeur, A Carthage, S^t Eugène et ses Compagnons, martyrs. († 505.)

1758. Bruxelles. Mort du R. P. Sébastien de S^{te} Hélène, dans le monde Henri van Hoorenbeke, d'Anvers. Il fut élu prieur à Dunkerque, Ypres

et trois fois à Bruxelles. En outre il fut maître des novices et visita les couvents d'Angleterre au nom du T. R. P. Général. Il mourut âgé de 73 ans, en ayant 54 de profession religieuse et 49 de prêtrise.

- 14. Jeudi.** — S^t Bonaventure, Évêque, Confesseur, Docteur, double. († 1274.)

1731. Bruxelles. Mort du R. P. Jean l'Évangéliste de Jésus-Marie, Jean Corlui, de Bruxelles.

Il fut sous-prieur à l'Ermitage de Nethen et deux fois à Bruxelles — il fut élu trois fois Prieur du Noviciat, Prieur à Gand, Provincial et une fois Définitiveur Provincial. Etant à Malines il y fut frappé d'un coup d'apoplexie foudroyante le 14 juillet 1731, muni du Sacrement de l'Extrême-Onction; il était conventuel de Bruxelles, et avait 56 ans dont 38 de vie religieuse.

- 15. Vendredi.** — *Vigile de N. D. du Mont-Carmel.* — S^t Henri, Roi, Confesseur, semi-double. († 1024.)

1758. Bruxelles. Mort de Frère Remi de S^{te} Anne, Choriste, Louis Benoot de Thielt. Ce jeune et excellent religieux fut enlevé à l'âge de 21 ans par Dieu, de peur que la malice ne vint corrompre son intelligence, la veille de la fête de N. D. du Mont-Carmel, qu'il est allé célébrer au Ciel.

- 16. Samedi** — COMMÉMORATION SOLENNELLE DE LA T. S^{te} VIERGE, PATRONNE ET TITULAIRE DE TOUT L'ORDRE DU CARMEL. 1^e classe avec octave privilégiée. — Indulgence plénière une fois pendant l'Octave. — Une autre indulgence plénière pour les membres de l'Archiconfrérie universelle de S^{te} Thérèse.

1726. Le Pape Benoît XIII approuva l'office de N. D. du Mont-Carmel, et l'étendit à l'Église universelle sous le rite double-majeur.

- 17. 6^e Dimanche après la Pentecôte.** — 2^e jour dans l'Octave de N. D. du Mont-Carmel.

- 18. Lundi.** — 3^e jour dans l'Octave.

1625. Fondation, à Limoges, du couvent des Carmes déchaussés, sous le vocable de S^t André, Apôtre. Elle fut faite par les deux frères Étienne et François Vidaud, à la prière de la Vén. Mère Isabelle des Anges. Tous les deux entrèrent peu après dans notre saint Ordre, et reçurent les noms monastiques de Père Etienne de la Mère de Dieu et de P. François de S^{te} Thérèse.

- 19. Mardi.** — 4^e jour dans l'Octave.

- 20. Mercredi.** — S^t ELIE, FONDATEUR DE L'ORDRE DE NOTRE DAME DU MONT-CARMEL. 1^e classe avec Octave. — Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.

- 21. Jeudi.** — 6^e jour dans l'Octave.

1652. Bruges. Mort de la R^{de} Mère Marie-Thérèse de Jésus, (Comtesse de Frezin.) Après avoir été quelque temps Chanoinesse de S^{te} Waudru à Mons, la Comtesse de Frezin revêtit, en 1616, l'habit de Carmélite à la nouvelle fondation de Tournai, et échangea son nom contre celui de sœur Marie-Thérèse de Jésus. Le 21 juillet 1652, elle mourut en opinion de sainteté, à Bruges, à l'âge de 52 ans.

Peu de temps après sa mort, elle se montra toute rayonnante de gloire à un père de l'Ordre. Elle avait été, à deux différentes reprises, prieure du Carmel de Bruges.

(Ménologe.)

- 22. Vendredi.** — 7^e jour dans l'Octave.

- 23. Samedi.** — Octave de N. D. du Mont-Carmel, double.

- 24. 7^e Dimanche après la Pentecôte.** — S^t Camille de Lellis, Confesseur, double. († 1614.)
1712. Bruxelles. Mort du R. P. Louis-Jean de S^{te} Marie, dans le monde Etienne Leroy, d'Orléans. Il fut sous-prieur de ce couvent et secrétaire du R. P. Provincial. Trois fois il fut élu prieur de Termonde, et mourut en ce jour à Bruxelles, à l'âge de 47 ans, 23 de religion et 21 de prêtrise.
- 25. Lundi.** — S^t JACQUES, Apôtre. 2^e classe. († 43.)
- 26. Mardi.** — S^{te} ANNE, MÈRE DE LA T. S^{te} VIERGE MARIE. — 2^e classe. Indulgence plénière.
- 27. Mercredi.** — Octave du S^t Prophète Elie, double.
1735. Bruxelles. Mort du R. P. Léandre de la Conception, Philippe Leducq, natif de Gand. Il était sacristain spirituel de notre église. Il mourut frappé d'un coup d'apoplexie et muni seulement de l'extrême Onction. Il avait 51 ans, dont 24 de profession religieuse, et 22 de prêtrise.
- 28. Jeudi.** — SS. Nazaire et ses Compagnons, Martyrs, semi-double. († 68.)
- 29. Vendredi.** — S^{te} Marthe, Vierge, semi-double. († 1^{er} siècle.)
1751. En ce jour, Benoit XIV, plaça dans la Basilique du Vatican à Rome la statue de N. M. S^{te} Thérèse avec cette inscription : *S. Theresia spiritualis mater, et Fundatrix novæ Reformationis Ordinis Discalceatorum Beatæ Mariæ Virginis de Monte Carmelo.* — S^{te} Thérèse Mère spirituelle et fondatrice de la nouvelle réforme de l'Ordre des Déchaussés de la B. Vierge Marie du Mont-Carmel.
- 30. Samedi.** — S^t Vincent de Paul, Confesseur, double. († 1660.)
- 31. 8^e Dimanche après la Pentecôte.** — S^t Ignace de Loyola, Confesseur, double. († 1556.)

Petites fleurs du Carmel

Quel sera le bouquet spirituel que nous offrirons à la très sainte Vierge, pendant le mois de Juillet? Telle est la demande que, nous n'en doutons pas, ne manqueront pas de se poser, dans toute la piété de leur cœur, nos pieux lecteurs, si dévoués au culte de Marie. Notre bien-aimée Mère, dans la belle solennité que nous célébrons en son honneur au mois de Juillet, c'est-à-dire la fête de Notre-Dame du Mont Carmel, a daigné nous ouvrir elle-même son cœur. Quand, comme nous le rappelle cette fête, elle nous a donné le *Scapulaire*, comme un témoignage insigne de sa bonté toute maternelle, elle a surtout exprimé le désir de voir resplendir l'ineffable vertu de pureté dans le cœur de tous ceux qui se revêtaient de cette sainte livrée.

Nous tous, qui avons le bonheur de porter cet habit sacré de Notre-Dame du Mont-Carmel, nous offrirons donc à l'envi, à notre bonne et tendre Mère les lis de l'angélique pureté; nous les Lui offrirons tout éclatants de blancheur et répandant le doux et suave parfum de cette aimable vertu de pureté, qui nous rend semblables aux anges.

Un saint personnage de l'Ordre du Carmel, dont le cœur n'a cessé de battre d'une ardeur incomparable pour cette céleste vertu, notre V. Père Dominique de Jésus-Marie, quatrième Général des Carmes déchaussés, va

nous dire quelles aspirations nous devons offrir à l'Immaculée Vierge, comme un bouquet d'une agréable odeur. Oh! la pureté! Voilà bien la vertu qui doit briller de tout son éclat dans les pensées, les paroles et toutes les actions de ceux qui ont le bonheur de porter le *Scapulaire* et qui, à ce titre, peuvent se glorifier d'être les enfants privilégiés de Marie.

1. « Si nous voulons aimer Marie de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces, nous devons nous efforcer d'imiter, tant intérieurement qu'extérieurement toutes ses vertus et surtout son incomparable chasteté. Méditons souvent, à cette fin, sur les ineffables perfections de la T. S. Vierge ».

Le conseil que nous donne notre V. P. Dominique de Jésus-Marie est essentiellement pratique. En effet, s'il est un désir qui doit nous animer, c'est bien le désir d'aimer la T. S. Vierge de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces, de telle sorte que toutes les puissances de notre être soient consacrées irrévocablement à l'auguste Reine du Ciel. Mais quel moyen faut-il employer pour parvenir à cet heureux état où nous pussions dire, dans toute la sincérité de notre cœur, que nous appartenons, sans réserve, à Marie? Il faut nous appliquer sans cesse à bien imiter toujours ses vertus et surtout sa chasteté, non pas d'une manière telle quelle, mais bien intérieurement et extérieurement. A cette fin, prenons souvent pour sujet de nos méditations quotidiennes la vie, les vertus, les exemples, enfin toutes les perfections de notre divine Mère. Par notre fidélité à bien méditer sur ce beau sujet, nous pouvons avoir une entière confiance que les ineffables perfections de Marie pénétreront dans le plus intime de nos âmes et se réfléteront dans toute notre conduite.

2. « Voulez-vous conserver votre cœur pur et chaste, restez continuellement uni d'esprit et de cœur à la très sainte Marie. Par cette union, non interrompue, vous ne serez aucun instant sans recevoir les faveurs de l'Immaculée Vierge; vous participerez dans la plus large mesure au glorieux privilège de son ineffable pureté ».

Heureuses sont les âmes qui sont parvenues à ne jamais se séparer de Marie, comme des enfants à l'égard de la meilleure des mères. La sainte Vierge occupe vraiment la place de prédilection dans leur cœur. Ces âmes vraiment privilégiées peuvent s'écrier en toute sincérité: Qui nous séparera de notre divine Mère! Ce ne seront ni les tribulations, ni les adversités, ni les occupations les plus multipliées. Le souvenir si consolant de la T. S. Vierge restera toujours présent à l'esprit de ses vrais et fidèles serviteurs. Cette union si désirable établit une ressemblance frappante avec l'Immaculée Vierge, voilà pourquoi les âmes qui l'ont contractée ont un reflet de pureté qui ne les quitte jamais.

3. « Dieu a manifesté sa sagesse d'une manière vraiment admirable dans la création de l'homme. Il l'a doté d'un corps et d'une âme; par le corps, l'homme s'abaisse vers les vains plaisirs des sens; par l'âme, il peut pousser toutes ses aspirations vers l'infinie pureté de Dieu. Pour le véritable enfant de Marie, le choix est fixé d'avance; il choisit sans cesse, malgré les nombreux assauts de la chair, les biens spirituels de l'âme, l'angélique pureté, les joies célestes. Oh quel heureux choix! » ces quelques paroles nous dépeignent admirablement la condition de l'homme sur la terre: c'est un combat continuel. D'un côté, la terre s'offre à lui avec toutes ses vaines jouissances. D'un autre côté, le ciel se présente avec ses joies et son

bonheur éternels. Toujours, c'est-à-dire à chaque heure, à chaque minute, à chaque instant il doit faire son choix pour l'une ou l'autre alternative, suivant le penchant qui le domine. Quel doit être ce choix? Oh! nous répondrons tous: ce sont les joies pures du ciel. Toujours nous porterons nos regards vers le ciel, vers l'Immaculée Vierge Marie; toujours, nous les détournerons des vains plaisirs du monde.

4. « Consacrions-nous souvent à la T. S^{te} Vierge comme des enfants entièrement dévoués à leur bonne et tendre Mère. »

Voilà bien le plus beau culte que nous puissions rendre à Marie. En effet, qu'est-ce que se consacrer à la T. S^{te} Vierge, à titre d'enfants tout dévoués? C'est Lui offrir son cœur avec toutes ses affections, son âme avec toutes ses puissances, son corps avec tous ses sens. C'est, en d'autres termes, diriger à sa plus grande gloire toutes les opérations de son âme et de ses sens.

En vertu de cette consécration, que nous suggère notre V. P. Dominique de Jésus-Marie notre vie sera, en quelque sorte, un continuel chant d'honneur et de gloire adressé à l'auguste Reine du Ciel, en attendant que nous puissions continuer ces sacrés cantiques au Ciel dans les ineffables transports de la gloire.

5. « Les plus beaux bijoux de la couronne de Marie, sont les âmes qui se sont toujours conservées ici-bas pures et chastes. »

Oh! si le ciel devait s'ouvrir à nos yeux, quel magnifique spectacle frapperait soudainement nos regards! Comme nous resterions émerveillés devant l'éclat dont la pureté fait resplendir les âmes. Ah! ces âmes qui ont lutté, combattu sans cesse ici-bas contre les entraînements des passions de la chair et du monde sont vraiment dignes de former les plus beaux bijoux de la couronne de l'Immaculée Vierge Marie, Reine de la pureté.

Voilà, chers lecteurs, quelques Fleurs spirituelles que nous avons cueillies dans les écrits de notre V. P. Dominique de Jésus-Marie, afin qu'elles embaument de leur parfum la vertu qui doit être particulièrement chère à tous ceux qui portent le saint *Scapulaire*, c'est-à-dire l'angélique pureté. Ah! si nos âmes sont pures et immaculées, le *Scapulaire*, sera vraiment pour nous ce vêtement nuptial, qui nous donnera droit à nous asseoir au banquet sacré des élus et à savourer les éternelles joies de la céleste patrie.

Que dirons-nous des prières que nous devons reciter chaque jour, pour jouir du *Privilège de la Bulle sabbatine*? Ah! ces prières s'élèveront du plus profond de nos cœurs, toutes pures, toutes saintes et monteront comme un parfum d'une agréable odeur, jusqu'au trône de la bien-aimée Reine du Carmel pour en faire redescendre ces grâces de prédilection, qui doivent nous ouvrir promptement le ciel, après notre mort.

Ne laissons pas passer les belles solennités, que nous célébrerons, pendant le mois de juillet en l'honneur de N. D. du Mont-Carmel sans prendre la résolution de porter le *Scapulaire* avec une âme pure, avec un cœur pur, avec un corps pur. Voilà bien ce que mérite le *Scapulaire*, qui nous a été donné par la Vierge sans tache, par Marie, l'auguste Reine de la pureté.



Le Scapulaire de N. D. du Mont-Carmel

(suite, voir page 80 et suiv.)

CHAPITRE II.

“ Quiconque mourra revêtu du saint Scapulaire sera préservé des feux éternels. ” — Comment doit-on entendre cette promesse?

Quand Marie nous affirme que tout mourant revêtu du saint Scapulaire sera sauvé, il est évident, hâtons-nous de le dire, qu'elle n'entend pas mettre selon le langage de l'Écriture, “ des coussins sous les coudes des pécheurs, ” en d'autres termes, leur ouvrir une tout autre voie de salut plus facile et plus commode que celle qui nous a été tracée par J.-C. dans son saint Évangile. Elle est à mille lieues surtout de vouloir donner libre carrière à toutes les passions humaines, encourager le péché en lui assurant à la mort un trop facile pardon. Car le péché, Dieu le poursuit partout et toujours d'une haine infinie et Marie, toute transformée en Dieu par l'amour, ne peut pas ne pas le détester souverainement comme Lui. Comment d'ailleurs, en nous plaçant à un autre point de vue, Marie pourrait-elle consentir à favoriser le péché quand c'est lui qui fut sur le Calvaire le vrai bourreau de son divin Fils, qui la plongea Elle-même dans un océan sans fond d'amertumes! Aujourd'hui dans le ciel comme autrefois sur la terre, Marie ne voit partout que Jésus. Ce Jésus, elle l'aime immensément, plus qu'Elle-même. Elle n'a jamais eu d'autre passion que celle de ses divins intérêts; aussi ne peut-elle désirer qu'une seule chose: la plus grande gloire de ce Fils si cher par la sanctification et le salut des âmes qu'avec tant d'amour Il a rachetées au prix de tout son sang. Si donc, dans sa tendre bonté pour les hommes, la sainte Vierge s'est sentie vivement inclinée à leur octroyer cet admirable privilège du saint Scapulaire, elle n'a pu avoir en vue que de procurer plus efficacement la gloire de son divin Fils, en mettant à notre disposition un nouveau et plus puissant secours pour sauver nos âmes

de la mort éternelle; et comme le péché est l'unique ennemi de la gloire de Dieu, quand Marie nous offre dans une mesure exceptionnelle, par le Scapulaire, le secours de sa toute puissante médiation, ce ne peut être évidemment que pour nous aider plus efficacement à triompher tôt ou tard du péché et à faire régner à sa place dans nos cœurs la justice, la conformité parfaite aux lois de l'Évangile.

Tout chrétien, pour peu qu'il soit instruit de sa religion, connaît parfaitement ces vérités, et voilà pourquoi, s'adressant à des chrétiens, Marie a pu dire purement et simplement sans se croire obligée à entrer dans aucune explication: « Quiconque mourra revêtu du saint Scapulaire sera préservé des flammes éternelles ». Pour la Vierge parler ainsi ce n'était nullement affirmer que le ciel serait infailliblement ouvert à tout pécheur qui mourrait revêtu de ses livrées, même à celui qui, sans avoir tenu aucun compte des dispositions requises, aurait quitté cette vie sans purification préalable de ses fautes par le sacrement de pénitence ou par un acte de contrition parfaite. Une telle pensée était d'avance inadmissible puisqu'il est de foi que toute âme qui sort de ce monde avec une conscience souillée par le péché mortel en restera éternellement infectée pour en être éternellement punie par les flammes vengeresses de l'enfer. C'est une loi qui ne souffre pas d'exception. Quelles que soient les effusions nouvelles de la grâce, le Ciel ne s'ouvrira jamais qu'au vrai repentir.

Ainsi Marie, à propos du Scapulaire, veut donc dire simplement qu'en vertu de la toute-puissance qu'elle exerce au ciel sur le Cœur de son divin Fils, et pour répondre à la confiance des pauvres pécheurs qui auraient réclamé plus spécialement sa protection en acceptant de porter ses livrées, elle saura faire en sorte au moment de la mort, si jusque là ils ont religieusement conservé son saint habit, qu'ils se repentent sincèrement de leurs péchés, qu'ils meurent, (eussent-ils été jusque là les plus grands criminels de la terre), dans les dispositions nécessaires au salut. Tel est en deux mots le sens de la magnifique promesse qui fait l'objet de notre étude, et il n'y a rien là qui soit contraire aux règles de la saine théologie.

C'est en effet un enseignement très certain de la doctrine chrétienne, que, quel que soit le moment de notre retour à Dieu, ce moment serait-il le dernier de notre vie, si nous avons alors le bonheur de concevoir une vraie et sincère contrition de nos égarements, à l'instant même, Dieu, qui ne repousse jamais, nous dit le saint roi David, *un cœur contrit et humilié*, Dieu nous rend avec le bienfait de son amitié, tous nos droits au ciel. Ce roi lui-même, qui a si bien chanté l'infinie miséricorde de Dieu envers les pécheurs, nous en offre dans sa personne un bien touchant exemple. Il s'était rendu coupable de deux grands crimes, l'adultère et l'homicide ; aveuglé par la passion qui l'avait poussé à les commettre, il vivait depuis assez longtemps dans son péché sans avoir même songé à en demander le pardon ; mais après que le prophète Nathan lui eût fait apercevoir la gravité de son état, rentrant aussitôt en lui-même, il laissa échapper de son cœur ce cri de son repentir : « *Peccavi!* » J'ai péché ; et immédiatement, Dieu lui faisait répondre, par le même prophète, que sa faute lui était pardonnée, « *Transtulit Deus peccatum tuum.* »

Je sais bien que dans ce retour aussi sincère que subit, il y a une grâce de choix sur laquelle il serait très téméraire de compter à la mort, surtout quand on a été longtemps infidèle à tous ses devoirs ; car, dans la pratique commune, l'amour de Dieu ne succède pas aussi rapidement à la haine qui est le fruit du péché ; mais ce qui peut paraître impossible à l'homme, laissé à ses seules forces et sous *l'action ordinaire* de la grâce, est possible à Marie dont la puissance ne connaît pas de limite. En un instant rapide comme la pensée et plus prompt que l'éclair, elle peut amollir le cœur le plus endurci, faire du plus abominable des pécheurs un grand saint, car toutes les grâces du ciel sont dans ses mains et Elle en dispose à son gré, en faveur de qui Elle veut et dans la mesure qu'elle veut. Or la grâce est toute-puissante sur le cœur de l'homme ; elle triomphe quand Dieu le veut, avec la plus extraordinaire facilité et sans aucun préjudice du libre arbitre, des inclinations les plus perverses, des habitudes les plus invétérées. Si l'on en veut des preuves qu'on se souvienne du bon larron sur la croix et de S^t Paul sur le chemin de Damas.

Ce point de doctrine une fois établi, il ne nous reste plus, pour en faire l'application à notre sujet, qu'à en déduire les conséquences pratiques au point de vue de la dévotion du saint Scapulaire.

Puisque Marie jouit réellement au ciel de cette merveilleuse puissance que nous venons de dire, pour changer subitement les cœurs et faire descendre le repentir dans les âmes les plus éloignées de Dieu et les plus enfoncées dans le crime, pouvons-nous douter un seul instant qu'Elle veuille, au moment de la mort, user de son pouvoir en faveur de tous ceux qui portent son saint Scapulaire? Qui veut la fin, dit un axiome philosophique, veut par là même les moyens d'atteindre cette fin; or, Marie s'est engagée solennellement et dans les termes les plus formels, à préserver des feux de l'enfer quiconque mourrait revêtu de l'habit du Carmel, elle se trouve donc irrévocablement liée désormais par sa promesse, et, pour y rester fidèle, il faut qu'à l'heure suprême Elle obtienne à tout confrère du saint Scapulaire la grâce du salut et des conditions que le salut exige.

Voilà, selon nous, la seule *vraie doctrine* touchant le grand privilège du saint Scapulaire. Cette interprétation si orthodoxe de la promesse de Marie est en outre la plus naturelle et la plus simple, il ne se peut qu'elle ne soit la plus vraie. On ne saurait s'en écarter sans faire violence au discours de la Vierge et bouleverser du même coup toutes les règles du langage. On peut cependant, nous le reconnaissons, opposer à notre interprétation certaines difficultés assez spécieuses auxquelles, pour être complet dans notre étude, nous devons maintenant répondre. Ce sera l'objet du chapitre suivant.



Mémoire historique

sur la Statue du Saint Enfant Jésus miraculeux de Prague.

(Voir plus haut, page 14 et suiv.)

CHAPITRE XV.

CONFIANCE EN L'ENFANT JÉSUS RÉCOMPENSÉE.

*Guérison d'un religieux — d'une bienfaitrice — et conversion
des protestants de Solnitz (1649-1650).*

Ce fut le Père Pierre-Marie de Saint Alexis qui fut nommé prieur du couvent de Prague en remplacement du Père Gérard, rappelé à Vienne comme nous l'avons dit.

La dévotion du Père Pierre pour l'Enfant Jésus est déjà connue de nos lecteurs. Elle va grandir encore. Le 14 juin 1650, dans son discours de prise de possession de sa charge, il se place sous la tutelle de l'Enfant Jésus; le lendemain il offre le saint sacrifice dans son oratoire et s'engage à l'y célébrer tous les vendredis durant son priorat. Le divin Enfant se hâta de répondre aux avances de sa piété par d'amples bienfaits. Un des religieux du couvent avait gagné une grosse fièvre qu'aucun remède ne parvenait à soulager, si bien que les médecins désespéraient de le guérir. Sur le conseil du nouveau supérieur, le malade fait appel à cet autre médecin dont la spécialité est de guérir les cas désespérés, c'est-à-dire au saint Enfant Jésus. « Tous les jours de sa vie, il récitera les litanies de son saint Nom, s'il veut bien le guérir, et aussitôt guérison obtenue, il dira en actions de grâces un certain nombre de messes en son honneur. » O remède souverain! A peine a-t-il cessé de parler que la fièvre le quitte; son état s'améliore de jour en jour, et, après une courte convalescence, le père Vit (c'était le nom du religieux) est sur pied; le 16 juin il monte joyeusement à l'autel et immole la Victime eucharistique, d'un cœur débordant de reconnaissance.

A la même époque, le monastère endura encore de grandes

privations, mais l'Enfant Jésus invoqué soulagea cette détresse en faisant venir une provision de vivres de son domaine de Solnitz, et récupérer une importante somme d'argent que l'on croyait définitivement perdue.

Le nom de Fébronie de Pernthal est revenu plus d'une fois dans cette histoire. Cette pieuse demoiselle, dévouée servante et bienfaitrice de l'Enfant Jésus, tomba malade vers la fin du mois de juillet 1650 dans sa propriété de Lojowitz, où elle venait de rentrer. Tout le sang semblait se précipiter vers la poitrine, le cœur battait avec violence, les extrémités du corps devenaient raides et glacées. Bientôt elle perdit l'usage de la parole et devint incapable de faire le moindre signe. Son confesseur, mandé en toute hâte, la trouva dans ce pitoyable état. Il arrive que les personnes foudroyées ainsi par la paralysie ou l'apoplexie conservent toute la lucidité de leur esprit et entendent parfaitement ce qui se dit autour d'elles. Le prêtre (qui était un père carme du couvent de Prague) suggéra à la malade la pensée de recourir au saint Enfant Jésus miraculeux, qui l'avait déjà guérie une autre fois (v. chap. VIII). Elle comprit, et intérieurement elle fit un vœu au divin Sauveur pour qu'il la délivrât de ce danger de mort. Et voilà qu'au même instant sa langue se délie, et elle se met à réciter incontinent la prière composée par le vénérable père Cyrille en l'honneur de l'Enfant Jésus, et calquée, comme on sait, sur l'invocation *Anima Christi* de S^t Ignace. Le lendemain elle reçut la sainte communion et recouvra instantanément la santé.

En accomplissement de son vœu, Fébronie de Pernthal envoya divers présents à l'Enfant Jésus de Prague : un cœur en cire, un tapis de Turquie estimé à 100 ducats, un ornement bleu bordé de fleurs d'argent, un autre semblable fait avec sa robe de noces, trois autres ornements pour l'église avec autant d'antependiums assortis et plusieurs robes et voiles pour la statue de Notre-Dame. Comme par le passé, elle continua de favoriser de ses bienfaits l'église et le monastère des Pères Carmes, et, fidèle au culte du saint Enfant Jésus, elle récita en son honneur les litanies du saint Nom tous les jours jusqu'à sa mort.

Mais nous avons à raconter un autre trait de la miséricorde

du divin Sauveur, d'un ordre beaucoup plus élevé et non restreint à une personne comme dans les faits que nous venons de rapporter.

Il était resté à Solnitz un petit noyau de protestants, malgré les prescriptions édictées par l'empereur Ferdinand II; celui-ci en effet avait, par un décret impérial, ordonné aux hérétiques habitant des régions catholiques, de revenir à leur ancienne foi ou de quitter le pays. Les réformés de Solnitz étaient sans doute parvenus à éluder ce décret; ils restaient et ne se convertissaient pas, résistant aux tentatives plusieurs fois répétées des Pères Carmes qu'ils bravaient avec orgueil. Bref on avait perdu l'espoir de venir à bout de leur opiniâtreté, quand, au mois de septembre 1650, arriva à Prague, en qualité de visiteur apostolique, le Père Alexandre de Jésus-Marie, supérieur de la province. L'homme de Dieu célébra la sainte messe devant la statue miraculeuse, affermit par ses exhortations les religieux dans la dévotion à l'Enfant Jésus, puis les pressa vivement de se souvenir dans leurs prières des pauvres protestants de Solnitz et de prendre de nouveau à cœur le soin de leur salut. Le Rédempteur dont l'image, *fac-simile* de celle de Prague, était honorée à Solnitz depuis plus de trois ans (v. chap. X.) ne restait donc pas inactif, il commençait décidément son œuvre: les paroles de zèle du père visiteur, que son esprit avait inspirées et que son cœur allait féconder, furent le principe du retour de ces malheureux aveugles à la lumière de la vraie foi. Les religieux de Notre-Dame de la Victoire répondirent à leur supérieur majeur, comme autrefois l'apôtre St Pierre et ses compagnons au divin Maître sur le lac de Galilée: « Jus-qu'ici nous avons travaillé en vain, sans rien prendre; mais sur votre parole, nous allons encore jeter notre filet. *Præceptor per totam noctem laborantes nihil cepimus: in verbo autem tuo laxabo rete.* (Luc. V. 5). » Le prieur voulut aller lui-même lancer le filet; mais avant de partir il ordonna que, durant les exercices de la nouvelle mission, il y eût tous les jours plusieurs messes et des prières communes devant l'Enfant Jésus miraculeux, pour qu'il fit descendre les miséricordes divines sur ces infortunés, submergés depuis si longtemps dans les flots de l'hérésie.

Le Père Pierre-Marie de saint Alexis, soutenu par cette force surnaturelle que donne l'obéissance et par une douce confiance dans le secours du saint Enfant Jésus, partit pour Solnitz, avec trois autres pères, en ce même mois de septembre 1650. Le Saint-Esprit ne connaît pas de délais, dit le pieux auteur de l'Imitation: *Nescit molimina Spiritus Sanctus*. Mais l'esprit malin travaille avec rage contre l'esprit de Dieu. A peine les habitants eurent-ils connu le but de l'arrivée des missionnaires parmi eux que tous unanimement s'animèrent les uns les autres à rester inébranlables dans leurs erreurs. Quelques-uns allèrent jusqu'à exciter des troubles dans lesquels la vie même des pères courut les plus grands dangers. Enfin le succès de la mission paraissait tout à fait compromis. Mais que peuvent tes fureurs, Satan, contre celui qui t'a terrassé sous sa croix victorieuse? Que peut votre obstination, ô hommes, devant les attraits de l'aimable enfance de votre très doux Sauveur? Le lion rugissant peut-il briser les solides barreaux de fer de la cage qui l'enserme? La glace peut-elle ne pas fondre devant les ardeurs du soleil?

Dieu inspira aux missionnaires de s'y prendre d'une autre manière. Non seulement ils s'attachèrent dans leurs prédications à démontrer la vérité des croyances catholiques et la fausseté des nouvelles doctrines, mais parallèlement ils exposaient les amabilités et les bienfaits sans nombre du saint Enfant Jésus miraculeux. On vint écouter ces pieux récits avec intérêt; ces cœurs plus durs que la pierre s'amollirent. Une fois les cœurs bien disposés, il fut facile de persuader les esprits. La statue de l'Enfant-Dieu, qui avait touché à celle de Prague dont elle était la reproduction fidèle, avait été exposée aux regards de ces pauvres gens et les fascinait irrésistiblement; sa grâce intérieure entraîna suavement ces volontés autrefois si rebelles: la conversion de toute la population protestante était faite. Après qu'ils furent suffisamment instruits, ils s'approchèrent tous du Sacrement de Pénitence; l'abjuration solennelle eut lieu ensuite dans l'église paroissiale; enfin le dimanche, 9 octobre 1650, ces enfants prodigues, rentrés dans le giron de leur mère, étaient de nouveau admis à la table du père de famille.

Ce jour-là il y eut grande joie sur la terre et dans le ciel.

Le coup de filet avait superbement réussi. Les pêcheurs avaient jeté à droite, du bon côté. *Mittite in dexteram* (Jo. XXI. 6). Enfin le Seigneur était là. *Dominus est* (IBID 7). Et quand vous êtes là, mon Jésus, avec les pêcheurs, la pêche est abondante: *concluserunt piscium multitudinem copiosam* (Luc. v. 6). Mais quand vous n'êtes pas là, ce sont les ténèbres, c'est la nuit, et les apôtres ne prennent rien. *Illa nocte nihil prendiderunt.* (Jo. XXI. 3). Bon Jésus, il y a encore tant d'hommes à pêcher dans la mer de ce monde. Inspirez, je vous en prie, aux apôtres de nos jours de quel côté ils doivent jeter le filet. Tenez-vous sans cesse auprès d'eux pour leur prêter une assistance continuelle. Il y en a tant qui se fatiguent sans rien prendre, parce qu'ils ne travaillent pas en votre compagnie, sous votre regard, pour vous seul. Il me semble, quant à moi, que le bon côté c'est celui de votre Cœur. Si les hommes connaissaient mieux les bontés de votre Cœur!..... Mais où avez-vous plus doux et meilleur Cœur que dans votre enfance. Très miséricordieux Enfant Jésus, faites-vous donc bien connaître, aimer et invoquer de ceux qui doivent travailler à vous gagner des âmes. (*A suivre*).

Voyages en Palestine et aux Indes

par Monseigneur Marie-Ephrem. (Carme déchaussé).

Chapitre premier.

(suite, voir page 88 et suiv.)

Le Caire, comme Alexandrie, a son quartier européen et son quartier arabe. A une des extrémités du premier est une immense place assez semblable aux boulevards de nos villes de France. On l'a comme transformée en un immense jardin, où des musiciens français, allemands et arabes font continuellement de la musique pour récréer les nombreux promeneurs qui viennent y chercher des rafraîchissements, de la distraction et du repos. Bien que la

partie européenne n'ait ni l'éclat ni l'ampleur ni la régularité de celle d'Alexandrie, elle ne manque pas d'élégance, et l'intérieur de quelques hôtels de simples particuliers est orné avec une magnificence princière. On y trouve tout le luxe et même la recherche des grandes maisons de Paris. La partie arabe est un immense et inextricable dédale d'impasses et de rues étroites, courtes et irrégulières, où il est impossible aux voitures de circuler. Quiconque n'a jamais vu une ville arabe ne pourra se faire une idée exacte du Caire, quelque parfaite qu'en soit la description. Là on rencontre fréquemment montées sur des ânes richement caparaçonnés d'argent et d'or des femmes qu'enveloppent de la tête aux pieds de longs voiles blancs, dont la partie qui cache le visage est une gaze très fine de couleur ordinairement jaune, quelquefois verte. Elle portent une sorte de chaussure très large, pointue à l'extrémité et recourbée à la manière chinoise. Quelques-unes sont suivies d'esclaves et d'eunuques qui tiennent à la main un bâton d'argent, indice de leur rang et de leur dignité. Tantôt on voit passer de riches Nubiens, couverts d'étoffes précieuses, et entourés d'un cortège de nombreux serviteurs; tantôt ce sont des filles d'innombrables esclaves attachés à une corde, et qu'on va brutalement vendre, comme des animaux, au marché public; tantôt ce sont des derviches dégoûtants qui se rendent à leurs mosquées; puis tout-à-coup au milieu de cette étrange scène, et pour compléter le contraste, on aperçoit les rapides et éclatants équipages de quelques fils de la famille royale ou de quelqu'ambassadeur. Oh! combien, au milieu de cette Babylone, est consolant pour le cœur du vrai chrétien, le spectacle des religieux allant porter les secours et les consolations de la religion aux pauvres malades, ou celui de l'héroïque sœur du Bon-Pasteur venant de recueillir les petits enfants que la luxure orientale abandonne après leur avoir donné le jour!

Il y a au Caire un grand bazar où se fait le marché des esclaves de tout âge, de tout sexe et de toute couleur. Je n'ai eu ni le courage ni même la tentation d'aller le voir, mais ce trafic immoral se fait publiquement. Les libéraux de l'Europe, qui ont dépensé tant de rhétorique et lancé tant d'imprécations contre

les prétendus abus de l'administration pontificale qu'ils condamnaient sans la connaître, auraient au moins ici une juste et belle occasion d'exercer leur zèle, mais ils n'en feront rien.... Du reste ce n'est pas le Vice-Roi que j'accuse, car je suis persuadé qu'il tenterait vainement de faire disparaître ces ignominies : la faute en est aux mœurs et aux exigences brutales de la population musulmane.

Tous les cultes sont représentés au Caire, et chacun y a ses temples particuliers. Les chrétiens y possèdent environ 35 églises ou chapelles dont la plus grande partie appartient aux catholiques soit latins, soit grecs, arméniens ou cophtes..... Les protestants y ont, je crois, plusieurs temples et les juifs dix synagogues. La principale église catholique latine du Caire est confiée aux RR. PP. Franciscains de Terre-Sainte, dont le couvent est composé d'un nombreux personnel. Il y a de plus un autre couvent des RR. PP. Franciscains, soumis directement à la S. C. de la Propagande. Les Frères de la Doctrine chrétienne y dirigent un grand établissement, non seulement pour l'instruction primaire, mais encore pour l'enseignement plus élevé. Ils ont dû, pour réussir, faire entrer les arts d'agrément dans leur programme, à cause du goût très prononcé des Orientaux pour tout ce qui a de l'éclat. Enfin les Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers y ont une maison considérable. Plus de 20 religieuses sont consacrées à l'instruction des jeunes filles, soit riches, soit pauvres, et au soin des orphelines. Mais là ne se borne pas tout le ministère de ces admirables vierges chrétiennes. La charité de Celui dont elles ont voulu devenir les épouses, leur a suggéré un de ces artifices dont la Foi seule a le secret. Elles savent que pour les arabes, tout européen, quelque soit son sexe, est plus ou moins médecin, et moi-même dans une circonstance, en Syrie, j'ai eu bien de la peine à persuader à une femme malade que je ne pouvais la guérir. Profitant de ce préjugé favorable, les Sœurs du Bon-Pasteur vont, plusieurs fois par semaine, dans les campagnes voisines sous prétexte de soigner les enfants malades. Quand ces pauvres petites créatures leur paraissent en danger de mort, elles font couler sur leur front l'eau rédemptrice du baptême et leur ouvrent ainsi les portes de l'éternelle vie. Que Dieu récompense au centuple de leur zèle et

de leur dévouement, ces âmes généreuses ! Le jour que nous allâmes les voir, la sœur assistante, après nous avoir fait attendre un instant, nous pria d'excuser le négligé de sa toilette ; elle arrivait d'une de ces courses apostoliques et venait de donner six anges au ciel ! Des larmes de joie me montèrent aux yeux en entendant ses paroles, et je bénis Dieu du fond de mon cœur.

En résumé le Caire est une des villes les plus curieuses à voir, non seulement à cause de sa physionomie étrangement pittoresque, et de ce souffle d'antiquité orientale qu'on respire dans son enceinte ; mais à cause des réflexions morales et religieuses que provoque constamment le spectacle tristement curieux de la civilisation musulmane qui s'y montre dans toute sa liberté et tout son fanatisme. Je laisse à d'autres le soin d'admirer, je me contente de rougir au nom de la pudeur et de la dignité humaine. *(A suivre.)*



La Journée Religieuse

(Voir page 91 et suiv.)



OFFICE DES MATINES

des Vierges et des S^{tes} Femmes.

XI *(suite).*

SEPTIÈME, HUITIÈME et NEUVIÈME PSAUMES *(suite).*

L'œuvre de Dieu est frappée à la marque des perfections de son auteur. Jetées sur une projection indéfinie, des frontières du néant jusqu'aux sommets de l'être, le nombre des créatures proclame la puissance féconde du créateur ; sa sagesse paraît dans leur admirable harmonie ; l'amour substantiel qui constitue le mouvement de la vie infinie a son expression dans la mystérieuse sympathie qui, sous le nom de cohésion, d'affinité, d'attraction, de gravitation universelle, est la loi même de la formation et du mouvement de l'univers ; l'insondable espace, à son tour, raconte l'immensité de

l'Artisan des mondes. Est-il étonnant, dès lors, que l'éternité divine s'affirme aussi dans la durée, et qu'une majestueuse lenteur préside aux opérations extérieures de Dieu? *Patiens Deus quia æternus* (1). — Le travail de la création fut accompli en six jours, nous dit l'Écriture. Mais ces jours, la science nous autorise aujourd'hui plus que jamais à le penser, ces jours se comptent par milliers d'années (2). Simple prologue, toutefois, d'une immense évolution qui devait se poursuivre à travers des siècles et des siècles, et dont nous attendons encore le dénouement. Lorsque le premier *Fiat* ébranla l'abîme, Dieu, en effet, avait en vue le terme final de son éternel dessein. Le règne de la vie s'ajoutant au règne de la matière; le règne animal au règne de la vie; le règne humain au règne de l'animalité: tout cela n'était qu'un acheminement progressif vers le règne suprême: « le Royaume des cieux », c'est-à-dire le Règne de Dieu, et des fils de Dieu dans l'humanité, par le Christ-Roi, par le Christ-Sauveur (3): la sainte et catholique Église en un mot. — Dieu qui a l'éternité dans la main, ne se presse jamais.

Aussi l'Église ou le Règne surnaturel, auquel aboutissaient les longues préparations des âges paléontologiques, l'Église devait encore, avant d'arriver à son état de perfection absolue, passer ici-bas

1. S. August. — *Unus dies apud Dominum sicut mille anni, et mille anni sicut dies unus.* Devant Dieu un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour. II. S. Petr. III. 8.

2. Ce n'est pas ici le lieu d'introduire une dissertation sur la portée des jours génésiaques. Disons seulement qu'en bonne exégèse, et sans sortir de l'Écriture, nous trouvons, dans le texte sacré lui-même, les raisons les mieux fondées d'entendre métaphoriquement le mot jour dont s'est servi Moïse. Le plus grand nombre des anciens Pères, il est vrai, s'attache au sens littéral. Cependant, Origène, S. Athanase et S. Augustin, le prince des docteurs, tiennent pour un sens idéal. Les six jours représenteraient six divisions logiques de la création. Sainte Hildegarde, la grande moniale du XII^e siècle paraît être la première qui ait eu l'idée des jours-époques. « Les six jours, dit-elle, sont six différents travaux dont la durée respective a reçu le nom de jour. *Sex dies, sex opera sunt, quia incæptio et consummatio cujusque operis dies dicitur.* — Bossuet est de la même opinion, et c'est d'autant plus remarquable, qu'au XVII^e siècle, pas plus qu'au XII^e, il n'était encore question de géologie. « Dieu après avoir fait comme le fond du monde, en a voulu faire l'ornement avec six différents *progrès*, qu'il lui a plu d'appeler six jours ». Élev. sur les mystères III^e semaine. 5^e Élev.

3. Cfr. le livre grandiose, le livre monumental du R. P. Didon, des Frères-Prêcheurs: *Jésus-Christ*. 1^{er} vol. livr. 1^{er} C. II.

par deux phases successives, graduées de telle sorte, que la première fût l'annonce, la figure prophétique de la seconde; et que celle-ci fût au dernier acte du sublime mystère, ce que le crépuscule est au grand jour, la semence à la moisson, le chantier de construction à l'édifice achevé, le combat à la victoire définitive. — La période initiale commence avec Adam et Eve pénitents, pour durer jusqu'au divin Messie. L'Église est d'abord patriarcale sous le régime de la loi naturelle, puis mosaïque sous celui de la loi écrite. Au milieu du déluge d'erreurs qui couvre le monde, elle occupe un simple petit coin de terre: la Judée. Officiellement, elle comprend la seule descendance d'Abraham. L'unique autel est au Temple de Sion; les gentils ne peuvent en approcher.

Mais les temps sont pleins. Les promesses confiées aux Patriarches (1), renouvelées par le ministère des Prophètes, vont s'accomplir. Le Verbe se fait chair. L'Église mosaïque devient l'universelle Église de Jésus-Christ. Le règne de Dieu *arrive* pour l'humanité entière (2). L'Évangile, ou la bonne nouvelle du Royaume des cieux, est annoncée à la multitude des nations (3). Toutes sont appelées; tandis que (4) les fils jusqu'alors privilégiés du Royaume se mettent dehors par leur orgueilleux aveuglement (5). C'est maintenant le dernier prélude avant l'Ordre éternel. Au prix d'une guerre sans relâche contre les forces déchainées de l'enfer, l'Église s'étendra au loin et au large; elle embrassera la terre dans son domaine, et réalisera ainsi sur toute créature le règne de Dieu et de son Christ. Une heure mémorable sonnera même dans l'histoire du monde: celle où dépassant les proportions individuelles et domestiques de ses débuts, l'Église chrétienne atteindra sa plénitude, en se soumettant, en s'incorporant les nations en tant que nations. *Oportet illum*

1. Benedicentur in semine tuo *omnes gentes terre*. Toutes les nations de la terre seront bénies dans ton fruit. Gen. XXII. 18. — Id ad Isaac Gen. XXVI. 4. et ad Jacob. Gen. XXVIII. 14.

2. Cantate Domino canticum novum, cantate Domino *omnis terra*.

3. Prædicabitur hoc *evangelium regni in universo mundo*. Matth. XX IV. 14. Annuntiate *inter gentes* gloriam ejus, *in omnibus populis* mirabilia ejus.

4. Afferte Domino *patriæ gentium*, afferte Domino gloriam et honorem.... Tollite hostias, et introite in atria ejus, adorare Dominum in atrio sancto ejus.

5. Dico autem vobis quod multi ab oriente et occidente venient et recumbent cum Abraham, Isaac et Jacob in regno celorum; filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores. Matth. VIII. 11. 12.

regnare (1). L'empire universel du Fils de l'Homme aura enfin l'établissement public et social que les Prophètes avaient entrevu, dépeint, salué avec enthousiasme, dans le lointain des âges. Il se trouvera un Charlemagne pour fonder la Chrétienté, le Saint-Empire (2). Du Midi au Septentrion, de l'Orient à l'Occident, peuples et rois font profession d'appartenir à l'Eglise, d'obéir à ses lois. La royauté du Christ s'exerce pleinement, pour le bonheur de tous, dans l'autorité de son Vicaire, universellement reconnue d'un bout à l'autre de la terre chrétienne. Le Pontife romain, chef visible de l'Eglise est aussi vraiment la tête, le père et le recteur du monde (3). *Dicite in gentibus quia Dominus regnavit. Iudicabit orbem terræ in æquitate, et populos in veritate suâ.* " Dites parmi les nations : que le Seigneur a établi son règne. Il jugera toute la terre dans l'équité, et les peuples selon sa vérité. " — On le vit bien alors.

Cependant si grands, si heureux que furent les grands jours de la chrétienté, ce n'était pas encore l'idéal. Sans doute, il convenait que, dès cette ère de préparation aux réalités éternelles, les droits royaux de Jésus-Christ fussent déclarés, manifestés dans toute leur étendue. Mais ce lieu d'épreuve et de combat qu'est la terre n'en comportait pas le triomphe complet, réservé à la cité future, que cherche le monde dans ses révolutions gigantesques (4). Aussi, bientôt après la glorieuse halte du Moyen-Age, l'Eglise était de nouveau assaillie par des ennemis innombrables; et ce qu'il

1. I. Cor. XV. 25.

2. On sait comment Charlemagne datait ses capitulaires: *Regnante Domino nostro Jesu Christo in perpetuum. Ego Carolus gratia Dei, ejusque misericordia donante, rex et rector regni Francorum, et devotus sanctæ Dei Ecclesiæ defensor, humilisque apostolicæ Sedis adjutor.* — Notre Seigneur Jésus-Christ régnant à jamais. Moi, Charles, par la grâce de Dieu et sa miséricorde, roi et chef du royaume des Francs, dévot défenseur de la sainte Eglise, et, en toutes choses, l'humble auxiliaire du Siège apostolique. — Au temps de Louis XIV, le dernier représentant, malgré tout, de la monarchie chrétienne, dit Lacordaire, (35^e Confé.), nos monnaies de France portaient encore la glorieuse inscription: *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* Le Christ est vainqueur, il règne, il commande. Certes, nous sommes bien loin de là, aujourd'hui!

3. *Scias te esse patrem regum et imperatorum.... rectorem orbis.* Formule de l'imposition de la tiare au couronnement du Souverain Pontife.

4. *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus.* Hebr. XIII. 14.

y a de pire, des ennemis sortis de son sein : ses propres enfants révoltés. *Discessio primum* (1). Elle reprenait sa marche, en marquant le chemin de son sang et de ses larmes. Et comme elle avait dû acheter l'épiphanie sociale du Christ-Roi, par six siècles de lutttes contre l'idolâtrie, l'hérésie, la barbarie ; il faudra, de même, qu'avant le plein avènement du Royaume éternel de l'Homme-Dieu, dans l'univers transfiguré, elle soutienne l'effort suprême de l'antichristianisme, et remporte sur lui la suprême victoire.

Lorsqu'enfin, fortifiée par la vertu de son divin Epoux, elle aura usé, selon le mot de l'Apôtre, toutes les puissances adverses, ce sera la fin. *Deinde finis, cum evacuaverit omnem principatum et potestatem et virtutem* (2). En place du vieux monde détruit, les nouveaux cieux et la nouvelle terre où la justice habite (3), étaleront leur splendeur incorruptible. L'église y apparaîtra glorieuse, affranchie de tout mal, semblable à Jésus dans sa vie ressuscitée. Le mystère de Dieu sera consommé. *Consummabitur mysterium Dei* (4). La royauté du Christ aura son entière réalisation à tout jamais, *cujus regni non erit finis* et l'éternité chantera : « C'est maintenant qu'est établi le salut, la puissance, » et le règne de notre Dieu, et l'empire de son Christ ; et il » régnera dans les siècles des siècles. Amen (5). »

Ces notions générales admises, il est facile de saisir l'application de nos trois psaumes. Bien qu'il puisse et doive, comme les suivants, s'entendre du double avènement de Jésus-Christ, et des deux états du royaume messianique, correspondant aux deux avènements du Seigneur, le psaume *Cantate Domino canticum novum, cantate Domino omnis terra*, semble se rapporter plus particulièrement ici, au premier avènement, à la vocation des gentils, à la catholicité de l'Eglise : c'est-à-dire à l'extension du Règne de Dieu sur toutes les nations de la terre. Ce sens nous est suggéré par l'antienne : *Nigra sum, sed formosa.... ideo dilexit me Rex,*

1. II Thess. II. 3.

2. I Cor. XV. 24. 25.

3. II Petr. III. 13.

4. Apoc. X. 7. — 5. Ibid. XI. 15. XII. 10.

et introduxit me in cubiculum suum. Je suis noire, mais belle. Aussi le Roi m'a aimée; il m'a introduite dans son tabernacle. » L'enseignement unanime des Pères attribue, en effet, ces paroles à l'Église des gentils; noire, à raison de l'infidélité précédente; belle de la beauté même de la grâce du Christ, qui l'a purifiée des souillures de l'idolâtrie, et s'est épris pour elle d'un immense amour. Or, bon nombre des Vierges dont nous célébrons l'office appartiennent à cette Église primitive, tirée de la gentilité; sans compter que toutes sont filles du vieil Adam par nature, et ont dû être relevées par conséquent de la déchéance originelle. De là, l'appropriation qui leur est faite: *Nigra sum, sed formosa.* etc. (1) *Fusca sum per culpam, culpam originalem et concupiscentiam) formosa per gratiam.* Je suis noire, à raison du péché et de la concupiscence que je porte en moi; belle toutefois, en vertu de la divine grâce (2).

Le psaume *Dominus regnavit, exultet terra*, peut signifier la marche et le progrès du règne du Christ, entraînant après lui, au cours des siècles, l'élite de l'humanité; éclairant les bons et les justes de sa lumière, les pénétrant du parfum de ses vertus, leur communiquant la sainteté, les titres, les prérogatives qui découlent, pour tous ses membres, de son nom substantiel de Fils de Dieu (3). *Trahe me post te, in odorem curremus unguentorum tuorum: oleum effusum nomen tuum.* (Antiph. ad psal.)

Enfin, avec le psaume *Cantate Domino canticum novum, quia mirabilia fecit*, nous arrivons au terme, à la consommation du Royaume. Le second avènement du Christ et son règne éternel y sont magnifiquement dépeints. C'est alors que l'Église et chacune des âmes saintes entendront le *Veni* suprême de l'union, et iront régner à jamais sur le trône même du Verbe éternel. *Veni, sponsa Christi, accipe coronam quam tibi Dominus preparavit in æternum.* Antiph. ad psal. (A suivre).

1. Ita Orig., SS. Gregor. Nyss., Ambros., Chrys., Bernard. cit ap. Cornel. a lap. Comment. in Cantic. Cantico.

2. S. Ambros.

3. Custodit Dominus animas sanctorum suorum, de manu peccatorum liberabit eos. Lux orta est justo et rectis corde lætitia. Lætamini, justi, in Domino, et confitemini memoriæ sanctificationis ejus.

Échos du Centenaire de S^t Jean de la Croix

Louvain. — A côté des relations qui décrivent tant de splendeur déployée à l'occasion du 3^{me} centenaire de N. Père S. Jean de la Croix, les simples, mais pieuses fêtes de notre petite chapelle oseront-elles prendre place? Nous aurions voulu n'en conserver le délicieux souvenir que dans le fond de nos cœurs; mais puisque Votre Révérence nous exprime le désir d'en donner des détails, nous viendrons comme l'humble violette qui n'attire pas les regards, mais qui réjouit par son parfum, contribuer à répandre l'odeur suave des vertus de notre Saint Héros, afin de lui attirer les cœurs.

A l'approche de cet heureux centenaire, nous nous mîmes à l'œuvre avec le zèle des enfants qui désirent proclamer hautement leur amour et leur reconnaissance envers leur Père bien-aimé. Bientôt de nombreux festons de guirlandes aux couleurs les plus fraîches et les plus variées vinrent orner la voûte et les murs blancs de la chapelle et lui donner un aspect ravissant; des cartels-chronogrammes redisaient la gloire de notre Bienheureux Père et excitaient les fidèles à marcher sur ses traces. Enfin la statue du Saint était entourée d'une magnifique guirlande, que chacun s'est plu à admirer; elle formait au-dessus de sa tête comme un triple diadème qui le couronnait en ce Jubilé trois fois séculaire et que soutenaient deux colonnes argentées autour desquelles serpentait une vigne d'or, le tout représentant une niche dont l'or et l'argent scintillaient de splendeur au bouquet de lumière qui brillait à ses pieds. Ses traits austères, mais divins, semblaient redire à tous, que si la croix et les souffrances furent son partage ici-bas, elles font au ciel son bonheur et sa gloire.

Des grisailles du meilleur goût étaient venues remplacer les vitres unies et relevaient admirablement cet ensemble de décoration; en même temps par la lumière assombrie qu'elles projetaient dans la chapelle, elles lui donnaient un aspect plus religieux qui portait les cœurs à la prière.

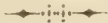
Le 24, fête de N. Père S. Jean de la Croix, il y eut messe et salut solennels; le R^d P. Jean-Aimé, prononça le panégyrique du Saint. Suivit le Triduum pendant lequel se répétèrent les mêmes exercices. Ce fut le R^d Père Van Keerberghen, jésuite, qui de sa parole éloquente développa les textes suivants: *Dieu est admirable dans ses saints*, c'est ce qu'il démontra le premier jour. *Dieu choisit la faiblesse pour confondre la force*, fut le sujet du second sermon et dans le troisième il enseigna les moyens d'atteindre cette perfection que nous admirons dans N. Père S. Jean de la Croix et dont le principal est l'esprit de foi, qui fut l'arme dont se servit toujours notre Saint Héros dans cette sublime conquête.

Enfin les morceaux choisis qu'exécutèrent les Révérends Pères Jésuites,

complétèrent ces fêtes jubilaires. Le dévouement qu'avaient montré ces bons Pères lors du centenaire de N. Mère S^{te} Thérèse, nous engagea à nous adresser encore au R^d Père Recteur, qui très aimablement voulut bien permettre que les Pères Scholastiques vinssent de nouveau de leurs voix harmonieuses et pures rehausser la splendeur de ces solennités et leur donner un cachet de piété qui trouverait écho dans tous les cœurs. Après le salut on ne pouvait se décider à se retirer, on se trouvait si à l'aise dans ce petit ciel anticipé, où l'on respirait comme un parfum céleste et où Dieu se plaisait à inonder les âmes de tant de bonheur; l'on attendait, l'on espérait. Ce ne fut pas en vain: un de ces Pères à la voix angélique entonna un cantique ravissant qu'il avait composé pour la circonstance et que le chœur reprit avec un saint élan, les voix interprétant si bien les sentiments du cœur. A ces bons Pères toute notre religieuse reconnaissance pour avoir si largement contribué à solenniser cet heureux Triduum. Enfin le chant d'action de grâces clôtura ces fêtes touchantes; on sentait le besoin d'exprimer à Dieu sa gratitude après ces jours de bonheur et de sainte allégresse que chacun aurait voulu voir se prolonger encore. En jetant un dernier coup d'œil sur cette gracieuse décoration et sur le Saint bien-aimé auquel s'adressaient tous ces honneurs, l'on se retira emportant le plus délicieux souvenir de ces jours bénis et chacun se sentit animé d'une ardeur nouvelle à marcher à sa suite sous l'étendard de la Croix qui aujourd'hui lui procure tant de bonheur au Ciel!

*
* *

Lé Puy. (France). *Extrait d'une lettre particulière.* — Le récit que nous lisons dans « les Chroniques » des fêtes du centenaire de notre Père S^t Jean de la Croix, a fait palpiter nos cœurs. Si nous n'avons pu avoir des démonstrations aussi belles, rien n'a manqué pourtant à ces touchantes fêtes. Notre chapelle, ornée avec les prêts de la charité, était vraiment riante avec ses oriflammes et ses devises. La statue de notre bienheureux Père dominait un trône de lumière et son éloge a été prononcé deux fois par jour, d'une manière bien consolante pour nos cœurs. Les institutions de la ville sont venues tour à tour embellir ces cérémonies par leurs chants, nous avons eu chaque jour une grand'messe solennelle. Aussi, notre bienheureux Père s'est empressé de nous récompenser, par la visite de la Croix. Une épidémie d'influenza nous a toutes attaquées, mais n'a fait parmi nous aucune victime, et maintenant, nous voilà toutes remises, et désireuses de marcher sur les traces de nos ancêtres dans la religion.



FAITS DIVERS

Bruxelles. — *Translation du Couvent des Carmélites.* Les Carmélites de Bruxelles vivaient tranquilles et heureuses dans le couvent simple mais commode qu'elles occupaient depuis 1833, quand l'embellissement du quartier entraîna l'élargissement de la rue dans laquelle était leur monastère. Force leur fut donc de chercher un autre emplacement. Leur choix tomba sur un terrain situé non pas précisément dans la ville même mais dans un de ces faubourgs qui, en réalité, ne font qu'un avec Bruxelles. Le terrain était libre; par conséquent elles pouvaient bâtir comme elles l'entendaient. Elles comprirent qu'avant tout il faut choisir un bon architecte, ce qui veut dire, dans le cas présent, un homme qui à une connaissance parfaite de son art joint le sens chrétien, ou mieux encore ici le sens religieux. Elles prirent donc M. Emar Collès qui déjà avait fait ses preuves par la construction du couvent des Carmélites de Mont-sur-Marchienne. De l'avis de tous, il a réussi à merveille, il a fait un couvent modèle. La chapelle surtout est ravissante. Le tout est dans le style religieux du Moyen-Age remis en honneur depuis plusieurs années par nos écoles S. Luc, qu'a commencées l'excellent M. Jean de Béthune d'Idewalle et que dirigent avec tant de succès nos bons frères des Ecoles chrétiennes. Il y a trois parties distinctes dont chacune a son cachet spécial: la chapelle en style ogival, magnifique avec ses voûtes et ses nervures en briques; l'habitation des servantes; le couvent proprement dit, bâti en style flamand. Nous n'avons pas la prétention de donner une description technique de cette construction; si, comme nous l'espérons, cette description est faite un jour, nous la donnerons à nos lecteurs. Un dernier détail nous paraît cependant digne d'être noté. A l'heure où sous l'impulsion du Souverain Pontife s'étudient et se discutent avec tant de zèle les questions ouvrières, on apprendra avec plaisir que le couvent des Carmélites a été bâti par des corporations chrétiennes réunies en ces syndicats mixtes que le St Père loue et recommande si vivement.

Commencée en mai 1891, la construction était entièrement terminée en juin 1892, et les Carmélites pouvaient entrer dans leur nouveau couvent. Il était temps d'ailleurs, car l'administration pressait le départ. Elles s'en allèrent donc le 4 juillet au matin, après avoir entendu une dernière fois dans la chapelle de leur ancien couvent la messe que leur célébra le T. R. P. Ange de St Louis, Vicaire Provincial de la Province du Brabant, leur supérieur par délégation de S. E. le Cardinal Archevêque de Malines. Quatre d'entre elles étaient restées en arrière, elles devaient escorter les reliques que l'on allait transporter durant la matinée. Le couvent des Carmélites est très riche en reliques et en pieux souvenirs de l'Ordre. Fondé par la V.

Mère Anne de Jésus sur les instances de l'Archiduc Albert et de l'Infante Isabelle, il reçut de la munificence de ces très pieux souverains des Pays-Bas plusieurs corps saints: celui de S. Albert de Reims, évêque de Liège et martyr, celui de S^{te} Lidwine, vierge hollandaise; puis des reliques insignes, entr'autres le bras de S^{te} Elisabeth de Hongrie, de nombreux ossements des onze mille Vierges et des martyrs de Gorcum. etc. Plus tard il eut le bonheur de se voir léguer le petit doigt de N. Mère S^{te} Thérèse que portait sur lui le V. P. Jérôme-Gratien de la Mère de Dieu.

La translation d'un corps saint ne peut se faire sans avoir été autorisée par les Supérieurs ecclésiastiques et constatée par un procès-verbal officiel. C'est pourquoi le 4 juillet, à dix heures du matin, Mgr Aerts, doyen du chapitre métropolitain de Malines, délégué par S. Em. le Cardinal Goossens, et accompagné de M. le chanoine Kempen faisant fonction de notaire, arrivait au couvent que les Carmélites quittaient. Là en présence de la R. Mère Prieure, de trois autres religieuses ainsi que de plusieurs Pères Carmes qui avaient été appelés comme témoins, il vérifia l'authenticité des châsses et permit de les placer sur les voitures qui devaient les transporter et qu'il suivit avec le notaire et les témoins. A l'entrée du nouveau couvent les religieuses attendaient revêtues de leur manteau blanc, couvertes de leurs longs voiles, et tenant des cierges à la main; des Pères Carmes en surplis et en étoles se chargèrent des précieux fardeaux et processionnellement on se rendit au chœur où les reliques furent déposées sous l'autel disposé à cet effet.

L'après-midi à deux heures, une autre translation eut lieu: celle des restes sacrés de la V. Mère Anne de Jésus. Ils ne sont pas encore des reliques que l'on peut honorer et cependant ils ont droit à des égards particuliers. De plus il doit être officiellement constaté que les caisses dans lesquelles ont été déposés dernièrement, après avoir été revus et examinés, le corps et les vêtements de la Vénérable, puis qui ont été entourées de bandes-lettes de soie ainsi que munies du sceau de S. E. le Cardinal Archevêque, sont bien les caisses que l'on va transporter. Tout le tribunal devant lequel se déroule encore le procès des vertus « *in specie* » est présent; il y a les juges: Mgr Aerts, M^r le Chanoine Vervloet, M^r le Chanoine Jacops; il y a le promoteur de la foi, M^r le Chanoine Lauwerys; M^r le Chanoine Kempen y est comme notaire, ainsi que M^r Mecus, secrétaire de l'Archevêché, qui en qualité de Cursor, a convoqué ces Messieurs. Quatre Pères Carmes, à la tête desquels le T. R. Père Vicaire-Provincial, assistent comme témoins. Sur la demande qu'en fait le Vice-Postulateur, on procède à la vérification des caisses; cela fait, on les charge sur la voiture qui se met en marche suivie de tous ceux qui devront signer le procès-verbal de la translation. Une chambre du nouveau monastère a été choisie à l'avance; elle est telle que l'exigent les lois canoniques; C'est là que sont déposés les restes

précieux de la Vén. Mère et les objets qui ont été à son usage ; c'est là qu'ils resteront jusqu'au jour où le Souverain Pontife décernera à notre Mère tant aimée les honneurs de la béatification. Puissent nos ardentes prières hâter ce jour si désiré !

Le soir de ce jour, 4 juillet, la chapelle était bénite par le T. R. P. Vicaire Provincial qui le lendemain y célébra la première messe. Le mercredi, 5, une messe très solennelle fut chantée, avec toutes les pompes de la liturgie, pour l'inauguration. Après l'Evangile, le P. Vicaire-Provincial fit lire le Décret qui établissait la clôture active et passive dans ce nouveau monastère.

Les filles de S^{te} Thérèse, après les jours de fatigue et de tracas qui sont les suites d'un déménagement, ont repris leur vie toute calme de prière et d'immolation. Qu'elles daignent se souvenir de nous aux pieds du bon Dieu et de notre Dame du Carmel !

*
* *

Le Pèlerinage de Pénitence au Mont-Carmel. — A midi, le mardi 10 mai 1892, le drapeau de la France volait au vent au sommet du Carmel, annonçant que *le Poitou* est aperçu. A 2 heures, en effet, ce bateau bien connu, qui, chaque année, nous amène les pèlerins français venant prier pour le salut de la France sur les lieux qui ont vu le divin Sauveur, attire, dans le port de Caiffa, les regards de la population sympathique de cette gracieuse petite ville. Les catholiques surtout, dont le nombre approche 4000, se sont mis en fête. — Le débarquement s'opère sous les yeux un peu curieux mais édifiés d'une foule immense ramassée sur les quais ; il dure jusqu'à 3 heures et demie. Les pèlerins s'avancent en petits groupes, recueillis et priant, vers l'église de la paroisse latine que dirigent deux Pères Carmes. Là, ils sont reçus, à la porte d'entrée, par le Très Révérend Père Vicaire du Mont-Carmel en manteau blanc, assisté de son Coadjuteur, et, à l'intérieur, par le Révérend Père Curé qui se tient au chœur. Tout le monde prie en silence jusqu'à l'arrivée des derniers qu'accompagnent les Directeurs du Pèlerinage escortés des Cavas du Consulat français et des chers Frères des Écoles Chrétiennes. Alors les Orgues se mettent à jouer, et un chœur de pèlerins entonne le cantique touchant : *Pitié, mon Dieu ! c'est pour notre Patrie....* ; tous reprennent après eux et poussent vers le ciel leurs voix suppliantes. — Oui, c'est pour la patrie qu'ils sont venus prier, chanter tristement, souffrir ; c'est bien pour que Dieu ait pitié de leur chère France, qu'ils ont tous entrepris ce long, pénible, mais saint voyage. Ils n'oublient point, en même temps, l'Église et son auguste Chef ; car ils savent que si la France est châtiée de Dieu, c'est parce qu'elle ne défend plus comme elle doit le faire la Religion et le Pape, mais que parfois au contraire elle les opprime : *« Pitié, mon Dieu ! si votre main châtie un*

« peuple ingrat qui semble la braver, elle commande à la mort, à la vie :
 « par un miracle elle peut nous sauver. » Ce miracle, il le faut : la France ne peut plus être sauvée sans un éclat de la justice et de la grâce ; mais que les cœurs chrétiens ne se lassent point de prier, et Dieu le fera.

La procession s'ébranle, pour monter, en chantant et en priant, bannière de Marie en tête et drapeau français en queue, au célèbre et antique Sanctuaire de Notre Dame du Mont-Carmel, au haut du promontoire. Il est 4 heures. On passe devant l'église de la paroisse maronite, dédiée à St Louis, roi de France ; on la salue, et l'on fait à la hâte un acte d'adoration à Notre-Seigneur. A 5 heures, on entre dans la basilique de Marie, tout le monde chante à plein cœur le *Magnificat*, un salut solennel est immédiatement donné ; puis le Révérend Père Marie-François adresse au pèlerinage quelques paroles de félicitation et de bienvenue, dans lesquelles débordent la joie de son âme. La bienveillance du Très Révérend Père Vicaire m'a fait remettre, à l'insu ou contre le gré de son auteur, l'original de cette allocution, que je suis heureux de transcrire ici :

« Bienvenue aux pèlerins. — 1892. — Deo gratias. — Mes chers pèlerins,
 « — Avec vous je rends grâce à l'Auteur de tout don, de ce que vous avez
 « fait une bonne traversée, et abordé sains et saufs au port désiré. — Si
 « vous êtes très heureux d'être arrivés au premier terme de vos désirs, nous
 « ne le sommes pas moins, nous les gardiens du Sanctuaire de Marie, la
 « Reine du Carmel.

« Laissez-moi d'abord vous souhaiter la bienvenue et vous dire combien
 « nous bénissons la divine Providence d'être les premiers à vous offrir
 « l'hospitalité. — C'est d'ailleurs dans l'ordre. — Peut-on aller à Jésus sans
 « passer par Marie ? Le Carmel est bien en effet la première station obliga-
 « toire pour le pèlerin de Terre-Sainte. — Au nom de Marie, au nom de
 « mon Supérieur et en mon nom, soyez bénis de l'honneur que vous nous
 « faites et du bonheur que vous nous procurez en venant visiter le Sanc-
 « tuaire de N. D. du Mont-Carmel. — Merci de tout cœur aux instigateurs
 « de ces grands mouvements vers la Terre-Sainte. Ils ont entrepris une
 « œuvre difficile, laborieuse, mais bien méritoire. — Nous sommes les pre-
 « miers à leur en témoigner notre vive reconnaissance.

« Permettez-moi de vous dire bien simplement en quatre mots — je dis
 « en quatre mots, car vous parlant dans une langue qui n'est pas la mienne
 « je ne tiens pas à vous ennuyer par mon langage ou plutôt par ma pro-
 « nonciation qui, comme vous le voyez, n'est pas tout à fait bien française
 « — ce que c'est qu'un pèlerinage, et quel doit être le résultat de votre
 « pèlerinage en Terre-Sainte.

« Et d'abord qu'est-ce qu'un pèlerinage ? C'est un passage plus ou moins
 « long d'un endroit à un autre ; un passage dans un pays que l'on n'habite

» pas ordinairement — Et au point de vue religieux un pèlerinage c'est un
 » voyage entrepris pour aller prier Dieu ou la S^{te} Vierge dans un endroit
 » déterminé par la volonté divine. Les pèlerinages sont en soi une excel-
 » lente chose, une bonne entreprise puisque Dieu les a autorisés par sa
 » conduite. En effet, Dieu voulant se faire homme, n'a-t-Il pas fait un
 » pèlerinage sur la terre? N'est-Il pas descendu du ciel sur la terre pour
 » nous sauver? Et lorsque Dieu a été fait homme, pourquoi s'est-Il trans-
 » porté d'un endroit à un autre sinon pour faire plusieurs pèlerinages, et
 » sanctifier ainsi par sa divine présence plusieurs endroits de la terre?

» Mais à quel point de vue faut-il se placer pour étudier le bon côté des
 » pèlerinages? Certes, ce n'est pas au point de vue mondain et du plaisir.
 » Car le monde, vous le savez, a aussi ses heureux pèlerinages. Ne tra-
 » verse-t-il pas les mers et les contrées pour se procurer la santé du corps
 » plutôt que celle de l'âme? pour se procurer des plaisirs souvent défen-
 » dus? Tels ne sont pas évidemment les pèlerinages des vrais chrétiens, tels
 » ne sont pas les vôtres. Non, vous ne venez pas en Terre-Sainte pour
 » vous procurer des plaisirs, vous y venez pour prier, souffrir où Jésus et
 » Marie ont souffert; vous y venez surtout pour apaiser la colère de Dieu
 » et payer la rançon de nos sociétés gâtées par les plaisirs du monde.

» Quel sera le résultat de votre pèlerinage en Terre-Sainte? Il sera utile
 » pour vous et pour votre chère patrie. Oui, pour chacun de vous d'abord.
 » Dieu en effet et sa sainte Mère ne permettront pas que vous vous
 » soyez dévoués à la pénitence sans que vous obteniez beaucoup de mérites
 » personnels; vous êtes venus bons, vous vous en irez dix fois meilleurs.
 » Il sera utile pour votre patrie, j'en suis sûr, j'en suis certain, car,
 » je me souviendrai toujours de ce que N. S. J. C. dit un jour à la V.
 » Marie Lataste: Les Français sont ingénieux pour m'offenser, mais aussi
 » ils sont ingénieux pour m'apaiser, et tôt ou tard, ils finissent par obtenir
 » grâce, pardon et miséricorde. Oui, vous l'obtiendrez, car la prière du
 » juste est puissante auprès de Dieu, *multum valet deprecatio justī assi-*
 » *dua*. Vous obtiendrez grâce et miséricorde, car, la prière fervente de 300
 » pèlerins ne manquera pas de pénétrer les cieux et de toucher le Cœur de
 » Jésus-Christ. C'est bien le cas de répéter la belle parole de Bossuet: que
 » des mains levées vers le ciel, enfoncent plus de bataillons que des bras
 » armés de javelots. Du reste, les aumônes sans nombre versées dans
 » le sein du pauvre, et j'en sais quelque chose (ayant habité 20 ans
 » votre chère Patrie), les 4 millions de francs donnés chaque année à
 » l'œuvre admirable de la propagation de la foi, la dévotion au sacré
 » Cœur de Jésus et l'amour toujours croissant envers la sainte Vierge assurent
 » le triomphe de la France catholique sur les ennemis de Dieu — *Regnum*
 » *Gallie regnum Mariæ*, a dit un grand Pape, *numquam peribit*; le royaume
 » de la France est le royaume de Marie, aujourd'hui moins que jamais il
 » ne périra pas.

« Ici d'abord, vous allez vous retremper dans la dévotion à la sainte Vierge, la trésorière de toutes les munificences divines. N'est-ce pas ici, en effet que nos ancêtres dans la foi, notre Père S. Élie, St Elisée et les Prophètes ont honoré la Reine du ciel d'un culte particulier. Oh! quels heureux moments vous allez passer à l'ombre du Mont-Carmel, à l'ombre du premier sanctuaire du monde consacré à Marie. D'ici, vous irez à Nazareth, la ville des fleurs, pour y admirer, pour y sentir les parfums de Jésus et de Marie. Là, dans cette ville, trois fois sainte, trois fois bénie, le bon, le grand, le puissant St Joseph vous apprendra à aimer un peu plus que par le passé N. S. J. C. et sa sainte Mère; il vous apprendra à les servir avec le dévouement qu'il eut pour le Verbe incarné et sa sainte épouse. De Nazareth, vous irez vous transfigurer sur le sommet du Mont-Thabor pour y goûter par anticipation le bonheur que Dieu nous réserve un jour dans la vision béatifique. De là vous irez à Tibériade et là vous entendrez le bon saint Pierre protester toujours de son dévouement pour son divin Maître. Enfin, qui par la Samarie, qui par Caïffa, vous arriverez tous au terme de vos désirs, à la ville sainte. Là, mes bien chers frères, vous visiterez le Cénacle, le Calvaire, le S. Sépulcre et le Mont des Oliviers. Au Cénacle, vous méditez et vous comprendrez mieux que par le passé les paroles de l'apôtre bien-aimé: *cum dilexisset suos qui in mundo erant, in finem dilexit eos*: Jésus ayant aimé ses amis, ses élus qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Que dis-je, s'écrie St Jean Chrysostôme, il ne les aima pas seulement jusqu'à la fin de sa vie, mais jusqu'à la fin de son amour; c'est-à-dire, que tout Dieu qu'il était, Il ne pouvait pas les aimer davantage, Il s'épuisa dans son amour. Du Cénacle vous irez visiter le Calvaire, le St Sépulcre, et là vous méditez, non sans beau-coup de larmes la victime de notre salut; là aussi vous comprendrez mieux que jamais ces autres paroles de l'apôtre St Jean dans son apocalypse: *Dilexit nos et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo*: c'est ici que N. S. J. C. nous a montré son amour, c'est ici qu'il a lavé nos péchés dans son précieux sang. Enfin du Calvaire, du St Sépulcre, vous irez au Mont des Oliviers, et là vous contemplez N. S. montant au Ciel et vous penserez à la gloire qu'il réserve un jour à nos âmes et à nos corps, si nous avons le bonheur de l'aimer et le servir jusqu'à la fin; oui, vous penserez à cette gloire qui sera tellement belle, tellement grande, tellement inénarrable, que selon l'expression de votre grand Bossuet, l'éternité toute entière suffira à peine pour la voir, pour la contempler, pour la goûter, pour la savourer.

« Je ne puis énumérer les différentes stations que vous visiterez et les autres sanctuaires de Terre-Sainte, et surtout le bien que vous en retirerez pour vos âmes. Je finis puisque je vous ai promis d'être court, et je

« tiens parole. — Oui, j'ai fini, mais en finissant je vous dis de tout mon cœur et de toute mon âme: que notre bon Dieu et sa Mère, la Vierge du Carmel, vous bénissent et vous protègent; que vos anges gardiens, après avoir visité saintement la Terre-Sainte vous ramènent sains et saufs, tranquilles au port de votre patrie terrestre d'abord, pour vous amener tous un jour dans la céleste Patrie. Amen. » (A suivre).

..

Petites nouvelles. — Mgr Jérôme Gotti, internonce apostolique à Rio de Janeiro, accompagné du personnel de la Nonciature, s'est rendu, le 4 juin, au ministère des affaires étrangères. Il a été reçu par le ministre M. Serzedello qui, sur sa demande, lui a indiqué le jour où il pourrait remettre au maréchal Floriano Feixoto, vice-président de la République, ses lettres de créance. Cette réception solennelle a eu lieu le 14 juin en présence de tout le ministère. — Nos lecteurs apprendront avec joie que le voyage de son Excellence a été très heureux. Monseigneur a pu dire tous les jours la S^{te} Messe, deux fois il l'a célébrée sur le pont du navire. Nul ne sera étonné du détail que nous allons donner: Tous ceux qui ont approché Mgr Gotti ont été enchantés de sa bonté et de son exquise amabilité.

— Le samedi, 9 juillet, S. A. R. Madame le Comtesse de Flandre est allée visiter le nouveau couvent des Carmélites de Bruxelles. Elle était accompagnée des deux princesses Henriette et Joséphine, ses filles, ainsi que d'une de ses dames d'honneur. L'auguste visiteuse a exprimé, à différentes reprises, sa vive satisfaction et elle a témoigné aux filles de S^{te} Thérèse l'affection qu'elle daigne leur porter et dont déjà elle leur avait donné des preuves.

— Huit jours après, son Excellence Monseigneur Nava di Bontife, nonce apostolique à Bruxelles, chantait pontificalement le salut de la fête de N. D. du Mont-Carmel dans la chapelle du nouveau monastère. Après le sermon qui suivit le salut, il entra dans la clôture et visita le couvent avec grand intérêt, se faisant expliquer, dans les plus menus détails, les saintes observances des Carmélites.

..

Grâce obtenue de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague — On nous écrit du Carmel de Coutances. (France): — Heureuses de mêler notre voix au concert de louanges qui s'élève de tous côtés vers le S^t Enfant Jésus miraculeux de Prague nous venons vous prier d'inscrire dans vos « Chroniques » les faits suivants: Une Dame malade d'une péritonite aiguë était à toute extrémité, le médecin ne donnait aucun espoir. On nous écrivit pour recommander la malade au S^t Enfant Jésus; nous envoyâmes de l'huile de la lampe qui brûle nuit et jour devant sa statue et nous priâmes à cette

intention. Le mieux se manifesta quelques jours après et la guérison définitive a suivi. La malade rendue à la santé est venue avec sa famille remercier le S^t Enfant et lui faire son offrande.

Pendant l'épidémie de l'influenza qui a sévi sur notre ville l'hiver dernier, au mois de décembre, la communauté fut visitée par le fléau et 11 religieuses furent atteintes; De ce nombre fut la R^de Mère Prieure; prise très violemment d'une fluxion de poitrine double, elle se vit en quelques jours aux portes du tombeau. On commença une neuvaine au S^t Enfant; l'état se maintenant très grave, elle reçut les derniers sacrements; et, abandonnée du médecin, elle fut 7 jours en agonie. Le dernier jour de la neuvaine, toute la communauté étant présente pour attendre le dernier soupir, une des sœurs eut l'inspiration d'aller chercher la statue du S^t Enfant Jésus et de l'apporter à la mourante; immédiatement un mieux se déclara. Le lendemain matin, le médecin, surpris de trouver la malade encore vivante, constata cette amélioration; et après une convalescence heureuse la Révérende Mère fut complètement guérie. Des 11 religieuses atteintes aucune n'a succombé. Gloire soit donc rendue au Divin Enfant!

Ce n'est pas seulement pour la santé que nous avons à rendre grâces à cet adorable petit Maître. Il est le Tout-Puissant et sa bonté s'étend à tous nos besoins. Il y a 8 jours, le feu s'est déclaré chez notre plus proche voisin duquel nous ne sommes séparées que par *la largeur d'une porte cochère*; le vent était contre nous et nous apportait un torrent de flammes. Nous allâmes chercher la statue du S^t Enfant Jésus, et, immédiatement, les flammes prirent une direction opposée *bien que le vent ne changeât pas*. Nous n'avons pas éprouvé le plus léger dommage de cet incendie qui aurait dû réduire tout en cendres, car notre bâtiment le plus rapproché était une étable pleine de foin.

Nouvelle reconnaissance au S^t Enfant Jésus ainsi qu'à N. Dame du Mont-Carmel par l'entremise de laquelle nous l'avions invoqué.

* .

Nécrologie. — *Les courtes notices nécrologiques que l'on va lire sont dues à la plume du fils aîné de Monsieur le Marquis de Canales, grand protecteur de notre S^t Ordre, en Espagne; elles nous ont été transmises par la R. Mère Prieure des Carmélites d'Avila.*

L'Ordre du Carmel Réformé par la Séraphique Vierge d'Avila vient de perdre dans le court intervalle de quelques mois quatre Pères des plus distingués dont le souvenir restera dans ses annales.

Le P. Grégoire de S^{te} Salomé, le P. Pie de l'Immaculée Conception, le P. Thomas de Jésus, et le P. Pierre de Jésus Marie,

L'un après l'autre vient de s'envoler par delà cet horizon étoilé qui représente la majesté de la gloire. Ils ont quitté la cellule où le carme mortifie son corps par des veilles et des disciplines, par le silence et d'autres mortifications; où il fortifie sa foi par la prière et la méditation et s'élève ainsi jusqu'au Ciel, demeure des anges et des bienheureux.

Le R. P. Grégoire amant passionné de la Séraphique Thérèse n'abandonna jamais la maison où la Sainte naquit. C'est là qu'il rendit son âme au Seigneur. Ni l'exclaustration ni les malheurs qui suivirent ne l'arrachèrent au poste de son choix; il y resta comme simple chapelain, puis plus tard comme Vicaire après la restauration de son Ordre. Toute sa longue vie il travailla à rendre à Thérèse le couvent bâti à la place de la maison des Ahumada et des Cépéda. Il y a cinq ans le couvent retourna aux Pères Carmes. Le P. Grégoire sans revendiquer aucun privilège pour son grand âge mais avec la simplicité d'un enfant, tout heureux de se retrouver dans la cellule qu'il habitait avant l'exclaustration s'écriait en versant des larmes: *Benedictus Deus*, Dieu soit béni! Seigneur! Seigneur! je mourrai content, le terme de mes angoisses m'annonce la fin de ma pérégrination sur la terre.

Le R. P. Pie de l'Immaculée Conception. A peine comptait-il trente-trois ans, quand la mort vint nous le ravir! Il fut terrible le mal qui emporta à la fleur de l'âge ce religieux qui toujours avait joui d'une santé parfaite et dont la force semblait défier la mort. Le P. Pie était doux, aimable, toujours souriant. Ses manières sympathiques, son regard expressif qui révélait une intelligence claire et pénétrante, le feu de sa parole dans la chaire de vérité aussi bien que dans la conversation familière attirait à lui tous les cœurs. La sagesse de son esprit en faisait un homme de bon conseil et la simplicité qui le distinguait le rendait accessible à tous. Sa vie a été courte, mais son initiative, et son activité ont porté des fruits de bénédiction pour l'Ordre. Il passa l'Océan pour visiter les fécondes Missions Carmélitaines à la Havane et à Port au Prince. Plus tard comme Procureur Général de l'Ordre à Madrid, il trouva auprès des pouvoirs publics protection pour ses frères et appui pour les œuvres qui regardaient la gloire de Dieu. Enfin comme premier Prieur du couvent de Victoria, il termina par ses efforts cette fondation et obtint un succès qui surpassa ce qu'on attendait. Quand sa vie se termina il était, grâce à ses vertus, l'ami et l'idole du noble peuple Avalés. C'est en chantant les excellences du Sacré Cœur de Jésus qu'il fut saisi par le mal qui l'emporta. Il rendit sa belle âme à Dieu, en prononçant les saints noms de Jésus et de Marie, entremêlés d'autres paroles de résignation complète à la volonté du Seigneur.

Le R. P. Thomas de Jésus était remarquable par l'étendue de ses connaissances et la gravité de son maintien. Au cours de ses études de philo-

sophie et de théologie il brilla au premier rang. On admirait surtout la vigueur de son raisonnement dans les controverses et l'habileté avec laquelle il démasquait l'erreur. A la science s'unissait en lui l'art de gouverner. Le P. Thomas fut en effet Prieur de Bagnères de Bigorres et de Marquina. Il occupa aussi les hautes charges de Définitéur Provincial en France, et de Procureur Général à Madrid, après avoir renoncé à celle de Définitéur Général de l'Ordre.

Le R. P. Pierre de Jésus Marie. Voici le saint et grand religieux dont le dévouement a rétabli en Espagne l'Ordre du Carmel Réformé. Il faut l'avoir connu pour se former une idée de cet homme modèle de toutes les vertus, de ce religieux courtois et aimable qui savait vaincre toutes les difficultés et renverser les obstacles qu'il rencontrait sur sa route. Le R. P. Pierre naquit à Marquina (Biscaye), le 4 avril 1822, d'une famille honorable quoique sans fortune. Après les premières études, il passa au séminaire de Logroño pour y faire son cours de philosophie. A cette époque l'Ordre du Carmel fondé par le Prophète Elie et réformé par S^{te} Thérèse de Jésus venait d'être restauré en France, grâce aux travaux du R. P. Dominique de S^t Joseph, savant Carme Espagnol. La S^{te} Vierge et S^{te} Thérèse récompensèrent l'enthousiasme que le jeune séminariste sentait pour le Carmel, en lui en donnant la vocation. Bientôt Pierre d'Alcorta et Elordy changeait ses noms de famille pour ceux de Jésus et de Marie. Nous renvoyons nos lecteurs aux détails donnés dans l'article biographique du mois passé. Nous nous contenterons d'ajouter que c'est le 23 février que le P. Pierre de Jésus Marie quitta l'exil pour l'éternelle patrie. Il repose à côté de son frère, le P. Thomas, dans le caveau du couvent de S^{te} Thérèse des Carmélites d'Avila.

Nous recommandons aussi aux prières de nos abonnés. Le Rév. Père Joseph Marie de la solitude, décédé à Burgos à l'âge de 80 ans, et de profession religieuse 63 ans.

Le Frère Augustin de S^t Antoine décédé à Brescia (68-30) (1).

Le Rév. Père Joseph Theresius de la Vierge Immaculée décédé à Rome (71-51).

La sœur Joseph Augustine de S^t Jean de la Croix décédée à Gênes à l'âge de 57 ans et de profession religieuse, 32 ans.

La sœur Anne de S^t Barthélemy, Converse Jubilaire décédée à Ath (Belgique). (85-55).

La S. Marie Thérèse de S^t Jean-Baptiste, Choriste Jubilaire décédée à Ypres (88-65).

La sœur Marguerite-Marie du Sacré-Cœur, fondatrice du Tiers-Ordre Régulier de N. Dame du Mont-Carmel décédée à S^t Martin de Senozan (Saône et Loire) dans la 63^{me} année de son âge et la 25^e de sa profession religieuse.

1. Le premier des deux nombres indique l'âge, le second les années de profession du défunt ou de la défunte.

Bibliographie. — 1. Le T. R. P. Raphaël de St Joseph vient de donner une seconde édition de son traité « *de Conscientia*, » déjà paru en 1884. L'éloge de cet ouvrage n'est plus à faire; plusieurs docteurs en théologie de la savante université de Louvain l'ont appelé une *œuvre de très grand mérite*; des professeurs de séminaire, et des plus distingués, l'ont adopté comme classique après l'avoir proclamé *un livre éminent, digne complément de la savante théologie des Carmes de Salamanque*. Mgr Lambrecht, évêque de Gand, dont le nom rappelle un pasteur incomparable et un savant de premier ordre, disait de cet ouvrage qu'il était en tout point et absolument inattaquable; enfin le R. P. Lehmkuhl dans son catalogue d'auteurs moralistes, appelle ce traité *un traité profond*. Le docteur Bouquillon dans la dernière édition de sa théologie aime à citer le P. Raphaël avec grand éloge et lui emprunte des arguments.

Le P. Raphaël a ajouté dans cette édition nouvelle, deux appendices. Le premier reproduit une lettre écrite par le Père à la « *Nouvelle revue théologique* ». L'autre est intitulé « *Réponse topique à un récent opuscule sur St Alphonse et le pur probabilisme.* » Pauvre M. W.! Mais aussi pourquoi mériter cette verte et cinglante réponse!

Pour obtenir cet ouvrage on peut s'adresser soit à l'auteur soit à l'éditeur M. Vernimmen, d'Alost.

2. Vie du Prince Alexandre de Hohenlohe par les Carmélites de Marienthal (Alsace). — Procurer la gloire de Dieu en montrant à quelle sainteté peut aller et quels prodiges est capable d'enfanter une foi vraiment agissante: tel est le but que s'est proposé l'auteur. Ce but, il l'a atteint, nous en sommes sûrs. On ne peut lire, en effet, sans une profonde édification, le récit de l'enfance, de la jeunesse, de la vie vraiment sacerdotale du prince de Hohenlohe. La foi en a été la lumière et la force. En récompense de cette foi, Dieu accomplit sa promesse et il accorda au saint prélat le don de renouveler les merveilles guérisons qu'opérait le Sauveur dans sa vie mortelle, et d'arracher les âmes à l'éternelle damnation — On vend l'ouvrage à Marienthal chez les Carmélites et à Aix. B. et R., au prix de 3 francs. Nos abonnés de Belgique peuvent se prouver cet ouvrage en notre couvent de Bruxelles.

3. Au mois de mai de cette année a commencé à paraître une charmante petite revue mensuelle intitulé « *Echos de Chèvremont.* » Nous lui souhaitons de tout cœur le plus grand succès. Qu'ils aillent redire bien loin, ces délicieux échos, la gloire, et la bonté de la bien-aimée Dame de Chèvremont. En nous racontant la piété des pèlerins qui gravissent la montagne et les grâces dont cette piété est récompensée, qu'ils augmentent notre dévotion à Marie et qu'ils réussissent à hâter le jour où le sanctuaire de Notre Dame recevra enfin son complet achèvement.



Calendrier-Éphémérides

1. **Lundi.** — S^t Pierre-aux-Liens, double-majeur.

1658. Dunkerque. Mort du Vén. Frère Alexandre de S^t François. Il s'appelait dans le monde Antoine Van Aesdonck, et était natif de Boxel, près de Bois-le-Duc. Il reçut en notre couvent de Bruges l'habit de frère convers, et y prononça ses vœux le 21 juin 1654. Envoyé à Dunkerque, il eut la gloire de verser son sang pour la foi le 1 août 1658, car les Anglais, étant devenus maîtres de la ville, le lapidèrent sur la voie publique, en haine de la religion.

2. **Mardi.** — S^t Alphonse-Marie de Liguori, Evêque, Confesseur, Docteur, double. († 1789.) — Indulgence de la Portioncule.

3. **Mercredi.** — Invention des Reliques de S^t Etienne, premier martyr, semi-double.

1796. Bruxelles. Mort du Frère Libert de S^t Adrien, Convers, dans le monde Jean-Baptiste de Bock, natif du diocèse de Liège. Ce frère avait prononcé ses vœux avec dispense de Rome, au désert de Nethen. Il mourut à 62 ans après 47 de profession religieuse. Ce fut le dernier religieux qui mourut au Carmel de Bruxelles avant l'expulsion. En effet, le 4 novembre de la même année, les religieux furent chassés du couvent par un décret inique de la République française. La maison et l'église furent démolies en 1811. L'an 1813 on commença à construire sur l'emplacement du couvent une grande prison, connue sous le nom de Petits-Carmes, selon les plans de l'Architecte français Damesme, elle fut achevée en 1815, et les restes mortels de nos frères défunts furent transportés au cimetière de S^t Gilles.

4. **Jedi.** — S^t Dominique, Confesseur, double-majeur. († 1221.)

1623. A Parme, fondation du Couvent des Carmes déchaussés. L'église était dédiée à l'image antique et miraculeuse de S^{ta} Maria Bianca.

5. **Vendredi.** — Dédicace de Notre-Dame aux Neiges, double-majeur.

Aujourd'hui, premier vendredi du mois, consacré à la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus.

1674. Anvers. Mort du Frère convers Protais de S^t Elisée, François Chaloner, né à Bristol en Angleterre. Il mourut à l'âge de 72 ans. Caché aux yeux du monde, il brilla pendant 47 ans dans le cloître, par l'éclat de ses éminentes vertus. Son innocence était telle que son confesseur déposa après sa mort, qu'ayant scruté soigneusement la conscience de ce saint frère, il n'avait découvert dans tout le cours de sa vie, aucune faute qui pût donner matière à l'absolution sacramentelle.

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de l'Assomption de la T. S. Vierge Marie.

6. **Samedi.** — Transfiguration de Notre Seigneur Jésus-Christ, double-majeur.

7. 9^e **Dimanche après la Pentecôte.** — S^t ALBERT, Confesseur de l'Ordre. — 2^e classe avec Octave. — Indulgence plénière. († 1306.)

1632. Bruges. Mort du Frère Convers Nicolas de Jésus, Nicolas Leclercq, natif de Tournai, il mourut âgé de 27 ans, martyr de sa charité, en soignant les pestiférés.

8. **Lundi.** — SS. Cyriaque et ses Compagnons, Martyrs, semi-double. († 3^e siècle.)
9. **Mardi.** — *Vigile de St Laurent.* — St Jérôme-Emilien, Confesseur, double. († 1537.)
10. **Mercredi.** — St LAURENT, Martyr. 2^e classe avec Octave. († 258.)
11. **Jeudi.** — St^e Marie-Madeleine, Pénitente, double. († 1^{er} siècle.) — Indulgence plénière.

1668. Bruges. Mort du R. P. Vincent de St Innocent, dans le siècle Adrien De Vos, natif de Lisseweghe (Bruges.) Il fut Prieur de Placet à Louvain de 1643 à 1649 et y construisit une citerne, une partie de l'Eglise, la Sacristie et douze Cellules, le tout pour la somme de 20,000 florins, somme qu'il couvrit par des aumônes qu'il avait reçues personnellement. De 1652 à 1658, il fut de nouveau élu Prieur à Placet. Etant devenu Prieur de notre maison de Malines il travailla beaucoup à la construction du nouveau Couvent. Plus tard il devint Prieur à Bruxelles et enfin il fut le 5^{me} Sous-prieur de Bruges. Ce fut en cette dernière ville qu'il mourut. Il y était allé pour s'y reposer un peu et voir ses parents quand la mort le frappa le 11 août 1668. Il était âgé de 66 ans et en avait 43 de Profession. Il était Conventuel de Bruxelles.

Nous lisons dans le Nécrologe de notre Couvent de Bruges: « Le R. P. Vincent de S. Innocent fut dès son entrée en religion un exemple de toutes les vertus; en particulier de douceur, de patience, de charité et d'humilité, aussi fut-il aimé de tous ses frères. Il fut particulièrement dévot à son S. Patron, à son ange gardien et honorait la T. S. V. Marie et S. Joseph d'un Culte spécial. Il avait coutume de prendre tous les samedis la discipline et de manger à terre tous les vendredis en l'honneur de la passion de N. S. J.-C. Ce fut un homme de travail et rempli de zèle pour le salut des âmes tant au confessionnal que dans les visites aux malades la nuit comme le jour sans distinction de personne. Sa famille dotée d'une grande fortune donna beaucoup d'aumônes à nos maisons et surtout enrichit la Sacristie de notre couvent de Bruges de plusieurs ornements. »

« Le R. P. Vincent de S. Innocent fut enterré devant l'autel de la T. S. V. Marie tout près du caveau commun des religieux du couvent de Bruges, dans le même endroit où quelques années auparavant avait été enterré le R. P. Melchior qui mourut de la peste le 4 juillet 1637. »

12. **Vendredi.** — St^e Claire, Vierge, double. († 1253).

1693. Bruxelles. Mort du R. P. Joseph de Jésus-Marie, Henri Van Mons, de St Omer. Ce fut un prédicateur renommé et qui, avant d'entrer en notre province, avait été à différentes reprises Prieur et définiteur provincial dans la province Wallo-belge. Il avait, en mourant, 62 ans d'âge et 42 de religion.

13. **Samedi.** — St Apollinaire, Evêque, Martyr, double. († 2^e siècle.)
Aujourd'hui, *jeûne de l'Eglise*, par anticipation, à cause de la fête de l'Assomption de la T. S. Vierge Marie.
14. **10^e Dimanche après la Pentecôte.** — Octave de St Albert, Confesseur de l'Ordre, double.
15. **Lundi.** — ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE. — 1^{re} classe avec Octave. — Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.

- 16. Mardi.** — B. Ange-Augustin Mazzinghi, Confesseur de l'Ordre, double. († 1438.)

1709. Bruxelles. Mort du Frères Charles de St Paul, Convers, Antoine Liévin, de Mazingien, diocèse de St Omer. Ce fut un cuisinier très habile et très ingénieux. Il fut toujours très fidèle et ponctuel en tout ce qui regardait son office. Comme il était doué d'une grande piété, il préparait les mets pour les religieux, comme si Jésus-Christ et les Apôtres eussent été au réfectoire. Il mourut âgé à peine de 48 ans et après 19 ans de profession religieuse.

- 17. Mercredi.** — Octave de St Laurent, Martyr, double.

- 18. Jeudi.** — St Emygde, Evêque, Martyr, double. (303 ou 304).

1673. — Bruxelles. Mort du R. P. Urbain de St Benoit, Benoit Verschuere de Malines. Il travailla énergiquement à l'achèvement de notre église de Gand. Il fut deux ans vicaire de notre couvent de Dunkerque, et souvent Sous-prieur en d'autres maisons. Il était âgé de 40 ans dont 20 de religion.

- 19. Vendredi.** — St Gaëtan, Confesseur, double. († 1547).

1890. — A Bruxelles, au couvent des Carmélites, mort de la T. R. Mère Raphaël-Marie du T. S. Sacrement, Adélaïde Lisonne d'Amsterdam (1). En 1833, le 15 juillet, elle prit l'habit chez les Carmélites de Bruxelles et fit profession l'année suivante, 1834, le jour de la fête de N.-D. du Mont-Carmel. Éluée Sous-Prieure en 1839, elle devint Prieure en 1842 et dès lors elle fut toujours, jusqu'à la fin de sa vie, successivement Prieure et Maitresse des novices. La prière, l'amour du travail, la mortification des sens et le silence étaient les grandes vertus qu'elle pratiquait elle-même, qu'elle demandait de ses religieuses et qu'elle enseignait à ses novices. Elle avait une dévotion remarquable envers la St^e Vierge. Éluée Prieure, son premier soin fut d'imiter notre Mère St^e Thérèse et de constituer la Mère de Dieu Prieure à sa place, en Lui remettant les clefs de la maison. On voit encore aujourd'hui les deux petites clefs en argent qu'elle avait fait faire dans ce dessein et qu'elle avait suspendues à la main de la statue miraculeuse de N. D. du Mont-Carmel, vénérée dans le chœur des religieuses. Comme la V. Mère Anne de Jésus, longtemps elle avait désiré avoir les religieux de son Ordre à Bruxelles; aussi, quand en décembre 1859 les Pères Carmes vinrent s'y établir, elle les aida de tout son pouvoir et les entoura d'une sollicitude toute maternelle. La R. Mère Raphaël s'endormit pieusement dans le Seigneur le 19 août 1890.

- 20. Samedi.** — St Bernard, Confesseur, Docteur, double. († 1153).

- 21. 11^e Dimanche après la Pentecôte.** — St JOACHIM, Père de la T. S. Vierge Marie, — 2^e classe. — indulgence plénière.

St^e Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal, Veuve, double. († 1641).

- 22. Lundi.** — Octave de l'Assomption de la T. St^e Vierge Marie, double.

- 23. Mardi.** — *Vigile de St Barthélemy.* — St Philippe Béniti, Confesseur, double. († 1285).

1. La vie si pleine de mérites de cette sainte religieuse demanderait une notice plus détaillée que ne le comporte le Calendrier-Éphémérides. Un jour viendra, nous l'espérons, où les *Chroniques* pourront en publiant, sinon en entier du moins en partie, la biographie déjà éditée de la très R. Mère Raphaël, payer la dette de reconnaissance contractée à son égard par les Pères Carmes de Bruxelles.

1709. Bruxelles. Mort du R. P. Norbert de la Conception, dans le siècle Pierre Gavarelle, de Bruxelles, homme d'une grande érudition, et auteur du livre intitulé: *La vie du Christ*. Il fut prieur et sous-prieur à Malines, et mourut âgé de 68 ans, dont 50 de profession religieuse.

24. Mercredi. — St BARTHELEMY, Apôtre, 2^e classe. († 1^{er} siècle.)

25. Jeudi. — St Louis, roi de France, Confesseur, double. († 1270).

1623. A Savone, fondation du premier Couvent des Carmélites déchaussées sous le vocable de N. M. St^e Thérèse. La première prieure en fut la R. M. Anne-Marie de St^e Thérèse, de la noble famille Centurioni.

26. Vendredi. — St Hyacinthe, Confesseur, double. († 1257).

27. Samedi. — TRANSVERBÉRATION DU CŒUR DE NOTRE MERE St^e THÉRÈSE. 2^e classe. — Absolution générale pour les Tertiaires du Carmel. — Indulgence plénière. — Une autre indulgence plénière pour les membres de l'Archiconfrérie universelle de St^e Thérèse.

28. 12^e Dimanche après la Pentecôte. — St Augustin, Evêque, Confesseur, Docteur, double. († 430).

29. Lundi. — Décollation de St Jean-Baptiste, double-majeur.

1660. Bruxelles. Mort du R. P. Placide de St^e Thérèse, Natif de Douai. Il fut Lecteur de Théologie, Prieur de Bruxelles et de Douai; ainsi que 1^{er} Définiteur de la Province. Il fut choisi Socius pour le chapitre général. Ce fut un homme d'une rare probité, renommé pour sa piété et sa doctrine, remarquable Théologien et Prédicateur distingué, il mourut ici le 29 août 1660. Il éditâ plusieurs ouvrages. 1^o Un Sermonnaire latin in 4^o, 1648. 2^o Le livre de la vie, ou le christ souffrant in 8^o, 1651. 3^o La vie de la Vén. Sœur Ursule de Benicasa Vierge de Naples in 8^o, 1658. Il écrivit aussi sur les révélations d'une religieuse bénédictine, Anne Dubois, de Lille. Plusieurs grands écrivains parlent de lui, entre autres: Miræus, Philippe de la T. S. Trinité, Daniel de la Vierge Marie, Foppens, etc.

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de la Nativité de la T. S. Vierge Marie.

30. Mardi. — St^e Rose de Lima, Vierge, double. († 1617).

1746. Termonde. Mort du R. P. Edmond de St Godfroid, Edmond Van Merlen d'Anvers. Il se distingua par la pratique de toutes les vertus qui doivent reluire dans les enfants de sainte Thérèse. Non content de passer une grande partie de la journée en oraison, il consacrait encore ordinairement la moitié de la nuit à ce saint exercice; bourreau de son propre corps, il l'affligeait non seulement par des jeûnes presque continuels, mais encore par l'usage journalier de cilices, de disciplines et surtout d'une chaîne de fer qu'il serrait jusqu'à faire entrer si profondément dans la chair les pointes dont elle était garnie, qu'on eut de la peine à la lui enlever à sa mort. Après avoir souffert de longues années dans son corps et dans son âme sans la moindre consolation, il fut averti que sa fin était proche; il en donna avis à ses supérieurs et fit ses adieux aux carmélites, dont il était le confesseur, et prêdit à l'une d'elles qu'elle le suivrait de près dans l'éternité. Quelques jours plus tard étant en oraison dans la cellule, il sentit que son heure suprême était arrivée; il appela ses frères qui lui administrèrent l'Extrême-Onction et recueillirent immédiatement après son dernier soupir. Il était âgé de 49 ans et en avait passé 26 au Carmel.

31. Mercredi. — DÉDICACE DE TOUTES LES ÉGLISES DE L'ORDRE DU CARMEL. 1^{ère} classe avec Octave.

Petites Fleurs du Carmel

Pendant le mois d'Août, nous sommes appelés à célébrer une fête, qui sourit grandement à la piété de nos lecteurs; nous parlons de la belle solennité de l'Assomption de la T. S. Vierge. Tous, nous en avons l'intime confiance, nous aurons à cœur d'offrir à l'auguste Reine du Ciel *un Bouquet formé de Fleurs mystiques*, qui Lui diront et rediront que nous la suivons en esprit au Ciel, que nous nous associons à toutes les joies de son triomphe, que, en véritables chrétiens, nous envisageons la mort comme l'heureux passage de cette terre d'exil à l'éternelle félicité. Un saint religieux de l'Ordre du Carmel, le Vén. Frère Jean de S^t Samson (1) a laissé déborder de son cœur, tout embrasé d'amour, de saintes pensées, de véritables *Fleurs mystiques*, que nous nous empressons de recueillir pour les offrir à Marie, au jour glorieux de son Assomption, après les avoir fait harmoniser avec les dispositions de notre cœur. C'est ainsi que vraiment nous saluerons, acclamerons et suivrons Marie montant au Ciel.

1. « Je me réjouis en contemplant le rayonnement de gloire qui ceint le front de Marie, la bien-aimée Reine du Ciel. Les ineffables perfections dont il a plu à Dieu de l'enrichir déversent tout un torrent de consolations dans mon cœur. Oh! Je soupire après l'heureux moment où, en union avec les anges et les saints, je verrai face à face cet admirable chef-d'œuvre sorti des mains de Dieu, le plus bel ornement du ciel. »

Voilà comment parlent aux âmes bien disposées les mystères que nous célébrons en l'honneur de la T. S. Vierge. Marie, à la fête de sa glorieuse Assomption au Ciel, nous apparait dans toutes les joies de son triomphe, réjouissant tout le ciel par le vif éclat de ses ineffables perfections. Les âmes semblables à notre V. Frère Jean de S^t Samson, savent s'associer à ce triomphe avec toutes les ardeurs de la plus fervente piété. Ces âmes, disons-nous, voudraient briser l'enveloppe de la chair mortelle qui les retient captives pour s'élancer dans le ciel et s'abimer dans les ineffables transports des joies divines. Ici-bas, elles ne vivent, ne travaillent et ne respirent en quelque sorte que pour le ciel.

2. « O mort! que tu m'es douce et que tu m'es cruelle. Hélas! Je te souhaite cent fois chaque jour, et toujours je me trouve enchaîné à cette misérable vie, qui m'empêche d'aller jouir de mon repos et de contempler le digne objet de toutes mes affections, ce Dieu qui m'a tant aimé. »

Voilà un langage vraiment inspiré du Ciel. Notre Vén. Frère Jean de S^t Samson, de longue date, était entièrement mort à tout ce que le monde peut apporter de jouissances; de son vivant, il avait effectué, d'une manière extrêmement méritoire, cette séparation totale que la mort doit opérer un jour, son âme n'appartenant plus à la terre ne soupirait plus qu'après

1. Le V. Fr. Jean de S^t Samson vit le jour à Sens, le 29 décembre 1571. Il fut atteint bien jeune d'une complète cécité; les grands progrès qu'il avait faits dans la vie spirituelle déterminèrent les Carmes de Dol (France), à le recevoir au sein de leur communauté. Admis au Carmel, ce saint religieux devint l'un des plus grands mystiques de son Ordre. Nous donnons dans nos *Fleurs* quelques unes de ses pensées relatives à la possession du ciel. Il mourut en odeur de sainteté, le 3 septembre 1636.

L'heureux moment, où la mort viendrait briser les liens de cette misérable vie pour la mettre en possession de Dieu.

A l'exemple de ce Vén. Frère, efforçons-nous aussi de mourir, dès maintenant, à tout ce que nous devons quitter un jour afin que notre âme libre de toute vaine attache puisse prendre son libre essor vers l'éternelle patrie.

3. « Hélas ! Qu'est-ce que mon existence ici-bas ? C'est un misérable séjour sur une terre souillée par le péché et par le vice. Quoique j'aie le mal en horreur, la poussière de ce monde s'abat sur mon cœur, d'une manière perfide. Oh ! quand serai-je délivré de cet exil ! »

Voilà une peinture bien frappante de notre existence ici-bas, envisagée des yeux de la foi. C'est un séjour sur une terre souillée de péchés ; c'est un exil ; c'est un pèlerinage vers l'éternelle patrie. Heureux et mille fois heureux sont ceux qui le comprennent et qui, se regardant ici-bas comme des étrangers, portent leurs aspirations vers l'éternelle patrie. Puissions-nous être tous de ce nombre !

4. « Ne vous étonnez pas, O Dieu d'amour, si mon âme soupire continuellement après vous. N'êtes-vous pas l'éternelle beauté ? N'êtes-vous pas la lumière incréée qui remplit le ciel de l'éclat de ses splendeurs ? N'êtes-vous pas cet océan de délices dans lequel les âmes se désaltèrent à longs traits ? Quand donc vous verrai-je face à face, O Dieu d'amour, ma joie, mon bonheur, mon tout ! »

Tels sont bien les cris d'une âme qui comprend ce que c'est qu'aimer Dieu, ce que c'est que le posséder à tout jamais dans le Ciel. Il n'est pas étonnant que Dieu fasse entrevoir aux regards de telles âmes quelques rayons de l'éternelle félicité qui les attend afin qu'à l'heure de la mort elles n'aient plus qu'à s'élancer dans le sein de leur Dieu.

Méditons souvent sur les joies du Ciel, sur cette éternelle récompense qui nous attend, afin de pousser, avec le plus vif élan, toutes les aspirations de nos cœurs vers cet unique bien, qui renferme tous les biens et toutes les jouissances imaginables.

5. « Vos élus au Ciel, ô mon Dieu, sont continuellement plongés dans les enivrements de la joie et du bonheur. Aucune langue ne peut dépeindre leurs continuels transports d'allégresse. Ils sont heureux, ô mon Dieu, de votre propre bonheur, ils sont glorieux de votre propre gloire ; ils sont tout ravis en vous, et c'est pour toute l'éternité. »

Le Vén. Frère, initié intimement aux secrets du Ciel, avoue son incapacité à nous dépeindre cet océan d'éternelles délices qui s'était déroulé à ses regards. Au fur et à mesure qu'il avançait dans la vie son désir de posséder Dieu au Ciel et de contempler Marie dans toutes les joies de son triomphe devenait de plus en plus ardent jusqu'à ce que la mort vint mettre le comble à ses vœux.

Telles sont, chers lecteurs, les saintes pensées, qui peuvent former l'objet de nos méditations, pendant ce mois. Elles nous serviront surtout à fêter dignement l'Octave de l'Assomption de la T. S. Vierge et à nous transporter en esprit dans la cité céleste.



Le Scapulaire de N. D. du Mont-Carmel

(suite, voir page 113 et suiv.)

CHAPITRE III.

Réponse à quelques objections dans lesquelles on prévient l'abus que certains pécheurs pourraient être tentés de faire de la doctrine exposée au chapitre précédent.

S'il est vrai, dira-t-on, que, revêtu du saint Scapulaire, on ne peut tomber en enfer, ne serait-il pas au moins fort imprudent de prêcher ouvertement aux fidèles un privilège dont tant de mauvais chrétiens pourraient être tentés d'abuser en secouant le joug de la morale évangélique, en s'adonnant plus librement à leurs désordres?

C'est, nous en convenons, le triste apanage de notre nature déchue que celui de pouvoir abuser des meilleures choses; et trop souvent, hélas! nous avons la douleur de le constater: ce qui, dans les desseins de la divine Providence, devrait être une source plus abondante de grâces se transforme par l'ignorance et la malice en cause plus active de damnation.

La dévotion au saint Scapulaire, particulièrement riche des dons de la grâce, n'est pas malheureusement à l'abri de ce danger. Aussi rencontre-t-on parfois sur son chemin de ces esprits dévoyés qui croient pouvoir lâcher la bride à leurs passions par l'espérance illusoire qu'ils pourront, grâce à la vertu du saint Scapulaire, éviter les tourments de l'enfer. Mais faudra-t-il donc pour de tels hommes cacher la lumière sous le boisseau, voiler, en la dénaturant, une promesse consolante qui, parfaitement connue, peut devenir pour tant d'autres mieux intentionnés un moyen puissant de sanctification et de salut? Serait-il juste, pour ne pas ajouter au malheur de quelques âmes perverses, obstinées dans le mal, de refuser à celles, qui sont désireuses de sortir de l'état du péché et de se sauver, la connaissance d'un privilège éminemment approprié à cette fin?

N'y a-t-il pas d'ailleurs dans notre sainte religion, d'autres vérités

dont une multitude de pécheurs abusent chaque jour, pour s'endormir dans leurs désordres et consommer ainsi leur perte éternelle? Cependant ces vérités, nous ne laissons pas de les prêcher, d'en faire ressortir à l'oreille des pauvres pécheurs le côté consolant et miséricordieux. Eh bien! ce que l'on fait quotidiennement dans l'Eglise pour certains dogmes consolants de notre foi, nous nous croyons en droit ou même en devoir de le faire pour l'admirable privilège de l'habit du Carmel. Nous devons aux croyants de Marie de leur faire connaître l'armée puissante que cette reine du Ciel veut bien mettre en leurs mains pour combattre victorieusement le démon, pour remporter sur lui, sinon pendant la vie, du moins au moment de la mort, un avantage décisif. Et si maintenant des chrétiens impies veulent y trouver une pierre d'achoppement, c'est leur affaire; nous ne pouvons que gémir sur eux et sur leur malheureux sort, mais, pour nous il ne nous est pas permis de sacrifier les bons, d'ailleurs fragiles, aux mauvais, les faibles aux pervers.

Mais enfin, dira-t-on encore, si l'un de ces profanateurs de l'habit du Carmel venait à mourir avec ce saint habit, Marie serait-elle donc obligée, par sa promesse, de solliciter pour lui et de lui obtenir quand même la grâce de la conversion?

Et bien! oui; et que votre piété, cher lecteur, ne s'alarme pas trop d'un tel langage. Bientôt vous connaîtrez toute notre pensée, et alors, nous l'espérons, vous n'en serez plus choqué. Oui, Marie ferait un miracle extraordinaire de grâce en convertissant à la mort le profanateur du scapulaire, plutôt que de le laisser mourir sous cet insigne dans l'impénitence finale. Elle se doit à elle-même d'en agir ainsi, car elle a dit en termes très clairs et très formels, qui ne souffrent aucune exception: « *In hoc moriens æternum non patietur incendium* ». « Quiconque mourra revêtu de ce saint habit évitera les flammes éternelles. »

Pour que cette promesse puisse servir de solide fondement à notre confiance, il faut qu'elle reste toujours vraie, qu'on ne puisse pas la rencontrer en défaut une seule fois; parce que s'il pouvait être dûment constaté que la Vierge a refusé sa protection à un pécheur couvert de ses livrées, en le laissant mourir manifestement

dans l'impénitence, un tel exemple exercerait une funeste influence sur la plupart des esprits, et la ferveur et la dévotion des pécheurs envers l'habit du Carmel s'en trouveraient considérablement refroidies.

Mais aussi, nous avons hâte de le dire maintenant, bien qu'un tel privilège de grâce ne soit pas au-dessus de l'autorité céleste de la sainte Vierge et que, dans certains cas tout à fait exceptionnels qui sortent des voies ordinaires de la Providence, elle puisse sans nul doute l'accomplir, — car qui connaît les desseins de Dieu? qui est entré dans le secret de ses conseils pour oser assigner une limite aux effusions de sa miséricorde? — Nous n'en devons pas moins reconnaître ici que Marie dispose d'autres moyens plus naturels et tout aussi efficaces pour sauvegarder la vérité de sa promesse. C'est pourquoi à ces pécheurs audacieux qui seraient tentés d'abuser de ses paroles pour secouer le joug de l'Évangile et vivre tranquillement dans le désordre, nous disons hautement et sans détours qu'ils comptent en vain sur la vertu du saint Scapulaire parce que s'ils meurent, comme ils ont tout lieu de le craindre, dans l'impénitence, ils mourront très certainement dépouillés de cet habit de bénédiction et privés par conséquent du bénéfice de la promesse qui y est attachée. Couverts aujourd'hui de la livrée du Carmel comme d'un bouclier impénétrable aux traits de la colère divine, ils pensent n'avoir plus rien à redouter de ce Dieu qu'ils ne cessent d'outrager; mais ils se trompent étrangement et ils apprendront, tôt ou tard, à leurs dépens, qu'on ne viole pas impunément les choses saintes. Il viendra un jour où ce Dieu dont ils ont méprisé les préceptes et bravé le courroux se rira d'eux à son tour, « *iridebit et subsannabit eos.* » Toujours plein d'équité dans ses jugements il saura bien trouver dans les mille inventions de sa sagesse un moyen facile de les dépouiller, tôt ou tard, du saint habit de la Vierge, dont ils pensent aujourd'hui que rien ne pourra jamais les séparer. Bien plus, s'il le veut, et sans opposer la moindre violence à leur libre arbitre, il saura faire en sorte qu'ils deviennent eux-mêmes, de leur plein gré, leurs propres spoliateurs. Infortunés! oui, eux-mêmes, sans savoir trop pourquoi et comme poussés par une invincible

puissance à laquelle ils ne résisteront pas, ils arracheront de leur poitrine ce vêtement de bénédiction qui par leur faute n'avait été jusque là pour eux qu'un vain sujet d'espérance et à l'égard duquel dès lors par un secret et très juste jugement de Dieu, ils n'éprouveront plus peut-être que du mépris.

Ce n'est pas là une supposition gratuite, inventée "comme à plaisir pour frapper l'imagination de terreur. En parlant ainsi, nous ne faisons que traduire fidèlement les enseignements de l'expérience. Ces terribles exemples de la justice divine s'exerçant à la mort contre les profanateurs de l'habit du Carmel ne sont malheureusement que trop fréquents. Pour notre part, nous pourrions en citer ici plusieurs que nous tenons de bonne source. Voici ce qui nous a été raconté en 1875 par un jeune homme que nous venions de recevoir dans la confrérie du Scapulaire. Le fait s'était passé assez récemment dans sa paroisse et il en avait parfaitement connu le triste héros. Un homme, livré au vice honteux de l'ivrognerie et à tous les désordres qui en sont ordinairement la suite, donnait de grands scandales dans le pays. Il n'entrait jamais dans l'Eglise et ne pouvait voir un prêtre sans blasphémer. Il ne cessait pourtant pas de porter le Scapulaire qu'il avait sans doute reçu dans sa jeunesse après la première communion. La maladie, celle dont il devait mourir, vint enfin le surprendre au milieu de ses désordres : elle fit de si rapides progrès qu'il se trouva bientôt réduit à la dernière extrémité. L'approche de la mort ne changea rien à ses sentiments ; il refusa avec obstination de recevoir le prêtre. Or, quelques jours avant de rendre l'âme il tomba dans une espèce de léthargie que l'on considéra comme un indice certain de sa fin très prochaine. On s'attendait à chaque instant à recueillir son dernier soupir, mais voilà que tout à coup les personnes qui entouraient son lit, le voient s'agiter, se débattre avec une extrême violence comme un homme qui cherche à se débarrasser d'un grand poids sous lequel il se sent pris ; on s'empresse autour de lui et on lui demande ce qu'il éprouve. « J'étouffe, » s'écrie alors le moribond avec une sorte de désespoir. « J'étouffe, » et en disant ces paroles, il se met à écarter des deux mains avec une fiévreuse impatience les vêtements qui couvraient sa poitrine ; ayant enfin

rencontré son Scapulaire, « voilà, dit-il, ce qui me fait tant souffrir, » et, l'arrachant aussitôt, il le jeta loin de lui. Le malheureux devint en effet plus calme, il se sentait soulagé, mais un moment après, il expirait dans toutes les apparences de la réprobation.

De tels exemples sont bien de nature, il faut l'avouer, à frapper d'une crainte salutaire ceux qui seraient tentés de fonder sur l'habit de la Vierge des espérances criminelles. Cependant les considérations suivantes, dans lesquelles nous donnons la raison théologique de tous les faits de ce genre, montreront mieux encore peut-être que si la promesse de Marie nous offre les plus magnifiques assurances pour le salut, il est toujours très dangereux d'en abuser. Par elle, Dieu ne perd en réalité aucun de ses droits sur les pécheurs qui voudraient s'en faire une arme pour l'offenser plus librement et avec plus de sécurité; leur sort éternel n'en reste pas moins tout entier entre ses mains. *(A suivre).*

Christophe Colomb

ET LA

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE. (1)

La découverte du nouveau monde est assurément l'un des événements les plus considérables de l'histoire de l'humanité. Le Christianisme comptait déjà quinze siècles d'existence, et les peuples civilisés répandus dans l'Asie, l'Europe et l'Afrique ne soupçonnaient même pas, au delà des horizons connus, des terres inexplorées. Un homme providentiel parut alors sur la scène du monde.

1. On ne trouvera pas mauvais, sans doute, que ce mois-ci et le suivant, nous consacrons quelques pages de « nos *Chroniques* » à ce noble fils de l'Église : Christophe Colomb. C'est, il nous semble, répondre autant qu'il est en nous, dans notre petite sphère d'action, aux vues du Souverain Pontife

Illuminé d'en haut, il devina que par delà l'Océan, l'Auteur de tous les biens avait placé des îles et des continents, où sans doute se répandaient à profusion sur des créatures raisonnables les trésors de sa munificence. Apporter à ces peuples sauvages la bonne nouvelle de la Rédemption, étendre le règne du Christ, planter sur des plages nouvelles l'étendard du salut, et faire bénéficier les nations antiques des trésors qui devaient se trouver dans ces parages lointains, tels étaient les désirs, tel était le rêve de Christophe Colomb.

Christophe Colomb naquit à Gênes, en l'année 1435, d'une ancienne famille noble, mais tombée dans la pauvreté, et réduite par le besoin au travail des mains. Le père de notre héros, Dominique Colomb était cardeur de laine. Il eut quatre fils et une fille. Il éleva ses enfants chrétiennement, en les destinant au métier qu'il exerçait lui-même.

Cependant frappé de l'intelligence de son fils aîné, notre Christophe, il l'envoya à l'université de Pavie, afin de lui procurer l'instruction la plus complète qui se donnât alors.

A quatorze ans, Christophe s'embarqua sur un navire génois. Un invincible attrait le poussait à la navigation. Exposé aux plus dangereuses aventures il passa en mer plusieurs années durant lesquelles il fit l'apprentissage de son art. En 1459, après avoir parcouru toute la Méditerranée et visité les stations du Levant, il se trouvait sur l'un des navires de la flotte du roi René de Provence, en rade de Naples, pendant la guerre que ce prince menait contre Don Alphonse d'Aragon, son compétiteur au trône de Sicile. La flotte assiégeante était sous les ordres du fameux Colombo, l'Archipirate de Ligurie, grand-oncle de notre futur Amiral.

qui vient de rappeler si solennellement au monde chrétien la glorieuse mémoire du grand navigateur, à l'occasion du 4^{ème} centenaire de son entreprise immortelle. Plusieurs de nos lecteurs, nous l'espérons, seront ainsi portés à s'unir avec plus de ferveur à la messe d'action de grâces, demandée par sa Sainteté, pour le 12 Octobre prochain. L'auteur de cette étude historique est un de nos confrères, missionnaire en Orient. La transcription très soignée qui nous est adressée est même l'œuvre d'un des petits élèves arabes du Révérend Père,

N. D. L. R.

La guerre terminée à l'avantage du prince d'Aragon, Christophe Colomb continua à naviguer dans le Levant, dans l'Atlantique, et jusqu'à la mer du Nord et la Baltique ; toujours au service de sa patrie. Une fois, il croisait en vue des côtes du Portugal, avec mission de capturer plusieurs navires vénitiens richement chargés, lorsqu'un violent incendie se déclara à son bord. L'équipage se sauva à la nage, et Christophe après des efforts inouïs atteignit le rivage. A cette époque, le Portugal était la première puissance maritime du monde. L'infant Don Enrique encourageait les « découvertes », dans le double but d'étendre les domaines de la Couronne Lusitane, et de propager l'Évangile. Naturellement le Saint-Siège secondait ces magnanimes entreprises. Christophe Colomb fut donc bien reçu en Portugal, où son talent de cosmographe et de navigateur expérimenté pouvait être utilement employé pour le bien public.

Depuis déjà quelques années Colomb avait formé le plan d'un grand voyage d'exploration vers l'Ouest. Il s'agissait d'atteindre par delà les profondeurs de la Mer Ténébreuse, *Mare Tenebrosum*, les rivages de l'Orient. Notre héros pressentait des résultats considérables. Ne voulant pas pourtant priver sa patrie des bienfaits qui résulteraient de cette audacieuse tentative, il se rendit à Gênes, et soumit son plan au Sénat. La proposition fut repoussée comme une rêverie. De Gênes, Colomb passa à Venise, espérant mieux de la République de Saint Marc. Mais là aussi il fut éconduit. Il retourna alors en Portugal, et offrit ses services au roi Jean II. Après plusieurs hésitations, et quelques preuves de mauvais vouloir de la part des conseillers du monarque, Colomb comprit qu'il ne pourrait pas réaliser son projet sous les auspices du Portugal. Il quitta ce pays pour retourner à Gênes.

Il est probable que Christophe Colomb fit une seconde fois sa proposition à son gouvernement, et qu'il fut de nouveau repoussé. Alors, cherchant dans toute l'Europe un pays capable de comprendre, de patronner, et d'exécuter son plan colossal, ses yeux se portèrent sur l'Espagne qui était en ce temps là le plus puissant boulevard de la foi, et qui par sa lutte séculaire contre les sectateurs de l'Islam avait bien mérité de la Chrétienté. A cette

noble nation était réservé l'honneur incomparable de favoriser les vues du Révélateur du nouveau monde. Colomb alla donc en Espagne, où régnaient avec tant d'éclat « les rois catholiques » Ferdinand et Isabelle. La Providence conduit toute chose. Elle ménagea au savant navigateur étranger la rencontre d'un homme qui l'aida admirablement dans son entreprise. Cet homme était un moine franciscain, fray Pedro de Marchena. Grâce à lui, Colomb eut accès auprès des souverains, et put s'en faire écouter favorablement.

Bien qu'accepté en principe par les rois, le plan de Christophe Colomb fut soumis à l'examen des savants et des grands du royaume. Comme toutes les grandes entreprises, celle-ci fut combattue par de nombreux et violents adversaires. Selon les uns l'idée de Colomb était hérétique, ni plus ni moins ; ceux-ci jugeaient qu'il était superflu d'examiner le projet d'un fou ; ceux-là, que l'orgueil et l'ambition étaient le mobile de cet audacieux novateur. Et alors même que le plan n'eût pas été vain, il semblait impossible de le réaliser ; car où aurait-on pu trouver des bâtiments capables de braver les formidables tempêtes de ces mers inconnues, et surtout des équipages résolus à s'exposer à des dangers dépassant tous les concepts de l'imagination ?

Plusieurs années s'écoulèrent pendant lesquelles les guerres, les contradictions de toute espèce, et les intrigues des ennemis de Colomb retardèrent l'exécution de son projet. L'héroïque Colomb soutint cette mauvaise fortune avec une patience admirable. Convaincu que son œuvre était l'œuvre de Dieu, puisqu'il n'avait en vue que sa plus grande gloire et le bien de l'humanité, il trouvait dans la pratique de la vertu et dans les exercices religieux une consolation qui le dédommageait de l'ignorance et de la malveillance des hommes.

Enfin, par la grâce d'en haut, le génie d'Isabelle ayant vaincu tous les obstacles, elle donna à son illustre protégé trois navires, avec les équipages, les munitions et les vivres nécessaires pour une longue navigation. Finalement, le 3 Août 1492, la flotte de Christophe Colomb levait l'ancre au port de Palos, et cinglait à travers l'Atlantique vers l'Ouest.

(A suivre.)

La Journée Religieuse

(Voir page 124 et suiv.)

OFFICE DES MATINES (1)

de la Sainte Vierge.

Les psaumes de l'office des Vierges et des saintes Femmes se retrouvent encore, moins le sixième, aux trois nocturnes des matines de la sainte Vierge. — Comme Mère de l'Homme-Dieu, Marie est l'instrument des mystiques épousailles du Verbe et de la nature humaine, célébrées au premier psaume : *Domine, Dominus noster*. Aussi, l'antienne lui fait-elle honneur de cette glorieuse maternité, fondement de ses incomparables privilèges et principe de bénédiction pour toute notre race, *Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui*.

Au même titre de Mère, la Vierge bénie possède d'une manière suréminente l'Époux divin. Il vient à elle, avant d'aller à aucune autre créature. *Et ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo*. (second psaume). Elle est l'arche de la Nouvelle-Alliance, renfermant dans son sein virginal Celui qui est personnellement et la Loi de grâce, la Loi immaculée du Seigneur, pénétrant jusqu'à l'intime des âmes, et l'accomplissement fidèle des promesses. *Lex Domini immaculata convertens animas, testimonium Domini fidele*, etc. *judicia Domini vera*, etc. — Semblable à une myrrhe choisie, dit l'antienne, vous avez répandu un parfum de suavité, ô sainte Mère de Dieu. *Sicut myrrha electa odorem dedisti suavitatis, sancta Dei genitrix*. C'est, en effet, la suave odeur des vertus de notre Immaculée qui a attiré en elle le Verbe éternel. A tel point qu'ayant conçu spirituellement le Christ par la foi et l'amour, il ne restait plus à Marie, selon la doctrine des Pères,

1. MATINES DES SAINTES FEMMES. Ce qui a été dit des matines des Vierges s'applique exactement aux matines des saintes Femmes. Nous avons les mêmes psaumes, les mêmes antiennes; (la seconde du premier nocturne exceptée). Le motif général est toujours l'union de l'âme chrétienne, membre de l'Eglise, avec l'Époux divin, Jésus Notre Seigneur. Inutile par conséquent de rien ajouter.

qu'à le concevoir matériellement dans ses chastes entrailles. *Prius concepit mente quam corpore.* (1)

ANTE TORUM HUIUS VIRGINIS FREQUENTATE NOBIS DULCIA CANTICA DRAMATIS. (Antiph. ad psal. 3^{um}) « A l'honneur du céleste mariage » de cette Vierge, faites retentir les douces harmonies de l'épithalame. » Nous avons déjà rencontré cette antienne aux matines des Vierges. On comprend qu'elle ait son application en Notre-Dame, la première Épouse, après l'Humanité sainte. Le psaume suivant, *Domini est terra*, chante, nous le savons, la glorieuse Ascension. Or, il en est de Marie comme de Jésus. Ce grand mystère fut pour l'Humanité personnelle du Christ la consommation des épousailles divines: il garde le même caractère pour chacun des membres de l'Eglise, en qui il se continue; et avant tout, pour celle qui est la partie prééminente de l'Eglise, (2) l'Épouse par excellence. La Vierge bénie fut vraiment tout à l'Époux, l'Époux fut tout à elle, (3) la droite du Bien-Aimé finit de l'embrasser, (4) au jour de sa bienheureuse Assomption, lorsque devant elle, aussi, s'ouvrirent les portes éternelles. *Ante torum huius Virginis frequentate nobis dulcia cantica dramatis.* (Antiph. ad ps).

Belle de toutes les beautés, bonne de toutes les bontés et de toutes les miséricordes servies par une puissance souveraine, la douce Reine de la création siège maintenant au sommet des cieux, à la droite de l'Époux, vêtue d'or, et tout enveloppée d'un manteau brillant de mille couleurs. C'est là que les hiérarchies angéliques, c'est là que notre terre d'épreuve, à travers ses ombres, n'ont plus cessé de la contempler, de l'aimer, de la louer, d'implorer sa maternelle assistance. *Adstitit regina a dextris tuis, in vestitu*

1. SS. Ambr. August. Leo magn. et alii. Cette doctrine est développée avec beaucoup de profondeur dans le beau livre du Père Philpin, de l'Oratoire de Londres: « La Vierge et l'âme fidèle. »

2. B. Virgo est tanquam collum in corpore mystico Ecclesiæ, non tantum quia ut loco ita et dignitate Christo capiti est proxima, et reliquis membris eminet, illaque capiti nectit; sed etiam quia omnis vis sensitiva et motiva ad corpus per collum transfunditur, et ita misericordia Dei per Virginem ad nos derivatur. etc. Cornel. a Lap. Comment. in cant. cantique.

3. Cant. II. 2.

4. Ibid. II. 16.

deaurato, circumdata varietate. (Psaume quatrième). *Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede et regna.* (Antiph. ad psal).

Salut des infirmes, refuge des pécheurs, consolatrice des affligés, secours des chrétiens, priez pour nous: autant d'amoureuses invocations, qui de tous nos rivages s'élèvent vers Marie. Les psaumes cinquième et sixième donnent la raison profonde de cette filiale confiance.

(A suivre).

Voyages en Palestine et aux Indes

par Monseigneur Marie-Ephrem. (Carme déchaussé).

Chapitre premier.

(suite et fin, voir page 121 et suiv).

Le 18, dans la matinée, nous repartimes du Caire pour Suez. La distance qui sépare ces deux villes fut franchie en quelques heures, grâce au chemin de fer. Ce même voyage était, il y a dix ans à peine, un des plus fatigants. La route est bien différente de celle qui conduit d'Alexandrie à la Capitale de l'Egypte. Celle-ci est un jardin éclatant et splendide, celle-là un immense désert de sable, où l'œil inquiet du voyageur cherche vainement une trace de végétation: et la route est ainsi d'une tristesse, d'une aridité, d'une monotonie désespérantes, depuis environ une lieue du Caire jusqu'à Suez. Vers midi, nous arrivâmes dans cette bourgade, dont le nom commence à devenir célèbre. Nous nous dirigeâmes vers la maison du Père Franciscain, envoyé là par ses supérieurs pour le service des quelques chrétiens qui habitent la ville. Ce bon religieux est bien pauvre; mais la pauvreté est une source de joie pour lui, et une cause d'édification pour tout le monde. Il nous reçut du reste avec tant de cordialité, il fit avec tant de délicatesse les honneurs de sa pauvre maison, que nous nous retirâmes pleins de reconnaissance pour sa charité et son empressement, et surtout vivement touchés de sa modestie. Il se nomme Père Alphonse. Je devais

ce témoignage de gratitude à la généreuse hospitalité qu'il nous a donnée.

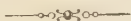
Suez, située sous les 30° 15' de longitude E et 29° 59' de latitude N, avait autrefois de l'importance. Les anciens la nommèrent d'abord Arsinoé et plus tard Cléopatriide : aujourd'hui ce n'est plus qu'une bourgade. Elle est bâtie à l'entrée de la mer Rouge et à une petite distance du lieu où se fit le passage des Hébreux, selon la tradition la plus commune. Autour de Suez, de quelque côté qu'on dirige son regard, on n'aperçoit qu'un immense et aride désert ou bien les premiers pics de la chaîne de montagnes qui s'étend le long de la mer Rouge à travers l'Egypte, la Nubie et l'Abyssinie, jusqu'au* détroit de Bab-el-Mandeb. Depuis que le golfe Arabique est devenue la route de l'Inde, Suez a pris de l'activité et du mouvement. Quatre fois par mois (1) partent de son port les steamers qui font le service des dépêches entre l'Europe et l'Inde, Maurice, la Chine et l'Australie, et quatre fois par mois ceux qui arrivent de Calcutta ou de Bombay viennent mouiller dans ses eaux. Mais comme ville, Suez n'y gagne rien en importance. La stérilité de son sol, sa proximité du Caire par le chemin de fer et la manière dont la poste anglaise est organisée font que les voyageurs y passent sans s'y arrêter. La population de la ville est turque ; on y voit seulement quelques négociants et ouvriers français, anglais et italiens. Le seul édifice qui mérite d'être signalé est le Bungalau, ou hôtel, construit par les anglais uniquement pour servir de pied-à-terre aux voyageurs qui arrivaient de l'Inde ou qui y allaient avant la construction du chemin de fer. Aujourd'hui cet hôtel est inutile ; on prend son repos au Caire et on ne s'arrête plus à Suez. Quand le train spécial qui porte la malle et les passagers arrive à Suez, un petit bateau à vapeur est chauffé : les voyageurs descendent de wagon et sans perdre un moment, ils s'embarquent sur ce petit vapeur qui les porte à bord du grand Steamer mouillé à trois milles de distance ; un nombre considérable de porteurs transportent les marchandises et les бага-

1. Le vénérable auteur avait marqué ici à la marge : « passage à retoucher » ; Sans doute, que depuis le voyage dont nous lisons l'intéressant récit, étaient survenus des changements notables que Mgr Marie-Ephrem désirait signaler.

ment à Alexandrie en quittant le steamer de la Méditerranée; de sorte que le meilleur moyen de passer par l'Egypte, sans rien voir, c'est de prendre la malle anglaise, soit à Southampton, soit à Marseille.

Le steamer qui venait d'Europe ayant été retardé par le mauvais temps dans la Méditerranée nous ne pûmes nous embarquer que le 21 au soir au lieu du 19 qui était le jour réglementaire. Ce retard nous procura la consolation de célébrer, avant de partir, la fête de la Présentation de la Sainte Vierge. Nous offrîmes donc ce jour là le Saint Sacrifice et nous priâmes notre bonne Mère de protéger ses enfants. A mesure que nous nous éloignons de la patrie, notre cœur s'ouvrait à des émotions nouvelles. Nous avançons vers le lointain champ de bataille où nous allons combattre et nos conversations, nos pensées, nos désirs, notre âme toute entière vivaient déjà au milieu des nouveaux peuples qui nous étaient confiés par le Vicaire de J. C. Encore quelques semaines et nous pourrions enfin poser le pied sur la terre sacrée de notre apostolat et chanter au Seigneur notre cantique d'action de grâces.

(A suivre).



Mémoire historique

sur la Statue du Saint Enfant Jésus miraculeux de Prague.

(voir plus haut page 117 et suiv.)



CHAPITRE XVI.

Un prêtre peu respectueux. — Un héritage manqué. — Tribulations de deux dames de la noblesse. — Langage irrévérencieux. — (1649-1652)

Comme le feu est bienfaisant et utile pour ceux qui s'en servent avec discrétion, mais nuisible aux téméraires qui s'en approchent de trop près, ainsi l'amour du saint Enfant Jésus soulage et réjouit ses dévots adorateurs, mais blesse ceux qui osent lui manquer de respect. Nous en avons déjà donné plusieurs exemples; en voici quelques nouveaux à ajouter à ceux-là.

Un ecclésiastique des Pays-Bas, hautement placé, avait à démêler à Prague, en 1649, un procès avec ses frères. Pour diminuer ses frais d'hôtel et pouvoir s'occuper de ses affaires sans être dérangé par personne, il avait demandé aux pères carmes d'être logé dans une cellule retirée de leur couvent, contiguë à l'oratoire de l'Enfant Jésus. Il avait, il est vrai, donné pour prétexte le désir de retremper son âme dans la solitude et de converser avec Dieu. Mais ses intentions pour la piété n'étaient guère sérieuses comme la suite le fit bien voir. Il célébrait le saint sacrifice avec tant de précipitation et de sans gêne que tous les assistants en étaient profondément scandalisés.

Le Fils de Dieu ne supporta pas longtemps un tel hôte. Chose incroyable! pendant trois jours consécutifs, cet ecclésiastique se trouva le matin au moment du réveil non dans le lit de sa cellule, mais couché en travers de la porte extérieure du monastère. Reconnaissant en cela la juste indignation de l'Enfant Jésus, il déplora sa faute et, pour l'expier, il raconta en toute humilité cet événement aux religieux du couvent.

Au mois d'août de l'année suivante, un noble seigneur, dont nous taisons le nom à dessein, tomba dangereusement malade dans la ville de Prague. La partie inférieure de son corps était énormément gonflée et les médecins ne pouvaient trouver aucun remède qui pût le soulager. Il fit mander le père Cyrille, son confesseur, pour le préparer à la mort. Le bon père, instinctivement, l'engagea à recourir avec une entière confiance à la puissance de l'Enfant Jésus qui avait déjà opéré tant de merveilles. Une lueur d'espérance ranima le moribond. Il se confessa, et promit de donner une large aumône en l'honneur du saint Enfant miraculeux, s'il en obtenait assez de soulagement pour pouvoir mettre ordre à ses affaires et faire connaître ses dernières volontés. Il fut aussitôt exaucé: le corps reprit instantanément son volume ordinaire, en sorte que les témoins étaient dans un profond étonnement d'une amélioration si soudaine. Le malade levait les mains vers le ciel, pleurait de joie, remerciait à haute voix le divin Enfant. Sitôt qu'il se vit hors de danger, il avertit son épouse d'accomplir sa pieuse promesse; mais cette femme cupide, sous de futiles prétextes, en remit l'exécution

de délai en délai. Même elle donna ordre aux serviteurs de la maison de chercher un autre que le père Cyrille si leur maître demandait son confesseur ordinaire, et dans le cas où celui-ci se présenterait, de ne pas l'introduire. Le malade qui, par sa lâche complaisance pour sa chère moitié, n'était peut-être pas sans reproche dans ces retards à payer sa dette à l'Enfant Jésus, fut surpris par la mort sans qu'il eût fait ses dispositions testamentaires, et la veuve qui avait espéré hériter des biens de son mari, fut malencontreusement déçue : la grosse fortune retourna à la parenté du défunt.

En ce temps-là vivait à Prague une certaine baronne fort dévote d'abord au Saint Enfant miraculeux, dont elle avait reçu de grandes et nombreuses faveurs ; devenue ingrate envers son insigne bienfaiteur, elle négligea de lui rendre ses hommages, et ce qui est plus déplorable, elle osa se moquer insolemment de la sainte Statue vénérée au couvent des Carmes, en s'écriant d'un air de triomphe qu'elle en avait une autre qui valait tout autant ; confectionnée d'après ses ordres, elle la posait en rivale de la première. Ses discours firent abandonner à plusieurs le culte de l'Enfant miraculeux. La punition divine ne tarda pas. Une grande partie des propriétés qu'elle possédait en dehors de la ville de Prague, furent dévastées par l'ennemi ; plusieurs de ses bâtiments devinrent la proie des flammes. Elle perdit son mari, et, peu de temps après, son fils aîné. Le plus jeune fut frappé d'une attaque, qui lui enleva la parole avec la raison et la charge honorable qu'il occupait en remplacement de son père. Des voleurs s'introduisirent dans l'habitation de la baronne à Prague, et lui enlevèrent des objets en or et en argent pour une valeur de plusieurs milliers de florins. A la fin elle tomba elle-même dans la disgrâce de l'empereur et courut grand risque, pour affaire de faux testament, de perdre son nom, son honneur et de voir ses biens confisqués. Le cœur brisé par ces diverses épreuves, la malheureuse sentit alors les aiguillons de sa conscience qui l'avertissait que tous ces revers étaient le châtiment de son ingratitude et de son dédain pour l'Enfant Jésus miraculeux. Pénétrée de regret de son infidélité, elle reprit avec ferveur sa première dévotion, et mérita au moins, par là, d'être préservée des derniers malheurs.

Il arriva à la même époque quelque chose de semblable à une autre noble dame : l'Enfant Jésus qu'elle avait abandonné la délaissa à son tour. Les ennemis firent prisonnier son mari, et lui ravirent tout son bien ; impuissante à payer sa rançon, elle fut soupçonnée de mauvais vouloir et d'infidélité. Elle en devint si triste qu'elle se décida à demander la séparation d'avec cet époux soupçonneux. Cette résolution lui fit perdre sa considération : autant on l'estimait et vénérail autrefois comme une pieuse et sage matrone, autant on la méprise maintenant et on la traite de méchante folle. Cette renommée qu'on lui fait lui déchire le cœur ; elle ne peut plus supporter la vie ; plusieurs fois elle veut mettre fin à ses jours ; chaque fois heureusement elle est providentiellement empêchée d'exécuter ce projet criminel. Enfin elle se rappelle les jours heureux qu'elle avait coulés lorsque l'Enfant Jésus miraculeux était l'objet de sa vénération et de son amour. Ses malheurs au contraire ont commencé avec l'oubli où elle l'a laissé. Elle retournera à son ancienne dévotion, source des bénédictions divines. Voici qu'elle s'engage à réciter tous les jours les litanies du Saint Nom. Dès lors l'Enfant Jésus est apaisé ; le mari fut rendu à la liberté d'une manière inattendue ; sa femme s'étant réconciliée avec lui, la paix, l'union, le bonheur réjouirent de nouveau leur foyer, et le public édifié de leur conduite leur rendit son estime et leur honneur, un instant compromis.

Un autre fait rapporté à l'année 1652, trouvera encore ici sa place. On vint à parler, dans une société tenue à Prague, des nombreuses grâces obtenues par l'Enfant Jésus miraculeux. Une des personnes présentes eut le front de s'en moquer, disant en plaisantant qu'il ne manquait pas ailleurs d'autres images aussi puissantes et que, pour elle, elle ne faisait aucun cas de la statue vénérée chez les religieux carmes. Mal lui en prit. A peine avait-elle exprimé cette réflexion irrévérencieuse, qu'elle ressentit, à son grand effroi, comme une dislocation dans l'intérieur de son corps et des douleurs très pénibles. L'Enfant Jésus l'avertissait de sa faute. — Tous ces faits ne démontrent-ils pas clairement que Dieu veut qu'on honore d'une manière spéciale le Saint Enfant Jésus miraculeux de Prague ?

(A suivre.)

Échos du Centenaire de S^t Jean de la Croix

Bergerac. (*France*). — Il y a quelques années à peine, un Triduum solennel conviait, à la Chapelle du Carmel, un grand concours de fidèles. On fêtait sainte Thérèse.

Le Souverain Pontife réclame aujourd'hui les mêmes honneurs en faveur de l'humble religieux qui fut le coadjuteur de la sainte réformatrice; et le Carmel a pris de nouveau un air de fête.

Une allée triomphale s'est dressée aux portes du monastère, des oriflammes flottent au gré des vents, et des inscriptions aux lettres éclatantes nous invitent à gravir les marches du sanctuaire.

Franchissons le seuil de ce séjour de la prière et de la paix. — Sur un trône de lumière et de verdure, entouré d'une auréole aux flammes d'or, rayonne le glorieux Saint, objet de ces fêtes séculaires. Ses traits amaigris par la souffrance respirent l'amour passionné de cette croix qu'il presse contre son cœur. Notre œil est captivé par son angélique beauté, nos genoux se plient instinctivement devant la vertu que reflète son visage, et, plus légère que les guirlandes aux mille découpures qui se balancent gracieusement sur nos têtes, notre âme s'élève d'elle-même jusqu'au ciel où il triomphe.

Aux indifférents de hausser leurs dédaigneuses épaules; mais les chrétiens fervents de Bergerac ont répondu avec empressement à l'appel du Souverain Pontife. Ils se croisent en foule aux abords du sanctuaire, et durant trois jours consécutifs se succèdent aux pieds de la statue du Bienheureux. On s'y agenouille à côté de téméraires convalescents, pour qui la foi passe avant la prudence; on y rencontre aux dernières heures du jour, des vieillards octogénaires armés d'une lumière qui dirige leurs pas. A l'heure des offices, la chapelle revêt un air plus solennel encore. L'autel, paré de ses plus belles fleurs, est entouré d'une majestueuse couronne de prêtres: membres du clergé paroissial, aumôniers, professeurs du Petit-Séminaire, sont heureux de rehausser de leur présence l'éclat des cérémonies sacrées.

Dès le chant du *Veni Creator*, le lundi, 23 novembre, on peut prévoir l'éclat de ces imposantes manifestations. Le lendemain et les jours suivants, la messe a été chantée avec la plus grande solennité. La richesse des ornements, la beauté des chants, le recueillement de l'assistance, tout élevait l'âme à Dieu, tout la faisait rêver du triomphe éternel dont ce triomphe passager n'était qu'une faible image. Nous y avons entendu les voix fraîches et exercées des enfants de la maîtrise, et cette belle messe, avec son majestueux *Credo*, exécutée avec une sûreté et une précision remarquable par les orphelines de Bergerac.

Dans la soirée, venaient les Vêpres et le salut solennel du Très Saint Sacrement. M. l'Archiprêtre de Bergerac et M. le supérieur du Petit-Séminaire se partageaient l'honneur de les présider; et, comme le matin, l'harmonie des chants ne le cédait en rien au luxe de l'ornementation.

Chaque jour, le R. P. Raphaël, des Carmes déchaussés de Bordeaux, nous faisait admirer les merveilleuses opérations de la grâce dans l'âme de S. Jean de la Croix. Orateur à la voix pleine et onctueuse, aux gestes sobres et expressifs, le P. Raphaël a dépeint avec éloquence la vie de notre héros: vie cachée, animée par une tendre dévotion envers Marie; vie souffrante, où les mortifications corporelles, les peines de l'esprit et du cœur l'attachent amoureusement à la croix du divin Maître; vie féconde: la réforme des Carmes déchaussés, la direction des Carmélites, de nombreux écrits ascétiques le proclament éloquemment; vie heureuse, car le Dieu qui ne se laisse pas vaincre en générosité répondait aux travaux et aux austérités de son serviteur par des douceurs inconnues au reste des hommes; c'est au milieu même d'une extase, en écoutant les paroles enflammées du cantique des cantiques, qu'il rend à Dieu sa belle âme.

Du haut du ciel, où il jouit du fruit de ses travaux, puisse-t-il bénir ceux qui le glorifient et l'invoquent en ces jours! Pendant que les fêtes du Triduum se célébraient dans la chapelle avec la solennité dont il a été parlé plus haut, les pauvres Carmélites de Bergerac atteintes de l'épidémie qui a fait partout tant de ravages, souffraient en silence la privation de ne pouvoir y assister (1).

*
* *

Léopol. (Galicie). — Les fêtes du troisième Centenaire de notre Père S^t Jean de la Croix ont été célébrées les 24, 25 et 26 novembre. Là, comme dans tous nos Carmels, ce fut avec tout le zèle que l'amour filial sait déployer pour faire connaître et honorer un Père, qu'on ne connaîtra jamais assez. La petite communauté récemment arrivée n'avait guère de ressources, vu son extrême pauvreté. Une sœur renommée pour son génie et son talent artistique se mit à l'œuvre, fabriquant quantité de banderolles, de drapeaux ou de bannières rouges, blanches et bleues, avec inscriptions en polonais, les monogrammes des SS. Noms de Jésus et de Marie, les écussons de l'Ordre, etc., etc. Tout cela ornait beaucoup la petite église et lui donnait un air de fête. La verdure des pins et des thuyas venant du jardin complétait l'ornementation. Mais on n'avait ni statue ni image du saint. Heu-

(1) L'intéressant récit qu'on vient de lire était suivi d'une notice nécrologique sur la sœur Thérèse de Jésus. Nous reproduirons cette notice dans un prochain numéro

reusement l'avant-veille du Triduum arriva un beau tableau de notre Père S^t Jean de la Croix dû à l'habile pinceau de M^{me} Anna Oor, artiste distinguée, bien dévouée au Carmel et connaissant particulièrement la S^r Thérèse de Jésus. Quoique surchargée de besogne, pour satisfaire à la demande de cette chère sœur elle laissa tout et s'empressa d'exécuter le tableau. Il fut placé au-dessus de l'autel et entouré de cierges et de fleurs.

Les trois jours la foule se pressait depuis le matin dans la petite église. Les messes commençaient à six heures et se succédaient jusqu'à dix. A dix il y avait chaque jour Grand' Messe avec orgue et chant. Une Dame, très affectionnée à la communauté et musicienne très remarquable, avait demandé comme une faveur de se charger de cette musique et s'en est admirablement acquittée par pur dévouement. Les Grand' Messes ont été célébrées par les Supérieurs et Provinciaux de différents Ordres religieux, entourés d'une nombreuse assistance, et les Pères Jésuites ont prêché deux magnifiques sermons par jour. « Ils ont parlé en termes admirables de ces deux séraphins qu'on ne peut séparer l'un de l'autre : notre Père S^t Jean de la Croix et notre Mère S^{te} Thérèse ; et en expliquant au peuple le but de notre institut, celui de la vie contemplative cachée en Dieu, que le monde croit inutile et dont l'Église ne peut se passer, ils nous ont rappelé d'une manière saisissante la sublime grandeur de notre vocation, la mission spéciale que Dieu nous a donnée en nous appelant à cette ville de Léopol, qui a tant besoin de prière, de sacrifice et d'expiation. »

Mons. — Le 24 Novembre, jour de la fête ; le 25, le 26, le 27 Novembre, Triduum solennel.

La petite chapelle des Carmélites de Mons, toujours si gracieuse, si gentille et inspirant par elle même une grande dévotion, était ravissante par sa décoration si belle, si fraîche, si délicate : Le bon goût y dominait absolument.

La grande et belle statue de l'illustre saint, entourée de cierges et de fleurs, faisait un effet superbe.

Pendant ces 4 jours, grande affluence de monde, aussi bien des environs que de la ville même. Par précaution on avait couvert d'une tente la cour qui précède la chapelle, prévoyance très utile.

Les Grand' Messes et Saluts furent chantés par une société de jeunes demoiselles dévouées au Carmel, qui s'étaient réunies spontanément en l'honneur du Saint et pour faire plaisir aux *heureuses enterrées vivantes* et les réjouir!!! Rien ne manquait à ces chants pieux ; voix superbes, accompagnées du violon et de l'harmonium..... l'accord était parfait, plein d'harmonie ; il élevait les âmes au ciel!! Les sermons des 4 jours par des orateurs distingués, pleins de cœur et d'éloquence ont ravi la nombreuse

assistance; on eût voulu toujours les entendre... à la fin du 4^e sermon, celui de clôture, le révérend Père Dominique a remercié en termes touchants et au nom de tout l'Ordre et surtout du Carmel de Mons, tous ceux qui avaient bien voulu prêter si largement leur concours à ces fêtes, et il a appelé les bénédictions du Seigneur sur tous les bienfaiteurs de ce 3^e centenaire du grand Saint Jean de la Croix.

Le dernier acte de ces fêtes si solennelles et pleines de cœur, fut un *Te Deum*, de toute beauté, chanté par bon nombre de Messieurs de la ville, qui, pour faire plaisir aux Carmélites, ont bien voulu donner l'aide de leurs belles voix. A la tête de ces Messieurs se trouvait le grand artiste, l'organiste de S^{te} Waudru.

Missions des Carmes Déch. au Malabar Central

Nécrologie. — Le Rév. Père Augustin de S^{te} Marie (Bouteloup.) — Notre mission de Vérapoly vient de nouveau d'essuyer une perte très grande par la mort du Rév. Père Augustin, Carme Tertiaire, Missionnaire Apostolique, décédé à Monhamé, dans la Résidence de l'Archevêque de Vérapoly, le 21 mai dernier, à 1 h après-midi, muni des derniers Sacrements de N. M. la Sainte Église.

Le Père Augustin Bouteloup était Français; il naquit à Paris, le 31 mai 1818. Il entra tout jeune dans la congrégation des missions étrangères, à Paris. Il fut envoyé aux Indes en 1850, et s'appliqua d'abord pendant plusieurs années avec beaucoup de zèle aux travaux de la vie apostolique, dans un district de la mission du Mysore. Ses supérieurs ayant reconnu son mérite éminent, le nommèrent ensuite successivement supérieur du séminaire, pour la formation des prêtres indigènes, et directeur de la presse catholique de Bangalore, capitale du royaume de Mysore, (Inde centrale). Après avoir rempli ces fonctions importantes longtemps et à la satisfaction universelle, sentant ses forces s'affaiblir rapidement par ces travaux excessifs, il désira un lieu de retraite pour se préparer au grand passage de l'Éternité par une vie de pénitence et de prière, entremêlée de travail modéré. Il sollicita donc auprès de l'Archevêque de Vérapoly la faveur d'être reçu dans notre mission comme Carme Tertiaire. Ayant été admis par Monseigneur Léonard, il résigna ses fonctions à Bangalore, et arriva dans la mission de Vérapoly le 25 avril 1871. Deux mois plus tard, le 29 juin, il revêtit les saintes livrées du Carmel, et après une année de probation, il prononça ses vœux.

Pendant les 21 ans qu'il vécut dans l'Ordre du Carmel, il s'employa autant que sa santé le permettait, à former, comme professeur, le clergé indigène

du Malabar, instruisant journellement les séminaristes et les tertiaires carmes natifs de l'Inde, dans les différentes branches de la science ecclésiastique, dans la littérature, l'histoire, la philosophie, la théologie, l'Écriture Sainte, les langues anglaise et latine. Il composa et fit imprimer plusieurs livres classiques pour faciliter aux indigènes l'étude de ces deux langues. Mais surtout sa vie exemplaire formait les prêtres à la pratique des vertus sacerdotales. Tout le monde le vénérail comme un saint; son aspect seul d'ailleurs commandait le respect; il était d'un extérieur grave, recueilli; sa maigreur extrême et sa longue taille lui donnaient un air austère; il était cependant très aimable avec quiconque l'abordait. Comme il était très savant et qu'il avait une grande expérience du monde et des hommes, qu'en outre il était doué d'une grande pénétration et d'une grande finesse d'esprit, sa conversation était extrêmement agréable.

Le 12 du mois de mai, il se sentit attaqué de fièvre et très faible, au point qu'il fut obligé de garder la chambre. Une inflammation de l'estomac se déclara; malgré tous les soins du docteur européen, qu'on fit venir de Cochin, le mal empira; et le 21 mai, vers 4 h. après-midi, juste deux mois après la mort de son confesseur et directeur spirituel, Monseigneur Marcellin, il alla le rejoindre au ciel. Durant ses derniers jours sur la terre, il fut assisté avec grande charité par ses frères en Religion et par les Carmes Tertiaires de Manhomé, auxquels il s'était associé depuis de nombreuses années. Tous furent très sensibles à sa perte. Le Rév. Père Augustin est auteur de beaucoup d'ouvrages en Anglais, en Latin, en Malayalam et Caranèse, langues des Indigènes du Malabar et du Tanjore. Il était occupé à finir un Dictionnaire Latin-Malayalam, commencé par feu Monseigneur Marcellin, quand la mort le surprit. Il était si attentif à ne jamais perdre son temps que, même sur son lit de mort, il corrigea les épreuves du susdit ouvrage.

Ses restes mortels furent exposés dans la chapelle publique de Monhamé. Le lendemain, 22 mai, l'office des morts et la messe solennelle de requiem furent chantés par le T. R. Père Candide, Carme Déch., Vicaire-Général de l'archidiocèse de Vérapoly, assisté des missionnaires Carmes voisins, des Religieux Tertiaires de Manhamé, des séminaristes des rites Latin et Syrien, et d'un grand nombre de prêtres indigènes. Durant le service, le Rev. Père Joseph de S^{te} Marie, Carme Tertiaire indigène, distingué par une véritable éloquence, prononça l'oraison funèbre en Malayalam, et fit une touchante description des vertus du vénérable défunt. Sa Grandeur Monseigneur Ferdinand de S^{te} Marie, Carme Déchaussé, Evêque de Quilon, qui était pour lors à Monhamé fit les funérailles. Le corps du Rév. Père Augustin fut enterré dans la nouvelle Église de l'Immaculée Conception à Monhamé.

FAITS DIVERS.

Fête de N. Dame du Mont-Carmel. — Nouvelle Orléans. — Partout la fête de N. Dame du Saint Scapulaire a été célébrée cette année avec une splendeur inaccoutumée. Le magnifique privilège, accordé aux églises du Carmel par Sa Sainteté le Pape Léon XIII, a attiré un très grand nombre de fidèles dans toutes nos églises qui, dès le vendredi 15 Juillet à 2 heures jusqu'au soir du samedi 16, ont été pleines de monde. Nous n'en pouvons nommer aucune en particulier, toutes ont été témoins de ce concours si splendide et si consolant. L'Amérique ne l'a pas cédé à l'Europe. Qu'il nous soit permis de citer, en l'abrégeant, un article paru le 17 Juillet dans un journal de la Nouvelle-Orléans. « *The daily Picayune.* » La chapelle du monastère des Carmélites situé dans la « Barrack's Street. » s'ouvrait dès 5 heures du matin; mais déjà depuis longtemps une foule considérable attendait dans le vestibule qui la précède. Cette chapelle a revêtu la plus riche décoration. Le privilège venu de Rome est imprimé en lettres d'or sur un fonds bleu de ciel. En dessous se lit cette inscription: « *Léon XIII appelle tous les chrétiens aux pieds des autels du Carmel.* » L'autel est entouré de magnifiques corbeilles de jasmins et de roses, de majestueux palmiers, de ravissantes fougères. Autour de la statue de N. D. du Mont-Carmel il est écrit: « *Reine, beauté du Carmel, exaltée par le Pape Léon XIII* » et en dessous « *réjouissez-vous, ô vous qui portez le Scapulaire, réjouissez-vous.* » Hélas l'enceinte est trop petite, elle déborde de monde et la rue est pleine de pieux fidèles qui attendent leur tour pour entrer. A 7 heures est célébrée la Messe basse. Des cantiques sont chantés pendant le saint Sacrifice; deux surtout sont remarquables; le journal donne les titres en français: *Marie, Vierge suprême* et *Notre-Dame du Mont-Carmel*. La grand' Messe est chantée à 9 heures; mais durant toute la matinée des flots de fidèles envahissent la chapelle pour gagner la grande indulgence. Un incident de l'après-midi mérite une mention spéciale; il fut si édifiant, dit le Journal, qu'il arracha des larmes à ceux qui en furent témoins; des ouvriers, des manœuvres arrivèrent en nombre considérable; ils n'avaient pas quitté leur costume de travail; ils portaient à la main leur gamelle. Ils marchèrent droit à l'autel et s'y agenouillèrent. Ils venaient payer leur tribut à Marie, la Mère de Dieu, la femme sublime, modèle d'humilité, d'obéissance, que ces pauvres appellent leur Mère, leur protectrice, leur amie, leur toute-puissante Médiatrice auprès de Jésus.

A 5 1/2 heures eut lieu le dernier exercice de la journée. Cette fois la foule était telle qu'on suffoquait, tout avait été envahi, on se pressait autour de l'autel jusque sur les pieds du prédicateur. Au dehors le nombre

de ceux qui n'avaient pas pu entrer était aussi grand. La pluie survint tout à coup et ne réussit pas à disperser ces pieux fideles qui voulaient à tout prix gagner la précieuse faveur octroyée par Léon XIII. Au coucher du soleil les portes de la chapelle furent fermées, les pèlerins se retirèrent donc, mais la fête de N. D. du Mont-Carmel avait été cette année un souvenir vivant des anciens jours de la foi catholique.

*
* *

Le Pèlerinage de Pénitence au Mont-Carmel. — (*Voir page 154, suite*).

— Une nuit pleine d'un doux contentement vient là-dessus réparer les forces épuisées par les pérégrinations de l'Egypte faites avec plus de 40 degrés de chaleur et par une journée rendue particulièrement pénible par le vent du désert connu sous le nom de Siroco. Personne n'est malade, et toutes les fatigues s'oublient. Chacun a son lit : matelas, draps, couvertures ; et un sommeil réparateur rend alerte dès 2 heures du matin. Les messes ne cessent plus aux nombreux autels dressés pour la circonstance ; les confessions, commencées dès la veille, se continuent, et tout le monde communie. La messe traditionnelle pour nos soldats égorgés au Carmel en 1799 est célébrée devant la pyramide élevée à leur mémoire et sur leur tombe commune dans le jardin des Pères. Les prêtres du diocèse de Lyon chantent la messe solennelle du pèlerinage. — Après le petit déjeuner, les visites commencent. C'est la grotte d'Elie qu'on veut voir et examiner de près, sous le sanctuaire même de la basilique ; c'est la statue vénérable de N. D. du Mont-Carmel, au-dessus du Maître-Autel ; ce sont les tableaux divers et toutes les décorations de l'illustre basilique. Comment ne pas tout voir, tout examiner, quand on est venu de si loin ? — Cependant, des groupes s'organisent pour faire la visite de la sainte Montagne. Ils ont à leur tête un Cicerone qui peut aller partout les yeux fermés, et leur faire l'histoire de chaque grotte, j'allais dire de chaque pierre : c'est le modeste et savant Frère Liévin, venu de Jérusalem à la rencontre des pèlerins. Malgré son désir, il ne pourra pas les conduire partout : les grottes sanctifiées par la vie des solitaires d'autrefois sont trop nombreuses. Mais celle de St Simon Stock ne sera point oubliée ; moins encore celle dite « l'École des Prophètes, » située presque au bas de la Montagne, non loin de la mer. — Quelques pèlerins profitent de cette proximité pour aller se rafraîchir un instant ou cueillir une éponge, quelques coquillages, qu'ils emporteront en souvenir.

Mais où vont, montés déjà sur leurs coursiers, ces pèlerins détachés qui s'éloignent dans la plaine ? — Quelques-uns, non pas tous, le devinent : ils vont visiter le couvent des Carmélites — Il y a donc des Carmélites ici ? où est ce couvent ? — Voyez là-bas, près de la mer, cette construction avec toitures en tuiles rouges, avec chapelle attenante, et le tout inachevé : c'est cela. Depuis décembre dernier seulement, huit carmélites, petit essaim du

Carmel d'Ecully, près Lyon, sont là s'immolant et se sanctifiant sous le regard de Marie leur Mère, sous le manteau protecteur de leur Père et Patron St Elie et priant pour le salut de la France dont elles n'oublient pas la situation critique et les besoins, pour la conversion de ces pauvres peuples de la Terre-Sainte qui méconnaissent de différentes façons, sur les lieux mêmes où elle s'est accomplie, l'œuvre de notre Rédemption. Elles appellent, elles attendent d'autres chastes et saintes âmes, qui, obéissant à la même pensée, animées du même zèle, voudront venir s'adjoindre à elles pour les aider à travailler au triomphe de la vérité et de la grâce, en s'immolant dans le silence d'une vie cachée aux hommes et connue de Dieu seul.

Il est trois heures du soir, déjà les ardents sont sur leurs chevaux pour l'excursion à la Fontaine d'Elie, aux ruines du couvent de St Brocard, et au Jardin des Melons, situés à plus d'une lieue du couvent actuel, dans une étroite gorge appelée la Vallée des Martyrs. C'est là que le Prophète fit jaillir du rocher la belle fontaine d'eau douce qu'on va voir. C'est là aussi que fut élevé, au 12^e siècle, un couvent célèbre destiné à être le centre et le chef-lieu de la vie monastique dans tout l'Orient: il le fut en effet pendant plus de cent ans; mais en 1291, il fut ruiné par les infidèles. Ce fut après la prise de St Jean d'Acre par l'armée de Saladin: le fanatisme musulman pousse ces barbares sur le Mont-Carmel, ils envahissent et pillent le Couvent, y mettent le feu, tombent sur la communauté réunie à l'église et en font un horrible carnage; de là le nom de Vallée des Martyrs donné à cette petite gorge de montagnes, qui débouche sur la mer en regardant l'occident (1).

Voici nos pèlerins de retour, point fatigués, heureux de leur voyage. Le salut solennel et le Mois de Marie les attendent à l'église. Les cantiques du Rév. Père Herman, que Marie avait fait passer du Judaïsme dans son Ordre du Carmel, retentissent sous la coupole de la basilique. Une parole distinguée proclame la gloire de Notre-Dame du Mont-Carmel et en recommande le saint Scapulaire: je regrette de ne pouvoir donner ni le nom ni le diocèse de ce prêtre-pèlerin qui a réjoui nos cœurs.

Quelle délicieuse journée! Aux dons de la grâce sont venus s'adjoindre les charmes de la nature. Une brise fraîche et quelques légers nuages sont venus tempérer les ardeurs du soleil, sans nous priver des panoramas grandioses dont on jouit du haut du Carmel. A l'ouest, c'est la mer, qu'on a à ses pieds, et sur laquelle le regard se promène réjoui, allant se perdre dans le lointain, où les flots se confondent avec le bleu du firmament. Au nord,

1. Ce Couvent prit le nom de St Brocard, parce que ce fut sous ce saint, deuxième Prieur-Général de l'Ordre, à sa prière et grâce à son zèle, que St Albert, Patriarche de Jérusalem, rédigea la Règle qui fut unanimement adoptée et qu'observent encore les Carmes.

c'est le golfe, ressemblant presque à un beau lac ; et au-delà, St Jean-d'Acre, sa plaine et ses côteaux, que dominent par derrière d'autres côteaux qui deviennent des montagnes s'échelonnant et se superposant jusqu'au grand Hermon, jusqu'au gigantesque Liban, dont les sommets couverts de neige se dissimulent dans les nuages. A l'est, c'est tout verdure, c'est la campagne avec ses alternatives de plaines et de côteaux, jusqu'aux monts de Galilée qui nous cachent Nazareth. — Nazareth!... Demain on y sera : et ce sera de nouvelles jouissances, de nouveaux avant-goûts du ciel.

Nos pèlerins vont prendre encore quelques heures de repos aux dépens du repos des excellents Pères et des bons Frères. Depuis plusieurs jours ils ne dorment guère, ces saints religieux, et le travail ne leur manque pas. Ils veulent, quand ils reçoivent le pèlerinage français de la pénitence, faire honneur non seulement aux pèlerins, mais à la France elle-même : et en même temps qu'ils préparent et disposent toutes choses pour loger et mettre à l'aise une caravane aussi nombreuse, en séparant dames et messieurs, prêtres et laïques, ils décorent avec goût, sans sortir de la simplicité et du genre monastique, la basiliqué et tout le couvent.

A minuit les messes recommencent pour finir vers les six heures ; les pèlerins communient de nouveau. A six heures on déjeûne à la hâte, et l'on part. Des voitures attendent au pied de la montagne ceux qui doivent revenir prendre le bateau ; les groupes de Tibériade et de la Samarie montent sur leurs chevaux sur les places du couvent. Le Poitou a arboré tous ses drapeaux, et au passage des pèlerins dans Caïffa il les salue du canon. — O Marie ! ô Notre Dame du Mont-Carmel, protégez, bénissez le pèlerinage français!... Sauvez, sauvez la France, au nom du Sacré-Cœur!!

Un peu moins nombreux que les années précédentes (300 seulement), le pèlerinage de 1892 ne fera pas moins d'impression que ses devanciers. En voici le dénombrement : une centaine de prêtres séculiers, 25 religieux de différents ordres, 4 ou 5 religieuses, et le reste, divisé en nombre à peu près égal de dames et de messieurs, est presque tout du haut monde : plusieurs anciens députés, un ancien général, des magistrats, préfets ou sous-préfets démissionnaires, beaucoup de nobles, parmi lesquels figurent de grands noms. Quelques personnages de nationalités étrangères ont fait acte de fraternité chrétienne et de sympathie pour la France, en prenant place sur le Poitou avec les pèlerins français : ils viennent de l'Alsace-Lorraine, de la Suisse, de la Belgique, de la Hollande, de la Norvège, de la Russie, même de l'Allemagne, de la Bulgarie et de la Tunisie. Ils prient aussi pour le salut de notre pauvre patrie, de notre France bien-aimée. Enfin, et je ne dis ceci que pour encourager ceux qui s'exagèrent les dangers et les fatigues du pèlerinage, il y a, parmi les pèlerins de cette année, plusieurs vénérables vieillards, un octogénaire et un aveugle. Voilà du dévouement qui aura son poids dans la balance pour la faire pencher du côté de la miséricorde. — Amen!

P. S. — Au départ du bateau, le 17, à 10 heures du soir, le couvent du Carmel a salué encore les pèlerins par un magnifique feu de joie qui a duré tout le temps de leur passage au pied du cap.

Caïffa, le 13 Mai 1892.

L'Abbé Samuel,

Prêtre français, Aumônier des Carmélites de Caïffa,
près le Mont-Carmel, (Syrie).

Traits de protection du Saint Scapulaire. — I. Le 13 juin, la foudre éclata à La Terrisse (Aveyron), sur le buron de Fayt, une *montagne* qui est la propriété de M. Batut, de Soulages.

Trois hommes s'étaient mis à l'abri de l'orage, à l'intérieur de ce buron. La foudre fait explosion tout à coup. Après le premier moment de stupeur, deux de nos campagnards s'aperçoivent que leur compagnon, le buronnier, avait été atteint. Le malheureux avait une large blessure à la tête par où coulait son sang, et il ne donnait pas signe de vie. Un des hommes se hâta d'aller chercher du secours, tandis que l'autre demeurait auprès du blessé. Les secours arrivèrent. Mais Fayt est situé à trois kilomètres environ de la paroisse, et le pauvre buronnier était depuis longtemps sans mouvement et pouvait passer pour mort, sauf un reste de chaleur qui ne l'avait pas quitté. On ne négligea rien pour le rappeler à la vie.

Enfin, après bien des efforts, il revint à lui, et il revint de loin; il y avait plus de deux heures qu'il ne remuait, ni ne connaissait. Dans l'effusion du premier moment de joie, en le voyant rouvrir les yeux, une des personnes présentes s'écria: « Béni soit Dieu de lui avoir épargné la terrible mort subite, sans secours religieux! » Alors le buronnier qui entendait, mais ne pouvait pas parler, porta la main à sa poitrine découverte, et montra son scapulaire; puis, il fouilla dans sa poche et en tira son chapelet. Le brave homme était sauvé; et il s'estimait redevable de son salut à la Sainte Vierge.

(*Revue religieuse de Rodez*).

II. — Admirable et vraiment admirable est la protection dont Marie se plaît à entourer ceux qui portent le *Saint Scapulaire*. Voici encore un nouveau trait de cette protection toute maternelle, arrivé récemment dans l'une de nos communes rurales des Flandres.

Un honnête cultivateur, monté sur un cheval qui était attelé à une charrette, traversait paisiblement la campagne pour vaquer à ses occupations. Tout-à-coup l'animal, saisi d'une soudaine frayeur, prit le mors aux dents, et, dans sa course précipitée, s'abattit brusquement par terre renversant sous lui son conducteur, qui, pour comble de malheur, s'embarassa tellement dans les harnais de son cheval qu'il lui fut impossible de se dégager.

Jugez de la position critique de ce brave homme : l'animal furieux piétinait avec rage ; à chaque ruade, le malheureux était menacé de recevoir un coup mortel. Tous les ouvriers des champs voisins étaient accourus pour lui venir en aide, personne n'osait s'approcher de la bête, tellement elle était en fureur. Notre cultivateur, devant l'imminence du danger, se rappela, comme une étincelle de salut, qu'il portait le *Saint Scapulaire du Carmel*. « O Marie, ne cessait-il de s'écrier, je porte votre *Scapulaire*, Vous devez m'aider, Vous ne pouvez pas me laisser périr. Souvenez-vous, ô Marie, que je suis revêtu de votre *Scapulaire*. »

Soutenu et comme tout réconforté par la pensée qu'il portait le *Scapulaire*, ce pieux cultivateur ne perdit pas son sang-froid et fit bonne contenance devant le danger. La protection qu'il réclamait de Notre-Dame du Mont-Carmel ne se fit pas attendre. La bête redevint calme, il put se dégager alors fort facilement et la reconduire à l'écurie.

Tous les témoins de cette scène furent unanimes à avouer avec ce brave homme que s'il avait échappé au péril imminent d'être écrasé, il le devait à son *Scapulaire*. C'était bien le *Scapulaire* qui lui avait dicté ces belles invocations qui avaient été droit au cœur de Marie ; c'était le *Scapulaire* qui lui avait conservé sa présence d'esprit dans des circonstances où il est moralement impossible de se tenir calme ; c'était enfin par la protection de *Notre-Dame du Scapulaire* que cet animal, prêt à causer un grand malheur, était devenu tout-à-coup parfaitement paisible et calme.

(Guirlande de Marie.)

Grâces obtenues de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague. — I. *Isvelles*.

— Une mère de famille, atteinte d'une maladie dangereuse, était, humainement parlant, dans un état désespéré. Encouragée par les guérisons extraordinaires, relatées dans « les chroniques du Carmel », je commençai une neuvaine au St-Enfant Jésus de Prague et fis célébrer en l'église des Carmes une Messe, promettant aussi l'insertion dans « les chroniques », si j'obtenais cette guérison ; comme aucun mieux ne se manifestait, je recommençai une seconde neuvaine, alors, la malade entra en convalescence ; immédiatement je fis une neuvaine d'action de grâces, et demandai aux Pères Carmes de célébrer encore une messe. La convalescence cependant était mauvaise et inquiétante ; je ne me rebutai pas et je commençai une seconde neuvaine d'action de grâces. Aujourd'hui, je viens acquitter ma dette de reconnaissance envers le St-Enfant Jésus de Prague, la malade est complètement guérie, le docteur redoutait une paralysie, même en cas de guérison ; ces craintes ne se réalisèrent pas ; au contraire la malade est mieux, sous tous les rapports, qu'avant sa maladie qui a duré 4 mois. Vive reconnaissance au St-Enfant Jésus du Prague.

Encouragée par cette grande grâce j'ai fait de nouveau une neuvaine, et j'ai demandé en l'église des Carmes une messe en l'honneur du St-Enfant Jésus de Prague et j'ai encore obtenu la guérison d'une grande maladie dont un membre de ma famille était atteint.

H. Boulanger.

Il **Arles, France, Bouches du Rhône.** — Mon frère était atteint d'une *sciaticque aiguë*. Durant 3 mois d'intolérables souffrances, rien n'avait pu le soulager; bien plus, tout paraissait lui faire plus de mal que de bien et les soins les plus intelligents n'avaient pu prévenir un état alarmant. La jambe malade, raccourcie de 0,20c, était, dans l'opinion des médecins et du public, paralysée. Le mal s'aggravant, de grandes préoccupations surgissaient. La position administrative de ce jeune père de famille allait être compromise.... Le temps, à certaines heures, aussi impitoyable que le mal, le trouvait à la veille d'être pour les siens matériellement une charge et non un soutien: à tous points de vue la situation devenait très critique. Il fallait donc une tentative suprême! D'une part elle est faite au ciel tandis que de l'autre on se dispose à la faire à la science; mais la première triomphe avant que la seconde réalise ses essais!..... Une neuvaine au Divin Petit Grand est commencée. Le malade s'y unit et consent à oindre la partie malade d'un peu d'huile de la lampe qui brûle devant la Statue miraculeuse. Dès le second jour, le malade éprouve un mieux surprenant: il peut appuyer le pied sur le sol qu'avant il ne pouvait effleurer sans éprouver d'atroces souffrances. A la fin de la neuvaine, il laisse les béquilles, marche appuyé simplement sur une faible canne; et, peu de jours après, reprend son travail qu'il n'a plus interrompu depuis 3 mois qu'il a eu l'insigne faveur d'être si prodigieusement guéri!

Que le Divin Petit Grand soit de nouveau et toujours béni, aimé et remercié!

(Gabrielle P.....)

*
* *

Nécrologie. — *Mademoiselle Julia Bouché*, Présidente du Tiers-Ordre de Bordeaux.

Voilà un an déjà que cette grande et vaillante chrétienne est retournée à Dieu. Mais l'édification, les beaux enseignements qu'une telle vie laisse après elle, sont de tout temps. Nombre de lecteurs et de lectrices des *Chroniques*, sont d'ailleurs en droit de réclamer, comme un bien de famille, l'honneur que M^{lle} Julia Bouché a jeté sur notre Tiers-Ordre, à Bordeaux. C'est pourquoi nous ne saurions tarder davantage à reproduire ici l'allocution pleine de cœur, prononcée par M^r l'Archiprêtre de la Basilique saint Seurin, le 1^{er} mai 1894, aux obsèques de cette sainte Tertiaire. M^r le Curé de St Seurin aimait à appeler M^{lle} Bouché son *sixième vicaire*. Il a dit éloquemment ce qu'elle fut pour sa paroisse. Que ne pouvons nous dire aussi bien, ce que la vénérée défunte fut pour notre communauté, notre église de

Bordeaux, pour ses pieuses compagnes du Tiers-Ordre ! La maison paternelle où elle vivait avec sa digne mère, ses sœur, cousine, beau-frère, neveux et nièces, représentait au vif l'idéal de la famille chrétienne des âges antiques. Là encore, M^{lle} Julia fut le modèle des plus excellentes vertus. Son affection, sa tendresse pour les siens, surnaturalisée par son admirable esprit de foi, la portait à tous les dévouements, à tous les sacrifices. Nous ignorons les circonstances de sa précieuse mort. On nous a communiqué seulement cet éloge funèbre qui fait plus et mieux que suppléer à ce que nous aurions pu écrire de M^{lle} Bouché en consultant nos souvenirs.

A l'issue de la messe des funérailles, en présence du nombreux concours de peuple, qui remplissait la nef de la vieille basilique, M. l'Archiprêtre de Saint Seurin parla ainsi :

« Assurément, mes frères, vous m'accuseriez d'ingratitude, si je n'adressais, avant qu'elle nous quitte, un témoignage de reconnaissance à la chère défunte. Quels services elle nous a rendus ! Quel bien elle a fait à cette paroisse ! Quelles œuvres de piété, de charité, de zèle elle y a accomplies ! Ah ! elle était, celle-là, de la race de ces femmes vaillantes, de ces grandes chrétiennes que nous voyons apparaître, dans l'Evangile, sur les pas de Jésus, qui le suivirent dans ses courses apostoliques, au Calvaire, au tombeau, qui n'ont cessé de le suivre depuis dix-neuf siècles dans l'Eglise, où Jésus vit et agit toujours. Elle était de la race des Madeleine, des Véronique, de ces femmes-apôtres, qu'aucun obstacle n'arrête, qu'aucun sacrifice n'effraie, qui donneraient tout et se donneraient elles-mêmes pour conquérir une âme à Jésus-Christ, qui ne comptent jamais avec leurs forces, et entreprennent volontiers au-delà de ce qu'elles peuvent. N'avez-vous pas entendu Madeleine disant à celui qu'elle prend pour le jardinier : « Dites-moi où vous l'avez mis, et j'irai, et je l'emporterai ? »

Mademoiselle Julia Bouché était de cette trempe. Elle ne négligea jamais les œuvres qui ont pour objet le soulagement des corps. Elle veillait les malades, vous le savez, elle ensevelissait les morts, et rangeait tout, remettait tout en ordre, après ces grands et tristes événements, dans la maison du pauvre ; elle rendait de ces services devant lesquels les plus fiers courages d'hommes eussent reculé. Ces œuvres de miséricorde, ainsi que les appelle l'Eglise, formaient en quelque sorte la trame de sa vie. Mais ce qu'elle cherchait surtout, ce qu'elle voulait, ce qu'elle ambitionnait, c'était les âmes, les âmes des malades, les âmes des mourants. Combien elle en a ramenées à Dieu ! Combien lui ont dû le bienfait inappréciable d'une bonne mort, de sacrements reçus et saintement reçus ! Combien qui ne sont entrés au Ciel que parce qu'elle est venue à temps leur en ouvrir les portes, à la dernière heure ! Sans doute ces âmes, à sa sortie de ce monde, sont allées au devant d'elle et l'ont saluée comme leur ange libérateur.

Après les malades, ou plutôt en même temps que les malades, les enfants

étaient l'objet de ses soins. Vous vous rappelez cette époque néfaste, ces jours de l'année terrible, où les écoles étaient fermées, où les ambulances avaient pris la place des écoles. La sainte et généreuse fille ouvrit une classe dans la maison paternelle pour les enfants des pauvres. Les jeunes filles qu'elle instruisait alors sont aujourd'hui des mères de famille, des mères chrétiennes, qui n'ont pas oublié les leçons et les exemples de leur maîtresse.

Mais c'est aux petits garçons surtout, aux petits garçons des écoles laïques qu'elle a prodigué ses dévouements et ses tendresses. Ces parias de la libre-pensée, qui a le triste courage de leur refuser le pain le plus nécessaire à la vie, le pain de la science divine, M^{lle} Julia les accueillait avec des entrailles de mère. Quand une fois elle les avait saisis, que sa main si douce et si ferme en même temps s'était posée sur eux, elle ne les quittait plus. Elle leur apprenait le catéchisme, elle les formait à la piété, ces âmes rudes et incultes elle les accompagnait partout : aux offices, aux retraites, aux exercices préparatoires de la première communion, partout jusqu'à la table sainte, à laquelle elle s'asseyait près d'eux ; et la première communion faite, elle les suivait encore du regard, de la voix, de ses sages conseils et de ses chauds encouragements. Sa plus grande récompense, la seule qu'elle ambitionnât, c'était de les voir retourner à elle, devenus adolescents, jeunes hommes, pieux encore, bons et persévérant dans le bien.

Aucune œuvre paroissiale ne lui était étrangère. Propagation de la foi, denier de Saint-Pierre, confréries religieuses, sociétés chrétiennes, elle embrassait tout, suffisait à tout, excellait en tout et cela, sans empressement, sans effort apparent, se mouvant dans le surnaturel, avec aisance, comme dans son élément propre.

Et pourtant à ces travaux multipliés et incessants, et aussi peut-être aux austérités d'une vie laborieuse et pénitente, ses forces se sont usées, sa robuste constitution s'est soudainement brisée.

Elle aurait pu encore être si utile ! ne le sera-t-elle pas de là-haut ? Ne nous continuerez-vous pas du Ciel les bons offices que vous nous rendiez sur la terre ? Ne serez-vous pas toujours, ô sœur pieuse et dévouée, ne serez-vous pas toujours avec nous dans nos œuvres qui furent si longtemps les vôtres.

Aussi bien, détachée de la terre, vivant sur les hauteurs avec les saints et les saintes ses amis, avec les Thérèse de Jésus, les Jean de la Croix, présidente du Tiers-Ordre du Carmel depuis 15 à 20 ans, cette belle âme n'était plus faite pour nous, pour nos misères et notre terre à terre ; elle aspirait l'air du Ciel, et le Ciel s'est ouvert pour elle.

Puisse-t-elle y être entrée aujourd'hui par l'effet du Saint-Sacrifice et de vos ferventes prières, mes frères, aujourd'hui 1^{er} mai, au moment où nous allons parer sans elle cet autel de Marie, qu'elle était, les années précédentes, si heureuse de parer avec nous !

Mais combien plus beau et plus éclatant est celui que vous contemplez là-haut, ô sœur regrettée, l'autel de Jésus, l'autel de Marie ! Qu'un jour au moins nous le contemplions avec vous ! Obtenez-nous-le par vos prières. Ainsi soit il.

*
* *

Nous recommandons aussi aux prières de nos abonnés, Le Rév. Père Thomas du très saint Sacrement, décédé à Bordeaux, ayant 69 ans d'âge et 35 de profession religieuse ;

Le Frère Gaëtan de Jésus-Marie-Joseph décédé à la Calahorra (Espagne), (63-29) ;

La Rév. Mère Thérèse-Josèphe de Jésus-Marie, décédée à St Pierre-lez-Maestricht à l'âge de 60 ans. Elle avait 31 ans de profession religieuse ;

Le Sœur Marie-Véronique de la Ste Face, décédée à Fontainebleau (38-8).

*
* *

Bibliographie. — Discours prononcés dans la chapelle des Carmélites de Lourdes par le R. P. Alexandre de St Joseph, Carme déchaussé — Bagnères de Bigorre — Imprimerie Catholique — Péré — Place de Strasbourg — 1892. Prix net 75 centimes — au profit de l'achèvement d'une chapelle de Carmélites.

Au mois de janvier de cette année, « Les Chroniques » racontaient les fêtes célébrées à Lourdes, sous les yeux de la Vierge vénérée à la grotte miraculeuse, en l'honneur de N. P. S. Jean de la Croix. Dans ce récit on a pu remarquer les lignes suivantes : « L'orateur de ce Triduum a été le » R. P. Alexandre, des Carmes déchaussés de Bagnères de Bigorre.... Ces » instructions remarquables sortiront peut-être, par la publicité, de l'étroite » enceinte où elles ont été entendues. C'est ce qui nous console un peu de » l'idée forcément incomplète que nous allons en donner. » L'espérance exprimée par ces paroles est réalisée aujourd'hui. Le R. P. Alexandre a bien voulu publier ses sermons. Lui-même nous dit, dans son Épître dédicatoire à la très révérende Mère, à qui nous devons le bonheur de posséder ces chefs-d'œuvre « C'est à votre cher Carmel que je dédie ce modeste travail. N'est-il » pas son œuvre ? C'est lui d'abord qui me l'a inspiré, pour lui que je l'ai » composé, — à sa prière enfin, il doit de franchir l'étroite enceinte où il » a vu le jour et d'en affronter un plus grand : celui de la publicité. Votre » Carmel, dans sa bienveillance pour moi, a pensé que la parole dont il » avait été impressionné ne serait pas sans effet sur ses lecteurs. » Dans sa modestie, l'auteur croit devoir ajouter : « Illusion sans doute ! Autre est » la parole parlée, autre est la parole écrite. » Cela est vrai ; mais ce qui n'est pas moins vrai c'est que par la publication de ses sermons le P. Alexandre nous donnera » de voir se prolonger l'écho des douces émotions et des belles

« fêtes qui ont eu lieu en l'honneur de notre bien-aimé Père. » Le Père dit encore : « Puissé-je obtenir que l'on y voie également l'expression d'une reconnaissance qui n'a pas plus de limite que le bienfait lui-même. Frère de deux religieuses carmélites, c'est à elles, après Dieu, que je dois d'appartenir à l'ordre privilégié de la Vierge, et, ce qui n'est pas moins précieux, c'est à leurs sœurs du Carmel que je dois d'avoir mieux compris ma vocation. Appelé, en effet, à être confesseur ordinaire dans une communauté et confesseur extraordinaire dans une autre, il m'a fallu faire des études plus spéciales et plus en harmonie avec ce saint et si important ministère. Pour cela, je ne pouvais m'adresser à de meilleurs maîtres qu'à nos grands mystiques. J'ai donc ouvert leurs livres et, ô l'heureuse fortune ! pour répéter l'exclamation même de notre bienheureux Père, leurs livres m'ont fait mieux connaître la voie qui conduit le plus sûrement à cette eau, qui fait qu'on n'a plus soif et qui jaillit jusqu'à la vie éternelle, je veux dire la contemplation. Aussi, présentement, mon plus vif désir comme mon plus grand bonheur, serait de montrer cette voie à toutes les âmes, mais particulièrement aux âmes de notre famille religieuse que leur vocation même y appelle. Oui, c'est aux fils et aux filles d'Elie, de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix que je sens le besoin de répéter cette parole du Maître à la Samaritaine : « *Si scires donum Dei*, — Si vous saviez le don de Dieu. »

« Daigne Notre Seigneur inspirer à ceux qui liront ces humbles pages le désir d'étudier la doctrine céleste de notre sublime mystique saint Jean de la Croix, afin d'arriver par elle à la contemplation acquise, et, s'il plaît à Dieu, à celle qu'il infuse lui-même directement dans les âmes. L'une et l'autre ont fait tant d'heureux ici-bas et tant d'élus au ciel ! »

Dans l'exorde de son premier sermon le R. P. Alexandre émet le vœu « de faire bien ressortir cette grande figure de **réformateur**, de **directeur** et de **docteur**. » Ce vœu il l'a réalisé ; ceux qui liront ses trois discours en conviendront avec joie.

Au moment où nous terminions la correction des dernières pages de ce numéro des *Chroniques* nous arrivait « l'histoire de la Statue miraculeuse du Saint Enfant Jésus de Prague publiée par les soins des Carmélites déchaussées de Namur. » Comme le dit l'Avertissement, ce livre a déjà paru en grande partie dans « les *Chroniques du Carmel*. » En effet, ce mois-ci encore nous en donnons le chapitre XVI. Nous sommes convaincus que nos lecteurs désireux de continuer la lecture de cette si pieuse histoire se feront une joie de se procurer le petit volume que leur offre la piété de nos Carmélites de Namur et qu'à benî le nouvel Evêque, Mgr Decrolière. On le trouvera soit chez les Carmélites, soit chez l'imprimeur (Godenne) Namur, soit en notre couvent de Bruxelles au prix de fr. 1,20 l'exemplaire, de 12 frs. la douzaine et de 6 frs. 50 les six exemplaires, le port en plus.

Calendrier-Éphémérides



1. **Jeudi.** — St Joseph Calásanz, Confesseur, double. († 1648).

1809. Bruxelles. Mort du T. R. P. Pierre d'Alcantara de S. Thérèse, dans le monde Pierre Martin Rayez, de Falmagne, Diocèse de Namur. Il fit profession en décembre 1754; en 1781 il fut élu Provincial et en 1782 Visiteur général pour se conformer à l'édit de l'Empereur Joseph II qui supprimait les Provinciaux de tous les ordres religieux; il remplit cet office jusqu'en 1790, commencement de la révolution française. En 1783 tous les couvents des ordres contemplatifs comme ceux de nos sœurs Carmélites furent supprimés. Il écrivit alors pour la remercier et accepter son hospitalité à la R^{de} Mère Thérèse de S. Augustin, Prieure du couvent de S. Denis et fille de Louis XV, roi de France, qui avait offert un asile à nos sœurs de Belgique. Lui-même conduisit jusque Valenciennes les religieuses qui arrivèrent heureusement à S. Denis le 14 juin 1783. Sept ans plus tard le 21 juin 1790, il put les ramener dans leur patrie.

Le T. R. P. Pierre d'Alcantara fut de nouveau élu Provincial du Brabant le 16 avril 1796, sept mois avant la révolution française et mourut à Bruxelles le 1 septembre 1809.

2. **Vendredi.** — St Brocard, Confesseur de l'Ordre, double-majeur. († 1231).

Premier vendredi du mois, consacré à la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus.

3. **Samedi.** — St Raymond Nonnat, Confesseur, double († 1240).

4. **13^e Dimanche après la Pentecôte.** — St Anaclel, Pape et Martyr, † 96.

5. **Lundi.** — St Laurent Justinien, Evêque, Confesseur, semi-double. († 1455).

1672. Malines. Mort du Vén. Frère Arnould de St Charles. Il naquit à Bailleul, petite ville de la Flandre française, le 27 octobre 1650. Il entra de bonne heure au Carmel de Malines, et y prononça ses vœux le 17 mai 1671. Il fut un modèle achevé de toutes les vertus, principalement de mortification, d'oraison et d'observance régulière. Il avait une dévotion spéciale envers la Passion de Notre Seigneur et envers Notre Dame des Sept Douleurs. Le R. P. Delcor, Jésuite, son ancien confesseur, n'hésita pas à le comparer aux angéliques saints Louis de Gonzague et Stanislas Kostka. Après sa mort, il apparut tout rayonnant de gloire à plusieurs saintes âmes.

6. **Mardi.** — St Alexis, Confesseur, semi-double. († 414).

7. **Mercredi.** — Octave de la Dédicace de toutes les églises de l'Ordre, double.

1714. Bruxelles. Mort du R. P. François Xavier de St Nicolas, dans le siècle Jean-Baptiste Steenhout de Bruxelles. Vu sa prudence extraordinaire et la gravité de sa conduite, il fut élu sous-prieur de notre collège de Placet à Louvain au moment de finir son cours de Théologie, puis il fut élu sous-prieur à Malines et enfin à Bruxelles, c'est dans cet office qu'il mourut la veille de la Nativité de la T. S. Vierge Marie, à l'âge de 33 ans, après 13 de profession religieuse.

8. **Jeudi.** — NATIVITÉ DE LA T. S. VIERGE MARIE. — 2^e classe avec Octave. — Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.

1648. A Amiens, fondation du couvent des Carmès déchaussés, sous le vocable de St Joseph.

9. **Vendredi.** — St Étienne, Roi, Confesseur, semi-double. († 1038).
 10. **Samedi.** — St Nicolas de Tolentino, Confesseur, double. († 1308).
 11. **14^e Dimanche après la Pentecôte.** — Le T. S. Nom de Marie, double-majeur.

1520. Mort de Mgr Jean Brisselot. Né à Valenciennes, de parents pauvres et vertueux, Jean Brisselot entra jeune encore dans l'Ordre des Grands-Carmes, dont il devint l'un des plus beaux ornements par sa science et par ses vertus. Après avoir pris le grade de Docteur à l'Université de Paris, il fut successivement prieur du couvent de Valenciennes, confesseur et conseiller de Charles-Quint, évêque de Beyrouth et auxiliaire de Cambrai. Le Saint-Siège l'appela ensuite en Sardaigne, à l'archevêché d'Oristagni, auquel il renonça quelques années plus tard, pour se retirer dans l'Abbaye de Hautmont et s'y préparer saintement à la mort. Il avait été élu Abbé de ce monastère avant d'avoir été élevé à la dignité épiscopale. Toute sa vie il eut une dévotion remarquable pour la T. S. Vierge et une soif insatiable du salut des âmes et de la gloire de Dieu.

12. **Lundi.** — 5^e jour dans l'Octave de la Nativité de la T. S. Vierge.
 13. **Mardi.** — Le B. Jean Soreth, Confesseur de l'Ordre, double. († 1471).
 14. **Mercredi.** — Exaltation de la Sainte Croix, double-majeur.

1883. Bruxelles. Mort du F. Isidore de la S. Famille, Isidore Verbeke, de Cruyshautem, diocèse de Gand. Le 2 septembre 1883 il tomba, vers le soir, si malheureusement du haut de l'échafaudage du nouveau couvent qu'on était occupé à construire, qu'il se fractura les deux jambes et reçut plusieurs graves lésions intérieures et extérieures; il fut assisté avec grand soin par deux médecins habiles, MM. Dumont et Cuyllits, et supporta durant douze jours, avec une patience admirable des peines cruelles; enfin le 14 septembre, jour de l'exaltation de la S. Croix qui tombait un vendredi, il mourut vers les 5 heures à l'âge de N. S., 33 ans et quelques jours, après 7 ans de Profession. Il avait été muni de tous les sacrements de N. M. la S^{te} Église le jour de sa chute.

15. **Judi.** — Octave de la Nativité de la T. S. Vierge Marie, double.
 16. **Vendredi.** — St Corneille († 252) et St Cyprien († 258), Martyrs. Semi-double.

1685. Bruxelles. Mort du Frère Vincent de St Michel, Convers, Pierre Pieters d'Anvers. Il mourut des suites d'un coup d'apoplexie, âgé de 66 ans, en ayant 43 de religion.

17. **Samedi.** — Les Stigmates de St François, double.
 18. **15^e Dimanche après la Pentecôte.** — Notre-Dame des Sept Douleurs, double majeure.
 19. **Lundi.** — SS. Janvier et ses Compagnons, Martyrs, double. († 3^e Siècle.)

1470. Mort de la Vén. Mère Hélène Severy. Issue d'une famille illustre par sa noblesse, elle méprisa les avantages que lui promettait le monde, et se retira au Carmel de Dinant nouvellement fondé par le Bienheureux Jean Soreth. Elle brilla surtout par la vivacité de sa foi qui lui valut des victoires signalées sur l'ennemi de son salut. Sa mort arriva à Namur, où la communauté de Dinant s'était transportée en 1468.

20. **Mardi.** — SS. Eustache et ses compagnons, Martyrs, double. († 120.)
 21. **Mercredi.** — *Quatre-Temps.* — *Jeune de l'Église.* — St. MATTHIEU, Apôtre et Évangéliste. 2^e classe († 1^{er} Siècle.)

1668. A Alexandrie, dans la province de Turin, fondation du Couvent des Carmes déchaussés sous le vocable de S^{te} Anne.

22. Jeudi. — S^t Thomas de Villeneuve, Evêque, Confesseur, double. († 1555.)

23. Vendredi. — *Quatre-Temps.* — *Jeûne de l'Eglise.* — S^t Lin, Pape, Martyr, semi-doublé. († 67.)

24. Samedi. — *Quatre-Temps.* — *Jeûne de l'Eglise.* — Notre-Dame de la Merci, double-majeur.

1837. A Rome, au Couvent de Notre-Dame de la Scala, mort du T. R. P. Honoré de S^{te} Thérèse, 61^{me} préposé général de la Congrégation d'Italie. Il brilla par sa science et sa grande vertu. Il occupa la chaire de Théologie à l'université de Gênes, et remplit avec zèle et grande édification toutes les charges de l'Ordre.

25. 16^e Dimanche après la Pentecôte. — S^t Gérard, Evêque, Martyr de l'Ordre, double. († 1247.)

26. Lundi. — Office votif des SS. Anges.

27. Mardi. — SS. Côme et Damien, Martyrs, semi-double. († 285.)

28. Mercredi. — S^t Wenceslas, Martyr, semi-double. († 936.)

29. Jeudi. — S^t MICHEL, Archange, 2^e classe avec Octave.

1251. Le pape Innocent IV, plaça en ce jour, par une bulle spéciale, tout l'Ordre du Carmel, les personnes et les lieux, sous la protection du Saint-Siège apostolique.

30. Vendredi. — S^t Jérôme, Confesseur, Docteur, double. († 420.)

1693. Bruxelles. Mort du Rév. Père Bauduin de l'Agneau de Dieu, Bauduin Vanderbaere de Bruxelles; il fut en cette maison un sacristain soigneux et prévoyant. Il mourut d'infection lors de la sépulture du Comte d'Egmont. Que ceci serve d'exemple pour qu'on ne s'expose pas en des cas pareils sans nécessité (1). Il avait 35 ans, 15 de religion et 10 de prêtrise.

Petites Fleurs du Carmel

Nous croyons entrer tout à fait dans les intentions de nos lecteurs en prenant, ce mois-ci et le mois suivant, pour thème de nos *Petites Fleurs* les *Exercices spirituels* propres à reconforter les âmes et à les renouveler dans toute leur ferveur. Sous la dénomination d'*Exercices Spirituels*, nous entendons ces pieuses et ferventes retraites, soit annuelles, soit mensuelles, dont les immenses avantages sont tant appréciés par les âmes vraiment désireuses de leur perfection.

Notre âme, dit S^t François de Sales, ressemble à une horloge qui doit être remontée périodiquement.

Or, qu'est-ce qui peut mieux remonter une âme et la renouveler tout à fait dans sa première ferveur, si ce n'est une fervente retraite?

Un maître profondément versé dans l'ascétisme, notre Vén. Père Thomas de Jésus, Carme déchaussé, confesseur de la V. Mère Anne de Jésus et Fondateur du Carmel Reformé en Belgique, va nous donner à ce sujet les plus salutaires conseils.

1. « Avant de commencer les Exercices Spirituels de votre Retraite, mettez-vous sous la protection toute spéciale de la T. S. Vierge. Ayez toute

(1) Naïve remarque du Chroniqueur.

» confiance que, moyennant l'intercession de la divine Mère et la générosité
 » de vos efforts, vous ferez une sainte Retraite, vraiment bénie du ciel et
 » extrêmement féconde en fruits abondants de salut et de sainteté. »

2. « Pendant votre Retraite, recherchez avec la plus scrupuleuse attention
 » quel est votre défaut dominant, c'est-à-dire ce défaut qui paraît d'une
 » manière plus saillante, et se montre d'une manière plus caractérisée dans
 » toutes vos paroles et toutes vos œuvres. Chez les uns, ce défaut
 » sera une tendance plus prononcée vers la mollesse, la paresse, l'immorti-
 » fication ; chez les autres, ce sera la colère, la vaine gloire. Tous recon-
 » naîtront un entraînement plus prononcé vers l'un ou l'autre vice. »

3. « Dès que vous avez découvert quel est votre défaut dominant, n'épargnez
 » aucune peine, ne négligez aucun effort jusqu'à ce que vous l'ayez extirpé
 » jusqu'aux dernières racines. Si c'est, par exemple, l'orgueil, faites disparaître
 » tout d'abord les fruits, peut-être bien nombreux en vous, de cette funeste
 » passion, retranchez ensuite toutes les ramifications de ce grand défaut qui
 » ne cesse de pousser et de repousser, enfin extirpez jusqu'aux dernières
 » racines ce vice pernicieux qui, comme une plante vénéneuse avec ses nom-
 » breuses tiges, empoisonne vos pensées, vos paroles et toutes vos œuvres.
 » Agissez de la même manière pour l'extirpation de tous vos autres défauts. »

4. « Efforcez-vous d'implanter dans le plus intime de votre âme la vertu
 » opposée à votre défaut dominant. Si, par exemple, vous reconnaissez que
 » l'orgueil exerce sa funeste prédominance sur tous vos actes, faites alors
 » régner l'humilité en maîtresse souveraine sur votre cœur. »

5. « De même que votre défaut dominant a produit malheureusement les
 » fruits maudits des vices, de même la vertu opposée doit-elle produire, à
 » titre de réparation, et cela au centuple, les fruits les plus abondants de
 » sainteté. »

N. B. Nous continuerons dans notre prochaine livraison cette importante
 matière qui, à raison de la clarté avec laquelle notre V. P. Thomas de
 Jésus sait l'exposer, se passe facilement de commentaire. Voilà pourquoi,
 nous nous sommes permis de donner seulement les textes sans accompa-
 gnement d'explications.



Sainte Thérèse

Nos lecteurs se souviendront que dans le numéro de décembre dernier nous avons extrait du remarquable ouvrage écrit par M. Ferdinand Loise sur les poètes espagnols le passage qui avait rapport à notre Père S^t Jean de la Croix; nous leur offrons aujourd'hui l'appréciation, donnée par l'éminent critique, de N. M. S^{te} Thérèse considérée comme littérateur et poète.Une femme cependant, une femme dont le nom est inséparable du sien, s'éleva plus haut que lui.

Dans Avila, sous le beau ciel de la Castille, au milieu d'une vaste plaine presque déserte, d'où le regard embrasse un horizon de montagnes arides, aux vives arêtes, aux flancs nus, à l'aspect de flamme, naquit en 1515, un être intermédiaire entre l'homme et l'ange, qu'on nomma Thérèse de Cépéda. Plus tard, son âme épousa le Christ et elle devint Thérèse de Jésus. Dès son enfance, cette femme, si simple, si modeste, si soumise et si aimante se sentit consumée d'un feu divin que la main du Seigneur avait allumé dans son cœur pour éclairer et réchauffer le monde, qui semblait oublier, au sein de ses querelles religieuses, que l'amour seul est le signe du chrétien, et que ce n'est que dans sa flamme qu'il faut chercher sa lumière.

Thérèse réunissait dans sa personne tous les dons de la nature : beauté du corps, beauté de l'esprit, beauté de l'âme ; mais le monde n'était pas digne d'elle : elle le quitta pour le cloître et tourna vers Dieu toutes ses pensées et tout son cœur (1). C'était le temps où Luther détachait de l'Église la moitié de l'Europe. L'Espagne, la terre catholique par excellence, lutta par la ferveur contre l'hérésie nouvelle. On vit renaître les austérités de la Thébàide.

1. On l'a comparée à la reine d'Espagne. Elle en avait, dit-on, le génie, la beauté, les manières et jusqu'au sourire : « Thérèse sur le trône eût été Isabelle ; Isabelle dans le cloître eût été Thérèse. »

Il semblait que la primitive église était ressuscitée. La société catholique comprenait que c'était par la réforme qu'il fallait combattre la réforme, et les vrais disciples du Christ, pour désarmer la révolte, ne lui opposaient qu'une résistance : la sainteté.

Thérèse entreprit, de concert avec Jean de la Croix, la réforme du Carmel. Ce qu'elle déploya d'énergie et de douceur; de vertus et de génie, on ne saurait trop l'admirer, à quelque croyance qu'on appartienne. Jamais la grâce divine ne se manifesta en traits plus éclatants. Il ne s'agit pas ici de visions fantasmagoriques et de puérilités merveilleuses. Lisez la vie de la Sainte, racontée par elle-même avec cet accent de sincérité qui ne permet pas de douter un seul instant de sa bonne foi. Pour compléter ce récit, lisez ses historiens, Louis de Léon, Ribera, Julien d'Avila; lisez ses actes enfin, et dites, la main sur la conscience, si la nature, par ses seules forces, peut opérer de tels prodiges. Quoi! voilà une faible femme dont le corps semble à tout moment prêt à défaillir sous les attaques incessantes de la paralysie et de la fièvre, et qui supporte toutes les fatigues des longs chemins, toutes les persécutions des magistrats, des princes de l'Eglise et des monastères même de son Ordre; qui se voit déchirée de calomnies jusque dans la chaire; qu'on jette en prison comme inquiète, vagabonde, hallucinée par l'esprit d'erreur, et qui en sort triomphante, intéressant le roi lui-même à l'œuvre de sa réforme; une femme qui sait tout sans rien apprendre, par la seule lumière de son amour et qui, dans un pays où l'on ne connaît pas la femme-auteur, écrit sur la science de Dieu des livres qui l'égalent aux pères de l'Eglise et aux plus grands écrivains de l'Espagne, et des vers qui font d'elle la Sapho du christianisme comme elle est l'Augustin des femmes; un ange enfin qui prend son vol dans l'infini et dont la nature est si familière avec le surnaturel, qu'en sortant de l'extase où elle allait puiser ses enseignements et raviver son amour dans ses mystiques épousailles avec le Trois fois Saint, elle est sereine et enjouée comme si elle sortait de l'entretien d'un ami, et l'on n'aurait pas le droit de s'écrier ici : *Deus, ecce Deus*; voilà Dieu!

Dans ce triomphe de l'esprit sur la matière, quel est donc l'insensé qui ne verrait qu'un produit chimique, un ébranlement

nerveux, une sécrétion du cerveau? N'infligeons à ces doctrines d'autre stigmate que ce rapprochement.

Sainte Thérèse ne fait pas de controverse; elle n'est que charité comme le Dieu qui l'inspire, et c'est par là que, comme Lui, elle a vaincu le monde, en sauvant l'Espagne des déchirements du protestantisme. Elle ne régna pas par la terreur et ne parla de l'enfer que pour plaindre les damnés. « Malheureux, s'écrie-t-elle en parlant de Satan, malheureux, il ne sait pas aimer! » Étonnez-vous encore de l'héroïsme d'un peuple qui enfante de telles vertus!

On a dit que cette femme était non seulement le plus grand prosateur de son pays, mais son plus grand poète. Il faut s'entendre. Le génie de Thérèse était tout entier dans son cœur. L'exaltation de son âme passionnée était une poésie et la plus sublime des poésies. Mais l'imagination proprement dite était étrangère à l'état surnaturel de la Sainte. Ceci peut paraître un paradoxe à première vue. Pour ceux qui réfléchissent et qui ont le sentiment de l'invisible, c'est une vérité. Thérèse était née avec une imagination puissante, mais cette imagination avait un guide infailible : le bon sens pratique qui ne la laissait pas s'égarer dans la région des rêves. L'imagination la transporte sur l'aile de l'amour jusqu'aux pieds de l'Éternel ; mais là l'imagination s'efface devant la réalité suprême. La majesté de Dieu se fait sentir au cœur de Thérèse avec une telle force qu'elle aurait horreur d'y rien ajouter. Elle dit ce qu'elle a vu, entendu et senti, et ce qu'il y a de plus merveilleux dans ces merveilles, c'est la simplicité avec laquelle Thérèse les raconte. Elle ne se glorifiait pas d'être ainsi l'objet particulier des attentions de Dieu : longtemps même elle résista à cette voix intérieure qui parlait en elle, craignant d'être le jouet d'une vaine illusion et s'en confessant comme d'une erreur et presque d'un crime. Mais ayant reconnu à des marques certaines la céleste voix, elle se laissait aller au courant de l'extase, toujours avec cette crainte qu'inspire l'humilité à une âme qui se croit indigne d'approcher de si près son Créateur. Loin d'y voir la marque de la sainteté, elle se regardait comme la plus grande pécheresse du monde, et se figurait souvent que si Dieu la comblait de grâces exceptionnelles, c'était pour venir en aide à sa faiblesse :

ses œuvres ne suffisant pas à ses yeux pour la sauver. Il n'y a là rien de commun avec le quiétisme de Molinos ou de M^{me} Guyon, qui s'imaginaient qu'on est parfait parce qu'on entre en extase, et que la contemplation dispense l'homme de se dévouer à ses frères. Thérèse comprend autrement ses devoirs. En vidant son cœur de toute affection mondaine, pour obéir à la volonté divine, elle ne fait que mieux aimer les hommes, car elle sait que Dieu commande qu'on les aime pour les élever à lui.

La Sainte échappe à toute préoccupation d'artiste. Ne lui demandez pas de vous charmer et de vous éblouir en semant sur sa route des fleurs de rhétorique. Elle accepte l'image qui vient d'elle-même au secours de sa pensée; mais la chercher, elle qui n'a aucune ambition littéraire, dont la plume court sans revenir jamais sur ses pas (1), et qui n'écrit que sur l'ordre de ses supérieurs! Brillants fantômes, qui peuplez l'imagination des poètes, disparaissez! Thérèse a trouvé Dieu et s'entretient avec lui dans les joies inénarrables de la conscience. Alors son cœur d'Espagnole et de sainte s'embrase, et, dans l'ardeur de son amour, brûlant de mériter le Ciel, pour s'abimer en Dieu, elle s'écrie: Ou souffrir ou mourir. Quel langage! Cette poésie n'est pas un art, c'est le cri d'une âme qui a soif de dévouement, et le cri d'un ange emprisonné dans la chair qui aspire après sa délivrance pour retourner aux cieux.

Je l'ai dit, sainte Thérèse a fait des vers, des vers dont nul poète chrétien n'a égalé l'inspiration. Jugez-en par ce sonnet à Jésus crucifié si bien traduit, je me trompe, si bien imité par M. de Puibusque:

Mon Dieu, j'ose t'aimer, moi, ta pauvre servante,
Et ce n'est pas l'espoir de ton saint paradis,
Et ce n'est pas l'horreur du séjour des maudits
Qui remplissent mon cœur d'amour et d'épouvante.

C'est pour toi seul, mon Dieu, qu'éperdue et tremblante
A l'autel nuit et jour je prie, et que cent fois
J'embrasse avec transport l'abominable croix
Où la mort a glacé ta dépouille sanglante.

1. On ne remarque dans ses manuscrits aucune rature.

Oui, je n'aime que toi ; mais mon cœur t'aimerait
Si le Ciel n'était point ; mais mon cœur te craindrait
Si l'enfer n'avait plus ni flammes ni souffrances.

Je n'attends pas tes dons pour te livrer mon cœur,
Tu peux d'un mot briser toutes mes espérances,
Du feu qui brûle en moi rien n'éteindra l'ardeur (1).

Et la femme séraphique qui se sentait inondée de cette poésie du Ciel était douée en même temps du génie de l'organisation et de la discipline religieuse. Quelle mission, et qui saurait dire tout ce que de pareils exemples ont produit de grandeur et de perfection morale ! Mais ce qu'il y a de consolant pour les adorateurs du beau, c'est que la perfection littéraire sortit de cette perfection morale, comme des flots d'une source pure dont aucun limon n'altère la transparence et la limpidité. Dans un pays où la déclamation et l'emphase était un vice endémique, cette école spiritualiste des sainte Thérèse, des Louis de Léon, des Louis de Grenade et des saint Jean de la Croix apprit à bien écrire en apprenant à bien penser et à bien sentir, et l'on vit éclore au soleil de l'amour les vertus du style comme les vertus de l'âme, fleurs embaumées de tous les parfums de la pureté chrétienne.

Avec cette école, la grande inspiration lyrique disparaît ; mais le goût était formé ; de nouveaux chefs-d'œuvre pouvaient naître.

Le Scapulaire de N. D. du Mont-Carmel

(suite, voir page 149 et suiv.)

CHAPITRE III. (suite).

Une chose en effet bien certaine et à laquelle peut-être on ne pense pas assez, c'est que cette vive confiance qu'inspire à certains pécheurs le saint Scapulaire du Carmel, ainsi que cette ferme volonté qu'ils ont conçue de le porter fidèlement jusqu'à la

1. Sainte Thérèse avait écrit tout un recueil de poésies spirituelles dont il ne reste que quelques pièces où elle a exhalé tout son cœur : nous connaissons d'elle un Cantique et trois Gloses dont la plus célèbre a pour refrain : Que muero por que no muero. Ajoutez-y cette autre poésie. Les exclamations de l'âme à son Dieu, qui n'ont d'égal que le 3^e livre de l'Imitation et vous comprendrez l'âme de Thérèse.

mort, ne sont rien moins après tout que des grâces de Dieu, qu'ils ne tiennent que de sa pure libéralité et qu'ils peuvent perdre aussi facilement qu'ils les ont reçues, s'ils s'en rendent indignes, sans qu'ils puissent même songer à s'y opposer. Ce n'est encore là qu'une simple affirmation, mais en voici la preuve et elle est saisissante de vérité.

Pourquoi donc, demanderons-nous ici, ces pécheurs dont nous parlons tiennent-ils tant aujourd'hui à leur Scapulaire et d'où peut bien leur venir cette ferme résolution qu'ils ont formée de ne jamais s'en séparer, ni jour ni nuit, jusqu'à leur dernier soupir? N'est-ce pas, en dernier ressort, parce qu'ils ont la foi, c'est-à-dire parce qu'ils croient à la vie future, à l'éternité des peines et des récompenses, à l'existence de cet océan de feu et de soufre qu'on appelle l'enfer, et qu'ils redoutent par-dessus tout les horribles tourments qu'on y endure? D'où vient ensuite qu'ils se sont laissés si facilement convaincre que par le saint Scapulaire du Carmel ils pouvaient obtenir sûrement cette grâce insigne d'éviter à la mort les flammes éternelles? n'est-ce pas encore parce qu'ils ont la foi, c'est-à-dire parce qu'ils croient que Marie, qui nous a fait cette belle promesse, est véritablement Mère de Dieu, qu'à ce titre elle peut tout sur le cœur de son divin Fils pour nous obtenir toutes les grâces dont nous avons besoin et pour sauver surtout de la mort éternelle, selon sa promesse, tous ceux qui par le saint Scapulaire se seront réfugiés sous sa protection? Il est donc de la dernière évidence qu'on ne tient en réalité au saint Scapulaire qu'autant qu'on a la foi, qu'on continue toujours de croire fermement à l'enfer et à ses éternels tourments, ainsi qu'aux éminentes prérogatives de la Mère de Dieu.

Or, la foi, un chrétien ne peut l'ignorer, est un don de Dieu tout à fait gratuit, qu'il accorde à qui il veut, sans autre règle de sa volonté que son bon plaisir et qu'il reste toujours libre de retirer, quand il lui plaît, à ceux qu'il en juge indignes. Sans doute, Dieu n'en vient pas facilement à ce point de priver complètement de ce don précieux de la foi l'âme qu'il en a favorisée, parce qu'il est bon et patient et qu'il en coûte toujours beaucoup à son cœur de Père d'arracher à un pécheur, même endurci, cette dernière ressource qui lui reste pour revenir un jour, s'il le

veut, à de meilleurs sentiments; il est bien certain cependant que, par l'habitude du péché mortel, surtout si l'on s'y abandonne sans aucune résistance, la foi va s'affaiblissant toujours davantage dans notre cœur, et alors il vient un moment où les vérités qui nous frappaient si vivement autrefois cessent de faire impression sur nos esprits; à force d'abuser de la grâce on en vient enfin à ce point d'endurcissement que les dogmes les plus terribles de la religion ne nous touchent plus, que nous pouvons entendre parler de l'enfer et des redoutables jugements de Dieu sans que notre cœur en soit ému, sans que la crainte nous saisisse et nous fasse trembler pour notre éternité. Or les vérités de la foi ayant perdu sur nous toute leur efficacité, l'estime pour les différentes pratiques de piété fondées sur ces vérités ne peut plus tarder à s'effacer et à disparaître complètement de notre cœur, et c'est ainsi que les pécheurs qui se sont attiré la colère de Dieu, par l'abus sacrilège qu'ils ont trop longtemps fait du saint Scapulaire, finissent par tomber insensiblement et comme par degrés dans l'indifférence d'abord à l'égard de ce saint habit, pour en venir bientôt après peut-être jusqu'au mépris « *Impius cum in profundum venerit contemnit* (1). Les pécheurs qui nous donnent au moment de la mort le triste spectacle dont nous avons rappelé plus haut un si frappant exemple sont précisément ceux qui, à force d'impiété, sont descendus jusqu'à ce dernier degré, jusqu'au mépris de toutes les choses saintes.

Bien peu cependant, parmi les profanateurs du saint Scapulaire, en viennent jusqu'à cet excès. La plupart restent dans les bornes de l'indifférence et il n'en faut pas davantage d'ailleurs pour les conduire tôt ou tard, eux aussi, aux mêmes fâcheuses conséquences. Ils continuent de porter encore plus ou moins longtemps le saint habit de la Vierge, mais c'est machinalement désormais et sans aucune dévotion, parce qu'en eux la foi, qui seule autrefois pouvait le leur faire estimer et aimer, a cessé d'agir; ils n'ont plus qu'une foi morte. Ils quittent facilement alors pour le moindre prétexte leur Scapulaire et tardent beaucoup ensuite à le reprendre. Quand, par un long usage, ce saint habit vient à se

1. Prov. XVIII. 3.

briser, ils négligent longtemps, très longtemps, hélas! de le remplacer par un autre et ainsi, par une juste permission de Dieu, ils arrivent au moment de la mort dépouillés de ce précieux bouclier et privés par là même du bénéfice de cette protection spéciale que Marie y a attachée pour aider à mourir saintement ceux qui en sont revêtus lors de leurs derniers moments.

Parlant de l'invocation de la très sainte Vierge, S^t Liguori a cru pouvoir avancer cette courte proposition qu'il avait d'ailleurs empruntée, du moins quant à l'idée, à un ancien Père de l'Eglise, à saint Jean Damascène: « Prononcer au moment de la mort le doux nom de Marie, c'est être assuré de son salut, mais cette grâce, Dieu ne l'accorde qu'à ceux qu'il veut sauver (1). » Appliquée à la dévotion du saint Scapulaire une telle parole nous paraît résumer parfaitement toute la doctrine que nous venons d'exposer. C'est pourquoi nous oserons dire, en finissant ce chapitre, aux pécheurs qui, au profit de leurs habitudes mauvaises, spéculent sur l'habit du Carmel: « Libre à vous de prendre le Scapulaire » et de le profaner indignement toute votre vie, en ne vous servant d'un objet si saint que pour en couvrir vos désordres et vous en assurer l'impunité; mais écoutez bien ceci et ne oubliez jamais: mourir avec le Scapulaire du Carmel, oui, c'est être assuré de son salut, car la promesse de Marie est formelle: *In hoc moriens æternum non patietur incendium*; qui conquerra mourra revêtu de ce saint habit sera préservé des feux éternels; toutefois, ne vous y trompez pas, être assez heureux pour rendre le dernier soupir sous les livrées de la Reine du Ciel, voilà, quoi que vous en pensiez, ce qui ne dépend plus de vous; vous-mêmes, s'il le faut, par un secret et très juste jugement de Dieu, vous aurez pris soin de vous en dépouiller auparavant de vos propres mains; ainsi échoueront tous les calculs de votre trompeuse sagesse, car le port constant, persévérant jusqu'à la fin, de ce gage de salut est une grâce purement gratuite comme toutes les autres grâces et Dieu ne l'accorde qu'à ceux qu'il veut sauver. »

(A suivre).

(1) S^t Jean Damascène avait dit: « Tibi devotum esse, « Maria » est arma quædam salutis quæ Deus dat his quos vult salvos fieri. »

Christophe Colomb

ET LA

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

(suite et fin, voir page 153 et suiv.)



L'histoire et la poésie ont vanté cette navigation intrépide, à travers des mers inconnues. M^r le comte Roselly de Lorgues, biographe de Colomb, dit à ce sujet : « Et vraiment il est impossible de ne pas admirer ce courage supérieur et calme, cette volonté dominatrice qui dut faire face à l'invisible, terrasser l'inconnu, le formidable, dompter les préjugés aveugles des pilotes, et les irritables erreurs des matelots, se soumettre toute puissance, vaincre les éventualités les plus terribles, et les fantômes de l'imagination non moins dangereux que les sinistres de la mer, braver la science de l'époque, affronter des ennemis inconnus, les monstres marins, toute créature possible dans les airs et les eaux, les gouffres, les courants, les trombes, les calmes, la famine, la mort par la soif. Seul un homme, malgré les hommes, osait entreprendre, contre l'immensité, de sonder des espaces redoutables qu'aucune nef n'avait sillonnés et d'où nul mortel n'était revenu, si jamais le hasard ou la résolution y portèrent un être humain. »

On était déjà au 10 octobre et les équipages ne voyant pas de terme à leur course aventureuse, s'écrièrent tout haut qu'on les menait à leur perte. Ici, Christophe Colomb se vit dans le plus terrible danger qu'ait jamais couru, sur son bord, chef d'escadre.

Les capitaines des caravelles avaient délibéré de s'en retourner en Europe; ils conspirèrent de jeter Colomb à la mer, estimant qu'il les avait déçus. Tous les matelots se révoltèrent aussi contre lui, et s'oublèrent jusqu'à le menacer de mort, s'il refusait de rebrousser chemin. Mais le héros s'appuyait sur Dieu. Dieu lui avait inspiré l'idée de découvrir un nouveau monde; Dieu lui donna en ce moment la force et la magnanimité dont il avait besoin pour résister à la révolte, et la dominer. A l'aube suivante malgré

la sérénité de l'atmosphère, la vaste mer s'enfla, de fortes lames s'élevèrent, et des oiseaux parurent en grand nombre. Un jonc vert passa tout près des flancs de la *Santa Maria*, caravelle que montait Colomb. Peu après l'équipage de la *Pinta* aperçut une touffe d'herbe terrestre, et une petite planche. La *Nina* eut aussi sa trouvaille : c'était une branche d'arbre chargée de petits fruits roux. Ces signes soutinrent l'espoir des marins durant tout le cours de la journée.

Le soleil s'abaissa flamboyant à l'horizon ; et les caravelles se rapprochèrent l'une de l'autre pour chanter suivant l'usage quotidien le *Salve Regina*. Alors, Christophe Colomb adressa aux marins une touchante allocution, leur rappelant les faveurs dont le Seigneur les avait comblés durant la traversée, et leur annonçant qu'ils touchaient au terme de leurs inquiétudes et de leurs espérances. Il finit en les assurant que cette nuit même, ils atteindraient le but de leur voyage, bien que leurs yeux ne pussent encore rien découvrir.

En conséquence, il leur recommanda de veiller toute la nuit, et ordonna aux pilotes de service de diminuer les voiles, passé minuit. La reine avait promis une prime à celui qui le premier signalerait la terre. Sur chaque bord l'attente était unanime, et l'impatience extrême.

Vers dix heures, Colomb monta sur la dunette. A peine y était-il posté en observation, qu'il aperçut au loin une lumière. Cette clarté parut deux ou trois fois. C'était comme une flamme qui montait et baissait alternativement. A ce signe Colomb reconnut la direction précise à tenir. L'escadrille maintenant ne pouvait s'égarer. On était sûr de faire bonne route. Electrisés par la solennelle affirmation du commandant, tous les cœurs palpitaient d'espérance.

Soudain un éclair brille, et un coup de canon tonne. Les équipages bondissent d'allégresse. C'était le signal de la terre. Un marin de la *Pinta* venait de reconnaître le point sur lequel Christophe Colomb avait vu s'élever du feu quelques heures auparavant. L'horloge de la *Santa Maria* marquait deux heures du matin.

Au bruit de la détonation, le commandant en chef se jeta à

genoux, et entonna le *Te Deum*, que tous les marins poursuivirent. On commença ensuite les préparatifs du débarquement : avec quelle joie, on le devine ! Aux premières lueurs de l'aurore, on vit se dessiner non loin des caravelles une plage riante, bordée de verdoyants bouquets d'arbustes, et au delà des collines et des montagnes. Dépeindre le bonheur de ces hommes qui, après tant de périls et de fatigues, voyaient enfin la terre promise, serait impossible. Mais nul ne surabondait de consolation comme le chef intrépide de l'expédition, qui voyait enfin réalisé son rêve sublime.

Dès qu'on eut jeté les ancres à quelques encablures du rivage, l'Amiral, suivi de son état-major, descendit dans la chaloupe. Les capitaines des deux autres caravelles descendirent aussi avec un certain nombre de marins bien armés, pour parer à l'éventualité d'une attaque des indigènes. En quelques coups d'aviron, les trois embarcations accostèrent, et Colomb rayonnant d'enthousiasme sauta le premier à terre.

A peine foula-t-il cette grève nouvelle qu'il y planta significativement la Croix, et se prosterna plein de reconnaissance pour adorer l'Auteur suprême de l'événement. Tous ceux qui l'accompagnaient imitèrent son exemple. Après cela, l'Amiral se releva plein de dignité, et offrit à haute voix les prémices de ses découvertes à Notre Seigneur Jesus-Christ, en imposant à cette terre le nom de Saint-Sauveur. Puis tirant son épée, il déclara solennellement qu'il prenait possession de ce territoire pour la couronne de Castille, et requit immédiatement le notaire royal de dresser l'acte de la prise de possession, en présence des capitaines et des officiers de l'expédition. C'était le 12 octobre 1492.

Pendant cette cérémonie, les habitants de l'île, qui, à la première apparition des étrangers, s'étaient précipitamment enfuis au plus profond de leurs bosquets, sortaient peu à peu de leurs cachettes, pour contempler ces êtres nouveaux ; et comme par les ordres de Colomb, tous les Espagnols se montraient bienveillants à leur égard, insensiblement ils s'approchèrent, et s'enhardirent jusqu'à toucher avec étonnement les habits et les armes des capitaines et des soldats : objets tout à fait extraordinaires pour eux. Enfin comprenant, par le respect dont on l'entourait, que Colomb devait être le

chef de la troupe, ils se prosternèrent devant lui, et coururent chercher des présents, qu'ils offrirent à l'Amiral avec grand appareil de démonstrations naïves.

La découverte de l'Amérique était accomplie.

Christophe Colomb aurait pu mourir en ce moment. Il avait assez travaillé pour immortaliser sa mémoire. Les heureux témoins de sa découverte auraient continué son œuvre. Le principal était fait. Une terre nouvelle venait d'être révélée au monde : rien ne pouvait augmenter la gloire du puissant génie qui l'avait devinée, et reconnue le premier !

Mais Dieu qui avait ses desseins sur cet élu de sa Providence lui réservait de nouveaux succès, et aussi de nouvelles épreuves. Car les épines devaient se mêler aux lauriers pour couronner le front prédestiné du héros, le rendre grand sur la terre : plus grand encore dans les cieux.

Un Carme Déchaussé.

Notice sur le V. P. Alexandre de Saint-François (1)

Le Vénérable Alexandre de Saint-François, dont nous venons de parler à l'occasion du P. Philippe Thibaud, était de la famille Ubaldini, une des plus illustres de la Toscane par la noblesse et parce que la piété y était en quelque sorte héréditaire. Elle a donné à l'église la Bienheureuse Claire Ubaldini, religieuse de l'Ordre de Saint-François à Florence, et saint Guy Ubaldini, honoré particulièrement à Pise. Sa mère, Lucrèce Gherardesca, fille du comte de ce nom, comptait aussi des saints dans sa famille : la Bienheureuse Gherardesca, également vénérée à Pise, et le Bienheureux Ghaddus, de l'Ordre de Saint-Dominique. La famille Gherardesca était alliée à celle des Médicis, car l'aïeule maternelle

(1) Le révérend Père Albert du saint Sauveur (de Paris) a eu la bonté de nous communiquer l'intéressante notice qui va suivre et qu'il a bien voulu détacher d'un travail qu'il prépare sur les quatre premiers noviciats de l'Ordre : Pastrane, Rome (la scala), Avignon et Paris. Le V. P. Alexandre de St François était neveu du Pape Léon XI et l'un des premiers maîtres des novices de la Province des Carmes Déchaussés de Paris.

du V. P. Alexandre était la propre sœur du cardinal de Médicis, qui devint Pape, sous le nom de Léon XI.

Notre Vénérable naquit en 1588, le jour de la fête de saint Luc, et reçut au saint baptême le nom de Lœlius. Dès l'âge le plus tendre, il manifesta pour la piété des dispositions étonnantes. Il n'avait que six ans, lorsque, à l'occasion des fêtes de Noël, sa mère lui ayant donné un peu d'argent pour se récréer, il s'en alla dans l'église des religieuses capucines de Pérouse, le déposa près d'une statuette de l'Enfant Jésus couchée dans une crèche, et il dit au divin Enfant: « *Doux Jésus, je vous donne tout ce que j'ai, et qui m'a été donné pour m'amuser, mais c'est à condition que vous tiendrez votre parole de me rendre le centuple que vous avez promis dans l'Évangile.* »

A l'âge de neuf ans, il devint si gravement malade que les médecins désespérèrent de le conserver à sa famille. Lui-même était bien convaincu qu'il ne tarderait pas à mourir, et il s'en réjouissait vivement, loin de s'en affliger. Sa mère, le voyant considérer ses doigts en souriant, lui en demanda le motif. « *En voyant mes doigts si amaigris et si pâles,* » répondit-il, « *il me semble que la mort approche, qu'ainsi j'irai voir Dieu: et cette pensée me comble d'une bien douce joie.* » Le mal s'aggrava au point de faire pressentir un dénouement prochain. Le jeune malade, s'imaginant qu'il allait bientôt entrer en agonie, fit disposer et allumer des cierges autour de son lit, comme pour un mort. Sa mère entrant en ce moment fondit en larmes et lui demanda le motif de cette fantaisie lugubre: « *Voulez-vous donc, mon fils, nous quitter de sitôt?* » lui dit-elle. Et le pieux enfant répondit: « *Oui, ma mère je veux mourir, puisque ce n'est qu'ainsi qu'on peut voir Dieu face à face, et jouir de lui éternellement.* » Il guérit néanmoins. Avant de l'appeler à lui, Dieu le destinait à moissonner des mérites en mourant chaque jour d'une mort volontaire, dans la vie religieuse.

Il étudia les lettres auprès du célèbre littérateur italien Marc-Antoine Boccario, appelé par Juste-Lipse l'*Homère* de l'Italie. Sous un tel maître les langues grecque et latine lui devinrent presque aussi familières que sa langue maternelle. Il fit ensuite

son cours de philosophie à Rome, où il fréquenta également avec assiduité les savantes académies. Dans ce temps, un de ses amis et condisciples, Vincent Crescentius, de la noble famille des Crescenti, étant entré au noviciat des Carmes Déchaussés de notre couvent de *la Scala*, Lælius en fut vivement impressionné. A compter de ce jour il suivit assidûment les prédications de notre V. P. Pierre de la Mère de Dieu, et le fruit qu'il en retira fut un ardent désir d'embrasser lui aussi la vie religieuse dans notre Ordre; mais avant de tenter aucune démarche à cet égard, il voulut s'exercer aux austérités qu'on y pratique. Il ne mangea plus que des légumes et autres aliments pour lesquels il avait éprouvé jusqu'alors une extrême répugnance, et il couchait sur un coffre de bois. Mais il s'appliqua surtout à rompre sa volonté en obéissant à sa mère, dans les moindres détails, et avec une fidélité et une promptitude qui la remplissait d'étonnement.

Après quelque temps de ces saintes pratiques, il pria son oncle, le cardinal de Médicis, de lui obtenir de sa mère la permission d'entrer dans notre noviciat. Le prudent cardinal voulut avant tout s'assurer de la vocation de son neveu, qu'il aimait tendrement. Puis, quand il eut constaté qu'elle venait bien réellement de Dieu, il en parla à la mère et en obtint le consentement désiré.

(A suivre.)



La Journée religieuse

(voir page 156 et suiv.)



OFFICE DES MATINES

de la Sainte Vierge.

En nous appelant à former la cité sainte, le royaume, l'Église-Epouse du Verbe incarné, Dieu nous a voulus libres, et c'est par l'exercice de notre liberté prévenue, mue par la grâce, que nous devons nous ajuster à ce dessein magnifique. Qui ne voit

cependant que laissé à ces seuls termes, donné les défaillances possibles de la liberté créée, le divin risquait de ne pas aboutir? Aussi Dieu avisa (1). L'éternelle sagesse porte en toute chose le souci de l'unité. Avant de se développer et de s'épanouir dans le nombre, ses plans vont toujours à un modèle, à un fondement unique. Lorsqu'il décréta le mystère du Christ, le Seigneur établit donc que la cité sainte, le Royaume, l'Eglise-Épouse qu'il destinait à son Fils, auraient leur point de départ, leur type, leur exemplaire fondamental en une créature privilégiée, qui serait en même temps la vraie Mère de l'Homme-Dieu, selon la chair, et la Mère, selon l'esprit, de tous les membres de son corps mystique. Et, cette créature bénie, Dieu la mit d'abord hors de question: Il se la réserva, la posséda d'une manière irrévocable (2), comme le premier et principal trophée de l'éternelle Rédemption (3). Marie fut ainsi posée au haut des montagnes, dans une région sublime dépassant et la révolte des mauvais anges, et la tentation, et la chute d'Adam, et les suites de la chute. Les flots du péché, les grandes eaux de la corruption originelle, qui devaient tout submerger ici bas, ne pouvaient l'atteindre. Inébranlablement affermie dans la justice, elle représenterait à jamais, sans aucun écart, sans aucune retouche, le pur concept, la pure et immaculée conception de la Sagesse et de la Bonté infinie (4). Dès le premier moment de son existence, elle serait à Dieu la cité, le Royaume de l'Eglise-Épouse typique de son saint Fils Jésus, comprenant en elle, en substance et en éminence comme Mère

1. Est-il besoin de dire qu'en tout ceci nous parlons *modo humano* comme le permet l'Écriture elle-même?

2. Dominus possedit me in initio viarum suarum. Prov. VIII, 22.

3. Deus qui... ex morte Filii tui prævisa, eam (Virginem) ab omni labe præservasti... Orat. offic. Immac. Concep. B. V. M.

4. Ab æterno ordinata sum, et ex antiquis antequam terra fieret. Nondum erant abyssi et ego jam concepta eram. Prov. VIII, 23 et seq. — « *Je suis l'Immaculée Conception*, » « l'œuvre très sainte de Dieu, » disait à Lourdes notre glorieuse Reine, elle-même. — Denique die festo Annuntiationis, percontanti enixe puellæ illius nomen, ejus aspectu toties dignata fuerat, Virgo, admotis pectori manibus, elatisque in cœlum oculis respondit: *Immaculata Conceptio ego sum*. (Lect. II^e Noct. offic. Apparit. B. M. V. Immacul. ex Decr. S. R. C. 7 Mart. 1891).

universelle, tout le peuple élu (1), issu de la multitude des nations.

« Le bruit de la tempête court sur la mer agitée de ce monde » de péché, « chante aussi bien le psalmiste. » Les montagnes ont » été renversées. Mais un fleuve de paix réjouit la Vierge, cité de » Dieu. Le Très-Haut a sanctifié, et s'est consacré son tabernacle. » Dieu est au milieu d'elle. Elle sera inébranlable. Dieu la proté- » gera dès le grand matin. » *Sonnerunt et turbatae sunt aquae eorum, conturbati sunt montes in fortitudine ejus. Fluminis impetus lœtificat civitatem Dei: sanctificavit tabernaculum suum Altissimus. Deus in medio ejus non commovebitur: adjurabit eam Deus mane diluculo.* « C'est pourquoi, grâce à » Marie, nous ne craignons pas, alors même que la terre serait » ébranlée. *Propterea non timebimus, dum turbabitur terra.* » Car en Marie nous avons le gage assuré des miséricordes de » Dieu à l'égard de notre race. Il réside en elle, *in medio ejus*, » pour être notre refuge, notre force, notre salut au milieu des » tribulations et des luttes auxquelles nous a livrés la déchéance » primitive (2). » *Deus refugium nostrum et virtus, adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis auferens bella usque ad finem terræ. Arcum conteret et confringet arma. Dominus virtutum nobiscum; susceptor noster Deus Jacob.* (Psal. V.)

Et encore, au psaume suivant: « On a dit de vous des choses » glorieuses, ô cité de Dieu. Vos fondements sont posés sur les » saintes montagnes. Le Seigneur aime les portes de cette vraie » Sion, qui est Marie, plus que toutes les tentes de Jacob. Les

1. *Dixit mihi creator omnium: in Israel hæreditare, et in electis meis mitte radices.* Eccli. XXIV. 13.

2. Ce plan divin fut déclaré aux premiers jours du monde: *Inimicitias ponam, dit Dieu au démon, inter te et Mulierem, et semen tuum et semen illius: ipsa conteret caput tuum.* Genes. III. 15. Jésus-Christ et son Église, la Rédemption et le salut des hommes, l'entière déroute, l'écrasement de tous les complots, de toute la malice de l'enfer sortirent de la Vierge Immaculée. Elle est la véritable Judith, par laquelle le Seigneur a réduit à néant nos ennemis. *Benedixit te Dominus in virtute sua, quia per te ad nihilum redigit inimicos nostros.* Judith XIII. 22.

« étrangers, ceux de Tyr et le peuple d'Ethiopie s'y sont trouvés
 « réunis. Ne dira-t-on pas à Sion : un grand nombre d'hommes
 « sont nés dans elle, et le Très-Haut lui-même l'a fondée? Le
 « Seigneur pourra lui seul, dans la description des peuples et des
 « princes, dire le nombre de ceux qui auront été dans elle. Ceux
 « qui habitent en vous, ô Sion, ceux qui sont renfermés en votre
 « sein maternel, ô Marie, ô sainte Mère de Dieu et la nôtre, sont
 « tous dans la joie. » *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei. Fundamenta ejus in montibus sanctis : diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob. Ecce alienigenæ, et Tyrus et populus Ethiopum, hi fuerunt illic. Numquid Sion dicet: Homo et homo natus est in eâ, et ipse fundavit eam Altissimus. Dominus narrabit in scripturis populorum et principum, horum qui fuerunt in eâ. Sicut lætantium omnium nostrum habitatio est in te, sancta Dei Genitricis.* (Psal. VI. et antiph. ad psal).

Oui, soyons vraiment en Marie, avec Marie, par la foi, par l'amour, et nous sommes en lieu sûr, à l'abri de tout mal : nous avons cette ineffable joie de nous sentir aimés, protégés par une Mère, la plus tendre des mères, qui est en même temps la Reine de l'univers. *Sicut lætantium omnium habitatio est in te.* Quels que soient nos besoins, nous trouvons en elle aide et secours (1). Les ennemis de notre salut ne cessent de nous attaquer, nous portons les sanglantes blessures du combat : elle est la Tour inexpugnable de David, où pendent les mille boucliers et l'armure des forts (2). Nous sommes pauvres, indigents : elle est la maison d'or, bâtie dès l'origine (3), gardant, pour tous et chacun, l'inviolable dépôt des richesses de la munificence divine. Des afflictions de toute sorte étendent sur notre âme une nuit désolée : elle est l'Etoile

1. C'est ce que nous rappelle la sainte Eglise dans l'oraison de la fête de Notre-Dame auxiliaatrice : *Omnipotens et misericors Deus, qui ad defensionem populi christiani in beatissima Virgine Maria perpetuum auxilium mirabiliter constituisti.....*

2. Cantic. IV. 4. — *Turris draconi impervia.* Hymn. Matut. Immac. Conc.

3. *Sapientia ædificavit sibi domum... Mecum sunt divitiæ et gloria, opes superbæ et justitia, ut ditem diligentes me etc. Beatus homo qui vigilat ad fores meas quotidie, et observat ad postes ostii mei.* Prov. VIII. 18. IX. 1.

du matin, annonçant infailliblement le retour de la lumière. Le péché a laissé en nous sa tache: elle est la Fontaine scellée dont aucun souffle n'a jamais pu troubler la limpidité, le Réservoir des eaux purifiantes de la divine grâce (1). Notre vie intérieure languit, nos énergies surnaturelles fléchissent: elle est la Mère de la science, *Ego mater agnitionis*, la mère de la sainte espérance, *Ego mater sanctæ spei*, la Mère du bel amour, *Ego mater pulchræ dilectionis*. Venez tous à moi, nous dit-elle, remplissez-vous de mes générations,, *transite ad me omnes... et a generationibus meis implemini*. Tout espoir de vie et de vertu est en moi. *In me omnis spes vitæ et virtutis* (2). (A suivre.)

O Marie, Mère de mon Dieu, je vous offre et vous consacre, en témoignage de mon amour et en réparation de mes fautes, toutes les puissances de mon être, afin qu'elles soient employées à votre plus grande gloire.

(Saint André Corsini.)

Unissez toutes vos prières à celles que la Sainte Vierge offrit à son divin Fils, quand elle le déposa dans la crèche: par ce moyen vous obtiendrez les grâces qui vous sont les plus chères.

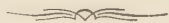
(S^{te} Madeleine de Pazzi, Carmélite).

Garde-toi de croire, quand tu contemples ma Mère me tenant entre ses bras, que des joies si douces fussent exemptes d'un cruel martyre; dès qu'elle eut entendu les paroles de Siméon, mon Père l'éclaira pour lui montrer tout ce que j'aurais à souffrir. Considère ma vie; elle n'a été que souffrance. Tu n'y trouves qu'une heure de bonheur, celle du Thabor. (Paroles adressées par Notre-Seigneur à S^{te} Thérèse).

Errata. Dans le dernier numéro (septembre 1892), au bas de la page 160, à l'article « Voyages en Palestine et aux Indes, par Mgr Marie-Ephrem. » L'omission de toute une ligne a rendu le texte inintelligible; il faut le reconstituer de cette façon:.... *transportent les marchandises et les bagages et on prend le large. C'est ainsi que cela se pratique également à Alexandrie....*

1. Cant. IV. 12. 15. — 2. Eccli. XXIV. 24, 25 et 26.

Échos du Centenaire de S^t Jean de la Croix



Lons-le-Saunier. (France). — “ *Bonum est nos hic esse* ”. Il est toujours bon d'être au Carmel, mais il est des jours où il est meilleur encore de s'y rencontrer. Mardi, mercredi et jeudi de la semaine dernière, il était devenu un vrai Thabor, où, avec des suavités toutes célestes, on trouvait le souvenir du Calvaire : les filles de Sainte Thérèse célébraient les fêtes du centenaire en l'honneur d'un amant de la souffrance, du bienheureux Coadjuteur de la sainte Réformatrice du Carmel, S^t Jean de la Croix.

Notre Seigneur est là, à la modeste chapelle, sur un trône d'or et de lumière ; l'image à la fois douce et austère du Saint est tout environnée de banderolles, de guirlandes et de fleurs ; les tableaux de Saint Elie, de S^{te} Thérèse, gracieusement ornés, rappellent que ces âmes unies dans la gloire à leur bienheureux frère, s'associent à son triomphe ; puis, ces fraîches guirlandes, qui s'élèvent en spirales autour des blanches colonnes, ou dessinent les lignes de l'édifice ; ces bouquets de fleurs que la saison semble avoir respectées pour orner les autels en ces jours bénis ; ces bandières qui pendent çà et là, distribuées avec grâce ; ces décorations à la fois simples et riches ; tout élève et transfigure les âmes ; on oublie un instant les préoccupations et les angoisses de l'heure présente pour vivre dans la société des Saints, c'est un avant-goût du Ciel : “ *Bonum est nos hic esse*. ”

A Lons-le-Saunier, les amis du Carmel ont profité de ces joies si pures que leur offrait la petite famille carmélitaine ; durant les trois jours, de nombreux assistants sont venus s'agenouiller devant l'image bénie de S^t Jean de la Croix, orner son triomphe, implorer sa protection et puiser au trésor d'Indulgences ouvert par le Souverain-Pontife.

Disons d'abord que MM. les curés de la ville avaient bien voulu donner aux Carmélites un témoignage de leur bienveillance ordinaire en acceptant de célébrer la messe conventuelle, le mardi et le mercredi. C'est M. le Supérieur du Grand Séminaire, Supérieur aussi du Carmel, qui devait célébrer le troisième jour ; si les pieuses filles ont regretté l'absence de leur père si vénéré et si aimé, elles ont eu du moins la consolation de voir M. l'abbé Chère, directeur au Séminaire, tenir sa place et présider les exercices de la journée.

Cette fête devait être aussi la fête de l'harmonie : un chœur de jeunes filles exécute des chants admirablement choisis ; la fraîcheur des voix, la grâce et la richesse de l'harmonie ont quelque chose qui porte au fond de l'âme le sentiment religieux ; on dirait que, pour ces jours de bénédiction, la prière des Carmélites s'est revêtue de ces formes si douces et si gracieuses

pour monter plus suave vers le cœur de Dieu. On aime à s'associer à ce pieux concert : c'est l'union dans la prière et dans l'amour du Sauveur.

Pendant la journée, les membres des communautés religieuses et des institutions chrétiennes de la ville, sont venus tour à tour adorer le Saint Sacrement et offrir à St Jean de la Croix l'hommage de leur vénération. Mercredi, c'était aux élèves du grand Séminaire de faire leur pieuse visite ; la petite chapelle a retenti de ces chants liturgiques si graves, si imposants, si religieux, la plus touchante expression de la prière de l'Eglise.

Mais c'est surtout le soir que la foule se presse sur le chemin du Carmel, vers l'étroite chapelle insuffisante à recevoir le flot qui s'y porte. Les prêtres de la ville et des environs ne sont pas les moins empressés ; ils se groupent nombreux auprès de l'autel. C'est un Religieux de l'Ordre des Carmes qui parle de son Père. Dans nos pays, on n'est pas habitué à voir ce moine à la robe brune, au manteau d'un blanc immaculé, aux pieds nus, que nos pères connaissaient pour un fils de St Elie et un frère de N.-D. du Mont-Carmel, mais le R. P. Marie-Joseph, de la maison de Paris, a bientôt gagné les sympathies de son auditoire ; on ne tarde pas à reconnaître en lui l'homme d'oraison qui descend des hauteurs du Carmel pour parler à ses frères du Dieu qu'il a contemplé avec amour dans la solitude de son couvent. Au début, il fait connaître la famille religieuse à laquelle appartient St Jean de la Croix ; son origine est au Mont-Carmel. Avec quels accents, quelle poésie, le R. Père décrit les charmes de cette montagne de Marie, montagne tant chantée par les Prophètes ! avec quel amour il retrace l'histoire de ses frères à travers les âges, depuis Elie jusqu'à St Thérèse et St Jean de la Croix ! Il aime son Ordre et il veut le faire aimer ; facilement on se laisse persuader, et N.-D. du Mont-Carmel s'est bien vite rendue maîtresse de tous les cœurs.

Saint Jean de la Croix docteur mystique, tel était le sujet du 2^e discours. Après avoir donné la définition de la théologie mystique, le R. P. en expose les principes d'après saint Jean de la Croix ; avec lui, ses auditeurs gravissent les divers degrés par lesquels l'âme s'élève jusqu'à cette intime union avec Dieu que l'école appelle mariage mystique. C'est la méditation et l'imitation de la vie de Notre-Seigneur, c'est le dépouillement de soi ; ce sont tous ces renoncements qui préservent de l'illusion, renoncement aux joies sensibles, renoncement aux joies intellectuelles, renoncement aux faveurs divines elles-mêmes, et tout cela trouvant son couronnement dans les délices de l'union avec Dieu qui est le paradis de la terre. Cette doctrine si élevée, exposée avec une parfaite clarté, en un langage plein d'onction et de grâce, nous fait pénétrer dans l'intérieur de saint Jean de la Croix qui, en décrivant ces états, nous initie à tous les secrets de sa vie intime. Ce sont de telles âmes qui plaisent à Dieu et sauvent le monde. En terminant le R. P. demande à saint Jean de la Croix d'obtenir pour les âmes de notre époque

le renouvellement de l'esprit d'oraison, afin qu'elles apprennent à estimer et rechercher les seuls vrais biens; il invite ensuite ses bien-aimées sœurs du Carmel à avancer dans la voie que leur a tracée leur B. Père; toutes, elles doivent brûler du feu sacré qui consumait saint Jean de la Croix, se hâter à la poursuite du Bien-Aimé, sans ralentir jamais leur course jusqu'à l'union éternelle.

Après le docteur mystique vient le héros de la Croix, il suit Celui dont il est dit : *Evinanivit semetipsum*. Cet homme admirable a aimé les mépris, et il a été servi à souhait par la divine Providence; c'est d'ailleurs la seule récompense qu'il demande au Sauveur pour les travaux entrepris à sa gloire : *souffrir et être méprisé*. La souffrance, il ne l'aime pas moins que le mépris; il souffre dans son âme comme son divin Maître, il souffre de la part de ses ennemis, il endure cette persécution si pénible que le R. P. appelle la persécution des bons, il lutte contre Dieu lui-même qui paraît l'abandonner; dans son corps qui n'est qu'une plaie, il souffre des douleurs intolérables, mais cette souffrance il l'aime, et le seul mot de souffrance lui cause de douces extases. *Ou souffrir ou mourir* de sainte Thérèse; *souffrir et être méprisé* de saint Jean de la Croix; *souffrir et ne jamais mourir* de sainte Madeleine de Pazzi, voilà les trois cris du Carmel : les généreuses filles qui habitent les sommets de la sainte montagne sauront souffrir pour les âmes qui se perdent « en ce beau royaume de France »; pour chacune desquelles sainte Thérèse « eût volontiers donné mille vies ». Quant à ceux qui vivent dans le siècle, à une époque où la littérature, le journal, le livre, la musique sont, entre les mains des impies, autant d'armes pour amollir et tuer les âmes, il leur faut un peu de l'esprit de saint Jean de la Croix, ils doivent apprendre ce qu'on ne sait plus aujourd'hui, apprendre à souffrir.

Après ces touchantes exhortations, l'âme des auditeurs se recueille pendant le chant de pieux cantiques. Un brillant *O Salutaris* exécuté par une voix aussi habile qu'exercée, annonce la bénédiction du S. Sacrement; puis, le même chœur qui s'est fait entendre le matin répète ses douces mélodies. L'entrain des chants, composés pour la circonstance en l'honneur de saint Jean de la Croix, laisse surtout dans les âmes une impression de paix et de joie, et, après avoir vénéré la relique du Saint, les pieux fidèles se retirent doucement émus.

Pendant ces trois jours, la prière est montée fervente du Carmel vers le Ciel, la grâce est aussi descendue du cœur de Jésus dans les âmes. Du séjour du bonheur, l'humble Carme arrivé à la gloire par la souffrance et le mépris, aura jeté un regard de bonté sur sa chère famille religieuse, sur tous ceux qui ont pris part à ses fêtes ou qui ont contribué à en relever l'éclat; les généreuses filles du Carmel ne sauraient non plus les oublier : elles ne cesseront d'offrir à N.-D. du Mont-Carmel tant de vœux

déposés en ces jours au pied de ses autels. Enfin, toutes les âmes qui conservent le souvenir de ces heures bénies passées dans l'humble sanctuaire remercieront la pieuse communauté de les avoir appelées à « la montagne sainte où elles ont vraiment trouvé une maison de prière et une source d'ineffables joies ». (Is. LVI. 1). (*Semaine religieuse*). E. C.

Bourges. (*France*). — *Extrait de la semaine religieuse.* — A l'occasion du 3^e centenaire de la mort de leur glorieux Père, Saint Jean de la Croix, les Carmélites ont célébré, les 5, 6 et 7 du mois de décembre, un Triduum solennel. De ces trois jours de fête, où tout a été splendide, nous ne pouvons tracer ici qu'une esquisse très imparfaite.

La chapelle avait été merveilleusement décorée par les soins de M^r le Chanoine Augonnet, dont on connaît le talent et le goût. Au fond, derrière le maître-autel, s'élevait un riche pavillon que supportaient quatre colonnes d'or, et que rehaussaient de fines sculptures et les vives couleurs de l'arc-en-ciel. C'est sous le dôme de ce pavillon, parmi les lis d'or et les lumières des candélabres et des lustres, que se montrait, parfaitement détachée, la statue de Saint Jean de la Croix.

Monseigneur l'Archevêque, empêché par la maladie, n'a pu, à son grand regret, présider ces solennités. Son digne frère, Monseigneur l'Evêque de Sinope a daigné honorer de sa présence les trois jours de la fête.

Pendant le Triduum, la Messe a été célébrée solennellement, le premier jour par M^r le Chanoine Grandhomme, vice-doyen du Chapitre, et le second jour par M^r l'Abbé Auvrelle, Vicaire-Général et Supérieur du Carmel. Le 3^e jour sa Grandeur Monseigneur de Sinope a célébré la Messe Pontificale, chanté les Vêpres et donné la bénédiction du Saint Sacrement.

Les précieux ornements, qui ont servi pour les fêtes du Triduum, ont été brodés par les mains des anciennes carmélites de 1693 à 1697. On présume qu'ils ont dû servir pour les fêtes de la canonisation de Saint Jean de la Croix au Carmel de Bourges en l'année 1727.

Les sermons ont été donnés, le premier jour, par M^r l'Abbé Boution, prêtre du diocèse d'Orléans, et, les deux jours suivants, par le R. P. Marie-Léon, Sous-Prieur du Carmel de Paris.

Nous n'avons pas l'intention de résumer ici cette prédication, qui fut toute pleine de magnificence. Une froide analyse ne se ferait jamais l'écho des vibrantes paroles qui furent entendues. Elle ne saurait jamais réveiller cette onction divine, cette chaleur surnaturelle qui, du haut de la chaire, allait se communiquant à toutes les âmes. Nos orateurs sacrés ont rappelé toute la vie du glorieux Saint Jean de la Croix. Ils l'ont montré dès sa naissance préparé à sa mission divine et par l'action de Notre-Seigneur et par la protection de la Vierge Immaculée. Ils l'ont fait voir à la fois

apôtre, martyr, contemplatif, docteur mystique, écrivain sacré, puissant thaumaturge. Et cet humble, qui avait demandé pour lui l'oubli et le mépris, ils l'ont fait voir plus grand que les plus grands rois de son époque, et par son apostolat rayonnant et dans le cloître et dans l'Eglise et dans le monde entier. Ce crucifié et ce mort à lui-même, ils l'ont montré sortant pour ainsi dire de ce néant dont il avait fait sa tombe et se survivant à lui-même par une multitude infinie de miracles et de prodiges.

En entendant ces solennelles prédications, nous l'avons appris, nous oserions dire, nous l'avons senti, les pieux fidèles qui se pressaient en foule dans l'enceinte sacrée ont reçu une impression profonde : Ils ont recueilli un secret désir de marcher, autant qu'il leur serait possible, sur les traces du grand saint qui leur était montré.

Nous ne terminerons pas notre récit sans adresser nos félicitations bien méritées à ces Dames qui, pendant le Triduum, le matin et le soir, avec un zèle infatigable, nous ont fait entendre des chants en si parfaite harmonie avec la circonstance. Nous remercions particulièrement Madame Lebreton qui se montre si dévouée pour le Carmel et qui dirige si habilement son très pieux orchestre.

Missions des Carmes déchaussés

Malabar Méridional. — Diocèse de Quilon. — Le Rév. P. Elie de la Mère de Miséricorde, C. D. à Cottar.

I. DISTRICT DE COTTAR. — PREMIÈRE TOURNÉE APOSTOLIQUE. — (*Extraits des lettres du R. P. Elie au R. P. Alphonse, C. D. Ex. Mis. à Ypres*).

Mon très Rév. et bien cher Père. — L'obéissance, comme votre Rév. le sait déjà, m'a appelé depuis quelque temps de Vengotto à Cottar, pour y remplacer le Rév. Père Joseph-André, C. D. mort le 3 mars 1890. Cottar est une des places les plus importantes du royaume de Travancore ; c'est une ville très ancienne, déjà célèbre aux temps de Ptolémée, Pline et Strabon, qui en parlent et l'appellent *Kottiarum*. Elle est l'*emporium* (1) du Sud, comme Alleppey l'est du Nord ; sa population est égale à peu près à celle de la capitale, environ 53000 habitants tous païens, excepté 600 catholiques. Dans les faubourgs cependant de la ville et dans les villages voisins nos chrétiens sont plus nombreux. Cottar est surtout célèbre dans toute l'Inde pour son sanctuaire de St François-Xavier, qui a été le premier apôtre et le fondateur de ma paroisse. (Voir Chron. sept. 1890, p. 169). Le district

1. Grand comptoir de commerce.

de Cottar comprend un vaste territoire, avec environ 6000 catholiques et 15 églises paroissiales, dont deux ou trois seulement font pendant à mes pauvres cabanes de Vengotto, les autres sont assez belles et propres.

J'ai commencé cette lettre à Tittiviley, où je suis venu pour célébrer la fête du Patronage de N. P. S. Joseph. C'est ma station la plus éloignée de Cottar, et celle que mon Vén. Prédecesseur a pu visiter le moins, à cause de sa maladie; c'est pourquoi j'ai voulu que ce fût la première qui reçût ma visite; en effet c'est la première fois que je sors de Cottar..... Tittiviley est un gros village, situé à trois ou quatre lieues de Cottar, près des montagnes des Gathes. .. J'ai voulu visiter toutes les familles chrétiennes, surtout celles qui demeuraient plus éloignées, au pied des Gathes où sont plusieurs villages païens. Ils me demandèrent de leur construire une école, comme on en demande maintenant partout, et de leur bâtir une chapelle, où ils pourraient se réunir le dimanche pour les prières. Les païens appuyaient fortement leur demande, me disant que s'il existait chez eux une chapelle, beaucoup d'entre eux se feraient catholiques. Je répondis à ces braves gens que, pour le moment, je manquais de ressources pour l'accomplissement de leurs vœux, néanmoins je demandai à visiter les alentours, pour voir s'il y avait une belle place convenable pour une chapelle à bâtir au St Prophète Elie, lorsque un peu plus tard la divine Providence nous aurait procuré les moyens d'exécuter une si belle œuvre.

Alors mes chrétiens me conduisirent sur tous leurs terrains, par-ci, par-là, mais aucune place ne me plaisait. Enfin je dis à un païen: « Mais, mon » ami, si nous gravissions la montagne au pied de laquelle est le village, » pour voir le sommet, s'il est aplati et spacieux nous aurions la meilleure » place du monde. — Oui, certes, Père, me répondit-il, il y a une grande » étendue de terrain parfaitement nivelée au sommet; allons-y! » et aussitôt nous voilà en marche.

A trois quarts de la pente, coule une source d'eau où toutes les femmes des villages situés des deux côtés de la route viennent puiser. Une trappe était là près de la fontaine, pour y prendre un tigre qui, la nuit précédente, avait égorgé un âne pour son souper.... Arrivé sur le plateau de la montagne, quelle admirable vue! Je découvrais de la cime dans un vaste horizon toute l'étendue de mon district, jusqu'au cap Comorin, à une distance de sept lieues. Le *Bonum est nos hic esse* (1) se présentait naturellement à mon esprit, et le « *Tabernaculum unum Eliae* (2), » je l'avais déjà dit avant de gravir la montagne, que j'ai appelée *Carmelmalei*, c'est-à-dire Mont-Carmel. Ce que m'avait dit le païen, était vrai; presque un quart de mille, la montagne est nivelée.

1. Exclamation de St Pierre sur le Thabor: « Il fait bon d'être ici. »

2. « Faisons-y une tente pour Elie. »

Nous descendîmes par le côté opposé et je chargeai l'un de mes chrétiens de s'informer si la montagne avait déjà un propriétaire, et comment nous pourrions en acquérir la possession; je promis alors d'ériger là un Sanctuaire à Saint Elie, dès que j'en aurais les moyens. Tout le monde, catholiques et païens, furent satisfaits de ma promesse, et ils attendront jusqu'à ce que Dieu inspire à un pieux serviteur de S^t Elie de se charger de convertir cette montagne en un nouveau Mont-Carmel, pour le salut des âmes, la gloire de Dieu et de la Vierge Marie, Reine du Carmel.

Entre-temps, comme prémices du bien futur qu'on fera ici à Tittiviley et dans les environs, Saint Joseph vient de m'envoyer une jeune femme païenne avec sa petite fille, désirant toutes deux se faire chrétiennes. J'ai baptisé la mère et la fille, et pour m'assurer de leur persévérance, j'ai procuré le mariage de la première avec un jeune homme catholique; et voilà que le Protecteur de la S^{te} Famille, en récompense de ma première visite ici, m'a donné une famille catholique de plus, et une montagne sainte en espoir, avec des néophytes en abondance pour l'avenir. Mon vieil Horace disait: *Dimidium facti qui bene cepit habet*. Une bonne œuvre, bien commencée, « est à moitié faite. » A vous, cher Père, de me procurer les moyens de faire l'autre moitié, c'est-à-dire de trouver le dévot serviteur de S^t Elie qui veuille faire les frais de bâtir sa chapelle.

Votre affectionné, etc.

II. LÉPREUX DU TRAVANCORE. — *Cottar-Melassarivellam, 30 Septembre 1890.*
— Mon cher Révérend Père. A propos des lépreux, dont on fait tant de bruit en Europe, savez-vous qu'un dixième peut-être de nos chrétiens, au Travancore, sont atteints de la lèpre? mon boulanger de Cottar même est lépreux, et jusqu'à présent c'est son pain que j'ai mangé; c'est vrai qu'il dirige la boulangerie de Cottar, quoique lui ne travaille pas. A présent, parce qu'on en dit tant sur les lépreux et la lèpre, nous avons décidé de nous adresser à un autre boulanger. Le facteur de la poste est un lépreux, payé par les Anglais, car la poste est anglaise, et à Londres, on tient des meetings pour faire je ne sais quoi, pour empêcher la propagation de cette hideuse maladie. Farceurs!... Les plus nombreux parmi nos lépreux chrétiens, sans compter la masse des lépreux païens, sont de la caste des Monkouvers et des Paravers, porteurs de poisson dans l'intérieur. Nous avons des villages, comme Poulancouley et Poudoucadey, au district de Vengotto, dont la moitié des catholiques sont infectés de la maladie. Ici ce sont des Somars; parmi eux un bon garçon de 15 ans est atteint depuis quelques années, et hier il vint se confesser ici dans ma chambre, qui constitue toute ma maison. Avant la confession, il me parlait lui-même de la nécessité de se résigner à la volonté du bon Dieu, qui sait ce qu'il fait et fait toujours bien; enfin, à l'entendre, on aurait dit que lui était le missionnaire et moi le lépreux. J'étais à l'écouter les yeux attendris, et je me demandais si je

n'avais pas devant moi un petit saint ; à en juger par sa confession, c'est vraiment un ange, car bien des Carmélites doivent avoir plus de matière de confession que lui. Il est très instruit pour son âge, et il lit constamment des livres pieux, n'ayant rien à faire qu'à souffrir en paix le ravage que la maladie fait sur son corps. Il me demanda et je lui ai donné un chapelet de ceux que vous m'avez envoyés, ainsi qu'une image du S. Cœur de Jésus. D'après l'expérience que j'ai des lépreux, parmi lesquels, comme je viens de dire, nous vivons depuis de longues années, bien que pas toujours en contact avec eux, mon petit pourra vivre encore quelques années, pourvu qu'une autre maladie ne survienne et ne cause une complication, car alors la dissolution du corps va vite. On parle de les isoler, mais où et comment ? et qui est-ce qui se charge de les trouver et de les concentrer?... Entre mes anciens paroissiens de Vengotto et mes nouveaux de Cottar, et avec ceux qui survivent encore de Carangatto, je me charge de faire cadeau d'au moins 500 (cinq cents) lépreux catholiques, mes fils spirituels.....

Je vous embrasse en J.-Ch. etc.

F. Elie de la Mère de Miséricorde,

C. D. Mis. Ap.

FAITS DIVERS

Consécration de la chapelle des Carmélites de Bruxelles. — 15 Septembre 1892. — Quelle cérémonie grandiose que celle de la Consécration d'une église ! La liturgie sainte est vraiment inspirée de Dieu. Le Seigneur à qui appartient la terre dans toute sa plénitude s'en est réservé certaines parcelles, non seulement afin d'affirmer sa domination mais aussi par ce que voulant demeurer parmi les hommes il doit avoir des temples, c'est-à-dire des maisons de prière et de grâces, où lui sont offerts les hommages auxquels il a droit, surtout le sacrifice qui les résume tous ; des maisons où Lui-même habite dans l'adorable Sacrement de son amour. Or ces temples, vraies maisons de Dieu sur la terre, doivent être consacrés, dédiés à Dieu ; et pour cette consécration la sainte Église déploie la majesté de ses rites et la sublimité de ses prières. Nos lecteurs nous permettront de leur donner une idée succincte de la cérémonie. Les détails seraient évidemment trop longs.

On peut dire que la solennité commence la veille au soir, quand le Pontife apporte ou fait prendre le petit coffret contenant les reliques qui doivent être déposées le lendemain dans l'autel à consacrer. Cette fois, S. E. le Cardinal Goossens, Archevêque de Malines, qui avait daigné accepter de

consacrer le chapelle des Carmélites, remit au Père Gabriel chargé d'aller les recevoir, au nom des religieuses, des reliques de la S^{te} Vierge, des SS. Joseph et Anne, patrons de la chapelle, des S^{ts} apôtres Pierre et Paul, de N. M. S^{te} Thérèse et de N. P. S^t Jean de la Croix, enfin de S. Donat; à ces restes sacrés étaient joints trois grains d'encens et une feuille de parchemin contenant le procès-verbal de la consécration. Apportées au couvent, ces saintes reliques furent déposées entre les mains de N. T. R. P. Provincial qui alla les placer lui-même sur l'autel disposé pour les recevoir, et aussitôt les religieuses commencèrent à leur rendre les honneurs de la veillée liturgique. Le lendemain, à 8 1/4 h., la cérémonie commençait; elle peut se diviser en quatre parties. *La première* se passe à l'extérieur du temple. On se rend au lieu où les reliques sont déposées, et là on récite les psaumes de la pénitence. Le Consécrateur et ses assistants ayant pris leurs ornements, on se rend devant la porte de l'église, où après le chant d'une partie des Litanies des Saints a lieu la bénédiction de l'eau suivie de la triple aspersion des murs à l'extérieur. Puis le Prélat consécrateur et ceux qui lui font cortège entrent seuls dans l'église.

La seconde partie de la cérémonie se passe à l'intérieur du temple. Le Pontife pénètre d'abord jusqu'au milieu du temple. Là, on chante le *Veni Creator* et les Litanies en entier, augmentées d'une invocation spéciale. Puis, avec le bout de la crosse, le Consécrateur trace le double alphabet grec et latin sur de la cendre répandue en forme de croix sur le pavement du temple. Ensuite le cortège se rend jusqu'au pied du Maître-Autel, où le Pontife procède à la bénédiction dite grégorienne de l'eau, du sel, des cendres et du vin. Après être retourné jusqu'à l'entrée de l'église pour tracer deux croix sur la porte principale, il revient à l'autel, et se sert de quatre matières mélangées pour marquer cinq croix sur l'autel et l'asperger ainsi que les murs à l'intérieur, faisant sept fois le tour de l'autel et trois fois celui du temple. Il asperge aussi le pavement de l'église; et après avoir dit au milieu du temple une longue prière en forme de préface, il revient au pied de l'autel pour y bénir le ciment destiné à fixer la pierre du sépulcre.

La troisième partie de la cérémonie se passe de nouveau à l'extérieur. Le Consécrateur et sa suite se rendent processionnellement au pavillon des reliques. La châsse qui renferme celles-ci est confiée à deux prêtres, qui la portent tout autour de l'église. Le Consécrateur les accompagne, suivi de tout le peuple qui chante *Kyrie eleison*. De retour devant le portail, le Pontife fait l'allocation d'usage aux fidèles, et après la lecture des décrets officiels, adresse quelques mots aux fondateurs. Puis, le Pontife ayant oint avec le saint Chrême la porte principale du temple, la procession, y compris le peuple, introduit les reliques dans l'église.

La quatrième partie comprend surtout la consécration de l'autel et somme celle de l'église. Au milieu de multiples encensements et onctions,

le Pontife renferme les reliques dans l'autel; ensuite il répand sur la pierre consacrée le saint Chrême et l'huile des catéchumènes, et marque du saint Chrême les douze croix distribuées sur les murs à l'intérieur de l'église; après que l'encens et les cierges se sont consumés sur l'autel, il clôt les rites consécatoires en joignant la pierre à la base par quatre dernières onctions pratiquées aux quatre coins de l'autel.

Toutes ces cérémonies sont rehaussées par des chants sacrés, entonnés pour la plupart par le Consécrateur lui-même, et poursuivis par la *schola*.

Après la consécration de l'autel et du temple, on procède à la bénédiction des ornements destinés à l'église et à l'autel qui viennent d'être dédiés au culte divin.

Aussitôt on dispose tout pour la Messe qui commence immédiatement et à laquelle, Son Eminence assiste, revêtu de la Cappa Magna. Avant la fin de la fonction Son Eminence donne les indulgences, et assigne la date à laquelle on devra chaque année célébrer la mémoire de la dédicace accomplie en ce jour.

*
* *

L'Enfant Jésus miraculeux de Prague. — 1. *Installation de la dévotion à Villefranche de Rouergue.* — C'était le 19 mai, dans l'après-midi; la cloche du Carmel sonnait à toute volée et semblait nous inviter à une douce fête; les divers pensionnats de la ville et une foule empressée se dirigeaient vers le monastère dont la chapelle se trouvait ornée comme pour un beau jour de fête. Dans le sanctuaire, un trône de verdure et de fleurs, étincelant de lumières, semblait être réservé pour le roi de la fête qui était impatiemment attendu.

Soudain un écho lointain se fait entendre dans l'intérieur du cloître. Les douces harmonies du chant de l'hymne *Jesu dulcis memoria* viennent frapper délicieusement nos oreilles... On eût dit l'annonce d'une vision céleste qui approchait. En effet les filles de S^{te} Thérèse s'avançaient lentement, et bientôt les portes s'ouvrirent devant les yeux des spectateurs ravis de joie et d'admiration en présence de la belle et gracieuse statue de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague qui reposait sur un riche baldaquin orné pour la circonstance. Les quatre religieuses qui le portaient le déposèrent à la porte de clôture où huit enfants en habits de chœur s'empressèrent de les remplacer, heureux et fiers de l'honneur qui leur était fait, puis la procession s'ébranla. Les enfants seuls y avaient été admis, portant chacun ou une oriflamme ou une couronne de fleurs. Le clergé entourait le baldaquin, et semblait faire à Jésus-Roi une Garde d'Honneur.

La chapelle était si comble, la foule si compacte, que le baldaquin ne s'avançait que lentement et péniblement, malgré les efforts des huit petits porteurs qui rayonnaient de bonheur sous le poids de leur précieux fardeau.

Enfin les voilà dans le sanctuaire. La statue est retirée du baldaquin et déposée sur le trône qui lui avait été préparé. Jusqu'ici elle n'avait été saluée que par une admiration muette et un religieux silence, mais aussitôt les élèves des Frères des Écoles chrétiennes exécutèrent avec un entrain merveilleux et un pieux enthousiasme un morceau de chant préparé pour la circonstance, et dans lequel ils saluaient Jésus comme leur Frère et le proclamaient comme leur Roi. Les vêpres du S^t Nom de Jésus furent chantées solennellement par ces voix enfantines; puis eut lieu un sermon de circonstance retraçant les vertus de l'Enfant Dieu et les proposant pour modèle à l'enfance chrétienne. Ensuite M^r l'Archiprêtre de la paroisse Notre-Dame, qui présidait la cérémonie, procéda solennellement à la bénédiction de la statue qui fut saluée par de nouveaux chants et une cantate à l'Enfant-Dieu. L'auditoire était visiblement ému; et ce fut au milieu d'un recueillement profond qu'un enfant prononça à voix claire et distincte une touchante consécration à l'Enfant Jésus, sur lequel tous les regards étaient fixés.

Un salut très solennel couronna cette imposante cérémonie: et un magnifique motet, chanté par une voix d'artiste, nous fit rêver les chants des fêtes éternelles. Le nom de Jésus si souvent répété nous rappelait les transports de S^t Bernard savourant l'ineffable douceur de ce nom béni. Après la bénédiction la statue fut intronisée dans sa nouvelle demeure, sur un aedicule en bois sculpté et surmonté de quatre colonnettes dont les extrémités se réunissent en forme de dais au dessous duquel la statue se dresse toute radieuse, en abaissant sur ses pieux visiteurs un regard d'ineffable tendresse. Puisse ce bon Jésus étendre de plus en plus son empire sur les cœurs pour les subjuguier et protéger d'une manière toute spéciale les enfants, leur apprendre à lui devenir semblable, lui qui s'est fait leur modèle et leur frère; lui qui prodigue son amour à toute créature; lui qui a si largement, si profondément, si purement aimé.

II. *Carmel de Lons-le-Saunier, (France).* — Mon Révérend Père. — Permettez-nous de publier par la voie de vos « Chroniques » une grâce insigne que notre monastère a reçue du S^t Enfant Jésus de Prague.

Les travaux de notre chapelle commencés depuis 15 ans avaient dû être interrompus faute de ressources, et nous ne pouvions prévoir le moment où il nous serait permis d'achever cette construction d'une nécessité vraiment urgente.

Mettant tout notre espoir en la protection du S^t Enfant Jésus de Prague, au mois d'octobre dernier, nous installâmes sa statue dans notre modeste sanctuaire, chargeant le divin Enfant de terminer lui-même cette église que nous lui consacrons. Son secours ne se fit pas attendre, et une généreuse bienfaitrice, inspirée par lui, veut bien se charger de l'entier achèvement des travaux de construction, heureuse de prouver ainsi sa dévotion au divin Enfant.

Amour et reconnaissance au S^t Enfant Jésus de Prague qu'on n'invoque jamais en vain !

III. *Langres, (France)*. — Une personne ayant perdu ces jours derniers, pendant une promenade au bois, un objet auquel elle tenait beaucoup, commença, d'après ce que je lui en dis, une neuvaine à l'Enfant Jésus, promettant de lui prouver sa reconnaissance en faisant savoir la chose aux « Chroniques » si l'objet perdu se retrouvait. Au bout de deux jours, une pauvre femme le ramassa, par le plus grand des hasards, dans un fossé, et eut la conscience de le rendre à son propriétaire qui en retourne la grâce au petit Jésus. E. B.

*
*
*

Dévotion au Scapulaire de N D. du Mont-Carmel. — I. *Les Chrétiens du Tonkin*. — Dans l'horrible persécution que les héroïques chrétiens du Tonkin méridional viennent de subir, nous trouvons un trait bien édifiant d'amour pour le S. Scapulaire. Michel Don est interrogé, on l'accuse d'avoir volé des habits à Chuny. Tout à coup le Mandarin aperçoit son Scapulaire et lui dit : Quel est ce chiffon que tu portes sur ta poitrine ? — C'est mon Scapulaire, grand Mandarin. — Jette-le et tu seras libre. — Grand Mandarin, vous me pouvez couper la tête ; je presserai toujours ce Scapulaire sur mon Cœur. Don était couché à terre, les pieds et les mains fortement tirés et attachés à deux piquets. — Cet homme est un insolent, ricane le Mandarin, allons, soldat, frappe ; et le soldat agite le rotin avec vivacité, le fait siffler autour de sa tête et frappe le prisonnier de toute la vigueur de son bras. Aux premiers coups, Don s'agite, se tord, se soulève et retombe, le soldat frappe impitoyablement. Tout à coup Don, fortifié par la grâce, prend la résolution de recevoir les coups sans faire le moindre mouvement ; le soldat continue de frapper, mais lui reste immobile, le sang jaillit, la chair se déchire et Don ne donne plus signe de vie. Le Mandarin effrayé : Arrête ! dit-il au soldat, est ce qu'il serait déjà mort ? Le soldat se penche ; mais Don, qui a entendu, lève la tête en disant : — Je suis encore vivant, tu peux continuer.

Le soldat reprend le rotin et poursuit sa triste besogne. Un instant après Don faisant un violent effort, détache une de ses mains, prend un lambeau de chair sanglante et le jette aux pieds du Mandarin. — Comment s'écrièrent les soldats indignés, tu oses jeter de la terre au grand Mandarin ? — Ce n'est pas de la terre, voyez vous-mêmes, et il arrache un second lambeau de chair pour le leur montrer. Un soldat, ému, moitié de colère, moitié de pitié, lui dit : Insensé, tu ne vois donc pas l'intention du grand Mandarin ? Signe la feuille d'apostasie et tout sera fini, j'en réponds. — Frère aîné, dit le vaillant confesseur, quel conseil me donnes-tu là ! La religion, tu ne la connais pas, toi. Moi, je la connais un peu.... Tomber de la hauteur du Ciel pour continuer à vivre sur la terre.... jamais je

ne saurais m'y résoudre. Et la torture continua. Quand le patient eut reçu cent trente coups, le Mandarin, désespérant d'obtenir ce qu'il voulait, le fit remettre en prison où il resta plus d'un mois.

II. *Colombie. Une république catholique.* — *L'Osservatore Romano* publie la correspondance suivante que nous traduisons :

Santa-Fé de Bogota, 23 juillet.

Je vous parlerai en premier lieu d'une fête religieuse qui se célèbre chaque année dans cette capitale, mais qui, cette année-ci, a surpassé, au dire de tout le monde, tout ce qui s'était fait antérieurement à cette date : la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. L'affluence du peuple à la vaste cathédrale, pendant les quinze jours de prières préparatoires à la fête, a été énorme ; on peut dire vraiment que tout Bogota s'y est rendu. Le 16, jour de la fête de Notre-Dame, il y a eu dans cette église plus de vingt mille communions ; la dévotion avec laquelle la population a assisté à l'office pontifical célébré par Mgr l'archevêque était tout à fait édifiante.

Le lendemain, une procession magnifique a eu lieu. Les classes supérieures de la société en faisaient partie. Une très belle statue de la sainte Vierge, revêtue d'un manteau fort riche, était portée sur les épaules de douze hommes des principales familles de la ville. Un grand et riche scapulaire du Mont-Carmel a été porté également en procession par des personnages qui figurent parmi les plus distingués dans la capitale.

(*Courrier de Bruxelles*).

..

Petites nouvelles. — N. T. R. P. Vicaire Général est rentré à Rome dans les premiers jours de Septembre.

— Le couvent de Bruxelles a vu, pendant le mois de Septembre, des cérémonies bien touchantes. Le 8, jour de la Nativité de la sainte Vierge, trois jeunes religieux, les Pères Augusstin de S^{te} Thérèse, Marie Edouard de S^{te} Thérèse, et Cyrille de S^{te} Marie recevaient l'Ordre Sacré de la Prêtrise des mains de son Excellence, Monseigneur Nava di Bontifé, Nonce Apostolique. Un quatrième, le Père Justin-Marie de Jésus était ordonné le 11, fête du Très Saint Nom de Marie. Après avoir célébré leur première messe, les nouveaux prêtres, dont les parents n'habitaient pas la ville, obtinrent d'aller porter au sein de leur famille les joies et les grâces de leur ordination sacerdotale. Originaire de Bruxelles, le P. Marie-Edouard pouvait jouir et jouit, en effet, du grand bonheur de voir sa famille tout entière réunie autour de l'autel sur lequel il offrait pour la première fois le saint Sacrifice. Il eut même la joie de se voir servi par ses deux frères, grands jeunes gens de 22 et de 20 ans. Ne négligeons pas un détail émouvant. A la tête des siens se trouvait l'aïeule maternelle du jeune prêtre, dame vénérable, âgée de 86 ans, qui depuis longtemps soupirait

après ce jour béni. Si elle n'avait pas eu, comme le vieillard Siméon, la révélation, elle avait du moins le pressentiment qu'elle ne mourrait pas avant d'avoir vu son petit-fils devenu l'Oint du Seigneur. « Je ne mourrai pas encore, » disait-elle, l'an passé, quand l'influenza semblait la conduire au tombeau; « Je dois assister à sa première messe. » Elle y a assisté, en effet, avec quelle émotion, on le devine! Pour des parents chrétiens c'est un moment saisissant que celui où ils adorent sur l'autel Dieu qui y est descendu obéissant à la voix de leur enfant. Et à la communion! Leurs yeux versent des larmes et des larmes bien douces quand, pour la première fois, la main du fils ou du frère a déposé sur leur langue tremblante d'émotion Jésus, vrai pain de vie et d'immortalité.

Le lundi 12, ce fut au P. Justin à célébrer sa première messe. Lui aussi était entouré de sa famille. Mais celle-ci n'était plus au complet. Le père et la mère ne se trouvaient pas aux côtés de leur fils. C'est au ciel, prosternés aux pieds du trône, de l'Agneau toujours immolé, qu'ils ont assisté au sacrifice offert par leur fils sur la terre.

Trait de la protection de St Joseph par l'intercession de St^e Thérèse. — A la fête de Sainte-Thérèse, 15 octobre 1886, j'étais accablé par des difficultés sans nombre: manque d'argent et impossibilité d'organisation intérieure. Dans ma détresse, sentant mon courage défaillir, je me jette à genoux et récite mon chapelet, invoquant l'intercession de sainte Thérèse auprès de saint Joseph. Ensuite, me rendant à la chapelle pour célébrer le saint sacrifice de la messe, je rappelle aux élèves que la fête de sainte Thérèse est pour nous une occasion de solliciter les grâces de saint Joseph; je les invite à s'unir à mes prières et je dis la messe en l'honneur de la sainte..... Deux jours après, M^{me} la marquise de Courtebourne, de Gand — j'ose citer le nom de cette grande bienfaitrice de sainte mémoire — m'écrit: « M. le Directeur, c'est la fête de sainte-Thérèse! je me sens si pressée de faire un don pour votre collège, que je vous envoie un billet de mille francs, parce que je crois que le grand ami de sainte Thérèse, saint Joseph le veut ainsi. » Je n'avais pas écrit à cette dame et elle ne pouvant devenir ni ma peine ni ma prière..... Et la voilà agissant sous l'inspiration de sainte Thérèse.

J'ai conservé cette lettre qui fait foi de la véracité du fait.

E. Crousse,

Directeur du Collège de Virton.

* *

Nécrologie. — Religieux de notre saint Ordre en Espagne et victime de l'exclaustration, le Rév. Père Laurent de St Michel vient de rendre sa belle âme, à Dieu, à l'âge avancé de 84 ans, plein de jours et de vertus. Sa vie a été une série de bons exemples, il a été un modèle de perfection.

Calendrier-Éphémérides

1. **Samedi.** — 3^{me} jour dans l'Octave de St Michel.

1616. Mort du R. P. Thomas Wattier, Carme, licencié en Théologie et Prieur à Valenciennes. Il fut un vrai miroir de perfection religieuse. Son humilité était telle qu'il fallut un ordre exprès de son général pour le résoudre à accepter le Provincialat, et qu'il refusa, à deux reprises, un évêché qui lui était offert par l'Archiduc Albert.

2. **17^e Dimanche après la Pentecôte.** — NOTRE-DAME DU T. S. ROSAIRE. 2^e classe.

1626. Mort du Vén. Père Géry Limelette, Carme, Docteur en Théologie de l'Université de Douai, Prieur à Valenciennes et Provincial des Pays-Bas. Il naquit à Houdeng en Hainaut. Après s'être adonné avec grand succès à la prédication, il embrassa la vie érémitique dans le bois de Mormal, près de Valenciennes, et mourut saintement au couvent des Franciscains au Quesnoy, où on l'avait transporté pendant sa dernière maladie. On l'enterra dans l'église du couvent, et seize ans après on retrouva son corps et tous ses habits préservés de toute trace de corruption.

3. **Lundi.** — Les SS. Anges Gardiens, double-majeur.

4. **Mardi.** — St François d'Assise, Confesseur, double-majeur. († 1226).

1708. Mort de Mgr Elie de St^e Thérèse, Laurent Mouton, Carme déchaussé, natif de Mons. Il se distingua, dès le début de sa carrière sacerdotale, par son zèle ardent pour le salut des âmes; aussi, nonobstant les grands succès qui couronnaient ses prédications en Belgique, demanda-t-il, comme une faveur, d'aller prêcher la foi aux Infidèles. La Perse était depuis vingt années le théâtre de son apostolat, lorsque Innocent XII, informé des consolants résultats qu'il obtenait spécialement parmi les Arméniens d'Ispahan et de Gulpha, le nomma Evêque et Vicaire Apostolique en 1694. Comme il passait par Anvers en 1706, l'Evêque Renaud Cools, qui se voyait à la veille de mourir, le supplia de ne plus le quitter et de se charger provisoirement du soin de son diocèse. Mgr Elie édifia, durant trois mois, la population anversoise, par son infatigable ardeur à prêcher la parole de Dieu, et plus encore par son amour pour les pauvres. A l'imitation de St Grégoire, il s'était fait donner la liste des familles les plus nécessiteuses, et tous les soirs il en visitait régulièrement jusqu'à trois et quelquefois davantage. Touché de si beaux exemples, le chapitre se faisant l'interprète du sentiment public, lui offrit le siège d'Anvers, mais sa demande fut vaine; le saint Prélat se hâta de retourner en Orient, où ses ouailles l'attendaient avec impatience. Il parcourait le Brésil, quêteant pour les pauvres de sa mission, lorsqu'il mourut à Soteropolis en 1708, à l'âge de 66 ans.

5. **Mercredi.** — 7^{me} jour dans l'Octave de St Michel.

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de Notre Mère sainte Thérèse.

6. **Judi.** — Octave de St Michel, double.

7. **Vendredi.** — St Bruno, Confesseur, double. († 1101.)

Premier vendredi du mois consacré à la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus

1581. Mort du Vén. Père Pierre Lupus, religieux Carme du couvent de Malines. Pierre Lupus (Wolff) était né à Goetsenhoven, près Tirlemont. Il entra de bonne heure chez les Grands-Carmes, devint docteur de l'Université de Louvain, prieur en divers couvents de l'Ordre, provincial de Basse-Allemagne, et enfin, en 1575, commissaire-général du Carmel dans ces contrées. Pendant l'année 1542, il déjoua les menées des protestants qui voulaient traîtreusement s'emparer de Louvain. Plus tard, il rendit le même service à Malines. Mais cette dernière ville étant enfin tombée au pouvoir des hérétiques, en 1581, le vénérable Père Pierre Lupus fut massacré par les Gueux, pendant qu'il exhortait le peuple à rester fidèle à la religion.

8. **Samedi.** — S^{te} Brigitte, Veuve, double. († 1373).

9. **18^e Dimanche après la Pentecôte.** — La Maternité de la T. S. Vierge, double-majeur.

10. **Lundi.** — S^t François de Borgia, Confesseur, semi-double. († 1572).

1878. Bruxelles. Mort du R. P. Hilaire de S^t Joseph, dans le monde Romain Hecquet. Il naquit à Fresnes, près de Condé dans le diocèse de Cambrai, le 29 novembre 1813; il devint prêtre à Tournai le 8 août 1847. Durant de longues années il fut Secrétaire de l'évêché et devint Chanoine honoraire de la Cathédrale de Tournai en 1865. Il quitta ces honneurs pour se revêtir de l'habit pauvre et humble du Carmel au Noviciat de Bruxelles, le 20 janvier 1869, il fit sa profession le 20 janvier 1870. Frappé d'apoplexie, il mourut plein de mérites, nous laissant de grands exemples de simplicité religieuse, d'obéissance et de fidélité.

11. **Mardi.** — Office Votif de N. M. S^{te} Thérèse.

12. **Mercredi.** — Office Votif de S^t Joseph.

13. **Jeudi.** — S^t Edouard, Roi, Confesseur, semi-double. († 1066).

14. **Vendredi.** — S^t Calliste, Pape, Martyr, double. († 222).

1812. Bruxelles. Mort du Frère Joseph de S^t Jean l'Évangéliste, Convert. Après la suppression, il donna à ses amis et connaissances de grands exemples de vertus, en particulier d'obéissance, d'amour envers son Prieur, le R. P. Didace de S^{te} Marie qu'il visita souvent. Il mourut en ce jour âgé de 72 ans dont 37 de profession religieuse.

15. **Samedi.** — NOTRE SÉRAPHIQUE MÈRE SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS. 1^e classe avec Octave. — Indulgence plénière une fois pendant l'Octave. — Une autre indulgence plénière pour les membres de l'Archiconfrérie thérésienne universelle.

1627. Fondation du Couvent des Carmes déchaussés à Wurtzbourg, en Bavière, sous le vocable des SS. Joseph et Marie Madeleine la pénitente.

16. **19^e Dimanche après la Pentecôte.** — La Pureté de la T. S. Vierge, double-majeur.

1740. Bruxelles. Mort du R. P. Luc de S^{te} Catherine, Louis Spanooghe de Termonde. Il fut deux fois Lecteur de Philosophie et deux fois de Théologie. Il avait 36 ans, 17 de religion et 11 de prêtrise.

17. **Lundi.** — S^{te} Hedwige, Veuve, semi-double. († 1243).

18. **Mardi.** — S^t LUC, Évangéliste, 2^e classe, († 1^{er} siècle).

19. **Mercredi.** — S^t PIERRE D'ALCANTARA, Confesseur, 2^e classe. († 1562).

Dans le nombre des liaisons que ce grand saint eut avec les plus illustres personnages de son temps, nous devons mentionner son intimité avec sainte Thérèse. La première fois que notre Séréphique Mère

vit S^t Pierre d'Alcantara, elle découvrit qu'il avait reçu de Dieu le don de lire dans le secret des cœurs. Il devint le confesseur de la sainte, qu'il dirigea avec sa prudence ordinaire, dans les voies par lesquelles le Seigneur l'attirait à lui. Les services qu'il lui rendit furent le motif de l'entière confiance qu'elle avait dans ses conseils et dans son intercession, et elle disait de lui que ses prières étaient si puissantes qu'elle était assurée que Dieu ne pouvait refuser rien de ce qui était demandé par son entremise.

20. Jeudi. — S^t Jean Cantius, Confesseur, double. († 1473).

21. Vendredi. — S^t Hilarion, Confesseur, de l'Ordre, double. († 372).

22. Samedi. — Octave de N. M. S^{te} Thérèse, double.

1774. Bruxelles. Mort du R. P. Simon-Pierre de S^{te} Marie-Madeleine, dans le monde Jean Peeters, de Louvain. Il fut deux fois Lecteur de Philosophie, et une fois de Théologie, il fut également à deux reprises définiteur provincial. Il mourut âgé de 63 ans dont 42 de religion et 40 de prêtrise.

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de tous les Saints.

23. 20^e Dimanche après la Pentecôte. — Le T. S. Rédempteur, double-majeur.

24. Lundi. — S^t Raphaël, Archange, double-majeur.

1702, Gand. Mort du R. P. Célestin de S^t Michel, François Ramirez de Courtrai. Il fut durant 20 ans un prédicateur distingué tant en flamand qu'en français et en espagnol. Il mourut subitement âgé de 50 ans dont 32 de religion et 26 de prêtrise.

25. Mardi. — Office Votif de N. M. S^{te} Thérèse.

26. Mercredi. — Translation de S^t André Corsini, Evêque, Confesseur, de l'Ordre, double-majeur.

27. Jeudi. — Office Votif du T. S. Sacrement.

1674. Fondation du Couvent des Carmélites déchaussées, à Milan, sous le vocable de S^{te} Thérèse.

28. Vendredi. — S^t SIMON ET S^t JUDE, Apôtres, 2^e classe. († 1^{er} siècle).

29. Samedi. — Office Votif de la T. S. Vierge.

30. 21^e Dimanche après la Pentecôte. — S^t Sérapion, Evêque, Confesseur, de l'Ordre, double. († 213).

1717. Bruxelles. Mort du R. P. Pontien de S^t François, François Van Balen, de Bruxelles. Il était aimé de tous ses frères et resta toujours calme et joyeux même au milieu des plus grandes souffrances. Il mourut en notre couvent de Bruxelles, étant conventuel de Placet, âgé de 63 ans dont 38 de religion et 35 de sacerdoce.

31. Lundi. — *Jeûne de l'Eglise.* — Vigile de la Toussaint. — Office Votif des SS. Anges.

Petites Fleurs du Carmel

Nous avons vu dans notre livraison précédente comment l'âme, qui veut assurer sa persévérance et se retremper fortement dans la piété par une fervente retraite, soit mensuelle, soit annuelle, doit commencer par extirper jusqu'aux dernières racines son défaut dominant, cette funeste passion qui, comme un tyran cruel s'est rendue maîtresse de ses pensées, de ses paroles

et de ses œuvres pour les détourner de Dieu et les porter au mal: tyrannie cruelle et vraiment satanique, s'il en fut jamais!

Une fois ce travail accompli, avec toute l'énergie d'un cœur généreux, que reste-il à faire? Notre Vén. Père Thomas de Jésus va nous répondre d'une manière vraiment propre à faire avancer rapidement une âme dans la perfection. Il faut, dit ce savant maître de la vie spirituelle, implanter dans le plus intime de l'âme la vertu diamétralement opposée à notre malheureux défaut dominant.

Nous allons développer, dans nos *Petites Fleurs*, la pensée de l'auteur, en la ramenant à la gradation générale, suivie communément par les ascètes pour marquer les progrès d'une âme dans la vertu, à savoir: 1^o Germe de la vertu; 2^o Fleurs de la vertu; 3^o Fruits de la vertu; 4^o Récompenses de la vertu.

1^o *Germe de la vertu.* Une fois que vous avez étouffé les malheureux germes de votre défaut dominant dans votre cœur, faites-y germer, avec tout le zèle possible, la vertu opposée. Vous avez à cette fin toutes les grâces nécessaires: grâces bien abondantes, reçues au saint baptême tout d'abord; ensuite les lumières de la foi, qui vous éclaireront sur la beauté et la noblesse de cette vertu, puis la rosée céleste de toutes les grâces attachées aux sacrements. Oh! comme sous l'action salutaire de ces divins rayons, la vertu cultivée sera féconde dans un cœur toujours fidèle!

2^o *Fleurs de la vertu.* Voyez ces fleurs répandant le plus suave des parfums, ornant les tiges verdoyantes d'un vigoureux arbuste. Ces fleurs sont l'emblème de la vertu, mais d'une vertu pénétrant de sa propre substance, de toutes ses lumières, enfin de toutes ses perfections toutes les puissances et facultés de l'âme. Ah! il s'échappe d'une telle âme, même à son insu, un parfum de vertu qui embaume et édifie tous les cœurs. Pieux lecteurs, qui voulez sincèrement être parfaits, pensez-y bien.

3^o *Fruits de la vertu.* Voyez cet arbre tout chargé de fruits délicieux; ces fruits ont succédé à ces fleurs que nous contemplions jadis avec admiration. Voilà l'image bien frappante d'une âme qui, à force d'efforts, a produit des fruits de vertu au centuple. Et quels sont ces fruits sans nombre? Ce sont tous les actes qui forment toute la trame de la vie humaine: la vertu, portée parfois jusqu'à l'héroïsme, a été le mobile de tous les actes, elle les a transformés, surnaturalisés, divinisés en quelque sorte. Ah! quels fruits suaves et délicieux à offrir au divin Maître!

4^o *Récompenses de la vertu.* La vertu pratiquée avec une ardeur toute séraphique nous élèvera jusqu'au rang des séraphins dans la hiérarchie céleste. Tel est bien l'heureux sort réservé à ceux qui ont étouffé le germe de leur défaut dominant pour y faire fleurir la vertu opposée et lui faire produire des fruits au centuple.

Puisse notre âme, ajouterons-nous avec S^{te} Thérèse, être comme un parterre délicieux, d'où sont extirpées les ronces et les épines des passions, et offrant aux regards du divin Maître, des anges et des saints les fleurs les plus suaves et les fruits les plus délicieux de toutes les vertus.



La Vision (1)

1. O ciel ! que vois-je?... Oh ! quelle
[ivresse !

Dans mon âme quel feu vainqueur !
C'est vous, Jésus ! votre tendresse
Est un mystère pour mon cœur.
Vous voulez payer ma vaillance....
Si mes travaux ont quelque prix,
Ah ! donnez-moi pour récompense
De la souffrance et des mépris.

3. Donnez, Seigneur, à de plus dignes
Le miel divin de vos faveurs ;
Qu'ils portent les brillants insignes
De la puissance, des grandeurs.
Mon amour, — car d'amour immense
Brûle, en effet, mon cœur épris, —
Ne désire pour récompense
Que la souffrance et les mépris.

2. Vous dites : serviteur fidèle,
Je suis content de ton amour :
Pour ma gloire grand est ton zèle....
Que puis-je t'offrir en retour ? —
Pour vous, malgré mon impuissance,
Si je luttai, si je souffris,
Ah ! je ne veux pour récompense
Que la souffrance et les mépris.

4. Laissez-la-moi, la Croix si chère !
Pour mon cœur elle est un appui ;
Elle lui semble si légère !
Car il vous sent si près de lui !
Souffrir, mourir dans le silence
C'est le bonheur, je l'ai compris !
Donnez-moi donc pour récompense
De la souffrance et des mépris.

5. Ne pas souffrir quand on se joue
De vous, mon Dieu, le Roi des Rois !
Quand le pécheur encor vous cloue,
Bourreau cruel, à votre Croix !
Non, non ! Vos clous et votre lance,
Je vous les demande à grands cris ;
Ne me donnez pour récompense
Que la souffrance et les mépris.

1. Cette poésie a été composée par le regretté Père Sernin à l'occasion du troisième Centenaire de Saint Jean de la Croix ; mise en musique par M. Pancot, elle a été chantée durant les fêtes célébrées chez les Carmélites de Bagnères de Bigorre.

De la dévotion aux Ames du Purgatoire

Les Constitutions des Carmes Déchaussés commencent leur 17^{me} chapitre, consacré à régler les suffrages pour les morts, par ces paroles dignes de remarque : « que nos frères soient tout pleins de compassion et de dévouement pour adoucir les souffrances des âmes qui sont torturées par le feu du Purgatoire. » On conçoit cette recommandation faite aux enfants du Carmel. Toute âme vraiment unie à Dieu, tout vrai fils et toute vraie fille de Marie, doit, à l'exemple de S^{te} Thérèse, professer pour les âmes du Purgatoire une dévotion compatissante et dévouée. — L'amour de Dieu allume nécessairement, dans le cœur qu'il embrase, la charité pour le prochain, et cette charité, quand elle rencontre la douleur, s'émeut, compatit et s'épuise en efforts pour soulager et guérir. Or y a-t-il douleur plus digne de pitié que celle des âmes du Purgatoire ? Sur notre terre il n'en est pas de comparable, paraît-il. De graves auteurs nous l'affirment d'une façon effrayante : la plus petite souffrance des âmes du Purgatoire surpasse sans contredit toutes les douleurs d'ici-bas réunies en une seule et immense douleur. La peine du sens dépasse toute imagination, si, comme l'affirme S^t Thomas, le feu qui purifie et fait expier au Purgatoire est le même feu qui est allumé par la juste colère de Dieu pour châtier les damnés. Et comment concevoir tous les ardents soupirs que poussent vers le Ciel ces âmes saintement affamées et assoiffées de Dieu, de ce Dieu, beauté suprême, bonté infinie, qu'elles ont aperçu un moment, tandis qu'Il les jugeait ! Ainsi que le dit la liturgie sainte, elles attendent le Seigneur ; mais que l'attente est longue et qu'elle est douloureuse ! Moins ardent est le désir que le cerf altéré a de la fontaine d'eau vive. Ce Dieu vivant et fort, quand donc le verront-elles ? Jour et nuit elles se nourrissent de leurs larmes, car on leur dit : où est votre Dieu ? alors elles sont tristes, elles se troublent, l'espoir seul les soutient. Emprisonnés comme nous le sommes dans notre corps, nous ne savons pas combien vif, impatient, torturant est ce désir de voir Dieu. Notre Mère S^{te} Thérèse, ce séraphin d'amour, l'a éprouvé et il lui a

arraché des accents sublimes. — Quiconque aime Dieu, ne peut pas contempler la douleur des âmes du Purgatoire sans être profondément touché, d'autant plus que Dieu Lui-même attend et veut dans son Ciel ces âmes si tendrement aimées, ces âmes fixées à jamais dans sa grâce et son amour. Il faut cependant qu'il attende; car sa justice exige que tout soit payé par la souffrance jusqu'à la dernière obole. Heureusement la miséricorde de Dieu a voulu que nous, enfants de l'Église militante, nous puissions payer à la justice divine pour nos frères de l'Église souffrante, Voilà pourquoi si on aime Dieu, non seulement on compatit, mais on se dévoue aux souffrances des âmes du Purgatoire, et plus l'union avec Dieu est intime, plus vive est la compassion, plus généreux est le dévouement. — Il en est de même si on est vraiment l'enfant de la S^{te} Vierge. Qui donc pourrait en douter? Mère bonne et tendre entre toutes les mères, Marie a pour les âmes du Purgatoire une tendresse à part. Elle les aime puisqu'à jamais elles sont unies par la grâce sanctifiante à son Jésus, elle les aime parce qu'elles souffrent, et son amour est en raison et en proportion de leurs douleurs. Les introduire au Ciel est le rêve de son cœur de Mère. Aussi les dévots de la S^{te} Vierge comprenant qu'ils doivent réaliser ce rêve et répondre à cette maternelle tendresse mettent entre les mains de Marie des expiations, des prières qu'Elle peut offrir à son Divin Fils. Tout heureuse alors, Elle offre à son Jésus ces suffrages qu'Il agrée et puis Elle répand sur ses enfants fidèles les bénédictions surabondantes de sa reconnaissance. — Tout cela nous montre combien il est naturel que quiconque appartient à la famille du Carmel soit tout cœur et tout dévouement pour soulager et délivrer les Ames du Purgatoire. Déjà à plusieurs reprises les *Chroniques* (1), faisant suite aux *Annales du Carmel*, ont parlé de la dévotion de nos Saints envers les âmes du Purgatoire, nous n'y reviendrons pas. Nous nous contenterons de signaler un détail que donne le Père Elie de S^{te} Thérèse dans son ouvrage intitulé : « Ambassade de l'Église triomphante à l'Église militante

1. Voir *Annales du Carmel* (1884) page 338 et suiv.; et *Chroniques du Carmel* (1889-1890) page 223 et (1890-1891) page 242.

en faveur des Ames du Purgatoire (1). » D'après cet auteur N. M. S^{te} Thérèse aurait choisi le 2 novembre pour jour de son entrée au Carmel par dévotion aux âmes du Purgatoire et elle aurait offert toutes les prières, toutes les effrayantes austérités de sa vie pour le soulagement et la délivrance de ces âmes si malheureuses. Notons qu'il n'y a rien en cela d'in vraisemblable, et puis le P. Elie a pu apprendre ce détail de la V. M. Anne de S^t Barthélemy avec qui il a été en rapports intimes et à qui il attribue sa vocation au Carmel. Fidèles à ces traditions de famille, heureux de faire plaisir à la S^{te} Vierge et de remplir les intentions du Cœur de Jésus, nous nous ferons un devoir de prier beaucoup, de gagner force indulgences pour les âmes du Purgatoire. Parmi celles-ci cependant nous distinguerons, pour les désigner spécialement à la miséricorde divine, celles de nos frères et de nos sœurs et nous n'oublierons pas que le 15 novembre nous sommes tenus de porter à l'autel et à Table sainte le souvenir de tous les défunts de notre famille religieuse afin que dans sa clémence ce Dieu, qui accorde si largement le pardon et qui a tant à cœur le salut des hommes, fasse parvenir au partage de sa béatitude éternelle les âmes de nos frères, de nos sœurs, de nos proches et de nos bienfaiteurs.

Le Scapulaire de N. D. du Mont-Carmel

(suite, voir page 189 et suiv.)

CHAPITRE IV.

La promesse de Marie au saint Scapulaire et les propositions affirmatives de la Sainte Écriture.

Pour justifier la promesse de Marie au saint Scapulaire et montrer qu'elle n'a pas le sens hétérodoxe que certains esprits prévenus ou criminellement intéressés voudraient y découvrir, tous les auteurs qui en ont écrit jusqu'ici n'ont pas manqué de faire remarquer

1. Legatio Ecclesie triumphantis ad militantem pro liberandis animabus Purgatorii. — P. Elias à S. Theresia C. D. — 2 vol in fol. Antuerpiæ, 1638.

qu'elle ne peut et ne doit s'entendre autrement que toutes les propositions affirmatives contenues dans la Sainte Écriture et qui, prises au pied de la lettre, semblent attacher exclusivement le salut à certaines œuvres particulières, tandis qu'en réalité, elles ne sont vraies qu'autant qu'à ces œuvres spécialement recommandées se trouvent réunies toutes les autres œuvres rigoureusement exigées du chrétien pour le rendre digne de salut.

Ainsi, par exemple, lorsqu'il est dit dans nos saints Livres « qui crediderit et baptizatus fuerit hic salvus erit (1), celui qui croira et sera baptisé sera sauvé. » — « Qui manducat hunc panem vivet in æternum. (2) Celui qui mange ce pain vivra éternellement, » etc..., il est évident que ces différentes manières de parler supposent toujours : joint à ces œuvres particulières, auxquelles le salut et la vie éternelle sont promis comme récompense, le fidèle accomplissement de tout ce qui est prescrit par ailleurs, par la loi de Dieu.

De même, concluent-ils, faut-il raisonner de la promesse de Marie au saint Scapulaire ; et, sur ce point, nous pensons pleinement comme eux. Nous l'admettons, nous aussi ; quoique formulée dans des termes généraux qui ne laissent soupçonner aucune exception, cette promesse ne pourra en tout cas profiter à l'article de la mort qu'à ceux là seulement qui, étant revêtus des livrées de la Reine du Ciel, auront pleinement satisfait en outre, avant de quitter cette vie, à leurs obligations essentielles de chrétiens.

Tout cela est pour nous tellement certain que nous pensons qu'on ne pourrait refuser d'y souscrire sans s'exposer à errer gravement dans la foi. Mais, où nous ne pouvons nous dispenser de faire nos réserves, c'est lorsqu'on veut nous persuader, en vertu, nous dit-on, des principes indiscutables que nous venons de rappeler, que ceux-là seulement auront à l'article de la mort un droit certain à l'effet de la promesse de Marie qui, tout en portant ses livrées, n'auront pas laissé néanmoins d'observer fidèlement pendant la vie tout ce qui est nécessaire d'ailleurs pour éviter l'enfer et mériter le Ciel en gardant tous les commandements de Dieu et de l'Église. Nous pensons que ceux qui raisonnent ainsi s'écarteront

1. S. Marc. XVI. 16.

2. S. Jean VI. 59.

quelque peu de la vérité, faute sans doute d'avoir considéré d'assez près, pour en découvrir la vraie portée, tous les termes de cette promesse.

Les considérations suivantes dans lesquelles nous allons développer toute notre pensée, permettront au lecteur de juger si notre sentiment est fondé et si nous avons vraiment la vérité pour nous.

Observons tout d'abord, ce qui n'a peut-être pas été assez remarqué, que la promesse faite par la Vierge au saint Scapulaire n'a, dans les termes mêmes dans lesquels elle est conçue, aucun rapport direct avec le temps de la vie: *vi verborum*, c'est-à-dire dans le sens propre des mots, elle porte uniquement sur le moment de la mort, et c'est pour ce moment seulement que Marie s'engage envers le chrétien couvert de ses livrées et lui promet le secours de sa victorieuse assistance pour le préserver de la mort éternelle.

Aussi, quelque opinion qu'on professe sur la portée précise des paroles de la Vierge, s'est-on toujours cru autorisé à proposer le saint Scapulaire, même à l'article de la mort, aux pécheurs les plus coupables et les plus endurcis, dans l'espérance que s'ils l'acceptent et le conservent jusqu'à leurs derniers moments, Marie, en vertu de sa promesse, changera leurs mauvaises dispositions et leur accordera la grâce d'une bonne et sainte mort.

Rien de plus juste d'ailleurs qu'une telle conduite, rien de plus fondé que cette espérance. Car qu'on ait porté plus ou moins longtemps le saint Scapulaire avant de mourir c'est une chose dont la promesse de Marie ne s'occupe pas, il n'y est fait absolument aucune allusion. Mourir avec le Scapulaire, voilà tout ce que demande la très sainte Vierge, et, envers quiconque aura rempli cette condition, la seule qu'elle ait jugé à propos de mentionner dans sa promesse, qu'il ait d'ailleurs porté son saint habit toute sa vie ou qu'il l'ait seulement reçu à ses derniers moments, elle s'est engagée en retour à le préserver des flammes de l'enfer, "*In hoc moriens æternum non patietur incendium.*"

Donc pour bien juger de la vraie portée du privilège attaché au saint Scapulaire et arriver à en déterminer d'une manière précise le véritable sens, c'est uniquement en face de la mort que nous devons nous placer, en faisant une complète abstraction du temps de la vie.

Cela posé, nous reconnaissons sans peine avec tous les interprètes de ce grand privilège, que la promesse de Marie comme toutes les propositions affirmatives de la sainte Ecriture doit nécessairement s'entendre d'une manière conditionnelle, parce qu'il est bien évident que le saint Scapulaire ne peut, à lui seul, nous tenir lieu de la religion tout entière, et que Marie, en nous promettant le salut par son saint habit, n'a pu prétendre nous dispenser complètement de l'emploi des moyens que la loi de Dieu nous prescrit comme nécessaires pour y arriver.

Mais puisque cette promesse comme nous venons de le voir ne regarde nullement le temps de la vie, ne lui donnons pas dans nos esprits, pour la juger, plus d'étendue qu'elle n'en a en réalité. Il n'y est parlé que du moment de la mort, c'est donc à cet unique point de vue qu'il convient de se placer pour en chercher la vraie signification.

Oui, dirons-nous maintenant, on ne peut douter que la promesse de Marie ne soit conditionnelle, non pas pourtant, comme plusieurs le voudraient, en ce sens que pour en recevoir l'effet à la mort il faut de toute nécessité avoir fidèlement observé pendant la vie tous les préceptes de Dieu et de son Eglise, mais uniquement en ce sens qu'elle suppose dans le chrétien mourant sous les livrées du Carmel toutes les conditions exigées à ce moment suprême par la loi de Dieu pour le rendre digne de la grâce du salut. « In hoc pie moriens æternum non patietur incendium. »

Or qu'est-ce donc que notre sainte religion exige du chrétien, prêt à paraître devant son Dieu, pour lui laisser en mourant l'espérance de son salut éternel? Qu'il ait toujours observé fidèlement pendant sa vie tous les préceptes de Dieu et de son Eglise? Nullement; mais qu'il se repente seulement de tout son cœur de toutes ses infidélités passées dont nous supposons qu'il a la contrition parfaite et, s'il n'a pas le temps d'en faire davantage, Dieu qui ne repousse jamais le pécheur qui vient à lui avec un cœur contrit et humilié, oubliera tout le passé, purifiera son âme de toutes ses souillures, le recevra pleinement de nouveau dans son amitié et lui rendra sur le champ tous ses droits au bonheur du Ciel.

Exige-t-elle qu'il n'ait pas au moins trop longtemps abusé de la facilité

du pardon par le sacrement de pénitence pour s'abandonner sans frein à ses passions et commettre sans remords tous les crimes ? Non plus. Ou bien encore, si l'on veut, faut-il qu'il n'ait pas poussé l'impiété et la haine de Dieu jusqu'à profaner audacieusement et par pure malice les sacrements de l'Église et toutes les choses saintes, jusqu'à se faire l'instrument le plus actif et le plus dévoué du démon pour la ruine de la religion dans les cœurs et la perte des âmes pures et innocentes ? Pas davantage. A ce pécheur lui-même, coupable à l'excès sans doute et digne de tous les châtimens, mais racheté lui aussi cependant par le sang de J. C., le prêtre, appelé en toute hâte à son lit de mort, peut lui faire entendre, au nom du Dieu qu'il a tant outragé, une parole d'espérance et de pardon. Car la théologie catholique ne reconnaît ici-bas aucun péché vraiment irrémissible. Un seul acte de parfaite contrition qu'on a subitement formé en son cœur, joint au désir du sacrement de pénitence quand on ne peut le recevoir en réalité, suffit à Dieu, nous dit-elle, pour effacer tout aussitôt à ses yeux la plus longue vie passée au milieu des plus abominables désordres et pour justifier pleinement le plus indigne des pécheurs.

Donc une vraie et sincère contrition de tout le passé avec le sacrement de pénitence, *saltem in voto* (1) quand on ne peut le recevoir en réalité, voilà tout ce qui est rigoureusement exigé du chrétien mourant et ce qui suffit pour le justifier et le rendre digne de la grâce du salut ; voilà aussi par conséquent tout ce qui est supposé, et rien de plus, dans un pécheur revêtu à la mort du saint habit de Marie pour que la promesse de cette bonne Mère puisse avoir en lui son effet.

Nous avouons ici, sans difficulté, que si, par impossible, un pécheur pouvait mourir avec l'habit du Carmel, sans ces dispositions essentielles et rigoureusement nécessaires, ce saint habit ne lui servirait absolument de rien et ne l'empêcherait pas de tomber en enfer pour l'éternité. Mais nous dirons en même temps, avec une conviction profonde de la vérité de ce que nous avançons, que ce repentir sincère du passé et le désir de la justification par les sacrements de l'Église sont implicitement contenus dans

1. Du moins en désir.

la promesse de Marie et que par une miséricorde toute particulière de cette puissante Reine du Ciel qui a engagé formellement ici sa parole, ces saintes dispositions ne seront jamais refusées à aucun de ceux qui auront le bonheur d'être couverts à la mort de ses livrées.

Une affirmation aussi catégorique a besoin, nous le comprenons, d'être justifiée; nous allons en faire la preuve aux chapitres suivants où nous développerons les différents arguments sur lesquels elle nous paraît très solidement appuyée. (A suivre).

La Journée religieuse

(voir page 198 et suiv.)

OFFICE DES MATINES

de la sainte Vierge.

Comme Dieu fait bien les choses, et que ses voies sont belles (1)! Rien dans l'ordre des biens célestes émanés du Christ n'arrivera jusqu'à nous, que par la douce médiation de l'unique (2), en qui ils se sont d'abord déversés en leur plénitude (3). Marie est l'instrument, le sacrement universel de la bonté et de la miséricorde du Très Haut. Quelle disposition de Providence si suave, si rassurante! « Vous craigniez d'approcher du Père, nous dit à ce sujet saint Bernard, *solo auditu fugiebas ad folia*, Il vous a donné

1. Prov. III, 17.

2. Cantic. VI. 8.

3. Ave Maria, *gratia plena*, benedicta tu in mulieribus; c'est-à-dire, entre toutes les créatures. Luc. I. 28. — Talibus decebat virginem oppignorari muneribus, ut esset gratia plena quæ dedit cælis gloriam, terris Dominum, pacemque refudit, fidem gentibus, finem vitiis, vitæ ordinem, moribus disciplinam. Et bene plena, quia cæteris per partes præstatur. *Marice vero simul se tota infudit plenitudo gratiæ.* Vere plena, quia etsi in sanctis Patribus et Prophetis gratia fuisse creditur: non tamen eatenus plena. *In Mariam vero totius gratiæ, quæ in Christo est, plenitudo venit*, quanquam aliter. — S. Hieron. De Assumptione B. M. V.

Jésus pour médiateur. Mais, peut être, la majesté divine vous en impose encore, car bien que Jésus soit homme, il reste vrai Dieu. Vous voudriez avoir un avocat auprès de Lui. Recourez à Marie: il n'y a en Marie que la pure humanité. Rien d'austère en elle, rien qui porte à la crainte. *Tota suavis est, omnibus offerens lac et lanam*. Elle couvre de son amour les sages et les ignorants. Elle ouvre à tous le sein de sa miséricorde, afin que tous reçoivent de sa plénitude. Au captif elle obtient la délivrance, au malade la santé, à celui qui est triste la consolation, au pécheur le pardon. Le juste reçoit d'elle la sainteté; l'ange, la joie. Sa bonté compatissante s'étend à tous nos besoins..... Elle est la Femme promise dès l'origine, qui partout et toujours doit briser la tête de l'antique serpent notre ennemi.... Voyez donc à quel point le Seigneur nous commande d'honorer Marie, puisqu'il a mis en elle la plénitude de tout bien. L'espérance, la grâce, le salut, reconnaissons qu'ils découlent en nous de sa surabondance.... Aimons Marie. C'est l'expresse volonté de Celui qui a voulu que nous ayons tout par elle (1).

Sans doute, nous savons cela : nous savons que s'il y a un seul Père (2), de qui toute paternité dérive au ciel et sur la terre (3), Il a épanché sa vie dans le Christ Jésus, comme dans le véritable Adam dont le premier fut le type et la figure (4), pour que de lui sortît la race innombrable des fils de Dieu. Nous saluons en Marie l'Eve céleste de ce nouvel Adam. Mère de la divine grâce, nous avons le sentiment d'être vraiment ses enfants. Le baptême a inscrit ce principe à l'intime de nos cœurs, avec la ferme persuasion qu'en tout temps, en toute circonstance, la Vierge bénie nous sera toujours Mère. Et cependant, il faut le dire, dans la pratique, nous ne recourons pas assez à Marie; nous ne nous rattachons pas suffisamment à sa douce maternité, de laquelle, pourtant, dépend et le progrès de notre vie surnaturelle, et notre sauvegarde au milieu des éléments contraires qui la combattent,

1. S. Bernard. ex serm. de duodec. Stellis, et de Nativit. B. M. V.

2. Matth. XXIII. 9.

3. Ephes. III. 15.

4. Rom. V. 14.

et le remède, la consolation de notre âme dans les peines, les difficultés qui peuvent survenir. Encore un coup : *Transite ad me omnes et a generationibus meis implemini. In me omnis spes vite et virtutis. Qui me invenerit, inveniet vitam et hauriet salutem a Domino*. L'Église ne se lasse pas de redire ces paroles inspirées ; elle les applique continuellement à notre divine Mère. Eh bien, réglons nous sur cette économie admirable. Nous nous consumons souvent en efforts douloureux, là où un *Ave Maria*, un *Memorare*, un *Ave Maris stella* bien récités nous auraient obtenu du premier coup la délivrance, la victoire, la paix. *In periculis, in dubiis, in angustiis, Mariam cogita, Mariam invoca*, dans les périls, dans les perplexités, dans les angoisses, souvenons nous de Marie, invoquons Marie ; *non recedat a corde, non recedat ab ore*. Qu'elle soit toujours présente à notre cœur, que son nom soit toujours sur nos lèvres. Avec elle, tant que nous restons sous sa protection maternelle, nous ne pouvons ni dévier du droit chemin, ni désespérer, ni errer, ni tomber, ni craindre, ni céder à la fatigue de la route ; nous sommes sûrs d'arriver au terme. *Ipsam sequens non devias, ipsam rogans non desperas, ipsam cogitans non erras, ipsa tenente non corruis, ipsa protegente non metuis, ipsa duce non fatigaris, ipsa propitia pervenis* (1). Voilà pourquoi l'Église est unanime à proclamer que la dévotion à Marie est le signe le plus assuré de la prédestination. — Cette dévotion filiale n'est elle pas d'ailleurs inhérente à notre état, puisque nous avons le bonheur d'être membres d'un ordre religieux spécialement consacré à Marie ? Une des raisons essentielles du Carmel dans l'ordonnance générale du royaume de Dieu, n'est ce pas justement d'honorer le mystère de la maternité de la sainte Vierge, à l'égard du peuple chrétien, de rendre culte et hommage à ce mystère par la profession particulière que nous faisons de reconnaître en Marie notre Mère ? « Frères de l'Ordre de la Bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel, » *Fratres Ordinis Beatissimæ Virginis Mariæ de Monte Carmelo*, tel est notre titre officiel. Et ce titre la divine Mère a bien voulu nous

1. S. Bern. Homil. 2. super missus est, . . .

le confirmer elle même, en nous donnant le scapulaire, qui est le symbole extérieur de notre appartenance à sa maternité miséricordieuse. Quel beau privilège ! Ne négligeons pas d'en profiter. Qu'il soit notre trésor le plus cher. Bonne Mère, chère Mère, nous sommes vos enfants. Aimez nous, protégez nous, veillez sur nous. Faites de nous de vrais frères de Jésus votre premier-né (1), pour le temps et pour l'éternité !

On l'a vu plus haut (matines des Vierges) : les psaumes *Cantate Domino canticum novum*, — *Dominus regnavit exultet terra*, — *Cantate Domino canticum novum*, se rapportent au règne de Jésus-Christ dans l'Eglise et par l'Eglise. Le poète sacré y célèbre deux états différents du règne messianique correspondant aux deux avènements du Seigneur. Point n'est besoin de nous arrêter longtemps à montrer l'appropriation de nos trois psaumes à l'office de la sainte Vierge. Comme Mère et comme Épouse, Marie est Reine de cet Empire universel dont Jésus est le Roi. *Dicite in nationibus quia Dominus regnavit. Judicabit nationes in equitate*. C'est du Christ que parle le Prophète. Mais elle a régné, aussi, avec *Notre-Seigneur*, Celle que la langue chevaleresque de la Chrétienté appella *Notre-Dame* ; avec Lui, elle a jugé les nations. De l'Orient à l'Occident, du Midi au Septentrion, aux champs de la forêt (2, comme au sein des cités opulentes, des capitales superbes, il lui a été donné de tenir sa cour, d'avoir son trône, dans mille et mille sanctuaires privilégiés, où toutes les tribus du Seigneur sont venues lui rendre hommage, implorer de son royal pouvoir des jugements de paix, de bonté et de miséricorde. *Illuc enim ascenderunt tribus, tribus Domini..... quia illic sederunt sedes in judicio, sedes super domum David* (3). De ce tribunal de grâce toujours ouvert et dressé en tout lieu, sont parties des sentences qui ont été le soulagement de toutes nos misères humaines, la confusion des ennemis du nom chrétien, la mort de l'hérésie. (Antiph. ad psalm. Enfin au dernier jour, lorsque Jésus, l'Époux

1. Matth. I. 25. Luc II. 7.

2. Psalm. CXXXI. 6.

3. Psalm. CXXI. 4. 5. Offic. B. M. V. ad vespas.

paraîtra pour inaugurer son règne éternel par le jugement final, Marie, l'Épouse sera à ses côtés. L'Évangile l'enseigne, en effet, c'est au devant de l'Époux *et de l'Épouse* (1) qu'ira le peuple de la rédemption, en se relevant de la poussière. Nos psaumes du troisième nocturne sont donc, eux aussi, tout à l'honneur et à la gloire de la très sainte Vierge. Qu'elle règne à jamais sur nous!

(A suivre).

Notice sur le V. P. Alexandre de Saint-François

(suite et fin, voir page 196 et suiv.)

Sur ces entrefaites Clément VIII étant mort, le cardinal de Médicis, au moment d'entrer au Conclave, recommanda à son neveu de surseoir à toute démarche relative à sa vocation, jusqu'après l'élection du nouveau Pape. Puis il ajouta : « Si, par accident, votre oncle était élu, et dès lors en mesure de faire son neveu cardinal, quel parti prendriez-vous? » Sans la moindre hésitation, le neveu répondit : « Si mon cher oncle devenait Pape, je serais encore plus ferme dans mon dessein d'entrer en religion, afin d'éviter le tumulte du monde et de la cour. »

Justement le cardinal de Médicis fut élu, et prit le nom de Léon XI. Au sortir du Conclave, notre V. P. Pierre de la Mère de Dieu, qui y avait rempli l'office de confesseur, alla prendre la bénédiction du nouveau Pontife, et lui rappela sa promesse relative au neveu. Le Pape la ratifia volontiers et recommanda de lui amener Lœlius dès qu'il aurait reçu le saint habit. Celui-ci, averti aussitôt, supplia si instamment de procéder sans retard à la cérémonie de sa vêtue, qu'on dut se rendre à son désir, mais on ne put lui donner qu'un vieil habit faute de temps pour en confectionner. La cérémonie eut lieu dans la matinée même; puis, dans l'après-midi, le V. P. Pierre conduisit le novice à Sa Sainteté. En voyant son neveu revêtu du saint habit de l'Ordre, le Pape ne put retenir ses larmes. Il l'embrassa avec effusion, et

lui dit : « *Vous vous appellerez F. Alexandre de Saint-François; et le don que je fais en votre personne aux Carmes Déchaussés sera ma promotion. Voilà le cardinal neveu que je crée.* » Son autre neveu, frère de Loelius, ne fut en effet promu au cardinalat que par le successeur de Léon XI.

Sous les maîtres vénérables et expérimentés qu'il eut au couvent de Notre-Dame de la *Scala*, le P. Alexandre réalisa, dépassa même toutes les espérances conçues à son sujet. Il devint un parfait Religieux, un saint auquel on a attribué des miracles. Les biographes en rapportent plusieurs.

En 1614, les Supérieurs l'envoyèrent en France pour diriger le Noviciat de notre province de Paris. Les aptitudes, la prudence et le zèle qu'il y apporta montrèrent bien que Dieu lui avait donné pour cet office une grâce extraordinaire. Il excellait à éprouver avec fruit les novices, à les animer à se vaincre, à mortifier leurs passions, à les former à l'esprit de notre Ordre, c'est-à-dire à l'amour de l'oraison et de la pénitence. Les sujets nombreux qu'il éleva de la sorte furent, à son exemple, de vrais modèles des plus pures vertus religieuses.

Élu ensuite Prieur de notre couvent de la *Scala*, par le Chapitre de sa province, il retourna à Rome en 1619 et il y mourut en odeur de sainteté, le 19 avril 1630, après avoir été élevé successivement aux dignités de Provincial et de Définiteur Général.

Lorsque, dans sa dernière maladie, il eut appris des médecins que son état était désespéré, il invita ceux qui se trouvaient en ce moment dans la chambre à se réjouir avec lui et il chanta joyeusement *Hæc dies, quam fecit Dominus: exullemus et lætemur in ea* (1). Puis il offrit à tous de prendre leurs commissions pour le ciel, promettant de les accomplir avec fidélité. Notre Révérend Père Général lui administra les derniers sacrements. Quand il eut reçu l'Extrême-Onction, le malade pria la Communauté de réciter le *Te Deum*. Après le premier verset, il entonna solennellement le second, et il continua jusqu'à la fin, en alternant

(1) Voici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous-y et soyons pleins d'allégresse.

avec les Religieux, lui, chantant toujours seul son verset. Il voulut ensuite renouveler sa Profession; et quand il fut arrivé à ces paroles de la formule; *et ce jusqu'à la mort*, il ajouta: *et même après la mort*. Interrogé pourquoi cette addition, « *c'est que*, répondit-il, *s'il plaisait à Dieu de me ressusciter, je serais encore tout heureux d'accomplir sa sainte volonté en revenant obéir à mes Supérieurs.* » Un de ses meilleurs amis, doyen du tribunal de la *Rote*, étant auprès de lui au moment où il allait expirer, lui dit, comme pour l'encourager: *In domum Domini ibimus*; (1) et le malade ajouta *letantes* (2), puis il rendit son âme à Dieu.

Peu après sa mort, un séculier, au service du Couvent, se trouvant pris d'insupportables coliques, en fut délivré tout à fait dès qu'il eut invoqué le vénérable défunt. Pendant sa vie, le V. P. Alexandre de Saint-François avait été favorisé de grâces extraordinaires. En voici deux exemples, parmi ceux rapportés par ses biographes.

Tous les ans, le 11 du mois d'août, à l'occasion de la fête de saint Alexandre le Charbonnier, qu'il avait choisi pour patron et protecteur, sa mère lui envoyait un petit régal pour récréer les novices. Une année elle l'oublia; mais les novices n'en furent point privés cependant. Le matin, en rentrant dans sa cellule, le P. Alexandre trouva, en effet, sur son lit, le régal attendu. Quelques jours après arrive au couvent un domestique de la mère, chargé d'exprimer au fils le regret qu'elle avait d'avoir, cette année, oublié les novices. Mais avant que le domestique eût parlé, le Père s'empressa de lui recommander de bien remercier de sa part la comtesse Ubaldini de s'être souvenue de son fils et du noviciat à l'occasion de la saint Alexandre. Le serviteur, très surpris de cette commission, crut devoir s'en retourner sans accomplir celle pour laquelle il était venu. Mais la comtesse Ubaldini fut bien plus étonnée encore. Elle arrive en toute hâte au Couvent, curieuse de savoir par qui elle avait été suppléée, et si son fils s'est moqué d'elle en la faisant remercier. Le fils proteste avoir bien cru que le régal lui venait de sa mère. On interroge tout le personnel du couvent, et chacun affirme n'avoir vu personne appor-

1. Nous irons dans la maison du Seigneur.

2. Pleins de joie.

ter du dehors quelque chose dans la cellule du R. P. Alexandre. Tout le monde, dès lors, demeura convaincu qu'on ne pouvait attribuer qu'aux anges ce fait inexplicable.

Le suivant ne peut pas non plus s'expliquer sans recourir au miracle. Outre le cardinal Ubaldini, le P. Alexandre avait un autre frère nommé Octavien, lequel lui avait fait promettre de venir l'assister à ses derniers moments, s'il mourait avant lui. Il tomba très gravement malade à Capranico, où il résidait. Deux de nos Religieux passant non loin de là pour retourner à Rome, furent comme irrésistiblement déterminés à se détourner pour aller le saluer et lui offrir d'apporter de ses nouvelles à notre Vénérable. Ils le trouvèrent à toute extrémité. Pendant qu'ils étaient dans sa chambre avec la famille et plusieurs serviteurs, chacun vit entrer le R. P. Alexandre, qui s'approcha du moribond, le disposa à la mort par des exhortations touchantes, puis disparut quand le malade eut expiré, sans que personne pût savoir ce qu'il était devenu. Or ce même jour, et à la même heure, le V. P. Alexandre était aussi dans son couvent.

FR. ALBERT MARIE DU SAINT SAUVEUR,
C. D.

Voyages en Palestine et aux Indes

par Monseigneur Marie-Ephrem, (Carme déchaussé).

(suite, voir page 159 et suiv.)

Chapitre second.

Départ de Suez. — Djeddah. — Moka. — Périm, son importance stratégique. Les Anglais. — Portrait de l'Angleterre. — Aden. — D'Aden à Pointe-de-Galles. — Vie à bord des steamers anglais et des steamers français. — La société de Simla. — Quelques particularités. — L'Intendant Général des Iles Philippines. — Arrivée à Pointe-de-Galles. — Pointe-de-Galles. — Quelques mots sur l'histoire de Ceylan. — Un baptême à Pointe-de-Galles. — De Pointe-de-Galles à Colombo. — Mgr Bravi. — La ville de Colombo. — Villes et bazars indiens. — Les Portugais de l'Inde. — Départ pour Kolotché sur la côte du Malabar.

Nous avons pris place à bord du Simla, immense steamer de la compagnie anglaise Péninsulaire et Orientale, qui se rendait à Calcutta par Aden et Pointe-de-Galles. Ceylan étant la route la plus courte pour ceux d'entre nous qui allaient au cap Comorin, nous ne voulûmes pas nous séparer au moment d'entreprendre la partie la plus longue de notre voyage et nous primes tous la même voie. Le mardi, 22 novembre, avant que le soleil parût, on avait levé l'ancre et nous courions à toute vapeur. Notre traversée fut des plus heureuses depuis Suez jusqu'à Aden, port anglais, situé en Arabie, à la sortie du détroit de Bab-el-Mandeb. Nous eûmes continuellement un ciel sans nuages et une mer à peine ridée par une légère brise du nord. Aussi nous franchîmes en cinq jours la distance qui sépare Suez d'Aden, c'est-à-dire près de 1400 milles anglais.

Pendant deux jours environ nous perdîmes de vue les montagnes de la Haute-Egypte, de la Nubie et de l'Abyssinie. Nous suivions, à une très petite distance, la côte d'Arabie, de sorte qu'il nous était facile de distinguer les villes devant lesquelles nous passions. C'est ainsi que nous aperçûmes comme une ligne blanche sur la rive, le port de Djeddah, point devenu célèbre depuis que le fanatisme musulman l'a ensanglanté en assassinant, au mépris de toutes les lois, les représentants inviolables de deux grandes nations chrétiennes.

Djeddah, située entre le 21^e et le 22^e degré de latitude N est une ville d'environ 10,000 âmes où les juifs ne sont pas tolérés. Elle fait un assez grand commerce avec l'Inde et l'Egypte et est une des principales stations des steamers égyptiens qui font le service de la Mer Rouge; mais ce qui lui donne le plus d'importance, c'est qu'elle est comme le port de la Mecque. La cité sainte des mahométans, où se rendent chaque année de nombreuses caravanes, est à 25 lieues au Nord-Est de Djeddah.

En avançant vers le détroit de Bab-el-Mandeb, nous vîmes sous le 13^e parallèle, la ville de Moka, renommée par le café qui porte son nom. Ce café est cultivé dans les vallées de l'intérieur de l'Yémen et apporté dans le port de Moka par des caravanes. Outre le commerce du café, Moka fait encore celui des dattes, de la gomme, de l'encens et du cuir; on dit que dans l'intérieur Moka

est une bourgade sale et hideuse : cela ne doit nullement étonner, car la saleté et la laideur sont les caractères distinctifs des villes habitées par les Arabes, par les Turcs et en général par tous les Mahométans.

Le Simla poussé par la puissante machine, à laquelle on ajoutait le secours des voiles quand le temps le permettait, filait avec la vitesse de 12 nœuds à l'heure, et le 26, dans l'après-midi, nous entrâmes dans le détroit de Bab-el-Mandeb. Nous pûmes voir de très près la fameuse île de Périm que les Anglais ont trouvé à propos de prendre pour eux, et où ils se fortifient malgré les stipulations du traité de Paris. Mais que sont aujourd'hui les traités?.... Ce petit coin du globe a trop occupé l'attention de l'Europe, il y a quelque temps, pour que je ne le signale pas en passant.

(A suivre).

La sainte Vierge aide dans la vie présente et les bons et les méchants : les bons pour les conserver dans la grâce, aussi nous redisons : *Maria, Mater gratiæ*, Marie, Mère de grâce ; les méchants, pour les amener à la miséricorde, de là on l'appelle *Mater misericordiæ*, Mère de miséricorde. Elle vient en aide au moment de la mort en nous protégeant contre les embûches du démon, c'est pourquoi on lui dit : *Tu nos ab hoste protege*, protège nous contre l'ennemi. Enfin elle secourt aussi après la mort, car elle reçoit les âmes et les conduit au ciel, et nous lui chantons : *et hora mortis suscipe*, accueillez-nous à l'heure de notre mort.

IDIOTA.

Je suis, dit la S^{te} Vierge, la mère des âmes qui sont dans le Purgatoire, parce que toutes les peines qu'elles doivent subir pour les purifier de leurs péchés, sont, à ma prière, mitigées à tout moment. Et il n'est nulle souffrance au Purgatoire qui, à cause de moi, ne soit adoucie et plus légère à supporter.

RÉV. DE S^{te} BRIGITTE. LIVRE 10. C. 138.



Échos du Centenaire de St Jean de la Croix

Carmel de Dijon. — (France). — « *Et exaltavit humiles.* » Telle était la pensée qui se présentait à l'esprit, lorsque, franchissant le seuil de la chapelle du Carmel, l'on apercevait, au sommet d'un rocher austère, au milieu des fleurs et des guirlandes, la statue d'un Saint qui fit sur la terre son idéal de la souffrance et du mépris.

La décoration de la chapelle était simple et du meilleur goût; elle rappelait, dans son ensemble, les vertus caractéristiques du Saint: Pureté, sacrifice, contemplation, amour: l'esprit de l'Evangile dans toute sa pureté. N'était-ce pas ce que signifiaient et ce roc abrupt où l'on avait artistement disposé les lys et les épines, et ces flots de lumière, et ces gracieuses bannières aux sujets variés et choisis, et ces écussons portant l'emblème et la devise des « Béatitudes, » possédées par saint Jean de la Croix à un si haut degré?

Les exercices du Triduum s'ouvraient, dimanche 22, par la grand'messe solennelle, chantée par M. le Vicaire Général Maillet. Une société d'artistes amateurs y apportait son précieux concours sous l'habile direction de M. Paul Baret, dont le goût délicat est servi par un organe magnifique; il voulut bien consacrer l'un et l'autre à l'honneur de saint Jean de la Croix, avec un dévouement que sauront apprécier ceux qui se sont occupés quelquefois de l'organisation de semblables solennités. Le succès répondit à ses efforts: il fit exécuter une belle messe, où se mêlait heureusement le souvenir de saint Bénigne, dont l'Eglise de Dijon célébrait la fête.

Le soir, le R. P. Elisée, Prieur du couvent des Carmes de Lyon, tint son auditoire sous le charme d'une parole qui possède le secret d'atteindre les âmes et de les faire vibrer comme les cordes d'une lyre, en leur communiquant ses propres impressions. Cette parole, tour à tour démonstrative, persuasive, tonnante et caressante, révélait l'orateur éminent: en même temps que l'élévation des pensées, la sûreté de la doctrine, la chaleur du sentiment accusaient non moins l'homme d'étude et d'oraison.

Le R. Père avait pris pour texte, cette parole de saint Paul « *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi.* » Il démontra comment la vie est un mouvement qui a son point de départ et son point d'arrivée, et entre ces deux points, la distance à parcourir. Saint Jean de la Croix vit Dieu venir à l'homme par la voie de la Passion et de la souffrance; il se dit que la distance de l'homme à Dieu devrait être la même et il se résolut de la franchir. Mais pour opérer un mouvement, il faut une force motrice; or, la force motrice de l'homme, c'est l'amour. Le propre de l'amour étant de faire ceux qui s'aiment semblables, Jean de la Croix

regarda Jésus crucifié, et tout son effort visa à le reproduire en lui-même. Tel est le thème que développa le R. P. Elisée durant les trois jours du Triduum.

Dans le premier discours, il posa ce principe général : la souffrance est l'école et la mère de toutes les vertus, elle est un principe fécond de moralité, tandis que la jouissance est le principe fécond de l'immoralité et de l'affaiblissement des individus et des nations. A l'appui de cette pensée, il apporta les faits de la Sainte Ecriture et de l'histoire.... Il serait trop long de le suivre à travers ces citations heureuses qui charmaient en portant la conviction.

Le Salut solennel fut donné par M. le chanoine Boulemet, supérieur de la communauté. Les chants furent exécutés par les élèves du collège St Ignace. Un magnifique morceau : *Justus ut palma florebit*, harmonieuse composition en l'honneur d'un Confesseur non Pontife, fut parfaitement rendu, et pendant que la musique rappelait les joyeux concerts des anges, d'autres élèves revêtus de l'aube et de la ceinture rouge : thuriféraires et porte-torches, formaient au Saint Sacrement une couronne d'honneur et faisaient souvenir du Ciel, en prodiguant l'encens au pied du trône de l'Agneau. L'ensemble et le bel ordre des cérémonies étaient parfaits.

Le lendemain lundi, M. le Supérieur du grand Séminaire officia aux divers exercices. Le Séminaire apporta dans l'humble chapelle du Carmel la splendeur du culte qu'il déploie dans la Cathédrale; la Messe et le salut furent admirablement chantés. Il serait difficile de signaler les plus beaux morceaux qui furent exécutés; les pieux élèves du sanctuaire avaient fait choix des meilleurs; comme on était ému aux chants vibrants du *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat!!!*. Un cantique à Saint Jean de la Croix sur l'air du départ des missionnaires termina cette vraie fête d'harmonie.

Dans un deuxième discours, le R. P. Elisée nous montra St. Jean de la Croix se passionnant pour son modèle divin et essayant de se transformer par l'amour en son Sauveur crucifié. L'amour pour Dieu amène la mort volontaire à soi-même, l'habitude de s'absenter de soi, pour vivre de la vie de l'objet aimé; or, la vie de Jésus ayant été une vie de souffrance, il entreprit d'immoler son corps à l'amour divin, il s'imposa un martyre volontaire plus dur par sa continuité que le martyre enduré sous la main du bourreau.

Le Père démontra comment l'amour de la souffrance ne peut exister sans la supposition de cet autre amour, l'amour divin, car la souffrance ne peut être aimée pour elle-même : le dire, serait absurde : car ce serait affirmer qu'un être peut aimer sa propre destruction et son néant. Le suicide lui-même n'est qu'une affirmation de cette vérité : c'est la lâcheté d'un être qui se tue pour se délivrer de la souffrance. Cet amour de la souffrance ne

peut être non plus l'effet de l'enthousiasme (l'enthousiasme de la souffrance?... Oui! Vous n'en n'avez pas goûté!) — Cet amour naît de la contemplation assidue du Crucifix, de la vue de cè Dieu qui a voulu être pour nous l'homme de la douleur, et non pas l'homme de la souffrance et du plaisir, — On ne saurait qu'affaiblir ce superbe discours en essayant de l'analyser ; il faut avoir entendu l'accent du prédicateur, ses développements pleins de justesse et de chaleur, l'ardeur et la vigueur de ses apostrophes à Jésus crucifié, à saint Jean de la Croix, à son auditoire, pour apprécier à sa valeur ce beau morceau d'éloquence.

« Il m'arrive, s'écrie-t-il, dans les heures silencieuses de ma solitude de regarder mon siècle à travers les plaies de mon Sauveur crucifié, et là, parvient à mon oreille attentive, sur les quatre vents du monde, ce cri monotone: « Nous voulons jouir! » La jouissance!.... hélas! c'est le banquet de Balthazar; le réveil de ce banquet est dans la géhenne éternelle... Le banquet des larmes, auquel nous convie saint Jean de la Croix, a son réveil dans la béatitude du Ciel.... Mes frères, vous êtes libres, c'est à vous de choisir. »

Mardi, M. l'abbé Frérot, vicaire général, célébra la messe solennelle, et présida l'office du soir. Les Frères des Écoles chrétiennes prêtèrent à ce dernier jour, le concours de leur talent si apprécié. M. Paul Baret avait bien voulu se joindre à eux. La messe fut remarquablement belle; le *Kyrie*, l'*Agnus Dei* étaient magnifiques, et le tout fut exécuté par des voix aussi habiles qu'exercées. Un beau cantique à Saint Jean de la Croix fut chanté pendant la vénération de la relique.

Le prédicateur se surpassa lui-même dans son troisième discours. Il montra saint Jean de la Croix se transformant en son divin modèle par l'amour des humiliations, le mépris de lui-même et de sa propre excellence. Le sacrifice de la chair et des biens de ce monde, les stoïciens l'ont fait par orgueil, mais nul n'avait compris l'humilité avant l'exemple et la doctrine de Jésus-Christ à qui seul il appartenait de nous l'apprendre et de révéler à l'homme chrétien la grandeur de cette vertu. L'éloquent religieux nous fit suivre saint Jean de la Croix à travers les humiliations inouïes de sa vie. Il nous le montra toujours plus grand qu'elles, les dominant en les aimant, en les désirant, en les demandant. Il fut sublime en dépeignant cet entretien de Jésus et de Jean où le Maître demande au disciple quelle récompense il veut pour ses travaux et où Jean de la Croix fait cette réponse bien propre à déconcerter nos âmes qui n'ont plus, hélas, qu'un christianisme affaibli: « *Seigneur, souffrir et être méprisé pour vous!* »

On gardera longtemps le souvenir de ces trois jours du Ciel! On en a emporté selon le désir du fils de saint Elie et de saint Jean de la Croix, la résolution d'être au moins résigné et patient à l'école de la souffrance et du malheur: « L'homme est un apprenti et la douleur est son maître. »

Nous ne pouvons terminer ce compte-rendu sans nous faire ici l'écho d'un regret vivement senti par nos religieuses Carmélites de Dijon : l'absence du premier pasteur du diocèse. Ces incomparables et inoubliables solennités auraient comblé tous les souhaits si Sa Grandeur, non retenue dans la Provence, y eût pris une part personnelle en les présidant.

(Semaine religieuse de Dijon).

*
* *

Carthage. Afrique. — *Rév. Père.* Nous eussions bien voulu envoyer, nous aussi, à Votre Révérence la relation de belles fêtes célébrées à Carthage pour le centenaire de N. P. S. Jean de la Croix. Mais hélas ! les circonstances réunies de notre pauvreté, de l'éloignement des paroisses, et d'autres encore ne nous ont pas permis de réaliser nos désirs, et de plus les occupations incessantes ne nous ont pas laissé le loisir de préparer une relation du peu que nous avons pu faire.

Nous aimons à vous dire cependant que nous avons fait de notre mieux pour répondre à l'invitation et aux intentions du S^t Père et de N. R^{me} Père Général. — Le G^d Séminaire de S. Louis de Carthage composé presque entièrement des futurs missionnaires et apôtres de notre Afrique et le petit Séminaire également dirigé par les RR. PP. Missionnaires nous ont prêté tout le concours qui leur a été possible pour les chants et les sermons ainsi que M^r le curé de la Goulette, prédicateur du 24 novembre, dernier jour de notre Triduum, à l'occasion d'une cérémonie de prise de voile réservée pour ce jour-là. — Pour la clôture du Triduum surtout nous avons eu un salut vraiment digne d'une basilique, présidé par le R. Père Delattre, Curé Archiprêtre de la cathédrale de Carthage, le savant directeur du Musée d'antiquités de S. Louis, du R. P. Supérieur du grand Séminaire avec les nombreux scholastiques qui ont exécuté leurs plus beaux morceaux et ont terminé par un beau et touchant cantique en l'honneur de S. Jean de la Croix. — La statue de notre B. Père, qui nous a été donnée pour la circonstance, et qui devait après la fête entrer dans la clôture, pour rester avec nous, a été réclamée avec instance par notre digne Père aumônier, afin que nous la laissions au moins toute l'octave à la chapelle extérieure. — Malgré la pauvreté de nos fêtes, nous aimons à espérer que notre B. Père aura daigné agréer nos humbles hommages s'unissant, comme le disait notre R. P. aumônier dans son éloquent sermon du 2^e jour du Triduum, à ce grand concert de louanges qui s'élevait en son honneur d'un bout du monde à l'autre, partout où il y avait un monastère du Carmel, et auquel s'associait pour la première fois la nouvelle Église de Carthage sortant de ses ruines et ressuscitée par le zèle d'un illustre Pontife.

Carmel de Vinça. — (*France*). — Les 24, Fête de Saint Jean de la Croix, 25 et 26 du mois de novembre 1891, ce sont les jours bénis de la célébration du Triduum du Carmel de Vinça, à l'occasion du troisième Centenaire de la précieuse mort de son bien-aimé Père, Saint Jean de la Croix.

Jours à jamais mémorables qui ont été parfaitement remplis, à l'instar de ceux du juste dont ils honoraient la douce mémoire. Rien ne leur a manqué pour en faire des jours de fête d'une solennité exceptionnelle. Les circonstances les plus favorables, en effet, se sont réunies pour contribuer à leur rare magnificence, à savoir : Une chapelle dont l'ornementation, d'un goût simple mais délicat, faisait, aux yeux de ses visiteurs ravis, un vrai vestibule du ciel ; une assistance d'élite fort considérable, eu égard à l'exiguïté du lieu saint qui la contenait, celui-ci semblant avoir, pour la nécessité présente, reculé sensiblement ses étroites dimensions ; toujours est-il exact de reconnaître que, grâce à la bonne volonté de ses occupants, il avait multiplié ses places ; la présence d'un clergé nombreux ; des chants pieux et pleins d'entrain, une harmonie délicieuse due à l'habileté appréciée de l'honorable M. Colomer, organiste de l'église paroissiale de Vinça ; des cantates exécutées dans l'intervalle des principales cérémonies par des enfants de la paroisse de Vinça, qui se sont fièrement constitués les hérauts de l'illustre serviteur de Dieu, Jean de la Croix, sous la direction intelligente de leurs bonnes maîtresses, M^{lles} Soulié ; enfin, la prédication élevée autant qu'apostolique du R. P. A. Gelly, missionnaire diocésain de Montpellier, qui a si bien révélé dans ses trois panégyriques, à ses auditeurs attentifs, l'âme héroïque de l'immortel coadjuteur de sainte Thérèse dans l'œuvre gigantesque de la réforme du saint Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel (1). Aussi, peut-on dire avec vérité que, grâce au précieux concours de toutes ces circonstances, aussi satisfaisantes que désirables, dont il a été l'objet, le Triduum des Carmélites de Vinça a été célébré selon les vœux du Souverain Pontife Léon XIII, c'est-à-dire avec la plus grande solennité possible.

L'Aumônier des Carmélites de Vinça,

L'ABBÉ PALLADE PUITG.

Vinça, le 3 décembre 1891.

(1) Ne pouvant donner à nos lecteurs tout le compte-rendu détaillé de ces éloquentes panégyriques, nous nous faisons un devoir de leur en indiquer au moins les plans et les principales idées. S^t Jean de la Croix, ayant reçu la mission d'être le coadjuteur de S^t Thérèse dans l'œuvre de la réforme du Carmel, devait être un savant et un saint ; il le fut ; en même temps il lui fallut être fort et sa force héroïque brilla par l'amour des souffrances, car S. Jean de la Croix ne se contenta pas d'accepter la douleur et de s'y résigner, il l'aima, au point de la demander avec le mépris comme récompense de ses travaux. En même temps S. Jean de la Croix laisse au monde sa doctrine qui a pour principe fondamental, ou plutôt comme but, l'union avec Dieu, et comme moyens, le souvenir du « Tout de Dieu » et du « Rien de la créature. » Donc, pour conclure, la maxime de S^t Jean de la Croix : le moyen d'acquérir les biens spirituels est d'aimer, d'agir et de pâtir.

Missions des Carmes déchaussés

Malabar Central. — Archevêché de Vérapoly. — NOTRE-DAME DE LOURDES A ERNACOLAM.

Lettre de la Révé. Mère Thérèse de S^{te} Rose de Lima, supérieure du couvent des Carmélites Tertiaires, à Ernacolam, au R. P. Alphonse, C. D. à Ypres.

Ernacolam, 14 Juillet 1892. — Mon révérend Père.Notre chère Dame de Lourdes, en l'honneur de laquelle nous avons une petite grotte à l'entrée du couvent, (voir Chroniques 2^e année, Mars 1891, N^o 11, p. 382. Installation etc.) et sous l'auguste protection de laquelle nous avons placé l'œuvre de la conversion des Infidèles, nous amène les enfants des basses castes ou des esclaves (1). Vous seriez surpris et consolé, mon cher Rév. Père, de voir le nombre des païens, surtout des pauvres Chogans, qui viennent à la Grotte, et apportent une ou deux cuillerées d'huile, pour être brûlée dans la lampe perpétuelle, que nous entretenons devant la statue de Notre Dame. Toutes les mères choganes, qui demeurent aux environs du couvent, viennent à la sainte Vierge pour obtenir la guérison de leurs enfants malades et le soulagement de leurs autres maux. Si un Chogan est arrêté par la police pour l'une ou l'autre accusation, toutes les femmes accourent à la Grotte pour implorer l'assistance de la Bienheureuse Vierge. Si une épidémie se déclare, la sainte Vierge est leur unique refuge. L'autre jour, une vieille femme chogane, toute courbée par l'âge vint avec un petit régiment d'enfants à sa suite; elle portait en plus un petit enfant à califourchon sur la hanche. Elle s'arrêta devant la statue, se redressa, et prenant un petit panier, que portait l'un des enfants et qui était plein de sucreries préparées à leur façon, elle le plaça devant la très sainte Vierge et commença par énumérer toutes les maladies: — « Fièvre, toux, dysenterie, hydropisie, vous » avez tout guéri après que nous avons promis de vous amener les enfants » avec des sucreries, ainsi donc acceptez cette offrande, vous devez être » toujours une Mère pour nous, vous savez! » — Après un grand nombre de recommandations, elle introduisit tous les enfants auprès de Notre-Dame et faisant ensuite ses salamales (2) à la façon des païens, elle s'en alla.

Ce n'est là qu'une des nombreuses scènes dont les sœurs furent témoins à la Grotte. Il en est bien d'autres variées, très originales et extrêmement intéressantes, mais toutes montrent la même vive confiance en notre Bien-aimée Mère de

1. Quoique depuis de longues années les Anglais aient proclamé la liberté des esclaves dans toute l'Inde, leur action n'a guère agi dans cette partie du Malabar n'est que nominal, et le sort de ces malheureux n'en est guère amélioré.

2. Profondes révérences.

miséricorde; les sœurs partagent toutes mon opinion que la sainte Vierge, en récompense de la confiance filiale des Chogans envers elle, conduira cet infortuné peuple dans la voie du salut. Envoyez-nous des secours, cher Père, pour les enfants et pour les vieillards, et nous nous efforcerons par la prière et par toutes les voies possibles de les amener à Dieu..... Bénissez toutes les sœurs et

Votre indigne servante en J. Ch.

Sœur Thérèse de S^{te} Rose, C. T.

*
* *

Deux missionnaires Carmes reçus en audience par Léon XIII. — Avant de partir pour la mission de Vérapoly les RR. PP. Elie de S. Joseph, carme déchaussé d'Espagne et le P. Gaspard de la reine des Vierges, de la province de Bavière, furent à Rome et eurent l'insigne bonheur d'être reçus en audience par le Souverain Pontife. Le Saint Père leur fit une exhortation sur l'esprit de notre S^t Ordre, puis les bénissant avec tendresse: Partez aux Indes, leur dit-il, avec ma bénédiction; allez jeter dans ces terres lointaines la semence divine; les pauvres Indiens sont, eux aussi, les créatures du bon Dieu; travaillez bien; conduisez-les au ciel.

*
* *

Au Mont Carmel. — Nous lisons dans une lettre que reproduit la revue espagnole « San Juan de la Cruz » combien intime et fraternelle est l'union qui existe entre les Franciscains et les Carmes en Palestine. Le jour de la fête de N. D. du Mont-Carmel, ce sont les fils de S^t François qui montent de Nazareth à la Montagne de Marie et qui célèbrent tous les offices de ce jour solennel entre tous. — De leur côté, les Carmes descendent de leur montagne sainte et vont chanter la messe et les vêpres de la fête chez les Pères Franciscains de Nazareth, le 15 août, jour de la glorieuse Assomption de Marie au Ciel. — Le récit ajoutait que le lendemain, les Pères et Frères Carmes, parmi lesquels se trouvait le F. Edmond, frère convers appartenant à la province de Flandre, gravirent le Thabor et visitèrent l'église dédiée à N. P. S^t. Elie.

FAITS DIVERS

Prise d'habit de Mademoiselle de Sonis. — Hier matin, à neuf heures, a eu lieu, dans la chapelle du monastère du Carmel, à Laval, la prise d'habit de Mademoiselle de Sonis, fille du défunt général. La cérémonie a été des plus émouvantes.

Était présente l'admirable veuve du général de Sonis, entourée de cinq de ses fils et de l'unique fille qui reste maintenant près d'elle.

Le général de Charette était là, lui aussi, ainsi que le curé de Loigny, le même qui reçut dans son presbytère le général blessé, en 1870. J'ai remarqué aussi la présence du curé de Champéon qui releva le général, la cuisse fracassée, après la bataille de Patay.

Le curé de Loigny a célébré la messe, honneur qui lui a été cédé par Mgr l'évêque de Laval qui lui-même avait pris place dans le chœur.

Mgr Baunard, l'éminent recteur de l'Université catholique de Lille, qui a écrit la *Vie du général de Sonis* a prononcé une allocution pleine d'un charme pénétrant et d'une délicatesse exquise.

(*Courrier du Pas-de-Calais, 20 octobre*).

. . .

Acquit d'une dette de reconnaissance envers la sainte Vierge. —
Une enfant de Marie, fidèle abonnée à la Guirlande, écrit à cette revue.

Je viens réparer une grande négligence envers la sainte Vierge qui m'a conservé la vie, il y a près de 7 ans, pendant une violente crise d'un mal subit, où je me suis crue à la dernière extrémité. Je me trouvais malheureusement alors la conscience souillée de plusieurs péchés mortels : sans Marie, l'enfer s'ouvrait pour moi. Le *Scapulaire* de N.-D. du Mont-Carmel, que je porte depuis l'enfance, et la pratique des neuf premiers vendredis du mois m'ont fait échapper à ce malheur suprême. Non-seulement la Sainte Vierge m'a rendu la santé du corps, après de nouvelles et violentes crises, mais elle a rendu la vie à mon âme, m'apprenant à connaître Jésus et me retirant de la vie du péché, de la vie dissipée du monde, et m'appelant à devenir, je l'espère, son enfant au Carmel. Gloire, honneur, reconnaissance à Marie, à cette bonne Mère, qui m'a si tendrement conduite et me guidera, j'en ai la confiance jusqu'au port du salut pour moi sur la terre, je veux dire le cloître.

Depuis lors, j'ai reçu de nouvelles faveurs de la Sainte Vierge. Mon père, dangereusement malade, ne voulait pas recevoir les sacrements. Mais je parvins à lui faire imposer le Saint-Scapulaire et, à partir de ce moment, il alla mieux et guérit. Il continua à porter pieusement le Scapulaire pendant deux ans, quand, à la fin de l'hiver dernier, se sentant de nouveau malade, il demanda lui-même les sacrements et les reçut avec une piété édifiante : protection manifeste de la sainte Vierge, remplissant la promesse de ne laisser mourir, en péché mortel, aucun de ses serviteurs, revêtu du Saint-Scapulaire. Le lendemain mon père s'endormait tranquillement dans le Seigneur.

Gloire à Dieu ! Reconnaissance et amour à Marie, que je supplie de vouloir bien me continuer sa maternelle protection, jusqu'à ce qu'elle m'ait introduite dans la céleste Patrie, avec tous les membres de ma famille.

Œuvres de S^{te} Thérèse.—*Anecdote piquante.*—*Extrait d'une lettre...* Vous me permettez de profiter de cette lettre pour recommander aux suffrages de votre communauté mon oncle, Pierre Janssens (1), dont je viens d'apprendre la mort. C'était un grand dévot à S^{te} Thérèse. Il lisait assidûment ses œuvres en espagnol. Ce détail me rappelle une anecdote qui n'est pas sans saveur.

En quête des œuvres de la Sainte, il entre un jour dans une des principales librairies de Bruxelles. — Avez-vous les œuvres de Thérèse de Jésus, en espagnol? — A cette question, les employés se regardent avec un sourire de mécréant. — De Thérèse de Jésus, Monsieur? — Oui de Thérèse de Jésus. — Mais nous n'avons que des ouvrages de valeur. Que peut-elle avoir écrit de sérieux cette Thérèse de Jésus? — Là-dessus mon oncle s'indigne. — Comment! vous prétendez desservir une librairie de capitale, une librairie polyglotte et vous ne connaissez pas même le nom de l'écrivain le plus classique de la langue espagnole? Faites venir le directeur, que je lui porte ma plainte. — Vous devinez le reste. Mis au courant de l'incident, le directeur n'eut pas assez d'excuses pour mon oncle, ni assez de paroles amères pour son ignorant personnel.

J'espère que sainte Thérèse n'aura pas oublié celui qui défendit si chaudement en cette circonstance son génie et son nom.

* *

Grâce obtenue de S^{te} Thérèse. — Un enfant de 5 ans souffrant d'une fièvre inflammatoire vint à se brûler les jambes avec de l'eau bouillante. Ce jour-là même une de ses tantes eut l'idée de commencer une neuvaine à S^{te} Thérèse et à partir de ce moment les douleurs cessèrent, le neuvième jour l'enfant commençait à marcher et le dixième il s'est mis à courir.

VICTOIRE DEMONCOURT.

* *

Nécrologie. — *Comme nous l'avons promis en relatant les fêtes du centenaire de N. P. S. Jean de la Croix à Bergerac, nous donnons aujourd'hui la notice nécrologique de la sœur Thérèse de Jésus. Nos lecteurs se souviendront qu'aux jours des solennités du centenaire les religieuses de la communauté étaient presque toutes frappées de l'influenza.*

...Une d'entre elles, sœur Thérèse de Jésus, frappée à mort par la cruelle maladie, s'endormait doucement du sommeil des justes quelques jours après, le 2 décembre, à 4 heures du matin.

Cette chère Sœur naquit au sein d'une famille opulente; belle et riche, elle plaisait au monde et le monde ne lui déplaisait point; car elle aimait

1. Monsieur Pierre Janssens-Verdussen, dont la ville de Saint-Nicolas regrette la mort prématurée, était un littérateur distingué. Non content de manier le vers flamand avec l'aisance d'un improvisateur, il cultivait avec succès l'anglais, l'allemand, le danois, l'italien et l'espagnol. Parmi les écrivains de cette dernière langue il avait un culte tout particulier pour la grande sainte Thérèse.

ses plaisirs et ne se refusa rien de ce qui peut flatter la nature. Combien a-t-elle déploré ce temps qu'elle appelait sa vie de mondanité!..

C'est au milieu de ces joies toutes terrestres que Dieu attendit cette âme qui devait si bien répondre à son appel divin.

Un jour qu'elle entendait la Messe, Jésus de son Hostie sainte laissa échapper sur elle une vertu secrète et par un mystérieux regard, il prit à jamais possession de son cœur.

Entièrement convertie, la jeune mondaine, tout inondée des larmes de la plus sincère contrition, et du plus tendre amour, promit de ne plus rien refuser à Celui qui venait de se dévoiler à son âme.

En effet, éprise des charmes de ce Dieu caché, elle ne vivra désormais que pour Lui seul. De son côté, Jésus, jaloux de sa fiancée, la poursuivra sans cesse, et les exigences de la grâce lui demanderont non seulement le sacrifice des plaisirs du monde, mais encore celui de la patrie et d'une famille dont elle était l'idole, et qu'elle aimait, elle aussi, passionnément.

Tout fut immolé à la volonté divine, Dieu sait à quel prix; aussi le démon furieux se déchainait-il contre cette âme généreuse. Les tentations les plus violentes de retourner dans le siècle l'assaillirent et la pauvre novice eut infailliblement succombé si Dieu, par une grâce toute singulière ne fût venu à son aide. Un matin en s'éveillant elle se sentit délivrée du poids énorme qui l'accablait et en se revêtant du saint habit, pour elle un objet d'horreur la veille encore, elle éprouva une consolation si grande qu'elle se trouva amplement dédommée de tout ce qu'elle avait souffert. Depuis cette époque, elle estima la grâce de vivre en religion au dessus de tout!..

Fervente, régulière, mortifiée, elle fut constamment un sujet d'édification pour la communauté. Elle passa par toutes les phases de consolation et de désolation par où Dieu conduit les âmes qu'il destine à une haute perfection. Parfois plongée dans les plus épaisses ténèbres, elle se croyait rejetée à jamais de Celui qu'elle aimait cependant avec tant d'ardeur; et alors, quelles n'étaient pas les angoisses et les terreurs dont cette pauvre âme était agitée jusqu'à ce qu'il plût à l'Époux divin de relever son courage par des paroles pleines de suavité et de la plus ineffable tendresse.

Elle puisait dans ces communications célestes une vigueur nouvelle pour supporter les peines et les tribulations que, dans les desseins de son amoureuse miséricorde, Dieu lui réservait encore. Car, comme le dit St Jean de la Croix, pour parvenir à l'union divine, il faut que l'âme passe d'abord intérieurement et extérieurement par de grandes souffrances. Ce fut par ce travail de purification et d'illumination que cette belle âme arriva, dans les dernières années de sa vie à se trouver en possession d'une paix et d'une tranquillité inaltérables: donc l'âme avance sans éprouver la moindre fatigue! Telles étaient les dispositions de la sœur Thérèse de Jésus lorsque l'heure sonna où l'Époux des Vierges fit entendre son dernier *Veni*

à sa fidèle amante. Il la trouva prête à répondre à cet appel suprême par l'acte du plus parfait abandon : « La vie, la mort, tout m'est égal ; mais quel bonheur d'aller voir Dieu ! » Ce furent ses dernières paroles.

* .

Nous recommandons aussi aux prières de nos abonnés. N. T. R. Père Amédée de Jésus de Nazareth, ex-Définiteur Général, décédé à Florence à l'âge de 79 ans, dont 55 de profession religieuse.

La sœur Marie-Josèphe de Jésus de Nazareth décédée à Plaisance à l'âge de 78 ans, dont 54 de profession religieuse.

La sœur Marie-Rose de St Renier déedée à Plaisance. (85-58).

* .

Bibliographie. — 1. Le Directeur de la revue « La Revista Carmelitana » a publié en espagnol un petit opuscule intitulé : « Les cinq Vendredis de » S^{te} Marie Madeleine de Pazzi en préparation à la fête de cette glorieuse » et séraphique sainte Carmélite de l'Observance ». Le divin Rédempteur a promis qu'au jour anniversaire de la mort de sa très pure épouse, S^{te} Marie Madeleine de Pazzi, il accorderait tout ce qu'on lui demanderait. Pour obtenir cette précieuse faveur et se préparer bien à la fête, les Carmes et les Carmélites ont pris la pieuse coutume de célébrer les 5 Vendredis qui précèdent le 25 Mai en l'honneur des cinq grâces insignes reçues par la Sainte de la libéralité de son époux. Des faveurs célestes ont récompensé souvent cette sainte pratique. L'opuscule que nous signalons donne les exercices et les prières en usage pour ces cinq Vendredis.

* .

Françoise de Bona. — 2. Histoire merveilleuse et véridique d'une enfant du Haut Bugey au XVII^e siècle, par M. l'abbé Séaume, curé de Dortan — Avignon Aubanel.

Cet ouvrage est, nous dit l'auteur, « la reproduction de l'œuvre laborieuse du révérend Père Michel-Ange Prieur du Carmel de Chambéry ; » mais une reproduction dans laquelle on s'est borné « à colliger avec soin les faits historiques concernant la thaumaturge, laissant au lecteur d'en tirer lui-même les réflexions qui peuvent en découler dans son esprit. » Trois cardinaux dont un italien S. E. l'archevêque de Capoue, bibliothécaire du Vatican, cinq archevêques parmi lesquels Monseigneur Gotti archevêque de Petra, ancien général des Carmes, et cinq évêques ont approuvé sans réserve et grandement loué cet ouvrage ; ils ont vivement remercié l'auteur, l'assurant « qu'il avait fait une œuvre glorieuse à Dieu et à sœur Françoise, et un livre qui est une narration délectable qui coule sans effort et plait toujours, alors surtout qu'elle fait pleurer. » Unanimement ils affirment que cette « Histoire » sera extrêmement utile aux âmes et en particulier aux Carmélites.

(Nos abonnés de Belgique pourront se procurer cet ouvrage chez M. Guillaume Larose, libraire, rue des Paroissiens, Bruxelles.)

Calendrier-Éphémérides

Sa Sainteté le Pape Léon XIII, par un décret de la S. C. des Indulgences du 27 janvier 1888, a accordé à tous les fidèles qui consacreront le mois de novembre au soulagement des âmes du Purgatoire :

Une indulgence de 7 ans et de 7 quarantaines *pour chaque jour du mois.*

Une indulgence plénière *en un jour de leur choix, aux conditions ordinaires.*

1. **Mardi.** — LA TOUSSAINT. 1^{re} classe avec Octave. — Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.

1667. Bruxelles. Mort du R. P. Charles de St Joseph, dans le siècle Charles Malapert, de Malines; homme d'une humilité profonde dont il fit preuve dans les charges et les honneurs dont il fut investi. Ce fut le 13^{me} Prieur de notre couvent, il fut Définiteur Provincial, trois fois Provincial; Rome le nomma Visiteur Général. Sous son Provincialat, M^r Malo d'Anvers fonda le couvent des Carmélites de Termonde; le 1^{er} janvier 1652 eut lieu la prise de possession en présence du Magistrat et des Notabilités de la ville, ainsi que la vêtue de la fille du fondateur. Le P. Charles de S. Joseph mourut âgé de 65 ans après 45 de profession.

2. **Mercredi.** — COMMÉMORATION DES DEFUNTS. *Indulgence plénière.*

3. **Jedi.** — 3^e jour dans l'Octave de la Toussaint.

1645. Fondation d'un couvent de Carmélites déchaussées à Alexandrie en Lombardie, sous le vocable de N. M. S. Thérèse. Les fondatrices furent la R^{de} Mère Anne-Thérèse du T. S. Sacrement, venue du couvent de Bologne, et les RR. MM. Thérèse de Jésus, et Marie de St Joseph, venues de celui de Milan.

4. **Vendredi.** — St Charles Borromée, Evêque, Docteur, double. († 1584).

Premier vendredi du mois, consacré à la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus.

5. **Samedi.** — B. Françoise d'Amboise, Veuve, de l'Ordre, double. († 1485).

1833. Bruxelles. Mort du R. P. Didace de St^e Marie, dans le monde Pierre François Van Dingenen, né à Eynthout le 18 mars 1752, il entra au Carmel en 1769, fit ses vœux solennels à Tacet (Louvain) le 28 octobre 1770 et reçut la Prêtrise le 10 juin 1775. Jeune Prêtre il exerça avec fruit durant plusieurs années le S. Ministère à Etterbeek, fut élu Sous-prieur de Bruxelles le 27 avril 1790 et dans le dernier chapitre Provincial du Brabant, célébré 7 mois avant la suppression de notre maison, il fut élu Prieur de Bruxelles (17 avril 1796). Il gouverna avec beaucoup de prudence et gagna l'affection de tous les Religieux tant par sa bonté toute paternelle que par son zèle infatigable à leur procurer le nécessaire durant ce temps calamiteux. Il fut chassé avec ses religieux le 4 Novembre 1796, mais en quittant le saint habit, il ne perdit jamais l'esprit de N. S. Ordre, et tous ceux qui l'ont connu, l'ont admiré comme un miroir de perfection religieuse, disant que nonobstant les dures épreuves de l'expulsion il avait toujours sa vocation à cœur. Avec les RR. PP.

Dominique de S. J.-B., Gabriel de S. Anne, Antonin de S. Anne et Louis de S. Urbain, notre R. P. Didace alla demeurer, rue des Minimes, après l'expulsion. Un matin il fut averti par le portier de nos sœurs que le commissaire de police allait faire une poursuite chez lui, aussitôt dès 4 h. du matin il s'enfuit avec ses Religieux ne laissant que le P. Louis de S. Urbain. Après la tourmente révolutionnaire le R. P. Didace alla demeurer chez une pieuse veuve M^{me} De Noviele, 43, Grande rue au beurre, près de l'Église S. Nicolas, où il resta 25 ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort. Il célébrait la S. Messe journellement à S^t Nicolas et depuis le 3 avril 1803 il occupait le 1^{er} Confessionnal à droite à l'entrée de l'Église. Il avait un grand nombre de pénitents, beaucoup de notabilités et de prêtres. Les pauvres le regardaient comme leur père, aussi leur distribuait-il tout son avoir, même sa pension. Il observa toujours, autant que possible, les règles et les constitutions de N. S. Ordre; ainsi, il ne déjeûna jamais, coucha toujours sur la dure même lors de sa dernière maladie, et il disait: « Je veux persévérer jusqu'à ma mort dans la » vie de pénitence que j'ai choisie pour Dieu. » Ce fut un modèle de tempérance. Une fois l'an, au jour de S. Thérèse, il invitait ses amis à diner.

Le R. P. Didace donna notre saint habit, le 13 octobre 1814, à la première carmélite entrée après la suppression, M^{lle} Félicité Marie Louise, Comtesse de Robiano, et prêcha en cette occasion, il lui imposa le nom de Thérèse de Jésus. Comme le R. P. Jean de la Croix, Vicaire Provincial du Brabant, avait quitté notre pays le 14 sept. 1820 pour rentrer en Italie, le R. P. Didace fut nommé le 18 février 1821 Vicaire Provincial. Il fut le directeur spirituel de nos sœurs de Bruxelles à qui il faisait une exhortation à toutes les fêtes de l'Ordre. Le 2 février 1827, il leur obtint la statue de S. Joseph qui jadis fut celle de nos pères de Malines où depuis 2 siècles elle était en honneur. Il travailla énergiquement à la construction de leur nouveau monastère, qui fut achevé le 19 septembre 1834 par les soins de l'architecte M^r Suys. Il légua aussi à nos sœurs la précieuse Relique de la clavicule de N. M. S. Thérèse, ainsi que la Croix miraculeuse et le vrai portrait de N. Vén. P. Dominique de J. M., mais à la condition de rendre le tout en cas de retour de nos Pères à Bruxelles, ce que nos sœurs exécutèrent fidèlement, elles nous rendirent ce saint dépôt lors de notre arrivée dans la capitale le 15 décembre 1859. Notre P. Didace s'envola au ciel âgé de 81 ans, 63 de profession et 58 de Prêtrise, regretté de tous ses amis; son service eut lieu à S. Nicolas le 7 novembre à 11 heures et il fut enterré à Molenbeek S. Jean. Le 13 du même mois un service très solennel fut chanté en la même église en reconnaissance des services rendus, de la part du clergé paroissial et de MM. les membres de la fabrique de l'Église.

6. 22^e Dimanche après la Pentecôte. — Patronage de la B. V. M. double-majeur.

7. Lundi. — 7^e jour dans l'Octave de la Toussaint.

1601. Rome, au couvent de Notre-Dame de la Scala, mort du R. P. Elisée de S^t Jean-Baptiste. Il était né à Turiassone, en Espagne. Il fit son noviciat à Pastrana sous l'habile et sage direction du P. François du S^t Sacrement. Quelques années après sa profession, il passa dans la Congrégation des Carmes déchaussés d'Italie. Le Pape Clément VIII le

désigna pour la rédaction des nouvelles constitutions de notre congrégation d'Italie, de concert avec les Vén. Pères Ferdinand de S^{te} Marie, Pierre de la Mère de Dieu, Jean de Jésus-Marie, et François du S^t Sacrement. Parmi les vertus du R. P. Elisée, son oraison, sa pénitence, son abnégation et sa patience jetèrent le plus vif éclat. Il mourut en odeur de sainteté, après avoir rempli la charge importante de définiteur général.

8. Mardi. — Octave de la Toussaint, double.

9. Mercredi. — Dédicace de l'Archibasilique du S^t Sauveur à Rome, double.

10. Jeudi. — S^t André Avellin, Confesseur, double. († 1608).

11. Vendredi. — S^t Martin, Evêque, Confesseur, double. († 400).

1677. Bruxelles. Mort du R. P. Victor de S^t Jacques, dans le monde Jacques Cremers, de Gand. Il décéda à Bruges âgé de 32 ans dont 12 de Religion et 9 de Prêtrise; il était conventuel de Bruxelles, et Secrétaire de N. T. R. P. Clément de S. Pierre, Provincial, qui l'affectionnait tellement qu'en pleine communauté il assura que le P. Victor possédait une âme d'une rare pureté et qu'il était si bon qu'il n'aurait pu le comparer à qui que ce fût. Il fut enterré à Bruges dans le caveau commun de nos Religieux devant l'autel de la Vierge.

12. Samedi. — S^t Martin, Pape, Martyr, semi-double. († 655).

13. 23^e Dimanche après la Pentecôte. — S^t Stanislas Kostka, Confesseur, double. (1568).

En Belgique et en France: DÉDICACE DE TOUTES LES ÉGLISES.
1^{re} classe avec Octave.

14. Lundi. — LA TOUSSAINT DE L'ORDRE. 2^e classe. — *Indulgence plénière.* — Absolution générale pour les Tertiaires de N.-D. du Mont-Carmel et de S^{te} Thérèse.

1732. Bruxelles. Mort du R. P. Marcellin de S^{te} Marie, dans le siècle Albert Delcourt de Bruxelles; il fut souvent Lecteur de Philosophie et de Théologie; Placet à Louvain, Nethen et Bruxelles l'eurent comme Prieur, il fut cinq fois Définiteur Provincial et une fois Provincial. Le jour de la Toussaint de l'Ordre qu'on avait choisi pour célébrer solennellement son jubilé de 50 ans de vie religieuse, on le trouva mort au lit, âgé de 69 ans, dont 50 de Profession et 45 de Prêtrise.

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de N. P. S. Jean de la Croix.

15. Mardi. — S^{te} Gertrude, Vierge, double. († 1292).

COMMÉMORAISON DES DÉFUNTS DE L'ORDRE. — *Indulgence plénière.*

16. Mercredi. — S^t Didace, Confesseur, double. († 1463).

17. Jeudi. — S^t Grégoire Thaumaturge, Evêque, Confesseur, semi-double. († 264).

1713. Bruxelles. Mort du R. P. Agapit de S^{te} Marie, dans le monde Paul Teunebroek, d'Anvers; un jour, en pleine rue, vulgairement de Steenport, il se sentit indisposé, et comme il demandait à un passant s'il n'y avait pas de nouvelles il tomba et expira subitement âgé de 62 ans dont 41 de religion et 36 de Prêtrise.

18. Vendredi. — Dédicace des Basiliques des SS. Apôtres Pierre et Paul, double.

19. Samedi. — S^{te} Elisabeth de Hongrie, Veuve, double. († 1231).

1756. Bruxelles. Mort de N. T. R. P. Bénigne de Jésus, dans le monde Martin Van Hersberghe, de Courtrai. Il entra au Carmel tout jeune, et fit ses vœux solennels le 22 mai 1714. Doué d'un esprit ingénieux et s'exerçant aux belles lettres comme aux vertus il devint un Lecteur très distingué; durant 9 ans il enseigna la Théologie et la Philosophie, de plus connaissant l'hébreu il enseigna l'Ecriture S^{te}. En 1733 il fut élu Prieur de Placet, et en 1736 de Bruxelles; partout il fut aimé comme un véritable Père et non sans motif, car durant sa vie religieuse il voulut imiter la douceur, la bonté et la charité de J.C., prêchant à tous la perfection plutôt par l'exemple que par la parole.

En 1737 élu Socius Romanus il fut envoyé au chapitre général où il fut élu 4^{me} Définitéur Général, 3 ans plus tard il devint second Définitéur Général et visiteur de sa Province et de la Germanie, et enfin en 1743 il fut acclamé Préposé-Général de tout l'ordre, ce fut le 1^{er} Général dont la charge dura six ans.

Benoît XIV par un bref daté du 20 décembre 1743 accorda cette faveur au vénérable chapitre Général qui l'avait désirée. N. T. R. P. Bénigne de Jésus mourut le 19 novembre 1756 à Torre-Del-Greco près de Naples, étant conventuel de Bruxelles; il avait 61 ans d'âge, 43 de profession et 38 de prêtrise. Son portrait, comme 46^{me} Général, se conserve en notre Hospice de Courtrai; sur le même tableau est représenté le couvent de nos sœurs de Naples qu'il fonda.

20. 24^e Dimanche après la Pentecôte. — S^t Félix de Valois, Confesseur, double. († 1212).

21. Lundi. — PRÉSENTATION DE LA T. S. V. MARIE, 2^e classe avec Octave. — *Indulgence plénière.*

22. Mardi. — S^{te} Cécile, Vierge, Martyre, double. († 178).

1888. Bruxelles. Mort du R. P. François de Sales de la Reine des Anges, Hyppolite Rimbaut, né à Leuze le 21 septembre 1818. Il fut ordonné prêtre à Tournai le 23 septembre 1843, et devint aussitôt professeur à Bonne-Espérance.

Le 17 septembre 1861 il devint Curé à Vellereille-lez-Brayeux où est situé le petit séminaire de Bonne-Espérance; après avoir longtemps désiré d'entrer dans notre Ordre, il put enfin réaliser son désir; et il reçut le S. Habit le 16 août 1865. L'année suivante il fit sa profession. En 1870 il fut nommé Vicaire de notre résidence de Cornillon à Liège, fut élu Prieur de Bruxelles en 1873, du Noviciat à Bruges en 1876 et Sous-Prieur de notre Collège de Gand en 1879. Dans le monde il édita plusieurs drames religieux dont le principal porte le titre: S^{te} *Elisabeth de Hongrie*; ces pièces sont en grande vogue dans les pensionnats de jeunes personnes. Une fois religieux il s'adonna avec zèle et avec fruit au saint ministère. Il était conventuel de Bruxelles, quand en 1885, il fut frappé d'apoplexie, la nuit qui précède le mercredi des Cendres. Il ne mena plus dès lors qu'une vie triste et pénible (humainement parlant). La paralysie avait affecté l'organe de la vue d'une façon étrange. Le Père voyait encore mais ne pouvait plus lire. Grâce à un indult qu'il obtint du Souverain Pontife il put dire chaque jour la messe votive de la S^{te} Vierge. Mais plusieurs nouvelles attaques survinrent qui le menèrent peu à peu au tombeau. Il s'endormit pieusement dans le Seigneur le jour de S^{te} Cécile 1888, à l'âge de 70 ans, dont 45 de prêtrise et 22 de religion.

- 23. Mercredi.** — S^t Clément, Pape, Martyr, double. († 76).
24. Jeudi. — NOTRE PÈRE SAINT JEAN DE LA CROIX. 1^{re} classe avec Octave. — Indulgence plénière une fois pendant l'Octave. — Absolution générale pour les Tertiaires de N. D. du Mont-Carmel et de S^{te} Thérèse.
25. Vendredi. — S^{te} Catherine, Vierge, Martyr, double († 307).

1763. Bruxelles. Mort du R. P. Didace de S^t Antoine, Jean De Backer, de Bruxelles, Lecteur de Théologie, de Philosophie et d'Écriture S^{te}. On a de lui un ouvrage admirable en 3 volumes sur l'ancien et le nouveau testament et intitulé *Enchiridion scripturasticum*, approuvé par le T. R. P. Benigne de Jésus, Préposé Général, et dédié à sa Grandeur Mgr Maximilien Antoine Van der Noot, Evêque de Gand. Le célèbre Foppens fait un éloge pompeux de l'auteur et de son œuvre.

Il ne fut pas seulement un Lecteur éclairé et profond, mais le R. P. Didace de S. Antoine fut de plus élu Socius Romanus, Prieur d'Ypres et plusieurs fois Définitive Provincial, il mourut le jour de S^{te} Catherine 1763, âgé de 83 ans, dont 62 de religion, et 60 de prêtrise. Ce fut le religieux le plus ancien des deux provinces depuis le 5 février 1755. On a encore de lui une Théologie selon S. Thomas et une description historique, chronologique et géographique du duché de Brabant, du marquisat d'Anvers, de la seigneurie de Malines et du Brabant wallon.

- 26. Samedi.** — S^t Josaphat, Evêque, Martyr, double. († 1623).
27. 1^{er} Dimanche de l'Avent.
28. Lundi. — Octave de la Présentation de la T. S. Vierge Marie, double. Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception de la T. S. Vierge Marie.
29. Mardi. — 6^e jour dans l'Octave de S^t Jean de la Croix.
30. Mercredi. — S^t ANDRÉ, Apôtre, 2^e classe. († 1^{er} siècle).

1703. Bruxelles. Le F. Louis de S^{te} Gudule, Convers, dans le siècle Louis Bourgeois de Bruxelles, il reçut de ses supérieurs la permission de visiter la Terre-Sainte et la Montagne du Carmel. Il mourut en ce jour, âgé de 42 ans dont 18 de religion.

Petites Fleurs du Carmel

Puisque novembre ramène en tous les cœurs chrétiens la pensée des morts, nous irons, pour ce mois, cueillir nos *Petites Fleurs* dans un grand ouvrage que composa, il y a deux siècles et demi, le R. P. Elie de sainte Thérèse et auquel il donna pour titre: *Ambassade de l'Eglise triomphante à l'Eglise militante pour la délivrance des âmes du Purgatoire*. Parmi les motifs nombreux qu'expose le zélé ambassadeur, il n'y a que l'embarras de choisir. Attachons-nous au passage où il démontre que toutes les espèces de biens nous sont offertes ensemble par la dévotion aux âmes souffrantes.

Le bien qui touche davantage les cœurs généreux, c'est l'honneur. Or rien ne nous honore plus que cette dévotion, qu'on la considère dans son objet ou dans telle de ses circonstances.

1^o Est-il un objet plus digne que cette âme elle-même? En est-il un plus grand que la gloire céleste à laquelle l'âme délivrée sera aussitôt promue?

L'auteur a bien raison. Rien n'est noble comme une âme, même au seul point de vue naturel, puisque Dieu l'a faite à son image: si maintenant

vous ajoutez à la dignité d'origine celle qui résulte de la profession chrétienne, de la grâce, de la sainteté; si vous réfléchissez que cette sainteté, dans les âmes du purgatoire, attend de vous sa consommation dans la gloire, oh! alors combien glorieuse apparaît l'œuvre charitable qui, au prix d'une bien petite peine de votre part, va effacer les dernières souillures de la royale captive et la mettre en possession de son trône éternel!

2° *Si vous mettez votre honneur à remporter sur des ennemis quelque insigne victoire, sachez qu'en rendant aux défunts le devoir de la prière vous forcez le démon à s'avouer vaincu.*

Le démon, qui n'a pu réussir à entraîner ces âmes dans l'enfer, peut encore prendre pour un demi-triomphe leur temporaire exil. De toutes ses forces il s'oppose à ce que cet exil soit abrégé. Offrir souvent et avec ferveur des suffrages pour les morts, c'est donc en toute vérité déjouer sa malice infernale et remporter sur lui la victoire.

3° *Ne trouve-t-on honorable que ce qui porte à mieux vivre? La miséricorde envers les défunts amène avec elle le cortège de toutes les vertus, chacune à un degré héroïque.*

L'auteur montre ici le chrétien s'élevant par la délivrance des âmes, au dessus de la hiérarchie angélique, jusqu'à Marie, la Mère de Miséricorde, jusqu'à Jésus dont il remplit les fonctions de Rédempteur, jusqu'à la Sainte Trinité elle-même dont toutes les pensées, tous les desseins n'ont d'autre but que de faire jouir tous les hommes, s'ils le veulent, de la béatitude du Ciel.

A ceux qui seraient moins touchés de l'honorable que de l'utile, le P. Elie propose les réflexions suivantes:

4° *Tandis que nous plaidons la cause des âmes, sans cesse s'offre à nous la pensée de la mort, et de ce souvenir continuel proviennent une foule d'avantages.*

Les principaux sont la fuite du péché et l'excitation à la pénitence. Celui qui est occupé de ses fins dernières, selon la parole de l'Écriture, ne se livrera pas au péché. Si par faiblesse il tombe, la pensée de la mort est à ses côtés pour le relever vite. En outre, un regard sur le Purgatoire suffira pour faire supporter patiemment, joyeusement, n'importe quelle adversité, les douleurs de cette vie n'étant rien en comparaison des peines de l'autre.

5° *La plupart du temps, ceux-là excellent en perfection, qui se montrent le plus affectionnés à la délivrance des âmes du Purgatoire.*

Notre auteur le prouve par le raisonnement que voici: Dieu récompense largement ceux qui ensevelissent les morts en esprit de piété, comme nous le voyons par l'histoire de Tobie; à combien plus forte raison récompensera-t-il ceux qui donnent leurs soins non plus aux cadavres privés de sentiment, mais aux âmes elles-mêmes pour les arracher à d'extrêmes souffrances! L'expérience montre qu'il en est ainsi: la piété envers les âmes du Purgatoire attire sur celui qui la pratique et sur toute l'Église militante une abondante effusion de grâces et de bénédictions.

Faut-il passer à la troisième espèce de biens, à ce que les philosophes appellent l'agréable, le P. Elie va nous dire comment elle se trouve dans la dévotion dont nous parlons:

6° *Il n'est pas de mets si délicats, pas de festins si somptueux, si pourvus de tout ce qui flatte le goût, qui puissent procurer aux sens de*

l'homme autant de jouissances que son esprit et son cœur en trouvent à servir aux pauvres âmes les consolations et les adoucissements dont elles sont altérées.

Quel plus grand plaisir en effet que celui de faire le bien? Et ici il s'agit d'un bien excellent, éternel. Toute âme élevée comprendra tout de suite, surtout par expérience, qu'il n'est point sur terre de jouissance plus grande et à la fois plus facile à obtenir.

Faisons donc de ces petites fleurs un bouquet dont nous respirerons souvent le parfum pendant ce mois; prenons la résolution d'y ajouter chaque jour des fleurs nouvelles, je veux dire nos œuvres charitables en faveur des morts. Il faut que les enfants et les amis du Carmel envoient pendant ces jours à la Cour de leur Reine beaucoup d'âmes délivrées, qui soient à leur tour comme une *Ambassade solennelle de l'Église souffrante à l'Église triomphante pour leurs bienfaiteurs demeurant exposés sur terre aux redoutables incertitudes du salut.*



La Nuit de Noël au Carmel

Pour tout chrétien, la nuit de Noël est bien belle, mais à personne elle n'apporte plus de saintes joies, plus d'émotions délicieuses qu'aux habitants du Carmel.

Cette nuit-là, l'austère silence a suspendu ses rigueurs, car c'est celle où Jésus s'éveille à la vie, où le Verbe fait chair jette au monde son premier appel avec ses premiers pleurs.

Cette nuit-là, dès les premières heures on se prépare aux cérémonies. S'il neige au dehors, si le vent fait rage, qu'importe ! dans les âmes la charité brille, et nulle tempête n'en éteindra la flamme.

*
* *

Là-bas, dans les ombres du cloître, entendez ces voix. Elles chantent :

« Louez, enfants, louez le Seigneur. Qu'il soit béni, le nom de Dieu ! qu'il soit béni du couchant à l'aurore ! Il est élevé au dessus de toutes les nations : les cieux s'abaissent aux pieds de sa gloire. De son trône, il embrasse et le ciel et la terre : qui peut ressembler au Seigneur notre Dieu ? »

Et, toutes diverses qu'elles sont, les voix se fondent en un seul et harmonieux accent, l'accent de la foi et de l'amour.

Sous la voûte où les chants se répètent et se prolongent, la procession s'avance : voici, deux à deux, les religieux couverts du blanc manteau qu'ils reçurent à leur vêtue pour suivre l'Agneau partout où il va. Un cierge est en leur main ; comme ces lueurs vacillantes rappellent bien ce grand mystère : la lumière qui vient en ce monde, qui brille dans les ténèbres et que les ténèbres ne veulent pas comprendre !

Mais qui donc marche derrière tous ? Est-ce quelque pontife, en visite au monastère, et qui tient à honneur d'en partager les pieuses joies ? — Approchez : sous la mitre, ce visage où la gravité lutte avec le sourire ; sous la large chape, ces épaules pour lesquelles il a fallu serrer jusqu'à la dernière agrafe, non, ce n'est

pas un évêque, ce n'est pas un prélat imposant, c'est le plus jeune des novices ou des profès, à qui revient ce soir le droit d'occuper la première place pour introduire au chœur l'image de Jésus-Enfant.

Cette image, il l'est venu chercher à la cellule du Prieur, parce que c'est du sein du Père que le Verbe est descendu vers nous. Le Prieur en personne la dépose entre ses bras, car c'est le Père éternel lui-même qui dans l'Incarnation nous a donné Jésus. Ce Jésus, que l'Écriture appelle l'évêque de nos âmes, le voici représenté au vif, dans ses anéantissements de Noël, par ce religieux d'un jour, le dernier de la famille, chargé pour la circonstance d'honneurs empruntés.

Oh! qu'elle est jolie la simple crèche, au bois recouvert d'un blanc voile! Qu'il est gracieux, l'Enfant couché sur la paille et tendant vers nous ses petits bras! Quel bonheur d'incliner la tête quand, après l'oraison chantée d'une voix qui tremble, le novice élève son pieux fardeau pour tracer sur la communauté le signe béni de la croix! La louange divine s'échappe alors de tous les cœurs et l'Office de Noël se déroule avec ses pompes ordinaires.

Les jours qui suivent sont tout à l'Enfant-Dieu. Au chœur, au réfectoire, à la salle de récréation, il préside, porté d'un lieu à l'autre dans les bras de son heureux élu. Alors, ce ne sont plus les plaintifs versets du Miserere ou du De profundis qui réveillent l'écho des cloîtres: le Carmel a interrompu sa pénitence; on y marche dans une joie simple et douce aux accents du *Laudate pueri Dominum*.

*
* *

Unis dans une dévotion commune, les fils et les filles de sainte Thérèse rivalisent pour célébrer Noël. Si, chez ces dernières, la cérémonie du novice-évêque ne peut s'accomplir, du moins ont-elles le gracieux usage de remplacer la demi-heure d'oraison du soir par le chant de pieux cantiques autour de la crèche du Bien-aimé.

A Bethléem c'étaient des anges du ciel qui remplissaient cet office; au Carmel, d'autres anges, pour un peu de temps exilés sur la terre, se chargent du même soin.

P. B.

Le Scapulaire de N. D. du Mont-Carmel

(suite, voir page 224 et suiv.)

CHAPITRE V

La promesse de Marie et les arguments d'autorité. — Témoignage du vénérable Claude de la Colombière et du P. Maurel, Jésuites. — Textes des S^{ts} Pères sur la dévotion à Marie; conséquences qu'on en tire en faveur du sens que nous donnons à cette promesse.

Nous n'avons pas été le premier, (nous avons hâte de le dire, car il importe qu'on le sache), à émettre publiquement cette belle et consolante doctrine sur le sens de la promesse de Marie au saint Scapulaire par laquelle nous terminions le précédent chapitre. Longtemps avant nous, le vénérable Père Claude de la Colombière, de la Compagnie de Jésus, l'avait soutenue avec de longs développements, dans un sermon qu'il prêcha à Lyon, dans l'Eglise des religieux Carmes, le jour de la fête de N. D. du Mont-Carmel. Ce sermon nous a été heureusement conservé dans ses écrits. Nous aurions avantage à le donner ici en entier si les bornes de notre travail ne s'opposaient à une aussi longue citation. Nous nous contenterons d'en donner un simple extrait qui suffira d'ailleurs, nous l'espérons, pour faire connaître au lecteur quel est le sentiment de ce saint et savant religieux au sujet de la promesse de Marie :

» La promesse que Marie fait aux confrères du Scapulaire de les
» protéger n'enferme nulle condition; la Vierge s'est engagée à ne
» point souffrir qu'ils soient éternellement malheureux, c'est-à-dire
» qu'elle leur donne toutes les assurances de leur salut qu'on peut
» avoir en cette vie; s'ils persévèrent dans son service, ils persé-
» vèreront infailliblement dans la grâce. »

» Mais quoi, me dira peut-être quelqu'un, la S^{te} Vierge me
» viendra-t-elle retirer de l'enfer après que mes désordres m'y au-
» ront précipité? Portera-t-elle dans le paradis une âme impure et
» souillée de crimes, ou est-ce qu'elle m'obtiendra le privilège de

„ revenir sur la terre pour m'y purifier par la pénitence? Je
 „ pourrais répondre à cela par le récit de quelques exemples fort
 „ authentiques, où vous verriez qu'en faveur du Scapulaire Marie
 „ a quelquefois arrêté des âmes impénitentes dans des corps
 „ épuisés de sang et percés de coups, pour leur donner le loisir
 „ de se réconcilier avec Dieu. Mais non, ce serait une trop
 „ grande témérité que de s'attendre à des miracles de cette na-
 „ ture. Marie a des moyens de vous sauver qui sont pour ainsi
 „ dire plus naturels, plus conformes à la conduite ordinaire de la
 „ Providence. Elle a entre les mains toutes les grâces et toutes
 „ les miséricordes du Seigneur, dit St Pierre Damien. — *„ In*
„ manibus ejus sunt omnes miserationes Domini. „ Elle vous
 „ choisira, dans ce trésor inépuisable dont elle est la dépositaire,
 „ une grâce également douce et puissante qui changera votre cœur,
 „ qui le remplira de componction, qui fera un saint d'un voluptueux,
 „ d'un avare, d'un impie que vous étiez. Il ne faut point vous flatter,
 „ on ne passe d'une vie licencieuse et déréglée à la vie des bienheu-
 „ reux que par la voie de la pénitence, mais votre bonne maitresse
 „ saura bien vous y attirer malgré toutes vos difficultés. Lorsque
 „ vous y penserez le moins, elle fera luire sur votre âme un
 „ rayon de lumière surnaturelle qui tout d'un coup vous détrom-
 „ pera, vous dégoûtera de la vanité du monde, qui vous en décou-
 „ vrira les pièges, qui vous fera voir le malheur extrême d'une
 „ âme qui n'aime point Dieu. Comme elle est toute puissante sur
 „ vos ennemis, elle leur liera les mains pour les empêcher de
 „ vous nuire, vous serez tout surpris de ne trouver plus que de
 „ la douceur dans ce qui vous paraissait auparavant si pénible, de
 „ vous sentir plein d'aversion pour les objets dont vous ne pouviez
 „ vous détacher, de voir que vous vous jouerez des démons qui
 „ se jouent aujourd'hui de vous avec tant de cruauté. »

„ Mais enfin, si, nonobstant toutes ces grâces, je m'obstine à
 „ ne point changer de vie, si je ferme les yeux à tant de lumière,
 „ si de plein gré je me livre moi-même à mon ennemi, en un
 „ mot si je veux mourir dans mon péché? Vous y mourrez: car
 „ Dieu même, dit St Augustin, ne peut forcer une volonté mau-
 „ vaise et déterminée à se perdre. Oui, vous mourrez dans

.. l'impénitence, vous mourrez au plus fort de vos débauches, vous
 .. mourrez dans votre péché: *mais vous ne mourrez point avec*
 .. *votre Scapulaire. Si Marie ne peut vous retirer de vos*
 .. *désordres, elle trouvera bien le moyen de vous arracher sa*
 .. *livrée*: vous-même, oui, vous-même, vous vous dépouillerez de
 .. ce saint habit plutôt que d'y mourir en réprouvé. »

« L'intérêt même de sa gloire engage Marie à en user de la
 .. sorte..... car, si elle venait à refuser sa protection à un
 .. enfant du Carmel, si, portant sur vous un scapulaire, on vous
 .. trouvait ou étouffé sous les eaux, ou accablé sous des ruines,
 .. ou surpris de quelque autre genre de mort subite et imprévue,
 .. je sais bien que même alors il faudrait avoir plutôt toute autre
 .. idée que de soupçonner Marie ou d'infidélité ou d'impuissance,
 .. mais enfin cela ferait un mauvais effet sur la plupart des esprits
 .. et serait capable de refroidir la ferveur et la dévotion des
 .. fidèles. C'est pour prévenir ce malheur que quelquefois elle a
 .. sauvé de la vengeance de Dieu des personnes que se l'étaient
 .. attirée par mille crimes. Quelque dangereux que soient ces exem-
 .. ples d'une miséricorde extraordinaire, quoiqu'ils ne servent bien
 .. souvent qu'à inspirer la présomption aux pécheurs et à les
 .. entretenir dans leurs désordres, Dieu ne laisse pas d'écouter en
 .. ces rencontres les prières de sa Mère; il aime mieux exposer
 .. en quelque sorte sa propre gloire, en donnant occasion aux
 .. hommes ou d'abuser ou de se plaindre de son indulgence, plutôt
 .. que de souffrir que la gloire de Marie reçoive la moindre
 .. atteinte (1). »

Ainsi parlait, il y a deux cents ans, cet illustre Jésuite. Son témoignage est aujourd'hui d'une certaine valeur, car tout le monde sait que ce saint religieux, actuellement en voie de béatification, n'a pu être déclaré Vénérable par l'Église, qu'après un examen très minutieux de tous les écrits qu'il a laissés, suivi d'un jugement déclarant qu'il ne s'y trouvait aucune proposition digne de censure.

L'autorité du P. de la Colombière n'est pas la seule du reste

1. Sermons du P. Claude la Colombière t. II. (Lyon — Anisson et Posuel 1702).

que nous puissions apporter en faveur de notre thèse. De nos jours le P. Maurel, Jésuite, et le P. Jules Jacques, Rédemptoriste, ont exprimé très clairement la même doctrine, quoique d'une manière plus sommaire, dans deux livres qui ont été honorés des plus hautes approbations. Le livre du P. Maurel, en particulier, porte l'approbation du Préfet de la Congrégation des Rites. Son témoignage est trop précieux pour que nous ne le donnions pas ici; je cite textuellement ses paroles: « D'après cette révélation » (du saint Scapulaire) qu'on ne saurait révoquer en doute, nous » croyons nous-mêmes pieusement que tous ceux qui ont le bon- » heur de mourir portant le scapulaire obtiennent grâce devant » Dieu et sont préservés du feu de l'enfer: car nous croyons que » Marie pour tenir sa promesse puisera pour eux, dans les trésors » divins dont elle est dépositaire, les grâces nécessaires à leur » persévérance dans la justice ou à leur sincère conversion. Et » ainsi fortifiés ou purifiés et réconciliés à Dieu par les sacre- » ments ou par l'acte du parfait repentir, les associés du scapulaire, » mourant avec ce saint habit, ne tomberont point sous les coups » d'une justice inexorable. « *In hoc moriens æternum non* » *patietur incendium* (1). »

« Cette promesse, dit à son tour le P. Jules Jacques, ne veut » pas dire qu'un associé sera sauvé, en quelque état qu'il meure; » mais elle signifie: ou bien que Marie obtiendra à ses enfants » du Carmel les grâces nécessaires à leur persévérance; ou bien » qu'elle leur procurera la grâce de n'être pas surpris par la mort » en état de péché; ou bien que Dieu permettra que le pécheur » obstiné soit saisi par la mort sans avoir son Scapulaire, ou » après s'en être lui-même dépouillé: ces cas divers ne sont pas » rares (2). »

Or, depuis près de vingt ans que les ouvrages qui tiennent un pareil langage circulent librement dans le public et passent par toutes les mains, formant l'opinion des prêtres et des fidèles qui

1. Le chrétien éclairé sur la nature des indulgences par le Père Maurel, au chapitre où il est traité de la confrérie de N. D. du Mont-Carmel.

2. Le petit trésor spirituel par le P. Jules Jacques page 23 (3^e édition. — Casterman. — Tournai, 1869).

croient pouvoir se fier sans danger à leur témoignage, nous n'apprenons pas qu'ils aient jamais provoqué jusqu'ici la moindre censure de la part de l'autorité ecclésiastique. (A suivre).

La Journée religieuse

(voir page 229 et suiv.)

MATINES DE NOËL.

On s'écarterait trop du but de cet humble travail en poussant plus loin cet essai d'interprétation de la sainte psalmodie. Toutefois, si nous ne pouvons continuer une paraphrase détaillée, comment laisser entièrement de côté les matines des principales fêtes: Noël, Pâques, la Pentecôte, le Saint-Sacrement? Dans l'intention de l'Eglise, chacun des psaumes qui composent l'office nocturne de ces solennités, a un rapport spécial au mystère du jour. Voilà simplement ce que nous voudrions indiquer ici. Qu'il nous soit permis de nous servir pour cela du commentaire abrégé de Dom Guéranger et de son digne continuateur. C'est court et bon: juste ce qu'il nous faut. Nous citons donc textuellement, ou à peu près, *l'année liturgique*.

MATINES DE NOËL. — PREMIER PSAUME. — *Quare fremuerunt gentes*. Le premier psaume des matines de Noël, dit l'Abbé de Solesmes, célèbre la royauté de l'Enfant qui va naître. Toutes les nations lui seront données en héritage, et un jour, il viendra juger ces rois de la terre, ces puissances adverses qui, après l'avoir persécuté lui-même, ne cesseront à travers les siècles de s'élever contre son Eglise. Il est le Fils éternel du Père qui l'a engendré au jour de l'éternité, et qui le manifeste durant cette nuit aux yeux du monde.

DEUXIÈME PSAUME. — *Cœli enarrant gloriam Dei*. L'Ange de la nouvelle-Alliance, le divin Emmanuel est le Soleil mystique que chante notre psaume. Son lever radieux est semblable à celui de

L'Epoux sortant de la chambre nuptiale. Aujourd'hui il ouvre sa course. *In sole posuit tabernaculum suum, et ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo. Eructavit ut gigas ad currendam viam, a summo cœlo egressio ejus. Et occursum ejus usque ad summum ejus; nec est qui se abscondat a calore ejus.* L'Enfant de Bethléhem est personnellement la Loi, la loi de grâce, transformant les cœurs et les âmes: *Lex Domini immaculata convertens animas*; il est notre justice, notre joie, notre lumière: *Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda: præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* C'est en nous rattachant à lui, comme à notre Chef, à notre Rédempteur que nous réalisons les sublimes conseils de la sagesse et de la bonté de Dieu, *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa. Desiderabilia super aurum et lapidem pretiosum multum, et dulciora super mel et favum. Etenim servus tuus custodit ea: in custodiendis illis retributio multa.* C'est en lui seulement, comme en notre nouvel Adam, que nous pouvons nous préserver de la servitude et de la souillure de ce fond caché de corruption, de ces éléments étrangers de péché, contraires à notre nature rationnelle, que nous tenons de la déchéance de notre premier père. *Delicta quis intelligit? Ab occultis meis munda me, et ab alienis parce servo tuo. Si mei non fuerint dominati, tunc immaculatus ero, et emundabor a delicto maximo. Et erunt ut complacent eloquia oris mei, et meditatio cordis mei in conspectu tuo semper. Domine adjutor meus, et Redemptor meus.*

TROISIÈME PSAUME. — *Eructavit cor meum verbum bonum.* Le troisième psaume nous montre le Christ vainqueur marchant à la conquête du monde. Sa beauté et sa douceur sont égales à sa vérité et à sa justice: nul ne pourra résister à la puissance de son amour. A sa droite paraît la Reine du monde, l'auguste Marie, dont le Seigneur a aimé la beauté, et dont la virginité féconde a enfanté toutes ces âmes pures et consacrées qui suivront à jamais l'Agneau (1).

1. Année Liturgique. Temps de Noël. Tom I.

QUATRIÈME PSAUME. — *Magnus Dominus et laudabilis nimis in civitate Dei nostri in monte sancto ejus.* Le quatrième psaume des Matines de Noël est un chant de gloire sur l'Église chrétienne qui commence aujourd'hui, et rassemble dans l'étable de Bethléhem les prémices des croyants dans la personne des bergers. Cette nouvelle Sion qui portera la cité de Dieu s'élève à l'opposé de l'Aquilon, c'est-à-dire à l'encontre de Satan et de ses suppôts. En vain les princes de la terre chercheront dans leur orgueil et dans leurs calculs à la renverser. Dieu qui l'a fondée, la fera triompher; et seule elle survivra dans une jeunesse immortelle à tous les empires et à toutes les persécutions.

CINQUIÈME PSAUME. — *Deus judicium tuum Regi da.* Le cinquième psaume prophétise le règne pacifique du Fils de David qui vient racheter le faible et briser l'oppresseur. *Judicabit pauperes populi, et salvos faciet et humiliabit calumniatorem.* Sa venue est douce et silencieuse, comme celle de la rosée. C'est cette nuit même que le sein virginal de Marie nous le produit. Il est cette pluie annoncée par les prophètes à la terre haletante. *Descendet sicut pluvia in vellus, et sicut stillicidia stillantia super terram.* Le règne de cet Enfant sera glorieux et éternel. Il arrachera le genre humain qui est pauvre et indigent de la main des puissances infernales; il sauvera les âmes de ses pauvres créatures; il les rachètera des usures et de l'injustice de Satan, et il daignera rendre leur nom honorable devant ses propres yeux. Il est le pain de vie: c'est pourquoi, sous son règne, le froment croitra sur la terre jusqu'au plus aride sommet des montagnes, son fruit s'élèvera plus haut que les cèdres du Liban, et les heureux habitants de l'Église, sa cité, fleuriront comme l'herbe de la prairie. *Et dominabitur a mari usque ad mare, et a flumine usque ad terminos orbis terrarum. Et adorabunt eum omnes reges terræ, omnes gentes servient ei. Quia liberabit pauperem a potente, et pauperem cui non erat adjutor. Parcet pauperi et inopi: et animas pauperum salvos faciet. Ex usuris et iniquitate redimet animas eorum et honorabile nomen eorum coram illo.... Et erit firmamentum (seu frumentum) in terrâ in summis montium, superextolletur*

super Libanum fructus ejus: et florebunt de civitate sicut fœnum terræ. etc.

SIXIÈME PSAUME. — *Benedixisti, Domine, terram tuam, avertisti captivitatem Jacob.* Le sixième psaume est une effusion de reconnaissance pour la bénédiction que vient nous apporter l'Enfant divin. La colère du Tout-Puissant est tombée, elle s'est dissipée à la vue d'un berceau qui contient celui qui est à la fois Fils de Dieu et fils de Marie. *Remisisti iniquitatem plebis tue, operuisti omnia peccata eorum. Mitigasti omnem iram tuam, avertisti ab ira indignationis tue.* Près de ce berceau, j'écouterai ce que dira en moi ce Seigneur Dieu: car il vient adresser des paroles de paix à son peuple, et à ses saints, et à ceux qui rentrent en leur cœur pour se convertir. Le salut que donne cet Enfant est près de ceux qui le craignent, et sa gloire habitera désormais sur la terre. Aujourd'hui, en Bethlém, la Miséricorde et la Vérité se sont rencontrées: la Justice et la Paix se sont donné le baiser. La Vérité s'est trouvée sur la terre, et la Justice a regardé du haut du ciel: car le Seigneur a répandu ses bénédictions, et notre terre a produit son fruit. La justice marchera devant cet Homme-Dieu, et il conduira ses pas dans la voie droite. *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus, quoniam loquetur pacem in plebem suam. Et super sanctos suos: et in eos qui convertuntur ad cor. Veruntamen prope timentes eum salutare ipsius ut inhabitet gloria in terrâ nostra. Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatae sunt. Veritas de terra orta est, et justitia de celo prospexit. Etenim Dominus dabit benignitatem, et terra nostra dabit fructum suum. Justitia ante eum ambulabit: et ponet in via gressus suos.*

SEPTIÈME PSAUME. — *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Le septième psaume des Matines de Noël contient les derniers cris du peuple juif vers le Messie libérateur. Juda est tombé sous les coups de la puissance romaine; le sceptre lui a été enlevé; Jérusalem est souillée par la présence des gentils; et cependant le Christ ne paraît pas encore. *Tu vero distulisti Christum tuum.* Le psaume rappelle au Dieu de Jacob ses promesses, faites à David et à sa race, ce règne éternel qui tarde tant

à s'ouvrir, ces oracles prophétiques dont le prompt accomplissement peut seul arrêter les blasphèmes superbes des infidèles. *Ubi sunt misericordiarum antiquarum Domine, sicut jurasti David in veritate tua?* Souvenez vous, Seigneur, de l'opprobre de vos serviteurs, voyez les insultes des gentils qui nous reprochent le retard que vous mettez à envoyer votre Christ. Mais béni soit à jamais le Seigneur! — Il vient, ce Christ, en cette nuit même. Amen, amen.

Memor esto Domine opprobrii servorum tuorum, (quod continui in sinu meo) multarum gentium. Quod exprobraverunt inimici tui, Domine: quod exprobraverunt commutationem Christi tui. Benedictus Dominus in æternum, fiat, fiat.

HUITIÈME PSAUME. — *Cantate Domino canticum novum.* Le huitième psaume célèbre avec enthousiasme la venue du Seigneur: il invite tous les peuples à l'adorer, toute la nature à lui rendre hommage. Il vient régner, ce Messie; il vient raffermir la création tout entière qui s'écroulait: chantons lui le *Cantique nouveau* de la Nouvelle-Alliance, de l'Alliance non plus réservée à un seul peuple, mais étendue maintenant à toutes les nations de la terre. *Cantate Domino canticum novum, cantate Domino omnis terra.*

NEUVIÈME PSAUME. — *Cantate Domino canticum novum quia mirabilia fecit.* Le neuvième psaume est aussi un *Cantique nouveau* à la louange du Sauveur qui arrive, et du Seigneur qui nous l'envoie. Jéhovah s'est ressouvenu de ses miséricordes, et bientôt la terre entière verra l'Emmanuel. En ce jour la droite du Seigneur nous sauve, la sainteté de son bras nous délivre. Le Seigneur a enfin manifesté le Sauveur promis, il a révélé sa justice aux yeux des Nations. Toutes les régions de la terre qui toutes étaient dans l'attente ont vu le Salut que notre Dieu nous envoie. Que les fleuves applaudissent, que les montagnes tressaillent à la venue du Seigneur; car il vient sauver et régir la terre. *Salvavit sibi dextera ejus et brachium sanctum ejus. Notum fecit Dominus salutare suum, in conspectu gentium revelavit justitiam suam. Viderunt omnes termini terre salutare Dei nostri. Flumina plaudunt manu, simul montes exultabunt a conspectu Domini, quoniam venit judicare terram. Judicabit orbem terrarum in justitia et populos in æquitate.* (A suivre).

Voyages en Palestine et aux Indes

par Monseigneur Marie-Ephrem, (Carme déchaussé).

Chapitre second.

(suite, voir page 236 et suiv.)

Périm est un rocher inculte, situé sous le 12° 25' de latitude Nord et à environ 6 milles de la côte d'Arabie. Il n'a guère que deux lieues et demie de longueur sur une lieue et demie de largeur; mais il a un port très sûr qui commande l'entrée de la Mer Rouge et dans lequel une escadre peut facilement s'abriter au besoin.

Les Anglais, avec cet instinct merveilleux qui leur fait discerner d'un premier coup d'œil ce qui peut leur être utile, ont compris l'importance stratégique du rocher de Périm. Or de là à une prise de possession il n'y a qu'un pas, et ce pas l'Angleterre le franchit toujours sans scrupule et sans remords quand elle est en présence d'une nation faible. Son intérêt est son titre et sa légitimité. Quelque antipathique que soit à la conscience chrétienne ce nom odieux d'intérêt, il faut malheureusement avouer qu'il tend chaque jour à remplacer dans la langue des politiques et des sages les noms sacrés d'honneur, de droit et de justice pour lesquels mouraient nos pères et dont le désastre nous laisse aujourd'hui presque sans émotion. L'Angleterre a donc franchi le pas: elle a pris Périm. Au moment où notre steamer passait en vue du nouveau fort construit par les Anglais, on arbora le pavillon britannique. Ce pavillon se promène orgueilleusement sur toutes les mers. Ah! si la vérité et l'Eglise n'avaient pas si souvent à souffrir des agrandissements de l'Angleterre, si cette nation ne poussait pas son amour passionné de l'or, jusqu'au mépris de ce qu'il y a de plus inviolable et de plus saint, j'éprouverais une admiration sincère pour cette race anglo-saxonne que ses mâles et nobles vertus, son indomptable énergie et sa persévérance inépuisable ont conduite à un degré inouï de puissance, de richesse et de grandeur, et dont les fiers enfants couvrent le monde. Je lui pardonnerais son orgueil, si elle aimait la justice. Mais au moment où je serais

tenté d'exalter sa force, on m'oppose son mépris insolent du droit et des traités; quand je voudrais louer son esprit intérieur d'ordre et de conservation, son respect pour l'autorité et la légalité, ses tendances religieuses, on me prouve par des arguments irréfutables qu'elle est en même temps au dehors le second de toutes les causes iniques et l'artisan intéressé de toutes les révolutions. Elle envoie tous les jours des milliers de navires sillonner tous les océans, visiter les plus inabordables rivages pour qu'ils lui en rapportent les richesses de l'univers. Elle est vraiment le grand entrepôt du monde, mais elle n'est pas autre chose. Elle ne possède à aucun degré cette chaleur de l'âme qui émeut et qui entraîne. Elle n'est ni un foyer lumineux qui éclaire les nations par le rayonnement pacifique de ses idées, ni un centre qui les emporte dans sa sphère d'attraction pour leur communiquer la civilisation et la vie. Au lieu de parcourir le monde comme le messager de la pensée chrétienne elle le traverse comme un collecteur de deniers publics. Il lui faut de l'argent, peu lui importe le reste. Elle pourrait gouverner le monde avec un sceptre et elle se contente de le mesurer avec une aune. En un mot au lieu d'être un Panthéon, elle n'est qu'une boutique, mais c'est une boutique aux splendeurs inouïes, tenue par des marchands qui sont plus riches que des rois. Un Anglais seul peut l'aimer; mais un étranger impartial n'oserait la maudire et l'Eglise pressent en elle un futur allié!

L'Angleterre est un sujet qui fournit des arguments également bons aux opinions les plus extrêmes; et c'est là ce qui explique comment elle a rencontré dans tous les pays des ennemis passionnés et des partisans enthousiastes. Elle est et restera problème à solutions multiples, selon le point de vue auquel on la considère et selon le jour dans lequel on est soi-même placé. Tout ce que je puis dire, c'est que si l'Angleterre était catholique, si elle dépensait au profit de la vérité les trésors qu'elle prodigue pour l'erreur et l'hérésie, si ses superbes déclarations en faveur de l'indépendance des peuples n'étaient pas une des hypocrisies de sa politique ambition elle serait l'instrument le plus magnifique et le moyen humain le plus efficace pour agrandir ici-bas le roy-

aume de Dieu. Et encore, je dois l'avouer, tout hérétique qu'elle est et malgré ses préjugés, ses inclinations, ses tendresses, ses partialités, protestante, elle couvre souvent la parole et le ministère catholique d'une protection réelle et efficace, quelquefois même, elle les entoure de respect et cela sans jamais demander au prêtre le sacrifice de son indépendance religieuse. Sur le territoire britannique le missionnaire catholique est parfaitement libre, et pourvu qu'il paie l'impôt et ne commette aucun délit prévu par les lois anglaises, il est le maître d'exercer son apostolat comme il lui plaît. Personne ne s'immisce dans ses affaires, personne ne se reconnaît le droit de lui demander compte de ce qu'il fait. Sous ce rapport j'admire et je loue l'Angleterre; elle est protestante, il est vrai, mais elle a assez de largeur dans les idées pour ne pas regarder les prêtres comme des suspects, et trop de confiance dans sa force pour voir en eux des ennemis et des conspirateurs prêts à renverser son empire. Je devais ce témoignage à la noble hospitalité que nous donne l'Angleterre et à la liberté dont elle nous laisse jouir.

(A suivre).

Le Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

Biographie 1) de la vie, des vertus et des dons surnaturels du vénérable Frère François de l'Enfant Jésus, religieux convers, de l'Ordre du Carmel, d'après les procès authentiques de la cause de sa Béatification et Canonisation.

PRÉFACE.

En nos temps malheureux, où la société se débat au sein d'une agitation incessante, et où, comme le dit notre admirable Pontife Léon XIII, « la plupart des hommes des classes inférieures sont » dans une situation d'infortune et de misère imméritée, » il nous

1. La biographie que nous commençons n'est que la traduction de celle qui a paru en italien dans la revue la « *Stella del Carmelo* »; elle est due à une plume autorisée. Ensons remarquer qu'elle vient bien à son heure. La dévotion au St Enfant Jésus a pris dans ces derniers temps des deve-

semble fort à propos de mettre sous les yeux de nos lecteurs la vie du vénérable Frère François de l'Enfant Jésus, humble et simple convers de la Congrégation des Carmes déchaussés d'Espagne. Bien que médiocrement pourvu, pour ne pas dire entièrement privé, des dons de la nature, sans ressource humaine, et quasi toujours traversé dans ses desseins et dans ses entreprises, ou par l'envie d'autrui, ou par l'opposition des grands du siècle, ce serviteur de Dieu est cependant parvenu à soulager efficacement toutes les misères des malheureux, à pourvoir à leurs nécessités, à les consoler en toute sorte d'afflictions et de peines, et à faire du bien à tous, de manière à devenir, de son vivant, l'admiration de toute l'Espagne. — Le grand secret de cette merveilleuse puissance, la source où il l'a puisée, c'est son ardent amour pour Dieu, qui lui inspira jusqu'à l'héroïsme un amour vrai et désintéressé pour son prochain, et spécialement pour les pauvres. Sa confiance si naïve, si tendre, et vraiment illimitée en l'Enfant Jésus obtenait des prodiges. Il suffisait qu'une œuvre intéressât la gloire de Dieu et le bien des âmes, pour qu'il s'y dévouât tout entier, avec la certitude de la mener à bonne fin; de son côté le Seigneur se plaisait à opérer en sa faveur de vrais miracles. Aussi, déjà de son vivant, il était regardé comme un saint, et des villes entières, ainsi que les populations d'alentour, recouraient, à lui comme à un envoyé du ciel, dans leurs besoins et dans leurs difficultés.

Mais, voici un témoignage plus éclatant encore de la vénération qu'il avait inspirée. Les Pères Carmes déchaussés d'Espagne, réunis en Chapitre-Général en 1682, résolurent de mettre tout en œuvre pour promouvoir la Cause de la Béatification de ce vénérable Frère, immédiatement après celle de S. Jean de la Croix. Cela montre jusqu'à la dernière évidence, combien était grande la réputation de sainteté dont il jouissait, non seulement en Espagne, mais dans tout l'Ordre; car entre tant et tant d'autres fils et filles de sainte Thé-

loppements merveilleux et très consolants; elle trouvera de nouveaux stimulants dans les exemples du Frère François dont toute la vie fut un hommage d'amour au divin Enfant et un monument des grâces prodigieuses dont cette dévotion est la source.

rèse, qui ont jeté un si brillant éclat par leur éminente sainteté et leurs œuvres prodigieuses, l'humble Frère François fut choisi, et il apparut aux yeux du vénérable chapitre comme surpassant tous les autres par la renommée de ses vertus et de ses miracles.

Bientôt on commença, pour prouver la sainteté du serviteur de Dieu, la longue série des procédures requises par la Sacrée Congrégation des Rites. De nombreuses années furent employées à ces travaux, mais ceux-ci furent couronnés du plus heureux succès; la S. Congrégation, en vertu de l'Autorité apostolique, rendit les différents décrets qu'exigent les causes de béatification jusqu'à celui par lequel il conste que le vénérable Frère François avait pratiqué les vertus dans un degré héroïque. Pour mettre le dernier sceau à la glorification de notre frère, il faut des miracles, ces témoignages solennels du ciel, que dans sa prudence et sa sagesse la sainte Église exige d'une manière absolue, avant de procéder à la Béatification et à la Canonisation de ses Saints. Ce n'est pas que les miracles manquent; plusieurs ont été l'objet de procès canoniques reconnus par l'Autorité apostolique et déposés à la Sacrée Congrégation des Rites afin de servir en temps opportun, mais on en désirerait encore un, un seul. Opéré en ce moment où la cause de béatification est arrivée presque à son terme, il manifesterait, d'une façon irrécusable, la volonté de Dieu, et cette cause serait gagnée.

Puisse cette courte notice aviver la confiance des fidèles et les engager à prendre leur recours au vénérable Frère François, dans leurs épreuves et leurs nécessités; daigne aussi le Saint Enfant Jésus nous accorder la grâce insigne et si ardemment désirée, de voir bientôt placer sur les autels, et honorer d'un culte public celui qui fut et son dévot serviteur et le grand bienfaiteur des pauvres. (1).

(A suivre).

1. *Les Saints font les Saints*, disait le vénérable Curé d'Ars, peu d'heures avant sa mort. — La bienheureuse Marguerite Marie Alacoque, cette confidente privilégiée du Cœur Sacré de Jésus, avait choisi le vénérable Frère François de l'Enfant Jésus pour son protecteur spécial: elle lisait assidûment sa vie, elle avait même fait partager sa dévotion à toute sa communauté, car le nom du vénérable Frère « était invoqué, » chaque jour, à la prière commune.

Échos du Centenaire de S^t Jean de la Croix

Conformément à la promesse faite à nos lecteurs au mois de Janvier de cette année, nous avons publié tous les comptes rendus des fêtes du Centenaire de N. P. S. Jean de la Croix. Nous les avons distribués de façon à ce que durant une année entière les échos de ces fêtes vinssent, chaque mois, alimenter et fortifier dans nos âmes la piété filiale envers notre bienheureux Père. Après les quatre relations que nous donnons ici, il n'en restera plus qu'une ; celle des Carmélites d'Arcetri près Florence. Elle viendra sûrement, mais un peu plus tard. L'abondance des matières nous force à publier des articles que les échos du Centenaire nous ont fait différer. Nous aurions aussi vivement désiré communiquer à nos lecteurs le magnifique mandement adressé à l'occasion du centenaire aux Carmélites de son diocèse par le très regretté Monseigneur Freppel, Evêque d'Angers. Pour le moment c'est impossible ; mais nous espérons bien ne pas devoir trop longtemps faire attendre ces pages si belles et si glorieuses à notre Père.

Aire sur l'Adour. (France). — Dans une lettre écrite à celui qui était alors notre très révérend Père Général et qui est maintenant Son Excellence l'Internonce du Brésil, « un prêtre, ami du Carmel et de ses gloires, s'est » fait le narrateur fidèle des fêtes du troisième centenaire de saint Jean de « la Croix dans la ville épiscopale d'Aire. » Ce prêtre signe modestement : *Un ecclésiastique*, ainsi il cache les grandes dignités dont il est revêtu. Nous respecterons son humilité, mais il nous permettra de lui offrir l'hommage de notre reconnaissance pour l'affection qu'il montre à notre famille religieuse. La lettre est longue, elle forme une brochure de 23 pages ; nous ne pouvons donc la reproduire en entier. Nous la résumerons aussi bien qu'il nous sera possible. Quoi, qu'en dise l'humble *ecclésiastique*, elles ne le cédèrent à aucune autre, les fêtes d'Aire sur l'Adour ; elles eurent autant sinon plus que les autres la pompe majestueuse des cérémonies, l'éclat de l'éloquence, les démonstrations les plus édifiantes de la piété. Qu'on en juge ! Le triduum qui se célébra les 22, 23 et 24 novembre fut précédé d'une retraite de quatre jours. Tout de suite, l'excellent Monseigneur Delannoy vient rehausser de sa présence les cérémonies saintes. C'est Sa Grandeur qui préside à l'ouverture de la retraite. Trois fois, chacun de ces quatre jours, une instruction est donnée par le T. R. P. Grégoire, Prieur des Carmes déchaussés de Bagnère de Bigorre. « La première, précédée de la » sainte Messe qui se disait à cinq heures, était pour la classe ouvrière et » avantagait, en particulier, un bon nombre de pieuses servantes qui savent,

» à Aire, prendre habituellement sur leur sommeil pour faire à Dieu une
 » plus large part. La seconde se donnait à huit heures du matin et la
 » troisième, qui avait l'importance d'un grand sermon et qui réunissait de
 » plus nombreux auditeurs, avait lieu à cinq heures du soir. » La retraite
 fut parfaitement suivie et de très nombreuses communions attestèrent, le
 jour de la clôture, les fruits qu'elle avait portés dans les âmes. Les cœurs
 étant si bien préparés, le Triduum devait être magnifique, et il le fut. La
 décoration de la chapelle était ravissante. On admirait « l'autel étincelant de
 » ses plus belles parures, la chapelle latérale du Saint richement ornée, les
 » murailles du chœur transfigurées sous les tentures de dentelles semées de
 » javelles et de pampres d'or, les étendards et les bannières harmonieusement
 » disposés des deux côtés sur toute l'étendue de la nef, les lustres resplen-
 » dissants, les guirlandes de roses au feuillage doré avec leurs gracieux
 » pendentifs, de brillants écussons relevés de devises et d'inscriptions heu-
 » reusement choisies, et enfin, au fond de la perspective et au point culmi-
 » nant du chevet, comme pour dominer et interpréter cette scène, la peinture
 » en pied de saint Jean de la Croix contemplant d'un oeil extatique une
 » longue croix sur laquelle il s'appuie comme un soldat au sortir de la
 » bataille sur son arme fidèle. » Les cérémonies sont splendides : le dimanche
 22 Monseigneur l'Évêque officie pontificalement à la messe le matin, aux
 vêpres, l'après-midi. Deux pèlerinages avaient précédé la messe pontificale :
 celui des Congréganistes de Marie accompagnées du pensionnat des Sœurs
 de l'Immaculée Conception, des enfants de l'École communale et de l'asile,
 et celui des chers frères des écoles chrétiennes avec leurs nombreux élèves.
 — Le lundi ce sont les élèves du petit séminaire qui, à la suite de leur
 vénéré supérieur, viennent chanter solennellement la Messe et les Vêpres.

Ce même jour, les jeunes filles du pensionnat Sainte-Ursule sont accourues
 honorer le Saint. — Le mardi 24, des messes nombreuses se succèdent dans
 la matinée, les membres du Tiers Ordre de St François d'Assise viennent
 se prosterner aux pieds de St Jean de la Croix. C'est aux élèves du grand
 séminaire que sont confiés les offices du jour. (Le récit que nous résumons
 ne parle pas de la grand' messe, c'est que sans doute elle fut chantée par
 le vénérable auteur de la lettre); aux Vêpres c'est Monseigneur qui, entouré
 de ses Vicaires généraux, des membres du chapitre et du clergé de la ville,
 officie pontificalement; c'est lui qui, après le sermon, entonne le *Te Deum*
 que les séminaristes reprennent et continuent avec enthousiasme.

Que dire des sermons éloquentes qui avaient été l'un des principaux
 attraits de ces jours de fête? Le T. R. P. Grégoire a été « à la hauteur,
 » d'un sujet si grandiose et si ardu; sa bouche a parlé de l'abondance d'un
 » cœur profondément in trait et pénétré. » S'inspirant dans ses deux pre-
 miers sermons de la parole du Psalmiste. *Declina a malo et fac bonum*,
 le prédicateur montre que St Jean de la Croix d'abord a fui le mal exté-

rieurement et intérieurement, puis qu'il a fait le bien, vivant d'immolation et d'humilité mais surtout vivant d'amour, de cet amour divin à qui rien ne paraît trop dur quand il s'agit de plaire à Dieu et de marcher sur les traces du Sauveur. Le dernier jour, le R. P. Grégoire montra à son auditoire ravi les fruits de la sainteté de N. P. S. Jean de la Croix, qui fut réformateur du Carmel et Docteur mystique.

Depuis une heure déjà les cérémonies étaient terminées quand tout à coup la cour extérieure du Carmel et la façade extérieure de la Chapelle, jusqu'au frontispice, apparurent illuminées avec plus d'éclat encore que les jours précédents. — Une croix toute radieuse, de quatre mètres de haut, placée au milieu en avant, et rivalisant d'éclat avec l'illumination du clocher, projetait au loin ses gerbes de rayons. Au-dessus, deux transparents superbes en forme d'étendards et marqués au chiffre du Saint portaient les devises: Vive Jésus! Vive sa Croix! Gloire à Marie, Reine du Carmel! L'on remarquait aussi l'écusson de l'ordre et celui de la famille d'Ahumada. A la base, un autre transparent de plus grande proportion représentait les armes de Léon XIII avec le chiffre du Saint et les dates glorieuses de 1591 — 1891.

Pendant deux heures la foule remplit la cour et les abords du Carmel; des chants avec accompagnement d'un orgue installé sur le perron de la chapelle retentissaient en l'honneur du Saint et de la Reine du Carmel. Tout le peuple était dans l'allégresse et le témoignait à l'envi par les bruyantes acclamations de: Vive saint Jean de la Croix! Vive le saint Père! Vive le Carmel!...

*
* *

Carmel de Pamiers. — (*France.*) — Les trois journées qui viennent de s'écouler ont été des journées de prière et d'édification. Les cloîtres, qui conservent dans sa pureté l'esprit de S^t Jean de la Croix, ont entendu de nouveau sa parole austère; il a mieux fait que de parler, il s'est montré à ses disciples comme au jour où, sous l'humble bure, il étonnait même les parfaits par les prodiges de son abnégation et de sa charité. Séminaires, Écoles des Frères, Orphelinat, Écoles de l'Hospice et des Petites-Sœurs des Pauvres, toutes les communautés sont venues, chacune à leur tour, avec les paroisses de la ville, respirer les parfums du Carmel, s'instruire dans la science des saints. Le monde lui-même n'a pu se désintéresser de ces grandes fêtes qui condamnent pourtant ses principes.

La chapelle des Religieuses Carmélites avait été décorée par les soins des Rév. Mères et des amis de la Maison. Les oriflammes égayaient les murailles hautes et un peu nues; des étoffes riches, artistement drapées, couvraient entièrement le grand rétable; au milieu, des fleurs aux couleurs voyantes, habilement nuancées, encadraient de leurs festons élégants l'image

du Saint bien en lumière et que surmontait un baldaquin magnifique. Pour garder la note vraie de cette fête, on avait semé à profusion, le long des pilastres et des corniches, des écussons portant la plupart une croix d'or sur un fond très sombre. Tout le reste était destiné à nous montrer le triomphe de l'humble Religieux; cette ornementation plus sévère nous retraçait la voie qu'il a choisie pour atteindre à la gloire.

Les assistants n'ont pas manqué aux divers exercices annoncés dernièrement par la *Semaine*. Beaucoup de fidèles sont venus aussi, dans l'intervalle des offices, afin d'accomplir les visites au sanctuaire privilégié pendant le Triduum; ils y ont goûté une impression de paix et de quiétude, impression rendue encore plus profonde par l'aspect des grandes et lourdes grilles de fer et par la voix des Religieuses psalmodiant dans le chœur à côté.

Le dimanche 22 novembre, la chapelle n'a pas désemploi. Les beaux chants exécutés par les élèves de l'École Apostolique ont été remarquables.

Le Rév. Père Supérieur des Dominicains de Mazères a suivi dans l'éloge du Saint la marche que lui traçait son texte: *Quum exaltatus fuero a terrâ, omnia traham ad meipsum*. Le sujet ainsi considéré était vaste et profond; qui jamais descendit plus bas dans l'humilité et eut plus de part à l'exaltation, récompense assurée des humbles? Notre religieux n'a-t-il pas pratiqué cette vertu à un degré si héroïque qu'il confond et effraie notre petitesse? — Voyez-le ensuite, des hauteurs sublimes où il est monté, attirer à lui les amis de la Croix; ce fut sa mission (ah, qu'elle est belle!), faire briller la croix sur ce mont du Carmel où les saintes femmes et les fervents disciples ne cessent de s'assembler comme les aiglons sont portés vers les cimes par leurs puissantes ailes. Soit que le Rév. Père Sicard ait envisagé ces abîmes de l'humilité dans notre Saint, soit qu'il ait tracé les proportions de l'édifice élevé sur un tel fondement, l'ampleur des développements et leur richesse ont égalé la grandeur du sujet.

Le lundi 23 novembre, les communautés conviées pour ce jour avaient peine à trouver place; il a fallu occuper non seulement la nef, mais encore les chapelles et l'avant-chœur à côté de la balustrade.

Dans son panégyrique, M. l'abbé de Séré a considéré les souffrances et les humiliations du second fondateur du Carmel. Le thème plus resserré a prêté à des considérations plus fortes et plus émouvantes; et l'on a suivi, avec le saisissement qu'on éprouve en présence des œuvres et des vertus surhumaines, cette série de travaux et d'épreuves inouis qui du religieux ont fait un vrai martyr, l'un des plus parfaits imitateurs de Jésus-Christ dans son Église.

Le mardi 24 novembre, la solennité de clôture a été présidée par Monseigneur l'Evêque qui a célébré la messe de 8 heures et a officié pontificalement aux Vêpres, entouré de tout le clergé de la ville et des élèves du Grand Séminaire. Cette fois le vaisseau n'a pu contenir qu'un petit

nombre de ceux qui auraient voulu y pénétrer; et, à plusieurs reprises, les derniers arrivants massés dans l'allée du jardin et sur les gradins extérieurs de la chapelle ont produit quelque tumulte en essayant de s'avancer jusqu'à la portée de la voix de M. le Prédicateur.

Après les aperçus si divers et si intéressants des jours passés, Monsieur l'abbé Larue, Vicaire Général, a embrassé la vie du Saint dans son ensemble; et les idées pratiques, les enseignements, les rapprochements lumineux ont jailli du cœur même du récit. Nous avons vu les touches profondes de la grâce dans l'enfant marqué du sceau de la sainteté dès l'âge le plus tendre; nous avons assisté à l'éveil de la vocation, seconde naissance à une vie supérieure; Marie appelle ensuite le Religieux dans son jardin de délices et d'épines, dans son béni Carmel; il entreprend la réforme et se heurte à des difficultés insurmontables pour tout autre que pour ce géant de patience et de courage; il subit enfin sa Passion, car, à l'exemple du Sauveur, il a eu son Gethsémani, il a été flagellé, il a porté une couronne douloureuse, et, ne pouvant être cloué sur la croix, bien qu'il en eût le désir ardent, les lèvres collées sur le crucifix, il expire, exprimant encore son amour, sa soif de souffrances, ses espérances immortelles.

Pendant ces belles cérémonies les grilles du Carmel étaient toujours fermées et tendues de noir. Mille flambeaux resplendissaient dans le sanctuaire admirablement décoré; Sa Grandeur, MM. les Vicaires Généraux et les prêtres assistants portaient la chape ou la chasuble d'or; les blancs surplis débordaient du sanctuaire sur les gradins, tout, jusqu'à la disposition de l'autel très élevé par rapport au reste de la nef où se pressait une foule compacte, tout servait à agrandir cette scène magnifique, cette apothéose de l'humilité et de la mortification. A côté, dans le chœur des Religieuses Carmélites, le silence n'a pas été interrompu une fois, on n'a aperçu aucune clarté, on n'a distingué aucun bruit. Les Rév. Mères ont fait leur choix entre les deux couronnes que leur présentait Monsieur le Prédicateur. La couronne d'épines pour cette vie; la couronne de perles dans l'autre. Et, comme il a été dit au cours de l'instruction, elles sont du troupeau choisi qui cherche et obtiendra le salut du monde par la souffrance, le sacrifice et la croix. *In hoc signo vinces.* (SEMAINE RELIGIEUSE.)

*
* *

Carmel de Lyon, (France). — Le monastère des Carmélites déchaussées de Lyon qui, en 1862, fêtait avec solennité le troisième centenaire du jour où sainte Thérèse jetait les fondements de la Réforme du Carmel, puis, en 1882, celui de la mort de leur séraphique Mère, ne pouvait oublier de célébrer avec un éclat tout particulier le Triduum autorisé par le Souverain Pontife, à la demande du révérend Père Général de l'Ordre du Carmel, pour le troisième centenaire de la mort de leur glorieux Père, saint Jean de la Croix.

Malgré la pénurie de ses ressources et avec l'aide des amis du Carmel, la chapelle était transformée; les murs du chœur et de la première travée contigüe tapissés de tentures rouges surmontées dans le pourtour du sanctuaire par un cordon de lumières; la balustrade qui sépare le chœur de la nef recouverte d'une guirlande de buis d'où émergeaient des candelabres et des lumières formant une ligne continue de feux et de verdure.

La statue de saint Jean de la Croix, posée sur un trône recouvert d'une tenture en velours rouge, ornée de dorures, se détachait contre le pilastre de droite de la grille du chœur des Religieuses auquel était appendu l'écusson du Carmel, brodé sur fond de damas blanc.

L'autel, richement paré, décoré avec goût et brillamment illuminé, étincelait de lumières ainsi que le trône du Saint entouré de gerbes lumineuses et de plantes naturelles d'un gracieux effet.

Les fêtes ont commencé dès le 24 novembre, jour même de celle de saint Jean de la Croix.

Les exercices du Triduum se sont continués les 29 et 30 novembre, et le 1 décembre. Pendant ces trois jours les messes se sont succédé de 6 heures à 8 heures.

Le premier jour, la messe solennelle d'ouverture a été célébrée par M. le chanoine Bonnardet, supérieur du petit séminaire de St Jean et du monastère des Carmélites, délégué par son Eminence le Cardinal Foulon, empêché par une indisposition de présider cette solennité. Les chants exécutés par la maîtrise de la Primatiale, se sont terminés à la fin de la messe par un Ave Maria après lequel le Très Saint Sacrement a été exposé.

Après les Vêpres présidées par M. le chanoine Ollagnier, chancelier de l'archevêché, et chantées par la chorale de l'institution des Minimes, le sermon a été suivi de la bénédiction du Saint Sacrement et de la vénération des reliques de saint Jean de la Croix.

Le deuxième jour, la grand' messe fut célébrée par M^r le Curé de St Just, paroisse du monastère, avec accompagnement de chants par les novices de la maison des Religieuses de la sainte Famille; le soir, la cérémonie était présidée par M. le chanoine Coupât, curé-archiprêtre de St Genis-Laval, et les chants exécutés par les élèves de la Providence des Sœurs de St Joseph de Fourvière.

Le troisième jour, la grand' messe, fut célébrée par Monseigneur le chanoine Gourgout, curé de St François, accompagné du clergé et de la maîtrise de sa paroisse qui a exécuté avec perfection les chants du rituel.

Le soir, à 2 heures et demie, pour la clôture du Triduum, le chœur de la chapelle était rempli par les ecclésiastiques, l'école apostolique de St Jean et les amis du Carmel; M. le chanoine Bonnardet présidait cette dernière cérémonie.

Les Vêpres de saint Jean de la Croix furent chantées, à deux chœurs,

par le clergé et par le noviciat de la maison-mère des Sœurs de S^t Joseph des Chartreux. Après le sermon et la bénédiction du Très Saint Sacrement, M. le chanoine Bonnardet présenta une dernière fois à la vénération des fidèles les reliques du glorieux Saint que fêtait le Carmel.

Le sermon a été prêché les trois jours par le Révérend Père Marie-Léon du Saint Esprit, Sous-Prieur du Couvent des Carmes déchaussés de Paris.

Sur ce texte de S^t Paul: « *Vivo autem, jam non ego; vivit vero in me Christus!* » Je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi! le révérend Père a basé ses trois sermons qui forment, dans leur ensemble, un panégyrique complet et des plus éloquents de saint Jean de la Croix. On sentait en écoutant sa parole vibrante, débordante d'éloquence et de cœur, que c'était vraiment un fils qui chantait avec amour les gloires de son Père spirituel, un apôtre, digne fils de sainte Thérèse, brûlant de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Le R. P. Marie-Léon a présenté tour à tour Saint Jean de la Croix sous le triple point de vue de martyr volontaire, de contemplatif sublime et d'apôtre embrasé de zèle, c'est-à-dire qu'il a montré comment Jean de la Croix a cherché Dieu dans la lutte héroïque qu'il se livra à lui-même; comment il a trouvé Dieu dans la vie mystique et la contemplation la plus haute; comment, enfin, il a donné Dieu aux âmes (1).

Une analyse rapide ne peut donner une idée de l'impression produite dans toutes les âmes par cette parole si sacerdotale et si pleine de feu. Comment redire l'émotion de tous à des accents comme ceux par lesquels le Révérend Père terminait l'un de ses sermons: « O mon bienheureux Saint, je vous supplie d'entendre et d'accueillir ma demande! Un centenaire ne se présente pas tous les jours, daignez donc m'entendre et m'exaucer! Ah! je vous en prie, donnez-moi toutes ces âmes! Ces âmes de Carmélites qui vous contemplent et qui vous aiment, les âmes de tous ces fidèles! Oui, donnez-moi toutes ces âmes afin que je les donne toutes à Jésus, et qu'un jour, tous ensemble, nous puissions vous louer dans le Ciel! »

Le souvenir de ce Triduum demeurera longtemps, et contribuera à procurer à saint Jean de la Croix la seule gloire qu'il puisse ambitionner au sein de la béatitude céleste, en laissant dans l'âme de tous ceux qui ont eu le bonheur d'y assister un plus grand désir de sanctification et plus d'ardeur pour y travailler.

Rome. — N. D. de la Scala. — *Lettre d'un Religieux Assomptionniste, à sa cousine, religieuse Carmélite, à S^t Omer.*

Rome, 25 novembre 1891. — Ma très chère Sœur. Je vous écris au lende-

1. La surabondance des matières nous empêche de donner, dans toute leur étendue, les résumés des magnifiques sermons du T. R. P. Marie-Léon, actuellement Prieur du couvent de Paris. Nous espérons qu'un jour le Père se décidera à publier ces discours qui ont fait une impression si profonde et si salutaire.

main des fêtes célébrées en l'honneur de St Jean de la Croix. Si en France vous avez eu vos édifiantes cérémonies, si en Espagne, au cher couvent de Ségovie, l'enthousiasme fut magnifique, ne croyez pas qu'à Rome, on ait oublié de célébrer en grande pompe l'heureux Centenaire du Bienheureux Père.

Pardon de venir encore une fois vous ennuyer par mon bavardage, mais j'ai pensé que le récit des fêtes Romaines, en l'honneur de St Jean, si court, si succinct qu'il soit, pourrait faire plaisir à la famille du Carmel de St Omer. Aujourd'hui Ste Catherine, patronne des Philosophes et des Théologiens, nous donne congé; j'en profite pour vous tracer ces lignes dans l'unique but de vous être agréable.

Les fêtes du 3^{ème} Centenaire de la mort de St Jean de la Croix, ont été célébrées à Rome, dans l'église de Santa Maria in Scala chez les PP. Carmes déchaussés. Les Romains n'ont rien négligé pour donner à ces fêtes tout l'éclat qu'elles réclamaient. Nous sommes restés ravis devant la richesse des décorations; des tentures de pourpre, d'or et d'argent, couvrant les piliers de l'église, des guirlandes de fleurs habilement variées serpentent autour des colonnes, mille lustres sont attachés aux voûtes et suivent gracieusement la courbe des arcs; un immense voile couleur d'azur, parsemé d'étoiles d'or, est jeté là haut sur le cercle de la coupole. L'autel du Saint est décoré avec un art incomparable; 50 lustres en cristal forment une belle couronne autour du chœur, et là-haut par-dessus l'autel, on voit une grande peinture, c'est St Jean porté au Ciel par les Anges. (Vous recevrez la photographie de cette image; je l'envoie à Lyzel par une occasion en priant les petites sœurs de vous l'apporter, gardez-la comme un souvenir de Rome).

Cette apothéose du Saint produit le plus heureux effet; les nuages se détachent admirablement sur un fond de lumières qui illuminent St Jean et les Anges qui l'entourent. A l'extrémité de l'église, au-dessus de la porte principale et des orgues, on a placé un beau tableau représentant les armes du Carmel, entourées de guirlandes et de fleurs.

Le Triduum commença dimanche 22. Ce fut Mgr de Neckere, archevêque de Mélitène qui officia à la Grand' Messe; les plus grands artistes musiciens s'étaient réunis pour faire entendre leurs meilleurs morceaux. C'était ce jour-là, la fête de Ste Cécile, si chérie des Romains et dont l'église est voisine de la Scala. La foule immense qui se pressait au tombeau de la jeune martyre, venait ensuite prier le saint Confesseur, et après avoir demandé à la noble vierge romaine le mépris des grandeurs humaines et la persévérance dans la foi du Christ, on accourait aux pieds de l'humble religieux espagnol pour lui demander l'amour de la souffrance et du mépris.

Toute la journée l'église restait pleine de monde; les pauvres surtout venaient avec bonheur, s'agenouiller devant celui qui avait tant aimé leur condition. C'est en effet une des choses qui m'ont le plus frappé pendant

ce triduum, c'est que les pauvres venaient en foule dans l'église de la Scala. Le soir, nous avons entendu le panégyrique du Saint, par le Père Campanelli, de l'Ordre des Dominicains; puis le Cardinal Ricci Paracciani a donné la bénédiction du S^t Sacrement.

Le matin j'ai eu le bonheur de célébrer la S^{te} Messe à l'autel du Saint, devant ses reliques exposées; vous devez penser qu'au Memento, j'ai eu pour S^t Omer un souvenir tout spécial. Après ma Messe, un père Carme me fit hommage d'une nouvelle vie de S^t Jean de la Croix, écrite en italien par le Père Alexandre de S^{te} Thérèse, de Rome, et de la photographie du Saint: (c'est celle-là que vous recevrez).

Le lendemain, lundi, les exercices furent encore suivis avec régularité, et beaucoup de monde assista à la Messe pontificale de Mgr Berlucca, évêque d'Elenopoli, et entendit avec émotion le beau panégyrique fait cette fois par le savant Père Turchi, jésuite. Le soir, le Cardinal Macchi donna la bénédiction du S^t Sacrement.

Mais la véritable fête avait lieu hier, 24. Mgr Lenti, patriarche de Constantinople et vicegérant du diocèse de Rome, pontifia à la Messe solennelle de 10 heures; et pendant toute cette matinée les 12 ou 15 autels de l'église furent occupés par des prêtres de toute nationalité, désireux de célébrer la Messe du Saint, dans une église de son Ordre.

Au sortir de la Messe Pontificale, tous se donnaient rendez-vous pour le soir, à la clôture des fêtes.

Après les cours, nous nous dirigeons vers l'église de la Scala; déjà une foule innombrable se pressait sous le portique; nous entrons, non sans peine, et nous sommes décidés à rester jusqu'à la fin. Un Père Carme récite le Rosaire et tout le peuple répond aux prières avec grande dévotion. Après le Rosaire, on annonce l'arrivée du Cardinal Parocchi, Vicaire-Général de sa Sainteté, et Protecteur de l'Ordre du Carmel. Nous nous mettons tous à genoux pour recevoir la bénédiction du Prince de l'Église, et nous nous approchons de la chaire, car le Cardinal doit faire le Panégyrique du Saint. Son Eminence prend pour texte les paroles mémorables de S^t Jean de la Croix « *Domine, pati et contemni pro te,* » et dans un discours plein de doctrine et de cœur, montre comment toute la vie et les écrits du Saint, ne sont qu'un commentaire de ces deux mots: « Souffrir, et être méprisé. » Et le Cardinal termine en offrant, à la jeunesse actuelle, si folle du plaisir et de la gloire, l'exemple du religieux que Dieu exalte si haut maintenant, pour avoir su aimer les souffrances et les abaissements.

Après le sermon, tout le peuple chante les litanies de la S^{te} Vierge, avec un ensemble parfait. Il est vraiment consolant de voir ici, à Rome, comment les gens du monde savent par cœur toutes les prières liturgiques; ainsi les prières de la Messe, les Psaumes des Vêpres, les Litanies, etc... sont chantés par les pauvres, sans livre, comme par les Prêtres et les Chanoines

qui récitent chaque jour ces Offices. Et pendant le chant des Litanies, la foule accourt encore, l'église est pleine, toute pleine, je vois de ma place toutes les chapelles latérales bondées de monde, on monte sur les autels, sur les confessionnaux, sur les colonnes et malgré l'atmosphère étouffante, malgré la gêne que l'on éprouve, la fatigue que l'on ressent, on prie, on prie toujours. Voici les lustres qui s'allument, c'est l'illumination qui commence: en moins de 15 minutes, toute l'église resplendissait de lumières; 30 hommes sur toutes les corniches étaient chargés d'allumer les 3,500 cierges qui devaient illuminer le temple. Jugez de l'effet! Il est impossible de rendre le ravissant effet de cette illumination. Ce qui était le plus charmant, c'était cette transparence de la lumière, qui ressortait d'autant plus sur le fond de draperies rouges foncées. Quelles lignes admirables dessinaient ces lumières à l'autel! quelles proportions à la fois gigantesques et harmonieuses! et avec quel art les lustres étaient distribués pour ne rien faire perdre de l'aspect général, et cependant sans rien surcharger. L'image du Saint apparaissant dans cette vive clarté semblait une apparition céleste, c'est ce qui explique le trait suivant.

Pendant que les Carmes, après le chant des Litanies, récitaient dans le chœur l'hymne de St Jean de la Croix, je vis arriver près de moi une femme aveugle, conduite par ses deux petits enfants, un garçon de 6 à 7 ans, et une petite fille de 9 ans. Ils se mirent tous trois à genoux, les deux petits conducteurs ayant soin de tourner leur mère du côté de l'autel; ils récitaient pieusement leur chapelet. La pauvre aveugle priait avec plus de dévotion et, cela se comprend, avait beaucoup moins de distractions que les enfants. Ceux-ci, tout en baisant leurs médailles, et en faisant beaucoup de signes de croix, regardaient à droite et à gauche les beaux lustres et les mille lumières qui scintillaient à la voûte. Le petit frère disait à la petite sœur: « Madona! come e bello! Sainte Vierge, comme c'est beau! » La maman qui ne voyait pas les têtes se tourner, mais qui entendait parler, commanda le silence et dit de prier le Saint. Mais les enfants après une minute de repos, refaisaient la gironette et ouvraient de grands yeux sur toute cette illumination. Ces petits étaient vraiment charmants, ils me donnèrent à moi-même de véritables distractions, surtout quand je vis la figure de la petite fille revêtir une sorte de peur, ou plutôt d'admiration, en regardant le tableau du Saint au-dessus de l'autel: elle prit les mains de sa mère et dit: « Vedi Mamma, questo santo vad' all' cielo. » — O Maman, vois donc ce Saint qui monte au ciel! La pauvre Mère ne répondit rien, elle essuya une larme, ses yeux fermés à la lumière ne pouvaient contempler le beau spectacle qui réjouissait ses enfants, elle était heureuse pour eux, mais souffrait en silence, et continuait son rosaire.

Le cardinal expose ensuite le St Sacrement et entonne le Te Deum en action de grâces du Triduum. A l'instant toute la foule qui remplissait

l'église, se lève et poursuit le chant de cette hymne avec un entrain admirable. L'église est trop petite pour l'affluence de monde accouru à cette fête: le portique est plein de personnes, la place devant l'église est comble aussi, et tous chantent; c'est vraiment imposant. Le riche est à côté du pauvre, la grande matrone romaine est sur le même banc que la paysanne de la campagne, l'ouvrier près du patron, les religieux de tout costume et de toute nation sont là, mêlant leurs voix dans une commune action de grâces. Puis après le *Tantum ergo*, tous s'agenouillent, et la bénédiction de N. S. dans le S^t Sacrement clôture les belles fêtes, en l'honneur de celui qui avait tant aimé la souffrance et les humiliations.

Je me suis uni de tout cœur à tous les couvents du Carmel dans ce chant du *Te Deum*, pour remercier Dieu de la grâce qu'il nous faisait d'assister à un si beau centenaire; et j'ai demandé à N. S. pendant la bénédiction, qu'il fasse de vous toutes des âmes comme celles de S^t Jean et de S^{te} Thérèse.

Ce ne fut point facile de sortir de l'église, tant la foule était compacte, nous y réussîmes cependant, non sans donner quelques bosses à nos chapeaux..... Toute la façade était illuminée, et jusqu'à la Croix qui surmonte le fronton, tout le mur disparaissait sous les feux habilement disposés. Au milieu on voyait un magnifique transparent sur lequel on lisait cette belle inscription :

Johannes
Cui Christi Dei Crux
agnomen indidit
quique in crucis amplexu vitam superis parem
exegisti in terris
et Teresiæ matri adstitisti laborum consors
tibi trecentessimum gratulemur annum
ex quo lucidas iniisti sedes
teque supplices in vota vocamus
ut Crux augusta Christi
Sapientiæ radiis mentes collustret
erroribus exuat erigat ad æterna.

En retournant au couvent après cette belle cérémonie, en passant sur le Tibre, au pont Sixte, nous saluons de loin le Vatican et nous nous disions : « Puisse le Pape apercevoir des fenêtres de son palais, les derniers feux » de l'illumination et bénir encore une fois sa chère famille du Carmel, » si heureuse de fêter son bienheureux Père.... »

Je m'arrête, chère Sœur, puisse ce récit des fêtes romaines vous intéresser et intéresser toute la communauté, aux prières de laquelle je me recommande tout spécialement. Mes respects à la Révérende Mère Prieure.

Votre affectionné cousin et véritable frère en N. S. et Marie.

P. EUGÈNE MONSTERLET,
religieux Assomptionniste.

Missions des Carmes déchaussés

Au Malabar Méridional. — Diocèse de Quilon. — LE DIABLE CONFONDU
PAR LE SCAPULAIRE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL.

Lettre du Rév. P. Elie, Carme Déch. Mis. Apost. au R. P. Alphonse, C. D. à Ypres.

Cottar-Mel assarivellam. — Mon Rév. et Cher Père..... Voici un fait qui est assez fréquent dans ce pays.

On faisait ici tout près devant une pagode le sacrifice au diable, et le *pusari* ou prêtre, déjà endiablé (1), sautait de toutes ses forces avec les contorsions accoutumées, donnant de temps en temps des réponses ou oracles aux interrogateurs, quand le voilà tout à coup muet et arrêté net dans sa danse infernale. Qu'est-il arrivé?... — « Je ne puis continuer... il y a » parmi vous un individu qui porte le scapulaire au cou, et sa présence » me fait mal... aussi longtemps qu'il sera ici, inutile de me consulter » davantage... » — A cette réponse de l'énergumène les païens demeurent stupéfaits; enfin l'on cherche parmi la foule, et on trouve un chrétien de la caste des *vanniers* ou marchands d'huile. On le prie de s'en aller, car c'était lui qui portait le scapulaire, qui tourmentait le diable. Vannian Pilley, c'était le nom du catholique, voulut bien consentir à s'en aller; « mais avant, dit-il, demandez au possédé si ma Religion est la bonne, oui ou » non? » — A cette demande le diable répondit, (car c'est lui qui parlait, et il serait ridicule de faire ici l'incrédule), et il donna cette réponse vraie: — « Oui, le *Satiavédam* est la véritable Religion, et procure le ciel » à celui qui l'embrasse. » — Vous savez que la seule Religion Catholique est appelée par tout le monde ici *Satiavédam*, c'est-à-dire Religion de la vérité. Après cet aveu, le catholique vannier partit, et le tapage infernal, avec l'accompagnement des tambours et des tifres, recommença de plus belle, au clair de la lune, m'empêchant de dormir.....

Le chef de cette pagode des idolâtres, devant laquelle se font ces sacrifices au diable, est un riche Sanar païen, qui est propriétaire ici de tout ce village et de tous les terrains d'alentour. C'est mon grand ami, et c'est moi qui dois juger tous les procès et différends qu'il a avec les catholiques, et il s'en tient toujours à ma décision. Je lui parle de se faire catholique, mais mon vieux, (car il est âgé), n'entend pas de cette oreille. Cependant je ne désespère pas, tant qu'il est en vie: car le terrain sur lequel est bâtie l'Eglise de la sainte Vierge (la Nativité) du village des Vanniers, et toutes les maisons de nos chrétiens de ce village, y compris le presbytère,

1. Voir Chroniques, 2^e année, Janvier 1891, N^o 9, p. 313.

lui appartiennent, et il n'a jamais réclamé un centime. De plus il abatit plusieurs arbres fruitiers, parce qu'ils empêchaient la vue de l'Eglise. Le terrain sur lequel est bâtie l'Eglise de St Michel, non loin d'ici, lui appartient de même, et là non plus jamais il n'a demandé un centime. C'est le R. P. Léandre, Carme Déch. M. A., Vicaire Général de Monseigneur Charles Hyacinthe (Valerga) C. D., qui a bâti cette Eglise de la S^{te} Vierge, il y a au moins 30 ans, et c'est le R. P. Emygde, C. D. Mis. Ap. que vous avez connu, qui a bâti celle de St Michel, il y a bien 20 ans. Or j'espère que la Très Sainte Vierge et Saint Michel, Archange voudront bien payer un jour le loyer et les intérêts à ce bon vieux, en lui obtenant la grâce de la conversion, pour tant d'années qu'il leur a accordé gratuitement un terrain si considérable. Si le vieillard se faisait catholique, son village entier, dont il est le chef vénéré, l'imiterait immédiatement. Priez, et faites prier pour lui, car sans la prière l'on ne peut rien obtenir. La conversion des païens est un mystère et un pur don de Dieu.

Je vous embrasse etc.

FR. ELIE DE LA MÈRE DE MISÉRICORDE,
C. D. Mis. Ap.

FAITS DIVERS

Grâce obtenue par l'intercession de la Bienheureuse Jeanne de Toulouse, — On nous communique la lettre suivante :

Que Dieu soit glorifié dans ses Saints ! Après bien des épreuves, Dieu semblait demander encore à notre humble Fondation le plus douloureux des sacrifices.

Une de nos bien aimées Sœurs fondatrices atteinte d'un affreux cancer et condamnée par plusieurs médecins était à ses derniers moments ; la gangrène couvrait la plaie. La chère malade voyait avec bonheur arriver l'heure où les derniers liens, qui la retenaient encore exilée sur la terre, allaient se briser. Elle dit au docteur : « N'est-ce pas que tout est fini ? » Celui-ci, la voyant si radieuse, répondit affirmativement, ajoutant que la pauvre patiente n'avait plus une goutte de sang et qu'elle pouvait rester dans une syncope !

Dans notre profonde douleur et désirant que le Ciel lui-même donnât à notre nombreux Noviciat un grand exemple d'obéissance, nous commandâmes à notre chère Sœur, au nom de cette vertu qui a fait de sa vie religieuse un Ciel anticipé, de demander sa prompte guérison à la Bienheureuse Jeanne de Toulouse, que nous ne cessions de prier depuis un mois. Une heure après nous étions exaucées !...

Le lendemain, notre chère Miraculée chantait avec nous, au chœur, l'hymne de la reconnaissance.

Depuis cet heureux jour Notre Bienheureuse Jeanne de Toulouse ne cesse d'accorder à chacune de nous des grâces non moins éclatantes et précieuses que cette guérison inespérée.

C'est sur la demande de plusieurs de nos Carmels et sur les instances du Promoteur de la cause, que nous nous permettons, Ma Révérende Mère, de vous faire connaître le miracle pour la glorification de la Bienheureuse et aussi afin que vous nous aidiez à acquitter notre dette de reconnaissance.

Recevez en même temps l'expression de notre gratitude pour la bienveillance avec laquelle vous avez daigné répondre à nos pressants appels.

Grâce à vos prières et à l'intercession de la Bienheureuse Jeanne de Toulouse, notre petite Fondation est à la veille de triompher de tous les obstacles que l'enfer lui suscite depuis quatre ans pour empêcher son œuvre de réparation.

Encore une prière de votre fervente Communauté et la victoire nous est assurée.

Veuillez agréer, Ma Révérende Mère, notre reconnaissance et le religieux respect avec lequel nous aimons à nous dire, dans le Cœur de Notre Divin Maître,

Votre bien humble sœur et servante

SR MARIE ELISABETH DE LA CROIX

Monaco, le 24 Septembre 1892.

R. C. 26

Petites nouvelles. — On a célébré à Vérapoly (Indes orientales) dans le courant du mois de novembre, le jubilé de 25 ans d'épiscopat de sa Grandeur Monseigneur Leonard de S. Louis (Mellano) archevêque de cette ville, décoré du Saint Pallium par Sa Sainteté Léon XIII. Si nous avions su plus tôt cet heureux événement, nous nous serions fait un devoir d'offrir au vénéré Jubilaire l'hommage de notre profond respect et la promesse de prier Dieu qu'il daigne le conserver longtemps encore à son diocèse et à notre saint Ordre.

— Les Pères Carmes déchaussés ont fondé à Tarragone (Espagne) un nouveau couvent dont la chapelle a été bénite et inaugurée le 10 septembre. De grandes cérémonies ont eu lieu, entr'autres la bénédiction de deux cloches, et des prédications par les orateurs les plus distingués.

— On sait que le chapitre général des Jésuites a élu comme Général de la Compagnie le T. R. P. Martin, espagnol. Profond Théologien, historien remarquable et littérateur distingué, le nouveau général a écrit plusieurs ouvrages parmi lesquels on cite comme très apprécié un travail intitulé : *Études sur les œuvres de Sainte Thérèse*.

— Le 9 octobre dernier, une touchante cérémonie a eu lieu au couvent des Carmélites, récemment fondé à Galla, près du Mont-Carmel : la prise d'habit de la première postulante, celle-ci une jeune française, membre du pèleri-

nage de Terre Sainte en 1891. Se trouvant au Mont-Carmel avec le reste de la caravane elle avait déclaré, au confesseur qui l'entendait, l'attrait que depuis quelques années elle éprouvait pour la vie du Carmel.

En ce moment elle croyait, ajoutait-elle, que la S^{te} Vierge voulait qu'elle devint son enfant en ce lieu de prédilection. Elle fut admise, en effet, et le saint habit lui fut donné le dimanche 9 octobre fête de la Maternité de la T. S. Vierge. Le récit de cette fête nous a été envoyé de Caïffa, mais il ne nous est parvenu que quand ce numéro était déjà à l'impression; nous le publierons le mois prochain.

— Une autre nouvelle très intéressante nous arrive aussi de nos Missions: Les Sœurs Tertiaires Thérésiennes de Malabar viennent d'être définitivement et officiellement affiliées à notre S^t Ordre. Nous y reviendrons au prochain numéro.

Dévotion au S. Scapulaire. — A l'occasion de la mort du cardinal Howard, les journaux ont reproduit l'anecdote suivante dont l'illustre défunt a été le vaillant héros, lorsqu'il servait comme officier au 2^e régiment des life-guards.

Un jour, un officier protestant avait eu la bonne fortune de ramasser un scapulaire dans l'intérieur de la caserne. C'était assurément une trouvaille rare. Quel sujet amusant pour ses compagnons d'armes! Quel beau quart d'heure on allait passer! Sûrement, pour que le coup portât pièce, il fallait patienter un peu et attendre le moment où tous les officiers seraient réunis au mess.

Le moment du repas est arrivé. Déjà la plupart des officiers sont là. Le moment d'agir est venu. Avec une introduction digne de l'occasion, le trouveur entre en scène. Ses paroles sont accueillies par des rires bruyants, assaisonnés de remarques blasphématoires; en un mot, le symbole de piété catholique devient à la fois un sujet abondant de remarques sarcastiques et un objet de profond mépris. Enfin, pour que le tableau soit complet, un des officiers les plus en veine a la riche inspiration de suspendre le Scapulaire à l'un des becs de gaz qui éclairaient la table. Ainsi, plus en vue, chacun chercha à se mettre à la hauteur de la circonstance. On se moque, on ridiculise, on ricane, on s'en donne à cœur joie; la comédie est des mieux réussies et l'hilarité est portée à son comble.

Sur ces entrefaites, entre le jeune officier Howard. Son apparition est saluée par des acclamations qui tiennent du délire. Les quolibets pleuvent de toutes parts et, par dérision, l'un des plus ardents rieurs invite le nouveau venu à prendre la défense de ce « haillon papal ». D'un pas ferme et d'un air résolu, Howard s'avance jusqu'en face du scapulaire profané. En prestance, il ne le cède à personne et son œil enflammé et perçant impose un silence solennel. « Oui, dit-il, d'un ton élevé et clair, cet objet appartient à ma religion; je l'estime, je le vénère, et, pour le défendre, je suis prêt à tirer l'épée s'il le faut. »

Ce disant, il tire son épée du fourreau et, avec la pointe, détache le scapulaire, le prend respectueusement et le porte à ses lèvres avec la plus grande révérence. Puis, après l'avoir embrassé avec ferveur, il le fixe fièrement sur sa poitrine au moyen d'une épingle. Personne n'osa plus desserrer les lèvres. Chacun connaissait la bravoure de Howard et savait très bien qu'il n'était pas homme à manquer à sa parole. L'héroïque chrétien comptait déjà parmi les officiers les plus populaires et les plus estimés du régiment, mais à partir du jour où il montra noblement qu'il avait le courage de ses opinions religieuses, il jouit aussi du respect qu'inspire la vertu à ceux mêmes qui ne se sentent pas la force de la pratiquer.

Le régiment n'a pas oublié son ancien officier, car, aux funérailles du cardinal, on remarquait une députation en uniformes galonnés du deuxième Life-Guards et, sur le cercueil, se voyait une couronne offerte par le corps des officiers du régiment.

* .

Nécrologie. — Nous recommandons aux prières de nos abonnés. Le Frère Grégoire de S^{te} Thérèse décédé à Arezzo (Toscane), à l'âge de 21 ans dont 2 de profession religieuse. Le Rév. Père Clément M. de l'Annonciation de la sainte Vierge Marie décédé à Londres. (35 — 9).

La Sœur Marie-Thérèse du Très Saint Sacrement décédée à Savone, à l'âge de 74 ans, dont 49 de profession religieuse.

La Sœur Joséphine-Marie de Jésus, décédée à Aurillac. (66 — 23).

La Sœur Marie-Magdeleine-Laurentine-Anne de Jésus Crucifié, décédée à Monaco (48 — 23).

La Rév. Mère Thérèse de Jésus, fondatrice et première prieur du Carmel de Lourdes (62 — 41).

* .

Bibliographie. — Nous pouvons enfin annoncer la publication de *l'Album Thérésien ou pèlerinage d'un Flamand à toutes les fondations de sainte Thérèse*. Nous laisserons aujourd'hui la parole au Carme déchaussé qui a édité cette œuvre grandiose, en joignant à la livraison actuelle le prospectus qu'il envoie; mais nous y reviendrons plus tard.

— *L'Œuvre de la Préservation surnaturelle* s'appuie sur cette vérité que la plupart des fléaux, des malheurs qui arrivent sont la punition de nos péchés; cela est vrai pour les individus, mais plus encore pour les familles et les nations.

Elle a pour but, à l'effet d'éviter ces châtements et ces épreuves, de promouvoir la prière et la pénitence, envisagées plus spécialement à ce point de vue et conformément à la doctrine et à la pratique de l'Église.

Cette œuvre est placée sous le patronage de saint Christophe, martyr, le grand Protecteur des âges chrétiens. Monseigneur l'Archevêque de Tours a daigné l'approuver et la bénir.

Les *Annales* de l'Œuvre, mensuelles, 2 frs. par an, se publient à Saint-Christophe, près Tours, France.

Calendrier-Éphémérides

1. **Jeudi.** — Octave de N. P. S^t Jean de la Croix, double.
2. **Vendredi.** — S^{te} Bibiane Vierge, Martyre, semi-double. († 363).
Premier vendredi du mois, consacré à la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus.
3. **Samedi.** — S^t François-Xavier, Confesseur, double. († 1552).
4. **2^e Dimanche de l'Avent.** — S^{te} Barbe, Vierge, Martyre. († 306).
1785. Bruxelles. Le R. P. Fulgence de S^t Jean, dans le monde François de Bray, natif de Bruxelles, meurt le jour de la Patronne de la bonne mort, S^{te} Barbe; il avait 73 ans, dont 53 de profession et 49 de prêtrise.
5. **Lundi.** — S^t Pierre Chrysologue, Évêque, Confesseur, Docteur, double. († 450).
1669. Bruxelles. Mort du R. P. Bernard de la Mère de Dieu, Jean Estrix, de Malines; il avait conquis l'estime de tous par son grand amour de la paix et de l'union fraternelle. Sous-Prieur à Anvers il se faisait un devoir d'inculquer ce même amour aux jeunes religieux confiés à ses soins. Il mourut âgé de 36 ans, après 15 de religion.
6. **Mardi.** — Translation de S^{te} Marie-Madeleine de Pazzi, Vierge, de l'Ordre, double-majeur.
7. **Mercredi.** — Vigile de l'Immaculée-Conception. — S^t Ambroise, Évêque, Confesseur, Docteur, double. († 387).
1628. Fondation d'un couvent de Carmélites déchaussées à Agen, en Aquitaine, sous le vocable de la T. S. Trinité et de N. M. S^{te} Thérèse.
8. **Jeudi.** — L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA T. S^{te} VIERGE MARIE.
1^{re} classe avec Octave. — Indulgence plénière une fois pendant l'Octave. — Absolution générale pour les Tertiaires de N. D. du Mont-Carmel et de S^{te} Thérèse.
1754. Bruxelles. Mort du F. Jean Damascène de S^{te} Isabelle, Diacre, Jean de Gram de Malines. Il nourrissait sans cesse dans son cœur la ferveur conçue au Noviciat et marchait à pas rapides dans la sainte perfection au point d'être l'exemple de tous ses Confrères. Il mourut subitement, à la fleur de l'âge, car il n'avait que 23 ans dont 2 de Profession. Il alla donc, le jour de l'Immaculée Conception de la T. S. V. Marie, jouir au ciel de la présence de sa très douce Mère et Patronne.
9. **Vendredi.** — S^t Nicolas, Évêque, Confesseur, double. († 4^e siècle).
10. **Samedi.** — Translation de la Sainte Maison de Lorette, double-majeur.
11. **3^e Dimanche de l'Avent.** — B. Franc, Confesseur de l'Ordre. († 1291).
1723. Bruxelles. Mort du R. P. Hippolyte de S. Antoine, Théodore Vichet, de Bruxelles, Il fut Professeur de Théologie, Prieur de Placet et plusieurs fois Définitur Provincial; il fut aussi Visiteur général de la Province de S. Charles à Liège. Il mourut en ce jour, à Ruremonde, étant 1^{er} Définitur Provincial, conventuel de Bruxelles, et depuis 25 ans Vicaire de nos Sœurs Carmélites. Il avait 60 ans.
12. **Lundi.** — S^t Damase, Pape, Confesseur, semi-double. († 384).
1756. Bruxelles. Mort du R. P. Honoré de S^{te} Thérèse, J.-B. Brielman, de Bruges. Il fut socius du Maître des Novices, puis Sous-Prieur à Gand

en 1724; en 1725 il renonça à cette charge pour se rendre aux Indes sur un navire d'une société ostendaise; de retour en 1728 il fut élu Sous-Prieur d'Anvers, puis successivement Prieur de Malines, du Noviciat à Louvain et du s. Désert de Nethen; enfin Définitive Provincial; il était, à sa mort, âgé de 62 ans dont 43 de religion et 38 de prêtrise.

13. Mardi. — *S^{te} Lucie, Vierge, Martyre, double.* († 304).

14. Mercredi. — *Quatre-Temps, Jeûne de l'Église.* — *S^t Spiridion, Evêque, Confesseur de l'Ordre, double.* († 347).

15. Jeudi. — Octave de l'Immaculée Conception, double.

1782. Bruxelles. Mort du R. P. Pie de S. Catherine, de Bruxelles, Il fut Sous-Prieur à Placet et à Anvers, deux fois Maître des Novices; ayant été élu Prieur de Placet il renonça à cette dignité; longtemps Secrétaire du R. P. Provincial, il avait brillé par sa discrétion. En mourant il avait 74 ans d'âge; 56 de vœux solennels et 52 de Prêtrise.

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de Noël.

16. Vendredi. — *Quatre-Temps, Jeûne de l'Église.* — *B. Marie des Anges, Vierge de l'Ordre.* († 1717).

17. Samedi. — *Quatre-Temps, Jeûne de l'Église.* — *S^t Eusèbe, Evêque, Martyr, semi-double.* († 310).

18. 4^e Dimanche de l'Avent.

1829. Ypres. Mort du R. P. François-Xavier de Jésus, Jean-Jacques-François Vispoel. Il était né à Gand en 1750. Dès sa plus tendre enfance, il aimait Notre Seigneur, la sainte Vierge et les saints, et s'efforça, dès lors, d'imiter leurs vertus. Il entra fort jeune aux Carmes déchaussés, dont il devint prieur à Ypres. Le 6 Novembre 1794, il fut incarcéré par les révolutionnaires dans la porte de Hal, à Bruxelles, pour avoir raconté que les Autrichiens avaient repris Liège et tué plusieurs Français avec quelques-uns de leurs partisans. Remis en liberté à l'époque du Concordat, il fut nommé Vicaire à Poperinghe en 1801. Quelques années plus tard, l'an 1820, il donna sa démission et retourna dans son ancien couvent d'Ypres. Bientôt après, il fut nommé Vicaire-provincial des Carmes déchaussés en Belgique. Ce fut dans l'exercice de cet emploi qu'il mourut saintement à Ypres le 18 décembre 1829, en renouvelant des actes fervents de foi, d'espérance, de charité et de toutes les vertus. Il réunissait admirablement dans sa personne l'amour de l'observance régulière et le zèle des âmes et de la gloire de Dieu.

(*Ménologe*).

19. Lundi. — Attente de la T. *S^{te} Vierge Marie, double-majeur.*

20. Mardi. — De la férie.

21. Mercredi. — *S^t THOMAS, Apôtre, 2 classe.* († 1^{er} siècle).

22. Jeudi. — De la férie.

1662. Bruxelles. Mort du R. P. Balthazar de Jésus, (dans le monde Gérard Croels, de Réthy dans la Campine), à l'âge de 55 ans, dont 33 de Profession et 24 de Prêtrise; il était alors Prieur de Placet à Louvain. Il souffrait depuis un an de fréquentes attaques d'épilepsie et il les supportait avec une patience admirable et une soumission complète à la volonté de Dieu. Les annales de Louvain rapportent que ce fut un homme très méritant du Carmel; il avait été Prieur à Gand, Vicaire à Termonde et Prieur de Placet. Ce fut un modèle de charité et de concorde fraternelle toute sa vie, il prêchait partout l'esprit de

paix, faisant comprendre l'horreur de la discorde et des dissensions. De plus ce fut un homme d'oraison et de haute contemplation, rien donc de surprenant s'il aimait et prêchait la paix, lui qui était toujours uni étroitement au Dieu de la paix.

23. Vendredi. — De la férie.

24. Samedi. — *Jeûne de l'Église.* — Vigile de Noël.

1789. Bruxelles. Mort du R. P. Libert de S. Ildephonse, Antoine Van Paeschen, de Malines, il était le frère du R. P. Ildephonse de S. Rude-ric; il fut successivement sous-maître des Novices et sous-Prieur d'Anvers, puis Prieur du Noviciat de Malines, deux fois de Bruxelles, Maître des Novices, et enfin Provincial du Brabant. En ce jour, veille de la Noël, il mourut chargé de mérites, âgé de 75 ans, dont 57 de vœux sol. et 53 de Prêtrise.

25. Dimanche. — LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. — 1^{re} classe avec Octave. — Indulgence plénière une fois pendant l'Octave. Absolution générale pour les Tertiaires de N.-D. du Mont-Carmel et de S^{te} Thérèse.

26. Lundi. — S^t Etienne, premier Martyr, 2^e classe avec Octave. († 1^{er} siècle).

27. Mardi. — S^t Jean, Apôtre et Évangéliste, 2^e classe avec Octave.

1693. Bruxelles. Mort du Frère Célestin de S^{te} Marie-Madeleine, Convers, dans le monde Floribert Van den Houtte, de La Haye (Hollande), à l'âge de 33 ans, après 11 ans de profession religieuse.

28. Mercredi. — Les SS. Innocents, Martyrs, 2^e classe avec Octave.

29. Jeudi. — S^t Thomas de Cantorbéry, Évêque, Martyr, double. († 1170).

1755. Bruxelles. Mort du Frère Gaspar de S^t Denis, Convers, dans le monde Philippe Danhé, d'Ernage, dans le duché de Namur, à l'âge de 73 ans et 40 de profession religieuse.

30. Vendredi. — Office et messe du Dimanche pendant l'Octave de la Nativité, semi-double.

31. Samedi. — S^t Sylvestre, Pape, Confesseur, double. († 335).

Petites Fleurs du Carmel

Le temps de l'Avent, c'est le temps des pieux desirs: ils éclosent dans les cœurs chrétiens, comme au printemps les fleurs sur notre terre, attente et présage du fruit béni qui nous sera donné. Nulle part ces fleurs ne se rencontrent plus nombreuses, nulle part elles n'ont plus fraîche apparence que sur la sainte montagne du Carmel. On sait la dévotion, presque enfantine à force d'être tendre, de notre Père saint Jean de la Croix pour le mystère de la divine naissance. Tous ses premiers compagnons la partageaient; ils l'inspirèrent à leurs disciples. Notre vénérable Père Jean de Jésus-Marie n'a pas cru déparer ses grands ouvrages, si pleins de philosophie et de théologie mystique, en y insérant de simples exercices préparatoires à la fête de Noël. L'un d'eux va nous fournir les aspirations que voici:

1^o Venez, Frère bien aimé, me communiquer votre divin héritage et me faire partager la gloire de votre royaume!

Si l'état de grâce nous procure un droit réel à l'héritage du ciel, c'est qu'il fait de nous, en vérité, les frères *adoptifs* de Jésus: voilà tout notre titre. Mais voyez quel frère admirable! Sur terre, quand des enfants se partagent la succession paternelle, l'aîné prend d'abord sa part et abandonne

le reste; les meilleurs n'agissent pas autrement. Or, notre Aîné tient une autre conduite: il donne le tout à chacun et de plus, comme arrhes de l'entrée en jouissance, il se donne lui-même, non pas une fois mais mille fois. Pensons-y bien et nous n'aurons pas de peine à répéter pour notre compte l'ardent appel du vénérable Père: Oh! qu'il vienne, ce Jésus, qu'il vienne vite! le posséder, c'est avoir, dès cet exil, un avant-goût du royaume éternel.

2^o Venez, ô mon seul Ami, alléger le fardeau du misérable qui n'aime que vous au monde; venez dissiper sa tristesse par votre présence tant désirée!

Pouvons-nous, d'un cœur sincère, nous approprier cette aspiration? Sommes-nous de ceux qui vraiment n'aiment que Dieu au monde? Il faut en être, si l'on veut goûter la douce amitié de Jésus, la seule qui soit capable de nous consoler ici-bas, de nous réjouir pleinement au ciel. Employons donc les jours de l'Avent à nous détacher des affections caduques et à bien vider notre âme pour faire grande et belle place à l'unique Ami.

3^o Venez, ô Guide très-sur, me conduire par les droits chemins jusqu'à la Jérusalem céleste, car sans doute, si je marchais seul, je roulerais dans l'abîme de la perdition.

Soyons-en persuadés: qui veut se conduire soi-même se perd; qui ne tient pas tout le long de sa vie la main de Jésus ne peut parvenir sain et sauf. Parce qu'il a vu l'homme chanceler dans les ténèbres, il est venu pour l'éclairer, aussi le saint évangile l'appelle *la lumière qui éclaire tout homme*. Pour cela encore, il déclare lui-même qu'il est non-seulement le guide, mais la *voie*, mais la *porte*, de sorte que quiconque entre par lui trouve les pâturages éternels. Quelle mine inépuisable de considérations et d'affections saintes! Vraiment si nous savons nous humilier et reconnaître notre faiblesse, nous ne pouvons manquer de désirer la venue de notre Guide divin.

4^o Venez, ô soleil éclatant, venez dissiper les ténèbres de mon ignorance et fondre les glaces de mon cœur.

La nuit qui vit naître le Sauveur était sombre et froide: telles nos pauvres âmes avant que Jésus n'y soit descendu. Mais quand il vient, tout s'éclaire, tout s'échauffe. C'est lui, le vrai soleil qui donne à l'esprit lumière, à la volonté chaleur et force. Désirons ardemment qu'il nous inonde de ses rayons. C'est tout ce que lui-même souhaite: de notre côté, n'assemblons pas comme des nuages, devant sa clarté divine, nos péchés, nos imperfections, nos défauts; dispersons les par la résolution ferme de travailler dès maintenant à nous corriger; alors, sans aucun doute, le Christ viendra et nous illuminera pour toujours.

Il y a bien d'autres titres énumérés dans l'*Exercice préparatoire*. Ne pouvant les présenter tous, nous avons choisi ceux qui nous semblaient le plus capables d'exciter nos âmes à bien célébrer Noël. Puissent les fleurs que tous les habitants et amis du Carmel déposeront cette année dans la crèche réjouir le cœur de l'Enfant divin et lui faire oublier les froids des malheureux pour lesquels il s'est fait homme et qui s'obstinent à le repousser.

Nous apprenons, au moment de terminer l'impression, une nouvelle qui nous afflige: la mort du T. R. P. Antonin de St François de Borgia, Provincial de la Province de Flandre. — Nous recommandons aux prières de nos abonnés l'âme du vénéré défunt.



Le Saint Nom de Jésus



Il est des noms fameux, couronnés par l'histoire,
Des noms de conquérants, de princes, d'empereurs;
Mais l'effroi, non l'amour, accompagne leur gloire,
Mêle à leur souvenir du sang avec des pleurs.

D'autres ont la bonté, sainte et pure auréole,
Dont le vivant éclat touche et soumet le cœur :
Mais il est un seul nom qui sauve et qui console,
C'est le vôtre, ô Jésus, mon Maître et mon Seigneur.

Jésus! de la crèche au Calvaire
Il passa répandant le bien,
Prenant sur lui toute misère:
Tout mal est devenu le sien.

O pauvre, il faut sécher tes larmes.
Quelle gloire en tes membres nus!
La pauvreté même a des charmes
Depuis que son nom est Jésus!

Vous qui souffrez, levez la tête:
Pendant qu'à mourir il s'apprête
Attaché pour vous sur la Croix,
Contemplez le funèbre bois;

Le bourreau vient d'y faire écrire
Quelques mots: les avez-vous lus?
La souffrance est joyeux martyr
Depuis qu'elle aussi, c'est Jésus.



De la différence entre la Charité théologique

et la Vertu de Religion.



La charité est la plus excellente des vertus et la source principale de tout mérite, puisque sans la charité l'on ne peut ni posséder aucune vertu surnaturelle, ni mériter « de condigno », tandis qu'au contraire, selon le mot de S. François de Sales, « une piqûre d'épingle soufferte avec deux onces d'amour de Dieu vaut mieux que le martyre enduré avec une seule once ». La question la plus pratiquement importante en cette vie est donc de savoir en quoi consiste précisément cette sublime vertu de charité, et quelle est la nature de ses actes, tant *élicites*, (c'est-à-dire qui sont immédiatement produits par elle, et appartiennent à la catégorie des actes de charité), que *commandés*, c'est-à-dire ceux qu'elle fait produire aux autres vertus, dont ils constituent les espèces propres.

On se trompe souvent sur l'essence de la charité théologique, et c'est là une erreur très préjudiciable à l'âme. C'est pourquoi nous commencerons par déterminer comment elle se distingue des autres vertus.

Une première chose à ne pas confondre, avec elle, c'est la vertu de religion, qu'on appelle ordinairement la piété.

Il est bon de remarquer en effet que, d'après S. Thomas, la piété consiste à témoigner à ses parents et à sa patrie les égards (*cultum*) qui leur sont dus, tandis que la religion consiste à rendre à Dieu, le culte qu'il mérite. Ces deux vertus relèvent de la vertu cardinale de justice, qui rend à chacun ce à quoi il a droit.

Laissons de côté la piété filiale et patriotique.

La vertu de religion, qui est par excellence la piété, a des actes intérieurs et des actes extérieurs.

Les actes intérieurs sont la dévotion et la prière.

La *dévotion* rend la volonté bien disposée « *promptam* » à faire les œuvres du service de Dieu. Comme la vertu de religion consiste dans ces œuvres, la bonne disposition à l'égard de ces œuvres est un acte de religion.

La *prière* est un acte d'intelligence, et qui appartient aussi à la vertu de religion. Car si la religion consiste à honorer Dieu, la prière l'honore, en s'abaissant pour le reconnaître comme l'auteur de tout bien.

Les actes extérieurs sont d'abord l'*adoration corporelle*, qui a pour but d'exciter notre cœur à s'humilier, par l'adoration spirituelle, devant le Très-Haut; ensuite les actes par lesquels on *donne* à Dieu une chose (comme dans les sacrifices) ou on la lui *promet* (comme dans les vœux); puis les actions par lesquelles on *prend* ce qui est divin (c'est-à-dire la réception des sacrements et l'emploi du nom de Dieu (1).

Nous disions qu'il ne faut pas confondre la vertu de charité avec celle de religion, parce que celle-ci, seule entre les vertus morales, a, comme les vertus théologiques, Dieu même pour *fin* immédiate. Elle diffère pourtant de la foi, de l'espérance et de la charité, en ce que *sa matière ou son objet n'est pas*, comme pour ces dernières, *Dieu lui-même*, mais le *culte divin*, c'est-à-dire les actions qui honorent Dieu (2).

La vertu de religion réside dans la volonté et elle dirige les actes des autres puissances de l'âme à honorer (3) le Créateur et le Souverain-Maître de toutes choses.

Parmi ces actes des autres puissances de l'âme, celui qu'on confond le plus souvent avec la charité, c'est l'amour sensible envers le Seigneur.

Et cependant l'amour sensible ne peut pas se porter vers la divinité, parce que les choses matérielles sont son objet et que la divinité ne peut être aimée que par la volonté. Si par suite de l'union qui lie entre elles les diverses puissances de l'âme, ce sentiment affectueux suit le mouvement de la volonté, il ne peut parvenir à s'adresser à la divinité elle-même, mais seulement à une conception matérielle que nous nous en faisons, ou à l'humanité sainte du Verbe incarné.

1. Summa theol. p. II^a II^æ q. LXXXVI et sqq. speciatim prologos.

2. Ib. a 5, c.

3. Ib. q. LXXXIII, a 3, 1^m et q. LXXXV, a 5, c.

Il ne faut pas en conclure qu'il soit inutile de diriger cette sensibilité vers les choses saintes. On détourne ainsi l'âme inférieure de l'affection aux créatures. Voilà pourquoi dans l'*Instruction des novices* notre vén. Père JEAN DE JÉSUS-MARIE recommande, lorsque l'aspect d'une beauté charnelle excite la concupiscence, de se représenter une gracieuse image de l'Enfant Jésus, afin que par ce changement d'objet la tentation soit écartée sans faire violence au cœur.

Ensuite cette affection est bonne par elle-même; car, comme l'enseigne S. Alphonse, nous ne devons pas nous contenter d'aimer Dieu d'un amour fort (ce qui est la charité), mais nous devons nous efforcer d'avoir aussi pour lui un amour sensible (ce qui est un acte de la vertu de religion).

Enfin, en vertu de la redondance des actes d'une puissance sur les autres, c'est-à-dire de l'influence que les différentes facultés de l'âme ont l'une sur l'autre, la volonté peut être par ce sentiment entraînée elle-même vers Dieu plus puissamment.

Toutefois, comme les sentiments n'ont pas la divinité pour objet propre, ils sont moins parfaits que les actes des vertus théologiques. Il ne faut donc s'y livrer que comme pis-aller « lorsqu'on manque de forces pour des actes plus sublimes », comme parle l'*Imitation de J.-C.*

Cette sensibilité n'est donc pas la ferveur proprement dite, ainsi qu'on le croit souvent; car la ferveur véritable, celle de la volonté, est une qualité de la charité.

L'erreur contraire est pourtant bien commune. (*A suivre*).

Le Scapulaire de N. D. du Mont-Carmel

(suite, voir page 259 et suiv.)

CHAPITRE V (*suite*).

Et de fait sur quoi pourrait-on s'appuyer pour repousser cette doctrine et en prouver la fausseté? Des difficultés plus ou moins spécieuses; oui, sans doute, on pourra toujours lui en opposer

parce qu'en dehors des questions définitivement tranchées dans l'Église par une décision de foi, il n'est presque pas d'opinion au monde, si solidement établie qu'elle paraisse au plus grand nombre, qui n'en soit susceptible; mais un argument bien convaincant et vraiment victorieux qui la sape par sa base et la réduise à néant, non, nous ne pensons pas qu'on puisse jamais en produire un seul.

Quant à nous, au contraire, pour nous croire autorisés à parler comme nous l'avons fait de la magnifique promesse du saint Scapulaire, c'est-à-dire, pour nous croire autorisés à affirmer qu'on ne peut mourir avec ce saint habit et mourir en réprouvé, nous avons avant tout, pour premier et principal fondement, la promesse très explicite et très formelle de la Vierge; dans les termes dans lesquels elle est conçue, cette promesse ne laisse de place, il faut bien le reconnaître, pour aucune exception. « In hoc moriens æternum non patietur incendium. »

Si extraordinaire et si merveilleux que paraisse un pareil privilège, (car, ne l'oublions pas, c'est ici avant tout *un privilège* « tibi et cunctis carmelitis privilegium, » duquel par conséquent on ne doit pas vouloir juger absolument d'après les règles communes et ordinaires.....) nous pensons avec le vénérable de la Colombière et avec le P. Maurel qu'il faut l'accepter *tel que Marie nous l'a révélé*, parce que nous n'avons aucune sérieuse raison de croire qu'en s'exprimant d'une façon aussi nette, aussi précise, la très sainte Vierge a promis en réalité plus qu'elle ne pouvait ou ne voulait tenir.

Nous savons au contraire, à n'en pouvoir douter, parce que nous en avons des preuves solides, que la Reine du Ciel ne manque ni de puissance ni de bonté pour secourir toujours efficacement à la mort *tous les pécheurs, quels qu'ils soient*, qui auront le bonheur d'être alors revêtus de ses livrées, non plus que pour les sauver, selon sa promesse, de la damnation éternelle.

Tout d'abord la doctrine certaine de l'Église nous apprend à recourir avec la plus grande confiance à la Reine du Ciel, comme à la mère des miséricordes, au refuge assuré des pécheurs. Écho de toute la tradition des Pères, elle nous affirme qu'aucun de ceux qui se mettent et demeurent, de quelque manière que ce soit,

sous la protection de Marie et espèrent en sa bonté, ne peut périr. Fût-il d'ailleurs le plus abominable des pécheurs, si sa dévotion envers la S^{te} Vierge, quoique faible et très imparfaite encore, est vraie pourtant et sincère, il peut légitimement espérer d'obtenir tôt ou tard, par la toute puissante médiation de Marie, la grâce insigne de sa réconciliation avec Dieu.

Les textes des saints Pères abondent ici en faveur de cette doctrine si consolante de l'Eglise et nous n'avons que l'embarras du choix. Nous n'en citerons que quelques uns, pris parmi les plus remarquables et les plus connus.

« Vierge bénie, dit S^t Anselme, il est impossible que celui qui se tourne vers vous et que vous regardez périsse à jamais. » S^t Antonin tient à peu près le même langage « Il est nécessaire, » dit-il, que ceux que Marie regarde avec bienveillance et pour lesquels elle prie soient sauvés. » — « Celui qui espérera en Marie, dit S^t Bonaventure, verra s'ouvrir un jour devant lui la porte du Ciel. » — « Pécheurs désespérés, dit encore le même docteur, vous qui êtes menacés du naufrage éternel, laissez seulement échapper un soupir de votre cœur vers Marie et elle vous conduira au port du salut. » « Quelque coupable que soit un pécheur, dit enfin S^t Hilaire, s'il est dévot à Marie, il ne périra pas éternellement (1). »

On ne pouvait rien dire de plus explicite, pour justifier la confiance des pauvres pécheurs dans la protection toute puissante de Marie.

Comme on le voit, tous ces témoignages des saints Pères promettent infailliblement le salut, même aux pécheurs les plus désespérés; s'ils ont de la dévotion à Marie; de plus tout le monde aujourd'hui

1. « Virgo benedictissima, ad te conversus et a te respectus impossibile est ut pereat. » (S^t Anselm. de Excel. virg. c. 11).

« Necessarium est quod hi ad quos convertit oculos suos (Maria) pro eis advocans, salventur » (S^t Anton. 6. 4 lit. 50).

« Qui sperabit in Illa, porta cæli reserabitur ei. » (S. Bonavent).

« Respirate ad Illam perditionis peccatores et perducet vos ad portum » (S. Bonavent. in Psalm 8).

Quantumcumque quis fuerit peccator, si Mariæ devotus extiterit, nunquam in æternum peribit » (S. Hilar. CXII in Matth.)

se fait un bonheur d'accepter ces témoignages sans restriction ni réserve, comme l'expression d'une vérité catholique très certaine; pourquoi donc changeraient-ils subitement de signification ou perdraient-ils de leur valeur, uniquement parce qu'ils seraient appliqués à une forme particulière, autorisée par l'Eglise, de cette dévotion envers l'auguste Reine du Ciel. Certes, cette conclusion du général au particulier est conforme à toutes les règles de la logique. En outre, les saints Pères ont certainement voulu nous donner dans ces textes une très haute idée de la puissance et de la bonté de Marie toute prête à sauver le pécheur qui a quelque peu espéré en son secours et réclamé d'une manière quelconque, avant de mourir, sa bienveillante assistance; pourquoi alors les expressions employées par eux ne pourraient-elles pas servir d'argument plein de force pour expliquer dans le sens le plus large et le plus étendu la magnifique promesse faite par Marie à ceux qui mourraient revêtus de son Scapulaire?

Dans le sermon déjà cité plus haut du vénérable Père de la Colombière, nous trouvons un passage remarquable qui confirme et complète avantageusement tout ce que nous venons de dire; pour ce motif, nous ne pouvons nous dispenser de le mettre ici sous les yeux de nos lecteurs.

« Les SS. Pères, dit-il, nous ont parlé en termes magnifiques
 » du pouvoir et de la protection de Marie; ils ne donnent d'autres
 » bornes à sa puissance que la toute puissance de Dieu même.
 » La Vierge s'approche, disent-ils, du Rédempteur, non pas en
 » état de suppliante, mais en souveraine; non pour prier, mais
 » pour commander. Voilà de grands sentiments bien capables
 » sans doute d'animer notre confiance envers cette Mère de misé-
 » ricorde; mais quelque savants, quelque saints qu'aient été ces
 » hommes qui nous rendent ces beaux témoignages, après tout, ce
 » ne sont que des hommes: ici, c'est Marie elle-même qui promet
 » aux confrères du Scapulaire *cette protection dont ces SS. Doc-*
 » *teurs nous font de si grands éloges.* Nous n'avons jamais
 » douté du pouvoir de Marie, mais nous ne sommes jamais si certains
 » qu'elle l'emploierait en notre faveur que depuis qu'elle s'y est
 » engagée si expressément. Ils m'apprenaient bien, ces grands saints,

« que je n'avais rien à craindre si Marie était dans mes intérêts, mais cela ne suffisait pas pour apaiser mon inquiétude, je voulais savoir si elle y était effectivement; *elle m'en donne ici des marques toutes visibles, il ne tient qu'à moi de m'en assurer par mes propres sens, elle a attaché sa protection à ce Scapulaire.* In quo quis moriens æternum non patietur incendium, (quiconque mourra sous ce saint habit sera préservé des feux éternels). »

« Que dites-vous d'une promesse si magnifique? Marie s'est-elle bien expliquée à votre gré? Vous reste-t-il encore quelques scrupules? Quand pour calmer tous les soucis que vous cause l'incertitude de votre salut vous auriez dicté vous-même à Marie les promesses de son engagement, en auriez-vous pu choisir de plus formelles? Non, évidemment, car la promesse que Marie fait aux confrères du Scapulaire de les protéger n'enferme nulle condition; elle s'est engagée à ne point souffrir qu'ils soient éternellement malheureux, c'est-à-dire qu'elle leur donne toutes les assurances de leur salut qu'on peut avoir en cette vie; c'est-à-dire que s'ils persévèrent dans son service, ils persévéreront infailliblement dans la grâce. »

On voit clairement par ce passage que, pour le vénérable P. de la Colombière, les affirmations des S. S. Pères et la promesse de Marie sont dans un merveilleux accord, ou, s'il croit découvrir entre elles quelque différence, elle est tout à l'avantage de la promesse de la Vierge, car cette promesse lui paraît nous offrir des garanties de prédestination et de salut plus certaines encore parce qu'elles sont plus précises. Il pense, et à bon droit, que si les S. S. Pères sont dignes de toute croyance lorsqu'ils nous disent de si belles choses sur l'efficacité de la dévotion à Marie pour procurer le salut aux plus grands pécheurs, bien plus digne de croyance est la Reine du Ciel qui a daigné attacher à son saint Habit cette magnifique promesse on ne peut plus explicite et plus formelle: « Quiconque mourra revêtu de ce saint habit sera préservé à jamais des feux de l'enfer: » *In hoc moriens æternum non patietur incendium.* » Les affirmations si concluantes des Pères doivent déjà animer la confiance, mais quel surcroît de

confiance et d'amour inspirera la dévotion, privilégiée entre toutes, du Scapulaire de N. D. du Mont-Carmel!

Pour ajouter encore à la force de ces témoignages et les rendre pour ainsi dire invincibles, il ne nous reste plus qu'à faire parler les faits; c'est ce qui va nous fournir la matière du chapitre suivant.

Le sens absolu que nous avons cru pouvoir donner à la promesse de Marie, en nous autorisant, avec le vénérable de la Colombe, de la doctrine des S. S. Pères sur la dévotion à Marie, nous l'y verrons pleinement justifié par l'autorité imposante de faits très nombreux et fort authentiques. Ce nouveau témoignage paraîtra d'autant plus décisif à tout esprit impartial et libre de préjugé qu'on ne peut se refuser à reconnaître dans la plupart de ces faits, sinon dans tous, des signes bien manifestes d'une intervention extraordinaire et directe de la divine Providence.

(A suivre).

La Journée religieuse

(voir page 263 et suiv.)

Matines de Pâques et de la Pentecôte.

MATINES DE PAQUES. — PREMIER PSAUME. — *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum.* Selon l'interprétation des saints Pères, le Christ est l'Homme nouveau descendu du ciel; il a suivi fidèlement la loi du Seigneur que le premier homme avait transgressée; et le Seigneur l'a comblé de gloire en ce jour de la Résurrection.

DEUXIÈME PSAUME. — *Quare fremuerunt gentes.* Le deuxième psaume nous montre le complot de la synagogue contre Jésus. Les Juifs ont pu immoler le Messie qui venait les sauver; mais ils n'ont pu l'enchaîner dans le sépulcre. Fils de l'homme, il est aussi le Fils de Dieu; aujourd'hui même, il inaugure son empire sur la race humaine tout entière; et malheur à Israël qui n'a pas connu le temps de sa visite.

TROISIÈME PSAUME. — *Domine quid multiplicati sunt qui tribulant me.* Le troisième psaume est une prophétie de la résurrection du Christ. Ses ennemis l'ont cru abandonné de Dieu. Il s'est endormi dans le tombeau. *Ego dormivi et soporatus sum.* Mais le Seigneur l'a réveillé, et maintenant il est vainqueur de ceux qui s'élèveront contre lui. *Exsurrexi, quia Dominus suscepit me. Non timebo millia populi circumdantis me; exsurge Domine, salvum me fac Deus meus. Quoniam tu percussisti omnes adversantes mihi sine causa, dentes peccatorum contrivisti.*

MATINES DE LA PENTECÔTE. — Les trois psaumes des matines de la Pentecôte se rapportent à la grande œuvre de l'Esprit-Saint : l'Église chrétienne, qui prit, en ce jour, la place de l'Église figurative de l'ancienne Loi, et fut établie dans la plénitude de ses dons et de ses prérogatives pour toute la durée des siècles.

Le psaume *Magnus Dominus et laudabilis nimis* nous est connu. Ce que le Prophète contemplait d'avance, à travers les ravissements de l'extase, cette Cité du grand Roi qu'il voyait assise au sommet des monts, à l'opposé de l'Aquilon, avec ses innombrables demeures, ses palais, ses murailles, ses tours, ses retranchements dépourvus de tous moyens humains de défense, et cependant plus forts que tous les assauts, c'était la sainte Église, dont la merveille est maintenant sous nos yeux. Depuis dix huit cents ans, les cieux et la terre en témoignent : Dieu est là. *Quoniam hic est Deus, Deus noster in aeternum et in sæculum sæculi.* Comment expliquer autrement le prodige d'une telle faiblesse toujours triomphante ? Les forces réunies du monde et de l'enfer se sont tour à tour essayées contre l'Église : d'un côté la persécution sanglante, la barbarie brutale, le sabre de l'Islam, l'ambition, la cupidité des princes ; de l'autre, l'hérésie, le schisme, le soulèvement des vices et des passions ; plus près de nous, le rire de l'impiété, les prétentions orgueilleuses de la fausse science, les haines aveugles de la multitude dévoyée, les complots des sectes, les usurpations du pouvoir civil rebelle à toute autorité divine. Aucune épreuve n'a été épargnée à notre Mère. En a-t-elle reçu la moindre atteinte ? A-t-elle rien livré des dogmes de sa foi,

de la sainteté de ses maximes, des règles essentielles de sa discipline et de son culte? A-t-elle été ébranlée dans la pureté de ses mœurs? s'est elle laissé arracher quelque chose du trésor de ses sacrements? A-t-elle cédé sur un seul point, dans la confession et la proclamation de ses droits souverains, transigé dans l'exercice de son magistère suprême? Toutes les attaques ont fléchi impuissantes au pied du roc qui porte ses immortelles destinées. Elle demeure l'inviolable cité du grand Roi. Dieu l'a affermie à jamais sur des fondements indestructibles. *Deus in domibus ejus cognoscetur cum suscipiet eam. Quoniam ecce reges terræ congregati sunt, convenerunt in unum. Ipsi videntes, sic admirati sunt, conturbati sunt, commoti sunt, tremor apprehendit eos. Ibi dolores ut parturientis; in spiritu vehementi conteres naves Tharsis. Sicut audicimus, sic vidimus in civitate Domini virtutum, in civitate Dei nostri, Deus fundavit eam in æternum.*

Le second psaume (1) de nos matines célèbre encore, dans le langage imagé de la plus sublime poésie, l'avènement de l'Église chrétienne et du règne de Jésus-Christ. Et nous tous, peuple de la nouvelle Alliance, nous demandons au Seigneur de confirmer, du haut du ciel, à travers les âges, les dons qu'il nous a départis au grand jour de la Pentecôte, lorsqu'il nous institua les légitimes successeurs de l'ancien peuple.

Confirma hoc Deus quod operatus es in nobis, a templo sancto tuo quod est in Jerusalem, ou mieux: de templo sancto tuo quod est supra Jerusalem, selon l'hébreu.

Au début de ce magnifique cantique, le Prophète nous représente Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, sortant du tombeau plein de majesté, vainqueur de la mort, mettant en fuite les puissances de l'enfer (2), et dissipant comme de la fumée les vaines

1. Le début du psaume qui est imité des paroles que Moïse prononçait dans le désert, lorsqu'on élevait l'arche pour se transporter d'un campement à un autre, donne à conjecturer que ce psaume fut inspiré à David à l'occasion de quelque translation de l'arche. La plupart des interprètes pensent que cette translation fut celle qui eut lieu de la maison d'Obédédôm à la montagne de Sion. — Bible de Vence. Dissertation sur le psaume *Exsurgat*.

2. Ita S.S. Hilar. et Athanas.

conjurations de la synagogue (1). *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus, et fugiant qui oderunt eum a facie ejus. Sicut deficit fumus deficiant: sicut fluit cera a facie ignis, sic pereant peccatores a facie Dei.* — Cette Résurrection du Seigneur sera la joie des justes: le mystère leur appartient; ils sont appelés à y participer. Rachetés du Christ, que tous, aussi bien, accompagnent le Sauveur de leurs chants d'allégresse dans son Ascension glorieuse. Il est fils de l'homme, mais néanmoins son nom est le Très-Haut: Jéhovah. *Et justi epulentur et exultent in conspectu Dei, et delectentur in lætitia. Cantate Deo, psalmum dicite nomini ejus: iter facite ei qui ascendit super occasum: Dominus nomen illi.*

Livrez vous à l'enthousiasme en sa présence. A son aspect, ses ennemis infernaux se sont troublés; car il est venu pour être le père de l'orphelin, le défenseur de la veuve, le rédempteur du genre humain que le péché avait livré à Satan. Dans les profondeurs de son sanctuaire, il est Dieu même, et il veut faire habiter dans sa propre maison ceux qui auront vécu dans l'unité d'une même foi et d'une même charité. Ceux qui étaient captifs, il les délivre par la puissance de son bras; quant à ceux qui l'irritent par leur résistance, il les précipite dans l'abîme (2). *Exultate in conspectu ejus, turbabuntur a facie ejus, patris orphanorum et judicis viduarum. Deus in loco sancto suo: Deus qui inhabitare facit unius moris in domo. Qui educit vinctos in fortitudine, similiter eos qui exasperant, qui habitant in sepulchris.*

Le Prophète annonce ensuite que pour former, conduire et protéger son Église, le Seigneur fera des prodiges aussi éclatants que ceux qu'il a opérés pour tirer l'ancien peuple de la servitude de l'Égypte, et le faire subsister dans le désert. Il prédit la force et la fécondité de la prédication de l'Évangile parmi les gentils; l'abondance des bienfaits que Jésus-Christ répandra sur son Église; le

1. S. August. et Euseb. ap. D. Calmet comment. littér. sur les psaumes.

2. Anaée liturgique. Temps Pascal. III. Glose de Dom Guéranger, d'après l'interprétation des Pères.

courage avec lequel elle soutiendra les combats qu'on lui livrera; les victoires qu'elle remportera sur ses persécuteurs. — « O Dieu! ô Christ! quand vous apparûtes sur la terre, marchant à la tête de votre peuple que vous aviez rallié de toutes parts, quand vous traversâtes le désert de ce monde aride et désolé, la terre s'émut, les cieux envoyèrent leur rosée fécondante, de la part du Dieu du Sinaï, du Dieu d'Israël qui vous avait envoyé. Vous aviez réservé pour votre héritage, pour votre Église, une pluie de bienfaits. Votre héritage avait dépéri, la race humaine était défaillante, lors de votre venue; mais vous l'avez raffermie. C'est en elle, en votre Église qu'habite désormais le troupeau dont vous êtes le Pasteur; et vous avez, ô Dieu, préparé dans votre douceur un aliment destiné à soutenir sa faiblesse. Pour convier ses élus à tant de faveurs, l'Esprit-Saint, qui est aussi le Seigneur, va donner une langue, une voix à ceux qui auront à évangéliser la terre, et ils parleront avec une force irrésistible. Les rois des armées, les Césars païens de Rome par exemple, tomberont sous celui qui est chéri et le bien aimé du Père, et le partage qu'il fera des dépouilles des vaincus contribuera à la beauté de sa maison (1), comme il se vit bien au temps de Constantin et de Théodose. —

Deus cum egredereris in conspectu populi tui, quum pertransires in deserto. Terra mota est: etenim cæli distillaverunt a facie Dei Sinai, a facie Dei Israel. Pluviam voluntariam segregabis, Deus, hereditati tue: et infirmata est, tu vero perfecisti eam. Animalia tua habitabunt in ea; parasti in dulcedine tua pauperi, Deus. Dominus dabit verbum evangelizantibus, virtute multa. Rex virtutum dilecti, dilecti: et speciei domus dividere spolia.

(A suivre).



1. D. Guéranger. Ibid.

Voyage en Palestine et aux Indes

par Monseigneur Marie-Ephrem, (Carme déchaussé).

Chapitre second.

(suite, voir page 268 et suiv.)

Je reprends mon récit. Dans la nuit du 26 au 27 nous arrivâmes devant Aden; mais nous ne pûmes entrer dans le port que le lendemain, premier dimanche de l'Avent. Le steamer étant à l'ancre et la mer calme, Mgr Charles-Hyacinthe put offrir le saint Sacrifice à bord; nous y étions une vingtaine de catholiques; les autres passagers au nombre de 120 étaient tous protestants de différentes sectes. Il y eut un moment où tout le monde était en prière sur le Simla, car pendant que nous assistions à la messe dans l'appartement qui nous avait été désigné par le Capitaine, les protestants faisaient leur office d'un autre côté.

Après le déjeuner une partie des voyageurs descendit pour visiter Aden. Comme la chaleur était accablante et la ville à quatre milles de distance, nous ne voulûmes pas quitter le bord et nous n'eûmes pas à nous en repentir, car nos compagnons de voyage nous dirent en revenant le soir qu'ils n'avaient rien vu qui méritât l'attention, ni rien trouvé à manger. Plusieurs même furent sérieusement incommodés par la chaleur et la fatigue.

Aden, située à l'extrémité méridionale de l'Arabie, à 25 lieues de la sortie du détroit de Bab-el-Mandeb, est occupée par les Anglais depuis 1839. On l'a surnommée la Gibraltar de la Mer Rouge; mais je crois que ce nom conviendrait mieux à Périn. C'est un port commerçant en même temps qu'un poste militaire, dans lequel se rencontrent les steamers qui font le service entre l'Europe, l'Inde, Maurice, la Chine et l'Australie. Le pays d'Aden est stérile et sans culture; ce sont des rochers escarpés, des montagnes arides, image frappante de la désolation.

Le même jour vers 6 heures du soir, nous repartîmes d'Aden. A part les îles de Socotora, devant lesquelles nous passâmes le

mercredi matin de bonne heure, nous fûmes tout le reste du voyage sans voir la terre jusqu'à Ceylan. Enfin le lundi 5 Décembre, vers cinq heures du soir, nous aperçûmes le pic d'Adam s'élever au-dessus des flots de la mer comme un large cône, et à 6 heures nous entrions dans le port de Pointe-de-Galle. En huit jours, nous avions parcouru depuis Aden une distance de près de 2,200 milles sans essayer le moindre mauvais temps. La bonne Mère du Ciel avait veillé sur ses petits serviteurs.

Sur le Simla se trouvaient plusieurs passagers français se rendant à Pondichéry, à Calcutta ou à Manille; il y avait aussi deux hollandais qui allaient à Batavia. Tous les autres étaient anglais. C'étaient des femmes et des enfants, des négociants, des planteurs, des juges, des officiers, des soldats et même des ministres protestants.

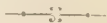
Comme on le voit, le Simla était une petite image du monde: chacun avait ses préoccupations, les uns allaient chercher des emplois, les autres des honneurs, tous la fortune.... Pour nous, avec la grâce de Dieu, nous poursuivions quelque chose de plus précieux que l'or, de plus impérissable que les honneurs de la terre; notre ambition montait plus haut. Et tandis que quelque riche enfant de l'Angleterre nous regardait peut-être avec une sorte de pitié, nous nous estimions les mieux partagés de tous, nous allions chercher des âmes et gagner le Ciel.

A peine fûmes-nous entrés dans le port de Pointe-de-Galle que Mgr Charles nous envoya, le Père Ildephonse et moi, pour chercher un gîte. Nous descendîmes à terre avec bonheur: on nous conduisit à la maison du prêtre catholique qui dessert la paroisse. Ce jeune prêtre, nommé Fernando, nous reçut avec une amabilité et une politesse exquises. Il appartient à une honorable famille de Colombo et il a passé plusieurs années en Irlande et à Rome pour son éducation. Ses manières avaient quelque chose de séduisant qui nous a charmés. Il parle très bien le français, l'italien, le portugais, l'anglais et le cingalais qui est la langue du pays. Après une agréable soirée et une bonne nuit de repos, nous partîmes de très bon matin, mon confrère et moi, pour aller à bord du Simla, chercher Mgr Charles et nos autres compagnons de

voyage. Nous avons hâte de les faire participer à la charmante hospitalité du Père Fernando. A huit heures nous étions tous rendus au presbytère, placé au milieu d'une forêt de cocotiers, sur une hauteur dominant le port.

Pointe-de-Galle est situé à l'extrémité méridionale de l'île de Ceylan, sous les 77° 55' de longitude orientale du méridien de Paris et 6° 1' de latitude Nord. C'est là que mouillent les steamers faisant le service entre Calcutta et l'Europe, ainsi que ceux qui vont en Chine et en Australie. Le port de Pointe-de-Galle quoique très fréquenté et très large est peu sûr et on a vu quelquefois des navires faire naufrage dans le port même. La ville renfermée dans l'enceinte des fortifications peut compter de 7 à 8.000 habitants.

(A suivre).



Le Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

Sa vie jusqu'à son entrée en religion.

(suite, voir page 270 et suiv.)



Ce qui est insensé selon le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages; ce qui est faible selon le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les forts;... afin que nulle chair ne se glorifie en sa présence. Cette parole de l'apôtre S. Paul s'est vérifiée tout d'abord dans notre Seigneur Lui-même. Aux yeux du monde, qui fut plus insensé, qui fut plus faible que ce Galiléen né dans une étable et mort sur une croix? Et cependant il a vaincu le monde; il a confondu les sages et les puissants du siècle; et malgré eux il a établi son inébranlable empire. Ce sont encore des insensés et des faibles selon la chair qu'il a envoyés à la conquête du monde, pour l'établissement de son Église; douze pauvres pêcheurs; dépourvus de science, d'argent, et sans puissance aucune ils ont fondé son règne qui n'aura point de fin.

Ainsi à travers les âges Dieu fait éclater, dans des hommes pris parmi les petits et les pauvres des prodiges de vertu, une sainteté

héroïque, une puissance merveilleuse qui fait d'eux l'admiration de leurs contemporains. Tel fut en Espagne, à la fin du 16^{me} siècle, le Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus, convers de l'Ordre des Carmes tout récemment réformé par la séraphique S^{te} Thérèse. Pauvre villageois rustique, si simple que sa simplicité passa durant sa jeunesse pour de la stupidité, il devint, grâce à ses vertus, l'ami des rois Philippe II et Philippe III, de plusieurs Princes de l'Eglise, entr'autres du Cardinal-Archevêque de Tolède et du Patriarche de Valence ; il vit le Pape Clément VIII se recommander à ses prières et enfin il fut l'admiration de l'Espagne par la multiplicité et la grandeur de ses miracles.

Nous avons la confiance que cette biographie, extraite des procès authentiques pour la Béatification du vénérable serviteur de Dieu, édifiera nos lecteurs et leur montrera une fois de plus les richesses inépuisables des miséricordes divines.

Ses parents habitaient à Villa-Palacio, terre appartenant au comte Paredos, comptant à peine deux cents habitants, à deux lieues d'Alcares, ville située dans la Nouvelle-Castille. Son père était un honnête et pauvre laboureur, du nom de Matthieu Pascal, et sa mère s'appelait Marie Sanchez. Ce fut en 1545 que naquit cet enfant sur qui le Ciel avait de si grands desseins. Il reçut au S^t Baptême le nom de François Pascal. Les années de son enfance et celles de son adolescence n'offrent rien d'héroïque ni d'extraordinaire qui ressemble à ce que nous aurons lieu d'admirer plus tard dans sa longue carrière ; ce sera un motif de plus pour reconnaître la puissance de la grâce, puisque sur des commencements si bas et si abjects Dieu se plut à élever des œuvres merveilleuses.

L'usage de la raison se développa tardivement chez François. Peut-être Dieu le voulait-il ainsi, afin que dans ces années, où il est si facile de broncher, il n'eût pas occasion d'en abuser.

Toutes les années suivantes se passèrent de la sorte. Il était si grossier, si inculte et si borné, qu'il était une vraie tribulation pour ses parents. Ils ne savaient l'occuper à rien ; jamais il ne réussissait à faire ce qu'ils lui commandaient ; égarant, cassant ou perdant tout ce qu'on lui mettait entre les mains ; il ne savait pas même garder les troupeaux de son père.

Sur ces entrefaites sa mère mourut; elle au moins avait encore pour lui une certaine indulgence et une tendre compassion. Mais bientôt son père se remaria et le pauvre enfant resta à la merci de sa belle-mère, qui n'avait pour lui que de la haine et de l'aversion. En vain l'appelait-il affectueusement sa seconde mère, elle le maltraitait de toute façon. Il était d'ailleurs si stupide, qu'il semblait ne sentir nullement son malheur.

Sa belle-mère s'irritait de plus en plus de le voir en sa présence, et pour avoir la paix dans la maison, son père l'envoya aux champs avec d'autres bergers, qui le voyant si maladroit et si inepte, se jouaient de lui et s'en faisaient un objet de risée et de moquerie (1). Néanmoins les plaintes de sa femme continuaient et de nouveaux désagréments venaient à chaque instant tourmenter le pauvre Matthieu Pascal; aussi un jour qu'un berger étranger, natif de Panelber, vint à passer par Villapalacio, il se décida à lui confier son fils. Il espérait que hors de chez lui et dans un autre milieu François se dégourdirait et se développerait un peu l'intelligence. Le berger amena donc le jeune homme avec lui et le conduisit à Alcala de Henarès où il le remit aux soins d'une veuve nommée Namirez, qui lui donna une chambrette dans sa maison, où il pût venir passer la nuit. Cet acte de charité resta si profondément gravé dans le cœur de François que, quand cette bonne femme vint à mourir, il voulut être de ceux qui portèrent le cercueil à l'église pour le service funèbre. *(A suivre).*

(1) Ici se place un fait que racontent les différents biographes de notre vénérable. Il aurait tué un homme qui voulait lui prendre des objets dont il avait la garde; et telle eût été la stupidité de son esprit, qu'il n'aurait eu aucune conscience de l'énormité de son crime. Ce serait alors pour faire échapper son fils aux recherches de la justice et le soustraire au châtement que Matthieu Pascal le confia à un berger étranger. Comme cette biographie est tirée des documents fournis par les procès authentiques de la Cause de Béatification du Vénérable Frère, nous ne voulons pas raconter un fait invraisemblable à nos yeux. Cent témoins ont déposé sous la foi du serment devant les juges ecclésiastiques nommés par les Ordinaires de Valenco, de Madrid et de Tolède; pas un ne fait allusion à ce crime.

Missions des Carmes déchaussés

I. **Mont-Carmel.** — *Lettre du Frère Edmond au R. P. Prieur des Carmes déchaussés de Bruges.* — Mon Rév. Père,

Permettez-moi de vous écrire quelques mots au sujet de mon voyage à Jérusalem. Je me suis embarqué le samedi, 29 Oct. à 4 heures du matin, à Caïffa pour Jaffa. Le calme de la mer à Caïffa contrastait étrangement avec la tempête qui nous apparaissait dans la direction de Jaffa, et qui ne laissait pas sans quelque inquiétude au sujet du débarquement les employés du navire. A peine étions-nous avancés de quelques kilomètres, que la tempête éclata. Le navire secoué, ballotté, submergé par les vagues, resta, pendant quelques minutes, non loin des côtes de Jaffa, couché sur un de ses flancs, sur le point de prendre eau. Tous les passagers étaient atteints du mal de mer; je n'étais pas de ceux qui en souffraient le moins. Enfin, la tempête grossissant toujours, nous arrivâmes en vue de Jaffa à une heure après midi. La grande question était maintenant de débarquer. Deux barques seulement eurent le courage de venir à notre rencontre. Vingt francs, tel était le prix exigé de celui qui voulait descendre dans la première embarcation: d'ordinaire la taxe n'est que de 1 à 2 francs. Le courage de ces matelots bravant ainsi une mer houleuse frappait d'étonnement les autorités du navire. La descente dans la chaloupe était difficile et dangereuse. Un matelot nous soutenait sous les bras et un autre nous prenant par les jambes nous introduisait dans la barque. Nous y primes place au nombre de 24: deux de mes amis et moi, 8 autres passagers et 13 matelots. Je songeai avant tout à me mettre sous la protection du glorieux saint Joseph; et, enfant du Notre-Dame du Mont-Carmel, les saintes livrées dont j'étais revêtu m'inspiraient une confiance si grande, que je ne ressentis pas même un seul instant la crainte d'être englouti par les flots. Je m'assis le dos tourné aux vagues, qui ne laissèrent pas de me tremper jusqu'aux os. Par moment la furie de la mer nous lançait à des hauteurs prodigieuses. Enfin après avoir fait force rames nous arrivâmes au bord. Témoin de notre bonne fortune, la seconde chaloupe tenta la même entreprise; mais cette fois à 30 francs par tête. Cette barque contenait 38 passagers, presque tous protestants, turcs ou juifs, peu de catholiques. Arrivée à mi-chemin, l'embarcation chavira, ensevelissant dans les flots 25 personnes. Les matelots ne durent leur salut qu'à leur habileté à la nage.

Notre domestique du couvent de Caïffa, qui, n'ayant osé tenté la fortune la première fois, avait pris part au second embarquement, implora en chavirant le secours de N. D. du Mont-Carmel: et, ô merveille, c'est à

cette invocation qu'il a dû son salut. Car, précipité au fond de la mer, il s'est tout à coup, sans savoir nager, retrouvé à la surface. Enfin après une lutte désespérée qui dura près d'une heure, il s'est trouvé sain et sauf, ne sachant pas lui-même comment il avait échappé au danger. Tous les catholiques de Jaffa y ont vu une assistance surnaturelle. Quant à lui, il ne cesse d'attribuer son salut à la chère Protectrice du Carmel, qu'il est venu remercier sur sa sainte montagne. L'ami qui l'avait accompagné de Caïffa a été retrouvé 4 jours après, à 3 lieues de Jaffa, le visage rongé par les poissons.

Après cet accident, je n'eus rien de plus empressé que d'écrire au R. P. Vicaire que j'étais sauvé ainsi que notre domestique, mais la lettre n'arriva que huit jours après, tandis que depuis quatre jours déjà, nos Pères étaient informés de l'accident parce que, parmi les victimes, un grand nombre appartenait à la colonie allemande de Caïffa. Ils nous crurent donc morts tous les deux. Aussi le Frère Jean avait-il déjà récité son rosaire pour le repos de mon âme, et le Frère Sacristain avait fait tous les apprêts pour le service funèbre. Grâce à Dieu je jouis d'une santé excellente, que j'attribue à ma confiance illimitée en l'intervention de mon auguste Mère du Ciel.

Sous peu, mon bien cher Père Prieur, je vous écrirai toutes les autres particularités de mon voyage à la ville sainte.

Veuillez, etc.

Fr. Edmond de S. Barth.

Carm. déch. ind.

*
* *

II. Caïffa. — PRISE D'HABIT AU COUVENT DES CARMÉLITES DÉCHAUSSÉES. —

« *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lactemur in ea.* » Ps. 117.

Voilà bien le cri de reconnaissance qui s'échappait de nos cœurs au jour de la glorieuse Maternité de Marie, alors qu'Elle daignait pour la première fois revêtir de ses livrées l'heureuse novice appelée à faire partie de son Carmel privilégié.

Qu'il nous soit permis, en retraçant ici cette touchante cérémonie, de faire connaître l'existence de ce nouveau monastère, et de glorifier ainsi cette tendre Mère dont la merveilleuse protection n'a pas cessé d'entourer notre fondation naissante!

Depuis quelques mois à peine, nous avons le bonheur de vivre au pied du Sanctuaire du Mont-Carmel, sous le regard de notre Reine, et déjà sa tendresse maternelle se plaît à nous combler de ses plus douces faveurs. Seule, cette Mère de miséricorde pourrait dire combien d'obstacles sa puissance a renversés, comment toute une série de circonstances providentielles ont eu pour résultat la réussite complète de cette œuvre difficile, entreprise pour son seul amour.... Mais nous, nous sommes heureuses de cette occasion

favorable qui nous procure la consolation de la bénir, et de faire parvenir jusqu'à Elle le filial tribut de notre reconnaissance.

Il nous était bien doux d'offrir à Marie, en ce beau jour de sa divine Maternité, cette première fleur épanouie sous notre ciel de France et qu'une pieuse inspiration avait portée à exhaler désormais son parfum sur le Carmel. N'était-ce pas l'heureux présage d'une moisson plus abondante sur cette terre fécondée par la prière du Prophète, et comme une douce promesse de la Vierge Immaculée de multiplier ses enfants dans ce petit Carmel qu'Elle a choisi? Nous aurions désiré que cette cérémonie de vêtiture témoignât à la fois des munificences de Marie et de notre gratitude envers Elle; mais la chapelle de notre monastère étant encore inachevée, nous dûmes nous contenter d'un local provisoire, aménagé pour la circonstance et décoré avec un goût parfait, grâce à l'obligeance de nos Révérends Pères, et au dévouement de nos bons frères du Mont-Carmel. Ce fut dans ce modeste sanctuaire que nous vîmes accourir une assistance nombreuse, désireuse de donner en cela une nouvelle preuve de sa dévotion envers la très sainte Vierge. Monsieur le Consul de France avait bien voulu rehausser de sa présence cette solennité, et donner, au nom de notre patrie, une marque de plus de sa bienveillance à l'Ordre de Notre-Dame. Monsieur Germain, ancien consul de France à Caïffa, assistait la novice en qualité de parrain. L'Ordre de St François, la Compagnie de Jésus, les Églises Grecque et Maronite, avaient bien voulu se faire représenter par plusieurs de leurs membres à cette fête toute religieuse et catholique. Le Révérend Père Vicaire du Mont-Carmel présidait la cérémonie, entouré de tous les religieux qui avaient tenu à apporter à leur nouvelle sœur le concours de leurs fraternelles et ferventes prières.

Après une invocation à l'Esprit Saint par les enfants des Écoles chrétiennes, très habilement dirigés, le Révérend Père Marie-François, Carme déchaussé, en quelques unes de ces paroles pleines de cœur et de délicatesse dont il a le secret, interprète ce texte de l'Écriture Sainte: « Il est sorti victorieux, pour aller à de nouvelles victoires, » en faisant l'application à l'heureuse élue du Seigneur, qui dans quelques instants va dépouiller ses brillantes parures pour revêtir, selon la parole de l'Apôtre, « le Christ Jésus. »

Lorsqu'il eut félicité la novice de la grâce insigne qui lui avait été faite, le Révérend Père Marie-François développa son beau sujet, dans une éloquente instruction, que nous regrettons de ne pouvoir rapporter que très imparfaitement.

La vie embrassée aujourd'hui par notre chère sœur est la plus conforme à celle d'un Dieu, la plus noble, la plus riche entre toutes les vies. Comment n'être pas frappé de cette ressemblance de vie avec un Dieu fait homme? La vie de pauvreté, de souffrance, d'humilité de la Carmélite qui

marche courageusement sur les pas du Sauveur, n'est-elle pas le tableau vivant des anéantissements de la Crèche et du sacrifice de la Croix?... N'est-elle pas aussi, et surtout, une victoire de plus ajoutée à celles du Christ, un nouveau fruit de sa douloureuse Passion, germé sous la céleste rosée de son sang; une lutte à mort engagée contre elle-même par l'âme religieuse, et d'où elle sortira victorieuse avec son Dieu pour entrer avec Lui dans sa gloire? De combat en combat, de victoire en victoire! telle est la devise inscrite sur la bannière des serviteurs du divin Crucifié; mais aussi, hâtons-nous de le dire, si la vie religieuse est une vie d'immolations et de sacrifice, elle est encore la plus noble de toutes les vies. L'âme victorieuse du monde, et traînant après elle comme une esclave enchaînée toute affection aux biens de la terre, ne jouit-elle pas en quelque sorte de la liberté de Dieu même? Cette religieuse, qui n'est retenue par rien de créé, et qui peut à chaque instant prendre un essor plus rapide vers le Ciel, qu'a-t-elle besoin de richesses, d'affections, d'honneurs, de ces mille riens qui nous entravent ici-bas, puisqu'elle possède son Dieu et qu'elle est uniquement éprise de son éternelle beauté?

Là ne s'arrêtent pas les merveilleux privilèges de cette âme; identifiée à la vie du Christ, noble entre toutes, sa vie est encore la plus riche de toutes les vies. Riche du centuple promis à ceux qui quittent tout pour suivre Jésus-Christ, riche surtout des promesses éternelles et de cet héritage que Dieu donne dès ce monde aux véritables amis de sa pauvreté volontaire. Qu'ils sont magnifiques dans leur durée, puisqu'elle est éternelle, dans leur objet, puisqu'il est infini, ces biens que vous acquerrez aujourd'hui, ma sœur, en foulant aux pieds tout ce qui passe! Oh! bénissez, bénissez le Seigneur, qui vous a tirée de la captivité d'Egypte pour vous conduire dans la véritable terre promise. Nous vous félicitons d'avoir sacrifié si généreusement votre patrie, votre famille, les biens dont le Ciel vous avait comblée, car en quittant toutes ces joies passagères et souvent bien trompeuses, vous avez conquis le droit de vous écrier avec le Roi Prophète: « Que la part qui m'est échue est excellente, que mon héritage est précieux. »

Après avoir ainsi montré à l'heureuse Carmélite de quelles bénédictions et de quels privilèges était ornée la vie qu'elle embrassait, le Révérend Père Marie-François, s'adressant à son auditoire, demande pourquoi ceux qui assistent à cette solennité ne se promettaient pas le même bonheur? Il y a ici, dit-il, des prêtres, des âmes religieuses, et surtout des personnes retenues dans le monde par la volonté de Dieu et les devoirs de leur vocation; mais il est un état commun à tous les chrétiens, c'est cet état de sainteté dont parle St Paul quand il dit: « La volonté de Dieu est que vous soyez saints. » Tous, quels que soient notre position et les devoirs de notre charge, nous sommes appelés à posséder l'héritage que Jésus-Christ nous a mérité par son abondante Rédemption. Dieu veut le salut de toutes les

âmes, et notre divin Sauveur n'a fait exception de personne dans le sacrifice de réconciliation qu'il a offert à son Père. Tous les secours, tous les moyens de sanctification nous ont été ménagés par sa grâce, et personne ne sera damné sans le vouloir et sans le savoir.

Mais pour posséder ce royaume auquel la bonté de notre Père céleste nous convie, il faut combattre le bon combat et ravir le Ciel, selon la belle parole de l'Apôtre à Timothée, ce qui veut dire : efforcez vous par tous les moyens en votre pouvoir de conquérir ce Ciel, que les violents seuls emportent. Croyez-le, mes Frères, jamais une âme pusillanime et lâche n'acquerra ce divin Royaume : le Ciel n'est pas pour les poltrons. Il faut avoir sans cesse les armes à la main pour combattre les ennemis de notre salut. Et quels sont ces ennemis, mes frères ! vous les connaissez aussi bien que moi : ce sont le monde, le démon et la chair, triple armure dont Satan se revêt pour terrasser les serviteurs du Christ. Vous êtes dans le monde, mes frères ; la volonté de Dieu vous y a placés, en vous y ménageant des moyens de salut ; mais souvenez-vous que vous devez y être comme n'y étant pas. « Je ne prie pas pour le monde » disait le Divin Sauveur, et encore : « Malheur au monde à cause de ses scandales. » « Soyez dans le monde, disait St Jean, l'apôtre bien-aimé, mais n'aimez pas le monde » c'est-à-dire l'esprit du monde opposé à celui de Dieu, cet esprit de ténèbres et d'erreur en contradiction avec la Lumière Divine et l'Éternelle Vérité. Le démon, voilà bien l'ennemi qui, comme un lion rugissant, tourne sans cesse à nos côtés, cherchant qui dévorer. Nous sommes, dit S Jérôme, « environnés des bataillons innombrables de l'ennemi, » et il est certain que sans une vigilance continuelle, nous succomberons sous les coups de ce redoutable adversaire. Il faut donc le combattre hardiment, et la meilleure arme n'est-elle pas la prière, qui comme un bouclier impénétrable nous met à l'abri des flèches du démon ? Celui qui ne prie pas ne se sauve pas, disait St Alphonse de Liguori, et Notre Seigneur ne nous a-t-il pas fait de la prière le précepte le plus pressant et le plus formel ?

Priez donc matin et soir, souvent dans le jour, et cela toute votre vie, mes frères, car sans la prière fréquente nous ne saurions obtenir les grâces spéciales nécessaires pour triompher de l'ennemi de notre salut. Enfin il faut combattre la chair, car c'est là en effet notre plus grand obstacle, il faut la combattre par la mortification. Le Père Monsabré, l'éloquent orateur de Notre-Dame à Paris, disait il y a quelque temps dans une de ses conférences : « Un corps trop bien nourri avilit, animalise l'âme. » Le savant Dominicain ne faisait que traduire l'expression de St Paul : « L'homme animal, matériel, terrestre ne peut comprendre les choses du Ciel. » Si la mortification des sens est un puissant auxiliaire dans cette guerre à nous-mêmes, elle ne serait néanmoins que d'un faible secours sans la réception sinon fréquente, au moins régulière, du sacrement de l'Eucharistie.

La S^{te} Écriture appelle cette céleste nourriture « un vin qui germe la virginité » c'est-à-dire, conserve à nos âmes la pureté sans laquelle nous ne saurions espérer de voir Dieu. C'est donc fortifiés par cette manne divine et ce breuvage sacré, que nous pourrons sans crainte combattre courageusement l'ennemi qui nous provoque ; et cela, nous le devons à un double titre, car, comme chrétiens, non seulement nous appartenons à Jésus-Christ comme Dieu, mais nous Lui sommes consacrés et redevables de nous mêmes, puisqu'il nous a purifiés et rachetés par son sang. Rappelons nous que nous sommes les membres du Christ, les temples vivants de l'Esprit Saint : « *Templum Dei estis vos* ; » et que cette pensée salutaire encourage nos efforts en nous laissant espérer qu'après avoir été en ce monde les tabernacles du Seigneur, nous serons appelés à notre tour, à prendre place dans ses éternels palais.

Je vous promets, mes frères, que si vous êtes fidèles à vous prémunir ainsi contre les ennemis de votre âme, vous jouirez dès ce monde du bonheur de cette novice à la joie de laquelle vous êtes venus prendre part. Il ne faut point entendre ce bonheur matériel que recherchent les créatures, aveuglées par leurs convoitises ; ce bonheur n'existe pas, du reste, car, dans le jardin de ce monde, il n'y a pas de rose sans épines, et j'ajouterai même qu'il y a plus d'épines que de roses, mais je vous promets le vrai bonheur, celui qui consiste à aimer, à servir Dieu et à garder notre âme pure de toute souillure.

« Qui n'a pas ce bonheur dans l'âme, dit le fameux Balmès, sera toujours malheureux, malgré ses palais, malgré ses richesses et toutes ses commodités ? »

Courage donc, mes frères, mettez-vous généreusement à l'œuvre, combattez le bon combat, consommez vaillamment votre course afin que notre divin Sauveur dans son infinie miséricorde, et Marie notre divine Mère, la mère du bel amour et de la sainte espérance, la trésorière de toutes les magnificences célestes, après avoir soutenu, encouragé et guidé ici-bas votre marche vers l'éternelle Patrie vous obtiennent d'y partager la joie des bienheureux. Amen.

Après cette instruction, qui, nous l'espérons, aura produit parmi les auditeurs des fruits de grâce et de bénédiction, le Révérend Père Marie-François, en quelques mots pleins de sentiment et d'à propos, remit à la novice le crucifix qui, lui dit-il, « sera désormais votre guide et votre soutien dans le chemin que vous allez parcourir. Portez-le extérieurement sans doute, mais surtout dans votre cœur afin que cette croix que vous aurez gardée fidèlement durant la vie vous conduise à son tour aux célestes demeures. »

La nouvelle épouse du Seigneur ainsi revêtue de la force divine de la Croix, s'avança alors entre ses parrain et marraine, suivie de toute l'assistance qui, profondément émue, voulait l'accompagner jusqu'à la porte de clôture où l'attendait la communauté.

C'est un moment solennel, et particulièrement émouvant, que celui où, vêtue encore de sa blanche parure, la novice baise amoureusement les pieds du Christ qu'une religieuse lui présente et revient fermer elle-même la porte qui mettra désormais entre elle et le monde une barrière infranchissable. On sentait que tous les cœurs étaient profondément attendris, et que cette cérémonie, nouvelle pour la plus grande partie des assistants, laissait en eux de sérieuses et salutaires impressions.

Et lorsqu'ayant répondu selon notre cérémonial aux questions d'usage, qui lui furent adressées par le Révérend Père Vicaire, la novice reparut, non plus couronnée de fleurs mais humblement vêtue de la bure du Carmel, l'émotion fut à son comble.

Le visage radieux de notre Sœur parlait assez éloquemment en faveur de la nouvelle vie qui commençait pour elle. Quand après le chant du *Veni Creator*, durant lequel elle était demeurée prosternée, elle vint tour à tour embrasser chacune de ses sœurs, on comprenait qu'elle tenait réellement le monde sous ses pieds et que le saint habit qui la couvrait lui semblait plus précieux mille fois que toutes les richesses de l'univers.

La bénédiction du S^t Sacrement termina la cérémonie. Marie comptait désormais une enfant de plus sous sa bannière, et de tous les cœurs montaient vers cette tendre Mère de ferventes actions de grâces.

Mais nous surtout, les élues du Seigneur sur cette terre étrangère, combien ne sommes nous pas obligées de reconnaître plus que jamais les innombrables bienfaits dont nous avons été comblées!

Etendre ici le culte de Marie, ramener au bercail de l'Eglise les brebis perdues d'Israël, telle est la tâche entreprise dans le but de glorifier cette divine Mère. Et puis surtout, quelle plus douce obligation que celle qui nous est faite, d'obtenir pour notre Saint Ordre tout entier les grâces de choix que sa tendresse maternelle nous invite à solliciter?

Ah puisse-t-elle tomber abondante cette rosée des célestes faveurs et faire naître en de nombreuses âmes, l'ardent désir de resserrer par plus de fidélité et de dévouement les liens qui les unissent à Marie.

O Vierge Immaculée, Divine Ravisseuse des cœurs, possédez à jamais les nôtres, en les rendant captifs de votre incomparable beauté!

* . *

III. Malabar. — Conformément à la promesse faite dans notre dernier numéro, nous revenons sur l'excellente nouvelle que nous avons reçue du Malabar, à savoir: l'aggrégation définitive et officielle des Tertiaires Thérésiennes, à notre Ordre.

Cet institut qui porte le nom de Tiers-Ordre Apostolique de Notre Dame du Mont-Carmel fut fondé à Bayonne, avec la permission et le bienveillant concours de Monseigneur Lacroix, alors évêque de cette ville, et à l'insti-

gation de Monseigneur Marie-Ephrem, carme déchaussé, évêque de Nemesis et Vicaire Apostolique de Mangalore. Celui-ci retournant à sa mission après le Concile du Vatican, le 17 Septembre 1870, emmena avec lui quatre religieuses de cette communauté pour fonder une école. L'œuvre prospéra rapidement. Nous lisons en effet dans « Les Annales du Carmel » du mois d'août 1883, p. 259, qu'en 1882 elles avaient déjà trois établissements (à Mangalore, à Cannanore et à Calicut) « Toutes les religieuses de cette » congrégation naissante, » était-il ajouté, « sont Indiennes, sauf la Supérieure » Générale qui est Française. Elles s'adonnent surtout à l'enseignement, et, » pour y réussir avec plus de prestige, elles ne craignent pas d'affronter » les examens publics. Aux maîtresses graduées le gouvernement accorde » une subvention annuelle en rapport avec le grade. » Depuis, la prospérité a toujours été en grandissant. Actuellement le Tiers-Ordre du Carmel a 4 écoles à Mangalore, 2 à Cannanore, 2 à Calicut, puis 2 à Tellicherry, et une à Vérapoly, à Trevandrum, à Quilon, à Tangatcherry, à Ernaculum et à Lappy, ce qui fait un total de 16 maisons.

Malgré ce merveilleux succès, nos chères Tertiaires avaient au cœur une peine très vive. Quoique, lors de leur fondation, elles eussent reçu du T. R. P. Dominique de St Joseph, de vénérée mémoire, alors Préposé Général des Carmes déchaussés, avec la Règle du Tiers-Ordre des constitutions adaptées à leurs œuvres, elles ne possédaient pas d'acte authentique de leur aggrégation à l'Ordre du Carmel. Enfin leur vœu vient d'être accompli. Dans sa paternelle bienveillance N. T. R. P. Denis de St^e Thérèse, Vicaire Général, par un diplôme daté du 4 Septembre 1892 et adressé aux très vénérées Sœurs Tertiaires de notre Ordre, au diocèse de Mangalore, a daigné leur octroyer l'affiliation et l'aggrégation à l'Ordre ainsi que la participation à tous les biens spirituels du Carmel de St^e Thérèse. La joie de ces bonnes Sœurs ne peut se décrire, non plus que leur reconnaissance envers notre Père Général. Puisse cette faveur augmenter encore les bénédictions de Dieu et gagner à ce Tiers-Ordre Apostolique du Carmel des jeunes personnes qui possédant la langue anglaise voudraient se vouer, dans les missions, à l'éducation de la jeunesse (1). Nous donnerons, le mois prochain, le texte et la traduction de ce diplôme.



1. Le Tiers-Ordre régulier de N. D. du Mont-Carmel existe déjà en plusieurs endroits. Nous citerons en particulier : le couvent des Mameches à Bruges, en Belgique; la maison de saint Martin de Serezat, près Mâcon, en France, département de Saône et Loire; enfin la communauté de sainte Zite, en la ville de Luxembourg, capitale du Grand Duché de ce nom.

FAITS DIVERS

Prise d'habit au Carmel de Laval de M^{lle} Germaine de Sonis (Sœur Germaine de Jésus).

Le Ciel a visité la terre. — Comment mieux rendre, que par ces premiers mots d'un cantique inspiré, l'impression unanime ressentie par toutes les âmes, au spectacle de cette cérémonie vraiment céleste ! Autant, en effet, la voûte étoilée des cieux est supérieure au globe terrestre, autant tout ce qu'on a pu contempler et entendre dans ce sanctuaire pieux et recueilli du Carmel est au-dessus des troubles profanes et des vaines agitations de ce qu'on appelle le monde. Et comment cette descente, si nous osons ainsi nous exprimer, du Ciel sur la terre ne se serait-elle pas opérée, quand l'on sentait que le cœur d'un père, aujourd'hui (nous en avons l'espoir fondé) couronné dans la gloire, s'inclinait, avec tendresse, vers son enfant, digne héritière de son amour pour Dieu, de sa charité, de son esprit de dévouement et de sacrifice ?

Foi, charité, dévouement, sacrifice ; en ces quatre vertus se résume toute la vie du glorieux mutilé de Patay, de cet homme sublime et modeste, que l'armée, avec la France entière, proclame un héros et que l'on a pu appeler un martyr : *Miles Christi*. En ces quatre mêmes vertus se résume aussi l'acte vraiment héroïque de cette jeune vierge, qui, dédaignant tous les avantages qu'un nom glorieux, les qualités du cœur et de l'intelligence, les charmes et les grâces naturels, lui donnaient droit d'attendre dans le monde, vient s'arracher volontairement aux tendresses d'une famille justement aimée, pour expier, dans la prière et la pénitence, non pas les fautes qu'elle n'a jamais commises, mais celles des aveugles qui compromettent leur salut par un oubli coupable.

« La plus grande preuve d'amour que l'on puisse donner, dit l'Évangile, c'est de s'immoler pour ceux que l'on aime. » Cette immolation, que la nature, sans la grâce, trouve au-dessus de ses forces, devient un besoin pour ceux qui aiment Dieu par dessus toutes choses et leurs frères pour Dieu. Et la divine Victime du Calvaire, en les enivrant de son sang, leur communique sa passion pour le salut des âmes.

C'est cette passion, aussi sublime et constante que les passions humaines sont vaines et passagères, qui a fait sortir sœur Germaine victorieuse dans la lutte contre les aspirations mondaines, et qui lui a inspiré la vocation salutaire de devenir victime expiatoire. Tous ceux qui ont eu, comme nous, le bonheur de connaître son admirable père ont, sans aucun doute, éprouvé la même impression. Nous ne pouvons mieux la rendre qu'en rappelant celle qu'éprouverent, il y a dix-neuf siècles, les disciples d'Emmaüs se

reprochant de n'avoir pas reconnu le divin Maître: « Ne sentions-nous pas, se disaient-ils, que notre cœur était *tout brûlant*, lorsqu'il nous parlait dans le chemin et qu'il nous expliquait les Ecritures? » Il était impossible de converser avec Sonis, sans ressentir comme une vertu qui vous pénétrait, vous remplissait d'admiration pour ce grand serviteur de Dieu, et aussi de confusion, de honte de vous-même. Comme on se sentait petit auprès de ce grand chrétien! N'est-ce pas aussi la même impression que l'on ressentait, mardi, au Carmel, en contemplant cette pieuse et pure fiancée du divin Epoux? Et si, détachant les regards de la future fille de sainte Thérèse, on les reportait sur la femme forte, digne compagne d'un saint, qui est la mère de cette jeune fille, sur ses sœurs, sur ses frères bien-aimés, on ne savait qu'admirer le plus, ou de la tendresse, brisée humainement, qui leur arrachait des larmes, ou de la foi énergique qui, au milieu de ces larmes, faisait briller dans leurs yeux comme un rayon de résignation chrétienne et même de joie céleste.

Nous ne dirons rien de la cérémonie, sinon que tout y a été parfaitement ordonné, émouvant, édifiant, au plus haut point. Elle était présidée par Sa Grandeur Monseigneur de Laval, assisté de MM. Lemaitre et Chartier, vicaires généraux, et lui aussi, par moments, visiblement ému. A gauche de l'autel, se trouvaient Mgr Sauvé, le savant ancien Recteur de l'Université catholique d'Angers, et Mgr Baunard, Recteur de l'Université de Lille, l'auteur, si bien inspiré, de cette vie de Sonis, de plus en plus appréciée, et dont la lecture (c'est là assurément sa meilleure récompense des ici-bas), a fait et continuera à faire un bien incalculable, dans l'armée et partout. Devant l'autel, étaient rangés un grand nombre de chanoines et de prêtres, parmi lesquels on remarquait M. l'abbé Batard, ancien aumônier de nos mobiles, actuellement curé de Champéon, qui eut l'insigne honneur de relever le héros de Patay, le 2 décembre 1870, après cette nuit horrible que le glorieux blessé passa dans la prière et les cruelles souffrances, empourprant la neige de son sang. Etaient présents aussi deux RR. PP. Carmes déchaussés dont l'un, le R. P. Albert du S. Sauveur, avait été le confesseur de l'illustre Général les cinq dernières années de sa vie et qui avait reçu ses dernières confidences et son dernier soupir.

Par une délicate attention qu'on ne saurait trop louer, Monseigneur l'Evêque de Laval avait voulu que la messe de cette touchante cérémonie fût célébrée par M. le curé de Loigny, le pieux gardien du mausolée élevé à la mémoire de Sonis et des braves tués aux côtés du général, le prêtre qui, chaque jour, prie à l'autel pour ces nobles victimes (1).

1. M. Theuré, curé de Loigny, est celui-là même qui reçut dans son presbytère le général de Sonis à demi-mort, qui lui céda sa propre chambre et son lit, et l'entoura pendant trois mois des soins les plus dévoués. Le presbytère de Loigny se trouva alors si plein de blessés que l'admirable M. Theuré, s'occupant pour ces braves soldats de la France, prenait la nuit son repos dans sa cave où il s'étendait sur une pauvre paille.

Dans la chapelle du Sacré-Cœur, on voyait les membres de la famille de Sonis, dont deux frères, brillants officiers, et un parent, le colonel de Vernoux, qui, lui aussi, fut un héros en Crimée, et pendant la guerre néfaste de 1870, lorsqu'il reprit du service.

Mais comment n'eût-il pas aussi été là, le co-héros de Patay, le général de Charette, dans cette chapelle du Sacré-Cœur, dont lui et Sonis levèrent, en cette mémorable journée, l'étendard sacré qui, trop de fois teint du sang des zouaves et criblé de balles, du moins ne fut pas souillé par les mains de l'ennemi? Malgré des préoccupations douloureuses, causées par une santé bien chère, il a tenu à venir honorer, dans la fille, la mémoire d'un père dont, mieux que personne, il a su apprécier l'héroïsme et la sainteté.

Une foule, nombreuse et recueillie remplissait la nef, trop petite en un pareil jour, heureuse de rendre hommage au nom de Sonis. On sait quel harmonieux concours apportent nos admirables chants sacrés aux majestueuses cérémonies de l'Eglise. Il est de toute justice de proclamer qu'en celle-ci ils ont été exécutés, par un chœur de jeunes demoiselles et de dames, dans la perfection. Du reste, nul ne s'en étonnera, quand nous dirons que les chants étaient dirigés par cet artiste chrétien que sa modestie nous empêche de nommer (Dieu l'entend; cela lui suffit), mais que tout le monde devinera si nous ajoutons qu'on le trouve partout où une œuvre de bien fait appel à son art et à son dévouement. (A suivre).

*
* *

Grâces obtenues de l'Enfant miraculeux de Prague. — Arles. (France). *Bouches du Rhône.* Nous nous permettons, mon révérend Père, de signaler à votre Révérence un nouveau bienfait, (1) à la gloire du St Enfant Jésus et qui montre sa toute puissante bonté.

Tout récemment deux dames de Marseille, de passage à Arles, vinrent prier dans notre modeste chapelle et leurs regards s'arrêtèrent avec consolation sur la statue miraculeuse de l'Enfant Jésus de Prague. En sortant, elles racontèrent à nos sœurs que le 6 Janvier, l'une d'entre elles, Madame Elisa Rouband, fut renversée par une charrette chargée de tonneaux et dont les chevaux avaient pris le mors aux dents. Elle allait être infailliblement écrasée lorsque, se souvenant aussitôt que c'était le jour où l'Eglise célébrait l'Épiphanie de N. S., elle s'écria: « St Enfant Jésus, sauvez-moi, et en reconnaissance je vous ferai faire un magnifique ex-voto!... » L'Enfant divin daigna exaucer cette ardente prière, et cette personne ayant rempli sa

1. Voir le N° de Septembre, page 176..

promesse n'avait pas trouvé depuis lors dans la grande ville de Marseille une église ou chapelle où le St Enfant Jésus fût continuellement honoré, afin d'y déposer ce gage de sa gratitude. Aussi, en voyant dans notre chapelle sa statue miraculeuse elle dit : « c'est là le Jésus qui m'a guérie, » et elle nous a fait parvenir un grand et bel ex-voto peint sur toile représentant l'accident, s'estimant heureuse, ajouta-t-elle, de donner ce témoignage public et permanent d'amour et de reconnaissance envers notre adorable Sauveur!...

Lille. (France). Le St Enfant Jésus de Prague vient de nous donner encore une preuve bien précieuse de sa bonté toute-puissante.

Au commencement de l'Avent 1894, une personne recommandait aux prières de notre Carmel Mr le Curé de Canteleu (près Lille) atteint d'une de ces maladies qui ne laissent guère d'espoir... Après neuf jours d'un repos complet on devait tenter une opération dangereuse. A cette nouvelle, notre Mère envoya au vénéré Prêtre une médaille et une image du St Enfant Jésus, promettant que nous ferions, du meilleur de notre âme, une neuvaine, en communauté.

Peu après, nous apprenions qu'il n'était plus question d'opération et que le mal diminuait à vue d'œil ; il semblait se fondre, disait-on, « comme la neige au soleil »

Avant le carême, Mr Capelle (le digne curé permet de le nommer) venait remercier le divin Enfant Jésus dans notre Chapelle, Voulant faire connaître ce bienfait merveilleux nous demandâmes à Mr le Curé une attestation afin de la publier dans les Chroniques : le bon et saint prêtre nous répondit : « Les deux médecins qui me soignaient ont déclaré, tous deux, qu'ils ne com-
 » prenaient rien à ma guérison. D'ailleurs, ajouta-t-il, voici en deux mots
 » comment les choses se sont passées : Les docteurs ont cru d'abord à une
 » tumeur cancéreuse : cette tumeur ayant diminué rapidement, ils ont conclu,
 » après constatation, à une glande produite par une déchirure de l'intestin.
 » Cette glande pouvait résister longtemps et demander encore, avec bien du
 » temps, beaucoup de soins ; mais elle a disparu si vite que les docteurs
 » ont exprimé à un de mes amis et à moi-même leur stupéfaction, affir-
 » mant que jamais ils n'ont rencontré un cas semblable ».

Nous ne nous étions point que les médecins, très chrétiens cependant, aient déclaré n'y rien comprendre ; car ce n'est pas une petite médaille et une image qui sont ordinairement employées comme médicament.

Nous y voyons certainement une faveur extraordinaire du St Enfant Jésus de Prague et nous le remercions avec les heureux paroissiens de Mr le Curé Capelle, d'avoir conservé ce pasteur selon le Cœur de Dieu.

Dernièrement pour nous récréer, (car il a comme les vrais saints la jubilation en partage), le bon Curé nous envoyait ces bouts rimes par lesquels nous terminons notre petite relation : ils redi-ent son humilité avec sa reconnaissance.

Petit Jésus que j'aime
 Tu m'as guéri toi même,
 Divin Roi du Carmel,
 Réponds à mon appel,
 Guéris aussi mon âme
 Remplis la de ta flamme.

* *

Échos de partout. — Gand. — La mort ayant enlevé à la Province de Flandre son vénéré Provincial, au chapitre tenu à Gand, le Mardi 13 Décembre, le T. R. P. Gérard de S^{te} Thérèse a été élu pour succéder au défunt.

Espagne. — Le 10 Décembre se sont embarqués, en destination de Cuba, seize Carmes déchaussés qui vont aider dans leurs travaux apostoliques nos Pères missionnaires de la Havane, de Port au Prince et de Matanzas.

* *

Bibliographie. *L'Espagne Thérésienne ou Pèlerinage d'un Flamand à toutes les fondations de S^{te} Thérèse.*

Il a donc enfin paru, ce cher album depuis si longtemps attendu avec une sainte impatience! Les lecteurs des Chroniques en ont reçu le prospectus; il était inséré dans notre dernier numéro; ils savent donc l'origine de l'album et les péripéties par lesquelles a passé sa publication. Nous n'avons rien à répéter ici; mais nous ne voulons pas laisser passer cette occasion d'offrir à la mémoire du vénéré Monsieur Hye Hoys l'hommage de respect et de reconnaissance auquel il a tant de droits. Infatigable pèlerin, il a voulu, dans sa dévotion à N. M. S^{te} Thérèse visiter tous les lieux où avait vécu, où avait fondé des couvents notre incomparable Mère; et puis il y a employé son magnifique talent à nous dessiner et ces lieux et ces maisons et encore une foule d'objets, pieux souvenirs de la séraphique Sainte. Qu'il en soit béni et qu'au Ciel il en reçoive sa récompense! D'ailleurs, son album fera du bien aux âmes; il rendra plus attrayante encore et par suite plus attentive et plus suivie la lecture des œuvres de N. M. S^{te} Thérèse, il augmentera la dévotion envers elle, et tout ce bien spirituel lui sera un accroissement de gloire et de bonheur. Il faut ajouter que sûrement la séraphique Sainte, au cœur si reconnaissant, répondra à chaque nouvel hommage, fruit du travail de son dévot serviteur, en versant dans son âme les flots de délices dont elle est inondée.

C'était un des buts voulus par M. Hye Hoys: faire lire avec plus de charmes encore les œuvres de notre Mère. Il a parfaitement réussi. Montrons le par un exemple pris au hasard. J'ouvre le livre *des Fondations* au chapitre XIX pour y lire les détails de celle de Salamanque. J'y vois que la maison choisie pour les Carmélites par Nicolas Guttierrez était jusqu'alors habitée par des étudiants, et que ceux-ci ne l'avaient pas

encore quitté. Quel plaisir de pouvoir contempler à la vignette N^o 2 le dessin de cette maison ! oui vraiment elle *est vaste*, cette maison, elle *est loin du centre de la ville*, on s'en aperçoit. Bien que Notre Mère n'ait pu les rappeler *sans avoir envie de rire*, on conçoit les terreurs de la vieille Sœur Marie du S^t Sacrement ; surtout quand au N^o 3 on considère la grande cour et les longues galeries. Que ce soit en Espagne et au XVI^{me} siècle, n'importe ! la jeunesse aime à rire ; et qui sait s'il n'aura pas passé par la tête d'un des jeunes étudiants de faire, en se cachant, une farce à laquelle d'ailleurs il ne voit pas malice. — Les Sœurs de S^{te} Isabelle (ou S^{te} Elisabeth) sont les voisines dévouées des nouvelles venues ; regardez au N^o 4 cette grosse porte, en chêne assurément, avec ces lignes de clous à grosse tête, c'est celle du couvent de ces charitables religieuses. — Mais les Carmélites ne sont pas bien dans cette maison ; Notre Mère revient leur en chercher une autre. A son retour elle doit loger, ainsi le veut l'ordre de son Provincial, chez le Comte de Monterey. Voyez au N^o 6, c'est le château de la noble famille dévouée à S^{te} Thérèse ; en le contemplant, votre œil se remplit de larmes d'émotion, là Thérèse a guéri miraculeusement et l'enfant du comte de Monterey et une de ses servantes. — Ce que la Sainte n'a pu nous dire, puisque le fait est arrivé après sa mort, une note nous l'apprend ; les Carmélites furent forcées d'abandonner même la seconde maison ; elles s'établirent ailleurs ; admirez la vignette N^o 8, elle vous représente le nouveau couvent ; et afin que vous puissiez mieux juger de l'église le N^o 9 en, montre la belle façade. — Qu'on ne s'imagine pas cependant que l'album soit utile uniquement pour le livre des « *Fondations*. » Les huit premières planches nous donnent dans ses magnifiques gravures d'intéressants détails sur les premières années de S^{te} Thérèse et les deux dernières nous font contempler ses reliques et l'église où elle repose. — Nos lecteurs se feront une joie, comme un devoir de piété filiale, d'acquérir ce précieux album. On sait qu'on peut se le procurer chez les Carmes déchaussés : à *Bruxelles*, en s'adressant au R. P. Jean-Baptiste ; ou à *Gand*, en écrivant au R. P. Bruno.

Nécrologie. — Nous recommandons aux prières de nos lecteurs l'âme du frère du R. P. Gérard, dévoué collaborateur de nos *Chroniques* et maintenant Provincial de la Province de Flandre. Le décès du vénéré défunt a été annoncé de la manière suivante dans le Journal *l'Ami de l'ordre, de Namur*.

« Nous apprenons avec regret la mort de M. Alphonse Lien, de Moustier, »
 « décédé le 31 Octobre dernier, à l'âge de 57 ans, après une longue et »
 « pénible maladie, soufferte avec la plus grande résignation, administré des »
 « sacrements de l'Eglise, Le regretté défunt était un homme droit, bon, géné- »
 « reux, un catholique dévoué et un chrétien sans reproche. Il a donné à sa »
 « nombreuse famille, qu'il a élevée dans les meilleurs sentiments de foi et »
 « de religion, l'exemple d'une vie active et remplie de bonnes œuvres ».

Calendrier-Éphémérides

1. Dimanche. — CIRCONCISION DE N. S. J. C. 2^e classe.

1748. Bruxelles. Mort du Frère Dominique de Jésus-Marie, Convers, dans le siècle Martin Van den Broeck, d'Audeghem, Flandre orientale, à l'âge de 70 ans dont 46 de profession religieuse.

2. Lundi. — Octave de St Etienne, premier martyr, double.

3. Mardi. — Octave de St Jean, Apôtre et Evangéliste, double.

1645. Gênes. Mort de la R. Mère Angèle-Françoise de la St^e Trinité, ex-prieure de ce couvent, et native de cette ville. Elle se distingua par son humilité, son obéissance et son grand amour pour l'oraison. Dieu la favorisa de grâces extraordinaires, et il l'éleva à une contemplation très sublime. Elle mourut en odeur de sainteté.

4. Mercredi. — Octave des SS. Innocents, Martyrs, double.

5. Jeudi. — Vigile de l'Epiphanie, semi-double.

1636. Fondation du couvent des Carmélites déchaussées, d'Abbeville en France, sous le vocable de Jésus, Marie, Joseph. La fondatrice en fut la R. Mère Anne de Jésus-Marie du couvent d'Amiens.

6. Vendredi. — L'EPIPHANIE, 1^{re} classe avec Octave privilégiée.

1650. Les Carmes déchaussés, arrivés l'année précédente en la ville de Gand, se fixèrent définitivement en ce jour dans la rue de Bruges. Il y avait en cet endroit des bâtiments assez vastes et une chapelle qui, au temps où l'hérésie était régnante dans la capitale des Flandres, avait servi de corps-de-garde aux rebelles. Une partie du terrain royal, qui entourait la cour du prince, et qui était connu sous le nom de *Pré aux Lions*, ayant été exposée en vente, les Carmes déchaussés en firent l'acquisition avec l'assistance de quelques personnes charitables, et notamment avec celle de la noble famille Triest. L'Archiduc Léopold montra pour la réforme de N. M. St^e Thérèse autant de bienveillance que ses prédécesseurs, Albert et Isabelle; il fit présent à l'église d'un beau tableau, où il est représenté agenouillé devant l'Enfant Jésus et son patron St Léopold. Désirant augmenter la vénération et le respect pour ce saint dans les Pays-Bas, il fit venir de Neubourg, village à quatre lieues de Vienne, une partie assez considérable de son épaule, qui fut remise, en 1655, au R. P. Jacques-Philippe de la Mère de Dieu, prieur, pour être déposée dans la nouvelle église, dédiée aux SS. Joseph et Léopold. Il fit aux Pères donation d'un terrain destiné à bâtir en l'honneur de St Léopold un ermitage, qui servirait aux religieux de lieu de retraite pour leurs exercices spirituels, à condition de chanter annuellement une messe pour le bien du roi et de ses successeurs, et un anniversaire pour les membres décédés de la famille royale; en outre une porte devait être laissée aux princes, dans le mur de séparation, pour leur entrée dans le couvent.

7. Samedi. — 2^{me} jour de l'Octave.

8. Dimanche dans l'Octave de l'Epiphanie.

1678. Bruxelles. Mort du R. P. Isidore de St Mathieu, dans le siècle Robert Lootens, de Bruges, Religieux versé dans les hautes sciences,

il fut souvent Lecteur; il fut aussi le premier Sous-prieur de Gand, et Prieur à Malines, à Ypres et à Gand; il mourut âgé de 65 ans, après 43 de Profession religieuse.

9. Lundi. — 3^e jour de l'Octave.

10. Mardi. — 4^e jour de l'Octave.

11. Mercredi. — 5^e jour de l'Octave.

12. Jeudi. — 6^e jour de l'Octave.

1809. Bruxelles. Le R. P. Dominique de St Jean-Baptiste, — dans le monde Jean-Baptiste Van den Bossche d'Anvers, — il fit Profession en mai 1764; plus tard il fut Prieur, Secrétaire du Provincial et Confesseur extraordinaire de nos Sœurs les Carmélites; après la suppression il habita la rue des Minimes avec les RR. PP. Didace, Gabriel, Antonin et Louis; il mourut âgé d'environ 65 ans.

13. Vendredi. — Octave de l'Epiphanie, double.

1667. Anvers. Mort de la Sœur Antoinette Claire du St Sacrement, dans le monde M^{lle} la Comtesse de Vertain. Elle naquit au Château d'Everbergh, entre Bruxelles et Louvain. A l'âge de 17 ans, elle entra aux Carmélites d'Anvers, et elle prononça ses vœux entre les mains de la Vén. Mère Anne de St Barthélemy, le 7 septembre 1616. Notre Seigneur lui fit une large part de sa Croix; et on peut dire que toute la vie de la Sœur Antoinette ne fut qu'un enchaînement d'épreuves et d'humiliations. Le Vén. Père Dominique de Jésus-Marie assura un jour avoir vu son âme en état de grâce et parmi les chœurs des saintes Vierges.

14. Samedi. — St Hilaire, Evêque, Confesseur, Docteur, double. († 367).

15. 2^e Dimanche après l'Epiphanie. — LE TRES SAINT NOM DE JÉSUS, 2^e classe. *Indulgence plénière pour l'assistance à la Messe chantée.*

16. Lundi. — St Marcel, Pape, Martyr, semi-double. († vers 307).

Aujourd'hui messe chantée de *Requiem*, pour les défunts de l'Ordre, parents, amis et bienfaiteurs. (1^{er} Ternaïre).

17. Mardi. — St Antoine, Abbé, double. († 356).

18. Mercredi. — La Chaire de St Pierre à Rome, double-majeur.

Aujourd'hui commencent les NEUF MERCREDIS qui précèdent la fête de S. Joseph. Indulgence plénière l'un ou l'autre de ces Mercredis. Pour les huit autres, Indulgence de 7 ans et de 7 quarantaines. Toutes ces indulgences sont applicables aux âmes du purgatoire. (Rescrit du 10 Juin 1839).

19. Jeudi. — Office votif du T. S. Sacrement. Messe chantée de *Requiem* comme le 16. (1^{er} Ternaïre).

20. Vendredi. — St Fabien, († 250), et St Sébastien († 288). Martyrs, double.

21. Samedi. — St^e Agnès, Vierge, Martyr, double. († 304).

1684. Bruxelles. Mort du R. P. Dominique de Jésus-Marie, — dans le monde Sébastien Coop de Malines, — homme d'un caractère doux et affable envers tout le monde: 3 fois il fut Prieur de Bruxelles, une fois de Malines et une fois d'Anvers. Il mourut étant Prieur de notre maison, âgé de 50 ans dont 31 de vie religieuse.

22. 3^e Dimanche après l'Epiphanie. — St Anastase, Martyr de l'Ordre, double. († 628).

23. Lundi. — Les Epousailles de la T. S^{te} Vierge Marie, double-majeur.

24. Mardi. — St Timothée, Evêque, Martyr, double. († 97).

25. Mercredi. — La conversion de St Paul, Apôtre, double-majeur.

- 26. Jeudi.** — St Polycarpe, Évêque, Martyr, double. († 2^e siècle).
27. Vendredi. — St Jean Chrysostôme, Évêque, Confesseur, Docteur, double. († 407).
28. Samedi. — Office votif de la T. St^e Vierge.
29. Dimanche de la Septuagésime.
 1665. Bruxelles. Mort du R. P. Epiphane de la Croix, — dans le monde Martin Van Aultre, de Grammont, — serviteur insigne de la T. S. V. Marie qui lui montra, comme une tendre mère, beaucoup d'affection; car, comme il fut congédié du Noviciat, lors de son dernier chapitre, pour un défaut de langue, il se fit que tous les Pères capitulants ayant donné la boule noire, miraculeusement on ne trouva (et cela jusqu'à deux fois) que des boules blanches, à l'admiration de tous. Pour correspondre à un tel bienfait il choisit de passer sa vie au Désert, où durant 30 ans il remercia Dieu et la reine du Carmel, sa bienfaitrice. Tombé gravement malade, il vint à Bruxelles et y mourut âgé de 65 ans dont 44 de Religion.
30. Lundi. — St^e Martine, Vierge, Martyre, semi-double. († 3^{me} siècle).
 Messe chantée de *Requiem* comme le 16, (1^{er} Ternaïre).
31. Mardi. — L'Oraison de Notre-Seigneur, double-majeur.

Petites fleurs du Carmel

On aime à se représenter, surtout aux jours de Noël, la Vierge Mère tenant entre ses bras le Dieu fait homme, son aimable Fils. On cherche à deviner les sentiments qui remplissaient le cœur de Marie; on se prend à écouter les douces paroles dont elle se servit pour les exprimer. Mystères aussi profonds que gracieux: l'art et la piété ont de tout temps rivalisé pour nous en mettre sous les yeux la mémoire. De là tant de Madones dues au pinceau des plus illustres artistes. De là tant de poésies inspirées par le même sujet. L'an dernier les Chroniques, à pareille époque, en ont donné une dont l'auteur, le regretté Père Sernin, réunissait justement tout ce qu'il faut pour cette matière, étant non seulement un poète véritable mais encore un pieux contemplatif. C'est la piété aussi qui porta notre V. P. Jean de Jésus-Marie à se représenter et à exprimer, en un religieux monologue, les *Sentiments de la sainte Vierge envers son Fils nouveau-né*. Prenons-le pour guide et, parmi les suaves pensées qu'il offre, choisissons celles qui nous peuvent être profitables.

A quoi pense Marie à cette heure, sinon au but pour lequel s'accomplit, par son intermédiaire, l'Incarnation divine?

Très doux Fils de David, s'écrie-t-elle, *Dieu très haut, vous voici donc, amené ici-bas par votre bonté, pour goûter, vous seul, tous les fruits amers que produit la terre des pécheurs.*

Déjà il commence à souffrir: voyez ses yeux qui répandent des larmes, ses membres si tendres, tout tremblants de froid; c'est l'abri de vos bras qu'il réclame, ô Marie; il veut se réchauffer sur votre sein. — L'humble Vierge, au moment de commencer son ministère maternel, s'anéantit devant son Enfant:

Je vous adore, ô Majesté infinie; je vous aime, ô Bonté immense. O Roi de Jérusalem, vous que servent en tremblant les plus élevés des esprits célestes, recevez en sacrifice le cœur plein d'amour de votre Mère toute dévouée.

Puis, saisie du contraste entre la grandeur infinie et l'apparente infirmité de Celui qu'elle contemple :

Dites-moi, ô Verbe éternel de Dieu, sont-ce bien les pieds qui marchent sur l'aile des vents, ces petits pieds que je baise? Ces petites mains que je vénère, sont-ce bien celles qui ont créé la lumière, façonné le soleil? et ces bras mignons, sont-ils ceux du Dieu fort qui fait trembler le monde? Dans cette poitrine d'enfant sont donc cachés les brasiers immenses de l'amour éternel? et voici la tête où reposent les inestimables trésors de la science et de la sagesse de Dieu? voici les membres où daigne habiter la Divinité tout entière?

L'amour naturel de la Mère se manifeste ici, en même temps que l'étonnement respectueux d'une âme très-sainte, habituée à révérer la Majesté divine. Qu'on était loin, à Bethléem, des terreurs de l'ancienne Loi, loin des foudres du Sinaï, loin des rigoureuses vengeances contre les ennemis du Très-Haut! Une paix solennelle s'établissait entre le Ciel et la Terre, près de ce trône nouveau, la crèche, où Dieu se plaçait pour commander pacifiquement aux anges et aux hommes.

Qui donc, reprend Marie, a désarmé tant de puissance? O Dieu d'amour, plein de clémence et de libéralité, vous êtes admirable dans toutes vos œuvres; mais surtout vous êtes aimable dans votre enfance!

Et, sous le regard ravi de la Vierge Corédemptrice, se déroulent les prophéties dont voici venir l'accomplissement. Cet Enfant-Dieu naît pour régner. Déjà son silence est pour le monde un éloquent appel, son pauvre berceau se transforme en une chaire d'où il distribue au monde les enseignements de l'éternité. Les nations accourent: elles déposent leurs offrandes avec leurs hommages et reçoivent en retour le don de la foi. Ceux qui résistent sont confondus. Les autres, subjugués par les amabilités du Verbe fait chair, forment le royaume de Dieu dont les destinées, péniblement commencées sur la terre, se continueront glorieuses dans le ciel.

Il est vrai que, pour en arriver là, il faudra tant souffrir! Les prédictions douloureuses entourent déjà Marie. Ne voit-elle pas d'ailleurs son Jésus exposé au froid de la nuit, dans cette mesure ouverte sur cette dure couche de paille? Oh! qu'il lui soit donné de lui fournir au moins quelque soulagement!

O merveille de beauté, Fils de Dieu, nourrissez-vous de mon lait et buvez en même temps toute mon âme, car tout en moi n'aspire qu'à vous être uni: vous servir, c'est ma joie, c'est l'objet de mes plus ardents desirs. Je veux m'efforcer de suppléer, comme je le puis, à tout ce qui vous manque ici.

Remarquons comme il nous est avantageux et facile de nous approprier ce langage quand nous avons fait la sainte Communion. Notre cœur n'est-il pas une étable, bien plus pauvre que celle de Bethléem? Ne devons-nous pas à Jésus eucharistique, dans la nuit de nos indifférences et le froid de nos péchés, des soins semblables à ceux que Marie lui donne à son premier avènement! Les citations précédentes nous fournissaient des actes d'adoration, d'amour, d'admiration. Celle-ci nous suggère les bons propos, les résolutions sérieuses dans lesquelles nous envelopperons, comme pour le réchauffer, l'Enfant divin naissant en nous. Concluons donc avec notre bonne Mère :

C'est moi qui vous ai enveloppé de ces pauvres langes, ô Chaleur vivifiante de mon âme; c'est moi qui vous ai posé dans cette crèche: je n'avais rien de plus à vous offrir; rien, si ce n'est moi, moi qui veux être toujours votre Mère très-aimante et la servante très-fidèle de votre divine Beauté.



De la différence entre la Charité théologale

et la Vertu de Religion.

(suite, voir page 294 et suiv.)

Nature et essence de la Charité.



Par l'exclusion de tous ces amours, qui ne sont pas la charité, se dégage clairement la définition de la reine des vertus.

Elle n'est d'abord pas une affection sentimentale, mais un amour de volonté.

Elle ne s'occupe pas simplement, comme la dévotion, du service de Dieu et du culte divin, mais elle s'attache au Seigneur lui-même.

Laissant l'amour de concupiscence poursuivre son bonheur personnel, l'âme par elle tend au Bien suprême en personne.

Bien au-dessus de l'amour naturel, la charité surnaturelle est versée dans nos cœurs par l'Esprit-Saint (1), elle rend la foi agissante (2), elle exclut tous les vices et fait germer toutes les vertus, ainsi que S. Paul en cite bien des exemples, et elle fait accomplir toute la loi (3); elle est même le but, le terme de tout précepte divin (4), elle est le grand commandement « *mandatum magnum*, » la fin des autres, qui tous, comme le prouve S. Thomas d'Aquin, ne sont donnés que comme des moyens de l'acquérir, de la conserver ou de l'augmenter; elle est la perfection et l'idéal, et voilà pourquoi, tandis que les autres vertus ont une certaine mesure, il nous est commandé d'aimer sans mesure (5): « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de *tout* votre cœur, de *toute* votre âme et de *toutes* vos forces (6). »

1. Caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum (Rom. V, 5.)

2. Fides per caritatem operatur (Galat. V, 6.)

3. Plenitudo legis est dilectio (Rom. XIII, 10.)

4. Finis præcepti est dilectio de corde puro (I Tim. I, 5.)

5. Modus diligendi Deum est diligere sine modo. (SS. Aug. et Bern.)

6. Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua et ex tota fortitudine tua. (Deut. VI, 5, Matt, Marc, Luc.)

La charité théologale est encore la compagne inséparable de la grâce sanctifiante, ce germe de la gloire future, comme s'exprime S. Thomas; elle est la grande ouvrière du mérite surnaturel; elle procure la vision béatifique, et est couronnée au ciel par la jouissance « fruitio » du bonheur surnaturel, qui consiste à posséder Dieu en le contemplant face à face pendant l'éternité!

La charité consiste, comme nous l'avons expliqué, dans un amour de la volonté envers la divinité. Quel est l'acte fondamental de cet amour? C'est la bienveillance, c'est-à-dire l'exercice intérieur de cette disposition par laquelle nous voulons du bien à quelqu'un. L'amour suppose toutefois, en outre, une union d'affection par laquelle celui qui aime considère l'objet de son amour comme lui étant uni ou lui appartenant d'une certaine façon, et par suite tend vers lui (1). Le cri propre à cet amour se fait entendre dans cette protestation du psalmiste: « Qu'ai-je à attendre au ciel et » que veux-je de vous sur la terre? Le Dieu de mon cœur; oui, » Dieu pour mon partage pendant l'éternité (2). » Ou d'une façon plus précise encore dans cette exclamation du Cantique des Cantiques: « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui (3). » Ici nous entendons la réciprocité de l'amour, deuxième condition de l'amitié, et la possession l'un de l'autre, suprême accomplissement de la troisième condition de l'amitié, condition qui consiste dans une sorte d'association pour jouir ensemble des mêmes avantages.

Dans la charité se trouvent ces trois conditions de toute amitié: Dieu, qui est amour, nous a aimés de toute éternité (4); de notre côté, la charité désigne l'amour surnaturel de l'homme pour Dieu et elle suppose l'état de grâce, qui nous vaut l'amour particulier de Dieu. En outre, le Seigneur désire nous faire part du même bonheur dont il jouit lui-même; déjà il nous en donne

1. S. Thom. (p. II^a II^æ q. XXVII, a 2, c) ostendit amorem suprà benevolentiam addere unionem affectus.

2. Quid enim mihi est in cælo et a te quid volui super terram? Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum. (ps. LXXII, 26).

3. Dilectus meus mihi et ego illi (Cant. II, 16).

4. Deus caritas est (I Joan. IV, 8) In caritate perpetua dilexi te. (Jerem. c. XXXI, v. 3).

le gage ou le prix dans la grâce sanctifiante. Entre lui et les âmes justes il y a donc toutes les conditions d'une véritable amitié; en sorte que Notre Seigneur répète à tous ceux qui ont la charité ce qu'il disait à ses apôtres: « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis (1). »

Le Scapulaire de N. D. du Mont-Carmel

(suite, voir page 296 et suiv.)

CHAPITRE VI.

La promesse de Marie au Scapulaire et les arguments d'autorité, (suite). — Prodiges nombreux et variés opérés par le saint habit de la Vierge, différentes significations qu'on y découvre en faveur de la doctrine exposée dans les précédents chapitres. — Une parole de Bossuet apportée en confirmation de cette doctrine.

Ceux qui ont étudié à ses sources l'histoire des origines de la dévotion du saint Scapulaire ne sont pas sans connaître l'étonnant prodige de conversion opéré par ce saint habit, le lendemain même du jour où la Vierge nous le donnait. Un seigneur anglais souillé de crimes se mourait des suites d'une blessure reçue dans un duel; il avait le cœur plein de colère contre son adversaire et il refusait obstinément, avec force blasphèmes, les secours de la Religion; c'est lui qui fut l'objet du miracle. S^t Simon Stock que les affaires de son Ordre amenaient providentiellement ce jour-là même avec son secrétaire, Pierre Swanington, dans la ville où cela se passait (2), fut appelé près du moribond. Il le trouva privé complètement de l'usage de ses sens, mais encore écumant de rage et grinçant des dents. Ne pouvant faire autre chose pour le salut de ce malheureux pécheur, incapable, pour le moment, d'entendre ses exhortations, il forma sur lui le signe de

1. Jam non dicam vos servos.....; vos autem dixi amicos. (Joan XV, 15). Ita S. Thom. p. II^a II^æ q.^æ XXIII, a 1.

2. Cette ville était Vinchester.

la croix et lui imposa le saint Scapulaire. Mais à peine le saint habit de la Vierge eut-il touché les épaules du moribond, que celui-ci revint subitement à lui, recouvra pleinement l'usage de ses sens et commença à déplorer hautement ses désordres passés; puis, saisi d'une très vive crainte à la pensée des tourments de l'enfer qu'il n'avait que trop mérités par ses crimes, il demanda avec instance à se confesser, ce qu'il fit sur le champ en versant beaucoup de larmes et en donnant des signes non équivoques du plus grand repentir. Il reçut ensuite, avec beaucoup de piété, les derniers sacrements et mourut peu après dans la paix et le calme, le cœur plein de confiance dans l'infinie miséricorde de Dieu. Après sa mort, il apparut à son frère pour lui annoncer qu'il était sauvé par la toute puissante protection de Marie et par la vertu du saint Scapulaire (1).

L'Évêque du lieu, ravi d'admiration en entendant le récit de ce prodige, voulut apprendre de la bouche même de S^t Simon Stock ce que c'était que cet habit miraculeux qui avait opéré une si grande merveille, et d'où lui venait une telle vertu. Notre saint, forcé d'obéir, lui raconta tout en détail, en commençant par l'apparition de la Vierge lui donnant le saint Scapulaire, et l'Évêque, après en avoir conféré pendant quelques jours avec son conseil, fit dresser de la déclaration du saint religieux une relation authentique sur laquelle il apposa son sceau.

Dans ce premier et étonnant miracle opéré grâce au saint Scapulaire, Dieu a voulu sans doute affirmer par un témoignage irrécusable la vérité de la révélation faite à S^t Simon Stock. Du même coup il a autorisé et rendu solide et sage la croyance de tous, des pasteurs et des fidèles, à cet étonnant privilège dont la Reine du Ciel venait de favoriser son Ordre de prédilection.

Remarquons cependant les circonstances particulières et certainement providentielles de cet événement miraculeux : la vertu du saint

1. Fratri suo hesitanti de salute ejus apparuit, significando bene secum agi, et quod per potentissimam reginam angelorum, *per habitum Beati viri tanquam per clypeum*, evaserat insidias dæmonum. (Speculum Carmelitanum, tom. II N^o 1522).

Scapulaire s'exerce pour la première fois, et voici qu'elle triomphe complètement d'un cœur profondément pervers, d'un pécheur endurci qui semble devoir fatalement mourir dans l'impénitence.

Ne faut-il pas y voir une ratification solennelle donnée par Dieu lui-même du véritable sens attaché par Marie à l'étonnante promesse qu'elle a faite à ceux qui porteraient le saint Scapulaire: " In hoc moriens æternum non patietur incendium. "

C'est du moins ce que paraît assez clairement nous insinuer le P. Pierre Swanington dans la relation qu'il nous a laissée de ce fait et des heureuses conséquences qui en résultèrent pour la prompte diffusion de l'Ordre. Nous citons ses paroles: " La renommée de ce prodige s'étant rapidement répandue par toute l'Angleterre et même au dehors, un grand nombre de villes nous offraient des couvents pour y habiter, et quantité de seigneurs, désirant ardemment participer aux grâces de l'Ordre, venaient nous demander la faveur d'être affiliés à notre sainte Religion, afin que, mourant revêtus de notre saint habit, ils obtinssent, eux aussi, par les mérites de la glorieuse Vierge Marie, *une fin heureuse* (1.). "

Seul, ce premier prodige n'aurait pas suffi, mais il se présente à nous suivi d'une multitude d'autres absolument semblables, non moins éclatants et non moins authentiques. — Et même de nos jours la source est loin d'en être tarie. — Donc il eut pour but de propager la dévotion au saint Scapulaire, de lui donner sa véritable signification. Mais répétons-le: des milliers et des milliers de fois, on l'a vu, à tous les âges et dans tous les pays; devant la miraculeuse vertu du saint Scapulaire l'obstination des plus grands pécheurs est tombée, comme par enchantement, à l'article de la mort et a fait place aux dispositions les plus édifiantes et les plus saintes. On peut dire que le monde est plein de ces exemples qui volent partout de bouche en bouche; il n'est presque pas de ville ni même de localité un peu importante, où quelque

1. Sermone vero per Angliam et extra currente, multæ civitates offerebant nobis loca ad inhabitandum, et multi proceres petebant affiliari huic sacre religioni pro participio gratiarum, desiderantes mori in habitu sancto Religionis Carmelitane ut per merita gloriose Virginis Mariæ haberent exitum vite bonum.

nouveau fait de ce genre ne vienne de temps à autre vivifier la piété des fidèles envers l'habit de Marie. Au contraire, chose bien frappante et digne d'être remarquée, on n'entend jamais dire, dans le public, qu'on ait vu un pécheur portant le Scapulaire mourir manifestement dans l'impénitence, et donner jusqu'à la fin, par le refus obstiné des sacrements, ou de toute autre manière, des signes effrayants de réprobation.

En nous renfermant dans cette seule catégorie de faits, nous pourrions déjà, ce nous semble, y trouver un fondement très suffisant pour nous croire autorisés à penser et à dire qu'on ne peut mourir avec le saint Scapulaire et tomber en enfer. Nous avons cependant encore, pour nous confirmer dans ce sentiment, l'autorité d'autres faits. Ceux-ci sont aussi terribles que les premiers sont consolants; ainsi, par une voie tout opposée, nous arrivons à la même conclusion.

Combien d'abord de mauvais chrétiens, portant habituellement le saint Scapulaire avec lequel ils comptaient bien mourir, et que la justice de Dieu est venue frapper subitement de mort, juste au moment où, pleins de force et de vie et ne soupçonnant pas l'affreux malheur qui les menaçait, ils venaient de quitter, peut être pour un instant seulement, le saint habit de la Vierge!

Combien encore de pécheurs impénitents, même en face de la mort qu'ils voyaient venir, et déjà un pied dans la tombe, qui, non contents d'avoir refusé obstinément tous les secours de la Religion, ont encore poussé l'impiété et la haine aveugle de leur salut jusqu'à s'arracher volontairement, en pleine connaissance et avec mépris, la livrée de la très sainte Vierge! Ils se chargeaient aussi eux-mêmes, sans s'en douter, de justifier, à leur manière, la rigoureuse vérité de la promesse de Marie; non, qui veut obstinément tomber en enfer ne peut porter, en mourant, l'habit du Carmel; jamais ce vêtement béni ne sera trouvé sur le cadavre d'un réprouvé.

Combien d'autres enfin, poussés au suicide par je ne sais quel motif criminel, ont essayé à plusieurs reprises de se donner la mort, mais toujours sans succès, aussi longtemps qu'ils avaient le saint Scapulaire et n'ont malheureusement que trop bien réussi

dès qu'ils ont quitté cette merveilleuse égide ! Eux aussi apportent un nouveau témoignage en faveur de la promesse de Marie ; ils montrent clairement à tous, que, s'ils se sont damnés, ce n'a pas été la faute de leur si bonne mère ; tant qu'elle les a vus couverts de ses livrées, elle n'a pas reculé devant un miracle plusieurs fois renouvelé pour les empêcher de consommer leur crime ; elle ne les a abandonnés à leur sens réprouvé, que lorsque eux-mêmes, s'obstinant malgré elle à leur propre perte, ont renoncé volontairement et de leur plein gré à sa toute puissante protection, en se dépouillant de son saint habit.

Tous ces faits que nous n'avons pu qu'indiquer ici d'une manière sommaire, en restant dans les généralités pour ne pas trop nous étendre, sont d'une authenticité très certaine ; on peut en trouver le récit détaillé dans les différents auteurs, anciens et nouveaux, qui ont écrit sur la dévotion du saint Scapulaire. Il est encore beaucoup d'autres exemples qui n'ont été relatés nulle part, mais que l'on peut apprendre chaque jour, si l'on veut, de la bouche de quantité d'ecclésiastiques et de religieux qui, assurément dignes de foi, nous affirment en avoir été eux-mêmes les témoins dans l'exercice de leur saint ministère, ou les avoir appris de personnes graves, de la sincérité desquelles ils ne pouvaient douter.

Or des faits si nombreux et si frappants, dans lesquels, à moins d'être aveugle, on ne peut se refuser à reconnaître le doigt de Dieu, doivent bien signifier quelque chose. Voici simplement ce qu'ils signifient. En convertissant si souvent à l'article de la mort, grâce au saint Scapulaire, des pécheurs invétérés, qui jusque là avaient obstinément repoussé tous les moyens de salut, en empêchant au contraire, par les secrets ressorts de sa Providence, qu'aucun pécheur revêtu des livrées de Marie ne mourût ouvertement dans l'impénitence et l'irréligion, Dieu a voulu d'abord justifier pleinement notre absolue confiance dans la promesse de Marie au Saint Scapulaire et nous établir de plus en plus dans cette persuasion intime et profonde qu'on ne peut mourir avec le saint habit du Carmel et mourir en réprouvé : et ensuite donner en même temps un avertissement salutaire et on ne peut plus efficace

à tous ceux qui, par ignorance ou par malice, seraient tentés de fonder sur l'habit de la Vierge des espérances criminelles que la Religion condamne et que Marie n'a pu, pour ce motif, s'engager à ratifier.

Bossuet, dans son catéchisme, a cru pouvoir faire entrer la proposition suivante, à laquelle, avec l'autorité de sa science et de son génie, il n'a pas craint de donner toute l'inflexible rigidité d'un principe qui ne se discute pas mais qui s'impose : « On doit croire facilement, dit-il, tout ce qui est avantageux à la très Sainte Vierge, quand cela n'est pas contraire à la foi (1). »

Or, dans le sentiment que nous avons défendu jusqu'ici sur le sens qu'il convient de donner à la promesse de Marie au saint Scapulaire, il n'y a rien de tant soit peu contraire à la foi. De plus ce sentiment est appuyé sur une multitude de faits miraculeux qui tous nous inclinent très fortement à penser qu'il doit être le plus vrai. Enfin, il se trouve encore être le plus glorieux à la Très sainte Vierge, dont il exalte merveilleusement à nos yeux et la puissance et la bonté.

Ces prémisses, qui sont incontestables, étant une fois bien établies, la conclusion est facile et nous la laissons tirer par nos lecteurs.

Que d'autres maintenant déclarent n'être pas suffisamment persuadés par nos raisons et croient devoir persévérer dans leurs premières idées sur la portée de la promesse de Marie, nous ne saurions évidemment y trouver à redire, car les opinions sont libres et méritent toujours le respect de ceux qui ne les partagent pas, surtout lorsqu'il est évident qu'elles ne s'inspirent que de vues droites et pures. Pour nous cependant, nous ne pouvons nous empêcher de le dire ici, en terminant ce chapitre, il nous semblera toujours difficile à un esprit vraiment impartial, libre de toute prévention et de tout préjugé, de ne pas voir au moins, dans tout cet ensemble de preuves développées jusqu'ici, un argument des plus sérieux, qui justifie pleinement et rend digne d'une

1. Catéchisme de Bossuet, 3^e partie, leçon troisième sur les fêtes de la Très sainte Vierge.

croissance générale l'opinion qui interprète les paroles de Marie comme nous l'avons fait, c'est-à-dire dans leur sens naturel et le plus étendu, et qui croit pouvoir affirmer qu'on ne peut mourir avec le saint Scapulaire et mourir en réprouvé. «*In hoc moriens aeternum non patietur incendium.* » (A suivre.)

La Journée religieuse

(voir page 301 et suiv.)

Matines de la Pentecôte, (suite).

Le verset suivant nous oblige à recourir plus que jamais au sens spirituel, tel qu'il nous est proposé par les Pères; car les critiques qui prétendent tout ramener, dans les psaumes, à un sens purement littéral (1) sont ici manifestement impuissants à donner une explication satisfaisante. La colombe mystique, symbole du saint-Esprit et de ses dons, apparaît donc maintenant aux regards du Prophète (2). Il la voit couvrant de ses ailes les

1. Non pas, bien entendu, que chaque psaume, à peu de chose près, n'ait, en effet, un sens littéral-historique. Mais l'événement immédiat auquel se rapporte le sens littéral, est seulement *l'occasion*, non le *sujet* du psaume. « Rien de plus incertain, disent à ce sujet les doctes auteurs de la Bible de Vence, que ce qu'on débite communément sur l'occasion des psaumes. En vain se fatigue-t-on à des recherches qui n'aboutissent jamais qu'à des conjectures. Le Saint-Esprit qui a laissé ce point dans une si grande obscurité, vraisemblablement n'a pas prétendu qu'il nous fût fort utile d'en acquérir la connaissance. Ce qui est certain et indubitable, c'est que le grand et principal objet des psaumes, c'est *Jésus-Christ et son Eglise*. Voilà ce qui mérite toute notre attention. » Et encore: « Le point essentiel est de ne point confondre *l'occasion* du psaume avec le *sujet*; c'est de ne point perdre de vue le *sens prophétique*, lors même qu'on s'applique à considérer le *sens historique* qui n'en est que l'ombre. » Bible de Vence. Tom. 9.

2. D'après les Pères, « la colombe marque le Saint-Esprit et ses dons, » dit D. Calmet, (comment sur psaume 57). Ce savant interprète renvoie le lecteur à Origène, (homil. 27 in Luc.) à S. Augustin. (Enarrat.) à S. Ambroise, (lib. de Parad. cap. 3,) à S. Jérôme, à Eusèbe et Théodoret.

enfants de l'Église, au milieu même des plus dangereuses extrémités (1). Viendra enfin le grand jour du Dieu tout puissant, où exterminant dans sa colère ceux qui se seront élevés contre son héritage, il revêtira le peuple fidèle d'un éclat de gloire, dont la blancheur de la neige qui couvre la montagne de Selmon est l'image. *Si dormiatis inter medios cleros, pennæ columbæ deargentatur, et posteriora dorsi ejus in pallore auri. Dum discernit (destruit, dissipa) cœlestis reges (fabricantes) super eam (hæreditatem), nive dealbabuntur in Selmon.*

Il est une montagne, la montagne de Dieu, montagne fertile, grasse et féconde : c'est son Église. Où cherchez vous ailleurs des montagnes qui lui seraient comparables en fertilité ? C'est elle qui est cette montagne où il a plu à Dieu d'habiter, et le Seigneur l'habitera jusqu'à la fin. Le char de Dieu est composé de plusieurs myriades ; il est composé de plusieurs milliers d'anges et de saints qui forment son armée, et qui, environnant Jésus-Christ lorsqu'il monta de la terre au Ciel, furent pour lui comme son char. *Mons conglutatus, mons pinguis : ut quid suspicamini montes coagulatos ? Mons in quo beneplacitum est Deo habitare in eo : etenim Dominus habitabit in finem. Currus Dei decem millibus multiplici, millia letantium : Dominus in eis in sinu in sancto.* O Christ, vous êtes monté dans les hauteurs ; vous avez emmené avec vous ceux qui étaient captifs ; vous avez reçu dans votre humanité les dons ineffables de l'Esprit, et vous les répandez sur les hommes ; jusque sur ceux-là mêmes qui avaient refusé de croire à la divinité de l'Église, la sainte montagne où Dieu

1. *Si dormiatis*, ou *si decubueritis inter medios cleros*. Le *cleros* de la Vulgate vient du grec, et signifie *sortes*. *Inter medios cleros*, c'est-à-dire, *inter medios sortes*, au milieu de deux sorts ou partages ; ce qui peut ici s'entendre, disent les auteurs de la Bible de Vence, de ces extrémités dangereuses qui mettent l'homme entre la vie et la mort. D'après cette interprétation, le sens serait celui-ci : quand vous seriez réduits à être couchés entre la vie et la mort, les ailes argentées de la colombe dont le dos a des reflets d'or, resteront toujours étendues sur vous ; c'est-à-dire, vous serez toujours couverts de la grâce et de la protection de l'Esprit-Saint : Esprit de lumière et de pureté représentées par la blancheur de l'argent ; Esprit de charité et d'amour figurés par l'éclat de l'or.

habite, et qui, renonçant à leur incrédulité, embrasseront la foi dans toute la suite des âges. *Ascendisti in altum, cepisti captivitatem: accepisti dona in hominibus* (1). *Etenim non credentes inhabitare Dominum Deum.*

Béni soit le Seigneur maintenant et toujours! Le Dieu auteur de notre salut rendra notre voie heureuse. Oui, le Christ, notre Dieu, est un Dieu de salut. C'est bien là, en effet le caractère de Jésus-Christ, qui a voulu être appelé spécialement JÉSUS, c'est-à-dire *Sauveur*, parce qu'il sauve son peuple en le délivrant de ses péchés, et de tous les maux qui sont les suites du péché. — A ce béni Sauveur il appartient de nous délivrer de la mort. *Benedictus Dominus die quotidie: prosperum iter faciet nobis Deus salutarium nostrorum. Deus noster, Deus salvos facienti: et Domini Domini exitus mortis.* Mais ce Dieu brisera les têtes de ses ennemis, les têtes altières de ceux qui marchent avec complaisance dans la voie de leurs crimes. Ainsi a-t-il brisé les Juifs déicides en dispersant leur nation aux quatre vents du ciel; ainsi a-t-il brisé les derniers restes des Romains idolâtres, en détruisant leur empire; ainsi a-t-il exercé des jugements terribles même contre les chrétiens prévaricateurs, en différents siècles. Le Seigneur a dit: Je retirerai mon peuple de Basan comme je l'ai retiré du fond de la mer (2); c'est à dire, je ferai que mon Église triomphera de ses derniers ennemis comme des premiers. Au dernier jour surtout, elle verra se dérouler à ses pieds les terri-

1. Comme on le sait, saint Paul a confirmé de son autorité infaillible le sens prophétique de notre psaume, en entendant ces paroles de l'Ascension de Notre Seigneur. *EPHES. IV. 8.*

2. S. Jérôme traduit, en effet: *de profundis maris*. « Les interprètes, dit la Bible de Vence, conviennent assez généralement que ce verset fait allusion à la victoire des Israélites sur le roi de Basan, et à la merveille du passage de la mer rouge. Mais la difficulté est de savoir comment ces deux événements anciens ont pu être ici rappelés. Pour entendre ceci relativement au sens prophétique, il faut se rappeler que comme les Egyptiens furent les premiers ennemis dont Dieu délivra son peuple en le faisant passer au milieu de la mer rouge, les Amorrhéens du royaume de Basan furent les derniers dont ils eurent à triompher avant d'entrer dans la terre promise. Ces deux sortes d'ennemis peuvent ainsi représenter les premiers et les derniers dont l'Église doit triompher. »

bles justices du souverain Juge, alors que sous ses yeux, il livrera les méchants en proie aux démons qui se rassasieront de leurs chairs, ainsi qu'il est dit dans l'Apocalypse (1). *Verumtamen Deus confringet capita inimicorum suorum: verticem capilli perambulantium in delictis suis. Dixit Dominus: et Basan convertam, concertam in profundum maris. Et intingatur pes tuus in sanguine: lingua canum tuorum ex inimicis, ab ipso.* — O Christ, mon Dieu et mon Roi, on a vu, on verra alors votre marche triomphante à la tête de votre peuple racheté, vers le sanctuaire où est votre demeure éternelle. Et parmi ce peuple fidèle venu au devant du Christ (2) sur la route des siècles, le Prophète contemple au premier rang toute l'aristocratie de l'Eglise: 1^o le clergé, les clercs réguliers et séculiers, la sainte hiérarchie, les ministres de l'Evangile, *principes* (3); 2^o *conjuncti cum psallentibus*, c'est l'Ordre monastique voué à la louange divine, à la célébration de la psalmodie sacrée; 3^o *in medio juvenularum tympanistiarum*; c'est le chœur des Vierges consacrées: les religieuses qui, séparées du monde par état, louent Dieu elles aussi, et font de leurs corps domptés par la pénitence des instruments rendant le son harmonieux de la mortification, ainsi que l'enseigne saint Augustin (4). *Viderunt ingressus tuos Deus, ingressus Dei mei: Regis mei qui est in Sancto. Prævenērunt principes conjuncti psallentibus, in medio juvenularum tympanistiarum.*

1. Et apprehensa est bestia, et qui acceperunt caracterem bestie.... et.... occisi sunt in gladio sedentis super equumet omnes aves saturatæ sunt carnibus eorum, Apoc. XIX. 21.

2. Simile erit regnum celorum decem virginibus quæ accipientes lampades suas exierunt obviam sponso et sponsæ, Matth. XXV. I.

3. Les *princes* ou les chefs du peuple de Dieu, dit la Bible de Vence, peuvent ici représenter, selon la pensée de saint Augustin, les Apôtres mêmes, et les autres ministres de l'Evangile qui conduisent le peuple chrétien, et dont la voix attire la multitude des fidèles qui croient à leur parole. *Prævenērunt apostoli ut populi sequerentur.* S. Aug. Enarr. in psal. Exurgat.

4. Selon le saint Docteur, c'est ce que marque le son des tymbales qui ne résonnent que lorsqu'on les frappe. « *Tympanistiarum, hoc est, edomitæ carne Deum laudantium.* » Enarr. in psal. Exurgat.

« Sur la terre, bénissez donc le Seigneur dans vos assemblées; bénissez le souverain Maître vous tous qui sortez de la source d'Israël; « c'est à dire vous tous qui, régénérés dans les eaux sacrées du baptême, êtes devenus enfants d'Israël selon l'esprit, et qui avez d'ailleurs pour premiers guides, pour premiers pères, et l'adolescent Benjamin ravi en extase, et des chefs tirés des tribus de Juda, de Zabulon et de Nephtali. *In ecclesiis, benedicite Deo Domino de fontibus Israel. Ibi Benjamin adolescentulus in mentis excessu. Principes Juda, duces eorum, principes Zabulon, principes Nephtali.* Admirons ici, une fois de plus, quelle précision de vue prophétique se cache sous le langage si mystérieux du psalmiste. Dans *l'adolescent Benjamin*, les Pères reconnaissent, en effet, saint Paul qui était de cette tribu. S'il est nommé le premier, c'est que le royaume de Dieu fut enlevé aux Juifs qui s'en étaient rendus indignes, et transporté aux Gentils dont Saul le Benjamite, le farouche adolescent du martyre de saint Etienne (1), le loup ravisseur de la prophétie du vieux Jacob (2), devint bientôt après l'apôtre par excellence. *In mentis excessu* ou *extasi*: Cela se rapporte parfaitement au ravissement dans lequel le grand apôtre des Gentils fut enlevé jusqu'au troisième ciel. Les autres chefs du nouveau peuple de Dieu, issu d'Abraham par l'esprit, sont encore de purs Israélites, choisis dans les tribus de Juda, de Zabulon et de Nephtali. La tribu de Juda produisit trois apôtres entre les douze; ce sont ceux qui sont appelés *les frères de Jésus*, comme étant ses parents selon la chair: Jacques, Simon et Jude. Les autres étaient Galiléens; et l'Évangile nous marque positivement que ce fut en prêchant dans cette partie de la Galilée où était le pays de Zabulon et Nephtali.

1. Testes deposuerunt vestimenta sua secus pedes *adolescentis* qui vocabatur Saulus. D'ailleurs, selon la remarque de la Bible de Vence, l'épithète *adolescentulus* ou *parvulus* convient encore à saint Paul, parce que sa tribu était la dernière des douze, et qu'il s'appelle lui même le dernier des apôtres. *Minimus apostolorum.*

2. Benjamin, lupus rapax, mane comedet prædam, et vespere dividet spolia. Genes. XLIX. 27. — Hoc in Apostolo Paulo completum est, quia et de illo dictum erat... S. August. Serm. 14. de S.S.

tali (1) que le Seigneur appela à sa suite Pierre et André, Jacques et Jean (2).

Commandez, ô Dieu, ô Christ, dans votre puissance; envoyez l'Esprit de force. De votre sanctuaire céleste qui est au dessus de Jérusalem, *quod est supra Jerusalem*, affermissez, confirmez ce que vous avez opéré en nous. Les rois des nations, subjugués, convertis entreront dans l'Eglise et vous y offriront leurs présents. Daignez réprimer la Bête, *bestiam calami* (3), cette Bête monstrueuse dont parle saint Jean dans l'Apocalypse (4), c'est à dire, le monde posé tout entier dans le mal (5), et cherchant à nous plonger avec lui dans la fange et le limon des basses voluptés où il se complait. Au sein même de l'Eglise, des troupes impies: hérétiques du passé, hommes de la Révolution antichrétienne à l'heure présente, s'élèveront contre nous, semblables à des taureaux furieux au milieu de paisibles génisses: ils feront leur possible pour nous exclure, pour nous mettre hors la loi, et nous enlever pièce à pièce l'héritage précieux dont vous nous avez mis en possession, et que nous avons gardé à travers tant d'épreuves. Vous les dissiperez, Seigneur, comme une vile poussière. *Manda Deus virtuti tue: confirma hoc Deus, quod operatus es in nobis, a templo tuo in Jerusalem, tibi offerent reges munera. Increpa feras arundinis: congregatio taurorum in cecis populorum; ut excludant eos, qui probati sunt argento. Dissipa gentes quæ bella volunt.*

Au verset qui suit le Prophète annonce de nouveau la conversion de la Gentilité représentée par l'Egypte et l'Ethiopie. *Venient legati ex Ægypto. Ethiopia præveniet manus ejus Deo.* « Royaumes de la terre chantez à Dieu, célébrez le Seigneur dans vos cantiques. Chantez à Dieu qui est monté au delà des

1. Matth. IV. 13.

2. Dans ses notes sur les psaumes, Bossuet cite Théodoret à l'appui de cette interprétation: *His tribuum nominibus vult Theodoretus apostolos designari: fratres Domini ex Juda, reliquos e Galilea, ubi Zabulon et Nephtali, addi in Benjamin Paulum. Ap. Bible de Vence.*

3. *Feras arundinis*, *bestiam calami*, selon la traduction de S. Jérôme: la bête qui se plaît dans les roseaux limoneux des marais.

4. Apoc. XVII. 8.

5. I. Joann. V. 9.

cieux, partant de l'Orient, du mont des Oliviers. » C'est une suite de la prophétie précédente. *Regna terræ cantate Deo : psallite Domino. Psallite Deo qui ascendit super cælum cæli ad Orientem.* Mais aussi Celui qui aux yeux de ses Apôtres s'est élevé aux cieus reviendra à la fin des siècles des cieus comme il y est monté (1). Sa voix puissante retentira pour appeler les morts à la vie, selon qu'il dit lui-même dans l'Évangile (2). Il fera alors éclater au milieu des nuées sa magnificence et son pouvoir en faveur du peuple élu, le véritable Israël, et rendra tous ses saints participants de son règne pendant l'éternité. Dieu en soit béni ! *Ecce dabit roci suæ vocem virtutis ; date gloriam Deo super Israel, magnificentia ejus et virtus ejus in nubibus. Mirabilis Deus in sanctis suis : Deus Israel ipse dabit virtutem et fortitudinem plebi suæ : benedictus Deus.* Et c'est ainsi que notre psaume est comme un tableau anticipé de l'Église et du règne de Jesus-Christ Notre Seigneur, depuis sa Résurrection et son Ascension jusqu'à son dernier avènement. (A suivre).

Voyages en Palestine et aux Indes

par Monseigneur Marie-Ephrem, (Carme déchaussé).

Chapitre second.

(suite, voir page 306 et suiv.)

Ceylan est appelée dans les livres sacrés des Indiens la plus belle de toutes les îles que baigne l'Océan, et je suis tenté de croire que ce n'est pas une exagération poétique.

D'autres terres, comme certaines parties de l'Amérique par exemple, peuvent présenter un spectacle plus grandiose et plus majestueux ; mais je ne pense pas qu'il y ait au monde rien de plus

1. Hic Jesus qui assumptus est a vobis in cælum, sic veniet, quemadmodum vidistis eum ascendentem in cælum. Act. Apost. I. 11.

2. Joann. V. 25.

gracieux, de plus splendide, de plus étincelant que cette île qui est bien la perle la plus brillante de la couronne britannique. Les anciens la connaissaient et l'avaient nommée Taprobane. Elle fut de nouveau découverte en 1506 par Laurent Almeida, fils de François Almeida, qui en prit possession au nom d'Emmanuel, roi de Portugal. Les Portugais n'y ont jamais possédé que quelques points importants sur la côte, comme Pointe de Galle, Colombo, Négambo, etc.... Plusieurs fois, ils ont tenté de s'emparer du royaume de Candy, dans l'intérieur de l'île, mais toujours sans succès. Les Hollandais, dont la domination à Ceylan succéda à celle des Portugais en 1656, échouèrent, comme leurs prédécesseurs, dans la même entreprise. En 1795, les Anglais s'emparèrent des établissements hollandais de l'île, et ces conquêtes leur furent concédées par le traité d'Amiens en 1802. Jusqu'en 1814, ils n'avaient possédé que les côtes, mais à cette époque, ils s'emparèrent du royaume de Candy, prirent le roi et l'emmenèrent prisonnier à Vellare, dans le Carnatique. Ce roi du reste était un tyran sanguinaire, et ici, les Anglais, tout en satisfaisant leur ambition, ont rendu un service important à la civilisation et à l'humanité. Aujourd'hui, l'île entière est soumise à l'Angleterre qui y entretient un gouverneur ayant le titre de vice-roi.

Les habitants de la côte de Ceylan paraissent avoir un caractère doux et même timide. Les hommes et les femmes portent le même costume, de sorte qu'il est quelquefois bien difficile de les distinguer les uns des autres quand on les rencontre. Un morceau de toile rouge, blanche ou bleue, les enveloppe depuis les hanches jusqu'aux pieds et les serre de manière à leur laisser à peine la liberté nécessaire pour se mouvoir. Le haut du corps est couvert d'une petite jaquette blanche. Ils laissent croître leurs cheveux et ils les rassemblent sur le derrière de la tête avec un ou plusieurs peignes élégamment travaillés et quelquefois dorés. Ce qu'il y a de plus curieux à notre point de vue européen, c'est que ce sont particulièrement les hommes qui portent des peignes; les femmes se servent plus communément de longues épingles en écaille ou en argent. Ils se couvrent le corps d'huile ce qui leur donne une odeur forte et nauséabonde qui fatigue d'abord, mais

à laquelle on finit par s'habituer. Du reste leurs cabanes, quoique pauvres, sont tenues très proprement. Leurs villages sont composés de huttes isolées les unes des autres et entourées de petits jardins.

La religion dominante à Ceylan est le Bouddhisme; plusieurs mêmes regardent cette île comme le berceau du culte de Bouddha. Leurs prêtres vivent ordinairement en commun, sans cependant garder de clôture. Nous en avons rencontré plusieurs; ils sont vêtus de jaune et jouissent d'un grand crédit auprès des païens. Une partie de la population pratique en toute liberté le mahométisme.

L'île entière est habitée par 1,500,000 habitants, parmi lesquels 150,000 environ sont catholiques. Elle est divisée en deux vicariats apostoliques, dont l'un a son siège à Colombo, capitale actuelle, et l'autre à Jafnapatam, au nord. Une chaîne de montagnes dont le sommet le plus élevé se nomme le Pic d'Adam divise Ceylan en deux parties qui diffèrent presque entièrement de climat. Sur la côte Nord-Ouest se trouve la célèbre pêcherie de perles fines connue dans le monde entier. On rencontre dans les forêts de l'intérieur des tigres, des hyènes, des buffles, des singes et surtout des éléphants, dont l'ivoire est réputé le meilleur et le plus beau: néanmoins ces éléphants sont plus petits que ceux de l'Inde. Quant aux richesses du sol, elles sont immenses. On y trouve du fer, du manganèse, des pierres précieuses de toute sorte: diamants, rubis, améthystes, saphirs, topazes, etc... La fertilité de la terre y est merveilleuse, et ses productions sont aussi variées que riches: les principales sont le riz, le coco, l'ananas, la banane, la canne à sucre, le poivre, le gingembre, la cardamone, le café, la muscade et des forêts de canneliers. La main si splendidement libérale de la Providence semble avoir accumulé sur ce point du globe toutes les magies, toutes les séductions que peut étaler la nature dans ses magnificences les plus idéales et dans ses plus radieux épanouissements. A Ceylan les nuits sont transparentes, et l'on aperçoit, après le coucher du soleil, des milliers d'insectes luisants qui volent sur les arbres de feuille en feuille et qu'on prendrait pour une pluie de diamants tombant du ciel. C'est le pays des enchantements et des rêveries décrits dans les contes persans et les romans orientaux.

(A suivre).

Missions des Carmes déchaussés

Malabar. — 1^o — *Au mois de Mai 1890, les Chroniques du Carmel ont donné la notice biographique du R. P. Augustin de S^{te} Thérèse, Carme déchaussé, mort au Mont Carmel après avoir passé plus de vingt ans aux Indes en qualité de missionnaire. Des détails très intéressants sur son zèle apostolique donnés dans une lettre du R. P. Elie au R. P. Alphonse arrivèrent trop tard pour être insérés dans cette notice. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en les relatant aujourd'hui.*

MON RÉV. ET BIEN CHER PÈRE. — J'ai intimement connu dans nos Missions le Rév. Père Augustin de sainte Thérèse mon grand prédécesseur à Vengotto. Pendant plusieurs années nous étions voisins, employés l'un et l'autre dans le ministère apostolique, sa Révérence à Vengotto ou à Moulongamoude, et moi à Carangatto; nous nous voyions souvent, et nous nous confessions l'un à l'autre.

Votre Révérence me demande quelques détails sur sa vie apostolique. Je vous dirai tout en un seul mot. Pour moi, le P. Augustin était le type du vrai Missionnaire, zélé, ardent pour la gloire du Seigneur, pieux, courageux, observant la pauvreté à l'extrême pour lui-même, mais très libéral pour les autres sans sortir des bornes de la discrétion; voyageant toujours à pied, n'importe par quel temps, ni à quelle heure du jour. Ni pluies ni ardeurs du soleil ne pouvaient arrêter son zèle pour le salut des âmes. Un jour, étant à Cottar avec Monseigneur Marie-Ephrem et plusieurs Missionnaires, on vint l'avertir qu'un chrétien du district de Vengotto, commis alors à sa charge, devait recevoir les derniers Sacrements; eh bien, il partit aussitôt à pied, et, sans s'arrêter en route, sinon à Colachel, pour dîner à la hâte, il marcha sous un ciel de feu, 25 milles anglais, environ neuf lieues), afin d'administrer son paroissien; et cela, combien de fois ne l'a-t-il pas fait?

Sa piété envers l'auguste Eucharistie était extraordinaire; il avait une dévotion particulière pour entretenir la lampe du Tres Saint Sacrement. Il se levait presque toujours vers 2 heures après minuit pour faire son oraison mentale. Il distribuait aux pauvres et aux Néophytes les aumônes considérables, dit-on, qu'il recevait chaque année de sa famille des Flandres, et lui-même se nourrissait à l'indienne. Assidu au confessionnal, il était toujours prêt à consoler tout le monde. Enfin le vieux Père (1) était connu

1. On l'appelait le vieux Père, parce qu'il était le plus âgé de tous les Missionnaires Carmes déchaussés du Malabar méridional.

de tous Son nom était proverbial parmi les Païens et les Turcs aussi bien que parmi les Chrétiens.

Ce fut la considération publique dont il jouissait, qui lui fit pardonner deux actes de zèle indiscret, dirait-on, d'après les données de la prudence humaine, et qui auraient pu avoir pour lui et pour ses confrères des suites bien fâcheuses. Un de ces actes fut d'avoir cassé le Cordon Sacré d'un Brahme (1), ce qui constitue un des plus grands outrages qu'on puisse infliger aux prêtres païens de l'Inde. Voici le fait. Un jour il rencontre en route un Brahme. A sa vue, le zèle du P. Augustin s'enflamme, comme jadis celui du prophète Elie, son saint Fondateur, contre les prêtres de Baal. Il s'approche de lui et, dans les termes les plus durs, il lui reproche sa vie sensuelle et voluptueuse. — « C'est un scandale de vous voir, » dit-il, et en même temps il lui arrache son cordon sacré, l'insigne de la prêtrise des Brahmes. Après cela le P. Augustin continue son chemin sans se soucier ni de la colère ni de la vengeance du Brahme. Celui-ci ébahi et furieux de tant d'audace demande aux idolâtres présents quel est cet homme. On lui répond que c'est un saint Sanyassi (2) et tout se termine là.

Une autre fois il rencontra en route un potier, qui portait enveloppée dans une toile une idole nouvellement faite, peinte avec mille couleurs et représentant Patracali une des plus abominables déesses du paganisme indien; s'approchant de son compagnon de route, P. Augustin demanda au potier de découvrir la statue et de la lui faire voir, ce que le potier fit courtoisement. Dès que le bon Père eut vu la déesse: « Elle est inconvenante! » cria-t-il; et d'un vigoureux coup de son gros bâton il brisa la statue en mille morceaux. Le pauvre potier fut terriblement désolé; il perdait sa statue et de plus on attendait cette statue pour l'inaugurer avec beaucoup de solennité dans une nouvelle pagode. Il fut tellement irrité qu'il intenta un procès au P. Augustin; mais le Tahsildar, ou magistrat païen, ayant appris que c'était le *vieux Père* qui avait cassé la statue, ne voulut pas donner suite à la plainte du potier. Le bon Dieu était avec le P. Augustin.

Votre affectionné ami et confrère,

Fr. Elie de la Mère de Miséricorde, C. D. Miss. Ap.

2^o — Voici le diplôme d'affiliation accordé par notre Révérend Père Vicaire Général aux Sœurs de Mangalore, et dont nous avons parlé le mois dernier:

1. Prêtre des idolâtres. Les Brahmes constituent la haute noblesse, et sont très puissants au Malabar méridional. Ils sont aussi très fiers et vindicatifs.

2. Les Sanyassis proprement dits sont des religieux Indiens, ou des personnes consacrées aux divinités païennes. Quiconque s'attaque à eux, s'attaque aux dieux mêmes. C'est pourquoi d'après les lois des païens, presque tout leur est permis. Cela explique comment la colère du Brahme contre le P. Augustin se calma aussitôt.

JÉSUS. MARIE.

BÉNI SOIT DIEU, LE PÈRE DE TOUS,

Qui voulant pourvoir au Salut des hommes a donné au monde
la Vierge Marie comme une très douce Mère.

FR. DENYS de sainte Thérèse, VICAIRE GÉNÉRAL
des Frères déchaussés de l'ORDRE DE N.-D. DU MONT-CARMEL

Prieur de la sainte Montagne,

aux très-honorées SŒURS TERTIAIRES DE NOTRE ORDRE,
au diocèse de MANGALORE dans les Indes Orientales

Salut dans le Seigneur.

JÉSUS-CHRIST, l'auteur de notre salut, quand il instruisait ses disciples, avait en vue aussi tous ceux qui plus tard devaient, comme nous, se déclarer ses imitateurs. Or il a donné comme précepte spécial celui de la Charité qui consiste en ce que nous aimions les autres comme lui-même nous a aimés. Nous nous conformons tout à fait à ce grand enseignement et à l'esprit de notre Ordre, quand nous apportons au salut du prochain un soin semblable à celui qu'y donna notre Rédempteur. Or il nous a aimés jusqu'à offrir pour notre salut, avec ses mérites infinis et la valeur immense de ses actes satisfactoirs, tous ses travaux, toutes ses souffrances, toutes ses œuvres. Nous ne pouvons donc, semble-t-il, trouver un meilleur moyen pour l'imiter que de faire part au prochain de toutes les œuvres pieuses entreprises par nous avec l'aide de sa grâce et de tous les biens spirituels que nous puisons dans ses trésors.

C'est pourquoi Nous qui, sans mérite de notre part, sommes placé à la

JESUS. MARIA.

BENEDICTUS DEUS ET PATER OMNIUM,

Qui salutis providens hominum Mariam Virginem in dulcissimam mundo edidit Matrem.

FR. DIONYSIUS a Sanctâ Theresiâ VICARIUS GENERALIS
Fratrum Excalceatorum ORDINIS Beatissimæ Virginis de MONTE CARMELO
ac ejusdem S. Montis Prior,

OBSERVANTISSIMIS SORORIBUS ORDINIS NOSTRI TERTIARIIS
In diocesi MANGALORENSI in Indiis Orientalibus degentibus

SALUTEM IN DOMINO SEMPIERNAM.

Cum salutis nostræ Auctor JESUS-CHRISTUS præsentibus discipulos et nos absentes imitatores suos erudiens singulari Fraternali Charitatis præcepto præsertim obstrinxerit ut scilicet diligere alios quemadmodum Ipse dilexit nos, tanto magisterio et Instituto nostro valdè consentaneum est ut salutis proximorum operam similem ei quam Redemptor noster navavit impendamus. Cum vero Ipse sic nos dilexerit ut labores, dolores, operaque sua omnia in salutem nostram cum infinito merito ac satisfactione direxerit, nullum Eum

tête du dit Ordre, désirant à la fois en augmenter les biens et les répandre sur les autres quand c'est pour une juste cause; nous confiant aux mérites et aux prières de la Bienheureuse Vierge Marie Mère de Dieu et la nôtre, dont nous sommes les serviteurs particuliers, ainsi qu'à ceux de son époux saint Joseph, des saints prophètes Elie et Elisée nos Pères, des saints Martyrs Ange et Anastase, des saints confesseurs Albert et Cyrille, de la Vierge sainte Thérèse notre Mère, de notre Père saint Jean de la Croix, des autres saints et saintes de notre Ordre et de tous les saints de Dieu,

Vous témoignant par là notre charité toute particulière, nous vous admettons à la participation de tous privilèges, indulgences, saints sacrifices, prières, jeûnes, disciplines, pèlerinages, œuvres pies et autres biens spirituels quelconques de notre Congrégation tout entière, et nous prions la divine bonté qu'elle vous y fasse trouver grand profit.

Donné à Rome en notre Maison Générale
de S. Thérèse et S. Jean de la Croix, le 5 Septembre 1892.



Lieu du Sceau
du Vicaire Général des
Carmes déchaussés.

FR. DENYS DE S. THÉRÈSE, VIC. GÉNÉRAL.
FR. ADEODAT - M. DE S. LOUIS, SECRÉTAIRE.

FAITS DIVERS

Discours de Mgr Baunard prononcé au Carmel de Laval (France) à l'occasion de la prise d'habit de M^{lle} de Sonis. — C'était donc ici, ma chère sœur, que devait germer pour vous cette moisson de sainteté dont vous

imitandi modum similiorem invenire posse videmur quam si e piis laboribus et operibus nostris quæ in Ipsius gratiâ præstamus et spiritualibus bonis quibus ex Ipsius thesauro fruimur, partem aliquam proximis tribuamus.

Quapropter Nos qui licet immeriti prædicto ordini præsumus et bona ejus augere, eaque in alios justis de causis derivare cupimus, confisi meritis et precibus Beatissimæ Virginis Mariæ Matris Dei et nostræ Cui specialiter famulamur, ac ejus sponsi sancti Joseph nec non sanctorum Prophetarum Elie et Elisei Patrum nostrorum, sanctorum Angeli et Anastasii Martyrum, Alberti et Cyrilli confessorum, ac sanctæ Theresiæ Virginis Matris nostræ, necnon Sancti Patris Nostri Joannis a Cruce et aliorum Sanctorum atque Sanctarum ordinis nostri et omnium sanctorum Dei,

Vos peculiari charitatis significatione complectentes ad participationem omnium privilegiorum, indulgentiarum, sacrificiorum, precum, jejuniorum, disciplinarum, peregrinationum, piorum operum aliorumque quorumvis bonorum spiritualium totius nostræ congregationis admittimus, precamurque divinam bonitatem cum proventu multo consortes efficiat.

Datum Romæ ex ædibus nostris Generalitatis SS. Teresiæ et
Joannis a Cruce, die 5 Septembris 1892.

†
Locus Sigilli Vic. Genlis
Carm. Discalc.

FR. DIONYSIUS a Sanctâ Theresiâ Vic. Genlis.
FR. ADEODATUS M. a S. Aloysio secret.

aviez reçu la semence dans les exemples et les discours d'un héros, votre père. C'est lui, c'est cet homme de Dieu, qui a préparé ce grand jour. C'est lui qui jadis, dans votre Afrique natale, avait voulu d'abord placer votre berceau sous la garde de cette virginale bergère de Pibrac dont il avait précédemment visité la demeure, afin qu'elle veillât sur vous, comme sur la plus chère brebis de son troupeau. C'est lui qui vous a frayé ce chemin de perfection, et qui vous a conduit invisiblement ici, sur cette hauteur du Carmel, où il avait autrefois conduit ses deux sœurs, vos tantes, dont vous retrouverez et dont vous suivrez dans le cloître la trace bénie.

Vous souvenez-vous des jours de Saint Servan et de Limoges, desquels il dit dans ses lettres: « Chaque matin, je puis aller entendre la sainte messe à l'église voisine, appuyé sur le bras de ma petite Germaine? » C'est quelque chose de semblable que nous voyons ici; mais cette fois c'est lui qui est devenu à son tour votre guide et votre appui, et qui vous amène ici, dans cette maison du Carmel qui, pour l'illustre tertiaire, est une maison de famille. C'est lui qui vous présente à sainte Thérèse, en ce lendemain de sa fête, comme le plus tendre présent de son cœur de père et de fils. Autrefois sur la terre, il donnait sa fille aînée au Sacré-Cœur de Jésus, aujourd'hui c'est du haut du ciel qu'il donne la plus jeune des filles restée à son foyer à l'Ordre de la Mère sésaphique et de l'héroïque prophète qui fut emporté au ciel sur un char de feu.

Ah! je ne m'étonne pas, ma sœur, qu'ayant vécu toute votre jeunesse entre un père et une mère aggrégés à ce saint Ordre, et qui avaient fait de leur propre demeure une sorte de vestibule de ces religieuses retraites, vous ayez désiré aller plus haut encore, et franchir le dernier degré de ce qui vous était montré comme le Saint des Saints de l'amour de Jésus-Christ.

Voilà pourquoi un jour — c'était vers Pâques dernier, — forte de votre résolution, vous vous êtes acheminée, avec votre généreuse mère, auprès de cette tombe de Loigny aujourd'hui glorieuse; et là, à genoux aux pieds du grand « soldat du Christ, » vous lui avez demandé de vous bénir, vous aussi, pour un beau et grand combat. N'a-t-il pas alors tressailli d'allégresse sous cette pierre sépulcrale? Ne s'est-il pas soulevé vers vous du fond de cette catacombe que recouvrent un tabernacle et un autel? N'était-il pas auprès de vous, tout près, durant votre communion? Et quand vous lui avez parlé de votre pieux dessein, que vous a-t-il répondu? L'avez-vous entendu vous dire, comme autrefois à votre sœur Marie: « Mon enfant, vous êtes » à Dieu avant d'être à moi. Livrez-vous donc à l'attrait qui vous porte » vers lui? » Vous a-t-il dit comme à elle: « C'est avec joie, ma fille, que » je vous donne à Dieu, soyez une sainte religieuse, et pour cela surtout » soyez humble de cœur? »

C'est votre secret, ma sœur. Mais nous savons du moins que, en descendant de là, vous êtes venue ici, de Loigny à Laval, comme portée par ce

souvenir et cette bénédiction. Le lendemain vous frappez à la porte de ce monastère pour vous y enfermer avec Celui de qui votre père disait : « Je ne connais pas d'autre vocation que celle d'aimer Dieu. Quand une fois on a commencé à l'aimer, on ne peut plus aimer que Lui et l'aimer sans mesure. »

Alors vous avez dit adieu à votre mère, comme vous veniez de dire adieu à votre père. Et aujourd'hui voici que vous nous apparaissez devant l'autel du Dieu qui réjouit votre jeunesse, sous cette parure de fête qui est celle de vos fiançailles à un époux divin. Vous demandez à ce Dieu de recevoir des promesses qui bientôt, vous l'espérez, se changeront en serments. Et pour être digne de Lui, vous allez tout à l'heure revêtir l'uniforme de l'austère milice où vous soutiendrez durant toute votre vie le combat de la prière, du sacrifice et des larmes.

C'est à cet enrôlement que vous nous avez convoqués, pour être vos témoins devant Dieu et les hommes. Nous sommes venus : regardez ! Autour de vous sont rangés le plus grand nombre de ceux que vous aimez dans le monde : mère, frères et sœurs, — il en est qui sont venus même du Nouveau Monde — comme pour être, à leur manière, les prêtres et les prêtresses de votre sacrifice qui est également le leur. C'est avant tous, le premier pasteur de ce diocèse, qui veut honorer en vous la fille d'un de ces grands soldats, ses compagnons et ses fils d'autrefois sur des mers lointaines, et restés toujours chers à son cœur de Français et de prêtre. Votre père, lui aussi, y est représenté par ses compagnons d'armes, et par le plus grand d'entr'eux, l'illustre général qui partagea avec lui l'honneur d'avoir fait flotter sur le même champ de bataille cette bannière du Sacré-Cœur, qui serait bien à sa place ici, et sous laquelle l'un et l'autre répandirent leur sang côte à côte, pour la France et pour Dieu. Parmi ces prêtres et ces religieux, j'aime à reconnaître et saluer ceux qui, à Loigny, furent les témoins et les secourables assistants de son sanglant sacrifice, et celui-là aussi (1) qui reçut à Paris le dernier adieu d'une âme « déjà pleine du ciel où elle touchait. » Que si vous m'avez convié à être là, moi aussi, le témoin de cette fête et à y prendre la parole, c'est que vous avez pensé qu'avoir écrit de lui c'était avoir vécu intimement avec lui, et vous avez estimé que ce qui se passe ici est l'épilogue de ce livre, et le dernier fruit, comme le plus exquis, d'une existence qui se survit par sa fécondité.

Puisqu'il en est ainsi, et que je ne suis ici que par lui, à cause de lui, c'est à lui conséquemment que je céderai la parole : il fera le discours. Votre édification n'aura rien à y perdre. Aussi bien saurai-je trouver dans ses écrits et ses exemples de quoi jalonner du moins la voie de perfection où vous voulez entrer. « Ecoutez donc, ma fille, comme dit la sainte

1. Le R. P. Albert du S. Sauveur, Carme déchaussé.

Ecriture, la voix de votre père, » de votre père de la terre, comme de notre Père des cieux: et apprenez de lui ce que vous allez quitter et ce que vous allez trouver, en entrant dans le cloître. Ce ne seront que quelques mots.

I. Vous allez d'abord quitter le monde, vous l'avez déjà quitté. Et certes, ce n'est pas de cela, ma sœur, que je vous plaindrai. Que de fois j'ai lu dans votre père des lignes comme celles-ci: « Qu'est-ce donc que le pauvre monde; et qui ne se trouverait heureux d'en finir avec un siècle où Jésus-Christ est si indignement haï et outragé? » Mais il est un autre monde qui vous tient plus au cœur, ce cher monde domestique duquel lui-même disait: « Sans doute, Dieu seul est digne d'être notre fin. C'est donc vers Lui qu'il faut nous soulever d'abord, nous élever vers ces régions bienheureuses, pour y aimer en toute liberté et pureté ces êtres chéris du foyer, si dignes de tenir, après Dieu, la plus grande place dans notre cœur. »

C'est là, en effet, ma sœur, que vous fûtes beaucoup aimée. C'est là que je vous trouve, en 1877, vêtue de blanc comme aujourd'hui, sous votre voile d'enfant de la première communion, et arrachant à votre père cette exclamation de tendresse et de joie: « La chère petite Germaine m'a bien édifié et bien ému, lorsque la veille de ce jour, elle est venue s'agenouiller devant nous au parloir, pour nous demander de lui pardonner et de la bénir. Son visage est véritablement empreint de l'Esprit de Dieu, et j'ai la douce consolation de penser que Notre-Seigneur a pris possession d'une âme bien préparée à le recevoir. Nous avons eu le bonheur de nous approcher de la sainte Table ensemble, avec elle, après elle, et de nous trouver ainsi unis en Jésus-Christ comme nous le serons au ciel, j'en ai la douce confiance. » Voilà le rendez-vous, ma sœur. C'est de vous encore qu'un peu plus tard il écrivait: « Germaine a suivi la procession de la Fête-Dieu de Passy avec une grande piété, portant son ruban et sa médaille d'Enfant de Marie. Elle tenait un des cordons de la bannière de la sainte Vierge. Les bonnes notes de ces enfants nous font le plus grand plaisir. Dites-leur qu'elles fassent chaque jour, de mieux en mieux, un tabernacle à Jésus-Christ dans leur jeune cœur. » Quelles leçons, et quel présage! C'est là, à ce foyer, sacré comme un sanctuaire, et tout pavoisé des signes de la religion et de l'honneur, que vous entendiez chaque jour des paroles comme celles-ci: « Ma plus grande ambition serait de voir mes enfants de plus en plus fervents... Ma chère femme et moi, nous travaillons pour le Ciel, et nous voulons que nos enfants soient non seulement des fidèles, mais des saints. J'aimerais mieux les voir mourir que de les voir non pas impies, mais seulement indifférents au service de Dieu. » Et ailleurs ce vœu que vous réalisez: « Mon plus grand bonheur serait de les voir se consacrer à Dieu, et j'attends avec espoir le moment où ils auront à choisir entre Dieu et le monde. » Vous l'avez entendu: c'est son plus grand bonheur. Lui à qui le

bonheur a fait défaut sur la terre, le voilà qui de là haut voit sa jeune fille appelée à une alliance plus que royale, une alliance divine. Et alors comment ne vous réjouiriez-vous pas de pouvoir ajouter quelque joie accidentelle à la joie essentielle qu'il a trouvée, j'espère, dans le sein de son Maître?

Ah! je comprends, ma sœur, le prix de votre sacrifice, en vous voyant quitter un foyer si semblable à celui de la sainte Famille de Nazareth! Mais est-ce vraiment le quitter que de venir habiter dans la maison de Dieu? Et votre admirable père ne nous indique-t-il pas la région supérieure où l'on se rencontre en Dieu? C'est à vous qu'il adresse aujourd'hui ces paroles que votre sœur aînée recueillit avant vous: « Oh! s'il ne fallait être généreux envers notre souverain Maître, on se laisserait bien aller aux regrets si cuisants de la séparation, et votre place au foyer nous paraîtrait bien vide, vous enfant si chère et qui nous avez consolés de bien des chagrins. Mais il faut chasser ce vent qui souffle de la terre avec ces sombres pensées, et regarder au ciel. C'est là que se trouve la consolation à toute peine, et même la joie dans la douleur. Béni soit donc le doux Maître qui vous a daigné choisir du milieu de tant d'autres! Bénie soyez-vous aussi d'avoir mérité le regard de votre divin Fiancé! » — Et puis ces exhortations à vous faire auprès de Dieu la fidèle médiatrice pour ceux que vous aimez: « Que votre vocation, ma fille, soit une bénédiction pour toute votre famille. Il faut que vous assuriez le salut de toutes ces âmes de vos frères et sœurs, de vos frères surtout entourés des embûches de celui que l'Évangile appelle le Prince de ce monde. Quand j'y pense, au sein de tant de soucis et d'inquiétudes, que je suis heureux de penser que ma chère religieuse nous est unie dans la prière, car c'est bien là, ma fille, qu'on trouve en vérité que *l'union fait la force!* »

II. Voilà ce que vous quitterez, si toutefois c'est le quitter, en entrant dans le cloître. Voulez-vous savoir maintenant ce que vous y trouverez, ma sœur? Ce n'est pas moi, c'est encore le serviteur de Dieu qui vous répondra d'un mot, mais d'un mot qui dit tout: vous y trouverez Jésus. Lui qui parfois inscrivait en tête de ses lettres intimes: *Jesus super omnia*, ne l'entendez-vous pas qu'il vous dit et répète que quand on a Jésus on a tout, et que vous avez choisi pour vous la meilleure part? « Voilà donc, écrivait-il à un religieux novice, que votre existence va désormais couler comme un fleuve majestueux, au milieu du calme, de la solitude, de la prière et du travail! Et vous passerez sans agonie les portes de cette éternité que chaque jour vous aura rendues plus familières. Que c'est beau, que c'est digne d'envie pour qui n'a pas été mis sur un autre chemin par la divine Providence!... O cœur de Jésus, toujours ouvert au cœur de l'homme, qui peut ne pas vous aimer? »

Que d'autres, ma sœur, vous plaignent, s'ils le veulent, de l'austère réclusion qui va se faire de votre vie. Votre père sait bien, lui, que c'est

une solitude peuplée de Dieu que la vôtre : « Pour vous, écrit-il encore à sa fille bien-aimée, cachée dans votre solitude, vous apprendrez chaque jour à aimer davantage le plus doux des maîtres, comme le meilleur des amis. Vous irez vers son cœur de progrès en progrès, et vous ne ferez point de sacrifice dont vous ne receviez le prix même dès cette vie. La solitude est, en effet, le lieu de l'âme et de Dieu.... Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! Regardez-le souvent, regardez-le toujours, et à mesure que le regardant vous le connaîtrez mieux, votre âme faite pour l'aimer Lui répétera cette ardente et rapide prière qui dit tout : *Rabboni*, mon bon Maître ! Prière plus éloquente que toute parole humaine, et telle que les anges n'en entendent point de plus belle. » En vérité, ma sœur, sainte Thérèse elle-même vous tiendrait-elle présentement un plus ardent langage ?

Vous l'aimerez fidèlement : c'est une autre recommandation de celui qui écrivait : « Il vous faut obtenir, et je demande pour vous une fidélité chaque jour plus grande à ce bon Maître qui est aussi un Dieu jaloux et qui veut chaque jour de notre part un amour plus ardent, sans que nous nous arrétions jamais dans le chemin qui mène à Lui, mais qu'au contraire, portant notre croix avec courage, nous marchions à sa suite vers la perfection. » *En avant !* c'était le cri de son cœur de chrétien comme de soldat.

Vous l'aimerez généreusement ; vous ne séparerez pas Jésus-Christ de sa croix, vous immolant à Lui, vous détachant de tout ce qui n'est pas digne de Lui ; et, à l'heure de la souffrance, vous vous consolerez, ma sœur, en prêtant l'oreille du cœur à cette voix paternelle : « Je crois, ma fille, que Notre-Seigneur ne veut pas que nous soyons trop bien en ce monde, afin que nous ne soyons pas trop attachés à la terre, et que nous n'ayons pas trop de peine à la quitter pour rejoindre nos aînés de la céleste patrie. Ah ! puissions-nous trouver des ailes pour ce bienheureux moment où il n'y aura plus de distance, plus de séparation, où nous serons tous réunis à ceux que nous aimons, afin de chanter l'éternel *alleluia !* »

Vous l'aimerez docilement, dans une humble soumission à sa volonté sainte ; ainsi vous l'a appris celui qui écrivait : « Que la sainte volonté de Dieu se fasse partout et toujours, dans la joie comme dans la peine, dans la santé comme dans la maladie.... Vous savez que c'est là le fondement de toute vie chrétienne. » — Et ailleurs : « La vraie sagesse consiste à bien comprendre cette vérité première, et à dire avec le P. de Ravignan expirant : *Tout est bien !* Ce fut, je crois, la dernière parole du saint religieux. *Ce fiat*, c'est la clef du ciel. »

Vous l'aimerez joyeusement ; l'allégresse est une vertu religieuse autant que militaire. Celui dont la devise comme l'habitude était de ne jamais se faire peur de l'ennemi, ne veut pas qu'on se fasse peur de « l'ennemi du salut. » « Il voudrait bien, disait-il, jeter dans le découragement les âmes qui n'offrent pas de prises à ses attaques. Opposez à ses ruses le plus pro-

fond mépris. Je vous conseille, chère enfant, de servir Dieu dans la joie. Notre-Seigneur le demande, et, quoi que vous ressentiez, faites un acte d'amour et livrez-vous à Lui. » A cet accent, ma sœur, ne reconnaissez-vous pas la grande âme de celui qui disait un jour : « Depuis l'Incarnation, ce grand mystère d'amour, je ne comprends pas que la tristesse soit possible en ce monde ! »

En vérité, chrétiens il y aurait toute une doctrine spirituelle à tirer de ces lettres de l'homme de notre temps qui peut-être est entré le plus avant dans les puissances de l'amour de Jésus-Christ. Il y en a pour tous ; et que j'en pourrais dire qui, dans l'Eglise, dans la famille, dans les camps et dans le cloître, y ont trouvé pour leur âme une manne cachée ! Mais à qui, par droit de naissance, doit-elle appartenir d'abord et de préférence, cette céleste doctrine, sinon à vous, ma sœur, qui avez tenu une si grande place dans son cœur et dans sa vie ? Ah ! que ne puis-je seulement lui donner cet accent qui sur ses lèvres en faisait une parole de vie, et vous le faire entendre lui-même comme vous l'entendiez au foyer domestique, ou comme l'ont entendu autrefois les parloirs du Carmel de Poitiers et de Coutances !

Vous les repasserez souvent dans le sanctuaire de votre âme, ces enseignements paternels, et vous vous direz alors avec confusion et confiance à la fois : « Nous sommes les enfants des saints » ; et vous en conclurez que vous avez plus qu'une autre le devoir d'être une sainte. Vous vous considérerez comme plus particulièrement unie à sa grande âme, dans sa vie d'oraison et de contemplation, que vous continuerez en priant fidèlement pour tout ce qu'il a aimé. Vous prierez donc pour tous les vôtres, comme je viens de le dire ; mais vous prierez aussi pour la France et pour l'armée, afin que Dieu en fasse les instruments de son règne de vérité et de charité en ce monde. Vous prierez pour l'Eglise et pour le Saint-Siège romain, auxquels le soldat de Jésus-Christ se fût estimé heureux de consacrer ses armes, son sang, sa vie. Et si un jour venait à luire où, selon le vœu et l'espoir de plusieurs, le nom de l'homme de Dieu reçût le sacre solennel de la sainteté sur terre ; — vous êtes jeune, ma sœur, et si Dieu vous accordait de prolonger assez votre existence pour voir ce reflet du ciel descendre sur le nom béni que vous portez, — alors ce n'est plus seulement avec lui, près de lui, que vous devriez prier, mais vous le priez lui-même d'être le patron de l'armée, comme il en fut le modèle, et d'obtenir à la patrie des serviteurs qui, à son exemple, soient en même temps des héros, des chrétiens et des saints.

..

Fête à bord. — M. Rangone, commandant du *Yang-Tsé*, a organisé pendant la récente traversée de Marseille à Alexandrie une soirée au profit des veuves et orphelins des marins de la Compagnie des Messageries.

Avant le concert qui a admirablement réussi, le R. P. Brocard de J. M., carme déchaussé, a dit les vers suivants dont nous devons le texte à l'obligeance d'un passager :

Passagers du *Yang-Tsé*, des morts souvenons-
La mer pour nous se montre bonne : [nous.
Soyons reconnaissants, et que notre main donne
A ses victimes quelques sous.

Elle est vraiment terrible à certains jours, la mer
Qu'aujourd'hui nous voyons tranquille,
Et souvent son courroux met en deuil la famille
On l'on riait encore hier.

Quand les vents déchainés soufflent avec fureur,
Jetant l'effroi même sur terre.
Le marin courageux, qui brave leur colère,
Ne reste pas toujours vainqueur.

Passagers du *Yang-Tsé* percevez-vous ces cris,
Ces sanglots qu'apporte la brise t....
Une victime hélas ! que la mer nous a prise
Légué sa veuve à ses amis.

En vain nous voudrions ressusciter le mort,
Aux orphelins rendre leur père ;
Mais nous pouvons du moins soulager leur nu-
Et faire un peu moins dur leur sort. ' sère,

Passagers du *Yang-Tsé*, parfois la vanité
A rendu notre main prodigue ;
Contre le Châtiment élevons une digue
Avec l'or de la charité.

F. Brocard de J. M. Carme déchaussé.

..

Échos de partout. *Rome.* Le quatrième dimanche de l'Avent, chapelle Papale a été tenue au palais apostolique du Vatican ; un Evêque assistant au trône pontifical a célébré la messe et le sermon a été prêché, selon l'ancienne coutume, par le révérendissime Père Procureur Général des Carmes chaussés.

Paris. Le dimanche 15 janvier, le P. Léonce de Saint Paul, Carme déchaussé, a prêché un sermon de charité dans l'église de N.-D. des Victoires en faveur de l'œuvre du traitement quotidien et gratuit des tuberculeux par les nouvelles méthodes.

Bruxelles. — *Le centenaire de la mort de Louis XVI.* — Une messe expiatoire a été célébrée, samedi matin, en l'église des Carmes, avenue de la Toison-d'Or. Parmi les notabilités très nombreuses qui assistaient à cette funèbre cérémonie, citons MM. les princes Alfred et Juste de Croy, le comte et la comtesse de Herbemont, le comte et la comtesse de Beaurepaire Louvigny, le comte Jean de Pouilly, la comtesse de Pouilly, la comtesse de Mérode-Westerloo, le vicomte Charles de Vaux, le comte et la comtesse Joseph de Meüs, la baronne de Whetnal, la baronne de Goër de Herve, M^{me} Alphonse Allard, le comte et la comtesse Gaston d'Hespel.

La messe était célébrée par M. l'abbé Cuny, prêtre français.

..

Décrets. — 1^o *Récente décision de la Congrégation des Indulgences au sujet de la Bulle Sabbatine.* — Le 3 décembre de l'année dernière 1892, la Sacrée Congrégation des indulgences a donné, en réponse à des questions posées par l'évêque

de Capoue, en Italie, plusieurs décisions par rapport à l'Indulgence de la Bulle Sabbatine; nous les traduisons du texte latin que N. T. R. P. Vicaire-Général a bien voulu nous envoyer :

» Il a été demandé à la Sacrée Congrégation des Indulgences la solution des doutes suivants :

I. Les fidèles reçus dans la Confrérie de N. D. du Mont-Carmel qui désirent jouir du privilège de la Bulle Sabbatine, du moment qu'ils savent bien lire, peuvent-ils, à leur gré, choisir eux-mêmes entre la récitation quotidienne du petit office et l'abstinence de viande prescrite pour chaque mercredi, conjointement avec une observance plus stricte des jeûnes, des vigiles et des autres jours défendus, ou plutôt sont-ils tenus exclusivement à la susdite récitation de l'office?

II. Est-ce que cette abstinence de viande prescrite pour chaque mercredi à ceux qui veulent jouir du privilège précité exclut également l'usage des œufs et du laitage?

III. Ceux qui observent l'abstinence dans le but susdit peuvent-ils user de l'indult de la « *Bulla Cruciatæ* », de telle sorte qu'il leur soit permis de mitiger, conformément à cet indult, la rigueur de l'abstinence tant le mercredi que les Vigiles et les autres jours défendus, sans pour cela perdre leurs droits au privilège de la Bulle Sabbatine?

IV. Ces mêmes fidèles peuvent-ils sans perdre le privilège susmentionné user de l'indult ou de la dispense qui, au temps du Carême, est d'ordinaire accordée, de manger de la viande?

A ces doutes la Sacrée Congrégation proposée aux Indulgences et aux saintes Reliques a cru devoir répondre :

I. Non, quant à la première partie. Oui, quant à la seconde. — II. Non. — III. Non. — IV. Non.

Donné à Rome, de la secrétairerie de la même sainte Congrégation, le 3 décembre 1892.

Beaucoup de nos lecteurs, peu au courant du style des Congrégations romaines, seront sans doute désireux d'avoir l'explication de ces décisions. Nous sommes heureux de la leur donner. Le privilège de la « Bulle Sabbatine » consiste en ce que les fidèles qui auront porté le S. Scapulaire et observé les conditions posées par la T. S. Vierge Elle-même, seront délivrés du Purgatoire le samedi après leur mort, ou comme dit la S^{te} Église dans l'office de N. D. du Mont-Carmel, *quantocius*, c'est à dire au plus tôt. Or parmi ces conditions il y a que, si on sait lire, on récite le petit office de la S^{te} Vierge; ou, si on ne sait pas lire, qu'on observe fidèlement les jeûnes prescrits par l'Église et qu'on fasse maigre le mercredi, le vendredi et le samedi de chaque semaine. Là dessus, l'Evêque de Capoue demande si ceux qui savent lire ont la liberté de choisir eux-mêmes: dire le petit office ou faire maigre, à leur gré. La Sacrée Congrégation répond: Non. Ils ne sont donc pas libres. Sachant

lire, ils doivent dire le petit office. Mais cette décision n'infirmes en rien la prescription liturgique qui exige que le petit office soit dit en latin; de sorte que savoir lire convenablement signifie savoir lire convenablement le latin. — La seconde réponse décide que seule, l'abstinence de viande est prescrite le Mercredi; il ne faut pas y ajouter l'abstinence des œufs et du laitage. — La bulle « Cruciata » accordait à ceux qui concouraient à la guerre Sainte contre les infidèles de grands privilèges concernant entr'autres le jeûne et l'abstinence; la réponse au numéro III est que ceux qui veulent jouir du privilège de la Bulle Sabbatine ne peuvent user de ceux de la « Cruciata; » de même qu'ils ne peuvent non plus user des dispenses ordinairement accordées, en temps de Carême, pour manger de la viande; ainsi le dit la réponse du numéro IV. C'est à dire que celui qui veut jouir du privilège de la Bulle Sabbatine et qui ne sait pas lire convenablement l'office de la St^e Vierge en latin devrait faire maigre *tout le temps* du Carême et ne pourrait user des dispenses accordées par NN. SS. les Evêques pour les dimanches, les lundis, mardis et jeudis de chaque semaine. Rappelons en terminant que la St^e Eglise, toujours mère, a permis de commuer c'est à dire de changer en d'autres œuvres celles que prescrit la Bulle Sabbatine et que les fidèles ne pourraient observer.

2^o Traduction d'un décret pontifical, de date récente, dont la connaissance intéresse tous les Carmels :

LÉON XIII PAPE. — Pour perpétuelle mémoire. —

Le Procureur Général actuel de l'Ordre des Frères de N. D. du Mont-Carmel nous a exposé que les Sœurs du même ordre ne pouvaient, à cause de leurs nombreux exercices et autres points de leur règle qu'elles observent soigneusement, faire aussi souvent qu'elles le désireraient le Chemin de la Croix, dont les stations sont érigées dans le Chœur des Monastères respectifs. Aussi ce même Procureur Général, notre cher fils, nous a-t-il humblement prié, au nom des dites Sœurs, de daigner pourvoir en cela au bien spirituel de ces religieuses et accorder dans notre bienveillance Apostolique la faveur suivante. — Nous donc, voulant exaucer de tels vœux, nous confiant en la miséricorde du Dieu tout puissant et l'autorité des bienheureux Pierre et Paul ses apôtres, nous accordons à toutes et à chacune de nos chères filles en Jésus-Christ les Sœurs déchaussées de l'Ordre de N. D. du Mont Carmel la faculté de faire le Chemin de la Croix dans leur cellule respective devant la Croix qu'elles portent ordinairement sur elles d'après la coutume de l'Ordre, et de gagner ainsi toutes les indulgences qu'elles gagneraient en accomplissant le même exercice au chœur, ou bien dans les églises des Frères Mineurs Franciscains dits de l'Observance ou Réformés, pourvu toutefois qu'elles n'aient pu, pour les causes précitées, accomplir pendant la journée cet exercice dans leur Chœur ou les stations sont érigées et pourvu qu'elles aient rempli toutes les conditions ordinaires.

Cette faveur, nous l'accordons par les présentes, en vertu de notre Autorité Apostolique, mais seulement pour dix ans.

Nonobstant etc....

Donné à Rome près de saint Pierre, le 1^{er} juillet 1892, l'an 15 de notre Pontificat.

* *

Grâces obtenues de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague. — *Lille.* — La Dévotion au Saint Enfant Jésus de Prague, connue à Lille depuis trois ans à peine, augmente chaque jour dans notre grande Cité du Nord. Ce ne sont plus seulement les pieuses Filles de sainte Thérèse qui offrent au Divin Enfant leurs hommages de vénération et d'amour, ce sont aussi des religieux, des prêtres, de nombreux fideles qui, l'invoquant avec confiance, voient se réaliser pour eux cette parole sortie de la Statue Miraculeuse : « Autant vous m'honorerez, autant je vous favoriserai de mes grâces. » Cette Dévotion du Carmel est devenue en peu de temps la Dévotion de tous ceux qui en ont entendu parler, et chacun est heureux de posséder une Image de l'Enfant Jésus Miraculeux vénéré à Prague.

Puisse l'histoire de la guérison que nous allons rapporter, augmenter l'amour et la confiance envers le Saint Enfant Jésus ! Que ceux qui la liront ne se contentent pas seulement d'admirer ce bienfait de la toute puissance divine, mais qu'ils aillent eux aussi à ce Jésus si bon qui passe toujours en faisant le bien.

Au mois de juin 1891, Mademoiselle Pauline L..., receveuse des postes, fut amenée de Lorraine à Lille au Dispensaire Saint Raphaël, pour y subir une opération qui donnait de vives inquiétudes. Cette personne âgée de 36 ans, étant née très-délicate, avait toujours eu besoin de beaucoup de soins, en raison surtout de son état anémique. Sérieusement malade depuis le mois de juin 1885, elle avait fréquemment des crises fort douloureuses, indiquant une maladie interne qui l'eût inévitablement conduite à la mort. Pour sauver la pauvre malade, la science dut employer un de ces moyens extrêmes qui sont toujours risquants.

Heureusement, cette bonne Demoiselle était entourée de docteurs qui s'adressèrent avant tout au Céleste Médecin pour Lui demander de bénir leur entreprise et de religieuses garde-malades dont le dévouement est connu de tous. Elle avait aussi le bonheur d'être consolée par les visites d'un prêtre plein de foi et de piété, son compatriote. Mademoiselle Pauline fut opérée le vendredi 3 juillet 1891. Elle alla assez bien ce jour-là. Le lendemain, les vomissements commencèrent et continuèrent jusqu'au dimanche. Le docteur, les garde-malades s'attendaient à une issue fatale. C'est alors que Monsieur l'Abbé C.... venant visiter la malade eut l'inspiration de lui remettre une Image de l'Enfant Jésus de Prague. Mademoiselle Pauline reçut cette image avec foi, manifesta sa confiance, et fit aussitôt placer le petit Jésus au dessus de son lit. Elle

s'endormit, passa une nuit excellente et se trouva mieux au réveil. Ce mieux s'accrut de plus en plus, et trois semaines après, la guérison, qui dans les conditions normales eût demandé plus de temps, fut complète.

L'Enfant Jésus de Prague avait de nouveau montré ostensiblement sa puissance, car de l'aveu de tous, cette guérison est tout à fait extraordinaire.

Depuis cette époque, plusieurs grâces du même genre, quoique moins évidentes, ont été obtenues dans le même Dispensaire Saint Raphaël, où le petit Jésus de Prague est très invoqué.

*
* *

Nécrologie. — *Nous recommandons aux prières de nos abonnés:* Le R. P. Paul-Hyacinthe de St Jean Chrysostôme, décédé à Caprarola (Italie) à l'âge de 76 ans dont 51 de profession religieuse.

Le R. P. Albert de S. Joseph, décédé à Naples (66-45).

Le R. P. Elisée de Jesus, Provincial de Navarre, décédé à La Havane (Amérique), (37-11).

La Sœur Joachim du très saint Nom de Jésus décédée à Audenarde (66-39).

La Sœur Marie-Michel de St^e Thérèse, décédée à St Nicolas (72-52).

La Sœur Marie-Angèle de l'Enfant Jésus, décédée à Douai. (68-40)

Calendrier-Éphémérides

1. Mercredi. — S. Ignace, Évêque, Martyr, double. († 107).

1771. A Louvain, au couvent de St Albert, mourut le Fr. Jérôme de S. Onuphre, Convers, à 72 ans, dont 46 de profession. Il s'appelait dans le monde Etienne Deno, de Louvain. Ce cher frère passa toute sa vie à réparer les chaussures du couvent: de plus, pendant plus de quarante années, il eut la charité d'affronter neige, pluie ou froid pour procurer par la pêche le poisson nécessaire aux religieux.

2. Jeudi. — Purification de la T. S. Vierge Marie, 2^e classe avec Octave. — Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.

1654. A Bruxelles, mort du Père Gratien de la Croix, (dans le monde Gratien de la Ren), espagnol. Il brilla dans notre province par d'éclatantes vertus. D'une pureté angélique, il garda soigneusement la solitude tant que l'obéissance le lui permit. Il fuyait les honneurs, mais les honneurs le poursuivaient. Il fut le premier sous-prieur de Marlagne, puis il devint vicaire et ensuite prieur de ce même couvent: plus tard, tandis qu'il administrait comme 12^e prieur notre couvent de Bruxelles, fut placée dans l'église la statue de N.-D. de la Solitude (1). Ce fut sous son provincialat que fut fondée à Gand, par la munificence du

1. Cette statue se trouve actuellement dans l'église paroissiale de N.-D. de la Chapelle.

Révérendissime Père Abbé de St Pierre, une résidence qui devint plus tard un grand couvent (1). Il mourut en ce jour de la Purification de la Ste Vierge, pleuré de tous ses frères.

3. Vendredi. — S. François de Sales, Evêque, Confesseur et Docteur. († 1622). — Fête transférée du 29 Janvier.

4. Samedi. — S. André Corsini, Evêque et Confesseur, de l'Ordre, 2^e classe avec Octave. Indulgence plénière.

1760. Dans le village de Nil St Vincent, au diocèse de Namur, mort du Frère Simon Stock de S. Joachim, Convers, (dans le monde Nicolas Joseph Simon). Il était né en 1727 à Péterbay, entré dans l'Ordre et devenu profès à Malines. C'était un habile maçon, comme le prouve le bâtiment qu'il éleva au saint Désert pendant son noviciat, ainsi que celui qu'il fit plus tard au couvent de Placet. Il fut docile, soigneux et dévoué. Envoyé en collecte, une fièvre violente le saisit, et il mourut dans la maison du Maître (2) qui l'avait reçu avec grande charité. Rapporté ensuite à notre couvent de Louvain, il y fut enseveli.

5. Dimanche de la Sexagésime.

Aujourd'hui premier des 7 Dimanches qui précèdent la fête de Saint Joseph et qu'il convient de consacrer à la dévotion des 7 Douleurs et des 7 Allégresses.

Indulgence plénière à chacun de ces Dimanches, aux conditions ordinaires; 500 jours d'indulgence pour ceux qui récitent les prières prescrites.

NOTA. Cette dévotion des 7 Dimanches peut être pratiquée en quelque temps de l'année que ce soit, pourvu que les 7 Dimanches soient consécutifs, et l'indulgence plénière se gagne par ceux qui ne savent pas lire, ou qui demeurent dans des endroits où ces prières ne se récitent pas en public, pourvu toutefois qu'ils remplissent toutes les autres conditions, et qu'au lieu des susdites Prières, ils récitent seulement Sept Pater, Ave, et Gloria.

(Décrets de S. S. Pie IX, du 1^{er} Février et du 22 Mars 1847. Voyez Recueil de Prières et d'œuvres pies, etc. Rome 1878).

6. Lundi. — S. Tite, Evêque et Confesseur, double. († 1^{er} siècle).

7. Mardi. — La Passion de N. S., double-majeur.

1850. Au couvent des Carmélites à Louvain, mort de la Révérende Mère Marie-Eugénie de S. Casimir, dans le monde Jeanne Françoise Vercruysse. Née à Courtrai, elle fut la première novice reçue par les Carmélites de cette ville, le 1^{er} juillet 1790, après leur retour de France où les avait exilées la persécution de Joseph II. Elle eut la douleur, vu les circonstances, de ne pouvoir prononcer ses vœux solennels qu'en 1793. Peu après, l'invasion française expulsa de nouveau la communauté qui trouva, grâce à l'énergie de la sœur, le moyen de continuer, dans une demeure provisoire, l'observance de la sainte règle. Le désir de suivre en tout cette règle bien-aimée fit faire à la sœur Eugénie des démarches pour passer en Espagne. La Providence, qui avait d'autres vues, lui permit d'abord de rentrer avec les sœurs en possession du couvent de Courtrai (1802), puis l'envoya en 1840, déjà jubilaire, fonder en qualité de Prieure le couvent de Louvain. Elle y mourut en 1850. La foi

1. Voir le N^o de Janvier 1893, Calendrier-Éphémérides, 6 Janvier.

2. Aujourd'hui, on dirait : Bourgimestre.

courageuse et active fut la caractéristique de sa vie. *Dieu est mon Père*, disait-elle; cette maxime, où elle puisa toute sa force au milieu d'épreuves répétées, était aussi celle qu'elle conseillait aux jeunes religieuses de méditer toujours.

8. Mercredi. — S. Jean de Matha, Confesseur, double.

9. Jeudi. — Octave de la Purification de la T. S. Vierge Marie, double.

10. Vendredi. — Sainte Scholastique, Vierge, double.

11. Samedi. — Octave de S. André Corsini, Evêque et Confesseur, de l'Ordre.

1888. A Louvain, la communauté des Carmélites fut très éprouvée: le froid excessif rendit malades presque toutes les sœurs. Quatre moururent en moins de huit jours. La première fut la sœur Marie Augustine de St Joseph (dans le monde Joséphine Van Meerbek, de Meerbek). Deux autres (la sœur Marie Bénédicte de la Sainte-Trinité — Reine-Amélie Van den Driesch, d'Ouckene — et la sœur Marie de l'Incarnation, converse — Sophie Van den Bosch, de Willebroeck) furent frappées le même jour et, chose inouïe, deux cercueils se trouvèrent ensemble à l'église. La quatrième fut la Révérende Mère Thérèse de Jésus (Pauline Pasteyns, de Louvain). Retenue longtemps dans le monde par son dévouement envers son père infirme, elle avait pris l'habit le 21 décembre 1864 à l'âge de trente-quatre ans. L'amour de l'observance fut toujours son attrait particulier.

12. Dimanche de la Quinquagésime.

13. Lundi. — S. Euphrosyne, Vierge, de l'Ordre, double († 5^e siècle).

14. Mardi. — S. Téléphore, Pape et Martyr, de l'Ordre, double. († 139).

15. Mercredi des Cendres.

16. Jeudi. — Commémoration des saints dont les Reliques sont conservées dans les églises de l'Ordre, double-majeur.

17. Vendredi. — La Sainte Couronne d'Épines, double-majeur.

18. Samedi. — S. Raymond de Pennafort, Confesseur, semi-double. († 1275).

1763. A Louvain, au couvent de Saint-Albert, mort du R. P. Fidèle de St^e Thérèse, de Bruxelles. Il s'appelait dans le monde Richard Sébastien Van Bommel. Il avait 69 ans d'âge, 46 de profession et 44 de prêtrise. Son assistance au chœur nuit et jour fut si assidue que nul empêchement ne put jamais y mettre obstacle: le jour, et presque à l'heure où le saisis la maladie, il se présenta encore à l'examen du soir. Deux jours après il était mort.

19. Premier Dimanche de Carême.

20. Lundi. — S. Cyrille d'Alexandrie, Evêque et Confesseur, de l'Ordre. († 444).

21. Mardi. — Les VII Fondateurs de l'Ordre des Servites de Marie, double. (14^e siècle).

22. Mercredi. — Quatre-Temps. — La Chaire de S. Pierre à Antioche, double-majeur.

23. Jeudi. — S. Pierre Damien, Evêque, Confesseur et Docteur, double. († 1072).

24. Vendredi. — Quatre-Temps. — S. Mathias, apôtre, 2^e classe.

1764. A Louvain, au couvent de St Albert, mort du R. P. Rombaut de Saint Edephère, sœur-conseiller du Désert de Nethen. Il était de Malines et s'appelait dans le monde Jean Baptiste Catersel. — Il avait 36 ans d'âge, 17 de profession, 12 de sacerdoce. Il professait un véritable culte pour la discipline régulière et l'observance, d'ailleurs si

pénible, du désert. L'amour de la solitude était sa grande vertu. Durant sa très-longue maladie, sa patience fut à toute épreuve: jamais une plainte au sujet de ses douleurs. Quand il reçut avec piété et joie le Viatique et l'Extrême-Onction, il demanda avec une humilité touchante les prières de ses frères. Il fut inhumé au Désert de Netthen.

25. Samedi. — Quatre-Temps. — S. Avertan, Confess., de l'Ordre, double. (1380).

26. 2^e Dimanche de Carême.

1888. A Bruxelles, en ce même jour et à cette même date, mourait le R. P. Charles de S. Brocard (dans le monde Eugène Reyners, de Neukerk-Waes) à 42 ans, après 22 ans de profession et 18 de sacerdoce. Sa dévotion envers la S^{te} Vierge était tendre et son zèle pour les âmes si plein d'ardeur que la maladie même n'en put arrêter les élans. Il obtint de ses supérieurs d'aller à Lourdes demander sa guérison: la sainte Vierge préféra l'appeler au paradis.

27. Lundi. — La Lance et les Clous du Seigneur, double-majeur, fête transférée du 24.

28. Mardi. — S. Pierre Thomas, Evêque et Martyr, de l'Ordre, double-majeur. († 1366). — Fête transférée du 15.

Petites fleurs du Carmel

A l'approche du Carême nos *Petites Fleurs* ne sauraient être que des fleurs de pénitence: car la pénitence a ses fleurs. Il est vrai que nombre de gens renoncent à les cueillir, à en connaître même le parfum, parce qu'ils n'osent affronter les épines au milieu desquelles elles croissent. Les abonnés des Chroniques n'étant pas de ceux qui ont peur de se piquer les doigts, nous les conduirons à l'école du V. P. Jean de Jésus-Marie pour y méditer avec lui les principaux motifs de la pénitence chrétienne. Ou plutôt, car le pieux auteur prête sa plume à Notre-Seigneur lui-même et n'a d'autre prétention que de nous transmettre les paroles du bon Maître, nous écouterons Jésus-Christ en personne, roi pacifique de la Jérusalem céleste, exhortant l'homme pécheur à revenir à Lui par la pénitence (1).

1. — Le premier motif proposé, c'est l'énormité du péché. Elle se mesure à la grandeur et à la majesté divine:

Je suis, dit le Seigneur, la grandeur même et la majesté infinie: devant moi les genoux de toute créature fléchissent; à mon aspect les Séraphins se voilent la face. Estime d'après cela combien grande est ton offense: elle l'est à proportion de moi.

Si, en effet, sur terre une offense faite à des princes est réputée si grande parce qu'ils sont princes, que penser du péché qui s'attaque au Roi des rois? On a beau être avenglé, il faut bien se reconnaître grandement coupable, et, prosterné au pied du trône de grâce, demander humblement miséricorde.

2. — Il y a d'ailleurs tant d'ingratitude à commettre le péché! *Les bêtes cruelles s'adoucissent aux bienfaits, et toi tu t'endurcis contre moi, tu comptes*

1. *Jesus Christus, Rex pacificus supernae Jerusalem, homini peccatori salutem*, c'est le titre du chapitre XXXVIII du traité intitulé *Stimulus compunctionis* — Œuvres, édition de 1772, Florence, t. II, p. 211 et suiv.

pour rien toutes mes grâces. Eh bien, si mes faveurs passées te semblent peu de chose, tu n'as qu'à vouloir et je les doublerai.

Peut-on résister à un tel langage? Ses enfants révoltés, Jésus les comble de prévenances, les préserve de mille maux, les empêche de tomber en enfer; puis leur offre encore pour l'avenir les trésors de la justification, la force des sacrements, les joies du ciel. Est-ce trop d'acheter tout cela par une brève pénitence, qui sera en même temps la compensation de l'ingratitude et la réparation du péché?

3. — Que si la grandeur des biens promis ni la honte de nos offenses ne parviennent à nous émouvoir, considérons l'horreur des peines où l'endurcissement nous jettera :

Comment, mon fils, pourras-tu supporter le tourment du feu, la dent du ver qui éternellement rongera tes entrailles, si maintenant tu ne peux même jeûner un seul jour, reposer une seule nuit sur une couche incommode? Oh! je ne voudrais pas cependant avoir à tirer le glaive de la justice contre toi qui es mon fils bien cher.

4. — Est-ce l'apparente âpreté de la pénitence qui brise notre courage? Accoutumés aux délices humaines, la seule vue des austérités nous fait-elle frémir? Jésus nous donne pour nous fortifier son exemple, nous offre sa compagnie, nous promet ses consolations :

Tu es pécheur et il te semble dur de faire pénitence pour assurer ta vie éternelle. Vois pourtant; moi, j'ai fait pour toi une pénitence très-dure, bien que je sois l'innocence même, la pure splendeur de la lumière éternelle. Allons, travaillons ensemble, ami très-cher. Je t'aiderai; je te consolerai; j'allégerai le labeur de la pénitence en joignant mes forces aux tiennes. Tu verras ce que c'est que la vraie pénitence, combien elle procure de consolations ineffables. Tu sauras comme ils se trompent, les mondains, en disant du mal d'elle, insultant du même coup à ma miséricorde, comme si je traitais cruellement les pécheurs quand ils reviennent à moi.

Oh! non, Jésus n'est jamais cruel. Durant sa vie mortelle, on lui reprocha de vivre avec les publicains et les pécheurs. A plus forte raison; maintenant, il ne repoussera pas ceux qui ne sont déjà plus des pécheurs et des publicains, mais des pénitents.

5. — Rendons-nous à ces divers motifs, et laissons Jésus nous dicter la résolution et nous indiquer la manière de faire pénitence suivant sa volonté :

Donc, mon fils, aie confiance en ton Maître, en ton Rédempteur. Brise les chaînes de tes péchés et cherche un lieu de repos. Commence par bien user des sacrements qui sont comme les canaux par où coule sur ton âme le remède précieux de mon sang. Eloigne-toi de toute affection charnelle et recherche uniquement les douceurs de mon amitié. Ferme la porte de ta demeure et, là, prie avec gémissement le Seigneur qu'il te réforme et te rende semblable à son Fils unique. Demande avec confiance, et tu recevras. Car ma miséricorde n'est pas courte comme la tienne qui passe semblable à la brume matinale, se dessèche ainsi que la rosée aux premiers feux du soleil. Moi je suis la source inépuisable de toute miséricorde. Jamais on n'a entendu dire que j'eusse méprisé la prière des pauvres, quand ils demandent leur part de mes incomparables trésors.



Le Carmel à S' Joseph (1)

Du Carmel, ô Joseph, reçois le tendre hommage;
Thérèse à ses enfants a légué son amour,
Et nous venons jurer au pied de ton image
D'imiter tes vertus pour t'aller voir un jour.

Glorieux rejeton de l'illustre famille,
Qui reconnaît pour chef David le roi-pasteur,
Nous sommes les enfants de Thérèse, ta fille,
Et ta fête pour nous est un jour de bonheur.

De berger, ton aïeul devint roi d'Israël!
Cette gloire attachée à ta noble origine
Ajoute un nouveau lustre aux gloires du Carmel,
Où ton culte est un point d'antique discipline.

Seul parmi les mortels tu fus reconnu digne
D'être choisi par Dieu gardien du grand secret,
Et c'est toi qu'il oppose à la fureur maligne
Du Démon, qui voulait traverser son projet.

Dieu le Père, ô Joseph, n'a confié qu'à toi
L'honneur, la pureté de la divine Mère,
Et toi seul as veillé sur le berceau du Roi,
Dont la naissance fut le salut de la terre.

Que dirai-je de plus? En faut-il davantage
Pour montrer quelle fut ta haute sainteté?
Si Dieu, qui dans nos cœurs voit le moindre nuage,
Te fit ce grand honneur, tu l'avais mérité. [ge,

Quel bonheur que le tien d'avoir été chargé
De veiller sur Celui qui gouverne le monde!
Mais quel bonheur plus grand que d'avoir obligé
Dieu même à te choisir, par ta vertu profonde!

Pourtant c'est à Dieu seul que tu dois cette gloire
Seul l'amour le poussait à t'honorer ainsi. [re:
Et si dans tes combats tu connus la victoire,
C'est qu'Il te réservait pour garder l'Infini.

Mont Carmel, Janvier 1893.

Gabriel, te prêtant son concours précieux,
Partageait avec toi cette mission sainte;
Dès qu'un danger naissait, il accourait des cieux
T'indiquer les moyens d'en prévenir l'atteinte.

Toujours il te trouva rempli d'un saint courage;
Soit qu'après le massacre il fallût vers le Nil
Entreprendre ce long et pénible voyage,
Qui devait aboutir aux tourments de l'exil;

Soit qu'après le trépas de ce tyran cruel,
Qu'attendait devant Dieu le sang de ses victi-
Il fallût regagner la terre d'Israël, (mes,
Tu fus à la hauteur de tes devoirs sublimes.

Voici le dix-neuf Mars, le beau jour de ta fête!
Que cette date est chère au cœur de tes enfants!
Dans l'univers entier chaque Carmel s'apprête
À te dire, ô Joseph, son amour par ses chants.

La cloche dans les airs jette ses sons joyeux,
Et le peuple au Carmel se hâte de se rendre,
Car il sait qu'aujourd'hui Thérèse dans les cieux
Te présente nos vœux, te force à les entendre.

La foule tout le jour remplira la chapelle,
Où brillent la verdure et les fleurs du printemps;
L'autel dans ses atours d'or et d'argent ruisselle,
Et vers la voûte monte un nuage d'encens.

Pour le Père adoptif du Fils du Dieu Très-Haut
Peut-on trop déployer de pompe et de richesse?
Ah! nos cœurs te feraient un triomphe plus beau
Si leur puissance était égale à leur tendresse.

Maintenant que l'Enfant qui te nommait son
Près de Lui dans le ciel t'a couronné d'honneur,
Du Carmel qui t'implore exauce la prière.
Et dans tous nos dangers sois notre Protecteur.

F. BROCARD DE J. M.

1. Cette poésie a été inspirée au R. P. Brocard par une hymne du bienheureux B. Mantouan ; son cœur de fils n'a pas résisté au désir d'y parler de sa Mère, S^{te} Thérèse.

Le Scapulaire de N. D. du Mont-Carmel

(suite, voir page 331 et suiv.)

CHAPITRE VII.

Le saint Scapulaire et les Sacrements.

En abordant la matière de ce chapitre, faisons une supposition. Un prêtre est appelé près d'un mourant pour le préparer au suprême et solennel passage du temps à l'éternité. L'homme pour lequel on réclame les secours de son ministère a pendant longtemps négligé tous ses devoirs religieux; mais en face de la mort, sa foi qui n'était qu'endormie s'est réveillée, aussi n'a-t-on eu aucune peine à le décider d'accepter avant de mourir les derniers secours de la religion. Le prêtre donc, trouvant son malade préparé à sa visite et disposé à tout, entend aussitôt sa confession; celle-ci lui a paru faite avec sincérité et accompagnée de toutes les dispositions requises pour mériter le pardon, il prononce par conséquent sur la tête du coupable repentant la sentence d'absolution. Avec quelle joie il le fait! il connaît l'admirable miséricorde de Dieu, il sait la vertu du sacrement de pénitence pour remettre les péchés, il est convaincu qu'il n'est pas de si grand pécheur qui ne puisse, s'il le veut, y trouver le salut de son âme. Cependant, rigoureusement parlant, il ne peut répondre que ce pénitent a intérieurement les dispositions qu'extérieurement il montre et, par suite, que son absolution a été ratifiée dans le Ciel. Au bienfait de l'absolution, voici qu'il ajoute celui du saint viatique. Il nourrit le moribond du pain qui doit le fortifier en son dernier voyage et ce pain c'est le corps adorable du divin Sauveur; c'est de lui qu'il a été dit: « Qui aura mangé de ce pain vivra éternellement. » Mais ici encore, si le mourant mange ce pain indignement, il aura mangé sa propre condamnation. Le prêtre ne peut pénétrer ce mystère. Mais, tandis qu'il administre au malade le dernier des sacrements, le sacrement des mourants, il vient à découvrir les saintes livrées de Marie, oh! alors, quelle nouvelle et quelle complète assurance

au sujet du salut éternel de son pénitent ! Aussi, lorsqu'après l'avoir assisté dans son agonie, il reçoit enfin son dernier soupir, c'est avec l'accent le plus convaincu et le sourire du bonheur sur les lèvres qu'il récite cette touchante prière par laquelle l'Église veut qu'on salue la sortie de l'âme chrétienne de ce monde et son départ pour l'éternité bienheureuse. « Venez, saints de Dieu, accourez, anges du Seigneur et recevez son âme pour la porter devant le trône du Très-Haut. — Que le Christ te reçoive et que les anges te conduisent dans le sein d'Abraham. » Non, il n'en peut plus douter, il a assisté à la mort d'un prédestiné ; et cette âme qui vient de briser les liens de sa captivité, une voix secrète lui dit qu'elle n'a quitté la vallée des misères et des larmes que pour s'envoler dans le séjour de la paix, de la joie et du bonheur éternel. Ce qui lui cause cette si grande assurance qui exclut en lui toute crainte, c'est qu'il a vu mourir son pénitent sous les livrées de la Reine du Ciel. Or, à ce saint habit, il le sait, se trouve attachée cette belle et magnifique promesse dont une expérience de plus de six siècles n'a cessé jusqu'ici de montrer à tous les yeux la rigoureuse vérité : *„ In hoc moriens æternum non patietur incendium. »* Quiconque mourra revêtu de ce saint habit sera préservé des feux de l'enfer.

Aux yeux de certains esprits, cette conclusion semblera peut-être justifier une objection que nous avons recueillie dans un ouvrage janséniste, et qu'il n'est pas rare d'entendre répéter encore de temps en temps aujourd'hui. Parler comme vous venez de le faire, nous dira-t-on, n'est-ce pas évidemment faire du saint Scapulaire du Carmel un huitième sacrement, plus excellent que tous les autres, puisque vous ne craignez pas de lui attribuer une plus grande efficacité pour le salut ? N'est-ce pas faire injure à J.-C. que de mettre l'habit de la Vierge au-dessus de sa propre chair et de son propre sang et de lui supposer pour le salut une vertu plus puissante ?

Avant d'entrer dans le cœur même de cette objection pour la réfuter et en démontrer l'injustice, nous ne pouvons nous dispenser de rappeler ici que d'anciens auteurs ont appelé le saint Scapulaire du Carmel : *le Sacrement de la Très Sainte Vierge*.

Cette manière de parler est évidemment analogique et c'est uniquement en ce sens qu'on doit l'entendre. Elle trouve d'ailleurs sa justification dans plusieurs passages de la S^{te} Écriture, où nous voyons les écrivains sacrés attribuer aussi ce nom de sacrement à des objets sensibles choisis par l'Esprit-Saint pour nous signifier simplement différents mystères cachés. C'est ainsi, par exemple, que dans l'Apocalypse, il est parlé du sacrement des sept étoiles, « sacramentum septem stellarum » du sacrement de la femme « sacramentum mulieris. » Au même titre donc et pour des motifs à peu près semblables, le saint habit du Carmel, instrument de tant de prodiges, a très bien pu se nommer aussi, par analogie, *le Sacrement de la Très sainte Vierge*. Ce saint habit en effet, Marie, dans une célèbre apparition, l'a solennellement choisi pour qu'il fût désormais à nos yeux le signe visible de cette grâce invisible de protection dans tous les dangers de l'âme et du corps dont elle veut bien favoriser tous ceux qui le portent. C'est ce qu'elle nous a même clairement manifesté dans les paroles suivantes : « *Eecce signum salutis, salus in periculis.* » Voici un signe de salut, une sauvegarde dans les périls. Mais elle nous l'offre surtout, ce saint habit, comme le gage assuré du plus extraordinaire et du plus précieux privilège dont elle ait jamais favorisé les hommes, ses enfants, car elle nous affirme que tous ceux qui auront le bonheur de mourir sous l'habit du Carmel seront à jamais préservés des feux de l'enfer. « *In hoc moriens æternum non patietur incendium.* »

Plusieurs fois déjà dans le cours de cet ouvrage, nous avons dit ce que signifient ces paroles et comment on doit les entendre. Nous avons pris soin de faire remarquer que le saint Scapulaire du Carmel ne peut sauver à la mort ceux qui en sont revêtus, qu'en leur obtenant, grâce à la protection et aux prières toutes puissantes de Marie, le bienfait d'une parfaite réconciliation avec Dieu. Mais cette réconciliation, nous n'avons garde de prétendre que ce soit ce saint habit lui-même qui l'opère, par une vertu qui lui soit inhérente et que la Vierge lui aurait miraculeusement communiquée. Si nous portions ainsi, oui, sans doute, on pourrait avec raison nous accuser de faire du saint Scapulaire un huitième sacre-

ment, plus excellent et plus efficace à lui seul que tous les autres, pour justifier et sauver les hommes. Mais nous n'avons rien dit jusqu'ici de semblable et nous sommes heureux au contraire de trouver dans l'objection à laquelle nous répondons une excellente occasion de nous exprimer très nettement à ce sujet.

Pour donner une idée exacte et vraie de ce qu'est le Scapulaire, considéré en lui-même, on l'a très judicieusement comparé à l'arc-en-ciel et au serpent d'airain. Interrogeons donc tout d'abord les saintes Ecritures, et voyons en quels termes elles nous parlent de ces deux signes de la miséricorde de Dieu envers les hommes, nous en ferons mieux ensuite l'application au saint Scapulaire.

Le Seigneur ayant fait alliance avec Noé et lui ayant promis qu'il n'inonderait plus la terre par un nouveau déluge universel, il lui donna pour gage de sa parole, l'arc-en-ciel. « Je mettrai, lui dit-il, mon arc dans les nues, et il sera le signe de l'alliance qui est entre moi et la terre. » — « *Arcum meum ponam in nubibus, et erit signum fœderis inter me et inter terram.* » (Gen. IX, 13). Ceci ne voulait pas dire qu'avant le déluge, on n'eût point encore vu d'arc-en-ciel, mais, ce phénomène purement physique, qui n'était auparavant que le signe naturel de la cessation de la pluie, devint, dès ce moment, par l'institution de Dieu, un signe surnaturel de son alliance avec les hommes, le gage certain de la bonté et de l'indulgence dont il voulait user désormais envers le genre humain, malgré ses crimes, et cela jusqu'à la fin des siècles. Ce n'était pas d'ailleurs l'arc-en-ciel qui, par une vertu surnaturelle qui lui fût inhérente, devait fermer miraculeusement à l'avenir les cataractes du ciel et les empêcher de déverser de nouveau toutes leurs eaux sur la terre; Dieu l'avait seulement donné à Noé comme un gage sensible, mais purement extérieur, du pacte qu'il faisait dès ce jour avec les hommes; de ne plus détruire le genre humain tout entier par un nouveau déluge. « *Cumque obdormiero nubibus caelum, apparebit arcus meus in nubibus et recordabor fœderis mei vobiscum et non erunt ultra aquae diluvii ad delendum universam carnem.* » (Gen. IX, 14, 15).

La comparaison prise du serpent d'airain ajoute à celle de l'arc-en-ciel de nouveaux traits, qui aideront mieux encore à com-

prendre en quoi précisément consiste la vertu du saint Scapulaire du Carmel.

Les Hébreux, fatigués de leurs marches incessantes à travers le désert, s'étaient laissés aller au murmure contre Moïse. Pour les punir, Dieu envoya contre eux des serpents dont la morsure, dit l'Ecriture, brûlait comme le feu. Sous le coup de ce fléau qui faisait parmi eux de nombreuses victimes, ils reconnurent leur faute et vinrent prier Moïse d'intercéder pour eux auprès du Seigneur. Le prophète pria en effet pour son peuple et le Seigneur se laissant toucher lui dit: « Fais un serpent d'airain, expose le pour servir de signe; quiconque étant blessé le regardera sera guéri. » — « Fac serpentem æneum et pone eum pro signo; qui percussus aspexerit eum vivet. » (Num. XXI, 6). Le Sage rappelant plus tard aux Juifs le souvenir de ce prodige de miséricorde, crut utile de leur en donner une explication bien nette et bien précise. Ce serpent d'airain élevé par Moïse dans le désert, il l'appelle d'abord: un signe de salut. « *Signum habentes salutis.* » Mais, de peur qu'ils ne s'imaginassent faussement que ce morceau de métal travaillé fût doué d'une vertu surnaturelle toute particulière pour rendre par lui même la santé à tous ceux qui avaient été blessés, il prend bien soin d'ajouter aussitôt que ce n'était point ce qu'ils voyaient qui les guérissait, mais le Seigneur, seul sauveur des hommes. « *Qui enim conversus est, non per hoc, quod ridebat, sanabatur, sed per te omnium salvatorem.* » (Sap. XVI. 7 et 8).

Appuyés sur ces deux comparaisons, et en en relevant les principaux traits, il nous sera facile maintenant de faire nettement comprendre ce que c'est que le saint Scapulaire et en quoi précisément consiste sa vertu.

(A suivre).

La Journée religieuse

(voir page 337 et suiv.)

Matines de la Pentecôte, (suite).

TROISIÈME PSAUME. *Benedic anima mea Domino*. — Bien que le sens littéral ne présente guère de difficulté, le troisième psaume de nos matines n'est pas moins rempli de mystères (1) que le précédent. Le Prophète y met sous nos yeux le grand spectacle de la nature, et nous invite à louer le souverain Auteur de tant de merveilles. Mais son regard va plus haut et plus loin. La création visible est ici pour lui ce qu'elle est de fait selon le plan divin : une figure, un symbole. A travers le voile transparent du monde physique, il contemple un ordre de réalités infiniment supérieures. C'est l'œuvre par excellence de l'Esprit-Saint, c'est le monde de la grâce, c'est Jésus-Christ et son Église, qui tirent de son cœur et de sa voix ce chant magnifique.

Saint Paul ne nous permet aucun doute sur ce point. Dans l'épître aux Hébreux (2), l'apôtre inspiré rapporte en effet, du Législateur de la Nouvelle-Alliance le quatrième verset de notre psaume, dont il prend acte pour démontrer la divinité du Messie. Et comme ce verset est lié à ceux qui précèdent et à ceux qui suivent, on doit conclure que toutes les autres parties du cantique ont le même objet, c'est-à-dire, Jésus-Christ et la création surnaturelle qui gravite autour de lui.

D'ailleurs les Pères sont unanimes à admettre le sens figuré. Saint Augustin s'y attache uniquement dans les quatre discours où il explique, verset par verset, notre psaume. Nous ne pouvons mieux faire que de nous en tenir à son commentaire, en acceptant aussi quelques données de source plus récente.

1. Psalmus qui lectus est, dit S. Augustin, prope totus figuris rerum mysteriisque contextitur. Enarr. in hunc psal. CIII. —

2. Hébr. 1. 7.

Mon âme bénissez le Seigneur. Seigneur mon Dieu, ô Christ Sauveur, vous avez fait paraître votre grandeur d'une manière éclatante. Dans votre résurrection vous vous êtes enveloppé de majesté et de gloire. Vous vous êtes revêtu de lumière comme d'un vêtement; et vous êtes monté au dessus des nues, sur l'aile des vents. C'est alors que vous avez commencé à étendre, comme un pavillon, sur toutes les nations de la terre ce ciel bienfaisant de votre religion sainte, chargé des eaux vivifiantes de la régénération baptismale. Plus rapides que le vent, plus ardents que la flamme, vos messagers, vos ambassadeurs, vos apôtres ont porté partout l'Évangile. Par leur ministère vous avez établi l'Église, la véritable terre des vivants, et vous l'avez rendue inébranlable. Un déluge d'iniquité s'était élevé au dessus des plus hautes montagnes. Mais, Seigneur, dès que s'est fait entendre le tonnerre de la prédication évangélique, cette mer de corruption qui avait étendu ses flots sur toute la terre, s'est retirée, laissant la place libre au royaume de l'Église. Toutes choses ont été rétablies dans l'ordre; les montagnes, les vallées, les plaines ont paru chacune dans la place que vous leur avez marquée; elles s'y conserveront, car vous ne permettrez plus ce débordement général de crimes qui avait régné avant votre avènement, et depuis la chute d'Adam. Vous avez mis au mal des bornes qu'il ne franchira pas. — *Benedic anima mea Domino. Domine Deus meus magnificatus es vehementer: confessionem et decorem induisti amictus lumine sicut vestimento: extendens cælum sicut pellem. Qui tegis aquis superiora ejus: qui ponis nubem ascensum tuum, qui ambulas super pennas ventorum. Qui facis angelos tuos spiritus, et ministros tuos ignem urentem. Qui fundasti terram super stabilitatem suam: non inclinabitur in sæculum sæculi. Abyssus, sicut vestimentum, amictus ejus: super montes stabunt aquæ. Ab increpatione tuâ fugient: a voce tonitruî tui formidabunt. Ascendunt montes, et descendunt campi, in locum quem fundasti eis. Terminum posuisti quem non transgredientur, neque convertentur operire terram.*

Votre Église a les promesses d'une éternelle durée. Vous l'avez fondée sur la pierre ferme; vous l'arrosez des eaux de la grâce,

dont les sources sont toujours pleines et ne cesseront de couler; elles s'élèvent jusqu'au sommet des montagnes et se répandent dans les vallées portant avec elles la fécondité, et étanchant la soif d'une multitude de peuples (1). Les déserts autrefois incultes, ou qui ne produisaient que des ronces et des épines, retraites des dragons et des reptiles, sont changés en jardins de délices habités par des anges dans des corps mortels. C'est dans ces tranquilles solitudes, éloignées des bruits du siècle, que de saintes sociétés s'élèvent par les ailes de la contemplation et de la prière, au dessus de tout ce qui peut frapper les sens pour ne s'occuper que des vérités éternelles, appliquées jour et nuit à chanter les divines louanges. *Qui emittis fontes in convallibus: inter medium montium pertransibunt aquæ. Potabunt omnes bestię agri, expectabunt onagri in siti suâ. Super ea volucres cœli habitabunt: de medio petrarum dabunt voces.*

Vous avez établi, Seigneur, les premiers Pasteurs de votre peuple, comme des montagnes qui reçoivent de la source même des trésors de grâces, pour les dispenser aux fidèles par l'instruction et l'administration des sacrements; tous peuvent y puiser; les secours sont abondants; il y en a pour tous, de proportionnés aux besoins d'un chacun. En retour les ministres des choses saintes, consacrés au service des hommes leurs frères, recevront d'eux leurs moyens temporels de subsistance, car vous les avez établis uniquement, Seigneur, pour produire et pour distribuer ici bas le pain céleste, le vin, et l'huile spirituelle (2). *Rigans montes*

1. *Potabunt omnes bestię agri; expectabunt onagri in siti suâ.* Onagros magnas quasdam bestias dicit. Quis enim nesciat onagros dici agrestos asinos? Magnos ergo quosdam dicit indomitos. Nullum enim habebant gentes jugum legis: vivebant multe gentes moribus suis, superba jactantia vagantes, tanquam in deserto. Et omnes quidem bestię ita, sed onagri positi sunt ad significationem magnitudinis. Potabunt et ipsi in sitim suam, fluent enim et illis aquæ. S. August. Enarr. in hunc psal.

2. *Producens fœnum jumentis, et herbam servituti hominum.* Omnia temporalia quæ tibi superfluent, fœnum jumentorum est. Prædicatores verbi, et jumenta et servi sunt. Quæ terra fœnum producit? Plebes piæ, plebes sanctæ. Ut de quâ terrâ panis educatur? Verbum Dei de Apostolis, de dispensatoribus mysteriorum Dei. etc. S. August. Enarr. in hunc psal.

de superioribus suis, de fructu operum tuorum satiabitur terra. Producent fenum jumentis et herbam servituti hominum: ut educas panem de terra, et vinum lætificent cor hominis: Ut exhilarer faciem in oleo, et panis cor hominis confirmet.

L'Église est semblable à une vaste campagne plantée d'arbrisseaux et de grands arbres. Tous seront abreuvés des écoulements de la grâce du Christ. Il y a là des plaines, des montagnes et des rochers où sont rassemblés nombre d'animaux représentant les différents états de perfection parmi les fidèles. *Saturabuntur ligna campi, et cedri Libani quas plantavit (1). Illic passeret nidificabunt: herodii domus dura est eorum. Montes excelsi cervis: petra refugium herinaciis.*

La lune est encore, Seigneur, un symbole de votre Église dont vous êtes le soleil. Vous savez le temps et le lieu de votre coucher; mais ce n'est pas à l'égard de l'Église, car le jour dont vous l'éclairez est un jour perpétuel; il ne souffre aucune éclipse: jamais vous ne lui cacherez votre visage; l'alliance que vous avez formée avec elle est éternelle; toujours par conséquent et sans interruption, elle sera votre Épouse chérie. La menace de disparaître ne regarde que les ingrats et les rebelles; et le plus terrible châtiment que vous puissiez exercer sur eux, est de les abandonner aux ténèbres qu'ils ont préférées à la lumière de la Foi; car c'est dans cette funeste nuit que ces insensés deviennent le jouet et la proie de leurs ennemis. C'est le temps des Puissances infernales. C'est alors que ces bêtes infiniment plus redoutables que les lions, les tigres et les léopards, sortent de l'abîme où elles étaient reléguées, pour dévorer les âmes infidèles que leur abandonne la justice de Dieu. Cependant vos serviteurs, ô Christ, ceux pour qui vous êtes un soleil toujours levé, n'ont rien à craindre de pareil. Les bêtes ennemies de notre salut ne peuvent les

1. « *Saturabuntur ligna campi, et cedri Libani quas plantavit,* » sed de ista gratia educta de terra. « *Ligna campi,* » plebes populorum. « *Et cedri Libani quas plantavit.* » Cedri Libani, potentes in sæculo, et ipsi satiabuntur. Pervenit panis et vinum et oleum Christi ad senatores, ad nobiles, ad reges, etc. S. Aug. Enarr. in hunc psal.

vaincre (1). L'homme de Dieu, l'homme régénéré dans le Christ, l'homme de l'Église vaque maintenant en liberté au travail de la sanctification, et il en sera ainsi jusqu'au soir de ce monde. O Seigneur que l'ouvrage surnaturel de votre royaume est grand et admirable! Vous avez fait toutes choses dans le Christ, votre sagesse. Par lui votre amour a repris possession de notre terre! — *Fecit lunam in tempora: sol cognovit occasum suum. Posuisti tenebras, et facta est nox: in ipsa pertransibunt omnes bestiarum sylvarum. Catuli leonum rugientes ut rapiant, et quærant a Deo escam sibi. Ortus est sol, et congregati sunt: et in cubilibus suis collocabuntur* (2). *Exibit homo ad opus suum et ad operationem suam usque ad vesperum.* (3). *Quam magnificata sunt opera tua Domine: omnia in sapientia fecisti: impleta est terra possessione tua.* (A suivre).

— — — — — Lourdes et le Carmel

(Écho du 11 février).

— — — — —

Un prêtre missionnaire, tertiaire zélé de notre S. Ordre, se trouvant en pèlerinage à Lourdes fut frappé des analogies qui lui parurent exister entre ce sanctuaire béni et le Carmel, objet de son filial amour. Ce sont ses impressions qu'il nous communique dans cet article.

Les relations de Dieu en lui-même (ad intra) forment le mystère adorable de la très S^{te} Trinité, source et principe de toutes les

1. Eis qui non intelligunt Christum, ipsa nox est, eis sol ortus non est: instant ut intelligant, ne rapiantur a rugiente leone. Ecce quibus ortus est, non eos audent invadere catuli leonum. S. August. ibid.

2. Cubilia eorum corda infidelium. Quam multi gerunt leones cubantes in cordibus suis! Non inde erumpunt, non faciunt impetum in istam peregrinantem Jerusalem. Quare non faciunt? Quia jam ortus est sol, et splendet in toto orbe terrarum.

3. Quid tu o homo Dei? Quid tu, o Ecclesia Dei? Quid tu, o corpus Christi, cujus caput in celo est? Quid tu facis, o homo unitas ejus? « Exiet, inquit, homo ad opus suum. » Operetur ergo iste homo opera bona in securitate pacis Ecclesiæ, operetur usque in finem. — S. August. ibid.

relations connues. Imitant celles-ci, les œuvres de Dieu ont entre elles des relations mystérieuses, qui les marquent d'un cachet surnaturel et ajoutent à leur grandeur inhérente le caractère du sublime. La raison en est que, l'Etre suprême étant parfaitement un et indivisible d'avec ses attributs, la sagesse infinie opère toujours de concert avec la toute-puissance.

Cette union parfaite et indicible de la sagesse divine avec la toute-puissance ne peut se trouver dans une créature quelconque : elle convient exclusivement au Créateur, à Dieu. Tandis que les relations de Dieu ad intra constituent la très S^{te} Trinité, l'union parfaite des attributs constitue non pas l'essence, mais le propre, l'intime de la Divinité.

L'intelligence de l'homme est incapable de la comprendre tout à fait, mais elle en saisit le reflet dans les œuvres divines, et pour autant elle pénètre la Divinité même. De là les joies de la contemplation. De là les ravissements ineffables, anticipation de la vision béatifique, dont furent gratifiés notre mère S^{te} Thérèse, S^{te} Madeleine de Pazzi, et tant d'enfants de la grande famille du Carmel.

Il y aurait une belle étude à faire sur la relation qui existe entre la première manifestation connue de Marie Immaculée et sa dernière apparition marquée; entre Lourdes et le Carmel. Celle-là se perd dans la nuit des temps, celle-ci est présente, toute jeune et fraîche, à nos regards ravis. Et il nous semble qu'un enfant du Carmel seul pourrait dignement accomplir cette tâche, car *Lourdes est nôtre*. Non seulement la terre classique de l'Immaculée a son Carmel, tandis que le Carmel portait la première chapelle dédiée à Marie, mais encore celle qui à Lourdes s'est dite être l'Immaculée Conception, s'était manifestée *comme telle* 3000 ans auparavant à notre premier fondateur, et 18 siècles plus tôt elle avait visité les anachorètes du Carmel et les avait appelés ses frères.

Voilà la série des comparaisons ouverte. Là, l'antique et belle montagne du Carmel, renommée dans tout l'Orient, ici la roche inconnue de Massabielle, au fond des Pyrénées, ont la gloire de servir de piédestal à l'incomparable Vierge. Qui ne se souvient ici

des versets du psalmiste: *Fundamenta ejus in montibus sanctis*, ou bien: *Levavi oculos meos ad montes, unde veniet auxilium mihi?* L'une des montagnes s'élève imposante et semble sortir des flots de la mer; l'autre paraît avoir enfanté le Gave, ruisseau gai et bruyant qui la borde.

Là, l'apparition se montre au solitaire prophète, accoutumé aux visions, ici c'est une petite fille du peuple, ignorante même des éléments de la religion, qui reçoit les communications célestes.

Les ténèbres, qui enveloppaient la vision du voyant d'Israël, ne se rencontrent pas à Lourdes. Élie voit le nuage qu'il reconnaît figurer l'Immaculée Conception; l'enfant des Pyrénées voit distinctement la « belle Dame, » qui lui dit en langage humain qu'elle est l'Immaculée Conception.

Y eut-il une promesse au Carmel et quelle fut-elle? Peut être la conservation de l'Ordre d'Élie jusqu'à la fin des siècles. A Lourdes, la promesse est formulée clairement quant à Bernadette et implicitement quant aux autres. A l'une le bonheur éternel, aux autres tout ce qu'ils demanderont, car si l'Immaculée invite à la prière, c'est pour exaucer ceux qui prient.

La vision du Carmel renferme bien d'autres côtés obscurs là où Lourdes est toute lumière. Où chercher les raisons de cette différence? Faudra-t-il dire qu'Élie a laissé des écrits tout comme les autres Prophètes, mais qu'ils se trouvent aujourd'hui perdus? Ou que les traditions conservées parmi ses disciples pendant dix siècles se sont évanouies, quand Marie, leur objet et leur terme, est allée elle-même visiter ses frères du Carmel? Faut-il incliner vers l'opinion qui veut que Marie, reine de miséricorde, se manifeste d'autant plus clairement que les siècles en ont plus besoin?

(A suivre).

Voyages en Palestine et aux Indes

par Monseigneur Marie-Ephrem, (Carme déchaussé).

(*Chapitre second*).

(suite, voir page 343 et suiv.)

Nous restâmes plusieurs jours à Pointe-de-Galle et le 8 décembre nous y célébrâmes avec une grande pompe la fête de l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge; tous les chrétiens s'y rendirent avec empressement. Nous chantâmes la messe et il y eut même un harmonium pour nous accompagner: j'oubliai pendant une heure que j'étais à près de 3,000 lieues de mon pays! Après la messe une bien douce consolation m'était réservée, grâce à la délicatesse du P. Fernando. On avait apporté aux fonds baptismaux une petite fille. Le Père Fernando espérant me faire plaisir me demanda si je consentirais à administrer à cette enfant le sacrement de baptême. J'acceptai avec une bien vive reconnaissance. Mon âme tressaillait de joie en accomplissant à Ceylan ce premier acte de mon futur ministère. Je donnai à l'enfant le nom de Marie et je priai notre bonne Mère au nom de son Immaculée Conception, dont nous célébrions la fête, de protéger d'une manière particulière cette âme que je venais de donner à Dieu; je la conjurai, en même temps, de répandre ses plus maternelles bénédictions sur tout mon apostolat qui commençait à cette heure sous de si heureux auspices. Je ne verrai probablement jamais plus sur la terre cette enfant que j'ai baptisée; mais je l'aime parce que son âme est la première goutte de sang de Jésus que j'ai recueillie dans ces contrées lointaines et la première victime que j'ai arrachée au démon.

Cependant nous dûmes songer à quitter Pointe-de-Galle, car nous avions hâte d'arriver sur le théâtre de notre mission. A mesure que nous approchions du terme, notre impatience croissait. Le 9 décembre, de grand matin, nous partîmes pour Colombo, dans la

voiture qui fait chaque jour le service de la poste entre cette ville et le port de Pointe-de-Galle. La distance à parcourir était d'environ 100 kilomètres; nous la franchîmes avec une incroyable rapidité dans l'espace de huit heures et demie.

La route ressemble à un jardin. Elle est bordée dans toute la longueur de cocotiers, d'aréquiers à la forme légère et élégante, de bananiers au fruit parfumé. En approchant de Colombo, on trouve d'immenses champs de cannelle qui est, avec le café, une des productions les plus précieuses du sol. J'ai dit que la route ressemble à un jardin; j'aurais pu dire qu'elle est comme une interminable rue, tant les villages sont rapprochés les uns des autres. Vers la moitié du chemin on trouve un bourg considérable nommé Coltura: nous ne nous y arrêtâmes point. Enfin à deux heures de l'après-midi, nous arrivions à un mille de Colombo. Là nous rencontrâmes le secrétaire de Mgr Bravi, vicaire apostolique de la partie méridionale de l'île, qui venait au nom de son évêque recevoir Mgr Charles et nous offrir l'hospitalité. Une demi-heure après nous étions chez Mgr Bravi. Je ne saurais assez louer la bienveillance avec laquelle nous a traité ce Prélat pendant les quelques jours que nous avons passés auprès de lui. Nous ne le connaissions pas, et il semblait que nous étions des amis de vieille date. Je dois également à la justice, autant qu'à la reconnaissance, de dire que son secrétaire, le R. P. Emiliano, secondait de tout son cœur les intentions de son supérieur.

Mgr Bravi a été enlevé à son troupeau depuis notre passage à Ceylan. Il est mort, il y a quelques mois, en traversant la mer Rouge, à bord d'un steamer Anglais qui le portait en Europe. Il a laissé de profonds et universels regrets et j'ai lu avec une vive consolation le témoignage glorieux que rendait à son administration et à sa mémoire un journal anglais et protestant qui s'imprime à Colombo. Ce digne Prélat était des environs d'Ancône. Il avait une physionomie ouverte et bonne, un noble cœur et une belle intelligence. Nous sentions qu'il était heureux de nous donner l'hospitalité dans sa maison. J'admire la beauté et la puissance de notre S^{te} Religion, unissant ainsi tout d'un coup des hommes qui se voyaient pour la première et peut-être pour la dernière

fois, par les liens d'une amitié sincère, par le simple motif qu'ils portaient tous au cœur le même amour de Dieu et des âmes et qu'ils étaient les disciples de Celui qui a dit à ses apôtres cette féconde et immortelle parole: « Allez, enseignez toutes les nations! » Le ciel sans doute l'aura récompensé à cette heure de ses travaux et de sa charité.

Colombo, situé par 77° 35' de longitude orientale et 6° 59' de latitude Nord, est aujourd'hui, comme je l'ai dit, la capitale de Ceylan. La ville de Candy, au centre de l'île, au milieu des forêts et des montagnes, habitée par une race énergique et sauvage, a résisté jusqu'en 1815 aux attaques des nations européennes et conservé jusqu'à cette époque le titre et l'honneur dont jouit aujourd'hui Colombo. Cette dernière cité, dont l'importance grandit chaque jour, tandis que celle de Candy diminue, est donc le siège du vice-roi et renferme environ 80,000 âmes. On y remarque plusieurs beaux édifices, comme le palais du gouverneur.

(A suivre).

Le Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

Sa vie jusqu'à son entrée en religion.

(suite, voir page 308 et suiv.)

La Providence par mille voies détournées le conduisit insensiblement vers la vocation qu'elle lui destinait. A côté d'une simplicité excessive, on remarquait en François une inclination marquée pour les choses de la piété. Tout son bonheur était de se trouver seul dans un coin de l'église, pour y adorer Notre-Seigneur caché dans le très saint Sacrement, et il ne quittait le tabernacle que pour aller frapper à quelque porte charitable et se procurer ainsi ce qui était indispensable à sa subsistance; puis, le soir, il se retirait dans sa pauvre mesure. Le sacristain de la collégiale, frappé de la piété et de la modestie de François, le crut apte à l'assister et lui demanda, (ce qui le combla de joie), de venir servir les messes. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que le pauvre jeune homme ne pouvait pas lui rendre service; car, quand il lui disait de sonner la cloche, il se mettait à tinter si maladroitement qu'il n'y avait ni suite ni accord dans la sonnerie. Lui commandait-il

de nettoyer les lampes ou d'autres objets, il les endommageait ou les cassait et faisait tout avec une insupportable maladresse. En une seule chose, parce que son attrait intérieur l'y portait, il réussissait à merveille, c'était à faire venir des prêtres célébrer la messe à la Collégiale; car il allait chercher les étrangers et les invitait. Il en résulta que la consommation de vin et de pains d'autel augmenta considérablement. Le sacristain, sans en examiner la cause, soupçonna et accusa de vol notre François, et comme celui-ci l'écoutait les yeux baissés sans répliquer une parole, il prit son silence même pour l'aveu de sa faute et le congédia sur-le-champ.

Le pauvre innocent, extrêmement sensible, et cela contre son ordinaire, au renvoi dont il était frappé, alla se plaindre auprès de Notre-Seigneur dans le Très Saint Sacrement. « Mon bon Maître, lui dit-il, où irai-je, maintenant qu'on me chasse d'ici? » Puis, s'adressant au Titulaire de la Collégiale, il fit ressortir la cruauté dont on usait envers lui, *en chassant un pauvre petit pasteur de l'église d'un saint Pasteur*. Sa prière fut si efficace que, trois fois renvoyé, il fut trois fois rappelé par le sacristain, celui-ci se sentant sans doute intérieurement porté à le prendre en pitié à cause de la bonté de son caractère et de sa candeur naïve. Trois ans s'écoulèrent de la sorte. Mais au sein de ces alternatives si pénibles, François allait toujours chercher au pied du Tabernacle sa consolation et sa force. Là il causait familièrement avec Notre Seigneur et lui disait tout naïvement: « Maître, prenez-moi à votre service puisque les hommes ne veulent pas de moi. » Un jour, le bon Maître daigna l'exaucer et il lui fit entendre cette parole: « Tu me serviras là où il y a beaucoup de monde. » François ne comprit pas, mais il retint ces mots qui restèrent profondément gravés dans son cœur. Des amis, en effet, qui avaient compassion de le voir ainsi constamment l'objet des mauvais traitements du sacristain, lui cherchèrent un ermitage où il pût servir Dieu dans la paix; mais quand ils s'ouvrirent à lui de leur projet: « Dans un ermitage, demanda-t-il, y a-t-il beaucoup de monde? » et comme on lui dit que non, qu'au contraire il y serait tout seul: « Eh bien, répondit-il, ce n'est pas là ma vocation, je dois servir Dieu là où il y a beaucoup de monde. » Bientôt la promesse de N.-S. allait se réaliser.

(A suivre).

Audience accordée par le Saint-Père

aux Supérieurs Généraux des Ordres Mendiants à l'occasion
de son Jubilé Épiscopal.

Nous recevons communication de la relation de cette audience envoyée par une personne autorisée; nous nous empressons d'en faire jouir nos lecteurs.

Ce matin, 9 Février, les Supérieurs des Ordres Mendiants ont eu l'insigne honneur d'être reçus en audience par le S. Père, pour présenter à sa Sainteté leurs hommages, leurs félicitations et leurs vœux à l'occasion de l'heureux événement du jubilé Pontifical. L'audience était limitée aux Généraux et aux Procureurs Généraux des différentes branches des Ordres Mendiants. Le R^{me} P. Général des Dominicains avait été chargé de présenter l'adresse que tous les autres avaient signée la veille, dans une séance où cette adresse avait été lue et approuvée par acclamation. Cette adresse formait un volume relié en soie blanche, aux armes du vénéré Pontife. L'obole collective de tous les Ordres mendiants était renfermée dans un écrin également de soie blanche et pareillement aux armes du S. Père. Tous étaient prosternés aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ; les Généraux formaient le premier cercle, les Procureurs Généraux le second. N. P. Vicaire Général était tout près du trône, à gauche, le R. P. Général des Franciscains à droite, le R. P. Général des Dominicains en face du S. Père. Sa Sainteté, malgré les grandes fatigues de ces jours d'audiences non interrompues, jouit d'une excellente santé. Elle fit un magnifique discours, qui peut se résumer en trois points: Sublimité de la Mission des Ordres religieux dans l'Église, ce que l'Église est en droit d'attendre d'eux. Ce que les Ordres religieux doivent faire pour remplir cette mission et pour répondre aux espérances de la S. Église. Ce que la S. Église a fait pour les Ordres religieux, et ce que Lui-même, Léon XIII, a fait pour leur splendeur et leur développement. Sa Sainteté a daigné rappeler combien il s'était intéressé aux Ordres religieux dès le début de sa carrière, en Belgique (1), puis à Pérouse, dans toute l'Ombrie et surtout depuis que Dieu l'avait élevé au Siège de Pierre.

1. Dans le récit de cette audience, le correspondant du « Courrier de Bruxelles » disait que le S. Père avait accentué, d'une façon qui avait été remarquée, le vif intérêt qu'il avait pris aux Ordres religieux durant son séjour, comme Nonce, en Belgique. Un petit incident, arrivé indirectement à notre connaissance et que nous nous permettons d'ajouter à la relation que nous reproduisons, confirme ce détail d'une façon charmante. Notre très révérend Père Vicaire Général, qui est belge, comme tout le monde sait, se trouvait, ainsi que nous l'avons dit, à gauche du trône; or, arrivé à ce passage de son discours où il parlait des religieux de la Belgique, le Souverain Pontife se retournant, fixa sur lui un

Parmi les moyens de remplir notre glorieuse mission, le T. S. Père en a signalé trois : la formation de nos sujets à la vraie et solide vertu selon l'esprit de nos fondateurs, le développement des études pour la formation de nos sujets dans la science sacrée, enfin l'exacte observance de nos saintes lois pour notre formation à tous dans la discipline monastique.

Sa Sainteté a terminé son discours par une pathétique bénédiction pour tous les Ordres représentés à l'audience et en faisant les vœux les plus touchants pour leur splendeur, leur régularité et leur extension.

Puis Sa Sainteté a accordé à la demande du R^{me} Général des Franciscains, à tous les Généraux présents, *pro hac vice tantum*, de pouvoir donner la bénédiction Apostolique, *occasione S. Visitationis*, aux religieux, religieuses et Tertiaires des Provinces qu'ils visiteraient par eux-mêmes. Bénis encore par N. T. S. Père et après le baiser de la main et du pied, les supérieurs généraux se sont retirés pleins de joie et d'allégresse, comblés des marques de la bonté paternelle du vénéré Pontife, en priant Dieu de lui accorder les années de Pierre et de Pie IX.



Missions des Carmes déchaussés au Malabar



Un de nos Pères de Flandre réunit en brochure les différents articles publiés dans les « Chroniques » sur la Mission des Carmes déchaussés au Malabar; il y ajoutera quelques détails qui par une circonstance fortuite n'ont pas été publiés. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en les donnant; quoique déjà anciens ils n'ont rien perdu de leur intérêt, et la lettre que nous communiquons aujourd'hui excitera peut être (nous l'espérons) dans le cœur de nos abonnés et des amis du Carmel le désir de venir en aide par leurs aumônes à nos chères missions.

LETTRE DU R. P. VICTOR DE S^t ANTOINE, C. D., MIS. AP. A MOULOUGAMOUE, (DIOCÈSE DE QUILON), AU R. P. ALPHONSE, C. D., A YPRES.

MON RÉV. ET CHER PÈRE. Mon district a 10 milles anglais, c'est-à-dire 3 1/2 lieues du Nord au Sud, et 9 milles ou 3 lieues de l'Est à l'Ouest. Il compte 20 Églises, auxquelles se rattachent 8500 chrétiens, dispersés dans plus de soixante-dix villages, habités par des païens et des Musulmans.

ineffable regard et lui posa sur la tête sa main vénérée. Notre Père était, paraît-il, profondément ému, et cela se conçoit; il devait être singulièrement heureux de voir l'amour paternel qu'un Pontife aussi illustre que Léon XIII porte aux religieux belges, aussi ne put-il s'empêcher, en sortant, d'exprimer sa joie à un des Camériers présents. « Oh! la Belgique! lui fut-il répondu, Sa Sainteté en parle toujours. »

Je suis heureux quand je peux visiter toutes mes églises deux fois par an. Mais que sont mes 20 églises? — Des cabanes faites en terre et couvertes de feuilles de palmiers, qu'il faut renouveler une ou deux fois par an, pour empêcher que la pluie ne fasse tomber les murs. — Et les presbytères attachés à ces églises?... De pauvres cabanes, hautes de 8 pieds sur 7 de large et 8 de long. L'air et la lumière doivent y entrer par la porte. Quand le Missionnaire vient, on y improvise une table avec une planche quelconque, ou bien les malles servent de table. Pour dormir, j'attache un hamac par les deux bouts dans la longueur de la cabane, à la toiture. Pendant la journée, j'élève mon hamac au moyen d'une corde, pour ne pas obstruer la circulation de l'air dans ma case. Bien souvent il n'y a pas même de maisonnette attachée à ces églises. Et alors?... Alors il faut que le Missionnaire se tienne dans la cabane qui sert d'église; ou bien, s'il le préfère, au moyen de quelques morceaux de bois on allonge le toit de l'église; on le couvre avec des feuilles et on ferme également avec des feuilles les trois côtés de cet allongement, le mur de l'église formant le quatrième côté; on y laisse une ouverture, et encore une feuille sert de porte. Pour voir clair en plein jour, ou pour ne pas étouffer de chaleur, j'éloigne une feuille du mur, et voilà ma fenêtre.

A Moulougamoude cependant je me suis fait une maison commode. Si j'avais les moyens, je réduirais également ces 20 églises à 6 ou 7, tout au plus 8, que je bâtirais à des distances convenables, et j'en ferais autant de centres divers, où les chrétiens pourraient se réunir pour recevoir l'instruction, les sacrements, etc. Si ces églises avaient une apparence convenable, les païens se laisseraient plus aisément attirer. Ces 20 églises ont été construites autrefois d'après les circonstances d'alors, sans égard à l'emplacement, et souvent dans des bas-fonds: quelques familles se convertissant, elles se construisirent une chapelle pour s'y réunir, et ces oratoires improvisés sont restés dans cet état. Aujourd'hui que les chrétientés se sont multipliées et que les églises existantes ne valent rien, il serait temps de songer à en bâtir de belles. Mais d'où l'argent viendra-t-il?... Mon district est pauvre; mes chrétiens se multiplient, mais l'argent ne se multiplie pas en proportion. Mes chrétiens sont bien simples, tous de braves gens et des ouvriers; je les aime beaucoup..... et j'espère que le temps viendra où le bon Dieu, dans les desseins de sa miséricorde, nous donnera les secours nécessaires pour relever la splendeur de son culte.

Je recommande notre Mission à vos prières et à celles de tous nos Bienfaiteurs, afin que les moyens désirés arrivent et que le bon Dieu inspire à quelque millionnaire, qui n'ait pas d'obligation de famille, de faire un testament en faveur de mon district de Moulougamoude... Avec un peu d'or on peut gagner tant d'âmes. Si la première génération est attirée un peu par l'intérêt, la seconde, mieux instruite et élevée dans la foi, formera

un noyau solide de chrétiens. Dieu récompensera au centuple, dans cette vie et dans l'autre, les charités de nos Bienfaiteurs.

Mais comme l'argent seul est insuffisant sans la grâce du bon Dieu, veuillez prier surtout afin que le Seigneur bénisse nos travaux. Avec de l'argent on sème et on plante, mais c'est dans la prière que nous devons attendre la récolte.

Votre très dévoué en J. C.

FR. VICTOR DE S^t ANTOINE,

C. D. Mis. Ap.

FAITS DIVERS

Le saint Enfant Jésus de Prague à Saint-Nicolas. — *On nous écrit :*

Depuis quelque temps notre humble Carmel de S^t-Nicolas possédait une petite statue de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague, mais elle nous avait été donnée pour l'intérieur du Couvent. Déjà à plusieurs reprises nous avons expérimenté que là où la S^{te} Image daigne habiter, elle fait sentir sa présence par des bienfaits et des grâces, et nous souhaitions pouvoir placer aussi un petit Jésus dans notre église, sans toutefois manifester ce désir à personne, lorsque spontanément on nous en fit l'offre ; ce qui remplit nos cœurs de joie et d'espérance.

Une charmante petite statue nous arriva des ateliers de M^r Zens de Gand, et l'installation et la bénédiction en furent fixées au dimanche 22 janvier. Notre église prit ses airs de fête : meilleurs ornements et parements, corbeilles de fleurs par toute la nef, mais surtout, dans le sanctuaire, un beau piédestal sur lequel, placée bien haut, la ravissante statue entourée de lumières, de feuillages et de fleurs, artistement mêlés et disposés jusqu'à terre attirait tous les regards.

A quatre heures la parole éloquente du R^d Monsieur L. Vernimmen captiva l'auditoire silencieux malgré la foule compacte qui remplissait le lieu saint. Après un touchant début qui montra Jésus, l'Amant des âmes, dans sa divine Enfance, puis dans nos Tabernacles, toujours pour se faire aimer et attirer les cœurs en leur faisant du bien, l'orateur fit connaître la dévotion qui s'installait en ce jour, et termina en tirant de son cœur ému une prière au Saint Enfant Jésus en faveur de tous ceux qui étaient présents, de tous les habitants de la cité, de tous en un mot, mais particulièrement des enfants si exposés de nos jours, et en qui réside l'espoir de la société.

Vint ensuite la bénédiction solennelle de la statue par le R^d Monsieur Van

Necke, Curé-Doyen du pays de Waas, suivi d'un magnifique salut chanté par les belles voix des Congréganistes. Ainsi se termina cette journée si riche en grâces.

Les saintes instructions de Monsieur l'Abbé Vernimmen trouvèrent écho dans les cœurs : la dévotion au S. Enfant Jésus se propage rapidement, de nombreux visiteurs viennent se prosterner chaque jour aux pieds de la douce et sainte image et assister dans notre église au saint Sacrifice de la Messe. Les demandes de neuvaines ne cessent pas ; on veut avoir des chapelets, images, médailles ; on recommande des malades et des nécessités de tous genres, et chacun se retire la confiance dans l'âme.... Ah ! heureux sont-ils, ceux qui cherchent auprès du petit Jésus secours et consolation ! Que le divin Enfant les bénisse et les exauce pour sa plus grande gloire !

*
* *

Grâces obtenues du Saint Enfant Jésus de Prague. — *Rome.* — Amour et reconnaissance au saint Enfant Jésus de Prague ! — Une institutrice étrangère à Rome arrivée au commencement de novembre pour s'y placer, voyant que ses efforts semblaient ne pouvoir aboutir, finit par faire une neuvaine au saint Enfant Jésus de Prague ; deux personnes pieuses s'unirent à elle. Le septième jour, les démarches jusqu'alors inutiles furent couronnées d'un plein succès. Le neuvième jour, d'autres grâces vinrent encore s'y joindre.

Namur. — Le 26 janvier de cette année 1893, au Carmel de Namur, pendant la récréation, la R^{de} Mère L. fit un faux pas : à l'instant même cette bonne Mère éprouva un violent mal dans toute la jambe ; la récréation finie, elle se rendit à son office, en dissimulant sa douleur le mieux possible ; le mal alla en empirant toujours.... La chère Mère se mit au lit avec beaucoup de peine ; la nuit fut sans sommeil, tant les souffrances devenaient cuisantes. Le lendemain et le surlendemain, même état avec complications inquiétantes : la jambe était raccourcie et devenue inerte mais très sensible au moindre attouchement ; on appela le docteur qui crut à une luxation... ; pour satisfaire le désir comme la délicatesse de la pieuse patiente, il ajourna l'examen de la jambe, ordonna un repos complet de deux jours avec applications de compresses. Il va sans dire que nous nous sommes mises de tout cœur à invoquer le S^t Enfant Jésus. Chaque compresse renfermait une médaille du divin Enfant, ainsi que les linges qui servaient aux frictions. Le second jour nous fîmes la S^{te} communion en l'honneur de l'Enfant-Dieu à l'effet d'obtenir une guérison complète : après l'action de grâces, nous récitâmes au chœur les litanies du S^t Nom de Jésus ; la chère Mère, étendue sur son lit à l'infirmerie, s'unissait à nous ; de temps en temps elle cherchait à mouvoir la jambe à l'effet d'éprouver si notre divin Petit Roi se rendait à nos vœux... O merveille ! le pied commença à devenir sensible...

la jambe se remua ! La bonne Mère essaya encore et put se lever sans difficulté : les souffrances disparurent, la marche redevint naturelle et notre chère Mère L. se retrouva ferme sur ses jambes ! Le docteur revint peu de temps après dans l'intention de convenir du moment favorable pour procéder avec un de ses collègues à redresser la jambe après avoir chloroformé la patiente. .. Quelles ne furent pas sa surprise et son émotion en voyant sur pied la bonne Mère qui naguère souffrait si douloureusement ! Il ne cria pas au miracle, n'ayant pas fait auparavant le minutieux examen de l'accident ; mais il reconnut, en fervent chrétien, une guérison véritablement merveilleuse.

Honneur, gloire et éternelles louanges au Saint Enfant Jésus miraculeux de Prague !

Montpellier. — Une enfant de Marie nous fait part de deux grâces insignes dues à la protection de l'Enfant Jésus. Gravement malade et menacée d'une opération qui l'effrayait beaucoup, elle a obtenu complète guérison avant d'être obligée d'y avoir recours. Quelque temps après, sa sœur atteinte d'une péritonite avec complications, recouvra la santé, à l'étonnement des médecins, au cours d'une neuvaine à l'Enfant Jésus.

Courtrai. — Un jeune homme âgé de 17 ans est mort à Courtrai le 28 janvier. Sa mère lui avait donné le petit chapelet de l'Enfant-Jésus de Prague. Après avoir reçu les derniers sacrements il tomba sans connaissance ; transporté à l'hôpital il y demeura onze jours dans le même état. La sœur qui le soignait a dit qu'il avait tout ce temps son petit chapelet serré dans la main. Quand il revint à lui, sa première parole fut : « O saint Enfant Jésus, bénissez-nous ! » Il récita son acte de contrition tout haut et mourut avec des sentiments si pieux que ceux qui l'entouraient en étaient édifiés. Il y a des personnes qui ne voulaient pas le petit chapelet, sous prétexte de ne pas se surcharger de dévotions et qui, ayant entendu parler de ce jeune homme, sont venues demander le petit chapelet de l'Enfant Jésus de Prague.

Profanation et réparation. — Sous ce titre, la « *Lampara del Sanctuario* » du mois de février dernier publie trois lettres écrites par des religieuses Carmélites du monastère de « EL PARDO, » près de Madrid, faisant appel aux membres du CENTRE EUCHARISTIQUE et de L'ADORATION NOCTURNE pour réparer un horrible sacrilège commis dans une église des environs de la capitale de l'Espagne. La première lettre est adressée par une Carmélite à son frère, laïque pieux, qui occupe une place importante dans la magistrature ; les deux autres religieuses s'adressent à leur père.

PREMIÈRE LETTRE. — *Carmel de « El Pardo » 8 janvier 1893.* — Avant de recevoir tes messages, mon bien cher frère, je me proposais de t'écrire pour décharger près de toi ma trop profonde douleur, qui est partagée par toutes nos religieuses. Aujourd'hui nous avons commencé la journée en répandant des larmes amères et étant toutes saisies du plus horrible effroi. Une nouvelle profanation de la Sainte Eucharistie a été la cause bien légitime de notre profonde consternation. — J'ai la dévotion de préparer moi-même les hosties pour l'église du bourg d'Aravaca, afin de rendre en ce peu de chose gloire à Notre-Seigneur caché dans le S^t Sacrement. Qui aurait jamais cru que ces hosties que j'avais, il y a peu de jours, dans les mains avant qu'elles fussent transformées dans le véritable corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mon Rédempteur et mon Juge, qui aurait pu prévoir que ce seraient ces mêmes hosties qui, consacrées, deviendraient l'objet de la plus déplorable profanation!

Le jour même de l'Épiphanie, c'est-à-dire dans la nuit du 6 au 7, on enleva la petite custode d'argent renfermant les saintes Espèces, et le matin on trouva le Tabernacle ouvert, comme les portes de l'église dont les voleurs avaient forcé les serrures. Tout ceci est confirmé par la lettre du Curé de cette paroisse. Aussi, en sortant du chœur, où nous venions de communier, nous avons été bouleversées, en apprenant cet affreux méfait.

Que font donc les gouvernements qui se disent catholiques? Ils voient sans cesse se renouveler en notre catholique Espagne ces abominables sacrilèges; quels moyens ne devraient ils pas prendre pour garder les églises isolées et éloignées des grandes villes? Si vous autres, par vos relations, vous pouvez faire quelque chose pour Notre-Seigneur au très saint Sacrement, ne différez pas un instant. De notre part, nous allons courir à nos armes, la sainte oraison. Nous ferons un triduum extraordinaire en communauté, nous dirons les litanies de tous les saints et plusieurs oraisons appropriés à la circonstance; de plus, nous prendrons des mesures pour veiller la nuit près du T. S^t Sacrement.

Demandons tous miséricorde, et confions-nous toujours en notre Jésus caché dans la sainte Hostie

Ta sœur affectionnée

S^t PHILOMÈNE-MARIE DE S^t LOUIS DE GONZAGUE,
Carm. déch.

DEUXIÈME LETTRE. — *Mon bien-aimé Père.* — Quatre lignes seulement: car il m'est impossible de vous dire tout ce qui se passe aujourd'hui dans mon cœur brisé par la douleur! Non-seulement ces malheureux ont enlevé la custode d'argent mais toutes les saintes Hosties! Qu'ont-ils fait de notre Dieu? O mon cher Père, si vous parvenez à le savoir, dites-le nous tout

de suite. Cet énorme sacrilège nous plonge dans l'affliction; nous sommes doublement attristées, de ne savoir « où est notre divin Jésus » et ce que ces méchants ont fait avec les saintes Espèces. C'est trop fort! Il faut à tout prix qu'on prenne des mesures pour l'avenir. Vous, et tous les membres du *Centre Eucharistique* et de l'*Adoration Nocturne*, vous ne devez vous donner aucun repos jusqu'à ce que vous ayez réussi à faire garder les églises le jour et la nuit. Non, non, ne nous épargnons pas, mon bon Père, pour ne pas laisser Notre-Seigneur seul, puisque nous voyons, hélas! que les attentats se renouvellent sans cesse dans les églises des alentours. Maintenant déjà nous dormons peu en ce monastère, nous retrancherons encore de notre sommeil, car nous avons résolu que dorénavant il n'y aura d'heure, ni le jour ni la nuit, où Notre-Seigneur ne reçoive de ses épouses un tribut ininterrompu de louanges, d'amour et de réparation. Qu'il soit mille et mille fois adoré et béni au Très Saint Sacrement!

Votre fille,

St JOSÉPHINE-MARIE DU St ESPRIT,

Carm. déch.

TROISIÈME LETTRE. — *Mon cher Père.* — Déjà vous connaissez le triste motif qui nous fait écrire aujourd'hui. Malheureusement ces horribles profanations envers l'auguste Sacrement de nos autels ne se renouvellent que trop fréquemment, mais notre douleur pour cela n'en est pas moins profonde, surtout à nous autres, qui avons le bonheur de connaître un peu Notre-Seigneur, qui est toute bonté, toute amour et toute miséricorde! Unissons nos prières et nos efforts pour lui faire réparation, et afin qu'on retrouve les saintes Hosties. Non, ne nous accordons pas de repos, jusqu'à ce qu'on sache ce qu'elles sont devenues.

Votre fille qui vous aime,

MARIE CARMEL DU St ENFANT-JÉSUS,

Carm. déch.

Nous avons reproduit les précédentes lettres dans toute leur naïveté, parce que l'ardente piété dont elles sont pleines est bien capable d'inspirer aux âmes ferventes le désir de réparer et à ceux qui se dévouent au culte de la Sainte Eucharistie la pensée de prendre des mesures, pour que le Saint Sacrement soit protégé avec soin dans les endroits où il repose.

• •

Trait de protection par le S. Scapulaire — *Marie et le soldat mourant.* Pendant l'attaque dirigée par le général Fossier sur Goldsborough dans la Caroline du Nord au cours de la guerre de Sécession, un jeune soldat, atteint par un boulet, fut laissé pour mort sur le champ de bataille. Incapable de parler, il avait pourtant conscience de son état, et il entendait non loin de

lui des hommes d'ambulance, venus après le combat pour ramasser les blessés. — Sainte Mère de Dieu, disait-il en lui-même, je suis en péché mortel, ne me laissez pas mourir sans un prêtre. Comme une réponse directe à sa prière, les brancardiers arrivèrent jusqu'à lui. Mais, s'apercevant qu'il touchait à sa fin, ils dirent avec insouciance: « Oh! inutile de nous arrêter pour celui-là, il sera mort avant que nous l'ayons porté jusqu'à l'ambulance. » Et ils s'éloignèrent laissant le malheureux qui avait entendu leurs paroles. Se voyant ainsi abandonné des hommes, il supplia la Sainte Vierge plus instamment de ne pas permettre qu'il mourût avec ses fautes. Déjà les ambulanciers étaient à une certaine distance, lorsque l'un d'eux, plus humain peut-être que les autres, dit à ses compagnons: « Il faut que je retourne à ce malheureux; je ne puis laisser un camarade mourir comme cela sans essayer de le sauver. »

Il revint avec quelques autres et lorsqu'ils furent près du blessé, celui-ci retrouva assez de force pour leur dire: « Pour l'amour de Dieu, emportez-moi d'ici! »

Ils le mirent sur un brancard et le portèrent au camp, où d'autres soldats en grand nombre luttèrent contre la mort. Quand tous les blessés furent ramassés, ils furent transportés à l'hôpital militaire de Newborn, desservi par les Sœurs de la Merci. C'était un long et pénible voyage d'environ trois jours et les souffrances de ces pauvres gens augmentaient par la chaleur et la fatigue mais là enfin ils trouvèrent le repos et les soins nécessaires.

Quand le docteur eut sondé et bandé les plaies du pauvre soldat qui avait imploré avec tant de ferveur le secours de la Sainte Vierge, il dit aux Sœurs qu'il n'y avait pas la moindre espérance de guérison, que la mort était imminente et pouvait arriver d'un instant à l'autre. Le malade ayant perdu connaissance pendant l'opération, l'une des Sœurs s'installa à son chevet, épiant un moment lucide pour le disposer à paraître devant Dieu. Après quelque temps, elle s'aperçut qu'il cherchait quelque chose, et que, l'ayant trouvé, il ouvrait les yeux avec un air de satisfaction. Se penchant vers lui pour savoir la cause de sa joie et lui dire quelques bonnes paroles, elle le vit serrer étroitement son scapulaire.

— Béni soit la Mère de Dieu, ma Sœur, dit-il; elle a écouté ma prière et ne m'a point abandonné.

Alors, en paroles entrecoupées, il lui dit la frayeur qu'il avait eue de mourir en état de péché sur le champ de bataille, et la prière qu'il avait plusieurs fois répétée: « O bonne Vierge, je suis en péché mortel, ne me laissez pas mourir sans un prêtre. »

— Et maintenant, ma Sœur, continuait-il, amenez-en un sans retard; je sais que je n'ai plus longtemps à vivre, et il y a bien des années que je ne me suis confessé.

L'aumônier de l'hôpital accourut près du moribond, qui, avec la plus grande ferveur, se réconcilia avec Dieu, reçut l'Extrême-Onction et le saint Viatique.

Quand la Sœur l'eut aidé à faire son action de grâces, il lui ouvrit son cœur :

— Depuis mon enfance, dit-il, j'ai mené une vie de vagabond et d'insouciant, je ne me suis pas approché une seule fois des Sacrements depuis ma première communion. Mais j'ai toujours conservé un peu d'amour pour la Sainte Vierge; car, dès mon enfance, ma mère, une brave Irlandaise, avait implanté son culte dans mon cœur. En m'enrôlant dans une des compagnies militaires si rapidement formées ces derniers temps, j'ai eu soin de me procurer deux scapulaires comme deux pièces nécessaires de mon équipement. J'ai eu raison de me placer sous le patronage de Marie, elle m'a protégé visiblement. »

Les Sacrements reçus lui avaient rendu un peu de force pour quelques heures; mais bientôt il retomba dans une faiblesse extrême, et, le soir du second jour après son arrivée à l'hôpital, il rendit paisiblement son âme à Dieu.

Et en lui, comme en tant d'autres, s'est vérifiée la parole si connue et si consolante : « *Un serviteur de Marie ne se perdra pas pour l'éternité !* »

*
* *

Échos de partout. — *Houdeng-Aimeries.* Le mois dernier M. Delers, doyen de Roëulx, a béni en l'église de Houdeng-Aimeries une magnifique statue de l'Enfant Jésus faite d'après le modèle de celle de Prague. En cette occasion, l'église était remplie de pieux fidèles, et M. le doyen a prononcé une allocution de circonstance qui a été très goûtée.

Cordoue. (Espagne). — Les Carmes Déchaussés viennent de rentrer dans cette ville fameuse, au grand enthousiasme de la population. Ils y ont repris possession de leur ancien couvent; on espère qu'ils seront bientôt en mesure d'en relever la partie aujourd'hui encore ruinée.

Condom. (France). — Sept Carmélites, venant du couvent de Narbonne, ont fondé ici un nouveau monastère. Particularité remarquable: la propriété où elles s'installent formait autrefois le fameux couvent de Prouilhe, le premier où saint Dominique, au XIII^e siècle, établit des religieuses de son observance. Les dernières Dominicaines furent chassées juste cent ans avant l'arrivée de la nouvelle colonie religieuse. C'est le 21 novembre dernier que nos sœurs ont pris possession, au milieu d'une cérémonie splendide: Mgr l'Archevêque d'Auch présidait en personne, entouré d'un nombreux clergé et d'une foule de fidèles évaluée à quatre mille personnes.



Nécrologie. — I. *Nous recevons de la Province de Flandre la communication suivante que nous insérons bien volontiers dans les « Chroniques » :* Notre Province a été bien sensiblement éprouvée au mois de novembre dernier par la mort inopinée de son vénéré Provincial, le R. P. Antonin, décédé à Courtrai dans la 63^{me} année de son âge, la 41^{me} de sa profession religieuse et la 37^{me} de sa promotion au sacerdoce.

Nous ne pouvons résister au désir d'esquisser à grands traits son existence, qui s'est écoulée tant dans le monde que dans le cloître d'une manière si édifiante et si féconde en mérites. Il était né à Furnes, le 16 janvier 1830, de parents aussi chrétiens que vertueux qui l'élevèrent avec le plus grand soin. Dieu s'était montré prodigue envers cet enfant de bénédiction en lui donnant un cœur docile aux impressions de la grâce. Dès sa plus tendre enfance on remarquait déjà en lui les plus heureuses dispositions pour la piété et pour la vertu; et la ferveur avec laquelle il assistait, chaque jour, au divin Sacrifice pouvait faire augurer que le Seigneur commençait à lui adresser à son insu ces appels ineffables, préparation mystérieuse des âmes au sublime état de la vie religieuse et du sacerdoce.

Pour cultiver d'aussi heureuses dispositions, ses parents le confièrent aux professeurs du Collège de Furnes. Leur tâche était pleine d'espérance, car l'esprit du jeune Henri était aussi bien doué que son cœur. Il avait une mémoire prompte, une intelligence ouverte aux choses élevées; aussi fit-il de rapides progrès. Modèle de modestie, d'obéissance, de régularité, il se concilia bientôt l'affection de ses maîtres et de ses condisciples; ceux-ci avaient pour lui une sorte de vénération. C'était vraiment un spectacle touchant, nous disait un de ses amis de collège, de le voir s'approcher de la Sainte Table. Sa dévotion envers la sainte Vierge était également tendre et filiale, elle fut sa consolation pendant toute sa vie et *son espoir* et *sa joie* à l'heure de la mort. Membre de la Congrégation de cette bonne Mère, il en observait toutes les règles avec la plus entière exactitude. Aussi par ses exemples, il exerçait déjà autour de lui une sorte d'apostolat.

Mais les fleurs d'aussi belles vertus n'auraient pu s'épanouir dans le monde: il leur fallait l'atmosphère du Cloître. D'ailleurs les doux appels du Maître Souverain se faisaient entendre toujours plus forts, plus véhéments, plus impérieux, et le jeune homme avait besoin de solitude, de sacrifice et de prières. Ses pensées et les désirs d'austérité qui le pressaient portèrent ses aspirations vers l'Ordre des Trappistes, mais un de ses condisciples, à qui il s'ouvrit sur son dessein, lui parla du Carmel. Apprendre que l'Ordre du Carmel est l'Ordre privilégié de Marie, que ses membres font profession de l'aimer et de la faire aimer, c'en fut assez pour le déterminer à venir frapper à la porte de notre Carmel d'Ypres. Cette porte lui fut

largement ouverte et il put s'écrier avec le prophète : « *C'est ici le lieu de mon repos.* » Son idéal se réalisait, il allait vivre de la vie d'immolation qu'il avait si vivement souhaitée. Notre postulant reçut avec un bonheur inexprimable le saint habit de N. D. du Mont-Carmel, le 11 Octobre 1851, et à peine entré au noviciat, on pouvait déjà le proposer pour modèle à ses confrères. Chaque jour marquait pour lui un nouveau progrès dans l'obéissance, la douceur, l'humilité, la modestie, le silence, le recueillement, enfin toutes les vertus religieuses. Constamment disposé à rendre service, il faisait toujours sa part des ouvrages les plus bas, les plus humiliants, tout en conservant cette aisance, cet air joyeux qui lui étaient propres.

Celui qui plus tard devait tant exalter l'oraison comme la base et le fondement principal de notre Ordre, celui qui devait redire tant de fois cette célèbre parole de Notre Mère sainte Thérèse « *Si une âme persévère dans l'oraison, Notre Seigneur, j'en suis sûre, la conduira au port du salut,* » celui-là même commença, dès le début de sa carrière religieuse, à pratiquer l'exercice de *cette béatitude de l'exil* avec le plus grand soin. Que de fois ne le surprit-on pas à genoux, immobile, les mains jointes, les yeux élevés vers le Ciel comme un ange abîmé dans la contemplation des choses saintes. C'est dans ces communications tout intimes avec son Dieu qu'il puisa cette trempe d'esprit, cette forte empreinte de piété qui devait un jour en faire un zélé supérieur, un sage directeur, en un mot un saint religieux.

Ce que fut Père Antonin pendant son noviciat, il le fut d'une manière incomparablement plus éminente après sa sainte profession, et d'une manière plus sublime encore quand il fut investi de la dignité sacerdotale et appelé à remplir les charges les plus importantes de notre Province. Que de beaux et édifiants traits de piété, de zèle, de vertu, de dévouement et de sacrifice nous aurions à enregistrer, si nous pouvions le suivre pas à pas dans la pratique des vertus monastiques et dans l'exercice des fonctions qu'il remplit avec tant d'édification, pendant un nombre considérable d'années, c'est-à-dire pendant 26 ans ! Qu'il nous suffise de dire qu'il fut toujours à la hauteur de la tâche et laissa aussi partout les plus édifiants souvenirs. Sous-Prieur, Prieur, Provincial, il se montra toujours un religieux exemplaire, confirmant par ses exemples ce qu'il prescrivait aux autres par ses paroles. Malgré le cadre restreint dans lequel nous nous renfermons, nous ne pouvons cependant nous empêcher de nous étendre sur une cérémonie bien touchante dont notre église de Gand fut le théâtre, lorsqu'il était Prieur de ce couvent. On était en l'année 1872, le 24 juillet, l'église présentait un aspect vraiment féerique : de fraîches guirlandes, de superbes oriflammes, de riches médaillons entourés de trophées ornaient les voûtes, les parois et les colonnes de l'édifice et disaient à tous les regards que l'église des Carmes allait être le théâtre d'une cérémonie des plus solen-

nelles et des plus émouvantes. En effet, la statue de St Joseph, de grandeur naturelle, finement sculptée, richement polychromée, s'élevait sur un trône d'une magnificence inouïe et attirait les regards d'une foule compacte et recueillie. A l'issue de la messe solennelle, sa grandeur Monseigneur Bracq Evêque de Gand s'avança et au nom du Souverain Pontife Pie IX couronna solennellement la statue du glorieux Patriarche. Nous n'essaierons pas de dépeindre la joie, le bonheur du R. P. Antonin, Prieur de la maison, lorsqu'il contempla la chère statue de St Joseph couronné au nom du Souverain Pontife. De quel accent de reconnaissance ne dut-il pas bénir la voix qui avait porté jusqu'aux pieds du Pape les vœux les plus chers de Monseigneur de Gand, du clergé et de toute l'élite de la population, et qui avait obtenu avec un succès si méritant la faveur si vivement désirée (1).

Forcés d'abréger, nous terminons notre récit par quelques détails sur la manière dont le R. P. Antonin couronna cette vie tout empreinte de l'esprit du Carmel, qu'il avait si saintement menée. Malgré un état permanent de souffrances, il voulut accomplir jusqu'au bout les devoirs de sa charge. « Ménagez-vous, lui disait un de ses religieux, quelques jours avant sa mort, vous ne savez pas à quoi vous vous exposez. Votre santé vous commande le repos. » Ah! le repos, il ne pouvait le goûter qu'après sa tâche accomplie; il se mit en route, et pendant qu'il vaquait aux exercices de ses fonctions de Provincial, à Courtrai, il se sentit frappé mortellement. Notre très-regretté Père Antonin mourut quelques jours après, victime de son devoir.

C'est bien le cas de dire: la mort des justes est précieuse aux yeux de Dieu. Ah! sans doute, elle fut bien précieuse aux yeux du divin Maître, cette mort qui était le digne couronnement d'une vie d'immolation et de sacrifice.

R. I. P.

II. — Le 11 février est décédée au Carmel du Sacré-Cœur de Jésus, à UCCLE, la très révérende sœur EMMANUEL-MARIE PHILOMÈNE DE ST ANTOINE DE PADOUÉ,

1. Voici comment le Journal LE BIEN PUBLIC, de Gand, à la date du 25 Juillet 1872, a rendu compte de cette touchante cérémonie :

Hier a eu lieu en l'église des RR. PP. Carmes déchaussés une solennité bien touchante et bien rare. Au nom de sa sainteté le Pape Pie IX, Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Gand a solennellement couronné la statue de St Joseph vénérée en cette église. Dès le matin, les fidèles s'étaient réunis en grand nombre pour prendre part au banquet eucharistique et offrir à Dieu de ferventes prières pour le Saint-Siège.

A 9 heures, Mgr l'Evêque de Gand fut reçu par un nombreux clergé à la porte du sanctuaire de N. D. du Mont-Carmel. Arrivé à l'autel, les deux couronnes, celles de St Joseph et de l'enfant Jésus furent bénites conformément aux touchantes prescriptions de la liturgie. Puis commença la Messe solennelle célébrée par le T. R. P. Aimé de la sainte Famille, Provincial de l'Ordre des Carmes déchaussés en Belgique. A l'Evangile, Sa Grandeur monta dans la chaire de vérité et rappela les titres de St Joseph à la pitié des fidèles.

choriste jubilaire, (dans le monde M^{lle} Marie-Thérèse-Joséphine Ghislaine de Bernard de Fauconval). — Née en 1807, au château de Walhain-St-Paul, de parents illustres selon le monde, mais en qui on reconnaissait surtout des chrétiens des anciens temps, car chez eux les mœurs chevaleresques s'alliaient à la plus solide piété, elle apprit dès son bas-âge à aimer la vertu et à se dévouer pour le bien.

Peu après sa première communion, on la plaça, en qualité de pensionnaire, chez les sœurs de Notre-Dame, à Namur, où elle eut l'insigne faveur de connaître et d'apprécier la vénérable Mère Julie Billiard. Elevée à une telle école, elle y respira un air de sainteté, dont elle garda un souvenir ineffaçable! Bientôt se sentant attirée vers la vie du cloître, elle choisit l'Ordre du Carmel, afin de faire à Dieu le plus entier sacrifice d'elle-même; pendant sa longue et laborieuse carrière, elle ne se démentit pas un instant de cette première ferveur. Chérie de ses parents dont elle faisait les délices, elle s'arracha généreusement à l'affection des siens; son père surtout ne pouvait se décider à se séparer pour toujours de sa fille bien-aimée. Pour elle, sa détermination était irrévocablement arrêtée; elle demanda et obtint son entrée au Carmel de Bruxelles, et quand au moment de revêtir le saint Habit de l'Ordre, le 22 octobre 1834, on lui demanda: « Est-ce » bien de votre franche volonté que vous voulez garder toutes ces choses » pour l'amour de Notre-Seigneur? » — *Oui, oui*, répondit-elle avec vivacité, quasi indignée qu'on pût même avoir l'air d'en douter.

Bien vite initiée aux devoirs de la vie religieuse, elle fut un pilier d'observance et une sœur de charité par son dévouement au service des sœurs malades. Depuis son noviciat jusqu'au déclin de ses forces, elle occupa l'office d'infirmière, et on la trouva toujours prête pour assister les infirmes le jour et la nuit. Tandis que son corps se courbait sous le travail, son cœur s'immolait sans cesse à Dieu. Les pauvres pécheurs étaient le continuel objet de sa sollicitude: pour eux ses prières, ses jeûnes et ses pénitences.

Après cette allocution, la Ste Messe continua; puis, après le St Sacrifice, Sa Grandeur monta sur l'estrade et là, au milieu de l'émotion que seules les fêtes catholiques savent donner, en prononçant les belles paroles liturgiques, Monseigneur, au nom du Pontife-Roi, prit une riche couronne et la posa sur la tête de l'Enfant Jésus, puis une seconde sur le chef de St Joseph. Ce fut un moment d'une sainte émotion que celui où notre premier pasteur, au nom le Pie IX, couronna celui qui dans le ciel est l'objet des hommages des chrétiens. Seul le chant de l'hymne ambrosienne, du TE DEUM, pouvait répondre aux pensées des fidèles: il termina saintement cette fête si rare dans les annales catholiques.

Nous ne devons pas nous étonner du développement que prend le culte de St Joseph, il répond à tous les besoins de notre temps: exemple de recueillement, St Joseph condamne la folle dissipation de notre siècle; patron de la bonne mort, en ces temps où des catholiques semblent méconnaître les bienfaits des derniers Sacraments, il reprouve ces lâchetés; à notre époque si féconde en révolutions ouvrières, patron des travailleurs il sera, s'ils le veulent, leur grande consolation; enfin en ces heures ténébreuses, où l'Eglise est si poursuivie, il est son protecteur; en lui les générations qui l'invoquent n'auront jamais espéré en vain.

Elle n'oubliait point pour cela les âmes du purgatoire: sa tendre compassion trouvait encore moyen d'offrir à leur intention des œuvres satisfactoires et grand nombre d'indulgences.

En 1881, malgré son âge et ses infirmités, elle sollicita instamment près des supérieurs de prendre part à la fondation du couvent d'Uccle; s'oubliant ainsi elle-même, elle ne pensait qu'à servir les autres, bien résolue, quand elle ne pourrait plus agir, à *prier et à souffrir* pour les intérêts de Dieu et des âmes. Trois ans plus tard elle célébra son Jubilé solennel de cinquante ans de vie religieuse, et depuis lors, le reste de son existence se consuma lentement dans l'abandon à la volonté de Dieu. Malgré son état complet d'affaïssement, on reconnaissait toujours la bonne sœur Emmanuël. Aussi longtemps qu'elle le put, son bonheur fut de se nourrir de la divine Eucharistie et de réciter son chapelet avec une remarquable dévotion. Munie à différentes reprises des sacrements, gage de salut, elle attendait l'heure où l'Epoux l'appellerait. Cette heure bénie sonna enfin; entourée des prières de ses sœurs, elle s'éteignit doucement à 6 heures du soir, le jour anniversaire de la 1^{re} apparition de Notre-Dame de Lourdes, au moment où l'on prononçait ces paroles de l'Angelus « *Ecce ancilla Domini* » « *Voici la servante du Seigneur.* » Elle avait 86 ans, dont 59 de profession religieuse.

• •

Nous recommandons en outre aux prières de nos abonnés:

Le Fr. Fortunat de S. Jean-Baptiste, décédé à Pise (67-40).

La sœur Marie-Marthe de Jésus, décédée à Audenarde (66-39).

N. B. — Ce dernier nom a été omis par erreur dans le dernier numéro des *Chroniques*: à la place on a mis SŒUR JOACHIM DE S. NOM DE JÉSUS qui est en effet décédée, non à Audenarde, mais à CRACOVIE.

Calendrier-Éphémérides



Sa Sainteté le Pape Pie IX, par un décret de la S. C. des Indulgences du 27 Avril 1863, a accordé à tous les Fidèles qui consacreront le mois de Mars en entier en l'honneur du glorieux saint Joseph:

1^o une indulgence de trois cent jours, pour chaque jour du mois.

2^o une indulgence plénière en un jour de leur choix, aux conditions ordinaires.

1. Mercredi. — Office votif de St Joseph.

2. Jeudi. — Commémoration du T. S. Sacrement.

1715. A Bruxelles, mort du R. P. Nicolas de l'Ascension (Renier Delahaye), né à Opvelt, près Louvain. — Il se distingua par son zèle dans l'administration du sacrement de pénitence: il se dévoua surtout aux pauvres et aux soldats atteints de maladies contagieuses. D'ailleurs grand ami de la paix, il faisait les délices et la joie de ses frères.

3. **Vendredi.** — Le Saint-Suaire de N.-S., double-majeur.

Premier vendredi du mois, consacré à la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus.

4. **Samedi.** — Le B. Romée, Confesseur, de l'Ordre, double, († 1380).

5. **3^e Dimanche du Carême.**

6. **Lundi.** — S. Cyrille de Constantinople, Confesseur et Docteur, de l'Ordre, double-majeur. († 1233).

7. **Mardi.** — St Thomas d'Aquin, Confesseur et Docteur, 2^e classe, († 1274).

8. **Mercredi.** — St Jean de Dieu, Confesseur, († 1550).

9. **Jeudi.** — St^e Françoise de Rome, Veuve, double. († 1440).

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de notre Père St Joseph. Indulgences comme pour le mois.

10. **Vendredi.** — Les Cinq Plaies de N. S., double-majeur.

En 1709, mourut à Bruxelles, à l'âge de 64 ans, après 46 années de profession, le R. P. Marcel de St^e Barbe, dans le monde Adrien Heuvelmans, de Louvain. Il fut souvent Lecteur et Définiteur. Bruxelles et Saint-Albert de Louvain l'eurent pour prieur. Il fut une fois Provincial et Visiteur-Général de la Province de Liège ainsi que des missions de Hollande et d'Angleterre.

11. **Samedi.** — Commémoraison de la T. S. V. Marie, semi-double.

1730. En notre couvent de Saint Albert, à Louvain, mourut, à 66 ans d'âge et 27 de profession, le Fr. Bruno de S. Théodore, convers, (Théodore Demollin), qui laissa de nombreux exemples de vertu. Il fut charitable au point de céder à ses frères, au réfectoire, sa propre portion et de se contenter des restes. Son amour de l'oraison, son exactitude à observer le silence, sa dévotion envers la sainte Vierge, sa diligence à tous ses devoirs l'avaient conduit à une grande union avec Dieu: sans cesse il produisait des actes de foi, d'espérance et de charité. Aussi le vit-on, durant toute son agonie, répéter des aspirations saintes et même s'efforcer jusqu'au dernier moment de réciter son rosaire.

12. **4^e Dimanche du Carême.**

13. **Lundi.** — St^e Euphrasie, Vierge, de l'Ordre, double. († 410).

14. **Mardi.** — S. Grégoire le Grand, Pape, Confesseur et Docteur, double.

15. **Mercredi.** — B. Louis Morbioli, Confesseur, de l'Ordre, double. († 1495).

Demain commence la neuvaine préparatoire à la fête de l'Annonciation de la T. S. Vierge Marie. Indulgences comme pour la neuvaine à S. Joseph.

1664. A Louvain, mort du frère Clément de St^e Thérèse, novice de chœur, qui avait pris l'habit le 22 octobre de l'année précédente. Il était âgé de 20 ans. Obéissant, modeste, doux, il se distinguait par sa dévotion envers la sainte Vierge: souvent, le samedi, il prenait la discipline en son honneur. On le trouva toujours exact à tous ses offices. Sa patience ne se démentit pas, même dans la maladie. Une fièvre maligne termina bien promptement ses jours mais on peut espérer, comme le dit la sainte Écriture, qu'il a en peu de temps fourni une longue carrière.

16. **Jeudi.** — Commémoraison du T. S. Sacrement, semi-double.

1754. A Bruxelles, mort du R. P. Maurice de S^{te} Marie-Madeleine, (Pierre Claverhaes, d'Ostende), qui fut pendant douze ans le doyen d'âge de la province de Flandre-et-Brabant — 88 ans dont 66 de profession et 61 de sacerdoce.

17. Vendredi. — Le précieux Sang de N. S., double-majeur.

18. Samedi. — S. Gabriël, Archange, double-majeur.

19. Dimanche de la Passion.

20. Lundi. — S^t Joseph, Époux de la T. S^{te} V. Marie, Protecteur de l'Église universelle et Patron spécial de l'Ordre du Carmel, 1^{re} classe, (*fête transférée d'hier*).

Indulgence plénière. — Absolution générale pour les Tertiaires de Notre-Dame du Mont-Carmel et de S^{te} Thérèse.

21. Mardi. — S. Benoît, Abbé, double-majeur. († 513).

22. Mercredi. — S. Cyrille de Jérusalem, Evêque, Confesseur et Docteur, double. († 386). (*Fête transférée du 20*).

1732. A Bruxelles, mort du R. P. Honorius de S. Liévin, (Pierre Goethals, d'Ypres). Entre autres charges, il avait rempli deux fois celle de Définiteur général; même, pendant qu'il était dans cette fonction, il dut, en l'absence du Père Général, prendre en qualité de Vicair la conduite de toute la Congrégation d'Italie. Il avait, quand il mourut, 61 ans, dont 41 de profession et 38 de sacerdoce.

23. Jeudi. — B. Baptiste de Mantoue, Confesseur, de l'Ordre, double. († 1516).

1653. Deux décès survinrent en ce jour au couvent de Bruxelles. Ce furent ceux du R. P. Étienne de S. Jean l'Évangéliste (Étienne Lobé, d'Utrecht) et du R. P. Cyprien de S^{te} Marie (Philippe du Plouy, de Dixmude). Ces deux religieux furent des écrivains d'un certain mérite. On doit au premier: 1^o *Une histoire des évêques et de la cité d'Utrecht*; 2^o *l'histoire ou cruel martyre de Denys de la Nativité et de Rédempt de la Croix, Carmes déchaussés*. Le second a laissé un ouvrage sur le S. Scapulaire et un autre, demeuré manuscrit, qui traitait de matières spirituelles. Le Père Cyprien avait été confesseur du prince Charles, duc de Lorraine.

24. Vendredi. — Les sept Douleurs de la sainte Vierge, double-majeur.

25. Samedi. — L'Annonciation de la Très Sainte Vierge Marie, 2^e classe. *Indulgence plénière.*

26. Dimanche des Rameaux.

1743. Mort, à Louvain, au couvent de saint Albert, du Fr. Gilles de S. Arsène, âgé de 81 ans, dont 56 de profession. Il s'appelait dans le monde Jean Tielens; il était né à Louvain. — Ce fut un modèle d'obéissance. Il remplit avec une grande charité l'office de cuisinier, d'abord à Louvain au couvent de *Placet* pendant plusieurs années, puis à notre résidence de Vilvorde où il avait en outre le soin du jardin et la réception des hôtes. Tant de travaux ne pouvaient lasser sa bienveillance. Mais il édilia surtout les séculiers aussi bien que les religieux par son amour de la solitude, qu'il préféra toujours au commerce des hommes et d'où il passa, non désespérant, à l'éternelle société du Roi des cieux.

27. — Lundi de la semaine sainte.

28. — Mardi de la semaine sainte.

29. — Mercredi de la semaine sainte.

30. — Jeudi saint.

1779. A Bruxelles, mort du R. P. Jean-Joseph de S. Laurent, (Simon Blanche, de Bruxelles), ancien sous-prieur de Bruges. — 75 ans d'âge; 56 de profession; 54 de sacerdoce.

31. Vendredi saint.

Petites fleurs du Carmel.

Dès le premier jour du saint temps de Carême, la cérémonie des Cendres nous a placés en face du souvenir de la mort. *Rappelle-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu redeviendras poussière.* Les saints nous ramènent souvent à cette pensée parce que, disent-ils, rien n'est plus sanctifiant et puis aussi parce que rien n'est plus important. L'affaire de bien mourir n'est-elle pas la grande et, à vrai dire, l'unique affaire? Laissons pour une fois notre vénérable P. Jean de Jésus-Marie qui nous a fourni tant de bons sentiments les mois passés, et adressons-nous à l'un de ses admirateurs et imitateurs, le P. Jérôme de S. Hyacinthe, Carme polonais des premières années du dix-septième siècle: c'était l'époque où la jeune Congrégation d'Italie étendait au loin de puissants rameaux féconds en fruits de toutes sortes.

1. *Quiconque tient sa conscience pure peut à toute heure, sans trembler, recevoir le coup de la mort. Ce qui rend horribles les approches de la mort, c'est la pensée qu'après elle vient infailliblement le jugement de Dieu, d'où dépend le salut et l'éternité. Une conscience souillée tremble alors, et c'est juste; mais une conscience pure se réjouit en toute humilité: l'une craint la damnation; l'autre espère la récompense.*

Si nous méditons bien ces paroles, que devons-nous en conclure? Rien autre chose assurément sinon que désormais, pour enlever toute horreur à notre mort et pour n'en être pas surpris, nous mettrons nos soins à garder notre âme libre de toute faute, même légère. Les moyens, nous les connaissons: c'est d'abord l'examen de conscience fait avec soin tous les jours; ensuite le sacrement de pénitence, dans lequel nous trouvons de quoi compenser et suppléer aux dispositions qui, sans lui, nous manqueraient hélas! presque toujours.

2. *Pensez souvent à la mort; prenez-la fréquemment pour sujet de vos méditations; rendez cette pensée familière à votre cœur. Ainsi vous arriverez à ne plus craindre un monstre avec lequel vous vous serez mesuré tant de fois à l'avance. Ainsi vous briserez comme à coups de pierres et vous dissiperez toutes vos vanités, vos espérances frivoles, votre ambition trompeuse, vos affections désordonnées. « Il est facile de tout mépriser, dit S. Jérôme, quand on pense toujours qu'on doit mourir. »*

Que de fois nous avons entendu ces mêmes enseignements! et cependant nous en sommes encore à les comprendre, faute d'avoir eu le courage de les mettre en pratique.

3. *Aimez à assister les mourants lorsque dans leur dernière agonie ils luttent avec la mort: ce sera pour vous comme un miroir vivant où vous contemplez l'image de ce qui vous arrivera bientôt. De même, quand vous passez par quelque cimetière, dites-vous bien que la même demeure vous attend, comme elle attendait jadis ceux qui, alors pleins de vie comme vous, sont maintenant les habitants des sépulcres.*

Par ces moyens et d'autres semblables, nous arriverons à imprimer vivement en nous le souvenir de nos fins dernières. Surtout n'oublions pas ce que l'auteur nous rappelle ensuite: pour qui veut se préparer sérieusement à mourir, il n'est rien de meilleur que d'en faire de temps en temps un particulier exercice. Les âmes pieuses ont coutume de le faire en même temps que la retraite du mois dont il est une partie importante. Puisse chacun de nous en profiter comme il le doit!

4. Le Père Jérôme poursuit en conseillant de diriger toutes nos actions vers cette seule fin: bien mourir.

Quoi que vous fassiez de bon, dit-il, joignez aux autres intentions, pour lesquelles vous le faites, celle-ci: Je fais cette œuvre pour me disposer par elle à une bonne mort. Vous pouvez d'ailleurs, dans ce but et à cette intention, ajouter quelque chose de spécial aux œuvres ordinaires, comme serait de faire célébrer quelquefois la sainte messe pour vous obtenir la grâce de bien mourir.

Là dessus le pieux auteur cite la promesse que, d'après les Révélations de S^{te} Gertrude, Notre-Seigneur aurait faite, non seulement pour ceux qui font célébrer mais pour ceux même qui entendent dévotement la sainte messe: « Je promets, dit le Seigneur, que ceux qui auront eu la dévotion et le zèle d'assister à la messe, recevront à l'heure dernière les consolations et le secours d'autant de mes saints qu'ils auront entendu de messes durant leur vie. » Quel beau cortège nous pouvons nous préparer pour notre entrée au ciel!

5. Mortifiez, supprimez toute affection trop grande à la vie présente, afin que la mort vous trouve dégagé, libre de tout lien; qu'il n'y ait rien dans votre vie dont la séparation vous coûte, mais qu'à toute heure, si Dieu vous appelle, vous puissiez dire: « Votre voix ne me trouble pas, Seigneur, je suis prêt. » Par contre, évitez un autre écueil: n'allez pas, vaincu par le dégoût de cette triste vie, abattu par quelque malheur, souhaiter à cause de cela une prompte mort; ce serait de l'impatience et un signe de grande immortification.

Le moyen d'éviter ces extrêmes, n'est-ce pas de s'abandonner en tout à la volonté divine? Pour le temps, le genre, les circonstances de notre mort, qu'il soit fait, ô Dieu très bon, comme vous l'avez réglé de toute éternité!

6. Mais, puisque une bonne et heureuse mort constitue proprement ce don de la persévérance finale, si grand qu'aucun homme ne peut l'acheter par ses mérites ni le revendiquer comme un droit, il est certain que vous devrez demander chaque jour à Dieu cette grâce unique par des prières plus instantes et avec plus de ferveur que tout le reste. Demandez donc sans cesse, suppliez, frappez à la porte de la miséricorde divine, car qui demande reçoit, qui cherche trouve, et l'on ouvre à qui frappe.

Fermons ici avec l'auteur la série de ces pieux enseignements. Le mois de mars était bien celui où il convenait d'y réfléchir. Saint Joseph, notre Père et protecteur, n'est-il pas en effet le patron de la bonne mort? Pour nous, enfants et amis du Carmel, combien d'assurances dont il faut remercier Dieu! Les salutaires contraintes de la règle ou tout au moins de la vie sérieusement chrétienne, le Scapulaire de Marie, le patronage de son chaste époux. Mais il en est tant d'autres, autour de nous, à qui manquent toutes ces assurances et qui marchent insouciantes vers une mauvaise mort! Avons nous fait jusqu'ici, par prières, paroles, exemples, ce que nous pouvions pour eux? Ne le ferons-nous pas de tout cœur à l'avenir?

A propos du Jubilé

De Rome jusqu'aux extrémités du monde, les échos du jubilé pontifical retentissent, mêlés dans la joie de Pâques au triomphant Alleluia. C'est bien un triomphe, en effet, que cette fête universelle où, pour la deuxième fois en si peu d'années, la Papauté voit se presser autour d'elle un cortège d'honneur, formé des pèlerins de toute race et de toute langue avec les représentants officiels de toutes les nations. Il y a dans ce spectacle tant de leçons pour l'esprit et tant de joies pour le cœur que l'on ne peut s'empêcher, si on est chrétien, d'y arrêter ses regards. Qui n'admirerait, qui n'aimerait l'Église, quand elle se montre si grande sous de chétives apparences, si bienfaisante malgré tant d'ingratitude, divinement forte et immortellement jeune en face de tant d'hommes et de choses qui vieillissent et meurent, après avoir épuisé toutes les ressources humaines pour la détruire et la supplanter ! Ces sentiments remplissent nos âmes : nulle parole ne les saurait rendre dans leur réalité vivante ; nous voudrions seulement en renouveler chez nos lecteurs l'impression salutaire et prêter en même temps l'humble voix de nos « *Chroniques* » à l'hommage que tous nous déposons aux pieds de notre Père commun.

Notre dessein n'est pas de reproduire les événements de ces jours. Nous ne voulons raconter ni cette messe à Saint-Pierre où soixante-dix mille hommes n'eurent qu'un cœur pour prier avec le Pontife, qu'une voix pour l'acclamer, ni ces ambassades où vinrent parler de respect et de paix les états et les princes, ni ces audiences plus restreintes, presque intimes, dans lesquelles provinces, cités, familles religieuses, diocèses furent admis à vénérer la personne et à recueillir les enseignements du Vicaire de Jésus-Christ. Mais d'où donc part ce grand mouvement ? Quelle force emporte ainsi les peuples vers un vieillard désarmé ? En lui-même le jubilé n'est pas une explication suffisante. Ces fêtes, pour l'ordinaire, sont des joies de famille que les seuls amis partagent : s'il en vient quelque chose au public, c'est un bruit lointain et

qui passe vite. Mais ici, en dépit de mille obstacles, sans compter temps ni distance, le monde entier accourt. En vérité, le cinquantième anniversaire de la consécration épiscopale d'un Pape n'est pas une cause capable, à elle seule, de produire un si puissant effet. Serait-ce que la personnalité de Léon XIII exerce un tel pouvoir d'attraction? Certes, il est grand, notre Pontife; quand l'histoire voudra mesurer son œuvre, elle devra s'élever bien haut pour en saisir les proportions. Voici la seizième année qu'il a reçu des mains de Dieu, à l'âge où d'autres se reposent, la sollicitude de toutes les églises; et depuis lors, non seulement il a porté ce fardeau sans faiblir, mais encore il a étendu son action à tous les domaines de l'intelligence en même temps qu'à toutes les branches de l'administration ecclésiastique et à toutes les questions intéressant de près ou de loin l'Église et la société. Admirer cette grande figure, voir de près l'homme providentiel à la parole duquel il se fait dans les esprits tant de lumière, devant qui reculent en Orient l'hérésie et le schisme, en Afrique l'esclavage, en Europe l'impiété, dont l'étonnant prestige tient en respect les passions frémissantes et prépare malgré elles l'avènement d'âges nouveaux, on comprend que ce puisse être une raison de saisir une date mémorable et d'organiser, à ce propos, des voyages au Vatican. Mais il nous semble impossible qu'il n'y ait pas une autre cause à la fois plus profonde et plus consolante encore. Et cette cause, ne serait-ce pas que Dieu et le monde profitent du jubilé d'un pape, et d'un pape comme Léon XIII, pour faire solennellement à Rome, le monde un aveu, Dieu une invitation?

L'aveu que le monde vient faire, c'est que malgré tout il a besoin de Jésus-Christ et de son Église: l'invitation que Dieu adresse en retour au monde, c'est de revenir de cœur et sans arrière-pensée à cette Église qui garde seule les sources de la vie. Il en est temps: mais réjouissons-nous, car l'appel divin semble être mieux compris qu'en d'autres jours et nombre d'âmes s'apprêtent à y répondre.

Nous surtout, religieux, prêtres ou simples fidèles, dévoués par notre profession ou du moins par notre piété à la défense et à la propagation du bien, ouvrons nos cœurs à la confiance et au

zèle. Ce ne serait pas l'heure de nous endormir quand tout se réveille. Alors que les volontés s'arment, ce ne serait pas l'heure de nous décourager. Rappelons-nous les instructions qui sont plus spécialement notre part dans les leçons données à tous. Léon XIII nous a recommandé, lors de l'audience dont nous rendions compte le mois dernier, de renouveler en nous l'esprit de nos fondateurs. Donc, enfants du Carmel, descendants des prophètes qui mouraient pour la gloire de Dieu, fils et filles de sainte Thérèse qui n'a entrepris, comme nous le savons si bien, sa réforme que pour aider l'Église, l'accompagner dans ses luttes, adoucir et consoler ses maux, sachons garder la place que nos ancêtres nous ont faite, afin que le triomphe final nous trouve au rang d'honneur dont nous ne pourrions déchoir sans manquer à notre vocation. Comprendre et pratiquer ces choses, ce sera profiter comme il faut des enseignements du jubilé.

L'Amour naturel de Dieu

d'après S^t Thomas d'Aquin (1).

La vertu théologale de charité (2) envers Dieu consiste en un amour surnaturel de Dieu aimé souverainement et pour lui-même.

Cet amour surnaturel perfectionne l'inclination naturelle de la volonté. Elle ne la détruit pas.

Toute volonté a pour Dieu un amour naturel, plus grand que pour tout autre être. Tel est l'enseignement formel de l'Ange de l'École.

Certains théologiens, que combat S^t Thomas d'Aquin, ne reconnaissaient pas à l'amour naturel de Dieu sa véhémence, son intensité, son degré souverain, en un mot, ne pouvaient croire qu'il fût au-dessus de tout autre amour, plus fort que tout autre, le principal amour de l'âme.

Ils admettaient bien dans l'ange et dans l'homme un amour

1. Summa theologica, p. I. q. LX, a. 5. o.

2. Nos lecteurs voudront bien remarquer que cet article appartient à une série d'études sur la vertu de charité et qu'il fait suite à celui que nous avons publié dans notre numéro de février.

d'amitié, consistant dans une bienveillance objectivement souveraine, en ce sens que la créature souhaite à son Créateur un plus grand bien qu'à elle-même. Elle veut en effet par inclination de nature qu'il soit Dieu et qu'elle n'ait que sa nature propre (qu'elle préfère toutefois à toute autre nature créée, même supérieure à elle).

Ces théologiens admettaient à plus forte raison un souverain amour de concupiscence, par lequel l'âme désire posséder les biens divins plus que les siens propres.

Le Docteur Angélique admet avec eux ces deux amours souverains (1); mais il va plus loin qu'eux. Ils accordaient bien à l'ange et à l'homme de préférer naturellement Dieu à eux-mêmes par un amour de concupiscence (fondement de l'espérance) et par un amour de bienveillance (que l'Ange de l'École appelle ici un amour d'amitié), mais non par un amour de complaisance (plus intensif et principal). S. Thomas prouve dans cet article qu'il faut admettre même ce principal amour de complaisance. Voici sa preuve. Elle est admirablement profonde, en montrant l'intimité des biens qui rattachent les créatures à leur Créateur :

« Tout être, qui par sa nature même est la chose d'un autre être, tend plus vers cet être que vers soi-même, c'est-à-dire à peu près ceci : toute nature incomplète tend plus vers la nature complète que vers elle-même. L'expérience le prouve. Nous voyons la partie s'exposer pour le tout : la main par exemple s'offre aux coups spontanément pour préserver le corps tout entier. De même parce que la raison imite la nature, le patriotisme demande qu'un citoyen expose sa vie pour son pays, et si la patrie, au lieu d'être une fiction morale, était un être physique, le citoyen se sacrifierait pour elle spontanément.

Nous pouvons appliquer ce principe à notre sujet, parce que l'inclination naturelle, dans les êtres physiques, démontre une inclination semblable dans la volonté.

Voici donc la preuve qu'on aime Dieu naturellement plus que

1. C'en déconforte d'abord ce qu'il ne les réfute pas; ensuite de ce que ces deux amours, surtout celui d'amitié, servent de base à celui qu'enseigne S. Thomas; enfin, de ce qu'en prouvant le plus, il accepte à plus forte raison le moins.... La conclusion de l'article est donc, à notre avis, dans l'erreur ici, comme elle l'est aussi pour d'autres articles de S. Thomas.

soi-même. Le Seigneur est le bien universel. Ce bien universel contient sous lui et l'ange et l'homme et toute créature, puisque toute créature par nature, dans son essence même, relève de Dieu. De là il résulte que par un amour naturel l'ange et l'homme aiment Dieu avant tout et plus qu'eux-mêmes.

Si au contraire ils s'aimaient naturellement eux-mêmes plus que Dieu, leur amour naturel serait déplacé; la charité ne devrait pas, en ce cas, perfectionner un tel amour ainsi qu'elle le fait, mais plutôt le détruire entièrement. »

Cet amour naturel pour le Créateur est quelque chose de bien profond dans notre nature, quoique nous n'en ayons guère connaissance. Il est aussi une qualité bien sublime, puisqu'il nous fait reconnaître que nous sommes quelque chose de Dieu, mieux qu'un fils n'est quelque chose de son père (*filius est aliquid patris*). Éclaircissons donc cette relation qui nous unit à Dieu, en ajoutant ici quelques explications fournies encore par le Docteur angélique.

P. JEAN-AIMÉ.

(A suivre).

Le Scapulaire de N. D. du Mont Carmel

CHAPITRE VII.

(suite, voir page 366 et suiv.)

Comme l'arc-en-ciel d'abord, le saint Scapulaire n'est rien autre chose qu'un signe d'alliance entre la Très Sainte Vierge Marie et ses enfants du Carmel; ainsi nous l'a-t-elle désigné elle-même par les paroles suivantes qu'elle fit entendre à St Simon Stock: „ *Fav-
lus pacis et pacti sempiterni*. „ Ce saint habit n'a donc, par lui-même, aucune vertu propre, et il est totalement impuissant à produire le plus petit effet de grâce dans ceux qui le portent. Il n'est et ne sera jamais que le signe sensible de cette protection toute spéciale, dont la toute puissante Reine du Ciel s'est engagée à les couvrir, dans tous les dangers du corps ou de l'âme pendant la vie et surtout à l'heure de la mort. Quand un confrère du saint Scapulaire vient à tomber dans quelque péril, surtout si ce péril compromet du même coup son salut éternel, alors Marie, recon-

naissant en lui, aux livrées qu'il porte, un de ses enfants privilégiés, se souvient de son alliance et elle lui envoie aussitôt du haut du Ciel tous les secours dont il a besoin pour échapper au danger.

Comme le serpent d'airain ensuite, le saint Scapulaire est aussi un signe de salut. « Voici, dit la Vierge, en présentant le saint Scapulaire à son fidèle serviteur, voici un signe de salut. *Ecce signum salutis* » Il nous sauve, en effet, ordinairement dans la mesure de notre foi et de notre confiance en la parole de Marie, mais très souvent aussi, sans même que nous y pensions, de tous les dangers que nous pouvons courir en ce monde et qui nous menacent ou dans notre vie ou dans nos intérêts temporels; c'est ce que signifient ces paroles de la Vierge: « *Salus in periculis*. » Il nous sauve surtout, à l'heure de la mort, du plus redoutable, du plus fineste de tous les maux, celui de la damnation éternelle. Ainsi encore l'a très formellement déclaré la toute puissante Reine du Ciel: « *In hoc moriens aeternum non patietur incendium*. » Quiconque mourra sous cet habit sera préservé du feu éternel de l'enfer.

Le saint Scapulaire pourtant, malgré ces étonnants privilèges dont il se trouve enrichi, n'en est pas moins, comme le serpent d'airain, un pur signe sans la moindre efficacité propre: c'est-à-dire qu'il n'est doué par lui-même d'aucune vertu pour défendre ceux qui le portent contre les périls qui menacent leur corps et mettent leur vie en danger, encore moins pour préserver leurs âmes du malheur de la damnation éternelle.

Ce n'est donc pas le saint Scapulaire lui-même, (il est important qu'on le fasse comprendre aux fidèles), qui justifie le pécheur expiant et lui procure tout seul, par sa propre vertu, la faveur insigne d'une bonne et sainte mort. C'est le privilège exclusif des sacrements (on ne saurait trop le redire) de produire directement en nous, et par leur propre vertu, la grâce qui nous purifie de toutes nos souillures et nous rend véritablement justes aux yeux de Dieu: l'habit du Carmel n'est donc et ne peut être en réalité autre chose qu'un signe purement extérieur de la protection de Marie sur tous ceux qui le portent, et c'est cette toute puissante

Reine du Ciel qui, toujours fidèle à sa promesse, intercède en faveur de tout pécheur qu'elle voit, à la mort, revêtu de ses saintes livrées, et lui obtient infailliblement alors de son divin Fils, avec le repentir sincère et parfait de tous ses péchés, la grâce de mourir de la mort des prédestinés.

On le voit donc clairement maintenant, nous sommes bien loin de vouloir faire du saint Scapulaire un huitième sacrement, comme le suppose gratuitement l'objection janséniste qui nous occupe; et cependant, si l'on oublie un instant tout ce que nous venons de dire, pour n'interroger que les faits, on ne pourra se refuser à reconnaître que, dans bien des cas, l'habit de la Vierge, tout en restant toujours de beaucoup inférieur aux sacrements, possède pourtant sur eux un *certain avantage* par rapport aux pécheurs, non pas évidemment pour leur donner lui-même le salut, mais pour leur en ouvrir sûrement la voie. Cet avantage est très relatif toutefois; le Scapulaire ne le tire pas de sa propre nature, puisque, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer plusieurs fois, il n'est qu'un pur signe sans aucune efficacité propre, et son efficacité lui vient uniquement de la toute puissante protection de Marie dont il est, pour tous ceux qui le portent à l'article de la mort, le gage infaillible: "*In hoc moriens*, etc. "

Donnons plus de jour à cette pensée car, ici plus que jamais, il importe d'être exact et précis.

On peut considérer les sacrements sous deux points de vue bien distincts: en eux-mêmes d'abord et dans l'abstrait "*in actu signato*" comme on dit dans l'Ecole, c'est-à-dire par rapport aux individus auxquels ils sont appliqués, et ensuite dans le concret, c'est-à-dire quant à leur actuelle influence sur tel ou tel individu particulier, "*in actu exercito*."

Envisagés de la première manière, les sacrements possèdent évidemment, et à plus d'un titre, une dignité et une excellence qui les élèvent, infiniment pour ainsi dire, au dessus de l'habit du Carmel. Disons plus encore. Il n'y a entre eux sous ce rapport aucune comparaison possible, ils sont d'un ordre tout différent et n'ont aucun point de contact.

Les sacrements ont un Dieu pour auteur; le Scapulaire nous

vient de la Mère de Dieu qui, malgré sa prodigieuse élévation, n'en reste pas moins une pure créature, à une distance infinie par conséquent de la Divinité.

Les sacrements contiennent en eux-mêmes la grâce qui justifie et qui sauve, et ils la produisent infailliblement dans tous ceux auxquels ils sont appliqués, pourvu que ceux-ci de leur côté n'y mettent point d'obstacle; le saint Scapulaire, au contraire, ne contenant en lui-même aucune grâce absolument, comme nous l'avons déjà dit, ne parviendra jamais à en communiquer *par lui-même* la plus petite effusion à l'âme d'ailleurs la plus parfaite et la mieux disposée.

Enfin les sacrements sont les canaux obligés de la grâce, ce n'est que par eux que Dieu veut la répandre dans les âmes, et nul d'entre les chrétiens ne peut sans leur secours arriver au salut; le saint Scapulaire au contraire n'est qu'une pratique de dévotion, très avantageuse sans doute pour le salut, mais tout à fait surrogatoire et dont rigoureusement on peut se passer pour aller au Ciel. De plus il est totalement impuissant par lui-même à sauver de la mort ceux qui le portent. Malgré la magnifique promesse qui lui a été faite, il ne serait absolument d'aucun secours, lors de leurs derniers moments, à ceux qui en sont revêtus, pour les arracher à l'enfer et les rendre dignes du Ciel, si, par impossible, Marie, oublieuse de ses engagements, négligeait alors d'intercéder pour eux et de leur obtenir, de son divin Fils qui ne sait rien lui refuser, toutes les dispositions nécessaires pour recevoir avec fruit les sacrements et mourir ainsi en bons et parfaits chrétiens.

(A suivre).



La Journée religieuse

(voir page 371 et suiv.)

Matines de la Pentecôte. Troisième Psaume (suite).



Ne l'oublions pas cependant: ce monde est un lieu de passage, une mer orageuse où le peuple de Dieu doit affronter des dangers

sans nombre, avant d'aborder à la véritable terre des vivants (1). Mais avec le Christ Jésus pour pilote, notre esquif échappera au naufrage. Les mille reptiles cachés sous les flots n'auront pas la proie qu'ils convoitent; nous tromperons la rage du dragon infernal (2). — Aussi bien, frappés de crainte à la vue de tant de périls auxquels nous sommes exposés, nous comprenons, Seigneur, que notre espérance, notre salut est en vous. C'est de vous seul que nous attendons les secours dont nous avons besoin. Vous ouvrez votre main, et toutes vos créatures sont remplies des effets de votre bonté. Au contraire, nous cachez vous votre face, nous sommes troublés, la vie nous abandonne, nous retournons au néant du péché et à la mort qui en est la conséquence, nous ne sommes plus que cendre et poussière. — *Hoc mare magnum et spatiosum manibus: illic reptilia quorum non est numerus: animalia pusilla cum magnis. Illic naves pertransibunt: draco iste quem formasti ad illudendum ei. Omnia a te expectant ut des illis escam in tempore. Dante te illis colligent: aperiente te manum tuam omnia implebuntur bonitate. Avertente autem te faciem turbabuntur: auferes spiritum eorum et deficiet, et in pulverem suum revertentur.*

C'eut été là, à tout jamais, Seigneur, le triste sort de l'humanité, après la prévarication originelle, si vous n'aviez écouté que votre justice. Mais l'amour, la miséricorde ont eu le dernier mot. L'homme a été relevé, régénéré, recréé dans l'Adam céleste, le Christ-Sauveur (3); et votre Esprit se répand maintenant sur toute

1. Hoc autem sæculum adhuc tentationum fluctibus quatitur, adhuc tempestatibus et procellis tribulationum turbatur: hac tamen itur. Minetur licet mare, datum est nobis lignum in quo navigemus... sed nondum sumus in terrâ viventium. « *Illic naves comeabunt.* » Gubernator est Christus in ligno crucis suæ. Non timeant naves, non valde attendant ubi natent, sed a quo gubernentur. Quem comeatum reperiunt tristem, quando gubernatorem sentiunt Christum? Comeabunt secure, comeent perseveranter, venient ad finem debitum, perducentur ad terram quietis. — S. August. Enarr. in hunc psal.

2. Est in isto mari aliquid etiam quod superat omnia animalia pusilla et magna. Quid est hoc? Psalmum audiamus: « *Draco hic quem finxisti ad illudendum ei...* » Nostis inimicum Ecclesiæ quemdam draconem..... — Ibid.

3. Si qua ergo in Christo nova creatura, vetera transierunt, facta sunt omnia nova. 2 Cor. V. 17.

chair (1), formant en nous un être nouveau, déposant jusqu'en nos corps les arrhes de la bienheureuse immortalité (2). L'Église chrétienne a changé la face de la terre. Viendra enfin le grand jour de la consommation finale où, votre œuvre désormais conduite à terme, la création transfigurée répondra pleinement à vos dessein, et vous rendra toute gloire et toute joie. *Emittes spiritum tuum et creabuntur et renovabis faciem terræ. Sit gloria Domini in seculum, letabitur Dominus in operibus suis.*

En attendant ce rétablissement parfait de toutes choses (3) dans l'ordre et la justice, que la bonté de notre Dieu nous donne d'opérer notre salut avec une crainte salutaire; que les hauteurs de notre orgueil touchées par sa grâce se fondent en humbles prières. *Qui respicit terram et facit eam tremere, qui tangit montes et fumigant* (4). — Nous tous, enfants de l'Église, reconnaissants des bienfaits dont cette solennité de la Pentecôte nous rappelle la mémoire, nous publierons les louanges du Seigneur dans la joie de nos âmes. Il y a sans doute ici bas des pécheurs, des hommes iniques qui refusent de s'unir à nous. Qu'ils renoncent à leur péché, qu'ils se convertissent (5), qu'il n'y ait plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur. *Cantabo Domino in vita mea: psallam Deo meo quamdiu sum. Jucundum sit ei eloquium meum: ego vero delectabor in Domino. Deficiant peccatores a terra, et iniqui ita ut non sint: benedic anima mea, Domino.*
(A suivre).

1. Et erit in novissimis diebus, dicit Dominus, effundam de Spiritu meo super omnem carnem. Joël II, 28. — Act. II, 17.

2. 2 Cor. V, 5 et Rom. VIII, 11. Quod si spiritus ejus qui suscitavit Jesum a mortuis habitat in vobis; qui suscitavit Jesum Christum a mortuis, vivificabit et mortalia corpora vestra propter inhabitantem Spiritum ejus in vobis.

3. Usque in tempora restitutionis omnium. Act. III, 21.

4. Videte quomodo aspiat Deus terram et faciat eam tremere. Ad terram quasi præfidentem sibi et exultantem loquitur Apostolus. « Cum timore et tremore vestram ipsorum salutem operamini » etc. — Montes superbi erant, jactabant se... tangit illos Deus, et fumigabunt. Quid est fumigare montes? Precem Domino reddere. — S. Aug. Enarr.

5. Deficiant peccatores a terra. Plane deficient; auferatur spiritus eorum, et deficient, ut emittat spiritum suum et recreentur. « Deficiant peccatores a terra et iniqui ita ut non sint. » Quid non sint, nisi iniqui? Ergo justificentur, ut non sint iniqui.. S. August. Enarr. ibid.

Lourdes et le Carmel

(suite, voir page 375 et suiv.)

A plusieurs points de vue le Carmel se présente presque comme inférieur à Lourdes. Le signe visible, qui témoignait de la réalité de l'apparition, n'était que transitoire au Carmel; ce signe était un petit nuage, *nubecula*. A Lourdes c'est une source, un filet d'eau, grossissant toujours, et dont les eaux salutaires portent maintenant la bénédiction de la douce Vierge dans tous les pays, comme jadis le fleuve du paradis envoyait ses eaux aux quatre parties du monde.

Au petit nuage correspond le petit nombre à qui l'apparition au Carmel s'adressa principalement: les fils des prophètes habitant la S^{te} Montagne. A la source de Lourdes correspond la recommandation: Je veux que l'on vienne, c'est-à-dire que tous viennent prier ici.

De même la miséricorde de notre Mère semble être plus abondante dans ses effets à Lourdes. Au Carmel elle donne à Israël la pluie après trois années et demie de sécheresse; à Lourdes elle rend la vie et la santé à de nombreux infirmes: bénédictions temporelles. La vision du Carmel ramena Israël à la vraie foi, et l'apparition de Lourdes, de l'aveu de tous, a, dans un siècle de tiédeur, par ses pèlerinages réveillé la foi, encouragé la profession de la loi du Christ, et fait accroître d'une manière prodigieuse le culte de la Vierge Immaculée: bénédictions spirituelles.

Il serait difficile d'accorder la préférence à l'une des deux invocations: *Notre-Dame de Lourdes*, ou: *Vierge, Reine et gloire du Carmel*.

L'opposition d'Achab et des ministres de Baal avant le miracle du Carmel d'un côté, l'ennemi de Lourdes de l'autre, c'est-à-dire l'incrédulité sous toutes les formes et « à tous les étages » de l'édifice social, formeraient un chapitre intéressant.

Pendant des siècles, le Carmel garda son secret; Lourdes proclama tout de suite à la face du monde entier les faveurs dont elle avait été l'objet.

Si nous nous arrêtons ici, ce n'est nullement parce que tous les points de comparaison sont épuisés. Qu'un *autre* définisse pleinement le rapport de ces deux lieux bénis entre eux, *nous* savons qu'il existe et nous sommes heureux de le signaler. Les journaux, sans s'en douter, le touchent bien souvent. Les feuilles de Lourdes nous rapportent qu'Antoinette Peyret, la congréganiste sur laquelle Marie avait daigné reposer son doux regard, vient de mourir tertiaire du Carmel. *L'Univers* annonçait que la plus touchante guérison avait été cette année-ci celle de Miss Sarah Frewy de Philadelphie, qui avait fait vœu, en cas de guérison, d'entrer chez les Carmélites de sa ville natale.

Nous savons de plus que justement en ces temps où Lourdes fut témoin de l'Apparition, l'antique tige de l'arbre du Carmel semblait se remplir d'une sève nouvelle et abondante. L'année du centenaire de notre S^{te} Mère fut celui où l'on s'occupa vivement de l'Office de l'apparition de Lourdes; l'année où il fut concédé, nous avons célébré avec un concours inouï le centenaire de notre glorieux Père S^t Jean de la Croix, et nous avons conçu l'espoir fondé de lui voir décerner le titre de Docteur mystique.

La dernière apparition dont fut favorisée l'enfant de Lourdes eut lieu le 16 juillet, fête de la bienheureuse Vierge du Mont-Carmel... Le cercle est la figure la plus parfaite: la courbe régulière en ramène la ligne juste à l'endroit d'où elle est partie!... Jugeons d'après cette comparaison.

Il ne nous reste qu'à répéter le désir exprimé plus haut: Qu'un enfant de S^{te} Thérèse se mette à rassembler d'une main habile les différents points qui rattachent les deux apparitions; qu'il les décrive d'une plume plus exercée et plus heureuse que la nôtre; qu'il les réimise dans un joli livre à qui nous voudrions voir pour titre: « Lourdes et le Carmel. » L'auteur s'assurerait par là les félicitations de tous les enfants de notre grande famille religieuse, et par dessus tout la faveur de Notre Dame de Lourdes, Reine du Carmel.

FR. ELIE DE LA S^{te} MÈRE DE DIEU, TERTIAIRE.



Voyages en Palestine et aux Indes

par Monseigneur Marie-Ephrem, (Carme Déchaussé).

(Chapitre second).

(suite, voir page 378 et suiv.)

On remarque donc à Colombo plusieurs beaux édifices, comme le palais du gouverneur et l'hôtel où sont réunies les différentes branches de l'administration. Mais quand on parle des villes indiennes, il ne faut pas s'imaginer qu'elles soient, comme les cités de l'Europe, composées de maisons attenantes les unes aux autres, construites sur un même plan et formant des rues et des places; ce serait là une idée entièrement fausse. A part deux ou trois rues propres et macadamisées formées de la sorte et habitées par des marchands et des employés subalternes, Colombo est un ensemble de maisons entourées de jardins et placées sans ordre à une certaine distance les unes des autres, selon la fantaisie et les besoins de chacun. Les grandes chaleurs du climat rendent nécessaire ce genre de construction des villes intertropicales. Ce que je viens de dire de Colombo s'applique donc aux autres cités orientales, placées à une latitude peu élevée: il n'y a que de très rares exceptions pour quelques unes où les Européens sont en grand nombre et où les nécessités du commerce demandent une organisation différente. Du reste, les maisons des personnes aisées sont larges: elles ont rarement un premier étage. D'immenses ouvertures laissent pénétrer l'air dans les appartements et d'élégantes vérandahs (espèce de portique à colonnes qui entoure les maisons) permettent de respirer à l'aise à l'abri des rayons du soleil. On se garde bien de planter des arbres auprès des habitations, parce que les feuilles intercepteraient le passage de la brise et rendraient par là les maisons inhabitables.

C'est au port et au bazar que se rencontrent le mouvement et l'activité de la ville. Les bazars indiens sont composés d'une interminable suite de boutiques basses et obscures où se trouvent exposés les produits de toute espèce et où se tiennent tous les marchands. Dans ce que j'ai appelé les rues de Colombo, on voit,

pendant toute la journée, les corbeaux se promener tranquillement et jeter leur cri enroué et sauvage de sorte qu'on se croirait en pleine campagne si on n'était pas entouré de maisons. Quelquefois même ces oiseaux, que les Indiens n'inquiètent jamais (ils sont sacrés pour eux) poussent l'impertinence non seulement jusqu'à disputer leur nourriture aux enfants dans les rues, mais encore jusqu'à enlever les plats de dessus les tables dans les maisons. L'Inde tout entière est inondée de corbeaux, et au moment où j'écris ces lignes je les entends croasser autour de moi.

Colombo est placé dans une situation magnifique et possède un bon port. Autour de la ville sont d'immenses plantations de cannelles qui répandent une odeur très suave. Si les chaleurs n'y étaient pas si fortes, il n'y aurait pas sur la terre de plus agréable séjour.

Il y a à Ceylan comme sur toute la côte de l'Inde depuis Surate et Bombay jusqu'au cap Comorin et depuis le cap Comorin jusqu'à Calcutta et vers les embouchures du Gange, une population de chrétiens appelés Portugais dont je dois dire quelques mots, parce qu'ils forment, dans plusieurs Vicariats, une grande partie de la congrégation catholique.

De même qu'on appelle Français du Canada la partie de la population canadienne qui, malgré la domination anglaise, a conservé la langue et la religion de son ancienne métropole, de même ici on appelle Portugais les descendants des premiers maîtres du pays, qui ont traversé la double période de la conquête hollandaise et de la conquête anglaise, sans perdre ici la langue ni la religion de leurs maîtres. Bien que la couleur de la peau ne les distingue pas des Indiens du plus pur sang, ils en diffèrent par l'habit, taillé selon la forme européenne, par le langage, portugais dégénéré qu'on aurait, je crois, quelque peine à comprendre à Lisbonne, et par leur nom qui est aussi portugais. Ils occupent les postes inférieurs de l'administration, comme ceux d'écrivains, de commis, d'interprètes, etc.. Quelques uns cependant, recommandables par leurs qualités personnelles, parviennent jusqu'aux fonctions de juge. Ils sont tous chrétiens et presque tous catholiques. Un très petit nombre a renié sa foi pour le protestantisme, non par conviction mais par orgueil ou intérêt; d'autres sont les partisans zélés

du schisme de Goa (1). C'est même à peu près exclusivement parmi eux que ce schisme déplorable trouve ses adeptes : mais la grande majorité est restée fidèle à l'obéissance du Souverain Pontife. On désirerait rencontrer en eux une foi plus ferme, plus éclairée, plus active : néanmoins malgré le relâchement religieux qui les a gagnés par suite de leur contact journalier avec les protestants et les mauvais catholiques d'Europe, ils ont conservé beaucoup de pieuses et saintes coutumes qui rappellent les beaux temps de la domination portugaise.

La persévérance avec laquelle ces chrétiens ont conservé leur religion, leur langage, leurs habitudes au milieu de la population indienne, et malgré les différents maîtres auxquels ils ont été soumis, prouve qu'à l'époque de sa gloire, au XV^e et au XVI^e siècle, le Portugal possédait non seulement le génie entreprenant des découvertes et des conquêtes mais encore celui de la colonisation. En mêlant son sang au sang des races conquises et en introduisant partout le catholicisme, il établissait sa puissance sur des bases solides. Mais la corruption gagna bientôt les vainqueurs et le Portugal succomba à l'épreuve redoutable du succès et de la fortune. Souvent hélas ! les fautes de quelques hommes ont plus d'influence sur les destinées des nations que les vertus des peuples. B. Diaz, Vasco de Gama, Cabral, Albuquerque, dont le génie, et le courage avaient donné à leur patrie l'empire de la mer et une des premières places dans les conseils de l'Europe, emportèrent avec eux, dans leur disgrâce imméritée, le glorieux avenir de leur patrie. Là, comme il arriva plus tard en France sous le gouvernement déshonoré de Louis XV, la cabale, l'intrigue, la corruption, la calomnie l'emportèrent sur l'intelligence, le désintéressement et les mâles vertus dans les conseils des rois de Portugal, et aussitôt commença une décadence croissante dans laquelle le Portugal a disparu. Au XVI^e siècle, il était maître d'une grande partie du monde, aujourd'hui (2) il ne s'élève pas même à la hauteur de vassal, il n'est que l'humble commis de l'Angleterre. Si ce n'était pas là une juste

1. Grâce aux efforts des Papes et en particulier de Léon XIII qui est parvenu, comme on sait, à rétablir aux Indes la hiérarchie catholique, ce schisme est aujourd'hui éteint.

2. Depuis que cette relation a été écrite, c'est-à-dire depuis une trentaine d'années, les choses ont, grâce à Dieu, beaucoup changé.

punition du Ciel, ce serait une des plus sanglantes dérisions de la fortune.

On trouve des Portugais non seulement à Ceylan et sur toutes les côtes de l'Inde, mais encore sur celles de l'Indo-Chine et de la Chine et tout porte à croire qu'ils se perpétueront ainsi pendant des siècles, en conservant, avec une persévérance que rien ne décourage, la langue et les usages portugais.

Notre séjour à Colombo durait depuis le 9 et le moment de notre départ approchait. Nous voulûmes profiter du premier navire à voiles qui se présenterait pour traverser le détroit de Manaar et nous rendre sur la côte de l'Inde soit à Cochîn soit dans un port plus voisin du cap Comorin. Une occasion se présenta, nous la saisismes ; le 13 dans la soirée nous disions adieu avec émotion et reconnaissance à Mgr Bravi et à son digne secrétaire et nous quittions cette île incomparable, pleine de grâce, d'éclat et d'enchantement. A onze heures nous avions levé l'ancre et nous faisons voile vers l'Inde, notre nouvelle patrie, dont nous n'étions séparés que par un faible bras de mer.

Le navire que nous avions pris se rendait à Cochîn, mais nous convinmes avec le patron qu'il nous débarquerait à Koletché, petit village catholique, situé à environ 30 milles au nord du cap Comorin, sur la côte du Malabar.

(A suivre.)

Le Vénérable Frère François de l'Enfant Jésus

Sa vie jusqu'à son entrée en religion.

(suite, voir page 380 et suiv.)

Six mois plus tard, le poste d'infirmier devint vacant dans l'hôpital d'Antezane, situé à Alcalá. D. Jérôme Ruiz, qui en était le directeur, avait souvent observé François, et avait découvert en lui sous une simplicité rustique, les trésors de grâce qui le rendaient si cher aux yeux de Dieu. Il crut donc qu'un emploi à l'hôpital conviendrait mieux au pieux jeune homme que

de servir à l'autel, et il lui en fit l'offre. Avant de s'engager, François demanda ce que c'était qu'un hopital, (il n'avait jamais entendu prononcer ce mot), et combien de gens y demeuraient. Ayant appris que là il y avait beaucoup de monde, il fut au comble de la joie et, heureux d'avoir rencontré le lieu où le Seigneur le voulait, il accepta sur-le-champ. Il avait alors environ 27 ans.

Dans le commencement, François ne parut pas être plus habile pour son nouvel emploi qu'il ne l'avait été pour les autres ; aussi ne lui confia-t-on rien qui exigeât de la réflexion ou de la prudence ; mais peu à peu son intelligence s'éveilla et on remarqua qu'il prêtait une attention sérieuse à l'accomplissement de ses devoirs. Bientôt même il acquit une telle dextérité dans le service des malades qu'il surpassait tous les autres. D'ailleurs son courage le portait à prendre pour lui la plus grande partie de la besogne. Toujours prêt à aider ses compagnons, il était sur pied du matin au soir, et même la nuit il sacrifiait le temps de son repos. Une telle vie était au dessus des forces de la nature et on ne pouvait comprendre qu'il pût résister à de si incessantes fatigues.

L'heure de Dieu avait donc sonné ; notre vénérable Frère François jouissait maintenant du parfait usage de sa raison jusqu'alors enveloppée de ténèbres. Aussi désormais, il donnera aux grâces dont il est comblé une intelligente coopération et il commencera dès lors cette admirable vie intérieure qui le fera parvenir insensiblement au plus haut degré de la perfection chrétienne. A peine a-t-il acquis le plein usage de la raison, qu'il la soumet immédiatement à la lumière de la foi et à l'action de la grâce ; tous ses actes sont animés par la plus pure charité, son cœur est comme une fournaise ardente d'amour pour Dieu. Sa ferveur, qui avait pu n'être considérée que comme une simple inclination naturelle, s'élevait, à l'aide de la grâce, à un degré sublime et devenait d'autant plus digne d'admiration que plus difficilement on pouvait l'imiter.

A peine notre François eut-il connu d'une manière plus claire et plus précise la voie de la justice et de la sainteté, qu'il se mit à la parcourir à pas de géant. Voici le règlement qu'il s'était prescrit : il se levait régulièrement à trois ou quatre heures du matin, puis visitait ses malades, les pourvoyant de tout et les soulageant, chacun selon ses besoins. Sa tournée terminée, il balayait et nettoyait

les salles, mettait partout l'ordre et la propreté, de sorte que, quand les autres employés de l'hôpital arrivaient, ils trouvaient leur besogne quasi faite. Pour lui, il commençait alors son oraison, soit devant le S^t Sacrement, soit dans la cour, ou sous une galerie, où il pût contempler le ciel, vers lequel se dirigeaient toutes ses aspirations. Il aimait d'autant plus à admirer dans le firmament les perfections du Créateur, que Dieu lui communiquait par la vue de ces objets sensibles une lumière proportionnée à son intelligence, lui découvrant les vérités surnaturelles. Après son heure d'oraison, il prenait une rude discipline et se flagellait à tel point que les murs étaient teints de son sang, en même temps il offrait ses larmes et ses gémissements pour implorer le pardon de ses fautes passées. Il retournait ensuite à l'église, où il restait en prière, jusqu'à l'heure de la messe, à laquelle il assistait avec une dévotion angélique. De là, il se livrait à ses diverses occupations jusqu'au dîner. L'après-midi, il allait de nouveau assister ses malades, puis il se rendait en ville et y employait le reste du jour, et parfois bien des heures de la nuit, à des œuvres de charité et de miséricorde. Quand il rentrait à l'hôpital, il retournait voir ses chers malades, et si l'un ou l'autre se trouvait en danger ou avait besoin de quelque secours particulier, François sacrifiait son repos et, se faisant souffrir avec ceux qui souffrent, selon l'expression de l'Apôtre, il appuyait tout bonnement sa tête fatiguée sur l'oreiller même de celui qu'il soignait; à ceux qu'ils trouvait éveillés il offrait des rafraîchissements ou quelques douceurs, et ceux qui étaient endormis, il les bénissait avec le signe de la croix, disant: « Que Jésus et Marie soient en votre compagnie. » Enfin, il se retirait pour aller se reposer, si on peut appeler repos le sommeil incommode qu'il prenait sur la rude couche lui servant de lit. Il s'étendait en effet tout habillé sur un banc ou un coffre, pour être sur pied, dès qu'un malade le réclamait, ainsi que pour mortifier « *sa mauvaise voisine* » : c'est ainsi qu'il désignait la chair appelée par S. Paul « la chair de péché. » Il dormait tout au plus deux ou trois heures, et si, par excès de fatigue, il avait dormi un peu plus qu'à l'ordinaire, on remarquait tout de suite à son visage l'indignation qu'il éprouvait contre lui-même, de ce que le sommeil avait pu le surprendre et le captiver.

(A suivre).

Missions des Carmes Déchaussés

Malabar. — *Extraits de deux lettres du R. P. Victor de saint Antoine Missionnaire à Moulougamoude au R. P. Alphonse à Ypres. (Détails sur le Choléra de 1888) (1).*

1. — MON RÉV. ET CHER PÈRE. — J'aurais désiré vous écrire plus tôt, mais je suis continuellement en route depuis le 8 novembre pour administrer les cholériques. Aujourd'hui, pour être tranquille, j'écris pendant la nuit; il est 3 heures du matin. Je n'ai jamais vu le choléra tenace comme cette année-ci. En deux mois il a fait d'horribles ravages dans toutes les classes de la société. Dans mon district, qui compte 8500 catholiques, j'ai eu plus de 500 morts; mais c'est bien peu de chose, comparé au chiffre des décès parmi les Musulmans et les Païens qui vivent pêle-mêle avec nos chrétiens.

C'est incroyable, l'on ne voit que morts et mourants. L'autre soir, j'entre dans une maison où j'étais appelé; je m'approche d'une femme couchée par terre; un jeune homme me dit: « Celle-ci est morte, c'est l'autre, couchée là, qu'il faut administrer. » ...Avant-hier, après avoir administré dans plusieurs maisons différents malades, deux hommes m'appellent pour que j'entre aussi chez eux où un jeune homme de 19 ans est près de mourir. — « Mon ami, dis-je à l'un de ceux qui m'avaient appelé, pourriez-vous me dire à peu près quand le jeune homme s'est confessé? » On me regarde. — « Oui, quand a-t-il communiqué? » — On me regarde encore, avec plus d'étonnement. — « Mais, mon Père, nous sommes des Païens, mais entrez et sauvez notre enfant, et toute la famille adoptera votre Religion. » — J'entre, et je trouve une dizaine de personnes, hommes, femmes ou enfants, tous dans la désolation. Le malade était un fort jeune homme: il y avait trois jours qu'il avait été pris de la maladie, et il me semble qu'il en sortira, car il eut assez de force pour se tenir sur son séant. Bref, j'ai donné les instructions que j'ai pu, j'ai baptisé le malade en laissant à sa famille l'espoir de sa guérison, et en exhortant tout le monde à se faire chrétien, quand même le jeune homme mourrait. — « Oui, Père, nous sommes des vôtres, me répondirent-ils. »

Les nouveaux convertis en amènent d'autres, le nombre augmente toujours. Aujourd'hui, après la messe, j'ai encore une dizaine d'infidèles à baptiser; et si j'avais de quoi entretenir un catéchiste ambulant, j'en convertirais bien davantage. Je fais tous les sacrifices possibles pour entretenir des écoles; les enfants païens y viennent avec les chrétiens, et l'instruction qu'il y reçoivent facilite leur conversion. Les enfants attirent les parents...

1. Voir (Chroniques, mars 1893, p. 383) l'avis placé en tête de l'article qui concerne les Missions.

2. — Il m'est arrivé, un dimanche, de trouver après la messe douze Païens demandant le Baptême; en même temps j'étais appelé pour administrer des malades dans deux villages. Je dis aux catéchumènes: « Mes amis, les mourants avant les vivants. Si vous voulez attendre jusqu'à ce que je revienne, c'est bien, je vous baptiserai aujourd'hui: sinon, venez un autre jour. » — De retour à 2 heures, voilà que je trouve mes Païens qui m'attendent encore. Je les baptise tous les douze.

Parmi eux il y avait une jeune femme de trente-cinq ans environ avec six enfants, quatre garçons et deux filles; son mari était mort dans le paganisme un mois auparavant. La petite bande s'en retourne au village toute contente. La mort pouvait venir; tous étaient prêts à la recevoir. Le mardi, deuxième jour après le Baptême, de bon matin, un des chefs du village, lui-même nouveau chrétien et fervent zéléteur, vient me dire: « Vite, Père; Marie Alangaram que vous avez baptisée avant-hier a pris le choléra pendant la nuit, elle désire vous voir. » — Ce n'est qu'à une lieue d'ici; je ne crois pas qu'elle eût besoin de mon ministère, néanmoins ne fût-ce que pour donner du courage à cette nouvelle chrétienté, immédiatement je monte à cheval, et en moins d'une demi-heure je me trouvai devant la porte de la case. Les voisins, tous néophytes, baptisés dans l'année, y étaient réunis, mornes et silencieux: les six enfants pleuraient. La femme du chef me dit: « Elle est morte depuis environ une heure... » Et un bon vieux, le grand-père, lui aussi baptisé le dimanche précédent, ajouta: « Vous voyez, Père, que nous avons bien fait dimanche d'attendre votre retour, sinon ma fille serait morte sans baptême. » — Je dis quelques mots d'encouragement, et voyant les six enfants privés de père et de mère, n'ayant pour tout secours que le grand-père, qui lui-même n'est qu'un pauvre ouvrier, je proposai d'admettre les enfants à mon orphelinat. Il y avait un petit garçon de six mois, une petite fille de quatre ans, un garçon de six ans, et les autres un peu plus grands; la fille aînée a quinze ans. On accepta volontiers, et le chef du village se chargea de me les envoyer.

Le lendemain, mercredi, on m'arriva de bon matin avec les orphelins. J'avais alors à la main un morceau de pain; le petit de six mois étend aussitôt ses petites mains pour le prendre; je le lui donne après l'avoir trempé dans l'eau, et voilà qu'il me l'avale en entier. « Bien, dit le Père Ferdinand, qui était venu passer quelques jours avec moi pour m'aider, celui-là au moins vivra sans nourrice. » — Et en effet aujourd'hui encore il se porte à merveille.

Je conduisis la petite troupe à l'orphelinat, où une jeune fille d'environ seize ans, nommée Marie, pleine de vie et de santé, se fit d'elle-même l'ange gardien des nouveaux venus; c'était le mercredi. Le lendemain matin, vers dix heures je revenais d'un village où j'avais dit la messe; on courut au-devant de moi pour me dire que Marie à l'orphelinat était atteinte du

choléra. Elle expira vers le soir..... Pendant l'année 1888 j'ai baptisé cent trente quatre infidèles. Je prévois que pour 1889, je n'en aurai pas moins de deux cents.



FAITS DIVERS

Grâces obtenues du saint Enfant Jésus de Prague. — *Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à nous envoyer la relation de toutes les grâces qu'ils connaîtraient ou dont ils auraient été l'objet. Le saint Enfant Jésus est si bon qu'il mérite toute confiance et toute reconnaissance. Souvenons-nous qu'il a promis de répandre ses faveurs dans la mesure où il serait honoré. A l'approche des premières communions, plusieurs parents font inscrire tout exprès leurs enfants dans la Confrérie, dans les différents centres où un registre est ouvert. Pourquoi cette pratique, simple et certainement efficace, ne se généraliserait-elle pas ? Des catéchismes paroissiaux peuvent, au grand profit des jeunes âmes, se faire inscrire en masse, comme déjà le font certaines écoles.*

Rome. — 1. Nous désirions obtenir la grâce de placer dans une bonne maison une pauvre jeune fille, mais aucun rayon d'espérance ne luisait pour elle. Nous commençâmes alors avec ferveur une neuvaine au saint Enfant Jésus de Prague. Le 3^e jour, le père de la jeune fille vint la trouver, et en même temps se présenta une Dame qui cherchait précisément une jeune femme de chambre. L'affaire fut combinée au même instant, et nous en rendîmes grâces au saint Enfant Jésus, faisant des vœux pour que cette dévotion si efficace soit de plus en plus connue.

2. Depuis fort longtemps une personne sollicitait une faveur spirituelle et temporelle ardemment désirée. Elle s'était adressée dans le courant de l'année dernière à la Madone de Pompéi et dans beaucoup d'autres endroits sans aucun résultat, lorsqu'on lui remit, dans le courant de janvier, une image du saint Enfant Jésus de Prague. Elle commença une neuvaine en son honneur, et le 9^e jour elle était complètement exaucée. Elle ne sait comment exprimer sa reconnaissance, se jugeant indigne d'une si singulière protection.



Trait de protection par le saint Scapulaire. — Il y a quelques années, un évêque missionnaire, Mgr Polding, voyageait dans une partie peu fréquentée de l'Australie intérieure. Il tomba malade en route et fut soigné avec un dévouement admirable par une veuve. Le vénérable prélat, revenu à la santé, lui fit promesse que, à quelque époque de l'année et en quelque lieu qu'il fût, il reviendrait, à son appel, lui administrer les derniers

sacrements. Bien des saisons se passèrent quand, une nuit d'automne, arriva une lettre invitant le prélat à remplir sa promesse, car sa bienfaitrice se mourait. Sans hésiter, en dépit de la rigueur de la saison, l'évêque se mit en route. Après avoir marché bien des heures et des jours, il arriva, haletant et harassé, à la maison qu'il était venu chercher de si loin; à son grand étonnement il trouva solitude complète. Pendant qu'il méditait sur ce qu'il allait faire, son attention fut appelée par le bruit de la hache d'un bûcheron. Se dirigeant immédiatement vers l'endroit d'où partait le bruit, il se trouva en face d'un robuste Irlandais, qui abattait des arbres. Mgr Polding apprit de lui que la vieille dame, craignant quelque retard, s'était décidée, bien que mourante, à aller chercher ailleurs des secours spirituels: mais il ne put lui indiquer la direction qu'elle avait prise. Comprenant qu'il serait complètement inutile d'aller à la recherche, le digne évêque s'assit sur un tronc d'arbre et, s'adressant au bûcheron, lui dit: « Eh bien, mon brave, après tout je n'ai pas l'intention d'être venu ici pour rien. Mettez-vous à genoux, je vais entendre votre confession. » L'Irlandais commença par s'excuser, alléguant son manque de préparation, le long temps écoulé depuis sa dernière confession et mille autres raisons; mais tous ces scrupules furent combattus par l'évêque, et le bûcheron finit par s'agenouiller, repentant et contrit, pour recevoir l'absolution de ses fautes. Le missionnaire lui fit promettre d'aller communier le dimanche suivant et ils se séparèrent. Le prélat avait à peine fait quelques pas qu'il entendit un bruit sourd suivi de faibles gémissements. Il revint en toute hâte et trouva son pénitent mort, écrasé par la chute d'un arbre. Si l'on veut maintenant savoir à quoi tenait cette admirable miséricorde de Dieu, appelant ainsi un évêque à des centaines de lieues de sa résidence, par des chemins pleins de dangers et hérissés de difficultés, pour ouvrir les portes du ciel à l'âme d'un pauvre homme qui allait être surpris par la mort, c'est que ce brave homme portait, comme tout bon Irlandais, le Scapulaire de la sainte Vierge, et cette bonne Mère, toujours fidèle en tout lieu à sa promesse, n'a pas permis qu'il mourût avant de s'être réconcilié avec Dieu.

*
* *

Conversion obtenue par S. Joseph. — Un incrédule allait mourir. Il allait mourir, le blasphème sur les lèvres, le désespoir dans le cœur. Sa femme, ange de pitié, priait et pleurait aussi, mais Dieu paraissait ne pas l'entendre. Cependant la mort arrivait à grands pas. « Allez vite, dit le Ministre de la religion à l'épouse éplorée, allez chercher un pauvre, et faites-lui l'aumône au nom de S. Joseph pour la conversion de votre mari. » Elle courut tout éperdue dans les rues, rencontra un vieillard couvert de haillons, lui donna une large aumône en lui disant de prier

pour la conversion d'un pauvre pêcheur qui était sur le point de mourir. Or, en ce moment même, voici ce qui se passait : le malade avait pris la main du prêtre, l'avait baisée avec larmes en demandant pardon. La conversion fut sincère et édifiante ; quelques heures après cet homme entraînait dans le repos du Seigneur : l'aumône donnée au nom de St Joseph l'avait sauvé.

*
* *

Guérison par l'intercession de la B. Marie de l'Incarnation. — *On nous a transmis, il y a déjà plusieurs mois, la relation suivante. Nous en avons retardé l'insertion pour la faire coïncider avec la fête de la Bienheureuse par l'intercession de laquelle cette grâce a été obtenue. Cette fête tombe le 18 avril. Une mère écrivait :*

Ma fille, atteinte d'une fièvre typhoïde d'un très-dangereux caractère, nous donnait les plus vives inquiétudes. J'écrivis, dans ma douleur, à la Révérende Mère Prieure du Carmel d'Abbeville dont la bonté pour moi a toujours été très-grande, lui demandant une neuvaine en l'honneur de la B. Marie de l'Incarnation, afin d'obtenir par son intercession la guérison de mon enfant.

La R^{de} Mère m'envoya une image de la Bienheureuse et elle m'engagea, si mes vœux étaient exaucés, à publier cette guérison dans les Chroniques du Carmel, tant pour la gloire de Dieu que pour aider à l'avancement de la cause de la Bienheureuse. Ma fille m'a été conservée ; je viens, avec joie et reconnaissance, accomplir ma promesse.

*
* *

Un Jubilé au Carmel. — Le 24 Février 1893, la modeste chapelle des Carmélites Déchaussées d'Arles (France, Bouches du Rhône) avait revêtu sa parure de fête et voyait se presser dans son enceinte une assistance recueillie. Le Carmel célébrait en ce jour les noces d'or de la chère sœur Marie Amante du Bon Plaisir de Dieu. Notre très R^d Père François de Sales, Provincial des Carmes Déchaussés de la province d'Avignon, avait bien voulu se rendre à notre invitation ; Sa Révérence était accompagnée des Pères du *Petit Castelet* et de 27 enfants du *Petit Noviciat* ou *École Apostolique*, parmi lesquels deux arrière-petits-neveux de l'heureuse Jubilaire. Tous ses neveux et nièces jusqu'à la quatrième génération étaient accourus, heureux de pouvoir contempler les traits d'une tante vénérée qu'ils ne connaissaient encore que par le cœur. La cérémonie, accomplie conformément au Cérémonial de l'Ordre, commença par le chant du *Veni Creator* ; puis la grand messe solennelle fut célébrée par notre T. R^d Père Provincial et chantée avec un accord parfait par ses jeunes lévites qui ont exécuté également tous les autres chants. Le sermon a été donné par le R^d Père Henri, ancien élève du *Petit Noviciat*, dont on a bien apprécié le talent.

La modestie de notre humble et sympathique prédicateur ne nous permet pas d'en dire davantage. Le chant solennel du Te Deum, pendant lequel les sœurs ont offert leurs souhaits à la vénérable Jubilaire, a clôturé cette douce fête, mais n'a pas fermé les trésors de grâces spirituelles dont le Ciel avait été déjà si prodigue envers l'heureuse fille de S^{te} Thérèse, en retour d'un demi-siècle d'amour et de fidélité. En effet, notre T. R^d Père Provincial tenait en réserve des faveurs bien précieuses, je veux dire sa paternelle bénédiction, celle du Révérend Père Zacharie, Définitéur Général, et de notre T. R^d Père Général. Enfin, comme gage suprême des miséricordes célestes, Sa Sainteté Léon XIII avait daigné accorder sa bénédiction apostolique à la chère jubilaire ainsi qu'à toute la communauté et à sa famille jusqu'au troisième degré. Et maintenant, chère et bien aimée Sœur, c'est du fond du cœur que nous vous réitérons le souhait du R^d. P. prédicateur: Vivez encore de très-longues années, afin qu'il vous soit donné de voir vos arrière petits-neveux gravir les marches du saint Autel!...

*
* *

Échos de partout. — *Mont-Carmel.* — Le Souverain Pontife par un Rescrit de la Congrégation de la Propagande, en date du 27 novembre 1892, a daigné accorder aux prêtres qui célèbrent dans ce sanctuaire le privilège de dire la messe votive de N. D. du Mont-Carmel à l'autel majeur, et la messe votive de S^t Elie à l'autel de la grotte, avec Gloria, Credo et Préface propre, comme au jour de la fête, *tous les jours de l'année*, les fêtes de 1^{re} classe et la semaine sainte demeurant seules exceptées. Le privilège, qui avait été accordé antérieurement, (le 2 avril 1857), exceptait, en outre des fêtes de 1^{re} classe, celles de 2^{me} classe, même celles de l'Ordre, les fêtes, les vigiles et les octaves privilégiées. C'est donc une précieuse faveur que ce nouveau rescrit, et tous les enfants et amis du Carmel s'en réjouiront avec nous, heureux de trouver dans cette nouvelle marque de paternelle sollicitude et de bienveillant intérêt un puissant motif de plus pour s'unir aux prières que l'univers catholique fait monter en ces jours vers le Ciel pour fêter le glorieux jubilé de notre bien aimé Pontife et Père (1).

Marquina. (Espagne). — Dans leur chapitre tenu au couvent de Marquina, les Carmes déchaussés de la province de Navarre ont élu Vicaire provincial, en remplacement du regretté Père Elisée dont nous avons précédemment annoncé la mort prématurée, le T. R. Père Jean de la T. Sainte Vierge. Celui-ci à son tour est remplacé comme Définitéur par le R. P. Nicolas du Très-Pur Cœur de Marie.

1. Les personnes qui désirent se prévaloir de ce privilège pour faire dire au Mont-Carmel quelque messe d'actions de grâces à N. D. du Mont-Carmel et à N. P. S^t Elie, n'ont qu'à adresser leur offrande au Père François de J^r. 0-25 au R^d P. Supérieur du Couvent du Mont-Carmel par Caiffa (Syrie).

Chèvremont. — Les Carmes qui habitent cette colline chère à Notre Dame ont voulu célébrer grandioisement le jubilé du S^t Père dont NN. SS. les Evêques de Belgique avaient fixé la fête au dimanche 12 mars. Au sommet de la tour, aux différentes façades de l'église, des drapeaux sont arborés; ce sont les drapeaux du Pape, de la Belgique, l'étendard aux couleurs de Marie. La partie pieuse fut splendide; dès le matin, l'église était remplie de pèlerins qui venaient prier Notre-Dame de Chèvremont pour le Pontife qui a tant exalté la dévotion au Rosaire et qui, l'an dernier, rehaussait la fête de N. D. du Mont-Carmel par le grand privilège de la Portioncule. La grand messe, solennellement chantée par le T. R. P. Emmanuel, Prieur du couvent, fut suivie du Te Deum. L'après-midi encore, la foule fut nombreuse au salut et à la procession. La nuit étant venue, les habitants des vallées virent apparaître tout à coup en traits de feu, dominant la hauteur, l'inscription: *Vive Léon XIII*; des guirlandes de lanternes vénitiennes se déroulaient tout à l'entour. Bientôt, à l'éblouissante clarté des feux de Bengale, l'église et le couvent dessinent sur le ciel sombre leur magnifique architecture, un feu d'artifice couronne la fête.

Rome. — Par billet de la Secrétairerie d'État, dit le *Monitore ecclesiastico* du 28 février, le P. Rodrigue de S. François de Paul, Carme déchaussé, a été nommé Consulteur de la Sacrée Congrégation des Indulgences et saintes Reliques.

VARIÉTÉS

— 1. **Un Carme Ingénieur** — Bien peu dans le monde connaissent le nom de l'inventeur de la machine à transporter les arbres. Cette machine si simple, que l'on voit tous les jours fonctionner dans nos grandes villes et qui excite l'admiration, a pour auteur un Père Carme, qui a joué un grand rôle au siècle où les savants pullulaient en France. Le Père Sébastien était honoré de l'estime des Colbert, des Pierre-le-Grand, des Louis XIV. Voici d'ailleurs quelques notices extraites d'écrivains complètement étrangers à l'Ordre. Michaud, dans sa *Biographie Universelle*, 2^e édit. tome 42, p. 217, dit ce qui suit: « Truchet (Jean), mécanicien, né à Lyon en 1657, était fils d'un marchand connu par sa droiture et sa probité. A l'âge de 17 ans, il entra dans l'Ordre des Carmes et prit le nom de P. Sébastien. La vue des machines inventées par Servieres lui révéla son génie pour la mécanique. Envoyé par ses supérieurs à Paris, au collège de la place Maubert, pour y faire ses cours de philosophie et de théologie, il n'étudia guère que la physique et la géométrie. Louis XIV avait reçu de Charles II, roi d'Angleterre, deux montres à répétition, les premières qu'on ait vues en France. Ces montres s'étant dérangées, on les remit à Martineau, l'horloger du

roi, pour les raccommoder; mais elles étaient fermées par un secret qu'il ne put deviner, et il eut le courage de déclarer que, si le P. Sébastien ne parvenait pas à les ouvrir, il fallait se résoudre à les renvoyer en Angleterre. Le jeune religieux les ouvrit assez facilement et les raccommoda, sans savoir qu'elles fussent au Roi. Quelques jours après, Colbert le fit appeler. N'imaginant pas ce que le ministre pouvait avoir à lui dire, il se rendit tout tremblant à son audience et fut très surpris d'en recevoir, avec des éloges, le brevet d'une pension de six cents livres, dont la première année lui fut payée sur-le-champ.

D'après les conseils de Colbert, le P. Sébastien étudia l'hydraulique et y fit de rapides progrès. Il eut une très grande part à la conduite des eaux dans les jardins de Versailles; et, comme le dit Fontenelle, on doit lui tenir compte non seulement de ce qui fut exécuté sur ses vues, mais encore de ce qui ne le fut pas sur des vues fausses. D'après la *Nouvelle Biographie Universelle*, par le Dr Hæfer, tome 26, p. 200, le P. Sébastien n'avait alors que dix-neuf ans. Ce renseignement est aussi fourni par de Feller, dans sa *Biographie Universelle*, tome 12, p. 201, édit. Pérennés.

Il imagina une machine pour transporter les plus grands arbres sans les endommager. — Le *Dictionnaire général de Biographie et d'Histoire*, par Dezobry, Bachelet et une Société de savants, 6^e édit., tome 2, p. 3047, dit au mot *Truchet*: « Le P. Sébastien inaugura la machine à transporter les arbres que les charpentiers appellent *Diable*. » Les principales manufactures du royaume lui furent redevables d'un grand nombre de modèles et de perfectionnements. — Hæfer ajoute qu'il enrichit les manufactures de plusieurs belles découvertes, qu'il travailla pour perfectionner les filières des tireurs d'or de Lyon, le blanchissage des toiles de Senlis, les machines des monnaies, etc.

Il construisit pour le Roi deux *tableaux* mécaniques qui furent longtemps au nombre des curiosités de Marly. L'un, que le Roi nommait *son petit opéra*, changeait cinq fois de décorations à vue, — changeait trois fois de décorations à un coup de sifflet, dit Hæfer; car ces tableaux avaient aussi la propriété des résonnans ou sonores; — l'autre, plus grand et plus ingénieux encore, représentait un paysage ou tout était animé. — Hæfer ajoute: « Une rivière paraissait y couler; on y voyait des tritons, des sirènes nager; des pêcheurs y tendaient leurs filets, des soldats allaient monter la garde dans une citadelle placée au haut d'une montagne; plus loin, des vaisseaux arrivaient au port; le Roi paraissait lui-même chassant avec sa suite, et le Père Sébastien sortait alors d'une Eglise pour aller saluer le Roi à son passage. »

La réputation du P. Sébastien s'était répandue dans toute l'Europe. Le duc de Lorraine, qui voulut l'avoir dans ses Etats, et le czar Pierre le Grand, le comblèrent de marques d'estime. — Hæfer ajoute: « Pierre le Grand, czar de Moscou, après avoir passé plus de trois heures avec lui,

demanda à boire et voulut ensuite verser lui-même du vin au P. Sébastien. « Un officier suédois, qu'un coup de canon avait privé de ses deux mains, vint le prier de lui en faire d'artificielles; mais ses autres occupations ne lui permirent pas d'achever cet étonnant ouvrage. — Hœfer dit au contraire: « Il fit pour un officier suédois, à qui un coup de canon avait emporté les deux mains, deux autres mains à ressorts, qui permettaient à cet officier d'ôter son chapeau et de le remettre. »

Il ne se faisait en France aucun grand canal sans qu'on prît son avis et il eut seul la direction de celui d'Orléans. Admis comme membre honoraire à l'Académie des Sciences en 1699, il fut chargé par ses confrères d'examiner les machines soumises au jugement de l'Académie; il en découvrait les défauts d'un coup d'œil, et indiquait aux inventeurs les moyens de les perfectionner.

Quoique fort répandu dans le monde, le P. Sébastien n'en remplissait pas moins tous ses devoirs de religion avec une rigoureuse exactitude. — Hœfer ajoute: « Il fut un très bon religieux; très fidèle à ses devoirs, extrêmement désintéressé, doux, modeste; et le prince en le présentant un jour au roi, s'exprima en ces termes: « Voilà, sire, *un religieux aussi simple que ses machines.* » Il conserva toujours dans la dernière rigueur tout l'extérieur convenable à son habit. Il ne prit rien de cet air que donne le grand commerce du monde et que le monde ne manque pas de désapprouver. Quoique des personnes puissantes lui offrisent de le faire sortir de son Ordre, il préféra la contrainte où il vivait à une liberté qui aurait inquiété sa conscience. » Il passa ses dernières années dans des infirmités continuelles et mourut le 5 février 1729, à l'âge de 72 ans.

Il eut part à la *Description de l'art de l'imprimerie*. On a de lui, dans le Recueil de l'Académie: 1^o *Explication de la machine* qui a été faite pour examiner l'accélération des boules qui roulent sur un plan incliné, et la comparer à celle de la chute des corps, année 1699, p. 283; 2^o *Mémoire sur les combinaisons des carreaux mi-partis*, année 1704, p. 363; 3^o *Observations de la hauteur du baromètre faites à Clermont et sur le Mont-Dore*, comparées avec celles de Maraldi, année 1705, p. 219. Le Recueil des *Machines* de l'Académie en contient trois du P. Sébastien: machine pour diriger un tuyau de lunette de 100 pieds, t. 1, p. 93. — Description d'une voûte plate, *ibid.* p. 163. — Machine pour transporter de grands arbres, t. 4, p. 107. Fontenelle a fait l'éloge du P. Truchet; on a son portrait, in-folio, gravé par Thomassin, d'après Chéron.

2. **Hadra, ou la Fleur du désert et du Carmel.** — (*Extrait de l'Almanach des Missions catholiques.* — Nous tenons à avertir nos lecteurs que les pages suivantes racontent un fait entièrement vrai: Hadra, la Fleur du désert, est aujourd'hui, dans un Couvent de France, une Fleur du Carmel.)

Elle se meurt!..... son corps amaigri, étendu sur la natte qui lui sert

de couche, est agité des douloureux frissons de la fièvre. Oui, elle meurt, cette pauvre femme, abandonnée dans une tente arabe: ses mains, à demi-glacées, tiennent une petite croix de bois; son visage, baigné par les sueurs froides de l'agonie, est pâle, d'une pâleur livide, rendue plus saisissante encore par la teinte sombre de la noire chevelure qui l'encadre. Les yeux seuls, grands ouverts, mais à l'expression inquiète, troublée, poignante, vivent et parlent dans cette navrante physionomie. Parfois aussi ses lèvres convulsivement serrées s'entr'ouvrent pour laisser passer un long gémissement. Et pourtant au dehors tout est si beau et si calme! C'est la nuit, mais une de ces nuits d'Afrique, imprégnées de parfums, baignées de douce lumière.

Regardez: sous le reflet des étoiles qui se mirent dans son eau limpide, la petite rivière de l'oasis semble rouler des diamants; là-haut, dans le ciel d'un bleu sombre, la lune brille comme un disque d'or pâle. Oh, pourquoi faut-il que ces lueurs douces et mystérieuses éclairent une scène de mort? Puis la brise fraîche et légère sème partout des parfums délicieux d'orangers et de mimosas; pourquoi, encore, ah! pourquoi faut-il que ces senteurs embaumées se répandent autour d'un lit d'agonie? Hélas! cette femme se meurt, et auprès de sa couche funèbre, seule, une fillette est agenouillée; de ses bras tremblants elle a entouré le cou de la mourante. Pauvre petite! aux plaintes elle ne peut répondre que par des larmes. Et les gémissements de la mère et les sanglots de l'enfant interrompent seuls la calme sérénité de la nuit. Quelle est donc cette femme qui se meurt dans l'oasis lointaine, perdue au milieu des sables du Sahara? Son teint, qui n'a point les tons dorés des filles du désert, montre que sa patrie n'est point la brûlante Afrique. Sa patrie, quelle est-elle? Oh! quand ce nom si doux venait expirer sur ses lèvres, ses yeux mouillés de larmes se tournaient du côté de l'Espagne.... peut-être est-ce son pays. Peut-être! mais alors je ne sais point quel sombre mystère avait fait de la catholique Espagnole la compagne ou plutôt l'esclave d'un farouche Mahométan. La brise légère qui se joue à travers les rameaux a pénétré sous les draperies de la tente. A cette fraîche sensation la femme a tressailli. Elle se soulève à demi, mais c'est en vain qu'elle essaie d'apercevoir la fillette agenouillée auprès d'elle. « Hadra, dit-elle alors, Hadra, rallume le feu qui s'éteint, car je veux qu'avant de te quitter, mes yeux s'arrêtent encore une fois sur toi, ô ma bien-aimée!... » La fillette en larmes obéit, et bientôt sous les vives lueurs du foyer la mère peut voir les traits chéris de sa fille. Pauvre femme, elle la contemple de ce regard avide et plein d'amour de la mère qui sait qu'elle va mourir et qu'elle ne reverra plus son enfant ici-bas. Bientôt, ranimée par les douces caresses de Hadra qui se serre contre elle, elle peut prononcer quelques mots entrecoupés: « O mon enfant, écoute mes recommandations, elles seront les dernières, car je vais te laisser; tu sais combien dans notre pays les femmes sont malheureuses; qui donc adoucirait

tes souffrances quand je ne serai plus auprès de toi? Aussi, je t'en supplie, abandonne la tribu. Regarde: par delà les montagnes qui bordent l'horizon, tu te réfugieras chez les Français, ils te protégeront. » Ces paroles ne sortent de la poitrine de la mourante qu'avec un violent effort, elle s'arrête comme suffoquée. Qu'importe! ne s'agit-il pas du bonheur de Hadra? aussi, après un moment de repos, elle reprend: « Promets aussi, oh! promets-moi, dit-elle, de te faire instruire de la religion du Christ. » Et l'enfant répète à travers les sanglots qu'elle essaie d'étouffer: « Oui, mère, je te le promets, je te le promets. » — « Maintenant, o ma bien-aimée, je pars tranquille, car je sais que je te reverrai auprès du Dieu que j'adore. » Disant ces mots elle porte à ses lèvres la petite croix que ses mains tremblantes ont peine à soutenir. C'est là son dernier effort et son dernier baiser; elle est morte... La flamme qui éclaire cette triste scène ne jette plus que des lueurs indécises qui s'éteignent tout-à-coup. Hadra, effrayée, serrant plus fort sa mère entre ses bras, la sent peu à peu se glacer, alors, poussant un cri de terreur folle, la malheureuse orpheline tombe évanouie sur la couche où dormait de son dernier sommeil celle qui l'avait tant aimée. Depuis ce jour funèbre où Hadra a vu mourir sa mère entre ses bras, les mimosas qui ombragent sa tente se sont souvent couverts de leurs grappes d'or, l'enfant timide est devenue une jeune fille. Mais se souvient-elle encore des paroles de la mourante? Oui, car les derniers mots d'une mère ne peuvent s'effacer du cœur de son enfant; aussi Hadra n'avait-elle jamais cessé de songer à ces instantes recommandations.

Toute petite, lorsqu'on ne la croyait occupée qu'à mêler à ses cheveux les fleurs empourprées des lianes sauvages ou à cueillir les fruits d'or des orangers, elle y songeait.... et si maintenant ses yeux s'attachent si souvent sur les cimes dentelées des montagnes de l'Atlas, c'est qu'elle pense que c'est au-delà que sa mère lui a dit d'aller. Pauvre Hadra! elle n'est point heureuse; pourtant elle n'est pas seule sur la terre, il lui reste un frère, et n'est-ce pas un soutien, un protecteur, un ami? Hélas, quand ce frère est un mahométan, c'est un maître intraitable, voilà tout. Ce frère barbare, Hadra le sert, lui obéit avec une docilité sans égale; mais, en récompense, elle n'obtient que ce dur regard de l'Arabe qui ordonne toujours et ne remercie jamais. En apparence, la jeune fille s'est toujours montrée douce et soumise, mais au fond de son cœur gronde une sourde indignation. Et comme les mauvais traitements deviennent de jour en jour plus terribles, elle sent de plus en plus la révolte envahir son âme. Un jour, après une brutalité plus grande encore, Hadra, ordinairement si calme, ne ne put maîtriser sa colère. Elle avait trop souffert sans rien dire, la mesure était comble; par un de ces mouvements de révolte que les victimes même les plus résignées ont parfois contre leurs bourreaux, sa bouche trahit le secret de son âme: « Ah! dit-elle, je suis trop malheureuse ici;

je veux aller chez les Français! » Parole imprudente, qui allume dans le cœur du Musulman une rage sourde et dans ses yeux une flamme sombre. Il s'avance vers sa sœur et demande d'une voix froide mais chargée de menaces: « Par Mahomet! qui t'a conseillé d'abandonner la terre sainte de nos pères? » La jeune fille tremble devant cette fureur contenue. « Notre mère, » répond-elle, espérant calmer son frère en invoquant la douce image de celle qu'ils ont perdue tous deux. L'Arabe se tait et paraît se recueillir. La pensée de sa mère a-t-elle calmé cette nature féroce? (A suivre).

*
* *

Nécrologie. — La mort vient encore d'enlever un des fils de notre Carmel de Belgique. Le P. Jean-Baptiste de St^e Marie s'est éteint doucement dans le Seigneur, le dimanche 5 mars dernier. Il avait 49 ans comme notre Père St^e Jean de la Croix. Ayant reçu le saint habit du Carmel le 10 novembre 1862, il avait fait profession le 10 novembre 1863. Il était prêtre depuis le 7 juin 1868.

Le Père Jean-Baptiste (Louis Nif) était né à Lille, le 20 février 1844. Il devint orphelin bien jeune par la mort de son père, mais il avait reçu de Dieu pour mère une chrétienne de forte trempe qui lui donna une éducation solide et profondément religieuse. Il fit au collège de Tourcoing ses études qu'il termina en conquérant le diplôme de bachelier ès sciences. Mais arrivé à ce moment de la vie où le jeune homme doit choisir son sentier, il entendit la voix de Dieu et la douce invitation de Marie qui l'appelaient au Carmel et sans hésiter il obéit. Le sacrifice cependant lui était dur, car il lui était demandé comme à Abraham de quitter la terre qui l'avait vu naître et sa famille, qui lui était d'autant plus chère qu'elle était plus restreinte; fils unique, il devait se séparer de sa mère et d'une jeune sœur. Mais le généreux jeune homme était prêt à tous les sacrifices, il ne recula donc point: il revêtit au noviciat d'Ypres l'habit du Carmel. Après l'année voulue par les Constitutions, il prononça ses vœux puis commença ses études théologiques. Le P. Jean-Baptiste était doué d'une intelligence supérieure, d'un jugement droit et solide. Il fit donc d'excellentes études et il promettait de rendre à l'Ordre et à la Province de grands services. Malheureusement sa santé devait trahir et son courage et son dévouement. C'est ainsi qu'appelé en 1874 à assister le R. P. Raphaël, lecteur de théologie à Gand, il dut, après quelques mois à peine, demander d'être déchargé de cette fonction. Il remplit, il est vrai, pendant six ans consécutifs (de 1876 à 1882) la charge de Sous-Prieur au couvent de Bruxelles; même, en 1888, il fut nommé, par le T. R. P. Général, Vicaire Provincial de Brabant mais il dut refuser cette charge comme au dessus de ses forces; déjà avaient commencé les onze années de souffrances qui devaient pour lui aboutir à

la mort. Son zèle cependant ne pouvait rester inactif et il se donna, autant que le lui permettaient ses forces, au ministère de la confession. Comme l'a dit l'article nécrologique consacré au P. Jean-Baptiste par les journaux de Bruxelles, les âmes qui s'adressaient à lui regretteront longtemps encore la prudence de ses conseils et la sagesse de sa direction éclairée. Les dernières années du P. Jean-Baptiste furent employées à un travail bien cher à sa piété filiale. Monsieur Hye Hoys de Gand, dans son ardente dévotion envers notre Mère S^{te} Thérèse, avait entrepris un voyage en Espagne pour visiter en pieux pèlerin tous les lieux sanctifiés par un séjour ou une fondation de la Séraphique Sainte. Artiste, il avait dessiné lui-même les différents lieux et les scènes qu'il voulait signaler à la piété des fidèles, et de plus il avait préparé les notes et les légendes explicatives de ses dessins. Malheureusement la maladie puis la mort vint l'empêcher de mettre la dernière main à son œuvre. Le R. P. François de Sales fut chargé du travail laissé inachevé par la mort de M. Hye Hoys; à peine avait-il commencé qu'il fut frappé d'apoplexie. Le P. Clément lui succéda et fut emporté également après quelques mois, enfin ce fut au P. Jean-Baptiste que fut confié le soin de mener à bonne fin cette œuvre tant désirée. Il réussit, et *l'Espagne Thérésienne* avait enfin paru quand le P. Jean-Baptiste fut appelé des souffrances de l'exil aux joies de la patrie. De toutes parts lui arrivaient des témoignages de satisfaction et de chaudes félicitations. Le jour même de sa mort, il lui venait de France, d'Autriche, d'Espagne de chaleureux remerciements. Notre Mère S^{te} Thérèse lui en aura su gré au jour de son trépas.

Le P. Jean-Baptiste était depuis quelques jours un peu plus souffrant qu'à l'ordinaire; mais rien qui pût faire prévoir la catastrophe qui était proche. Son Supérieur allant un soir lui rendre visite le trouva dormant d'un sommeil en apparence assez tranquille; il pensait se retirer lorsque, poussé par je ne sais quelle inspiration, il le regarda de plus près et fut frappé de son extrême pâleur; vite il lui donna l'absolution et presque immédiatement le P. Jean-Baptiste rendait le dernier soupir. Nos lecteurs daigneront accorder à notre bien-aimé défunt une charitable prière afin que Dieu lui donne au plus vite le repos éternel.

Nous recommandons également aux prières:

Le R. P. Célestin de S. Jean de la Croix, décédé à Savone (86 — 69);

Le R. P. Philippe de S. Bernard, décédé à Ferrare (74 — 58);

Le F. Brocard de la Sainte Famille, décédé à Gênes (86 — 51).

•
•

Bibliographie. — 1. *Prenez le Scapulaire.* — Tract de propagande, chez Demarteaup, éditeur à Liège, Prix fr. 1-00 le cent. — Dans les dernières années, quelques excellentes publications de propagande ont été répandues

parmi nous. Monsieur le chanoine Wagemans, si zélé pour cette œuvre excellente, vient d'enrichir la série en y ajoutant le petit tract dont nous venons de donner le titre. Il traite de la nature du Scapulaire, de ses avantages, et résout en même temps quelques-unes des objections les plus répandues.

2. *Recueil de Méditations ou Courtes Réflexions pour tous les jours de l'année*, à l'usage des jeunes gens. — Liège, H. Dessain, éditeur. — Paris, V^e Magnin et Fils, rue Honoré Chevalier, 3. — Prix: broché, fr. 1,25; cartonné, 1,70. — L'auteur de ce petit livre faisait partie, lorsqu'il l'écrivit, du clergé séculier. Il est maintenant Carme déchaussé. C'est donc un bien de famille que nous présentons à l'examen de nos lecteurs. Voici l'approbation dont Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Liège honora la première édition :

Ayant fait examiner le recueil de méditations de M. l'abbé Sallé, nous jugeons que cet ouvrage mérite d'être approuvé et recommandé, comme étant appelé à rendre de précieux services aux jeunes gens ainsi qu'aux prêtres qui les dirigent dans la voie du salut. Ces méditations courtes, substantielles, pleines d'onction, appropriées à la jeunesse, arrangées d'après un plan très sagement combiné, seront avec avantage mises entre les mains des jeunes ouvriers, des apprentis de nos patronages, et des élèves de nos maisons d'éducation, surtout pour le temps de leurs vacances. Elles pourront également être employées avec fruit par MM. les Directeurs de nos collèges et petits séminaires pour la méditation quotidienne des élèves. C'est pourquoi nous en permettons volontiers l'impression.

† VICTOR-JOS. Evêque de Liège.

Liège, le 7 juillet 1890.

Remarquons d'ailleurs que ce modeste ouvrage convient également aux grandes personnes. Plusieurs, à notre connaissance, en ont usé avec quelque profit.

3. *Tractatus de Conscientia*, auctore R. P. RAPHAËL a S. Jos. Ordinis Carmelitarum disc., Philosophiae ac S. Theologiae prorectore emerito. — Editio altera, recognita et aucta. Alosti, typis Æmilii Vernimmen, Gr. in-8, pp. xxviii-229-48. — Prix net frs. 3,50. — « Les théories générales, où tous les théologiens se trouvent parfaitement d'accord, sont exposées dans cet ouvrage avec lucidité et ampleur; citons comme exemple le § de *Conscientia scrupulosa*, p. 46-72. Mais le véritable intérêt du traité est à la question du *probabilisme*. Le R. Père, conséquent jusqu'au bout avec les principes sur lesquels ses adversaires mêmes doivent s'appuyer, sous peine de professer le tutiorisme, la résout dans le sens du *probabilisme pur*, si longtemps commun dans les écoles théologiques, au témoignage de saint Alphonse. Il établit nettement ses thèses, les soutient vigoureusement, et montre l'inconsistance des systèmes intermédiaires, probabiliorisme, équiprobabilisme, et autres moins importants, qui, partant des données fondamentales du pro-

habilisme, n'osent pas en poursuivre les conséquences logiques. Quant à l'assertion qu'une probabilité moindre, mais fondée sur des raisons et des autorités vraiment graves, est détruite par une probabilité plus grande, l'auteur en fait bonne justice dans une thèse spéciale. (p. 154)... Les dernières objections *équiprobabilistes* et les critiques acerbes de M. Wittmann sont réfutées avec supériorité de raisonnement. » *Etudes religieuses.*

« Ce traité de *Conscientia* est un traité magnifiquement clair, où il y a une grande suite, une rare force de raisonnement. On étudie un pareil livre; et si, après lecture, on n'est pas convaincu, c'est qu'il y a une lacune dans l'esprit. » *Dr B.*

Calendrier-Éphémérides

1. Samedi saint.

2. **Dimanche de Pâques.** — LA RÉSURRECTION DE N. S. J. C. — 1^{re} classe avec octave privilégiée. — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.* — *Absolution générale pour les Tertiaires de N. D. du Mont-Carmel et de S^{te} Thérèse.*

3. Lundi de Pâques.

4. Mardi de Pâques.

5. Mercredi dans l'Octave de Pâques.

6. Jeudi dans l'Octave de Pâques.

7. Vendredi dans l'Octave de Pâques.

1^{er} vendredi du mois, consacré à la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

8. Samedi dans l'Octave de Pâques.

1745. Au couvent de Bruxelles, mort du R. P. Gérard de saint Ambroise, à 47 ans, dont 27 de profession et 23 de sacerdoce. Il s'appelait dans le monde Jean Baptiste Goossens: il était né à Ixelles.

9. Dimanche de Quasimodo.

10. **Lundi.** — S. Berthold, Confesseur, de l'Ordre, double majeur. († 1195). *(fête transférée du 29 mars).*

11. **Mardi.** — S. Léon Pape, Confesseur et Docteur, double († 461).

12. **Mercredi.** — S. Albert, Patriarche de Jérusalem, Législateur de notre saint Ordre, double majeur. († 1214). *(Fête transférée du 8 avril).*

13. **Jeudi.** — S. Herménégilde, Martyr, semi-double († 586).

1750. Au couvent de Bruxelles mourut, encore étudiant, le R. P. Léopold de S^{te} Marie (Michel Van Nieuwenhoven, de Bruxelles). Il avait 25 ans d'âge, 3 de profession, 2 de sacerdoce.

14. **Vendredi.** — S. Justin, Martyr, double. († 2^e siècle).

Aujourd'hui commence la neuvaine préparatoire à la fête du Patronage de S. Joseph.

15. **Samedi.** — S. Jean Damascène, Confesseur et Docteur, double. († 780). *(Fête transférée du 27 mars).*

16. 2^e Dimanche après Pâques.

- 17. Lundi.** — S. Isidore, Evêque, Confesseur, Docteur, double. († 636).
(*Fête transférée du 4 avril*).

1861. Au couvent des Carmélites à Louvain, s'endormit dans le Seigneur la sœur Angélique-Thérèse de sainte Marie. Née à Gand d'une famille respectable et pieuse, elle avait pris le saint habit du Carmel à Courtrai en 1817, étant âgée de dix-neuf ans et demi. En 1840, les supérieurs la désignèrent pour la fondation de Louvain. Dans cette nouvelle communauté comme dans la première, la sœur Angélique fut employée à divers offices dont elle s'acquitta toujours avec le plus grand zèle. Enfin elle fut élue, bien malgré elle, à la charge de Sous-Prieure, qu'elle exerça pendant dix ans, jusqu'à ses dernières infirmités. En effet, Dieu, dont elle aimait tant à faire la volonté, l'exerça par une maladie fort longue et très douloureuse, avant de l'admettre au repos du paradis. Enfin elle mourut pleine de confiance, à l'âge de soixante-deux ans.

- 18. Mardi.** — La Bienheureuse Marie de l'Incarnation, Veuve, de l'Ordre, double. († 1618.).

- 19. Mercredi.** — Office votif de S. Joseph, semi-double.

1709. Au couvent de saint Albert, à Louvain, mourut vers quatre heures du soir, muni de tous les sacrements et entouré de ses frères en prières, le R. P. Pierre-Marie de S. Jérôme, à l'âge de 33 ans. Il en avait 14 de profession et 9 de sacerdoce. Son nom, dans le monde, était Jérôme Zegers; sa ville natale, Anvers.

- 20. Jeudi.** (1) — Commémoraison du Très saint Sacrement, semi-double.

1718. A Bruxelles, mort du F. Boniface de S. André, Convers. Il était né à Bruxelles même et s'appelait Pierre Greuninck. Il accomplit d'une manière très édifiante l'office de quêteur: on remarquait surtout sa dévotion au saint Enfant Jésus. — 36 ans d'âge; de profession 12.

- 21. Vendredi.** — S. Anselme, Evêque, Confesseur et Docteur, double. († 1109).

- 22. Samedi.** — S^t Soter († 177) et S. Caius († 299), Papes, Martyrs, semi-double.

1688. Mort, à Bruxelles, du R. P. Théodore de S. Joseph, (Théodore Van Geel, de Malines). Pendant sa maladie qui dura plusieurs années, il sut garder son âme dans la patience et parvint ainsi au repos éternel.

- 23. 3^e Dimanche après Pâques.** — LE PATRONAGE DE NOTRE PÈRE S. JOSEPH, Protecteur spécial de l'Ordre du Carmel et Patron de l'Eglise universelle — 1^{re} classe avec Octave — *Indulgence plénière une fois pendant l'Octave.*

- 24. Lundi.** — S. Fidèle de Sigmaringen, Martyr, double. († 1622).

- 25. Mardi.** — S. MARC, Evangéliste, 2^e classe. († 68).

Jour consacré à la Dévotion au saint Enfant Jésus — Indulgence plénière pour ceux qui assistent ce jour-là dans une église ou oratoire à l'exercice public des Mystères de la sainte Enfance. — 500 jours, une fois le jour, à ceux qui font le même exercice en particulier.

- 26. Mercredi.** — S. Clet († 83) et S. Marcellin († 304), Papes, Martyrs, semi-double.

1. L'an dernier, les Chroniques avaient placé à cette date la mort du R. P. Hilaire de S. Augustin, l'un des premiers et des plus remarquables religieux du couvent de Bruxelles. C'était une légère erreur: le R. P. Hilaire est mort le 2 avril 1653.

27. Jeudi dans l'Octave du Patronage de S. Joseph.

1761. Le R. P. Daniel de S. Gaspard, né à Termonde, mourut en ce jour au couvent de Bruxelles. Le Chapitre Général venait de prononcer, le 10 avril, la séparation de la Flandre d'avec la province de Brabant. Des cent dix-neuf religieux que le décret laissait à cette dernière province, le P. Daniel fut le premier à partir pour le ciel. Son nom du monde était Joseph Spanooghe; il avait 55 ans d'âge, 37 de profession, 32 de sacerdoce.

28. Vendredi. — S. Paul de la Croix, Confesseur, double. († 1775).

29. Samedi. — S. Pierre, Martyr, double. († 1252).

1725. Mort du R. P. Félix de S. Joseph (Jean Van den Broek, de Waesten). Il avait été missionnaire au Malabar et en Perse. Il était prieur d'Ypres en 1698, lorsque, la nuit même de la fête de N. D. du Mont-Carmel, on ne sait comment, le feu prit au couvent et en consuma une grande partie, ainsi que l'église tout entière: un Père, voulant se sauver par une fenêtre, se brisa la jambe et mourut quelques jours plus tard. Le Père Félix fit tant de diligence pour réparer ce dommage que, cinq mois après, le jour de notre Mère St^e Thérèse, la messe fut célébrée dans la nouvelle église et les Frères installés dans le couvent rebâti. Le tout avait coûté quinze mille florins. Étant pour la seconde fois prieur du couvent de Bruxelles, il mourut à Namur pendant un voyage. 60 ans d'âge; 40 de profession; 35 de sacerdoce.

30. 4^e Dimanche après Pâques. — Octave du Patronage de S. Joseph, double.

Petites fleurs du Carmel

Alleluia! gloire à Dieu! La grâce pascalle vient encore une fois renouveler le monde, comme au jour où elle sortit du Cœur entr'ouvert de Jésus. Les âmes chrétiennes renaissent: le Christ, vainqueur de la mort, marche devant elles, les invite au chemin du ciel. Voilà le prix de la pénitence, le fruit des réflexions sérieuses: après les grandes leçons du Carême, les émotions de la Semaine douloureuse ont pénétré nos cœurs et voici que, du sein de ces souffrances, s'élève et s'épanouit, nourri de leur sève, l'espoir du salut éternel et de la joie sans fin auprès de Jésus ressuscité. Écoutons ce bon Maître: Il va nous dire, par l'organe du V. P. Jean de Jésus-Marie (1), son fidèle interprète, comment nous devons exciter notre zèle, assurer notre persévérance.

1. *Si vous saviez, o mon fils, estimer ce qu'elle vaut ma vie éternelle, ce serait un aiguillon qui vous pousserait sans cesse et vous empêcherait de vous endormir dans une existence sans énergie: il serait à désirer qu'une pareille violence vous fit courir vers votre repos véritable.*

Le lieu du repos véritable, c'est le ciel: qui cherche son repos sur la terre ne le trouvera jamais.

2. *Méditez aussi, mon fils, ce que mes saints ont fait pour conquérir la vie éternelle. Relisez leur histoire; vous y verrez d'admirables exemples, bien éloignés de la prudence et des illusions des mondains.*

N'eût-on, en effet, qu'une bien faible lumière, on serait forcé de s'avouer

1. *Epistola Christi ad hominem. — Opera, Florentiae, 1772, t. 2, p. 240 et seq.*

coupable, étant si lent et si lâche au progrès spirituel, quand on voit se presser au chemin du ciel ces hommes de tant de sagesse et d'une si grande vertu.

3. Que cherchons-nous si nous ne pensons pas à la perfection de notre âme? Les biens terrestres, sans doute; et nous méprisons les biens du ciel. Or voici ce qu'en dit Jésus:

La gloire de la terre et ses consolations sont tellement vaines, ses promesses tellement trompeuses que la vue de ces frivolités devrait suffire pour que nos serviteurs méprisent tout ce qui passe et, nuit et jour, aspirent à ce qui est éternel.

C'est qu'ils sont bien précieux, au contraire, les trésors que la grâce dépose dans l'âme des justes: que valent auprès d'eux l'or et l'argent, les honneurs, les plaisirs, toute la joie de ce monde?

4. *Ceux qui, tout le temps de leur vie, ont aspiré à mon royaume d'éternel bonheur, à mesure qu'ils sentent diminuer les forces de leur corps et s'approcher le trépas, sont remplis d'une espérance de plus en plus délicate, assurés qu'ils sont d'être bientôt rassasiés au torrent céleste, objet de leurs ardents desirs.*

Le suprême appel de Dieu commandant à l'âme de quitter le corps est alors vraiment la voix du Père de famille disant à propos de l'ouvrier fidèle: Appelez les travailleurs et donnez-leur le salaire. Et quel salaire, l'éternité!

5. *C'est pourquoi persévérez, enfants bien-aimés. Si parfois vous vous sentez accablés de fatigue et de dégoût, pensez au festin que je vous prépare. Il n'est pas pour les mondains, les frivoles, les charnels, mais pour les chrétiens solides, constants, persévérants dans la lutte, sachant réprimer leur nature déréglée et faire violence à leurs mauvais penchants. Aux armes donc! en marche pour cette Jérusalem où sont tant de délices et ne vous reposez pas avant que les rois des Amorrhéens et de Chanaan, c'est à dire les ennemis de votre salut, ne soient, ma grâce aidant, entièrement exterminés.*

Rappelons-nous surtout que nous avons, pour féconder nos efforts, l'intercession toute puissante de Marie. Nous l'invitons à se réjouir de la résurrection de son divin Fils; disons-lui avec un saint Père cité par un auteur de notre Ordre: « Puisque vous exercez envers Jésus le pouvoir d'une mère, usez-en pour nous qui n'osons pas regarder le ciel; que vos prières nous réconcilient avec Dieu, [nous apportent le salut, nous délivrent des éternels supplices. »



Tables générales

DES CHRONIQUES DU CARMEL

4^{me} ANNÉE. 1892-1893.

Table des Articles.

Mai 1892.

	PAGE
Lettre de Mgr Jérôme-Marie Gotti.	5
Texte latin de cette lettre.	8
Notre nouveau Supérieur Général.	10
Paraphrase de la Salutation angélique par le T. R. P. Jérôme-Gratien de la Mère de Dieu.	11
Mémoire historique sur la statue du St Enfant Jésus miraculeux de Prague. (suite, voir années précédentes).	14
La Journée Religieuse (suite, voir ann. précédentes).	18
A nos lecteurs.	21
Échos du centenaire de St Jean de la Croix : à Arles (France), — à Wincanton (Angleterre), — à Meaux (France).	22
Faits divers : Consécration épiscopale de N. T. R. P. Général. — Départ de religieux pour le couvent du Mont-Carmel. — Grâce obtenue du St Enfant Jésus de Prague. — Nécrologie. Les RR. PP. Sernin- Mariè de St André et Pierre-Joseph de Jésus-Marie.	29
Calendrier-Ephémérides.	37
Petites Fleurs du Carmel.	39

Juin 1892.

L'Image de Dieu dans l'âme (suite, voir 3 ^e année).	41
Les 3 grandes Périodes de l'histoire de l'Eglise. (suite, voir 3 ^e année).	47
Voyages en Palestine et aux Indes. (suite, voir 3 ^e année).	52
La Journée Religieuse. (suite).	55
Échos du Centenaire de St Jean de la Croix à Bagdad, (Turquie d'Asie), — à Bagnères-de-Bigorre, (France).	59
Missions des Carmes déchaussés au Malabar Méridional, diocèse de Qui- lon. (suite, voir 3 ^e année).	63
Faits divers : Petite chronique Carmélitaine. — Guérisons obtenues du St Enfant Jésus de Prague. — Nécrologie. Le R. P. Pierre-Joseph de Jésus-Marie. (suite).	68
Calendrier-Ephémérides.	72
Petites Fleurs du Carmel	75

CHRONIQUES DU CARMEL

Juillet 1892.

	PAGE
Décret accordant à la fête de N.-D. du Mont-Carmel (16 juillet) l'indulgence plénière <i>Toties quoties</i>	77
Chant du Carmel	79
Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel.	80
Voyages en Palestine et aux Indes. (suite).	88
La Journée religieuse. (suite).	91
Échos du centenaire de S ^t Jean de la Croix dans la République du Chili (Amérique du Sud), — à Laval (France), — à Wells (Angleterre).	94
Missions des Carmes déchaussés. Détails biographiques et funéraires de Mgr Marcellin de S ^{te} Thérèse.	101
Missions des adultes à la Havane.	103
Petites nouvelles.	103
Faits divers: Prodiges du S ^t Scapulaire du Carmel. — Notre-Dame du Mont-Carmel au Chili	105
Calendrier-Ephémérides.	107
Petites Fleurs du Carmel.	110

Août 1892.

Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. (suite).	113
Mémoire historique sur la Statue du S ^t Enfant Jésus miraculeux de Prague. (suite).	117
Voyages en Palestine et aux Indes. (suite).	121
La Journée religieuse. (suite).	124
Échos du centenaire de S ^t Jean de la Croix à Louvain, — Le Puy (France).	130
Faits divers: Translation du couvent des Carmélites de Bruxelles, — le Pèlerinage de Pénitence au Mont-Carmel, — Petites nouvelles, — Grâce obtenue de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague, — Nécrologie. Les RR. PP. Grégoire de S ^t Salomé, Pie de l'Immaculée Conception, Thomas de Jésus, et Pierre de Jésus-Marie. — Bibliographie	132
Calendrier-Ephémérides.	143
Petites Fleurs du Carmel.	147

Septembre 1892.

Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. (suite).	149
Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique.	153
La Journée religieuse. (suite).	157
Voyages en Palestine et aux Indes. (suite).	159
Mémoire historique sur la Statue du S ^t Enfant Jésus miraculeux de Prague. (suite).	161
Échos du centenaire de S ^t Jean de la Croix à Bergerac, (France), — à Léopol (Galicie), — à Mons.	165
Nécrologie. Le R. P. Augustin de S ^{te} Marie.	168

TABLES GÉNÉRALES

	PAGE
Faits divers: Fête de N.-D. du Mont-Carmel à la Nouvelle Orléans. —	
Le Pèlerinage de pénitence au Mont-Carmel. (suite). — Traits de	
protection du St Scapulaire. — Grâces obtenues de l'Enfant Jésus	
miraculeux de Prague. — Nécrologie, M ^{lle} Julia Bouché. — Biblio-	
graphie	170
Calendrier-Ephémérides.	181
Petites Fleurs du Carmel.	183

Octobre 1892.

Sainte Thérèse.	185
Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. (suite.)	189
Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique. (suite.)	193
Notice sur le V. P. Alexandre de St François.	196
La Journée religieuse. (suite.)	198
Echos du Centenaire de St Jean de la Croix à Lons-le-Saunier (France),	
— à Bourges (France).	203
Missions des Carmes déchaussés au Malabar Méridional, diocèse de Quilon.	207
Faits divers: Consécration de la Chapelle des Carmélites de Bruxelles.	
— L'Enfant Jésus miraculeux de Prague. — Dévotion au Scapu-	
laire de N.-D. du Mont-Carmel. — Petites nouvelles. — Nécrologie.	210
Calendrier-Ephémérides.	217
Petites Fleurs du Carmel.	219

Novembre 1892.

La Vision (poésie du R. P. Sernin).	221
De la dévotion aux âmes du Purgatoire.	222
Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. (suite).	224
La Journée religieuse. (suite).	229
Notice sur le V. P. Alexandre de St François. (suite).	233
Voyages en Palestine et aux Indes. (suite).	236
Echos du Centenaire de St Jean de la Croix à Dijon (France), — à Car-	
thage (Afrique), — à Vinça (France).	239
Missions des Carmes déchaussés au Malabar central, Archevêché de	
Vérapoly. — Deux missionnaires Carmes reçus en audience par	
Léon XIII. — Au Mont-Carmel.	244
Faits divers: Prise d'habit de Mademoiselle de Sonis. — Acquit d'une	
dette de reconnaissance envers la St ^e Vierge. — Œuvres de St ^e	
Thérèse. — Grâce obtenue de St ^e Thérèse. — Nécrologie. Sœur	
Thérèse de Jésus. — Bibliographie.	245
Calendrier-Ephémérides.	250
Petites Fleurs du Carmel.	254

Décembre 1892.

La Nuit de Noël au Carmel.	257
Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. (suite).	259
La Journée religieuse. (suite).	263

CHRONIQUES DU CARMEL

	PAGE
Voyages en Palestine et aux Indes. (suite).	268
Le Vén. Frère François de l'Enfant Jésus.	270
Echos du Centenaire de St Jean de la Croix à Aire sur l'Adour (France), à Pamiers (France), — à Lyon (France), — à Rome, N.-D. de la Scala.	273
Missions des Carmes déchaussés au Malabar méridional, diocèse de Quilon	284
Faits divers: Grâce obtenue par l'intercession de la bienheureuse Jeanne de Toulouse. — Petites nouvelles. — Dévotion au St Scapulaire. — Nécrologie. — Bibliographie.	285
Calendrier-Ephémérides.	289
Petites Fleurs du Carmel.	291

Janvier 1893.

Le Saint Nom de Jésus. (poésie).	293
De la différence entre la Charité théologale et la vertu de Religion.	294
Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. (suite).	296
La Journée religieuse. (suite).	301
Voyages en Palestine et aux Indes. (suite).	306
Le Vén. Frère François de l'Enfant Jésus. (suite).	308
Missions des Carmes déchaussés, Mont-Carmel.	311
Prise d'habit au couvent des Carmélites déchaussées à Caiffa.	312
Malabar, agrégation des Tertiaires Thérésiennes.	317
Faits divers: Prise d'habit au Carmel de Laval de M ^{lle} Germaine de Sonis. — Grâces obtenues de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague. — Échos de partout. — Bibliographie. — Nécrologie.	319
Calendrier-Ephémérides.	325
Petites Fleurs du Carmel.	327

Février 1893.

De la différence entre la Charité théologale et la vertu de Religion. (suite).	329
Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. (suite).	331
La Journée religieuse. (suite).	337
Voyages en Palestine et aux Indes. (suite).	343
Missions des Carmes déchaussés au Malabar.	346
Faits divers: Discours de Mgr Baunard prononcé au Carmel de Laval (France) à l'occasion de la prise d'habit de M ^{lle} de Sonis. — Fête à bord. — Échos de partout. — Décision concernant la Bulle Sabbatine et décret pontifical au sujet du Chemin de la Croix. — Grâces obtenues de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague. — Nécro- logie	349
Calendrier-Ephémérides.	360
Petites Fleurs du Carmel.	363

Mars 1893.

Le Carmel à St Joseph. (poésie).	365
Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. (suite).	366
La Journée religieuse. (suite).	371

TABLES GÉNÉRALES

	PAGE
Lourdes et le Carmel.	375
Voyages en Palestine et aux Indes. (suite).	378
Le Vén. Frère François de l'Enfant Jésus. (suite).	380
Audience accordée par le Saint-Père aux Supérieurs Généraux des Ordres mendians.	382
Missions des Carmes déchaussés au Malabar.	383
Faits divers: Le St Enfant Jésus de Prague à St-Nicolas. — Grâces obtenues du St Enfant Jésus de Prague. — Profanation et réparation. — Trait de protection par le St Scapulaire. — Échos de partout. — Nécrologie: le T. R. P. Antonin de St François de Borgia Provincial des Flandres et la Sœur Emmanuël-Marie-Philomène de St Antoine de Padoue, à Uccle.	385
Calendrier-Ephémérides.	396
Petites Fleurs du Carmel.	399

Avril 1893.

Jubilé épiscopal de Léon XIII.	401
L'Amour naturel de Dieu d'après St Thomas d'Aquin.	403
Le Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. (suite).	405
La Journée religieuse. (suite).	408
Lourdes et le Carmel. (suite et fin).	411
Voyages en Palestine et aux Indes (suite).	413
Le Vén. Frère François de l'Enfant Jésus. (suite).	416
Missions des Carmes déchaussés au Malabar.	419
Faits divers: Grâces obtenues du St Enfant Jésus de Prague. — Trait de protection par le St Scapulaire. — Conversion obtenue par St Joseph. — Guérison par l'intercession de la B. Marie de l'Incarn- nation. — Un Jubilé au Carmel. — Echos de partout.	421
Variétés: Un Carme ingénieur. — Hadra ou la Fleur du désert et du Carmel. — Nécrologie: Le R. P. Jean-Baptiste de St ^{te} Marie. — Bibliographie: 1 ^o Prenez le Scapulaire; 2 ^o Recueil de Méditations ou courtes réflexions pour tous les jours de l'année; 3 ^o Tracta- tus de Conscientia par le R. P. Raphaël.	425
Calendrier-Ephémérides.	433
Petites Fleurs du Carmel.	435



Table alphabétique et analytique des Matières.

A

- Afrique.* Fêtes du 3^e centenaire de S^t Jean de la Croix au Carmel de Carthage. 242.
- Agapit de S^t Jean-Baptiste.* (R. P.) Notice. 108.
- Agapit de S^{te} Marie.* (R. P.) Notice. 252.
- Aire sur l'Adour.* Fêtes du 3^e centenaire de S^t Jean de la Croix. 273.
- Albert-Marie du S^t Sauveur.* (R. P.) Notice sur le vén. Père Alexandre de S^t François. 196, 233.
- Album thérésien* ou pèlerinage d'un Flamand à toutes les fondations de S^{te} Thérèse. 288, 323.
- Alexandre de Hohenlohe* (le Prince). Sa vie publiée par les Carmélites de Marienthal. 142.
- Alexandre de S^t François.* (le Vén. Frère.) Notice. 143.
- Alexandre de S^t François.* (le vén. Père.) Notice biographique. 196, 233.
- Alexandre de S^t Joseph.* (le R. P.) Discours prononcés à l'occasion du 3^e centenaire de S^t Jean de la Croix au Carmel de Bagnères-de-Bigorre. 179.
- Amérique.* Fêtes du 3^e centenaire de S^t Jean de la Croix dans la république du Chili. 94. — Notre Dame du Mont-Carmel au Chili. 106; sa fête à la Nouvelle Orléans. 170, en Colombie. 215. — Missions des Adultes à La Havane. 103. — Réception de Mgr Gotti en qualité d'internonce au Brésil. 138. — Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique. 153, 193.
- Ames.* Dévotion du Carmel pour les Ames du Purgatoire. 222; Motifs de la dévotion aux âmes du Purgatoire. 254.
- Amour naturel* de Dieu d'après S^t Thomas d'Aquin. 403.
- Angélique-Thérèse de S^{te} Marie.* (Sœur). Notice. 434.
- Angleterre.* Fêtes du 3^e centenaire de S^t Jean de la Croix à Wincanton. 24; à Wells. 100.
- Antoinette-Claire du S^t Sacrement.* (Sœur). Notice. 326.
- Antonin de l'Annonciation.* (R. P.) Notice. 38.
- Antonin de S^t François de Borgia.* (R. P.) Notice nécrologique. 392.
- Arles.* Fêtes du 3^e centenaire de S^t Jean de la Croix. 22. — Grâces obtenues du S^t Enfant Jésus de Prague. 176, 321. — Jubilé de la sœur Marie-Amante du bon plaisir de Dieu. 423.
- Arnould de S^t Charles.* (le vén. Frère). Notice. 181.
- Asie.* Mort de Mgr Marcellin de S^{te} Thérèse. 20, son Oraison funèbre. 64, ses funérailles. 101. — Voyages en Palestine et aux Indes par Mgr Marie-Ephrem, 52, 88, 121, 159, 236, 268, 306, 343, 378, 413. — Fêtes du 3^e centenaire de S^t Jean de la Croix à Bagdad. 59. — Prodiges du S^t Scapulaire à Bagdad. 105. — Dévotion des Chrétiens du Tonkin au S^t Scapulaire. 214. — Missions des Carmes déchaussés au Malabar. 63, 207, 284, 346, 383, 419.
- Audience* accordée par S. S. Léon XIII à deux missionnaires Carmes déchaussés. 245; aux Supérieurs Généraux des Ordres Mendians à l'occasion de son Jubilé épiscopal. 382.

TABLES GÉNÉRALES

- Augustin de S^{te} Marie.* (R. P.) Notice nécrologique. 168.
Augustin de S^{te} Thérèse. (R. P.) Lettre sur son zèle apostolique. 346.
Aurélien de S^{te} Barbe. (R. P.) Notice. 72.
Autriche. Fêtes du 3^e centenaire de S^t Jean de la Croix à Léopol (Galicie). 166.

B

- Bagdad.* Fêtes du 3^e centenaire de S^t Jean de la Croix. 59; Prodiges du S^t Scapulaire. 105.
Bagnères-de-Bigorre. Fêtes du 3^e centenaire de S^t Jean de la Croix. 61; discours prononcés à l'occasion de ces fêtes par le R. P. Alexandre de S^t Joseph. 179.
Balthazar de Jésus. (R. P.) Notice. 290.
Baudouin de l'Agneau de Dieu. (R. P.) Notice. 183.
Baunard (Mgr). Discours prononcé au Carmel de Laval à l'occasion de la prise d'habit de M^{lle} de Sonis. 349.
Belgique. Grâces obtenues du S^t Enfant Jésus de Prague à Termonde. 31, à Bruxelles. 69, 175, à Namur. 386, à Courtrai. 387. — Fêtes du 3^e centenaire de S^t Jean de la Croix à Louvain. 130, à Mons. 167. — Fondation du couvent des Carmes déchaussés à Gand. 325. — Translation des Carmélites déchaussées de Bruxelles. 132, consécration de leur nouvelle Chapelle. 210. — Ordination sacerdotale de quatre religieux à Bruxelles. 215. — Trait de la protection de S^t Joseph par l'intercession de S^{te} Thérèse à Virton. 216. — Notice nécrologique du R. P. Antonin de S^t François de Borgia. 392, de la Sœur Emmanuël-Marie-Philomène de S^t Antoine de Padoue. 394, du R. P. Jean-Baptiste de S^{te} Marie. 430. — Installation de la dévotion au S^t Enfant Jésus de Prague à S^t-Nicolas. 385. — Jubilé de S. S. Léon XIII à Chèvremont. 425.
Bénigne de Jésus. (R. P.) Général de l'Ordre. Notice. 253.
Bergerac. Fêtes du 3^e centenaire de S^t Jean de la Croix. 165. — Mort de sœur Thérèse de Jésus. 247.
Bernard de la Mère de Dieu. (R. P.) Notice. 289.
Bibliographie. 2^e édition du traité de *Conscientia* par le R. P. Raphaël de S^t Joseph. 142, 432. — Vie du Prince Alexandre de Hohenlohe par les Carmélites de Marienthal. 142. — Une nouvelle revue mensuelle: *Échos de Chèvremont.* 142. — Discours prononcés par le R. P. Alexandre de S^t Joseph, à l'occasion du 3^e centenaire de S^t Jean de la Croix. 179. — Les cinq vendredis en l'honneur de S^{te} Marie-Madeleine de Pazzi. 249. — Histoire de Françoise de Bona. 249. — L'Album thérésien ou pèlerinage d'un Flamand à toutes les fondations de S^{te} Thérèse. 288, 323. — L'Œuvre de la préservation surnaturelle, revue mensuelle. 288. — Recueil de méditations par l'Abbé Sallé. 432.
Biographie du vén. Frère François de l'Enfant Jésus. 270, 308, 380, 416.
Bouché (M^{lle} Julia) tertiaire à Bordeaux. Notice nécrologique. 176.
Bourges. Fêtes du 3^e centenaire de S^t Jean de la Croix. 206.
Brésil. Réception de Mgr Gotti en qualité d'internonce. 138.
Brocard de Jésus-Marie. (R. P.) Une fête à bord. (poésie). 355. — Le Carmel à S^t Joseph. (poésie). 365.
Bruno de S^t Théodore (Frère). Notice. 397.
Bruxelles. Grâces obtenues du S^t Enfant Jésus de Prague. 69, 175. — Translation du couvent des Carmélites. 132, consécration de leur nouvelle

CHRONIQUES DU CARMEL

- Chapelle. 210. — Ordination sacerdotale de quatre religieux. 215. —
Mort du R. P. Jean-Baptiste de S^{te} Marie. 430.
Bulle Sabbatine. Décision de la Congrégation des Indulgences. 356.

C

- Caïffa*. Prise d'habit de la première postulante au Carmel de Caïffa. 286, 312.
Calendrier-Ephémérides. 37, 72, 107, 143, 181, 217, 250, 289, 325, 360, 396, 433.
Carmel. Le nouveau Supérieur-Général. 10. — Chant du Carmel. 79. — Pèlerinage de pénitence au Mont-Carmel. 134, 171. — La Nuit de Noël au Carmel. 257. — Le Carmel à S^t Joseph. 365. — Lourdes et le Carmel. 375, 411.
Carmélites de Bruxelles. Translation de leur couvent. 132. — Consécration de leur nouvelle Chapelle. 210.
Carthage. Fêtes du 3^e centenaire de S^t Jean de la Croix. 242.
Célestin de S^{te} Lidwinne. (R. P.) Notice. 39.
Centenaire. 3^e Centenaire de S^t Jean de la Croix. Fêtes à Arles (France) 22, à Wincanton (Angleterre) 24; à Meaux (France) 26; à Bagdad (Turquie d'Asie) 59; à Bagnères-de-Bigorre (France) 61; dans la république du Chili 94; à Laval (France) 95; à Wells (Angleterre) 100; à Louvain 130; Le Puy (France) 131; à Bergerac (France) 165; à Leopold (Galicie) 166; à Mons 167; à Lons-le-Saunier (France) 203; à Bourges (France) 206; à Dijon (France) 239; à Carthage (Afrique) 242; à Vinça (France) 243; à Aire-sur-l'Adour (France) 273; à Pamiers (France) 275; à Lyon (France) 277, à N.-D. de la Scala à Rome. 279. — Discours prononcés par le R. P. Alexandre de S^t Joseph à l'occasion de ce centenaire au Carmel de Bagnères-de-Bigorre. 179. — La Vision, poésie du R. P. Sernin pour ce centenaire. 221.
Chant du Carmel. poésie. 79.
Charles de S^t Brocard. (R. P.) Notice. 363.
Charles de S^t Joseph. (R. P.) Notice. 250.
Charles de S^t Paul. (Frère). Notice. 145.
Chemin de la Croix. Décret accordant aux Carmélites la faculté de le faire en cellule. 358.
Chèvremont. Fêtes du Jubilé de S. S. Léon XIII. 425.
Chili. Fêtes du 3^e centenaire de S^t Jean de la Croix. 94. — Dévotion à N.-D. du Mont-Carmel. 106.
Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique. 153, 193.
Christophe de S^{te} Thérèse. (R. P.) Notice. 72.
Chronique Carmelitaine. (petite). Départ de Mgr. Potti et Nouvelles diverses. 68.
Clément de S^{te} Thérèse. (Frère). Notice. 397.
Cœur. Manière d'honorer le Sacré-Cœur de Jésus, selon S^{te} Marie Madeleine de Pazzi. 75.
Colombie. Fête de N.-D. du Mont-Carmel. 215.
Consécration de la Chapelle des Carmélites de Bruxelles. 210. — Consécration épiscopale de N. T. R. P. Général, Mgr Jérôme-Marie Gotti. 29.
Coutances. Grâce obtenue du S^t Enfant Jésus de Prague. 138.
Cyprien de S^{te} Marie. (R. P.) Notice. 398.

TABLES GÉNÉRALES

D

- Daniel de S^t Gaspard.* (R. P.) Notice. 435.
- Découverte* de l'Amérique et Christophe Colomb. 153, 193.
- Décret* accordant à la fête de N.-D. du Mont-Carmel (16 Juillet) l'indulgence plénière *toties quoties*. 77. — concernant les Scapulaires à porter par les tertiaires de S^t François qui sont en même temps membres de la confrérie de N.-D. du Mont-Carmel. 104. — de la Congrégation des Indulgences au sujet de la bulle Sabbatine. 356. — accordant aux Carmélites la faculté de faire le chemin de la Croix en cellule. 358.
- Démon* confondu par le S^t Scapulaire. 284.
- Denis de S^{te} Thérèse* (le T. R. P.) nommé Vicaire-Général des Carmes déchaussés. 10. — consulteur de la Propagande. 68.
- Dévotion* aux âmes du Purgatoire. 222, 254.
- Didace de S^t Antoine.* (R. P.) Notice. 254.
- Didace de S^{te} Marie.* (R. P.) Notice. 250.
- Différence* entre la Charité théologale et la vertu de religion. 294, 329.
- Dijon.* Fêtes du 3^e Centenaire de S^t Jean de la Croix. 239.
- Discours* prononcé par Mgr Baunard à la prise d'habit de M^{lle} de Sonis au Carmel de Laval. 349.
- Diplôme* d'affiliation à l'Ordre donné aux religieuses tertiaires de Mangalore. 347.
- Dominique de Jésus-Marie.* (R. P.) Notice. 326.
- Dominique de S^t Jean-Baptiste.* (R. P.) Notice. 326.

E

- Echos de Chèvremont.* Nouvelle revue mensuelle. 142.
- Echos de partout.* Espagne 323; Gand 323; Rome 356; Paris 356; Bruxelles 356; Houdeng-Aimeries (Belgique) 391; Cordoue (Espagne) 391; Condom (France) 391; Mont-Carmel 424; Marquina (Espagne) 424; Chèvremont 425.
- Echos* du 3^e centenaire de S^t Jean de la Croix à Arles (France) 22; à Wincanton (Angleterre) 24; à Meaux (France) 26; à Bagdad (Turquie d'Asie) 59; à Bagnères-de-Bigorre (France) 61; dans la république du Chili 94; à Laval (France) 95; à Wells (Angleterre) 100; à Lotvain 130; Le Puy (France) 131; à Bergerac (France) 165; à Léopol (Galicie) 166; à Mons 167; à Lons-le-Saunier (France) 203; à Bourges (France) 206; à Dijon (France) 239; à Carthage (Afrique) 242; à Vinça (France) 243; à Airc-sur l'Adour (France) 273; à Pamiers (France) 275; à Lyon (France) 277; à N.-D. de la Scala à Rome. 279.
- Edmond de S^t Barthélémy* (Frère). Son départ pour le Mont-Carmel 31. — Une lettre. 311.
- Edmond de S^t Godefroid.* (R. P.) Notice. 146.
- Eglise.* Les trois grandes périodes de l'histoire de l'Eglise (suite, voir 3^e année). 47.
- Elie de la Mère de Miséricorde.* (R. P.) Lettres sur nos missions au Malabar Méridional. 207, 284, 346.
- Elie de S^{te} Marie-Madeleine.* (R. P.) Notice. 72.

CHRONIQUES DU CARMEL

- Elie de S^{te} Thérèse.* (Mgr) Notice. 217.
Elisée de S^t Jean-Baptiste. (R. P.) Notice. 251.
Emmanuel-Marie-Philomène de S^t Antoine de Padoue (Sœur). Notice nécrologique. 394.
Enfant Jésus miraculeux de Prague. Mémoire historique sur sa statue (voir années précédentes.) 14, 117, 161. — Grâces obtenues à Termonde 31; à Bruxelles 69, 175; à Coutances 138; à Arles 176, 321; à Lons-le-Saunier 213; à Langres 214; à Lille 359; à Rome 386, 421; à Montpellier 387; à Namur 386; à Courtrai 387. — Installation de sa dévotion à Villefranche de Rouergue 212; à S^t-Nicolas. 385.
Epiphane de la Croix. (R. P.) Notice. 327.
Espagne. Mort du R. P. Pierre-Joseph de Jésus-Marie. 36, 70, 141; des RR. PP. Grégoire de S^t Salomé, Pie de l'Immaculée Conception et Thomas de Jésus. 139; du R. P. Laurent de S^t Michel. 216. — Profession du T. S. Sacrement et réparation. 337.
Etienne de S^t Jean Évangéliste. (R. P.) Notice. 398.

F

- Fabien de S^t Sébastien.* (R. P.) Notice. 38.
Félix de S^t Joseph. (R. P.) Notice. 435.
Ferdinand. (R. P.) Lettre sur nos missions au Malabar méridional. 63.
Fidèle de S^{te} Thérèse. (R. P.) Notice. 362.
Fleurs du Carmel (petites). 39, 75, 110, 147, 183, 219, 254, 291, 327, 363, 399, 435.
France. Fêtes du 3^e Centenaire de S^t Jean de la Croix à Arles 22; à Meaux 26; à Bagnères-de-Bigorre 61; à Laval 95; Le Puy 131; à Bergerac 165; à Lons-le-Saunier 203; à Bourges 206; à Dijon 239; à Vinça 243; à Aire-sur l'Adour 273; à Pamiers 275; à Lyon 277. — Mort du R. P. Sernin-Marie de S^t André 32; de Sœur Thérèse de Jésus à Bergerac 247; de M^{lle} Julia Bouché, tertiaire à Bordeaux 176. — Grâces obtenues du S^t Enfant Jésus de Prague à Coutances 138; à Arles 176, 321; à Lons le-Saunier 213; à Langres 214; à Lille 359; à Montpellier 387. — Installation de la dévotion au S^t Enfant Jésus de Prague à Villefranche de Rouergue 212. — Prise d'habit de M^{lle} de Sonis au Carmel de Laval 245, 319; discours prononcé à cette cérémonie par Mgr Baunard 349. — Jubilé de la sœur Marie-Amante du bon plaisir de Dieu à Arles 423.
François de l'Enfant Jésus. (le vén. Frère). Sa biographie. 270, 308, 380, 416.
François de Sales de la Reine des Anges. (R. P.) Notice. 253.
François Xavier de Jésus. (R. P.) Notice. 290.
François Xavier de S^t Nicolas. (R. P.) Notice. 181.
Funérailles de Mgr Marcellin de S^{te} Thérèse. 101.

G

- Gand.* Fondation du couvent des Carmes déchaussés, 325.
Géry Limelette. (R. P.) Notice. 217.
Gilles de S^t Arsène. (Frère). Notice. 398.
Gotti. (Mgr Jérôme-Marie). Sa Lettre aux religieux de l'Ordre. 5. — Sa

TABLES GÉNÉRALES

- Consécration épiscopale. 29. — Son audience de départ au Vatican et son embarquement à Gênes. 68. — Sa réception au Brésil en qualité d'internonce. 138.
- Grâces obtenues du S^t Enfant Jésus de Prague. 31, 69, 138, 175, 176, 213, 214, 321, 359, 386, 387, 421.
- Gratien de la Croix. (R. P.) Notice. 360.
- Grégoire de S^t Salomé. (R. P.) Notice nécrologique. 140.

H

- Hadra ou la fleur du désert et du Carmel. 427.
- Havane (La). Missions des Adultes à la Havane. 103.
- Hélène Severy. (R. M.) Notice. 182.
- Hilaire de S^t Joseph. (R. P.) Notice. 218.
- Hippolyte de S^t Antoine. (R. P.) Notice. 289.
- Histoire. Les trois grandes périodes de l'Histoire de l'Eglise. (suite, voir année précédente). 47.
- Honoré de S^t Thérèse. (R. P.) Notice. 289.
- Honorius de S^t Liévin. (R. P.) Notice. 398.
- Howard (le Cardinal). Sa dévotion au S^t Scapulaire. 287.

I

- Image (l') de Dieu dans l'âme. (suite). 41.
- Indes Orientales. Mort de Mgr Marcellin de S^{te} Thérèse 20; son oraison funèbre. 64; ses funérailles. 101. — Mort du R. P. Augustin de S^{te} Marie. 168. — Voyages en Palestine et aux Indes par Mgr Marie-Ephrem. 52, 88, 121, 159, 236, 268, 306, 343, 378, 413. — Missions des Carmes déchaussés au Malabar. 63, 207, 234, 346, 383, 419.
- Indulgence plénière *toties quoties* accordée à la fête de N.-D. du Mont-Carmel, 16 juillet. 77.
- Installation de la dévotion au S^t Enfant Jésus miraculeux de Prague à Villefranche de Rouergue. 212; à S^t-Nicolas. 385.
- Isidore de la S^{te} Famille. (Frère). Notice. 182.
- Italie. Fêtes du 3^e Centenaire de S^t Jean de la Croix au couvent de N.-D. de la Scala à Rome. 279. — Grâces obtenues du S^t Enfant Jésus de Prague à Rome. 386, 421. Voir aussi Léon XIII.

J

- Jacques-Philippe de S^t Bruno. (R. P.) Notice. 39.
- Jean-Antoine de la Mère de Dieu. (R. P.) Notice. 73.
- Jean-Baptiste de S^{te} Marie. (R. P.) Notice nécrologique. 430.
- Jean Brisselot. (Mgr). Notice. 182.
- Jean-Damascène de S^{te} Isabelle. (Frère). Notice. 289.
- Jean de la Conception. (R. P.) Notice. 107.
- Jean de la Croix. (S^t). Fêtes de son 3^e Centenaire à Arles 22; à Wincanton 24; à Meaux 26; à Bagdad 59; à Bagnère-de-Bigorre 61; dans la république du Chili 91; à Laval 95; à Wells 100; à Louvain 130; Le Puy 131; à Bergerac 165; à Léopol 166; à Mons 167; à Lons-le-Sau-nier 203; à Bourges 206; à Dijon 239; à Carthage 242; à Vinça 243;

CHRONIQUES DU CARMEL

- à Aire-sur l'Adour 273; à Pamiers 275; à Lyon 277; à N.-D. de la Scala à Rome 279. — Discours prononcés par le R. P. Alexandre de St Joseph à l'occasion de ce 3^e Centenaire au Carmel de Bagnères-de-Bigorre. 179. — La Vision, poésie du R. P. Sernin, 221.
- Jean de la Mère de Dieu.* (R. P.) Notice. 107.
- Jeanne de Toulouse* (B^e). Grâce obtenue par son intercession. 285.
- Jérôme de St Onuphre.* (Frère). Notice. 360.
- Jérôme* (*Gratien de la Mère de Dieu.* (R. P.) Sa paraphrase de la salutation angélique. 11.
- Jérôme-Marie.* (Mgr Gotti). Sa lettre aux religieux de l'Ordre. 5. — Sa consécration épiscopale. 29. — Sa réception au Brésil en qualité d'intronisation. 138.
- Joseph* (St). Trait de sa protection à Virton. 216. — Le Carmel à St Joseph. 365. — Conversion obtenue. 422.
- Joseph de St Jean l'Evangéliste.* (Frère). Notice. 218.
- Joseph de St Pierre.* (R. P.) Notice. 73.
- Journée religieuse.* Office des Matines des Vierges et des saintes Femmes. (suite). 18, 55, 91, 124. — Office des Matines de la T. S. Vierge. 157, 198, 229. — Matines de Noël. 263. — Matines de Pâques. 301. — Matines de la Pentecôte. 302, 337, 371, 408.
- Jubilé* épiscopal de S. S. Léon XIII. — Audience accordée par le Pape aux Supérieurs-Généraux des Ordres Mendicants. 382. — A propos de ce jubilé. 401. — Fête à Chèvremont. 425. — Jubilé sacerdotal de Mgr Léonard de St Louis. 286. — Jubilé de la Sœur Marie-Amante du bon plaisir de Dieu à Arles. 423.

L

- Langres.* Grâce obtenue du St Enfant Jésus de Prague. 214.
- Laurent de St Michel* (R. P.) Notice nécrologique. 216.
- Laval.* Fêtes du 3^e Centenaire de St Jean de la Croix. 95. — Prise d'habit de M^{lle} de Sonis. 245, 319; discours prononcé à cette occasion par Mgr Baunard. 349.
- Lavigne* (Mgr). Oraison funèbre de Mgr Marcellin de St^e Thérèse. 64.
- Léon XIII.* accorde l'indulgence plénière *toties quoties* à la fête de N.-D. du Mont-Carmel. 77. — Audience accordée à deux missionnaires Carmes déchaussés. 245. — Audience accordée aux Supérieurs Généraux des Ordres Mendicants à l'occasion de son jubilé épiscopal. 382. — Son jubilé. 401. — Son jubilé célébré à Chèvremont. 425.
- Léon de St Joseph.* (R. P.) Notice. 38.
- Léonard de St Louis.* (Mgr.) son Jubilé Sacerdotal. 286.
- Le Puy.* Fêtes du 3^e Centenaire de St Jean de la Croix. 131.
- Lettre* de Mgr Jérôme-Marie Gotti aux religieux de l'Ordre. 5. — Lettre de nos missionnaires au Malabar. 63, 207, 284, 346, 383, 419. — Trois lettres d'Espagne concernant une profanation du T. S. Sacrement. 387.
- Libert de St Adrien.* (Frère). Notice. 143.
- Libert de St Ildephonse.* (R. P.) Notice. 291.
- Lille.* Grâce obtenue du St Enfant Jésus de Prague. 359.
- Lons-le-Saunier.* Fêtes du 3^e Centenaire de St Jean de la Croix. 203. — Grâce obtenue du St Enfant Jésus de Prague 213.

TABLES GÉNÉRALES

- Louis de St Urbain.* (R. P.) Notice. 37.
Lourdes. et le Carmel. 375, 411.
Louvain. Fêtes du 3^e Centenaire de St Jean de la Croix. 130.
Lyon. Fêtes du 3^e Centenaire de St Jean de la Croix. 277.

M

- Malabar.* Lettres de nos missionnaires. 63, 207, 284, 346, 383, 419. — Mort de Mgr Marcellin de St^e Thérèse 20, son oraison funèbre 64, ses funérailles. 101. — Mort du R. P. Augustin de St^e Marie. 168. — Départ de missionnaires. 245.
Marcel de St^e Barbe. (R. P.) Notice. 397.
Marcellin de St^e Marie. (R. P.) Notice. 252.
Marcellin de St^e Thérèse. (Mgr.) Sa mort 20, son oraison funèbre 64, ses funérailles. 101.
Marie (La T. S. Vierge). Manière de l'honorer pendant le mois de mai 39. — Par la vertu de pureté 110. — Office des Matines de la T. S. Vierge. 157, 198, 229. *Voir aussi Notre-Dame et Scapulaire.*
Marie de l'Incarnation (B^e) Guérison obtenue par son intercession 423.
Marie-Ephrem. (Mgr.) Voyages en Palestine et aux Indes. 52, 88, 121, 159, 236, 268, 306, 343, 378, 413.
Marie-Eugénie de S Casimir. (R. M.) Notice. 361.
Marie-Thérèse de Jésus. (R. M.) Notice. 109.
Matines dans la Journée religieuse. Des vierges et des saintes Femmes (suite). 18, 55, 91, 124. — de la T. S. Vierge. 157, 198, 229. — De Noël. 263. — De Pâques. 301. — De la Pentecôte. 302, 337, 371, 408.
Meaux. Fêtes du 3^e Centenaire de St Jean de la Croix. 26.
Mémoire historique sur la statue du St Enfant Jésus miraculeux de Prague. (suite.) 14, 117, 161.
Missions. Lettres sur nos missions au Malabar. 63, 207, 284, 346, 383, 419. — Départ de missionnaires. 245.
Mons. Fêtes du 3^e Centenaire de St Jean de la Croix. 167.
Mont-Carmel. Pèlerinage de pénitence au Mont-Carmel. 134, 171. — Chronique du Mont-Carmel. 245. — Une lettre du Frère Edmond de St Barthélemy. 311. — Privilège de messes votives. 424.
Montpellier. Grâce obtenue du St Enfant Jésus de Prague. 387.
Motifs de la Pénitence chrétienne d'après le Vén. Père Jean de Jésus Marie. 363.

N

- Nécrologie.* Mgr Marcellin de St^e Thérèse 20, 64, 101. — R. P. Sernin-Marie de St André 32. — R. P. Pierre-Joseph de Jésus-Marie 36, 70, 141. — R. P. Grégoire de St^e Salomé 140. — R. P. Pie de l'Immaculée Conception. 140. — R. P. Thomas de Jésus-Marie 140. — R. P. Augustin de St^e Marie 168. — M^{lle} Julia Bouché, tertiaire à Bordeaux. 176. — R. P. Laurent de St Michel en Espagne. 216. — Sœur Thérèse de Jésus à Bergerac. 247. — R. P. Antonin de St François de Borgia. 392. — Sœur Emmanuël-Marie-Philomène de St Antoine de Padoue à Uccle. 394. — R. P. Jean-Baptiste de St^e Marie. 430.

CHRONIQUES DU CARMEL

Nicolas de l'Ascension. (R. P.) Notice. 397.

Noël. La nuit de Noël au Carmel. 257. — Matines de Noël 263. — Aspirations pour se préparer à cette fête. 291.

Nom. Le Saint Nom de Jésus. (poésie). 293.

Notre-Dame du Mont-Carmel. Indulgence plénière *toties quoties* accordée à la fête. 77. — Traité sur le Saint Scapulaire. 80, 113, 149, 189, 224, 259, 296, 331, 366, 405. — Dévotion du Chili. 106. — Sa fête au Carmel de la Nouvelle-Orléans. 170, en Colombie 215. — Dévotion des Chrétiens du Tonkin au Scapulaire. 214.

Nouvelle-Orléans. Fête de N.-D. du Mont-Carmel. 170.

Nuit de Noël au Carmel. 257.

O

Œuvres. Anecdote concernant les Œuvres de S^{te} Thérèse. 247.

Oraison funèbre de Mgr Marcellin de S^{te} Thérèse. 64.

Ordination sacerdotale de quatre religieux à Bruxelles. 215.

P

Palestine. Voyages en Palestine et aux Indes par Mgr Marie-Ephrem. 52, 88, 121, 159, 236, 268, 306, 343, 378, 413. — Prise d'habit de la première postulante au Carmel de Caïffa. 286, 312. *Voir aussi* *Mont-Carmel*.

Pamiers. Fêtes du 3^e Centenaire de S^t Jean de la Croix. 275.

Pâques. Matines de Pâques. 301.

Paraphrase de la salutation angélique. 11.

Pèlerinage de pénitence au Mont-Carmel. 134, 171.

Pénitence Chrétienne. Ses motifs selon le Vén. Père Jean de Jésus-Marie. 363.

Pensée de la mort. 399.

Pentecôte. Matines de la Pentecôte. 302, 337, 371, 408.

Petites Fleurs du Carmel. 39, 75, 110, 147, 183, 219, 254, 291, 327, 363, 399, 435.

Pie de l'Immaculée Conception. (R. P.) Notice nécrologique. 140.

Pie de S^{te} Catherine. (R. P.) Notice. 290.

Pierre d'Alcantara de S^{te} Thérèse. (R. P.) Notice. 181.

Pierre de Mello. (R. P.) Notice. 73.

Pierre-Joseph de Jésus-Marie. (R. P.) Notice nécrologique. 36, 70, 141.

Pierre Lupus. (Le Vén. P.) Notice. 218.

Pierre Wastelius. (R. P.) Notice. 37.

Placide de S^{te} Thérèse. (R. P.) Notice. 146.

Poésie. Chant du Carmel. 79. — La Vision. 221. — Le S^t Nom de Jésus. 293. — Une fête à bord. 355. — Le Carmel à S^t Joseph. 365.

Prise d'habit de M^{lle} de Sonis à Laval. 245, 319, 349. — de la première postulante à Caïffa. 286, 312.

Profanation du T. S. Sacrement. 387.

Protas de S^t Elisée. (Frère). Notice. 143.

Pureté. Manière d'honorer la T. S. Vierge par la pratique de cette vertu. 110.

Q

Quilon. Lettres sur nos missions dans le diocèse de Quilon. 63, 207, 284.

TABLES GÉNÉRALES

R

- Raphaël de St Joseph.* (R. P.) Seconde édition de son traité: *De Conscientia*. 142, 432.
Raphaël-Marie du T. S. Sacrement. (R. M.) Notice. 145.
Recueil de Méditations par l'Abbé Sallé. 432.
Retraite annuelle. Conseils du Vén. P. Thomas de Jésus. 183, 219.
Rombaut de St Ildephonse. (R. P.) Notice. 362.
Rome. Fêtes du 3^e Centenaire de St Jean de la Croix au couvent de N.-D. de la Scala. 279. — Audience accordée aux Supérieurs Généraux des Ordres Mendians par S. S. Léon XIII. 382. — Grâces obtenues du St Enfant Jésus de Prague. 386, 421.

S

- Sallé* (l'Abbé). Recueil de méditations. 432.
Salutation Angélique. Paraphrase. 11.
Scapulaire (St) de notre Dame du Mont-Carmel. Traité. 80, 113, 149, 189, 224, 259, 296, 331, 366, 405. — Dévotion des Chrétiens du Tonkin au St Scapulaire. 214. — Le Scapulaire du Cardinal Howard. 287. — Grâces obtenues. 246, 421. — Le démon confondu 284. — Marie et le St Scapulaire. 389.
Sébastien (R. P.) ou le Carme ingénieur. 425.
Servin-Marie de St André. (R. P.) La vision (poésie). 221. — Notice nécrologique. 32.
Simon Stock de St Joachim. (Frère). Notice. 361.
Sonis (M^{lle} de) Sa prise d'habit au Carmel de Laval 245, 319. — Discours prononcé à sa prise d'habit par Mgr. Baunard. 349.
Statue du St Enfant Jésus de Prague. Mémoire historique. (suite). 14, 117, 161.
St-Nicolas. Installation de la dévotion au St Enfant Jésus de Prague. 385.
St Sacrement. Profanation et réparation. 387.

T

- Termonde.* Grâce obtenue du St Enfant Jésus de Prague. 31.
Thérèse (St^e). Littérateur et poète. 185. — Traité de la protection de St Joseph par son intercession. 216. — Anecdote piquante concernant ses œuvres. 247. — Grâce obtenue par son intercession. 247.
Thérèse de Jésus. (Sœur. Carmélite de Bergerac.) Notice nécrologique. 247.
Thérèse de St^e Rose de Lima. (R. M.) Lettre sur la dévotion à N.-D. de Lourdes à Ernacolam (Malabar). 244.
Thomas de Jésus. (Vén. Père.) Ses conseils par rapport à la retraite annuelle. 183, 219.
Thomas de Jésus. (R. P.) Notice nécrologique. 140.
Thomas Wattier. (R. P.) Notice. 217.
Tonkin. Dévotion des Chrétiens du Tonkin au St Scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel. 214.

U

- Ucole.* Mort de la Sœur Emmanuël-Marie-Philomène de St Antoine de Padoue. 394.
Urbain de St Benoît. (R. P.) Notice. 145.

CHRONIQUES DU CARMEL

V

- Van Weddingen*. Chant du Carmel. (poésie). 79.
Variétés. Un Carme ingénieur. 425. — Hadra, la Fleur du Désert. 427.
Vérapoly. Mort de Monseigneur Marcellin de S^{te} Thérèse. 20, 64, 101. —
Mort du R. P. Augustin de S^{te} Marie. 168. — Départ de missionnaires pour Vérapoly. 245. — Jubilé sacerdotal de Mgr Léonard de S^t Louis. 286. .
Victor de S^t Antoine. (R. P.) Lettres sur nos missions au Malabar. 383, 419.
Victor de S^t Jacques. (R. P.) Notice. 252.
Vierge (La T. S.) Voir *Marie, Notre-Dame et Scapulaire*.
Villefranche de Rouergue. Installation de la dévotion au S^t Enfant Jésus de Prague. 212.
Vinça. Fêtes du 3^e Centenaire de S^t Jean de la Croix. 243.
Vincent de S^t Innocent. (R. P.) Notice. 144.
Virton. Trait de la protection de S^t Joseph. 216.
Vision (la). Poésie du R. P. Sernin-Marie. 221.
Voyages en Palestine et aux Indes par Mgr Marie-Ephrem. 52, 88, 121, 159, 236, 268, 306, 343, 378, 413.

W

- Wells*. Fêtes du 3^e Centenaire de S^t Jean de la Croix. 100.
Wincanton. Fêtes du 3^e Centenaire de S^t Jean de la Croix. 24.



GTU Library



3 2400 00270 3050



Chroniques du Carmel

v.3-4
1891/
92-

33PaG

v.3-4
1891/
92-
1892/
93

339302

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

